

EXAMEN

DES HISTORIENS

D'ALEXANDRE-LE-GRAND.

AVIS AU RELIEUR

Sur le placement des Planches.

PLAN de Thèbes, en regard de la page 224.
PLAN de la ville d'Halicarnasse, en regard de la page 242.
PLAN de Tyr, en regard de la page 269.
PLAN comparé d'Alexandrie ancienne et moderne, et du temps des Arabes, en regard de la page 288.
BUCHER d'Héphæstion, en regard de la page 468.
CHAR funèbre d'Alexandre, en regard de la page 511.
TABLEAUX comparatifs de la Navigation de Néarque, en regard de la page 748.
BAS-RELIEF de la Bataille d'Arbèle, en regard de la page 777.
CARTE des Marches et de l'Empire d'Alexandre, à la fin de l'ouvrage.

EXAMEN CRITIQUE

DES

ANCIENS HISTORIENS

D'ALEXANDRE-LE-GRAND,

PAR M. SAINTE-CROIX,
Membre de l'Institut, etc.



SECONDE ÉDITION

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE, ET ORNÉE DE HUIT PLANCHES GRAVÉES EN TAILLE-DOUCE.



Αποσκοτησον μου

PARIS,

CHEZ BACHELIER, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS.

M. DCCC. X.

PRÉFACE.

L'HISTOIRE ancienne présente le commencement, les progrès et la fin des Nations, des Empires, des Républiques; on y saisit sans peine l'enchaînement des causes avec les effets : le tableau est terminé; il n'y a plus rien à y ajouter. L'histoire moderne est au contraire incomplète; elle ne nous fait connoître qu'un certain nombre de générations ou de règnes, et ne nous permet que d'entrevoir confusément le dernier résultat des grands événemens qui préparent les révolutions, et les contre-coups de ces révolutions qui achèvent de changer la face de l'univers. Ici l'on a toujours besoin de l'avenir pour juger du passé; tandis que dans l'histoire des anciens peuples, le livre de leurs destinées est entièrement déroulé à nos yeux. D'ailleurs, lorsqu'une nation existe encore, nous sommes rarement impartiaux à son égard; et la vérité rencontre en nous une foule d'obstacles qu'il lui est presque impossible de vaincre : ce n'est donc réellement que pour les peuples anciens que nous formons le tribunal intègre de la Postérité. A ce motif puissant de préferer leur histoire, se joint l'intérêt qu'ont su nous inspirer les grands écrivains qui nous l'ont transmise. Ils ont été long-temps l'objet principal de nos études; et les savans les plus recommandables ont consacré leur vie à les relire et à les méditer.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres avoit été instituée pour étendre et perpétuer le goût et la connoissance approfondie des chefs-d'œuvres de l'Antiquité, et elle a rempli cette tâche avec autant de gloire que de succès. Elle a surtout

porté le flambeau d'une critique sage et éclairée sur l'Histoire; et son recueil contient un grand nombre d'excellens mémoires, propres à en aplanir les difficultés, et à en rendre l'étude moins pénible et plus utile. Cette illustre Compagnie, pénétrée de l'importance de ce travail, appela tous les savans de l'Europe à y concourir, et excita leur émulation en décernant solennellement chaque année un prix à celui des concurrens qui avoit le mieux traité le sujet qu'elle avoit proposé. *L'Examen critique des Historiens d'Alexandre* fut celui du concours de 1770; mais aucun des mémoires n'ayant rempli les vues de l'Académie, elle remit à sa séance publique d'après Pâques, 1772, ce prix, qui me fut décerné. Je publiai mon ouvrage en 1775, avec les additions et les corrections qui me parurent nécessaires. Les éloges qu'on voulut bien donner à cet Examen, ne me firent cependant point illusion : une étude plus profonde et plus étendue des monumens historiques, la lecture assidue des grands maîtres de l'Antiquité et les réflexions que le temps et l'expérience font naître, ne tardèrent point à m'ouvrir les yeux sur les erreurs que j'avois commises, et sur les défauts de mon travail. Il ne me parut plus qu'une ébauche trop imparfaite pour justifier l'idée avantageuse qu'on s'en étoit formée; et dès lors je ne considérai les éloges du Public que comme des encouragemens et une obligation, non-seulement de corriger mes fautes et de suppléer mes omissions, mais encore de refaire entièrement cet ouvrage, fruit prématuré de mes veilles.

La divine Providence m'ayant fait échapper au fer des assassins et aux autres périls de la révolution, par le courage et le dévouement de la personne chère à mon cœur, sur laquelle repose le bonheur de ma vie, et qui en adoucit toutes les amertumes, j'ai cherché à effacer de ma mémoire de cruels souve-

nirs, en me livrant sans réserve et avec ardeur à mes anciens travaux. Mon premier soin a été de revenir sur les objets qui m'avoient le plus occupé; et de ce nombre est l'Examen critique des Historiens d'Alexandre. Après en avoir changé et réformé le plan, j'ai approfondi davantage la matière, et j'ai discuté beaucoup de points que j'avois négligés. Tout ce qui m'a paru erroné ou défectueux a été rectifié; à peine quelques pages ont été conservées en entier : ainsi c'est moins une nouvelle édition qu'un nouvel ouvrage sur le même sujet, que je publie aujourd'hui.

Pour mieux juger les écrivains de la vie d'Alexandre, j'ai cru devoir les comparer, non-seulement entre eux, mais encore avec tous ceux qui les ont précédés ou suivis dans la carrière de l'histoire; et de ces comparaisons il est résulté une espèce de tableau, dont les historiens de ce conquérant occupent la plus grande partie. L'attention ne se seroit point assez portée sur eux, si je m'étois trop arrêté aux autres; en conséquence, je caractérise en peu de mots les plus célèbres, et je ne m'étends davantage que sur quelques-uns de ceux qui sont moins connus, ou que j'ai étudiés plus particulièrement. La crainte cependant d'outre-passer les justes bornes m'a fait rejeter dans l'Appendice les historiens grecs du Moyen-Age, qui forment les derniers anneaux de la chaîne jusqu'à la prise de Constantinople. Les auteurs latins n'entroient pas dans mon plan, encore moins les historiens arabes; aussi ne me suis-je permis que peu de réflexions sur les premiers, excepté à l'égard de Quinte-Curce et de Justin. Quant aux seconds, j'en fais seulement une légère mention, les nommant surtout lorsqu'ils nous ont conservé quelques traditions concernant Alexandre. Enfin, j'ai tâché de ne rien oublier pour montrer quels ont été l'origine, les progrès et la décadence de l'art historique avant

la renaissance des lettres. J'ai voulu encore ramener aux vrais principes cet art, qui exige tant de talens, de connoissances diverses, d'élévation d'âme, et de dévouement à la vérité, un tel esprit de sagesse, d'équité, de pénétration et de discernement, qu'à peine, en plusieurs siècles, les nations les plus éclairées ont produit un petit nombre d'Historiens véritablement dignes de ce nom.

Dans la première section, et dans les cinq suivantes, qui tiennent encore de plus près à mon sujet, j'ai recueilli tous les témoignages qui pouvoient diriger ma critique et éclairer mon jugement. Les citations qui se trouvent au bas des pages sont à la fois l'élément et la base de mon travail. Sans les citations, la discussion des faits ne peut avoir aucune solidité; et un ouvrage d'érudition, privé de cet appui, est de nulle valeur. Il importoit d'autant plus de rendre les miennes exactes et fidèles, qu'elles renferment l'indication de tous les matériaux qui nous restent pour composer une nouvelle vie d'Alexandre. La nécessité de ne pas trop grossir ce volume, m'a empêché de rapporter un plus grand nombre de passages entiers, et je me suis borné à ceux qui m'ont paru nécessaires, soit parce qu'ils contiennent des faits ou des expressions qui n'ont pas été assez remarqués, soit parce qu'ils fortifient mes preuves, soit parce qu'ils ne se trouvent que dans des livres qu'on n'est pas toujours à portée de consulter. Lorsque l'occasion s'en est offerte, j'ai essayé de corriger les passages altérés ou mutilés, et j'en ai rapporté d'autres qui n'existent que dans les manuscrits. J'ai aussi inséré dans mes notes tout ce qui, sans être étranger au sujet principal, auroit été déplacé dans le texte, ou auroit embarrassé la narration.

Mon ouvrage ne pouvoit se passer d'une carte nouvelle; celle qui se trouve dans la première édition, quoique dressée

par M. d'Anville, en 1740, étoit trop imparfaite pour m'en servir, la géographie ayant fait depuis cette époque de grands progrès, dont la plupart sont dus aux travaux de cet homme célèbre. J'ai donc eu recours à M. Barbié du Bocage, son digne élève, qui a bien voulu rédiger cette carte, dont on reconnoîtra sans peine l'avantage sur toutes celles qui ont paru jusqu'à ce jour. Je lui dois encore les plans de Thébes et de Tyr; l'un et l'autre répandent beaucoup de lumières sur les opérations de l'armée macédonienne devant ces deux places. Les dessins du bûcher d'Héphæstion et du char funèbre d'Alexandre m'ont été communiqués par M. Quatremère de Quincy, savant plein de goût et d'idées neuves sur les arts, dont il réunit la pratique à la théorie. Ces plans et ces dessins sont un véritable ornement pour cette seconde édition; de même que le Bas-Relief inédit, qui représente la bataille d'Arbèle. On me saura sans doute gré de l'avoir publié avec une Explication du savant antiquaire M. Visconti.

Ce monument doit nous en faire regretter un grand nombre d'autres du même genre que le temps a détruits. Cette perte est cependant moins fâcheuse que celle d'une foule d'ouvrages qui nous auroient fourni des lumières beaucoup plus étendues et plus certaines, et nous auroient dispensés d'avoir si souvent recours aux conjectures, toujours insuffisantes et même dangereuses, surtout en matière de faits. L'abus qu'on n'a cessé d'en faire a fini par nous jeter dans un scepticisme qui présage la chute prochaine des lettres, que tant d'autres causes semblent encore accélérer. La plupart des savans modernes veulent secouer le joug de l'autorité, plus nécessaire qu'ils ne le pensent aux progrès et à la conservation de nos connoissances: trop jaloux de substituer leurs opinions à celles de leurs prédécesseurs, ils ne voient dans l'Antiquité sacrée et profane

qu'un vaste champ aux hypothèses de toute espèce; les plus hardies et les plus arbitraires sont toujours celles qui leur plaisent davantage et auxquelles ils consacrent sans regret des veilles dont ils pourroient faire un meilleur usage. Ne soyons donc point étonnés de cet esprit de système qui bouleverse tout, ne respecte rien, et fait éclore chaque jour les plus étranges paradoxes. Et on peut bien dire qu'aujourd'hui, à force de vouloir raisonner, on a perdu le véritable art de discuter, que poussèrent très-loin les savans du dix-septième siècle. Personne ne posséda cet art à un plus haut degré que le grand Bossuet, et plusieurs de ses écrits en offrent d'excellens modèles. Ajoutons, que ces savans et quelques-uns de ceux du siècle précédent, appelés tous avec tant de dédain *érudits* par les philosophes et les beaux-esprits de nos jours, avoient des connoissances si vastes, que leurs erreurs mêmes nous instruisent et nous aident à découvrir la vérité. Si les miennes ne produisent pas cet effet, du moins ne les aggraverai-je point par mon opiniâtreté. D'ailleurs, de quelques expressions que j'aie pu me servir en exposant mes opinions, je n'ai pas eu le moindre dessein d'attenter à la liberté de celles de mes lecteurs, et j'ai tâché de ne perdre jamais de vue ces belles paroles de Cicéron : *Judicium suum nullum interponere, ea probare quæ simillima veri videantur, conferre causas, et quid in quamquam sententiam dici possit, expromere; nullâ adhibitâ suâ auctoritate, judicium audientium relinquere integrum ac liberum, tenebimus hanc consuetudinem a Socrate traditam.* De Divin., L. II, C. 72.

G. S. C.

Le 5 janvier, 1803.

TABLE DES SOMMAIRES.

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

Dès l'origine des Sociétés, on voit les guerres éclater avec fureur, et se perpétuer d'âge en âge avec une opiniâtreté aussi aveugle que destructive. Une chaîne de montagnes, le cours de quelques rivières, un bras de mer, séparent-ils des peuples? les uns vivent-ils sous un climat froid? les autres respirent-ils un air brûlant? ils ne se reconnoissent plus pour les enfans de la même famille, ils ne se croient plus de la même espèce; les voilà pour toujours rivaux ou ennemis: ils s'outragent, se déchirent, et s'enivrent du sang les uns des autres. Cet esprit de haine, de domination et de vengeance est la cause principale de l'admiration enthousiaste et des honneurs excessifs prodigués dans tous les temps aux conquérans et à tous les hommes cruels et sanguinaires qui ont dévasté la terre et fait le malheur du Genre humain. La nature auroit-elle donc mis en nous des sentimens hostiles envers nos semblables et les penchans féroces qu'elle a donnés aux animaux qui font retentir l'Atlas de leurs rugissemens? Non: l'amour a précédé la haine dans notre cœur, du moins j'aime à le croire;

et nos discordes sanglantes ne sont que l'effet d'une corruption dont le sauvage est atteint au milieu des forêts, comme l'homme civilisé au sein des villes; parce qu'ils sont également agités par la cupidité et l'orgueil, sources intarissables de fureurs et de crimes.

A peine la Grèce fut-elle peuplée que les richesses de l'Asie attirèrent ses regards envieux : un prétexte d'y porter la guerre s'étant bientôt présenté, elle en profita pour renverser Troie et l'empire des Phrygiens. Cette révolution eut des suites fâcheuses pour la Grèce elle-même; elle la jeta dans de longs troubles auxquels elle ne put mettre fin qu'en envoyant des colonies dans l'Ionie et dans quelques autres contrées de l'Asie-Mineure. Mais indépendantes de leur métropole, et n'étant unies entre elles que par de foibles liens, ces colonies auroient bientôt passé sous le joug des rois de Lydie, si leur trône n'avoit pas été renversé par Cyrus. Ce conquérant changea la face de l'Orient : il subjugua tous ces peuples autrefois si belliqueux; et ils devinrent, ainsi que le dit Isaïe, la proie des flammes que leur souffle avoit allumées, et leurs nombreuses armées ne ressemblèrent bientôt plus qu'aux monceaux de cendres qui restent après un vaste incendie.

Le sublime écrivain dont j'emprunte cette comparaison, représente Dieu comme se servant du bras de

Cyrus pour exercer sa justice, et lui adressant ces paroles : « Je marcherai moi-même devant toi; je ferai » tomber à tes pieds les plus puissans rois de la terre; » je te soumettrai les peuples les plus exercés au mé- » tier des armes; je briserai les portes d'airain pour » t'ouvrir l'entrée des villes; je te livrerai toutes les ri- » chesses des vaincus, et leurs trésors ne t'échappe- » ront pas, etc.... (1) » L'événement justifia la prophétie, et Cyrus s'éleva à un degré de puissance jusqu'alors inconnu; mais après sa mort, cette puissance tomba entre des mains incapables de la conserver; et on ne peut guères douter qu'elle n'eût été bientôt entièrement détruite, si les Perses n'avoient pas fait choix de Darius, fils d'Hystape, pour les gouverner.

Ce prince, qui n'avoit point été élevé au sein de la mollesse, par des femmes et des eunuques, comme les enfans de Cyrus (2), s'assit sur le trône avec l'intention de le raffermir et d'en augmenter la splendeur : mais il se trompa malheureusement dans le choix des moyens, et n'en prévit pas les funestes effets. Il divisa l'Asie en plusieurs gouvernemens qui, pour la plupart, comprenoient des nations différentes, soit par leur origine, soit par leurs mœurs; et confia ces gouvernemens à des

(1) *Isaias*, C. XLV, ℣ 1, 2 et 3.

(2) *Plato*, de Legib., L. III, op., T. VIII, p. 143, 144, ex edit. Bipont.

satrapes dont le faste, l'insolence et le despotisme firent bientôt abhorrer l'autorité légitime et en usèrent tous les ressorts. Darius changea aussi en impôt forcé le don gratuit que lui offroient annuellement ses sujets (1), et acheva par là d'abolir le régime patriarchal qui jusqu'alors avoit fait le bonheur d'une grande partie des peuples de son vaste empire. Ce changement donna d'ailleurs naissance à une multitude de vexations nouvelles d'autant plus inévitables, que le gouvernement des Perses, quoique paternel à certains égards, étoit néanmoins militaire par son essence (2). Cet impôt ayant fait entrer dans ses coffres une énorme quantité d'or, il imagina d'en faire fabriquer des monnoies qui, de son nom, furent appelées *Dariques*, et dont lui et ses successeurs se servirent avec succès pour corrompre l'Europe et l'Asie.

Semblables à ces anciens édifices dont les ruines menaçantes écrasent les téméraires qui osent, sans précaution, en ébranler les fondemens, les plus puissans Etats s'écroulent, dès qu'on altère les institutions primitives, qui font leur plus ferme appui, parce qu'elles en conservent les mœurs; et ils entraînent dans leur chute les imprudens destructeurs de la base antique et révérée sur laquelle reposoient l'autorité du gouverne-

(1) *Herod.*, L. III, C. 89. (2) *Aristot.* Polit., L. VII, C. II.

ment et l'obéissance des peuples. L'immutabilité des lois et des usages étoit un des principes fondamentaux de la monarchie perse (1); Darius auroit dû le respecter et ne faire aucun changement considérable dans l'administration : mais ses satrapes, non contens du grand pouvoir qu'il leur avoit donné, ne tardèrent pas à s'en arroger un plus grand encore; et on les vit bientôt violer impunément les droits les plus sacrés des peuples, qui, avilis et corrompus par le despotisme même, n'eurent ni la force, ni peut-être même la volonté de soutenir un trône dont ils étoient plutôt les esclaves que les sujets.

La honteuse tentative que fit Darius pour asservir la Grèce, montra que les Perses étoient déjà dégénérés, et que désormais ils ne pouvoient, malgré leur nombre, triompher du courage d'un peuple qui avoit une patrie, des lois et l'enthousiasme de la liberté. Ce fut dans la mémorable journée de Marathon, qu'Athènes châtia, dit Platon, l'orgueil de toute l'Asie (2), contre laquelle se ranima alors cette ancienne haine, trop bien célébrée par Homère, pour le bonheur de l'humanité, et qui n'avoit pas peu contribué à passionner, pour ses poésies, tous les peuples de la Grèce. La même haine se manifesta avec encore plus de force, lorsque, à l'approche

(1) *Esther*, C. 1, ℣ 19. (2) *Plat.*, Menexem., T. VII op., p. 287.

de Xerxès, ils jurèrent de ne rétablir aucun des temples qui seroient brûlés ou démolis par son armée, et d'en conserver les ruines comme un monument éternel de l'impiété des Barbares (1). Ces ruines furent les seuls trophées que laissa Xerxès après la fastueuse expédition qu'il avoit entreprise pour subjuguer la Grèce, à laquelle il avoit demandé la terre et l'eau, en signe de sujétion; et son orgueil fut puni par trois défaites sanglantes, qui furent de véritables déroutes. Le trophée que les Grecs érigèrent à Salamine, fut un monument éclatant de leur victoire; mais un avantage plus réel qu'ils en retirèrent, et qui mit le comble à leur gloire, fut de prescrire des bornes à la navigation des vaisseaux perses (2); et Artaxerxès Longue-main, qui souscrivit à cette condition humiliante, étoit le fils de ce même Xerxès dont l'orgueil insensé avoit voulu enchaîner la mer comme son esclave (3).

Le péril avoit réuni les Grecs, le succès et la sécurité les divisèrent bientôt: l'ancienne animosité des Doriens contre les Ioniens ne tarda pas à se réveiller et à troubler l'harmonie générale. Les uns avoient à leur tête Sparte, qui avoit le commandement sur la terre, les au-

(1) Juram. Græc. ap. *Lycurg.*, in Orat. contr. Leocr., ex ed. *Reiske*, p. 193.

(2) *Diod. Sic.*, L. XII, § 4, etc...

(3) *Æschyl.*, Pers., ỳ 749.

tres Athènes, qui commandoit sur la mer: ce partage d'autorité devint une nouvelle source de discorde. Différant entre elles par leurs mœurs, par leur gouvernement et par leur conduite, ces deux républiques ne se ressembloient que par leurs projets ambitieux; toutes les deux vouloient asservir le reste de la Grèce et ses colonies. De là des négociations astucieuses, des traités aussitôt rompus que consentis (1), et enfin la guerre qui éclata entre elles avec fureur, et qui dura pendant vingt-sept ans, au milieu des maux et des calamités de toute espèce, auxquels se joignit la peste qui, tout affreux que fussent ses ravages, leur fut encore moins funeste que leur misérable vanité et leur aveugle jalousie.

Périclès, surnommé l'Olympien (2), parce que son éloquence, semblable à la foudre, renversoit tous les obstacles, entraîna sa patrie dans cette guerre, dite du Péloponèse, qui ne fut utile qu'aux Perses, auxquels elle donna le temps de respirer et de se remettre de leurs défaites. Heureusement pour la Grèce, qu'ils auroient peut-être écrasée avant qu'elle fut réunie, ils ne reprirent point leur ancien projet d'invasion. Aucun prince, depuis Cyrus, n'avoit su régner avec gloire : pour gouverner un si vaste empire il eût fallu un grand roi, et Darius ne le fut pas : on peut même lui reprocher d'avoir

(1) *Thucyd.*, L. 1, C. 18.

(2) *Aristoph.* Acharn., v. 529, 530.

préparé l'anarchie dont ses successeurs éprouvèrent les effets progressifs. Les vexations des satrapes portèrent la plupart des peuples à la révolte : ceux qui habitoient les montagnes secouèrent entièrement le joug, et acquirent une telle indépendance, qu'ils ne permettoient plus au monarque perse de passer d'une ville à une autre sans leur payer tribut (1). Des rebellions plus dangereuses encore éclatèrent de toutes parts; et peu s'en fallut que le jeune Cyrus ne parvînt à détrôner son frère Artaxerxès-Mnémon. La foiblesse de ce dernier prince, livré aux conseils perfides de Parysatis sa mère, n'eut cependant pas des suites aussi fâcheuses que la cruauté d'Ochus son successeur. Sous ce prince haï et méprisé, l'Egypte, la Syrie et l'Asie-Mineure tentèrent de se soustraire à son autorité, et elles ne furent forcées d'y rentrer qu'à l'aide des mercenaires grecs qu'il avoit appelés à son secours, et par l'habileté de leur chef, Mentor de Rhodes (2), l'un des meilleurs généraux de son temps.

A l'exemple de Cyrus, qui mesuroit la grandeur de sa gloire sur celle de ses conquêtes, les Grecs mirent la leur à dominer sur des contrées lointaines (3). Ils y furent encouragés par la foiblesse des Perses, et on vit

(1) *Strab.*, L. XI, p. 361, etc.
(2) *Diod. Sic.*, L. XVI, § 49, 50, etc.
(3) *Sallust.*, Catilin., C. II.

bientôt

bientôt au sein de l'Asie, les troupes de cette même Sparte qui avoit autrefois répondu, par l'organe de Cléomène son roi, à Aristagoras de Milet qui lui conseilloit une invasion dans cette contrée : « En proposant aux » Spartiates une marche de trois mois au delà des mers, » vous leur tenez un langage désagréable; sortez de la ville » avant le coucher du soleil (1). » Mais lorsque Sparte eut entièrement abjuré les principes de son législateur, non contente de former des projets ambitieux contre les Perses, elle voulut asservir toutes les villes grecques qui tomboient en son pouvoir. Elle y établit des magistrats, sous le nom d'*Harmostes* (2), c'est-à-dire, conciliateurs, qui, par ses ordres, y semoient la division et le trouble, et lui fournissoient ainsi des prétextes (3) d'y exercer la tyrannie la plus absolue. Athènes ne vendit pas moins cher sa protection à ses alliés : une ville lui ouvroit-elle ses portes! aussitôt la démocratie y étoit mise en vigueur; on créoit des *Episcopes* ou surveillans, pour épier toutes les démarches des citoyens; et des *Phylaques* ou gardiens, afin de s'assurer de leur fidélité (4). Il n'est point en général de joug plus pesant que celui qui est imposé par les républiques; il s'aggrave

(1) *Herod.*, L. v, C. 50.

(2) *Xenoph.*, Hellen., L. III, C. v. *Plut.*, vit. Lysand., T. III, p. 20, etc.

(3) *Isocrat.*, Or. de pace, p. 234, Panath., p. 490, T. II ex ed. *Auger.*

(4) *Theophrast.*, Polit., L. I, ap. *Harpocr.* in v. Ἐπίσκοπος.

presque toujours en proportion de la liberté dont elles semblent jouir. Cette réflexion n'est que trop justifiée par la conduite des Spartiates et des Athéniens à l'égard des autres peuples de la Grèce. Mais l'oppression a son terme; et souvent plus il est reculé, plus les premiers élans vers la liberté sont terribles. Thébes, après avoir gémi long-temps sous le joug de Sparte, se souleva enfin contre sa domination, et lui fit éprouver les plus sanglans revers. Quoique Athènes fût moins malheureuse dans la guerre sociale, que son injustice avoit allumée, elle y perdit néanmoins une grande partie de son crédit et de sa puissance.

Cette guerre, ainsi que les précédentes, montrent assez que les Grecs n'avoient pas de constitution fédérative (1). La nature de leur pays, divisé en petits Etats indépendans les uns des autres, auroit dû cependant les engager à former entre eux une ligue permanente pour se défendre contre les ennemis du dehors et réprimer ceux du dedans, souvent encore plus dangereux. Une idée si salutaire entra trop tard dans leur esprit; la corruption avoit fait de trop grands progrès pour qu'un pareil gouvernement pût subsister long-temps: rejeton d'un arbre pourri, il ne pouvoit avoir ni force ni durée. Les assemblées amphictyoniques durent sans doute leur

(1) Voyez mon ouvrage sur les anciens Gouvernemens Fédératifs.

inspirer quelques sentimens de concorde ; elles durent leur rappeler du moins qu'ils faisoient tous partie de la même nation. Mais, vain souvenir, ils n'en devinrent que plus animés les uns contre les autres, et se livrèrent, avec plus d'acharnement qu'auparavant, aux fureurs de la jalousie et de l'ambition.

A cette cause générale de la décadence et de la destruction des républiques de la Grèce, on en doit joindre une plus particulière à chacune d'elles ; je veux parler de la lutte perpétuelle entre l'oligarchie et la démocratie, lutte qui finissoit ordinairement par les livrer aux caprices d'un tyran ou à ceux d'un peuple inconstant et sans frein. Le premier étoit souvent préférable ; et après une longue tourmente, on devoit trouver quelque douceur à se reposer, sous sa puissance, des fatigues et des excès de la liberté. Il n'est donc pas étonnant que Platon ait assuré que pendant le règne des Pisistratides, à l'exception des trois dernières années, on vécut à Athènes comme sous celui de Saturne (1). On pouvoit espérer d'y voir renaître cette tranquillité après l'horrible tyrannie des Trente, dont le souvenir auroit dû la préserver long-temps des maux de l'anarchie : mais la

(1) *Plat.*, Hipparch., T. v op., p. 263. Voyez le tableau fidèle du gouvernement de Pisistrate dans le Voyage du jeune Anacharsis, par M. l'abbé Barthélemy, T. 1, p. 134, etc.

faction des nouveaux riches s'empara bientôt des places et de l'autorité, et rendit la démocratie presque aussi insupportable que l'oligarchie l'avoit été sous les Trente (1). Au surplus, les méchans et les gens sans probité eurent toujours un grand crédit à Athènes : on les y choisissoit pour chefs dans toutes les séditions; et on se conduisoit vraisemblablement de la même manière dans la plupart des autres républiques; car, ajoute Xénophon, dans aucune ville l'homme de bien n'a la faveur du peuple (2).

Les institutions austères de Lycurgue et le pouvoir inquisitorial des Ephores préservèrent Sparte, jusqu'après la bataille de Mantinée, de ces dissentions perpétuelles, cause toujours renaissante de révolutions, de nouveaux partages de terre, d'abolitions de dettes, de pillages, de spoliations, d'outrages faits à la pudeur des femmes et à l'innocence des enfans, de massacres, en un mot, de tous les crimes et de toutes les calamités qui désoloient le reste de la Grèce (3). Le nombre des victimes y devint si considérable, qu'il étoit plus facile de lever une armée de bannis qu'un corps de citoyens avoués par la patrie (4).

Les rois de Perse profitèrent de cette facilité, et pri-

(1) *Lysiæ* Orat. apolog. de popularis status eversione, p. 432-433, ex edit. *Taylor.*

(2) *Xenoph.*, de Rep. Athen., C. III.

(3) *Isocrat.*, Panathen., T. II op., p. 606.

(4) *Isocrat.*, Orat. ad Philipp., T. I, p. 370.

rent pour maxime de ne combattre jamais les Grecs sans avoir à leur service un corps de mercenaires de cette nation (1). Artaxerxès-Mnémon usa encore d'un autre moyen pour n'avoir rien à redouter de leur part: il s'immisça dans leurs affaires intérieures, et prodigua ses trésors pour exciter et alimenter sans cesse la discorde au milieu d'eux. Tantôt il favorisoit les Athéniens, tantôt les Lacédémoniens. Ceux-ci lui montrèrent peu de reconnoissance et poussèrent même l'ingratitude au point de tenter de le détrôner, après en avoir reçu des secours pour se rendre maîtres de la Grèce (2): mais ayant été vaincus dans un combat naval près de Cnide, ils furent contraints, pour obtenir la paix, de lui livrer l'Asie-Mineure et les colonies grecques dont elle étoit peuplée. Antalcidas, leur envoyé, signa avec Artaxerxès le traité par lequel ce prince, le successeur de Darius et de Xerxès, devint l'arbitre des vainqueurs de Marathon, de Salamine, de Platée, de Mycale, etc. Une des conditions qu'il dicta, à l'instigation de Sparte, et une des plus funestes à la Grèce, fut l'autonomie de toutes les villes. Rendues ainsi à leur liberté primitive, et séparées d'intérêts, elles furent bientôt toutes livrées aux convulsions de l'anarchie et à la fureur des factions. Ce traité

(1) *Xenoph.*, Cyrop., L. VIII, C. VIII.

(2) *Isocrat.*, Panathen., p. 496.

ne justifia que trop les reproches faits par Euripide aux Lacédémoniens, d'avoir toujours des desseins perfides, et d'être les plus grands ennemis du genre humain (1).

Minerve avoit mis Athènes, sa ville chérie, sous la sauve-garde des Furies(2); mais on seroit tenté de croire qu'au lieu de la protéger, ce furent elles qui inspirèrent à Conon le conseil qu'il donna au roi de Perse, après l'avoir fait triompher à Cnide, de gagner à prix d'argent les orateurs et les démagogues les plus accrédités de cette république et du reste de la Grèce (3). Un autre grec, Hermocrate de Rhodes, ne fut pas honteux d'être son émissaire (4), et d'assurer son repos en travaillant à corrompre sa propre nation. Cette espèce de trahison, la plus infâme de toutes, ne seroit pas sans doute restée impunie, si la corruption des Grecs n'avoit pas été déjà si profonde. Mais ce n'étoit plus le temps où Callias avoit couru le risque de la vie, et avoit été condamné à une forte amende, pour avoir reçu des présens d'Artaxerxès Longue-main (5), avec lequel il venoit de conclure le glorieux traité dont nous avons parlé (6), et où Antalcidas, après avoir été couronné de fleurs par

(1) *Euripid.*, Androm., v. 446, 447, etc.

(2) *Æschyl.*, Eumen., v 979, etc.

(3) *Policen.*, Strategm., L. 1, C. XLVII, § 3.

(4) *Plut.*, vit. Artax., T. v, p. 298.

(5) *Demosthen.*, Or. de Falsâ legat. ex edit. *Taylor*, p. 211.

(6) Voyez ci-dessus, p. XIV, l. 14 et 15.

Artaxerxès-Mnémon, étoit mort néanmoins dans le désespoir et dans l'ignominie (1). De pareils exemples étoient devenus inutiles; en vain rappeloit-on souvent à la tribune celui d'Arthmius de Zéleie, proscrit autrefois lui et toute sa race par le peuple d'Athènes, pour avoir apporté l'or des Perses dans le Péloponèse (2): la corruption avoit pénétré partout, avoit anéanti les mœurs et gangrené toutes les parties du corps politique.

La paix d'Antalcidas, en semant la discorde dans toutes les villes grecques, avoit laissé aux Spartiates l'espoir de recouvrer leur ancienne autorité. Ils voulurent essayer de la reprendre sur les Thébains : ceux-ci coururent aux armes et les battirent complétement à Leuctres, sous la conduite d'Épaminondas. Dans la campagne suivante, les bords de l'Eurotas retentirent pour la première fois du son de la trompette ennemie; et Sparte vit périr la fleur de cette jeunesse dont elle étoit si fière, et qui avoit été jusqu'alors son unique rempart (3). Elle ne se releva plus de ses défaites; et après la bataille de Mantinée, toute la Grèce se trouva plus que jamais plongée dans le trouble, la confusion et le désordre (4). « Auparavant, dit Démosthène, l'autorité entière étoit partagée

(1) *Plut.*, vit. Artax., p. 300.

(2) *Demosthen.*, de Falsâ legat., p. 210. *Dinarch.*, Or. contr. Aristogit., p. 90, etc.

(3) *Demad.*, Orat. contr. Demosthen., p. 270.

(4) *Xenoph.*, Hellen., L. VII, C. V.

» entre Sparte et Athènes; le reste de la Grèce se ran-
» geoit sous les drapeaux de l'une ou de l'autre; mais
» aujourd'hui un grand nombre de peuples s'érigent à
» l'envi en Puissances protectrices, qui toutes ambition-
» nent la prééminence : remplis de jalousie et de dé-
» fiance, quelques-uns se sont encore détachés, au mé-
» pris de leur devoir; et tous, je n'en excepte aucun,
» Argiens, Thébains, Corinthiens, Lacédémoniens, Ar-
» cadiens, Athéniens, tous enfin se forment des intérêts
» à part (1). » Si un prince du caractère de Cyrus, ou semblable seulement à Darius, fils d'Hystape, eût été sur le trône des Perses, on ne peut douter qu'après avoir affoibli les Grecs les uns par les autres, il n'eût saisi ce moment pour les accabler tous ensemble. Mais le barbare Ochus, successeur d'Artaxerxès-Mnémon, trop heureux d'avoir fait rentrer sous sa domination la partie de ses Etats qui s'étoit révoltée contre lui, étoit loin de songer à subjuguer la Grèce. Un pareil dessein ne pouvoit être bien conçu et exécuté avec succès que par un homme qui eût des vues et des talens supérieurs.

Cet homme fut Philippe. En ôtage pendant neuf ans à Thébes, il avoit profité des leçons d'Epaminondas et avoit appris à connoître à fond l'esprit et le caractère des Grecs. Lorsqu'il fut retourné en Macédoine, et

(1) *Demosthen.*, Philipp. IV, § 13.

monté

monté sur le trône, il appaisa tous les troubles intérieurs, introduisit la règle dans toutes les parties de l'administration, et donna une nouvelle forme à la phalange macédonienne. Devenu maître des mines d'or du Mont-Pangée, il répara ses finances épuisées, et s'en servit habilement pour fomenter des divisions dans le sein de la Grèce. Bientôt il défit les Triballes et les peuples de l'Illyrie, réunit une partie de la Pæonie à son royaume et soumit la Thessalie. La Thrace, la Scythie, l'Epire, l'Eubée, etc., furent aussi le théâtre de ses victoires. Mais il en auroit retiré peu de fruit s'il n'avoit pas réussi à subjuguer la Grèce. Son or, plus efficace encore que les dariques, distribué avec profusion aux traîtres qu'il salarioit dans toutes les républiques, lui en facilita les moyens. Démosthène tenta vainement de détruire leur influence, en les désignant publiquement par leur nom, et s'élevant contre eux avec toute la force de l'éloquence et de l'indignation (1) : ses efforts réunis à ceux de Lycurgue et d'Hypéride (2) furent entièrement impuissans.

Sparte fut seule préservée de cette contagion, qu'un Ancien compare à la peste qui avoit ravagé la Grèce pendant la guerre du Péloponèse (3). En effet les flèches

(1) *Demosthen.*, Or. de Coron., p. 581, 582, etc.

(2) *Lycurg.* in Moschum, et *Hyperid.* contr. Aristagor. ap. *Theon*, Progymn., C. 11.

(3) *Pausan.*, Achaic., C. XI.

mêmes d'Apollon portèrent des coups moins funestes aux Grecs dans les plaines de Troie, que ceux que leur porta l'or de Philippe dans leurs propres foyers. Quelque utiles que lui fussent les insinuations et les avis des traîtres à gages qu'il avoit presque partout, sa pénétration et son activité servoient encore mieux ses desseins; et on ne peut douter que Démosthène ne l'eût en vue lorsqu'il disoit: « Comme un général d'armée marche à » la tête de ses troupes, ainsi faut-il que les hommes » sages devancent les affaires et les conduisent, pour » forcer les événemens de se prêter à leurs volontés, et » ne pas être obligés de se prêter eux-mêmes aux évé- » nemens. » S'adressant ensuite aux Athéniens, il ajoutoit: « La manière dont vous combattez Philippe res- » semble à celle dont les Barbares combattent au pu- » gilat: s'ils sont frappés en quelque endroit, ils y por- » tent la main: mais ils ne savent ni prévoir ni prévenir » les coups. Si Philippe est dans la Chersonèse, vous » ordonnez d'y porter du secours; s'il marche aux Ther- » mopyles, vous y courez; vous le suivez çà et là, par- » tout où il est: c'est lui qui vous conduit, comme s'il » étoit votre général; mais de vous-mêmes vous ne sa- » vez ni agir ni prévoir. » L'éloquent orateur ne put bannir la nonchalance et l'irrésolution de l'ame de ses concitoyens, toujours occupés à délibérer, quand il auroit

fallu voler à l'ennemi. En vain s'écrioit-il : « Athéniens, » qu'attendez-vous pour agir ? La nécessité ! Mais y a-t-» il de nécessité plus pressante pour des hommes libres » que celle de fuir la honte (1). » L'amour de la gloire et de la liberté avoit été remplacé dans leur ame par un fol orgueil, plus propre à les égarer qu'à les conduire, et qui révoltoit même contre eux les autres peuples de la Grèce (2) : aussi échouèrent-ils dans presque toutes leurs entreprises. Philippe, au contraire, actif, modéré, prévoyant, ne donnant rien au hasard, réussissoit dans la plupart des siennes. Dans sa dernière campagne, après s'être emparé d'Elatée et de la Phocide, il marche vers Chæronée, où il remporte une victoire éclatante, qui lui soumet la Grèce et le venge d'Athènes et de tous ses ennemis ; mais jamais vainqueur ne porta plus loin que lui l'humanité et la générosité envers les vaincus (3). Ce fut par cette suite d'exploits, que Philippe avoit préparés en politique habile, et par cette sage modération, que la Macédoine, jadis foible, méprisée, souvent tributaire et quelquefois réduite à mendier tantôt la protection des Perses, tantôt celle des Lacédémoniens ou des Athéniens, devint tout à coup l'arbitre de la Grèce et la terreur de l'Asie.

(1) *Demosthen.*, Philipp. I, § 14.

(2) *Theopomp.*, Hist., L. xxv, ap. *Theon*, Progymn., C. II.

(3) Vid. *Polyb.*, L. v, C. x.

Les hommes d'un esprit ardent et audacieux enfantent sans peine des projets aussi vastes que hardis; mais ils se trompent souvent sur les moyens d'exécution et sur la manière de les mettre en usage. Jason, tyran de Phères, ayant été élu général des Thessaliens, conçut le premier le dessein d'envahir l'Asie et de s'asseoir sur le trône de Cyrus. Il crut pouvoir se flatter de faire alliance avec les Grecs et de les engager dans cette entreprise, après avoir ramené parmi eux la concorde, qui en étoit bannie depuis long-temps (1). Si dans cette conjoncture il n'eût pas expiré sous le fer des assassins, on ne peut guères douter que ses premières tentatives ne l'eussent bientôt obligé à reconnoître son erreur et à renoncer à son projet. Philippe connoissoit trop bien les peuples de la Grèce pour se bercer d'une espérance si vaine et si chimérique : il avoit senti de bonne heure qu'il arriveroit plus sûrement à son but en augmentant la division parmi eux, qu'en cherchant à concilier leurs intérêts, et qu'ils ne pouvoient désormais être réunis que sous un joug commun. La bataille de Chæronée les força de le subir; et si Philippe, au lieu de se déclarer lui-même, comme il en étoit le maître, général de l'expédition contre la Perse, consentit que ce titre lui fût déféré par leurs suf-

(1) *Isocrat.*, Or. ad Philipp., p. 588. *Xenoph.*, Hellen., L. VI, C. I. *Valer. Maxim.*, L. IX, C. X, ext., S. 2.

frages, c'est que content de les avoir asservis, il voulut par modération ou par politique leur sauver l'apparence d'une entière servitude.

Dès les premiers momens où ce prince manifesta le projet d'asservir la Grèce, on essaya de l'en détourner, en dirigeant son ambition vers l'Asie. On lui représenta combien il étoit humiliant que cette partie du monde fût plus florissante que l'Europe; que les Barbares surpassassent les Grecs en opulence; que les successeurs d'un homme tel que Cyrus, exposé en naissant par sa mère, fussent appelés les grands Rois, tandis que lui, descendant d'Hercule mis au rang des Dieux, portoit un titre moins relevé (1). Philippe pouvoit bien faire semblant, pour mieux tromper les Grecs, de prêter l'oreille à ces insinuations, imaginées sans doute par quelque rhéteur oisif; mais il avoit l'ame trop forte pour que la vanité pût être l'unique mobile de ses actions : il falloit que son ambition fût excitée par des motifs plus puissans et des prétextes moins frivoles. Polybe a pénétré les uns et les autres avec sa sagacité accoutumée. « Il est facile, » dit-il, à un homme d'un esprit ordinaire d'apercevoir » quelles ont été les véritables causes de la guerre con» tre les Perses. La première de ces causes fut le re» tour des Grecs sous la conduite de Xénophon. Re-

(1) *Isocrat.*, Or. ad Philipp., p. 350, etc.

» venant par les satrapies de la haute Asie, et traver-
» sant un pays ennemi, ils ne trouvèrent point d'adver-
» saires dignes d'eux, ou qui pussent s'opposer à leur
» retraite; et aucun Barbare n'osa soutenir leur appro-
» che. La seconde cause fut le passage d'Agésilas, roi de
» Lacédémone (avec un corps de six mille hommes), en
» Asie, où rien ne put mettre obstacle à ses entreprises;
» il ne fut contraint d'y renoncer que par les troubles qui
» survinrent alors dans la Grèce. En conséquence, Phi-
» lippe, réfléchissant d'un côté sur la mollesse et la lâ-
» cheté des Perses, de l'autre sur l'expérience des Ma-
» cédoniens dans l'art militaire, considérant encore la
» grandeur, l'éclat et les avantages de cette expédition
» qui devoit lui concilier la bienveillance des Grecs,
» saisit le prétexte de les venger des Perses, prit son
» essor et disposa tout pour l'entreprise. On doit donc
» regarder ce que je viens de rapporter, comme les vé-
» ritables motifs de la guerre; et ce que j'ai dit ensuite,
» comme en étant le prétexte (1).

Philippe avoit ordonné à Attalus et à Parménion de passer en Asie avec un corps de troupes, et se préparoit à les suivre, lorsqu'il fut poignardé, dans une fête, à l'âge de quarante-six ans, laissant l'exécution de ses vastes desseins à son fils Alexandre. « Ce jeune prince trouva

(1) *Polyb.*, L. III, C. VI.

» les Macédoniens non-seulement aguerris, mais en-
» core triomphans et devenus par leurs succès pres-
» que autant supérieurs aux autres Grecs en valeur et
» en discipline, que les autres grecs étoient au-dessus
» des Perses et de leurs semblables. »

« Darius, qui régnoit en Perse de son temps, con-
» tinue l'illustre Bossuet, étoit juste, vaillant, généreux,
» aimé de ses peuples, et ne manquoit ni d'esprit, ni de
» vigueur pour exécuter ses desseins. Mais si vous le
» comparez avec Alexandre; son esprit avec ce génie
» perçant et sublime; sa valeur avec la hauteur et la fer-
» meté de ce courage invincible qui se sentoit animé
» par les obstacles; avec cette ardeur immense d'accroî-
» tre tous les jours son nom, qui lui faisoit préférer à
» tous les périls, à tous les travaux et à mille morts le
» moindre degré de gloire; enfin, avec cette confiance
» qui lui faisoit sentir au fond de son cœur que tout lui
» devoit céder comme à un homme que sa destinée ren-
» doit supérieur aux autres, confiance qu'il inspiroit non-
» seulement à ses chefs, mais encore au moindre de ses
» soldats, qu'il élevoit par ce moyen au-dessus des dif-
» ficultés et au-dessus d'eux-mêmes; vous jugerez aisé-
» ment auquel des deux appartenoit la victoire. Et si
» vous joignez les avantages des Grecs et des Macédo-
» niens, au-dessus de leurs ennemis, vous avouerez que

» la Perse attaquée par un tel héros et par de telles ar-
» mées, ne pouvoit plus éviter de changer de maître (1). »
En effet, (s'il m'est permis de me servir encore d'une comparaison d'Isaïe) semblable à un orage impétueux qui renverse sans peine un édifice déjà ébranlé, Alexandre fondit sur la Perse; et le trône de Darius s'écroula et disparut comme une tente dressée pour la nuit et qu'on abat au lever du soleil (2).

L'histoire de cette révolution mémorable ne pouvoit être bien écrite que par Alexandre lui-même. S'il en eut le dessein, ce qui est assez vraisemblable, une mort prématurée l'empêcha de l'exécuter. Heureusement quelques-uns de ses compagnons d'armes laissèrent des Mémoires, d'après lesquels des écrivains postérieurs nous ont transmis les exploits de ce conquérant, comme on va le voir dans la première Section.

(1) *Bossuet*, Disc. sur l'Histoire univ., p. 495, éd. de Cramoisi.

(2) *Isaias*, C. XXIV, ỷ 20, suivant l'Hébreu.

EXAMEN CRITIQUE

DES ANCIENS HISTORIENS

D'ALEXANDRE-LE-GRAND.



PREMIÈRE SECTION.

Du caractère des anciens Historiens, des sources dans lesquelles ceux d'Alexandre ont puisé, du degré d'autorité de chacun d'eux, de la décadence du genre historique, et des traditions orientales concernant le prince Macédonien.

L'IMAGINATION, si puissante dans l'enfance des sociétés comme dans celle des hommes, exerça tant d'empire sur les Grecs, que pendant long-temps l'histoire ne fut écrite, chez eux, que par les poëtes. C'est dans leurs colonies d'Asie que prirent naissance leurs premiers historiens, parmi lesquels on ne peut se dispenser de compter Homère; car tout n'est pas fiction dans ses immortels ouvrages, et il nous a conservé un grand nombre de faits qui auroient péri sans le charme de ses vers. Mais Homère ne connoissoit que la tradition; et la tradition, semblable à une nuit obscure à travers laquelle on distingue à peine la lueur incertaine de quelques étoiles, répand plus d'ombre que de clarté. Cadmus de Milet n'en-

treprit pas de dissiper cette obscurité ; il se contenta d'introduire l'usage de la prose, et, par cette salutaire innovation, il débarrassa l'histoire, des figures dont elle étoit surchargée, et qui la faisoient confondre avec la fable. Dans son siècle, le sixième avant l'ère chrétienne, il eut plusieurs imitateurs ; mais tous épris, comme lui, de l'amour du merveilleux, ne laissèrent qu'un amas confus de vérités et d'erreurs.

Au siècle suivant, Hécatée de Milet, Phérécyde de Léros et Charon de Lampsaque, tentèrent de débrouiller ce chaos ; s'ils ne réussirent pas entièrement, au moins étendirent-ils beaucoup le domaine de l'histoire, dont les limites avoient été, jusqu'alors, trop resserrées....... « Tous ces anciens » écrivains avoient le même dessein dans le choix des su- » jets, et différoient peu en moyens. Les uns racontoient » les histoires des Grecs ; les autres, celle des Barbares, » sans les mêler ensemble : au contraire, ils les séparoient » par villes et par nations. Leur unique but étoit de faire » connoître les écrits ou monumens conservés en chaque » pays, soit dans les temples, soit dans les autres lieux pu- » blics, tels qu'ils les y trouvoient. Ils n'ajoutoient ni ne » retranchoient rien à ces monumens, qui renfermoient des » fables accréditées depuis long-temps, et des catastrophes » que nous regarderions aujourd'hui comme très-puériles. » Tous s'étudioient à écrire, suivant le caractère du dialecte » qu'ils avoient choisi, avec clarté, pureté et brièveté, en » un mot à approprier leur style aux choses, sans recherche » ni affectation. Une certaine beauté est répandue dans leurs » ouvrages ; les uns ont plus, les autres moins d'agrément ; » et ils doivent à ce mérite de subsister encore (1). »

(1) *Dionys. Halic.* de Thucyd. jud., T. II op. ex ed. Sylb., p. 138.

Ces observations sont de Denys d'Halicarnasse, qui ajoute ensuite, que les plus anciens de ces historiens, comme Cadmus de Milet et Aristéas de Proconnèse, n'étoient point parvenus jusqu'à lui; et que les ouvrages qui portoient leur nom, étoient supposés. Il n'a voulu parler, dans le passage précédent, que de ceux qui avoient vécu immédiatement avant la guerre du Péloponnèse, dont le style étoit moins négligé, s'étant servi de l'ancien dialecte attique, ou de l'ionique qui n'en différoit pas beaucoup, et qui étoit alors fort en usage (1). Hécatée de Milet l'employa avec succès dans son histoire. Elle étoit écrite d'un style pur et plein de douceur (2). Cet auteur connoissoit d'ailleurs tout le ridicule des traditions fabuleuses, dont les Grecs avoient rempli leurs annales (3); et quoiqu'il n'eût pas le génie d'Hérodote, il mérite d'être distingué parmi les écrivains qui l'ont devancé dans la carrière historique; et on peut assurer qu'Hécatée n'a pas été inutile à Hérodote (4); titre de gloire que Denys d'Halicarnasse n'auroit pas dû passer sous silence. Tels furent les progrès de l'art d'écrire l'histoire, pendant deux cent cinquante ans, qui en forment la première période.

Hérodote d'Halicarnasse commence la seconde. Il résolut de donner à l'histoire un nouvel intérêt, et d'y répandre cette variété qui en est l'ame et la vie. Grand imitateur d'Homère, il adopta la forme épique, en transportant tout d'un coup ses lecteurs au règne de Crœsus, et en enchaînant les faits à une action principale, la lutte des Grecs contre les Barbares, dont la défaite de Xerxès est le dé-

(1) *Ibidem*, p. 146.

(2) *Hermog.* de Form. orat., L. II, C. XII.

(3) Οἱ γὰρ Ἑλλήνων λόγοι πολλοί τε καὶ γελοῖοι, ὡς ἐμοὶ φαίνονται, etc. *Hecat.*, fragm. ap. *Demetr.* de Elocut., C. XII.

(4) *Hermog.* de Form. orat., L. II, C. XII. *Porphyr.*, ap. *Euseb.* Præp. evang., L. X, C. III, p. 466.

nouement (1). Cette idée étoit belle et hardie : il l'exécuta avec autant d'habileté que de succès. Géographie, mœurs, usages, religion, histoire des peuples connus, tout fut enchassé dans cet heureux cadre. Il arracha, en quelque sorte, le voile qui couvroit l'univers aux yeux des Grecs, trop prévenus en leur faveur pour chercher à connoître les autres nations. Aux beautés de l'ordonnance, Hérodote joignit les charmes inimitables de la diction et du coloris. Ses tableaux sont animés et pleins de cette douceur qui le distingue éminemment (2) ; mais elle a quelquefois une teinte mélancholique, que lui donne le spectacle des calamités humaines. Ses digressions sont des épisodes toujours variées, plus ou moins attachées au sujet principal, sans lui être jamais étrangères. Que de naïveté, de grâces, de clarté, d'éloquence (3) et même d'élévation (4) n'a pas cet écrivain inimitable ! Enfin, il chante (5) plutôt qu'il ne raconte, tant son style a d'harmonie et de ressemblance avec la poësie (6).

Les justes applaudissemens que les Grecs donnèrent à

(1) *Dionys. Halic.* Epist. ad Cn. Pomp., §. 11. Geinoz a très-bien développé ce plan d'Hérodote, et il remarque, avec raison, « qu'aucun historien » n'a pu, ou du moins ne s'est avisé d'i- » miter Hérodote dans cette partie, au » lieu qu'il s'est trouvé quelques poëtes » qui ont imité le plan d'Homère avec as- » sez de succès. » Défense d'Hérodote, 3e. mém. Acad. des Inscr., T. XXIII, p. 103.

(2) *Hermog.* de Form. orat., L. II, C. III.

(3) *Namque et Herodotum illum, qui princeps genus hoc ornavit, in causis nihil omninò versatum esse accepimus : atqui tanta est eloquentia, ut me quidem, quantum ego græce scripta intelligere possum, magnopere delectet.* Cicer. de Orat., L. II, §. 13.

(4) Surtout au VIIe. livre, dans les discours de Xerxès et d'Artabase. *Hermog.* de Form., L. II, C. XII.

(5) ... Ἄδων τὰς ἱστορίας. *Lucian.* Herod. sive Ætion, § 1, T. 1 op., p. 835. Au temps d'Alexandre, on donna à Alexandrie des jeux publics, où Hegésias représenta Hérodote, et Hermophante, Homère (*Jason.* de sacrif. Alex. ap. *Athen.*, L. XIV, p. 620). C'est-à-dire, que les acteurs chantèrent suivant l'usage des Grecs, plutôt qu'ils ne récitèrent sur le théâtre les ouvrages de ces deux illustres écrivains.

(6) Denys d'Halicarnasse dit qu'Hérodote l'emporte de beaucoup sur les autres, par le choix et l'arrangement des mots, par la variété des figures, et qu'il rend sa prose semblable à la meilleure

Hérodote, avec une sorte d'enthousiasme, excitèrent l'émulation de Thucydide. Exilé d'Athènes, sa patrie, il employa vingt années, soit à rassembler les matériaux de son histoire, soit à les rédiger. « Je n'ai pas écrit, dit-il, pour plaire à » mes contemporains, et remporter le prix sur des rivaux, » mais pour laisser un monument à la postérité (1). » C'est suffisamment annoncer le dessein de s'écarter de la manière de son prédécesseur. Aussi prit-il un sujet beaucoup moins grand, la guerre du Péloponnèse, et s'y borna, malgré son peu d'étendue. Il n'adopta point la forme épique, qui lui parut sans doute avoir trop d'inconvéniens; il revint à l'ordre chronologique, et s'y attacha tellement, qu'il en résulte quelquefois de l'embarras et de la confusion dans ses récits. Son style, plein de choses, réunit la précision à la justesse, et est toujours austère (2). Quoiqu'il fut plus jaloux d'instruire que de plaire, il a su néanmoins embellir son ouvrage par des tableaux dignes d'un grand peintre. Ceux de l'état politique de la Grèce, de la peste, etc., sont de véritables chefs-d'œuvres. Plusieurs de ses harangues doivent servir de modèles. Quels coups de pinceau! quelle force! Son ame courageuse, parce qu'elle étoit élevée, repousse de toutes parts le mensonge, et sacrifie à la vérité son propre ressentiment. Le

poësie (*καὶ παρεσκεύασε τῇ κρατίστῃ ποιήσει τὴν πεζὴν φράσιν ὁμοίαν γενέσθαι......* Jud. de Thuc., T. II, p. 147). Suivant Hermogène, le style d'Hérodote est entièrement poëtique (*καὶ τῇ λέξει ποιητικῇ κέχρηται δι' ὅλου*); et il entre sur ce sujet dans quelques détails. De Form. orat., L. II, C. XI.

(1) *Thucyd.*, L. I, § 22.

(2) *Χρώματα δὲ αὐτῆς, τό τε στρυφνὸν, καὶ τὸ πυκνὸν, καὶ τὸ πικρὸν, καὶ τὸ αὐστηρὸν, καὶ τὸ ἐμβριθὲς, καὶ τὸ δεινὸν, καὶ τὸ φοβερόν· ὑπὲρ ἅπαντα δὲ ταῦτα τὸ παθητικόν.* Dionys. Hal. jud. de Thucyd., p. 148. Toutes ces nuances ne sont pas faciles à rendre dans notre langue. Hermogène préfère le style austère au style doux, disant qu'une narration toute simple a souvent plus de force qu'une narration ornée et fleurie; parce que l'austère peut avoir de la grandeur, et le doux n'a souvent que de la médiocrité. Il met parmi les qualités du style noble et élevé, *le bon sens*. Ce fut, ajoute-t-il, sur le caractère de Périclès que Démosthène forma son éloquence forte et véhémente. *De Form.*, L. I, C. V, etc.

style d'Hérodote fut la règle du dialecte ionique ; et celui de Thucydide devint celle de l'attique (1). Le premier est recommandable par sa clarté ; et le second, par sa précision. L'un excelle dans la peinture des mœurs ; et l'autre, dans le pathétique. Ils ont également de l'élégance et de la majesté. Thucydide a plus de force et d'énergie (2) ; ses couleurs sont plus fortes et plus variées. Hérodote l'emporte de beaucoup par les grâces et la simplicité naïve de son style ; il plaît et persuade davantage (3). Avec des qualités différentes, ces deux historiens méritent le premier rang, chacun dans son genre, et sont préférables à tous les autres (4). Mais une gloire particulière qu'on ne peut ravir à Thucydide, est d'avoir, pour ainsi dire, créé l'éloquence attique et formé le plus grand des orateurs (5).

Le sage Xénophon publia et continua l'ouvrage de Thucydide, sans prendre sa manière. Celle d'Hérodote étoit plus analogue à son caractère, et moins éloignée de l'élocution d'Isocrate, dont il avoit été l'auditeur (6) ; d'ailleurs, il n'ambitionnoit que de paroître digne de l'amitié de Socrate son maître. Aussi aperçoit-on, de toutes parts, dans ses

(1) *Cicer.* de Orat., L. II, C. 13.

(2) *Dionys. Hal.* Epist. ad Cn. Pomp., § 15. *Phot.*, Cod. LXXII, p. 134.

(3) *Historiam multi scripsere præclare, sed nemo dubitat duos longe cæteris præferendos, quorum diversa virtus laudem pene est parem consecuta.* Quintil., L. X, C. I.

(4) Denys d'Halicarnasse assure que Thucydide n'eut de véritable imitateur que Démosthène ; il le prouve par plusieurs passages, ajoutant qu'il y en auroit une infinité d'autres à citer (Judic. de *Thucyd.*, p. 161, 162). Lucien rapporte que Démosthène copia huit fois, de sa main, l'ouvrage de Thucydide (*adv. indoct.*, § 4, T. III, p. 102). Il l'apprit tout par cœur, suivant Zosime d'Ascalon, de manière que les exemplaires en ayant été brûlés dans un incendie de la bibliothèque d'Athènes, il put seul le copier et le sauver (Vit. Demosth. a *Reiske* edit., T. IV orat., p. 146). Quoique ce dernier fait paroisse apocryphe, il n'en montre pas moins l'opinion générale, sur le goût de Démosthène pour le style de Thucydide.

(5) *Phot.* Bibl. Cod. CCLX, p. 1455.

(6) *Dionys. Hal.* Epist. ad Cn. Pomp., § 15.

ouvrages, le sentiment religieux, les principes de justice, et l'empreinte de toutes les vertus qui honorent sa mémoire. Le surnom d'abeille attique, qu'il mérita, caractérise très-bien ses talens. Les sujets qu'il traite sont heureusement choisis; il les dispose avec art, et sa narration est toujours agréable, variée et pleine de douceur et de grâce. Sa diction est comparable à celle d'Hérodote. S'il lui est souvent inférieur, quelquefois il l'égale. Noble et élégant comme lui, il emploie toujours le mot propre, et s'exprime avec autant de clarté que d'agrément. Mais veut-il s'élever, semblable au vent qui souffle de terre, il tombe presque aussitôt. On lui reproche encore d'avoir prêté des discours philosophiques à des hommes ignorans, à des barbares (1). Ce reproche regarde principalement la Cyropédie, dans laquelle Xénophon s'est plu à donner des leçons de philosophie aux dépens de la vérité et au mépris des convenances. L'histoire parle assez d'elle-même, pourquoi appeler la fiction à son secours? L'élève de Socrate se laisse encore trop apercevoir dans les Helléniques; mais rien n'y blesse les règles de l'histoire; et quoique Xénophon ait composé cet ouvrage dans une extrême vieillesse (2), on y retrouve toujours de ces beautés naturelles et sans fard, que les grâces sembloient elles-mêmes avoir dictées (3). En faisant passer à la postérité la gloire des Dix-mille, il lui a transmis le principal titre de la sienne. Aussi habile capitaine que grand historien, il eut beaucoup de part à leur mémorable retraite; il l'a décrite avec autant de simplicité et de noblesse que d'intérêt et d'exactitude. Sa relation est le plus précieux, comme le plus ancien monument de la science militaire.

(1) *Dionys. Halic.* de Priscis script., C. II.

(2) *Diodor. Sic.*, L. XV, § 76.

(3) *Quintil.*, L. X, C. I.

Si les ouvrages de Ctésias ne sont point parvenus en entier jusqu'à nous, c'est par une justice que le temps n'exerce pas toujours avec la même sévérité. Cet historien, né à Cnide, et médecin d'Artaxerxe-Mnémon, paroît n'avoir écrit que dans l'intention de contredire Hérodote et Xénophon. Pour varier et orner son récit, il eut recours au fabuleux, et chercha à dénaturer les faits (1). Quoique très-inférieur à ses prédécesseurs, il avoit néanmoins des talens; il ne manquoit ni de clarté ni d'énergie (2). On a comparé, pour le style, Ctésias à Xénophon. Le premier avoit des endroits écrits avec beaucoup d'agrément, et le second en a un grand nombre qui sont pleins de beautés. Hérodote passera toujours pour avoir, à la fois, l'agrément et la beauté (3).

Cet historien est le premier des narrateurs, et ne l'est devenu qu'en imitant Homère, par lequel il faut toujours commencer, lorsqu'on parle de génie et de talent, en tous les genres de littérature, la poësie en étant la base (4). Quel écrivain a su mieux que ce poëte animer ses récits et mettre en scène ses héros! C'est en cela que consiste, surtout, le grand art d'écrire l'histoire, et Hérodote le possède supérieurement. Soit qu'il raconte la chute de Crœsus et son entretien avec Solon, l'avénement de Darius au trône, son entrevue avec Polycrate; soit qu'il représente Aristagoras dans le conseil de Sparte, Xerxès s'entretenant du sort de

(1) *Phot.* Bibl. Cod. LXXII, p. 134.

(2) *Demetr.* de Elocul., § CCXII.

(3) *Dionys. Halic.* de Struct. orat., C. X.

(4) *Igitur ut Aratus ab Jove incipiendum putat, ita nos rite cœpturi ab Homero videmur.* Quintil., L. X, C. I. « La poësie d'Homère, dit Hermogène, » est la meilleure, et Homère est le plus » grand des poëtes, si j'ose le dire, des » orateurs, et de tous les écrivains. En » effet, la poësie est la représentation de » toutes choses, etc. » De Form orat., L. II, C. XI.

son

son armée avec Artabase, la mort de Biton et de Cléobis, ou d'autres événemens, tout est chez lui dramatique. Il combat avec les Grecs, et fuit avec les Perses. Mais il ne semble prendre part à l'action que pour la placer sous les yeux mêmes de ses lecteurs, et les y intéresser davantage. Il fait parler et agir ses personnages de manière qu'on croit être, à la fois, juge et témoin des événemens auxquels ils ont coopéré. Il ne disserte pas sur la politique; il ne dogmatise pas sur la morale; ses leçons sont dans le récit, et ses maximes dans le résultat. Faut-il disculer des intérêts, établir des principes! c'est l'objet des discours qui préparent l'action ou qui en dépendent, et en indiquent les causes. Prononcés par des acteurs qui ne quittent pas la scène, ils instruisent encore des desseins ou des motifs particuliers de ceux qui agissent. Décrit-il une contrée! on y voyage avec lui, on vit avec ses habitans, et on apprend d'eux leurs usages. Parle-t-il d'une religion! on entre dans ses temples, on assiste à ses cérémonies, et on confère avec ses ministres. En un mot, rien ne languit; l'attention est sans cesse réveillée, et l'auteur cherche toujours à la fixer, non sur lui-même, mais sur les objets qu'il peint avec des couleurs aussi variées que naturelles. Le sentiment, qui vivifie tout, est encore un des attraits de la narration d'Hérodote. Celle de Thucydide, malgré sa précision, tient également au genre dramatique. Peut-être même en a-t-il abusé dans le dialogue qu'il suppose entre les Athéniens et les Méliens (1); mais sa division par

(1) « Le dialogue que Thucydide fait » des Athéniens et des Méliens sur leurs » différens intérêts, au IVe. livre de son » histoire, tient un peu du poëte drama- » tique, où l'on joue les choses par les » personnages qu'on introduit; ce qui est » même sans exemple dans une histoire, » laquelle doit être unie, d'un même fil, » et sans interruption; enfin cela n'est pas » assez simple pour Thucydide » (*Rapin*, Compar. de Thucyd. et de Tite-Live, p. 129). Ces dernières observations sont fausses; quant au reste, il falloit blâmer l'abus et non la chose.

saisons et la multiplicité des opérations militaires ralentissent pour l'ordinaire, et détruisent même quelquefois l'action, à laquelle il supplée, en certains endroits, par des tableaux pleins d'expression et de force. Il n'éviteroit pas toujours la monotonie sans le secours des harangues. Celles des Corcyréens et des Corinthiens produisent beaucoup d'effet dans le récit des démêlés de ces deux peuples; et le discours que Périclès prononce sur les restes des Athéniens, tués au service de leur patrie, est rempli de pathétique, et ajoute à l'impression sombre que doivent produire leurs funérailles. On est transporté sur les lieux, on fait partie de la pompe funèbre, on pleure avec les femmes et les enfans des morts (1). Thucydide garde assez bien l'esprit et le caractère de ceux qui parlent; leur langage paroît seulement trop factice, parce qu'il est toujours à peu près le même. Xénophon se rapproche davantage d'Hérodote, et imite souvent sa manière. Dans la Cyropédie, l'épisode d'Abradate et de Panthée, Cyrus au lit de la mort, sont des morceaux dramatiques qu'on doit citer. On en trouve plusieurs dans les Helléniques, qui ne méritent pas moins d'être admirés, entre autres, le récit de la tyrannie des Trente. L'intérêt croît avec l'horreur qu'ils inspirent, et on attend avec impatience le dénouement. Théramène condamné sans jugement, arraché du pied des autels, et conduit au supplice, sous les yeux de l'assemblée, par ordre de Critias, offre une scène très-animée; et les discours de l'un et de l'autre sont fort analogues à leur caractère, et amènent bien le dénouement (2). Quoique la conduite de Théramène ne fût pas sans reproche, on est cependant touché de son sort; et malgré la profonde scélératesse de Cri-

(1) *Thucyd.*, L. II, § 34, 35, etc.

(2) *Xenop.* Hellen., L. II, C. III.

tias, on se voit forcé d'admirer les ressources de son esprit et son audace (1). Cette scène vraiment anarchique est pleine d'action et de vérité. Dans la retraite des Dix-mille, tout se meut, et on éprouve les mêmes sensations qu'eux. Lorsque la mer se présente à leurs yeux, après tant de fatigues et de périls ; avec quelles couleurs Xénophon ne représente-t-il pas leur surprise et leur joie ! Il nous transporte sur les hauteurs qui dominent le Pont-Euxin, et l'on seroit tenté de crier comme les Grecs : *la mer, la mer* (2) ! oubliant qu'on lit, et que vingt-deux siècles et mille lieues nous séparent de l'événement, et du théâtre où il s'est passé. Voilà l'art des grands maîtres : que d'exemples n'en offre pas cet ouvrage ! Avouons toutefois que l'auteur y a un avantage rare, celui d'y jouer lui-même un des premiers rôles. Encourage-t-il ses compagnons d'armes, refuse-t-il de les commander, appaise-t-il leurs mouvemens séditieux, les dissuade-t-il de piller Bysance ! la persuasion coule toujours de ses lèvres ; ses discours commandent l'attention et les applaudissemens. Supprimez ces discours et ce qui appartient essentiellement au drame, il ne restera plus qu'un journal sec et ennuyeux de marches et de campemens. Faites la même chose à l'égard de Thucydide, et son histoire n'offrira que des faits peu importans, arrivés dans un coin de la terre et relatifs à des dissentions qui n'intéresseroient presque personne. Hérodote perdroit encore beaucoup à une pareille épreuve ; ôtez-lui la magie de sa narration, ses livres, décorés du nom des Muses, seront aussitôt transformés en mélanges histo-

(1) Critias y conserve toute son arrogance avec une élocution pure, claire et élégante, ce qui le distinguoit parmi les anciens orateurs. *Hermog.* de form. orat., L. II, C. XI. Son adversaire, le versatile Théramène, avoit été un des maîtres d'Isocrate. *Dionys. Halic.* jud. de Isocr., § 1.

(2) *Xenoph.* Exped. Cyri, L. IV, C. XL.

riques et géographiques, dépourvus de liaison et d'ordre. C'est néanmoins dans l'enchaînement des faits que consiste l'histoire; l'appui qu'ils se prêtent, et leur dépendance mutuelle faisant sa principale force. Aristote l'a bien senti; et il résulte, d'un de ses passages (1), ce trait de lumière : la croyance que l'on donne à un fait se réfléchit sur l'autre, quand ils sont liés avec art.

D'après toutes ces observations, on ne doit plus être surpris de la haute estime dont jouirent les historiens de la seconde période, qui dura à peine cent ans. Elles serviront à juger leurs successeurs. Les premiers furent Philiste de Syracuse, Ephore de Cumes et Théopompe de Chio. Quoiqu'ils eussent beaucoup moins de talens que ceux dont je viens de parler, ils acquirent toutefois une grande célébrité. Philiste imita le style de Thucydide, et eut sur lui l'avantage de la clarté, mais il n'eut ni la beauté ni la force de ses expressions, ni l'élévation et l'abondance de ses pensées (2). Gendre, ministre et parasite de Denys l'ancien, il donna des prétextes honnêtes et des motifs louables aux actions les plus injustes, il chercha à justifier les mœurs les plus dépravées, et parut aussi partisan de la tyrannie qu'ami des tyrans mêmes (3). Ephore eut une diction pure et assez élégante; mais il aimoit trop les formes oratoires et manquoit d'élévation (4). Fruit de grandes recherches, son histoire, divisée en trente livres, traitoit de l'origine des différens peuples, de la fondation des principales villes, de leurs colonies, de leurs mœurs, de la nature de leurs climats et des grands hommes qu'elles ont produits (5) pendant près de huit siècles. Il avoit

(1) *Arist.* Poet., C. XXIII, § 7.
(2) *Dionys. Halicar.* de Priscis script. censur., C. III, § 2.
(3) *Plut.* vit. Dion., T. V, p. 194.
(4) *Polyb.* Exc., L. XII, § 15.
(5) *Strab.*, L. I, p. 22, L. X, p. 331, etc.

mis beaucoup d'ordre et de méthode dans son ouvrage, dont on ne sauroit trop regretter la perte. Théopompe avoit de la clarté, de la noblesse, souvent de l'énergie, et quelquefois de la véhémence (1). Mais son style étoit peiné, lourd et sans vie; et mal-habile à déguiser ses larcins, il copioit quelquefois servilement le récit de Xénophon (2), et se contentoit d'en flétrir les fleurs. Cependant on lui donna, à cause de quelques talens, le premier rang après Hérodote, Thucydide et Xénophon (3). Ayant été orateur, Théopompe se livra fréquemment à son goût pour la déclamation, et s'emparant des réputations, il se permit de distribuer à son gré le blâme et la louange. Il continua l'histoire de Thucydide, et composa la vie de Philippe de Macédoine. Il peignit ce prince sous les plus noires couleurs, et compara ses courtisans à des lestrygons, à des bêtes féroces, leur reprochant de n'être habiles que dans la science de la débauche, et de ne posséder d'autre art que celui de la méchanceté et de l'injustice. Selon lui, ils méritoient plutôt le nom de ses maîtresses que celui de ses amis, et ils n'aimoient qu'à s'abreuver de sang et à se repaître de carnage (4). Vainement a-t-on voulu excuser cet historien, en disant qu'il étoit comme les médecins qui appliquent le fer et le feu à des parties vicieuses et gangrenées, pour sauver celles qui sont saines et entières. Théopompe s'égara dans l'abyme du cœur humain, en voulant le sonder, et n'y vit plus que des crimes. D'ailleurs, on peut juger les hommes avec sévérité, sans les déchirer;

(1) *Dionys. Halic.* de Prisc. script., C. II, § 3.

(2) *Porphyr.* ap. Euseb. præp. evang., L. X, C. III, p. 465. On y reproche à Théopompe d'avoir inséré dans son XIe. livre, le IVe. des Helléniques de Xénophon, livre dont les anciens faisoient un cas particulier.

(3) *Quintil.*, L. X, C. I.

(4) *Polyb.* Exc. de virt. et vit., L. VIII, T. III, p. 19. *Athen.*, L. VI, p. 260. *Demetr.* de Eloc., § CCXLVII.

et c'est toujours outrager la vérité, que de lui prêter le langage de la satire. Il avouoit cependant qu'on ne poursuivoit avec animosité que les vivans, et que l'envie épargnoit les morts, à cause du temps qui s'étoit écoulé depuis qu'ils avoient cessé de vivre (1). Sans doute que la mort de Philippe ne lui paroissoit pas assez éloignée, pour mettre sa propre leçon en pratique. Ephore et Théopompe, sortis de l'école féconde d'Isocrate, et s'étant déterminés à écrire l'histoire d'après ses conseils (2), se ressembloient pour le plan, pour la diction et pour les pensées; on les a comparés à deux athlètes qui partent du même point pour fournir une carrière égale. Inférieurs, ainsi que Philiste, à ceux qui les avoient précédés, ils n'ont pas été jugés aussi dignes qu'eux de servir de modèles (3). Ils furent eux-mêmes assez mal-adroits imitateurs pour être accusés de plagiat (4). La troisième période du genre historique finit à eux : ce genre perdit depuis toute sa beauté, et devint semblable à un arbre languissant, dépouillé de ses feuilles et des ornemens dont la nature l'avoit paré.

La quatrième période de l'art d'écrire l'histoire est sans doute celle du règne d'Alexandre. Le vif intérêt, l'admiration, et même l'enthousiasme que firent naître les exploits extraordinaires de ce prince, durent nécessairement produire un grand nombre d'écrivains, qui s'empressèrent de les transmettre à la postérité. Ils crurent par là y arriver eux-mêmes avec leurs ouvrages. Mais ils ont été, pour la

(1) *Theopomp.* ap. *Theon.* Progymn., C. I.

(2) *Cicer.* de Orat., L. II, C. 13.

(3) *Hermog.* de Form., C. XII.

(4) *Porphyr.* ap. Euseb. Præp. evang., L. X, C. III. Cet écrivain prétendoit qu'Ephore avoit emprunté plus de trois mille lignes de Daimaque, de Callisthène et d'Anaximène. Mais ceux-ci lui étoient postérieurs; c'est donc au contraire eux-mêmes qui avoient copié Ephore.

plupart, frustrés de leur espérance; le nom de quelques-uns est seul parvenu jusqu'à nous, et il ne nous est resté des autres que des fragmens épars et peu considérables. Nous sommes réduits à apprécier leurs écrits sur le témoignage des anciens qui les ont connus, ou qui en ont fait usage; c'est ce que nous examinerons dans la suite.

Après la mort d'Alexandre, la lumière des lettres s'affoiblit insensiblement, perdit bientôt son éclat et fut même sur le point de s'éteindre tout à fait (1). L'ancienne muse attique, privée de ses honneurs et de ses avantages, fut délaissée, et une muse ignorante et barbare, que la Phrygie ou quelque lieu obscur de la Carie avoit vu naître, et récemment échappée des antres de l'Asie, vint la chasser des villes de la Grèce et y régner insolemment à sa place (2). C'est ainsi que la véritable éloquence s'éclipsa et qu'on vit paroître cette foule d'écrivains médiocres où de mauvais goût qui remplissent la cinquième période du genre historique. Elle ne produisit guère que des historiens qui méritent d'être oubliés, à l'exception de Timée, de Duris, de Philochore, de Phylarque, et de Polybe, qui les surpassa tous. Le premier avoit de l'esprit et quelques talens; mais son style étoit froid, et sa narration pleine de petitesses. Nous n'en citerons ici qu'un exemple. En voulant louer Alexandre : « il a, disoit-il, conquis toute » l'Asie en moins de temps qu'Isocrate n'en a employé à com- » poser son panégyrique (3). » Méchant et jaloux, Timée calomnia sans pudeur les hommes les plus célèbres, et perça de ses traits tous les historiens qui l'avoient devancé. Panégyriste outré de Timoléon, il poursuivit, comme une furie

(1) ... Ἐπὶ δὲ τῆς καθ' ἡμᾶς ἡλικίας μικροῦ δεήσασα εἰς τέλος ἠφανίσθαι. Dion. Hal. de orat. antiq. proœm., § 1.

(2) Cette muse barbare est le goût asiatique contre lequel s'élève Denys, *ibid.*

(3) *Longin.* de Sublim., C. III.

vengeresse, Philiste, pour avoir loué des tyrans. Se respectant davantage lui-même, il auroit dû, comme le remarque très-bien Plutarque (1), ne point leur reprocher d'une manière outrageante, et par d'indécentes railleries, des malheurs, dans lesquels l'homme le plus honnête peut être précipité par un revers de fortune. Mais Timée ne connoissoit ni l'équité ni la modération; vertus qu'il est néanmoins facile de pratiquer à l'égard des personnes dont on n'a reçu aucune offense, surtout quand elles ont vécu long-temps avant nous. Au sujet de quelques expressions qui lui déplaisent, cet historien se permet les injures les plus grossières contre Homère et contre Aristote. Ainsi l'envie ne cesse jamais de serpenter autour du tombeau des grands hommes, et tâche d'y faire jaillir quelques gouttes de son venin. La douceur de Théophraste, et l'infortune de Callisthène, ne purent leur mériter le moindre ménagement de la part du satirique Timée, dont la mauvaise foi égaloit la licence (2). Il faut néanmoins être juste à son égard, quoiqu'il ne l'ait pas été envers les autres. Il avoit du savoir et de l'exactitude; et il porta même la précision chronologique jusqu'au scrupule (3).

Duris de Samos eut plus de savoir que de talens. Le goût des recherches historiques s'étoit considérablement accru. Philochore les poussa assez loin dans ses ouvrages, surtout dans son *Atthis*, composé de dix-sept livres (4); mais il fut plus

(1) *Plut.* vit. Dion., T. v, p. 193, 194.

(2) *Polyb.* Exc. de virt. et vit., L. VIII, T. III, p. 46.

(3) *Diod. Sic.*, L. v, § 1. *Timæus, quantum autem judicare possum, longe eruditissimus, et rerum copiâ, sententiarum varietate abundantissimus*, etc. Cicer. de Orat., L. II, C. 14.

(4) Pôlion de Tralles avoit fait un abrégé de cet ouvrage (*Suidas* in v. πωλίων). Il renfermoit, ainsi que plusieurs autres de Philochore (vid. *Meurs.* Bibl. Attic., T. II, op. 70, et *Jons.* de script. Hist. phil., L. II, C. IX, § 1), les détails les plus curieux, comme on le voit parce qu'en rapportent Athénée, le scholiaste d'Aristophane, etc. Philochore s'étoit livré à des discussions chronologiques

antiquaire

antiquaire qu'historien. Phylarque avoit écrit avant lui ; il ignora qu'en voulant tout apprendre à ses lecteurs, c'est s'exposer à être oublié soi-même, ainsi que ses ouvrages. Il n'omit aucune des circonstances de l'expédition de Pyrrhus dans le Péloponnèse, et s'étendit beaucoup sur Cléomène, dont il fit son héros favori, au point d'oser justifier les perfidies dont ce prince fut l'auteur et la victime. Plein d'exagérations, il mérita la censure de Polybe (1). Cet homme illustre, fils de Lycortas, élève de Philopœmen, et ami du jeune Scipion, donna à l'histoire un nouveau caractère; jamais elle n'a été traitée par un écrivain d'un plus grand sens, ni d'une plus grande perspicacité, et qui réunit à un plus haut degré toutes les connoissances qu'un militaire et un politique pouvoient alors acquérir (2). Peut-être ses digressions sont-elles trop fréquentes, et ses réflexions trop longues, mais il est toujours judicieux et répand par tout la lumière. Il manque rarement d'impartialité, et ne sacrifie point la vérité aux préjugés de ses compatriotes. Son principal objet étoit, au contraire, de les dissiper; et c'est pour y parvenir qu'il développe à leurs yeux les causes et les moyens qui avoient concouru à faire passer l'univers sous le joug des Romains (3). Personne ne connut

(*Dion. Halic.* ep. ad Amm., T. II op., p. 122, 123), qui doivent augmenter nos regrets sur la perte de son ouvrage.

(1) *Polyb.*, L. II, C. LV.

(2) Polybe a été imité par Paul Jove, célèbre écrivain du XVIe. siècle ; et voici le parallèle que Bodin fait de ces deux historiens : *Sed hoc inter utrumque interest, quod ille vel rebus gestis interfuit vel præfuit, vel publica ubique monumenta vidit ; hic audita et inaudita plerumque scripsit : ille in militari ac domestica disciplina diu se exercuit ; hic neutram attingit ; ille in sua republica princeps ; hic privatus : ille imperator ; hic medicus, etc.* Method. Historic., p. 53.

(3) L'histoire raisonnée n'étoit donc pas ignorée des Anciens ; et c'est sans doute d'après la lecture de Polybe, que Cicéron en parle dans ce beau passage sur la composition historique : *Ipsa autem exædificatio posita est in rebus et verbis. Rerum ratio ordinem temporum desiderat, regionum descriptionem : vult etiam, quoniam in rebus magnis, memoriaque dignis consilia primum, deinde acta, postea eventus expectantur, et de consiliis significari quid scriptor probet, et in rebus*

mieux que lui le mérite de l'unité dans la composition historique, sans se livrer à l'esprit de système; et jamais ouvrage n'a offert, plus que le sien, un spectacle digne de fixer l'attention de tous les âges et de toutes les nations.

Les changemens que l'art d'écrire l'histoire éprouva dans la Grèce, et dont j'ai tâché d'assigner les principales époques, n'ont eu d'autre cause que les différentes révolutions de ce pays. On ne peut se dissimuler que la liberté n'y ait d'abord fait éclore de grands talens, et animé la plume des premiers historiens, témoins des plus éclatans triomphes de leur nation. De l'ivresse que produisirent ces triomphes, naquit la licence, et de celle-ci la tyrannie, qui, dans ses commencemens, influe diversement sur les esprits, suivant la diversité de leur caractère. Les uns, foibles et pusillanimes, plient au moindre vent, sont renversés par le plus léger effort, et adorent en tremblant la main qui les opprime; les autres, doués de plus d'énergie, indignés de l'apparence même du pouvoir arbitraire, se soulèvent contre la tyrannie, déclament avec aigreur contre leurs nouveaux maîtres, exagèrent leurs vices et atténuent les vertus qu'ils peuvent avoir. Tels furent les premiers effets de la domination de Philippe de Macédoine. Sous le règne d'Alexandre, les Grecs comprimés, plutôt que subjugués, se laissèrent éblouir par ses exploits, dont la gloire réjaillissoit sur eux. On vit alors se refroidir cette fermentation que les entreprises de Philippe avoient produite dans leurs esprits; et l'enthousiasme succéda à la haine. Devenus le jouet de l'ambition et des caprices des successeurs

gestis declarari non solum quid actum, aut dictum sit; sed etiam quomodo: et cum de eventu dicatur, ut causæ explicentur omnes, vel casûs, vel sapientiæ, vel temeritatis: hominumque ipsorum non solum res gestæ; sed etiam, qui famâ ac nomine excellant, de cujusque vita, atque natura. De Orat., L. II, § 15. C'est exiger beaucoup d'un historien; qui pourroit remplir une pareille tâche?

d'Alexandre, ces fiers républicains ne furent bientôt que de vils esclaves; et la tribune où avoit tonné Démosthène, ne retentit plus que de décrets, dictés par l'adulation et la bassesse. Un reste de liberté s'étoit encore conservé dans une partie du Péloponnèse; le zèle d'Aratus, la valeur de Philopœmen et la sagesse de Lycortas, rendirent quelque temps florissante la ligue achéenne, et la soutinrent avec éclat dans des circonstances délicates. Mais la corruption avoit déjà pénétré jusqu'aux entrailles des corps politiques de la Grèce: Callicrate et ses adhérens ne rougirent pas de vendre leur patrie aux Romains, peuple ambitieux et adroit, qui prit toujours soin de cacher la servitude sous les apparences de la paix et de l'amitié. C'est ainsi qu'ils mirent le sceau à l'asservissement de la Grèce, qui, par la chûte des Achéens, vit tomber le dernier rempart de sa liberté, dont elle avoit si étrangement abusé.

Polybe qui vivoit à cette époque sut, par la force de son génie, s'élever au-dessus des préjugés de sa nation, juger sainement du passé, pénétrer dans l'avenir et tirer de l'histoire les leçons les plus salutaires; mais il perdit de vue les anciens modèles dans l'art d'écrire, et comme la plupart des écrivains, postérieurs au règne d'Alexandre, il négligea l'arrangement des mots, qui fait la beauté et le charme du style. « C'est la Minerve d'Homère, qui, du même Ulysse, fait » deux hommes différens; l'un, ridé, petit, dégoûtant, sem- » blable à un mendiant cassé de vieillesse; mais aussitôt qu'elle » l'a touché de son sceptre, il change et devient un homme » d'une haute taille, dont la blonde chevelure tombe en bou- » cles et flotte sur ses épaules. » Il en est de même de la construction, suivant Denys d'Halicarnasse. « Avec les mêmes » mots, elle fait tantôt un langage populaire et sans grâces,

» qui rabaisse les pensées, tantôt un style élevé, riche, abon-
» dant et plein de beautés. » Non-seulement les auteurs de ce temps firent peu d'attention à cette partie du style, mais encore ils se persuadèrent, en général, qu'un pareil soin est inutile, et ne contribue pas à la beauté du discours. Delà il est résulté, « qu'on ne peut soutenir, ajoute Denys, jusqu'au
» bout la lecture de leurs ouvrages; je veux parler de ceux
» de Phylarque, de Duris, de Polybe, de Psaon (de Platée),
» de Démétrius de Calantis, d'Hiéronyme (de Cardie),
» d'Antiloque, d'Héraclide (de Lembe), d'Hégésias de
» Magnésie, et des milliers d'autres; un jour entier ne suffi-
» roit pas, si je voulois les nommer tous (1). »

Quelque sévère que soit ce jugement, celui de Quintilien l'est encore davantage; il prétend que depuis Ephore, Théopompe, et même Clitarque, le talent d'écrire l'histoire disparut en Grèce, et ne se reproduisit qu'après un long intervalle, dans les ouvrages de Timagène (2), qui vécut au temps d'Auguste (3). En effet, les vrais talens avoient disparu; et les historiens furent remplacés par de simples narrateurs de faits. Parmi ceux-ci on doit distinguer Théophane de Lesbos, qui laissa des mémoires sur les guerres de Pompée, dont Plutarque s'est beaucoup servi dans la vie de cet illustre romain. Théophane avoit pour maxime, qu'on ne devoit pas louer son héros aux dépens de la vérité, et encore moins épouser ses querelles (4). Mais les écrivains se passionnent toujours pour quelque homme célèbre; ils veulent

(1) *Dionys. Halic.* de Struct. orat., C. IV.

(2) *Longo post intervallo temporis natus Timagenes, vel hoc est ipso probabilis, quod intermissam historias scribendi industriam nova laude reparavit.* Quintil. instit., L. X, C. I.

(3) *Bonamy*, Mém. sur l'historien Timagène. Acad. des Ins., T. XIII, p. 36.

(4) Voyez *Sevin*, recherches sur la vie et les ouvrages de Théophane, Acad. des Inscr., T. XIV, p. 143.

organiser son histoire à leur gré, comme Vaucanson organisoit ses automates. Le bon goût s'altéra de plus en plus, et ce fut au point que Rhianus de Bénée écrivit en vers l'histoire des guerres de Messénie (1). Ainsi il ne tint pas à lui que le genre historique ne fît une marche tout à fait rétrograde. Heureusement il n'eut point d'imitateurs, et l'exemple des Romains contribua sans doute à arrêter cette dépravation; du moins fournirent-ils de nouveaux modèles, en profitant de ceux que les Grecs paroissoient avoir alors abandonnés. Jules-César fut le premier qui donna cet exemple : il surpasse quelquefois Xénophon; personne ne narre mieux que ce grand capitaine, et ne fait un choix plus judicieux des faits (2). Salluste imita avec succès la manière de Thucydide; il excelle dans les portraits dont il a introduit l'usage, et dont on a tant abusé. Tite-Live étoit fort versé dans la lecture des anciens historiens grecs; il s'est formé à leur école, surtout à celle d'Hérodote (3), et il a beaucoup profité de Polybe; mais plus habile narrateur que ce dernier, il raconte avec autant de facilité que d'agrément. Il a de la fécondité (4), de la noblesse, et quelquefois de l'éloquence. Ses descriptions

(1) *Pausan.* Messen., C. VI. *Ger. Voss.* de Hist. Græc., L. I, C. XVII.

(2) « Jamais personne, dit le P. Rapin, n'a écrit plus sagement que César; » il est presque le seul des auteurs qui ne » dise point d'impertinences. Il ne parle » de lui que comme d'une personne indif» férente... Il est vrai qu'il n'est pas tout » à fait historien; mais il est vrai aussi » que ce seroit un parfait modèle pour » écrire l'histoire, s'il avoit écrit moins » *sèchement.* » Réflexions sur l'histoire, § XXVIII. Le style de César n'est point sec, mais il est simple et élégant.

(3) *Quintil.*, L. X, C. I. Mon dessein n'est point de m'étendre sur le caractère des historiens latins; sans cela je me serois arrêté davantage à Tite-Live, le plus important de tous. Le P. Rapin le compare avec Thucydide. Certes ils ne se ressemblent ni pour le sujet ni pour la manière, et rien ne montre mieux l'abus des comparaisons, que cet écrit de Rapin, qui est grand admirateur de Tite-Live, et en développe toutes les beautés. A cet égard, la plupart de ses observations sont pleines de goût et dignes de l'auteur du poëme latin sur les jardins.

(4) *Livii lactea ubertas*, dit Quintilien, L. X, C. I.

sont animées et même pittoresques : il sait employer à propos le genre dramatique ; et on peut en citer pour exemple son récit de la journée des fourches Caudines (1), et quelques autres endroits

Cependant l'art historique ne se perdit pas tout à fait en Grèce, et l'on y vit encore naître plusieurs historiens dignes d'éloges (2) ; entre autres Diodore de Sicile et Denys d'Halicarnasse. Ce dernier, dans ses antiquités romaines, remonte aux temps fabuleux de l'Italie, et finit au commencement de la première guerre punique. Les guerres civiles, leur cause et la manière dont elles se terminèrent ; le gouvernement des rois, celui qu'on adopta ensuite, les mœurs, les lois les plus remarquables, en un mot tout l'ancien régime des Romains ; voilà ce que Denys s'est proposé de traiter. « La forme, ajoute-t-il, que je donne à cet ouvrage ne ressemble point à » celle des écrivains qui ont raconté des guerres ou parlé de » la constitution des États ; encore moins à la méthode des » annales adoptée par les auteurs des Atthides, laquelle est » trop uniforme et bientôt ennuyeuse. Mais j'ai choisi un » genre mixte, résultat de l'expérience et de la théorie, à » l'usage des hommes versés dans les matières politiques, ou » livrés aux méditations philosophiques, ainsi qu'à celui des » personnes appliquées, dans la retraite, à l'étude de l'his- » toire (3). » Ce plan annonce des digressions ; et Denys en fait assez fréquemment. Son but principal est de disposer favorablement sa nation pour les Romains, en prouvant qu'ils étoient non Barbares, mais Grecs d'origine. D'après cette idée, tout son premier livre est hypothétique ou conjectural.

(1) *Tit.-Liv.*, L. IX, C. I et VI.

(2) Τοιγάρτοι πολλαὶ μὲν ἱστορίαι σπουδῆς ἄξιαι γράφονται τοῖς νῦν, etc. *Dionys. Hal.* de orat. antiq. procem., § 3.

(3) *Dion. Hal.* Antiq. Rom., T. I, p. 7.

Il est assez heureux dans ses rapprochemens des lois et des usages des Grecs, et de ceux des Romains. Il suit exactement l'ordre des faits; et on voit, par son examen du prétendu synchronisme de Numa et de Pythagore, qu'il avoit étudié la chronologie. Quelquefois il discute assez bien certains points historiques, tels que celui de la mort des trois cents Fabiens. Mais il manque fréquemment de critique, tombe dans des contradictions frappantes, et commet beaucoup d'erreurs sur l'histoire et la constitution de Rome. Son style est, en général, clair et agréable; mais ses harangues sont peu supportables, par leur prolixité et le ton de rhéteur qui y règne presque d'un bout à l'autre. Dès qu'on sait le fait, on devine les discours qu'il va mettre dans la bouche des personnages qu'il fait parler. Nul historien n'a autant abusé de l'usage des harangues directes; il en a rempli sans nécessité son ouvrage: souvent il n'a égard ni aux temps, ni aux mœurs, ni aux caractères, etc.; et on peut même dire que celle de Valérie aux dames Romaines, sur leur députation à Coriolan, est ridicule. Denys n'a certainement pas mis ses propres leçons en pratique; et il prouve, par son exemple, que pour composer une bonne histoire, les meilleures observations de critique grammaticale, et tous les préceptes de rhétorique, sont insuffisans et quelquefois nuisibles. Malgré ses défauts, on doit néanmoins regretter de n'avoir que les onze premiers livres de son histoire, et quelques fragmens des autres. Si son ouvrage étoit entier, peut-être y trouverions-nous des éclaircissemens importans qui nous manquent.

Diodore et Denys vivoient à la fin du règne d'Auguste; après eux, et depuis la mort de ce prince, l'histoire fut presque muette, l'univers étant en proie aux barbares caprices de ces fous sanguinaires qui occupoient le trône des Césars.

Ah! que sont rares, s'écrie Tacite, les temps où l'on pense ce que l'on veut, et où l'on peut dire ce que l'on pense (1). Cet heureux temps exista sous Trajan, et dura pendant tout le second siècle de l'ère chrétienne, à l'exception de quelques années du règne de Commode. Le goût des lettres se ranima, et fut encouragé par l'exemple d'Hadrien et de Marc-Aurèle. Le premier a mérité de donner son nom à ce siècle, parce qu'il s'étoit occupé plus particulièrement qu'aucun autre empereur, de tous les genres de littérature, soit grecque, soit latine, et de tout ce qui concerne les sciences et les arts. Il voulut être grammairien, poëte, rhéteur, etc.; et il ambitionna moins la gloire de bien gouverner ses vastes Etats, que celle de paroître savant et homme d'esprit. Le ridicule de ces prétentions venoit de la bizarrerie de son caractère, qui ne lui permit ni d'imaginer, ni de choisir les moyens propres à donner un plus grand essor à son siècle. On y vit une foule de rhéteurs et de grammairiens, occupés uniquement à imiter, à apprécier ou à commenter les anciens modèles, et non à les égaler ou à les surpasser. Les philosophes n'y eurent, pour ainsi dire, que la livrée des anciennes sectes. Epictète et Marc-Aurèle honorèrent cependant encore le stoïcisme; et les sciences eurent Ptolémée et Galien. Un petit nombre de poëtes, tous médiocres, quelques bons écrivains, entre autres Lucien, se font encore remarquer dans ce siècle, qui fut celui de l'érudition et non du génie. Tacite y acheva sa carrière: il s'étoit proposé pour but de démêler les véritables motifs des actions qu'il raconte. Scrutateur habile du cœur humain, il peint avec autant de force que de vérité, et fait passer dans l'ame de ses lecteurs

(1) *Tacit.* Hist., L. I, C. I.

toute

toute l'horreur que lui avoient inspirée les tyrans de Rome. Suétone a cherché également à les rendre odieux et méprisables; mais un recueil d'anecdotes n'est pas une histoire. Celle des Romains, depuis leur origine, a été décomposée et mise en découpures par Florus, qui prend l'hyperbole pour le sublime. Justin se contenta d'abréger le récit de Trogue-Pompée : il est le dernier des quatre historiens latins de ce second siècle; et ce sont les seuls dignes de mémoire. Les Grecs en eurent plusieurs, dont le nom même a été enseveli dans l'oubli : Plutarque, Arrien et Appien ont passé à la postérité; ils le méritent particulièrement, pour s'être garantis de la contagion qui régnoit dans leur patrie.

Mais il ne suffit pas de faire une simple mention d'Appien; nous devons lui rendre la justice que des critiques prévenus se sont permis de lui refuser. Le style de cet écrivain est, en général, clair et assez rapide. Ses harangues, courtes et bien écrites, ne manquent ni de sens ni de convenances. Il montre souvent un jugement très-sain; par exemple, dans tout ce qu'il rapporte sur l'abdication de Sylla, et sur les troubles qui suivirent la mort de César. Les détails relatifs aux horribles proscriptions d'Auguste et d'Antoine produisent l'effet qu'on doit en attendre; et Appien y paroît un ami courageux de la vérité. Cependant il n'est pas exempt de tout soupçon de partialité envers César; et il ne se fait pas une juste idée de l'action des meurtriers de ce grand homme : pour les bien juger, il falloit être leur contemporain, et avoir vécu pendant la durée de la république. La manière, néanmoins, dont Appien parle du discours prononcé par Antoine à l'occasion de cet événement, est très-remarquable. Il fait un trop long parallèle de César et de Pompée; et s'écarte encore plus de son sujet, dans celui d'Alexandre et de César. Ses dif-

férens livres d'histoires particulières sont tous plus ou moins intéressans. Le plus foible de tous, selon moi, est celui qui concerne les guerres de Syrie. On y trouve des digressions trop fréquentes, et pour la plupart inutiles au but qu'il se propose. Les cinq livres qui contiennent les guerres civiles de Rome, me paroissent les meilleurs, ou plus travaillés que les autres. Mais il y a moins de clarté dans le style; on s'aperçoit que l'auteur étoit de l'école d'Alexandrie. Peut-être aussi n'y avoit-il pas mis la dernière main; cet ouvrage n'étant pas achevé. Appien n'oublia rien pour s'instruire; il suivit le barreau à Rome, parcourut une partie de l'Italie, et examina par lui-même le théâtre de plusieurs événemens, entre autres, l'endroit près de Capoue, où Cicéron avoit été si traîtreusement massacré (1). Assignons donc à Appien une place parmi les premiers historiens du second ordre; mais sans approuver sa méthode. Comme Florus, il a divisé l'histoire des Romains, par les nations qu'ils avoient subjuguées, et par les guerres civiles qui les déchirèrent: mais il y avoit mis plus de suite et de développement que cet abréviateur, bel esprit, et en avoit formé une chaîne assez bien ordonnée qui commençoit à Romulus et finissoit à Trajan. Vingt-quatre livres étoient les anneaux de cette chaîne, dont le temps a détruit une partie considérable, et dont les derniers étoient plus abrégés que les autres, sans doute à cause des ménagemens qu'il avoit été obligé d'avoir pour ces princes, jaloux de leur autorité, et qu'on craignoit de blesser, en révélant tous les secrets de l'histoire. D'ailleurs, la langue grecque avoit cessé depuis long-temps d'être celle de la liberté, qu'Appien, né en Egypte, ne devoit guères connoître que de nom. Il

(1) *Appian.* de bello civil., L. IV, C. XIX.

eut toutefois une sorte de courage, aimant mieux taire quelques faits et supprimer quelques circonstances (1), que de flatter et de mentir; crimes trop communs alors, pour exciter l'indignation.

Plus le poids de la servitude s'étoit appesanti sur la Grèce, plus la lumière des lettres s'y étoit affoiblie. Cette vile adulation qui flétrit l'ame et étouffe le génie, y fit de rapides progrès, sous les empereurs romains. Le moindre de leurs exploits y devint le sujet des déclamations exagérées des sophistes; ils en décrivoient les circonstances avec les couleurs les moins naturelles, et une pompe de langage qui n'avoit nulle proportion avec les choses qu'ils racontoient. Lucien compare cette violente manie, qui saisit alors tous les esprits, à la fièvre épidémique des Abdéritains qui, frappés de la représentation de l'Androméde d'Euripide, couroient les rues en déclamant les vers de ce poëte. Cette maladie, qui fut accompagnée de symptômes singuliers, ne finit qu'avec les chaleurs de l'été. De même on voyoit, dit-il, dans toute la Grèce éclore au premier combat (2), une foule de relations qui n'avoient d'autre fondement que l'imagination déréglée de leurs auteurs. Joignant l'ignorance à l'effronterie, ces prétendus historiens commettoient les fautes les plus grossières, soit en géographie, soit en tactique. Parloient-ils de quelque action sanglante, où la résistance avoit été opiniâtre et la victoire long-temps incertaine! selon eux, la perte des en-

(1) Il n'écrivit même cette partie de l'histoire, depuis Auguste jusqu'à Trajan, que très-légèrement et d'une manière fort incomplète (*σποράδην δὲ καὶ ἐξ ἐπιδρομῆς* selon Photius, Cod. LVII, p. 52). Néanmoins Appien ayant composé un livre intitulé *les Daciques*, dut nécessairement y entrer dans beaucoup de détails sur Trajan et son expédition chez les Daces, qu'Auguste avoit vaincu, sans pouvoir les subjuguer.

(2) Lucien parle ici des guerres des Empereurs Romains, dont lé moindre exploit étoit célébré d'une manière hyperbolique et peu vraisemblable par les écrivains grecs.

nemis étoit immense, et celle des Romains presque nulle. Emportés hors des limites du vrai, par le goût immodéré des descriptions, ils s'efforçoient de faire briller leur esprit, en décrivant des machines de guerre, des armes, des ponts, des fossés, etc. Chaussant le cothurne, ils racontoient les morts les plus naturelles avec des circonstances tragiques; enfin, ces écrivains ne présentoient aucun objet à leurs lecteurs, sans le défigurer par leurs exagérations, par l'enflure de leur style; et souvent ils plaçoient, je me sers de la comparaison de Lucien, la tête du colosse de Rhodes sur le corps d'un nain (1).

Le judicieux écrivain que je viens de nommer, après avoir exposé avec autant d'énergie que d'agrément les défauts ou plutôt les écarts des historiens de son siècle, établit les préceptes les plus solides et les plus lumineux sur la manière d'écrire l'histoire. Voulant ensuite opposer une barrière à la contagion, et arracher au mauvais goût tout le crédit qu'il n'a que trop ordinairement sur la multitude, il mit sa critique en action et composa ses deux livres *de la véritable histoire.* Cet ouvrage qui, au premier coup d'œil, peut être regardé comme une débauche d'imagination, par les idées burlesques ou gigantesques qui y sont répandues avec une rare prodigalité, n'est cependant qu'une fiction ingénieuse, dont l'unique but est de vouer au mépris, et, si j'ose le dire, à l'opprobre, les productions vraiment monstrueuses, puisqu'elles tenoient à la fois du roman et de l'histoire, sans que l'on pût néanmoins les ranger dans l'une de ces deux classes, qui n'en sauroient admettre d'intermédiaires.

Il résulte de la critique de Lucien, que les écrivains de

(1) *Lucian.* quom. scrib. hist., S. 2 et 23.

son temps avoient poussé l'invraisemblance jusqu'à l'absurde. On ne doit pas cependant confondre l'un avec l'autre. L'absurde est toujours opposé au vrai, et blesse évidemment la raison. L'invraisemblable paroît d'abord contraire à la vérité, parce qu'il dément notre propre expérience, et s'écarte du cours ordinaire des choses. Mais, comme le dit un grand poëte :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable (1).

En effet, plus on étudie l'histoire, plus on réfléchit sur les événemens dont nous sommes nous-mêmes témoins; plus on doit se convaincre que non-seulement le vrai n'est pas toujours vraisemblable, mais encore que ce qui semble porter le caractère de l'invraisemblance, est souvent très-vrai (2). Il est facile d'imaginer un fait, appuyé sur des circonstances qui n'ont que de la vraisemblance. Au contraire, on suppose difficilement une chose pleine d'invraisemblance; et, osons le dire, un fait de cette nature est rarement controuvé. Nous sommes, en général, trop portés à régler la mesure des probabilités sur celle de nos idées particulières, sur notre expérience et sur nos connoissances, plus ou moins imparfaites. En un mot, nous croyons trop que le vrai connu est le vrai possible. Nous nous obstinons à juger les actions des hommes, d'après l'idée plus ou moins exacte que nous avons de leur caractère particulier; les circonstances ne le changent-elles donc pas ? Elles développent même en eux des vices et des vertus,

(1) *Boileau*, Art poëtique, Chant III, v. 48. Aristote observe que l'historien et le poëte diffèrent en ce que l'un dit ce qui a été fait, et l'autre ce qui a pu, ou dû être fait; et qu'en conséquence on ne demande au poëte que la vraisemblance (*poet.*, C. IX); mais on exige plus de l'historien.

(2) Euripide disoit dans sa tragédie de Thyéste :

Ἀλλ' εἴπερ ἐστὶν ἐν βροτοῖς ψευδηγορεῖν
Πιθανὸν, νομίζειν χρὴ γε καὶ τοὐναντίον,
Ἄπιστ' ἀληθῆ πολλὰ συμβαίνειν βροτοῖς.

Fragm. ap. *Stob.*, Serm. XCVIII.

dont le germe étoit jusqu'alors caché. Nous voulons encore qu'ils soient conséquens; tandis que les contradictions les plus étranges sont inhérentes à la nature humaine. Les méchans en ont moins, parce qu'ils ne peuvent tergiverser ou dévier impunément. Nous donnons aux hommes, pour règle de conduite, leur intérêt, et en mille occasions ils agissent contre cet intérêt. Nous osons calculer l'effet de leurs passions, et il est d'autant plus incalculable, que la plupart, après en avoir été le jouet, deviennent l'instrument de celles d'autrui, etc. Tout concourt donc à nous égarer, lorsque nous ne prenons pour guide que la vraisemblance. Elle nous engage à mettre le raisonnement à la place des faits, à préférer aux témoignages formels, de simples inductions, ou même des conjectures, à chercher la réalité dans les apparences, et à présumer ce qu'on ne doit jamais supposer. Enfin, nous oublions cette vérité triviale, que le cœur de l'homme est une énigme inexplicable. Mais la source la plus ordinaire, comme la plus féconde de nos erreurs, est que nous jugeons par ce qui se passe au dedans de nous-mêmes, de ce qui a dû se passer dans l'esprit et dans le cœur des autres, sans avoir égard à la distance des temps, aux lieux, à la diversité des mœurs, des usages, des préjugés, etc., sans considérer attentivement la nature des faits et la force des circonstances. On va encore plus loin; l'orgueil nous y invite, et sa voix est toujours persuasive : croyant saisir la chaîne des événemens, nous en arrangeons les anneaux d'après nos vues étroites, et nous remontons ensuite des effets aux causes; marche inverse et contraire à celle de l'Être, qui tient en ses mains le bout de cette chaîne, et la meut suivant ses éternels desseins.

Non-seulement on ne doit pas regarder comme faux tout

ce qui paroît invraisemblable (1); mais encore on est forcé quelquefois d'admettre le merveilleux, qui n'est que la rencontre de circonstances extraordinaires. Cette rencontre est moins rare qu'on ne l'imagine ordinairement; le défaut d'observations nous empêchant de l'apercevoir. Il importe néanmoins de ne point s'attacher à la recherche de ce merveilleux, de crainte de passer pour trop crédule et de finir même par le devenir. D'ailleurs l'histoire n'en a pas besoin pour être intéressante et utile. Son élément est la vérité proprement dite; qu'il ne faut point confondre avec la véracité. Celle-ci n'appartient qu'au témoin oculaire; elle est pour lui un devoir. Elle ne cache et n'ajoute rien, ne se permet point de glose; en un mot, elle est fidelle jusqu'au scrupule. La vérité regarde particulièrement ceux qui racontent d'après les autres. Moins sévère que la première, elle admet les inductions et les explications qu'aucun témoignage ne dément, et qu'autorise l'analogie des faits. Elle laisse prendre un parti sage et nécessaire, lorsque les historiens se contredisent ou varient dans leurs rapports, et après avoir tenté inutilement de les concilier. Si, en rejetant ces moyens, on ne vouloit reconnoître pour loi, que la *véracité*, le livre de l'histoire seroit entièrement fermé (2). Contentons-nous donc de quelques vérités plus ou moins évidentes et, à leur défaut, des probabilités les mieux fondées. Celles-ci sont plus ou moins fortes, suivant le degré de certitude des différens récits, le nombre des années écoulées entre les événemens et le temps auquel ont vécu ceux qui fournissent ces témoignages. Rien cependant n'autorise à donner de simples inductions pour des preuves, et des conjec-

(1) Le Cardinal de Retz dit : « L'extraordinaire ne paroît possible qu'après » l'exécution, à ceux qui ne sont capables » que de l'ordinaire. »

(2) Vid. Ubert. Folieta *de similit. norma Polybiana*, in Opusc., p. 69.

tures pour des faits certains. On ne doit jamais oublier que toutes les lumières que nous pouvons acquérir sur le présent, comme sur le passé, sont très-imparfaites. « Notre état véri-
» table, dit un illustre écrivain, resserre nos connoissances
» en de certaines bornes que nous ne passons pas, incapables
» de savoir tout et d'ignorer tout absolument. Nous sommes
» sur un milieu vaste, toujours incertains et flottans entre
» l'ignorance et la connoissance; et si nous pensons aller
» plus avant, notre objet branle et échappe à nos prises;
» il se dérobe et fuit d'une fuite éternelle : rien ne peut l'ar-
» rêter. C'est notre condition naturelle, et toutefois la plus
» contraire à notre inclination. Nous brûlons du désir d'ap-
» profondir tout, et d'édifier une tour qui s'élève jusqu'à
» l'infini; mais tout notre édifice craque, et la terre s'ouvre
» jusqu'aux abymes (1). »

Les observations qu'on vient de lire, m'ont paru nécessaires, soit pour faire connoître les principes qui me dirigent, soit pour apprécier les écrivains de la vie d'Alexandre, en les comparant à ceux qui les ont précédés dans la carrière de l'histoire, et en se rappelant l'état des siècles où ils ont vécu. Diodore de Sicile, Plutarque, Arrien, Quinte-Curce et Justin, sont les historiens principaux qui nous ont conservé avec quelque étendue les événemens du règne d'Alexandre. Avant que de discuter leur récit, de le comparer avec tout ce que l'antiquité nous a transmis sur ce prince, de peser leur témoignage particulier, d'examiner leur caractère distinctif, et de chercher à les juger les uns par les autres, il faut connoître les sources où ils peuvent avoir puisé, en matière de traditions, y ayant une nécessité absolue de re-

(1) Pensées de Pascal, C. XXII, p. 145.

monter

monter aux premiers témoins. Ils ont été sans doute nombreux, Alexandre ayant eu à sa suite beaucoup d'écrivains, chargés de composer son histoire (1).

Anaximène de Lampsaque fut de ce nombre. Philosophe cynique et orateur célèbre, il eut part à l'éducation d'Alexandre et l'accompagna dans ses expéditions (2). Ce prince voulant se venger des Lampsacéniens qui s'étoient déclarés pour les Perses, résolut de détruire de fond en comble leur ville; et informé qu'ils lui avoient député Anaximène, il jura de faire tout le contraire de ce qu'on lui demanderoit. Anaximène qui en fut instruit, lui dit, en l'abordant : « prince, accor» dez-moi une grâce, celle de réduire en esclavage les femmes » et les enfans de Lampsaque, de brûler les temples de cette » ville, et de la renverser jusqu'aux fondemens. » Alexandre lié par ses sermens, se vit forcé de pardonner aux Lampsacéniens. Cet artifice d'Anaximène est digne d'éloges; mais on ne sauroit applaudir à celui dont il se servit contre Théopompe son ennemi. Il imita parfaitement le style de ce célèbre historien, et publia, sous son nom, un ouvrage plein de traits malins sur les Athéniens, les Lacédémoniens et les Thébains, et rendit par là Théopompe extrêmement odieux à tous les Grecs (3). Cette méchanceté est aussi lâche qu'atroce. Quelle confiance peut-on avoir dans un écrivain qui emploie ses talens à accréditer l'imposture? Cependant Anaximène écrivit l'histoire de la Grèce, en douze livres, depuis son origine jusqu'à la bataille de Mantinée (4), et la remplit de harangues, de descriptions et de détails militaires (5). L'histoire

(1) *Quam multos scriptores rerum suarum magnus ille Alexander secum habuisse dicitur?* Cicer. pro Archiâ, § 10.

(2) *Suidas* in v. Ἀναξιμένης.

(3) *Pausan.*, Eliac. II, C. XVIII. *Valer. Maxim.*, L. VII, C. III, § 4. *Suid.* in v., § I.

(4) *Diod. Sic.*, L. XV, § 89. *Athen.*, L. VI, p. 231.

(5) *Plut.* Reip. gerend. precept., T. II

de Philippe (1) et celle d'Alexandre (2) qu'il composa dans la suite, ne nous sont connues que par quelques citations : il n'en reste aucun fragment qui puisse nous les faire apprécier. Il est très-vraisemblable que l'auteur n'y avoit pas renoncé à sa manière d'écrire, et qu'il avoit usé de toutes les ressources de la rhétorique, art dont il paroît nous avoir laissé de bons préceptes (3).

En quittant la Cour de Macédoine, Aristote laissa auprès d'Alexandre Callisthène d'Olynthe, qui le suivit en Asie, et y mourut de la manière que nous dirons dans la suite. Ce philosophe écrivit un assez grand nombre d'ouvrages (4), dont le plus considérable étoit une histoire de la Grèce, en dix livres, qui commençoit à l'année de la paix d'Antalcidas, et finissoit au pillage du temple de Delphes par les Phocéens (5). Il s'y étoit permis beaucoup de digressions, et n'avoit oublié ni les présages, ni les signes extraordinaires, qu'on croyoit précéder les grands événemens (6). Son principe étoit que tout homme qui entreprenoit d'écrire devoit toujours conserver son caractère, et parler d'une manière convenable à lui-même et aux choses qu'il raconte (7). Il est plus facile de s'imposer

op., p. 802. Voyez sur le caractère d'Anaximène, comme orateur, *Dionys. Hal.* de Demosth. *vi et præst.*, T. II op., p. 167.

(1) Sous le nom de *Philippiques*, dont Photius cite le premier livre, Lex. Ms. in v. *πεζέταιροι*, le Scholiaste d'Aristote *de Mor.* ad Nicom., le IVe. livre, p. 46, ed. Aldi, et Harpocration le VIIIe., in v. Καβέλη et Μάστειρα.

(2) *Pausan.*, Eliac. II, C. XVIII. *Diogen. Laert.*, L. II, C. II, § 2. Harpocration parle du second livre de cette histoire, in v. Ἀλκίμαχος.

(3) Victorius attribue, avec beaucoup de vraisemblance, à Anaximène le traité de Rhétorique, *ad Alexandr.*, qu'on trouve parmi les œuvres d'Aristote (*Var. lect.*, L. XIV, C. II). M. Buhle confirme cette opinion. Præf. vol. V. Arist. op., p. VIII.

(4) *Ger. Vossius*, de Hist. græc., L. I, C. IX. *Sevin*, Mém. sur la vie et les ouvrages de Callisthène, Acad. des Inscr., T. VIII, p. 136. *Hemsterh.* Not. ad Jul. Poll., L. III, § 93.

(5) *Diod. Sic.*, L. XVI, § 14.

(6) *Cicer.* de Divin., L. II, C. 25. *Senec.* Nat. Quæst., L. IV, C. 23 et 26, L. V, C. 5.

(7) ... *Δεῖ τὸν γράφειν τι πειρώμενον μὴ*

des règles, que de ne point s'en écarter, l'esprit humain étant trop foible pour n'être jamais inconséquent. Callisthène le fut plus qu'un autre; car certainement ce n'est pas garder les convenances, que d'écrire l'histoire presque en style de rhéteur (1). L'enflure étoit son défaut ordinaire: « il ne s'élève » pas, dit Longin, mais se guinde si haut, qu'on le perd de » vue (2). » Cependant, si nous pouvons juger de ses Helléniques, ou de son histoire de la Grèce, par quelques fragmens qui nous en restent (3), le style de Callisthène étoit clair et naturel. Les reproches que Cicéron et Longin lui ont faits, me paroissent donc regarder ses Persiques et son histoire d'Alexandre, où son goût a été gâté par la vanité. Il y montroit encore une grande ignorance des premiers élémens de la tactique, dont nous rapporterons dans la suite un exemple fort remarquable. Il suffit, à présent, de juger sa manière de raconter les actions d'Alexandre, par le morceau suivant, que Strabon nous a conservé: il concerne le voyage de ce prince à Ammon. « Callisthène, dit-il, raconte qu'Alexandre, avide de » gloire, alla consulter l'oracle, ayant ouï dire que Persée et » Hercule l'avoient visité autrefois. Il se mit en marche de » Parœtonium, malgré un vent de sud violent; et égaré par

ἀποχεῖν τοῦ προσώπου, ἀλλὰ εἰκείαν αὐτῷ τε καὶ τοῖς πράγμασι τοὺς λόγους θεῖναι. *Callist.* frag. ap *Athen.* de Machin. in mathem. veter., p. 2.

(1) *Callisthenes, comes Alexandri, scripsit historiam; et hic quidem rhetorico pene more.* Cicer. de Orat., L. II, C. 14. *Callisthenes quidem, vulgare et notum negotium.* Cic. Epist. ad Quint., L. II, Ep. 13. Consultez Muret (*Var. Lect.*, L. II, C. V), sur ce dernier passage, auquel Sevin cherche à donner un autre sens moins défavorable à Callisthène. Acad. des Inscr., T. VIII, p. 142, 143.

(2) Καὶ τινα των Καλλισθένους, ὄντα οὐχ ὑψηλά, ἀλλὰ μετέωρα. de Sublim., C. III. Un Ms. porte τινα των Περσων que Toup corrige par Περσικων, in Long., p. 277. Mais je préfère la leçon des imprimés, et j'adopte la traduction de Boileau.

(3) Sevin (Acad. des Inscr., T. VIII, p. 143), n'en compte que deux, l'un traduit ci-après, et le second rapporté par Athénée, L. X, p. 452. Mais il y en a encore un troisième, dans le recueil de Stobée, assez curieux, sur la guerre de Philippe contre les Olynthiens. Serm. XLVIII, p. 171, 172.

» une nuée de sables, il dut son salut à une pluie abondante » et à deux corbeaux qui lui montrèrent le chemin. Dans tout » cela, Callisthène ne cherche qu'à flatter, comme lorsqu'il » ajoute que le prêtre permit au roi seul d'entrer dans le » temple avec ses habits ordinaires. Les autres Macédoniens » ayant été obligés d'en changer, se tinrent dehors pour rece- » voir l'oracle, qui ne se rend pas, comme à Delphes et » aux Branchides, par des paroles; mais par de simples » mouvemens ou des signes, comme dit Homère : *Jupiter* » *déclare sa volonté par un mouvement de ses noirs sourcils.* » Le prêtre, servant d'interprète au Dieu, assura de vive » voix Alexandre qu'il étoit fils de Jupiter. Chaussant le » cothurne (1), Callisthène ajoute encore avec emphase, » qu'Apollon ayant quitté son oracle chez les Branchides, de- » puis que son temple avoit été pillé par ceux qui avoient pris » le parti des Perses, sous Xerxès, et que la source qui étoit en » ce lieu, s'étant tarie, elle reparut alors, et que les députés » de Milet rapportèrent (2) à Memphis quantité d'oracles, » sur ce qu'Alexandre étoit fils de Jupiter, sur la victoire » qu'il devoit remporter à Arbele, sur la mort de Darius, » et sur les changemens dont Lacédémone étoit menacée. Il » dit encore que cette origine divine d'Alexandre avoit été » également attestée par Athénaïs d'Erythres, qui étoit sem- » blable à l'ancienne Sibylle Erythréene, etc. (3). » Si Callisthène avoit écrit de cette manière toute son histoire, on ne doit pas en regretter beaucoup la perte. Le but qu'il s'y proposoit nous paroît assez évident. « Je n'ai point accom- » pagné Alexandre, disoit-il, pour acquérir de la gloire,

(1) ... *Προστραγῳδεῖ δὲ τούτοις ὁ Καλλισθένης.*

(2) Il manque ici un mot, dans le texte, que Casaubon n'a pu suppléer.

(3) *Strab.*, L. XVII, p. 556, 560.

» mais pour rendre son nom à jamais illustre ; sa divinité » dépend non de ceux qui assurent qu'Olympias en avoit » imposé sur sa naissance, mais du soin que j'aurai moi-» même d'accréditer cette opinion parmi les hommes (1). » Ces propos sont si étranges, qu'Arrien, qui les rapporte, semble en douter (2). Cependant rien n'explique mieux tout ce qu'on vient de lire sur l'oracle d'Ammon, celui des Branchides, la Sibylle d'Erythres, etc. Cela est encore confirmé par la réponse de Polybe à la censure amère que Timée avoit faite de Callisthène. « Au reste, si celui-ci a mérité, » dit-il, d'être mis à mort, quelle punition ne doit-on pas » infliger à Timée, qui s'est bien plus justement attiré la » vengeance divine? Callisthène avoit voulu apothéoser » Alexandre; tandis que Timée s'étoit permis de mettre Timo-» léon au-dessus des plus grands dieux (3). » Il est évident que Callisthène et Timée ne sont considérés ici que comme écrivains ; et, en cette qualité, le premier crut se rendre nécessaire. Mais il se trompa ; son excessive vanité l'égara, et il finit par tomber dans une disgrace, à laquelle doivent s'attendre les gens de lettres qui veulent allier le métier de courtisan avec la profession de philosophe. Elle lui coûta la vie, et l'empêcha d'achever son ouvrage. Peut-être ne le publia-t-on après sa mort qu'avec peu de fidélité. Ses ennemis, les flatteurs d'Alexandre, avoient intérêt d'y trouver quelque chose

(1) *Arrian.*, L. IV, C. X.

(2) ... Εἴπερ ἀληθῆ ξυγγέγραφαται.

(3) *Polyb.* Exc. de virt. et vit., L. XII. Ἐκεῖνος μὲν ἂν ἀποθεῶν Ἀλέξανδρον ἠβούλετο, etc. Je supprime la négation οὐκ, avant ce dernier mot, conformément à la leçon de Suidas, in v. Τίμαιος, que le sens indique. C'est par inadvertance que cette négation s'est glissée dans les extraits de Constantin porphyrogénete. Le savant Reiske s'en étoit déjà aperçu. M. Schweighæuser cherche à le réfuter (not. ad *Polyb.*, T. VII, p. 174); mais il n'a pas fait assez d'attention au contraste que Polybe remarque entre la censure de Timée et ce qu'il dit de Timoléon. Sans la négation, ce contraste n'existeroit pas, et la phrase n'auroit point un sens raisonnable.

qui servît de prétexte à leur justification, ou qui le décriât aux yeux de ses propres partisans, en le mettant en contradiction avec lui-même. Peut-être encore auroit-il changé de langage si, après avoir survécu à Alexandre, il se fut retiré auprès du sage Théophraste, son ami et son condisciple, qui eut le courage de prendre sa défense (1).

Onésicrite d'Egine ou d'Astipalée (2), étant sorti de l'école de Diogène le cynique, se mit à la suite d'Alexandre, et gagna bientôt ses bonnes grâces. Ce prince le chargea de différentes missions auprès des gymnosophistes (3), et de celle de diriger, comme pilote, la route du principal vaisseau de sa flotte. Quoique Néarque eût le commandement de toute cette flotte, Onésicrite osa se l'attribuer (4) dans son histoire de l'expédition d'Alexandre. Cet ouvrage étoit composé, suivant Diogène Laërce, sur le plan de la Cyropédie (5). Cet écrivain, compilateur sans critique, s'est trompé; il aura peut-être confondu les deux Cyrus. Le disciple du philosophe Diogène avoit écrit l'expédition d'Alexandre, comme Xénophon, élève de Socrate, celle du jeune Cyrus. Mauvais imitateur d'un si beau modèle, Onésicrite ne peut lui être comparé, ni pour le style ni pour le caractère. Il n'aimoit que les fables, et surpassoit, suivant Strabon, tous les historiens d'Alexandre, en récits étranges et pleins d'absurdités (6). On rangeoit Onésicrite dans la classe des auteurs les plus décriés par leurs insignes impostures, tels que Ctésias de Cnide, Aristéas de Proconnèse, Hégésias, etc., et dont les

(1) *Cicer.* Tuscul., L. III, C. 10.
(2) *Ælian.* Hist. animal., L. XVI, C. XXXIX. *Diogen. Laert.*, L. VI, C. IV, § 1.
(3) *Plut.* vit. Alex., T. IV, p. 86. *Strab.*, L. XV, p. 491.
(4) *Arrian.*, L. VI, C. II.
(5) *Diog. Laert.*, L. VI, C. IV, § 11.
(6) ... Ὑπερβάλλεσθαι δὲ δοκεῖ τοὺς τοσούτους ἐκεῖνος τῇ τερατολογίᾳ. *Strab.*, L. XV, p. 480. Je suis la leçon de Casaubon.

écrits à vil prix ne trouvoient plus de lecteurs (1). Voilà sans doute ce qui nous a fait perdre celui d'Onésicrite, dont le but étoit de plaire par ses fables à Alexandre, qui l'entretenoit auprès de lui, pour écrire son histoire. La vérité ne sauroit être aux gages de personne; elle ne veut ni titres ni récompenses. Le mensonge, au contraire, trafique de tout, et se met aux enchères; il ambitionne toutes les places, surtout celle d'historiographe.

Plusieurs usages de la Cour de Perse furent adoptés par Alexandre. La fonction de l'*isangèle* étoit de ce nombre; elle consistoit à introduire auprès du roi ceux qui vouloient lui parler (2). Charès de Mitylène eut cet emploi (3), qui le mit à portée d'être instruit de beaucoup de particularités de la vie du prince macédonien. Il les recueillit avec soin, et les fit entrer dans une histoire assez étendue (4), dont il ne nous reste que peu de fragmens. On y trouve des détails précieux sur le luxe et la magnificence d'Alexandre (5),

(1) *Erant autem isti omnes libri græci miraculorum fabularumque pleni: res inauditæ, incredulæ (incredibiles); scriptores veteros non parvæ auctoritatis Aristeas Proconnesius et Isigonus Nicæensis et Ctesias et Onesicritus et Polystephanus et Hegesias. Ipsa autem volumina ex diutino situ squallebant, et habitu adspectuque tætro erant. Accessi tamen, percunctatusque precium sum, et, adductus mira atque inesperata utilitate, libros plurimos aere pauco emo; etc...* Aulu-Gell. Noct. Attic., L. IX, C. IV.

(2) Diodore, en parlant du perse Aristazane, dit: οὗτος δ' ἦν εἰσαγγελεὺς τοῦ βασιλέως, καὶ πιστότατος τῶν φίλων μετὰ Βαγώαν. Celui-ci étoit *isangèle* du roi, et le plus intime de ses amis après Bagoas. L. XVI, § 47. Hesychius nous a conservé le nom perse de cette charge: Ἀζαραπατεῖς, οἱ εἰσαγγελεῖς παρὰ Πέρσαις, in n. v. vid. not. *Wesseling.* ad *Diod.*, T. II, p. 118.

(3) Χάρης ὁ εἰσαγγελεύς, *Plut.* vit. Alex., p. 63. Quelques savans n'ayant pas fait attention au sens de ce dernier mot, ont voulu mal à propos le changer. Plutarque ajoute ensuite au nom de Charès celui de Mitylène, sa patrie, *ibid.*, p. 74. Il parle d'un autre *isangèle,* appelé Philippe, p. 63, qui avoit aussi écrit quelque chose sur Alexandre. Cet isangèle est indubitablement celui dont on avoit un ouvrage historique sur les Léleges et les Cariens (*Strab.*, L. XIV, p. 455, et *Athen.*, L. VI, p. 271). Dans ce dernier il faut lire εἰσαγγελεύς, au lieu de Θεαγγελεύς.

(4) Athénée en cite le dixième livre, L. XII, p. 538, et L. XIII, p. 575

(5) *Athen.*, L. X, p. 434, L. XII, p. 513, 514.

sur les jeux publics qu'il donna à la mort de Calanus (1); sur la manière dont le cheval Bucéphale périt, etc. (2). Il paroît que Charès avoit eu moins pour objet d'écrire une véritable histoire, qu'un simple recueil d'anecdotes; il s'en étoit même permis de fort étrangères à son sujet; par exemple, celle sur les amours de Zariadres et d'Odatis. La scène est au-delà des Pyles-Caspiennes, et finit par un enlèvement. Le but de cette anecdote scythe est de montrer qu'on peut devenir amoureux, en songe, des personnes qu'on n'a jamais vues (3). En rapportant pareille aventure, Charès eut, sans doute, intention de plaire aux Grecs, ses compatriotes, qui prirent trop souvent des songes pour la vérité; mais le témoignage de cet écrivain n'en est pas moins digne de foi sur les choses qui se passoient sous ses yeux, et nous devons être fâchés de la perte de son ouvrage.

Hiéronyme, ou Jérôme de Cardie, fut encore un des compagnons d'Alexandre. Après la mort de ce prince, il s'attacha à Eumène, son compatriote, et lui resta fidèle, jusqu'à sa chute (4). On ne peut douter que Jérôme n'eût écrit beaucoup de choses concernant Alexandre (5), s'il n'en avoit pas composé la vie particulière (6). Mais l'ouvrage qui lui acquit le plus de réputation, est son histoire des successeurs du conquérant macédonien; il prit part à leurs sanglans démêlés, et fut témoin de plusieurs de leurs actions (7). Il étoit peu

(1) *Athen.*, L. x, p. 436, 437.

(2) *Aulu-Gell.* noct. Attic., L. v, C. II.

(3) *Athen.*, L. XIII, p. 575.

(4) *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 50, L. XIX, § 44.

(5) *Appian.* Bell. Mithrid., C. VIII.

(6) *Suid.* in v. Ἱερώνυμος, *Voss.* de Hist. græc., L. I, XI. Consultez sur cet article *Sevin*, recherches sur la vie et les ouvrages de Jérôme de Cardie, Acad. des Ins., T. XIII, p. 20 et 21.

(7) *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 42, et L. XIX, § 44. Plutarque s'est servi de l'ouvrage de Jérôme, dans la vie de Pyrrhus, T. II, p. 456, 462 et 473. Denys d'Halicarnasse lui donne seulement pour titre : περὶ τῶν Ἐπιγόνων. Ant. Rom., L. I, p. 5 ed. sylb.

recommandable

recommandable par son style (1); et on lui reproche la haine et la partialité (2), passions inséparables, qui combattent pour le mensonge sous les drapeaux de la vérité.

Nous avons plus de renseignemens sur Clitarque d'Eolie, philosophe de l'école Cyrénaïque (3); il se rendit célèbre par son histoire d'Alexandre (4). On ignore s'il accompagna ce prince, ou s'il écrivit sur les mémoires de Dinon, son père. Quoi qu'il en soit, il n'est pas moins vrai que Clitarque étoit contemporain d'Alexandre. L'exagération des faits vient souvent de l'enflure du style. « Je ne vois pas d'écrivain, dit Longin, aussi enflé que Clitarque. Cet auteur n'a que du vent et » de l'écorce; il ressemble à un homme qui, pour me servir » des termes de Sophocle, enfle ses joues avec excès pour » souffler dans une petite flûte (5). » En parlant d'un insecte semblable à une abeille, Clitarque disoit : « il paît sur les » montagnes et s'élance dans le creux des chênes. » Clitarque ne se seroit pas exprimé autrement, s'il eût été question d'un bœuf sauvage, ou du sanglier d'Erymanthe, suivant Denys d'Alexandrie, qui observe d'ailleurs que cette manière d'écrire est froide et dénuée de grâces (6). Cicéron reproche à Sisenna de ne s'attacher qu'aux choses puériles; et on reconnoît, selon lui, que cet historien Romain n'a lu des auteurs Grecs que le seul Clitarque (7). Cependant Quintilien assure que l'esprit de Clitarque trouvoit encore des approbateurs; mais qu'à l'égard de la fidélité, il étoit fort décrié (8).

(1) *Dionys. Halic.* de Struct. orat., C. IV.
(2) *Pausan.* Attic., C. IX et XIII.
(3) *Philipp. Megar.* Fragm. ap. *Diog. Laert.*, L. II, C. XII, § II.
(4) *Dino, Clitarchi celebrati auctoris pater*, Plin., L. X, C. LXX.
(5) *Longin* de Sublim., C. III, traduction de Boileau. Vid. *Toup* not., p. 278.
(6) *Demetr.* de Elocut., § CIII, et plurim. in not. cl. *Schneider*, p. 187, 188.
(7) *Cicer.* de Leg., L. I, C. II.
(8) *Clitarchi probatur ingenium, fides infamatur.* Quintil. Instit., L. X, C. I.

Pour saisir le véritable sens de ce passage, il faut se rappeler celui où Cicéron dit que les rhéteurs avoient en quelque sorte le privilége de mentir, dans l'histoire, afin d'y mettre plus d'esprit que les autres; et il en cite pour exemple, Clitarque (1). Ainsi cet écrivain manquoit absolument de goût et avoit abusé de ses talens naturels. Il s'étoit permis beaucoup de ces réflexions, la plupart oiseuses, qui nuisent au récit et n'annoncent pour l'ordinaire que la prétention de paroître philosophe, au mépris des convenances. Parmi plusieurs qui nous ont été conservées (2), on remarque celle-ci : « il vaut mieux obéir que » commander aux foux ». Cela pourroit être, si leur règne étoit moins long et moins calamiteux, et s'ils ne se croyoient pas les sages du monde. Dinon ajoutoit foi au chant des sirènes, et en avoit parlé dans un ouvrage intitulé *les Persiques* (3). Ce n'étoit pas vraisemblablement la seule fable qu'il y eût insérée, et son exemple peut avoir séduit son fils. En effet, Clitarque ne fit point usage de la critique, et paroît avoir adopté bien des traits fabuleux ou dépourvus de toute vraisemblance. Nous n'avons que de simples citations ou des fragmens assez courts de son ouvrage (4). S'il nous étoit parvenu en entier, il auroit été fort utile, malgré toutes les infidélités dont l'auteur est accusé : souvent le mensonge se trahit lui-même, et sert au triomphe de la vérité.

Aristobule, de Cassandrée, en Macédoine, fut un des gé-

(1) *Concessum est rhetoribus ementiri in historiis, ut aliquid dicere possint argutius... sic Clitarchus.* Cicer. in Bruto, C. XIV.

(2) S. Maxim. op. ed. *Combef.*, T. II, Serm. I, p. 532, S. II, p. 534, S. III, p. 584, S. VI, p. 549, S. IX, p. 560, S. XII, p. 571, S. XIII, p. 571, S. XXII, p. 574, S. XXXVI, p. 627, S. XLVII, p. 647, S. LIV, p. 658. *Antonii Melissæ* Loc. comm., L. I, C. XIII, XXXI, XXXVI, XLVIII, LV et LVIII, L. II, C. I et VII, tous insérés dans l'édition du recueil de Stobée.

(3) *Plin.*, L. X, C. LXX.

(4) Diogene Laërce en cite le XIIe. livre, *proœm.*, § V.

néraux d'Alexandre. Il vécut jusqu'à 90 ans, et n'écrivit, comme il l'assuroit dans son préambule, qu'à 84 ans, l'histoire de ce prince (1). Aristobule attendit qu'il fût mort, pour la publier, voulant dire la vérité sans entrave, ni ménagement (2). Ce motif, et les faits qui en attestent la sincérité, démontrent que l'anecdote rapportée par Lucien ne peut le regarder. Cet écrivain prétend qu'Alexandre ayant entendu lire à Aristobule sa relation du combat contre Porus, fut indigné des mensonges dont elle étoit remplie, et que la jetant dans l'Hydaspe, ce prince s'écria : « Il falloit, Aristobule, » se battre pour moi dans ce combat singulier, et percer les » éléphans d'un seul trait (3) ». Il est assez probable qu'en cet endroit Lucien a voulu parler d'Onésicrite, puisqu'il fait mention bientôt après d'une conversation d'Alexandre avec ce philosophe, dans laquelle il lui dit : « Je voudrois » bien revenir au monde dans quelque temps d'ici, pour savoir comment on lira cette histoire. Si des hommes louent » aujourd'hui mes actions, s'ils me flattent, n'en sois pas » étonné, chacun pense qu'avec l'appât des louanges il s'attirera mon amitié ». Le nom d'Aristobule aura pris la place de celui d'Onésicrite, par une inadvertance de Lucien, ou par quelque bévue de ses copistes. Du reste, quoiqu'Aristobule ait joui de la réputation d'auteur véridique, il paroît néanmoins avoir eu cet amour du merveilleux (4) dont tous les historiens d'Alexandre furent épris (5) en racontant les expéditions

(1) *Pseudo-Lucian.* de Macrobiis, C. XXII.

(2) *Arrian.* in Præf.

(3) *Lucian.* quom. scrib. Hist., C. XII.

(4) Ap. *Strab.*, L. XV, p. 476.

(5) Πάντες μὲν γὰρ οἱ περὶ Ἀλέξανδρον, τὸ θαυμαστὸν ἀντὶ τἀληθοῦς ἀποδέχονται μᾶλλον. *Strab.*, L. XV, p. 480. Cet écrivain entend sans doute parler du merveilleux surnaturel ; c'est toujours dans ce sens que je prends ce mot, lorsque je m'en sers pour blâmer quelques auteurs.

de ce conquérant, aux Indes et dans les autres contrées éloignées de l'Asie.

Parmi les capitaines qui se distinguèrent dans ces expéditions, on doit remarquer Ptolémée, fils de Lagus, et natif d'Eordée, petite ville de Macédoine. Ami et confident d'Alexandre, il eut tous les moyens d'être instruit et assuré de la vérité. Aussi s'en servit-il pour composer des mémoires sur la vie de ce prince. Les Anciens les ont peu cités (1); heureusement ils sont parvenus à la connoissance d'Arrien, qui a pris Ptolémée pour un guide sûr et fidèle, parce qu'étant monté depuis sur le trône, il auroit eu honte de mentir (2). Les rois sont-ils donc exempts de préjugés? L'amour et la haine n'agitent-ils pas leur cœur, et l'orgueil ne dirige-t-il pas souvent leur plume? Ptolémée avoit eu des rivaux et des ennemis, et il falloit en parler. Alexandre étoit mort; mais il lui importoit de ne pas affoiblir la gloire de ce conquérant : aussi paroît-il l'avoir beaucoup ménagée. A l'égard des autres, Ptolémée dut être d'autant plus impartial, que la générosité et l'amour de la vérité sont mises au nombre des vertus qu'il manifesta pendant son règne, à jamais mémorable dans les fastes des sciences et des lettres, par l'établissement de l'école d'Alexandrie.

Marsyas de Pella, frère d'Antigone qui fut depuis roi, s'étoit d'abord livré à la culture des lettres, et ensuite au métier des armes (3). Il composa, en dix livres, l'histoire des rois de Macédoine, depuis leur origine jusqu'à la fondation d'Alexandrie; ouvrage sans doute précieux : mais le plus important étoit celui qu'il écrivit sur l'éducation d'Alexandre, avec lequel il avoit été lui-même élevé (4). De quelle utilité

(1) *Plin.* in Elench., L. XII et XIII. *Plut.* vit Alex., p. 63. *Arrian.* in Præf., et *Quint. Curt.*, L. IX, C. V.

(2) *Arrian.* in Præf.

(3) *Diod. Sic.*, L. XX, § 50.

(4) *Suidas* in v. Μαρσύας, et *Eudoc.*,

n'auroit-il pas été pour connoître le cœur et l'esprit de ce prince, et surtout la méthode qu'Aristote avoit suivie dans cette éducation? Sous ce seul rapport, la perte de ce livre est une des plus grandes que nous ayons faite. On peut se consoler plus aisément de celle de l'ouvrage d'Éphippus d'Olynthe, sur la mort et les funérailles d'Héphæstion et d'Alexandre. L'auteur y avoit néanmoins rapporté des choses très-curieuses, relativement aux mœurs de ce prince (1). Ses descriptions du char qui transporta son corps à Alexandrie, et du bûcher d'Héphæstion, que Diodore de Sicile paroît nous avoir conservées (2), sont deux morceaux inappréciables pour l'histoire des arts. On ne peut rien dire de certain sur l'âge d'Éphippus; mais s'il n'a pas été contemporain d'Alexandre, il a du moins puisé dans des mémoires originaux et authentiques.

Les Éphémérides d'Alexandre avoient été rédigées par Diodote d'Érythres et Eumène de Cardie. Ce dernier y avoit sans doute la plus grande part; il jouît de la confiance de ce prince, et en partagea même la faveur avec Héphæstion (3). Cet ouvrage, à en juger par quelques fragmens qui nous en restent (4), doit être regardé comme un journal très-exact et fort circonstancié des actions et de la vie privée d'Alexandre. Strattis d'Olynthe en avoit donné un abrégé, en cinq livres (5),

Ionia, p. 198. Il paroît cependant qu'il prolongea davantage son ouvrage, puisque Pline s'en sert pour les contrées éloignées de l'Asie (in Elench., L. XII et XIII), et qu'Athénée le cite sur la mort de Philippe-Arrhidée, L. XIV, p. 629. Il y eut plusieurs écrivains de ce nom, vid. *Henr. Vales.* in *Harpocr.*, p. 118, et *Vesseling.* ad *Diod.*, T. II, p. 443.

(1) Ap. *Athen.*, L. III, p. 120, L. IV, p. 146, L. X, p. 434, L. XII, p. 537.

(2) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 115, L. XVIII, § 26 et 27.

(3) *Plut.* vit. Eumen., T. III, p. 337. *Arrian.*, L. VII, C. XIII.

(4) In *Plut.* vit. Alex., p. 98. Sympos., L. I, op. T. II, p. 623. *Athen.*, L. I, p. 434. *Ælian.* Var. Hist., L. III, C. XXIII.

(5) *Suidas* in v. Στράττις. Cet auteur pourroit avoir confondu Strattis avec Ephippus. Il attribue du moins au premier l'ouvrage sur la mort d'Alexandre, qui appartient au dernier. Peut-être même cet ouvrage n'étoit que l'extrait des Éphé-

que nous avons perdus. Le journal de Néarque n'a pas eu le même sort; mais il ne renfermoit que les détails de l'expédition maritime qu'il dirigea d'après les instructions de ce prince. Ce précieux monument nous a été conservé presque en entier par Arrien, et sera le sujet d'une discussion particulière.

L'itinéraire de l'armée macédonienne, décrit par Bæton et Diognète, arpenteurs employés à la mesure de ses marches et des contrées que cette armée parcourut (1), auroit pu répandre un grand jour, non-seulement sur les campagnes d'Alexandre, mais encore sur la géographie de l'Orient : malheureusement cet ouvrage n'a point survécu aux ravages du temps. On ne doit pas le confondre avec la description, qu'Alexandre avoit chargé des gens habiles de faire, des provinces de son empire. Patrocle assuroit qu'elle lui avoit été communiquée par Xénoclès, garde du trésor royal (2). On trouve quelques lettres d'Alexandre, citées dans les auteurs anciens (3). Faisoient-elles partie d'un recueil publié après sa mort, ou avoient-elles été mises au jour séparément et par l'effet des circonstances? Nous l'ignorons; d'ailleurs rien n'est plus difficile que de s'assurer de leur authenticité.

mérides dont Suidas parle. Du restè je ne réfuterai pas les paradoxes de Dodwell sur les Ephémérides, et l'abrégé attribué à Strattis, *de Cyclis*, p. 471, 472. Ce savant Anglais y fait, comme dans beaucoup d'autres endroits, un étrange abus des argumens négatifs.

(1) *Diognetus et Baeton itinerum ejus* (*Alexandri*) *mensores scripsere*, *etc.* Plin., L. VI, C. XXI. Cet ouvrage avoit pour titre : Σταθμοὶ τῆς Ἀλεξάνδρου πορείας, *Athen.*, L. X, p. 442. Il paroît par ce passage que Bæton en étoit le seul rédacteur.

(2) *Strab.*, L. II, p. 47. Vid. *Politi* Animad. in *Eustath.* ad *Dionys. Perieg.*, C. VIII, p. 140, 141. C'est sans doute de cet ouvrage qu'a voulu parler l'illustre Dominique Cassini, en ces termes : « Les » descriptions exactes qu'Alexandre eut » soin de faire faire de ses conquêtes, » donnèrent une forme beaucoup plus » parfaite à la géographie. » Acad. des Sciences anc. mém., T. VIII, p. 13.

(3) *Plut.* vit. Alex., p. 13, 26, 29, 32, 40, 63, 64, 78, etc., et alibi. Vid. *Fabric.*, Bibl. Græc., T. I, p. 419, 420, etc.

Tels sont les titres primitifs de l'histoire d'Alexandre, sur lesquels il nous reste le plus de notions : ils ont même disparu presque totalement ; et nous ne pouvons les apprécier que d'après le témoignage des écrivains qui s'en sont servis. Ceux-ci ont continué la chaîne qu'il faut parcourir jusqu'aux derniers anneaux. Mais à mesure qu'on s'éloigne des événemens, nos efforts, pour découvrir le vrai, deviennent moins efficaces, ou plus impuissans : l'obscurité augmente ; les difficultés naissent les unes des autres ; l'esprit conjectural invente des systèmes ; les doutes se multiplient, et un funeste scepticisme s'accrédite ; le laps du temps nous prive de secours auxquels rien ne supplée, et on ne peut saisir la vérité au milieu des ténèbres, sans emporter avec elle quelques erreurs.

Le premier qui s'offre à nous, pour continuer cette chaîne, après la mort d'Alexandre, et sur la foi de ses compagnons d'armes, est Hégésias de Magnésie (1). Non content d'imiter Charisius, corrupteur de l'atticisme (2), Hégésias introduisit dans la Grèce tous les vices de l'éloquence asiatique (3), qu'on peut comparer à une courtisane qui emploie toutes les ressources de l'art pour réveiller les sens engourdis par l'habitude. Il fut orateur et historien ; mélange de professions dangereux, dans un siècle où le bon goût s'altère, et, ce qui en est une suite nécessaire, où les limites de tous les genres se confondent. Ses discours étoient aussi répréhensibles par les pensées que par la diction (4). Il écrivit l'histoire d'Alexandre avec un style décousu, inégal et plein d'ornemens puérils (5).

(1) Vid. *Ruhnken.* not. ad *Rutil.*, p. 25, 26 et 27.

(2) *Cicer.* in Bruto, § 85. *Quintil.* Instit., L. x, C. 1.

(3) *Strab.*, L. xiv, p. 446.

(4) *Et is quidem non minus sententiis peccat, quàm verbis : ut non quærat, quem appellet ineptum qui illum cognoverit*, etc. *Cicer.* Orat., § 67.

(5) *Cicer.* ibid. et de Clar. orat., § 83.

Le prince macédonien étant né le même jour que le temple de Diane fut incendié à Éphèse, Hégésias faisoit une réflexion si froide, selon Plutarque, qu'elle auroit suffi à éteindre cet embrasement. « C'est avec raison, dit Hégésias, que ce temple » brûla à un pareil jour, Diane étant aux couches d'Olym- » pias (1) ». Sans approuver la manière dont Plutarque s'exprime (2), nous sommes de son avis sur ce rapprochement, que Cicéron regarde néanmoins comme une jolie pensée, en l'attribuant, par défaut de mémoire, à Timée (3). La manière dont Hégésias s'étoit permis de décrire le siége et la prise de Thébes par Alexandre, est encore plus ridicule. « Cette cala- » mité, disoit le sophiste historien, rendit muet un lion dont » la voix retentissoit fort au loin..... La phalange macédo- » nienne, entrant les armes à la main dans les murs, arracha » la vie à Thébes; ici étoit son tombeau, là étoit sa mort..... » O Alexandre! en détruisant cette ville, tu as fait comme » si Jupiter eût arraché la lune du ciel. Je laisse le soleil à » Athènes. Ces deux cités étoient les yeux de la Grèce; l'une » combattoit pour l'autre ». Agatharchide, qui rapporte ces passages (4), observe, avec raison, qu'Hégésias sembloit, en parlant ainsi des Thébains, plutôt s'égayer à leurs dépens que s'attrister sur leur sort. Suivant Longin, ce sophiste paroissoit vouloir s'exprimer comme s'il eût été inspiré; mais au lieu d'être rempli de l'esprit divin, il ne faisoit que jouer comme les enfans (5). Denys d'Halicarnasse prétend que

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 7.

(2) « Sa réflexion, dit le P. Bouhours, » est mille fois plus fausse et plus froide » que celle de Timée. » Souvent les critiques vont trop loin. Plutarque et son censeur en donnent ici l'exemple.

(3) *Concinnèque, ut multa, Timæus: qui cum in historia dixisset, quâ nocte natus Alexander, etc.* Nat. Deor., L. II, C. XXVII.

(4) *Agatharch.* ap. Phot. Bibl., Cod. CCL, p. 335, 336.

(5) *Longin* de Sublim., C. III.

dans

dans tous ses ouvrages, on ne trouvoit pas une seule phrase bien construite; et pour donner un exemple de son style bas et ridicule, cet habile critique en rapporte un fragment sur le siége de Gaza. Alexandre, dans sa colère, fit passer au fil de l'épée les habitans de cette ville, et attacher leur roi derrière un char dont les chevaux couroient avec une extrême vîtesse. Ce malheureux fut ainsi déchiré à la vue de tout le peuple. Quel spectacle plus horrible et plus touchant à raconter? Hégésias n'est que plat et trivial dans son récit. « Le » roi, dit-il, marchoit à la tête de sa phalange, et vouloit, » de quelque manière que ce fût, en venir aux mains avec » les capitaines ennemis, jugeant que s'il se rendoit maître » du chef, tout le reste seroit bientôt en déroute. L'audace » pouvoit seule faire espérer du succès; et jamais Alexan- » dre ne s'exposa à un si grand danger. Un des ennemis se » jeta à ses genoux, comme s'il avoit voulu demander grâce; » et s'approchant de près, il lui porta au-dessous de la cui- » rasse un coup qui manqua de l'atteindre; mais le roi le tua » lui-même d'un coup de sabre qu'il lui assena sur la tête. » Alors une colère soudaine enflamma les soldats; et la fré- » nésie de cet audacieux étouffa tout sentiment de pitié dans » le cœur de ceux qui furent témoins de cette action et de » ceux qui l'apprirent; de sorte qu'au premier son de la » trompette, ils tuèrent plus de six mille des barbares, et » que leur roi fut lui-même pris et amené par Léonnat et » Philotas. Alexandre voyant cet homme d'une haute taille, » et hideux par son embonpoint excessif et par la noirceur » de sa peau, il en eut horreur, tant à cause de sa perfidie, » qu'à cause de sa figure, et ordonna de lui passer une chaîne » de fer à travers les talons, et de le traîner ainsi nu, tou- » jours en tournant. Dans l'excès de sa douleur, ce malheu-

» reux poussoit des hurlemens qui firent accourir la multi- » tude. La douleur redoublant, il se mit à crier, en suppliant, » mais d'une voix barbare : *maître!* Ce solécisme ne causa » que du rire (1). On eût dit, en voyant son gros et large » ventre, que c'étoit un de ces animaux engraissés à Baby- » lone. La soldatesque insultoit et accabloit de sarcasmes cet » homme qui venoit de se montrer un adversaire méprisa- » ble. » Denys d'Halicarnasse compare ce récit, pour en faire sentir tout le ridicule, avec l'épisode d'Homère, concernant le traitement qu'Achille fait éprouver au corps d'Hector. Il remarque d'abord que le spectacle est ici moins terrible, parce que l'homme n'est pas vivant. Après avoir rapporté le passage du vingt-deuxième livre de l'Iliade, il ajoute : « Voilà comme les sujets pathétiques doivent être traités » avec force et noblesse, quand on a du sens et du goût, » et non comme l'a fait ce Magnésien, qui s'exprime en » femme et en extravagant, au mépris des convenances, » pour faire rire et amuser. » Denys finit par assurer que dans Homère, il n'y a pas un vers qui n'ait de la dignité et de la beauté; et dans Hégésias, pas une seule phrase qui ne déplaise (2) :

> Aimez donc la raison : que toujours vos écrits
> Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix (3).

Hégésias n'auroit pas écouté cette sage leçon. Au mauvais goût, il joignoit l'amour des fables et du merveilleux, et il en avoit rempli son ouvrage (4). Il n'est pas néanmoins le premier qui ait abusé des figures de rhétorique pour parler

(1) Γέλωτα δὲ ὁ σολοικισμὸς ἐποίει.
(2) *Dionys.* de Struct. orat., C. XVIII.
(3) *Boileau*, Art poëtique, L. I, v. 37 et 38.
(4) *Aulu-gell.* Noct. Attic., L. IX, C. IV. Voyez le passage cité p. 39.

d'Alexandre, ou de ses exploits. L'orateur Demade s'étoit déjà mis l'esprit à la torture sur ce sujet; il s'écrioit : « O Athé- » niens! non, Alexandre n'est point mort; s'il l'étoit, toute » la terre seroit pleine de l'odeur de son cadavre. » Une autre fois : « Ce n'est pas moi, mais la guerre qui a écrit ce décret » avec la pique d'Alexandre. » Encore, selon lui : « L'armée » macédonienne ayant perdu Alexandre, ressemble au cy- » clope privé de son œil (1). » Que d'emphases, que d'hyperboles! quelles froides et pitoyables allégories! Combien il étoit dangereux que ce langage passât dans le style de l'histoire. Hégésias n'a que trop justifié, par son exemple, cette crainte; et il ne manqua pas d'imitateurs parmi les sophistes ou rhéteurs, grecs et latins, qui choisirent souvent les actions d'Alexandre, pour sujet de leurs déclamations (2).

Ératosthène de Cyrène, qui mourut vers l'an 194 avant Jésus-Christ, illustra l'école d'Alexandrie, dont il eut, en quelque sorte, la direction. On lui doit une mesure célèbre de la terre, le dénombrement des astres, et beaucoup d'autres ouvrages. Disciple de Callimaque, il fut à la fois grammairien, philosophe, astronome, géographe, poëte et historien. Il possédoit l'Encyclopédie, ou toutes les connoissances de son temps. Enfin, il a laissé un nom que la perte de presque

(1) *Demetr.* de Elocut., § CCXXXIII, CCXXXIV.

(2) Dion Chrysostôme a fait d'une conversation d'Alexandre avec Diogène, le sujet d'un de ses discours (*de Regno*, IV, p. 61). Alexandre interrogé où étoient ses trésors, montre ses amis; c'est un autre sujet que Libanius a traité (*Declam.* ed. Reiske, T. IV, p. 856). Sénèque le père a tiré de l'histoire d'Alexandre deux sujets de déclamation : *Deliberat Alexander, an oceanum naviget.* Suasor. I. *Deliberat Alexander, an Babyloniam intret, cum denuntiatum esse illi responso auguris periculum.* Suasor. IV. Himerius s'étoit exercé sur le retour des bannis, exigé par Alexandre, dans un discours où il déplore la perte de Thèbes. Il y caractérisa assez bien Alexandre (ap. *Phot.* Bibl., Cod. CCLXIII, p. 1081). Le sophiste Ptolémée avoit également choisi cet événement pour le sujet d'un des siens. *Philostr.* vit. Sophist., C. XV, § 11.

tous ses écrits n'a pu faire oublier. Il avoit autant d'esprit que de savoir; et on se rappelle encore son mot sur les voyages d'Ulysse. On ne pourra jamais, disoit-il, reconnoître les lieux visités par ce héros, que lorsqu'on aura trouvé un corroyeur capable de recoudre l'outre dans laquelle Éole avoit enfermé les vents (1). Cette plaisanterie montre assez le goût d'Ératosthène pour les recherches dont le résultat n'étoit ni frivole ni problématique. Quoiqu'il s'attachât à relever les fautes des autres, il n'en fut pas exempt lui-même, et on lui en reprocha un grand nombre (2). C'est ordinairement le sort des plus savans et des plus habiles critiques. L'histoire d'Alexandre, composée par Ératosthène, lui auroit seule mérité une place distinguée parmi eux. Il s'y attachoit à corriger les écrivains qui avoient traité ce sujet avant lui (3). Il paroît que leurs erreurs en géographie fixoient surtout son attention. D'après les mémoires que renfermoit la bibliothèque d'Alexandrie, il se convainquit que les compagnons du prince macédonien n'avoient vu qu'en courant les choses dont ils parloient; mais que ce prince, ayant lui-même tout examiné avec soin, avoit chargé des personnes éclairées de faire des descriptions exactes des pays qui avoient été le théâtre de ses exploits (4). La perte de l'ouvrage d'Ératosthène est donc une des plus grandes que nous ayons éprouvées; et rien ne peut nous en dédommager. Au reste, l'école d'Alexandrie, livrée aux discussions grammaticales, littéraires et philosophiques, occupée de géographie, de mathématiques et d'astronomie, négligea, ce me semble, l'histoire; du moins l'art de l'écrire n'a fait la réputation d'aucun écrivain sous les Ptolémées, la plupart trop vi-

(1) *Strab.*, L. I, p. 16.

(2) *Strab.*, L. II, p. 63, L. III, p. 102. *Petav.* diss. in Uranol., p. 120, etc.

(3) *Plut.* vit. Alex., p. 45. *Arrian.*, L. V, C. III, etc.

(4) *Strab.*, L. II, p. 47.

cieux et trop despotiques, pour ne pas redouter des leçons même indirectes, et n'être pas ennemis de la vérité. Cependant tous protégèrent à l'envi les gens de lettres, excepté Ptolémée-Physcon, qui leur fit essuyer une cruelle persécution (1).

Duris de Samos prétendoit descendre d'Alcibiade (2); il étoit contemporain de Ptolémée-Philadelphe : il s'acquit beaucoup de réputation par ses ouvrages historiques (3). Dans l'un, il regardoit Ephore et Théopompe comme fort au-dessous des historiens qui avoient écrit avant eux; et il assuroit qu'ils ne s'étoient pas mis fort en peine d'imiter les bons modèles, ni de donner de l'agrément à leur style, plus jaloux d'écrire beaucoup que d'écrire bien. Mais l'amour propre aveugloit Duris au point de ne pas lui laisser apercevoir qu'il blâmoit dans les autres les mêmes défauts qu'il avoit à un plus haut degré qu'eux (4). Quoiqu'il n'eût pas dans l'art d'écrire les talens qui distinguent les anciens historiens (5), on lui rend cependant justice sur son exactitude (6). Ses deux principaux ouvrages étoient les Ethniques (7), qui commençoient à la mort d'Amyntas, père de Philippe, et finissoient à celle de Jason, tyran de Phères (8), et les Macédoniques, qui en étant vraisemblablement la suite avoient au moins vingt-trois livres (9). Le premier offroit beaucoup de détails historiques et géographiques sur les différens peuples de la Grèce (10). Mais on lui reprocha de s'y être montré fort partial pour sa patrie, à l'égard des

(1) *Athen.*, L. IV, p. 114.
(2) *Plut.* vit. Alcib., T. II, p. 43.
(3) *Ger. Voss.* de Hist. Græc., L. I, C. XV. *Jonsii* de Script. hist. philos., L. II, C. II, § 3.
(4) *Phot.* Bibl., Cod. CLXXVI, p. 394.
(5) *Dion. Hal.* de Struct orat., C. IV.
(6) *Duris Samius, homo in historiâ diligens, etc. Cicer.* Epist. ad Attic., L. VI, Ep. I.
(7) Ὁ τὰ Ἐθνικὰ γράψας. *Eustath.* ad Iliad., p. 71, etc.
(8) *Diod. Sic.*, L. XV, § 60.
(9) Cité par Athénée, *Deipnos.*, L. XII, p. 546.
(10) *Plut.* vit. Pericl., T. I, p. 369.

Athéniens (1). Il me paroît avoir existé encore à la fin du douzième siècle. Dans le second ouvrage, Duris s'étoit principalement attaché à rapporter tout ce qui pouvoit concerner Alexandre, sa famille et ses successeurs (2). On y lisoit des anecdotes fort curieuses, par exemple, le combat singulier qui eut lieu sur les bords du Cynane, en Illyrie, entre Olympias et Euridice; elles s'avancèrent l'une contre l'autre, armées à la macédonienne, comme des Bacchantes, au son des tympanons. Ces deux rivales furent, selon Duris, les premières qui donnèrent un spectacle de ce genre (3), bien digne de la mère d'Alexandre. Cet historien étoit entré dans beaucoup de détails sur les différentes contrées de l'Asie, comme il paroît par l'usage que Pline en a fait (4); mais Duris n'avoit pu se préserver du goût pour le merveilleux; du moins racontoit-il sérieusement l'amour d'un dauphin, pour un jeune homme qu'Alexandre lui-même eut la curiosité de voir (5). Les Grecs croyoient de pareilles fables, et Duris payoit ce tribut à leur crédulité. Il eut un frère, nommé Lyncée, qui ayant été disciple de Théophraste, en oublia tellement les leçons, qu'il devint tyran de Samos, sa patrie (6). Il écrivit différens ouvrages (7), surtout des Mémoires où il étoit question d'Alexandre (8).

On sait peu de choses sur Nymphis d'Héraclée, dans le

(1) Quoiqu'Eustathe ait puisé presque toutes ses connoissances dans les grammairiens; cependant il cite trop souvent Duris, pour ne pas croire qu'il eût entre ses mains les *Ethniques* de cet historien, ou du moins un abrégé; il ne paroît pas s'être servi des Macédoniques.

(2) Vid. *Athen.*, L. VI, p. 231 et 253, L. X, p. 430, L. XII, p. 546, etc. Il ne cite les *Macédoniques* que deux fois, L. IV, p. 167 et L. VI, p. 246; mais on juge par la nature des faits qu'il emprunte de Duris, que c'est presque toujours de cet ouvrage dont il veut parler.

(3) *Duris* ap. *Athen.*, L. XIII, p. 560.

(4) *Plin.* Elench., L. VII, VIII, XII et XIII.

(5) *Athen.*, L. XIII, p. 606.

(6) *Athen.*, L. VIII, p. 337. *Suid.* in v. Λυγκεύς.

(7) Vid. *Jons.* de Script. hist. philos., L. II, C. II, § 4.

(8) *Athen.*, L. X, p. 434.

Pont; Memnon, son compatriote, nous apprend seulement qu'il fut envoyé, à la tête d'une ambassade, auprès des Galates (1). Nymphis composa, en vingt-quatre livres, une histoire d'Alexandre, de ses successeurs et des Epigones (2). On appeloit ainsi les descendans des premiers capitaines macédoniens, par allusion à ceux qui marchèrent pour venger la mort des sept chefs tués devant Thébes, et dont les exploits furent chantés en vers, dignes d'Homère (3). Nous ignorons si Nymphis écrivit aussi noblement son histoire; nous savons seulement qu'il la continua jusqu'à Ptolémée-Evergète, dont il étoit contemporain. Du reste, tous les écrivains qui voulurent transmettre à la postérité les actions des successeurs d'Alexandre, ont dû nécessairement parler plus ou moins de ce prince, comme de la cause de toutes les calamités qui affligèrent, pendant trois siècles, une grande partie du monde. Quelle longue et terrible éruption! Un torrent de laves ensevelit quelquefois deux ou trois villes; mais il n'engloutit qu'une génération, et ne va point, au delà des mers, étendre et perpétuer ses ravages.

Timagène d'Alexandrie, que Quintilien regarde comme le restaurateur de l'histoire, ayant été fait esclave à la prise de sa patrie, par Gabinius, cinquante-cinq ans avant Jésus-Christ, fut conduit à Rome et vendu à Faustus, fils de Sylla, qui le mit quelque temps après en liberté (4). Les leçons de

(1) *Memnon* Hist., C. xxv, ap. *Phot.* Bibl., p. 723.

(2) Περὶ Ἀλεξάνδρου, καὶ τῶν Διαδόχων, καὶ Ἐπιγόνων. *Suid.* in v. Νύμφις. Son histoire d'Héraclée paroît avoir eu plus de célébrité (vid. *Plut.* de virt. Mulier., T. II op., p. 248. *Athen.*, L. XII, p. 549, L. XIV, p. 619. Schol. Apollon. ad., L. II, v. 652, 734, etc.) Il avoit encore écrit un périple de l'Asie. *Athen.*, L. XIII, p. 596.

(3) *Pausan.* Bœot., C. x.

(4) *Senec.* Controv., L. x, C. XXXIV. *Suid.* in v. Τιμαγένης. Voyez *Voss.* de Hist. Græc., L. I, C. XXIV. *Hadr. Vales.* in Marcell. not., p. 90. *Bonamy*, Recherches sur l'historien Timagène, Acad. des Inscr., T. XIII, p. 36.

rhétorique que donna Timagène, lui attirèrent un grand nombre d'auditeurs. Sa réputation s'accrut encore par le frivole et malheureux talent qu'il avoit pour la raillerie (1). Il plut d'abord à Auguste, qui le chargea d'écrire son histoire. Mais ayant abusé de sa confiance, au point d'attaquer, lui, sa femme et toute sa famille, par les traits les plus mordans, il se fit interdire l'entrée de la maison de ce prince. Pour s'en venger, il fit la folie de brûler son ouvrage (2). Timagène quitta ensuite Rome, où il s'étoit rendu odieux par ses propos (3), et vint se réfugier à Tusculum, chez Asinius Pollion, son fidèle ami (4). Dans cette retraite, Timagène se livra de nouveau au genre historique, que les Grecs paroissoient avoir négligé depuis long-temps (5). Peut-être s'aperçut-il alors, mais trop tard, du danger d'écrire l'histoire d'un homme vivant, et surtout d'un prince. Eût-on les intentions les plus pures et un courage à toute épreuve, l'idée seule de mettre au jour, pendant sa vie, une pareille histoire, est toujours funeste aux intérêts de la vérité : ou il faut la déguiser malgré soi, ou bientôt elle est étouffée par la flatterie et par le mensonge. En un mot, tout écrivain qui veut la transmettre à la postérité, ne doit point publier lui-même l'histoire de son temps; et d'ailleurs, le témoignage des contemporains n'acquiert du poids et de la force, que lorsqu'il est rendu public, après la mort des personnes intéressées, ou dans des

(1) *Horat.* Epist., L. I, Ep. XIX, v. 15, et vet. Schol. *Senec.* Controv., L. X, C. XXXIV.

(2) *Usque eo utrumque fortunam contempsit, et in qua erat, et in qua fuerat, ut cum illi multis de causis iratus Cæsar interdixisset domo, combureret historias rerum ab illo gestarum, quasi et ipse illi ingenio suo interdiceret.* Senec. Controv., L. X, C. XXXIV.

(3) *Timagenes felicitati urbis inimicus aiebat, Romæ sibi incendia ab hoc unum dolori esse, quod sciret meliora resurrectura, quam arsissent.* Senec., Epist. XCI. Quelle affreuse malice!

(4) *Senec.* de irâ, L. III, C. XXIII.

(5) *Quintil.* Instit., L. X, C. I.

pays

pays étrangers aux événemens qu'on raconte. Timagène, en oubliant Auguste, voulut néanmoins parler encore *des rois.* C'est le titre qu'il donna à l'histoire d'Alexandre et des successeurs de ce prince (1). Ses talens dans l'art d'écrire, et sa grande érudition (2), doivent faire regretter beaucoup cet ouvrage, dont Quinte-Curce s'est servi (3), et qui nous auroit vraisemblablement dédommagé de bien d'autres pertes.

Celle des écrits d'Amyntian mérite moins nos regrets. Il avoit dédié à Marc-Antonin une vie d'Alexandre, annonçant que son style seroit digne des exploits de ce conquérant. La vanité tient mal ses promesses : Amyntian croyoit avoir de la chaleur et de la hardiesse; il n'étoit que froid et pusillanime. Cet écrivain avoit assez de clarté, mais il étoit décousu et sans force; il manquoit de plusieurs des qualités nécessaires pour bien écrire : enfin, il étoit fort inférieur aux historiens précédens d'Alexandre. Tel est du moins le jugement qu'en porte Photius, sans rapporter cependant aucun passage qui puisse le justifier. Amyntian avoit aussi publié la vie d'Olympias (4). Photius ne nous apprend point comment cet écrivain, bel esprit, avoit traité un pareil sujet. Rien ne pouvoit répandre plus de jour, non-seulement sur l'histoire de Philippe et d'Alexandre, mais aussi sur les événemens qui se passèrent du temps de ce dernier prince, dans la Grèce et dans la Macédoine, et qui ne nous sont pas assez connus. D'ailleurs il importoit de bien connoître cette femme, moins recommandable

(1) Περὶ Βασιλέων, dont Etienne de Bysance cite le premier livre, in v. Μιλύαι.

(2) Ammien Marcellin dit, en parlant de l'histoire des Gaules composée par Timagène : *Sed postea Timagenes et diligentiâ græcus et Linguâ, hæc diu sunt ignorata, collegit ex multiplicibus libris, etc.* L. XV, C. IX.

(3) *Quint. Curt.*, L. IX, C. V.

(4) *Phot.* Bibl., Cod. CXXXI, p. 212. Il écrivit aussi des vies et des parallèles dans le genre de Plutarque, celles de Philippe de Macédoine et d'Auguste, de Denys l'ancien et de Domitien. Le Scholiaste de Pindare cite un écrit d'Amyntian sur les éléphanes, ad Olymp. III, v. 52.

pour avoir été la mère d'Alexandre, que fameuse par ses cruautés et par ses vengeances. Après la mort de son mari, elle fit tuer le fils de Cléopatre entre les bras de sa mère, et voulut ensuite jouir elle-même du plaisir de voir pendre cette malheureuse victime de sa jalousie (1); ou, suivant d'autres, elle les fit jeter tous deux dans une chaudière bouillante (2). Il nous reste d'elle quelques autres traits, à peu près du même genre; nous en aurions, sans doute, un plus grand nombre, si le temps eût épargné l'histoire de sa vie.

Jason d'Argos vivoit dans le second siècle de l'ère chrétienne : il étoit grammairien, c'est-à-dire, littérateur ou homme de lettres, et n'avoit pas d'autre profession; elle seroit sans doute la plus belle, si ceux qui l'embrassent savoient toujours respecter la vérité, et se respecter eux-mêmes. Jason écrivit sur la Grèce un ouvrage en quatre livres, qui comprenoit les temps anciens, la guerre contre les Mèdes, les exploits d'Alexandre, jusqu'à sa mort, et ceux d'Antipater, et qui finissoit à la prise d'Athènes (3). De quel secours pouvoit être un abrégé de ce genre, où tout se pressoit et où rien n'étoit suffisamment développé? Il est probable que l'auteur le sentit, et que, pour avoir occasion de parler plus en détail, il composa un traité sur les sacrifices d'Alexandre, dont Athénée cite le troisième livre (4). On voit par les éphémérides du prince macédonien, qu'il ne passoit aucun jour sans sacrifier aux dieux. Croyoit-il par là expier le crime d'immoler journellement tant de milliers d'hommes à son ambition et à la fureur de la renommée? C'étoit de pareils

(1) *Justin.*, L. IX, C. VII. Au lieu de *in gremio prius filiâ ejus interfectâ*, il faut lire comme ce qui précède l'indique, *in gremio, filio ejus prius interfecto.*

(2) *Pausan.* Arcad., C. VII.

(3) *Suidas*, in v. *ἰάσων.*

(4) *Athen.*, L. XIV, p. 620.

sacrifices dont Jason auroit dû s'occuper : il auroit fallu que son ouvrage en eût offert l'affreux calcul; peut-être auroit-ce été un moyen efficace de le faire passer à la postérité; du moins se seroit-il immortalisé lui-même par son courage vraiment philosophique.

Nous ignorons la patrie de Céphalæon; et sa disgrace seule nous est connue (1). Exilé par Hadrien, il se réfugia en Sicile, et s'y livra entièrement à l'étude des monumens historiques. Oubliant qu'il avoit été rhéteur et qu'il avoit composé des déclamations, il écrivit avec beaucoup de précision une histoire universelle, qui commençoit à Ninus et à Sémiramis, et finissoit au règne d'Alexandre. Cet auteur ne se permit aucune digression, et écarta avec soin tout ce qui étoit étranger au récit des faits. Il ne lui donnoit pas la même étendue que Diodore de Sicile (2), et son histoire n'avoit de rapport, pour la narration, avec celle d'Hérodote, que par le dialecte ionien dont Céphalæon avoit essayé de se servir; néanmoins il osa donner à chacum de ses neuf livres le nom d'une Muse, à l'exemple de ce grand écrivain, ou plutôt de quelqu'un de ses éditeurs. Fruit d'immenses recherches, l'ouvrage de Céphalæon étoit l'extrait d'une foule d'autres ouvrages; trente lui avoient fourni la matière de son dernier livre, consacré aux exploits d'Alexandre (3); il paroît même qu'il avoit écrit au-

(1) *Phot.* Bibl., Cod. LXVIII, p. 101. *Suid.* in v. Κεφαλίων. Ce lexicographe confond Céphalæon avec Céphalon de Gergithe, auteur plus ancien (vid. *Voss.* de Hist. Græc., L. II, C. XII). C'est de ce dernier dont Malala a fait usage dans sa chronique (p. 47, 52, 58, 111, etc.) Moyse de Chorène s'en est aussi servi; il rapporte que Céphalim, ou Céphalon, ayent dessein de publier les généalogies toutes entières, d'après les archives royales, il reçut ordre de supprimer le nom des princes qui n'étoient pas célèbres par leurs grandes actions, ou qui n'étoient connus que par leurs crimes (Hist. Armen., L. I, C. IV). Cet ordre, s'il est vrai, ne me paroît pas si déraisonnable qu'on pourroit d'abord le penser.

(2) *Phot.*, Cod. LXXIII, p. 103.

(3) Le premier livre étoit tiré de 570 volumes, composés par trente-un auteurs; le second de 208, écrits par vingt-cinq

paravant la vie particulière de ce prince, et qu'il en fit usage dans cet article (1). Quoique son ouvrage ait été fort répandu dans l'Orient (2), il a péri tout entier. Sopater, d'Alexandrie, compilateur sans critique, mais ayant de l'ordre et de la clarté, avoit abrégé beaucoup de livres, parmi lesquels étoit celui de Céphalæon sur Alexandre (3) : le temps nous a encore ravi cette ressource; il n'épargne pas même les abréviateurs qui ont si bien secondé ses efforts.

Publius Hérennius Dexippe, d'Athènes, fut Archonte Roi, ensuite Éponyme dans cette ville, la quatrième année de la CCLXII[e]. olympiade, 269 de Jésus-Christ. Il étoit d'une famille sacerdotale, et avoit présidé à la célébration des grandes Panathénées (4). Il battit et repoussa les Scythes, qui avoient fait une incursion aux environs d'Athènes (5). Rhéteur et historien, il s'acquit encore par là beaucoup de réputation, et ses enfans lui avoient fait élever un monument, où ils le mettoient au nombre des hommes les plus distingués, par leur courage et leurs talens, que sa patrie eût encore produits. « Dexippe, y disoient-ils, après avoir examiné toute l'his- » toire, écrivit avec beaucoup de soin celle d'une longue » suite d'années. Il fut témoin d'une partie des faits qu'il ra-

historiens différens; le troisième de 600, fruit des travaux de vingt-six écrivains; trente-six avoient fourni la matière du quatrième, dans 850 volumes; vingt-six, celle du cinquième, dans 200, etc. Nous n'avons, pour les autres, aucun renseignement, à l'exception de ce qu'on a rapporté du dernier. Le texte de Photius a, en cet endroit, des lacunes que j'ai retrouvées dans les quatre Mss. de la Bibliothèque nationale, entre autres celui qui a été apporté de Venise; il est le plus ancien et le plus beau de tous. Ces Mss. n'offrent même aucune variante digne de remarque, à l'article de Céphalæon.

(1) ... Ἐν οἷς καὶ ἡ Κεφαλαίωνος ἱστορία. *Phot.*, Cod. L, p. 201.

(2) *Mos. Choren.* Hist. Armen., L. I, p. 17.

(3) *Phot.* Bibl., Cod. CLXI, p. 341. *Suid.* in v. Σώπατρος, *quater.*

(4) Inscr. ad *Chandler.*, p. 11 et 56. *Corsini.* Fast. Attic., T. IV, p. 190.

(5) *Trebell. Pollion.* vit. Gallien. in Script. Hist. Aug., T. II, p. 222.

» conte, et puisa l'autre dans les livres : il remonta jusqu'aux » sources de l'histoire. Cet homme très-illustre, doué d'une » profonde sagacité (1), fit ainsi connoître les événemens de » plusieurs siècles ; et la Grèce a retenti de la renommée et » de l'éloge récent que lui a mérité son histoire (2). » On doit être indulgent envers les enfans, quand ils louent leur père, surtout de son vivant; aussi ne ferons-nous aucun reproche à ceux de Dexippe sur le langage hyperbolique dont ils se servent à son égard. Ils paroissent indiquer, en cet endroit, deux de ses ouvrages : l'un, qui renfermoit une longue suite d'années, sous le titre de chroniques; l'autre, qui contient les événemens arrivés après la mort d'Alexandre. Il en composa un troisième, son abrégé historique, qui finissoit au règne de Claude II (3); enfin un quatrième, intitulé Scythiques. Le premier ouvrage avoit pour objet l'histoire des rois de Macédoine, depuis Caranus jusqu'à la mort d'Alexandre (4) : on en trouve le douzième livre cité dans quelques auteurs anciens (5). Il y entroit dans beaucoup de détails, non-seulement sur les exploits de ce prince, mais encore sur son éducation (6). Nous avons un court extrait du second, dans lequel il s'accordoit, en général, avec Arrien, comme Photius nous l'apprend. Suivant ce critique, le style de Dexippe n'avoit rien de superflu, et ne manquoit pas de noblesse; il ressembloit à celui de Thucydide, mais il avoit plus de clarté, surtout dans les

(1) .. *Ὃς τὸ ἀπὸ μυρίων ὄμμα τιταίνας.* Je n'ai pu rendre cette métaphore, ni toutes celles dont cette inscription est remplie. A cette époque, on avoit déjà perdu la noble simplicité qui caractérisoit autrefois de pareils monumens.

(2) Inscr. ad *Chandler*, Pars II, N°. XXXV, p. 56.

(3) Jules Capitolin s'est beaucoup servi de cet ouvrage, in vit. Maximin, p. 72, 73, in vit. Gordian., p. 75, 92, 105, 113, in vit. Maxim. et Balbin., p. 159, 161, Hist. Aug. Script., T. II.

(4) *Phot.* Bibl., Cod. LXXXII, p. 200.

(5) *Stephan. Byz.* in v. Ἔλυμοι, *Etymol.* magn. in v. Ἔλυμος.

(6) *Dexippi* Fragm. ap. Georg. Syncell., p. 263.

Scythiques (1), dont il nous reste deux fragmens précieux (2). Dexippe étoit d'ailleurs un écrivain plein de savoir et de jugement (3) : la perte de ses ouvrages est donc pour nous un véritable malheur.

Praxagoras d'Athènes, étant païen, ne pouvoit pardonner qu'avec peine à Constantin d'avoir travaillé à rendre le christianisme dominant dans l'empire Romain : cependant il assuroit que ce prince avoit surpassé tous ses prédécesseurs, par ses vertus, son bonheur et ses grandes qualités ; et, si l'on en peut juger par quelques traits conservés par Photius, entre autres par celui qui concerne le jeune Licinius, il étoit impartial et aimoit la vérité. Eusèbe fut le panégyriste de Constantin (4), et Zosime en fit la satire. Peut-être que Praxagoras mérita seul le nom de son historien. Malheureusement nous avons perdu son ouvrage, ainsi que ses six livres sur la vie d'Alexandre. Il les composa à l'âge de trente-trois ans, où vraisemblablement son goût n'étoit pas encore assez formé pour le défendre de l'affectation d'écrire en dialecte ionien ; car c'en étoit une dans son siècle, qui étoit le quatrième ou le cinquième de notre ère. D'ailleurs, quoique son style fût verbeux et un peu languissant, il étoit clair et agréable (5). En le perdant, nous avons donc été privés d'un bon écrivain qui auroit sans doute fourni quelques lumières sur le conquérant macédonien, ou du moins un nouvel objet de comparaison avec ceux dont je viens de parler.

(1) *Phot.*, Cod. L, p. 200.

(2) *Constant. Porphyrog.* Eclog. legat. ed. Hæsch., p. 3 et 8.

(3) *Eunap.* vit. Porphyr., p. 21.

(4) On attribue généralement à cet auteur la vie de Constantin, où ce prince n'est proprement considéré que comme Empereur chrétien et protecteur du christianisme. Sous ce rapport, il mérite bien des éloges ; mais Eusèbe auroit dû avoir plus de critique et de discernement. Au reste son ouvrage appartient plus à l'histoire ecclésiastique, genre particulier, dont il ne peut être ici question.

(5) *Phot.* Bibl., Cod. LXII, p. 64, 65.

On doit regarder Praxagoras comme le dernier écrivain de l'antiquité, dont le nom soit parvenu jusqu'à nous, qui ait eu connoissance des mémoires originaux sur Alexandre et des premiers historiens de sa vie. C'est à lui, en quelque sorte, que la véritable tradition écrite finit; elle a été si altérée depuis, qu'à peine en reconnoît-on quelques traces. Elle étoit appuyée, non-seulement des témoignages des auteurs dont nous venons de parler, mais encore de celui de plusieurs autres absolument ignorés, ou dont nous ne savons guère que le nom. Parmi ceux-ci, on doit faire mention de Mænechme de Sicyone (1), d'Agatharchide de Cnide (2), de Nicobule (3), d'Asclépiade de Myrlée (4), d'Aristus de Salamine (5), d'Anticlide (6), de Carystius de Pergame (7), de Dorothée d'Ascalon (8), d'Antidame d'Héraclée (9), de Nicanor, enfin d'Antigène, d'Ister, de Polycrite (10), etc.... Mais l'ouvrage que nous devons le plus regretter est, sans doute, l'histoire d'Alexandre, composée par Strabon (11), dans

(1) *Suid.* in v. Μένιχμος, et *Voss.* de Hist. Græc., L. III, C. XI.

(2) Si cet auteur n'a point écrit la vie d'Alexandre, il avoit du moins beaucoup parlé de ce prince et de ses historiens; de mari rubro, L. V, ap. *Phot.*, Cod. CCL, p. 1355, de Reb. asiat., L. VIII, ap. *Athen.*, L. IV, p. 155, *id.* L. X, ap *Athen.*, L. XII, p. 539, etc.

(3) Ap. *Athen.*, L. X, p. 434, L. XII, p. 537.

(4) *Arrian.*, L. VII, C. XV. Vid. *Jons.* de Scrip. hist. philos., L. III, C. XVII, § 3.

(5) *Ibidem* et *Athen.*, L. X, p. 436.

(6) Le second livre de son histoire d'Alexandre est cité par Diogène Laërce, L. VIII, C. I, § II. Il avoit écrit plusieurs autres ouvrages historiques. Vid. *Ger. Voss.* de Hist. Græc., L. III, p. 322.

(7) Il avoit laissé des mémoires où l'on trouvoit plusieurs anecdotes sur Alexandre; ap. *Athen.*, L. X, p. 434, L. XIII, p. 603.

(8) Athénée cite le sixième livre de son histoire d'Alexandre, L. VII, p. 276. *Voss.* de Hist. Græc., L. III, p. 361.

(9) *Fulgent.* ad Chalcid., C. I. *Voss.* de Hist. Græc., L. III, p. 323.

(10) *Plut.* vit. Alex., p. 63. On ignore si ces trois derniers auteurs avoient écrit une histoire particulière d'Alexandre, ou s'ils n'en rapportoient que différens traits, comme la plupart de ceux dont le nom se trouve dans le catalogue de Fabricius; il en renferme plus de 80. Bibl. Græc., T. III nov. ed., p. I.

(11) *Strab.*, L. II, p. 48.

laquelle ce judicieux écrivain exerçoit sa critique sur tous ceux qui avoient raconté avant lui les actions de ce prince. Mais comment est-il arrivé que pas un écrit original ou contemporain, n'ait subsisté en entier? Inscriptions, statues, tableaux, etc., tout a péri, et néanmoins la mémoire d'Alexandre sera éternelle; son nom est dans tous les livres, dans toutes les bouches : devenu celui de l'héroïsme, il retentit jusqu'aux extrémités de la terre; « et il semble, dit Bossuet, par une » espèce de fatalité glorieuse à ce conquérant, qu'aucun » prince ne puisse recevoir de louanges qu'il ne les par- » tage (1). »

Il étoit donc bien difficile à ses historiens de se garantir de l'enthousiasme. Ceux qui nous restent, Diodore, Arrien, Quinte-Curce, Plutarque et Justin, n'en sont pas exempts. Nous allons faire connoître plus particulièrement leur plan, leur caractère et le degré d'autorité de chacun d'eux; et ce que nous en dirons, sera justifié dans la suite par les observations qu'offre leur récit. Ils étoient interposés parmi les écrivains dont les ouvrages sont perdus; mais nous avons cru devoir les réunir ici, afin de les présenter, en quelque sorte, sous un même point de vue, et de pouvoir plus facilement les comparer ensemble.

Diodore naquit à Agyrie (2), ville de l'intérieur de la Sicile, et vécut dans les dernières années de la république romaine, et sous le règne d'Auguste (3). Ayant formé le dessein d'écrire une histoire universelle, il employa trente années à parcourir les différentes contrées de l'Europe et de l'Asie, qui avoient

(1) *Bossuet*, Oraison funèbre du prince de Condé, p. 355.

(2) *Diod. Sic.*, L. 1, § 4. Il paroît que Pline a cru faussement que Diodore étoit de Syracuse.

(3) *Joseph. Scalig.* animadv. in chron. *Eusebii*, p. 156.

été

été le théâtre des événemens qu'il se proposoit de raconter. Il fit un long séjour à Rome, en apprit la langue; il consulta les archives et les mémoires les plus authentiques (1); il lut un grand nombre d'historiens grecs, et en tira les matériaux de son histoire. Elle commence par une assez longue préface, où l'auteur, après avoir rappelé l'idée salutaire d'une providence divine qui a réuni les hommes en société, présente sous tous les rapports, l'utilité dont l'histoire peut être. Il croit qu'elle détourne les méchans de leurs projets criminels (2). Malheureusement le contraire n'arrive que trop souvent, et les mauvais exemples deviennent d'autant plus contagieux, que ceux qui les imitent ne considèrent point assez l'issue des événemens. D'ailleurs cette préface est un grand et beau tableau de la manière d'écrire l'histoire; tout y est judicieux et plein de sagesse. « Mais ce chef-d'œuvre, ce magnifique » frontispice, est fort supérieur en beauté à l'édifice qu'il » annonce. On peut dire que l'esprit de Diodore étoit alors » comme exalté, par la lecture des historiens grecs qui l'ont » précédé. C'est à l'impression qu'il en avoit reçue et à l'heu» reuse chaleur dont il étoit pénétré pour le moment, qu'il » doit sans doute les grandes et nobles idées dont il a fait » usage. Dans son histoire même, il prouve qu'il a tou» jours été plus facile de tracer des sujets que de les exé» cuter. C'est en vain que l'esprit s'élève, le caractère parti» culier ne perd rien de ses droits. Combien de fois, dans sa » narration, s'écarte-t-il des grandes idées qu'il a exposées » dans sa préface (3)? »

Ces réflexions s'appliquent surtout aux cinq premiers livres où cet écrivain a substitué les idées d'Evhémère à celles des

(1) *Diod. Sic.*, L. 1, § 4.
(2) *Idem*, L. 1, § 1.
(3) Acad. des Inscr., T. XXVII, Hist., p. 57.

nations dont il expose la mythologie. Tout y est ramené au système de l'apothéose, et l'esprit de système altère ou dénature toutes les traditions religieuses. Evhémère, comme épicurien, vouloit détruire la religion publique et accréditer ainsi l'athéisme (1); conséquence que n'a point aperçu Diodore. Nous avons perdu son sixième livre, qui étoit la continuation des autres. Quoique tous soient précieux par les faits qu'on y trouve, ils n'offrent souvent qu'un amas de conjectures et de contradictions. Il ne seroit pas hors de vraisemblance que ces six premiers livres n'eussent été composés long-temps avant les autres, et qu'ils eussent paru séparément. Sans cette hypothèse, il n'est guère possible d'expliquer comment, après avoir assuré qu'Alexandre parvint jusqu'aux rives du Gange avec toute son armée (2), Diodore a ensuite corrigé cette erreur dans l'histoire de ce prince. Il se montre, pour l'ordinaire, naturaliste crédule et physicien ignorant. Il semble quelquefois se défier de la vérité de ses récits; ce qui ne l'empêche pas, bientôt après, d'ajouter foi aux choses les moins croyables. On peut encore le soupçonner d'avoir été peu fidèle lorsqu'il emprunte le récit des anciens historiens; par exemple, en ce qu'il fait dire à Hérodote, au sujet des Mèdes : rien n'est moins exact que l'extrait qu'il en donne (3). Ajoutons qu'il est difficile de reconnoître chez Diodore « ces idées originales des » Égyptiens, que les Grecs ont imitées, suivies, copiées et » déguisées avec tant d'art et de vanité. En un mot, quoique » Diodore ait voyagé lui-même, et qu'il ait sacrifié un grand » nombre d'années aux recherches qu'il croyoit nécessaires » pour la perfection de son ouvrage, on s'aperçoit aisément

(1) Voyez *Fréret*, défense de la chron., p. 310, etc.

(2) *Diod. Sic.*, L. II, § 37.

(3) *Bougainville*, mém. sur la monarchie des Mèdes; Acad. des Inscr., T. XXIII, p. 31, not.

» qu'il est d'un génie inférieur aux grands historiens de la » Grèce (1). »

C'est surtout dans l'art d'écrire que cette infériorité paroît encore plus sensible. Le style de Diodore est facile, clair, simple et sans affectation. Il ne devient figuré et métaphorique qu'aux endroits où il s'agit des dieux, parce que cet historien copie alors les poëtes et les mythologues. Il ne recherche ni l'atticisme, ni les termes trop anciens; il adopte le genre tempéré qui convient assez à l'histoire (2). Mais lâche et quelquefois diffus, il manque de liaison et d'ordre; sa narration est trop souvent embarrassée; il ignore l'art de débrouiller les faits, d'y répandre la lumière, et de faire toujours sortir un événement d'un autre. Emploie-t-il le récit des anciens historiens! il le dépouille de tous ses agrémens : jamais le sien n'est animé et encore moins dramatique. Narrateur froid et monotone, il dédaigne les ressources de l'éloquence, et blâme l'abus que, de son temps, on faisoit des harangues (3). Selon lui, elles coupent trop le fil de l'histoire, laquelle ressemble au corps humain, qui, mis en pièces, perd la grâce et la vie. Pourquoi Diodore ne la répand-il donc pas cette grâce dans tout son ouvrage? C'est qu'il n'avoit aucun des talens qui distinguent Hérodote et Xénophon. Cependant il ne rejette pas tout à fait l'usage des discours, et avoue qu'ils suppléent au récit et préparent le dénouement (4). Ceux que Diodore met dans la bouche de Nicolaüs et de Gylippe, produisent ces effets. Les deux orateurs parlent en présence des Syracusains, et

(1) Acad. des Inscr., T. XXVII, Hist., p. 57 et 58.

(2) *Phot.* Bibl., Cod. LXX, p. 103.

(3) Νῦν δ' ἔνιοι πλεονάσαντες ἐν τοῖς ῥητορικοῖς λόγοις, προσθήκην ἐποιήσαντο τὴν ὅλην ἱστορίαν τῆς δημηγορίας. L. XX, § 1. Diodore paroît ici désigner Denys d'Halicarnasse, son contemporain, qui a fait un usage trop fréquent des harangues dans ses antiquités romaines.

(4) *Diod. Sic.*, L. XX, § 2.

les entraînent tour à tour sur le sort des prisonniers athéniens. L'un excite d'abord la commisération en leur faveur, et l'autre, un moment après, les fait condamner à mort (1). Ce sujet est très-beau; Thucydide l'a négligé, et Diodore s'en tire avec habileté. On voudroit trouver chez ce dernier plusieurs endroits de cette force; mais, pour l'ordinaire, il préfère une narration simple, où il fait entrer le fruit de toutes ses recherches. A cet égard, son ouvrage méritoit d'être appelé bibliothèque historique (2); et il peut être regardé comme des annales (3) où les différentes circonstances n'ont pas été oubliées. En conséquence, on ne doit pas être surpris qu'il ne connoisse pas l'art difficile des transitions, et la manière de faire marcher avec rapidité tous les faits, comme il convient dans une histoire universelle. Semblable à un miroir brillant et sans tache qui réfléchit fidèlement les objets, un historien ne leur prête ni couleurs, ni formes étrangères (4) : Diodore s'acquitte ordinairement de ce devoir. Son jugement est assez sain; il loue et blâme avec impartialité. Ses réflexions sont communes sans être triviales; il s'y montre homme de bon sens et de probité. On lui sait surtout gré de rappeler quelquefois l'idée de la providence (5), celle d'une intelligence qui fait naître le bien du mal et conserve le genre humain, malgré les efforts continuels de nos passions pour le détruire. Plus sage qu'Hérodote, il n'imagine pas, comme lui, de soumettre tout ici-bas aux caprices d'une divinité envieuse qui se plaît à confondre l'orgueil des hommes et à troubler leur félicité.

(1) *Diod. Sic.*, L. XIII, § 20-32.

(2) *Plin.* Præf. *S. Justin.* Protrept., p. 10. *Euseb.* Præp. evang., L. I, C. VI, p. 18, et *Henr. Steph.* præf. ioit.

(3) ΕΚ ΤΩΝ.... ΚΡΟΝΙΚΩΝ, in tit. Eclog. de legat.

(4) *Lucian.* quom. hist. conscrib., § 51.

(5) Henri Etienne, dans sa préface sur Diodore, après avoir indiqué les différens passages de cet historien, concernant la providence, ajoute : *pudeat ergo christianos quosdam, in suis historicis scriptis omnia fortunæ tribuentes, ethnicos verbis (utinam non etiam mente) comperi.*

Diodore embrassoit toute la suite des siècles, depuis l'origine du monde jusqu'au commencement de la guerre de César dans les Gaules. L'entreprise étoit vaste, et jamais l'histoire n'avoit été traitée d'une manière si étendue et dans toutes ses parties. C'est pourquoi Pline dit que cet écrivain fut le premier parmi les Grecs qui se soit occupé des choses sérieuses et ait méprisé les bagatelles (1). Du moins je ne trouve d'autre sens raisonnable à ce passage du naturaliste romain, qu'il ne faut pas prendre trop à la lettre. Au reste, des quarante livres dont étoit composé l'ouvrage de Diodore, nous n'en avons plus que quinze, et des fragmens plus ou moins considérables des autres (2). Le dix-septième renferme l'histoire d'Alexandre, et a été divisé par les éditeurs en deux parties : la première est consacrée au récit de tous les événemens qui précèdent la bataille d'Arbèles; elle m'a paru travaillée avec plus de soin que la seconde, qui se termine à la mort de ce prince; celle-ci est assez négligée, et il n'est pas toujours facile de bien saisir l'enchaînement des faits, et de suivre les marches et les différentes expéditions de l'armée macédonienne. En général, l'ordre des temps n'est pas exactement observé dans cette partie, et la lacune qui s'y trouve, augmente l'obscurité que produit cette espèce de confusion. La guerre des Scythes, la révolte des Sogdiens, la mort de Clitus et celle de Callisthène, le mariage de Roxane, et le commencement de l'expédition aux Indes,

(1) *Apud græcos desiit nugari Diodorus, et Βιβλιοθήκης historiam suam scripsit.* Plin. Præf. hist. nat. Polybe étoit-il donc un historien frivole, et quelques autres cités même par Pline ?

(2) Ces quinze livres sont les I, II, III, IV, V, et depuis le XIe. jusqu'au XXe. inclusivement; nous avons des fragmens du XIe. livre, des XXI, XXII, XXIII, XXIV, XXV, XXVIe., et des dix derniers; ensuite un assez grand nombre d'autres, sans désignation de livre. Le savant Wesselinge auroit dû, à l'égard des uns et des autres, adopter la méthode de Reimar, dans son édition de Dion Cassius, et ranger tous ces fragmens et passages de Diodore, suivant l'ordre des temps et des matières.

manquent aujourd'hui dans le texte de Diodore, et aucun manuscrit n'a pu encore suppléer cette lacune.

Pour juger de la solidité d'un édifice, il faut en examiner les fondemens; on exige surtout de l'ouvrier le choix et la qualité des matériaux : ceux de l'ouvrage de Diodore ne pouvoient être meilleurs. Mais dans l'emploi qu'il en fait, a-t-il toujours montré beaucoup de discernement? On en aperçoit peu dans la manière dont il a compilé tant d'auteurs dans ces cinq premiers livres; c'est souvent un chaos qu'aucun trait de lumière n'éclaire. La préférence qu'il donne au récit de Ctésias sur celui d'Hérodote, suffiroit seule pour le décrier. Dans les dix autres livres qui nous restent, Diodore marche avec moins d'embarras et plus d'assurance, sans néanmoins être guidé par la critique. Il falloit nécessairement en avoir beaucoup pour se décider sur les témoignages divers ou opposés qu'il avoit sous les yeux. Il paroît rarement les avoir discutés les uns par les autres; il adoptoit le récit qui, au premier coup d'œil, offroit le plus de vraisemblance. Pour l'histoire de la Grèce, il a suivi principalement Éphore, Démophile son fils, et Diyllus d'Athènes ses continuateurs. En préférant le premier, Diodore n'a point absolument négligé Hérodote, Thucydide et Xénophon. Il cite encore Callisthène, Anaximène et Psaon de Platée. A l'égard de la Sicile, sa patrie, il y apporte un soin particulier; et s'est servi de Philiste, d'Hermias de Méthymne, d'Antiochus et de Callias, l'un et l'autre de Syracuse, d'Antandre, frère d'Agathocle, de Timée, de Philinus d'Agrigente, de Polyclète de Larisse, etc. Les secours ont été bien moins abondans pour les Carthaginois et les Romains : sur les premiers, il n'a consulté que Polybe et Sosile d'Ilium; et sur les seconds, Fabius Pictor, ce même Polybe et son continuateur, Posidonius d'Apamée. A peine les Juifs ont-

ils fixé un moment ses regards; Hécatée d'Abdère, contemporain d'Alexandre, lui a fourni ce qu'il en dit; encore est-on fondé à suspecter là-dessus sa bonne foi et son exactitude (1). Arrivé au règne mémorable de Philippe de Macédoine, Diodore en va chercher les faits dans les écrits de Théopompe, d'Anaximène, d'Anaxis et de Dionysiodore, tous deux de Bœotie (2). Tandis qu'il nomme Hiéronyme, ou Jérôme de Cardie, et Marsyas de Pella, dans l'histoire des successeurs d'Alexandre, il ne fait aucune mention des écrivains qui lui ont fourni les matériaux de son dix-septième livre, entièrement consacré aux exploits de ce prince. Mais en rapprochant quelques passages de Clitarque avec des endroits de ce même livre (3), on en reconnoît l'identité. Diodore cite ailleurs cet écrivain (4) : il l'a donc connu, et paroît s'en être beaucoup servi. Anaximène de Lampsaque (5), Hiéronyme de Cardie (6) et Duris de Samos (7), qu'il avoit également devant les yeux, lui ont été encore utiles sur Alexandre. On ne peut douter que Diodore n'ait consulté, à l'égard de ce prince, plus d'un auteur, puisqu'il a tiré, comme nous le verrons dans la suite, d'Ephippus d'Olynthe, tous les détails qu'il rapporte sur le bûcher d'Héphæstion et le char funèbre du conquérant macédonien. Au reste, malgré les défauts particuliers que nous avons cru apercevoir dans ce dix-septième livre, il est néanmoins d'un

(1) Vid. *Joseph.* contr. Apion., L. 1, § 22. *Euseb.* Præp. evang., L. IX, C. IV, p. 408.

(2) Cf. *Heyne*, de fontibus et auctoribus histor. Diodori, in comment. Societ. Gotting., T. VII, p. 107, etc. Cet illustre savant a très-bien discuté cette matière; et on trouve dans ses mémoires, la preuve de ce que j'avance ici, sur tous les historiens dont s'est servi Diodore.

(3) *Wesseling.* in Diod., T. II, p. 170, 216, 219, 220 et 230. *Heyne*, comment. S. L. T. VII, p. 113.

(4) *Diod. Sic.*, L. II, § 7.

(5) *Idem*, L. XV, § 76 et 89.

(6) *Idem*, L. XVIII, § 42, L. XIX, § 44 et 100.

(7) *Idem*, L. XV, § 60, Eclog., L. XXI, T. II, p. 490.

grand secours aux critiques qui veulent éclaircir l'histoire d'Alexandre.

Chéronée, ville de Boeotie, donna naissance à Plutarque, et Athènes lui ouvrit son école, où il se livra avec autant d'ardeur que de succès à l'étude des lettres et de la philosophie (1). Il fut disciple d'Ammonius d'Alexandrie, qui s'étoit retiré à Athènes; et peut-être voyagea-t-il lui-même en Egypte, pour s'instruire de la religion de cette célèbre contrée (2). On ne peut douter qu'il n'ait fait un assez long séjour à Rome (3). Trajan l'y connut et le combla d'honneurs (4). Retiré dans sa patrie, Plutarque y remplit différentes fonctions publiques (5), et poussa sa carrière jusqu'à quatre-vingt-cinq ans, étant mort sous le règne d'Hadrien, la 135e. année de Jésus-Christ (6). S'il nous manque des détails sur sa vie, « ses écrits, dit » Montagne, à les bien savourer, nous le descouvrent assez, » et je pense le cognoistre jusques dans l'ame (7) ». En effet, personne ne s'est mieux peint que lui dans ses nombreux ouvrages. Les uns roulent sur la religion, la morale, la politique et la littérature; d'autres sur la physique, la métaphysique, les mœurs et les usages des anciens, etc. : quelques-uns sont des recueils d'anecdotes et de bons mots; et il n'y en a presqu'aucun qui ne renferme des faits plus ou moins intéressans. Dans tous ces traités, ou opuscules, compris sous le nom d'œuvres morales, Plutarque montre une vaste érudition; et

(1) Voyez *Rualdi*, vit. Plut. in edit. Plut. Paris., T. I. *Corsini* vit. Plutarch. in edit. de Placit. philos. Vie de Plutarque, par Dryden, à la tête de sa traduction anglaise des vies des hommes illustres; la même vie par D. Ricard, au premier vol. de sa traduction française de cet ouvrage.

(2) Comme on peut juger par son traité de *Isi et Osiride*.

(3) *Plut.* vit. Demosth., T. IV, p. 408.

(4) *Suidas* in v. Πλούταρχος. Vid. *Corsini*, vit. Plut., § X.

(5) *Plut.* Sympos., L. VI, Quæst. 8, etc.

(6) *Corsini*, vit Plut., § XI.

(7) *Montagne*, Essais, L. II, C. XXXI.

depuis

depuis Aristote, nul homme ne paroît avoir eu tant de connoissances. Ces traités n'ont pas un mérite égal, et peu sont de la même force. On y trouve sans doute des erreurs, des contradictions et des mauvais raisonnemens. L'auteur n'a ni le style de Platon, ni la méthode d'Aristote. On lui reproche encore de la partialité et de l'inexactitude, lorsqu'il expose des opinions qui ne sont pas conformes aux siennes. Cependant la beauté de son ame perce de toute part; ami de la vertu, il en seme par tout les traits les plus utiles et les plus agréables, et fait tourner à son avantage les connoissances qu'il s'est procurées par l'étude. Ses réflexions, comme il le dit lui-même d'un autre, sont trempées dans le bon sens. La religion étant un sentiment d'amour, Plutarque étoit trop sensible pour n'être pas religieux; il s'éleva à des idées pures sur l'unité. « Dieu, » dit-il, est, et il est hors du temps, étant immuable et éter- » nel... Il n'y a pas plusieurs dieux; ce qui est ne peut être » qu'un, et ce qui est un doit exister.... (1). » Avec les mêmes armes qu'il avoit employées pour combattre la superstition, il entreprit de justifier les délais que la justice divine apporte à la punition des coupables; et ce traité est un des meilleurs qu'il ait composés.

Quelque recommandables que soient les écrits philosophiques de cet auteur, ils ne sont pas cependant les principaux titres de sa gloire : ses vies parallèles lui ont encore acquis plus de réputation; et il est, sans contredit, le premier des biographes. « Philosophe, politique et citoyen, il a considéré l'histoire » comme une école de mœurs : c'étoit l'envisager sous le point

(1) *Plut.* de Ει, apud Delphos, T. II op., p. 393. Ces idées sont tirées des écrits de Platon, surtout du dialogue intitulé le *Parménide*. Toutes celles que les chrétiens avoient alors répandues dans le monde, ont fourni à Plutarque les moyens de s'exprimer plus clairement que ses prédécesseurs, ou du moins avec plus de précision et d'assurance sur cette matière.

» de vue le plus noble et le plus utile. De là son attention à » recueillir tous les traits qui peignent les hommes, qui caractérisent les héros, qui peuvent inspirer l'horreur du vice, » l'humanité, l'oubli généreux de soi-même, le courage d'esprit, le zèle pour le bien public, le mépris des richesses, » des grandeurs et de la vie même. Il ne rassemble des faits » que pour donner des leçons, il ne raconte que pour avoir » l'occasion et le droit de réfléchir; et ses réflexions, toujours » libres, presque toujours vraies, souvent profondes, plus » judicieuses que recherchées, il les rend touchantes et persuasives, parce qu'il ne se montre ni cynique, ni bel esprit (1) ». Plutarque mérite sans doute tous ces éloges; mais on doit y mettre quelques restrictions. L'amour de la liberté est quelquefois chez lui très-exagéré; ce qui l'égare au point de lui faire prendre pour des actes d'héroïsme, l'oubli des sentimens de la nature. Quoiqu'il paroisse rapporter avec impartialité les diverses sensations que produisirent le supplice des enfans de Brutus (2) et l'assassinat du frère de Timoléon (3), il est néanmoins évident, par la manière dont Plutarque s'exprime, qu'il approuve ces deux crimes, et qu'à ses yeux leurs auteurs sont très-louables et exempts de tout reproche. Il ne lui échappe pas un seul mot de blâme ou d'horreur sur l'attitude féroce de Brutus voyant décapiter ses fils. A la vérité, il dit que Timoléon détourna la tête et versa quelques larmes, lorsque des sicaires vinrent, en sa présence et par ses ordres, égorger son malheureux frère. Que de froids et de mauvais raisonnemens, ne se permet-il pas, après une pareille action? C'est ajouter à l'atrocité d'un pareil forfait. Aristide engage les Athéniens

(1) *Bougainville*, Examen d'un passage de la vie d'Alexandre, Acad. des Inscr., Hist., T. XXV, p. 32.

(2) *Plut.* vit. Publicol., T. I, p. 219.

(3) *Id.* vit. Timol., T. II, p. 108.

à violer le serment qui les lioit envers les autres Grecs, leurs alliés, et qu'il avoit lui-même si solennellement prononcé. Hé bien! Plutarque se contente d'ajouter que cela étoit non pas juste, mais utile (1); il s'étend ensuite sur les avantages qu'Athènes retira d'un semblable parjure. Ce ne sont pas les seuls traits de partialité, ou plutôt d'immoralité, qu'on pourroit citer; ils dérivent tous du même principe, l'enthousiasme républicain, dont il est si difficile aux gens de lettres et aux philosophes de se garantir. Platon s'en guérit cependant, après une fâcheuse expérience (2). Aristote n'eut jamais cet enthousiasme, le plus funeste de tous les délires, surtout lorsqu'on le pousse jusqu'à effacer de son cœur l'humanité et la justice (3). Au reste, Plutarque gémissoit en secret du joug que les Romains avoient imposé à sa patrie, sans s'apercevoir que le souvenir de sa liberté passée et de son ancienne gloire, en le lui rendant moins supportable, égaroit quelquefois son propre jugement.

Plutarque nous expose lui-même le dessein qu'il se proposoit : « Ce ne sont pas, dit-il, des histoires, mais des vies » que j'écris. On fait souvent connoître la vertu et le vice, » moins par des actions éclatantes que par une anecdote, un » mot, un jeu : ils dévoilent mieux le caractère d'un homme » que des batailles sanglantes, des siéges et de grands exploits. » Comme les peintres cherchent la ressemblance dans le visage et les yeux, où nos inclinations se manifestent, négligeant les autres parties; de même, qu'il nous soit permis » d'examiner les signes de l'ame, et par là de donner une juste

(1) *Plut.* vit. Aristid., T. II, p. 322-23.

(2) Vid. *Plat.* Epist. VII, T. XI op., p. 95, ed. Bipont.

(3) « Peut-on voir, sans indignation, » un historien abjurer le nom d'homme, » pour n'être plus que ce qu'on appelle » patriote ou républicain. » *Marmontel*, Encycl., art. Histoire.

» idée de la vie de chacun, laissant aux autres les hauts faits » et les batailles (1). » Ainsi, cet écrivain s'attache, pour me servir des expressions de Montagne, plus à ce qui part du dedans qu'à ce qui arrive du dehors. « Voilà pourquoi, ajoute» t-il, en toutes sortes, c'est mon homme que Plutarque (2). » Il le sera également de tous les hommes qui aiment à réfléchir. Mais on lui reproche « d'avoir peu connu cet ordre si néces» saire pour la clarté du récit, cet enchaînement heureux, » ces liaisons naturelles, qui conduisent d'un fait à un autre; » de négliger des dates importantes ou des circonstances essen» tielles, et par là de tomber quelquefois dans des erreurs » grossières. Les vies des hommes illustres sont, aux yeux » de quelques critiques, des tableaux estimables par le co» loris, mais peu corrects, où l'expression est supérieure à » l'ordonnance (3). » Ces observations sont assez justes; et on s'aperçoit sans peine que la grande érudition de Plutarque est souvent la cause de ses écarts. Il faut encore avouer qu'elle ne se trouve pas toujours éclairée par un jugement sévère et impartial; les moyens de s'assurer de la vérité lui ont même quelquefois manqué : il convient que ce ne sont pas les mots latins qui lui font comprendre les faits, mais la connoissance de l'histoire romaine qui le conduit à l'intelligence des mots (4). D'après cet aveu, on n'est plus surpris de toutes les erreurs qu'on trouve fréquemment dans les vies des hommes illustres de Rome (5). Quoique celles des héros grecs en renferment beaucoup moins, elles n'en sont cependant pas exemptes. L'auteur y paroît avoir trop négligé l'examen des faits, avant de les

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 6.
(2) *Montagne*, Essais, L. II, C. X.
(3) Acad. des Inscr., T. XXV, p. 32 et 33.
(4) *Plut.* vit. Demosth., T. IV, p. 408.
(5) Vid. *J. Rualdi*, Animadv. in Plutarch. Remarques sur quelques vies écrites par Plutarque, Acad. des Inscr., Hist., T. V, p. 169, T. VII, p. 114.

raconter. D'ailleurs, ses préjugés sur la liberté et la démocratie l'aveuglent souvent. Certes Polybe aimoit autant que lui sa patrie. Hé bien, comparez les récits de ces deux historiens sur Cléomène (1); tout l'avantage reste au premier, et on aperçoit sans peine que Plutarque n'est tombé dans l'erreur que par la force de ses préventions. En conséquence, « la saine cri-
» tique se permet de ne pas le croire toujours sur sa parole:
» on peut appeler souvent de son témoignage à d'autres his-
» toriens mieux instruits ou plus attentifs, et quelquefois à
» lui-même, car il est sujet à se contredire; et la confusion
» qui règne dans ses récits, n'y contribue pas moins que le
» mépris qu'il affecte pour l'exactitude chronologique (2). »

Cette facilité, ces grâces et cette noble simplicité qui caractérisent les premiers écrivains de la Grèce, ne se retrouvent plus dans les écrits de Plutarque; il n'a cherché à imiter aucun d'eux. On a comparé son style au métal de Corinthe, qui, composé d'or, d'argent, de bronze, etc., formoit néanmoins une espèce particulière. En effet, il prend des auteurs qu'il avoit lus en grand nombre ce qui lui convient, et d'après eux, il s'est fait une manière d'écrire qui ne ressemble en rien à la leur. Plutarque emploie assez indifféremment des termes consacrés à la prose et des expressions poëtiques : il suffit souvent qu'Homère, Euripide, ou quelques autres poëtes, s'en soient servis, pour qu'il les adopte; ce qui donne plus de vivacité et de force à son récit. Il est plein d'images et de comparaisons, pour la plupart très-justes; mais quelques-unes paroissent être amenées trop brusquement. C'est un peintre qui ne sait pas assez nuancer ses couleurs ni ménager les ombres. Enfin, quoiqu'il soit, en plus d'un endroit, diffus et embar-

(1) Rem. sur les vies d'Agis et de Cléomène, Acad. des Ins., Hist., T. XIV, p. 81.

(2) Acad. des Inscr., Hist., T. XXV, p. 33.

rassé, il ne manque ni de clarté ni d'agrément, et sa narration ne cesse presque jamais d'être attachante. On le quitte rarement sans peine, et on le reprend toujours avec un nouveau plaisir. A la vérité, il doit cet avantage moins à l'art d'arranger les mots, qu'au choix des faits, dans ses vies des hommes illustres.

Cet ouvrage renferme les citations de deux cent cinquante auteurs, dont environ quatre-vingts sont des historiens, la plupart dévorés par le temps. Sans doute les uns n'ont été que consultés par Plutarque, et les autres lui ont servi de guides; mais il est difficile de déterminer quels sont les derniers. Il paroît qu'Hellanicus, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Philiste, Ephore, Théopompe, Callisthène, Duris, Phylarque, Timée, Philochore, etc., ont été les principales sources dans lesquelles il a puisé ses matériaux sur les grands hommes de la Grèce. Aristobule, Charès et Duris, lui ont fourni une partie considérable de la vie d'Alexandre. Des morceaux de celle de ce prince, composée par Callisthène, y sont entrés, ainsi que bien des détails relatifs aux dernières années de son règne, qui se trouvoient dans l'histoire écrite par Onésicrite. Il n'avoit pas négligé les autres écrivains; et sur un seul fait, celui de la reine des Amazones, il en cite quatorze (1). Les Lettres attribuées à Alexandre et ses Éphémérides étoient également parvenues à la connoissance de Plutarque, qui en a profité. Fruit de pareilles recherches, cette vie du prince macédonien ne peut qu'être fort précieuse; aussi contient-elle plusieurs choses qu'on ne lit point ailleurs. Tout ce qui concerne sa naissance, son éducation et sa première éducation, nous seroit peu ou mal connu sans l'ou-

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 63.

vrage de Plutarque. Au commencement, il y fait les observations que nous avons rapportées, sur l'avantage des anecdotes, des mots remarquables, dans la vie des hommes célèbres, pour découvrir leur véritable caractère. Effectivement, on se fait une idée assez juste de celui d'Alexandre, quand on a lu les différens traits que Plutarque en a rassemblés avec un soin tout particulier. Si on a loué cet historien d'avoir eu le courage de juger sévèrement Lucullus, qui avoit rendu de grands services à Chéronée, sa patrie (1), quels éloges ne mériteroit-il pas pour ne s'être pas même rappelé qu'Alexandre étoit le destructeur de Thébes? Mais la gloire du nom grec qu'il avoit porté aux extrémités de l'univers, intéressoit trop l'amour propre de Plutarque, qui vivoit alors sous la domination romaine, pour ne pas oublier un désastre, que d'ailleurs le reste des Bœotiens avoit vu avec moins de peine que de plaisir. Sobre en réflexions, il fait parler les faits, en les disposant de manière à faire ressortir toutes les qualités brillantes de son héros. On s'aperçoit cependant de sa partialité par les circonstances qu'il supprime. C'est ce qu'il fait au sujet des meurtres de Philotas, de Parménion et de Clitus. Il les met tous, à l'exception du second, dans leur tort, et n'oublie rien pour diminuer l'atrocité de leur mort. On sent combien il en coûte à son cœur de raconter les mauvaises actions de ce prince, et d'avouer le changement que fit en lui la prospérité, le plus terrible des écueils. En un mot, tout est arrangé, dans cette vie, à dessein que le bon l'emporte de beaucoup sur le mauvais, que celui-ci soit moins sensible, et qu'Alexandre devienne par là un objet perpétuel d'admiration.

Probablement nous connoîtrions encore mieux le sentiment

(1) *Dryden*, vie de Plutarque.

de Plutarque sur Alexandre, si nous n'avions pas perdu le parallèle qu'il avoit fait de ce conquérant avec Jules-César. Ce sont sans doute les deux plus heureux et plus habiles capitaines de l'Antiquité. Mais les moyens dont ils se servirent, les obstacles qu'ils eurent à vaincre, ne furent pas les mêmes. Souvent leurs caractères se ressemblent peu, et il seroit facile d'en montrer les différences essentielles. On en trouveroit également dans la plupart des grands hommes que Plutarque s'est plu à comparer. De pareils rapprochemens manquent souvent de justesse; ils ne se font qu'à force d'esprit, et qu'en écartant tous les traits divergens. Aussi l'accuse-t-on d'avoir comparé des hommes qui ne sont pas moins différens les uns des autres, par leurs mœurs ou leurs passions, et par la nature de leurs actions, qu'éloignés par le temps et les lieux où ils ont vécu. Mais peut-être n'a-t-il pas toujours voulu montrer que ces héros eussent une parfaite ressemblance. « Pour » avoir simplement, dit Montagne, présenté les Romains » aux Grecs, il ne peut leur avoir fait injure, quelque dis- » parité qui y puisse estre. Et Plutarque ne les contrepoise pas » entiers : il n'y a en gros aucune préférence; il apparie les » pièces et les circonstances, l'une après l'autre, et les juge » séparément (1). » Toutefois on peut difficilement absoudre Plutarque d'une partialité, plus ou moins forte, envers les Grecs, ses compatriotes (2) : il sentoit bien que ceux-ci gagnoient toujours, du moins par son ouvrage, à être mis à côté des plus grands hommes de Rome, et que par là disparoissoit l'infériorité qui sembloit être reconnue dans son siècle (3). Il paroît assez que, dans son parallèle d'Alexandre et de César,

(1) *Montagne*, Essais, L. II, C. XXXII.
(2) *Bodin*, Method. historic., C. IV.
(3) *Sallier*, Réflexions critiques sur quelques historiens grecs, etc., Acad. des Inscr., T. VI, p. 144.

tout

tout l'avantage restoit au premier. Peu de sujets ont été plus maniés et ont exercé davantage la plume des écrivains anciens et modernes que cette comparaison, dont la justesse est toutefois moins réelle qu'apparente (1). Appien d'Alexandrie, peu éloigné du temps de Plutarque, s'est fort étendu sur ce sujet. Voici les principaux rapports qu'il trouve entre ces deux hommes extraordinaires.

L'un et l'autre eurent la passion de la guerre et furent très-avides de gloire. Prompts et audacieux dans leurs entreprises, ils comptèrent moins sur leur habileté que sur la fortune, qui les sauva des périls les plus éminens. Leurs victoires furent éclatantes, et ils se signalèrent par le nombre des peuples qu'ils soumirent et par l'étendue de leurs conquêtes. Toutes les contrées, pour ainsi dire, que vit Alexandre, tombèrent en son pouvoir, et il se préparoit à en subjuguer d'autres, lorsque la mort le surprit. César recula les bornes de l'empire romain, au levant, jusqu'à l'Euphrate, et au couchant, jusqu'à l'Océan britannique. Il fut tué, méditant d'étendre encore sa domination. Le premier fut toujours invincible, et le second ne reçut d'échec que dans la personne de ses lieutenans. Ardens à poursuivre leurs ennemis, ils n'étoient pas moins disposés à leur accorder aussitôt la paix. Ne désirant que la victoire, ils leur pardonnoient, et les combloient ensuite de bienfaits. Leurs soldats montrèrent beaucoup de valeur, et eurent en eux une confiance sans bornes; mais à la vue des dangers toujours renaissans, ils se mutinèrent. Ils ne furent pas moins vivement touchés de leur perte, et rendirent à ces deux grands capi-

(1) Tourreil s'élève avec assez de raison contre l'opinion générale, et montre fort bien la différence qu'il y avoit entre Alexandre et César : mais ensuite il fait, avec plus d'esprit que de vérité, le parallèle de Philippe et de César. Préf. Hist. œuvr., T. 1, p. 223.

taines les honneurs divins. Tous deux, d'une belle figure et doués de rares qualités, descendoient de Jupiter, l'un par Eacus et Hercule, l'autre par Anchise et Vénus. Des présages annoncèrent également leur mort; et ils n'ajoutèrent aucune foi à la parole des devins, que l'événement justifia. Enfin, aimant les lettres et versés dans l'étude de la philosophie, ils cherchèrent encore à s'instruire dans les pays étrangers; Alexandre, auprès des Brachmanes de l'Inde, et César chez les Égyptiens. Tels sont les rapprochemens qu'Appien s'est permis de faire (1). Il n'a pu néanmoins se dissimuler qu'il y avoit aussi des contrastes, et que surtout ces deux grands hommes prirent des moyens bien différens pour l'exécution de leurs desseins. Peut-être même la nature eut-elle moins de part à cette diversité que l'éducation et les conjonctures. L'un hérita du trône que Philippe avoit affermi, et l'autre, dépourvu de richesses, naquit dans une condition privée, quoiqu'illustre. Pour ne nous arrêter qu'à leurs derniers momens, quelle différence dans leur mort? Alexandre fut la victime de son intempérance, et César périt par celle de ses vertus à laquelle il avoit dû principalement son élévation et son pouvoir, je veux dire, la clémence. Le prince macédonien ne la pratiqua point envers ses amis; et c'est un juste reproche que lui fait l'empereur Julien, dans un parallèle où tout est en action, les deux héros plaidant eux-mêmes leur cause au tribunal des dieux. Alexandre s'y plaint, avec quelque fondement, de n'avoir pas

(1) *Appian.* de Bellis civil., L. II, § 151, 152, 153 et 154. T. II, p. 384-92, ed. Cl. Schweighæuser. Ce parallèle se trouve à la fin du Ms. de Plutarque (*Bibl. ol. reg.*, N°. 1672). On en pourroit induire qu'il n'est qu'un extrait de celui de ce dernier écrivain. Mais Appien n'a rien emprunté de lui, et la réputation de plagiaire qu'il doit à Scaliger, n'est venue que d'avoir attribué à cet historien les Parthiques, ouvrage de quelque misérable faussaire, comme le savant Schweighæuser l'a démontré, *in Histor. Parthic. adnotat.*, T. III, p. 905 et seq.

eu d'historien capable de célébrer dignement ses exploits (1).

Ce prince auroit-il désiré qu'on en eût fait quelque éloge pompeux? Les conquérans ne trouvent que trop de gens qui leur rendent ce service, aux dépens de l'humanité et de la justice. L'éloge tient néanmoins à l'histoire par le style simple, doux et agréable avec lequel il doit être écrit. Tel est le sentiment d'Hermogène, qui, sous ce rapport, met dans la classe des panégyristes, les plus célèbres historiens de l'antiquité. A son avis, Platon l'emporte, de ce côté, sur eux, sans avoir toutefois l'énergie et la véhémence de quelques-uns (2). Ces qualités appartiennent surtout à Thucydide, dans l'éloge funèbre des Athéniens morts pour leur patrie, qu'il fait prononcer à Périclès. Celui que Platon met dans la bouche d'Aspasie, en l'honneur d'Athènes, est plein d'élégance et de noblesse (3). Il me paroît supérieur à ce beau panégyrique qui coûta tant de veilles à Isocrate. Xénophon n'a pas été aussi heureux dans son éloge d'Agésilas, dicté moins par la vérité que par la reconnoissance. Lysias se distingua encore dans ce genre (4), dont les sophistes ou rhéteurs finirent par s'emparer. Malheureusement Plutarque les prit pour modèles dans les ouvrages de sa jeunesse, qui sont remplis d'emphase et d'hyperbole. Il nous en reste trois assez remarquables. Dans l'un, il veut prouver qu'Alexandre devoit ses succès à lui-même, et non à la fortune, dont il a été appelé, avec quelque raison, le jouet prématuré (5). Ce prince lui adresse la parole, et raconte lui-même tous les périls auxquels elle l'a exposé. Plutarque montre ensuite toutes les difficultés que le conquérant

(1) *Julian.* Cæsar., T. I op. ex ed. *Spanh.*, p. 324.

(2) *Hermog.* de Form., L. II, C. X.

(3) *Platon.* Menexen., T. V op. ex ed. Bip., p. 279, etc.

(4) *Dionys. Halic.* de Art. Rhet., p. 39.

(5) Τύχης γὰρ Ἀλέξανδρος ἄωρος γενόμενος παίγνιον, etc. *Theophyl. Simocatta.*, L. IV, C. XIII.

eut à vaincre, et ajoute que ses grandes qualités suppléèrent à la modicité ou au défaut de ses ressources. Il puisa, selon lui, sa magnanimité, sa prudence, son courage et ses autres vertus, dans les leçons de la philosophie; Plutarque ne craint même pas de dire que son héros trouva dans celles d'Aristote plus de moyens pour faire la guerre aux Perses, que dans la puissance que Philippe, son père, lui avoit laissée (1). Supérieur aux plus illustres philosophes, Alexandre chercha à éclairer les hommes, et fit adopter à des peuples encore barbares, les mœurs et les usages des Grecs. Enfin, il n'eut d'autre but, dans ses conquêtes, que le bonheur du genre humain; et pour y parvenir, il résolut de réunir toutes les nations de la terre sous la même forme de gouvernement et les mêmes lois. Dans un second discours ou traité, qui paroît être aussi de Plutarque, quoiqu'il soit encore inférieur au précédent, il revient au même sujet. Il attribue d'abord à la protection généreuse du héros macédonien les chefs-d'œuvres qui illustrèrent son siècle; mais leurs auteurs étoient morts, ou prêts à finir leur carrière, lorsqu'il monta sur le trône. Les lettres et les arts lui durent peu, et il n'influa en rien sur leurs progrès. L'estime dont il honoroit les hommes célèbres, et ses libéralités à leur égard, n'en augmentèrent point le nombre, et n'empêchèrent point qu'ils ne se soient éclipsés presque tous après sa mort. Plutarque oppose ces encouragemens à la conduite des princes avares, qui n'ont pas su récompenser le mérite. Il assure ensuite que ses vertus ne sont point l'ouvrage d'une fortune aveugle et capricieuse, et que les ressources de son génie ne peuvent être regardées comme des faveurs de cette même fortune. Elle traversa, au contraire, tous ses projets, et

(1) *Plut.* de Alex. Fort., T. II op., p. 327.

l'exposa sans cesse aux plus grands dangers. Alexandre, loin de lui être redevable de ses succès, a fait rejaillir sur elle sa gloire. Enfin, Plutarque tâche de justifier ce prince des vices qu'on lui a reprochés, et exalte ses vertus, au nombre desquelles il ose mettre la modération, dans l'usage d'une puissance illimitée, et la modestie, dans des succès jusqu'alors inouis.

Ces deux discours sont précédés d'un autre qui nous en découvre le véritable objet : je veux parler de celui sur la fortune des Romains. Plutarque s'efforce d'y établir que leurs exploits ont été moins l'effet de la valeur et de la sagesse que de l'influence de la fortune ; et parmi les bienfaits de cette déesse, il compte la mort inopinée d'Alexandre, menaçant l'Italie de ses armes victorieuses (1). A ces traits, on reconnoît la jalousie et la vanité des Grecs. Depuis qu'ils étoient sous le joug de Rome, ils n'avoient cessé de rabaisser la gloire de cette république, et attribuoient ses rapides succès à une cause aveugle et inconnue. Un des motifs qui engagèrent Polybe à écrire l'histoire, fut de détromper ses compatriotes, en leur prouvant que cette prospérité étoit due, non aux caprices de la fortune, mais à la bonne conduite des Romains. Une nation revient difficilement de ses préjugés : l'orgueil qui les a fait naître en prend la défense, et avec d'autant plus de zèle qu'il en sent toute l'injustice. Les trophées de Pompée et de César achevèrent d'irriter l'amour propre des Grecs ; ils imaginèrent alors que l'éclat des actions d'Alexandre devoit obscurcir tous les exploits des plus illustres capitaines romains, et opposèrent un seul homme à un peuple entier, comparant un règne glorieux de quelques années à des triomphes obtenus pendant près de huit-cents ans. Enfin, ils assurèrent que

(1) *Plut.* de fort. Roman., T. II op., p. 326.

Rome n'auroit pas même soutenu la majesté d'Alexandre (1). Il est donc évident que Plutarque, pour les confirmer dans ces idées, composa les trois discours dont je viens de parler, et qu'il ne faut point séparer. Le dernier vient à l'appui du second, et le premier indique le but secret de l'auteur de ces trois plaidoyers en faveur de sa patrie. Il en vouloit surtout à Pompée, craignant que l'étendue de ses conquêtes ne fît tort à la gloire qu'Alexandre s'étoit acquise par les siennes. Ce dessein se trouve assez clairement énoncé dans un endroit où Plutarque dit : « Quand une fois la fortune eut passé le » Tibre, résolue de s'établir à Rome, elle mit bas ses ailes, ôta » sa chaussure, et quitta le globe, symbole de son instabilité. » Depuis ce temps-là, on a mis trophée sur trophée; un » triomphe a toujours suivi immédiatement un autre. Un seul » homme (Pompée), dans une seule expédition, a réduit en » son pouvoir l'Arménie, le Pont, l'Arabie, et toutes les con- » trées qui s'étendent jusqu'au Caucase et aux Hyrcaniens : » l'Océan, qui renferme la terre, l'a vu trois fois victorieux et » triomphant; et il a fait tant de choses, aidé et soutenu par » la seule fortune de l'Empire qu'il servoit (2). »

On ne peut se dissimuler que la civilisation du genre humain n'ait fait de grands progrès sous le règne d'Auguste. Ce prince réunît toutes les nations, depuis les colonnes d'Hercule

(1) *Id verò periculum erat, quod levissimi ex græcis, qui Parthorum quoque contra nomen Romanum gloriæ favent, dictitare solent, ne majestatem nominis Alexandri (quem ne famâ quidem illis notum fuisse arbitror) sustinere non potuerit populus Romanus..... Quantalibet magnitudo hominis concipiatur animo; unius tamen ea magnitudo hominis erit, collecta paulo plus decem annorum felicitate : quam qui eo extollunt quod populus Romanus etsi nullo bello, multis tamen præliis victus sit, Alexandro nullius pugnæ non secunda fortuna fuerit, non intelligunt se unius hominis res gestas, et ejus juvenis, cum populi jam octingentesimum bellantis annum rebus conferre, etc.* Tit.-Liv., L. IX, C. XVIII.

(2) *Plut.* de fort. Roman., p. 323, 324. Voyez Acad. des Inscr., T. VI, p. 142.

jusqu'aux bords de l'Euphrate; et quoique plusieurs peuples fussent *autonomes*, c'est-à-dire, gouvernés par leurs lois particulières, ils n'étoient pas moins soumis aux lois générales de l'Empire, et ne formoient plus, en quelque sorte, qu'une même nation. Les Grecs envièrent à l'empereur romain l'idée d'un si beau système de gouvernement, et la revendiquèrent en faveur d'Alexandre, leur héros favori, en la poussant même plus loin. C'est pourquoi Plutarque avance que ce conquérant avoit formé le projet de ne composer de tous les hommes qu'une nation, ou plutôt d'en faire une seule famille, et que le but principal de ses conquêtes étoit de forcer l'univers entier d'adopter les mœurs et les usages des Grecs; en un mot, qu'il n'avoit eu d'autre ambition que de propager partout la philosophie. Certes Plutarque, jeune encore, a pu écrire de semblables rêveries, soit pour plaire à ses compatriotes, soit pour s'exercer dans l'art d'écrire et acquérir de la renommée : mais dans un âge plus avancé, il devint sans doute trop philosophe, « pour ne pas voir que le projet de ranger » tous les gouvernemens du monde sous un même niveau, et » de donner à tous les peuples de tous les climats les mêmes » habitudes politiques et sociales, ne pouvoit entrer que dans » la tête d'un fou, et même d'un fou tel qu'il ne s'en est jamais rencontré, puisque parmi les conquérans qui ne sont » pas les plus sages des hommes, il n'y en eut jamais un qui » ait songé à un pareil nivellement, et que tous au contraire » ont eu assez de sens commun pour laisser à chaque peuple » ce qu'on ne sauroit jamais lui ôter par la force, ses mœurs, » ses coutumes et ses opinions, qui ne peuvent jamais être » changées que par le pouvoir insensible du temps qui change » tout (1). »

(1) M. de *La Harpe*, Cours de littérature, T. III, II[e]. Part., p. 104.

D'ailleurs Plutarque, en approfondissant davantage l'histoire d'Alexandre, avant de l'écrire, se convainquit de la fausseté de ses premières idées, et ne trouva dans le mélange que ce prince tenta de faire des mœurs grecques et asiatiques, qu'un moyen imaginé pour se concilier l'esprit des peuples vaincus, et pour accoutumer ses propres soldats à l'adoration et aux honneurs excessifs qu'il ambitionnoit (1). Plutarque ne fit donc plus un Socrate du meurtrier de Clitus; il le représenta, dans sa vie, sous des couleurs plus vraies, quoique encore trop favorables. L'homme n'y est souvent vu que de profil; c'est un portrait où l'on s'aperçoit du défaut d'ombres. Néanmoins il n'y manque pas d'art, et nous sommes bien éloignés de croire, avec un écrivain estimable, qu'il reste de la lecture de cette vie une impression secrète et profonde, qui fera regarder Alexandre comme un des moins estimables parmi les hommes illustres dont Plutarque a parlé (2). Dans la vie du prince macédonien, on trouve bien des faits qu'on lit dans les discours sur sa fortune, et on en voit encore dans le recueil des dits mémorables et dans quelques autres traités. La manière dont ces faits sont racontés, prouve que Plutarque n'a pas toujours jugé de même les actions d'Alexandre. Quel changement n'apportent pas à nos ouvrages les années et la réflexion? Cet auteur en est un exemple d'autant moins surprenant qu'il a écrit beaucoup et long-temps. D'ailleurs, quelque foibles et peu dignes de lui que soient ses premiers essais sur Alexandre, ils contiennent quantité de choses dont un critique éclairé peut se servir fort utilement.

Le second siècle de l'ère chrétienne vit encore naître Arrien de Nicomédie en Bithynie (3). Il fut disciple d'Epictète, et

(1) *Plut.* vit Alex., p. 64 et 65.

(2) *Rollin*, Hist. anc., T. VI, p. 711.

(3) *Phot.* Bibl., Cod. LVIII, p. 54. *Suidas* in v. *'Αῤῥιανὸς bis. Ger. Voss.* de

porta

porta les armes au service des empereurs romains. Sa réputation le fit mettre par Athènes et par plusieurs autres villes au nombre de leurs citoyens : Rome même lui décerna cet honneur ; c'est pourquoi il prit le prénom de Flavius. Il eut le gouvernement de la Cappadoce : son courage et son habileté la préservèrent du fer des Alains, qui avoient fait une incursion dans l'Asie mineure, pendant le règne d'Hadrien (1). Il paroît que ce prince le récompensa par la dignité consulaire (2). La considération dont il jouît alors, releva l'éclat de ses talens ; et on ne peut lui en refuser beaucoup, quoiqu'ils soient inférieurs à ceux de Xénophon, son modèle, et avec lequel il a bien des traits de ressemblance.

Au sortir de l'école d'Epictète, Arrien embrassa la profession des armes, comme Xénophon, qui, après avoir pris les leçons de Socrate, alla servir dans l'armée du jeune Cyrus. L'un et l'autre transmirent à la postérité la doctrine de leurs maîtres : Arrien fut cependant interprète plus fidèle du sien ; il en écrivit la vie (3), et Xénophon fit l'apologie de Socrate. Non-seulement Arrien imita cet écrivain, par le choix des sujets, mais encore il voulut être son continuateur et suppléer ses omissions, dans un traité qu'il composa sur la chasse. Il y dit que dès son enfance, il s'étoit adonné, comme Xénophon, à la chasse, à l'art militaire et à l'étude de la sagesse (4).

Hist. Græc., L. II, p. 215. *Tillemont*, Hist. des Empereurs, T. II, p. 290, etc. *Fabric.* Bibl. græc. ed. nov., T. V, p. 89. Cl. *Schmieder*, vit. Arrian. in Præf. ed. Arr., p. XVI. Nous avons perdu la vie d'Arrien composée par Dion Cassius (*Suidas* in v. Δίων ὁ Κάσσιος). Au reste, notre auteur n'a rien de commun avec l'Arrien auquel Pline, le jeune, a adressé six ou sept lettres.

(1) Sous le Consulat d'Hibérus et de Silanus, l'an 133 de Jésus-Christ. *Dio Cass.*, L. XV, § 15.

(2) Suivant le témoignage d'Heliconius, ap. *Suid.* in v. Ἀῤῥιανὸς, *bis*. Néanmoins le nom d'Arrien ne se trouve pas dans les fastes consulaires.

(3) *Simplic.* Comment. in Epict. Enchir., p. 1.

(4) *Arrian.* de venat., C. 1.

Enfin, il prend lui-même le nom de Xénophon (1); et on l'a appelé quelquefois le nouveau Xénophon (2), ce qui dut mettre le comble à ses vœux.

Le sentiment sublime, principe de vie, source de jouissances, qui repousse l'idée du néant, et élève à celles de Dieu et de l'immortalité, sentiment dont les plus grands hommes ont été pénétrés, et auquel nous devons tant de chefs-d'œuvres; le sentiment religieux, dis-je, anima Socrate et ses deux plus illustres disciples, Platon et Xénophon. Suivant ce dernier, tout en ce monde dépend de la piété envers les dieux; les bons ou les mauvais succès ne doivent être attribués qu'à leur faveur ou à leur colère (3). Quoique des idées si salutaires soient moins répandues dans les écrits d'Arrien, cependant il s'y montre fort religieux en plusieurs endroits, et l'action d'une intelligence suprême y est clairement exprimée (4). Le disciple de Socrate aime la religion et celui d'Epictète la respecte. Cependant ni l'un ni l'autre ne furent exempts de superstition, et tous deux manifestèrent dans leur conduite un fort attachement au culte hellénique (5). Xénophon éleva un temple à Diane, lui consacra des terres, et institua une fête en son honneur. Arrien exerça le sacerdoce de Cérès et de Pro-

(1) *Arrian.* de ven., C. XVII. Acies cont. Alan. ad calc. Tact. ex ed. Blanc., p. 100 et 105.

(2) *Phot.*, Cod. LVIII, p. 54. *Suid.* in v. Ἀῤῥιανὸς, *bis*.

(3) « C'est, dit Rapin, par un amour » de la religion et par un respect envers » les dieux, qui paroit dans les livres de » Xénophon, qu'on se fie à tout ce qu'il » dit; persuadé qu'un homme qui a l'a- » mour de la piété gravé si profondément » dans le cœur, ne peut mentir. » Refl. sur l'Hist., S. XXVII. Cela doit être; mais le fanatisme de l'impiété n'en tirera pas la même conséquence. Au reste, ce que Platon a écrit dans son X^e. livre des Lois, sur la Providence générale et particulière, est bien supérieur aux idées relatives à ce sujet, répandues dans les ouvrages de Xénophon.

(4) *Arrian.* de Exped. Alex., L. VII, C. XXX.

(5) Voyez les détails superstitieux rapportés par Arrien (de venat., C. XXIV, XXV, XXVI), et en plusieurs endroits de son histoire d'Alexandre.

serpine à Nicomédie, ville consacrée à ces deux divinités (1).

Qu'on me permette encore quelques rapprochemens; ils ne sont pas entièrement étrangers à mon sujet. Xénophon s'acquit l'estime et l'amitié du jeune Cyrus (2); et après la mort de ce prince, il s'attacha à Agésilas. Arrien sut mériter la faveur d'Hadrien, à qui il dédia son périple du Pont-Euxin (3); et à la mort de cet empereur, il servit Antonin, son successeur, qui eut pour lui beaucoup d'estime. Il paroît que sous le règne de ce dernier prince (4), Arrien prit le parti de la retraite : c'est là qu'il composa son ouvrage, intitulé les *Bithyniaques*, sur l'origine et l'histoire de sa nation (5); enfin, il mourut dans un âge très-avancé, sous Marc-Aurèle (6). Après la retraite des Dix-Mille, Xénophon vint chez les Spartiates, et reçut d'eux, par la protection d'Agésilas, la nouvelle ville de Scillonte, où il s'établit. Obligé ensuite de la quitter, cet illustre écrivain se retira à Corinthe, où, extrêmement avancé en âge, il écrivit les sept livres de ses Helléniques, comme j'en ai déjà fait la remarque (7).

Le siècle d'Arrien fut celui des imitateurs; et un petit nombre d'écrivains seulement, tels que Plutarque, Lucien, Appien et Galien, eurent un style caractéristique et qu'on peut dire à eux. La diction d'Arrien est, en quelque sorte, calquée sur celle de Xénophon; du moins en approche-t-il le plus près qu'il est possible, en traitant des sujets différens. Moins élégant que son modèle, il n'en a pas les grâces. Quoi-

(1) *Phot.*, Cod. XCIII, p. 234.

(2) *Diogen. Laert.*, L. II, C. VI, § 5.

(3) *Arrian.* per. Pont-Eux. ed. Blanc., p. 114, 115.

(4) Eusèbe en fait mention à la IXe. année de ce règne. *Chron.*, p. 168.

(5) Cet ouvrage fut du moins un de ses derniers. Vid. *Phot.*, Cod. XCIII, p. 235.

(6) *Dodwell.* de Ætat. auct. peripl. Pont-Eux., § 14, 15, 16.

(7) Voyez encore ma lettre insérée dans le journal des Savans (Sept. 1776, p. 620, in-4°.), dans laquelle j'avois déjà ébauché ce parallèle.

qu'en général il soit très-clair, on s'aperçoit pourtant de cette gêne et de ce défaut de naturel, presque inévitables dans les imitations. Arrien est encore recommandable par l'ordre et l'arrangement des mots; mais sa narration n'est ni animée ni dramatique, comme celle de Xénophon. La précision d'Arrien ne le rend jamais obscur, et il ne fait usage des ellipses qu'à l'égard des expressions faciles à suppléer. Sa simplicité est plus l'effet de l'art que de la nature; en quoi il diffère encore de Xénophon. S'il emploie des termes nouveaux, ils sont toujours intelligibles et ne nuisent point à la clarté, son mérite principal. Il manque d'élévation, et souvent tombe trop bas, lorsque la phrase est toute entière de lui, et qu'il cesse un instant d'imiter. Cependant la lecture de ses ouvrages ne cause ni ennui ni fatigue; et si on le compare aux anciens historiens, il paroîtra supérieur à plusieurs d'entre eux. Tel est le jugement de Photius (1), qui n'a point sans doute voulu comprendre dans ce nombre Hérodote et Thucydide, les vrais modèles dans l'art d'écrire l'histoire; et nul auteur ne peut leur être comparé. A la rigueur, cet art commença à dégénérer aussitôt après ces grands écrivains, suivant la pensée de Théophraste, parce qu'on ne sut pas s'abstenir des ornemens superflus et éviter une élocution trop verbeuse (2). Si Xénophon n'est pas tout à fait exempt de ce défaut, il ne l'emporte pas moins sur Arrien, quoique celui-ci paroisse avoir quelquefois plus de précision.

Cette qualité du style d'Arrien est principalement remar-

(1) *Phot.* Bibl., Cod. XCII, p. 218, 219. J'ai mêlé mes observations avec celles de cet habile critique.

(2) *Alter* (Herodotus) *enim sine ullis salebris quasi sedatus amnis fluit: alter* (Thucydides) *incitatior fertur, et de bellicis rebus canit etiam quodam modo bellicum: primisque ab his* (*ut ait Theophrastus*) *historia commota est, ut auderet uberiùs, quàm superiores, et ornatius dicere.* Cicer. Orat., C. XII.

quable dans le Manuel d'Epictète, dont la rédaction lui appartient toute entière (1). Il n'est que l'éditeur des discours de morale, ou dissertations philosophiques de cet homme célèbre. Non-seulement il en conserve, autant qu'il peut, les propres expressions (2), mais encore il pousse la fidélité jusqu'à n'en pas supprimer les erreurs de faits : telles, par exemple, que le prétendu ordre d'Alexandre, à la mort d'Héphæstion, de brûler tous les temples d'Esculape (3), dont Arrien s'est bien gardé de parler dans l'histoire du prince macédonien. S'il a fait quelques changemens aux discours de son maître, c'est uniquement pour le rendre plus intelligible et éviter les vices de construction que les stoïciens se permettoient ordinairement (4). La vie d'Epictète fut sans doute écrite avec beaucoup de soin par Arrien, de même que son discours qui avoit pour titre : *Exhortation à la philosophie*, dont il ne nous reste qu'un seul fragment (5). Si le temps eût épargné ces deux écrits, on pourroit savoir comment il y avoit imité la manière de Xénophon dans ses dits mémorables de Socrate. Je crois qu'Arrien est encore l'auteur d'un traité sur la nature des comètes, dont nous avons deux assez longs fragmens, où l'on reconnoît sans peine les idées stoïciennes (6). Arrien fut un écrivain très-

(1) *Simplic.* Comm. in Epict. Enchir., p. 1.

(2) *Arrian.* Epist. ad L. Gell. in cap. diss. Epict., p. 1.

(3) *Arrian.* Dissert. Epict., L. II, C. XXII, T. I, p. 314, ex ed. Cl. *Schweighæuser.*

(4) *Apollon. Dyscol.*, L. III, p. 279, 295, L. IV, p. 200, etc.

(5) Ap. *Stob.*, Serm. CCXXXVII, p. 778. Peut-être ce fragment faisoit-il partie d'une des dissertations d'Epictète que nous avons perdues, comme le pense le savant Schweighæuser. Not. ad fragm. Epict., T. III, p. 212.

(6) Ap. *Stob.* Eclog. phys., L. I, C. XXIX et XXX. Photius en fait mention (Cod. CCL, p. 1378). C'est une bévue de Philoponus que de faire l'auteur de ce traité antérieur à Eratosthène (in *Comment.* ad Aristot. physic., p. 20). Il résulteroit de ce passage que la mesure conjecturale de la terre, attribuée à ce dernier par toute l'antiquité, appartiendroit à ce prétendu Arrien. Vid. Cl. *Heeren* de font. Eclog. *Joan. Stob.*, p. 181.

fécond; et malheureusement on a perdu la plus grande partie de ses ouvrages : le nom même de quelques-uns n'est pas parvenu jusqu'à nous (1). On se consoleroit plus facilement de la perte de ses histoires de Dion et de Timoléon, sur lesquels nous avons assez de détails, que de celle des Alaniques, des Parthiques et des Bithyniaques : il nous y auroit appris beaucoup de choses sur les mœurs et les usages des Alains (2); sur les Parthes, auxquels il avoit consacré dix-sept livres (3), et sur les Bithyniens, ses compatriotes. Il paroît qu'il travailla avec un soin particulier ce dernier ouvrage (4), et qu'il le remplit des recherches les plus curieuses (5). Il y remontoit aux temps fabuleux, et finissoit au règne de Nicomède (6), qui légua, par testament, ses Etats au peuple romain. Une perte non moins sensible est celle de ses dix livres de l'histoire des successeurs d'Alexandre. L'extrait que Photius en a laissé, justifie nos regrets, puisqu'il jette encore quelques lumières sur cette histoire, obscure par la multiplicité des évé-

(1) *Phot.*, Cod. LVIII, p. 54.

(2) L'ordre de bataille contre les Alains, imprimé à la suite de sa tactique, est évidemment un fragment des Alaniques.

(3) *Phot.*, Cod. LVIII, p. 54. Après des détails particuliers sur les Parthes, il paroît qu'Arrieo s'étoit attaché principalement au récit de l'expédition de Trejan chez ces ennemis redoutables du nom romain. Malala en rapporte no fragment et ajoute: *ὁ σοφώτατος Ἀρριανὸς ὁ χρονογράφος ἐξέθετο, ἱστορήσας, καὶ συγγραψάμενος πάντα ἀκριβῶς.* Joan. Malal. Chronogr., p. 358.

(4) *Id.*, Cod. XCIII, p. 235.

(5) Le ve. livre en est cité par l'abréviateur d'Etienne de Bysance, Hermolaüs, de la même ville, io v. *Βιθυνόπολις*. On trouve plusieurs fragmens des Bithyniaques, dans le commeotaire d'Eustathe sur Denys le Périégete, p. 57, 58, 72, 135, 140, 143, 144, 163, etc., ed. Hudson. La plus grande partie de ce commentaire est tirée d'Hérodote, de Strabon et d'Arrien. Oo ne doit pas douter qu'Eustathe n'eût encore entre les mains les Bithyniaques de ce dernier auteur. Il cite néanmoins quelques passages qui n'appartiennent pas à cet ouvrage; ils me paroissent être d'un périple de la Méditerranée, que nous avons perdu.

(6) *Phot.*, Cod. XCIII, p. 234, 235. On voit en effet, par les passages rapportés par Eustathe, qu'Arrien avoit recueilli toutes les traditions particulières à sa nation. Elle croyoit avoir le véritable Achéron, et y transportoit la descente d'Hercule aux enfers, suivant Euphorion de Chalcis et Andron de Téos, ap. *Schol. Apollon.* ad L. II Argon., v. 352, 353.

nemens et par toutes les vicissitudes dont elle est remplie. Peut-être sera-t-on moins fâché de n'avoir pas conservé la vie de Tillibore, qui, non content d'exercer ses brigandages aux environs du Mont-Ida, en Mysie et dans une partie de l'Asie Mineure, osa infester d'autres provinces de l'empire romain (1). Cependant il est assez remarquable que la même main ait écrit les exploits d'Alexandre et les gestes de Tillibore. Que de rapports ne devoit-il pas y avoir entre ces deux héros? Ce nom seroit-il donc ici impropre à l'égard du dernier, parce qu'il n'a pas fini sa carrière à Rome, comme le dernier la termina à Babylone? Tout n'a dépendu que du plus ou moins de moyens. Arrien avoit-il fait ces réflexions, et son dessein étoit-il de fournir l'idée d'une pareille comparaison, en écrivant la vie de Tillibore? Je ne le pense point; il n'étoit pas assez dégagé des préjugés ordinaires, comme on s'en aperçoit par la lecture de son ouvrage sur Alexandre, dit le Grand. Nous avons encore de cet auteur le périple du Pont-Euxin, dont il décrit exactement les côtes, ayant été à portée de les bien connoître. Il ne manque pas d'y rappeler à Hadrien que Xénophon, ce prince et lui, avoient considéré, avec plaisir, de Synope, cette mer orageuse (2). La vanité s'attache aux moindres rapprochemens. Arrien, militaire, courtisan et homme de lettres, n'a garde de les négliger. Il avoit aussi dédié un traité sur l'art de la guerre (3) au même empereur, savant tacticien (4), sans être guerrier. Ce traité est perdu; mais il nous en reste un, écrit la vingtième année de son règne (5) par Arrien, lequel roule principalement sur les exercices de la cavalerie.

(1) *Lucian.* Alexand. sive Pseudom., § 11, op. T. II, p. 209.
(2) *Arrian.* peripl. Pont-Euxin. init. ex ed. Blanc., p. 113.
(3) *Arrian.* Tactic. ed. Blanc., p. 74.
(4) *Dio Cass.*, L. LXIX, § 5. *Spartian.* vit. Hadr., p. 81.
(5) *Arrian.* Tact., p. 97.

Cependant nous n'aurions point encore une juste idée du mérite de ce laborieux écrivain, si son ouvrage concernant Alexandre n'eût pas été sauvé (1). Le titre en est le même que celui adopté par Xénophon pour sa retraite des Dix-Mille (2). Comme lui, Arrien partage en sept livres l'expédition d'Alexandre. Il ne commence qu'à la mort de Philippe. Ensuite viennent la guerre contre les Thraces, la campagne au delà du Mont-Hémus, et le siége de Thébes. Encouragé par ses succès, le prince macédonien traverse l'Hellespont, pour tenter la conquête du monde. Il auroit fallu débuter par-là, afin d'être parfaitement conforme à Xénophon. Celui-ci, après avoir exposé, avec autant de clarté que de précision, le dessein du jeune Cyrus, et les moyens qu'il prit pour s'emparer de la couronne d'Artaxerxès son frère, suit sa marche jusqu'à Cunaxa, et nous apprend l'issue de la bataille de ce nom. Tous ces faits sont renfermés dans le premier livre; et l'objet des six autres est la retraite des Dix-Mille, qui se termine à leur retour dans la Troade. C'est donc une seule expédition, et Alexandre en fit plusieurs, soit avant son départ, soit après s'être assis sur le trône des Perses. Sa vie ne doit être regardée que comme une suite non interrompue d'entreprises; il en méditoit de nouvelles, lors-

(1) Le texte en est entier, à l'exception d'une lacune assez considérable au VII[e]. livre. Du temps de Photius elle n'existoit pas : cet écrivain y avoit lu le renvoi des vétérans en Macédoine, l'ordre donné à Antipater de venir en Asie avec un corps de troupes, la fuite d'Harpalus et la mort d'Hephæstion (Bibl., Cod. XCI, p. 213). Dans ce passage il étoit aussi question de la réconciliation d'Eumènes et d'Hephæstion, etc... Le Ms. de la Bibliothèque nationale, N°. 583, apporté du Levant par l'abbé Sevin, et qui n'a pas été collationné entièrement, offre la même lacune, d'environ 15 lignes. On la trouve encore, sans aucune différence, dans huit autres Mss. de cette Bibliothèque, excepté celui coté 1754, où il y a ἀντιπαρῆεν pour ἀντὶ que portent tous les autres. Le dernier éditeur, M. Schmieder, a très-bien discuté tout ce qui regarde cette lacune. *Not.* ad Arrian., p. 441, 442.

(2) Ἀνάβασις, *ascensus*. Ce terme me paroît convenir mieux à l'expédition des Dix-Mille, qu'à celle d'Alexandre.

qu'il

qu'il mourut loin de sa patrie. « La marche des Dix-Mille, » contre le roi Artaxerxès, dit Arrien, le sort malheureux de » Cléarque et de ses compagnons (1), le retour des autres, » sous la conduite de Xénophon, sont bien plus célèbres à » cause de cet écrivain, que les exploits d'Alexandre, qui » toutefois n'eut pas besoin de vaincre, en fuyant le grand » roi, ceux qui l'empêchoient d'arriver jusqu'à la mer (2). » Certes rien n'égaloit la célébrité des actions d'Alexandre; et la vanité d'Arrien lui fait ici illusion, ou il n'est pas de bonne foi. Au reste, il n'y a guère de rapports entre Alexandre et les Dix-Mille. Sans chercher à en trouver quelques-uns, Arrien auroit dû simplement écrire l'histoire de ce prince en la commençant par sa naissance, son éducation, ses premières inclinations; en un mot, par tout ce qui pouvoit nous faire connoître son cœur et son esprit; il n'importoit pas moins de nous apprendre l'état où Alexandre trouva la Macédoine en succédant à son père, et quel étoit celui de la Perse et de l'Orient, lorsqu'il résolut de les conquérir. Ces détails sont des préliminaires qu'exige impérieusement le sujet. En les supprimant tous, Arrien a donc sacrifié notre instruction et son devoir à la manie puérile de l'imitation.

Cet historien, après avoir rapporté dans sa préface les raisons qui l'ont engagé à suivre, de préférence, Ptolémée et Aristobule, ajoute qu'il a cependant choisi les choses qui lui paroissoient les plus dignes de foi et de mémoire. « D'autres, » dit-il ensuite, ont traité le même sujet, mais aucun ne l'a » fait avec assez d'étendue, ou bien ils ne s'accordent pas entre » eux. Selon moi, Ptolémée et Aristobule méritent d'autant

(1) Vingt-cinq officiers et deux cents soldats mis à mort par la perfidie de Tissaphernes. *Xenoph.* Exped., L. II, C. XXII et XXIII.

(2) *Arrian.* Exp. Alex., L. I, C. XII.

» plus de confiance, qu'ils ont accompagné Alexandre dans » toutes ses expéditions, et qu'il auroit été fort honteux au premier, devenu lui-même roi, de mentir. L'un et l'autre n'écrivirent qu'après la mort d'Alexandre, lorsque ni la crainte » ni l'intérêt, comme il arrive en d'autres temps, ne pouvoient » plus les guider. Différens écrivains ont raconté des choses que » j'ai cru devoir être conservées, par l'unique raison qu'étant » relatives à Alexandre elles sont croyables. Du reste, si l'on » est surpris qu'il me soit venu dans l'esprit de composer cet » ouvrage, après tant d'autres, sur le même sujet, on n'a qu'à » les parcourir, ensuite lire le mien, et l'étonnement cessera (1). » Xénophon n'auroit pas certainement tenu un pareil langage, qui fut inconnu aux grands écrivains de l'antiquité. Mais la vanité étoit la maladie du siècle d'Hadrien; et depuis cet empereur, aussi vain que bizarre, jusqu'au moindre sophiste, tous furent plus ou moins atteints de cette épidémie littéraire. Pour s'en préserver, il auroit fallu dédaigner une réputation éphémère ou trop prématurée, et certes un pareil courage n'appartient pas au commun des hommes, toujours foible et lâche, en raison de son intérêt ou de sa vanité. Arrien fut perverti par l'esprit de son siècle. Après s'être plaint de ce qu'Alexandre n'avoit pas eu, comme Achille et plusieurs autres bien moins illustres, un écrivain digne de lui, il ajoute: « C'est pourquoi j'ai entrepris cette histoire, ne me croyant » pas incapable de célébrer les actions d'Alexandre. Faut-il » que je parle de moi? je n'ai pas besoin de rappeler ici mon » nom, qui certainement n'est point inconnu. J'en dis autant

(1) *Arrian.* Præf. in fin. ὅτῳ θαυμαζέτω. J'avoue qu'il ne faut rien changer dans ces mots, et ne point y mettre de négation, comme je l'avois d'abord pensé. Mais cet hellénisme ne pouvant se rendre en français, sans nuire à la clarté, j'ai traduit comme s'il y avoit une particule négative.

» de ma patrie, de ma naissance, des magistratures que j'ai » exercées dans mon pays : tout cela, ainsi qu'une éducation » brillante, ne m'a pas manqué. De plus, je m'estime parmi les » premiers écrivains de la Grèce ce qu'Alexandre est parmi les » capitaines (1). » Quel délire de l'amour propre! Amyntian tenoit un semblable langage, à peu près dans le même temps. Une chose cependant qu'on ne peut tout à fait blâmer dans cette préface d'un homme aussi enthousiaste que vaniteux (2), c'est d'avancer que rien de ce qu'on raconte d'Alexandre n'est incroyable. En effet, tout étoit extraordinaire dans ce prince, capable d'exécuter ce que les autres n'auroient pu même concevoir. Au reste, Arrien mérite des éloges pour avoir remonté aux écrivains contemporains, et pris pour base de son ouvrage les mémoires de Ptolémée et d'Aristobule.

Lorsque cet écrivain composa l'histoire d'Alexandre, il étoit encore jeune (3), dans l'âge où l'on est le plus séduit par la gloire des conquérans. Ne soyons donc pas étonnés de lui entendre dire : « Quoique je me sois permis de blâmer quel- » ques actions d'Alexandre, cependant je ne rougis pas de » paroître son admirateur. Je n'ai désapprouvé ses actions » que par amour de la vérité et pour le bien des hommes. » Aussi n'ai-je pas entrepris cet ouvrage sans la providence » divine (4). » Toujours de l'enthousiasme, même lorsqu'Ar-

(1) *Arrian.* Exp., L. I, C. XII.

(2) Mallebranche prétend que presque toutes les préfaces ne sont point conformes à la vérité ni au bon sens. Celle d'Arrien ne dément pas tout à fait cette observation. En général, l'amour propre des auteurs se met si fort à son aise dans une préface, que rien n'y doit surprendre. (Voyez Recherche de la vérité, L. II, p. VI, et Chap. VI, *de la préoccupation des commentateurs*). On ne sauroit trop lire et méditer tout ce que l'illustre auteur dit sur la vanité des savans, dans cet excellent chapitre.

(3) *Phot.*, Cod. XCIII, p. 236.

(4) .. Ἐφ' ὅτῳ ὡρμήθην, οὐδὲ αὐτὸς ἄνευ θεοῦ, ἐς τήνδε τὴν ξυγγραφήν. Paroles qui terminent son histoire d'Alexandre (L. VII, C. XXX). Je traduis θεὸς par providence divine, suivant les idées d'Epictète (Serm. II, C. XIV, S. III, C. XXVI, etc.) adoptées par Arrien.

rien proteste d'avoir rempli son devoir d'historien. On ne peut lui refuser la justice de s'en être souvent acquitté; et il mérite, à bien des égards, le surnom de *Philalèthe*, ou ami de la vérité, qu'un auteur grec lui donne (1). Pour l'ordinaire, Arrien n'adopte point un fait sans examen, et sa critique est presque toujours judicieuse. Il décrit avec beaucoup de clarté les marches, les batailles et toutes les opérations militaires, qui la plupart sont racontées par les autres historiens d'une manière incomplète, ou inintelligible. Par tout on reconnoît l'auteur de l'excellent traité de tactique qui porte son nom (2), et l'on juge facilement que sa théorie étoit le résultat d'une pratique éclairée. D'ailleurs Arrien s'est attaché à faire connoître moins le prince ou l'homme, que le guerrier ou le conquérant; et on s'aperçoit de la peine qu'il éprouve en rapportant les faits qui ne sont point à l'avantage du premier : il semble même glisser sur ce qu'il ne peut raisonnablement excuser ou présenter sous des couleurs favorables. Photius dit qu'Arrien est l'écrivain qui a traité le mieux l'histoire d'Alexandre (3), et le plus loué toutes ses bonnes qualités (4). Cependant on connoîtra moins par lui les vices ou les vertus, les goûts et les mœurs de ce conquérant, que dans sa vie écrite par Plutarque. L'un et l'autre ont exécuté leurs ouvrages d'après des vues différentes, et conformément au titre que chacun a donné au sien.

Malgré l'envie qu'Arrien a d'imiter, en tout, Xénophon, il s'est bien gardé de trop multiplier les harangues, ou d'en

(1) *Æneas Gaz.* Theophrast., p. 23.

(2) « La Tactique d'Arrien est bien d'une » grande beauté, etc. » *Guischardt*, Mém. milit. sur les Grecs et les Romains, Préf., p. XXXVIII.

(3) *Οὗτος δὲ συντάττει πάντων ἄμεινον καὶ τὰ κατὰ Ἀλέξανδρον τὸν Μακεδόνα.* *Phot.*, Cod. LVIII, p. 54.

(4) *Ἐπαινεῖ δὲ αὐτὸν ἐπὶ πάσαις σχεδόν τι ταῖς ἀρεταῖς ὡς τὰ μάλιστα ὁ συγγραφεύς.* *Phot.* Bibl., Cod. XCI, p. 213. Photius avoit lui-même une haute idée des vertus d'Alexandre, surtout de sa bienfaisance et de sa générosité. *Epistol.* XLVI, p. 101.

rapporter autant que cet écrivain se l'est permis dans sa retraite des Dix-Mille. Le discours qu'Arrien met dans la bouche de Cœnus, portant la parole au nom des soldats macédoniens accablés de fatigues et rassassiés de gloire, m'a paru très-sensé et assez pathétique (1). La réponse d'Alexandre, quoique d'un autre genre, n'est pas moins remarquable (2); et certes Arrien, comme l'avance Photius, n'étoit pas dépourvu des talens oratoires nécessaires au grand art de bien écrire l'histoire (3). On lui reproche quelques digressions; mais il est bien rare à un homme aussi savant que lui de résister au plaisir d'en faire. Celle sur les ponts militaires des Romains est absolument déplacée (4). Ce qu'Arrien dit sur le culte d'Hercule, sur les différens Bacchus, etc., peut se lier davantage à son sujet, sans néanmoins en éclaircir aucun point essentiel. Arrien s'aperçut probablement de l'abus de pareilles digressions, puisqu'il rassembla, dans un livre intitulé les *Indiques*, des détails précieux sur les mœurs et les usages des Indiens, et y inséra l'extrait de l'importante relation du voyage de Néarque. Ce livre est le complément de l'expédition d'Alexandre, et peut en être regardé, en quelque sorte, comme le huitième livre. Cependant, au lieu de l'atticisme qu'on remarque dans celui-ci, Arrien emploie dans ses Indiques, par envie d'imiter les anciens, le dialecte ionique, qui, de son temps, n'étoit plus en usage (5). Prendre pour modèle un

(1) *Arrian.*, L. v, C. xvii.

(2) Je l'ai traduit dans la iiie. section.

(3) Vid. *Cicer.* de Oratore, L. ii, C. xii. *Id.*, de Legib., L. i, C. ii. *Quintilian.* Institut. Orator., L. x, C. i, etc...

(4) *Arrian.*, L. v, C. xvii.

(5) *Cum ætate ejus* (Arriani) *nec Atticismus nec Ionismus, qualem affectabant scriptores in usu foret, etc.* Salmas. de Hellenist., p. 83. Les copistes ont fort altéré le dialecte des Indiques; pour le rétablir, il faudroit être assuré de quel espèce d'ionisme Arrien s'est servi; puisque l'on sait qu'il n'étoit pas le même partout, et qu'il avoit subi différens changemens. *Herod.*, L. i, C. 142. Vid. *Gisb. Koen*, not. ad *Gregor.* Corinth. de dial., p. 233.

écrivain, n'est pas emprunter jusqu'à ses expressions; il faut bien saisir sa manière, et non copier servilement son style, l'esprit d'autrui n'étant jamais le nôtre. Longin, après avoir comparé l'imitateur à la prêtresse d'Apollon, ajoute : « Ces » grandes beautés que nous remarquons dans les anciens, sont » comme autant de sources sacrées d'où s'élèvent des vapeurs » heureuses qui se répandent dans l'ame des imitateurs (1). » Celle d'Arrien ne s'en est pas tellement remplie qu'il puisse être comparé à ces anciens. Néanmoins « son ouvrage, quoique » composé long-temps après que la Grèce eut perdu sa liberté, » et dans un siècle où le génie et le goût étoient sur leur déclin, » n'est pas indigne des plus beaux jours de la littérature grec- » que (2). » Si Arrien ne ressemble pas entièrement à Xénophon, du moins a-t-il avec lui bien des rapports. Philosophe religieux, général expérimenté, bon écrivain, narrateur fidèle et sage critique, Arrien mérite, malgré ses défauts et ses préventions, le premier rang parmi les historiens d'Alexandre qui nous restent, et, presque toujours, il doit l'emporter sur eux quand il s'agit d'opérations militaires; elles ne sont complètes que dans son ouvrage, et lui seul a su les raconter. Ajoutons qu'après Arrien l'art historique déchut de plus en plus chez les Grecs, et fut presque oublié chez les Romains.

Ce peuple, toujours occupé de guerres étrangères ou de ses propres dissentions, connut assez tard l'histoire des autres nations : mais il ne dédaigna point autant que les Grecs de s'en instruire; et dès que l'étude des lettres commença à fleurir à Rome, leurs ouvrages s'y répandirent, et entre autres celui de Clitarque sur Alexandre (3). Quinte-Curce en tira les

(1) *Longin.* de Sublim., C. xi.

(2) *Robertson*, Recherches sur l'Inde ancienne, § 1, p. 29, tr. fr.

(3) Cicéron écrivoit à Cælius Rufus .. .. *quo in loco* (apud Issum) *sæpe, ut ex te audivi, Clitarchus tibi narravit, Darium ab Alexandro superatum, etc.* Epist. ad Famil., L. 11, Ep. 10. Clitarque et Onési-

matériaux du sien, ou peut-être le traduisit-il, du moins en grande partie. D'ailleurs, il est fort douteux qu'il soit le premier auteur latin qui ait écrit la vie de ce prince. L'âge même de Quinte-Curce a été jusqu'à présent une sorte d'énigme que les critiques ont cherché à deviner. Un passage offre quelque lumière sur cet objet. Après avoir parlé de la manière dont s'apaisèrent les premiers troubles auxquels la mort d'Alexandre donna lieu, Quinte-Curce continue en ces termes: « Mais approchoit déjà le temps marqué par les destins, où » les guerres civiles éclatèrent parmi les Macédoniens. La » royauté ne souffre point de partage, et plusieurs la convoi- » toient. Ils réunirent d'abord leurs forces; ils les divisèrent » ensuite. Ayant surchargé le corps de l'Etat, ils débutèrent » par en paralyser les membres; et cet Empire, qui avoit » pu exister sous un seul, tomba dès que plusieurs voulurent » le soutenir. C'est donc avec raison que le peuple romain » reconnoît devoir son salut à un prince qui, comme un » nouvel astre, lui apparut dans cette nuit qu'on croyoit la » dernière de toutes. Le lever de cet astre, non celui du so- » leil, rendit le jour au monde, qui alloit se plonger dans les » ténèbres. Certes les membres privés de leur chef étoient li- » vrés à la discorde. Que de torches n'éteignit-il pas alors! Que » d'épées ne fit-il pas remettre dans le fourreau! Quel orage » ne dissipa-t-il point en ramenant tout à coup la sérénité! » Et non-seulement l'Empire renaît, mais encore il devient » florissant. Si les destins n'en sont pas jaloux, puisse notre » siècle et tous les autres, du moins une longue suite de » générations, conserver la maison régnante (1)! » Le ton de flatterie et de bassesse qui règne dans cette digression,

crite sont les deux historiens d'Alexandre, surtout le premier, dont Pline paroît s'être le plus servi.

(1) *Quint. Curt.*, L. x, C. ix.

nous montre d'abord que l'auteur a vécu sous les premiers Césars, où le passage de la liberté à la servitude avoit flétri d'autant plus les ames, qu'il fut accompagné d'horribles proscriptions. La terreur qu'elles inspirent fait perdre au commun des hommes toute idée de justice, de vertu et de gloire. Mais ce que Quinte-Curce dit de la famille qui étoit alors sur le trône, ne convient qu'à celle d'Auguste. On reconnoît assez clairement dans son récit les dissentions qui suivirent le meurtre de Caligula, et les circonstances de l'avénement de Claude à l'empire (1). Des trente successeurs immédiats de ce dernier prince, aucun n'offre la même application. Vespasien, sur lequel on a beaucoup insisté (2), ne peut y avoir donné lieu; car il fut le premier empereur de sa race. Quoique les critiques aient beaucoup multiplié les conjectures sur ce sujet, la plupart ont fini néanmoins par adopter l'opinion qui place Quinte-Curce sous le règne de Claude (3). Quelques-uns abusant des argumens négatifs tirés du silence absolu de l'antiquité sur cet historien, ont imaginé de le faire vivre sous Constantin (4) ou sous Théodose-le-Grand (5). Ce dernier monta sur le trône, l'an 379 de J.-C.; or la monarchie des Parthes, dont Quinte-Curce parle comme existante de son temps (6), avoit été détruite par les Perses, 153 ans auparavant (7). D'autres écrivains sup-

(1) *Joseph.* Ant. jud., L. XIX, C. III. *Sueton.* vit. Claud., C. X.

(2) *Ger. Voss.* de Hist. Lat., L. I, C. XXVIII, p. 146-152.

(3) *Just. Lipsius* ad Tacit. Ann., L. XI, C. XX. *Mich. le Tellier*, Præf. in Curt. *Tillemont*, Hist. des Empereurs, T. I, p. 251. *Dubos*, Réfl. crit. sur la poésie, seconde partie, § 13. *Tiraboschi*, Storia della litteratura Italiana, T. II, p. 149, etc.

(4) *Bagnolo*, della gente Curzia et dell' età di Q. Curzio, etc... Bonon., 1741. Les conjectures frivoles de cet écrivain ont été adoptées par M. Cunze dans les prolégomènes de son édition de Q. Curce. Helmstad, 1795.

(5) *Gasp. Barthii* not. ad *Claudian.* I, in Rufin. 275.

(6) *Ille*, (Alexander) *jam Ecbatana pervenerat caput Mediæ: urbem hanc nunc tenent Parthi, eaque æstiva agentibus sedes est.* Quint. Curt., L. V, C. VIII.

(7) L'an 226 de J.-C., *Longuerue*, Annal. Arsac., p. 53.

posent

posent même que son ouvrage n'est point authentique, et qu'il a été composé par quelque faussaire du treizième ou du quatorzième siècle. En vérité, c'est faire à ces siècles bien de l'honneur, aux dépens du goût et de la raison. Mais, pour en revenir aux idées absurdes du P. Hardouin, le style, me dira-t-on peut-être, ne décide pas toujours de l'âge d'un écrivain; Lactance n'étoit-il pas disciple d'Arnobe? cependant, quelle différence entre eux? Muret écrivoit beaucoup mieux qu'Aulu-Gelle, et ce grammairien lui est antérieur de quatorze siècles. Nous choisissons les exemples les plus frappans et nous répondons que Lactance a préféré Cicéron à son maître, et que Muret a été un des plus habiles copistes des Anciens qui aient existé depuis la renaissance des lettres; que l'un et l'autre sont de simples imitateurs, et que Quinte-Curce ne l'est point, ou que du moins nous n'avons plus son modèle. Comme Sénèque, il a beaucoup d'esprit, mais ce n'est pas le même genre. Tous deux vécurent au temps où le bon goût s'étoit déjà perdu, et ils prirent celui de leur siècle (1). L'un et l'autre avoient des défauts agréables et capables de séduire. En applaudissant à leurs talens, on désireroit néanmoins qu'ils eussent été guidés par le jugement d'autrui (2). Quinte-Curce ressemble encore à Sénèque, en ce qu'on trouve dans son ouvrage, malgré tous ses défauts, beaucoup de choses dignes, les unes d'approbation et les autres d'admiration; il suffit d'y apporter du discernement : et plût à Dieu qu'il en eût eu lui-même (3)!

Ces grâces propres à tous les objets et qui appartiennent exclusivement aux écrivains classiques et originaux, ne

(1) ... *Ut fuit illi viro ingenium amœnum, et temporis ejus auribus accommodatum.* Tacit. Annal., L. XIII, C. III.

(2) *Velles eum suo ingenio dixisse, alieno judicio.* Quintil. Instit., L. X, C. I.

(3) *Multa enim, ut dixi, probanda in eo, multa etiam admiranda sunt; eligere modo curæ sit, quod utinam ipse fecisset.* Ibidem.

peuvent être refusées à Quinte-Curce. On trouve chez lui des métaphores heureuses, des expressions pittoresques et quelquefois énergiques. Il a une imagination féconde et qui ne manque pas de chaleur; toujours de l'élégance ou du brillant; enfin, on ne peut lui refuser un coloris assez soutenu, de la noblesse et en quelques endroits de l'élévation : voilà ce qui achève de caractériser cet auteur plein de charmes. Son style n'est point décousu, ou plutôt brisé, comme celui de Sénèque, que Caligula comparoît, avec raison, à du sable sans chaux. La phrase de Quinte-Curce est, au contraire, nombreuse et périodique. Il possède l'art difficile des transitions, et ne néglige jamais la liaison des idées; mais son élocution est trop asiatique. Quoiqu'il soit clair, il est quelquefois diffus. Il ne sait pas s'arrêter, et méconnoît cette juste mesure sans laquelle, dit Quintilien, rien n'est louable ni salutaire (1). Son abondance dégénère en un luxe qui gâte ses tableaux. Il les surcharge de couleurs trop vives ou peu naturelles. Dans quelques endroits il brille de traits moins éclatans que semblables aux feux légers que certains animalcules répandent dans les ténèbres (2). Il n'est pas exempt de toute emphase, et se permet souvent des hyperboles. En général, sa diction est trop poëtique, et les fleurs y sont répandues avec une trop grande profusion. « Rien » n'est plus agréable, dit Cicéron, en parlant des commen» taires de César, qu'une simple et noble précision dans l'his» toire (3). » Mais le bel esprit, la regardant comme trop nue, veut l'habiller, l'orner de broderie et la *friser* (4). Ce qui arrive

(1) *Sed et copia habet modum, sine quo nihil nec laudabile, nec salutare est.* Quintil., L. XII, C. X.

(2) *Lucent igitur hæc citra solem, ut et quædam exigua animalia igniculi videntur in tenebris.* Ibidem.

(3) *Nihil est in historia pura et illustri brevitate dulcius.* Cicer. de Clar. orat., § 75.

(4) *Fénélon*, Lettre à l'Académie Française sur l'éloquence, § VIII.

à Quinte-Curce, en racontant les exploits d'Alexandre; c'est souvent Hercule paré des atours de sa maîtresse.

Une éloquence pleine d'esprit et surchargée d'ornemens, qui s'embarrassoit peu de toucher ou de convaincre, avoit passé de l'Asie à Athènes. Après avoir, comme un astre malfaisant, répandu de toute part la contagion (1), elle vint à Rome, et séduisit la jeunesse de cette ville. Dès-lors l'usage des déclamations fut général, et acheva de corrompre le goût. On ne prit plus de plaisir qu'au vain bruit des applaudissemens. De là naquit l'amour désordonné des amplifications; on enfla de mille pages un stérile volume (2). Cette décadence des lettres, qui accompagne toujours la perte des mœurs (3), ne se fait déjà que trop sentir dans l'ouvrage de Quinte-Curce. On y retrouve l'élocution asiatique, et ses harangues sentent quelquefois le déclamateur : la plupart sont trop longues et trop étudiées; il y blesse les convenances. Darius parle en rhéteur grec; et Philotas a l'air d'un philosophe stoïcien. Quinte-Curce peint néanmoins avec plus de vérité les mœurs anciennes de la Grèce dans le discours de Charidème (4); et on reconnoît sans peine la manière de voir et de penser des Scythes, dans celui qu'il fait prononcer à leurs députés (5). Ce dernier morceau est peut-être son chef-d'œuvre, quoiqu'il ne s'y soit pas assez oublié. Ce qu'il fait dire aux différens personnages introduits sur la scène, manque rarement d'intérêt, et ils ont quelquefois du pathétique; mais l'esprit gâte tout. Quinte-Curce aime trop le sien (6); il s'y abandonne dans les descriptions, qu'il multiplie sans nécessité. Ses tableaux de-

(1) ... *Velut pestilenti quodam sidere, adflavit.* Petron. Satyr., C. I.

(2) *Juven.*, Sat. VII, v. 98-101.

(3) *Pseudo Tacit.* dial. de Orator., C. XXVIII, XXIX.

(4) *Quint. Curt.*, L. III, C. II.

(5) *Quint. Curt.*, L. VII, C. VIII.

(6) ... *Et nimium amator ingenii sui*, comme Quintilien le dit d'Ovide, Instit., L. X, C. I.

viennent infidèles, en voulant les faire brillans; confus, en cherchant à les rendre riches. Quinte-Curce paroît n'avoir jamais eu l'idée de cette *vénusté*, ou beauté simple qui rejette tout ce qui est superflu, comme nuisant essentiellement à l'objet. Que de détails inutiles surchargent la description du cours du fleuve Marsyas (1), et celles du Pasitigris, du Zioberis (2), etc. En les lisant, on se rappelle ces vers d'un grand maître:

Tout doit tendre au bon sens; mais pour y parvenir
Le chemin est glissant et pénible à tenir:
Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt on se noie;
La raison pour marcher n'a souvent qu'une voie (3).

Voilà ce qu'on méconnut bientôt à Rome; on s'y tourmenta en plus d'une manière pour se frayer de nouvelles voies; et Sénèque avec sa malheureuse facilité triompha du goût et de la raison (4). On abusa de tout, et le style sentencieux devint une sorte d'épidémie dont Quinte-Curce ne put se préserver. La plupart de ses maximes ont cependant le mérite de la justesse : elles sont exprimées élégamment et assez bien amenées; mais quelques-unes ont trop de subtilité : d'autres sont à peu près inutiles, le lecteur les faisant de lui-même. Peu d'historiens, depuis Quinte-Curce, ont été sobres de réflexions; et presque tous paroissent avoir ignoré que leur devoir ne consiste qu'à inspirer, par une narration pure, la

(1) *Quint. Curt.*, L. III, C. I.

(2) *Quint. Curt.*, L. V, C. III, L. VI, C. IV.

(3) *Boileau*, Art poëtique, L. I, v. 45-48.

(4) ... *Omnes vicit infelix L. Annæi Senecæ facilitas*; dit le P. Brotier, dans son supplément au XXXVe. Chap. du dial. sur les Orateurs, attribué à Tacite. Ce savant n'y fait que copier, ou plutôt métaphraser le jugement de Quintilien sur Sénèque.

plus solide morale, sans moraliser, et qu'ils doivent éviter les sentences comme des écueils, dit l'illustre Fénélon (1).

L'élément de l'histoire est la vérité, et il ne souffre rien d'hétérogène. Quinte-Curce auroit dû s'en convaincre davantage. « Certes, dit-il, j'écris plus de choses que je n'en crois, » ne pouvant me résoudre, ni à affirmer ce que je regarde » comme douteux, ni à supprimer tout ce qu'on m'a transmis (2). » Ce langage étoit celui des historiens de son siècle, lorsqu'ils vouloient mentir sans se compromettre (3). Au surplus, cet aveu de sa part montre son peu de discernement, et combien il a négligé les règles de la critique. En parlant du danger auquel s'exposa si témérairement Alexandre dans la ville des Oxydraques, et du combat qui en fut la suite, Quinte-Curce ajoute : « Ptolémée, qui régna depuis, se trouva dans » cette mêlée, s'il faut en croire Clitarque et Timagène. Mais » lui-même, quoique jaloux de sa propre gloire, a écrit qu'il » étoit alors absent, ayant été détaché pour une expédition » particulière : tant a été grande l'insouciance, ou, ce qui » n'est pas un moindre vice, la crédulité de ceux qui ont » rassemblé les monumens anciens de l'histoire (4). » Ce motif auroit dû naturellement engager Quinte-Curce à les examiner; mais connoissant les sources, il n'a pas pris la peine d'y puiser, et s'est presque toujours fié au récit de Clitarque, comme on le verra dans le cours de cet ouvrage. Le caractère de cet auteur avoit beaucoup de rapport avec le sien; l'un et l'autre s'embarrassoient moins de démêler le faux d'avec le vrai, que de faire briller leur esprit. D'ailleurs Quinte-

(1) Lettre à l'Académie Française sur l'éloquence, S. VIII.

(2) *Quint. Curt.*, L. IX, C. I.

(3) ... *Illi* (historici) *cum multa mentiri sunt ad arbitrium suum, unam aliquam rem nolunt spondere : sed adjiciunt, penes auctores fides erit.* Senec. Quæst nat., L. IV, C. III.

(4) *Quint. Curt.*, L. IX, C. V.

Curce vivoit dans un temps où, suivant Sénèque, les historiens vouloient acquérir de la réputation par des fables, et réveiller sans cesse l'attention publique par du merveilleux. Ils connoissoient le goût de la multitude pour le mensonge (1), et Quinte-Curce ne s'est que trop conformé à leur exemple. Il aime à raconter des faits peu croyables, et surtout à les accompagner de circonstances pleines d'exagérations, et quelquefois hors de toute vraisemblance. Il veut jeter dans l'étonnement, sur le compte de son héros, en se faisant admirer lui-même. On ne sauroit donc être trop en garde contre les charmes de son style; et aucun écrivain de l'Antiquité ne doit être lu avec plus de précaution. Son ignorance en tactique le rend souvent inintelligible dans le récit des batailles, où il commet encore bien des fautes inexcusables. Il ne parle que d'une manière vague et obscure des saisons dans lesquelles sont arrivés les différens événemens; il ne fait pas mention des années, et ne les désigne même pas (2). De son inexactitude naît un désordre qui empêche de bien saisir le fil de la narration. Il s'embarrasse encore moins de la géographie, et son ouvrage fourmille d'erreurs sur cette matière (3), comme

(1) ... *Et opus suum fieri populare non putant, nisi mendacio adsperserint.* Senec. Quæst. nat., L. VII, C. XVI.

(2) En parlant de la marche d'Alexandre dans l'intérieur de la Perse, après la prise de Persépolis, il dit que cela arriva *sub ipsum vergiliarum sidus*, L. VI, C. XII. Etoit-ce au lever ou au coucher des Pleïades; la différence est néanmoins remarquable. Je ne cite que cet exemple parmi beaucoup d'autres. Vid. *Joan. Cleric.* Ars crit., T. II, p. 504.

(3) *De Curtio non laboramus, sæpe in geographicis aberrante.* Cellar. Geogr. antiq., T. II, p. 3. *Immania etiam sunt peccata, quæ in eam* (geographiam) *admisit Curtius. Cleric.* Ars crit., T. II, p. 433. *Geographiæ nonnunquam et historicæ rationes turbasse; parum scienter in prœliis describendis fuisse versatum; non satis accurato delectu vera discrevisse a falsis; speciosa magis, quam certiora, sectatum esse; sententiarum aculeos affectasse plusculum; descriptionibus quandoque poëticos flores, orationibus declamatoriam adspersisse.* Le Tellier, Præf. edit. Curt. ad us. Delph. Il faut l'avouer; c'est un des éditeurs qui ait jugé son auteur avec plus d'impartialité.

nous le montrerons dans la suite. Il paroît même n'avoir aucune idée de l'astronomie, ou du moins s'exprime-t-il avec beaucoup d'ambiguité sur les notions les plus communes de cette science (1). On ne peut lui refuser d'avoir rapporté avec assez de fidélité des détails précieux sur les mœurs, les usages, les lois même des Macédoniens; mais il oublie bien des événemens, ou en néglige quelquefois les particularités les plus essentielles (2).

Malgré ces fautes et ces omissions, Quinte-Curce n'est point un historien aussi méprisable que quelques critiques ont cherché à le persuader. L'idée qu'il donne d'Alexandre est parfaitement juste : « Ce n'est jamais le parti le plus sage » qu'il lui fait prendre, c'est toujours le plus héroïque et le » plus hasardeux : le péril a des charmes pour lui; ce n'est » pas les conquêtes qu'il aime, c'est la gloire de conquérir ». Voilà certainement le caractère de ce prince : pourquoi blâmer Quinte-Curce de nous l'avoir tracé? On l'accuse encore d'avoir fait son héros plus aventurier qu'ambitieux, et « donné par là sujet de douter si c'est un roman ou une » histoire qu'il nous a laissée, la vraisemblance n'y étant pas » assez ménagée (3). » Alexandre étoit capable de concevoir et d'exécuter les desseins les plus extraordinaires. Il avoit le génie des grandes choses et cette force d'ame qui rend tout possible. Il sort absolument de la classe ordinaire; et rien de ce qu'on raconte de lui n'est douteux, que ce qui arrive au commun des hommes. On ne doit pas le juger par deux ou trois actions, où il s'oublia au point de prendre une témérité aussi ridicule qu'inutile, pour de la bravoure. Quand on est

(1) Vid. *Quint. Curt.*, L. IX, C. X. Rem. de M. Dupuy, Acad. des Inscr., Hist., T. XXIX, p. 324.

(2) *Freinshem*, not. in lib. IX, C. I.

(3) *Rapin*, Réflexions sur l'histoire, § XXV.

avide de gloire, les méprises sont aisées, et on change de rôle sans s'en apercevoir. D'ailleurs, si Quinte-Curce paroît quelquefois susceptible d'enthousiasme, on doit le lui pardonner. « Comme son illusion sur son héros étoit sans intérêt, elle est » exempte de bassesse, dit très-bien un écrivain moderne (1). » Mais nous ne l'approuvons pas lorsqu'il ajoute que Quinte-Curce a manqué de philosophie, et non pas de sincérité. Le vrai philosophe dispense avec justice le blâme et la louange; il n'excuse ni ne dissimule aucune action véritablement condamnable au tribunal de la postérité. Quinte-Curce a rarement méconnu ces devoirs; et, pour sa justification, on peut en citer plus d'un exemple. Il nous représente Alexandre, après la bataille d'Arbèle, comme un homme livré à la volupté, et qui n'ayant pu être vaincu par les armes des Perses, fut subjugué par leurs vices, passant les nuits en festins, avec une troupe de courtisanes. Selon lui, ce prince mérita d'abord la haine des Macédoniens par son changement de mœurs, et les corrompit ensuite par sa propre dépravation (2). Après avoir parlé de la conduite généreuse et pleine de sagesse qu'Alexandre tint à l'égard de la famille de Darius, le même historien ajoute : « S'il avoit pu conserver cette modération jusqu'à » la fin de ses jours, je l'aurois estimé bien plus heureux qu'il » ne parut l'être lorsqu'il cherchoit à imiter le triomphe de » Bacchus, ayant parcouru en vainqueur toutes les contrées » occupées par différens peuples, depuis l'Hellespont jusqu'à » l'Océan : certes il auroit vaincu l'orgueil et la colère, vices » qu'il ne put réprimer; il n'auroit pas égorgé ses amis au » milieu des festins; enfin, il auroit craint de mettre à mort, » sans les entendre, ces illustres capitaines qui avoient triomphé

(1) *Marmontel*, Dict. encycl., art. Histoire.

(2) *Quint. Curt.*, L. VI, C. II.

avec

» avec lui de tant de nations (1). » Quinte-Curce ne manque jamais de témoigner son horreur pour les cruautés d'Alexandre; il n'en oublie aucune : il a même conservé la mémoire de plusieurs meurtres particuliers dont ce prince se souilla, et que ses autres historiens ont passé sous silence. Il finit la description de sa marche bachique, au retour des Indes, par ces mots dignes de remarque : « A sa suite étoit un bourreau, » ayant donné ordre d'exécuter le satrape Aspates : ...... » tant il est vrai que la cruauté n'est pas incompatible avec la » volupté, ni la volupté avec la cruauté (2) ! » Ensuite il démontre l'innocence d'Orsines, victime des vengeances de Bagoas. Cet eunuque profita de l'infâme passion qu'il avoit inspirée à Alexandre pour perdre le dernier satrape. « Dans » le même temps, on fit mourir Phradates, soupçonné d'avoir » aspiré au trône. Alexandre étoit aussi empressé de con- » damner les hommes prévenus seulement de crime, que de » prêter l'oreille à la calomnie : tant la prospérité est capable » de changer le naturel, et tant il est rare d'être assez en garde » contre ses propres succès ! » Après avoir absous des criminels, Alexandre finit, ajoute Quinte-Curce, par dégénérer entièrement de ce qu'il avoit été. Contre son inclination et au gré d'un prostitué (Bagoas), il donnoit aux uns des royaumes et ôtoit aux autres la vie (3). Les traits de cette espèce ne sont pas les seuls, et tout concourt à démontrer jusqu'à l'évidence que Quinte-Curce n'est point, comme on le pense assez généralement, un panégyriste d'Alexandre; qu'il n'a ni déguisé ses vices, ni caché ses crimes; et qu'au contraire il en est souvent le rigide censeur. Par le ton de déclamateur qu'il prend quelquefois, il paroît même invectiver contre ce prince : en un

(1) *Quint. Curt.*, L. III, C. XII.
(2) *Quint. Curt.*, L. IX, C. X.
(3) *Quint. Curt.*, L. X, C. I.

mot, aucun historien ne l'a moins épargné que lui. Si, malgré cela, il résulte de tout son récit une haute idée du héros macédonien, à peu près conforme au portrait qu'il en a tracé, cette idée n'est ni fausse ni exagérée, et elle ne peut attirer aucun reproche à Quinte-Curce.

Qu'on ne soit donc pas surpris du succès de cet historien. Son ouvrage a eu près de cent éditions, et un grand nombre de traductions, en toutes les langues de l'Europe, avant et après la découverte de l'imprimerie (1). Malheureusement nous en avons perdu les deux premiers livres; et on trouve bien des lacunes dans les autres, surtout dans le dernier. Quelques écrivains ont voulu réparer ces injures du temps; mais personne ne l'a fait avec plus de soin que Freinshémius. Il a rassemblé tout ce qui concerne les premières années d'Alexandre, et n'a oublié aucun des traits qui peuvent caractériser ce prince. Par tout il insère, avec autant de fidélité que d'intelligence, les mots et les choses qu'il présume manquer à son original. Cela ne suffit pas; il auroit fallu encore être assuré si Quinte-Curce auroit dit et pensé de même; difficulté insurmontable, écueil où la science et tous les talens des faiseurs de supplémens viennent échouer. Vainement s'est-on pénétré de

(1) Une des plus remarquables est celle que Vasquez de Lucène, portugais, présenta à Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. Elle a été faite sur de bons manuscrits. L'auteur a rempli les lacunes du texte, au moyen de Justin et de Paul-Orose. Il entreprit cette traduction française pour dissiper toutes les fables qu'on se plaisoit à répandre sur Alexandre. Vasquez ne manque ni d'esprit ni de jugement; il commence sa préface en ces termes: « Regardant les discors et infélicités » des seigneuries et royeulmes, et veulent » monstrer que en leurs maleuretés à tort » se excusent les roys sur faute de bon » peuple, le peuple sur faute de bons » roys, et tous deux sur la voulenté de » Dieu, je treuve que la divine provi- » dence pourvoit tousjours et assortit tous » roys de tels peuples, et tels peuples de » tels roys; et que la fortune n'y fait rien. » La traduction de Vasquez de Lucène a été imprimée, à Paris, en 1503, mais d'une manière peu correcte; et il faut nécessairement avoir recours au manuscrit original, conservé à la Bibliothèque nationale, et le même qui avoit été présenté à Charles le Téméraire.

l'esprit d'un auteur; vainement s'est-on familiarisé avec son style, jamais il n'est possible de le bien suppléer et même d'en approcher au point de faire la moindre illusion. Un membre postiche ne remplace point celui qui étoit plein de chaleur et de vie; enfin, les morts ne se ressuscitent ni en tout ni en partie. Les grâces sont d'ailleurs inimitables; et la plume de Freinshémius n'a pas reproduit celles de Quinte-Curce; il n'en a ni la facilité ni l'abondance. Ses deux premiers livres sont surchargés de faits qui ne sont pas suffisamment liés entre eux, et manquent de développement. Il y en a certainement plusieurs que Quinte-Curce n'auroit point rapportés; tel est le voyage d'Alexandre à Jérusalem, emprunté de Josephe, et qui se trouve encore déplacé par un anachronisme inexcusable (1). Freinshémius n'a pas moins tort de faire dire à Quinte-Curce qu'il a pris principalement pour guides Ptolémée et Aristobule; cela est faux, et ne convenoit qu'à Arrien.

L'âge de Trogue-Pompée n'est point un problème : sa famille étoit originaire du pays des Voconliens, dans la Gaule Narbonoise. Son aïeul servit dans la guerre contre Sertorius, sous Pompée, qui lui obtint le droit de cité; et son père combattit avec César, fut son secrétaire, et jouit de toute sa confiance (2). Le fils, celui dont nous parlons, a donc vécu pendant le règne d'Auguste. Il paroît avoir eu des connoissances aussi étendues que celles de Varron; mais il l'emportoit sur lui dans l'art d'écrire. Les talens de Trogue-Pompée, et sa belle élocution (3), l'ont mis au nombre des auteurs les

(1) *Suplem. Curt.*, L. II, C. XI.

(2) *In postremo libro, Trogus majores suos a Vocontiis originem ducere, avum suum Trogum Pompeium, Sertoriano bello, civitatem a Cn. Pompeio percepisse dicit : patruum Mithridatico bello turmas equitum sub eodem Pompeio duxisse, patrem quoque sub Caio Cæsare militasse; epistolarumque et legationum, simul annuli curam habuisse.* Justin., L. XLIII, C. V.

(3) ... *Vir priscæ eloquentiæ Trogus*

plus illustres de Rome; et on l'a placé, comme historien, à côté de Salluste et de Tacite (1). Il entreprit de composer l'histoire de tous les siècles et de toutes les nations, suivant l'ordre des temps; ce qu'il exécuta avec autant de succès que de courage (2), en quarante-quatre livres, dont il ne nous reste que les sommaires (3). Elle commençoit au règne de Ninus, et finissoit à la paix glorieuse conclue par Auguste avec les Parthes; ce qui renfermoit plus de deux mille ans. Tite-Live n'avoit guère poussé la sienne au delà de cette dernière époque (4); et Trogue-Pompée n'écrivit qu'après lui (5): il paroît avoir eu dessein de le suppléer, en quelque sorte, en faisant connoître aux Romains l'origine et l'histoire des peuples qui leur étoient alors soumis, ou avec lesquels ils avoient été en guerre. Il entroit encore dans des détails curieux sur toutes les productions et l'histoire naturelle des différentes contrées de la terre (6). Son érudition étoit variée et employée de manière qu'elle ne nuisoit point à l'intérêt général, et ne coupoit pas trop le fil de la narration. A l'exemple de Théopompe, l'auteur avoit donné à son ouvrage le nom de *Philippiques :* on ne peut en deviner la raison; mais il est assez probable que dans ses dix premiers livres, il avoit beaucoup profité des recherches de cet ancien historien.

Pompeius... Just. Præf.

(1) *Vopisc.* vit. Aurelian. Hist. Aug. script., T. II, p. 418.

(2) *Nonne nobis Pompeius, Herculea audacia orbem terrarum adgressus, videri debet : cujus libris omnium seculorum, regum nationum, populorumque res gestæ continentur?* Just. Præf.

(3) Ces sommaires précieux étoient remplis de fautes dans les noms propres, que le savant abbé de Longuerue a très-bien corrigées.

(4) Cette paix conclue avec les Parthes étoit dans le CXXXIX^e. livre de Tite-Live, le CXL^e., qui est le dernier, renfermoit seulement la campagne de Drusus en Germanie, sa mort, et les honneurs funèbres qu'on lui rendit à Rome, suivant l'*Epitome* de ce livre, dû à Florus.

(5) *Justin.*, L. XVIII, C. III. Voyez le passage rapporté ci-après.

(6) *Plin.*, L. VII, C. III, L. X, C. XXXIII, L. XI, C. XXXIX, etc.

Nous serions forcés de nous contenter de ces foibles notions sur l'ouvrage important de Trogue-Pompée, si un de ces hommes pleins de vanité et de suffisance, tels qu'on les rencontre en foule dans les grandes villes, qui, voulant devenir auteur presque sans peine et aux dépens d'autrui, n'eût pas pensé à l'abréger. On imagine bien que je veux parler ici de Justin (1), qui, profitant du repos dont il jouissoit à Rome, s'amusa à retrancher de l'histoire de Trogue-Pompée tout ce qu'il croyoit ne devoir pas plaire aux gens oisifs et superficiels comme lui, et tous les faits qui, d'après sa façon de penser, ne pouvoient servir d'exemple (2) à la postérité ou à ses contemporains. Toute recherche concernant l'origine des nations est, pour l'ordinaire, supprimée par Justin; il épargne encore moins les détails d'histoire naturelle. Il y a même des livres qui sont réduits à deux ou trois pages, quoiqu'ils fussent assez longs et pleins de choses intéressantes dans l'original. Nous en citerons, pour exemple, le dixième et le onzième. Le temps peut s'en reposer sur les abréviateurs; jamais leur faulx n'a été plus meurtrière et dirigée si maladroitement. Justin adressa son prétendu ouvrage à l'empereur Marc-Antonin, qui, sans doute, ne lui sut pas mauvais gré d'une pareille mutilation; car les souverains préfèrent, pour l'ordinaire, les abrégés aux originaux, qu'ils ne peuvent souvent lire, faute de loisir. On ne peut guère douter que Justin n'ait emprunté bien des mots, et copié même des phrases entières de Trogue-Pompée : aussi son style est pur, élégant, et vaut mieux, en général, que celui de la plupart des écrivains de son siècle. Justin semble

(1) Vid. *Ger. Voss.* de Hist. Lat., L. I, C. XXXII, p. 155. *Fabric.* Bibl. latin., L. III, C. III, etc.

(2) .. *Et omissis his, quæ nec cognoscendi voluptate jucunda, nec exemplo erant necessaria, breve veluti florum corpusculum feci, etc...* Just. Præf.

mépriser la chronologie, confondant presque tous les temps; « et il se fait son procès à lui-même, en relevant l'ordre et la » méthode de son original. Est-il possible d'ailleurs que l'abré- » viateur d'une histoire universelle, qualifie son abrégé un » petit recueil de fleurs ?..... Cet auteur n'est, à le bien apprécier, » qu'un copiste qui a réduit un original et qui n'a suivi que » son modèle : aussi a-t-on traité quelques-uns de ces écrivains » de vers rongeurs de l'Histoire, qui ne nous en ont laissé que » des lambeaux (1). »

Quelque sévère que puisse paroître ce jugement, il n'est pas cependant injuste. Trogue-Pompée a été trop maltraité par son abréviateur, pour que celui-ci mérite de l'indulgence. Plus on étudie Justin, plus on se persuade qu'il n'a fait autre chose que de supprimer les liaisons et les transitions par lesquelles Trogue avoit uni toutes les parties de son ouvrage. La meilleure preuve qui en ait été donnée, c'est qu'on rencontre quelquefois dans Justin de trop belles choses pour qu'elles lui appartiennent (2); et on peut en citer pour exemple le parallèle de Philippe et d'Alexandre. Il nous paroît avoir été tiré presque mot à mot de Trogue-Pompée, qui en aura emprunté les principaux traits de Théopompe (3). « Ces deux

(1) *Henault*, Mémoire sur les abrégés chronologiques, Acad. des Inscr., T. XXVIII, p. 612. Bolingbroke ne traite pas mieux les abréviateurs. Selon lui, ils sont d'une classe inférieure aux traducteurs. « Le livre d'histoire, ajoute-t-il, qui a » besoin d'être abrégé, ne mérite pas d'ê- » tre lu; ces sortes d'écrivains ont causé » autrefois un dommage infini en substi- » tuant le plus souvent un mauvais livre » à la place d'un bon, etc. » v^e. lettre sur l'Histoire.

(2) *Mably*, de la manière d'écrire l'histoire, p. 117.

(3) .. *Καὶ Θεοπόμπου, τοῦ Φιλίππου ἐγκώμιον, καὶ Ἀλεξάνδρου. Theon.* Progymn., C. II. Théopompe n'a pu faire l'éloge de Philippe et d'Alexandre qu'en les comparant l'un à l'autre, et en introduisant sur la scène Alexandre par une sorte de prosopopée. Aussi Théon cite-t-il cet éloge comme un exemple de cette figure oratoire. Au reste, le parallèle prête beaucoup à l'antithèse, pour laquelle Théopompe avoit un goût particulier. *Demetr.* de Elocut., C. CCL.

» princes, dit-il, triomphèrent également de leurs ennemis, » mais d'une manière différente ; l'un employoit la force ouverte, et l'autre, l'artifice. L'un se félicitoit quand il avoit » trompé ses ennemis ; l'autre, lorsqu'il les avoit vaincus. Philippe étoit plus avisé, et Alexandre plus magnanime. Le » père savoit dissimuler sa colère, quelquefois aussi la surmonter ; le fils, dans les accès de la sienne, ne connoissoit ni » bornes ni délais à sa vengeance : tous deux aimoient trop le » vin ; mais l'ivresse avoit en eux des effets différens. L'usage » du père étoit, au sortir du repas, d'aller chercher l'ennemi, » de le combattre, et de s'exposer témérairement au péril. » Alexandre sévissoit non contre ses ennemis, mais contre » ses propres sujets. C'est pourquoi Philippe revint souvent » du combat couvert de blessures ; et son fils sortit plus d'une » fois du festin souillé du sang de ses amis. Ceux de Philippe » ne partageoient pas son pouvoir ; et ceux d'Alexandre sentoient tout le poids du sien. Le père préféroit d'être aimé, » et le fils vouloit être craint. Ils cultivoient tous deux les » lettres ; mais Philippe par politique, et Alexandre par goût. » Le premier affectoit, soit dans ses discours, soit dans ses » actions, d'être plus modéré ; l'autre l'étoit réellement davantage, et mettoit dans sa clémence plus de promptitude » et de bonne foi. Le père étoit frugal ; le fils se livra plus à la » débauche. C'est avec ces moyens divers que Philippe jeta » les fondemens de l'empire du monde, et qu'Alexandre eut » la gloire d'achever ce grand ouvrage (1). »

(1) *Justin.*, L. IX, C. VIII. Ce parallèle est depuis long-temps célèbre : Jean de Saresbery, en l'insérant dans son ouvrage (Polycratic., L. V, C. XII), y ajouta quelques phrases qui n'en font pas certainement partie, et que je crois inutile de rapporter ici. Tourreil a fait aussi une comparaison de Philippe et d'Alexandre, qui mérite d'être lue. Il la termine en ces termes : « On peut donc dire de ces deux » princes, qu'ils étoient nés précisément » pour ce qu'ils ont fait ; que l'exécution de

Dans ce parallèle, tout n'est pas également juste, ni applicable aux diverses époques de la vie des deux princes qui en sont l'objet; mais il n'en donne pas moins une grande idée des talens de Trogue-Pompée. Ce qui regarde la mort et le caractère d'Épaminondas, l'état du jeune Denys à Corinthe, la description de Delphes, etc., me paroît encore copié de cet auteur assez littéralement. Justin avoue lui devoir toute entière la harangue de Mithridate à ses soldats, pour les encourager contre les Romains. Elle est indirecte; car Trogue-Pompée blâmoit Salluste et Tite-Live d'avoir employé les harangues directes (1). Ce discours, sans être trop long, fait néanmoins bien connoître le style et la manière du premier de ces historiens, et augmente nos regrets sur la perte de son ouvrage. Tous les autres discours rapportés par Justin ne sont que des fragmens de ceux de Trogue-Pompée. Il paroît même en avoir copié les plus courts en entier, surtout celui d'Agathocle, au moment de son débarquement en Afrique. Justin a beaucoup abrégé les portraits d'Alexandre et d'Annibal. Celui-ci étoit remarquable par les traits d'impartialité (2) qu'on ne trouvoit pas ordinairement chez les écrivains latins, surtout chez Tite-Live. L'autre étoit peu exact, mais écrit avec beaucoup de noblesse. Le tableau des premiers troubles qui suivirent la mort du conquérant macédonien (1), les détails de celle de Darius, sont aussi transcrits, à peu de chose près, de Trogue-Pompée. Ces

» leurs projets ambitieux demandoit absolument deux sortes de héros; et qu'autant qu'ils diffèrent de leurs caractères, » autant se ressemblent-ils dans leur constance à soutenir chacun le sien. Voilà, » si je ne me trompe, la seule conformité » qui se rencontre entre deux conquérans » d'ailleurs si dissemblables. » Préf. Hist. sur les Philipp. œuv., T. I, p. 219.

(1) *Quam orationem dignam duxi, cujus exemplum brevitati hujus operis insererem, quam obliquam Pompeius Trogus exposuit: quoniam in Livio et in Sallustio reprehendit, quod conciones directas, pro suâ oratione operi suo inserendo, historiæ modum excesserint.* Justin., L. XXXVIII, C. III.

(2) *Justin.*, L. XXXII, C. IV.

détails

détails se lisent à la fin du onzième livre, qui, ainsi que le douzième, est entièrement consacré à l'histoire d'Alexandre. Tous les deux offrent plus d'un indice qu'ils ont été tirés, en grande partie, de Clitarque, la véritable source des récits de Diodore de Sicile, de Quinte-Curce et de Trogue-Pompée.

L'ouvrage de ce dernier existoit encore en Italie (1), lorsqu'en Afrique (2) et dans l'Orient (3) on n'avoit plus que celui de son abréviateur, Paul Orose, qui s'en servit pour composer son histoire, au commencement du cinquième siècle. Attila avoit alors porté un coup mortel à l'empire romain, qui alloit toujours de plus en plus s'enfonçant dans un abyme de calamités. Le préfet Symmaque osa les attribuer à l'abandon de l'ancien culte, et au mépris dans lequel tomboit le polythéisme. Non contens de la réponse que S. Ambroise lui fit, S. Augustin, Paul Orose et Salvien, entreprirent d'expliquer la cause de ces malheurs et de justifier le christianisme. Disciple de S. Jérôme et de S. Augustin, Paul Orose (4), prêtre espagnol de la Tarraconèse, résolut, par le conseil de ce dernier, d'écrire une histoire universelle sur un plan nouveau. Il consistoit à rassembler tous les titres de la misère humaine (5), et d'en

(1) *Servius*, in *Virg. Æneid.*, L. III, v. 107, L. IV, v. 37, L. VI, v. 783.

(2) *S. Augustin.* de Civit. Dei, L. IV, C. VI.

(3) S. Jérôme cite Trogue-Pompée et Justin (*in Daniel.*, C. I, T. III op., p. 1074, *ed. Bened.*) Il n'auroit pas parlé du dernier, s'il avoit eu le premier entre les mains.

(4) Vid. *Gennad.* de script. Eccles., C. XXXIX. *Ger. Voss.* de Histor. Latin., L. II, C. XIV, p. 216. *Tillemont*, Mém. pour servir à l'hist. ecclés., T. XIII, p. 698.

(5) L'ouvrage de Paul Orose a pour titre, dans quelques manuscrits: *De cladibus et miseriis mundi.* – *De totius mundi calamitatibus.* (Vid. *Havercamp.* Præf.) Dans d'autres on lit *Hormesta*, mot sur lequel on a hasardé bien des conjectures (*Fabric.* Bibl. Latin., L. IV, C. III); et dans une scholie d'un Ms. de la Bibl. nat., N°. 4871, on l'explique en ces termes: *Id est miserarium christiani temporis.* Un savant moderne, Withosius, a trouvé *Oratio mœsta mundi* dans *Ormesta*, ou *Hormesta* (in Relat. Duisburg., 1762, N°. 47). La plupart des manuscrits que j'ai consultés, portent *Pauli Orosii historia contra accusatores christianorum*, ou

offrir un résultat aussi vrai qu'affligeant. De tout temps, selon lui, le monde avoit été le théâtre des guerres les plus sanglantes et des calamités de toute espèce; et une longue suite de siècles offre le spectacle continuel de crimes et de châtimens (1). Il en conclut que les Païens ont tort de regarder comme la cause de tous leurs maux les progrès de la religion chrétienne, et qu'au contraire, ils auroient été, sans elle, plus grands et irremédiables. L'événement justifia cette dernière assertion, qui paroissoit alors paradoxale. Le christianisme sauva la civilisation du genre humain, au milieu de l'irruption générale des barbares qui en avoient juré la perte : il finit par les apprivoiser en leur inspirant ces sentimens religieux qui changent en lois les principes fondamentaux de toute sociabilité. L'ouvrage de Paul Orose est divisé en sept livres; ils sont tirés de Justin, à l'exception du dernier. Mais en empruntant de cet auteur la plupart des faits, il écrivit d'après lui-même, et se rendit propre l'histoire qu'il composa. La rapidité de son style lui prête quelquefois de l'éloquence (2); mais il revient trop souvent à la même idée. D'ailleurs il n'a eu ni assez de goût, ni assez de jugement pour éviter les défauts qui caractérisent les écrivains sortis, comme lui, de

contra accusatores temporum christianorum, ou encore *adversum querulos christiani temporis, etc.* Quelques-uns qualifient Paul Orose de saint.

(1) *Explicui, adjuvante Christo, secundum tuum præceptum, beatissime pater Augustine, ab initio mundi usque in presentem diem, hoc est, per annos quinque mille sexcentos et septemdecim, cupiditates et punitiones hominum peccatorum, conflictationes seculi et judicia Dei, quam brevissime et quam simplicissime potui.* Paul. Oros., L. VII, C. XLIII.

(2) Prosper appelle Paul Orose, *vir eloquens et historiarum conditor* (Chron. ex ed. *Scalig.*, p. 190). Il est traité dans une scholie manuscrite (Bibl. nat., N°. 4871), de *vir eloquens et historiarum eruditor;* dans une autre (N°. 4872), *vir eloquentissimus et historiarum cognitor; etc.* Ces manuscrits sont assez anciens et font juger de l'opinion qu'on avoit du mérite de Paul Orose, dans le siècle où ils ont été écrits. La Bibliothèque nationale en possède douze qui serviroient beaucoup à corriger le texte de cet écrivain, encore très-corrompu dans l'édition d'Havercamp.

l'école de Carthage. L'incorrection, la dureté, l'emphase, quelquefois l'obscurité, et plus souvent l'hyperbole et l'abus des métaphores, gâtent la diction de Paul Orose, qui paroît avoir pris pour modèles saint Cyprien et Tertullien. S'il a l'énergie de celui-ci, il n'en a pas les idées profondes : son imagination n'est pas mieux réglée, quoique moins forte. Nonobstant tout cela, il ne mérite point d'être confondu dans la classe nombreuse des compilateurs sans vues et sans talens. Son histoire sera lue avec autant de fruit que d'intérêt par les hommes qui aiment à considérer, en dernière analyse, les révolutions de ce monde. Paul Orose n'a employé que cinq chapitres de son troisième livre, au récit des expéditions d'Alexandre. Cependant il n'oublie aucun fait essentiel, mais il les dégage de presque toutes les circonstances; et s'il s'arrête sur quelques-uns, c'est pour se livrer à des réflexions dans lesquelles ce prince n'est jamais ménagé. On peut citer, entre autres exemples, celles qu'il fait à l'occasion de son voyage d'Ammon (1) et du meurtre de Clitus (2). Paul Orose finit par une apostrophe véhémente à ses lecteurs, qui ne seroit pas fort blâmable s'il n'y prenoit pas trop ce ton de déclamateur, qu'il quitte rarement. Peut-être a-t-il raison d'avancer que le monde étoit moins malheureux de son temps que lorsqu'Alexandre en fit la conquête. Tous ses rapprochemens ne sont pas également heureux; quand il compare par exemple le sort de Rome avec celui de Sodome et de Babylone, il manque absolument de vérité et de proportion. Ce défaut est l'effet ordinaire de l'esprit de système, qui sépare ou décompose

(1) *Inde ad templum Jovis Ammonis pergit, ut mendacio ad tempus composito, ignominiam sibi patris incerti et infamiam adulteræ matris aboleret.* L. III, C. XVI.

(2) *Sed Alexander humani sanguinis insaturabilis* (al. insatiabilis) *sive hostium sive etiam sociorum, recentem tamen semper sitiebat cruorem.* L. III, C. XVIII.

d'abord, si j'ose le dire, pour ensuite amalgamer et réunir les parties les plus hétérogènes. Sans doute Paul Orose est louable de s'être élevé avec force contre Alexandre (1) et ses successeurs (2); et on applaudit aux expressions que lui dicte une sainte colère; mais il auroit dû rendre au premier plus de justice, et en général se montrer moins dépourvu de critique. Il est même quelquefois crédule à l'excès (3), ne s'apercevant pas de tout le préjudice qu'il fait par-là à sa propre cause. Son ouvrage fort lu autrefois, est tombé depuis long-temps dans une sorte d'oubli. Il ne le mérite pas, à bien des égards, surtout si l'on considère qu'il a vraisemblablement fourni à Bossuet l'idée de son immortel discours sur l'histoire universelle. Paul Orose ramène, comme lui, tous les événemens aux vues de la Providence sur l'établissement de la religion chrétienne; mais c'est d'une manière moins directe, et son plan n'est pas dessiné avec la même exactitude. D'ailleurs cet art admirable de rassembler tant de matériaux épars et divers pour en composer un ensemble parfait, et de faire jaillir de cette belle ordonnance le trait de lumière qui dissipe toutes les ombres; ce savoir vaste et jamais superflu, cette éloquence toujours noble, rapide, et quelquefois sublime, qui pénètre et vivifie tout, qui élève l'ame et lui laisse une impression durable; ces grands traits empruntés si heureusement des prophètes, ces réflexions justes et profondes, ces images fortes et majestueuses, enfin ces expressions qui renferment ou font naître une foule

(1) ... *Quibus diebus etiam Alexander magnus ille vere gurges miseriarum, atque atrocissimus turbo totius Orientis est natus.* L. III, C. VII.

(2) *Principes vero ejus quatuordecim annis dilaniaverunt et veluti opimam prædam a magno leone prostratam avidi discerperunt catuli.* L. III, C. XXIII.

(3) *Nam tractus curruum rotarumque orbitæ non solum in littore, sed etiam in profundo quò usque visus admittitur, pervidentur.* L. I, C. X. Dit-il en parlant des traces du passage de la Mer Rouge, qu'il croyoit exister encore de son temps.

de pensées; voilà ce qui appartient exclusivement à l'illustre Bossuet, dans son terrible et magnifique tableau, où l'on voit les empires se former, s'accroître, chanceler, tomber et se succéder les uns aux autres. Qui sait d'ailleurs mieux que lui apprécier les hommes et les juger avec impartialité? Et où trouve-t-on plus de véritable philosophie, plus de réflexions naturelles, sages et lumineuses, rendues avec cette noble simplicité qui distingue l'écrivain éloquent d'un vain sophiste ou d'un misérable rhéteur? Parle-t-il des funestes suites de la mort d'Alexandre! il ne se permet pas des déclamations, comme Paul Orose; mais il se contente de dire : « Si ce prince » fût demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son » empire n'auroit pas tenté ses capitaines, et il eût pu laisser » à ses enfans le royaume de ses pères. Mais parce qu'il avoit » été trop puissant, il fut la cause de la perte de tous les siens; » et voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes! » Que cette dernière épithète est expressive! elle vaut des pages entières de raisonnemens. Après avoir rendu hommage aux grandes qualités d'Alexandre, sans dissimuler ses fautes, Bossuet ajoute: « Il y a un foible irremédiable inséparablement attaché aux » desseins humains, et c'est la mortalité. Tout peut tomber par » cet endroit là; ce qui nous force d'avouer que, comme le » vice le plus inhérent, si je puis parler de la sorte, et le plus » inséparable des choses humaines, c'est leur propre caducité: » celui qui sait conserver et affermir un Etat, a trouvé un plus » haut point de sagesse que celui qui sait conquérir et gagner » des batailles (1). »

Si nous n'avions pas Zonare, dont nous parlerons bientôt, Paul Orose auroit été le dernier écrivain, échappé au temps,

(1) *Bossuet*, Discours sur l'histoire universelle, p. 498, 499.

qui eût donné toute la suite des principaux événemens du règne dAlexandre. Les autres ne nous ont transmis que des paroles ou des actions particulières de ce prince; et il y a même peu d'ouvrage où son nom ne se trouve. Comme le tonnerre, dont le bruit se propage rapidement et retentit au loin, ce nom frappa les auteurs de tous les siècles : presque aucun d'eux n'a osé garder le silence sur un homme en présence duquel la terre se tut, suivant le langage de l'Écriture. Nous rapporterons quelquefois leur témoignage, lorsqu'il deviendra nécessaire dans la discussion des faits; mais il suffit à présent que nous fassions mention des écrivains qui nous ont laissé plus de détails que les autres. On peut les réduire à cinq principaux, Strabon, Valère-Maxime, Polyen, Athénée et Élien.

Strabon d'Amasée, avant d'écrire son grand et immortel ouvrage sur la géographie, s'étoit fort appliqué à l'étude de l'histoire. Pour être utile aux hommes, selon lui, elle doit être accompagnée de vastes connoissances; et le blâme ainsi que la louange ne sont justement distribués que par l'homme sage et vertueux (1). Non-seulement il composa un ouvrage sur les conquêtes d'Alexandre, mais encore il fut le continuateur de Polybe et l'historien des Parthes (2). Tout cela est perdu, et il ne nous reste de lui que sa géographie, où l'on trouve beaucoup de détails propres à répandre la lumière sur les marches d'Alexandre dans la haute Asie, et sur son expédition de l'Inde.

Peu de temps après Strabon, vivoit Valère-Maxime, écrivain latin, qui publia un recueil de dits et faits mémorables. L'idée et le plan en sont très-bons; mais peut-être s'est-il trop attaché à choisir des choses louables, surtout chez les Romains.

(1) *Strab.* Geogr., L. I, p. 9.

(2) *Strab.*, L. XI, p. 355.

Il n'a point assez considéré, ce me semble, que « si on ne s'arrê-
» toit que sur les actions régulièrement vertueuses, le nombre
» en est si petit, qu'on feroit bien du chemin sans se reposer,
» à moins qu'on ne voulût se tromper soi-même dans le choix
» de ces actions, et compter pour bonnes celles qui le parois-
» sent d'abord; car c'est ce qui arrive infailliblement à ceux
» qui lisent l'histoire dans cet esprit : l'envie de trouver de
» quoi s'exercer et de quoi profiter, leur fait recevoir pour
» louable tout ce qui l'est en apparence. Ainsi cette sorte
» d'étude, bien loin d'être utile à l'ame, ne peut que l'accou-
» tumer insensiblement à l'un des plus grands défauts dont
» elle puisse être entachée, qui est d'estimer mal à propos,
» de prendre pour louable ce qui ne l'est pas (1). » Valère-Maxime manque encore de critique, principalement dans les exemples qu'il puise chez les peuples étrangers. Si nous n'avons de ce recueil qu'un abrégé, comme on le croit avec assez de vraisemblance (2), l'abréviateur partage ce reproche. D'ailleurs il y a moins de vérités et de traits caractéristiques que d'erreurs ou d'inexactitudes sur Alexandre.

On ne doit pas porter un jugement si sévère sur l'ouvrage de Polyen, rhéteur macédonien, qui avoit recueilli neuf cents stratagèmes ou ruses de guerre, dont la plus grande partie nous est parvenue (3). On l'accuse d'y avoir fait entrer d'insignes trahisons et des perfidies, indignes de guerriers (4). Les plus

(1) *Saint-Réal*, de l'usage de l'Histoire, Disc. IV, p. 47, 48.

(2) Vid. *Ger. Voss.* de Hist. Lat., L. I, C. XXIV.

(3) Des huit livres de Polyen, les six et sept sont incomplets; il y manque soixante-sept stratagèmes.

(4) *Maiseroy*, Cours de Tactique, T. II, p. 426, 427. La Bibliothèque nationale possède un abrégé manuscrit grec (N°. 2522, in-4°.), des stratagèmes de Polyen, qui y sont classés par ordre de matières, et non sous le nom de différens capitaines. On n'y trouve qu'un petit nombre de faits, mais suffisant pour servir d'exemples et de preuves; et ils y sont dépouillés des circonstances, inutiles à l'objet du rédacteur, celui d'en tirer di-

condamnables de ces traits appartiennent à des barbares de l'Orient; et c'étoit pour en préserver les peuples de l'Occident, qui certainement avoient aussi leur genre de barbarie. De pareilles ruses étant connues, devoient finir par être à peu près inutiles aux uns comme aux autres (1). En les mettant au jour, Polyen rendoit donc un service à l'humanité; mais il tronque et défigure les faits. Il voudroit réduire toutes les actions en stratagèmes, surtout celles d'Alexandre; ce qui donne à ce prince le caractère d'Iphicrate, le plus rusé des capitaines grecs, tant l'esprit de système dénature sans cesse l'histoire. Le héros macédonien n'aimoit à combattre ses ennemis qu'à force ouverte, et détestoit la ruse. C'est donc avec raison qu'un de nos plus grands poëtes lui fait dire:

> En vain votre douleur s'arme contre ma gloire :
> Jamais on ne m'a vu dérober la victoire,
> Et, par ces lâches soins qu'on ne peut m'imputer,
> Tromper mes ennemis au lieu de les dompter.
> Quoique par tout, ce semble, accablé sous le nombre,
> Je n'ai pu me résoudre à me cacher dans l'ombre :
> Ils n'ont de leur défaite accusé que mon bras;
> Et le jour a par tout éclairé mes combats (2).

Voilà le véritable caractère d'Alexandre; et ce qui, de sa part, est aux yeux de Polyen un artifice, n'est souvent que de l'habileté et de la prévoyance. En lisant cet auteur avec

vers préceptes. Cet abrégé est composé de LV chapitres; le premier a pour titre : Περὶ τοῦ ποῖον δεῖ τὸν στρατηγὸν εἶναι, et le dernier : Κατάληψις τόπων καὶ πολεμίων. Il peut servir à corriger ou à éclaircir plusieurs passages de Polyen; et en l'imprimant dans une nouvelle édition de cet auteur, on feroit sentir davantage les conséquences qui résultent de son récit.

(1) Τὰς ἐνέδρας, ποιοῦσι μὲν καὶ οἱ σήμερον Ῥωμαῖοί τε καὶ Ἄραβες καὶ πολλὰ τῶν ἐθνῶν, οὐ μὴν ὥς τι μοὶ δοκεῖ συμφερόντως αὐτοῖς. Anonymi de Œconomia belli, C. V, Ms. ol. R., in-4°., 1522. Ce traité est postérieur au règne de Justinien, puisqu'on y fait mention de Bélisaire.

(2) *Racine*, Trag. d'Alexandre, Act. IV, Scène II.

quelque

quelque précaution, on peut cependant retirer assez de fruit des trente-deux articles qu'il a consacrés aux exploits d'Alexandre (1). Ils sont bien écrits, et renferment des choses curieuses qu'on ne trouve pas ailleurs, entre autres les réglemens de Cyrus sur les repas des rois de Perse (2).

Athénée paroît n'avoir pas connu ce monument précieux, quoiqu'il entre dans beaucoup de détails concernant le luxe des monarques asiatiques. Cet écrivain, né à Naucrate, en Égypte, avoit été à portée de la bibliothèque d'Alexandrie, où sans doute il puisa toute son érudition. Il cite plus de sept cents auteurs, et rapporte les titres de deux mille cinq cents ouvrages, soit en vers, soit en prose. Que de fragmens conservés? que de faits sauvés de l'oubli? que de détails inconnus sur les mœurs et les usages des Anciens? en un mot, que de connoissances en tout genre ne devons-nous pas à Athénée? On lui désireroit sans doute plus de discernement, de goût et de critique : mais s'il eût eu toutes ces qualités, peut-être le trésor qu'il nous a laissé auroit été moins considérable; et nous sommes souvent si pauvres, que nous ne devons pas mépriser les monnoies de bas aloi. Athénée est l'écrivain de l'Antiquité le moins inexact dans ses citations; et celles qui regardent les historiens d'Alexandre nous en font connoître quelques-uns dont il transcrit même d'assez longs passages.

(1) *Polyæn.* Strategem., L. IV, C. III.

(2) Cette inscription étoit gravée sur une colonne de bronze, dans le palais des rois; Polyen en a donné la traduction grecque (L. IV, C. III, § 32). Cet écrivain avoit encore composé un ouvrage sur les révolutions du gouvernement de Macédoine. Par trois ou quatre réflexions qui nous en restent, on voit que l'auteur étoit judicieux. Selon lui, toujours les coutumes pernicieuses commencent par de petites choses qui, étant négligées, finissent par prendre beaucoup de force. Polyen remarque encore que toute innovation dans un état est l'origine d'une grande puissance. *Πᾶν τὸ νεωτεριζόμενον ἐν ταῖς πολιτείαις, ἀρχὴ δυνάμεως μείζονος γίνεται.* ap. *Stob.*, Serm. CXLI, p. 415. Pensée juste et profonde.

Enfin, sans cet auteur polygraphe, nous serions privés de beaucoup de détails précieux sur les mœurs et la vie privée du prince macédonien.

Claude Élien de Préneste paroît, en général, avoir tiré la plupart de ses matériaux des mêmes sources qu'Athénée; mais il y a mis plus de choix, et il écrit beaucoup mieux. Par exemple, rien de plus agréable que sa description de la vallée de Tempé (1); c'est un morceau digne des meilleurs écrivains de la Grèce. Ses histoires diverses ne sont cependant qu'un recueil des thèmes qu'il composoit pour s'exercer dans la langue grecque, qui, dans son siècle, le second de l'ère vulgaire, sembloit devenir universelle, et devoir faire oublier bientôt la latine. Élien ne suit pas l'exemple de ces rhéteurs ou sophistes qui, moins occupés des choses que des mots, employoient si péniblement leurs veilles à faire des phrases vides de faits et de pensées. Il a rassemblé avec soin une foule d'anecdotes, d'apophthegmes et beaucoup de traits singuliers ou mémorables concernant les personnages dans tous les genres : Alexandre n'y est pas oublié, c'est-à-dire, qu'il y est souvent fait mention de lui. Presque tout ce qu'en rapporte Élien, méritoit d'être conservé; et d'une vingtaine d'articles qu'il lui a consacrés, on n'en trouve aucun qui soit absolument insignifiant ou inutile. Les débauches, les vices, et même les extravagances de ce prince, n'y sont pas dissimulés. Loin d'en être enthousiaste, Élien le juge avec sévérité. « Je ne » puis m'empêcher, dit-il, de rire de la folie d'Alexandre, fils » de Philippe. Ce prince, ayant appris que Démocrite assuroit » dans ses ouvrages qu'il y avoit un nombre infini de mondes, » se désoloit de n'être pas encore maître du seul qui fût connu.

(1) *Ælian.* Var. Hist., L. III, C. I.

» Que Démocrite eût bien ri d'Alexandre! Rieur de profes-
» sion comme l'étoit Démocrite, on juge aisément, sans que
» je le dise, que ce trait ne lui auroit pas échappé (1). »
Il auroit fait, au contraire, verser des larmes à Héraclite sur les calamités qu'une pareille ambition préparoit au genre humain. La démence des conquérans est bien plus déplorable que risible. Le moins insensé de tous fut Genseric qui, appareillant de Carthage, et interrogé par son pilote vers quel pays il devoit diriger sa route, lui répondit : « Chez les peuples sur » lesquels la colère de Dieu veut s'appesantir (2). » En effet, Genseric n'étoit que l'instrument des desseins impénétrables de la Providence; il reconnut au sein des flots la main qui faisoit marcher devant lui l'épouvante, et le rendit bientôt après maître de Rome.

Avant lui, cette ville avoit déjà été la proie des Goths commandés par Alaric, en 409 : les monumens des arts y dépérissoient, et le flambeau des lettres y étoit éteint. Depuis la mort de Marc-Aurèle, c'est-à-dire, depuis deux siècles, aucun écrivain distingué, à l'exception de Lactance et de Sulpice-Sévère, n'avoit paru. Ausone, Prudence et Claudien, eurent seuls quelque talent pour la poësie. L'ancienne manière d'écrire l'histoire s'étoit perdue. Spartien, Jule-Capitolin, Lampride et Vopiscus, sont peu éclairés et sans goût. Ils ont plutôt rassemblé des anecdotes sur quelques empereurs que raconté les événemens de leur règne. D'ailleurs, il paroît qu'au temps de ces historiens, on ne cherchoit guère à s'assurer de la vérité, et qu'on n'avoit pas honte de transmettre des mensonges à la

(1) *Ælian.* Var. Hist., L. IV, C. XXIX. Je me sers de la traduction aussi fidèle qu'élégante de mon ancien confrère Dacier.

(2) .. Δηλονότι ἐφ' ὓς θεὸς ὤργισται. *Proc.* de Bello Vandal., L. I, C. V. Ainsi sans nulle raison, ajoute l'historien, il tomboit sur ceux que le hasard lui offroit. Réflexion aussi fausse que triviale; certainement Genseric avoit dessein d'envahir l'Italie, lorsqu'il partit de Carthage.

postérité (1). Ammien-Marcellin connut mieux ses devoirs et la dignité de sa profession. Malgré ses préjugés, il est, pour l'ordinaire, véridique et impartial; il a toute la franchise d'un brave militaire. On ne dissimule que lorsqu'on craint. Ammien écrit, en quelque sorte, plus en grec qu'en latin : mais quoique son style soit assez barbare, il est, en général, plein d'énergie: sa manière ressemble quelquefois à celle de Polybe. Comme lui, il aime la vérité et entend l'art de la guerre. Ammien a des morceaux dignes de Tacite : celui sur l'état de Rome, au milieu du quatrième siècle (2), est de ce nombre, et mérite d'être cité. C'est le dernier des écrivains latins qui ait écrit l'histoire avec une certaine étendue, et avec tous les détails nécessaires. Peu de temps avant lui, on avoit vu paroître plusieurs abréviateurs, parmi lesquels on distinguera toujours Eutrope. Cet auteur ne manque ni d'esprit ni de jugement; et son ouvrage, rédigé avec autant d'ordre que de clarté, est peut-être le modèle des abrégés historiques; du moins les Anciens ne nous en ont pas laissé de meilleur. A peine eût-il été publié, qu'il devint un livre classique; et les Grecs s'empressèrent de le traduire en leur langue.

Mais, de tous côtés, l'orage se formoit; la surface de la terre alloit être abreuvée de sang et couverte de ruines : Rome, la dominatrice des nations, l'orgueilleuse Rome, n'ayant plus pour toute défense que ses foibles murs et un mausolée, celui d'Hadrien, étoit menacée d'expier ses anciens crimes par une destruction totale. Les lettres latines pouvoient d'autant moins survivre à la splendeur de cette ville, qu'elles y étoient tom-

(1) Vopiscus suppose une conversation avec un de ses amis sur son projet d'écrire l'histoire; celui-ci lui dit : *scribe ut libet: securus quod velis dicas, habiturus mendaciorum comites, quos historicæ eloquentiæ miramur autores*. In Script. Hist. Aug., T. II, p. 419.

(2) *Ammian.* Marcell., L. XVI, C. VI.

bées en décadence, surtout depuis la translation du siége de l'empire à Constantinople. Toute l'émulation s'éteignit alors, et les bibliothèques se trouvèrent bientôt fermées comme des tombeaux (1). Elles furent même pillées ou détruites, Rome ayant été prise et saccagée deux fois, en moins d'un demi-siècle. On remarqua que, dans le premier sac, la maison de Salluste avoit été brûlée (2) : et avec elle sembla disparoître l'histoire. L'époque du second est de l'an 455, où le formidable Genseric arriva en Italie, après avoir mis à la voile du port de Carthage (3).

La littérature avoit été cultivée avec succès dans cette dernière ville (4). Devenue colonie romaine, elle vit dans son sein une école latine qui subsista plus de trois siècles, et qu'illustrèrent Apulée, Arnobe, Tertullien, saint Augustin, etc. Mais elle auroit brillé d'un plus grand éclat, si chez les écrivains qui en sortirent, la vivacité de la pénétration, naturelle aux habitans de leur pays (5), n'eût pas dégénéré trop souvent en subtilité. Cependant, loin de s'appaiser, la tempête n'avoit fait que redoubler; elle finit par fondre sur l'Afrique. Semblables aux tourbillons qui en bouleversent les sables mouvans, les Vandales dévastèrent cette partie du monde; Carthage étoit tombée au pouvoir de Genseric, leur roi, seize ans avant la prise de Rome, et quatre seulement après la mort de saint Augustin, homme doué d'un beau et fécond génie, qui étoit digne d'un meilleur siècle. L'univers fut alors sur le point

(1) .. *Et bibliothecis sepulcrorum ritu in perpetuum clausis.* Ammian., L. XVI, C. V.

(2) *Procop.* de Bello Vandal., L. I, C. II.

(3) .. *Illic artium liberalium scholæ, illic philosophorum officinæ, cuncta denique vel linguarum gymnasia vel morum.* Salvian. de Gubern. Dei, L. VII, p. 170.

(4) *Procop.* de Bello Vandal., L. I, C. V.

(5) .. *Quippe acutissimum gentem Pœnos dixisse convenit* (Cato)... *Columell.* de re rusticâ, L. I, C. III.

d'être enseveli dans les plus profondes ténèbres. A la lueur des incendies, on ne découvroit que la ruine des plus superbes monumens. Le temple de Mémoire fut abattu à Carthage; et dans les contrées les plus éloignées de l'Afrique les livres furent enlevés aux prêtres catholiques (1). Rappelons ici que les Goths, les Vandales, les Visigoths et les Gépides, auteurs de tant de désastres, étoient Ariens; secte destructive par essence, comme toutes celles qui veulent substituer leurs propres idées à toutes les idées reçues auparavant. On n'est novateur que pour être despote, tantôt sous le masque de la vérité, tantôt sous celui de la liberté; et on ne veut détruire que parce qu'on est incapable d'édifier. Dans une pareille crise, l'esprit humain s'arrête, ou prend une marche rétrograde; la civilisation se perd, et tout rentre dans le chaos de la barbarie.

Cette révolution avoit été précédée d'un grand nombre d'autres et d'une longue suite de guerres : ni les unes, ni les autres n'offroient aux talens de l'écrivain les mêmes ressources que les événemens racontés par les anciens historiens de la Grèce. Maxime de Tyr, philosophe platonicien du second siècle, n'a pu le dissimuler; et après avoir fait sentir tout le charme de la narration dramatique de ces grands maîtres dans l'art d'écrire, il ajoute : « Maintenant quelle confusion dans le récit? » le mauvais l'emporte de beaucoup sur le bon, et le honteux » sur l'honnête. On ne voit plus que des usurpateurs, des tyrans, des guerres injustes, des succès inouis, des crimes » odieux, d'affreuses calamités et des événemens tragiques. » L'histoire en est, pour ainsi dire, surchargée (2). » Maxime

(1) *Mittit* (Geisericus) *Proculum quemdam in provinciam Zeugitanum, qui coartaret ad tradendum ministeria divina, vel libros cunctos, Domini sacerdotes, ut primo armis nudaret et facilius inermos hostis callidus captiverat*. Victor Vitens. Hist. persecut. Vandal., L. 1, C. XII. Quel affreux tableau offre cet écrivain de l'invasion des Vandales!

(2) Νῦν δὲ ἀναμὶξ εἰσφέρεται πάντα ἐν τοῖς

veut sans doute parler de l'état du genre humain, sous le joug des empereurs. Cet écrivain qui vivoit au temps de Commode ajoute : « l'imitation de toutes ces choses est dangereuse, leur » souvenir pernicieux ; et c'est une suite perpétuelle de misè- » res. » Il n'y a, selon lui, de véritable jouissance que dans les discours de Socrate, de Platon, d'Eschine et de Xénophon. Nous avouerons sans peine que leurs discours ont bien de l'attrait : mais sont-ils donc préférables aux leçons de l'histoire, plus directes et conséquemment plus utiles? Si les Athéniens, les habitans d'Halicarnasse et ceux de Chio, en ont retiré peu d'avantages, comme le dit encore Maxime, en résulte-t-il moins que le politique éclairé, l'homme sage, puissent y puiser toutes les lumières de l'expérience, perdues entièrement pour la multitude? Certes Cicéron, qui aimoit tant les écrits de Platon, et étoit si versé dans l'étude de la philosophie, avoit une idée plus juste de l'histoire, lorsqu'il la définit. « Le témoin des » temps, la lumière de la vérité, la vie de la mémoire, l'école » de la vie, la messagère de l'Antiquité (1); » paroles qui ont été souvent répétées, et méritent de l'être encore, comme beaucoup d'autres sorties de la bouche de cet admirable écrivain.

Malgré les difficultés qu'opposoit la nature des faits au talent des historiens, il s'en trouva néanmoins un assez grand nombre, parmi les Grecs, qui eurent de la réputation, depuis le second siècle jusqu'au huitième, où commence, sous Héraclius, le moyen-âge. Quadratus, Jules-Africain, Dexippe, Praxagore, Eunapius, Candide, Olympiodore et Priscus, sont les principaux dont les ouvrages ont péri ; et il ne nous reste

λόγος, καὶ πλεονάζει τὰ χείρω, καὶ κρατεῖ τὰ αἰσχρά, etc. *Maxim.*, Diss. XXIX, § 6, ex ed. Davis.

(1) *Historia verò testis temporum, lux veritatis, vita memoriæ, magistra vitæ, nuntia vetustatis, etc.* Cicer. de Orat., L. II, C. IX.

qu'Hérodien, Dion-Cassius et Zosime. Le premier est digne de toute sa réputation. Il raconte avec une heureuse brieveté, et écrit avec autant de clarté que d'agrément. Quoiqu'en général très-judicieux, Hérodien n'est pas toujours impartial. Il a prêté des armes au pyrrhonisme historique, en défigurant Alexandre-Sévère et Mammée sa mère, au point de les rendre entièrement méconnoissables, si on compare son récit avec celui des autres historiens. En cela, la haine a dirigé sa plume, et lui a fait oublier cet amour de la vérité, qu'il professe si hautement dans sa préface. Il y accuse la plupart des anciens historiens d'avoir sacrifié tout au désir de s'immortaliser. Selon lui, ils préféroient au vrai l'élégance et l'harmonie, et cherchoient par là à captiver leurs lecteurs, afin qu'ils ne pensassent point à les convaincre de mensonge. Dion-Cassius n'est guère moins partial, malgré qu'il proteste aussi de sa fidélité. Il dit souvent avoir vu, entendu et observé par lui-même les choses, de son temps, qu'il rapporte. Jamais personne n'eût plus de moyens pour s'en instruire. Il jouissoit d'un grand crédit à Rome; il y exerça plusieurs charges, fut long-temps sénateur, et devint même consul. On ne peut nier que son témoignage ne soit souvent préférable à celui d'Hérodien, sur lequel il l'emporte plus d'une fois pour l'exactitude des détails. Mais Dion-Cassius n'a pas le même avantage pour les événemens qui l'ont précédé. Il avoit entrepris d'écrire une histoire complète des Romains, depuis l'arrivée d'Énée en Italie, jusqu'à Septime-Sévère. Son ouvrage étoit composé de quatre-vingts livres, et ce qui nous en reste offre une quantité de faits qui, sans cet écrivain, nous auroient été absolument inconnus. Que de lumières ne nous fournit-il pas même sur le long règne d'Auguste? Que de choses n'y trouve-t-on pas pour éclaircir et justifier les annales et les histoires

histoires de Tacite? Quoique nous n'ayons qu'un abrégé et des fragmens des XLVIII, XLIX, LXX et LXXIe., concernant Trajan, Hadrien, Antonin Pie et Marc-Aurèle; cependant, si nous en étions privés, il y auroit de grandes lacunes dans l'histoire de ces princes et dans celle du second siècle, un des plus heureux dont les annales du monde nous aient conservé la mémoire. Dion ne nous est pas si nécessaire et ne mérite pas la même confiance pour les temps de la république. Ses préjugés l'égarent, et lui inspirent un tel mépris de ses devoirs, que, ne craignant point de passer pour un vil calomniateur, il ose mettre dans la bouche de Calenus un discours plein d'invectives contre Cicéron (1). L'entretien qu'il suppose entre ce grand homme et le philosophe Philiscus (2), blesse encore toutes les règles de l'histoire. Dion, qui veut imiter Thucydide, a cru sans doute être autorisé par son exemple. Mais celui-ci, dans le dialogue des Méliens avec les députés d'Athènes, n'a traité que des objets de politique, et qui pouvoient répandre du jour sur le caractère de ces peuples, leurs intérêts réciproques, et la suite des événemens; au lieu que Dion ne s'attache qu'à des raisonnemens philosophiques, uniquement destinés à rendre Cicéron digne d'une pitié, en quelque sorte, outrageante (3). Jamais on ne s'est permis une pareille licence; et rien ne prouve davantage la décadence de l'art historique. Dion-Cassius est d'autant moins excusable, qu'il avoit des talens; et les deux discours d'Agrippa et de Mécène, touchant l'abdication projetée par Auguste, suffiroient seuls pour mon-

(1) *Dio Cass.*, L. XLVI, § 1-28. En vérité, on seroit tenté quelquefois de penser avec Shaftesburi, que Dion étoit l'ennemi commun des vrais et généreux Romains. *Characterist.*, T. III, p. 24.

(2) *Dio*, L. XXXVIII, § 18-29.

(3) Pour mieux faire sentir tout l'abus de pareilles digressions, j'ai traduit cet entretien, en l'accompagnant de remarques, dans le N°. 13 de la VII°. année du Magasin Encyclopédique.

trer qu'il étoit capable de marcher avec succès sur les traces des premiers historiens de la Grèce et de Rome. D'ailleurs, sans s'élever à la hauteur de Thucydide, il parvint, en l'imitant, à être plus clair que lui (1), et il sut encore profiter de Démosthène pour donner à son style de la force et de la noblesse (2). Zosime ne nous arrêtera pas si long-temps. Cet écrivain composa son histoire sur celles d'Eunapius et d'Olympiodore, et ne fut pas moins passionné qu'eux. Païen zélé, il ne pardonne point à Constantin et à Théodose d'avoir protégé le christianisme. Il n'est presque jamais juste à leur égard, et les calomnie souvent. La superstition le rend vindicatif; et c'est avec raison qu'on l'a accusé de diffamation, d'imposture et de méchanceté (3). Zosime voit par tout dans l'abandon général du polythéisme et de son culte, la cause de toutes les calamités qui affligeoient alors l'Europe et l'Asie. « Comme » Polybe, dit-il, avoit exposé la manière dont les Romains ac- » quirent l'empire du monde en un court espace de temps, de » même je montrerai comment ils le perdirent, par leurs cri- » mes, en beaucoup moins d'années (4). » On devine aisément sa pensée; d'ailleurs il la fait assez connoître dans le cours de son ouvrage. Certes Zosime n'étoit rien moins qu'un second Polybe, comme quelques-uns de ses éditeurs l'ont avancé, et comme il cherche lui-même à nous le persuader. Mais soyons impartiaux à son égard; il l'est quelquefois lui-même, et montre assez de jugement lorsque la superstition et l'esprit de parti ne l'aveuglent pas. Nous lui devons quelques faits importans, entre autres, tout ce qui concerne les jeux séculaires.

(1) *Phot.* Bibl., Cod. LXXI, p. 106.

(2) Vid. de vitâ et scriptis *Dion. Cass.* ad calc. edit. Reim., p. 1540.

(3) *Evagr.* Hist., L. III, C. XLI: *Phot.*, Cod. XCVIII. Vid. Plurim. ap. *Fabric.* Bibl. Græc., L. V, C. V.

(4) *Zosim.*, L. I, C. LVII.

Son style a, pour l'ordinaire, le mérite de la clarté, et ne manque pas d'un certain agrément; en un mot, il a plus de pureté qu'on ne devoit l'attendre d'un écrivain de son siècle, le sixième (1) de l'ère chrétienne.

Ce siècle ne fut pas moins calamiteux que les deux précédens; la peste, de grands incendies, l'irruption des barbares, des tremblemens de terre, tout concourut à rendre plus déplorable encore le sort de l'espèce humaine. L'état des lettres ne pouvoit qu'empirer; il dépend toujours des révolutions politiques, qui achèvent de corrompre les mœurs, en donnant une extrême activité aux passions. Les cœurs se flétrissent ou s'exaspèrent, suivant leur trempe diverse; la flatterie et la haine se répandent de toutes parts: on ne connoît plus de milieu entre une excessive louange et la satire. Les ouvrages de Procope de Césarée nous en offrent un exemple bien remarquable. Comme plusieurs historiens qui, par un zèle souvent hypocrite, se déclarent d'abord les défenseurs de la vérité, Procope commence à protester de son amour pour elle, ensuite nous assure qu'il ne taira rien, pas même les fautes de ses amis. Il fut celui de Bélisaire, l'accompagna dans presque toutes ses expéditions; et il paroît avoir eu la confiance de ce général, qui le chargea de plusieurs missions importantes. Procope ne tarit pas sur les éloges qu'il donne à cet homme illustre. Sa plume semble lui être consacrée: aussi est-elle bien partiale lorsqu'il s'agit du différend de Narsès avec Bélisaire (2); on entrevoit sans peine toute sa répugnance à blâmer ce dernier, lors même qu'il est criminel. Nous voulons parler de la mort

(1) Du moins n'écrivit-il son histoire qu'au commencement de ce siècle, comme je l'ai démontré dans des observations lues à l'Académie des Belles-Lettres en 1792, où je fais connoître plus particulièrement cet auteur.

(2) *Procop.* de Bell. Goth., L. II, C. XVIII.

de Constantin, lâchement assassiné dans son lit par l'ordre de Bélisaire. Ce fut, suivant Procope, contre son inclination naturelle, qui le portoit toujours à la douceur. Du reste, ajoute-t-il, Constantin devoit périr misérablement (1) : réflexion inepte et cruelle. Mais Procope n'aperçoit pas toujours les conséquences de ce qu'il avance ; c'est ce qui a donné lieu aux uns de l'accuser d'incrédulité, et aux autres de le soupçonner d'idolâtrie (2). Pour le caractériser, il importe d'apprendre de lui-même ses véritables sentimens. Selon cet écrivain, Dieu n'agit jamais sans des raisons secrètes et impénétrables (3). Procope rapporte tout à une Providence divine, dont les hommes ne sont que les instrumens, soit qu'ils se trompent, soit qu'ils jugent sainement des choses, marchant toujours dans la voie qu'elle leur a tracée auparavant (4) : quelquefois Dieu les aveugle et leur interdit toute sage résolution. C'est à sa volonté seule qu'on doit attribuer la peste et les autres maladies contagieuses, et non à l'influence malfaisante des astres, comme le pensent les astrologues (5), etc... A la vérité, Procope parle souvent de la fortune comme un païen ; mais un pareil langage est plutôt métaphorique que dogmatique : il a été introduit par les poëtes, et nous l'avons follement adopté. D'ailleurs cet historien, expliquant lui-même son sentiment, dit que la fortune est un terme qui désigne les événemens dont la cause est ignorée, et que cependant rien n'arrive sans la permission de

(1) *Procop.* de Bello Gothic., L. II, C. VIII. *Ineptius quoque cædem Constantini qui apud Justinianum stabuli magistrum egit, Belisarii jussu perpetratam, ita excusavit, ut in fatis esse diceret, Constantinum sic mori debuisse.* Bodin, Méthod. hist., C. IV. A la vérité, Procope cherche à excuser Bélisaire, mais il avoit commencé par condamner son action ; ce que Bodin auroit dû dire.

(2) *Lamotte le Vayer*, Œuvr., T. I, p. 339.

(3) *Procop.* de Bello Persic., L. II, C. X.

(4) *Id.* de Bell. Vand., C. XVIII.

(5) *Id.* de Bell. Pers., C. XXII.

Dieu (1). C'est sans doute une obligation inviolable pour tous les historiens, d'inculquer fortement dans notre esprit l'idée d'une providence universelle et spéciale ; aussi ceux du Bas-Empire, depuis Procope jusqu'à Cantacuzène, témoins de tant de calamités, ont cherché à développer cette idée salutaire et consolante par plus ou moins de réflexions ; mais aucun n'a su disposer les faits de manière à pouvoir en conclure comme l'éloquent Bossuet : « Ne parlons plus de hasard ni » de fortune, ou parlons-en seulement comme d'un nom dont » nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l'égard » de nos conseils incertains, est un dessein concerté dans un » conseil plus haut, c'est-à-dire, dans ce conseil éternel qui » renferme toutes les causes et tous les effets dans le même » ordre (2). » Procope n'est pas toujours si orthodoxe que nous venons de le voir ; il se montre trop vacillant ou peu ferme dans ses principes. Mais on a quelquefois mal rendu ses expressions, et on leur a donné un sens trop forcé. En général, cet écrivain aime le merveilleux, et se plaît à raconter des fables. Il paroît ajouter foi aux oracles de la Sibylle, et va jusqu'à supposer les miracles les plus ridicules (3).

Peut-être pardonneroit-on à Procope sa crédulité, ses inconséquences et ses autres défauts si, après avoir été l'adulateur de Justinien, dans son ouvrage sur les Édifices, il ne se fût pas montré le plus cruel ennemi de ce prince et de Théodora sa femme, dans celui des *Anecdotes* ou Histoire *secrète*. Le premier écrit renferme tous les actes de générosité et de piété de cet empereur,

(1) *Procop.* de Bell. Vand., L. I, C. XVIII.

(2) *Bossuet*, Discours sur l'Hist. universelle, p. 558.

(3) Tel est celui des Catholiques, dont les Ariens avoient coupé la langue, à Carthage, et qui, de retour à Constantinople, parlèrent le reste de leur vie, à l'exception de deux, redevenus muets pour avoir eu commerce avec des courtisanes. *De Bell. Vand.*, L. I, C. VIII.

qui sembloit lutter avec les malheurs de son siècle (1), en faisant rebâtir ou réparer les villes détruites ou endommagées par des tremblemens de terre et autres calamités, en ordonnant de relever les églises abattues, ou d'en construire de nouvelles. Rien de plus précieux pour notre instruction que tous ces détails; et on pourroit excuser le ton de panégyriste qu'il prend à l'égard de Justinien, s'il n'avoit pas percé ensuite ce même prince de mille traits, dans ses anecdotes. On a prétendu, d'après une légère différence de style, deux ou trois anachronismes et quelques contradictions (2), que Procope n'en étoit pas le véritable auteur; peut-être a-t-il voulu par là mieux tromper ses lecteurs et écarter de lui tout soupçon. Il se sert encore d'une autre ruse; c'est d'affecter beaucoup d'impartialité, en n'épargnant pas même Bélisaire. Mais la diffamation de Justinien et de Théodora est le principal but de cette satire, où tout respire la haine et la fureur. Non content d'y représenter Justinien comme le plus stupide et le plus cruel des tyrans, l'ennemi et le destructeur de l'espèce humaine, etc., Procope ajoute que sa mort doit nous apprendre si c'étoit un homme, ou le prince des démons (3). Théodora est encore plus maltraitée. Sous quelles affreuses couleurs ne la peint-il pas? De quelles anecdotes ne se sert-il pas pour couvrir d'opprobre cette princesse et flétrir à jamais sa mémoire? Il va jusqu'à l'accuser d'avoir fait assassiner son fils naturel. Aussi lâche qu'éhonté, Procope ose avouer que, craignant d'être découvert, et de courir par là de trop grands dangers, il s'étoit bien gardé de dire la vérité du vivant de l'empereur. Aucun aveu ne coûte aux méchans quand il s'agit de satisfaire leurs passions. Quelques critiques nous objecte-

(1) *Procop.* de Ædif., L. IV, C. III.

(2) Vid. *Hanckium* de Byzant. script., L. I, C. V. Acad. des Inscr., T. XXI, Hist., p. 73, etc.

(3) *Procop.* Hist. Arcan., p. 88.

ront, sans doute, qu'on doit avoir beaucoup d'égards au témoignage de Procope, parce que c'est un témoin contemporain. Cette raison n'est que spécieuse, et nous leur répondrons avec l'illustre Leibnitz, « qu'un contemporain ne mérite d'être cru » principalement que sur les événemens publics; mais quand » il parle des motifs, des secrets, des ressorts cachés et des » choses disputables, comme des empoisonnemens, des assassinats, on apprend seulement ce que plusieurs ont cru. » Procope est fort croyable quand il parle de la guerre de » Bélisaire contre les Vandales et les Goths; mais quand il » débite, dans ses anecdotes, des médisances horribles contre » l'impératrice Théodora, les croira qui voudra (1). » Ah! la malice humaine n'est que trop crédule; et le cœur du méchant est une éponge qui boit l'eau la plus fétide.

Remarquons cependant que l'abus des anecdotes est fort antérieur à Procope. Le premier qui en répandit beaucoup dans ses écrits, est Théopompe (2). Cet historien, porté au blâme et à la satire, n'étoit digne de foi que dans la louange: ainsi, le genre des siennes ne peut être douteux. Cette manière d'écrire l'histoire satisfaisoit trop la malice humaine, pour que le goût n'en fît pas de grands et rapides progrès. Aucune Cour n'offrit jamais une moisson plus abondante d'anecdotes que celle des Césars : aussi Suétone et Tacite y en recueillirent-ils une foule qui caractérisent ces princes, et nous font connoître les mœurs de leur temps; mais Tacite a cela de particulier qu'il les emploie avec succès à inspirer l'horreur du vice et la haine de la tyrannie. Dion-Cassius ne paroît pas avoir eu un but si moral en racontant celles des empereurs jusqu'à l'infâme Héliogabale (3). Cet écrivain se permet quel-

(1) *Leibnitz*, nouveaux Essais sur l'Entendement humain, p. 434.

(2) *Cicer.* ad Attic., L. II, Ep. VI.

(3) Dion ajoute seulement quelques

quefois de dire des choses qui ne sont pas assez décentes, et dont la vertu ne peut retirer aucun profit. Il n'eut cependant ni la lâcheté ni l'impudeur de Procope, qui est entré, sur l'impératrice Théodora, dans les détails les plus dégoûtans qui eussent jamais sali les pages de l'histoire. Tout affreux qu'est le portrait que Juvenal fait de Messaline, il n'offre rien de semblable. N'en soyons pas surpris; Procope ne déguise rien (1) : cependant il n'y a pas de voiles assez épais pour couvrir de pareilles infamies. Quels avantages pouvons-nous donc retirer de cette triste révélation? On dira, peut-être que, si nous ignorions tous les désordres de Messaline et de Théodora, nous connoîtrions moins bien l'imbécillité de Claude et l'aveuglement de Justinien. Mais cet inconvénient peut-il être mis en parallèle avec le scandale que ces deux femmes ont donné et donnent encore à l'univers? D'ailleurs, l'homme ou la femme, emporté par sa passion, est, suivant Aristote, comme le Philoctète de Théodecte, qui, mordu de la vipère, succombe: d'où il conclut qu'il faut avoir de l'indulgence envers les personnes tombées dans les excès du libertinage (2). Cette indulgence consiste, selon nous, à n'en parler jamais, et même à les oublier : voilà ce que commande la vertu aux écrivains qui en épousent les intérêts. Elle écarte les anecdotes scandaleuses; elle combat le vice avec les armes de la décence, et lui laisse l'usage des armes empoisonnées. On est fou par l'esprit et sage par le cœur, dit un proverbe chinois. Effectivement, la diffamation ne plaît qu'à un esprit en délire; elle afflige le cœur sans le persuader, lorsqu'il n'est ni corrompu,

faits relatifs à Septime Sévère; mais d'une manière fort abrégée et pour en venir au Consulat dont il fut honoré par ce prince.

(1) C'est surtout dans le morceau supprimé par les éditeurs, et qu'on ne peut pardonner à La Monnoye d'avoir publié.

(2) *Aristot.* Mor. ad Eudem., L. VI, C. VII.

ni

ni prêt à l'être. Ne faisons donc pas triompher la licence, en voulant combattre pour la vérité. Ne vaut-il pas mieux s'acquérir des droits à la reconnoissance de la postérité, et mériter l'approbation des gens de bien, par un choix sage et éclairé de traits qui peignent les mœurs sans danger et caractérisent les hommes sans outrage? L'histoire deviendroit ainsi une véritable école de morale. Plutarque l'a considérée sous ce point de vue : ses vies et ses autres écrits sont remplis de traits de cette espèce. Veut-il faire connoître les mœurs des Romains dans le sixième siècle de la république? il raconte que Caton l'ancien, étant censeur, chassa du sénat un patricien, pour avoir donné à sa femme un baiser sur la bouche, en présence de sa fille et en plein jour (1). Rien n'est plus caractéristique et ne fournit plus de réflexions. Cette manière n'est-elle pas préférable à ces récits indécens qu'une curiosité immorale va puiser dans les égoûts de l'histoire? Les filles de Milet se livrent à la fureur du suicide; les magistrats de cette ville n'y trouvent d'autre remède qu'une loi, qui condamne ces malheureuses à être exposées toutes nues après leur mort; et une si étrange épidémie cesse (2). Nous devons encore à Plutarque ce fait mémorable, qui semble prouver que la nature, et non le préjugé, a gravé profondément dans l'ame des femmes le sentiment de la pudeur. On demandoit à Théano, selon quelques-uns, épouse de Pythagore, combien de temps une femme, sortant du lit d'un homme, devoit laisser écouler avant d'assister à la fête des Thesmophories : elle peut y assister le jour même, dit la Pythagoricienne, si elle sort du lit de son mari, et jamais si elle sort de celui d'un autre (3). Pythias, fille d'Aristote, inter-

(1) *Plut.* vit. Caton., T. III, p. 350.

(2) *Plut.* de virt. Mulier., T. II op., p. 249.

(3) *Clement. Alex.* Strom., L. IV, T. II op., p. 619.

rogée quelle étoit la plus belle des couleurs : celle que la pudeur fait naître, répondit-elle sur le champ (1). Ces deux réponses n'auroient pas dû être négligées par les historiens; elles honorent les élèves de la philosophie, qu'il ne convient aux femmes de professer que par des mœurs pures et sans tache. Théodora en méconnut le charme et la nécessité, et les siennés paroissent avoir été dépravées; mais étoit-ce une raison suffisante pour en mettre au jour toute la turpitude, comme Procope se l'est permis.

Dans son histoire secrète, cet écrivain achève de dévoiler son caractère : en la comparant avec ses autres ouvrages, on y reconnoît sans peine l'homme versatile et flottant dans ses principes, s'inquiétant peu de l'opinion d'autrui et prêt à trafiquer de la sienne, réservé par lâcheté, louant par crainte, et méchant par goût; enfin, un de ces homme tels que produisent en foule les temps de calamités ou de révolutions. Ne soyons donc pas étonnés de toutes les contradictions qu'on peut apercevoir entre les premiers écrits de Procope et les anecdotes, ou histoire secrète de Justinien. Mais, pour être impartial, remarquons cependant que, dans ce libelle, on trouve un assez grand nombre de faits qui, discutés avec soin, pourroient être d'une grande utilité (2). D'ailleurs Procope avoit des connoissances assez étendues, et d'autant plus précieuses, qu'elles commençoient à devenir rares dans son siècle.

Quoique Priscus, sophiste de Panium, ait vécu sous Théodose le jeune, c'est-à-dire, plus d'un siècle avant Procope, nous en faisons ici mention, pour ne pas le séparer de Mal-

(1) *Stob.* Loc. Com., Serm. CXXII, p. 382. Pythias se maria trois fois et eut plusieurs enfans dont deux furent disciples de Théophraste. *Sext. Empir.* adv. gram., L. I, C. XII.

(2) *Montesquieu*, Grand. et Décad. des Romains, C. XX. *Gibbon*, Hist. de la décadence de l'Empire Romain, C. XLVII.

chus de Philadelphie, son continuateur. Constantin-Porphyrogénète nous a conservé des extraits de Priscus, dans lesquels on trouve des détails assez étendus et très-intéressans sur les mœurs et les usages des Huns, et sur cet Attila, leur roi, dont le nom seul rappelle encore toute la terreur qu'il répandit jadis dans le monde. Peut-être ces détails sont-ils trop longs pour une histoire particulière comme celle de Priscus; mais ils servent beaucoup à nous faire connoître un peuple qui a changé la face de l'Europe et de l'Asie par ses terribles irruptions. Nous n'avons également de Malchus que des extraits (1); ils renferment une partie essentielle du règne de l'empereur Zénon, qui y est jugé avec impartialité. Photius regarde Malchus comme un grand historien. Son style est, selon lui, pur, clair et très-fleuri; mais plein d'enflure lorsqu'il veut s'élever. Si cet écrivain avoit réellement ce défaut, qu'on aperçoit peu dans les extraits qu'en a faits Constantin, il n'auroit pas dû être donné par Photius comme un modèle dans l'art de la narration historique (2). Rien n'y est plus vicieux et ne la rend plus insupportable. On n'auroit aucune notion sur Candide d'Isaurie, successeur de Malchus dans la carrière de l'histoire, sans ce qu'en dit Photius. Ce critique prétend que Candide étoit dépourvu de goût, et surtout de talens; qu'il employoit des termes poëtiques sans choix et d'une manière puérile; qu'enfin son style étoit si inégal et si décousu, qu'il ressembloit quelquefois à celui d'un dithyrambe (3). Malgré

(1) Outre les extraits de Malchus par Constantin-Porphyrogénète, on a encore des fragmens de cet historien, dans le XIVe. livre de Zonare. Il faudroit les en tirer, ainsi que tout ce qui paroît, soit dans cet auteur, soit dans Suidas, appartenir à Priscus, à Ménandre et autres auteurs du Bas-Empire, dont Constantin nous a conservé quelques portions, ensuite classer tous ces fragmens dans un ordre chronologique, pour en donner une nouvelle édition dont l'étude de l'histoire retireroit beaucoup d'utilité.

(2) *Phot.* Bibl., Cod. LXXVIII, p. 171.

(3) *Idem*, Cod. LXXIX, p. 173.

cela, on doit regretter son ouvrage, qui renfermoit beaucoup de détails sur les règnes de Zénon et d'Anastase.

Le goût étoit déjà trop corrompu pour que Candide n'eût pas des imitateurs. Celui que nous sommes plus à portée de juger, est Agathias de Myrine, en Éolie, dont l'histoire nous est parvenue toute entière. Cet écrivain la garda long-temps dans son porte-feuille (1), sans ouvrir les yeux sur ses défauts, trop chers à son amour propre pour s'en corriger. Sa diction est prolixe, peu naturelle, et remplie de termes uniquement consacrés à la poësie. Avant d'être historien, il avoit été poëte, début quelquefois dangereux, comme son exemple le prouve. Dès sa plus tendre jeunesse, Agathias avoit fait des vers, et composé de petites pièces érotiques, qu'on appeloit *daphniaques*. Elles étoient enrichies, selon lui, de traits mythologiques, et parsemées de toutes les fleurs que peut produire l'imagination. Mais réfléchissant, dans la suite, sur la futilité de pareilles occupations, il y renonça, et prit la résolution d'écrire l'histoire des guerres et des révolutions de son temps. Sa profession d'avocat nuisit à son projet, en l'empêchant de s'appliquer à l'étude des anciens modèles. Il ne craint point de l'avouer, pour prévenir le reproche qu'on pourroit lui faire d'avoir entrepris un ouvrage au-dessus de ses forces, et avant de s'être suffisamment exercé (2). Néanmoins cette franchise ne le disculpe peut-être pas sur son incorrection, sa boursouflure et la négligence de son style. Il est encore plus difficile de lui pardonner son peu de juge-

(1) *Evagrii* Hist. Eccles., L. v, C. xxiv.

(2) Agathias exprime sa pensée par ces mots : *ἐν πίθῳ φιλεργεῖν τὴν κεραμείαν*, L. iii, C. i. Proverbe grec que la plupart des traducteurs n'ont pas entendu, faute de se rappeler que les tonneaux des anciens étoient de grands vases de terre. Voyez au surplus sur ce proverbe : *Apostol.*, Cent. viii, N°. 40. *Zenob.*, Cent. iii, N°. 65. *Diogenian.*, Cent iv, N°. 44. *Suidas*, Lexic. in v. Ἐν πίθῳ, etc...

ment et sa légèreté d'esprit. Il voltige de tous côtés, et ne sait jamais s'arrêter. Décrit-il un tremblement de terre et l'épouvante qu'il répandit! ses raisonnemens sont sans fin et sans mesure; tantôt il s'appuie de l'autorité d'Aristote, pour expliquer la cause physique du phénomène; tantôt, admettant une cause morale ou surnaturelle, il invoque le témoignage de Platon sur la punition que Dieu inflige, en ce monde, aux méchans. Cette dernière digression est entremêlée de pensées sur la brieveté de la vie et la longévité. Décrit-il un combat naval! il entre dans des détails fort superflus; et à peine la relation en est-elle achevée, qu'il en commence une autre. S'agit-il d'une bataille sur terre! la blessure d'un éléphant en fait l'incident principal; et on perd aussitôt de vue le reste de l'action. Tout ce qu'Agathias rapporte sur la manière employée par le célèbre Anthémius, pour imiter les tremblemens de terre et le bruit de la foudre, est sans doute fort curieux; mais on y désireroit plus de précision et de clarté. Agathias a continué Procope, dont il est l'admirateur; ce qui ne l'empêche cependant pas d'avoir quelquefois une opinion différente de la sienne. On peut en citer pour exemple ses réflexions sur l'imprudence qu'Arcadius commit en confiant la tutelle de son fils au roi de Perse. Agathias montre tout le danger d'une pareille mesure, et ajoute, avec raison, qu'il n'en falloit pas juger par l'événement (1). Le héros de Procope est Bélisaire; celui d'Agathias, Narsès, cet eunuque grand homme, qui, après avoir vieilli dans une Cour corrompue, commença sa carrière glorieuse au moment où les autres généraux la finissent. La digression d'Agathias sur les usages et les institutions des Perses, est puisée dans les

(1) *Eventus stultorum magister est.* Tit.-Liv., L. XXII, C. XXXIV.

archives mêmes de cette nation : mais on l'auroit dispensé d'y parler d'Uranius, misérable sophiste de Syrie; encore n'en fait-il mention que pour avoir le plaisir de le comparer au Thersite d'Homère. Pourquoi rappeler les dialogues de Platon et les difficultés de son Parménide? Pourquoi disserter sur les épithètes de Neptune, sur le supplice de Marsyas, etc.? En vérité, c'est trop abuser de la patience des lecteurs. Toujours Agathias se laisse entraîner hors de son sujet, par l'envie d'étaler toute son érudition; c'est la plus puérile des vanités, et d'autant moins pardonnable, qu'elle ne sert, pour l'ordinaire, qu'à cacher une véritable ignorance. En parlant de Marsyas, notre historien ne manque pas de citer les Dionysiaques de Nonnus (1). Il avoit plus lu sans doute ce mauvais poëme que les ouvrages d'Hérodote, de Thucydide et de Xénophon. Et certes, s'il eût pris ceux-ci pour modèles, on n'auroit pas à lui reprocher d'avoir débité tant de choses frivoles, inutiles, ou étrangères à son sujet (2).

Ménandre-Protecteur, de Constantinople, qui écrivit l'histoire après Agathias, paroît lui avoir été fort supérieur. Malheureusement nous n'en pouvons juger que par quelques fragmens, à la vérité assez étendus, que nous a conservés Constantin-Porphyrogénète. Ils roulent sur les différentes ambassades et négociations des empereurs d'Orient. On y voit par tout un écrivain exact et fidèle, plus occupé des choses que des mots. Ces extraits répandent beaucoup de lumières sur les Huns, les Avares, et autres peuples du Nord; mais ce qu'on y trouve de plus remarquable, est le traité de Justinien et de Chosroës, avec toutes les formalités dont il fut accom-

(1) *Agath.*, L. IV, p. 153.

(2) *Quinetiam Agathias (quod mirer) nudam historiam, vetularum nugis similem sibi videri scribit.* Bodin, Method. historic., C. IV. Les jugemens que Bodin porte des différens historiens sont, en général, dignes d'un bon critique.

pagné. On doit regarder ce traité comme un des plus précieux monumens échappés au temps et à la barbarie.

Dans le même siècle, le septième après Jésus-Christ, vivoit encore un historien qui mérite de n'être pas oublié. Je veux parler de Théophylacte-Simocatte : son ouvrage s'est conservé tout entier, et renferme particulièrement le règne de l'empereur Maurice. Il débute par un dialogue entre la philosophie et sa fille l'histoire, dans lequel la première se promet d'en entendre le récit avec le même plaisir qu'Ulysse écouta le chant des syrènes. Quoique Théophylacte ne manque pas d'une certaine élégance, cependant il n'est pas une syrène; et Photius lui reproche un style froid et trop métaphorique (1). Mais ce qui choque davantage c'est son affectation de philosophie. Il fait prononcer par Tibère II mourant, en présence de ses enfans, un discours philosophique dont il n'avoit jamais eu même la pensée. Rien de plus ridicule encore qu'un général qui appelle ses soldats philosophes, et raisonne sur la mort au moment de l'action (2). D'un autre côté, son adversaire, Perse de nation, et parlant aux Perses, veut les engager à se défendre, en leur citant pour exemple les Spartiates et le combat des Thermopyles. Il n'est guère possible de pousser plus loin le mépris des convenances. L'histoire a les siennes, que les écrivains du Bas-Empire ont trop souvent méconnues. Théophylacte a néanmoins des connoissances; et sa dissertation sur les sources et la crue du Nil est curieuse (3); et si elle est un peu trop longue, on doit le pardonner à un écrivain né en Égypte. D'ailleurs, crédule et superstitieux, il dit que Cha-

(1) *Phot.* Bibl., Cod. LXV, p. 81.

(2) Ἄνδρες φιλόσοφοι, φιλοσόφους γὰρ ὑμᾶς ἢ στρατιώτας ἀποκαλῶ, μόνοις γὰρ ὑμῖν ὁ θάνατος ἄσκησις, etc., L. III, C. XIII. Maxime de l'école de Socrate.

(3) *Theophyl.* Histor. Mauril., L. VII, C. XVI.

ganus, général des Avares, ou Abares, fut frappé de la peste avec ses sept enfans, et que son armée fut mise en déroute par les anges, en punition de l'incendie de l'église dédiée au martyr S. Alexandre et de l'enlèvement de sa châsse d'argent (1). On s'aperçoit sans peine, par l'ouvrage de Théophylacte, que le moyen-âge étoit déjà commencé. Le goût de Maurice pour les lettres (2) n'en avoit pu retarder la chute, arrivée dans son siècle, sous l'empire d'Héraclius.

Le moyen-âge, qui commence au règne de ce dernier prince, est un temps de désordre et de confusion, où l'on ne voit que lâcheté, perfidie, trahison, cruauté, etc. Les crimes y sont fréquens, et n'ont que de l'atrocité sans grandeur; ils ramènent les mêmes scènes d'horreur; et toutes ont à peu près le même dénouement. Ce spectacle dégoûte, attriste et décourage. Mais ce qui afflige le plus, c'est ce long oubli de la vertu et le mépris constant de la justice; l'une et l'autre semblent être bannies du monde entier : les belles actions deviennent des phénomènes dont personne n'étoit même frappé; et c'étoit avec raison que les Grecs avoient pris alors la dénomination d'esclaves (3) : car ils en avoient la stupeur et la bassesse. L'irruption des peuples du Nord, les ravages de la peste, des tremblemens de terre, la dépravation des mœurs, l'avilissement des ames, un despotisme insensé, des révoltes soudaines; l'instabilité du trône, des catastrophes fréquentes, la fureur des hérésies, l'aveuglement du schisme, l'ignorance, la superstition, etc., en un mot, tous les genres de calamités vinrent fondre sur l'empire d'Orient. Ce malheureux empire ressembloit à une mer couverte de nuages épais et orageux, sur laquelle le vaisseau de

(1) *Theophyl.*, L. VII, C. XVI.

(2) *Suidæ* Lex. in v. Μαυρίκιος.

(3) Voyez la formule d'inauguration, usitée pour les Empereurs, ap. *Constant. Porphyrog.* Ceremon. Aul. Byzant., L. I, C. LXIX, § I.

l'État

l'État ne pouvoit être dirigé qu'à la lueur sombre de l'écume des vagues amoncelées et toujours prêtes à l'engloutir ou à le briser contre les écueils. L'esprit humain ne pouvoit résister à cette longue et affreuse tempête; depuis long-temps il avoit perdu par degrés sa première vigueur: toutes ses forces l'abandonnèrent alors, et il tomba dans une caducité déplorable, et sans ressource. On ne doit donc pas être surpris que l'art d'écrire l'histoire ait été si négligé dans ce période désastreux. Des compilateurs ignorans s'imaginèrent qu'en rassemblant des faits sans discernement, et qu'en les rédigeant sans goût ni critique, ils pouvoient mériter le nom d'historiens. Plusieurs eurent l'ambition de composer des histoires générales qui commençoient à l'origine du monde et finissoient à leur temps. Ils y mêloient le sacré et le profane, et y entassoient, sans choix, tout ce qu'ils trouvoient dans les livres qui leur tomboient sous la main. Tout leur étoit bon; ils n'examinoient ni l'âge ni l'autorité des écrivains dont ils transcrivoient quelquefois les pages entières. S'ils les eussent cités exactement, du moins leurs compilations nous auroient été de quelque utilité. Mais ils ne cherchent que trop souvent à cacher leur larcin; et, comme les Harpyes, ils corrompent ou gâtent tout ce qu'ils touchent. Quand ces historiens parlent des événemens du moyen-âge, et qui regardent l'empire d'Orient, ils ont certainement plus de poids, et méritent d'être lus ou consultés; mais ils manquent presque toujours de suite et de liaison, et leurs ouvrages sont, en quelque sorte, analogues aux actions dont ils parlent, où l'on ne voit souvent ni plan, ni motif, ni conduite. Au surplus, ils sont crédules à l'excès, n'aiment que les fables, et sont pleins d'inepties. Les chroniqueurs et les simples annalistes, dont le nombre s'accrut beaucoup dans ces siècles de barbarie, sont tous aussi dépourvus

de jugement et de critique. Quoiqu'ils se copient, pour l'ordinaire, les uns les autres, ils font une infinité de bévues et multiplient les erreurs. S'agit-il de la chronologie des anciens peuples ! ils en confondent les élémens ; ils ne s'aperçoivent ni des lacunes ni des contradictions ; encore moins savent-ils résoudre les difficultés et concilier les différentes opinions. Cependant il y a de l'or dans ces scories ; et, en ne considérant les ouvrages de tous ces écrivains que comme des matériaux et les passant au crible de la critique, on peut en tirer beaucoup de choses précieuses, et quantité de faits importans, surtout pour l'histoire des successeurs de Constantin, et pour tout ce qui est postérieur à la translation de l'Empire. Mais vainement y chercheroit-on des lumières sur Alexandre et ses exploits ; on n'en trouvera qu'un souvenir confus, et des traditions, la plupart fausses ou ridicules. Pour le prouver, nous allons entrer dans quelques détails, en remontant toutefois à ceux qu'offre Eusèbe de Césarée.

Cet écrivain fécond et laborieux, auquel la religion et les lettres ont tant d'obligations, avoit non-seulement composé une histoire ecclésiastique et celle de Constantin, mais il avoit encore rédigé des annales, où il tâchoit de concilier, sur la chronologie, l'Écriture-Sainte avec l'Histoire profane. Nous n'avons plus l'original de cet ouvrage, mais seulement la traduction latine de S. Jérôme : ce savant Père paroît l'avoir interpolé, peut-être même l'a-t-il abrégé. Au contraire, Joseph Scaliger a imaginé de refaire cet original d'après ses propres idées, en y faisant entrer différens morceaux qui n'auroient pas dû y trouver place (1). Ce n'est donc pas de cette prétendue chronique d'Eusèbe dont je veux ici parler ; il ne s'agit que de

(1) ... *Ut insolita in homine eruditissimo audacia ad suam opinionem fingeret.* L. T. Spittler. Hist. crit. Chronol. Eusebii in comment. Gottens., T. VIII, p. 44.

l'ouvrage d'Eusèbe, tel que nous l'a conservé son traducteur. On s'attend sans doute à y trouver les principales actions d'Alexandre; cependant il n'y est question ni de la bataille d'Issus, ni de celle d'Arbèle; et après avoir fait subjuguer les Hyrcaniens et les Mardes par ce prince, Eusèbe le ramène dans le pays d'Ammon, pour y fonder la ville de Paraetonium (1). Rien n'est plus faux qu'une pareille marche et que cette fondation. On verra par la suite qu'Eusèbe n'est point exempt de fautes dans sa chronologie. Celle de George, dit le Syncelle, en offre un assez grand nombre. L'un et l'autre se sont servis de Jules-Africain; le dernier surtout, qui est postérieur de près de cinq siècles à Eusèbe, en a inséré une partie dans son ouvrage: mais cette partie y est mêlée de tant d'articles ramassés çà et là, qu'il en résulte beaucoup de contradictions, d'erreurs et de répétitions. On lit d'abord dans le Syncelle un abrégé chronologique des expéditions d'Alexandre, qui ne manque point d'exactitude. Cet abrégé paroît tiré de Jules Africain, qui y est cité (2) : ensuite il revient aux mêmes faits concernant Alexandre, et bouleverse tout. A un passage de Dexippe sur l'éducation de ce prince, succède un nouvel exposé des événemens relatifs aux six dernières années de sa vie. Il marche au Caucase, soumet les Barbares des Palus Méotides, de là passe aux Indes, et traverse le Gange (3). Ces erreurs sont graves; mais il n'en est aucune qui puisse étonner, de la part d'un écrivain aussi dépourvu de critique. Son

(1) *Euseb.* Chron., p. 137 et 138. D'après cette erreur sur la fondation de Paraetonium, le faux Callisthène a imaginé une singulière origine à cette ville de la Cyrénaïque. Il prétend qu'Alexandre ayant rencontré un cerf, ordonne de le tuer : *ὁ δὲ τοξότης γυμνώσας τὸν τόξον, οὐκ ἐπέτυχε τῆς ἐλάφου· ὁ Ἀλέξανδρος εἶπεν αὐτῷ· Ἄνθρωπε, Παραίτονόν σοι γέγονεν*, etc. En mémoire de ce mot, il fit bâtir Paraetonium. Je parlerai bientôt de cet ouvrage.

(2) *Georg. Syncell.* Chron., p. 257.

(3) *Idem*, p. 264.

ouvrage est cependant, malgré tous ses défauts, d'une grande utilité pour l'étude de la chronologie ancienne; et nous sommes encore heureux qu'il ait échappé aux ravages du temps.

La chronique de Jean d'Antioche, surnommé Malala, contient beaucoup de détails précieux, et qu'on chercheroit vainement ailleurs : plusieurs même intéressent l'histoire des arts, et d'autres sont puisés dans des auteurs que nous avons perdus. Parmi ceux-ci est Bottius, chronographe, qui paroît avoir fourni à Malala tout ce qu'il rapporte sur Alexandre. Selon lui, ce prince aborda au rivage de Bithynie, et donna au port de Discus, dans lequel il fit entrer sa flotte, le nom de Chrysopolis, à cause de la quantité d'or et d'argent qu'il y distribua à son armée. Un autre écrivain du moyen-âge se contente de dire qu'Alexandre doubla, en cette occasion, la paye de ses soldats; et qu'en mémoire de ce bienfait, on lui éleva une statue, que Constantin-le-Grand fit transporter à Byzance, et placer sur une colonne, au Stratégium (1). Mais ce n'est point par la Bithynie qu'Alexandre pénétra en Asie; il y entra par la Troade. Au surplus, il avoit alors un trésor peu considérable, et se trouvoit dans l'impossibilité d'être aussi généreux qu'on le suppose. Ayant vaincu Darius, et s'étant emparé de tout son empire, Alexandre délivra, au rapport de Bottius (2), les villes et tous les pays habités par les Romains, les Grecs et les Égyptiens, du joug des Assyriens, des Perses, des Parthes et des Mèdes. Il restitua même aux Romains tout ce qu'ils avoient perdu (3). Certes ce peuple n'eut rien à démêler avec ce conquérant; et peut-être même n'avoit-il alors jamais entendu parler de lui.

(1) *Anonymi* Antiq. Constant., L. II, p. 28, ap. Banduri Imp. Orient., T. I. Le *Strategium* étoit une place ainsi appelée, à cause de l'exercice que les troupes avoient coutume d'y faire.

(2) ... *Καθὼς Βόττιος ὁ σοφώτατος συνεγράψατο.* Joan. Malala, Chronograph., p. 246.

(3) *Ibidem.*

D'ailleurs les Parthes ne formoient point encore une puissance, et ne franchirent les Pyles Caspiennes que long-temps après. Darius ayant été égorgé, et Alexandre étant devenu maître de ses États, les Perses élevèrent, suivant Bottius ou Malala, une statue équestre à ce dernier, au milieu de Babylone. Ce fait ne se voit nulle part; et la captivité de Porus est démentie par tous les historiens d'Alexandre (1). Vient ensuite l'aventure de Candace. Cette reine apprenant que ce monarque avoit la taille petite, de grandes et de belles dents, avec un œil pers et l'autre noir, devient amoureuse de lui; et le reconnoissant à ces traits, lui dit: « Prince, devenu maître de tout l'univers, une femme seule s'est » saisie de toi ». Alexandre lui répondit aussitôt: « A cause de la » force et de l'élévation de ton génie, je conserverai intactes » et sans dommage ta personne, ton pays et tes enfans : de » plus, je veux t'épouser ». Candace accepta la proposition; et bientôt après Alexandre s'avança en Éthiopie et dans d'autres contrées (2). Voilà un conte digne des Grecs du moyen-âge, c'est-à-dire, impertinent et ridicule. Malala finit par le dénombrement des nations soumises à Alexandre, et par le calcul des années de sa vie et de son règne. Tout cela est plein d'erreurs. Il évalue l'intervalle entre la naissance d'Adam (3) et la mort d'Alexandre, à 5593 ans, d'après l'opinion de Théophile. On s'aperçoit par là que ce chronographe avoit suivi les Septante. Mais il ne faut pas s'occuper ici de chronologie; hâtons-nous d'en venir aux autres compilateurs grecs du moyen-âge.

(1) *Joan. Malal.*, p. 248. Le faux Callisthène va plus loin; il fait tuer, dans un combat singulier, Porus par Alexandre; et pour augmenter la gloire de celui-ci, il lui donne une petite taille, et fait de son adversaire un géant. Ἦν γὰρ Πῶρος πηχέων πέντε· ὁ δὲ Ἀλέξανδρος ἠδὲ τριῶν. Ms. ol. R., N°. 1685.

(2) Le faux Callisthène, qui adopte toutes les traditions mensongères des écrivains du Bas-Empire sur Alexandre, n'a pas manqué d'amplifier l'aventure de Candace, dont la résidence étoit, selon lui, à Béroë ou Berrhoé, ville de Syrie.

(3) Ἐστὶν ἓν ἀπὸ Ἀδάμ, etc., p. 249. c'est-à-dire depuis sa naissance.

George Cédrenus a composé une histoire synoptique, ou long abrégé, qui commence à l'origine du monde, et finit au règne d'Isaac Comnène. Le sacré et le profane, la vérité et l'erreur, tout y est mêlé : l'ignorance semble elle-même avoir présidé à la rédaction de cet ouvrage, dans lequel Alexandre n'est pas oublié. Après la mort de son père, ce prince fut choisi par les Grands de Macédoine pour lui succéder. Cet État étoit héréditaire et non électif. C'est la moindre des fautes de Cédrenus; elle ne mérite pas d'être réfutée, ainsi que les autres : il nous suffira de remarquer les principales. Alexandre, maître de Gaza, de Cyrène et de la Galilée, entre en Égypte, et va au temple de Jupiter Ammon. Par un canal du Nil, il arrive en Assyrie, et y défait Darius, qui perd 130 mille hommes dans la bataille. Suse ouvre ses portes au vainqueur, qui y trouve les filles, la femme et la mère de son ennemi. Ensuite Porus s'oppose à Alexandre, qui pénètre dans les Indes, inspire de l'amour à Candace, parvient au Phase, à Gades et chez les nations Britanniques. Il descend l'Indus avec une flotte de mille navires, fréquente les Brachmanes, et visite les Macrobiens dans leur île, où ils vivoient jusqu'à cent cinquante ans. A cette occasion, Cédrenus nous donne quelques détails sur les mœurs et les usages de différens peuples; entre autres choses, il nous assure que les Brachmanes étoient séparés de leurs femmes par le Gange, qui étoit rempli d'énormes amphibies. Cette espèce de crocodiles étoient, selon lui, appelés *Odotyrans*, parce qu'ils dévoroient tous ceux qui vouloient traverser ce fleuve : mais lorsque les Brachmanes alloient passer, chaque année, quarante jours avec leurs femmes, par ordre de Dieu, ces animaux disparoissoient pendant tout cet espace de temps. Au retour du voyage chez cette nation de philosophes, Alexandre s'empare de l'Égypte, fonde Alexan-

drie, et meurt empoisonné (1). Cédrenus ne prend pas la peine non-seulement de concilier les auteurs qu'il abrège, mais encore de retrancher ce qui se trouve de contradictoire dans son propre récit. Quelle négligence! ou plutôt, quelle ineptie!

Jean Zonare, qui se retira de la Cour pour s'enfermer dans un cloître, fit aussi une histoire universelle, sous le nom de chroniques. S'il n'eut pas le talent d'écrire, du moins ne chercha-t-il pas à gâter et à bouleverser tout, en le compilant à sa manière. Loin de craindre le reproche de n'avoir été qu'un simple copiste, il avoue s'être contenté souvent d'ajouter quelques phrases pour coudre ensemble les morceaux qu'il a tirés de plusieurs auteurs. Ainsi, dans ses douze premiers livres, qui remontent à l'origine du monde, on lit des fragmens assez étendus de Xénophon, de Josephe, de Dion-Cassius, et même de Pœanius, métaphraste, ou traducteur grec d'Eutrope. Dans les six derniers, qui comprennent tout l'espace, depuis le commencement de Constantin jusqu'à l'avénement de Jean Comnène, successeur d'Alexis, il a puisé de tous côtés, et transcrit mot à mot jusqu'à de longs passages des vies de Saints (2). De là, il résulte une grande bigarrure de style : l'auteur ne se l'est pas dissimulé; et on le lui pardonne sans peine, puisqu'il nous a conservé beaucoup de faits et de circonstances qui, sans lui, nous seroient échappés. Mais pourquoi n'a-t-il pas indiqué exactement les auteurs dont il emprunte ces matériaux ou pièces de rapport? Quelques-unes se reconnoissent facilement, et d'autres avec plus de peine, surtout celles qui ne sont que de simples extraits. De ce nombre est

(1) *Cedren.*, T. I, p. 151-154. Ce qui regarde les Brachmanes est tiré de Palladius, écrivain de la fin du IV[e]. siècle, (*de gentibus Indiæ et Brachmanibus*, p. 9), et a été également copié par Michel Glycas, *Annal.*, T. I, p. 142.

(2) Vid. *Du Cange*, not in Zonar. Annal., T. II, p. 37, 63, etc.

la vie d'Alexandre (1). En la comparant avec celle du même prince écrite par Plutarque, il est évident que Zonare n'a fait que l'abréger : il en a supprimé les détails et les réflexions; mais il y a mis plus d'ordre et de suite qu'il ne s'en trouve dans l'original. Ni fables ni bévues ne défigurent cet endroit de son ouvrage, qui est assez bien rédigé, et peut servir à éclaircir le texte de Plutarque. L'abréviateur y ajoute un seul trait, qu'il emprunte d'Arrien (2). Il s'agit du projet qu'eut Alexandre, à l'approche de la mort, de se jeter clandestinement dans l'Euphrate, afin de persuader aux Macédoniens qu'étant de la race des dieux il étoit retourné vers eux. Roxane ayant été informée de cette résolution, l'en détourna; et ce prince, en gémissant, s'écria : « Vous m'enviez la gloire de l'apothéose » et de l'immortalité. » Rien n'est moins invraisemblable : une pareille idée pouvoit facilement naître dans la tête exaltée d'un homme qui déjà avoit fait tant de sacrifices aux illusions de l'orgueil.

Le lexique de Suidas est à la fois un dictionnaire historique et un glossaire grammatical. Quoiqu'il soit plus utile sous ce dernier rapport, on peut cependant en tirer bien des lumières sur la vie des hommes célèbres. Celle d'Alexandre n'est pas la mieux traitée, et la première partie n'est composée que de deux ou trois passages d'Arrien (3); tout le reste consiste en des additions successives, quelques-unes même sont très-postérieures au temps du premier compilateur (4). D'ailleurs on n'y trouve pas un fait digne de remarque, ou qui ne soit déjà connu; en outre, cet article n'est pas exempt d'erreurs

(1) Cet extrait, inséré dans Zonare (L. IV, C. VIII), commence (T. I, p. 183), par ces mots : Ἐστὶ δὲ μανίαν τῦ Ἀλεξάνδρυ, et continue jusqu'à ἐτελεύτησεν, p. 197.

(2) *Arrian.*, L. VII, C. XXVII.

(3) Οὕτω φησὶν Ἀῤῥιανός. *Suid.* in v. Ἀλέξανδρος. Ces passages sont tirés des livres IV, C. XIX, et VII, C. XXVIII.

(4) Vid. *Kuster.* not., p. 71 et 103.

ni

ni de contradictions. Au commencement, il est question de Roxanes, fille d'Oxyarte, et à la fin on lui donne Darius pour père ; ce qui est évidemment faux. Alexandre, peu de temps avant sa mort, laissa tomber son diadème dans l'eau ; ce qui fut regardé comme un mauvais présage. Suidas dit que cet accident arriva près d'Alexandrie, tandis que ce prince étoit alors aux environs de Babylone. L'aventure de Candace n'est pas non plus oubliée dans le même article, qui est terminé par l'addition la plus étrange. C'est un passage d'Athénée, dans lequel cet auteur, après avoir vanté la magnificence d'Alexandre, fait mention de la victoire que Conon remporta sur les Lacédémoniens, du rétablissement des murs du Pirée par ce général, et du festin qu'il donna ensuite au peuple d'Athènes (1). Un copiste ayant lu ce passage mutilé, où l'on comparoit Alexandre à Conon, et où le nom de ce dernier étoit effacé, n'aura fait des deux phrases qu'une seule, qui se rapporte alors toute entière à Alexandre. Cette erreur aura par la suite passé dans d'autres copies, et on aura d'autant moins cherché à la faire disparoître, que la vanité des Athéniens étoit intéressée à l'accréditer. Cependant elle ne s'est glissée que fort tard dans le lexique de Suidas, lorsqu'il a été grossi, à diverses reprises, par de nombreuses additions, prises de toutes parts avec une extrême négligence (2). « Ces additions » ont dû se multiplier à mesure qu'on multiplioit les copies ; » d'où il suit que le texte le plus pur de Suidas doit se trou- » ver dans les exemplaires les moins volumineux (3). » C'est donc dans quelques-uns de ces exemplaires manuscrits qu'on

(1) *Suid.* in v. 'Αθηναῖος.

(2) ... *Constat enim, ut plurimum, ex scholiis et veterum scriptorum fragmentis, præclaris quidem iis, hinc inde corrosis et convasatis.* Toup. Præf. Observ. in Suid., p. VI.

(3) *Bréquigny*, Observ. sur un manuscrit du lexique de Suidas, Notic. des Mss. de la Bibl. nat., T. V, p. 7.

pourroit lire l'article d'Alexandre tel qu'il sortit des mains de Suidas lui-même, qui n'y avoit vraisemblablement admis que ce qu'il avoit puisé dans l'ouvrage d'Arrien.

Un auteur qui porte le nom de cet historien, mais qui lui est très-postérieur, avoit mis en vers les exploits d'Alexandre (1). Long-temps auparavant, l'empereur Hadrien s'étoit amusé à composer une Alexandriade (2). Sotérique d'Oasis, en Libye, fit aussi un poëme sous ce même titre, et dont la marche étoit encore plus épique; il avoit pour sujet la prise de Thébes par Alexandre (3). Ce ne furent pas les seuls écrivains qui célébrèrent les exploits de ce prince de cette manière; et on ne peut guère douter qu'ils n'eussent mis en usage la fiction dans leurs ouvrages. C'est vraisemblablement de cette source qu'est venue la fable de Nectanébo, roi de la race sébennitique, et le dernier égyptien qui ait occupé le trône dans sa patrie.

(1) Son Alexandriade étoit divisée en XXIV rapsodies ou chants, suivant Suidas (in v. Ἀῤῥιανός), qui attribue encore à cet Arrien la traduction en vers grecs des Géorgiques de Virgile.

(2) L'abréviateur d'Etienne de Bysance en rapporte un vers (in v. Ἀσραία), et quelques mots d'un autre (in v. Σάνεια). Cet ouvrage étoit-il le même que le *monobiblos* dont l'historien Socrate parle? J'ai peine à le croire; mais est-il réellement question d'Hadrien dans ce passage fort corrompu? Après l'avoir bien médité, et en m'attachant plus au sens qu'à la lettre, j'y vois qu'Hadrien ayant apothéosé Antinoüs, son favori, chercha à s'en justifier par l'exemple d'Alexandre, dans un livre où il avoit rassemblé tous les oracles concernant la divinité du conquérant macédonien (*Socr.* Hist. Eccles., L. III, C. XXIII). Le texte porte : καὶ τὸ μονόβιβλον ὃ Ἀδρίαν εἰς Ἀλεξάνδρου βίον ἐπέγραψεν. L'altération d'Ἀδριανὸς en Ἀδρίαν est fort ancienne, et Nicephore Callistius ne l'apercevant pas, a changé la phrase de cette manière : καὶ τὸ μονόβιβλον ὃ εἰς τὸν Ἀλεξάνδρου βίον ἐπέγραψαν οἱ Ἀλεξανδρεῖς (Hist. Eccles., L. X, C. XXXVI, T. II, p. 90). Il résulteroit de là que les habitans d'Alexandrie avoient fait écrire la vie de leur fondateur dans un seul livre, ou registre appelé *monobiblos;* ce qu'on ne trouve nulle part, et ne peut être que de l'invention de Nicephore. Réading, dernier éditeur de Socrate, et quelques autres savans ont proposé différentes conjectures, peu heureuses, sur ce même passage, qu'ils conviennent tous avoir été mutilé ou très-altéré. Ils s'accordent également à rejeter la restitution de Nicephore Callistius.

(3) Sotérique vivoit sous Dioclétien, et écrivit plusieurs autres ouvrages (vid. *Suid.* in v. Σωτήριχος). Etienne de Bysance en fait aussi mention, in v. Ὕασις.

Ayant été défait par les Perses, il se réfugia, la 3e. année de la CVIIe. olympiade, 350 ans avant J. C., en Éthiopie (1), d'où il ne revint plus. Alexandre étoit né sept ans avant cette époque. Mais un anachronisme ou une invraisemblance n'arrête pas les poëtes : d'ailleurs, le merveilleux qu'on s'étoit plu à répandre sur la naissance du fils de Philippe, semble les excuser. On racontoit, entre autres choses, que Jupiter-Ammon, sous la figure d'un dragon, s'étoit glissé dans le lit d'Olympias. Ératosthène ajoutoit que Philippe, en envoyant Alexandre à l'armée, lui découvrit le secret de sa naissance (2). Certes il n'en falloit pas davantage pour mettre toute l'aventure sur le compte de Nectanébo, qui d'Égypte vient à la cour de Macédoine. Il étoit fort habile dans la magie; et, au moyen de cet art, il eut commerce avec Olympias, qui mit au monde Alexandre. La tradition qui a conservé cette aventure, paroît assez ancienne; et il est vraisemblable que le Syncelle et Malala (3) l'ont empruntée de Jules-Africain, qui vivoit dans le troisième siècle de notre ère. Elle a été répétée par plusieurs auteurs, et transmise successivement jusqu'au quinzième siècle, où Michel Glycas la rapporte encore avec ses principales circonstances (4). Il avoit sans doute lu l'ouvrage du faux Callisthène, qui étoit depuis long-temps entre les mains des Grecs, ses compatriotes. Les copies de cet ouvrage se sont multipliées dans nos bibliothèques, et on en a publié quelques fragmens (5). C'est un long et ennuyeux roman, plein d'invraisemblance

(1) *Diod. Sic.*, L. XVI, § 51.

(2) *Plut.* vit. Alex., p. 6, 7.

(3) *Georg. Syncell.*, p. 256. *Joan. Malala*, p. 242.

(4) *Michel Glycæ* Annal., p. 141.

(5) *Casaubon* ad *Polyb.*, not., p. 33, Epistol., p. 402. *Salmas.* in Solin., T. II, p. 647. *Barthii* Adversar., L. II, C. X. *Lambec.* Bibl. Vindob., L. II. *Fabric.* Bibl. Græc., T. X, p. 319, etc... Cet ouvrage seroit le sujet d'une discussion bibliographique assez curieuse, mais trop longue pour que je puisse la placer ici. Je me suis servi d'une copie du Ms. coté 1685 B. ol. R., faite avec beaucoup d'exactitude par mon savant ami Laporte du Theil.

et d'absurdités. Toutes les actions d'Alexandre y sont défigurées au point d'être méconnoissables. Nectanébo y joue d'abord le premier rôle : tantôt il s'approche d'Olympias, sous un habit couleur de dragon, et lui annonce qu'elle accouchera d'un fils qui sera le maître du monde (1); tantôt il prend la figure de cet animal, pour épouvanter Philippe et l'éloigner de sa couche nuptiale. Tout cela ne vient que des bruits concernant la naissance miraculeuse d'Alexandre, accrédités par son voyage à Ammon, d'après le récit de Plutarque (2). L'auteur du roman fait embarquer Alexandre après la conquête de l'Asie mineure; il le conduit en Sicile, d'où ce prince passe en Italie. A son arrivée, les Romains lui envoient, par des ambassadeurs, une couronne enrichie de pierres précieuses. Aussitôt après, Alexandre remet à la voile, arrive sur les côtes de Carthage, qui se soumet à lui; il pénètre jusqu'au temple de Jupiter-Ammon, ensuite fait route pour l'Égypte. Étant entré dans la ville de Memphis, il y est intronisé dans le temple de Vulcain, suivant l'usage ancien (3). Ce fait peut être vrai, quoique les anciens n'en aient point parlé. Arrien se contente de dire qu'Alexandre, arrivé à Memphis, sacrifia à Apis et aux autres divinités égyptiennes (4). Mais cet historien n'a pas tout rapporté, et il est très-vraisemblable que le prince macédonien voulut que son inauguration se fît conformément aux rites de l'Egypte; et on ne peut douter que les Ptolémées n'aient imité en cela son exemple (5). Frappé de la

(1) Ὁ δὲ Νεκτανεβὼ ἀποθέμενος τὸ σκῆπτρον ἀναβαίνει ἐπὶ τὴν κλίνην αὐτῆς, καὶ συγγίνεται αὐτῇ· καὶ φησὶ πρὸς αὐτήν. Διάμεινον, γύναι· κατὰ γαστρὸς ἔχεις ἄῤῥενα παῖδα ἐκδικόν σου γενόμενον, καὶ πάσης οἰκουμένης κοσμοκράτορα βασιλέα. L'imitation est évidente, et on reconnoît ici l'auteur chrétien, comme dans plusieurs autres endroits de ce roman.

(2) *Plut.* vit. Alex., p. 6 et 7.

(3) Καὶ ἐλθόντος αὐτοῦ εἰς Μέμφιν τὴν πόλιν, ἐνεθρόνισαν οἱ Αἰγύπτιοι αὐτὸν, εἰς τὸν τοῦ Ἡφαίστου θρονιστήριον, ὡς Αἰγύπτιον βασιλέα. Pseudo Callisth., Ms.

(4) *Arrian.*, L. III, C. I.

(5) Comme le prouve l'inscription dé-

vue d'une statue de pierre noire, consacrée dans ce même temple de Vulcain, Alexandre, continue notre romancier, interroge les prophètes, ou principaux prêtres, qui lui disent : « C'est la figure de Nectanébo, dernier roi d'Egypte. Les » Perses dévastant ses Etats, il connut, par la force de la ma- » gie, qu'il seroit trahi ; et aussitôt il prit le parti de fuir, en » nous prédisant qu'il reviendroit un jour ; que, loin de veil- » lir, il rajeuniroit, et finiroit par soumettre ses ennemis. » A ces paroles, Alexandre s'élance et embrasse la statue, en s'écriant : Voilà mon père ! je suis son fils. Cette épisode n'est pas la plus mal imaginée. Mais de combien de défauts de convenance, d'anachronismes (1), de contes puérils ou extravagans, de bévues grossières, en un mot, de sottises, est parsemé ce roman, digne des siècles de barbarie qui l'ont vu naître? Cependant je pense que l'original du faux Callisthène, qui me paroît remonter au dixième siècle, n'est pas venu jusqu'à nous, et que l'ouvrage dont il est ici question ne peut en être qu'une espèce de traduction, peu fidelle, interpolée ou amplifiée en beaucoup d'endroits. Cette conjecture est fondée sur le style de cet ouvrage et la mention des Turcs qui se trouve à la fin. En tout, rien de plus fastidieux que le roman du faux Callisthène ; il provoque le dégoût, et on a bien de la peine à en achever la lecture. Par le grand succès qu'il eut dans le moyen-âge, on doit juger du goût des Grecs de ce temps-là, du moins de ceux qui n'étoient pas gens de lettres ;

couverte par les français, à Rosette. On lit dans cette belle et importante inscription, contenant un décret des prêtres en l'honneur de Ptolémée-Epiphane, que ceux de tous les ordres se rendirent à Memphis, dans le temple de Vulcain, pour l'inauguration de ce prince : προς την πανηγυριν της παραληψεως της βασιλειας της Πτολεμαιου, etc... *Lin.* 7.

(1) Alexandre ordonne à quelques Satrapes de rassembler beaucoup de vêtemens et de les lui envoyer à Antioche de Syrie, ville fondée 24 ans après sa mort, par Seleucus. On pourroit citer d'autres anachronismes encore plus considérables.

car il y en eut toujours quelques-uns qui en méritèrent le titre. Les nations de l'occident étoient encore moins éclairées : aussi accueillirent-elles fort bien le faux Callisthène; et on en fit plusieurs traductions latines (1). Ces traductions ressemblent souvent peu au texte grec, à cause des additions et des changemens, plus ou moins considérables, qu'on s'est permis d'y faire. On y a conservé la fable de Nectanébo, qui s'accrédita en Grèce au point d'y être regardée comme une vérité traditionnelle (2). Alexandre fut, de tout temps, le héros des peuples de cette contrée. Ils étoient d'autant plus attachés à sa mémoire, qu'ils prétendoient établir la souveraineté de leurs princes sur les droits que ce conquérant étoit supposé avoir acquis lui-même par ses victoires (3). Les Grecs représentent encore aujourd'hui les plus brillantes actions d'Alexandre dans leurs danses, qui sont accompagnées de chansons en son honneur (4). D'après une telle célébrité, il n'est point étonnant que ce prince ait eu ses romanciers en Grèce et dans le moyen-âge, comme Charlemagne, en France, dans les onzième et douzième siècles. Au reste, les rêves de l'archevêque Turpin ne valent guère mieux que ceux du faux Callisthène; ce qui est d'autant moins surprenant, que les uns et les autres

(1) J'en ai compté jusqu'à quatorze; celui surtout coté 6831, in-4°., intitulé *Origo, ortus, vita et actus Alexandri*, n'a presque rien de commun avec les autres. Il est plein de fables et de réflexions triviales. On en a imprimé un sous ce nom : *Historia prœliorum Alexandri magni*. Argent. 1489, etc. Vid. *Maittair*. Annal. Typogr., T. 1, p. 419 et 528.

(2) Νεκτεναβός... ἦλθεν εἰς τὸ παλάτι τοῦ βασιλέως Φιλίππου ὡς δοῦλος καὶ μάντις. Καὶ μετὰ τέχνας τῆς μαγείας του ἔκαμε καὶ ἐκοιμήθη μὲ τὴν βασίλισσαν τὴν Ὀλυμπιάδα. Διότι δὲν ἔκαμνε παιδί· καὶ ἐγκαστρώθη καὶ ἔκαμε τὸν Ἀλέξανδρον, etc. (*Dorothei*, Lib. Histor. Venet., 1631, p. 145). Mais ce qui n'est, pour ainsi dire, qu'indiqué ici, se trouve plus développé dans le Chap. LXII d'une chronique Slave, Mss., dont M. Alter nous a donné la notice (Mélang. philol. et crit., p. 1-28). Il s'agit de la mort du magicien *Nephtanaw* ou *Nectanébo*, dans le LXIII[e]. Chap. de cette chronique, traduite presque entièrement du grec vulgaire de Dorothée.

(3) *Joan. Cantacuzen.*, L. 1, C. XXXIX.

(4) *Guys*, Voy. littér. de la Grèce, T. 1, p. 205, etc.

ont été faits dans les trop longs sommeils de l'esprit humain.

Cependant il se trouva encore des hommes qui eurent des connoissances et de la critique; et parmi eux, Photius est le plus digne de remarque. On vit aussi des princes qui protégèrent les lettres, et les cultivèrent avec quelque succès : Constantin Porphyrogénète est celui qui eut le plus à cœur leur conservation. Il y eut même des historiens dont les noms méritent de n'être pas ensevelis dans l'oubli; et Constantinople renferma toujours, jusqu'au moment où elle fût prise par Mahomet II, des savans et des littérateurs qui étudioient et savoient apprécier les chefs-d'œuvres de l'antiquité; et c'est de leurs mains que nous les avons reçus, du moins pour la plupart. Je suis forcé, pour ne pas m'écarter trop de mon objet principal, de renvoyer ailleurs mes observations sur ces historiens et sur l'état des lettres grecques, au dernier temps de l'empire d'Orient (1). Mais les peuples qui le détruisirent, ayant beaucoup parlé d'Alexandre et conservé diverses traditions sur ce conquérant, il m'importe d'examiner ici leur manière d'écrire l'histoire, et quelle foi on doit ajouter à leur récit. Ces deux choses ont entre elles une grande connexité; et on ne peut s'assurer de la seconde sans connoître la première.

Les derniers ouvrages dont je viens de parler furent le fruit de la barbarie, toujours féconde en fables, qui se répandit beaucoup en Asie, sous la domination persane. Les Chosroès, les Sapors et les autres princes de la dynastie des Sassanides, cherchèrent à étouffer par tout les lettres; et bientôt les langues grecque et latine ne furent connues que d'un petit nombre d'hommes. La langue syriaque, après avoir fleuri quelque temps, ne put se maintenir qu'en peu d'endroits; et la langue

(1) Voyez dans l'appendice où j'achève le tableau des historiens grecs que je viens de faire, depuis le sixième siècle avant l'ère vulgaire.

arménienne, nouvellement fixée par Mesrob, qui en inventa les caractères (1), ne se soutint qu'avec beaucoup de peine, au milieu des guerres et de tous les ravages qui en furent la suite.

Cependant Moïse de Chorène, et quelques autres écrivains arméniens, avoient profité des moyens que leur langue fournissoit alors pour cultiver les lettres. Le premier, après avoir fait ses études à Constantinople et parcouru les villes les plus éclairées du monde, s'appliqua à la composition d'une histoire, qu'il fit remonter aux temps les plus reculés. A l'exception de la chronique du syrien Maribas, il puisa chez les Grecs presque tous les matériaux de son ouvrage, les Arméniens ayant fort négligé l'histoire ancienne. Selon lui, cette chronique étoit tirée d'un ancien livre de la bibliothèque royale de Ninive, qu'Arsace, premier roi des Parthes, avoit permis à Maribas de consulter. Il avoit été orignairement écrit en chaldéen et, dans la suite, traduit en grec par l'ordre d'Alexandre (2). Certainement Ninive n'existoit plus depuis longtemps, au règne de ce prince. Tout cela est controuvé, et n'a été imaginé que pour accréditer des fables. Moïse appelle *Haik*, Japhet, le fait combattre contre les géans, lui donne pour fils Cadmus, et nous le représente comme vainqueur de Bélus et chef de la nation arménienne (3). Lorsque cet auteur parle des temps moins anciens, il dit suivre Jules-Africain, et avoir consulté les histoires persanes, celle d'Olip, ou Oulip, les cantiques arméniens, et les archives de la ville d'Edesse, et des temples de Nisibe et de Sinope (4). Que de titres précieux,

(1) *Mos. Choren.* Histor. Armen., L. III, C. LII.

(2) *Mos.* ibid., L. I, C. VII. Maribas le traduisit en langue Syriaque.

(3) *Ibid.*, C. VIII, IX et X. Dans la version Arménienne du livre de Job (C. XXVII, ℣ 31), et d'Isaie (C. XIII, ℣ 10), on donne le nom d'*Haik* à l'étoile que les Septante traduisent par Orion.

(4) *Ibid.*, C. XX, XLI, etc. Les originaux de ces titres n'existoient plus au temps de Maribas; il avouoit que des co-

s'ils

s'ils eussent été authentiques! encore il falloit beaucoup de critique; et Moïse de Chorène, qui vivoit dans le cinquième siècle, en avoit peu. D'ailleurs, égaré par l'orgueil national et plein de partialité, il ramène tout aux Arméniens, et veut faire de Tigranes premier, leur roi, un héros accompli. Il le compare à Hercule, et prétend qu'il fut adoré par les Ibériens. Il eut pour dernier descendant Have, qui périt les armes à la main contre Alexandre (1). Ce fait allégué par Moïse est faux: le conquérant macédonien n'eut pas à combattre les Arméniens; ils se soumirent à lui, après la bataille d'Arbèle, avec le reste de l'empire des Perses, dont ils faisoient partie. Cet écrivain rappelle la tradition ridicule qui donne à Alexandre Nectanébo pour père, sans paroître toutefois y ajouter la moindre croyance (2). Au reste, son histoire, comparée avec d'autres monumens, peut être fort utile, par rapport non-seulement à l'Arménie, aux Arsacides, mais encore à la dynastie des Sassanides, et à différens événemens postérieurs à l'ère chrétienne.

Vainement la littérature arménienne auroit été cultivée; elle ne seroit jamais devenue très-florissante sans le secours des chefs-d'œuvres de la Grèce. La barbarie l'en priva bientôt; les livres grecs furent brûlés par ordre des gouverneurs perses, et on interdît l'usage de la langue grecque dans une grande partie de l'Asie (3). L'effet de cette mesure tyrannique fut si général, que les rois de Perse ne trouvèrent presque plus

pies en avoient été placées dans les archives royales et les temples par des *hommes obscurs* (L. I, C. XI); ce qui en montre assez la supposition. Moïse dit encore que les Romains, sous Vespasien et Tite, établirent à Edesse deux écoles, l'une de littérature syriaque, et l'autre pour les lettres grecques, et qu'on y transporta les archives de Sinope (L. I, C. XXIX). Tout cela est fort douteux.

(1) *Mos. Choren.*, L. I, C. XXX.

(2) *Id.*, L. II, C. XII.

(3) *Ibid.*

dans leur vaste Etat de secrétaire-interprète, ni pour le grec, ni pour le syriaque, quoique celui-ci fût encore toléré. On finît par ne se servir que de la langue Persane (1). Ainsi, tout moyen de s'instruire devint chaque jour plus difficile, et les dernières lueurs s'affoiblissoient peu à peu lorsqu'elles s'éteignirent tout d'un coup, à l'époque d'une grande révolution, la plus fatale aux progrès de l'esprit humain, et la seule dont il ressente encore, après tant de siècles, les effets pernicieux; je veux parler de la propagation rapide du mahométisme. Ses premiers sectateurs, semblables, pour me servir d'une comparaison de l'Ecriture, au torrent embrasé du métal qui s'échappe de la fournaise (2), se répandirent de toutes parts. Leur fureur consuma les hommes, les animaux, les arbres, les moissons, etc.; et l'incendie qu'elle alluma est à peine éteint.

Les Arabes-Sarrasins furent les premiers sectateurs, ou plutôt les apôtres armés de cette religion; une grande partie de l'Asie et de l'Afrique tomba bientôt entre leurs mains. En cent vingt ans seulement, le monde entier eût été leur proie, si Charles Martel n'avoit pas remporté sur eux, l'an 732, une victoire éclatante qui, en sauvant la civilisation, laissa aux sciences et aux arts l'espoir de renaître. Cependant le fanatisme, qui avoit animé ce peuple guerrier, commença à devenir moins destructeur, lorsque le gouvernement pontifical eut raffermi chez lui les bases de la société : je veux parler du gouvernement des khalifes, dont quelques-uns protégèrent les lettres et encouragèrent les sciences, surtout l'astronomie, la médecine et la philosophie péripatéticienne. Les Abbassides, qui régnoient à Bagdad, se firent gloire de cette

(1) ... *Quia litteræ Persicæ in communi usu erant.* Mos. Chor. e vers. Whiston, p. 297. Vid. *Theophan.* Chronogr., p. 314.

(2) *Jerem.*, C. VII, ỷ 20, suivant le texte hébreu.

protection ; Almanzor, Aaron-al-Reschid et Almamon (1), n'oublièrent rien pour rendre ces sciences florissantes, et pour dissiper les ténèbres de la barbarie. Le khalifat n'avoit passé aux Abbassides que par le massacre des Ommiades, leurs prédécesseurs : un seul échappa ; ce fut Abdelrahmane, qui, croyant avoir la même autorité que ses ancêtres, prit le titre d'*Emir Almoumenin*, prince des croyans, et fonda à Cordoue un nouvel empire. Le troisième de ce nom, un de ses successeurs, favorisa, pendant un règne de cinquante ans, les progrès des lettres, des sciences et des beaux arts en Espagne. Étant mort l'an 961, son fils Alhakème, qui monta sur le trône, les cultiva avec succès par lui-même, et fut un homme très-savant pour son siècle. Il rassembla de toute part les livres, appela auprès de lui les gens de lettres : enfin, il n'épargna ni soins, ni trésors pour l'avancement des connoissances humaines (2). Son nom auroit mérité plus de célébrité ; et il étoit peut-être plus digne de passer à la postérité que ceux d'Aaron-al-Reschid et d'Almamon. Au temps de cet illustre prince, les khalifes Fatimides ayant formé un schisme dans l'Islamisme, et s'étant emparés de l'Egypte, eurent aussi la noble ambition d'y répandre des lumières. Aziz et son fils, le tyran Hakem, travaillèrent à leur propagation : l'astronomie et la jurisprudence musulmane durent infiniment au zèle de ces princes (3).

(1) Ces trois khalifes avoient succédé à Aboul-Abbas, premier de la dynastie des Abbassides, et proclamé en 132 de l'hégire, qui commence au 20 août de l'an 749 de Jésus-Christ. Almamon mourut l'an 218 de l'ère mahométane, 833 de Jésus-Christ.

(2) *Nullum unquam evolvit librum in quo doctus annotationes manu suâ exaratas reliquerit. Bonarum artium in Hispania augendarum inprimis studiosus, eruditos quosque viros ex oriente summis propositis præmiis evocandos, codices præterea omni doctrina refertos immensis pecuniæ largitionibus undique conquirendos curavit.* Mich. Casiri Biblioth. Arabico. Hisp. Escur., T. II, p. 38. Au temps d'Alhakème, la bibliothèque de Cordoue fut portée à 600,000 volumes. *Ibid.*

(3) En l'an 430 de l'hégire, 1058 de Jésus-Christ, on comptoit 6500 ouvrages seulement d'astronomie, de géométrie et

Enfin, ceux de la dynastie des Bouïdes (1) les imitèrent en Perse, où la poësie fut cultivée avec succès; et plusieurs poëtes de cette nation, entre autres Ferdoussi, se rendirent célèbres par leurs talens, et jouirent de la faveur des souverains Musulmans.

L'horizon, après s'être ainsi éclairci en quelques parties de l'univers, s'obscurcit de nouveau, ou plutôt les rayons de lumière passèrent comme des météores. L'esprit humain gagna peu à ces efforts, trop courts, ou peut-être trop prématurés, pour n'être pas insuffisans. Il n'en résulta presque d'autre avantage que la traduction de quelques ouvrages grecs, la plupart de l'école d'Alexandrie, et presque tous relatifs aux sciences (2). La littérature ancienne, seule capable de tout vivifier, et principalement l'histoire, qui en est la partie la plus utile, fut négligée. Les Arabes ne connurent celle-ci que par les annalistes et autres mauvais écrivains du moyen-âge; et cependant ils ne pouvoient être guidés que par les grands et éternels modèles de l'antiquité. Quand même ils auroient été en état, ou à portée de les étudier, peut-être encore n'en

de philosophie, dans la bibliothèque du Caire (*Ben-Alnabdi*, ap. *Casiri* Bibl. Hisp., T. I, p. 417). Au temps de la conquête de l'Egypte par Saladin, cette bibliothèque montoit, suivant Makrizi, à 1,600,000 volumes. Ebn Wassel la faisoit monter seulement à plus de 120,000 reliés, dont 18,000 regardoient les sciences. On y voyoit 2000 exemplaires de l'Alcoran, 1200 du Tarikh de Tabari, etc., divisés en plus ou moins de volumes. Ainsi tous ceux dont parle Makrizi n'auroient formé peut-être que 40 ou 50,000 ouvrages particuliers.

(1) Leur dynastie commença l'an 338 de l'hégire, 949 de Jésus-Christ. Voyez l'Histoire des Huns par M. de Guignes, T. I, p. 407.

(2) La prise de Bagdad et la destruction des Khalifes par Hulagou, petit fils de Gengiskhan, l'an 656 de l'hégire, 1258 de Jésus-Christ, portèrent un coup fatal aux lettres, chez les Arabes. Almamon, après avoir rassemblé beaucoup de livres Hébreux, Grecs et Syriaques, les avoit fait traduire en Arabe (*Herbelot*, Bibl. or. art. Mamon). Tous furent brûlés ou jetés dans le Tigre par le barbare Hulagou. Le nombre en étoit si grand, dit un auteur Arabe, qu'il s'en forma un pont, sur lequel passoient les gens de pied et les cavaliers, et que l'eau du fleuve en prit une couleur noire. *Kotbeddin*, Histoire de la Mecque, extr. par M. de Sacy, Notice des Mss., T. IV, p. 569.

auroient-ils pas beaucoup profité, à cause de leur caractère particulier et de leurs préjugés religieux, qui sembloient y mettre des obstacles presque invincibles. Il en est de quelques genres de littérature, comme de certaines plantes qui, transportées dans un sol étranger, n'y donnent jamais aucune espérance.

Les ouvrages historiques des Arabes et des Persans sont des annales qui manquent, pour l'ordinaire, des détails nécessaires, et en renferment souvent de fort inutiles, ou même d'hétérogènes. Il règne dans ces ouvrages tantôt une sécheresse qui fatigue, tantôt une hyperbole qui révolte : c'est moins du merveilleux qu'on y trouve que de l'extraordinaire, qui va quelquefois jusqu'à l'absurde ; et rarement y a-t-il quelque intérêt, quoique l'établissement du mahométisme et le règne des premiers khalifes en soient très-susceptibles. Ainsi, nul charme dans ces annales ou recueils de faits, malgré cette imagination dont les peuples de l'Orient sont doués, et qui brille fréquemment dans leurs contes, où ils paroissent encore connoître l'art de la narration; talent dont leurs historiens sont entièrement dépourvus. J'en excepte néanmoins Bohadin, qui sait quelquefois animer son récit et le rendre intéressant (1) : d'ailleurs, il fait un choix heureux d'anecdotes, qui donnent une assez juste idée de son héros, Saladin. On a loué la simplicité d'Abulféda; mais on lui pardonne difficilement d'avoir négligé les événemens importans, pour s'attacher à des détails minutieux, et d'avoir cherché de vains ornemens dans des citations inutiles de poëtes (2). Il mérite toutefois d'être préféré à Abulfarage, à Eutychius et à Elmacin (3), les seuls qui ont

(1) Voyez *Harris* Philolog. inquir., C. VI.

(2) *Reiske*, Prodidagm. ad Hagji Chal. tabul., p. 229. Vid. *Cl. Adler*, Præf. ad *Abulf.* Annal., p. IV, etc.

(3) Les deux premiers sont Chrétiens

été imprimés avant lui. Tabari, qui a fourni des matériaux à Elmacin, Ebn-Alathir, qui a composé une histoire universelle très-étendue et dont Abulféda s'est beaucoup servi, Aboulmahasen, et plusieurs autres, nous sont peu connus. Nous ne pouvons juger que par leurs abréviateurs de leur manière d'écrire l'histoire, qui ne se distingue par aucun avantage réel de celle des écrivains de leur nation dont nous connoissons les ouvrages. Hamzah est au nombre de ceux qui n'ont pas encore vu le jour : nous devons sans doute en être consolés, si cet auteur, natif de Perse, est aussi plein de contradictions et a aussi peu de critique qu'on nous l'assure (1). Mirkhond, son compatriote, jouit d'une meilleure réputation; mais nous n'en avons que des extraits ou des fragmens traduits en latin ou en langues modernes (2). Les courts extraits d'Amadoddin nous montrent assez jusqu'à quel point les écrivains orientaux ont poussé l'hyperbole et l'emphase la plus ridicule (3). Arabschah, ou plutôt Ebn-Arabschah, a écrit en prose rimée la vie de Tamerlan (4), et s'est déchaîné contre ce conquérant qui avoit fait fouler aux pieds des chevaux le peuple de Damas, patrie de l'historien. Il pourroit être absous au tribunal de l'humanité de cette partialité; mais ni la raison ni le goût ne sauroient approuver ses écarts poëtiques.

Jacobites; Albufarage doit même être regardé comme un écrivain Syrien, puisque l'original de son ouvrage, en langue Syriaque, a été traduit par lui-même en Arabe, avec des additions et des changemens.

(1) *Reiske*, Prodidagm., p. 231.

(2) Historia priorum regum Persarum, post firmatum in regno Islamismum, etc., Viennæ, 1782. Ce morceau est fort court et offre peu de lumières. Celui de la dynastie des Sassanides, traduit par M. de Sacy, et imprimé à la suite de ses mémoires sur les antiquités de la Perse, p. 273-417, nous fait mieux connoître Mirkhond. Quant aux extraits qu'en a fait Texeira, ils sont trop infidèles pour être de quelque utilité.

(3) *Schultens*, Præf. ad *Bohadin*, p. VIII et exc. *Amadoddin* ad Calc. *Bohad.*

(4) Le savant Valtier a donné, en 1658, une traduction française de cet historien-poëte; mais elle est presque inintelligible.

Ses descriptions de l'hiver et du printemps, quoique pleines de verve et d'agrément, n'en sont pas moins déplacées : il y a même des choses ridicules, entre autres l'apostrophe de l'hiver à Timur, ou Tamerlan (1). On vante beaucoup les charmes du style d'Arabschah (2), plus poëte qu'historien. On ose ensuite le comparer avec Thucydide (3). Quelle différence de l'un à l'autre ! Yezdi Chérefeddin est aussi l'auteur d'une histoire, ou plutôt d'un long journal des actions de Timur, qu'il nous fait assez bien connoître : il y entre dans des détails précieux, surtout pour la géographie de la haute Asie ; mais c'est un panégyriste, et quelquefois un enthousiaste du conquérant tartare (4). Il a écrit en persan ; et sa diction est si estimée, qu'on n'a pas craint de le mettre en parallèle avec Xénophon (5). Jamais ce sage et élégant écrivain ne s'est permis d'amplification et des divagations comme Chérefeddin (6). Les traducteurs, les éditeurs, et même les critiques, abusent sans cesse des comparaisons ; et on s'en est permis encore une très-fausse à l'égard d'Ebn-Khalican (7), célèbre biographe, en le mettant à côté de Plutarque, etc. (8). Peut-être nous arrêtons-nous

(1) ... *O Tyranne injuste ! quousque tandem hominum corda igne tuo combures ? et jecinora æstu et ardore tuo inflammabis ? etc.* e vers. Guill. Jones, op. s. l., p. 176.

(2) *Jones*, Poeseos Asiaticæ comment., p. 238. Cet écrivain admirable, selon lui, est cependant appelé *ille grandisonus historiæ Tamerlanicæ conditor*, par Schultens, qui accuse l'emphatique Amadoddin d'en avoir copié tous les défauts et suivi tous les écarts. Præf. ad *Bohad.*, p. VIII.

(3) *Jones*, op. s. l., p. 374.

(4) Voyez la comparaison que M. Jones fait d'Arabschak et de Chérefeddin, relativement au caractère de Tamerlan, op. s. l., p. 373.

(5) *Jones*, Poes. Asiat., p. 374.

(6) Pour en rendre la traduction supportable, Petis de la Croix fils a été obligé de supprimer bien des choses.

(7) Cet écrivain Arabe a parlé de 846 hommes célèbres ou illustres. Il y a eu des continuateurs.

(8) *Est certe copiosior Nepote, elegantior Plutarcho, Laertio jucundior : et dignus est profecto liber, qui in omnes Europæ linguas conversus prodeat.* Ibid., p. 356. Certainement M. Jones est un homme d'esprit et de goût, et son livre se fait lire avec beaucoup d'intérêt ; mais il y paroît trop prévenu en faveur des Orientaux.

trop aux historiens orientaux; aussi ne ferons-nous plus mention que du Novairi qui a composé une espèce d'encyclopédie, dont une partie est consacrée au récit des événemens anciens et modernes. Il y rapporte à sa manière toutes les traditions, sans beaucoup de discernement. D'autres ont compilé, comme lui, sans goût ni critique, les annales des nations, les détails de géographie et d'histoire naturelle, etc. Ils se sont plu à accumuler et à réunir les choses les plus disparates, et n'ont su ni les lier ni les disposer avec art. Telle est du moins l'idée que je m'en suis faite, et d'après laquelle je suis persuadé que les Arabes et les Persans n'ont pas connu les grands historiens de l'antiquité, ou qu'ils ont dédaigné d'en suivre la marche et la méthode. On peut encore reprocher à quelques-uns d'entre eux cet amour de sentences oiseuses ou déplacées, et souvent triviales, cet empressement de débiter à tout propos de la morale et de la politique. Ce sont des esclaves qui ne perdent aucune occasion de faire la leçon à leur maître, ou de se consoler eux-mêmes des malheurs de la servitude. A la vérité, ils paroissent pénétrés de sentimens religieux, mais ils les corrompent et les affoiblissent par le fatalisme; opinion qui sert si bien la cause des despotes, en outrageant la divinité.

L'histoire n'eut pas le même sort chez les autres peuples de l'Asie: sans parler ici des Hébreux, toujours distincts et séparés, les Chinois ont une manière particulière de conserver le souvenir des événemens publics; c'est une institution trop mémorable pour que je n'en dise pas quelques mots. On imagine sans peine que je veux parler du tribunal de l'histoire, dont l'origine remonte au moins à deux mille ans. Les membres de ce tribunal sont divisés en deux classes, l'une chargée d'écrire ce qui arrive au-dehors du palais, et l'autre, ce qui se passe dans l'intérieur. Chacun écrit sur une feuille volante,

volante, et sans le communiquer à personne, les faits et les discours parvenus à sa connoissance, et les jette ensuite dans un bureau qui ne peut s'ouvrir qu'à l'extinction de la famille régnante, ou lorsqu'elle a perdu le trône. Ces ministres de la vérité n'en ont jamais trahi les intérêts, et plusieurs les ont soutenus, au péril même de leur vie. Un empereur de la dynastie des Tong, la treizième, ayant voulu voir ce qui le concernoit, le président du tribunal s'y refusa, et lui dit: « Les historiens écrivent les bonnes et les mauvaises actions » des princes, leurs paroles louables ou répréhensibles, et » tout ce qui se fait de bien ou de mal pendant leur règne: » nous sommes exacts et irréprochables sur ce point, et au- » cun de nous n'oseroit y manquer. Cette sévérité impartiale » doit être l'attribut essentiel de l'histoire, si l'on veut qu'elle » serve de frein aux monarques et aux grands, et qu'elle les » empêche de commettre des fautes; mais je ne sache point » qu'aucun empereur ait jamais vu ce qu'on écrivoit de lui. » Le président finit par ajouter au prince qui insistoit : « Bien » plus, votre demande et la conversation que je viens d'avoir » avec vous, seront infailliblement consignées dans nos mé- » moires (1). » Le courage d'être aussi conséquent n'appartient pas à des esclaves, et les Chinois ne le sont que de leurs lois et de leurs usages; en quoi, à mon avis, consiste la vraie liberté. Tsin-chi-Hoang la viola sans pudeur, lorsque, pour perdre la classe des Lettrés de la Chine, il ordonna de brûler les livres et de n'en épargner aucun. Cependant l'incendie ne fut pas général: le pouvoir de détruire a ses bornes, principalement

(1) Cette conversation est rapportée par le P. de Mailla, dans la préface de sa traduction de l'histoire générale ou annales de la Chine, par Tong-Kien-Kang-Mou, p. v et vi. Voyez sur le tribunal de l'histoire, *Duhalde*, description de la Chine, T. III, p. 291, Mémoires sur les Sciences et Arts de cet Empire, T. v, p. 45, etc...

dans un vaste empire. Aussi échappa-t-il beaucoup de livres, qui servirent à Sée-Ma-Tsien pour la composition de son histoire, la plus ancienne que les Chinois aient conservée. Cet écrivain vivoit deux siècles avant notre ère. Il divisa son ouvrage, appelé le Sée-Ki, en cent trente livres, où les premières traditions sont rapportées. Hoang-ti (1), législateur des Chinois, y est représenté comme un être surnaturel : il eut l'usage de la parole en naissant; il régla les cinq élémens. De même qu'Orphée, il apprivoisa les ours, les tigres et les léopards; c'est-à-dire, qu'il civilisa des peuples sauvages, dont on fait monter le nombre à dix mille. Enfin, ce qui est plus extraordinaire, Hoang-ti fit, à une époque si reculée, fleurir les sciences et les arts (2). Pan-Kou, continuateur de Sée-Ma-Tsien, ajoute que Hoang-ti fut enlevé et porté dans les cieux sur un nuage radieux. Les Chinois n'ont pas copié la fable de Romulus; mais l'une et l'autre viennent de ce qu'on a cru par tout que les premiers législateurs ont eu une mission divine; et sans cette croyance, leurs lois n'auroient eu ni force ni autorité. Plusieurs autres écrivains travaillèrent à la rédaction des grandes annales de la Chine, dont nous avons un assez long abrégé traduit en notre langue (3). Cet abrégé n'est point dénué d'intérêt, et on le lit même avec d'autant plus de fruit, qu'on y suit sans peine les progrès de la civilisation et la marche de l'esprit humain dans la découverte des arts. Des remontrances adressées aux empereurs, des discours instructifs, des mots quelquefois pleins d'un grand sens, et des anec-

(1) Suivant les calculs des Chinois, ce législateur auroit vécu vers l'an 2637 av. Jésus-Christ. Mais ces calculs sont trop exagérés, et je n'y ajoute aucune foi.

(2) *Amiot*, Notice des principaux historiens qui ont écrit l'histoire des premiers temps de la Chine, dans les mémoires concernant les sciences et les arts de la Chine, T. I, p. 137.

(3) C'est l'ouvrage traduit par le P. de Mailla, et publié par M. Grosier en XIII vol. in-4°., que j'ai déjà cité.

dotes, pour l'ordinaire, bien choisies, nous font encore juger, dans cet ouvrage important, des mœurs, du caractère et des usages de plusieurs nations de l'Asie orientale, à diverses époques. Quoique les Chinois ne paroissent pas connoître les charmes de la narration, et que leur goût diffère du nôtre, on peut néanmoins assurer, d'après la lecture de leurs petites annales, qu'ils savent classer les faits et les raconter. D'ailleurs, ils n'insultent pas aussi gratuitement à la vérité que les Arabes et les Persans, sur lesquels nous sommes forcés de revenir.

Abulféda avoue lui-même que l'histoire ancienne est pleine de contradictions chez les Orientaux (1) : nous n'entendons désigner ici par ce nom que les Arabes et les Persans. Il auroit dû ajouter qu'elle fourmille d'erreurs, de fables et d'inepties. Avant Mahomet, tout n'est que ténèbres chez leurs écrivains; et on n'y voit qu'une suite de mensonges et d'absurdités (2). Vainement chercheroit-on à concilier par des conjectures et des hypothèses le récit des auteurs grecs avec celui de ces écrivains, sur les premières dynasties des Perses, celles des Pischdadiens et des Kéaniens; c'est semer d'ivroie les champs de l'histoire; c'est les joncher de ronces et les hérisser d'épines, sans que la vérité y puisse rien gagner. Pour donner quelque fondement aux traditions concernant ces premières dynasties, il faut admettre que parmi les livres d'Yezdedjerd, dernier roi de la race des Sassanides, vaincu par les Arabes, il se

(1) *Primum scire debet cupidus harum rerum, quod magna sit inter chronologos de rebus antiquis discrepantia.* Abulf. Præf. e vers. *Reiske.*

(2) ... *Nam qui veterum Arabum, aut antiquissimorum Persiæ regum memorias complexi sunt scriptores innumeri, præter fabulas, easque absurdissimas nihil habent : etc.* Renaudot, Præf. ad Hist. Patriarch. Alexand. Tout ce que les Arabes racontent de leur propre histoire, avant cette époque, ne mérite guère plus de créance. Voyez le mémoire sur les monumens de l'histoire des Arabes, avant Mahomet, lu le 11 mars 1785, par M. de Sacy, à l'Académie des Inscriptions.

trouva un grand nombre de documens historiques, d'annales et autres ouvrages de ce genre, soit originaux, soit traduits, écrits tant en pehlvi qu'en parsi. On ajoute que le fanatisme mahométan n'ayant pu détruire tous ces monumens, le poëte Dakiki se servit de quelques-uns pour composer les vies de Lohorasp et de Guschtasp. Ferdoussi prit pour base du commencement de son poëme le *Schah-nameh*, ouvrage de Dakiki. On croit encore qu'il eut connoissance d'une histoire de Perse, ou des annales, en ancien pehlvi, qui avoient été rédigées par ordre de Nouschirvan. Ce livre fut découvert par Saad, général du khalife Omar, après la bataille de Kadésie, et traduit dans la suite en différentes langues de l'Asie (1). Mais tout cela est peu certain; et il est bien plus sûr de penser que Ferdoussi fit entrer principalement dans son poëme toutes les traditions orales qu'il put recueillir sur l'ancienne histoire de Perse (2). Il fait mention d'Alexandre, qui dût naturellement y jouer un grand rôle. Nézami, Hatéfi et Ahmédi, en marchant sur les traces de Ferdoussi, s'attachèrent à écrire en vers persans la vie particulière du prince macédonien (3). Comme leur modèle, ils ne consultèrent, à l'égard d'Alexandre, que la tradition, ou des ouvrages qui n'avoient guère plus d'authenticité et de certitude. D'ailleurs, les poëtes ajoutent ou retranchent, suivant le caprice de leur imagination; et celle des Orientaux n'est pas la moins libre,

(1) *Champion*, Préface de sa traduction anglaise des trois premiers livres du Schah-nameh.

(2) Nous avons, suivant M. Wahl, une traduction arabe du Schah-nameh, et un abrégé de ce poëme en persan, l'un et l'autre en prose. Le dernier est intitulé *Tavarikh Schah-nameh*, ou chronique du Schah-nameh. Il sert en quelque sorte de commentaire au poëme original; l'auteur écrivoit au milieu du pénultième siècle. La traduction arabe, plus ancienne, est de l'an 1276 de Jésus-Christ. Son titre doit être rendu par *Histoire des rois des Perses et des Mèdes, et de leurs règnes.*

(3) *Herbelot*, Bibl. Orient., au mot Escander.

ou la moins déréglée. Elle rend ces peuples peu capables de conserver fidèlement la mémoire des anciens faits, surtout au milieu de tant de révolutions qui ont interrompu chez eux la suite des témoignages écrits, et qui ne nous permettent pas de remonter jusqu'à leur véritable source. On ne doit donc pas ajouter foi au récit des Persans, ni sur leurs premiers rois, ni sur Alexandre qui renversa leur trône. « Car la mémoire des » faits, dit un sage écrivain, ne se peut conserver long-temps » sans écrire : c'est beaucoup si elle s'étend à un siècle, depuis » que la vie des hommes est bornée à cinquante ou soixante » ans. Un fils peut se souvenir, après cinquante ans, de ce » que son père ou son aïeul lui auront raconté, après l'avoir » vu. Les faits qui passent par plusieurs degrés n'ont plus la » même sureté; chacun y ajoute du sien, même sans y penser. » C'est pourquoi les traditions vagues de faits très-anciens qui » n'ont jamais été écrits, ou fort tard, ne méritent aucune » croyance, principalement quand elles répugnent aux faits » prouvés. Et qu'on ne dise point que les histoires peuvent » avoir été perdues; car, comme on le dit sans preuve, je » puis dire aussi qu'il n'y en a jamais eu (1). » Ces réflexions judicieuses s'appliquent naturellement à tout ce que les auteurs Persans racontent d'Alexandre. Ce furent eux qui, les premiers, transmirent son histoire, déjà pleine de fables, aux Arabes. Ceux-ci la mêlèrent bientôt avec ce qu'ils avoient ouï dire aux Arméniens, aux Syriens et aux Grecs, et y ajoutèrent encore tous les rêves de leur imagination en délire. Mirkhond, son fils Khondémir et quelques autres historiens persans, profitèrent de ce mélange et adoptèrent ces rêves. Ainsi, tous les faits s'altèrent, se dénaturent, et finissent par être méconnois-

(1) *Fleury*, Disc. 1er. sur l'hist. ecclésiast., S. III.

sables. La tradition passant d'un peuple à un autre, et traversant, si j'ose le dire, des siècles d'ignorance, pouvoit bien conserver la mémoire d'un homme tel qu'Alexandre; mais il étoit impossible qu'elle nous fournît la moindre lumière sur ses actions.

Les Orientaux ont d'abord cherché Escander ou Alexandre dans le Doulcarnain, c'est-à-dire, l'homme aux deux cornes, dont Dieu, selon eux, a parlé dans l'Alcoran, en ces termes: « Ils t'interrogeront sur Doulcarnain; réponds-leur : Je vous » raconterai son histoire; nous l'avons rendu puissant sur » la terre, et nous lui avons procuré des succès en toutes » choses (1). » Macrizi fait une longue digression, pour montrer la différence qu'il y a entre le personnage alcoranique et Alexandre, fils de Philippe. Le premier parut jusqu'aux extrémités du soleil et au sommet de la terre; il bâtit une muraille pour s'opposer à Gog et à Magog : le second construisit sur la mer un phare; il s'empara de Rome et arriva jusqu'à la Mer Occidentale, où il laissa un grand nombre de villes et d'édifices, monumens de sa puissance (2). Ses contemporains ont vécu jusqu'à Jésus, fils de Marie; et de leur nombre sont Galien et Aristote. Il suivoit la doctrine de ce dernier, tandis que le véritable Doulcarnain, étant un prophète, ne pouvoit avoir la religion d'un infidèle (3). D'ailleurs, les Orientaux attribuoient une autre origine à Alexandre, auquel ils donnoient pour père Darius, premier roi de Perse (4). Cette idée étoit peut-être venue de la fable de Nectanébo, dont nous

(1) *Alcoran*, Sur. 18, ℣ 85, etc.

(2) Hadji Khalfa, dans ses tables chronologiques, dit que ce premier Doulcarnain vivoit l'an 3480 du monde, et qu'il accompagna Abraham à la Mecque.

(3) *Macrizi*, Ms. Arab. B. ol. R., N°. 682, F°. 82.

(4) *Novairi*, *Mirkhond*, cité ci-après. Abulféda n'a point copié cette fable, Ms. Ar., N°. 615. Voyez *Herbelot*, Bibl. Orient., art. Dara et Escander. M. Visdelou a pris fort inutilement la peine de ré-

avons assez parlé. Mais il seroit trop fastidieux de rassembler ici tout ce que les écrivains arabes et persans se sont permis de dire sur le compte d'Alexandre; je me contenterai d'en rapporter quelques détails, empruntés seulement du Novairi et de Mirkhond.

Le premier (1) suppose que le refus d'Alexandre, de payer à Darius le tribut, au prix duquel Philippe avoit obtenu la paix, fut la cause de la guerre entre ces deux princes. Le roi de Perse envoya, selon lui, un mail, une boule et un boisseau de grains, à son ennemi; allusion aux jeux de son âge et à la multitude de soldats qu'il s'attiroit sur les bras par un pareil refus. Alexandre expliqua différemment ces choses, et répondit qu'il regardoit la boule comme le symbole de la terre, qui devoit tomber en son pouvoir. Les hostilités commencèrent bientôt après; et les grands de la Perse ayant indiqué les endroits foibles de cet Etat, et secouru même le roi de Macédoine, ce jeune prince se rendit, au bout d'un an, maître de Darius et de son empire. Surpris de la trahison du capitaine des gardes de Darius, il en demanda le motif à cet infortuné monarque : « C'est, répondit-il, parce que je lui inspirois » beaucoup de crainte lorsqu'il faisoit du mal, et que je ré» compensois la moindre de ses bonnes actions par des faveurs » capables de mettre le comble à tous ses désirs ». Avant de mourir, Darius pria Alexandre de punir les meurtriers et d'épouser sa fille Rouschenk. Son généreux vainqueur exécuta

futer le récit des écrivains Arabes sur Alexandre. Observ. sur la Bibl. Orient., p. 262, 263.

(1) Schehabeddin Ahmed ben Abdalvahhab al Novairi, Ms. Arab. B. ol. R., N°. 700, F°. 87-92. Voyez sur cet écrivain, *Casiri*, Bibl. Arab. Hisp., T. II, p. 27, et *Rosarii Gregorio*, Præf. ad Hist. Sicil. fragm. al Novairi, in rer. Arab. ad Sicil. pert. Ce fragment de l'ouvrage du Novairi a été traduit en français par M. Caussin, Professeur en langue Arabe, et publié à la suite des voyages du Baron de Reidesel.

ses dernières volontés, acheva la conquête de la Perse, et entreprit aussitôt celle des Indes.

Le roi de cette contrée étoit disposé à se soumettre; il écrivit à Alexandre qu'il possédoit des choses merveilleuses; une fille d'une incomparable beauté; un vrai philosophe plein de génie et de savoir, qui répondoit et satisfaisoit à toutes les questions; un médecin, avec le secours duquel on n'avoit à craindre ni maladie, ni accident, excepté le coup fatal de la mort; enfin, un vase qui faisoit que l'eau dont on l'avoit une fois rempli ne diminuoit jamais, quelque quantité qu'on en but, et désaltéroit promptement. Les Arabes ont un tel attrait pour les contes, qu'au mépris de la dignité de l'histoire, ils les y font entrer; de sorte qu'on croiroit quelquefois lire les Mille et une Nuits. Alexandre, frappé de ces merveilles, fit partir des philosophes grecs, avec l'ordre de les lui apporter. Ceux-ci eurent un assez long entretien avec le prince indien, qui finit par leur livrer sa fille, le philosophe, le médecin et le vase. C'est au moyen de ce vase, d'une boule et d'anguilles, que le philosophe expose sa doctrine à Alexandre et captive son admiration. Il refuse les présens, disant que des richesses naît la servitude, et l'exhorte à gagner le cœur de ses sujets par la bienfaisance; et, pour lui plaire, sans doute, il ajoute ces leçons de despotisme et de tyrannie : « Tenez-vous en garde » contre le peuple; quand il a la force de parler, il a celle » d'agir : veillez à ses discours; imposez-lui silence, et vous » n'aurez pas à redouter ses actions. Heureux le roi qui gou» verne ses sujets par la crainte et la terreur! » Les écrivains de l'Orient tiennent rarement un autre langage : à leurs yeux, crainte et soumission, esclaves et sujets, sont des mots presque synonymes.

Reconnoissant de ces présens et de ces avis, Alexandre ac-

corde

corde la paix et son amitié aux Indiens et à leur roi. Il marche ensuite vers la Chine, avec le dessein de la subjuguer. A son approche, le souverain de ce vaste pays se rend auprès de lui. Caché d'abord sous le déguisement d'un ambassadeur, il se fait ensuite connoître à Alexandre, qui, frappé de surprise, lui demande comment il avoit osé se mettre ainsi entre ses mains: « Ma mort, répond le prince chinois, n'auroit pas empêché » mes sujets de se donner un autre chef, et vous auriez été » taxé de lâcheté à mon égard. » Alexandre veut exiger de lui le payement de trois années du revenu de son empire; mais il est bientôt rappelé à des sentimens plus généreux. L'empereur de la Chine s'en retourne sur le champ, et paroît le lendemain, au lever du soleil, à la tête de ses troupes. Alexandre croyant être trompé, veut savoir à quoi s'en tenir. L'empereur s'avance, et lui adresse ces paroles: « J'ai voulu » vous montrer que si je vous ai promis obéissance, ce n'est » ni par foiblesse ni par timidité. Mais je me suis aperçu que » le ciel vous étoit propice, puisqu'il vous a rendu supérieur » à tous ceux dont les troupes se trouvoient plus nombreuses » que les vôtres. L'homme qui fait la guerre contre le ciel, » est certainement vaincu. En vous obéissant, j'ai cru lui » obéir, et c'est à lui que je me suis soumis, en me soumettant » à vous. » Cette réponse, qui est assez dans l'esprit des Chinois, fit impression sur Alexandre; il revint de son étonnement, s'appaisa, n'exigea ni tribut ni condition humiliante, et sortit des terres de la Chine. On ne peut guère douter que l'invasion de cette contrée par Genghizkhan n'ait fait imaginer aux historiens arabes et persans de mettre sur le compte d'Alexandre cette entreprise (1); ils ne vouloient pas que le

(1) Suivant les Chinois, Genghizkhan, dans sa première invasion, força sans peine les postes près de la grande muraille, s'empara du royaume de Hia, le rendit

conquérant tartare eût été plus loin que le héros macédonien, dont ils avoient la plus haute idée. C'étoit pour eux Hercule, auquel les Grecs attribuèrent plusieurs actions qui appartenoient à d'autres personnages célèbres. Aussi le siècle d'Alexandre diffère-t-il peu des temps héroïques, aux yeux des écrivains orientaux. Leur ignorance se plaît à tout confondre; et au delà de l'hégire, ils ne voient plus que les fantômes de leur imagination. Au reste, de tout temps, on s'est plu à étendre les conquêtes ou les courses des conquérans fort au delà de leurs bornes. N'a-t-on pas supposé une expédition de Trajan aux Indes (1), et un voyage de Charlemagne à Jérusalem (2)? L'orgueil et l'intérêt eurent quelque part à ces fictions; mais l'ignorance et l'amour des fables firent seuls imaginer aux Arabes l'incursion d'Alexandre en Chine.

Selon le Novairi, cette incursion fut le dernier exploit d'Alexandre, qui mourut aussitôt après. On mît son corps dans un cercueil, auprès duquel les philosophes se rassemblèrent. Chacun d'eux dît son mot. L'un, en voyant les larmes et l'agitation des spectateurs, s'écrie : « Le repos de cet homme nous » met donc encore en mouvement »; l'autre : « Il nous ins-

tributaire et épousa la fille du souverain. On voulut engager le roi de Lieauko à se déclarer contre lui, il répondit : « J'ai fait » serment d'être sujet de Genghizkhan; je » ne puis violer ce serment. Ce seroit m'op» poser au ciel, et par là commettre un » grand crime, etc... » (*Gaubil*, Hist. de Genghizkhan et de la dynastie des Mongous, p. 26, 27, etc.) Ces traits, ou quelques autres de ce genre, ont fourni l'idée du voyage d'Alexandre en Chine, dont Abulféda même parle (Annal., Ms. 615). Quoique les auteurs arabes ne s'accordent pas, en général, avec les Chinois sur les expéditions de Genghizkhan, on trouve néanmoins chez les premiers des circonstances qui diffèrent peu de ce qu'ils rapportent sur celle attribuée si faussement à Alexandre. Voy. *Petis de la Croix*, Hist. du grand Genghizkhan, L. I, C. VIII.

(1) *Eutrop.*, L. VIII, C. III. *Sext. Rufi* Breviar., C. XX. Voyez les observ. de Fréret sur l'expédition de Trajan dans les Indes, supposée par ces historiens. Acad. des Inscr., T. XXI, Hist., p. 55.

(2) Voyez l'examen de la tradition, touchant le voyage de Charlemagne à Jérusalem, par M. de Foncemagne, Acad. des Inscr., Hist., T. XXI, p. 149, etc.

» truisoit pendant sa vie, aujourd'hui il nous donne une meilleure leçon »; un troisième : « Comme le songe de celui qui » dormoit, il s'est dissipé; comme l'ombre de la nuit, il a disparu, etc...... » Le Novairi se plaisoit trop à mettre les philosophes en scène, pour qu'il ait oublié de faire jouer un rôle à Aristote. Il nous le représente comme ayant toute la confiance d'Alexandre, qui lui demande son avis sur les capitaines et les soldats de l'armée macédonienne, distingués par leur autorité, leur bravoure et leur grandeur d'ame; mais dont les défauts d'esprit l'alarmoient pour sa propre sureté. « J'ai compris votre lettre, lui écrivit Aristote. Quant à ce » que vous dites de la grandeur d'ame de vos compagnons, » la fidélité en est inséparable : pour ce que vous ajoutez de » leur bravoure et des défauts de leur esprit, je vous dirai » qu'il convient d'accorder aux gens de cette espèce les douceurs de la vie, et de leur donner les plus belles femmes. » Ces jouissances, en affoiblissant le courage, rendent la conservation de cette même vie plus précieuse, et ôtent la volonté de s'exposer aux périls. Prince, vous êtes bon; ayez » toujours des intentions pures, et ne prenez aucun plaisir que vos semblables ne puissent se procurer : l'amitié » ne sauroit subsister avec des distinctions, ni la haine avec » la familiarité. N'oubliez pas que les rois, lorsqu'ils achètent » un esclave, ne s'informent pas de ses richesses, mais de son » caractère (1). » Certainement Aristote n'auroit pas enseigné à son illustre élève l'art d'amollir ses soldats. Le reste de cet endroit du Novairi ne contient que des maximes triviales parmi les Orientaux.

A la fin du neuvième siècle de l'hégire, vers l'an 1494 de

(1) Al Novairi, Ms. s. l.

notre ère, 163 ans après Novairi, florissoit Mirkhond (1). Ce célèbre historien persan entre dans beaucoup de détails sur les anciennes dynasties des Perses; ce qui l'engage nécessairement à parler d'Alexandre, dont il fait une espèce d'histoire. On y trouve répétées les mêmes choses qu'on lit dans l'ouvrage du Novairi, toutefois avec des additions et quelques différences. L'orgueil national n'est jamais humilié qu'il ne cherche à se consoler par des fables; c'est pourquoi les Persans, dont les ancêtres avoient été vaincus et subjugués par Alexandre, imaginèrent de lui donner pour père un ancien roi de leur nation. Le Novairi rapporte cette fausse tradition, que Mirkhond adopte sans examen. Quoiqu'il n'ajoute pas la même foi à une autre plus ridicule encore, il la rapporte néanmoins avec plaisir, parce que la haine et la jalousie l'ont également dictée. Cette tradition faisoit naître Alexandre d'une fille de Filifous, ou Philippe, laquelle, après avoir été renvoyée par son mari Yaser, et étant enceinte, accoucha au milieu de la campagne, d'un enfant qu'allaita une brebis. Cet animal appartenoit à une vieille femme qui, ayant remarqué qu'il s'absentoit de temps à autre, l'épia pour voir où il alloit, et découvrit ainsi cet enfant. Elle le porta dans sa maison, le nourrit et lui fit donner une excellente éducation. La mère d'Alexandre l'ayant rencontré par hasard, son cœur lui dit que c'étoit là l'enfant qu'elle avoit laissé dans une campagne déserte. Elle en instruisit Philippe, qui le déclara son successeur avant de mourir. Mirkhond, qui n'oublie presque aucun des autres contes débités par les Orientaux sur Alexandre, n'a garde de passer sous silence le mail, la boule et les grains de sésame, envoyés par Darius à Alexandre. Selon lui, ce

(1) Voyez la notice sur Mirkhond, par M. de Sacy, dans ses mém. sur diverses antiquités de la Perse, p. IX.

prince les prit pour un heureux présage, et dit aux ambassadeurs de Darius : « Votre royaume sera comme une boule » devant votre mail, et nous retirerons de sa conquête des » avantages aussi nombreux que les grains de sésame. » Cette explication est plus naturelle que celle du Novairi; mais l'une et l'autre ont aussi peu de fondement que tous les autres détails de ce genre. L'historien persan imagine faussement que Darius fut l'agresseur, et marcha avec trois cents mille hommes contre Alexandre, qui en avoit huit cents mille. Il ajoute que les deux armées s'étant rencontrées dans le Diarbékir, l'action eut lieu près de Mossul. Pendant un mois entier on se battit, et l'avantage fut incertain de part et d'autre. A cette occasion, Alexandre est accusé par Mirkhond d'avoir été le premier des généraux qui se soit servi de stratagème. C'est bien mal saisir le caractère d'un héros qui se fût écrié, comme Ajax dans l'Iliade:

Grand Dieu! chasse la nuit qui nous couvre les yeux,
Et combats contre nous à la clarté des cieux.

Une partie de l'armée des Perses déserta, et le combat ne finît que par la mort de Darius, dans l'assassinat duquel Alexandre trempa; ce qui est une calomnie révoltante de la part de Mirkhond. Il assure néanmoins que le prince macédonien ayant aperçu son ennemi à terre et baigné dans son sang, le releva et posa sa tête sur son sein; ensuite, lui essuyant le visage tout couvert de poussière, il s'écria : « O roi! je » ne suis pas complice de ta mort, et je ne désirois pas te » voir en cet état : je prends Dieu à témoin que ce n'est ni » moi, ni mon armée qui t'avons ainsi traité. » A ces mots, Dara, ou Darius, ouvrit les yeux; et, versant des larmes, le cœur navré, il dit : « Mon frère, considère le roi des rois et

» le maître des sept climats, dont le règne est fini, couché » sur la terre, séparé de ses compagnons et de ses amis, et » qui ne peut échapper à sa funeste destinée. Profite de cet » événement dont tu es témoin, avant que tu serves toi- » même d'exemple aux autres. » Quoique Darius fût mort lorsque Alexandre trouva son cadavre, ce récit, imaginé par Mirkhond, donne pourtant une juste idée des dispositions mutuelles des deux princes rivaux.

Selon l'écrivain persan que je viens de citer, Alexandre, après avoir accompli les dernières intentions de Darius, se vit à la tête d'une armée d'un million quatre cents mille hommes, avec laquelle il entra dans l'Iran ou la Perse. Si l'on s'en rapporte à cet écrivain, la conduite du conquérant macédonien y fut très-blâmable : par ses ordres, on massacra un grand nombre d'habitans de l'Iran, et beaucoup d'autres furent jetés dans les fers. « Étant entré dans ce pays, ajoute Mirkhond, il » détruisit les pyrées et les édifices royaux, ainsi que la ville » de *Hazar-sutoun* (les mille colonnes), qui étoit dans l'em- » placement d'Istakhar, capitale de la province de Fars, et à » laquelle il fit mettre le feu. On y voit, dit-on, encore des ves- » tiges de cet incendie. Il ordonna aussi d'abattre le pont cons- » truit par Djemschid, qui étoit sur le Tigre. Ce pont étoit en » pierres et en fer, comme nous l'avons rapporté dans l'his- » toire de ce prince. Il fit également enlever et brûler le livre » de Zoroastre, que Guschtasp avoit fait écrire en lettres » d'or sur douze peaux de vaches, et déposer dans les envi- » rons d'Istakhar. Il ordonna de mettre à mort les *herbeds* ou » ministres de cette religion. Il transporta cependant dans son » pays toutes les sciences des Perses qui lui plurent. Ceux-ci » prétendent qu'Alexandre rassembla tous les livres et les » traités des différentes sciences qui se trouvoient alors en

» Perse; qu'il les envoya dans la Grèce avec les savans qui
» enseignoient ces sciences, afin qu'ils traduisissent en grec
» tous ces livres, qui furent ensuite brûlés; que ces savans
» Perses moururent en Grèce, et qu'il finit par défendre
» qu'on instruisît les habitans de la Perse dans ces mêmes
» sciences, dont les Grecs s'attribuèrent la découverte. Ceux-
» ci prétendent, au contraire, que toute leur philosophie re-
» monte à Aristote, et que ce philosophe avoit déjà acquis
» une grande célébrité dans la Grèce avant qu'Alexandre fût
» entré dans l'Iran. »

Tel est le récit de Mirkhond, qui flatte sa nation au mépris de la vérité. Les Grecs durent fort peu aux Perses et beaucoup aux Egyptiens, aux Phéniciens, etc. : mais les Mages ne vouloient pas en convenir; ils étoient d'ailleurs irrités contre Alexandre qui, sans doute, ne les traita pas aussi bien qu'ils l'avoient espéré. C'est pourquoi ils calomnièrent la mémoire de ce prince, en le représentant comme un persécuteur et un destructeur. Il ne fut ni l'un ni l'autre, du moins par goût et sans nécessité; et, plus d'une fois, il signala sa clémence et sa générosité. Le souvenir s'en étoit même conservé chez les Perses, puisque Mirkhond dit, qu'ayant épousé Rouschenk, fille de Darius, il lui abandonna le palais de son père avec tous les trésors qu'il renfermoit, et rendit, à sa prière, la liberté à quinze cents grands de la Perse qui étoient dans les prisons. Arrivé aux Indes, il en fit la conquête, et pénétra jusqu'en Chine. Mirkhond s'accorde sur ce dernier point avec le Novairi. Enfin, il assure qu'Alexandre, dans l'espace de quatorze ans, parcourut les routes et les déserts, les plaines et les montagnes du globe, et que les pieds de ses coursiers agiles et étincelans de feu écrivirent sur les lieux les plus élevés et les moins accessibles, des vers dont le sens est : « Le

» jour il étoit dans la Grèce, et la nuit dans l'Inde; le soir à » Damas, et le matin à Nouschad. Son cheval se désaltéroit » en un même jour aux rives du Gihon et dans les eaux du » Tigre qui arrose Bagdad (1). » De semblables hyperboles, de telles fictions, ne méritent pas qu'on s'y arrête plus long-temps. J'en ai assez dit pour les faire apprécier, et pour faire connoître la manière dont les Arabes et les Persans ont écrit ou plutôt travesti les actions d'Alexandre. On n'en trouve l'histoire véritable que dans le récit des écrivains grecs et latins, qui va être l'objet de mes discussions : *Inprimisque hominis est propria veri inquisitio atque investigatio* (2).

(1) Les extraits de Mirkhond, du Novairi et des autres écrivains Persans et Arabes, concernant Alexandre, dont je viens de faire usage, m'ont été fournis par un ami aussi généreux que savant, M. Silvestre de Sacy.

(2) *Cicer.* de Offic., L. I, C. IV.

SECONDE

SECONDE SECTION.

Du récit des Historiens d'Alexandre, depuis la naissance de ce Prince jusqu'à la bataille d'Arbèle.

Quelles guerres, quelles fureurs l'orgueil n'a-t-il pas allumées? De quels torrens de sang n'a-t-il pas inondé l'univers? Et l'histoire des nations et des empires, des princes et des conquérans est-elle autre chose que l'histoire des calamités dont cette passion insensée a affligé les hommes? Triste et infructueuse vérité, qu'il faut néanmoins rappeler en parlant d'un prince ambitieux et superbe. Heureux le peuple qui ne vît naître dans son sein aucun de ces génies ardens que tourmente sans cesse l'amour insatiable de la gloire, toujours incompatible avec la justice (1)! Un tel bonheur ne fut point le partage des Macédoniens : leur pays donna naissance à Alexandre, qui bouleversa le monde et fit tant de victimes, pour tenir la première place parmi les conquérans.

Philippe, père de ce prince, n'oublia rien pour lui donner une éducation digne de sa destinée. Léonides, parent d'Olympias, homme d'une austérité de mœurs généralement recon-

(1) *Facillime autem ad res injustas impellitur, ut quisque est altissimo animo, et gloriæ cupido. Qui locus est sane lubricus, quod vix invenitur, qui, laboribus susceptis, periculisque aditis, non quasi mercedem rerum gestarum desideret gloriam.* Cicer. de Offic., L. I, C. XIX.

nue, dirigea l'éducation du jeune prince. Lysimaque d'Acarnanie fut son précepteur, et sut captiver sa bienveillance et celle de son père, par une vile adulation : il donnoit le surnom d'Achille à Alexandre, celui de Pélée à Philippe, et osoit se nommer lui-même Phœnix (1). On doit présumer que cet Acarnanien jeta dans l'ame de son élève la semence des vices qui ternirent, dans la suite, ses exploits. Quintilien accuse injustement Léonides, sur la foi de Diogène de Babylone (2), d'avoir corrompu le cœur d'Alexandre; mais il a confondu, avec Lysimaque, cet homme respectable, qu'il qualifie, sans aucun fondement, de pédagogue. Léonides, selon Plutarque, avoit toujours refusé ce titre, qui peut avoir trompé le judicieux rhéteur, et lui avoir fait mettre sur le compte du parent d'Olympias la conduite de Lysimaque, dont les leçons purent nuire, dans la suite, aux préceptes d'Aristote. Philippe avoit annoncé à ce grand homme la naissance d'Alexandre, par une lettre conçue en ces termes : « Sachez qu'il m'est né un fils; je rend grâces » aux dieux, non tant à cause de la naissance de cet enfant, » que parce qu'il est venu au monde pendant le cours de votre » vie. J'espère qu'élevé et instruit par vous, il sera digne de » moi et du trône qui lui est destiné (3). » Il falloit être Philippe pour faire un pareil choix et s'en applaudir de cette manière, si toutefois cette lettre est bien authentique; car on peut en douter avec assez de raison. Quoi qu'il en soit, jamais deux hommes tels qu'Aristote et Alexandre ne se sont rencontrés dans le même temps. Le premier des philosophes eut pour disciple le premier des conquérans. L'un recula les bornes de l'esprit humain, l'autre les limites du monde connu. Tous deux

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 10.

(2) *Institut.*, L. I, C. I. S. Jérôme a commis la même erreur. *Epist.* LVII, T. IV oper., p. 592.

(3) Ap. *Aul. Gell.* Noct. Attic., L. XIX, C. III. Vid. not. *Scheff.* et *Gronov.*

ont joui d'une gloire extraordinaire et sans exemple. Mais la seule véritable, et digne d'envie, puisque l'humanité n'a pas à en gémir, est celle du philosophe. Les beaux monumens qu'il en a laissés, bien préférables aux trophées sanglans de son élève, ne périront qu'avec la raison, le goût, la science et la morale. Philippe exhorta son fils à écouter les avis d'un si habile maître, afin, lui dit-il, que tu ne m'imites point dans tant d'actions *dont je me repens* (1); paroles mémorables qui sont sorties rarement de la bouche des princes.

Aristote composa d'abord pour son élève un traité sur l'art de régner (2) : nous avons perdu cet ouvrage avec plusieurs autres de lui non moins dignes de nos regrets. Étant d'un caractère ardent et inflexible, Alexandre avoit besoin, suivant l'expression de Sophocle, de plusieurs mors et de plusieurs timons (3). Aussi le sage Aristote n'oublia-t-il rien pour réprimer ses passions. Elles ne le portoient cependant pas à l'amour; et il fut d'abord si indifférent pour les femmes, qu'on le crut impuissant. Olympias, du consentement de Philippe, avoit introduit dans le lit de son fils Callixène, célèbre par sa beauté; mais cette courtisane Thessalienne le sollicita en vain; le jeune prince sortit victorieux de cette épreuve (4), à laquelle l'avoit exposé la crainte vaine, ou plutôt la curiosité dangereuse de ses parens. Il conserva long-temps la pureté de

(1) *Plut.* Apophtegm. oper., T. II, p. 178.

(2) *Diogen. Laert.* vit. Arist., § XII. *Pseudo-Ammon.* ead. vit., T. I op. Arist. ed. Bipont., p. 48. Le savant M. Buhle attribue avec raison cette dernière vie à Philoponus, p. 51 ; ce qui est confirmé par un manuscrit de la bibliothèque de Florence (*Bandini*, Catal. Bibl. Laur., T. III, p. 26-33). Les Arabes avoient en leur langue un livre *de regno*, et portant aussi le nom d'Aristote. Il avoit été traduit en hébreu; et Bartolocci, qui avoit lu cette seconde version, dit qu'elle étoit divisée en sept chapitres, dont il rapporte les titres. In bibl. Rabbinic, T. I, p. 482.

(3) *Plut.* vit. Alex., p. 12.

(4) *Hieronym.* Epist. ap. *Athen.*, L. X, p. 435.

ses mœurs; et on lit plusieurs traits de sa sagesse qui honorent les premières années de son règne. Il eut en horreur le plus honteux et le plus criminel de tous les vices, pour lequel les Grecs n'eurent que trop de penchant. Par la suite, non-seulement il respecta ses captives et ne blessa point leur pudeur, mais encore il punit le viol, et réprima le libertinage dans son armée (1). Le jeune prince fut d'abord sobre et tempérant; il ne se livra point aux plaisirs de la table, et n'aima pas le luxe. Léonides empêcha qu'Olympias ne lui en inspirât le goût (2), et il ne commença à le prendre qu'après la bataille d'Issus. Une pareille conduite prouve qu'Alexandre étoit heureusement né et avoit été parfaitement élevé. Il sentit tout le prix des soins d'Aristote; il eut pour lui une vive tendresse, et l'appeloit, avec raison, du nom de père (3). Quoique ce prince, même dans son enfance, n'écoutât pas en tout les avis de son maître (4), cependant il ne cessa de l'estimer, et ne lui préféra jamais un certain Nicagore, comme Aristoxène disoit l'avoir trouvé dans les mémoires du philosophe éristique, Alexinus (5).

Aristote, après avoir achevé l'éducation de son élève, se retira à Athènes; et il n'exigea jamais d'autre récompense que le rétablissement de Stagire, sa patrie. Philippe, qui l'avoit détruite, lui accorda cette grâce (6); mais il paroît qu'il mourut avant d'avoir exécuté sa promesse, qu'Alexandre acquitta sans

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 12. Alexandre ayant appris que deux Macédoniens, aux ordres de Parménion, avoient violé des femmes étrangères, il écrivit à ce général « qu'il en eust à faire information, » et que s'il trouvoit qu'ils les eussent de » fait violées, qu'il les feist mourir tous » deux comme bestes sauvages nées à » la ruine des hommes ». Ainsi traduit Amyot.

(2) *Plut.* vit. Alex., p. 33.

(3) *Ibid.*, p. 13.

(4) *Themist.* Orat. VIII, p. 106.

(5) *Aristocl.* ap. *Euseb.* præp. Evang., L. XV, C. II, p. 591.

(6) *Plut.* vit. Alex., p. 12. De fort. Alex., T. II, p. 346. *Diog. Laert.*, L. V, C. I, § VI. *Dio Chrysost.* Or. II, p. 36.

doute par la suite (1) : c'est du moins l'unique moyen de concilier sur ce fait les auteurs, à l'exception de Valère-Maxime, qui, contre le témoignage de tous les autres, dit qu'Alexandre étant sur le point de ruiner Stagire, pardonna à cette ville, en considération d'Aristote, qui, accablé d'infirmités et de vieillesse, étoit alors dans son lit à Athènes (2). Les habitans de Stagire qui avoient été faits esclaves, furent mis en liberté : revenus de leur exil, ils s'assembloient ordinairement dans un lieu consacré aux Nymphes, qui dépendoit de Miéza, mais que Philippe ou Alexandre leur avoit concédé : là, ils se promenoient sous des grandes allées, ou s'asséyoient sur des bancs de pierre qu'Aristote avoit fait lui-même élever (3). Ainsi, tout y rappeloit la mémoire de ce grand homme, qui ne se contenta pas d'illustrer sa patrie, mais encore la fit renaître de ses cendres et la combla de bienfaits. Plus la gloire est éclatante, plus on cherche à l'obscurcir : on osa dire qu'Aristote avoit livré cette même Stagire à Philippe; qu'il lui avoit désigné les plus riches citoyens d'Olynthe pour les dépouiller, et qu'on avoit intercépté des lettres qu'il écrivoit à ce prince contre les Athéniens. L'amitié que Philippe et Alexandre témoignèrent à Aristote, et surtout la supériorité de ses lumières, qu'on pardonne si rarement, lui attirèrent toutes ces calomnies de la part des sophistes (4); et on sait que les faux

Suivant ce dernier écrivain, Stagire étoit alors de la dépendance d'Olynthe, c'est-à-dire, qu'elle faisoit partie de la confédération des Chalcidiens de Thrace. Ayant été obligée de prendre les armes en faveur d'Olynthe, elle eût le même sort que cette ville, détruite la première année de la CVIII^e. olympiade, 348 avant Jésus-Christ.

(1) *Plin.*, L. VII, C. XIX. *Ælian.*, var. Hist., L. III, C. XVII. Aristote parle dans son testament de sa maison paternelle à Stagire (*Diog. Laert.*, L. V, C. I, § IX). Ou Philippe l'avoit épargnée, ou elle avoit été rebâtie par lui ou par son fils.

(2) *Valer. Maxim.*, L. V, C. VI.

(3) *Plut.* vit. Alex., p. 12.

(4) *Aristocl.* fragm. ap. *Euseb.* præp. ev., L. XV, C. II, p. 592. La calomnie

philosophes ont été de tout temps les plus vils et les plus méchans des hommes. L'historien Timée n'a pas craint d'être leur écho, en nous représentant Aristote sous les plus infâmes couleurs (1). Après avoir quitté la cour de Philippe, ce philosophe ne retourna plus en Macédoine, et laissa Callisthène, son disciple, auprès d'Alexandre (2). S'il revit depuis ce jeune prince, cela ne peut être qu'à Athènes, lorsqu'il y accompagna Antipater, son ami, qui, après la bataille de Chéronée, vint offrir à cette ville la paix et l'alliance de Philippe (3).

Entrons dans quelques détails sur l'éducation d'Alexandre, à laquelle contribuèrent les hommes les plus distingués dans chaque genre. Aristote les surpassoit tous; il possédoit toutes les connoissances acquises, et pouvoit donner des leçons sur toutes. Il se chargea principalement d'enseigner la politique et la morale à son élève. Il paroît qu'il l'introduisit aussi dans le sanctuaire de la science. Les anciens philosophes, plus sages que nous, n'en permettoient pas l'entrée à tout le monde; ils connoissoient bien le danger qu'il y a de ne cacher aucune vérité au peuple, que trop de lumières égare et rend malheureux. Ces philosophes appeloient donc ces connoissances, les plus profondes, et qu'ils déroboient avec le plus de soins aux yeux du vulgaire, *acroatiques*, c'est-à-dire, ne devant être transmises à leurs disciples que par la voie orale, ou *épopti-*

relative à Olynthe est d'autant plus grossière qu'Aristote étoit retiré, à l'époque de la prise de cette ville, chez Hermias, tyran d'Atarné, et qu'il ne vint à la cour de Philippe que trois ans après, la IVe. année de la CVIIIe. ol. *Apollod.*, Chron. ap. *Diogen. Laert.*, L. V, C. IX. *Dion. Hal.* Epist. ad Amm., p. 121. *Vesseling.* not. ad *Diod.*, T. II, p. 124.

(1) Il traite Aristote d'odieux sophiste, d'impudent parasite, d'insupportable charlatan, etc., et souille ainsi les pages de son histoire dans un fragment conservé par Suidas in v. Ἀριστοτέλης, *bis*. Vid. *Polyb.* exc. de virt. et vit., L. XII, T. III op., p. 39.

(2) *Diogen. Laert.*, L. V, C. I, § VI.

(3) *Justin.*, L. IX, C. IV. Aristote venoit de quitter la Macédoine.

ques (contemplatives), terme emprunté du langage mystérieux de l'initiation.

Suivant Plutarque, quelques livres de la doctrine ésotérique, ou secrète, d'Aristote, ayant été publiés pendant qu'Alexandre étoit en Asie, ce prince en fut très-fâché, et lui écrivit : « Vous n'avez pas fait sagement de donner au » public les traités acroatiques. En quoi différerai-je des au» tres hommes, si les choses que vous m'avez apprises sont » sçues de tout le monde? J'aime mieux être au-dessus d'eux » par une doctrine sublime que par la puissance (1). » Aristote, pour le consoler, lui répondit : « Suivant votre lettre, relative » aux discours acroatiques, vous pensez que je dois les gar» der secrétement : mais sachez qu'ils sont publiés, et ne le » sont pas; car ils ne peuvent être entendus que par mes » seuls auditeurs (2). » En effet, dit Plutarque, les livres des Métaphysiques composés par Aristote, sont écrits de manière qu'on ne peut les comprendre sans maître, ni les enseigner aux autres sans des notions suffisantes et préliminaires (3). Mais Plutarque ne se souvenoit pas sans doute d'avoir dit qu'Aristote ayant légué ses ouvrages à Théophraste, et celui-ci à Nélée de Scepsis, les héritiers de ce dernier en négli-

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 13. *Aulu-Gell.*, L. xx, C. v.

(2) *Aulu-Gell.*, L. xx, C. v. Plutarque n'a exprimé que le sens de cette seconde lettre.

(3) *Plut.* vit. Alex., p. 13. Meziriac prétend que le texte de cet écrivain est altéré en cet endroit, où il faudroit lire *ἡ περὶ τὰ φυσικὰ, καὶ ἡ τῶν μετὰ τὰ φυσικὰ πραγματεία.* Quoi qu'il en soit de la justesse de cette correction, il n'en est pas moins certain que Plutarque parle des Métaphysiques, un des principaux livres de la doctrine ésotérique (Vid. Cl. *Buhle* comment. de libris Aristotelis acroam. et exot., p. 107). Saumaise se trompe en ne mettant dans cette classe que les ouvrages de dialectique et de physique (Not. ad simplic., p. 226-244). Daniel Heinsius n'a avancé qu'un paradoxe, en disant que ces livres *acroamatiques* étoient ceux de politique : *quibus imperii arcana in Philippi gratiam potissimum et Alexandri, fuerat complexus.* Ad librum Arist. polit. præf. in orat., p. 565.

gèrent beaucoup la conservation, et que ces ouvrages se trouvèrent dans la bibliothèque d'Apellicon de Téos, qui venoit de mourir lorsque Sylla prit Athènes (1). Strabon, dont ces faits paroissent avoir été empruntés, ajoute quelques circonstances ; entre autres, que les anciens Péripatéticiens, après Théophraste, n'avoient qu'un petit nombre de livres, la plupart relatifs à la doctrine exotérique (2) ou publique. Or, les Métaphysiques n'étoient pas de ce nombre; et nous savons qu'ayant été envoyés par Aristote à Eudème de Rhodes, cet ami ne jugea pas à propos de les publier, et qu'étant mort dans cet intervalle, quelques portions de cet ouvrage périrent, et que dans la suite ses héritiers le publièrent en suppléant ce qui manquoit par les autres écrits d'Aristote (3). Alors même qu'on rejeteroit cette tradition, qui paroît constante, on ne devroit pas moins en conclure du mauvais état où se trouvoit le texte des Métaphysiques, que les quatorze livres de cet ouvrage ont dû être parmi ceux qui avoient été si maltraités par l'ignorance des successeurs de Nélée. Ainsi tout concourt à prouver que les écrits d'Aristote, relatifs à sa doctrine ésotérique, surtout ses Métaphysiques, n'ont pas été publiés de son vivant, et qu'ainsi la lettre d'Alexandre, et la réponse de son maître, où il en est question, ont été supposées vraisemblablement par quelque péripatéticien qui aura cru honorer ainsi sa secte, et relever la gloire de son fondateur.

La lettre qui précède un traité de rhétorique, faussement

(1) *Plut.* vit. Syllæ, T. III, p. 81.

(2) Συνέβη δὲ τοῖς ἐκ τῶν περιπάτων, τοῖς μὲν πάλαι τοῖς μετὰ Θεόφραστον ὅλως οὐκ ἔχουσι τὰ βιβλία πλὴν ὀλίγων, καὶ μάλιστα τῶν ἐξωτερικῶν... *Strab.*, L. XIII, p. 419.

(3) ... Οἱ μεταγενέστεροι.... μετήγαγον ἐκ τῶν ἄλλων αὐτοῦ πραγματειῶν τὰ λείποντα, ἁρμόζαντες ὡς ἦν δυνατόν. *Asclepii* Trallen. comm. in Metaphys. *Aristot.*, Ms. ol. R., Nos. 1899, 1901 et 1904. Voyez tout le fragment que j'ai publié de cet ouvrage, dans le Magasin Encyclopédique, 5e. ann., No. XI, p. 367-368.

attribuée

attribuée à Aristote (1), est encore une supposition. Dans cette lettre, un sophiste s'est avisé de donner, sous le nom de ce philosophe, des leçons de conduite à Alexandre. De même, l'auteur d'un traité adressé, en forme de lettre, à ce prince, y fait parler Aristote en ces termes : « Il vous appartient, » comme au premier prince du monde, de connoître ce qu'il » y a de plus grand dans les sciences, d'élever vos pensées » aussi haut que la philosophie, et d'enrichir de ses dons, » plus précieux que l'or, les grands qui vous environnent (2). » Mais cet ouvrage n'est ni d'Aristote, ni d'aucun philosophe de sa secte; il renferme des idées stoïciennes qu'on reconnoît être celles de l'école de Panétius. Une autre lettre qu'on lit à la fin des œuvres d'Aristote, n'est pas moins apocryphe; on y exhorte Alexandre à traiter ses sujets avec bonté, et à se distinguer par ses vertus. L'orgueil se complaît tellement à donner des leçons aux rois, que, de tout temps, les philosophes, ou ceux qui en usurpent le nom, se sont crus appelés à un pareil ministère. Isocrate qui, du sein d'une république, aimoit aussi beaucoup à régenter les princes, ne manqua point d'écrire à Alexandre, qu'il veut engager surtout à préférer l'étude de l'éloquence à celle de la dialectique, qui, selon lui, ne convient pas aux monarques (3). Ne seroit-ce pas un trait lancé contre Aristote? Quoi qu'il en soit, cette lettre est certainement d'Isocrate, et paroît avoir été écrite peu de temps avant la bataille de Chéronée.

Démétrius d'Alexandrie nous assure que les lettres qu'Aristote écrivit à Alexandre étoient d'un style fort élevé, et res-

(1) Epist. ad Alex. præf. Rhetor. ad Alex. Le savant M. Buhle en démontre la supposition, in præf. edit. Bip. Aristot., p. v, etc.

(2) *Pseudo-Aristot.* de mundo, C. 1.

(3) *Isocrat.*, Ep. v. op. ed. Auger, T. 1, p. 454. Isocrate entend ici, par la dialectique, la science de disputer, τὴν περὶ τὰς ἔριδας.

sembloient plutôt à des traités particuliers qu'à de simples lettres (1). Celles dont je viens de parler n'ont ni ce caractère ni cette étendue, et ne firent jamais partie du recueil qu'Artemon avoit fait, de toutes les lettres qu'on croyoit être véritablement d'Aristote. Il existoit encore à la fin du sixième siècle, puisque Simplicius, philosophe éclectique de ce temps, paroît en avoir eu connoissance (2). Démétrius, qui cite ce recueil, l'avoit sans doute sous les yeux. On ne sauroit donc révoquer en doute que si ces prétendues lettres du philosophe péripatéticien s'y fussent trouvées, il en auroit porté un jugement bien différent de celui dont j'ai rendu compte. On sait que les savans de Pergame et d'Alexandrie fabriquoient des écrits, qu'ils faisoient passer pour des ouvrages d'auteurs anciens (3); c'est vraisemblablement de quelqu'un de ces faussaires qu'Andronique de Rhodes, philosophe de la secte péripatéticienne, qui vivoit dans la cent quatre-vingtième olympiade, c'est-à-dire, environ soixante ans avant Jésus-Christ, aura tiré les deux lettres d'Alexandre et d'Aristote (4), adoptées ensuite sans examen par Plutarque et par Aulu-Gelle. Toutes les autres n'auront pas été puisées dans de meilleures sources, et ne portent pas davantage l'empreinte de la vérité (5);

(1) *Demetr. Alex.* de Eloc., § ccxx.

(2) *Simplic.* Proleg. ad categor. Arist., p. 2. Vid. Cl. *Gottl. Shneider*, Animad. in Demetr., p. 173.

(3) Vid. *Galen.* Comment. 1 de Nat. homin., oper., T. v, p. 4, etc., ed. Basil.

(4) *Exempla utrarumque litterarum, sumpta ex Andronici Philosophi libro subdidi.* A. Gell., L. xx, C. v.

(5) Les écrivains arabes et persans qui prétendent qu'Alexandre ne faisoit rien sans le conseil d'Aristote, ont également supposé une correspondance entre ces deux hommes illustres. Si les lettres qu'ils leur attribuent ne méritent aucune croyance, du moins en trouve-t-on quelques-unes qui ne manquent ni de raison ni de sagesse. Je vais en citer un exemple tiré de Mirkhond. Suivant cet historien persan, Alexandre demande conseil à Aristote sur le projet qu'il avoit d'exterminer tous les rois de l'Iran avant son départ pour les Indes. Le philosophe lui répond en ces termes : « Chaque pays » a ses propriétés qui le distinguent des » autres. Celle de la Perse est de donner

quelques-unes même auront été supposées par ces rhéteurs et ces sophistes qui ne cessèrent de calomnier Aristote, avant et après sa mort (1). Ils auront voulu lui faire jouer le rôle d'un vil adulateur; et c'est d'eux vraisemblablement que Tertullien a emprunté l'accusation de flatterie qu'il s'est permise contre ce grand homme (2).

Un éloge d'Alexandre par Aristote, qu'un écrivain latin nous a conservé, pourroit encore avoir suggéré à Tertullien une pareille accusation; mais avec peu de fondement. « Alexandre de Macédoine, dit son illustre maître, ne man» quoit ni d'habileté dans le conseil, ni de valeur dans les » combats, ni de grâce dans ses bienfaits; mais sa cruauté » se manifesta quelquefois dans les supplices. Son grand dis» cernement brilloit dans les affaires épineuses. Falloit-il at» taquer les ennemis! il étoit fort intrépide; s'agissoit-il de » décerner le prix à ceux qu'il en trouvoit dignes! il étoit » très-libéral; avoit-il à punir! il étoit fort clément (3). » On

» le jour à des braves et à des héros. Si » vous exterminiez tous les enfans des » grands, l'autorité et la souveraineté » tomberoient entre les mains de gens mé» prisables: et lorsque des hommes de » néant possèdent le pouvoir, ce dont » Dieu nous préserve, ils commettent des » forfaits dont aucun scélérat n'a jamais » conçu l'idée. C'est un proverbe que » l'homme est l'esclave des bienfaits. » Comblez donc de bienfaits les enfans » des rois de l'Iran, afin qu'ils souhaitent » la prolongation de vos jours, et qu'ils » ne vous regardent point avec l'œil de » la rebellion. Il faut que vous donniez » à chacun des enfans des rois de l'Iran » une ville, et que vous lui mettiez la » couronne sur la tête; car quiconque a » une fois porté le diadème, ne peut s'ac» coutumer à recevoir les ordres d'un au» tre. Quand vous aurez fait cela, il s'é» levera entre eux tant de sujets de divi» sion, qu'ils ne penseront même pas » au royaume d'aucun autre ». Je dois cette lettre à M. de Sacy, qui l'a traduite sur le texte manuscrit de Mirkhond.

(1) *Aristocl.* ap. *Euseb.* Præp. evang., p. 792.

(2) *Aristoteles tam turpiter* (al. indecorè) *Alexandro regendo potiùs adulatur,* etc. Tertull. Apologet., C. XLVI.

(3) *Alexandro Macedoni, neque in deliberando concilium, neque in prœliando virtus, neque in beneficio benignitas deerat, sed duntaxat in supplicio crudelitas. Nam cum aliqua res dubia accidisset, apparebat sapientissimus. Cum autem confligendum esset cum hostibus fortissimus; cum vero præmium dignis tribuendum, liberalissimus; at cum ani-*

ne peut disconvenir que le conquérant macédonien n'ait mérité toutes ces louanges, d'ailleurs très-tempérées par l'aveu de sa cruauté; mot terrible qui blesse toujours les princes les moins humains. On peut encore douter si ce passage a été traduit fidèlement (1); s'il n'étoit pas suivi ou précédé, dans l'original grec, de quelque phrase où le philosophe exerçoit une censure encore plus forte des actions de son élève. Peut-être avoit-il imaginé cet éloge pour se la faire pardonner, ou empêcher qu'on ne la prît pour une satire. Lucien, qui ne cherche jamais qu'à médire ou à calomnier, nous a laissé un traité, où il veut prouver que les hommes les plus célèbres ont été parasites, et qu'Aristote étoit de ce nombre (2), sans doute parce qu'il avoit vécu à la cour de Philippe : n'y étoit-il pas chargé de l'éducation de son fils? Mais ce qui révolte davantage, c'est de voir dans cet écrit le maître respectable du lycée à la suite d'Aristippe, ce vil adulateur des grands, ce philosophe qui, le premier, trafiqua de sa doctrine, cet homme qui ne croyoit pas à l'amitié, cet ancien apôtre de l'égoïsme qui prêchoit l'indifférence envers la patrie (3), enfin ce zélé partisan de la débauche et de la volupté, dont les principes paroissent avoir été puisés, non dans le cœur d'un sage, mais dans le sein d'une courtisane (4).

De pareils sentimens ne pouvoient entrer dans l'ame d'Aris-

madvertendum, clementissimus. ap. P. Rutil. Lupi de fig. sent. et eloc., L. I, S. XVIII, ed. Ruhnken, p. 62. D'anciennes éditions portent *dignitas* au lieu de *benignitas*; peut-être est-ce la vraie leçon.

(1) *Vertit autem Rutilius Græcorum oratorum exempla, non ut interpres, sed ut orator, nusquam verbum verbo reddens, nisi ubi vis schematis exprimenda esset.* Ruhnk. Præf., p. XVIII. Cette observation fortifie ce que j'avance. Le savant éditeur croit que Rutilius vivoit sous Auguste ou sous Tibère.

(2) *Lucian.* de Paras., S. 36.

(3) *Diogen. Laert.*, L. II, C. VIII, S. XIII.

(4) *Quæ doctrina execrabilis et pudenda, non in corde philosophi, sed in sinu meretricis est nata.* Lactant., L. III, C. VII.

tote : il chercha toujours à élever l'esprit d'Alexandre, et n'eut pas de peine à le passionner pour Homère; il lui en développa toutes les beautés, et exposa à ses yeux l'excellence des maximes contenues dans ses poësies (1). Ce prince apprit par cœur toute l'Iliade et une grande partie de l'Odyssée, et il récitoit souvent différens morceaux de ces deux poëmes : il revit même l'édition d'Homère à laquelle avoient travaillé, par ses ordres, Aristote, Callisthène et Anaxarque; et, après y avoir ajouté quelques notes de sa main, il en déposa l'original dans une cassette précieuse qu'il avoit trouvée dans le trésor des rois de Perse (3). Alexandre montroit encore son discernement, en préférant les poësies d'Homère à celles d'Hésiode. Dion Chrysostôme suppose qu'il eut, à ce sujet, un entretien avec Philippe, son père (4). Celui-ci ayant demandé la raison de cette préférence, Alexandre répondit qu'Hésiode pouvoit être cher aux agriculteurs et non aux rois, et que ses poësies ne renfermoient des choses utiles que pour les Macédoniens du siècle précédent, qui étoient tous des laboureurs et des pasteurs, asservis aux Illyriens et aux Triballes. Philippe veut faire valoir la prétendue victoire d'Hésiode sur Homère. Ce différend, dit Alexandre, n'a pas été jugé en présence des rois, mais seulement par le peuple et les gens de campagne. Interrogé de nouveau auquel des héros d'Homère il désireroit ressembler : à Achille, réplique-t-il aussitôt. Il ajoute que sa naissance et sa patrie ne sont pas moins illustres que celles de ce héros, et que l'éducation qu'il a reçue d'Aris-

(1) *Dion. Chrysost.* orat. II, de Regno *passim* et *præcip.*, p. 36, edit. Morel.

(2) *Id.* De Regno, orat. IV, p. 65. Lucian. Dial. Mort. XII, et schol.

(3) ... Ἐπελθόντος καὶ σημειωσαμένου τινά, ἔπειτα καταθέντος εἰς νάρθηκα, ὃν εὗρεν ἐν τῇ περσικῇ γάζῃ... *Strab.*, L. XIII, p. 409. *Plut.* vit. Alex., p. 12. *Plin.*, L. VII, C. XXX.

(4) De Regno, orat. II, p. 18, 19, 20. Tout ce discours roule sur les raisons qu'Alexandre avoit de préférer Homère aux autres poëtes.

tote n'est point inférieure à celle que Phœnix avoit donnée à Achille. Enfin, il ne craint pas de soutenir que toutes les maximes de Phocylide et de Théognis ne peuvent être comparées, pour l'utilité, à ce vers de l'Iliade, où Agamemnon reproche à Achille de vouloir l'emporter sur tous les autres, et régner sur eux. Si Philippe et Alexandre n'ont pas eu un pareil entretien, il faut du moins avouer que Dion a très-bien saisi leur caractère, et les a fait parler d'une manière fort convenable; ce qui n'arrive pas toujours aux rhéteurs grecs, dans ces sortes de compositions. On trouva sous le chevet d'Alexandre, non-seulement l'Iliade d'Homère, mais encore l'Événidas de Cratinus, célèbre poëte comique (1). Ce jeune prince ordonna à Harpalus de lui envoyer les ouvrages de Philiste, les tragédies de Sophocle et d'Euripide, et les poësies dithyrambiques de Thélestis et de Philoxène, les livres étant très-rares dans les provinces septentrionales de la Grèce (2).

Alexandre admiroit beaucoup les odes de Pindare, et faisoit cas de Stésichore, parce que ce dernier poëte étoit un imitateur d'Homère (3). Il avoit un goût particulier pour Euripide; et c'étoit en général celui de sa nation. Il citoit fréquemment les vers de ce poëte sentimental; il récita même un jour, à table, une assez grande partie de son Andromède (4). Enfin, ce prince n'oublia rien pour satisfaire sa passion naturelle pour les lettres (5): elle étoit d'autant plus forte chez lui, qu'il vouloit surpasser en tout les autres hommes. Jamais aucun prince n'a égalé la magnificence avec laquelle il coopéra à l'immortel ouvrage d'Aristote sur la nature des animaux. Outre les dé-

(1) *Ptolem. Hephæst.* ap. Hist. Poet. script., p. 326.
(2) *Plut.* vit. Alex., p. 13.
(3) *Dio. Chrysost.* Or. II, p. 25.
(4) *Nicobul.* ap. *Athen.*, L. XII, p. 537.
(5) Ἦν δὲ καὶ φύσει φιλολόγος καὶ φιλομαθὴς καὶ φιλαναγνώστης. *Plut.* ibidem.

penses immenses pour faire les recherches, qui en sont la base (1), on prétend qu'il donna encore à ce philosophe huit cents talens (2) (quatre millions huit cents mille livres). Le vif intérêt qu'il y prit, nous paroît démontrer que l'amitié qu'il avoit pour son ancien maître a pu se refroidir, comme l'assure Plutarque, sans que cette altération le portât à envier une gloire qu'il doit partager avec ce grand homme. Suivant le même historien, ce fut encore Aristote qui inspira à son élève le goût de la médecine. Non-content de la théorie, il se livra à la pratique de cet art, en faveur de ses amis : on lui dut même quelques méthodes d'hygiène et de régime diététique (3); du moins Plutarque le croit, d'après ses lettres, qui ne méritent pas toute la confiance qu'il imagine, comme nous venons de le montrer. Un écrivain anonyme avance qu'Alexandre composa un discours apologétique pour son maître, contre l'hiérophante Eurymedon, qui l'avoit accusé d'impiété (4); mais ce prince étoit mort depuis un an, lorsque cette accusation força Aristote de quitter Athènes, et de se retirer à Chalcis, dans l'Eubée, où il mourut.

Il se plaisoit beaucoup aux représentations des pièces tragiques (5). Athénodore et Thessalus, fameux acteurs dans ce genre, se disputoient le prix de la supériorité : ce dernier ayant été vaincu, le jeune héros dit qu'il eût mieux aimé perdre une partie de ses États, que de voir Thessalus obligé de céder à

(1) Les expressions de Pline sur ce sujet méritent d'être rappelées : *Alexandro magno rege inflammato cupidine animalium naturas noscendi, delegatâque hâc commentatione Aristoteli, summo in omni doctrinâ viro*, ALIQUOT MILLIA *hominum in totius Asiæ Græciæque tractu parere jussa; omnium quos venatus, aucupia, piscatusque alebant : quibusque vivaria, armentaria, alvearia, piscinæ, aviaria, in curâ erant : ne quid usquam genitum ignoraretur ab eo*, etc. L. VIII, C. XVII.

(2) *Athen.*, L. IX, p. 390.

(3) *Plut.* vit. Alex., p. 13.

(4) *Anonym.* de vita Aristot. ed. Cl. *Buhle* in vol. I. op. Arist., p. 67.

(5) *Plut.* vit. Alex., p. 9.

son émule (1). Il paroît n'avoir pas eu le même goût pour la comédie, si nous pouvons en juger par un trait que rapporte Athénée. « Antiphane, célèbre poëte comique (2), lisant un » jour une de ses pièces à Alexandre, qui n'y faisoit aucune » attention, lui dit : Cette comédie vous intéresseroit, sans » doute, si vous aviez souvent assisté à ces repas où chacun » paye sa part, et qu'auprès d'une maîtresse vous eussiez reçu » et donné quelques coups (3). » Les distractions de ce prince n'empêchèrent cependant point les effets de sa libéralité. Le comédien Lycon de Scarphée ayant adroitement inséré, dans une pièce, des vers pour demander une gratification, Alexandre, en souriant, lui fit donner dix talens (4). Ce prince laissa une telle réputation de libéralité envers les gens de lettres, que, long-temps après sa mort, on dit au poëte Archestrate, qui se plaignoit de sa pauvreté : « Si vous aviez vécu du temps d'Ale- » xandre, il vous auroit donné pour chacun de vos vers une île » comme celle de Cypre, ou une province comme la Phénicie (5). Cependant une pareille générosité devoit avoir des bornes et ne point s'étendre jusque sur le poëte Chœrile (6). A cet égard, il auroit mérité la censure humiliante qu'Horace fait de lui (7), si ce poëte n'avoit pas dénaturé le fait. Alexandre fit avec Chœrile une singulière convention. Pour chacun de ses vers qu'on auroit jugé bon, il devoit recevoir une pièce d'or, et

(1) De Fort. Alex. orat. II, in Plut. Oper., T. II, p. 334.

(2) Ce poëte avoit composé 365 comédies, ou, selon d'autres, 260. *Fabric.* Bibl. Græc., T. I, p. 742 et seq.

(3) *Athen.*, L. XIII, init. p. 555.

(4) De Fort. Alex. orat. II, p. 334.

(5) *Plut.* ead. orat., p. 339.

(6) Virgile n'avoit point dédaigné, selon Muret, d'imiter quelques vers de ce poëte (*Var.* Lect., L. XXI, C. XIV). Mais ces vers que Muret rapporte, sans nous apprendre l'endroit d'où il les a tirés, pourroient bien être de l'ancien Chœrile, qui avoit chanté les victoires des Athéniens sur les Perses.

(7) *Ad libros et ad hæc musarum vocares*
Bœotûm in crasso jurares aëre natum.
Epist. I, L. II, v. 232-44.

pour

pour chacun des mauvais, un coup sur la joue. Alexandre connoissoit très-bien le méchant poëte dont nous parlons; et il disoit ordinairement qu'il aimeroit mieux être le Thersite d'Homère que devenir l'Achille de Chœrile (1). Mais pourquoi, demandera-t-on sans doute, ce prince souffroit-il à sa cour ce même Chœrile, un Agis d'Argos, le plus mauvais des poëtes après lui, un Cléon de Sicile, et tant d'autres, la lie de différentes villes de la Grèce (2)? Alexandre protégeoit des hommes si méprisables, non à cause de leurs prétendus talens, mais parce qu'ils avoient l'art funeste de le flatter; et ils purent corrompre son cœur, sans néanmoins séduire son esprit.

Rien n'est plus connu que la manière libre dont Alexandre permit à Diogène d'en user à son égard : ce jeune prince ne put s'empêcher d'admirer le philosophe cynique; peut-être, avec plus de réflexion, n'auroit-il été frappé que de son orgueil; car le mépris des convenances en est toujours l'effet. Dion Chrysostôme a fait de leur conversation le sujet d'un de ses discours : le caractère des interlocuteurs y est très-bien rendu; mais on voudroit que Diogène n'y plaisantât pas Alexandre sur son père Ammon (3). C'est un anachronisme, ce prince n'ayant voulu passer pour le fils de ce dieu qu'après le voyage de Lybie, fort postérieur à ce temps. La munificence vraiment royale avec laquelle Alexandre encouragea

(1) *Chœrilus poeta fuit qui Alexandrum M. secutus, bella ejusdem descripsit : cui Alexander dixisse fertur, malle se Thersitem Homeri esse, quam hujus Achillem. Chœrilus Alexandri poeta depactus est cum eo, ut si versum bonum faceret, aureo numismate donaretur : si malum, colaphis feriretur : persæpè malè dicendo colaphis coesus est.* Acro ad Horatii Art. Poet., v. 357.

(2) *Et cætera urbium suarum purgamenta, quæ propinquis etiam maximorumque exercituum ducibus à rege præferebantur.* Quint. Curt., L. VIII, C. V.

(3) De Regno, orat. IV, p. 162. Lucien a évité cette faute en mettant la scène dans les enfers, après la mort d'Alexandre. Dial. Mort. XIII.

les travaux d'Aristote, devroit seule lui mériter la reconnoissance des gens de lettres; mais cette vertu ne fut pas toujours la leur : peut-être les anciens méritent-ils moins de reproches, à cet égard, que les philosophes de nos jours, qui leur sont encore fort inférieurs du côté du désintéressement et de la modération. Ce conquérant envoya une somme considérable à Xénocrate, pour subvenir à ses besoins. Plutarque fixe à cinquante talens cette somme (1); mais il auroit dû ajouter, pour l'honneur de Xénocrate, que ce philosophe, de qui Alexandre ne dédaignoit point de prendre les conseils (2), n'en accepta que trente mines (3). Pyrrhon d'Élis reçut de ce prince, selon Sextus Empiricus, dix mille pièces d'or, pour un poëme qu'il avoit composé en son honneur (4). Ce fait apocryphe est réfuté par le témoignage d'Aristocle et de Diogène-Laërce, qui nous assurent que ce célèbre philosophe sceptique ne laissa point d'ouvrages, et n'en écrivit même aucun (5). Alexandre couronna lui-même de fleurs la statue que les habitans de Phasélis avoient érigée dans la place publique à Théodecte, un de leurs concitoyens, habile rhéteur et poëte tragique, fort aimé d'Aristote (6), qui se plaît à citer ses pièces de théâtre. Les gymnosophistes Dandanus et Calanus, furent traités d'une manière distinguée par Alexandre (7) : il fit faire à ce dernier des obséques magnifiques. Enfin, Callisthène, Onésicrite et Anaxarque, jouirent auprès de ce

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 14.

(2) *Plut.* Oper., T. II, advers. Colot, p. 1126.

(3) *Diog. Laert.*, L. IV, C. II, Sect. V. Il est vrai que Plutarque rapporte dans un autre ouvrage que Xénocrate ne voulut rien recevoir. *Apophtegm.* Oper., T. II, p. 181.

(4) *Sext. Empiric.* advers. Grammat., p. 278, ed. *Fabric.*

(5) *Aristocl.* ap. *Euseb.* Præparat. Evang., p. 758. *Diog. Laert.* Prooem., Sect. XI, vit. Pyrr., L. IX, C. XI, Sect. XII. Timon et Ænesidème, disciples de Pyrrhon, transmirent à la postérité les dangereux principes de ce philosophe.

(6) *Plut.* vit. Alex., p. 26.

(7) *Ibid.*, p. 14.

prince d'une grande réputation, et furent honorés de sa bienveillance. Le premier de ces philosophes la perdit, comme nous verrons dans la suite; les deux autres la conservèrent par la bassesse de leur adulation.

Les arts florissoient encore dans la Grèce lorsqu'Alexandre monta sur le trône : la tranquillité qui régna dans cette contrée, pendant le cours de ses expéditions, fut très-favorable à la conservation du goût (1). Ce prince montra le sien en ne voulant être peint que par Apelles, sculpté par Lysippe et gravé par Pyrgotèle (2). Il aimoit beaucoup Apelles, fréquentoit son atelier, et le payoit fort libéralement; il poussa même la complaisance jusqu'à lui céder Campaspe, sa maîtresse, dont cet artiste étoit devenu amoureux en la peignant nue (3). Pour apprécier un pareil sacrifice, il faut se rappeler qu'Alexandre étoit alors dans l'âge des premières passions. Un jour que ce prince parloit de peinture, dit Pline, Apelles lui conseilla poliment de se taire, en lui faisant remarquer que ses propos faisoient rire quelques jeunes gens occupés à broyer des couleurs (4). Ce que Pline dit d'Alexandre, Plutarque le rapporte de Mégabyse, prêtre du temple de Diane, à Éphèse. « J'avoue, dit un écrivain enthousiaste des beaux arts, que » j'aime mieux en croire Plutarque que Pline, qui malheu- » reusement ne se sert pas assez souvent de sa philosophie » pour se défendre de sa crédulité. En effet, comment mettre

(1) Voyez *Winkelmann*, Hist. de l'Art, L. v, C. III.

(2) *Idem hic imperator* (Alexander) *edixit, ne quis ipsum alius, quam Apelles, pingeret : quam Pyrgoteles, sculperet : quam Lysippus, ex ære duceret : quæ artes pluribus inclaruere exemplis.* Plin., L. VII, C. XXXVIII. Cicer. Epist. famil., L. v, Epist. 12. Horat. Epist. laud., v. 239 et seq. Plut. vit. Alex., p. 8. Arrian., L. I, C. XVI, etc.

(3) *Plin.*, L. XXXV, C. XXXVI.

(4) *Sed et in officinâ imperitè multa disserenti silentium comiter suadebat, rideri eum dicens a pueris qui colores tererent.* Plin., L. XXXV, C. XXXVI. On sait que ce proverbe : *ne supra crepidam judicare*, est dû à Apelles.

» cette aventure sur le compte d'Alexandre, disciple d'un » philosophe qui mit la connoissance du dessin au nombre » de celles dont tout homme bien élevé ne pouvoit pas se » passer? Élien est encore moins croyable, lorsqu'il nous dit » qu'Apelles, piqué du jugement qu'avoit porté Alexandre » sur un de ses ouvrages, où ce héros étoit représenté à che- » val, introduisit dans son atelier un cheval vivant, qui, en » voyant le tableau, se mit à hennir; d'où le peintre avoit » pris occasion de dire : O roi ! voilà un cheval qui se connoît » en peinture beaucoup mieux que vous (1); conte absurde, » indécent, grossier, qu'on est surpris de trouver dans un au- » teur grec, et que j'ai honte de citer (2). » La manière distinguée dont Alexandre accueillit Dinocrates, habile architecte macédonien (3), prouve qu'il accorda avec plaisir sa protection à tous les gens célèbres dans leur art; et en rejetant, sans hésiter, le projet de cet architecte, qui vouloit faire du mont Athos une statue colossale (4) de ce prince, il donna également des preuves de bon goût et d'élévation d'ame. Un esprit médiocre, comme le remarque, à cette occasion, Lucien, ne sauroit se mettre au-dessus des honneurs excessifs et extraordinaires (5). Un goût sain et délicat devient alors un préservatif efficace contre les illusions de l'amour propre. Cependant Alexandre ne laissa pas que de se servir, dans la suite, de Dinocrates pour la construction d'Alexandrie. Cet architecte traça le plan de cette ville célèbre et en dirigea l'exécution (6). Lucien s'est donc trompé, lorsqu'il a avancé que Dinocrates perdit, par le

(1) *Ælian*. Var. Hist., L. II, C. III.

(2) Mém. Ms. de M. l'abbé Arnaud, sur Apelles, lu à l'Académie des Inscriptions.

(3) *Architectus pluris modis memorabili ingenio*. Plin., L. V, C. X.

(4) *Vitruv*. de Architect., L. II. Proœmium, *Lucian*. pro imagin., Sect. IX Oper., T. II, p. 489, etc.

(5) *Lucian*. loc. sup. laud.

(6) *Plin.*, L. V, C. X, L. VII, C. XXXVII. *Vitruv*. loc. sup. laud.

trait de flatterie que nous venons de rapporter, la confiance que son maître avoit en lui, et qu'il cessa d'être employé comme auparavant (1). Le récit circonstancié que nous donne Vitruve (2), des moyens qu'employa cet architecte pour entrer au service d'Alexandre, démontre que ce prince ne connoissoit pas même Dinocrates avant l'exposition que lui fit cet artiste de son singulier projet. Le séjour que fit le conquérant macédonien dans l'orient, corrompit son goût pour les arts : la décoration du bûcher d'Héphæstion en peut être regardée comme une preuve (3). L'éloge que fait Horace du jugement exquis d'Alexandre dans les arts (4), n'est donc applicable qu'au premier temps de sa vie, où il n'avoit pas encore été séduit par des idées fastueuses et gigantesques, fruit de ses conquêtes en Asie.

Aristote connoissoit trop l'utilité qu'on pouvoit retirer de la musique dans l'éducation, pour négliger, à cet égard, les talens que paroissoit avoir son disciple. Mais les principes de ce philosophe n'admettoient pas toute sorte de musique instrumentale ; il rejetoit la flûte (5) : et c'est vraisemblablement pour cette raison qu'il dut empêcher qu'on ne jouât de cet instrument devant le jeune prince confié à ses soins. Cette

(1) Quom. Hist. conscrib., Sect. 12, T. II Oper., p. 17.

(2) Architect., L. II, Procem.

(3) Voyez la troisième partie de cet examen.

(4) *Judicium subtile videndis artibus.* Epist. I, L. II, v. 242.

(5) « Il faut bien se garder, dit Aristote, d'employer ni la flûte, ni aucun » instrument qui demande un certain art, » tel que la cithare, ou quelque autre de » cette espèce ; mais simplement ceux » qui peuvent fixer l'attention des enfans, » pour leur faire recevoir avec fruit les » leçons de musique, ou toute autre ins- » truction : d'autant plus que la flûte n'est » pas un instrument moral, mais plutôt » enthousiastique, et tel qu'il convient » pour ce temps où le spectacle sert plus » à purger le cœur qu'à l'instruire. Ajou- » tons que la flûte ayant le pouvoir d'em- » pêcher l'usage de la raison, est entiè- » rement contraire à l'éducation ; et ce » n'est pas sans fondement que nos ancê- » tres défendirent cet instrument aux jeu- » nes gens et aux hommes libres, etc.... » Polit., L. VIII, C. VI.

conjecture sert à expliquer comment Alexandre a pu être tellement ému des airs que Timothée (1) jouoit un jour avec la flûte sur le mode orthien, airs qui lui avoient été jusqu'alors inconnus, qu'il courut aussitôt aux armes (2). Antigénide agita encore plus vivement, dans un repas, l'ame d'Alexandre, en se servant du mode Harmatien (3). Plutarque nous assure que ce prince ne se livra point à ceux qui enseignoient la musique ou d'autres arts d'agrément (4). Cet historien a voulu sans doute parler ici du temps où le fils de Philippe étoit encore sous la direction de Léonides et d'Aristote : quelques pages auparavant, il avoit fait mention du goût qu'Alexandre avoit pour les rapsodes et les joueurs de flûte et de cithare (5). Ce prince leur proposa même des récompenses, et donna des fêtes où l'on disputoit le prix de la musique (6). Mais les temps étoient alors bien changés ; ce n'étoit plus le fils de Philippe sortant des mains d'Aristote : c'étoit Alexandre, ivre de ses succès et enorgueilli de sa puissance, qui prenoit la prodigalité pour la générosité.

Alexandre s'adonna, dès son enfance, selon Dexippe, à tous les exercices du corps (7). Il signala son adresse en domptant le fameux cheval Bucéphale, qu'on croyoit indomptable. La manière dont il s'y prit fut admirée de tous les Macédoniens, et donna à son père la plus haute idée de son intelli-

(1) On ne doit pas confondre ce Timothée, qui étoit de Thébes, avec le célèbre musicien et poëte dithyrambique de ce nom, natif de Milet, qui inventa le dodécacorde, et fit un heureux mélange de l'épique et du dithyrambique. Dans ses nomes de cithare, il se permit une liberté de mètre jusqu'alors inconnue. *Hephæst.* Alex. Enchir. de Metris, p. 66, ed. de *Pauw*.

(2) *Dion. Chrysost.* de regn. init. *Eustath.* in Homer. Iliad., L. II, v. 2. *Suid.* Lex. in voc. Ὀρθιασμάτων.

(3) De Fort. Alex. Orat II, p. 335.

(4) *Plut.* vit. Alex., p. 12.

(5) *Ibid.*, p. 9.

(6) *Arrian.*, L. II, C. V, L. III, C. I, etc.

(7) *Dexipp.* Fragm. ap. *Syncell.*, p. 263.

gence et de son courage (1). A cette occasion, Philippe lui dit: « Cherche, mon fils, un royaume digne de toi; la Macédoine » ne te suffit pas. » Alexandre étoit fort léger à la course (2), et s'y exerçoit avec l'athléte Crisson (3). Quelqu'un lui ayant proposé d'en disputer le prix à Olympie : « Oui, répondit-il, » si des rois pouvoient être mes antagonistes (4). » Il aimoit beaucoup la chasse dès les premières années de sa vie. Il s'amusa, dans la suite, à la sphæristique, ou balle, avec Aristonique (5), à qui les Athéniens donnèrent le droit de citoyen et élevèrent une statue à cause de son habileté dans cet art (6). Alexandre aimoit si tendrement cet athléte, qu'ayant trouvé quelques traits de ressemblance dans sa figure avec celle de Palamède, représenté, dans un tableau à Éphèse, expirant dans les embûches de ses ennemis, il en fit paroître la plus

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 11. Suivant cet historien, Bucéphale fut acheté du Thessalien Philonicus treize talens, qui valoient alors 70,200 francs. Charès, au rapport d'Aulu-Gelle, L. V, C. II, et Pline, L. VIII, C. LXIV, disent la même chose, et entrent dans des détails sur ce cheval, qu'il seroit trop long de répéter. Je me contente de transcrire une note manuscrite de Meziriac, relative à Bucéphale. « Son nom, dit-il, signifie une tête de » bœuf, et Festus assure qu'il fut ainsi » appelé parce qu'il avoit la tête sembla- » ble à celle d'un bœuf. Strabon, L. XV, » n'en allègue d'autres raisons que la lar- » geur de son front : mais Pline, Solin, » Suidas, le scholiaste d'Aristophane, Ar- » rien et plusieurs autres écrivent qu'on » lui donna ce nom à cause qu'on l'avoit » marqué à la cuisse d'une marque qui » représentoit un bœuf. Pline ajoute qu'il » fut ainsi appelé à cause de sa mine fa- » rouche et son regard de travers. Solin » dit qu'il eut ce nom à cause de deux » tumeurs qu'il avoit sur le front, qui res- » sembloient à deux petites cornes. Arrien » allègue encore une autre raison, à sa- » voir qu'étant noir par tout le reste du » corps, il avoit une marque blanche au » milieu du front qui représentoit la tête » d'un bœuf. Tzetzès, dans une de ses » chiliades, dit de Bucéphale qu'il man- » geoit les hommes. » Pour moi, je pense que Bucéphale avoit réellement une tête semblable à celle d'un bœuf, et qu'il étoit jumart; ce qui le fit payer si chèrement.

(2) *Plut.* vit. Alex., p. 9. Apophtegm., p. 179.

(3) *Plut.* de Adulat. et Amic. Discrim. Oper., T. II, p. 58. Le mot Crisson y est sans doute corrompu, ou Plutarque s'est trompé. Vid. *Palmer.* Observ. in Auctor. Græc., p. 214.

(4) *Plut.* vit. Alex., p. 9.

(5) *Ptolem. Hephæst.* Ap. Hist. Poët. Script.

(6) *Athen.*, L. I, p. 39.

vive émotion (1). Ce prince paroît avoir eu aussi de l'affection pour Dioxippe, célèbre athléte, avant la disgrace qu'il encourut injustement (2). Clitomaque, vainqueur à la lutte et au pancrace, sut l'intéresser à sa triste situation; c'étoit un de ces malheureux Thébains qui survécurent à la ruine de leur patrie : mais il n'est point vrai, comme l'assure Tzetzès, qu'Alexandre ait rétabli Thébes en sa considération (3). Ces exemples suffisent pour faire révoquer en doute l'aversion que ce prince avoit, suivant Plutarque, pour les athlétes (4). On peut cependant croire, avec cet historien, que ce ne fut pas avec plaisir qu'il introduisit le pugilat et le pancrace dans les jeux gymniques dont il donna le spectacle à son armée. Tel est, ce me semble, le vrai sens du texte de Plutarque. On a cru cependant y trouver que le conquérant macédonien « faisoit si peu de cas du pugilat et du pancrace, qu'il ne se » mit jamais en peine de leur donner place parmi les autres » spectacles qui composoient ces sortes de fêtes publiques (5). » Il est assez vraisemblable que la haine qu'Alexandre avoit pour les athlétes, ne regardoit que ceux qui se vouoient uniquement aux exercices du pancrace et du pugilat. On peut donc croire qu'aux jeux gymniques qui furent donnés à Ecbatane, et dans lesquels des enfans entrèrent seuls en lice (6), ce prince suivit alors d'autant plus son goût, que ces sortes de jeux étoient moins en usage, et par conséquent peu sujets à des règles fixes (7). Avant de partir pour l'Asie, il célé-

(1) *Ptolem. Hephæst.*, p. 305-306.

(2) *Diod.*, L. XVII, N°. 101. *Quint. Curt.*, L. IX, C. VII.

(3) *Tzetz.*, Chil. CXXXIX.

(4) *Plut.* vit. Alex., p. 9. Ce prince regardant à Milet plusieurs statues d'athlétes vainqueurs aux jeux olympiques ou pythiques, s'écria : où étoient donc ces corps vigoureux, lorsque les barbares assiégeoient votre ville ? *Plut.* Apopht., p. 180.

(5) *Burette*, Mém. Acad. des Inscr., T. III, p. 263.

(6) *Arrian.*, L. VII, C. XIV.

(7) Les seuls exercices des enfans, en Grèce, étoient le stade ou la course sim-

bra

bra à Æges les jeux olympiques qui avoient été établis en Macédoine par Archélaüs (1), un de ses prédécesseurs, et donna des combats gymniques dans toutes les occasions remarquables de son règne.

Ces détails peuvent fournir quelques lumières sur l'éducation et les goûts d'Alexandre, et suppléer en cela au silence de ses historiens. Plutarque est le seul qui ait cherché à nous en instruire; mais il n'a pu nous donner tous les renseignemens que la perte d'une foule d'écrits et la différence des temps, des mœurs et des usages rendent aujourd'hui nécessaires.

Selon cet écrivain, Philippe, en partant pour faire la guerre aux Byzantins, laissa le gouvernement de la Macédoine à Alexandre, qui subjugua, en Thrace, les Médares révoltés (2). Justin dit au contraire que, pendant le siége de Byzance, ce jeune prince fut appelé auprès de son père (3). Celui-ci, ayant fait alors une expédition dans la Chersonèse, détacha vraisemblablement son fils contre les Médares. Alexandre se signala encore plus à Chéronée, où, le premier, il enfonça le bataillon sacré des Thébains (4) et mit en déroute une aile de l'armée ennemie (5). S'étant ensuite déclaré pour Olympias, il la suivit dans son exil, et ne revint en Macédoine que peu de temps avant l'assassinat de Philippe.

A la mort de ce prince, le trône de Macédoine échut à Alexandre, qui y monta n'ayant pas encore vingt ans. Son premier acte de justice fut de punir les assassins de son père : ensuite il déclara les Macédoniens exempts de toutes charges,

ple, et le diaule ou la course double, dont ils dispmèrent entre eux le prix dans différens jeux. *Pausan*. Phoc., C. VII. *Corsini*, diss. Agonist., p. 46, 47, etc.

(1) *Diod. Sic.*; L. XVII, § 16. *Arrian.*, L. I, C. XI.

(2) *Plut.* vit. Alex, p. 14.

(3) ... *Ut, sub militia patris, tirocinii rudimenta deponeret, ad se arcessit.* Justin., L. IX, C. I.

(4) *Plut.* l. s. l.

(5) *Diod. Sic.*, L. XVI, § 86.

excepté celle de fournir des hommes pour la guerre (1). Il se concilia par là l'estime et l'amour de ses sujets. Rien n'auroit terni les premiers rayons de sa gloire, s'il n'eût pas laissé Olympias assouvir sa vengeance sur Cléopatre et son fils, et fait lui-même tuer Attalus, qu'il soupçonnoit d'intelligence avec les Grecs. Ce peuple, séduit par ses orateurs, se préparoit à prendre de nouveau les armes. Les Acarnaniens rappelèrent tous ceux que Philippe avoit bannis; les Ambraciotes chassèrent de leur ville la garnison Macédonienne; les Thébains, ayant imité cet exemple, déclarèrent encore par un décret qu'il ne falloit pas reconnoître Alexandre pour général de la Grèce; les Arcadiens, les seuls qui n'eussent pas donné cette qualité à Philippe, étoient encore moins disposés à l'accorder à son fils: enfin les Argiens, les Éléens, les Lacédémoniens et les autres Péloponésiens, vouloient vivre dans l'indépendance et n'obéir qu'à eux-mêmes. D'autre part les nations voisines de la Macédoine se préparoient ouvertement à une défection générale; les Barbares des contrées septentrionales étoient déjà en mouvement; l'orage paroissoit imminent et inévitable: mais Alexandre sut le prévenir par son activité; il gagna les uns par des caresses et contint les autres par des menaces (2).

Diodore de Sicile, qui nous a conservé tous ces détails, dit ensuite qu'Alexandre, étant entré dans la Thessalie, engagea les habitans de cette contrée, par les motifs d'une commune parenté avec Hercule et par beaucoup de promesses, à le déclarer successeur de Philippe dans le généralat de la Grèce (3). Quels droits les Thessaliens avoient-ils de parler au nom des autres peuples de cette contrée? Il est plus raisonnable de croire, avec Justin, qu'Alexandre fut seulement élu chef

(1) *Justin.*, L. XI, C. I.
(2) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 2 et 3.
(3) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 4.

unique de la nation thessalienne (1), auparavant confédérée sous l'autorité de deux magistrats (2). Arrivé aux Pyles, ou passage des Thermopyles, il y convoqua les Amphictyons, qui lui décernèrent aussi, sur la nation hellénique, toute l'autorité que ce prince ambitionnoit. Mais Diodore, qui rapporte ces faits, auroit dû remarquer que les Amphictyons s'arrogeoient un droit qu'ils n'avoient pas, et qu'Alexandre regardoit comme inutile ou insuffisant, puisque, selon le même historien, bientôt après, dans l'assemblée de tous les députés et synèdres ou conseillers des républiques grecques, convoquée à Corinthe, le monarque macédonien se fit élire général autocrate, ou absolu et suprême, pour porter la guerre en Perse (3). Il y a probablement de l'inexactitude dans le récit de Diodore; celui d'Arrien me paroît plus vrai; il ne suppose qu'une seule élection, savoir la dernière, qui ne fut point ratifiée par les Lacédémoniens, sous le prétexte que la coutume de leurs ancêtres étoit de commander aux autres et non de leur obéir (4).

Quoique maître des délibérations du conseil des Amphictyons, Philippe avoit rassemblé, comme son fils, et pour le même objet, tous les députés de la Grèce à Corinthe (5). Ce conseil n'étoit donc pas une diète générale, et les Grecs n'avoient alors aucune confédération permanente : ils ignorèrent même les véritables élémens du gouvernement fédératif avant la ligue achéenne, comme je crois l'avoir suffisamment mon-

(1) *Cupidè hæc Thessalis audientibus, exemplo patris, dux universæ gentis creatus erat, et vectigalia omnia reditusque suos ei tradiderant.* Justin., L. XI, C. II. Cet auteur fait ici un anachronisme, en rapportant cette élection immédiatement avant la prise de Thèbes.

(2) Ils s'appeloient Tages; *voyez* des anc. gouvern. fédératifs, p. 218.

(3) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 4.

(4) *Arrian.*, L. I, C. I.

(5) *Diod. Sic.*, L. XVI, § 89.

tré dans un ouvrage particulier (1). Mais rien n'est plus propre à confirmer mon opinion que la conduite d'Alexandre à l'assemblée de Corinthe. Il y proposa un traité d'union renfermant plusieurs articles, entre autres, que les villes grecques seroient libres et indépendantes; qu'on ne s'y permettroit pas d'en changer le gouvernement; qu'on ne pourroit ni y établir des tyrans, ni y rappeler les exilés; que la liberté de la navigation seroit assurée (2) etc. Une des clauses étoit l'engagement formel d'entrer en armes dans le pays des infracteurs, pour tirer vengeance de leur infidélité. Il paroît que toutes ces conditions furent acceptées; mais que, dans la suite, Antipater, ou quelque commandant macédonien, y ayant manqué, un orateur athénien saisit cette occasion de parler contre le traité, dans un discours faussement attribué à Démosthène (3), mais sans lequel néanmoins nous n'en aurions pas eu la moindre connoissance.

Alexandre s'étoit auparavant présenté aux portes de Thébes et y avoit répandu la terreur. Aussitôt les Athéniens lui envoyèrent des députés pour s'excuser, suivant Diodore, sur ce qu'ils avoient été si tardifs à lui accorder le généralat de la Grèce. Il ne devoit en être question qu'à l'assemblée de Corinthe; et le véritable objet de cette ambassade étoit d'obtenir le pardon des démarches qu'ils avoient faites pour soulever contre lui les autres Grecs. Parmi ces députés étoit Démosthène, qui n'osa point paroître devant Alexandre. A cette occasion, Diodore accuse cet orateur d'avoir reçu beaucoup

(1) Des anciens gouvern. fédératifs.

(2) Or. de fœdere cum Alexandro, T. I. Op. Demosth. ed. *Reiske*, p. 247. On n'y voit aucune expression qui désigne une constitution fédérative, mais de simples engagemens, *in casu fœderis*, entre les villes qui avoient consenti à la paix générale. Ἐν ταῖς κοινωνούσαις πόλεσι τῆς εἰρήνης... p. 215.

(3) C'est le sentiment de Libanius, qui trouve que le style de ce discours approche de celui d'Hypéride.

d'argent des Perses, pour favoriser leur parti; et il s'autorise du témoignage d'Æschine, dans sa harangue contre Ctésiphon (1). Démosthène répondit si victorieusement à toutes les accusations de son adroit et éloquent adversaire, qu'on ne peut invoquer un pareil témoignage sans se déclarer partisan de la calomnie.

Après avoir étouffé ces premières étincelles qui menaçoient d'embraser toute la Grèce, Alexandre se hâta de retourner en Macédoine et se disposa à la guerre contre les peuples barbares qui environnoient une partie de ses États. Il devoit retirer deux avantages de cette expédition : le premier, de les subjuguer de manière qu'ils ne pussent désormais troubler la tranquillité de son royaume; et le second, d'en obtenir des secours en hommes, pour l'aider à la conquête de l'Asie. Ces avantages furent en effet le fruit de la défaite des Thraces, des Triballes, des Autoriates, des Taulentiens, des Pæoniens, des Gètes, qui s'étoient révoltés, à la mort de Philippe, dans l'intention de profiter de la jeunesse de son fils. Arrien est le seul écrivain qui nous ait conservé des détails satisfaisans (2) sur les exploits qui développèrent les grands talens militaires du jeune héros macédonien. La manière dont la phalange manœuvra, en différentes occasions, fit connoître jusqu'à quel point il connoissoit déjà la science de la tactique. Le passage du Mont Æmus fut son premier exploit : il s'y conduisit avec une habileté qui auroit fait honneur aux plus vieux capitaines. Les Thraces autonomes ou indépendans furent vaincus et obligés de lui céder ce passage important. Il établit le théâtre de la guerre dans leur pays, et le subjugua. Mais on a assez de peine à concevoir comment les Taulentiens, qui

(1) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 4.

(2) *Arrian.*, L. I, C. I, II, III, IV, VI.

habitoient un petit canton au nord de l'Épire, purent avoir quelque démêlé avec Alexandre, et vinrent se joindre à ses ennemis. On doit entendre, ce me semble, par les Taulentiens, les Illyriens sur lesquels Glaucias, roi du premier de ces peuples, avoit étendu son empire, et qui ne formoient plus avec le peuple vainqueur, dont ils portent ici le nom, qu'une seule et même nation (1). Arrien aura pris la partie pour le tout; et cela est d'autant plus probable, qu'il avoit déjà dit qu'au commencement du printemps Alexandre partit pour porter la guerre chez les Triballes et les Illyriens, dont il connoissoit les intentions hostiles, et qu'il vouloit soumettre entièrement avant d'entreprendre sa grande expédition (2). Il n'est plus question ensuite des Taulentiens; et Justin parle seulement des Illyriens (3).

Les Celtes, dont le pays étoit voisin du golfe Ionique (la mer Adriatique), envoyèrent une députation à Alexandre, qui, s'imaginant être connu et redouté de ce peuple, demanda à leurs envoyés quel étoit l'objet de leur crainte. Ils lui répondirent avec fierté : « Nous ne craignons que la chute du ciel. » Ce prince fit alliance avec eux, et les renvoya en les traitant de fanfarons (4) : de tout temps, ce fut leur caractère. Cet épisode qu'Arrien a tiré des Mémoires de Ptolémée, comme le texte de Strabon le prouve (5), seroit bien susceptible de quelques difficultés. Ces Celtes, qui étoient les Boïens et les Sénones, et qui habitoient un pays inaccessible par sa situation et très-éloigné de celui des nations belligérantes (6), seroient-ils venus, sans aucun motif, prostituer leur hommage

(1) Les Taulentiens étoient, selon Thucydide, une nation Illyrienne, L. I, N°. 24.

(2) *Arrian.*, L. I, C. I.

(3) *Justin.*, L. XI, C. I.

(4) *Arrian.*, L. I, C. IV.

(5) *Strab.* edit. Casaub., L. VII, p. 208, 209.

(6) Vid. *Palmer.* exercit. in auct. Græc., p. 235. *Arrian.*, L. I, C. IV.

à un prince avec lequel ils n'avoient rien à démêler? Probablement quelques Celtes, tourmentés par leur inquiétude naturelle, par la curiosité et la vanité qui étoient en eux de véritables passions, ayant appris des Illyriens, leurs voisins, les premiers exploits d'Alexandre, auront désiré de voir ce jeune héros et de s'en faire remarquer par quelque trait de jactance. D'ailleurs, Ptolémée n'ayant aucun intérêt à supposer l'arrivée de ces Celtes au camp Macédonien, peut être cru sur un fait aussi vraisemblable.

Plutarque ne dit qu'un mot de la guerre qu'Alexandre entreprit avant de passer en Asie, et ce mot est une erreur. Il rapporte que ce prince appaisa bientôt les mouvemens des Barbares, ses voisins, en conduisant promptement son armée jusque sur les bords de l'Ister, où il défit, dans un grand combat, Syrmus, roi des Triballes (1). Mais ce ne fut que trois jours après cette bataille qu'Alexandre parvint aux rives de l'Ister; il le traversa, et vainquit au delà de ce fleuve les Gètes et les Illyriens (2). Diodore de Sicile, que le plan de son ouvrage auroit dû engager dans quelques détails sur cette guerre, se contente de dire que le héros macédonien, après avoir réduit toute la Thrace à son obéissance, parcourut la Pæonie, l'Illyrie et quelques contrées limitrophes, et subjugua les Barbares qui en étoient voisins (3).

Au rapport de Justin, Alexandre choisit parmi les rois des nations nouvellement soumises, ceux que leur génie et leurs talens pouvoient rendre redoutables, et les emmena avec lui (4). Frontin assure que ce prince, ayant conquis la Thrace et sur le point de passer en Asie, traîna après lui les rois, leurs principaux officiers et tous ceux qui paroissoient jaloux de

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 17.
(2) *Arrian.*, L. I, C. III, IV, V.
(3) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 8.
(4) *Justin.*, L. XI, C. V.

leur liberté, et qu'il livra le gouvernement à des hommes du peuple, dans l'espoir que leur nation, privée de ses anciens chefs, seroit désormais hors d'état de rien entreprendre (1). Une pareille précaution étoit bien digne de la politique de son père; peut-être l'adopta-t-il lui-même en cette occasion.

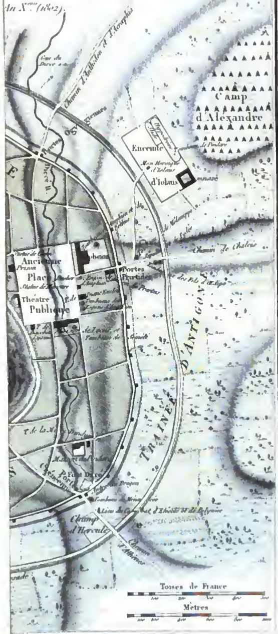
Alexandre étoit encore au delà de l'Ister, lorsqu'on vint lui annoncer le soulèvement prochain de toute la Grèce. Les orateurs n'avoient rien oublié, pendant son absence, pour le hâter. Démosthène et Lycurgue firent courir le bruit qu'il avoit été défait, et ensuite tué chez les Triballes : ils le représentèrent à la tribune comme mort; et ils excitèrent, suivant Démade, par leurs beaux discours les exilés de Thébes à recouvrer leur patrie et leur liberté (2). En effet, ceux-ci étant entrés de nuit dans la ville, y égorgèrent deux officiers macédoniens. Mais pendant que les orateurs assuroient avoir appris, par des lettres d'Antipâter, la prétendue mort d'Alexandre, ce prince revenoit déjà (3). Il repassa l'Ister et le Mont Æmus, rentra en Macédoine, traversa en six jours une partie de la Thessalie, et franchit les Thermopyles. Arrivé à Oncheste, dans la Béotie, il dit à ceux qui l'accompagnoient : « Démosthène m'appeloit » enfant quand j'étois en Illyrie ou chez les Triballes; jeune » homme lorsque j'arrivai en Thessalie : je veux donc lui mon- » trer au pied des murs d'Athènes que je suis homme fait (4). » Rendons justice à Alexandre : il donna aux Thébains tout le temps de revenir à eux-mêmes; mais les exilés et les Béotarques,

(1) *Alexander, devictâ predomitâque Thraciâ, petens Asiam, veritus ne, post ipsius discessum, sumerent arma, reges eorum præfectosque, et omnes, quibus videbantur inesse cura detractæ libertatis, secum, velut honoris causâ, traxit: ignobilibus autem relictis plebeios præfecit: consequutus uti principes, beneficiis ejus obstricti, nihil novare (lege innovare) vellent; plebs verò ne posset quidem, spoliata principibus.* Front. Strategm., L. II, C. XI, § 3.

(2) *Demad.* Orat. ed. Reiske, p. 274.

(3) *Arrian.*, L. I, C. VII.

(4) *Plut.* vit. Alex., p. 17, 18.


EBES DE BÉOTIE,
HISTORIENS D'ALEXANDRE,
An Xme (1802).
Camp d'Alexandre
Enceinte
d'Iolaus
Ancienne
Place
Théatre
Publique
Portes
Chemin de Chalcis
TRAINÉE D'ANTIGON
Champ d'Hercule
Toises de France
Mètres

tarques, qui gouvernoient alors cette malheureuse ville, en précipitèrent la ruine. Un héraut macédonien, en promettant, au nom d'Alexandre, la liberté et la sureté pour tous ceux qui voudroient passer dans son camp, exigea seulement qu'on lui livrât Phœnix et Prothute, principaux auteurs de la révolte. Les Thébains demandèrent à leur tour Philotas et Antipater, et firent publier du haut d'une tour, que tout soldat qui passeroit au service du grand roi et voudroit aider les Thébains à délivrer la Grèce de son tyran, seroit bien reçu dans leur ville. Cette proclamation insensée acheva d'irriter Alexandre, qui résolut d'en tirer une prompte vengeance; et quoique ses préparatifs fussent formidables, il n'y employa que trois jours (1). Les habitans ayant fait une sortie, furent battus; et bientôt après, leurs retranchemens ayant été forcés, ils succombèrent aux attaques de leurs ennemis, que seconda fort à propos la garnison macédonienne de la Cadmée, c'est-à-dire, la citadelle de Thèbes (2).

Ptolémée, qui étoit au siége de cette ville, assuroit que les assiégés, s'étant avancés trop loin dans une sortie furent enveloppés et attaqués avec tant de vivacité par la phalange macédonienne, qu'elle entra pêle-mêle avec les fuyards dans la ville (3). Diodore suppose que ce fut au moyen d'une porte dont Perdiccas s'étoit saisi (4); mais ce général avoit été auparavant blessé et transporté dans le camp (5). Polyen dit qu'Antipater s'empara d'une portion du mur avec les troupes sous ses ordres, qu'il avoit placées en embuscade (6). Cela ne se trouve point dans le récit d'Arrien, tiré des mémoires de

(1) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 9.

(2) Cette garnison y avoit été mise par l'ordre de Philippe, après la bataille de Chéronée qui fut encore plus funeste aux Thébains qu'aux Athéniens. *Pausan.* Bœotic., C. VI.

(3) *Arrian.*, L. I, C. VIII.

(4) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 11.

(5) *Arrian.*, L. I, C. VIII.

(6) *Polyæn.* ed. Maasvic., p. 333.

29

Ptolémée, et qui est par tout clair, à l'exception de quelques endroits qu'on ne peut bien entendre sans le plan ci-joint de l'ancienne Thébes, qui nous dispense d'entrer dans de plus grandes discussions.

Les habitans de cette malheureuse ville se défendirent avec une bravoure digne des vainqueurs de Leuctres et de Mantinée. Dans le sac de leur malheureuse patrie, on n'en vit aucun qui cherchât à fléchir l'ennemi, dont la vengeance put à peine être assouvie par une journée entière de massacres. Toutes les rues étoient pleines d'enfans des deux sexes qui appeloient en vain leurs mères : elles avoient été arrachées de leurs maisons, pour être condamnées avec le reste de leur famille à l'esclavage. La terre étoit jonchée de cadavres : on en faisoit monter le nombre à six mille; et rien cependant ne pouvoit toucher le cœur des Grecs alliés d'Alexandre. Ce furent eux, surtout les Phocidiens, les Platéens, les Thespiens, les Orchoméniens et quelques autres peuples de la Béotie, qui se montrèrent les plus cruels et les plus impitoyables. Ils arrachoient leurs victimes du pied des autels, et n'épargnoient ni les femmes ni les enfans (1). Le carnage, dit Arrien, fut tel qu'on doit l'attendre d'hommes qui ont la même origine, et qu'anime une haine invétérée (2). Les Thébains se l'étoient attirée par la destruction de Platée, de Thespies et d'Orchomène, et par mille actes de tyrannie. Les Lacédémoniens parurent si fort irrités contre eux, qu'Hermogène suppose, qu'après avoir acheté trois cents habitans de leur ville ils les égorgèrent sur le tombeau des Spartiates qui avoient péri à la bataille de Leuctres, afin d'apaiser leurs manes par ce sacrifice expiatoire (3).

(1) Καὶ ὁ φόνος πολὺς, οἷα δὴ ἐξ ὁμοφύλων τε καὶ παλαιᾶς ἀπεχθείας ἐπεξιόντων... *Arrian.*, L. I, C. IX.

(2) Diod. Sic., L. XVII, § 12. *Arrian.*, L. I, C. VIII.

(3) Hermog. de invent., L. III, C. XIV.

Quoique ce ne soit qu'un simple sujet d'amplification imaginé par ce rhéteur (1), on ne doit pas moins l'en blâmer : l'histoire est assez remplie d'actions barbares sans en supposer de nouvelles pour faire briller son esprit. On peut par là faire naître l'idée de quelque horreur du même genre à des scélérats dont l'imagination n'est déjà malheureusement que trop fertile en atrocités.

Quoiqu'Alexandre fût bien aise d'avoir effrayé et contenu la Grèce par ce terrible exemple, il chercha cependant à s'en excuser sur la nécessité de donner cette satisfaction aux peuples ses alliés, qui se plaignoient amèrement des Thébains. C'est du moins le prétexte que Plutarque (2) suppose à ce prince; mais il se garde bien de parler des horreurs commises par ces mêmes peuples, et attestées par Diodore et Arrien. Cette réticence fait apercevoir que le bon Plutarque étoit de Chéronée, ville de Béotie. Il ajoute qu'Alexandre se repentit tout le reste de sa vie d'une pareille action, et que depuis, lorsque des Thébains échappés à la destruction de leur ville lui demandoient quelque grâce, ils l'obtenoient sur le champ (3); ce qui est confirmé par la manière dont il traita, après la bataille d'Issus, Thessalisque et Dionysodore, députés de Thèbes à la cour de Darius. Étant tombés au pouvoir d'Alexandre, ce prince les renvoya aussitôt, autant, dit Arrien, par commisération, que parce qu'ils méritoient leur pardon, pour avoir cherché à être utiles auprès du grand roi à leur patrie, réduite en esclavage par les Macédoniens (4). Alexandre montra en-

(1) Les rhéteurs appeloient ce genre de déclamation historique, μελέτη. Libanius en offre pour modèles trois ou quatre discours relatifs à la situation embarrassante où Démosthène se trouva, après la bataille de Chéronée (Op. ed. *Reiske*, T. IV, p. 240, etc.), et qui renferment des faits tout aussi faux que celui imaginé par Hermogène, à l'occasion de la prise de Thèbes.

(2) *Plut.* vit. Alex., p. 18.

(3) *Ibidem*, p. 19.

(4) *Arrian.*, L. II, C. XV.

core sa générosité, en ne souffrant point qu'on violât et qu'on détruisît le tombeau des braves Thébains qui avoient péri à la bataille de Chéronée, sur lequel on ne voyoit point d'épitaphe; seulement on y avoit gravé la figure d'un lion, symbole de leur valeur (1). A la vérité, on respectoit alors les monumens même de ses ennemis; et, en s'efforçant à outrager les vivans, on ne se permettoit pas de porter une main sacrilége sur la cendre des morts. Alexandre n'étoit pas capable d'un pareil genre de barbarie : instruit par Aristote, il n'auroit pas dû cependant ignorer que la conquête d'une ville n'autorise ni à la saccager ni à la détruire; qu'elle donne seulement le droit d'y punir les coupables, en conservant le peuple; et qu'un grand homme surtout doit, en toute occasion, se conduire d'après les notions éternelles du juste et de l'honnête (2).

A l'exception des prêtres et des prêtresses, des proxènes ou hôtes de Philippe et d'Alexandre, des descendans du poëte Pindare, de ceux qui s'étoient opposés à la révolte (3), tous les autres furent vendus comme esclaves, au nombre de trente mille (4). Agatharchide regardoit ce calcul comme très-exagéré (5). En effet, supposons comme démontré que Thèbes eût soixante-dix stades de tour (6), évalués à sept milles, où

(1) *Pausan.* Bœotic., C. XLI. Suivant cet écrivain on n'y avoit pas mis d'épitaphe, parce que le succès ne répondit point à leur valeur.

(2) *De evertendis autem diripiendisque urbibus, valde considerandum est, ne quid temere, ne quid crudeliter. Idque est viri magni, rebus agitatis, punire sontes, multitudinem conservare, in omni fortuna, recta atque honesta retinere.* Cicern, de Offic., L. I, C. XXIV.

(3) *Arrian.*, L. I, C. IX.

(4) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 14. *Plut.* vit. Alex., p. 18. *Ælian.* Var. Hist., L. XIII, C. VII.

(5) *Agatharch.* ap. *Phot.* Bibl., Cod. CCL, p. 1337.

(6) Τὴν περίμετρον ἔχουσα σταδίων Ο′, dit Dicéarque dans sa description en prose, p. 14; et les éditeurs remarquent que cette lettre numérique est fautive, parce qu'elle contredit ces vers du même auteur :

Πόλις, μεγάλαι Θῆβαι, σταδίων τὸ περίμετρον
Ἔχουσα τετταράκοντα, καὶ προσέτι τριῶν.

Certainement la saine critique doit nous faire préférer une évaluation en termes non équivoques, à des lettres numériques qui sont si susceptibles d'altération; mais M.

deux lieues et demie, il faudroit néanmoins en retrancher les deux cinquièmes, occupés par le terrain de la Cadmée (1). Entre cette citadelle et la ville, il y avoit de l'espace pour y faire deux retranchemens. L'aire habitable de Thébes étoit encore diminuée par le lit de deux petites rivières et par plusieurs monumens, entre autres l'*Amphéion*, situé près d'une place assez étendue (2). Au surplus, l'ancienne et célèbre Thébes étoit fort déchue depuis la mort d'Épaminondas (3), surtout après la troisième guerre sacrée (4). Jamais elle n'avoit été commerçante, et elle n'étoit alors peuplée que d'agriculteurs. Sa force consistoit principalement en cavalerie, composée en grande partie des habitans de la campagne, qui, de tout temps, nourrirent beaucoup de chevaux (5). Ces troupes se trouvant placées entre les premiers retranchemens et les murs de la ville, on fut obligé de confier la garde de ceux-ci aux affranchis, aux métœques et aux réfugiés (6). Mais n'étant pas en nombre suffisant, ils ne purent occuper que quelques postes sur les murs (7); de manière qu'il leur fut impossible de les défendre lorsque les Macédoniens eurent forcé les retranchemens, et qu'en ce moment une partie de la cavalerie et de l'infanterie des Thébains prit la fuite (8). Ainsi il est difficile

Barbié du Bocage, après un sérieux examen, adopte les 70 stades de tour.

(1) Au temps de Pausanias, la Cadmée seule formoit la ville. Bœot., C. VII.

(2) *Xenoph.* Hellen., L. V, C. II. Dicæarque, disciple d'Aristote, assure encore que Thébes étoit pleine de pâturages et de jardins (Stat. Græc., p. 15), ce qui ne regarde que l'état de cette ville après son rétablissement, dont il parle lui-même; ajoutant qu'elle avoit été détruite, *διὰ τὸ βάρος καὶ τὴν ὑπερηφανίαν τῶν κατοικούντων.* Au reste il fait, en cet endroit, plutôt la satire que le portrait des Thébains.

(3) *Τῷ γὰρ Ἐπαμινώνδου σώματι συνέθαψε τὴν δύναμιν τῶν Θηβαίων ὁ καιρός.* Demad. or., p. 271.

(4) *Dinarch.* or. contr. Demosthen., p. 15. *Strab.*, L. IX, p. 277. *Pausan.* Bœot., C. VI.

(5) *Καὶ ἱπποτρόφος δὲ ἀγαθή*, suivant Dicæarque (Descr. græc., p. 15), ce qui est confirmé par le témoignage des poëtes.

(6) *Diod. Sic.*, L. XVII, § XI.

(7) *Καὶ τῶν τειχῶν διὰ τὰς προφυλακὰς τὰς πολλὰς ἐρήμων ὄντων.* *Arrian.*, L. I, C. VIII.

(8) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 12. *Arrian.*, L. I, C. VIII.

de croire que six mille Thébains périrent dans ce siége par le fer de l'ennemi, et que trente mille furent condamnés à l'esclavage. Ajoutons qu'outre cette partie considérable de cavalerie et d'infanterie dont il vient d'être question, il y avoit encore des bannis de la ville dans le camp d'Alexandre; qu'Athènes avoit déjà reçu dans son sein beaucoup de Thébains, et qu'enfin il s'en trouva dans la Grèce une assez grande quantité pour repeupler leur ville lorsque Cassandre la rétablit, vingt ans après la mort d'Alexandre (1). Si le calcul des morts et des captifs étoit tel qu'on le suppose, il faudroit porter au moins à soixante mille personnes la totalité des habitans de Thébes, à l'instant qu'elle fut prise : or, une pareille population ne me paroît pas vraisemblable, et j'adopte sans peine le sentiment d'Agatharchide. Les anciens nous représentent les Thébains comme très-avares (2). Toutes leurs richesses n'auroient-elles donc monté qu'à quatre cent quarante talens, environ trois millions tournois, somme à laquelle est évaluée leur dépouille par Clitarque (3), que Diodore paroît avoir suivi. Cependant les expressions de ce dernier historien semblent indiquer que cette somme étoit seulement le produit de la vente des prisonniers, puisqu'il assure plus haut que le butin fut immense (4).

Dans un conseil de guerre où furent appelés tous les chefs des Grecs alliés, Alexandre mit en délibération le sort de Thébes. En vain Cléadas plaida avec beaucoup de raison et d'éloquence la cause des habitans de cette ville (5) : on leur fit un crime

(1) *Diod. Sic.*, L. XIX, § 53.

(2) Le repas donné par Attaginus à Mardonius est, à cet égard, un trait caractéristique. Vid. *Herod.*, L. IX, C. XVI. *Athen.*, L. IV, p. 148.

(3) Περὶ ὧν Κλείταρχος ἐν πρώτῃ τῶν περὶ Ἀλέξανδρον ἱστοριῶν διηγούμενος, καὶ ὅτι πᾶς αὐτῶν πλοῦτος εὑρέθη μετὰ τὴν ὑπ' Ἀλεξάνδρου τῆς πόλεως κατασκαφὴν ἐν ταλάντοις τετρακοσίοις τεσσαράκοντα φησίν. *Athen.*, L. IV, p. 148. Peut-être ce passage de Clitarque n'est-il pas rapporté littéralement.

(4) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 14.

(5) *Justin.*, L. XI, C. IV.

des liaisons qu'ils avoient eues autrefois avec Xerxès et les successeurs de ce prince, et on décida que Thébes seroit détruite de fond en comble; que les fugitifs seroient arrêtés par tout, et que nulle part ils n'auroient d'asile (1). Cette délibération, prise ainsi en présence du vainqueur, étoit trop conforme à ses vœux pour n'avoir pas été suggérée, ou plutôt commandée; car jamais la liberté des suffrages ne fut plus illusoire. Les hommes troublés par la crainte, ou aveuglés par l'intérêt, votent si souvent contre leur propre conscience, que l'humanité et la justice ont peu à attendre d'eux, dans les circonstances même où l'une et l'autre devroient triompher sans peine. Si tous les Grecs ne furent pas coupables de cette lâcheté, du moins leur haine contre les Thébains seconda parfaitement les desseins d'Alexandre. Il vouloit par la destruction de leur ville, laisser un monument de sa vengeance, dont la vue seule tînt dans la soumission la Grèce entière pendant son absence. En conséquence, il se hâta d'exécuter le décret de ses alliés; il leur partagea tout le territoire de Thébes, à l'exception des lieux sacrés, et ne laissa subsister de cette ville que les temples et la maison de Pindare (2).

A la nouvelle d'un pareil désastre, Athènes fut consternée, et on y interrompit aussitôt la célébration des grands mystères. Ses plus célèbres orateurs, Démosthène, Æschine et Stratocle, déplorèrent dans leurs discours les malheurs de Thébes. Les Athéniens n'écoutant plus que la voix de l'humanité, ouvrirent leurs portes aux Thébains échappés du sac de leur patrie, et envoyèrent des députés à Alexandre pour apaiser sa

(1) *Diod. Sic.* l. XVII, § 14.

(2) Un des motifs qui fit épargner cette maison, fut les éloges donnés par Pindare à un aïeul d'Alexandre, et du même nom (*Dio Chrysost.*, or. II, p. 25). Au surplus, le sol de Thébes fut labouré et ensemencé. *Dinarch.* or. contr. Demosth., p. 17, ed. Reiske.

colère, sous prétexte de le féliciter sur son heureux retour du pays des Illyriens et de celui des Triballes. Arrien ajoute que les Athéniens enjoignirent encore à leurs députés, dont Démade étoit le chef, de lui témoigner leur joie sur la punition qu'il venoit de faire de la révolte des Thébains. Ce prince les reçut très-bien; mais il écrivit au peuple pour qu'on lui livrât Démosthène, Licurgue, Hypéride, Polyeucte, Charès, Charidème, Ephialte, Diotime, et Moérocle, parce qu'il les croyoit auteurs des troubles qui avoient suivi la mort de Philippe. Les Athéniens envoyèrent une seconde députation pour fléchir Alexandre, qui se contenta de faire exiler Charidème: tel est le récit d'Arrien (1), qui s'accorde au fond avec les auteurs contemporains, et avec Diodore et Plutarque. Les Athéniens députèrent vers Alexandre, lorsqu'il vint la première fois, à la tête de son armée, en Grèce, et qu'il se présenta seulement aux portes de Thébes. Nous avons déjà parlé de cette première ambassade, qui paroît prouvée par la harangue d'Æschine contre Ctésiphon, dans laquelle cet orateur reproche à Démosthène, l'un des députés, de n'avoir pas osé remplir sa mission, et d'être retourné sans avoir passé le Mont Cithæron (2). Æschine ne parle en cet endroit que de la conduite que Démosthène tint immédiatement après la mort de Philippe, et lui reproche les démonstrations excessives de joie auxquelles il s'étoit livré à la première nouvelle de cet événement. Si Plutarque avoit réfléchi sur cette harangue d'Æschine, il n'auroit pas avancé que ce fut dans sa seconde ambassade que Démosthène abandonna, au Mont Cithæron (3), ses collégues, aussitôt après la prise de Thèbes. Alexandre demanda alors les orateurs ou démagogues, au nombre de dix,

(1) *Arrian.*, L. 1, C. x.

(2) Eschin. cont. Ctesiph. orat. ex edit. Taylori, p. 426.

(3) *Plut.* vit. Demosth., T. IV, p. 429.

selon

selon Duris et Idoménée, ou seulement de huit, suivant les écrivains les plus dignes de foi. Phocion, plus prudent que courageux, moins bon politique que citoyen estimable, haïssant trop d'ailleurs ces démagogues pour ne pas saisir avec empressement l'occasion de s'en débarrasser, fut d'avis de les livrer. Il cita l'exemple des filles d'Hyacinthe, qui s'offrirent volontairement à la mort pour délivrer leur patrie du danger qui la menaçoit (1). Démosthène mit en œuvre toutes les ressources de son éloquence : il rappela l'apologue des chiens qui livrent leurs bergers au loup, l'usage des marchands qui achètent une grande quantité de blés sur la montre seule de quelques grains, et il en fit l'application la plus heureuse. Nous ignorerions cette circonstance, si Plutarque ne l'avoit pas tirée des mémoires d'Aristobule (2); elle a été négligée mal à propos par Arrien. Malgré tant d'efforts, Démosthène auroit vraisemblablement succombé, sans le secours de Démade. Suivant Plutarque et Diodore, Démade, gagné par l'argent de Démosthène, proposa un décret fort adroit, par lequel on demandoit à Alexandre de laisser les coupables au peuple, afin qu'il les punît lui-même; en même temps on imploroit la clémence de ce prince pour les Thébains fugitifs, et on le supplioit de permettre qu'Athènes leur ouvrît un asile (3). Ce décret fut approuvé, et Démade choisi pour ambassadeur auprès d'Alexandre, de qui il obtint tout ce qu'on désiroit. Justin parle de cette

(1) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 15.

(2) *Plut.* vit. Demosth., p. 430.

(3) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 15. Ces derniers détails ne sont pas dans Plutarque. Les Athéniens ne se mirent donc pas entièrement à la merci d'Alexandre, comme le suppose l'auteur de la vie de Démosthène, publiée par Reiske (*Zosim. Ascalonit.*, vit. Demosth. in orat. græc., T. IV, p. 150). Il n'est pas inutile de rappeler que ce même Démade fit dans la suite porter, à l'instigation d'Antipater, le décret qui condamnoit à mort Hyperide et Démosthène; qu'Archias de Thurium, qui le mit à exécution, mourut dans l'opprobre et l'infamie; enfin, que Démade lui-même fut tué par ordre de Cassandre, après avoir vu égorger

députation comme ayant eu lieu avant le siége de Thébes; ce qui est un anachronisme. Elle avoit, selon lui, pour objet d'obtenir la paix du jeune monarque, qui l'accorda (1). Cet historien nous dit encore qu'Alexandre pardonna aux orateurs, mais que les généraux athéniens furent obligés d'aller en exil, et qu'ils n'y furent pas d'une médiocre utilité aux affaires des Perses (2); ce qui ne se trouve dans aucun écrivain de l'antiquité. Justin a peut-être voulu parler de Charidème, qui se distingua par ses exploits dans la guerre d'Olynthe; mais il paroît, par les expressions de Dinarque, que ce général se bannit volontairement d'Athènes, afin de servir ses concitoyens auprès du roi de Perse (3). Éphialte suivit, peu de temps après, son exemple, et s'exila lui-même de cette ville (4). Cependant les dispositions d'Alexandre, à l'égard des Athéniens, étoient bien changées; et depuis la dernière mission de Démade, il leur étoit devenu si favorable, qu'il les exhorta à s'appliquer sérieusement aux affaires générales de la Grèce, afin que, s'il venoit à mourir, ils pussent la gouverner (5).

Ce prince ne craignoit plus que les Athéniens abusassent d'une pareille exhortation, ayant sous leurs yeux la catastrophe récente de Thébes. Arrien compare cette catastrophe avec toutes celles que les autres villes de la Grèce avoient éprouvées jusqu'alors. Quoique cette digression soit un peu longue, elle n'est point déplacée, et les rapprochemens qu'elle renferme sont, pour la plupart, assez justes (6). Mais il auroit dû considérer les suites de cet événement, moins par rapport au sort

entre ses bras son propre fils (*Plut.* vit. Demosth., p. 435. *Arrian.*, de Rebus post Alex., L. VI op. *Phot.* Bibl., Cod. XCII). De quelles d'horreurs cette Grèce si vantée ne fut-elle pas le théâtre!

(1) *Justin.*, L. XII, C. III.

(2) *Justin.*, L. XI, C. IV.

(3) *Dinarch.* Orat. contr. Demosth., p. 26, ed. Reiske.

(4) *Arrian.*, L. I, C. X.

(5) *Plut.* vit. Demosth., p. 430.

(6) *Arrian.*, L. I, C. IX.

de cette ville que relativement à celui de la Grèce entière; et il assuroit qu'aucun ne lui fut plus funeste. Ce n'étoit pourtant qu'une cause secondaire produite par d'autres très-importantes, la corruption générale et particulière, la désunion des villes entre elles, leurs dissentions intérieures, le crédit et la frénésie des démagogues, etc. Mais la comparaison que fait Arrien étoit moins nécessaire aux lecteurs, qui la font assez naturellement d'eux-mêmes, que la connoissance de l'état de l'empire des Perses, au moment où Alexandre alloit l'attaquer et le détruire. Si Diodore de Sicile n'a pas rempli complétement cette tâche, les faits qu'il rapporte répandent du moins quelques lumières sur les crimes de Bagoas, qui décidèrent de la succession à la couronne, de l'élévation de Darius-Codoman au trône, et sur les qualités personnelles de ce prince, alors plein de valeur (1) et digne de gouverner des hommes moins lâches et moins corrompus que les Mèdes, les Perses, les Babyloniens et les autres peuples de l'Orient.

De retour en Macédoine, Alexandre donna, pendant neuf jours, des jeux publics consacrés à Jupiter et aux Muses. Il alla consulter l'oracle de Delphes sur son expédition, et la Pythie ayant refusé de monter sur le trépied, il l'y força; et cette prophétesse s'étant écriée : *Tu es invincible, mon fils*, il dit qu'il n'avoit pas besoin d'autre réponse, et se retira satisfait (2). Justin prétend qu'Alexandre fit mettre à mort les parens de Cléopatre, sa belle-mère, élevés en dignité par Philippe; et que cet arrêt sanguinaire s'étendit même sur tous les hommes capables de gouverner, de crainte qu'ils ne suscitassent des troubles pendant son absence (3). Une précaution aussi barbare n'étoit ni dans le cœur ni dans l'esprit

(1) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 5 et 6.
(2) *Plut.* vit. Alex., p. 21.
(3) *Justin.*, L. XI, C. V.

de ce jeune prince; et on ne trouve rien dans les écrits des anciens qui puisse confirmer le récit de Justin. Alexandre fut plus sage; il confia le gouvernement de la Macédoine et de la Grèce à Antipater, général habile et ami fidèle, avec douze mille hommes de pied et quinze cents de cavalerie (1). Il paroît qu'Olympias eut aussi beaucoup de part à l'administration. Mais cette femme, haineuse, vindicative, intrigante et d'une humeur altière, ne pouvoit que contrarier les vues d'Antipater, dont elle se déclara dans la suite l'ennemie.

Les moyens d'Alexandre n'étoient pas proportionnés à la grandeur de son entreprise : il ne put lever qu'une armée peu nombreuse. Diodore est l'historien qui nous a laissé le plus de détails sur ce sujet. Selon lui, elle étoit composée de douze mille Macédoniens, de sept mille alliés, de cinq mille mercenaires, tous gens de pied, aux ordres de Parménion; de cinq mille Odryses, Triballes et Illyriens, de mille archers agrianiens, de quinze cents cavaliers macédoniens, sous le commandement de Philotas, fils de Parménion; de quinze cents hommes de cavalerie thessalienne, que Calas, fils d'Harpalus, commandoit; de six cents cavaliers grecs conduits par Érigyus; enfin de neuf cents avant-coureurs de Thrace et de Pæonie, qui avoient pour chef Cassandre : en tout trente mille hommes d'infanterie et quatre mille cinq cents de cavalerie (2). A l'exception d'Anaximène, qui portoit l'infanterie à quarante-trois mille et la cavalerie à cinq mille cinq cents, on est à peu près d'accord sur le nombre. Tous les autres écrivains ne comptent que trente mille fantassins, et n'ajoutent au calcul de Diodore que cinq cents hommes de cavalerie (3). Justin avance que ses troupes n'étoient pas commandées par des jeunes gens

(1) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 17.
(2) *Ibidem.*
(3) *Plut.* vit. Alex., p. 21. *Arrian.*, L. I, C. XI.

robustes ou à la fleur de l'âge, mais par des vétérans qui avoient servi sous Philippe, et qui devoient chacun avoir au moins soixante ans; de sorte qu'étant tous réunis ils offroient l'image du sénat d'une ancienne république (1). Tout cela manque d'exactitude. Sans doute il y avoit bien de vieux capitaines; mais il s'en trouvoit aussi beaucoup de jeunes : de ce nombre étoient Philotas et Nicanor, fils de Parménion; Philippe, fils d'Amyntas; Cœnus, Perdiccas, Cratère, Calas et autres qui servoient avec leurs pères, et dont la plupart se distinguèrent à la tête des troupes, au passage du Granique (2). Les ressources d'Alexandre étoient bien plus foibles en argent qu'en hommes. Aristobule ne les faisoit monter qu'à soixante-dix talens (3), et d'autres (4) seulement à soixante (trois cent soixante mille francs). Duris de Samos ajoutoit que l'armée macédonienne n'étoit pas approvisionnée de vivres pour plus d'un mois (5). Avant de passer en Asie, Alexandre distribua presque tous ses domaines aux personnes de sa maison qu'il affectionnoit davantage. Perdiccas lui ayant demandé ce qu'il se réservoit, il répondit : l'*espérance.*

En vingt jours ce prince arriva de Macédoine à Sestos. Là il s'embarqua sur une flotte de cent soixante trirèmes et de plusieurs bâtimens de transport. Il voulut conduire son vaisseau et y faire lui-même les fonctions de pilote. Ayant traversé heureusement l'Hellespont, il se rendit avec toute son armée dans la plaine de Troye, et y fit des sacrifices à Minerve-Iliade. Il consacra à la déesse ses propres armes, et prit en échange celles qu'on y gardoit depuis le siége de Troye (6). Mais il ne

(1) *Justin.*, L. XI, C. VI.
(2) *Arrian.*, L. I, C. XIV.
(3) *Aristobul.* ap. *Plut.* vit. Alex., p. 21.
(4) *Arrian.*, L. VII, C. IX. *Quint. Curt.*, L. X, C. II.
(5) *Plut.* vit. Alex., p. 21.
(6) *Arrian.*, L. I, C. XI.

s'en servit jamais; et on les portoit, le jour de bataille, devant lui. La charge de Peuceste étoit de tenir le bouclier, qu'on appeloit *sacre* (1), c'est-à-dire, votif, et qui, par conséquent, ne pouvoit guère être d'usage. Priam ayant été tué au pied de l'autel de Jupiter-Hercæus, par Néoptolème, fils d'Achille, aïeul maternel d'Alexandre, ce jeune héros crut devoir faire sur le même autel un sacrifice expiatoire en mémoire de l'infortuné prince troyen; ce qui me paroît peu conforme aux rites grecs : aussi Arrien n'en parle-t-il que comme d'un bruit (2). Il ne s'exprime pas avec plus d'assurance (3) sur un spectacle touchant qu'Alexandre donna à son armée : cependant il est moins douteux, puisque d'autres écrivains en font mention (4). Ce prince posa sur le tombeau d'Achille une couronne de fleurs; et Héphæstion en plaça une pareille sur le tombeau de Patrocle. Si l'idée de cette cérémonie appartient à Alexandre, elle venoit alors de son cœur, que la prospérité n'avoit encore ni endurci, ni corrompu : si celui d'Héphæstion la lui inspira, il ne pouvoit témoigner avec plus de noblesse le tendre attachement qu'il avoit pour son maître. Ælien prétend qu'Hé-

(1) ... Ὁ τὴν ἱερὰν ἀσπίδα φέρων, ἣν ἐκ τοῦ νεὼ τῆς Ἀθηνᾶς τῆς Ἰλιάδος λαβὼν, etc... *Arrian.*, L. VI, C. IX. Diodore dit qu'au combat du Granique, Alexandre reçut trois coups dans les armes qu'il avoit enlevées du temple de Minerve (L. XVII, § 21). Ou ce fait n'est pas vrai, ou depuis ce combat ce prince fit porter devant lui ces armes défensives, dont il sentit toute la foiblesse.

(2) ... Λόγος κατέχει... L. I, C. XI. Il paroît qu'Alexandre rétablit seulement les jeux gymniques, que les Thessaliens célébroient autrefois en l'honneur d'Achille. *Philostr.* Heroic., C. XIX, § 15.

(3) *Arrian.*, L. XXI, C. XII. *Ælian.* var. Hist., L. XII, C. VII.

(4) Οἱ δὲ.... γίγνεται... L. I, C. XII. Dans ce chapitre, on trouve deux articles qui méritent d'être critiqués : l'un concerne les couronnes d'or que mettent sur la tête d'Alexandre le pilote Menœtius, l'athénien Charès et beaucoup d'autres; dans le second, il est question de Hiéron, de Gélon, de Théron, et d'autres personnages chantés par les poëtes, quoiqu'ils n'en fussent pas aussi dignes qu'Alexandre, etc.... Mais je suis de l'avis du dernier éditeur d'Arrien, le savant Schemeider, qui regarde ces deux passages comme des interpolations faites au texte de cet historien. *Not.*, p. 32, 33.

phæstion vouloit par là faire entendre qu'il étoit aussi cher à Alexandre qu'Achille l'avoit été à Patrocle (1). C'est mettre la vanité à la place du sentiment. Du reste, j'aime à croire que tout fut concerté entre eux ; et quel qu'en dût être le motif, cette démonstration solennelle d'une amitié mutuelle n'est pas moins digne d'éloge. Plutarque dit seulement qu'Alexandre couronna le tombeau d'Achille, le félicitant d'avoir eu pendant sa vie un ami fidèle, et après sa mort un grand homme pour célébrer ses exploits (2). Ce prince sentoit autant le besoin de l'amitié qu'il étoit épris de l'amour de la célébrité. Ayant fait la revue de son armée, il se mit en marche pour aller attaquer les Perses campés sur les bords de la rivière du Granique.

Memnon de Rhodes, commandant les Grecs à la solde de Darius, étoit d'avis de se replier et de ne point attendre les Macédoniens. Les généraux perses voulurent, au contraire, défendre le passage de cette rivière, se confiant sur leur position et le nombre supérieur de leurs troupes. Elles étoient, selon Arrien, de vingt mille hommes de cavalerie et d'autant d'infanterie, dont les mercenaires formoient la plus grande partie (3). Diodore de Sicile fait monter cette armée à cent mille fantassins et dix mille chevaux (4); Justin, à six cents mille combattans (5) : ce dernier calcul choque toute vraisemblance. Le lit du Granique étant fort inégal, l'armée macédonienne ne put le traverser que sur un petit front. Les Perses l'attendoient de l'autre côté, rangés en bataille sur un terrain élevé (6). Ptolémée commença l'action avec une partie de la

(1) *Ælian.* var. hist., L. XII, C. VII.
(2) *Plut.* vit. Alex., p. 22.
(3) *Arrian.*, L. I, C. XIV.
(4) *Diod.*, L. XVII, § 19.
(5) *Justin.*, L. XI, C. VI.
(6) *Arrian.*, L. I, C. XV. Cette élévation est du côté du couchant, et les bords en sont même assez escarpés. Le Granique s'appelle aujourd'hui *Sousoughirli*, c'est-à-dire, des bufles d'eau. Elle coule du sud-est au nord, ensuite vers le nord-ouest, avant de se jeter dans la mer. *Tour-*

cavalerie, et ne réussit point. Mais Alexandre, qui le suivit de près, attaqua avec impétuosité à la tête de ses escadrons; et, malgré les désavantages de sa position, il parvint à s'établir au delà du fleuve. Parménion le passa avec la cavalerie thessalienne, qui formoit la gauche. L'infanterie macédonienne, marchant sur ses traces, tâcha de se mettre en ligne; et, arrivée sur l'autre bord, elle forma la phalange, qui, avec tout son front hérissé de longues piques, fut bientôt en état d'agir. La victoire se déclara alors pour Alexandre. La cavalerie perse prit la fuite, et les mercenaires grecs furent taillés en pièces (1). Quoique le succès ne répondît pas aux sages dispositions que Memnon avoit faites, cependant les Perses opposèrent d'abord une vigoureuse résistance. La grande faute qu'ils firent, fut d'avoir tenu leur infanterie dans l'inaction au commencement de la bataille (2). Arrien, qui décrit ce combat mémorable avec beaucoup d'exactitude, paroît exagérer leur perte; selon lui, aucun des grecs mercenaires n'échappa, à l'exception de deux mille, faits prisonniers (3). Diodore, en la réduisant à douze mille hommes, ne s'éloigne peut-être pas de la vérité (4). Alexandre se signala dans cette journée par une grande habileté (5) et une rare valeur. Aristobule ne faisoit monter la perte de son armée qu'à trente-quatre cavaliers et neuf fantassins (6). Mais Arrien l'abandonne

nefort, Voyage au Levant, T. III, p. 361.

(1) *Arrian.*, L. I, C. XV.

(2) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 21.

(3) *Arrian.*, L. I, C. XVII.

(4) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 21.

(5) « Cet endroit de la vie d'Alexandre, » dit le chevalier Folard, est d'un brillant qui ne peut être admiré que par » les connoisseurs dans la science des » armes, etc. ». Il s'étend ensuite beaucoup sur les manœuvres de cette journée, et critique sur quelques points Arrien; mais c'est pour ne l'avoir lu que dans la mauvaise traduction de d'Ablancourt. (Voyez son commentaire sur Polybe, T. V, p. 151, etc.) Guischard a bien mieux entendu le texte d'Arrien, *Mémoir. milit.*, T. I, p. 251, etc.

(6) *Aristob.* ap. *Plut.* vit. Alex., p. 24.

donne ici pour suivre vraisemblablement Ptolémée, et nous assure qu'au premier choc vingt-cinq des compagnons d'Alexandre périrent, et que, dans le reste de l'action, soixante-dix cavaliers et trente fantassins eurent le même sort (1). Justin ne compte que neuf de ces derniers, et porte les autres à cent vingt (2). Il prétend qu'Alexandre érigea à chacun d'eux une statue de bronze : c'est une erreur; il n'y eut que les vingt-cinq premiers, dont Lysippe fit les statues par ordre de ce prince (3). Elles étoient à Dium, ville de Macédoine, d'où elles furent enlevées par les Romains (4).

La conquête de l'Asie mineure devoit être le fruit de la victoire du Granique; et les Grecs qui l'habitoient étoient disposés à secouer le joug des Perses, ou plutôt à changer de maître. Alexandre profita de ses avantages avec autant de célérité que de sagesse. Étant entré à Éphèse, il y détruisit l'oligarchie et mit le gouvernement entre les mains du peuple, sans lui permettre néanmoins tous les actes de fureur et de vengeance qu'une pareille révolution entraîne ordinairement (5). Les débris de l'armée vaincue se réfugièrent aussitôt à Milet et s'y enfermèrent. Il emporta cette ville d'assaut, laissa aux habitans la vie et la liberté, et renvoya sa flotte, qu'il ne pouvoit conserver, faute d'argent et sans craindre de compromettre sa gloire dans un combat naval (6). L'Éolie et l'Ionie se soumirent à lui, et il y rétablit par tout la démocratie, pour s'attacher davantage la multitude et l'occuper par ses propres dissentions. Il s'avança ensuite vers la Carie, résolu de s'emparer d'Halicarnasse.

(1) *Arrian.*, L. I, C. XV.
(2) *Justin.*, L. XI, C. VI.
(3) *Arrian.*, L. I, C. XV. *Plut.* vit. Alex., p. 24.
(4) *Vell. Paterc.*, L. I, C. XI. *Plin.*, L. XXXIV, C. XIX, XX.
(5) *Arrian.*, L. I, C. XV.
(6) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 22. *Arrian.*, L. I, C. XIX.

31

La manière dont Arrien raconte le siége de cette ville, défendue par le brave Memnon (1), ne peut que lui mériter le suffrage des militaires; et les détails qu'il en donne, sont plus clairs et plus étendus que ceux qu'on lit dans l'ouvrage de Diodore de Sicile (2). Il est singulier que Plutarque les ait tous négligés; c'étoit pourtant une belle occasion d'exalter l'intrépidité, la constance et l'habileté de son héros. Il n'avoit pas encore éprouvé une semblable résistance; et Memnon ne lui livra la ville, en se retirant, qu'après avoir épuisé tous les moyens de défense, et toutes les ressources qu'un génie fécond et une longue expérience peuvent fournir. Justin se contente de dire que le combat du Granique fit déclarer toute l'Asie mineure en faveur d'Alexandre, qui vainquit les généraux perses, moins par la force de ses armes que par la terreur de son nom (3). On ne trouve pas un seul mot, dans son Abrégé historique, ni sur le siége mémorable d'Halicarnasse, ni sur les autres exploits du conquérant macédonien. Il faut les chercher principalement dans Arrien, qui nous les fait très-bien connoître.

Après le siége d'Halicarnasse, Alexandre renvoya les jeunes gens qui s'étoient mariés peu de temps avant son départ, passer l'hiver en Macédoine avec leurs femmes. Ptolémée les conduisoit et avoit ordre de lui ramener avec eux un renfort de cavalerie et d'infanterie (4). Rien n'étoit plus capable d'accélérer cette nouvelle levée de soldats que l'arrivée de ces jeunes gens. Au besoin qu'Alexandre avoit de ce renfort se joignit la crainte que les Grecs ne profitassent de son absence pour recouvrer leur liberté. Ainsi « il fortifia ses troupes de l'élite » de leur jeunesse, affoiblit par là les leurs, et contraignit

(1) L. I, C. XX, XXI, XXII, XXIII.
(2) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 25, 26, 27.
(3) *Justin.*, L. XI, C. VI.
(4) *Arrian.*, L. I, C. XXIV.



...E D'HALICARNASSE
...BOCAGE — Ventôse An X.me (1802)
Porte de Mylasa
Chemin de Mylasa
Temple de Mars
Arsenal
CITADELLE
Murs de la Ville
Tombeau de Mausole
Place publique
Theatre
Temple
...s du Roi
Porte des Telmisus
Chemin de Telmisus
PETIT PORT
ARCONNESUS

» à élever le monument de sa gloire les mêmes mains qui, » éloignées de lui, eussent peut-être été employées à porter » de funestes coups à sa puissance (1). » Sur ces entrefaites, Alexandre, fils d'Ærope, frère de deux hommes complices de l'assassinat de Philippe, est dénoncé comme ayant conspiré contre la vie du conquérant macédonien. Ce jeune prince lui pardonne, en considération qu'à la mort de son père il s'étoit le premier déclaré pour lui, et que, couvert de son bouclier, il l'avoit accompagné dans le palais des rois ses ancêtres (2). De semblables actions excitèrent non-seulement l'admiration, mais encore l'enthousiasme; et on fit bientôt intervenir les dieux, d'une manière spéciale et miraculeuse, dans les événemens qui parurent extraordinaires aux yeux d'Alexandre et de ses compagnons d'armes.

Arrien n'explique pas autrement (3) le passage d'Alexandre près du mont Climax. Ce prince alloit de Phasélis à Perges avec une partie de son armée; il traversoit une plage longue et étroite, et couroit grand risque d'y être englouti, lorsque tout à coup un vent du Nord très-violent, chassant au loin les vagues, empêcha qu'elles ne couvrissent cette même plage (4). Quoique dans ce récit Arrien paroisse ajouter foi au merveilleux, ce qu'il ne dissimule même pas, on doit pourtant lui savoir gré de ne s'être pas laissé entraîner par le fol enthousiasme des historiens qui l'avoient précédé. Suivant eux, les dieux firent, en faveur d'Alexandre, retirer une mer orageuse qui, venant du large, couvroit avec fureur des rochers élevés, parsemés au pied du mont Climax. Leurs relations étoient si peu vraisemblables, que le poëte

(1) Réflex. sur Alexandre par le D. de Nivernois, dans ses œuvres, T. I, p. 284.

(2) *Arrian.*, L. I, C. XXV.

(3) ... Οὐκ ἄνευ τοῦ θείου, ὡς αὐτός τε (Ἀλέξανδρος) καὶ οἱ ἀμφ' αὐτὸν ἐξηγοῦντο. L. I, C. XXVI.

(4) *Ibidem.*

Ménandre se plut à les tourner en ridicule dans une de ses comédies. « J'ai cela de commun avec Alexandre, disoit un » des personnages de sa pièce : si je cherche quelqu'un, il » vient de son propre mouvement au-devant de moi; si je » veux passer en quelque endroit, la mer aussitôt m'offre un » libre passage à pied (1). » Strabon ne s'est point laissé séduire par toutes ces relations mensongères. « Sur les bords » de la mer, dit-il, auprès de la ville de Phasélis, il y a des » détroits par lesquels Alexandre fit passer son armée. En » cet endroit est le mont appelé Climax, qui, penchant vers » la mer de Pamphilie, ne laisse qu'un passage fort étroit le » long du rivage, qui est découvert, et reste à sec quand le » temps est calme et serein, de manière qu'on peut y passer » à pied; mais lorsque la mer s'enfle, pour l'ordinaire il est » couvert des flots. On trouve aussi un autre passage à travers » la montagne, qui oblige de faire un long circuit. Ce chemin » est difficile et scabreux; ce qui fait préférer l'autre, dans le » beau temps. Or Alexandre, arrivant là pendant l'hiver, mit » toute sa confiance en la Fortune, et, sans attendre que les » flots se fussent retirés, il s'y précipita avec son armée : ses » soldats firent leur route ayant, un jour tout entier, de l'eau » jusqu'à la ceinture (2). »

Alexandre, après avoir défait les Pisidiens et pris Célænes, dans la Phrygie, s'avança jusqu'à Gordium, ancienne capitale de cette contrée; delà il dirigea sa marche du côté de l'orient, et arriva à Ancyre. C'est dans cette dernière ville qu'il reçut les envoyés paphlagoniens, qui venoient se soumettre à lui, au nom de la nation, et le prier de ne point faire entrer son armée dans leur pays; demande qui leur fut accordée, à

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 25, 26.

(2) *Strab.*, L. XIV, p. 458.

condition qu'ils obéiroient à Calas, satrape de Phrygie (1). Le récit de Quinte-Curce, qui fait pénétrer l'armée macédonienne en Paphlagonie, n'est donc pas vrai : il est encore démenti par le propre témoignage de cet historien, qui fait marcher Alexandre de Gordium à Ancyre. Ce prince laissa donc, dans sa route, la Paphlagonie à sa gauche (2).

Ce fut à Gordium qu'Alexandre se tira heureusement d'un assez grand embarras, pour un homme dont l'ambition avoit à ménager l'esprit superstitieux de ses nouveaux sujets. Il s'agissoit de défaire les nœuds compliqués autour du joug d'un chariot : l'oracle avoit mis à ce prix l'empire de l'Asie. Ce jeune prince ne balance point, et tirant son épée, il coupe d'un coup toutes les courroies. Ainsi, dit Quinte-Curce, il remplit ou éluda l'oracle (3). Aristobule, qui étoit vraisemblablement présent, assuroit, au contraire, qu'Alexandre défit les nœuds en arrachant la cheville autour de laquelle ils étoient, et qui attachoit le timon au chariot (4). Marsyas de Pella confirmoit cette opinion (5), qui me paroît la plus vraisemblable. Arrien n'ose l'adopter : il ajoute seulement que les spectateurs furent persuadés de l'accomplissement de l'oracle. Des éclairs et des tonnerres s'étant fait entendre la nuit suivante, manifestèrent l'approbation des dieux, et Alexandre leur offrit le lendemain des sacrifices, soit en reconnoissance de ces prodiges, soit à cause de l'heureux dénouement des nœuds (6).

La Cappadoce se rendit à Alexandre, qui campa avec son armée dans le même endroit où le jeune Cyrus avoit séjourné

(1) *Arrian.*, L. II, C. IV.
(2) *Quint. Curt.*, L. III, C. I.
(3) *Ibidem.*
(4) *Arrian.*, L. II, C. III.
(5) Le lien étoit de sarment, suivant cet historien. Τῆς δὲ ἁμάξης λέγεται τὸν ζυγὸν τῷ ῥυμῷ δεδέσθαι κλήματι ἀμπελίνῳ. De Reb. maced., L. I. ap. Schol. Eurip. Hippol., v. 671.
(6) *Arrian.*, L. II, C. III.

en marchant à Cunaxa. Quinte-Curce prétend que ce campement étoit le même que celui où le grand Cyrus s'arrêta dans son expédition contre les Lydiens (1). Quoique cette erreur soit peu importante, elle mérite cependant d'être relevée, pour prouver que cet historien manque quelquefois d'exactitude dans les moindres détails. Xénophon, témoin oculaire, rapporte que le jeune Cyrus arriva à Dana (2), grande et florissante ville, et qu'après y avoir demeuré pendant trois jours, il traversa les montagnes de Cilicie (3). L'itinéraire de l'armée d'Alexandre s'accorde parfaitement avec celui du jeune Cyrus. Arrien, qui nous le trace toujours avec son exactitude accoutumée, dit que le conquérant macédonien campa, avant d'entrer dans les gorges de Cilicie, dans le même lieu où le prince perse, avec les dix mille Grecs, avoit établi son camp (4).

Sur ces entrefaites Memnon, à la tête d'une flotte de trois cents voiles, et ayant le commandement des armées perses de terre et de mer, s'empara de Chio, ensuite des villes de l'île de Lesbos, à l'exception de Mytilène. Suivant Diodore, à peine ce général eut-il pris cette ville, qu'une maladie violente l'emporta (5). Arrien suppose qu'il mourut avant de s'en être rendu maître (6). Quoi qu'il en soit de cette différence peu importante, relativement aux suites de l'événement, la perte de Memnon n'en fut pas moins un coup fatal à l'empire de Darius. Ce prince avoit tout à espérer de la diversion que cet

(1) *Quint. Curt.*, L. III, C. IV.

(2) *Xenoph.* de Exped. Cyri, L. I, C. VIII. Hutchinson croit que c'est la ville d'Adana (Dissert. de Exp. Cyr., C. V, VI), Danville, celle de Tyana (Mes. itin., p. 78). M. Larcher ne prend là dessus aucun parti (tr. fr., T. I, p. 23). Je me déclare pour l'opinion du premier, qui est confirmée par plusieurs voyageurs, entre autres George Baldwin. Journal d'un voyage de Constantinople à Alep, p. 126.

(3) *Xenoph.* Exp., L. I, C. VIII.

(4) *Arrian.*, L. II, C. IV.

(5) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 29.

(6) *Arrian.*, L. II, C. II.

habile homme alloit faire, en portant la guerre dans le sein de la Grèce et de la Macédoine. Il menaçoit déjà l'Eubée; les Lacédémoniens étoient prêts à se déclarer pour lui, et il avoit gagné, à prix d'argent, plusieurs autres peuples : ainsi sa mort débarrassa Alexandre d'un ennemi très-actif, et le fit échapper à un danger imminent.

Les Macédoniens descendirent dans les plaines de Cilicie : Arsames, selon Quinte-Curce, en évacuant cette province que Darius lui avoit confiée, brûla la ville de Tarse, et dévasta toute cette contrée (1). Arrien prétend, au contraire, qu'Alexandre ayant prévenu Arsames, ce général perse abandonna Tarse et toute la Cilicie sans y faire aucun dommage (2). L'armée macédonienne vint ensuite de Tarse à Anchiale.

C'est près de cette dernière ville qu'on voyoit encore le tombeau de Sardanapale, avec une épitaphe rapportée par Arrien et par quelques autres écrivains de l'antiquité. Ils ne peuvent l'avoir ni altérée ni imaginée, tout y étant conforme au langage et aux mœurs des anciens peuples de l'Orient. Elle nous offre une formule employée constamment parmi eux, dans les cérémonies, et destinée à rappeler le souvenir de la mort, même dans les plaisirs. Cette épitaphe, écrite en assyrien, signifie suivant la version grecque : « Sardanapale, fils d'Anacyndarax, a bâti Anchiale et Tarse en un même jour : or toi, » étranger, mange, bois et livre-toi à la volupté; et en effet, » toutes les autres choses humaines sont de nulle valeur (3). »

(1) *Quint. Curt.*, L. III, C. IV.

(2) *Arrian.*, L. II, C. IV.

(3) ... Σὺ δὲ ὦ ξένε, ἔσθιε καὶ πῖνε, καὶ παῖζε, ὡς τ' ἄλλα τὰ ἀνθρώπινα οὐκ ὄντα τούτου ἄξια. L. II, C. V. Arrien dit qu'il a voulu exprimer par le mot παῖζε, les plaisirs lascifs auxquels se livroient les anciens Babyloniens. M. de Guignes a rendu le reste de cette manière : « car tout le reste ne » vaut pas cela. » Faisant allusion au bruit des doigts que semble faire la figure représentée sur le monument. Acad. des Inscr., T. XXXIV, p. 416.

Il est évident qu'il faut ici sous-entendre, puisque, malgré toute ma puissance, et après tant de jouissances, je suis mort. Tout le sens revient donc à la pensée de l'Ecclésiaste sur la vanité et le néant des choses de ce monde (1).

De pareilles réflexions n'étoient pas capables de tempérer l'ardeur d'Alexandre pour les conquêtes : il venoit pourtant de courir le risque d'être enlevé à ses projets dans les plus beaux jours de sa carrière. Suivant Aristobule, ce prince tomba malade de fatigue à Tarse (2). Mais les autres historiens s'accordent à dire que, tout couvert de sueur, il se jeta, pour se baigner, dans le Cydnus, rivière très-froide qui traversoit cette ville, et qu'aussitôt il fut saisi d'une fièvre violente, accompagnée des symptômes les plus alarmans. Ses soldats le crurent mort, et lui témoignèrent un tendre et vif intérêt. Philippe d'Acarnanie, médecin habile, ranima leur espérance, et présenta à Alexandre une potion qu'il croyoit propre à le sauver. En ce moment arrivent des dépêches de Parménion, qui annoncent que Philippe, gagné par l'argent et les promesses de Darius, veut l'empoisonner. D'une main, Alexandre tient la lettre, de l'autre la potion, qu'il avale; puis il donne cette lettre à Philippe, et lui ordonne de la lire, espérant surprendre sur son visage quelques indices de ce qui se passoit dans son ame. Cet homme fidèle, après avoir lu, montre plus d'indignation que de crainte, et jette devant le lit la lettre et son manteau. Il témoigne ensuite toute l'horreur que l'idée seule d'un pareil parricide lui causoit, et finit par guérir Alexandre (3). Tel est en substance le récit

(1) « J'ai vu que tout n'étoit que vanité et affliction d'esprit, et que l'homme n'en tire aucun avantage sous le soleil. » Paroles auxquelles M. de Guignes rapporte toute son explication de cette épitaphe, dans un mémoire plein d'esprit et de sagacité. Acad. des Inscr., T. XXXIV, p. 430.

(2) *Arrian.*, L. II, C. V.

(3) *Quint. Curt.*, L. III, C. VI.

de

de Quinte-Curce; il est plein de grâce et d'esprit : on y trouve même du pathétique, mais il l'a trop surchargé d'ornemens; et le discours qu'il met dans la bouche de Philippe devoit être beaucoup plus court. Plutarque, Arrien et Justin, assurent qu'Alexandre buvoit dans le même temps que Philippe lisoit (1). Le texte de Quinte-Curce, mal interprété, supposeroit, au contraire, que ce prince se détermina à boire avant que son médecin eût lu (2); mais ce sens ne peut être admis qu'en préférant une mauvaise leçon (3). Les expressions de Valère-Maxime sont plus positives; et il a cru véritablement que Philippe ne jeta les yeux sur la lettre qu'après qu'Alexandre eût pris le remède (4). Du reste, Diodore de Sicile n'a point fait mention de ce trait d'un courage magnanime, qui surpasse, selon moi, les actes les plus signalés de valeur, et qui doit honorer éternellement la mémoire d'Alexandre.

Ce prince ayant appris à Malle que Darius étoit campé avec toutes ses forces, à Sochos, dans la Comagène, se mit en marche, franchit le passage des montagnes de la Cilicie, et marcha près de Myriandre. Informé que l'armée perse avoit abandonné le poste avantageux qu'elle occupoit, il fit, pendant la nuit, repasser les montagnes à ses troupes, par les pyles de Syrie, en même temps que les Perses achevoient de défiler

(1) ... Ὥστε θαυμαστὴν καὶ θεατρικὴν τὴν ὄψιν εἶναι, τοῦ μὲν, ἀναγινώσκοντος, τοῦ δὲ πίνοντος. *Plut.*, p. 28. Καὶ ὁμοῦ τόν τε Ἀλέξανδρον πίνειν, καὶ τὸν Φίλιππον ἀναγινώσκειν τὰ παρὰ τοῦ Παρμενίωνος. *Arrian.*, L. II, C. IV. *Accepto igitur poculo, epistolas medico tradidit; atque ita inter bibendum oculos in vultum legentis intendit.* Justin., L. XI, C. VIII.

(2) ... *Epistolam a Parmenione missam, sinistrâ manu tenens, accipit poculum, et haurit interritus; tum epistolam Philippum legeret jubet.* L. III, C. VI.

(3) .. *Accepit et hausit, tum epistolam...* Raderus explique très-bien ce passage, sur lequel tous les traducteurs français, même Beauzée, le plus fidèle de tous, se sont mépris.

(4) ... *Quas cum* (Alexander) *legisset, sine ulla cunctatione medicamentum hausit, ac tunc legendas Philippo tradidit.* Val. Maxim., L. III, C. VIII, ext. s. 6.

aux pyles Amaniques ou de Cilicie (1), deux gorges qui servoient de communication entre la Cilicie et les régions situées en deçà de l'Euphrate (2) : ces gorges n'étoient distantes l'une de l'autre que de deux stathmes (3) ou cinq parasanges (4) : la dernière étoit au nord, et la première au midi (5); par conséquent l'armée perse, comme le dit Arrien, avoit à dos les Macédoniens. Alexandre lui avoit laissé ce passage ouvert pour l'attirer dans un endroit où elle ne pût faire usage de toutes ses forces. Diodore ni Plutarque n'entrent dans aucuns détails sur ses marches et ses contre-marches; et ceux que donne Quinte-Curce ne sont pas fort intelligibles. Darius s'étant emparé d'Issus, campa le lendemain au delà du Pinare, où Alexandre se disposa à l'attaquer. Il mit son armée en bataille, et en appuya la droite aux montagnes et la gauche à la mer (6); position qui auroit dû empêcher Quinte-Curce d'avancer que la droite de cette armée fut enveloppée par les troupes ennemies (7).

Le combat s'engagea près d'Issus : au premier choc, l'aile gauche des Perses fut mise en déroute. Les Grecs, qui étoient à la solde de Darius, opposèrent plus de résistance : ils renversèrent d'abord tout ce qui se trouva devant eux; et la phalange macédonienne, manœuvrant sur un terrain inégal, fut obligée de se rompre, et ne repoussa qu'avec peine leurs attaques vives et réitérées. A l'aile droite, la cavalerie des Perses attaqua avec beaucoup de vigueur la cavalerie thessalienne,

(1) *Arrian.*, L. II, C. VI, VII. Cicéron dit : *ad Amanum contendi, qui Syriam a Ciliciâ aquarum divortio dividit.* Ad Attic., L. V, Ep. 20.

(2) Vid. *Cellar.* Geogr. ant., L. III, C. VI, T. II, p. 149.

(3) *Arrian.*, L. II, C. VI.

(4) *Xenoph.* Exped. Cyri, L. I, C. XVIII.

(5) *Xenoph.* Exped. Cyri, L. I, C. XVIII. Voyez une très-bonne carte de M. Barbié, pour l'expédition de Cyrus et la retraite des Dix-mille, 1796.

(6) *Arrian.*, L. II, C. VII.

(7) *Quint. Curt.*, L. III, C. XI.

et ne lui céda qu'après avoir vu Darius prendre honteusement la fuite (1). L'honneur de cette journée appartient à l'habileté et à la valeur d'Alexandre. Il enfonça le premier les mercenaires grecs, et fut blessé lui-même légèrement, non de la main de Darius, comme Charès l'assuroit (2), mais dans la foule, sans savoir d'où le trait étoit parti (3). Justin prétend que Darius reçut également une blessure (4); ce qu'aucun autre historien n'a rapporté.

Quinte-Curce fait commencer le combat par la cavalerie, et réduit presque toute la bataille à cette première action. S'il parle des Grecs mercenaires, c'est seulement pour dire que, rompus par les Macédoniens, ils firent leur retraite, non comme des fuyards, mais comme de braves gens (5). Cet historien, ainsi que Diodore de Sicile (6), racontent qu'Alexandre s'attacha principalement à Darius, qui auroit été pris sans Oxathres, son frère, qui se plaça devant son char, et y fit des prodiges de valeur. Les Perses ne reculèrent point et le champ de bataille n'offrit bientôt plus qu'un monceau de cadavres. Dans ce combat, un grand nombre de Perses perdirent courageusement la vie sous les yeux de leur maître. Ce récit, tiré vraisemblablement de Clitarque, est démenti par Arrien, qui écrivoit d'après les mémoires de Ptolémée et d'Aristobule, témoins de l'action. Selon lui, dès que Darius eût vu son aile gauche mise en déroute par Alexandre, et le reste de son armée en désordre, il chercha son salut dans la fuite : étant arrivé à des lieux difficiles, il descendit de son char, monta sur un cheval, et déroba sa marche à la faveur des ténèbres de la nuit (7).

(1) Vid. *Arrian.*, L. II, C. X et XI.
(2) Ap. *Plut.* vit. Alex., p. 29.
(3) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 34. *Plut.* vit. Alex., p. 29.
(4) *Plut.* vit. Alex., p. 29.
(5) *Quint. Curt.*, L. III, C. IX.
(6) *Diod. Sic.*, L. XVII, C. XXXIII.
(7) *Arrian.*, L. II, C. XI.

La perte des vainqueurs n'est portée par Quinte-Curce qu'à trente-deux hommes de pied et à deux cent cinquante cavaliers (1) : Justin la réduit à cent trente soldats d'infanterie. Cet écrivain ne diffère pas de Quinte-Curce dans le nombre des cavaliers tués à cette bataille (2), non plus que Diodore, qui d'ailleurs fait monter jusqu'à trois cents hommes la perte de l'infanterie (3). Arrien parle seulement de la mort de Ptolémée, fils de Séleucus, et de cent vingt Macédoniens du premier ordre, qui périrent à la tête de la Phalange (4). Si, dans un seul choc, un nombre aussi considérable de gens distingués perdirent la vie, quel dût être celui des soldats restés sur le champ de bataille pendant l'action, qui fut aussi longue que meurtrière?

Quoique les historiens d'Alexandre s'accordent assez sur le nombre des morts parmi les vaincus, on ne doit pas cependant ajouter plus de foi à leur récit. Cent mille hommes d'infanterie et dix mille de cavalerie furent tués, selon eux, dans cette journée, ce qui seroit plus du sixième de l'armée perse, qu'ils font monter à six cent mille combattans. Justin n'est pas plus modéré dans son calcul, quoiqu'il ne fasse mention que de soixante-un mille hommes d'infanterie de tués, parce qu'il réduit toutes les forces des Perses à quatre cent mille hommes d'infanterie et à cent mille hommes de cavalerie (5). Peut-être ne lisoit-on autrefois dans le texte de cet écrivain que trois cent mille hommes, au lieu de cinq cent mille, comme l'ouvrage de Paul Orose, son copiste, donne lieu de le conjecturer (6). On ne peut tirer ni de Plutarque ni même

(1) *Quint. Curt.*, L. III, C. XI.
(2) *Justin.*, L. XI, C. IX.
(3) *Diod. Sic.*, L. XVII, C. XXXVI.
(4) *Arrian.*, L. II, C. X.
(5) *Justin.*, L. XI, C. IX.
(6) *Interea Darius cum trecentis millibus peditum, et centum millibus equitum in aciem procedit.* Oros., L. III, C. XVI.

de Diodore aucun éclaircissement sur les manœuvres des deux armées perse et macédonienne à Issus. Quinte-Curce décrit cette bataille avec beaucoup d'élégance et d'intérêt; mais il n'y répand aucune lumière, et passe sous silence les détails qu'il importeroit le plus de savoir. Arrien s'exprime avec autant de clarté que d'exactitude, et n'a commis aucune des fautes que Polybe reproche à Callisthène, qui fut cependant témoin oculaire de l'action. Je rapporterai en entier le fragment de Polybe, qui contient cette critique judicieuse (1).

« Callisthène raconte, dit-il, qu'Alexandre avoit déjà passé » les détroits, et ce qu'on appelle, dans la Cilicie, les pyles; » que Darius ayant pris sa route par les pyles Amaniques, » étoit entré avec son armée dans la Cilicie, et que ce prince, » averti par les habitans du pays qu'Alexandre s'avançoit » vers la Syrie, se mit à le suivre; qu'arrivé près des détroits, » il campa sur les bords du Pinare; que le poste qu'il occu- » poit, depuis la mer jusqu'au pied de la montagne, n'avoit » pas plus de quatorze stades; que le fleuve venant des mon- » tagnes, entre des côtes escarpées, traversoit obliquement cet » espace, et alloit ensuite se décharger dans la mer, par une » plaine entourée de collines escarpées et de difficile accès.

» Callisthène ajoute ensuite qu'Alexandre étant revenu sur

(1) On sait que la traduction française de Polybe a été faite par D. Thuillier, sous les yeux du Chevalier Folard, qui, ne sachant pas le grec, redressoit néanmoins, par sa seule sagacité, le savant bénédictin, et souvent lui faisoit saisir le véritable sens de son auteur. Cet exemple montre combien il importe, non-seulement de bien savoir la langue, mais encore de posséder à fond la matière d'un ouvrage qu'on entreprend de traduire. C'est ce qui m'a engagé d'adopter ici cette traduction, en la conférant soigneusement avec l'original. Quoiqu'elle soit en général assez fidelle, j'ai cru néanmoins devoir y faire plusieurs changemens pour la rendre plus littérale et pour en corriger le style. Ce fragment précieux fait partie de l'extrait du XIIe. livre de Polybe, et y répond aux Sections 8, 9, 10, 11, 12 et 13 de l'édition d'Ernesti, et aux chapitres XVII, XVIII, XIX, XX, XXI et XXII de celle de M. Schweighæuser.

» ses pas, pour aller au-devant des ennemis, Darius et ses » généraux avoient rangé toute leur phalange (1) en bataille, » dans l'endroit où il avoit d'abord campé; que le monarque » Perse s'étoit couvert du Pinare, qui couloit près de son » camp; qu'il avoit rangé la cavalerie sur le bord de la mer, » auprès d'elle les mercenaires, le long du fleuve (2), et les » peltastes, au pied des montagnes.

» Mais comment ces troupes pouvoient-elles être postées » devant la phalange, le fleuve passant auprès du camp? Cela » est difficile à concevoir, surtout si l'on fait attention à leur » nombre. Au rapport même de Callisthène, il y avoit trois » mille chevaux, et autant de mercenaires : il est aisé de sa- » voir combien ce nombre de troupes devoit occuper d'espace. » La meilleure méthode de ranger la cavalerie, est celle sur » huit de hauteur; il faut laisser, sur le front, une distance » convenable, pour faciliter ses différentes évolutions. Ainsi, » un stade ne peut contenir que huit cents chevaux; dix stades, » huit mille; quatre stades, trois mille deux cents; de sorte » que, dans quatorze stades, il ne peut tenir que onze mille » deux cents chevaux. Si vous rangez ces trente mille chevaux, » peu s'en faut qu'étant divisés en trois corps ils ne soient les » uns sur les autres : où étoient donc alors les mercenaires? » derrière la cavalerie, peut-être. Mais Callisthène ne le dit » pas, puisque, selon lui, au contraire, les mercenaires eurent » affaire, dans le combat, aux Macédoniens; d'où l'on doit » nécessairement conclure que la moitié du terrain, du côté » de la mer, étoit occupé par la cavalerie; et l'autre moitié,

(1) C'est une méprise de l'abréviateur, ou une faute de copiste; car les Perses n'avoient pas de phalange et ne s'en servirent jamais.

(2) Elle fut d'abord placée, suivant Arrien, au delà du fleuve, et ensuite retirée en deçà, peu de temps avant l'action. L. II, C. VIII.

» du côté des montagnes, par les mercenaires. On peut encore
» juger par là sur quelle hauteur étoit rangée la cavalerie,
» et combien le fleuve étoit éloigné du camp.

» Callisthène ajoute que les Macédoniens s'étant avancés,
» Darius, qui étoit au centre de son armée, appela à lui les
» mercenaires d'une des ailes. Cela n'est point aisé à com-
» prendre : il falloit que la cavalerie et les mercenaires fussent
» joints ensemble au milieu de ce terrain; or Darius se trou-
» vant là parmi les mercenaires, comment et pourquoi les
» appeloit-il? Enfin, il dit que la cavalerie de l'aile droite
» fondit sur Alexandre, et que ce prince en soutint le choc
» avec vigueur, et attaqua ensuite à son tour ce même corps,
» et que le combat devint alors très-vif. Cet historien a sans
» doute oublié qu'entre Darius et Alexandre il y avoit un
» fleuve, et surtout tel que celui qu'il venoit de décrire.

» Il n'est pas plus judicieux sur ce qui regarde Alexandre :
» selon lui, ce prince passa en Asie avec quarante mille
» hommes de pied et quatre mille cinq cents chevaux; et,
» pendant qu'il se disposoit à entrer dans la Cilicie, il lui
» vint, de Macédoine, un renfort de cinq mille hommes d'in-
» fanterie, et de huit cents de cavalerie. Qu'on ôte de ce nom-
» bre trois mille fantassins et trois cents chevaux, pour dif-
» férens usages; c'est le plus qu'on puisse en détacher de
» l'armée : il lui restoit donc quarante-deux mille hommes de
» pied, et cinq mille chevaux. Alexandre, avec cette armée,
» ayant passé les détroits, apprit que Darius étoit dans la
» Cilicie, et qu'il n'étoit éloigné de lui que de cent stades (1).

(1) Cinq mille cent et quelques toises, si Callisthène s'étoit servi du stade de 51 toises, celui des arpenteurs d'Alexandre. Mais Polybe peut avoir donné une évaluation plus forte au stade; ce qui rendroit les fautes de Callisthène encore plus grossières.

» Aussitôt il revient sur ses pas, et repasse les détroits : la » phalange faisant l'avant-garde, la cavalerie le corps de ba- » taille, et les équipages l'arrière-garde. Dès qu'il fut dans la » plaine, il forma la phalange (1), et la mit sur trente-deux » de profondeur, après avoir marché quelque temps sur seize ; » et quand il fut près des ennemis, sur huit.

» Ce récit est encore plus absurde que le précédent : en » marchant sur dix-huit de hauteur avec les intervalles ordi- » naires, de six pieds entre chaque rang, un stade contient » seize cents hommes ; par conséquent, dix stades en con- » tiendront seize mille, et vingt stades, trente-deux mille : on » voit par là qu'Alexandre mettant son armée sur seize de » hauteur, il falloit que le terrain fût de vingt stades ; et néan- » moins il lui restoit encore à poster toute sa cavalerie, et » dix mille fantassins.

» Callisthène dit ensuite que, lorsqu'Alexandre fut à qua- » rante stades des ennemis, il mena contre eux son armée de » front. Cela est insoutenable. Où trouver, surtout dans la » Cilicie, une plaine de vingt stades de largeur et longue de » quarante stades (2), pour faire marcher de front une pha-

(1) Les différentes manœuvres de la phalange, dans les batailles qu'Alexandre a données, seroient l'objet d'une foule d'observations ; mais c'est aux gens de l'art à les faire. Rappelons seulement que la phalange avoit trois sortes d'évolutions, la Macédonienne, la Laconique et la Crétoise. Les deux premières, les plus usitées, sont expliquées par Urbicius en ces termes : Καὶ ὁ μὲν Μακεδόνων ἐστὶν · ὁ τοὺς πρώτους τοῦ τάγματος ποιῶν τελευταίους · τοὺς δὲ μέσους, πρώτους, καὶ τοὺς πρώην τελευταίους μέσους. Ὁ δὲ Λάκων ποιεῖ τοὺς τελευταίους, πρώτους, καὶ τοὺς πρώτους, μέσους, καὶ τοὺς μέσους, τελευταίους. Tactic., Ms. ol. R., N°. 244. Alexandre préféroit la Laconique, comme plus hardie, à la Macédonienne inventée par son père. *Ælian.* Tactic., C. XXXIII.

(2) Les côtes de la Cilicie *trachée*, ou scabreuse, sont si étroites, dit Strabon, qu'à peine y trouve-t-on quelque plaine de fort peu d'étendue. Τραχεῖα μὲν, ἧς ἡ παραλία στενή ἐστι, καὶ οὐδὲν ἢ σπανίως ἔχει τὸ χωρίον ἐπίπεδον. L. XIV, p. 459. Richard Pococke prétend que la plaine où se donna la bataille d'Issus n'a qu'un mille anglais de long sur trois quarts de mille de large. Mais il avoue que la mer paroît, en cet endroit, avoir empiété sur la terre. Descr. de l'Orient, T. II, p. 175, 176.

lange

» lange armée de sarrisses (1)? d'ailleurs, à combien d'embar-
» ras cette sorte d'ordonnance n'est-elle pas sujette? Pour le
» prouver, le témoignage de Callisthène suffit : il assure que
» les torrens qui se précipitent des montagnes creusent tant
» d'abymes dans la plaine, que la plupart des Perses y péri-
» rent en fuyant.

» Certes, Alexandre auroit-il voulu par là faire face aux
» ennemis, en quelqu'endroit qu'ils parussent; rien n'est
» moins en état de faire face qu'une phalange dont le front
» est désuni et rompu : il étoit beaucoup plus aisé de se ran-
» ger en ordre de marche, que de présenter de front, et sur
» une seule ligne droite, une armée éparse et divisée, et de
» la mettre aux mains sur un terrain couvert de bois et sil-
» lonné par des ravins. Alexandre devoit alors plutôt former
» deux ou quatre phalanges (à la queue les unes des autres);
» on auroit pu leur trouver des passages, et il n'auroit pas
» fallu beaucoup de temps pour les ranger en bataille : et d'ail-
» leurs, qui empêche qu'on ne se fasse informer, par des
» avant-coureurs, de l'arrivée des ennemis, long-temps avant
» qu'ils soient en présence? Sans parler des autres fautes, il
» en commet ici une remarquable, en menant l'armée de
» front dans une plaine, et ne la faisant pas précéder par la
» cavalerie, qui marche sur une même ligne avec les gens
» de pied.

» Mais voici la plus forte de toutes les bévues. Lorsque,
» dit-il, Alexandre fut près des ennemis, il rangea son armée
» sur huit de hauteur; il est donc évident que la phalange, d'a-
» près Callisthène, avoit nécessairement quarante stades de

(1) Suivant Polybe, la haste macédonienne, ou sarrisse, eut d'abord 16 coudées de long, ensuite 14; mais il falloit encore un espace pour s'en servir facilement. L. XVII, § 25. Voyez aussi la tactique de l'empereur Léon, C. V.

» longueur (1). Que l'on serre les rangs de telle sorte qu'ils » se touchassent les uns les autres, il faudra toujours que le » terrain qu'occupoit cette même phalange eût vingt stades » de longueur : cependant il dit qu'il n'en avoit pas quatorze, » et qu'une partie étoit proche de la mer (2), l'autre sur l'aile » droite ; qu'entre la bataille et les montagnes, on avoit laissé » un espace raisonnable pour n'être pas sous le corps qui » étoit posté au pied de la montagne. A la vérité (pour cou- » vrir l'armée contre ce corps), il lui en oppose un autre en » forme de tenaille ; mais aussi laissons-nous pour cela dix » mille hommes de pied, c'est-à-dire, plus qu'il n'en de- » mande. Il s'ensuit de tout cela que, selon cet historien, la » phalange avoit au plus onze stades de longueur, et, consé- » quemment, dans cet espace, on avoit serré, bouclier contre » bouclier, trente-deux mille hommes sur trente de hauteur (3). » Néanmoins, à l'heure du combat, la phalange étoit sur huit » de hauteur, au rapport du même Callisthène. De pareilles » contradictions sont inexcusables. On ne peut ajouter foi à » ce qu'il rapporte. Après avoir remarqué l'intervalle qu'il y » avoit entre chaque homme, déterminé la grandeur du ter- » rain, compté le nombre des troupes, il ne pouvoit mentir » sans perdre tout moyen de justification.

(1) C'est-à-dire, bouclier contre bouclier, συνησπικέναι, mot dont Polybe se sert ici, et que M. Schweighæuser, habile et savant éditeur de cet écrivain, explique très-bien, en distinguant συνασπισμός, espace d'un pied et demi, de πύκνωσις, qui en avoit trois (Annotat. ad *Polyb.*, T. VII, p. 119). La différence étoit toujours du double ; et on trouve là dessus des détails curieux et fort exacts dans le chapitre IV d'un traité manuscrit de tactique, composé par Asclépiodote, Ms. græc. ol. R. in-4°., coté 2522.

(2) Cela est fort obscur, parce qu'il manque des mots dans le texte, suivant l'idée de M. Schweighæuser. De ces quatorze stades, trois auroient été occupés par la cavalerie, dont une partie avoit à sa droite la mer, et l'autre, à sa gauche, l'infanterie macédonienne. Annot. supra laud., *ibid.*

(3) D'après le calcul de M. Schweighæuser, ces hommes n'auroient dû être que sur quinze ou seize de hauteur. An-

» Il seroit trop long de montrer toutes les bévues dans les-
» quelles il est tombé; j'en releverai seulement quelques-unes.
» Il dit qu'Alexandre, en mettant son armée en bataille, la dis-
» posa de manière qu'il pût combattre avec le corps que com-
» mandoit Darius (1), de même que Darius vouloit se battre
» contre Alexandre, mais qu'ensuite il changea de sentiment;
» et il n'apprend ni comment l'un et l'autre pouvoient connoî-
» tre en quelle partie de leurs armées ils étoient, ni où Darius
» se retira de nouveau. Comment encore la phalange en ba-
» taille est-elle montée sur le bord d'un fleuve, qui, presque
» par tout, est escarpé et couvert de buissons? On ne doit pas
» mettre de si grandes sottises sur le compte d'Alexandre,
» que l'on sait avoir appris et exercé, dès son enfance, le
» métier des armes : on ne peut donc en accuser que Callis-
» thène, qui, à cause de son impéritie dans l'art de la guerre,
» n'a su distinguer l'impossible d'avec le possible ». Si des témoins oculaires ont publié des relations aussi infidelles, et commis des fautes aussi grossières, les écrivains postérieurs, qui ont marché avec trop de confiance sur leurs traces, auront sans doute été égarés par ces guides dangereux. On n'exige certainement pas de tous les historiens d'entrer dans des discussions semblables à celles qu'on vient de lire. On les pardonne à Polybe, mais il seroit fâcheux de les trouver trop souvent répétées : elles doivent servir de préparation à l'ouvrage, sans en faire ensuite partie.

Après la bataille d'Issus, Alexandre fit élever, sur les bords du Pinare, trois autels consacrés à Jupiter, à Hercule et à

not., p. 221.

(1) Callisthène auroit pu répondre, suivant M. Schweighæuser, que d'après l'usage des Perses Darius étoit au centre de son armée (*Arrian.*, L. II, C. VIII), et que d'ailleurs ce monarque étoit assez reconnoissable par son diadème et autres marques de sa dignité. Annot. ad *Polyb.*, T. VII, p. 122.

Minerve (1). Quoique ces monumens aient long-temps existé après lui (2), cependant ils étoient beaucoup moins faits pour perpétuer sa gloire, que la conduite généreuse qu'il tint à l'égard de la famille de Darius, tombée entre ses mains à l'issue du combat. Son entrevue avec cette famille infortunée est célèbre; Sysigambis ayant pris d'abord Héphæstion pour le roi, se prosterne aux pieds d'Alexandre, et le prie d'excuser sa méprise. Ce prince la relève aussitôt, en lui disant : « Ma mère (3), » vous ne vous trompez pas, celui-là est un autre Alexandre ». Cette scène si touchante et cette belle réponse ne sont rapportées par Arrien que comme une tradition assez constante. Selon lui, Ptolémée et Aristobule, ses guides ordinaires, s'étoient contentés de dire (4) que la mère et la femme de Darius, étant dans les plus vives alarmes sur Darius, et le pleurant déjà comme mort, Alexandre envoya Léonnat pour les rassurer sur le sort de ce prince, et leur annoncer qu'il leur conservoit tous les honneurs dont elles avoient joui jusqu'alors. Arrien, après avoir raconté l'entrevue telle qu'on la suppose, ajoute : « j'écris toutes ces choses non comme vraies, mais » comme très-dignes de croyance. Si elles sont arrivées, je » loue Alexandre de sa commisération envers ces femmes, de

(1) *Quint. Curt.*, L. III, C. XII.

(2) *Castra in radicibus Amani habuimus, apud aras Alexandri.* Cicer. Epist. fam., L. XV, Ep. 4. Herodian, L. III, C. XII. Ce fut encore en mémoire de cette bataille, qu'un roi de Syrie fit élever un arc de triomphe, qui subsistoit en 1212, et où les gens du pays s'imaginoient même que le corps d'Alexandre étoit renfermé. (*Willebrand ab Oldenborg*, Itiner. Terræ Sanctæ, edit. a Leon. Allat. in Συμ., p. 135, 136). On voit à quatre milles d'Alexandrette ou Scanderoun, sur une montagne du côté de la mer, les débris d'une grosse tour carrée, construite en marbre, auxquels on donne le nom de colonnes de Jonas, et dont quelques voyageurs ont donné la description (*Drummond*, p. 23, *Pococke*, T. II, p. 177). J'ignore si c'est le même monument que décrit Oldenborg.

(3) Alexandre appeloit Sysigambis son autre mère, suivant Diodore, L. XVII, § 37.

(4) Ταῦτα μὲν Πτολεμαῖος καὶ Ἀριστόβουλος λέγουσι. Λόγος δὲ ἔχει, etc... *Arrian.*, L. II, C. XII.

» la confiance et de l'estime qu'il témoigne à son ami. Si ces » paroles et les actions d'Alexandre ont paru seulement croya- » bles à ses historiens, je n'en loue pas moins ce prince (1) ». Les sentimens généreux d'Alexandre et son amitié sincère ayant fait naître l'idée d'une pareille scène, il méritoit des éloges. Telle est la pensée d'Arrien, qui ne manque point de justesse, quoiqu'elle pût être plus clairement exprimée.

Diodore de Sicile regarde l'entrevue de la mère et de la femme de Darius avec Héphæstion et Alexandre comme très-certaine. Il dit que, de toutes les belles actions de ce conquérant, il n'en est aucune de plus grande et de plus digne du souvenir de l'histoire (2); contre son usage, il se permet beaucoup de réflexions, et toutes sont à la louange d'Alexandre. Au reste, cet historien paroît avoir emprunté le fond de son récit de Clitarque, que Quinte-Curce a suivi. Ce dernier ne met point en doute cette entrevue, sur laquelle il répand beaucoup d'intérêt et même du pathétique. Son récit est accompagné de réflexions impartiales et fort supérieures à celles de Diodore. « Si Alexandre eut conservé, dit Quinte-Curce, » cette sagesse jusqu'à la fin de sa vie, je l'estimerois plus » heureux qu'il ne l'a paru dans la suite, lorsque, victorieux » de toutes les nations, depuis l'Hellespont jusqu'à l'Océan, » il voulut imiter le triomphe de Bacchus. Il eut vaincu l'or- » gueil et la colère, passions qu'il ne put jamais vaincre; il » n'eut pas, au milieu des festins, souillé ses mains dans le » sang de ses amis; il n'eut pas fait mourir, sans les entendre, » de braves gens qui avoient subjugué avec lui tant de peu- » ples. Mais la fortune ne l'avoit pas encore enivré (3); aussi

(1) *Arrian.*, L. II, C. XII.

(2) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 38.

(3) *Sed nondum fortuna se animo ejus superfuderat.* Je n'ai pu rendre littéralement cette heureuse métaphore.

» la supporta-t-il avec prudence et modération »...... Après des détails sur tous les égards qu'Alexandre eut pour ses belles et malheureuses captives, Quinte-Curce rapporte que ce prince prit dans ses bras le fils de Darius. L'enfant l'embrassa sans s'effrayer. Touché de ses caresses multipliées, Alexandre dit à Héphæstion : « ah ! que je voudrois que Darius eut quel- » que chose de ce caractère (1) » ! Auroit-il par là été désarmé? et en auroit-il moins poursuivi ses vastes et ambitieux desseins? Ce mot est de l'invention de Quinte-Curce, ou il ne peut être que l'effet d'un premier sentiment qui ne raisonne pas. Plutarque n'oublie pas la manière dont la famille de Darius fut traitée, et se plaît à exalter la continence d'Alexandre (2); mais il ne parle point de son entrevue avec ces pincesses : on lit même, dans un de ses écrits, que ce prince ne vit jamais la femme de Darius (3). Le fait néanmoins, ayant été cru par toute l'antiquité, me paroît hors de doute. Peut-être seulement les écrivains de sa vie ont-ils trop loué cette action; ils auroient dû se demander à eux-mêmes : « les égards qu'Alexan- » dre eut pour ses augustes captives sont-ils donc un grand » effort de générosité? S'il eût fait moins pour elles, il eut » mérité le nom de barbare. Il pouvoit, et sans doute un héros » doit faire beaucoup plus, ne pas se borner à les plaindre, » à les traiter avec respect, mais rompre leurs fers, rendre » une mère à son fils, une femme à son époux, de jeunes » princesses à un père déjà trop malheureux d'avoir perdu la

(1) *Quint. Curt.*, L. III, c. XII.

(2) *Plut.* vit. Alex., p. 31. Suivant son ancien traducteur, il lui fait dire que les princesses de cette famille « eurent leur » privé secret, sans que personne hantast » parmy elles ni les veist, non comme en » un camp d'ennemis, ains tout ne plus ne » moins que si elles eussent esté en quel- » que sainct monastere de religieuses es- » troitement refermées et gardées. » On ne peut que sourire à la lecture de ces expressions impropres et peu fidelles du bon Amiot.

(3) .. Οὐδὲ 'Αλέξανδρος εἰς ὄψιν ἦλθε τῆς Δαρείου γυναικός... *Plut.* de Curios., Op., T. II, p. 502.

» moitié dc scs Etats, et de trembler pour le reste. Lc procédé » d'Alexandre est humain, si l'on veut, mais n'est pas noble. » Scs capitaines se sont traités plus d'une fois, dans la suite, » avec plus de générosité (1) ».

Mais tous les élogcs donnés à Alexandre sur sa continence et sur les bons procédés qu'il eut pour la famille de Darius, scroient bien peu fondés, ou il se seroit bientôt démenti dans sa conduite, si l'on croyoit avcc Plutarque, que Statira, femme du monarque Pcrse, mourut en couche (2). Justin paroît supposer à peu près la même chose, ou que cette princesse périt des suites d'une fausse couche (3). Or il s'étoit écoulé près de deux années entre la bataille d'Issus, où Statira avoit été prise, et la journée d'Arbèle, que sa mort ne précéda que de quelques jours. Il en résulte donc que sa grossesse auroit été nécessairement le fruit de quelque intrigue avec Alexandre ou avec un de ses favoris; ce qui ne peut s'accorder avec l'idée que Plutarque lui-même et tous les autres historiens nous donncnt de la vertu de cctte reine. Diodore de Sicile dit simplement qu'elle mourut quclques jours avant la bataille d'Arbèle (4). Arrien n'en parle point. Mais Quinte-Curce entre dans d'assez grands détails sur ce sujet. Alexandre, après avoir passé l'Euphrate, étant à la poursuite de Darius, apprit que Statira, accablée de fatigues et de chagrins, venoit d'expirer dans les bras de sa belle-mère et de ses filles (5). Cet historien se livre ensuite à son goût pour les amplifications, et fait répandre à Alexandre beaucoup trop de larmes sur la mort d'une personne qu'il n'avoit jamais vue qu'une seule fois. Ce-

(1) *Bougainville*, Examen d'un passage de Plutarque, etc. Acad. des Insc., Hist., T. xxv, p. 38.

(2) ... Τῆς τοῦ Δαρείου γυναικὸς ἀποθανούσης ἐν ὠδῖσι. p. 43.

(3) *Dario in itinere nuntiatur, uxorem ejus, ex collisione abjecti partus decessisse.* L. xi, C. xii.

(4) *Diod. Sic.*, L. xvii.

(5) *Quint. Curt.*, L. iv, C. x.

pendant l'autorité de Quinte-Curce est ici d'autant plus préférable à celle des autres écrivains, qu'il s'accorde avec le récit de Tyriote. « Alexandre a-t-il abusé de sa victoire, dit » Darius à cet eunuque, en pleurant Statira? n'ai-je à verser » des larmes que sur sa mort, et la perte de son honneur n'a- » t-elle pas précédé celle de sa vie? » L'eunuque le rassure par ses sermens, et l'infortuné Darius lève les mains au ciel, et supplie les dieux, si son trône doit être renversé, que le sceptre de Cyrus ne passe qu'au pouvoir d'Alexandre (1). A la vérité, Diodore et Justin ne disent rien de cet entretien de Darius et de Tyriote (2); mais Plutarque le rapporte avec des circonstances qui diffèrent peu de celles que Quinte-Curce nous a transmises. Enfin, si Arrien semble répandre quelque doute sur l'entrevue d'Alexandre avec la famille captive de Darius, c'est uniquement parce qu'il n'a pas trouvé ce fait dans les mémoires de Ptolémée et d'Aristobule. D'ailleurs il rend un témoignage non équivoque à la continence d'Alexandre.

Ce prince victorieux ne tarda point à se mettre en marche; en laissant fuir son ennemi au delà de l'Euphrate, il s'avança dans la Cœlé-Syrie, et soumit sans peine cette contrée. Straton, prince d'Arade, le reconnut pour son souverain, et lui remit cette île et les villes de Mariamne et de Marathe. Ce fut dans cette dernière que les députés de Darius vinrent trouver Alexandre pour lui demander la liberté de la mère, de la femme et des enfans de ce prince. Ils lui remirent une lettre du monarque perse, dans laquelle il réclamoit lui-même cette liberté,

(1) *Quint. Curt.*, L. IV, C. X. Voyez Examen d'un passage de Plutarque (Acad. des Inscr., Hist., T. XXV, p. 37), par Bougainville, dont j'adopte les réflexions.

(2) *Plut.* vit. Alex., p. 43, 44. Cet écrivain appelle Tyreus, l'eunuque Tyriote. Au surplus, il assure que la plupart des historiens s'accordent sur son entretien avec Darius. Ταῦτα μὲν οὕτω γενέσθαι τε καὶ λεχθῆναι φασὶν οἱ πλεῖστοι τῶν συγγραφέων.

berté, rappelant l'ancienne alliance qui avoit autrefois uni Artaxerxès et Philippe; il se plaignoit qu'au lieu de la renouveler, Alexandre avoit passé en Asie et dévasté ses États. Il protestoit de n'avoir pris les armes que pour la défense de son pays et du trône de ses pères. Arrien nous a conservé la réponse d'Alexandre, qu'on doit regarder comme un véritable manifeste. L'authenticité n'en peut être douteuse, puisque cette pièce a été transmise par Ptolémée et Aristobule. D'ailleurs, elle ne porte aucune marque de supposition ni d'altération. Elle est écrite du style qui convenoit au vainqueur d'Issus; j'ai tâché de la rendre fidèlement en notre langue : « Vos ancêtres, dit Alexandre à Darius, étant venus en Macédoine » et dans la Grèce, ravagèrent ces pays, sans pourtant avoir » à se plaindre d'aucune injure. Reconnu chef des Grecs, j'ai » passé en Asie pour me venger des Perses, auteurs des premières hostilités. Vous avez secouru les Périnthiens qui avoient » offensé mon père (1). Ochus envoya aussi des troupes dans » l'île de Thasos, qui fait partie de mes États. Mon père est » mort par le fer des conspirateurs que vous aviez subornés; » vous vous en êtes même vanté dans des lettres écrites pour » engager les Grecs à prendre les armes contre moi. Lorsque » Bagoas et toi vous eûtes de concert fait mourir Arsès, et » que tu fus monté sur le trône injustement et au mépris des » lois des Perses (2), on répandit de l'argent de ta part chez » les Lacédémoniens et quelques autres peuples de la Grèce; » aucun cependant ne l'accepta, hormis les premiers. Ainsi

(1) Ce furent les satrapes de l'Asie mineure qui, sous le règne d'Ochus, secoururent Périnthe (*Demosth.* or. ad Epist. Philipp., § 3); ils y envoyèrent un corps de mercenaires, des munitions de guerre et de bouche. *Diod. Sic.*, L. XVI, § 75.

(2) Il paroît que Bisthanes, fils d'Ochus, survécut à ce prince (*Arrian.*, L. III, C. XIX). Ce qu'Alexandre dit ici, confirme le récit de Diodore sur la mort d'Ochus (L. XVII, § 5), et celui de Quinte-Curce, L. VI, C. IV.

» tes émissaires n'oublièrent rien pour corrompre mes amis » et troubler la paix que je venois d'établir dans la Grèce. » J'ai porté la guerre chez toi à cause de la haine que tu m'as » vouée. Après avoir d'abord vaincu tes généraux et tes satrapes, je viens de triompher de toi-même et de toute ta » puissance, et je suis en possession d'un pays que les dieux » m'ont donné. Je protège tous tes soldats qui, échappés de » l'action, se réfugient auprès de moi; ils n'y restent pas » malgré eux; ils combattent volontairement sous mes drapeaux. Viens auprès de moi, qui suis le maître de toute » l'Asie. Si tu appréhendes quelque mauvais procédé de ma » part, envoie de tes amis qui recevront ma parole. Lorsque » tu seras arrivé, demande ta mère, ta femme, tes enfans et » quelque autre chose si tu veux; tout ce que tu pourras désirer te sera accordé. Du reste, si tu me fais une nouvelle » députation, que ce soit comme au roi de l'Asie; ne m'écris » plus d'égal à égal, mais adresse-moi tes prières comme au » maître de tous tes États; sinon j'aviserai aux moyens de punir une pareille insulte. En cas que tu veuilles encore me » disputer l'empire les armes à la main, tu ne m'échapperas » pas; je te poursuivrai par tout où tu seras (1) ». Notre politesse, plus vaine qu'orgueilleuse, condamnera sans doute cette fierté; mais Alexandre avoit le sentiment de sa propre force, et l'assurance du succès. Ayant dessein de détrôner son ennemi, il ne devoit pas le ménager; lui parler un autre langage, ç'eût été ranimer son courage. D'ailleurs, pour être entendu dans l'Orient, il ne faut pas s'exprimer comme nous le faisons dans nos formules diplomatiques.

Quinte-Curce avoit sous les yeux cette lettre d'Alexandre,

(1) *Arrian.*, L. II, C. XIV.

mais il se garda bien de la transcrire fidellement. Il ne cherchoit qu'à tout changer ou altérer au gré de son amour-propre; et celui d'un bel esprit est sans scrupule. La ruine des colonies grecques de l'Ionie et la dévastation des côtes de l'Hellespont par Darius, fils d'Hystape, son invasion dans la Macédoine et la Grèce, ensuite l'entrée de Xerxès avec une nuée de barbares dans ces mêmes contrées, le combat naval de Salamine, les incendies ordonnés par Mardonius sont rappelés dans la lettre que Quinte-Curce prête à Alexandre. Il auroit dû néanmoins observer qu'il étoit plus convenable à ce prince de glisser, pour ainsi dire, sur les griefs des Grecs, afin de s'arrêter davantage sur les siens propres et sur ceux de son père. Quinte-Curce finit cependant par en parler et fait dire à Alexandre : « personne n'ignore que Philippe, mon père, » est mort de la main des assassins que vos Perses avoient » corrompus par l'espoir d'une forte somme d'argent. Vous » entreprenez des guerres impies; et lorsque vous avez les » armes à la main, vous mettez à prix les têtes de vos enne- » mis. C'est ainsi que toi-même, maître d'une armée si nom- » breuse, tu as voulu engager pour mille talens un homme à » m'assassiner. Je cherche donc à me défendre, et je n'attaque » pas. A l'aide des dieux, protecteurs de la bonne cause, » j'ai conquis une grande partie de l'Asie, et je t'ai vaincu en » personne dans une bataille rangée. Quoique tu ne dusses rien » attendre de moi, parce que tu as violé, à mon égard, le » droit des gens, cependant si tu viens en suppliant, je pro- » mets de te rendre, sans rançon, ta mère, ta femme et tes » enfans, etc..... (1) » Ces deux dernières phrases, comme tout le reste, s'éloignent fort peu de ce qu'on lit dans la lettre rap-

(1) *Quint. Curt.*, L. IV, C. I.

portée par Arrien, qui renferme des motifs moins vagues et des détails plus exacts. On n'y trouve point le complot contre la vie d'Alexandre, que Quinte-Curce a imaginé de mettre sur le compte de Darius. A la vérité, ce prince fut soupçonné d'avoir promis mille talens et le royaume de Macédoine au Perse Asisines, s'il venoit à bout d'assassiner Alexandre, occupé alors au siége d'Halicarnasse (1). Quinte-Curce lui-même fait le satrape Nabarzane auteur de ce complot (2), dont l'idée paroît avoir été le fruit d'une intrigue de Parménion et du devin Aristandre; mais quel en fut le succès? nous l'ignorons, à cause de l'obscurité du texte d'Arrien, qui seul pouvoit nous l'apprendre (3). Cet historien et Quinte-Curce s'accordent sur la mission de Thersippe, qui fut chargé par Alexandre de remettre sa lettre à Darius.

Ce dernier prince avoit déposé à Damas ses richesses, qui furent livrées à Alexandre. Deux députés de Thébes, un d'Athènes et un de Lacédémone, auprès du monarque Perse, se trouvèrent dans cette ville. Alexandre pardonna aux premiers, par commisération pour le sort de leur patrie; au second, fils d'Iphicrate, par amour pour Athènes et en considération de la gloire que son père avoit acquise; ce député étant mort en Asie, Alexandre fit remettre son corps à sa famille. Il garda quelque temps le troisième, Euthycles, en prison, parce que les Lacédémoniens lui donnoient alors des sujets de mécontentement; mais ses succès s'étant accrus, il le mit également en liberté (4). Cette conduite et les motifs qui la dictèrent sont

(1) *Arrian.*, L. I, C. XXV.

(2) *Quint. Curt.*, L. III, C. VII. Il appelle Asisines, *Sisines*.

(3) *Arrian.*, L. I, C. XXV. Ce chapitre me paroît corrompu en trois endroits: 1°. au mot *Δαρεῖος* et suiv.; 2°. dans toute la phrase qui commence par *ὁ δὲ Ἀσισίνης*; 3°. au dernier membre de phrase du même chapitre, *καὶ ὅτε...* M. Schnieder n'a exercé sa sagacité que sur le second passage.

(4) *Arrian.*, L. II, C. XV.


Biblioteca Nazionale V.E. III
NAPOLI


PLAN DE TYR
ET DE SES ENVIRONS,
Pour l'Examen des Historiens d'Alexandre
de Mr. de Ste CROIX.
Par J.D. BARBIÉ DU BOCAGE
Prairial An Xme (1802).
Tombeaux Tyriens
Rade
Port Intérieur
Port Egyptien
TYR
Chaussée d'Alexandre
Aqueduc
Rade
RUINES
Port
PALÆ-TYR
Aqueduc

d'autant plus louables que ce prince n'avoit rien à attendre de la reconnoissance des Grecs.

Tyr n'imita point l'exemple de Sidon, sa métropole, qui s'étoit soumise ; elle ferma ses portes à Alexandre, qui avoit demandé d'y entrer pour sacrifier en personne à Hercule. Quinte-Curce prétend que les habitans de cette ville égorgèrent les hérauts Macédoniens qui étoient venus leur offrir la paix, et qu'ils jetèrent leurs cadavres dans la mer. Les autres historiens ne parlent pas de cette violation du droit des gens. Alexandre sentoit toute l'importance de la possession de Tyr ; par là, l'île de Cypre et ses vaisseaux tomboient en son pouvoir ; maître de la mer, il coupoit toutes les communications de Darius avec les peuples de la Grèce, et étant alors assuré d'eux, il pouvoit sans crainte voler à la conquête de l'Egypte et du reste de l'empire des Perses (1). En conséquence, il disposa tout pour le siége de la place. Cependant il ne pouvoit s'en approcher à cause du bras de mer qui la séparoit du continent (2). Peut-être apprit-il à Sidon qu'un roi d'Assyrie, Nabuchodonosor, avoit réussi dans une pareille entreprise, en comblant cet espace (3) d'environ quatre stades (4). Alexandre employa

(1) Arrien (L. II, C. XVII) met ces réflexions dans la bouche d'Alexandre.

(2) Aristobule avoit fait une description de Tyr, qui est citée comme un modèle par Ménandre le rhéteur (de Encom., S. II, C. I, ex edit. Cl. de Heeren). Arrien n'a pas cru sans doute devoir la transcrire.

(3) *Nabuchodonosor quum oppugnaret Tyrum, et arietes, machinas, vineasque, eo quod cincta esset mari, muris non posset adjungere, infinitum exercitus multitudinem jussit saxa et aggeres comportare, et expleto medio mari, imò freto angustissimo, vicinum littus insulæ fecit continuum.* S. Hieron. ad Ezech., C. XXX, T. III op., p. 908, 909. Ἐπειδὴ δὲ τὴν Τυρίων ἑλεῖν ἠθέλησε, νῆσον οὖσαν τὸ τηνικάδε· εἶτα τῶν διαπεραιόντων πλοίων ἐν ἀπορίᾳ γέγονε, πεζοινῷ φρονήματι κεχρημένος, ἐπιθαρσήσας δὲ τῷ πλήθει τῆς στρατιᾶς, βατὴν ἐκέλευσε γενέσθαι τὴν θάλασσαν, χώματος ἀποτελοῦντος ἀπὸ τῆς χέρσου, μέχρις αὐτῆς τῆς Τυρίων. S. Cyrill. in Esaiam, T. II op., p. 273.

(4) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 40. *Quint. Curt.*, L. IV, C. II. Scylax en compte huit (Perip., p. 42, ed. Hudson), à cause de la différence du stade qu'il emploie. D'ailleurs le passage de cet ancien géographe

aussitôt une partie de son armée à construire une levée qui joignit l'île à la terre. Les ruines de Palætyr lui fournirent des pierres en abondance, et il trouva sur le Liban tout le bois nécessaire. Les Tyriens insultèrent d'abord les travailleurs ; ils leur demandoient si leur roi étoit plus puissant que Neptune. Mais ils changèrent bientôt de langage lorsqu'ils virent que la chaussée touchoit déjà presque au rivage. Une tempête survint, et en détruisit une grande partie. Tout fut promptement réparé, et pour cette fois l'ouvrage fut si bien construit, que le temps n'a fait depuis que le consolider, malgré les efforts des vagues et des hommes (1). Alexandre plaça sur cette chaussée des tours en bois, et des machines de guerre, pour battre les murailles de Tyr. Les Tyriens parvinrent à brûler ces machines, à l'aide de leurs vaisseaux et surtout d'un gros bâtiment appelé *Hipagoge*, qui étoit rempli de matières combustibles. Alexandre, fatigué de tant de résistance, pensoit alors, selon Quinte-Curce, à lever le siége et à marcher en Egypte, « lorsque, » dit-il, tout à coup une baleine, d'une grandeur extraordi- » naire, s'élevant au-dessus des vagues, vint appuyer sa » lourde masse contre la digue que les Macédoniens avoient

est fort corrompu. Vossius y a fait plusieurs changemens heureux : mais la plus grande difficulté subsiste toujours. On lit εἶτα ἄλλη πόλις Τύρος λιμένα ἔχουσα ἐντὸς τείχους. Αὕτη δὲ ἡ νῆσος βασίλεια Τυρίων, καὶ ἀπέχει στάδια ἀπὸ θαλάττης γ΄. πάλιν Τύρος πόλις, καὶ ποταμὸς διὰ μέσης ῥεῖ. La ponctuation n'est point exacte, les mots sont altérés et l'ordre des choses renversé dans ce passage, que je rétablis ainsi : εἶτα ἄλλη πόλις Τύρος, λιμένα ἔχουσα ἐντὸς τείχους. Αὕτη δὲ ἡ νῆσος βασίλεια Τυρίων, ὅσον ή΄ στάδια· ἡ δὲ Παλαίτυρος πόλις ἀπέχει στάδια ἀπὸ θαλάττης γ΄. καὶ ποταμὸς διὰ μέσης ῥεῖ. Ces mots βασίλεια Τύρου ὅσον η΄ στάδια, καὶ λιμήν, à la page précédente 41, lignes 21 et 22, y sont évidemment transposés et doivent être retranchés. Tout le texte de Scylax est plein d'interpolations et de transitions semblables. Cet auteur mériteroit par son antiquité qu'on travaillât enfin à le rétablir. Voyez mes observations sur son ouvrage, Acad. des Inscr., T. XLII, p. 350, etc.

(1) Il paroît, par un passage d'Abulféda, qu'au temps des croisades, les habitans de Tyr voulurent encore faire de cette ville une île. *Ibn Said : ait Franci, fossis circumdatis, effecerunt ut mare urbem ubique ambiat.* e vers. et edit. Köhler., Tabul. Syriæ, p. 95.

» jetée ; se soulevant encore sur les vagues qu'elle battoit des » deux côtés, elle fut vue du camp et de la ville. De nouveau » elle se replongea dans la mer, à la tête de la digue. Tantôt » elle se montroit presque toute entière au-dessus de l'eau, » tantôt elle se cachoit sous les flots ; enfin elle disparut non » loin des murs de Tyr (1) ». Quinte-Curce, entraîné par son imagination, devient ainsi plus poëte qu'historien. Il n'a cependant pas inventé cette description ; elle se trouve dans Diodore de Sicile (2), et l'un et l'autre l'ont sans doute tirée de la même source, l'ouvrage de Clitarque. Ce dernier écrivain étant très-fleuri, il pourroit encore se faire qu'en cet endroit, comme dans quelques autres, Quinte-Curce ne fut que son traducteur. Les Macédoniens, après l'incendie dont je viens de parler, élevèrent une terrasse sur laquelle on plaça de grosses catapultes et des balistes, avec des archers et des frondeurs. Au moyen des vaisseaux que fournirent les rois de Cypre, différentes villes de Phénicie, les Ciliciens, etc., Alexandre se rendit maître de la mer, et se mit à l'abri de toute insulte de la part des vaisseaux tyriens. Il en profita pour faire avancer des trirèmes chargées de ponts volans. Des tours garnies de beliers étoient sur ces ponts, qui facilitèrent beaucoup l'approche du mur. On en abattit la longueur de cent pieds ; ce qui n'empêcha pas les Tyriens d'opposer encore la plus vive résistance. Mais les deux ports extérieur et intérieur ayant été successivement forcés par la flotte des alliés, la ville fut emportée d'assaut, après plus de sept mois de siége (3). Si l'on ajoutoit foi à Justin, la trahison ouvrit à Alexandre les portes de Tyr, qui ne résista que peu de temps (4). Plutarque

(1) *Quint. Curt.*, L. IV, C. IV.
(2) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 41.
(3) *Ibid.*, § 46.
(4) ... *Non magno post tempore per proditionem* (Tyrii) *capiuntur.* Justin., L. XI, C. X.

ne commet pas ces erreurs, mais il ne parle que de songes, de présages de devins, il n'entre dans aucun détail utile. On pourroit même croire, d'après ses expressions, que les Tyriens abandonnèrent lâchement (1) la défense de leurs murs le dernier jour de l'attaque. Polyen, conformément à ses vues, voudroit nous persuader que Tyr tomba au pouvoir d'Alexandre par un simple stratagème (2). Diodore se trompe en faisant l'honneur à Alexandre d'être entré le premier dans la ville (3); ce fut Admète, que ce prince suivoit de près et qui y périt (4). Arrien ne dit pas un seul mot du coup de vent de Nord-Ouest (5), qui causa tant de dommages à la chaussée; son récit laisse néanmoins entrevoir cet accident, attesté par Diodore et par Quinte-Curce (6). Enfin, tous ces écrivains offrent plus ou moins de difficultés dans leur relation de ce siége mémorable. « Ils suivent rarement l'ordre des événemens et » des actions dans les différentes attaques. A les entendre, il » semble que tout se fasse en même temps; souvent même » ils intervertissent l'ordre des opérations. Leur manière de » s'exprimer, vague et trop générale, produit sans cesse des » doutes. Si l'on joint à cela les erreurs de calcul qui se sont » glissées dans les copies, et toutes les autres fautes, on con» viendra qu'il faut une attention singulière pour saisir le fil » des événemens et sortir du labyrinthe de ces récits obscurs.

(1) .. Ἀπεῖπον οἱ Τύριοι... *Plut.*, p. 37.

(2) *Polyæn.*, L. III, C. IV, § 4.

(3) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 46.

(4) *Arrian.*, L. II, C. XXIII.

(5) Diodore appelle ce vent, *Argeste*, le noir Borée qui souffloit sur les côtes de Syrie, comme on le voit par la tempête décrite par Josephe (Antiq. jud., L. III, C. IX, § 3). Guillaume, archevêque de Tyr, nous apprend que cette ville, surtout son port extérieur, étoit fort exposée aux vents du Nord, et qu'en général l'île se trouvoit dans une mer fort orageuse et parsemée de ressifs. *Procellosum circum se habens mare, latentibus scopulis et nimia inæquitate periculosum.* Gull. Tyr. Bell. sacri Hist., L. XIII, C. V.

(6) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 42. *Quint. Curt.*, L. IV, C. III.

» Diodore

» Diodore néglige trop les dispositions qu'il faut deviner. Arrien, comme homme du métier, est plus exact; mais il est trop concis, et l'on a besoin de Diodore pour y suppléer (1) ».

On ne devoit pas naturellement s'attendre à une si longue et si vigoureuse résistance de la part d'un peuple qui négligeoit depuis long-temps le métier des armes (2) : mais l'amour de la liberté fait souvent passer dans l'ame du plus lâche les sentimens des vrais héros, trop souvent victimes de l'ambition des conquérans. Celle d'Alexandre coûta bien du sang à la malheureuse Tyr. Arrien y fait monter le nombre des morts à huit mille; Diodore, à sept mille; et Quinte-Curce, à six mille. Ils diffèrent encore plus entre eux sur le nombre des prisonniers. Il fut de treize mille, selon Diodore; Quinte-Curce et Arrien le portent, l'un à quinze, et l'autre à trente mille (3). Le calcul d'Arrien, analogue à la population d'une ville aussi florissante que Tyr (4), paroît le plus vraisemblable. Deux mille de ces captifs que les soldats, las de verser du sang, avoient refusé d'égorger, furent mis en croix, sur le rivage, par ordre d'Alexandre, suivant Quinte-Curce (5). Ce fait se trouvoit déjà dans Diodore, qui dit qu'en exécution de cet ordre on pendit toute la jeunesse tyrienne, montant au moins à deux mille (6); le reste avoit été tué ou transporté à Carthage. Arrien a gardé sur ce fait un coupable silence. Il a même cherché à justifier le carnage qui se fit au moment de la prise de Tyr : c'étoit, selon lui, une vengeance de

(1) *Maiseroy*, Traité de l'art des siéges, not., p. 73 et 74.

(2) Il paroît même que les anciens Tyriens avoient une réputation de lâcheté. Vid. *S. Cyrill.* in Esaiam, T. II op., p. 329.

(3) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 46. *Quint. Curt.*, L. IV, C. IV. *Arrian.*, L. II, C. XXIV.

(4) Cette ville n'avoit que 2150 toises de tour; mais les maisons étoient très-élevées. *Strab.*, L. XVI, p. 521.

(5) *Quint. Curt.*, L. IV, C. IV.

(6) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 46.

la mort de quelques Macédoniens pris en venant de Sidon, et jetés à la mer après avoir été pendus au haut des murs de cette ville (1). Mais la représaille est un acte atroce, lorsqu'elle n'a plus pour but d'empêcher l'injustice ou la cruauté ; or Tyr ayant été emportée d'assaut, la vengeance devenoit inutile et conséquemment criminelle. Il est plus raisonnable, ce me semble, de dire qu'Alexandre étoit né violent, et dans ce premier âge de la vie, où les passions agissent davantage sur les hommes en raison des obstacles qu'elles éprouvent. Ce prince étoit un voyageur armé qui souffroit impatiemment qu'on l'arrêtât dans sa route. Par ses ordres, le seul temple de Baal, ou Hercule, suivant les Grecs, fut respecté ; plusieurs personnes s'y étoient refugiées, entre autres Azelmicus, roi de Tyr, et les députés de Carthage (2). Tout le reste auroit été massacré ou réduit en esclavage sans l'humanité des Sidoniens, qui sauvèrent plus de quinze mille citoyens des deux sexes (3). On doit savoir gré à Arrien de nous avoir conservé cette action d'autant plus louable de la part des habitans de Sidon, qu'étant adonnés au commerce, et rivaux de Tyr, ils avoient sans doute à lui reprocher beaucoup d'injustices et de vexations, effet ordinaire de la prépondérance maritime et commerciale.

Malgré tous ces actes de cruauté, le cœur d'Alexandre étoit sensible : il avoit une tendre amitié pour Héphæstion, et saisissoit avec empressement toutes les occasions de la lui témoigner. Il s'en présenta une remarquable dans son expédition de Syrie. Quinte-Curce rapporte que ce prince étant parti de Marathe, arriva aux portes de Sidon, qui lui furent aussitôt ouvertes. Le roi de cette ville étoit alors Straton (4), que son

(1) *Arrian.*, L. II, C. XXIV.
(2) *Quint. Curt.*, L. IV, C. IV.
(3) *Arrian.*, L. II, C. XXIV.

(4) Etoit-ce le Straton, roi des Sidoniens, avec lequel les Athéniens conclurent un traité d'alliance et de commerce,

attachement à la cause de Darius rendit suspect à Alexandre, qui le priva de sa couronne, et permit à Héphæstion d'en disposer à son gré. Le favori jeta les yeux sur deux jeunes gens qui étoient ses hôtes; ils refusèrent cet honneur, et lui proposèrent Abdolonyme, issu de leurs anciens rois, mais si pauvre que le travail de ses mains étoit son seul moyen de subsistance. Ce choix fut adopté par Héphæstion (1). Justin prétend que le nouveau roi étoit d'une naissance obscure (2). Diodore transporte la scène à Tyr, après la prise de cette ville, et nomme Ballonyme celui qui y joue le principal rôle, et qui remplace Straton (3). Il se trompe; c'étoit Azelmicus qui régnoit alors sur les Tyriens, et non pas Straton (4). Dans le second discours sur la fortune d'Alexandre, Plutarque assure que cela arriva à Paphos, qui étoit alors gouvernée par un prince méchant et injuste, de la race des Cinyrades (5). Le prince macédonien chassa le tyran, et lui donna pour successeur un homme de la même famille, mais inconnu jusqu'alors, et vivant du produit d'un jardin qu'il cultivoit. En montant sur le trône, le nouveau roi prit le nom d'Abdolonyme (6) : on ne trouve point dans cette relation celui d'Héphæstion; et la différence dans le récit des historiens, montre leur inexactitude dans le nom et dans les circonstances, sans détruire le fait que Quinte-Curce me paroît raconter avec le plus de vraisemblance.

Cet historien dit encore que, pendant le siége de Tyr, trente députés carthaginois arrivèrent dans cette ville, pour annoncer

qui se trouve parmi les inscriptions conservées à Oxford, N°. XXIV? Cela est assez probable; mais on ne peut l'affirmer.

(1) *Quint. Curt.*, L. IV, C. I.

(2) *Justin.*, L. XI, C. X.

(3) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 47.

(4) *Arrian.*, L. II, C. XXIV.

(5) D'abord rois, ensuite prêtres héréditaires du célèbre temple de Vénus, à Paphos. Vid. *Meurs.* Cyprus, L. I, C. XVII.

(6) *Plut.* Oper., T. II, p. 340.

l'impossibilité où se trouvoit leur patrie de donner aucun secours à sa métropole. Les Syracusains dévastoient alors l'Afrique, et avoient établi leur camp non loin des murs de Carthage (1). Cet événement ne peut être que l'expédition hardie d'Agathocle (2). Sa descente aux Latomies, près de Tanète, est la seule fois que l'on vit les drapeaux de Syracuse flotter dans les plaines de l'Afrique, ce qui arriva la troisième année de la CXVII^{e}. olympiade, vingt-deux ans après la prise de Tyr. Ainsi Quinte-Curce commet à la fois un anachronisme et une erreur de fait, puisque les Carthaginois n'ont pu refuser des secours à leur mère-patrie, sous prétexte d'un danger auquel, à cette époque, ils n'étoient pas exposés. D'ailleurs le récit de Quinte-Curce est contredit implicitement par Arrien, qui assure que des Théores ou députés de Carthage, pour rendre hommage à Hercule, se réfugièrent dans le temple de ce dieu, lorsque Tyr fut emportée d'assaut par les Macédoniens (3). Ces Théores n'avoient donc pas emmené avec eux les femmes et les enfans que leur avoient confié les Tyriens, comme l'assure encore Quinte-Curce (4). Mais, avant leur arrivée, et dès le commencement du siége, ces femmes et ces enfans s'étoient retirés en assez grand nombre à Carthage, suivant Diodore et Justin (5). Il paroît que l'objet du voyage des députés carthaginois n'étoit autre chose que l'acquit du tribut annuel que leur ville s'étoit soumise volontairement de payer à Hercule, quand les fondemens en furent jetés sur les côtes d'Afrique (6). Rien n'empêche toutefois que les Tyriens n'eussent imploré l'assistance de Carthage, et que celle-ci ne put la

(1) *Quint. Curt.*, L. IV, C. III.
(2) *Diod. Sic.*, L. XX, § 3.
(3) *Arrian.*, L. II, C. XXIV.
(4) *Quint. Curt.*, L. IV, C. III.
(5) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 46. *Justin.*, L. XI, C. X.
(6) *Diod. Sic.*, L. XIII, § 108.

leur accorder, par des raisons que l'on ignore. A l'exception de quelques villes de Cypre, sur lesquelles Tyr avoit appesanti son joug (1), toutes ses autres colonies jouissoient d'une entière indépendance, et ne lui étoient attachées que par les liens du respect et de la reconnoissance, ou ceux de la religion, plus puissans encore dans le cœur humain, quand il n'est pas arrivé au dernier degré de corruption. Outre le tribut dont je viens de parler, qui consistoit en la dixme du butin que les Carthaginois faisoient dans leurs guerres (2), ils donnèrent à Tyr plusieurs marques de leur vénération. Une des plus signalées fut le présent de la statue colossale d'Apollon, qu'ils avoient enlevée aux habitans de Géla en Sicile (3). Quinte-Curce, en nous apprenant que les Tyriens attachèrent avec une chaîne d'or cette statue à l'autel d'Hercule (4), pendant le siége de leur ville, se trompe donc, lorsqu'il avance que les Carthaginois l'avoient enlevée à Syracuse : n'en ayant jamais été les maîtres, ils n'ont pu disposer des dépouilles de ses temples. L'historien doit être exact dans les moindres détails, même les plus étrangers à son sujet; c'est pourquoi nous relevons cette erreur. Quinte-Curce tombe dans une autre plus évidente encore, quand il dit que Sidon et Tyr eurent le même fondateur, Agénor (5). Cette dernière fut bâtie long-temps après l'autre, dont elle est appelée la fille. Dès les temps les plus reculés, Sidon étoit déjà une ville remarquable (6), avant qu'on

(1) Comme le prouve un passage remarquable d'Isocrate qui, en parlant d'Evagoras, roi de Cypre, dit : Παραλαβὼν γὰρ τὴν πόλιν ἐκβεβαρβαρωμένην, καὶ διὰ τὴν Φοινίκων ἀρχὴν οὔτε τοὺς Ἕλληνας προσδεχομένην, οὔτε τέχνας ἐπισταμένην, οὔτε ἐμπορίῳ χρωμένην, οὔτε λιμένας κεκτημένην, ταῦτά τε πάντα διώρθωσε... etc. Evag. laud. ed. Aug., T. II, p. 300.

(2) *Justin.*, L. XVIII, C. VII.

(3) *Diod. Sic.*, L. XII, § 108.

(4) *Quint. Curt.*, L. IV, C. III.

(5) *Idem*, L. IV, C. IV.

(6) *Genes.*, C. X, ℣ 10, C. XLIX, ℣ 13. *Josué*, C. XIX, ℣ 28. *Isai.*, C. XXIII, ℣ 4. Homère parle de Sidon et des Sidoniens (Odyss., L. XIII, v. 285, L. IV, v. 84), et ne fait mention ni de Tyr ni des Tyriens.

eût pensé à construire dans une île (1) la nouvelle Tyr, appelée néanmoins la mère des plus anciennes villes (2), à cause du grand nombre de ses colonies.

Mais plus nous sommes obligés d'être sévères à l'égard de Quinte-Curce, plus nous devons chercher à le justifier, lorsque ses erreurs ne sont qu'apparentes. Telle est celle dans laquelle il paroît tomber, en parlant de l'usage des sacrifices humains. Tyr étant dans un péril imminent, quelques-uns de ses habitans proposèrent de renouveler les anciens sacrifices depuis long-temps interrompus, et qui ne pouvoient, dit l'historien, qu'être abominables aux yeux de la divinité. Ils consistoient à immoler un enfant d'une famille distinguée à Saturne; et si les magistrats ne s'y étoient pas opposés, cette affreuse superstition auroit étouffé la voix de l'humanité. Cette coutume barbare avoit passé, selon Quinte-Curce, des Tyriens aux Carthaginois, qui la conservèrent jusqu'à la destruction de leur ville (3). Rien, sans doute, ne seroit plus faux, s'il étoit vrai que Gélon, roi de Syracuse, vainqueur de Carthage, eût profité de sa victoire pour faire abolir l'usage de ces sacrifices, par un traité de paix que Montesquieu regarde comme le plus beau dont l'histoire ait parlé. « Chose admirable! s'écrie-t-il; après » avoir défait trois cent mille Carthaginois, il exigeoit une » condition qui n'étoit utile qu'à eux, ou plutôt il *stipuloit*

(1) Tyr l'insulaire, qu'il faut toujours distinguer de Palætyr, fut fondée par Hiram, contemporain de Salomon. *Joseph.* contr. Apion., L. I, § 17.

(2) *Plin.* Hist. Nat., L. VIII, C. V.

(3) ... *Quod sacrilegium verius quam sacrum, Carthaginenses à conditoribus traditum, usque ad excidium urbis suæ fecisse dicuntur.* L. IV, C. III. Quinte-Curce avoit tiré cela de Clitarque, comme il le paroît, d'après un passage de ce dernier rapporté par Suidas, in v. Σαρδάνιος γέλως. Il y est raconté la manière dont cet abominable sacrifice se pratiquoit ἐν Καρχηδόνι; un scholiaste de Platon rapporte le même passage, où il dit : Κλείταρχος δέ φησι, τοὺς Φοίνικας, καὶ μάλιστα Καρχηδονίους... etc. *Schol.* in Platon. Coll. *Ruhnken.*, p. 145. Je préfère la leçon de Suidas, autorisé d'ailleurs par le récit de Quinte-Curce.

» *pour le genre humain* (1) ». Voilà un beau mot; il est très-fâcheux qu'il ne soit pas conforme à la vérité. Plutarque est le seul écrivain de l'antiquité qui nous ait transmis ce fait (2), qu'il paroît avoir trouvé dans un ouvrage de Théophraste, que nous avons perdu (3). Plutarque manquoit de critique, et adoptoit, sans beaucoup d'examen, tout ce qui étoit digne de remarque, ou relatif à l'objet particulier de ses différens traités. Il faut donc nécessairement remonter aux sources où il a puisé; et quand cela est impossible, on est forcé de recourir à des moyens plus pénibles pour s'assurer de la vérité. C'est le cas où nous sommes, par rapport au traité de Gélon.

La diversité des opinions sur ce traité semble d'abord le rendre douteux. Justin, ou plutôt Trogue-Pompée, prétend que ce furent les députés de Darius qui défendirent aux Carthaginois l'usage des sacrifices humains et celui de la chair des chiens; que, de plus, ils leur enjoignirent de brûler les morts, au lieu de les ensevelir; et tout cela dans le même temps où ce prince leur demandoit du secours contre la Grèce (4); ce qui est dénué de preuves et même de vraisemblance. Porphyre fait l'honneur à Iphicrate d'avoir imposé à Carthage la première de ces conditions (5); et l'on sait que ce général athénien ne fit jamais la guerre contre cette république.

Certes, personne ne devoit être mieux instruit de cet article du traité de Gélon, que Diodore de Sicile, né à Agyrie, dans le voisinage de Syracuse: il n'en fait cependant nulle mention, quoiqu'il rapporte les autres articles avec assez d'exactitude (6).

(1) Esprit des loix, L. x, C. v.

(2) *Plut.* Apophthegm., p. 175, de sera numin. vind., p. 22, ed. *Cl. Wyttenb.* Vid. animadv., p. 37.

(3) Τὸ γὰρ ἀνθρωποθυτεῖν φησὶν ὁ Θεόφραστος ἐν τῷ περὶ Τυρρηνῶν παύσασθαι αὐτοὺς (Καρχηδονίους), Γέλωνος προστάξαντος. Schol. *Pind.* in Pyth. II, p. 506, ed. *Cl. Heyne.*

(4) *Justin.*, L. XIX, C. I.

(5) *Porphyr.* de abstin., L. II, § 56.

(6) *Diod. Sic.*, L. XI, § 26.

Timée de Taurominium, dans la même île, ne parloit que de la somme d'argent, au payement de laquelle les Carthaginois furent forcés de se soumettre par ce traité. Du moins c'est le seul passage du XIVe. livre de son histoire qui nous soit parvenu sur ce sujet (1). Plutarque lui-même, dans tous les détails que son traité de la Superstition nous offre de l'usage barbare des Carthaginois, ne dit pas un seul mot de son abolition qu'il suppose ailleurs avoir été stipulée par Gélon.

Quand on s'opiniâtreroit encore à vouloir que ce prince eût exigé une pareille condition, on ne pourra s'empêcher de convenir qu'elle ne fut point exécutée, ou bien qu'elle n'a pu l'être que chez les Carthaginois établis dans la Sicile, et maîtres de sa partie occidentale. Dans cette dernière hypothèse, l'article du traité de Gélon n'aura regardé que cette île (2). Quoi qu'il en soit, on ne l'observa pas long-temps, puisque Platon qui fit trois voyages à Syracuse, et un assez long séjour à la cour du jeune Denys, assure que les Carthaginois se faisoient alors un devoir sacré de sacrifier des hommes et des enfans à Saturne (3). Le dernier voyage de ce philosophe ne remonte pas au delà de l'an 361 avant J. C. (4). Il n'est donc postérieur que de 119 ans à la bataille d'Himère, arrivée en l'an 480, qui donna lieu au traité dont nous parlons. Euripide, contemporain de Platon, fait une allusion évidente à la coutume des Carthaginois, dans sa tragédie d'Iphigénie en Tauride; du moins les détails qu'il y donne des sacrifices humains, ne peuvent s'appliquer qu'à ce peuple, comme Diodore de Sicile l'a très-bien remarqué (5). On sait

(1) Ap. Schol. *Pind.*, p. 506.

(2) *Freret*, Remarques sur l'usage des sacrifices humains, etc. Acad. des Inscr., Hist., T. XVIII, p. 180.

(3) Καρχηδόνιοι δὲ θύουσιν ἀνθρώπους, ὡς ὅσιον ὂν καὶ νόμιμον αὐτοῖς καὶ ταῦτα, ἔνιοι αὐτῶν υἱεῖς τῷ Κρόνῳ, ὡς ἴσως καὶ ἀκήκοας. Minos. ed. *Bipont.*, T. VI, p. 128.

(4) Vid. *Corsini*, de Natal. die Platon., etc... In Symb. litter., T. VI, p. 113, etc.

(5) *Diod. Sic.*, L. XX, § 14. *Eurip.*, Iphig. in Taur., v. 626-27.

que

que Carthage immola des victimes humaines, lorsqu'Agathocle vint se présenter devant ses portes, 170 ans après la victoire d'Himère (1). Enfin, Denys d'Halicarnasse nous assure que cet usage annuel dura tant que cette ancienne ville subsista (2). Il renaquit même lorsqu'elle fut rebâtie par Jules César. Vainement Tibère fit mettre en croix les ministres d'un culte si abominable (3) : on en trouve encore des traces aux environs de Carthage, jusqu'au quatrième siècle de l'ère vulgaire. Les Africains ne cessèrent de sacrifier des enfans, et les Gaulois, nos ancêtres, des hommes (4), qu'en embrassant le christianisme; et un pareil changement est un des nombreux bienfaits que l'humanité doit à cette religion. Les autels de tous les anciens peuples avoient été souillés du sang humain ; et cette horrible contagion atteignit même les Hébreux. « Ils ont érigé, » disoit Dieu par la bouche de son prophète, des autels sur » les hauteurs de Tophet, qui entourent la vallée d'Hennon, » et là ils ont livré aux flammes leurs propres enfans; sacrifices exécrables que je n'ai jamais ordonnés. C'est pour punir » ces horreurs qu'un jour viendra où Hennon s'appellera la » vallée de carnage, où les tombeaux manqueront aux morts » dans Jérusalem, et où ces mêmes hauteurs de Tophet seront

(1) *Diod. Sic.*, L. xx, § 26. *Pescennius Festus, in libris historiarum per satiram refert, Carthaginienses Saturno humanas hostias solitos immolare, et cum victi essent ab Agathocle, rege Siculorum, iratum sibi Deum putavisse; itaque, ut diligentius piaculum solverent, ducentos nobilium filios immolasse.* Lactant., de Falsa Relig., L. I, C. XXI. Le témoignage de Pescennius Festus, dans ses histoires diverses, prouve, ce me semble, qu'il passoit pour constant que les Carthaginois n'avoient jamais cessé de faire des sacrifices humains, et que, seulement pour les rendre plus méritoires, ils choisirent, au temps d'Agathocle, des victimes dans les premières familles de l'État.

(2) ... Ὥσπερ ἐν Καρχηδόνι, τέως ἡ πόλις διέμεινε... *Dion. Hal.* Ant. rom., L. I, p. 30, ed. *Sylb.* Vid. *Plin.*, L. XXXVI, C. IV.

(3) *Tertull.* Apolog., C. IX.

(4) *Minut. Felix.*, C. XXX. *Lactant.* de Fals. Relig., C. XXI. *S. August.* de civit. Dei, L. VII, C. XIX. Ainsi Eusèbe rapporte trop tôt l'abolition des sacrifices humains, en la mettant au règne d'Hadrien. Præp. Evang., L. IV, C. XVII, p. 165.

» couvertes de cadavres abandonnés aux bêtes féroces et aux » oiseaux de proie, etc. (1) »

Il ne falloit pas moins que de pareilles menaces pour faire cesser en Syrie les sacrifices humains. En effet, il paroît par le témoignage de Quinte-Curce, qu'ils n'étoient plus pratiqués à Tyr long-temps avant le règne d'Alexandre. Carthage conserva donc un usage barbare que sa métropole avoit non-seulement abandonné, mais encore repoussé dans un de ces momens de péril imminent, où la superstition a tant d'empire sur les hommes, qu'elle les porte souvent à des actions aussi criminelles qu'extravagantes.

Alexandre étoit occupé au siége de Tyr, lorsque les ambassadeurs de Darius vinrent lui proposer, pour la rançon de sa famille, dix mille talens et tout le pays situé en deçà de l'Euphrate. Ils offrirent encore au nom de leur maître son amitié et son alliance à Alexandre, avec la main de sa fille. Contre l'avis de Parménion, le prince macédonien refusa toutes ces offres, et ajouta que si Darius venoit le trouver, il éprouveroit sa générosité (2). Tel est le récit d'Arrien, qui diffère de celui de Diodore de Sicile. Ce dernier historien suppose d'abord deux ambassades, l'une et l'autre immédiatement avant la bataille d'Arbèle. Dans la première, Darius fait offrir à son ennemi deux mille talens d'argent, et toute la partie de l'Asie mineure, en deçà du fleuve Halys. Sur le refus d'Alexandre, des seconds ambassadeurs lui font l'offre de trois mille talens, du pays en deçà de l'Euphrate et d'une fille de Darius en mariage. Le prince macédonien répond : « de même que le monde ayant » deux soleils, ne pourroit conserver son bel ordre, de même » il est impossible que la terre soit en repos avec deux maîtres ».

(1) *Jeremias*, C. VII, ℣ 31, 32, 33.

(2) *Arrian.*, L. II, C. XXV.

Cette réponse est digne d'Alexandre, qui finit par proposer à Darius de se contenter d'une paisible et honorable retraite (1). Quinte-Curce parle aussi de deux ambassades ; la première après la bataille d'Issus, et la seconde, durant le siége de Tyr. Dans la première, Darius parle avec hauteur, demande qu'Alexandre lui rende sa famille, se retire en ses États ; et il lui offre pour cela autant d'argent qu'il pourroit y en avoir dans toute la Macédoine. Le jeune conquérant répond avec encore plus de fierté, et exige que Darius vienne en suppliant, s'il veut obtenir sa femme et ses enfans (2). Ce n'est que dans la seconde ambassade que les envoyés du monarque perse proposent la cession du pays en deçà de l'Euphrate, comme la dot de Statira sa fille ; et il ajoute dans la lettre dont ils étoient porteurs que « si Alexandre hésitoit d'accepter ces conditions, il devoit se » rappeler que jamais la fortune ne reste à la même place, que » toujours les hommes, quelle que soit leur prospérité, sont ex- » posés à des revers encore plus grands ; qu'il étoit à craindre » que, semblable aux oiseaux que leur légèreté naturelle porte » vers le ciel, il ne prît l'essor par une puérile et vaine pas- » sion ». Après avoir entré dans le détail de ses ressources, Darius l'invite à considérer qu'il vieilliroit à parcourir, même sans combattre, tout le reste des contrées soumises encore à sa domination, et qu'enfin il cessât de le défier, parce qu'il ne le joindroit que trop tôt pour sa perte (3). Tout cela est de l'invention de Quinte-Curce. Des figures de rhétorique et des lieux communs de philosophie, mêlés avec de l'arrogance, n'entroient pas dans la tête du malheureux roi de Perse. Il étoit

(1) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 54. Valère Maxime dit seulement que Darius offrit à Alexandre sa fille en mariage et une somme d'un million de talens, *decies centum millibus talentum* (L. VI, C. IV, ext. s. 3) ; ce qui est incroyable. Il faut donc lire : *decem millibus talentum*.

(2) *Quint. Curt.*, L. IV, C. I.

(3) *Id.*, L. IV, C. V.

fort touché du traitement humain et généreux que sa mère et sa femme avoient éprouvé de la part d'Alexandre, et ne cherchoit qu'à le gagner par ses promesses. On peut quelquefois prêter des discours aux hommes célèbres, pour mieux exposer les circonstances où ils se sont trouvés, du moins c'étoit l'usage des anciens; mais on ne doit pas en abuser, et rien n'autorise, pour faire briller son esprit, à supposer des lettres, et à falsifier les titres les plus sacrés de l'histoire. Justin rapporte simplement que Darius étant de retour à Babylone, après le combat d'Issus, offrit de l'argent pour la rançon des femmes captives; mais qu'Alexandre exigeoit de lui tout son empire. Quelque temps après, suivant le même écrivain, Darius en offrit une portion, et sa fille en mariage. Alexandre refusa l'une et l'autre, voulant que ce prince vînt se mettre à sa discrétion (1). Diodore, Quinte-Curce et Justin s'accordent pour le fond, comme cela arrive assez fréquemment; mais ils diffèrent d'Arrien, en ce que celui-ci ne suppose qu'une seule ambassade, et il paroît n'avoir pas raison; la marche naturelle des négociations confirme le témoignage unanime des autres historiens.

Après la prise de Tyr, Alexandre marcha à Gaza, qui ne craignit pas de s'opposer aux rapides progrès de ses armes. Cette ville lui résista pendant deux mois, soit par sa position avantageuse (2), soit par la vigoureuse défense de son commandant (3). Alexandre, durant le siége de cette ville, fut blessé à l'épaule, par une catapulte (4). Quinte-Curce décrit le combat singulier d'un soldat arabe avec ce prince, qui y reçut une seconde bles-

(1) *Justin.*, L. XI, C. XII.

(2) Cette ville étoit au milieu d'une plaine fertile, sur une hauteur qui la rendoit le boulevard de la Syrie, du côté de l'Égypte. *Arrian.*, L. II, C. XXVI. *Guill. Tyr.*, Hist., L. XVI, C. XII. *Sita est super colle amœnissimo, quem vallis fertilissima ambit, etc.* Christ. Füreri itiner., p. 47.

(3) *Arrian.*, L. II, C. XXVII.

(4) *Arrian.*, ibid. *Plut.*, p. 37.

sure (1). Les autres historiens ne parlent point de ce fait ni du rôle ridicule que le même écrivain fait jouer à Alexandre. Après la prise de Gaza, ce prince, selon lui, fit passer des courroies aux talons de Bètis, et attacher à son char cet infortuné gouverneur, qu'il traîna devant les murs de Gaza, voulant par cette action imiter Achille (2). Quinte-Curce, pour relever la défense de Bètis, tombe dans une contradiction manifeste; il nous assure d'abord que ce gouverneur soutint les efforts des assaillans avec une modique garnison (3); et puis il ne craint pas, quelques lignes après, de faire monter la perte des assiégés à dix mille Perses ou Arabes : cela ne peut se concilier.

Les habitans de Gaza furent réduits en esclavage, et Alexandre, selon Arrien, fit de sa nouvelle conquête une place d'armes, qui fut peuplée par une colonie tirée des lieux circonvoisins (4). Strabon prétend, au contraire, que cette malheureuse ville fut détruite et demeura déserte (5). Ce judicieux écrivain a confondu l'état où se trouvoit Gaza dans les deux premiers siècles de l'ère des Séleucides, où elle joue un rôle considérable, avec le sort de cette ville après sa destruction totale (6) par Alexandre-Zébina, l'an 96 avant Jésus-Christ. Elle devint alors la proie des flammes (7), et ses habitans furent menés en captivité à cause de leur attachement pour les Ptolémée (8). Peut-être que la conformité du nom des deux princes qui avoient pris et saccagé Gaza, a induit Strabon en erreur (9).

L'Egypte se soumit sans résistance. Alexandre voulut signaler

(1) *Quint. Curt.*, L. IV, C. VI.
(2) *Quint. Curt.*, ibid.
(3) *Modicoquè præsidio*, L. IV, C. VI.
(4) *Arrian.*, L. II, C. XXVII.
(5) *Strab.*, L. XVI, p. 522.
(6) *Joseph.* Ant. Jud., L. XIII, C. XIII.
(7) Comme le prophète Amos l'avoit annoncé, C. I, v. 7.
(8) *Joseph.* Ant., L. XIII, C. XIII.
(9) Il y a eu, sans doute, deux Gaza. La nouvelle fut vraisemblablement bâtie après la destruction de l'ancienne, par Alexandre-Zébina. C'est celle-ci dont il est question sur les médailles, avec l'ère d'Hadrien. Vid. *Reland.* Palæst., L. III, p. 787, etc.

sa nouvelle conquête, par un établissement digne de lui. La longue et étonnante résistance des Tyriens, dénués de tout secours, lui donna une haute idée des ressources que pouvoit fournir le commerce. Il résolut de les leur enlever en fondant, non loin des bouches du Nil, une ville qui, étant située entre Tyr et Carthage, pût s'attirer en même temps le commerce de l'une et de l'autre (1). « Il choisit l'emplacement de cette ville » avec un si merveilleux discernement, qu'elle devint une des » places de commerce, la plus considérable de l'ancien monde; » et que, malgré des révolutions continuelles, elle ne cessa » point d'être, pendant dix-huit siècles, le principal siége du » commerce de l'Inde (2). » Ainsi furent réunies, par un intérêt commun, les nations de l'Occident et celles de l'Orient; fruit d'une entreprise avouée par l'humanité, et qui mérite d'avoir plus de célébrité, que la construction de ces édifices, d'une architecture colossale et énigmatique, prodiges de travail et monumens éternels de la tyrannie des princes qui les firent élever.

Les anciens rois d'Egypte, contens de leurs propres richesses, n'envioient point celles du dehors : prévenus contre les navigateurs étrangers, surtout contre les Grecs, ils mirent une garnison dans un lieu appelé *Rhacotis*, qui n'étoit alors qu'un village (3), et qui fit ensuite partie de la ville d'Alexandrie. Ils aban-

(1) *Huet*, Hist. du commerce et de la navigation des Anciens, C. XVII.

(2) *Robertson*, Hist. de l'Amér., T. I, p. 20, Recherch. histor. sur l'Inde, p. 19.

(3) *Strab.*, L. XVII, p. 545. *Tacit.* Annal., L. IV, C. LXXXIV, etc. Outre ce nom de Rhacotis que les Cophtes donnent encore à Alexandrie (*Woide*, Lex. Ægypt., p. 76), cette ville s'appeloit très-anciennement No (*S. Hieron.* in Oseum, C. IX, T. III op., p. 1294), ou Non, suivant S. Cyrille. Elle avoit été fort peuplée, et avoit eu des hommes très-vigoureux qui faisoient le commerce de l'intérieur de l'Egypte, en remontant le Nil dont leur ville n'étoit éloignée que de 800 stades. Mais ce commerce cessa par l'invasion de Nabuchodonosor (*S. Cyrill.* Alex. Comm. in Esaiam, T. II op., p. 274), et dès lors No fut réduit à un village.

donnèrent même le terrain d'alentour aux pâtres qui étoient en état de défendre l'entrée du pays aux étrangers. Alexandre eut une politique bien différente ; il résolut de tirer parti de la position avantageuse de cet endroit. Baigné au nord par la mer, et au midi par le lac Maréotis, il pouvoit recevoir, dans ses deux ports, les richesses des contrées les plus éloignées, et toutes les denrées de l'intérieur de l'Egypte, au moyen des canaux qui servoient de communication entre ce lac et le Nil, dont ils étoient dérivés. Strabon, dont j'emprunte ici le témoignage, remarque encore que le bon air étoit un des avantages d'Alexandrie. Elle le devoit aux eaux qui la baignoient des deux côtés. Les autres villes, situées sur les lacs, ont un air épais et pesant en été ; et les vapeurs élevées par l'ardeur du soleil, laissent leurs bords couverts d'un limon, dont les exhalaisons sont méphitiques, et produisent des maladies contagieuses. Au contraire, à Alexandrie, le Nil croissant au commencement de l'été, remplit le lac, et n'y laisse rien qui puisse corrompre l'air, et en même temps les vents étésiens, soufflant du nord, et traversant la mer, y tempèrent beaucoup les chaleurs (1). Son fondateur disposa même les rues de manière à être rafraîchies par ces vents (2). Cependant l'eau qu'on y buvoit, étant souvent bourbeuse (3), et la nourriture dont le peuple se servoit, étant grossière et de mauvaise qualité, cette ville ne fut pas toujours exempte d'épidémie, et du scorbut invétéré, connu sous le nom d'Éléphantiasis, qui y faisoit quelquefois de grands ravages (4). Mais la prévoyance d'Alexandre ne pouvoit s'étendre jusque-là ; et il fut sans doute frappé et déterminé

(1) *Strab.*, L. XVII, p. 545.

(2) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 52.

(3) *Adeo est limosa atque turbida, ut multos variosque morbos efficiat.* Hirtius de Bello Alexandr., C. V. Parce que le peuple ne se servoit pas des citernes, qui étoient au pouvoir des gens riches.

(4) *Galen.* de Curat. ad Glauc., L. II, T. IV, p. 219, et *Cocchi*, Régime de Pythagore, tr. fr., p. 73, 74.

par le principal avantage de sa nouvelle ville, c'étoit d'être le seul lieu de toute l'Egypte où l'on trouvât un abri sûr pour les vaisseaux (1).

Alexandrie eut, à peu près, la figure d'un *chlamyde*, ou manteau macédonien (2), et embrassa dès son origine un vaste terrain (3). Mais sa population ne s'accrut qu'avec son commerce, qui faisoit encore des progrès très-considérables sous les empereurs romains (4). Les Grecs qui ont débité tant de fables sur l'origine de leurs villes, en avoient imaginé une très-injurieuse à Alexandre, que ses historiens auront sans doute rejetée. Elle nous a été conservée par Malala, qui fait sacrifier, par ce prince, une vierge, nommée *Macédonie* (5). Jamais Alexandre ne se permit un tel excès de superstition. Cette action barbare n'auroit inspiré que de l'horreur, et il ne vouloit pas moins exciter l'enthousiasme des peuples vaincus en sa faveur, que les enchaîner par la crainte; ce fut sans doute dans ce dessein qu'il alla consulter l'oracle de Jupiter-Ammon.

Diodore fait remonter l'origine du temple de ce dieu au temps

(1) Vid. *Strab.*, L. XVII, p. 546.

(2) Cuper a fait graver cette espèce d'habillement, dont il tâche vainement d'appliquer la forme au terrain occupé par Alexandrie, (Apoth. seu Consecr. Homeri, p. 158). Voyez le plan et la description de cette ancienne ville par d'Anville, Mém. sur l'Egypte ancienne et moderne, p. 52. Le mémoire de Bonamy répand aussi quelques lumières sur ce sujet, *Acad. des Inscr.*, T. IX, p. 416, etc.

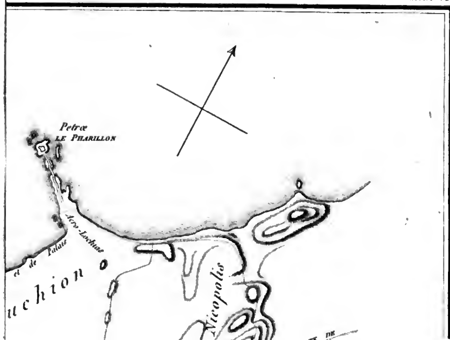
(3) *Alexandria ipsa non sensim, ut aliæ urbes, sed inter initia prima aucta per spatiosos ambitus*, etc. Amm. Marcell., L. XXII, C. XVI.

(4) Diodore porte cette population à 300,000 hommes libres (L. XVII, § 52). Strabon parle de plusieurs myriades. Ce géographe l'attribue, avec raison, au commerce de l'Inde. « Autrefois, dit-il, on ne » comptoit pas vingt navires qui pussent » sortir du golfe Arabique et franchir les » détroits; aujourd'hui des flottes nombreuses » vont jusqu'à l'Inde et aux extrémités » de l'Ethiopie, d'où elles rapportent » en Egypte les marchandises les » plus précieuses, qui sont ensuite transportées » en d'autres contrées ». L. XVII, p. 546.

(5) .. Θυσιάσας κόρην παρθένον Μακεδονίαν παρ' αὐτῦ κληθεῖσαν. Chronogr., L. VIII, p. 244. Il attribue ensuite faussement à ce prince la fondation du temple de Sérapis, due à Ptolémée, fils de Lagus. *Tacit.*, Hist., L. IV, C. LXXXIV, etc.

de

Planche VI.


Petræ
LE PHARILLON
Acro-Lochias
et de Palais
uchion
Nicopolis


Biblioteca Nazionale



de Danaüs (1). Ce fut par le conseil de l'oracle de Jupiter-Ammon, que Céphée, selon Apollodore, exposa sa fille Andromède (2). Les fables qu'Hérodote débite sur la fondation du temple d'Ammon, ne peuvent qu'être favorables à son antiquité (3). Les oracles que rendoit Jupiter-Ammon, sous la figure d'un belier (4), furent célèbres dès les premiers siècles de la Grèce. Crœsus même consulta ce dieu sur la guerre qu'il méditoit contre les Perses (5); les Grecs, et principalement les Lacédémoniens et les Eléens, eurent souvent recours à lui. Ce fut, sans doute, par reconnoissance qu'ils lui consacrèrent plusieurs temples (6). Enfin, l'oracle d'Ammon jouissoit presque de la même autorité que ceux de Delphes et de Dodone. Tous les trois décidoient, par leurs réponses, des affaires les plus importantes de la Grèce (7). Le crédit du premier se soutint long-temps, et ne commença à déchoir que sous les Romains, qui ajoutèrent plus de foi aux vers Sibyllins et aux divinations étrusques (8).

Cette grande et ancienne réputation de l'oracle d'Ammon, engagea Alexandre à aller lui-même le consulter. Deux chemins y conduisoient; l'un, en partie, le long de la mer, l'autre, tout entier, dans l'intérieur des terrres. Alexandre prit le premier, en partant d'Alexandrie, et le second, à son retour en

(1) *Diod. Sic.*, L. I, § 50.

(2) *Apollod.* Bibl., L. II, C. IV, p. 98, ed. Cl. Heyne.

(3) *Herodot.*, L. II, C. 55.

(4) Le Scholiaste de Pindare nous a conservé ce vers de Phæstus: Ζεῦ Λιβύης Ἄμμων κερατηφόρε κέκλυθι μάντι. ad Pyth. IV, v. 28. On connoît ce passage de S. Athanase: Λίβυες πρόβατον, ὃ καλοῦσιν Ἄμμωνα, θεὸν ἔχουσι, etc.... Advers. gentes, p. 20, edit. Comelin.

(5) *Herod.*, L. I, C. XLVI.

(6) *Pausan.* Lacon, C. XVIII.

(7) *Cicer.* de Divin., L. I, C. I. Voyez mon ouvrage sur les anciens gouvernemens fédératifs, p. 264, etc...

(8) *Strab.*, L. XVII, p. 559. Porphyre, écrivain du 3e. siècle, fait mention de cet oracle parmi les plus respectés de son temps (*Quæst. Hom.*, ed. *Camer.*, p. 297). Synésius, évêque de Ptolémaïs, dans le 5e. siècle, assure que le temple d'Ammon subsistoit encore avec éclat. *De Insomn.*, p. 116, oper., ed. *Petav.*

Egypte (1). Le choix de la première route étoit d'autant plus prudent, qu'il pouvoit y trouver des moyens de subsistance, surtout pour ses bêtes de charge et pour sa cavalerie (2). Les envoyés de Cyrène vinrent sur cette route au-devant de lui (3); ce qui prouve encore qu'elle n'étoit ni inconnue, ni impraticable, comme Quinte-Curce voudroit le faire croire. Selon lui, les sables du pays que traversa l'armée macédonienne, étoient tellement échauffés par les rayons du soleil, qu'ils brûloient la plante des pieds : on avoit à lutter contre un sable à la fois tenace et profond; et avant même d'entrer dans ces immenses solitudes, arides et sans eau, la terre offroit déjà le spectacle de la stérilité et de la langueur. Quinte-Curce fait ensuite mention d'un orage accompagné d'une grosse pluie, qui soulagea beaucoup les Macédoniens; ce qui arriva, ajoute-t-il, soit par la faveur des dieux, soit par hasard (4). Mais rien n'est plus ordinaire que ces sortes de pluie, et les vents qui rafraîchissent l'air de cette contrée, surtout le long de la mer (5): sans cela, il seroit impossible de pénétrer dans ces déserts, et Alexandre auroit été le plus insensé des hommes de le tenter. On lui accordera du moins assez de sens, pour avoir consulté les gens du pays, et pris en conséquence des mesures capables de le sauver, lui et son armée. Quinte-Curce donne à celle-ci, pour guides, des corbeaux, dont le croassement, suivant Callisthène, servoit de signal de ralliement aux soldats qui s'é-

(1) *Arrian.*, L. III, C. IV. Il est évident qu'Aristobule se trompoit, en faisant revenir Alexandre par la même route. *Ibidem.* Voyez ma VIe. Section.

(2) *Williams Browne*, Voyage dans la haute et basse Egypte, T. I, C. II.

(3) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 49.

(4) *Quint. Curt.*, L. IV, C. VII.

(5) M. Williams Browne, qui a suivi cette route, dit : « nous ne passâmes pas un » seul jour sans recevoir beaucoup d'on» dées de pluie, et nous fûmes, en géné» ral, très-incommodés par un vent froid » qui soufflait du N. O. et du N. O., » quart de Nord ». Voyage dans la haute et basse Egypte et le Barfour, fait depuis 1792 jusqu'en 1798. Ier. vol., C. II.

cartoient (1). Aristobule rapportoit la même chose. Ptolémée avoit imaginé un autre miracle; c'étoit deux dragons qui, en jetant de grands cris, dirigèrent la marche des Macédoniens (2). C'est avec raison que Strabon traite tous ces récits de fables inventées pour flatter Alexandre (3). Sans nous y arrêter davantage, nous nous empresserons d'arriver avec ce prince au temple de Jupiter-Ammon.

A peine le conquérant macédonien entroit-il dans ce temple, qu'il fut qualifié *fils de Jupiter* par le plus ancien des prêtres. Alexandre accepta ce titre, et demanda aussitôt si son père lui destinoit l'empire du monde. La réponse ayant été affirmative, il voulut encore savoir si tous les complices de la mort de son père avoient été punis. Le prêtre répliqua avec beaucoup d'esprit : que son père étoit à l'abri de tout attentat, mais que les assassins de Philippe étoient morts dans les supplices ; et que pour lui, il seroit invincible jusqu'à ce qu'il eût pris place parmi les dieux (4). Ce récit de Quinte-Curce s'écarte peu de ceux de Diodore, de Plutarque et de Justin (5). Suivant Maxime de Tyr, Alexandre se permit une troisième question sur les sources du Nil (6) ; ce qui n'est pas hors de vraisemblance. Arrien ne fait mention d'aucune de ces demandes ; il se contente de dire qu'Alexandre ayant consulté l'oracle d'Ammon, il en reçut une réponse conforme, *disoit-il*, à ses vœux (7). Cet historien auroit-il prétendu faire entendre, contre le témoignage de toute l'antiquité, que les paroles de l'oracle furent secrètes, et qu'Alexandre ne chercha point à les divulguer : ou, regardant les questions de ce prince

(1) *Quint. Curt.*, L. IV, C. VII.
(2) *Arrian.*, L. III, C. IV.
(3) *Strab.*, L. XVII, p. 559.
(4) *Quint. Curt.*, L. IV, C. VII.
(5) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 51. *Plut.* vit. Alex., p. 40. *Justin.*, L. XI, C. XI.
(6) *Max. Tyr.*, Diss. XLI, § 1.
(7) Καὶ ἀκούσας ὅσα αὐτῷ πρὸς θυμοῦ ἦν, ὡς ἔλεγεν, ἀνέζευξεν ἐπ' Αἰγύπτου. *Arrian.*, L. III, C. IV.

comme indignes de lui, auroit-il eu le dessein de dérober les unes et les autres à la connoissance de la postérité? Son véritable motif nous est inconnu; mais, quel qu'il soit, on ne peut le louer d'une pareille réticence.

Plutarque voudroit aussi laisser croire que l'oracle apprit à Alexandre des choses secrètes que ce prince, dans une lettre à sa mère, assuroit ne pouvoir être communiquées qu'à elle seule, et de vive voix (1). Le même historien ajoute qu'Alexandre ayant été déclaré par l'oracle fils de Jupiter, dit : « Cela n'est » pas étonnant; Jupiter est, par sa nature, le père de tous les » dieux; et par adoption, celui de tous les gens de bien (2) ». Une semblable idée ne peut lui avoir été prêtée que par quelque philosophe. Celle sur l'unité de dieu et sur sa toute-puissance (3), que Psammon est supposé avoir révélée en Egypte au prince macédonien, n'a pas d'autre source que la prétendue lettre d'Alexandre à Olympias. Quelques pères de l'Eglise ont voulu y trouver les conversations de ce prince avec les prêtres d'Héliopolis, de Memphis et de Thébes, qui lui avoient assuré que les dieux n'étoient dans l'origine que des hommes déifiés (4). Cette opinion est désavouée par le témoignage de ces mêmes prêtres (5), et ne peut se concilier avec l'essence de l'égyptianisme.

Alexandre, de retour en Egypte, y reçut les secours en hommes qu'Antipater lui envoyoit de Macédoine (6), et dont il avoit le plus grand besoin pour exécuter ses vastes desseins.

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 40.

(2) *Ibid.*, p. 41. Apopht. Reg., p. 174.

(3) ... Ὅτι πάντες ἄνθρωποι βασιλεύονται ὑπὸ θεοῦ· τὸ γὰρ ἄρχον ἐν ἑκάστῳ καὶ κρατοῦν, θεῖόν ἐστιν. *Plut.* vit. Alex., p. 41.

(4) *Athenag.* Legat. pro Christ., C. XXIV. *Tertull.* de Pallio, C. III. *S. August.* de Civit. Dei, L. VIII, C. XXVII, L. XII, C. X. *S. Cyprian.* de Idol. van., etc., p. 205, ed. Rig. Voyez sur cette lettre d'Alexandre à sa mère les savantes et judicieuses observations de Jablonski, Panth. Ægypt. proleg., § XVI.

(5) *Herodot.*, L. II, C. XXV.

(6) *Arrian.*, L. III, C. V. Quinte-Curce suppose que ces secours, conduits par

Affoibli par ses propres victoires et par les siéges meurtriers de Tyr et de Gaza, il avoit envoyé Amyntas avec plusieurs vaisseaux, pour faire de nouvelles levées, et les lui amener (1). On voit par-là que ce prince, après la bataille d'Issus, étant dans l'impuissance de poursuivre Darius, avoit été obligé de s'emparer des villes maritimes de Syrie et de Phœnicie, afin de s'assurer une communication libre avec ses États, et d'en tirer des troupes. Cependant, quelques écrivains modernes l'ont accusé d'avoir donné le temps aux Perses de rassembler tranquillement toutes leurs forces, en allant conquérir l'Egypte, qui seroit tombée d'elle-même en son pouvoir, et consulter en personne, au milieu des déserts, un oracle qui auroit pu être interrogé, de sa part, par des théores, avec le même succès, et bien moins de danger. Mais ces hommes qui, après un laps de vingt-un siècles, jugent avec tant de hardiesse le plus heureux des capitaines de l'antiquité, et certainement un des plus habiles, auroient dû sentir la nécessité où il se trouvoit de ne laisser derrière lui aucun pays ennemi, et d'attendre les renforts qu'il avoit demandés. A la vérité, il auroit pu se dispenser d'aller lui-même à Ammon; mais craignant sans doute l'oisiveté de ses soldats, il en employa une partie à construire la ville d'Alexandrie, et emmena l'autre avec lui, pour la rendre témoin de la réponse d'Ammon, et persuader ainsi à son armée qu'il descendoit des dieux, ou du moins qu'il en étoit favorisé d'une manière spéciale. D'ailleurs, l'oracle de Delphes, corrompu par l'or de Philippe, et dévoué trop ouvertement à son fils, avoit perdu son crédit, tandis que celui d'Ammon conservoit encore tout le sien; avantage qu'il devoit à son éloignement, et surtout à la

Amyntas, n'arrivèrent à Babylone qu'après la bataille d'Arbèle (L. v, C. i). Peut-être étoit-ce un second envoi de troupes.

(1) *Diod. Sic.*, § 49. *Quint. Curt.*, L. iv, C. vi.

prudence de ne s'être dévoué à aucun parti dans les dissentions de la Grèce. Les nations de l'Orient connoissoient beaucoup plus Ammon, et c'étoit chez elles qu'Alexandre alloit porter la guerre : ainsi ce prince, en se faisant déclarer par lui invincible, ou fils de Jupiter, inspiroit à ces nations le respect et la crainte, et à son armée la confiance et l'enthousiasme, gages assurés de la victoire, et sans lesquels elle n'est pas long-temps constante.

Les Egyptiens, condamnés à subir un joug étranger (1), reconnurent sans peine Alexandre pour leur nouveau maître. Quoique ce prince ne changeât rien à leurs usages (2), il craignit cependant de les laisser sous l'autorité d'un seul chef; il en établit plusieurs pour les gouverner. Arrien remarque que les Romains suivirent en cela son exemple, et qu'ils envoyoient en Egypte, non un proconsul, mais un commandant particulier, tiré de l'ordre équestre (3). On l'appeloit Augustale, du nom d'Auguste qui l'avoit établi, et il avoit tout le pouvoir des proconsuls (4). Enfin, il n'est jamais question que d'un seul préfet ou Augustale d'Egypte (5); je ne vois donc pas quelle ressemblance Arrien a pu trouver entre la manière qu'imagina Alexandre pour administrer cette contrée, et celle que les empereurs romains adoptèrent dans la suite. D'ailleurs, Cléomène étant chargé de la levée des impôts (6) en Egypte, y exerça une autorité tyrannique ; et

(1) *Ezechiel*, C. XXX, ỳ 12 el 13.
(2) *Quint. Curt.*, L. IV, C. VII.
(3) *Arrian.*, L. III, C. V.
(4) *Dio Cass.*, L. LI, § 17. Suivant Strabon, le gouverneur romain représentoil le roi ; il avoit sous lui un juge principal et différens administrateurs (L. XVII, p. 697), lous lirés de l'ordre équestre (*Tacit.* Annal., L. XII, C. LX). Daos la suite on fit plusieurs réglemens sur ce préfet ou augustale, entre autres : *Præfectus Ægypti non prius deponit præfecturam et imperium, quod ad similitudinem Proconsulis lege sub Augusto ei datum est, quam Alexandriam ingressus sit successor ejus.*. Digest., L. I, Til. XVII, de Officio præfecti augustalis, p. 157.
(5) *Dio Cass.*, L. LVIII, § 19, L. LXIII, § 18, L. LXXVIII, § 35, etc.
(6) *Quint. Curt.*, L. IV, C. VII.

Alexandre, loin de la réprimer, lui pardonna tous les excès auxquels il se portoit journellement (1). Cet homme, animé de l'esprit de rapines, commit les plus étranges vexations. Un de ses esclaves ayant été dévoré par un crocodile, il fit venir les prêtres égyptiens, et leur ordonna de détruire tous les animaux de cette espèce. Ils ne purent le faire changer qu'en lui donnant tout l'argent qu'ils possédoient. Une autre fois, il leur signifia que son dessein étoit de diminuer le nombre des temples et celui des personnes qui en étoient les ministres. Pour éviter une pareille réduction, ces mêmes prêtres furent obligés de faire le sacrifice de leurs propres biens et de tous les trésors sacrés. La cupidité de Cléomène ne se borna point à ce genre de vexation, qui devoit être très-sensible à un peuple aussi superstitieux que celui de l'Egypte. La famine s'y faisant sentir, il ne permit l'importation des blés qu'à prix d'argent, les accapara lui-même, obligea les marchands de les lui vendre à raison de dix drachmes la mesure; et la vendoit ensuite à trente-deux aux malheureux Egyptiens. Ces faits sont tirés d'un fragment d'ouvrage, qui paroît être d'Aristote (2). On doit applaudir au courage de ce philosophe qui mettoit au jour les prévarications des généraux macédoniens, sans craindre l'effet de leur ressentiment auprès d'Alexandre.

Darius rassembla des troupes innombrables; toutes les parties de son vaste empire contribuèrent à former cette armée,

(1) *Arrian.*, L. VII, C. XXIII.

(2) *Aristot.* Œconom., L. II, oper., T. II, p. 509. Les Œconomiques d'Aristote n'étoient qu'en un seul livre; il est perdu, ou il n'en reste que des fragmens. Celui qui porte aujourd'hui ce titre est divisé en deux livres ou parties. Le premier n'appartient pas à ce philosophe; mais le second est très-vraisemblablement de lui, comme le pense Samuel Petit. Il est rempli de faits curieux, parmi lesquels sont ceux que je viens de rapporter. Il devroit avoir pour titre, περὶ πλούτου, et paroît avoir été écrit la première année de la CXIV[e]. Olympiade, deux ans avant la mort d'Aristote. *Samuel Petit*, Miscellan., L. IV, C. XII.

destinée à s'opposer aux entreprises de son ennemi qui, après avoir quitté l'Egypte, s'avança vers l'Euphrate, qu'il passa à Thapsaque (1). Pline et Dion-Cassius (2) rapportent qu'Alexandre traversa ce fleuve près de Zeugma, sur un pont soutenu par des chaînes de fer. Ces écrivains ont sans doute été induits en erreur par l'étymologie du nom de ce lieu; l'itinéraire de l'armée macédonienne, depuis Tyr jusqu'à Arbèle, suffit pour démontrer la fausseté de leur récit.

Mazée, envoyé par Darius, pour défendre le passage de l'Euphrate, abandonna son poste, et se retira en dévastant le pays, qui auroit pu fournir des vivres aux troupes macédoniennes. Quatre jours après qu'Alexandre eut passé sans résistance l'Euphrate et le Tigre, ce prince découvrit un corps de cavalerie; il se mit à sa poursuite et fit plusieurs prisonniers, qui lui apprirent que Darius étoit campé dans une grande plaine, sur la rivière de Boumade, près de Gaugamèle. Quatre jours de repos délassèrent de leurs fatigues les soldats macédoniens, qui se remirent en marche, et arrivèrent dans un lieu qui n'étoit éloigné que de 60 stades du camp des Perses. Ces détails que nous fournit Arrien (3), sont très-propres à démontrer l'inexactitude de ceux de Diodore.

Ce dernier historien rapporte que Mazée fut détaché pour défendre le passage du fleuve (4). Quel étoit ce fleuve? Sans

(1) *Arrian.*, L. III, C. VII.

(2) *Plin.*, L. V, C. XXIV. *Dion Cassius*, L. XL, T. II, p. 128.

(3) *Arrian.*, L. III, C. VII, VIII, IX. Cet écrivain soutient, avec raison, que la bataille qui se donna bientôt après devroit porter le nom de Gaugamèle, au lieu de celui d'Arbèle, à cause de la proximité du premier bourg (L. VI, C. XI). Mais l'usage a prévalu en faveur d'Arbèle; et il faut introduire le moins qu'on peut, en histoire, de nouvelles dénominations. Au reste, *Gaugamèle* signifioit habitation du chameau. Ce bourg fut ainsi appelé parce que Darius, fils d'Hystape, le destina pour la nourriture d'un chameau qui lui avoit été d'un grand secours en portant ses vivres à travers les déserts de la Scythie. *Strab.*, L. XVI, p. 507.

(4) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 55.

doute

doute l'Euphrate, que Diodore ne nomme point. L'armée macédonienne passe ce fleuve; Alexandre la conduit le lendemain (1) à l'ennemi, et campe en sa présence. La suite de la narration de cet auteur pourroit faire croire que les deux armées en vinrent aux mains deux jours après le passage de l'Euphrate, que Diodore peut avoir pris pour celui du Tigre. Ses fautes deviennent, par cette conjecture, moins grossières, mais le nombre n'en est point diminué.

La plupart des historiens s'accordent à faire monter l'armée de Darius à plus d'un million d'hommes, calcul qui n'est pas hors de vraisemblance, car presque toutes les nations, depuis le Pont-Euxin jusqu'aux extrémités de l'Orient, avoient envoyé de puissans secours à Darius. On doit observer que plusieurs peuples de l'Asie avoient coutume d'emmener avec eux à la guerre leurs femmes et leurs enfans; que le luxe des Perses traînoit à sa suite une foule de gens inutiles. Si l'on fait encore quelque attention à cette nuée de barbares, qui envahirent de toutes parts l'empire romain, à différentes époques, et aux nombreuses hordes tartares qui se sont emparées plusieurs fois de l'Asie, on concevra que cette partie du monde a pu fournir cette multitude d'hommes qui combattit sous les drapeaux de Darius, dans les plaines d'Assyrie. Quelque vaste que fut celle d'Arbèle, elle ne suffit pas pour contenir de front toute l'infanterie de l'armée de Darius. Il fut obligé de mettre derrière son corps de bataille les troupes entières de plusieurs nations, ce qui ne fit qu'y augmenter la confusion. Alexandre n'avoit, selon Arrien, qu'une armée de quarante mille hommes d'infanterie et sept mille de cavalerie, à opposer à toute cette multitude armée (2). Mais il est assez

(1) Τῇ δ᾽ ὑστεραίᾳ, *Diod. Sic.*, L. XVII, § 55.

(2) *Arrian.*, L. III, C. XII.

évident, par le dénombrement et l'emploi des différens corps des troupes macédoniennes, le jour de la bataille, que cet historien s'est trompé dans son calcul (1). Peut-être que l'ayant exprimé en lettres numériques, il s'y sera d'abord glissé quelque altération et qu'ensuite ses copistes auront été par-là induits en erreur, lorsqu'ils se seront déterminés à les rendre par des noms de nombre. Il est encore possible que ces noms aient été changés par quelque méprise. Quoi qu'il en soit, les autres historiens ne nous fournissent aucun moyen de rectifier ici le calcul fautif d'Arrien.

Les dispositions d'Alexandre parurent d'abord n'avoir pour but que de se mettre sur la défensive; mais elles tendoient réellement à faciliter les mouvemens et le choc de sa phalange et de ses escadrons d'élite dont il espéroit tout le succès de cette journée. Il s'approcha ensuite des hauteurs et de l'aile gauche de l'armée ennemie, contre laquelle il vouloit diriger ses premiers efforts. Pour l'en empêcher, Darius ordonna aux Scythes et aux Bactriens de tourner les Macédoniens. Le combat s'engagea entre eux avec vivacité, et ce ne fut qu'en les poussant insensiblement et gagnant pied à pied le terrain, que les Macédoniens parvinrent à défaire ces deux corps de cavalerie. Les escadrons perses qui étoient mêlés avec l'infanterie, étant brusquement sortis de la ligne pour voler à leur secours, laissèrent un grand vide dont Alexandre profita, en les attaquant de front et par le flanc; ils furent mis en déroute, et la confusion se répandit aussitôt parmi la multitude. Alors tout fut culbuté ou prit la fuite, et Darius se laissant lui-même entraîner, tourna honteusement le dos. Au centre, les Grecs mercenaires tenoient encore ferme; une partie de la

(1) *Guischard*, Mém. milit., T. 1, p. 268.

droite s'ébranloit pour attaquer Parménion, et la cavalerie arménienne poussoit avec vigueur celle des Thessaliens. Les Peltastes prirent en flanc les mercenaires, et la phalange, débarrassée de la multitude qui obstruoit le terrain, alloit rompre la ligne entière de l'armée perse, lorsqu'un événement singulier parut un moment changer la face du combat. Alexandre s'étant jeté sur le derrière des ennemis, et la nouvelle de la déroute de leur gauche y étant arrivée, la consternation devint générale: les Perses voyant alors que leur retraite étoit coupée, cherchèrent à se sauver à travers la phalange, qui s'ouvrit et les laissa passer. Ils se portèrent sur le derrière de l'aile gauche, commandée par Parménion, qui avoit déjà sur les bras la cavalerie arménienne et une partie de l'infanterie ennemie. Le danger étoit pour lui imminent, et il n'auroit pu y échapper si les Perses ne se fussent pas amusés à piller le camp macédonien. A l'instant Parménion détacha quelques troupes de sa seconde ligne qui dissipèrent ces pillards, et fit avancer un nouveau corps contre la cavalerie arménienne, qui prit enfin le parti de s'enfuir. Dès-lors la victoire ne fut plus incertaine, et se déclara pour Alexandre. Ce prince ayant appris la position fâcheuse où Parménion venoit de se trouver, étoit accouru pour le dégager; mais il ne rencontra plus sur son chemin qu'une foule prodigieuse de cavalerie et d'infanterie qui ne pensoit qu'à se dérober à la poursuite des Macédoniens et des Thessaliens. Dans ce moment, la crainte et le désespoir d'être coupés dans leur retraite agissant à la fois sur eux, ils assaillent à l'improviste et avec impétuosité Alexandre, qui perdit dans cette rencontre une soixantaine des siens, et se vit forcé à donner issue à ce torrent d'hommes (1). Ainsi se termina une des plus

(1) *Arrian.*, L. III, C. XIII, XIV et XV. Voyez *Guischard*, Mém. milit., T. I, C. XV, et *Maiseroy*, Cours de Tactique, T. I, p. 224 et suiv.

mémorables batailles dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. Les seuls détails exacts qu'on en puisse lire, se trouvent dans Arrien, qui les a tirés des mémoires de Ptolémée et d'Aristobule : Plutarque, qui avoit sous les yeux ces deux ouvrages, paroît les avoir entièrement négligés.

Cet historien, moins exact que savant, et passionné pour les anecdotes de tout genre, s'amuse à décrire l'armure d'Alexandre. Son casque de fer plus brillant que le pur argent, étoit, selon lui, l'ouvrage de Théophile; son épée très-légère et d'une trempe admirable, lui avoit été donnée par le roi de Citium; sa cotte d'armes, présent magnifique de la ville de Rhodes, étoit de la fabrique de l'ancien Hélicon (1). Il semble que Plutarque avoit quelque envie d'imiter Homère dans sa description des armes d'Achille. Suivant le même historien, lorsqu'Alexandre rangeoit ses troupes en bataille, il montoit un cheval particulier, dans l'intention de ménager Bucéphale, déjà fort vieux, et dont il ne se servoit plus qu'au moment de l'action. Tantôt il nous représente ce prince demandant à Jupiter que, s'il est véritablement son père, il daigne être propice à la cause des Grecs; tantôt il nous montre le devin Aristandre, vêtu d'une robe blanche, avec une couronne d'or sur la tête, marchant à côté d'Alexandre, et lui faisant apercevoir un aigle qui plane sur sa tête, en signe d'une protection spéciale de Jupiter; autre idée puisée dans Homère. A peine le combat est-il commencé que la phalange s'agite, comme les flots courroucés, et déploie sa cavalerie sur l'ennemi qui ne l'attend pas, et s'enfuit. Les plus courageux et les plus fidèles des Perses se font tuer devant le char de Darius. Ils tombent les uns sur les autres, entraînent l'ennemi dans leur chute, et s'entrelacent

(1) Hélicon et Acésas son père, de Cypre, étoient des ouvriers habiles et célèbres dans la fabrique des draps de diverses couleurs. *Athen.*, L. II, p. 48.

avec les chevaux. Par-là ils défendent l'approche de ce char. Déjà il n'est plus possible de le faire tourner ni avancer, les roues étant engagées dans un tas de cadavres. D'ailleurs, les chevaux embarrassés et presque couverts par ces corps morts, se cabrent, et ne veulent plus obéir à la main de leur conducteur. Darius abandonne son char et ses armes; alors montant sur une jument qui venoit de mettre bas, il prend la fuite. Tous ces détails ne conviennent pas à l'histoire, et n'appartiennent qu'à la poësie. On s'aperçoit bien que l'auteur a encore essayé d'imiter Homère, surtout dans le combat des Grecs et des Troyens auprès du corps de Patrocle. Après avoir parlé du danger que Parménion courut dans cette journée, Plutarque prétend qu'on accusa ce général d'avoir manqué d'activité et d'énergie, soit à cause de sa vieillesse, qui le rendoit moins entreprenant, soit par envie, comme dit Callisthène, à l'égard d'Alexandre dont il ne pouvoit plus supporter l'orgueil et le pouvoir excessif (1). Cette accusation de Callisthène est une calomnie inventée pour plaire à Alexandre, et le justifier, en quelque sorte, du meurtre de Parménion. Le combat auprès du char de Darius n'est pas plus vrai que la retraite ordonnée par Alexandre, lorsque Parménion l'eut informé, pour la seconde fois, du péril qu'il couroit. C'est encore un trait lancé contre ce vieux général, et il part de la même main. Enfin, tout ce morceau sur la bataille d'Arbèle est tiré mot à mot de l'histoire de Callisthène qui s'y trouve cité deux fois, et démontre encore que le jugement porté sur son ouvrage par Polybe et quelques auteurs anciens, est très-bien fondé.

Diodore de Sicile et Quinte-Curce s'accordent au fond, dans le récit de cette bataille, que Clitarque paroît leur avoir fourni.

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 49 et 50.

L'un et l'autre sont également confus et ignorans dans la tactique. Mais le second y donne un nouvel essor à son imagination, et s'arrête sur tous les détails qui peuvent la faire briller, aux dépens même de l'exactitude historique ; et pour se mettre à son aise, il nous dit que la fortune paroissoit s'être plu à rassembler en un jour des événemens qui auroient pu remplir un siècle entier. Sans parler ici de sa description fautive et presque ridicule des chars armés de faux (1), et de son exagération sur les dangers que courut Alexandre, auquel il fait jouer le rôle de soldat ou de simple capitaine (2), rappelons-en quelques traits sur la déroute des Perses. Après avoir dit qu'ils fuyoient pêle-mêle, les uns armés et les autres sans armes, sains et blessés, il ajoute que « bientôt la terreur étouffant » la pitié, on abandonnoit ceux qui ne pouvoient suivre, en » poussant des gémissemens réciproques. Les blessés et les gens » accablés de fatigues, étoient surtout tourmentés par une soif » brûlante; et ventre à terre, près des ruisseaux, ils en ava» loient l'eau à longs traits. Après avoir étanché avidement » leur soif, dans cette eau trouble, le limon leur gonfloit aussi» tôt les entrailles, et leurs membres, perdant leur ressort, » tomboient dans l'engourdissement; lorsque l'ennemi surve» nant les ranimoit par de nouvelles blessures (3) ». Quel abus du genre descriptif, surtout dans l'histoire ! Mais il est poussé jusqu'au ridicule dans la fuite de Darius. « Le vainqueur pres» soit de très-près les fuyards; mais un nuage de poussière » qui s'élevoit jusqu'aux cieux, ôtoit l'usage des yeux ; aussi » erroit-on presque dans les ténèbres, et on ne se rallioit qu'au » son d'une voix connue, et qui servoit de signal. On enten-

(1) Vid. *Joan. Schœffer*, de re vehicul., L. II, C. XV, *Joan. Cleric.* Ars critic., T. II, p. 455, etc.

(2) *Mascardi*, della arte historic., Trall. V, C. III, p. 525.

(3) *Quint. Curt.*, L. IV, C. XVI.

» doit seulement le bruit des rênes, avec lesquelles étoient frap-» pés de temps en temps les chevaux qui traînoient le char » (de Darius). A ce seul indice on put reconnoître les ves-» tiges du fuyard (1) ».

Malgré les vicissitudes de cette journée, et les longs efforts que les Macédoniens y firent pour s'assurer de la victoire, ils ne perdirent, suivant Quinte-Curce, que trois cents hommes (2), ou cinq cents au rapport de Diodore (3). Arrien réduit toute la perte d'Alexandre à cent hommes et à mille chevaux qui périrent de fatigue, ou de leurs blessures. Il fait monter celle des Perses à trente myriades ou trois cent mille hommes tués et à beaucoup plus de prisonniers, à tous les éléphans et aux chars qui n'avoient pas été brisés (4). Le calcul de Dexippe est moins exagéré; il n'évaluoit cette perte qu'à cent trente mille tués (5), et Diodore seulement à quatre-vingt-dix mille (6). Zosime, pour se débarrasser de pareils calculs, dit que toute l'armée fut presque détruite (7). Quinte-Curce est sans doute ici le plus modéré dans les siens; il ne fait mention que de quarante mille hommes tués du côté des Perses (8). Tels sont cependant les tristes et affreux calculs qui remplissent les annales de tous les peuples. On diroit que le livre de l'histoire est une espèce de cénotaphe, sur lequel se trouve froidément inscrit le nombre immense d'hommes, tour à tour

(1) *Hærebat in tergis fugientium victor: sed prospectum oculorum nubes pulveris, quæ ad cœlum ferebatur, abstulerat. Ergo haud secus quam in tenebris errabant; ad sonitum notæ vocis, ut signum, subinde coeuntes. Exaudiebantur tantum strepitus habenarum, quibus equi currum* (Darii) *trahentes identidem verberabantur; hæc sola fugientis vestigia excepta sunt.* L. IV, C. XV. J'ai tâché de rendre littéralement ce passage.

(2) *Quint. Curt.*, L. IV, C. XVI.

(3) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 61.

(4) *Arrian.*, L. III, C. XV. Son éditeur, M. Schmieder, voudroit le corriger ici au moyen de Diodore (not., p. 182). Mais ces deux écrivains n'avoient pas puisé dans la même source.

(5) *Dexipp.* ap. *Cedren.*, T. I, p. 125.

(6) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 61.

(7) *Zosim.*, L. I, C. IV.

(8) *Quint. Curt.*, L. IV, C. XVI.

bourreaux et victimes, immolés à l'ambition de ceux qui les gouvernent. Au reste, on doit en général peu compter sur tous ces calculs de morts, dans une bataille. Le vainqueur et le vaincu ont également intérêt à tromper ou à être trompés. Leur est-il même possible de connoître toujours la vérité? Quinte-Curce mérite toutefois quelque éloge pour avoir été le moins exagéré dans la perte que les Perses firent à la célèbre journée d'Arbèle; mais dans les autres détails, il est plein d'hyperboles; il ne sait jamais éviter les redondances, et veut toujours paroître bel esprit. Qu'il nous soit permis d'en citer encore deux exemples.

Parménion ayant été d'avis qu'on tombât inopinément et de nuit sur les Perses, Alexandre lui dit: qu'il ne vouloit pas dérober la victoire, mais la remporter à la clarté du jour et sans stratagème (1). Ces paroles sont paraphrasées par Quinte-Curce: « La ruse que vous me proposez, fait-il répondre à » Alexandre, ne convient qu'à de misérables brigands, ou à » des voleurs dont l'unique métier est de tromper. Non, je » ne souffrirai point que l'absence de Darius, ou l'embarras » d'un défilé, ou une surprise de nuit vienne ternir ma gloire. » Il est plus sûr d'attaquer en plein jour, et j'aime mieux avoir » à me plaindre de ma fortune qu'à rougir de ma victoire. » Ajoutez à cela que les barbares sont sur leurs gardes, car j'ai » été informé qu'il est même impossible de les surprendre, » parce qu'ils sont continuellement en armes. Préparez-vous » donc au combat (2)». Arrien remarque seulement que les paroles d'Alexandre sont d'autant plus judicieuses que les attaques à l'improviste, pendant la nuit, trompent quelquefois l'attente des plus braves, et tournent à l'avantage des lâches,

(1) *Arrian.*, L. III, C. X.

(2) *Quint. Curt.*, L. IV, C. XIII.

par

par des accidens qu'on ne sauroit prévoir. Conséquemment, l'entreprise proposée par Parménion eût-elle réussi (1), Darius, vaincu dans les ténèbres, n'auroit pu se convaincre, par ses propres yeux, qu'il commandoit à des hommes aussi lâches que lui. Et si, déchus de leur espoir, les Macédoniens avoient eu le dessous, tout le pays d'alentour, favorable au prince perse, se seroit déclaré aussitôt contre eux. D'ailleurs, leurs ennemis connoissoient parfaitement le local, tandis qu'ils ne s'en étoient eux-mêmes formés aucune idée, d'après leur propre expérience. Les Macédoniens avoient encore un grand nombre de prisonniers qui seroient tombés sur eux, soit qu'ils eussent reçu un échec, soit qu'ils eussent remporté une victoire complète (2). On pardonne sans peine à Arrien ces réflexions, qui naissent naturellement de son sujet et me paroissent dignes d'un général sage et expérimenté. Au contraire, le discours que Quinte-Curce prête à Alexandre est plein de choses superflues, et ne fait point sentir la justesse des paroles de ce prince.

Avant la bataille, Alexandre rassemble les chefs de son armée, leur rappelle en peu de mots leurs anciens exploits, et les exhorte à faire leur devoir (3). Tout ce qu'Arrien met à cette occasion importante dans la bouche de son héros, seroit assez convenable, si on pouvoit se persuader facilement qu'il eût tenu un pareil discours. Quinte-Curce ne donne, pour ainsi dire, que l'extrait ou le cannevas de celui qu'il prête à Alexandre. Cette espèce de harangue indirecte met l'auteur plus à son aise ; et Quinte-Curce en profite pour imaginer de belles phrases et des traits dignes de lui. Par exemple, il nous

(1) Cela est d'autant plus probable que les armées perses étoient très-faciles à surprendre, suivant Xénophon qui en donne la raison ; *de Exped. Cyri*, L. III, C. XXII.

(2) *Arrian.*, L. III, C. X.

(3) *Ibid.*, C. IX.

dit que les Scythes et les Caduséens n'étoient point connus, et que par cette raison même ils ne méritoient pas de l'être; que des hommes courageux n'étoient jamais inconnus, mais que des lâches, tirés de leurs tanières, n'apportoient au combat que leurs noms (1), etc. Il passe ensuite à Darius, qu'il nous représente élevé sur un char, encourageant des yeux et du geste les troupes qui étoient à sa portée, et lui fait prononcer un très-long discours. « Osez vaincre, y dit Darius à ses sol- » dats, et méprisez la renommée, arme bien foible contre des » gens courageux. Ce que vous avez redouté jusqu'ici comme » acte de valeur, n'est que témérité; et semblable aux ani- » maux qui ont perdu leur aiguillon, cette témérité s'engour- » dit, après avoir jeté son premier feu (2) ». De pareils traits ne conviennent point au caractère de Darius qui paroît, dans tout ce discours, plutôt s'escrimer dans l'école d'un rhéteur, que parler devant ses troupes avec la dignité de son rang et la précision qu'exigeoient les circonstances où il se trouvoit.

(1) *Quint. Curt.*, L. IV, C. XIV.

(2) Le judicieux Michaëlis s'élève avec raison contre les abus de ces longues harangues, prononcées au moment du combat. « Quelle ne doit pas être, dit-il, l'in- » certitude de l'histoire, si l'historien, par » le génie de sa langue, est forcé à faire » le rôle de faux témoin! encore vau- » droit-il mieux que l'on mît ces discours » de parade en vers, comme le font quel- » quefois les Arabes : car il faudroit être » en effet fou décidé pour imaginer que » le héros, au plus fort de la mêlée, ait » composé sur le champ et récité une lon- » gue tirade de vers, que ceux qui étoient » autour de lui eussent retenue mot à mot. » Ces sortes de fous sont rares, et l'on n'en » trouve que parmi les savans. » De l'influence des opinions sur le langage, etc., tr. fr., p. 131, 132.

TROISIÈME SECTION.

Du récit des Historiens d'Alexandre, depuis la bataille d'Arbèle jusqu'à la mort de ce Prince.

Semblable au feu qui dévore une vaste forêt, l'ambition des conquérans ne s'arrête que faute d'aliment, et après avoir tout consumé (1). Celle d'Alexandre, malgré tous ses succès, ne pouvoit être satisfaite; il vouloit embraser le monde entier, et aller de victoire en victoire jusqu'aux rivages de l'Océan Indien. Sans doute, la politique connoît toute l'importance de cette vérité, que pour assurer ses conquêtes dans un pays il faut les étendre aussi loin que le pays même, ce qui produit les grandes révolutions; mais n'y a-t-il pas de la démence à s'élancer fort au delà des limites d'un empire qu'on vient de soumettre, uniquement pour renverser des trônes et acquérir par-là une gloire vaine et inutile. Voilà néanmoins ce que fit Alexandre; modèle des princes ambitieux, durant toute son expédition contre la Perse, il ne paroît plus qu'un fou dans celle des Indes. « C'est pourtant toujours un héros de roman, » qui ne se tire d'affaire qu'à force d'héroïsme (2). » Le bonheur

(1) *Ac veluti immissi diversis partibus ignes*
Arentem in silvam et virgulta sonantia Lauro;
Aut ubi decursu rapido de montibus altis
Dant sonitum spumosi amnes, et in æquora currunt,
Quisque suum populatus iter :......
Æn., L. XII, v. 521-25.
Ces belles images, trop fortes pour Turnus et Ænée, sont appliquées avec raison par Montaigne à Alexandre et à César. L. II, C. XXXVI.

(2) *Nivernois*, Réflex. sur Alex., Mélang. de littér., T. I, p. 303.

qui l'accompagna presque partout, ne sauroit justifier sa conduite. Il finît par corrompre ses mœurs et changer son caractère; et le vainqueur des nations de l'Orient fut vaincu lui-même par leurs vices.

Après la bataille d'Arbèle, Alexandre s'empressa de récompenser ses officiers et de combler de biens ses amis. Il voulut que tous les Grecs participassent à son bonheur, et ordonna que toutes les tyrannies qui s'étoient élevées chez eux fussent abolies, et que chaque ville se gouvernât par ses propres lois (1). Mais Antipater et Olympias n'exécutoient pas ses ordres à la lettre. Ils maintinrent encore quelques tyrans (2), et il paroît qu'à cette époque il y en avoit un assez grand nombre dans le Péloponnèse. La confiscation des biens, le partage des terres, l'extinction des dettes, les bannissemens fréquens, enfin l'affranchissement des esclaves n'avoient pas encore cessé dans plusieurs républiques (3). C'étoit le fruit ordinaire des dissentions domestiques que les Macédoniens croyoient avoir intérêt d'entretenir. Agis profita de cet état de choses pour animer contre eux les Lacédémoniens, ses compatriotes. Il avoit reçu de l'argent de Darius (4), pris à sa solde huit mille mercenaires, échappés de la bataille d'Issus (5), et formé une armée de vingt mille fantassins et de onze mille cavaliers. La Grèce entière couroit aux armes, lorsqu'Antipater se hâta d'arrêter un mouvement si dangereux. Il partit de Thrace; et ayant ras-

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 50.

(2) *Memnon,* de Heracl. Pont. Tyrannis, C. v, ap. *Phot.*, Cod. ccxx.

(3) *Pseudo-Demosth.* Orat. de Fœder. cum Alex., T. I, ed. Reiske, p. 215. Il paroît que ce discours fut prononcé peu avant le siége d'Halicarnasse, puisqu'il y est question de Ténédos, comme étant au pouvoir d'Alexandre. Or, Pharnabaze ayant succédé à Memnon dans le commandement des Perses, dans l'Asie mineure, s'étoit alors emparé de l'île de Ténédos (*Arrian.*, L. II, C. III), qui ne rentra sous la domination macédonienne qu'au temps de l'entrée d'Alexandre en Egypte. *Arrian.*, L. III, C. II.

(4) *Arrian.*, L. II, C. III.

(5) *Quint. Curt.*, L. IV, C. I.

semblé quarante mille hommes (1), il s'avança pour dégager Mégalopolis que les Lacédémoniens assiégeoient. L'action s'engagea près de cette ville, et Agis fut blessé à mort. Malgré cet accident, le combat ne se ralentit point, et Antipater n'auroit pas remporté la victoire, sans la défection des alliés de Lacédémone (2). Diodore de Sicile fait monter, avec assez de vraisemblance, la perte de ces derniers à cinq mille trois cents hommes, et celle des Macédoniens à trois mille cinq cents (3). Cette bataille coûta, selon Quinte-Curce, cinq mille trois cent soixante hommes aux vaincus, et seulement trois cents aux vainqueurs, mais presqu'aucun soldat ne retourna au camp sans quelque blessure (4). Quelle exagération ! D'ailleurs, on reconnoît sans peine le système de cet historien, qui veut toujours diminuer en toute rencontre la perte des Macédoniens. Il prétend que plus Antipater se voyoit favorisé de la fortune, plus il craignoit l'envie, sentant bien que ce succès étoit trop grand pour un lieutenant d'Alexandre. « Ce prince, » ajoute-t-il, avoit désiré que ses ennemis fussent vaincus, » mais non par Antipater ; il ne pouvoit même s'en taire, re- » gardant comme une perte pour sa gloire, tout ce qui con- » tribuoit à celle d'autrui (5) ». N'est-ce pas prêter à Antipater et à Alexandre des sentimens qu'ils n'ont peut-être jamais eus.

(1) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 62.
(2) *Id.*, L. XVII, § 63.
(3) *Ibidem.*
(4) *Cecidere Lacedæmoniorum* V *millia et* CCCLX ; *ex Macedonibus non amplius* CCC ; *ceterum vix quisquam saucius revertit in castra.* Quint. Curt., L. VI, C. I. Un manuscrit de Constance portoit le nombre des morts parmi les Lacédémoniens à dix mille, et à cinq mille celui des Macédoniens. Le P. Le Tellier a mis dans le texte, *tria millia*, au lieu de trois cents, p. 221 de son édition, sans y être autorisé par aucun manuscrit. Mais Raderus, le meilleur commentateur de Quinte-Curce, après avoir très-bien fait sentir la force des mots, *non* ou *haud amplius*, défend la leçon ordinaire. Celle du manuscrit dont Vasquez de Lucène s'est servi, est peut-être la bonne. Selon sa traduction, « illec cheurent trois mille cinq Lacedemons, et de Macedons ung pou plus de » mille. »
(5) *Quint. Curt.*, L. IV, C. I.

A cette époque surtout, le héros macédonien n'étoit pas susceptible de jalousie. Au comble de la gloire, les succès de ses généraux lui paroissoient très-petits en comparaison des siens : c'est pourquoi il dit à ses amis, en parlant de la victoire d'Antipater : « Quand nous vainquions ici Darius, il y avoit un » combat de souris en Arcadie (1). » Les Athéniens ne prirent pas le parti d'Agis ; ils avoient envoyé, après la prise de Tyr, sur le Paralus (2), deux députés à Alexandre qui leur accorda tout ce qu'ils lui demandèrent, même la liberté de leurs concitoyens, pris au combat du Granique (3). Lorsqu'il se fut rendu maître de Suse, il leur renvoya encore les statues d'Harmodius et d'Aristogiton que Xerxès avoit emportées (4).

Alexandre ne s'empara de Suse, qu'après avoir fait son entrée à Babylone. Tous les trésors que les rois de Perse gardoient à Suse, lui ayant été livrés, il fit la guerre aux Uxiens et les subjugua (5). Ensuite il passa les Pyles Persides, et se rendit successivement maître de Pasargade et de Persépolis.

Quinte-Curce raconte que, lorsqu'il approchoit de cette ville, quatre mille Grecs, qui aux maux de la captivité joignoient celui d'avoir été honteusement mutilés, vinrent au-devant de ce prince. Emu par ce spectacle attendrissant, Alexandre leur donna le choix de demeurer dans le pays où ils étoient alors, ou de retourner dans leur patrie. Ces malheureux préférèrent de vivre loin des regards de leurs parens et de leurs conci-

(1) *Plut.* vit. Agesil., T. III, p. 384.

(2) Une des galères sacrées d'Athènes, vid. *Meurs.* Attic. Lect., L. II, C. VII.

(3) *Arrian.*, L. III, C. VI.

(4) *Ibid.*, C. XVI. Le témoignage d'Arrien est préférable à celui de Pausanias, qui fait renvoyer ces statues par Antiochus. Attic., C. VIII.

(5) *Arrian.*, L. III, C. XVII. Dans le Ms. non collationné de la Bibliothèque nationale, N°. 1683, toute la guerre des Uxiens manque ; et c'est d'une manière propre à induire en erreur : au lieu de *ἐμβάλλει εἰς τὴν Οὐξίων γῆν*, on lit : *ὡς ἐπὶ Πέρσας* ; ensuite la narration continue comme au Chapitre XVIII.

toyens (1). Le même historien ne manque pas, selon son usage, de faire prononcer de belles harangues à ces captifs infortunés, dont le nombre est réduit à huit cents par Diodore et Justin (2). Arrien n'en fait aucune mention ; et son silence doit faire révoquer en doute cet excès de barbarie.

Dans le séjour qu'Alexandre fit à Persépolis, il passa des jours entiers dans les plaisirs de la table avec des courtisanes. Une d'entre elles, selon Quinte-Curce, Thaïs, excita dans un de ces festins ce prince à brûler le palais des rois de Perse, en lui disant que les Grecs attendoient cette satisfaction pour toutes les villes que les barbares avoient détruites et les temples qu'ils avoient brûlés. Les convives dans l'ivresse applaudirent à ce discours, et Alexandre lui-même s'écria : « Que ne » vengeons-nous donc la Grèce, et que n'apporte-t-on des flam» beaux ! » Il mit le premier le feu au palais, et tous les autres imitèrent son exemple. L'incendie gagna de toutes parts ; et on ne trouveroit aucun vestige de Persépolis, ajoute Quinte-Curce, si l'Araxe ne servoit de renseignement. Il passoit à vingt stades de cette ville (3). Cet historien a donné une signification trop étendue aux termes de l'auteur que Diodore et lui ont copié. Il disoit simplement, comme le texte de Diodore le prouve, que les environs du palais furent brûlés (4). Arrien, après avoir rapporté que les palais des Perses furent incendiés, contre l'avis de Parménion qui vouloit les conserver (5),

(1) *Quint. Curt.*, L. v, C. v.

(2) *Diod. Sic.*, § 69. *Justin.*, L. xi, C. iv.

(3) *Quint. Curt.*, L. v, C. vii. Pline adopte cette erreur. ... *Ad Persepolin caput regni, dirutum ab Alexandro.* L. vi, C. xxvi. Il l'a puisée dans Clitarque, cité parmi les auteurs d'où les matériaux de ce livre sont tirés.

(4) .. *Ταχὺ πᾶς ὁ περὶ τὰ βασίλεια τόπος κατεφλέχθη. Diod. Sic.*, L. xvii, § 72.

(5) *Τὰ βασίλεια δὲ Περσικὰ ἐνέπρησε, Παρμενίωνος σώζειν συμβουλεύοντος*.... L. iii, C. xix. Il doit y avoir une lacune dans le texte d'Arrien, immédiatement avant cette phrase, qui n'est point liée avec ce qui la précède. Si cela n'est pas, Arrien a confondu Pasargade avec Persépolis,

blâme cette action et réfute les raisons frivoles dont on s'étoit servi pour la justifier, en la mettant sur le compte d'Alexandre. Il a adopté, sur cet incendie, le récit de Clitarque (1), amplifié par Quinte-Curce. Plutarque a suivi Aristobule, lorsqu'il nous assure que non-seulement il n'y eut que le palais des rois exposé à la fureur des flammes; mais encore qu'il n'y en eut qu'une partie de brûlée. Alexandre étant bientôt revenu de ce délire bachique, ordonna, comme tout le monde en convient, qu'on éteignît le feu (2). Les ruines de ce fameux palais subsistent encore; d'ailleurs, une masse de pierres d'une grosseur prodigieuse et qui étoient d'une dureté à toute épreuve (3), ne pouvoit être tellement dévorée par les flammes qu'il n'en restât aucuns vestiges (4) : et le feu dut nécessairement s'éteindre, lorsqu'il eut consumé la partie de ce palais qui étoit construite en bois de cèdre (5). Mais pour disculper entièrement Alexandre de l'incendie de Persépolis, il faut démontrer que cette ville a existé encore plusieurs siècles après la mort de ce prince.

Diodore parle d'un sacrifice que Peuceste, satrape de Perse,

ou a mis dans la première ville le palais des rois, qui se trouvoit dans la dernière.

(1) ... Περὶ ἧς (Θαΐδος) φησὶ Κλείταρχος ὡς αἰτίας γενομένης τοῦ ἐμπρησθῆναι τὰ ἐν Περσεπόλει βασίλεια. *Athen.*, L. XIII, p. 576. Strabon paroît encore avoir suivi Clitarque, L. XV, p. 502.

(2) Ὅτι δ' ἂν μετενόησεν ταχὺ καὶ κατασβέσαι προσέταξεν, ὁμολογεῖται. *Plut.*, p. 55.

(3) *Le Bruyn*, Voyag., T. IV, C. LII.

(4) « Malgré l'autorité, dit un voyageur anglais, des différens historiens qui » racontent ce fait (l'incendie du palais), » nous sommes fort éloignés d'y ajouter » foi, après un minutieux et mûr examen » des ruines aujourd'hui subsistantes, puisque, dans leur état actuel, tout le feu » qu'on pourroit y introduire ne feroit jamais la plus légère impression sur ces » masses énormes et indestructibles. Telle » fut l'idée que je conçus à la seule inspection des lieux, et que je vis partager » par M. Jones, à qui je la communiquai. » Il pensa, comme moi, que rien n'étoit » plus absurde que d'attribuer la destruction de cet édifice aux ravages du feu. » *William Francklin*, Voyage du Bengale à Chyraz, publié à Londres en 1790, et traduit en français par M. Langlès, T. II, p. 80, 81.

(5) *Multa cedro ædificata erat regia : quæ celeriter igne concepto, late fudit incendium*. Quint. Curt., L. V, C. VII.

fit aux mânes de Philippe et d'Alexandre, dans la ville de Persépolis, quelque temps après la mort de ce dernier prince (1). Antiochus-Epiphane, suivant le livre des Maccabées, voulut piller un temple fameux par ses richesses dans la même ville; mais il fut repoussé par la multitude, et obligé de prendre la fuite (2); ce qui prouve l'opulence et la grande population de Persépolis vers l'an 164 avant Jésus-Christ, temps où se rapporte cette expédition. Ptolémée l'astronome, qui vivoit sous Marc-Aurèle, met Persépolis au nombre des villes principales (3) de la Perse. Ammien-Marcellin parle de cette ville comme existante encore avec éclat, sous le règne de Julien (4). Enfin sa destruction ne peut être rapportée qu'aux premiers temps du mahométisme (5). On m'objectera peut-être que Persépolis aura été rétablie immédiatement après sa destruction par Alexandre. Mais le sacrifice de Peuceste est trop voisin de ce temps-là pour que cette ville ait pu renaître de ses cendres dans un si court espace. Au surplus, Alexandre séjourna à Persépolis, au retour de son expédition des Indes (6). Ce

(1) *Diod. Sic.*, L. XIX, § 22.

(2) *Macc.*, L. II, C. IX, v. II.

(3) *Ptolem.* Geogr., L. VI, C. IV.

(4) *Amm. Marcell.*, L. XXIII, C. IX.

(5) Les Orientaux connoissent Persépolis sous le nom d'Istakhar, et son palais sous celui de *Tchehel-minar*, ou des 40 colonnes. Cette ville fut saccagée à deux reprises, et entièrement détruite sous le khalifat d'Ali (*Kiâtib-Tchéléby*, ou le Géogr. Turc, imp. à Constantinople en 1736, trad. fr. manuscr. à la Bibl. nat., p. 488. Voyez le passage en entier rapporté par M. Langlès, Mém. sur Persépolis, à la suite de sa traduction du voyage de *Will. Francklin*). Les débris de Persépolis servirent à bâtir, dans son voisinage, Chyraz, la 76ᵉ. année de l'hégire, 695 de Jésus-Christ. *Le Bruyn*, Voyage, T. IV, p. 301. *Pietro della Valle*, Voy., T. V, p. 312. *Figueroa*, Ambass., p. 144, etc. Voyez la planche XIX représentant les ruines de Persépolis, à la page 99 du Tome II du Voyage de Niébuhr en Arabie et autres lieux.

(6) Après avoir parlé du tombeau de Cyrus à Pasargade, et de la torture à laquelle Alexandre fit appliquer les Mages, gardiens de ce monument, pour savoir qui l'avoit violé, Arrien ajoute : « ce prince » partit ensuite pour le palais des rois de » Perse, qu'il avoit auparavant brûlé; » action que je n'ai pas loué en la racon» tant. » L. VI, C. XXX. On accusa Orxines d'avoir expolié les tombeaux des rois à Pasargade, et d'y avoir commis beaucoup

retour est de l'an 326, et l'incendie, de l'an 330 avant J.-C.; quatre années auroient-elles donc suffi à l'entier rétablissement d'une ville telle que Persépolis?

De cette ville, Alexandre alla à Ecbatane, où Darius s'étoit d'abord réfugié; mais ce malheureux prince apprenant que son ennemi s'avançoit, quitta cette ville avec une si grande précipitation, qu'il en étoit déjà à cinq journées, lorsque la nouvelle de sa fuite fut portée à Alexandre, qui étoit en ce moment éloigné de trois journées d'Ecbatane. Darius n'avoit alors avec lui, selon Arrien, que six mille hommes d'infanterie et trois mille chevaux (1). Diodore lui donne en tout trente mille hommes (2), et Quinte-Curce trente mille fantassins, quatre mille frondeurs ou tireurs d'arc, et trois mille trois cents cavaliers (3). Le calcul de ces deux derniers écrivains me paroît trop fort, une pareille armée ne pouvant que retarder la marche de Darius et le faire tomber plutôt entre les mains d'Alexandre.

Les Macédoniens passent les Pyles caspiennes et poursuivent Darius fugitif. Ils apprennent bientôt que Bessus et ses complices avoient chargé de fers cet infortuné monarque, et que peu de temps après ils l'avoient assassiné. Les historiens d'Alexandre, et principalement Quinte-Curce, ont fait tous leurs efforts pour rendre les circonstances de la mort de Darius

de vexations; en conséquence, Alexandre le destitua et mit à sa place de satrape, en Perse, Peuceste, le seul Macédonien qui eut pris le costume des Mèdes et la langue des Perses. Dans le chapitre suivant, le premier du VIIe. livre, Arrien commence en ces termes: lorsqu'Alexandre fut arrivé à Pasargade et à Persépolis. Ὡς δὲ Πασαργάδας τε καὶ ἐς Περσέπολιν ἀφίκετο Ἀλέξανδρος, etc... Il prit l'envie de descendre par l'Euphrate et le Tigre jusqu'à la mer, etc. C'est la seule fois qu'on trouve le nom de Persépolis dans le texte d'Arrien, qui avoit nécessairement parlé de cette ville à l'époque de l'incendie de son palais; il y a donc une lacune en cet endroit, comme je l'ai déjà remarqué.

(1) *Arrian.*, L. III, C. XIX.

(2) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 73.

(3) *Quint. Curt.*, L. V, C. VIII.

aussi pathétiques qu'intéressantes. Plutarque et Justin mettent dans la bouche de ce prince, à l'agonie, un discours, dans lequel il adresse des vœux au ciel pour son vainqueur (1). Diodore loue la bravoure de Darius (2), et Quinte-Curce, son caractère plein de douceur (3). Arrien nous le représente comme un homme lâche et imprudent à la guerre, mais qui ne laissoit commettre aucune injustice. L'Athénien Charidème, qu'il condamna à mort pour lui avoir dit la vérité (4), est cependant une tache à sa mémoire. D'ailleurs, nous convenons avec Arrien que le règne de Darius fut une suite d'événemens malheureux. Ce monarque mourut à l'âge de cinquante ans. On l'ensevelit, par ordre d'Alexandre, dans le tombeau des rois de Perse (5).

La vengeance qu'Alexandre tira de la mort de son ennemi, mérite des éloges. Mais en punissant le crime il ne faut jamais être cruel ; et le supplice du plus grand scélérat ne doit pas coûter des larmes à l'humanité (6). Selon Plutarque, le traître Bessus qui, après avoir jeté dans les fers et assassiné son maître Darius, s'étoit mis lui-même la couronne sur la tête, fut écartelé entre deux arbres, par ordre d'Alexandre (7). Arrien assure que ce prince lui fit couper le nez et les oreilles, et l'envoya à Ecbatane pour y être jugé dans une assemblée de Mèdes et de Perses (8). Diodore et Quinte-Curce disent que Bessus fut livré à Oxathres, frère de Darius ; mais ils ne s'accordent pas entièrement sur le supplice de ce traître. Au rapport du premier, il n'y eut ni tourmens ni outrages que Bessus n'éprouvât. Ensuite son corps fut haché en petits morceaux qu'on dissémi-

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 61. *Justin.*, L. XI, C. XV.
(2) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 6.
(3) *Quint. Curt.*, L. V, C. X.
(4) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 30. *Quint. Curt.*, L. III, C. II.
(5) *Arrian.*, L. III, C. XXII.
(6) ... *Maximè abominanda sit sævitia, quod excedit fines, primùm solitos, deinde humanos.* Senec. de Clem., L. I, C. XXV.
(7) *Plut.* vit. Alex., p. 61.
(8) *Arrian.*, L. IV, C. VII.

na avec des frondes (1). Quinte-Curce prétend que, conduit à Ecbatane, il fut condamné à être mis en croix et percé à coups de flèches, après qu'on lui eut coupé le nez et les oreilles (2). Il est probable que Bessus ayant été jugé par un conseil composé de Mèdes et de Perses, ceux-ci le mirent entre les mains d'Oxathres, qui exerça sur lui tous ces genres de cruautés; la plupart étoient usités chez les nations de l'Orient, aux yeux desquels la perte seule de la vie fut toujours une punition légère. Le récit de Plutarque ne pouvant se concilier avec celui des autres écrivains, doit être rejeté, non comme peu honorable pour Alexandre, mais parce qu'il a été puisé dans une mauvaise source. A l'occasion du supplice de Bessus, Arrien blâme la mutilation qu'on fit éprouver à ce satrape, comme un usage des barbares, et s'élève avec force contre le changement qu'Alexandre se permit alors dans ses mœurs.

Les mercenaires grecs furent d'autant plus fidèles à Darius, qu'ils avoient combattu pour lui contre leurs compatriotes, et qu'ils craignoient le ressentiment d'Alexandre. Après la mort de Darius, ils suivirent encore, au nombre de quinze cents, Artabaze qui, s'étant rendu lui-même, les obligea de se livrer à la merci du vainqueur. Alexandre, selon Diodore et Quinte-Curce, les distribua dans les différens corps de son armée (3). Arrien assure au contraire que ces mercenaires furent réunis sous les ordres d'Andronique, qui les avoit engagés à chercher leur salut dans la clémence de ce prince (4). Ce petit nombre de soldats avoit survécu à l'empire des Perses pour lequel ils avoient combattu avec valeur aux journées du Granique, d'Issus et d'Arbèle. La plus grande partie de leurs compa-

(1) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 83.
(2) *Quint. Curt.*, L. VII, C. V et X.
(3) *Diod. Sic.*, § 76. *Quint. Curt.*, L. VI, C. V.
(4) *Arrian.*, L. III, C. XXIII-XXIV.

gnons d'armes étoit tombée sous le fer de l'ennemi, et les autres avoient été faits prisonniers. Qui peut donc engager Pausanias à mettre Léosthène dans la classe des bienfaiteurs de la Grèce, pour avoir embarqué, contre le gré d'Alexandre, cinquante mille Grecs qui servoient dans les armées de Darius, et les avoir ramenés dans leur patrie (1)? La Grèce n'auroit mis alors qu'avec peine sur pied une armée aussi nombreuse. A la vérité, Quinte-Curce fait dire par Matron, leur chef, à Darius, peu de temps avant sa mort, qu'ils étoient entrés cinquante mille à son service (2); mais il oublie qu'il n'en avoit porté la totalité qu'à quarante mille, même avant la bataille d'Issus (3). Le fait rapporté par le seul Pausanias n'est donc ni vrai ni vraisemblable, soit qu'on considère le nombre d'hommes auquel les mercenaires se trouvoient réduits, soit que l'on examine les obstacles qui s'opposoient à leur retour dans la Grèce.

Le parti que prit Alexandre en poursuivant Bessus, feroit honneur à sa pénétration, si l'on pouvoit ajouter foi au récit de Quinte-Curce. Les Macédoniens se prêtant avec répugnance, selon cet écrivain, aux volontés de leur roi, dont les projets ne leur offroient que des travaux toujours renaissans, ce prince fit brûler ses équipages et ceux de son armée (4). Plutarque rapporte aussi le même fait, mais il en recule l'époque jusqu'au commencement de l'expédition des Indes (5); Ptolémée et Aristobule n'en avoient point fait mention, puisqu'Arrien, qui s'est servi de leurs mémoires, supprime ce fait remarquable.

(1) *Pausan.* Arcad., C. II.

(2) *Quint. Curt.*, L. V, C. XI.

(3) *Id.*, L. III, C. IX. Il a tiré cela de Diodore ou plutôt de Clitarque, qui évalue au tiers de l'armée perse, composée de 100,000 hommes, les mercenaires grecs. *Diod. Sic.*, L. XVII, § 30.

(4) *Quint. Curt.*, L. VI, C. VI.

(5) *Plut.* vit. Alex., p. 67, 77.

Etant à la poursuite de Darius et de Bessus, le conquérant macédonien fit des marches si rapides qu'elles ont paru incroyables, et qu'on a accusé ses historiens d'exagération. Il faut donc entrer dans quelques discussions sur ces marches, dont la possibilité résulte de l'évaluation des mesures itinéraires qui ont été employées par les arpenteurs d'Alexandre. Les anciens se servoient de stades de différente grandeur. Plusieurs savans ont fait des recherches utiles pour en fixer la valeur (1). Guillaume de l'Isle est un des premiers qui s'en soit occupé, et qui ait entrepris de réduire celles dont les écrivains de la vie d'Alexandre se sont servi plus particulièrement. Rapportons un de ses calculs sur la distance d'Ecbatane et d'Aria. Suivant les astronomes orientaux, cette distance est de onze degrés et vingt minutes, qui sont égaux à huit degrés cinquante-sept minutes d'un grand cercle, la diminution des degrés de longitude du parallèle de ces deux villes calculées : ce qui est très-différent des mesures qui résultent de dix mille deux cent quatre-vingt-dix stades, qui feroient plus de quatorze degrés suivant la mesure d'Eratosthène, et plus de vingt suivant celle de Ptolémée. Cette seule différence doit nous persuader que les stades dont Alexandre se servit, étoient beaucoup plus petits que ceux des géographes postérieurs.

Le calcul qui résulte de la mesure de la terre, rapportée par Aristote dans son livre *de Cœlo*, fournit à Buache une preuve convaincante de cette diminution ; il réduit la distance de dix mille deux cent quatre-vingt-dix stades entre Ecbatane et Aria, à neuf degrés et seize minutes d'un grand cercle ; donc elle ne

(1) Voyez les Mém. de Guill. de l'Isle, Acad. des Sciences, 1714, p. 175. Essai sur les mesures itinéraires par M. de la Barre, second Mém., T. XIX, Acad. des Inscr. Observ. sur ces mêmes mesures par Gibert, T. XIX. Le Traité des mesures itinéraires par M. d'Anville, et les recherches du savant Gosselin sur la géographie systématique et positive des Anciens, etc.

diffère des observations astronomiques que de dix-neuf minutes, ou de trois cent cinquante stades qu'on peut déduire pour la courbure des chemins (1).

M. d'Anville nous a donné de nouvelles lumières sur les marches de l'armée d'Alexandre, en fixant le stade dont se servoient les arpenteurs de ce prince à cinquante ou cinquante-une toises (2); ce qui fait disparoître toutes les difficultés. Cette évaluation n'est pas purement hypothétique, puisqu'elle résulte de la mesure de la terre, rapportée par Aristote (3); fruit d'une des plus grandes opérations qui aient été faites : ce stade astronomique ne peut donc être regardé comme une conjecture des géographes.

Cinq cents cavaliers, chacun d'eux ayant un soldat en croupe, parcoururent un espace de quatre cents stades, suivant Arrien, dans une partie d'un jour et une nuit entière (4). En employant le stade pythique de cent vingt-cinq toises, ce détachement de cavalerie auroit fait vingt lieues, chacune évaluée à deux mille cinq cents toises; ce qui est impossible : si, au contraire, on se sert du stade de cinquante-une toises, ou plutôt de cinquante, pour éviter les fractions, cette marche se trouve réduite à huit lieues et devient très-vraisemblable.

Les Macédoniens, en suivant Satibarzanes dans sa retraite, firent en deux jours six cents stades (5), évalués par le calcul

(1) *Buache*, Rech. Géogr. sur l'étendue de l'Empire d'Alexandre, Acad. des Sciences, 1731, p. 117, 118, 120, 121.

(2) M. d'Anville réduit le stade employé par les Historiens d'Alexandre, à 50 toises 2 pieds 5 pouces. Mes. itin., p. 84.

(3) Cette mesure supposoit la circonférence de la terre de 400,000 stades (*Aristot.* de Cœlo, L. II, C. XIV); ce qui, divisé par 360, donne pour chaque degré IIII stades et un 9e., en comptant le degré du grand cercle de 57,060 toises, dans l'hypothèse de la terre sphérique, adeptée par les anciens astronomes. La valeur du stade répondra donc à 51 toises $\frac{114}{1000}$, ou 51 toises un pouce et quelques lignes.

(4) *Arrian.*, L. III, C. XXI. *Ælian.* Var. Hist., L. X, C. IV. *Id.*

(5) *Arrian.*, L. III, C. XXV.

ordinaire à trente lieues; ils en auroient donc fait quinze par jour, au lieu de six que donne le petit stade. Alexandre marchant à Maracanda, pour en chasser Spitamène, parcourut quinze cents stades en trois jours (1). Le stade pythique fournit une évaluation de soixante-quinze lieues, qui se trouvent reduites à trente par le stade de cinquante toises. On pourroit citer un plus grand nombre d'exemples pareils; mais il me suffit de remarquer que beaucoup d'erreurs doivent s'être glissées dans le texte des anciens écrivains qui ont parlé des marches d'Alexandre, surtout à cause de l'affinité de plusieurs noms de nombres (2).

La comparaison des marches du jeune Cyrus et des Dix-mille, exactement décrites par Xénophon, avec celles de l'armée d'Alexandre, démontrera encore la possibilité de ces dernières. Les troupes du jeune Cyrus marchant à Cunaxa, faisoient ordinairement cinq parasanges par campement, et quelquefois davantage; par exemple, lorsqu'elles traversèrent la Lydie pour arriver au fleuve Mæandre, elles firent trois campemens et vingt-deux parasanges (3), c'est-à-dire, sept parasanges et plus d'un tiers par campement. Ces troupes partant d'Iconium, ville de Phrygie, firent encore trente parasanges en cinq marches ou campemens (4); dirigeant leur route à la gauche de l'Euphrate, cinq campemens et trente-cinq parasanges (5). On doit nécessairement observer que les troupes perses de Cyrus étoient composées en grande partie d'infan-

(1) *Arrian.*, L. IV, C. VI.

(2) Par exemple, Alexandre, retournant des Pyles susides après la défaite d'Ariobarzanes, fit, selon Diodore de Sicile, 300 stades de chemin, *σταδίους τριακοσίους* (L. XVII, § 68). Il faut nécessairement changer le second mot en *τριάκοντα*, trente; Quinte-Curce (L. V, C. III) et Polyen (L. IV, C. III), qui parlent de cette marche, la réduisent à ce dernier nombre de stades.

(3) *Xenoph.* Exp. Cyri, L. I, C. V.

(4) *Ibid.*, C. VII.

(5) *Ibid.*, C. XXX, XXXI.

terie

terie pesamment armée, et avoient de nombreux équipages qui retardoient beaucoup leur marche.

Celles des Dix-mille, après la bataille de Cunaxa, ne furent pas moins accélérées. Quelquefois elles sont plus courtes à cause de la difficulté des chemins. On en trouve cependant de très-longues, comme celle du pays des Taoques, qui est de trente parasanges, en cinq campemens (1); et la marche à travers celui des Chalybes, qui harceloient continuellement les Grecs, est encore de cinquante parasanges, en sept campemens (2).

Xénophon, selon M. d'Anville, emploie des parasanges évaluées chacune à deux mille deux cent soixante-huit toises (3) qui, fraction retranchée, donnent quarante-cinq stades par parasange. Les Dix-mille auront donc fait par campement deux cent vingt-six, deux cent soixante-douze, trois cent dix-sept, et jusqu'à trois cent soixante-dix stades; et leurs marches égalent conséquemment les plus longues de l'armée d'Alexandre.

Les Dix-mille ont redoublé plusieurs fois leurs marches, ou fait consécutivement différens *stathmes*, ou campemens, sans séjourner. Les Macédoniens les ont imités en cela, lorsque les circonstances l'exigeoient; par exemple, Ptolémée étant à la poursuite de Bessus, fit dans quatre jours dix campemens (4), sans doute en marchant jour et nuit. Il est difficile d'évaluer ces *stathmes* ou *mansions*, parce qu'ils ont varié suivant les temps et les pays. Ceux dont parle Hérodote, dans l'Asie (5),

(1) *Xenoph.* Exped. Cyri, L. IV, C. XXXV.

(2) *Id.*, C. XXXIX. M. Larcher ayant trouvé la lettre numérique μ, dans un Ms., a traduit *quarante* (T. I, p. 323), à cause de l'invraisemblance de pareilles marches, par des chemins aussi difficiles. Mais la nécessité fait tout surmonter; d'ailleurs ce savant avoue que les autres Mss. qu'il a consultés portent πεντήκοντα, conformément à toutes les éditions.

(3) Traité des Mes. itinér., p. 95.

(4) ... Ἐν ἡμέραις τέσσαρσι, σταθμοὺς δέκα, *Arrian.*, L. III, C. XXIX.

(5) *Herod.*, L. V, § 52.

peuvent être estimés à cinq lieues de deux mille cinq cents toises. Sous l'empire des Parthes, les stathmes n'ayant jamais été déterminés, ont été depuis six jusqu'à neuf lieues (1); mais, quoi qu'il en soit de ces évaluations, il n'en résulte pas moins que la possibilité des marches forcées d'Alexandre est hors de doute, soit qu'on admette la réduction du stade à cinquante ou cinquante-une toises, soit qu'on compare ces marches avec celles des Dix-mille avant et après la bataille de Cunaxa. Ajoutons que les marches d'Alexandre sont d'autant plus certaines, qu'elles avoient été exactement mesurées sur les lieux par Diognète et Béton, arpenteurs de ce prince (2), et décrites dans un ouvrage particulier, dont Strabon, Pline et Arrien ont fait un fréquent usage.

Parmi les différens exercices auxquels se livroient les Grecs, la course avoit le premier rang, et on ne peut disconvenir que rien n'étoit plus capable d'accoutumer les soldats aux marches les plus forcées. Ceux d'Alexandre s'y étoient tous adonnés dans leur première jeunesse (3), et le disputoient, sinon en force, du moins en agilité aux soldats romains, qui faisoient en six à sept heures jusqu'à vingt-quatre milles, c'est-à-dire, huit fortes lieues, seulement par forme d'exercice (4). Il n'est donc pas étonnant que ces derniers fissent aussi des marches très-rapides. Les exemples en sont très-nombreux; nous en cite-

(1) *Isidor.* Charac. Mans. Parth. in Geogr. min., T. II, p. 6 et 7.

(2) *Athen.*, L. X, p. 442. *Casaub.* Animadv., p. 737. *Plin.*, L. VIII, C. XIII.

(3) Ce prince avoit même à ses gages les plus habiles coureurs de la Grèce, entre autres Philonide, qui alloit de Sicyone à Elis en neuf heures de jour. Cet espace étoit pourtant de 1200 stades olympiques. *Plin.*, L. II, C. LXIII.

(4) *Veget.* de re milit., L. I, C. XI. Cet auteur dit, en huit heures solsticiales, qui valent six heures un quart équinoxiales. Les légionnaires en faisoient même plus, lorsqu'ils hâtoient fort leur marche, *pleno vel concitato gradu*. Voyez M. *Le Beau*, Mém. sur les exercices de la légion, Acad. des Inscr., T. XXXV, p. 246.

rons un, il regarde le plus grand de leurs capitaines. Dans la guerre des Gaules, César étant sorti de son camp, devant Gergovia, à la tête de quatre légions et de toute sa cavalerie vers minuit, se rendit à l'armée des Eduens, éloignée de cette ville de vingt-cinq mille pas; et après un repos de trois heures, il ramena ses troupes à leur premier camp, où elles étoient de retour avant le lever du soleil (1). Ainsi il parcourut, en sept heures au plus (2), l'espace de cinquante milles romains, égaux à seize lieues de vingt-cinq au degré. Les Parthes, au moyen de leur cavalerie, firent également des marches ou plutôt des courses très-surprenantes (3).

Enfin, soit que l'on veuille réfléchir sur plusieurs marches forcées que nos armées ont faites en différentes occasions, et qui sont trop connues pour être rapportées ici; soit que l'on jette un coup d'œil sur les incursions rapides de Genghizkan, de Tamerlan, etc., on se convaincra de la possibilité des plus longues marches d'Alexandre, et tout le merveilleux qu'on y a d'abord trouvé, disparoîtra. « Ce n'est donc pas entendre » assez bien le pyrrhonisme, comme le dit un judicieux écri- » vain (4), que de douter des faits extraordinaires, il faut » aller jusqu'à douter qu'ils soient aussi extraordinaires qu'ils » le paroissent. » D'ailleurs, la célébrité d'Alexandre étoit telle qu'en lisant son histoire, « vous croyez voir l'empire de l'uni- » vers, plutôt le prix de la course, comme dans les jeux de la » Grèce, que le prix de la victoire (5).

Alexandre ayant porté ses armes au delà du Jaxarte, défit

(1) *Jul. Cæs.* de Bello gallico, L. VII, C. XXXIV, XXXV, XXXVI.

(2) Le siége de Gergovia ne peut être placé avant la fin du mois de février.

(3) Bardanes fit, en deux jours seulement, 3000 stades, *biduo tria millia stadiorum invadit.* Tacit. Annal., L. XI, C. VIII.

(4) *Fontenelle*, Hist. de l'Acad. des Sciences, année 1714, p. 83.

(5) *Montesquieu*, Esprit des Lois, L. X, C. XIV.

les Scythes qui, avant d'en venir aux mains, lui envoyèrent des députés. Quinte-Curce leur fait prononcer un discours, le plus beau de tous ceux qu'il a insérés dans son ouvrage. Je vais tâcher de le rendre en notre langue.

« Si les Dieux avoient voulu te donner un corps proportionné à l'ambition de ton ame, l'univers entier ne pourroit » te contenir; d'une main tu toucherois l'Orient, et de l'autre » l'Occident; et peu satisfait encore, tu voudrois savoir le » lieu où le soleil, divinité si puissante (1), va cacher l'éclat » de ses rayons. C'est ainsi que tu désires ce que tu ne peux » embrasser. De l'Europe tu passes en Asie; de l'Asie tu repasses en Europe; et si tu soumets tout le genre humain, » tu feras encore la guerre à la neige, aux rivières, aux forêts » et aux bêtes féroces. Ignores-tu donc que les grands arbres » sont long-temps à croître, et qu'un instant suffit pour les » déraciner? C'est une folie de songer à leurs fruits, sans en » mesurer la hauteur. En voulant parvenir à la cime, prends » garde de tomber avec les branches que tu auras saisies. Quelquefois le lion sert de pâture aux plus petits oiseaux, et la » rouille consume le fer. Rien de si fort qui n'ait à redouter » l'agent le plus foible.

» Qu'avons-nous à démêler avec toi? Jamais nous n'avons » mis le pied dans ton pays. N'est-il pas permis à des hommes » qui vivent dans de vastes forêts, d'ignorer qui tu es, et d'où » tu viens? Nous ne pouvons être esclaves; et nous n'ambitionnons pas de commander. Afin que tu connoisses la nation scythe, voilà les dons que le ciel nous a faits : une paire » de bœufs, une charrue, des flèches et une coupe (2). Nous » en faisons usage avec nos amis et contre nos ennemis. Nous

(1) *Tanti numinis*, qu'un Ms. change simplement en *solis*; Nicol. Heinsius vouloit lire *tanti luminis*.

(2) Vid. *Herodot.*, L. IV, § 5.

» donnons à nos amis le fruit du travail de nos bœufs, et la » coupe nous sert à faire avec eux des libations aux dieux. De » loin nous frappons nos ennemis avec la flèche, et de près, » avec la lance. C'est ainsi que nous avons vaincu le roi de » Syrie, ensuite celui des Perses et des Mèdes, et que le chemin » nous a été ouvert jusqu'en Egypte. Et toi, qui fais gloire de » venir à la poursuite des brigands, tu es le brigand de toutes » les nations où tu as pénétré. Tu as pris la Lydie, tu as envahi » la Syrie; tu es maître de la Perse; tu as subjugué la Bac- » triane; tu menaces les Indiens; et aujourd'hui tes mains in- » satiables (1) et cupides s'étendent déjà sur nos troupeaux. » Qu'as-tu besoin de richesses qui ne font que t'affamer? Tu es » le premier de tous qui se soit procuré la faim par la satiété, » de manière que tu désires plus vivement à mesure que tu » possèdes davantage. Ne te rappelles-tu pas depuis combien » de temps tu es arrêté devant Bactres? Pendant que tu sou- » mets les Bactriens, les Sogdiens commencent à se soulever, » et de tes victoires naît toujours la guerre. Quand tu serois le » plus brave et le plus puissant des hommes, sache qu'aucun » peuple n'aime une domination étrangère. Passe aujourd'hui » le Tanaïs, et tu verras quelle étendue de pays occupent les » Scythes; néanmoins tu ne pourras jamais les atteindre. Notre » pauvreté sera plus agile que ton armée, qui traîne après elle » les dépouilles de tant de nations; et lorsque tu nous croiras » bien loin, tu nous trouveras dans ton camp; c'est avec la » même vîtesse que nous poursuivons et que nous fuyons.

» J'entends dire que les solitudes des Scythes ont passé, chez » les Grecs, en plaisanterie proverbiale (2); mais nous préfé- » rons ces déserts incultes, aux villes et aux campagnes les plus

(1) On lit dans quelques éditions, *instabiles* pour *insatiabiles*; l'un et l'autre forment un bon sens.

(2) Vid. *Erasm.* Adag., Chil. III, § 5.

» opulentes. Ainsi, tiens bien ta fortune à deux mains; elle » glisse facilement; et on ne peut la retenir malgré elle. [La » suite te fera voir, mieux que le présent, combien ce conseil » est salutaire.] Mets donc un frein à ta prospérité, il te sera » plus aisé de la diriger. On dit, parmi nous, que la fortune » est sans pieds, et qu'elle n'a que des mains et des ailes; quand » elle tend les mains, elle ne se laisse pas, en même temps, » prendre les ailes (1). Enfin, si tu es un dieu, ton devoir est de » faire du bien aux hommes, et non de ravir leurs propriétés. » Si, au contraire, tu n'es qu'un homme, pense sans cesse à ce » que tu es; car il y a de la folie à t'occuper de choses pour les- » quelles tu t'oublies toi-même. Tu pourras trouver de fidèles » amis en ceux que tu n'attaqueras point; l'amitié la plus solide » est entre les égaux; et nous regardons comme tels les hommes » qui n'ont pas fait entre eux l'essai de leurs propres forces. Ne » compte jamais sur l'affection de ceux que tu auras vaincus; » entre le maître et l'esclave point d'amitié : au sein même de » la paix, on conserve les droits acquis par la guerre. Ne crois » pas que les Scythes jurent l'amitié; le respect pour leur pa- » role, voilà leur serment : cette précaution est digne des Grecs » qui signent des traités et prennent les dieux à témoin. C'est » dans la bonne foi même que nous mettons la religion. Qui ne » respecte pas les hommes, trompe les dieux; et tu n'as pas be- » soin d'un ami dont l'attachement te seroit suspect. Au reste, » nous t'offrons d'être les gardiens de l'Asie et de l'Europe.

(1) « Tiens ta fortune aux mains pres- » sées, car elle est glissante et ne peut es- » tre tenue malgré elle. Si tu veulx suyuir » sain conseil cest que le temps present » le monstre pour le mieulx. Metz frain a » la felicite, plus legierement la gouver- » neras. Nos gens dient fortune estre sans » pieds et quelle n'a que mains et plumes. » Et puis que tu en tiens les mains prens » aussi les plumes si tu peulx, etc. » Vasquez de Lucène a traduit ce morceau d'après son manuscrit, qui offroit, dans la dernière phrase, une leçon dont le sens est assez remarquable. Au reste, d'anciens éditeurs ont eu raison, selon moi, de supprimer ces mots : *salubre concilium se-*

» Sans le Tanaïs, nous toucherions à la Bactriane. Au delà de
» ce fleuve, nous occupons tout jusqu'à la Thrace, qui confine,
» dit-on, à la Macédoine. Voisins de tes deux empires, exa-
» mine si tu veux que nous soyons tes amis ou tes ennemis (1)?

Si Quinte-Curce avoit abrégé cette harangue, les pensées en auroient eu plus de force, et les images plus d'expression : mais il n'a pu se résoudre à s'oublier l'espace de quelques lignes. Cependant le fond du discours est très-analogue au caractère des personnes qui l'ont prononcé ; et l'historien y a très-bien saisi le style sentencieux et figuré de l'éloquence propre aux nations sauvages. On n'a attaqué l'invraisemblance de ce discours (2), que faute d'avoir fait des réflexions que je ne crois pas ici déplacées.

Moins les peuples sont civilisés, plus leur langage est figuré; et quelquefois les métaphores sont plus hardies dans leur conversation, qu'elles ne le sont dans notre poësie épique. Leurs harangues doivent donc être remplies d'images et de mouvemens ; et en cela il y a beaucoup de rapport entre les Scythes et les Sauvages du nouveau monde. Presque toutes les pensées du discours des Scythes sont puisées dans la nature ; les comparaisons sont pour la plupart tirées des objets sensibles, tels qu'ils se présentent journellement aux yeux d'un peuple sauvage. Tantôt c'est le coucher du soleil, la chute d'un arbre, la rouille qui dévore le fer ; tantôt c'est la guerre déclarée aux bois, aux rivières ; enfin la crainte de gémir sous un joug étran-

quens quam præsens tempus ostendet melius.

(1) *Quint. Curt.*, L. VII, C. VIII. J'ai tâché de bien rendre le sens figuré de ce discours et de n'en dénaturer aucune métaphore. Vaugelas qui avoit travaillé, pendant tant d'années, à sa traduction de Quinte-Curce, n'a pas fait les mêmes efforts, ou du moins il n'a pas réussi à rendre exactement les expressions de cet historien.

(2) *Mascardi*, dell art. hist., Trat. II, C. III. *Jean Rooke*, Trad. anglaise d'Arrien, not., T. I, p. 220. *Joan. Cleric.* Ars crit, T. I, p. 326, etc.

ger et de voir pénétrer dans leurs forêts un ennemi de leur repos. Cette crainte étoit le principal motif qui les animoit; et elle donne encore l'impulsion à l'éloquence des sauvages de l'Amérique septentrionale, quant il s'agit d'écarter quelque orage qui menace leur liberté et leurs mœurs (1).

Avouons pourtant qu'on peut reprocher avec assez de fondement à Quinte-Curce, de s'être exprimé quelquefois avec trop de délicatesse et de philosophie. L'idée de la pauvreté plus agile que l'armée macédonienne, me paroît peu convenable; car, au delà de leurs premiers besoins, les sauvages ne connoissent ni pauvreté ni richesse. Cette exhortation à mettre un frein à son propre bonheur, pour en être plus aisément le maître, est encore une pensée trop philosophique, et digne du portique. Mais la moins convenable, selon moi, est celle de la fortune sans pieds et avec des ailes, etc. Les Scythes, au moins

(1) Pour achever la justification de Quinte-Curce, on pourroit rapporter plusieurs harangues de sauvages; mais forcé de nous resserrer, nous ne transcrirons qu'une portion du discours d'un Onéida, lorsqu'on mit en délibération, chez cette nation iroquoise, s'il falloit cultiver la terre. L'orateur observe d'abord que ceux qui se livrent à ce travail, passent trop de temps sur la peau d'ours de leurs femmes; ensuite il dit : « En vivant comme les » blancs, nous cesserons d'être ce que nous » sommes, les enfans de notre dieu qui » nous a fait chasseurs et guerriers. Nous » penserons, nous agirons comme eux; et » comme eux nous deviendrons menteurs, » fourbes, dépendans, attachés au sol que » nous cultiverons, enchaînés par des lois, » gouvernés par des papiers et des écri- » tures de mensonge ». Après avoir parlé du trop grand attachement à la vie, des peines et des inquiétudes attachées à l'état social, de l'oubli de l'hospitalité, de l'amour de l'argent, etc., qu'entraîneroient cette culture et la civilisation qui en seroit la suite nécessaire, il continue en ces termes : « Ce ne sera donc plus la force, » le courage, l'adresse et la patience » qui décideront de la réputation d'un » homme? Non, ce sera l'argent et la » chaudière pleine. Un guerrier, dans les » veines duquel circule le sang d'un véri- » table Onéida, pourroit-il, voudroit-il » jamais, parce que le malheur auroit » frappé à sa porte, servir un riche pol- » tron? Non, pas plus que l'aigle des » montagnes ne serviroit le timide et lâ- » che aigle pêcheur; pas plus que le fier » vautour serviroit le ramier fugitif : au » lieu de ployer comme le roseau du » rivage, il résisteroit comme le chêne » des montagnes, ou, comme les abeilles, » il iroit dans les grandes forêts chercher » l'indépendance et la liberté. Si jamais » je perds ma volonté, et que je sois » obligé d'obéir à celle d'un autre, parce

ceux

ceux dont parle ici Quinte-Curce, n'étoient pas pleins de toutes ces idées immorales sur la fortune, que les poëtes grecs avoient imaginées. Les sauvages septentrionaux de l'ancien continent devoient ressembler, autant par leur doctrine que par leurs mœurs, à ceux du nouveau. Or cette doctrine, plus sentimentale que rationnelle chez ces derniers, ne consiste que dans la croyance d'un Etre suprême dont les volontés sont aussi immuables que toutes-puissantes (1). D'ailleurs, cette allégorie sur l'instabilité de la fortune est trop ingénieuse, et n'entre pas naturellement dans l'esprit d'un peuple pasteur, habitant les forêts et les déserts, qui n'éprouve point ces vicissitudes continuelles auxquelles sont exposées les sociétés agricoles ou commerçantes.

Quinte-Curce avoit prévu que l'on pourroit soupçonner sa fidélité. « Les Scythes, dit-il, n'ont pas, comme les autres bar-

» qu'il sera plus riche que moi, je le » *tomahawkerai* (*a*), j'enleverai sa chevelure, après avoir mis le feu à sa *wigwham* (cabane), car qui me méprise » est mon ennemi : je descendrai les rivières de l'ouest, et dirai aux chefs des » nations du Mississipi que les Onéidas » sont devenus, comme les blancs barbus, des *gratteurs* de terre et de vils » travailleurs à la journée. Oui! plutôt » que de me soumettre aux ordres d'un » maître et de devenir un malheureux » mercenaire, j'irai rejoindre mes braves » ancêtres. Qu'est-ce que la mort dont les » lâches sont si effrayés? Pour le chasseur, c'est le jour du repos; pour le » guerrier, celui de la paix éternelle; » pour les malheureux, le dernier terme » de leur misère, la confiance et la consolation de tous ceux qui souffrent et » pâtissent, l'asile d'où l'on peut braver » l'oppression et la tyrannie, etc. . . . . » (Voyage dans la haute Pensylvanie, etc., par un membre adoptif de la nation Onéida, M. de Crevecœur, T. 1, p. 121, 122). Comme Quinte-Curce, l'auteur me paroît quelquefois donner trop d'esprit aux sauvages; mais il conserve fidèlement les images et les pensées de leurs discours.

(*a*) C'est-à-dire, je l'assommerai avec mon casse-tête.

(1) Suivant les peuples de l'Amérique septentrionale, « c'est le *maître de la vie* » qui donne cette présence d'esprit qui » nous tire d'embarras, ou qui nous procure du soulagement. C'est au *maître de* » *la vie*, que le sauvage s'adresse même » pour les besoins journaliers. C'est à lui » qu'il rapporte ses victoires et ses succès; et lorsqu'il est vaincu et attaché au » poteau, il le remercie encore de lui donner le courage d'*ouvrir ses veines*. » (Voyag. chez différentes nations sauvages de l'Amérique septentrionale, par J. Long, tr. fr., p. 253). Voilà une idée bien claire de la providence spéciale.

» bares, l'esprit grossier et sans culture; on dit que, parmi » eux, quelques-uns s'appliquent à l'étude de la sagesse, au- » tant que le peuvent des gens toujours armés. Voici, suivant » la tradition, comme ils parlèrent au roi. Peut-être leur dis- » cours répugne à nos mœurs, parce que nous vivons dans » un siècle où les hommes ont l'esprit plus cultivé. Si l'élo- » quence des Scythes est méprisée, notre fidélité ne doit pas » l'être, puisque nous rapportons les choses sans altération, » et comme elles nous ont été transmises (1) ». Malgré cette protestation, il seroit difficile de ne point s'apercevoir des changemens que cet historien s'est plu à faire à ce discours, en lui prêtant des couleurs un peu étrangères, autant pour le rapprocher du goût de ses contemporains, que pour faire briller son esprit. Il semble prévenir ce dernier reproche lorsqu'il nous assure que les Scythes qui envoyèrent une députation à Alexandre, étoient plus policés et avoient l'esprit moins grossier que les autres barbares. Ils enlevoient pourtant la chevelure de leurs ennemis (2), comme le font encore les sauvages de l'Amérique septentrionale, et ce n'étoit pas la seule pratique qui les assimilât à ces peuples. D'ailleurs, on ne trouve pas une différence si grande qu'il le dit entre le goût de son siècle et celui des Scythes. Cet auteur n'avoit point assez réfléchi sur la nature des peuples sauvages, chez qui l'indigence même du langage et la simplicité de mœurs sont la source de l'éloquence. Quand les nations se civilisent, la nature se présente à elles sous une nouvelle face; leur esprit et leur cœur reçoivent d'autres impressions; il faut donc que leurs idées changent. Il est alors impossible que leur manière de voir et de s'exprimer n'éprouve pas un grand changement. Ainsi leurs

(1) *Quint. Curt.*, L. VII, C. VIII.

(2) *Herodot.*, L. IV, § 64.

discours ne peuvent porter tout à la fois l'empreinte du caractère distinctif d'un peuple sauvage et celle du goût d'une nation policée : Quinte-Curce ne sauroit échapper à cette contradiction.

Les Scythes dont parle cet historien, étoient au delà du Jaxarte, sur les bords duquel Cyrus avoit bâti Cyra, appelée par les écrivains grecs et latins Cyropolis (1). En considération de son fondateur, Alexandre vouloit épargner cette ville; mais s'étant défendue avec beaucoup d'opiniâtreté, et ayant été emportée d'assaut, on en massacra tous les habitans par ordre de ce prince, qui avoit été blessé dans une attaque. Tel est le récit d'Aristobule, adopté par Strabon (2) et par Quinte-Curce (3). Mais Arrien qui nous l'a conservé, rapporte en même temps l'opinion de Ptolémée. Celui-ci assuroit que ces mêmes habitans de Cyra furent faits prisonniers et bannis ensuite de toute la contrée (4). Quel moyen peut-il y avoir de concilier deux écrivains, témoins oculaires du même événement? Ce moyen ne pourroit se trouver que dans leurs propres récits. Malheureusement nous n'avons pas ceux d'Aristobule et de Ptolémée. Arrien fait bien sentir la différence de leurs opinions, mais il ne les discute point.

Cet historien passe sous silence le sac de la ville des Branchides dont les ancêtres avoient livré le temple d'Apollon Didyméen à Xerxès, qui les établit dans cette contrée éloignée. Alexandre mit leur sort à la décision des Milésiens qui étoient dans son armée; mais étant partagés d'opinion, il investit cette ville, la fit détruire jusqu'aux fondemens et arracher même les bois sacrés. Les malheureux habitans sans défense,

(1) *Strab.*, L. XI, p. 356. Elle porte le nom de *Cyreschata*, dans Ptolémée, Géogr., L. VII, C. XII.

(2) *Strab.*, L. XI, p. 356.

(3) *Quint. Curt.*, L. VII, C. VI.

(4) *Arrian.*, L. IV, C. III.

furent massacrés tous sans exception. Quinte-Curce qui entre dans ces détails, ajoute avec raison : « Si toutes ces horreurs » avoient été imaginées contre les auteurs de la trahison, cela » auroit été regardé comme une juste vengeance, et non » comme une cruauté; mais, en cette occasion, les descendans » furent punis pour leurs ancêtres : ils n'avoient jamais vu la » ville de Milet, ni été à portée de la livrer à Xerxès (1). » Ces réflexions honorent toujours l'écrivain qui les fait, et Quinte-Curce s'en permet plusieurs de ce genre. Mais il n'est pas le seul qui ait parlé du cruel traitement exercé par Alexandre envers les Branchides, dans la Sogdiane (2); et on ne peut guère le révoquer en doute. Il y a néanmoins une difficulté, qui naît du récit d'Hérodote; dans les détails qu'il donne sur la prise de Milet et le pillage de son temple, consacré à Apollon Didyméen, il assure que Darius envoya les captifs s'établir à Ampé sur la mer Erythrée, non loin de l'embouchure du Tigre (3). Mais peut-être que Darius, fils d'Hystape, et non Xerxès, comme le dit Quinte-Curce, évitant de réunir les Milésiens aux Branchides, à cause de la haine qu'on avoit pour ceux-ci, destina les premiers à habiter la Sogdiane, et les seconds le rivage de la mer Érythrée.

Les victoires d'Alexandre avoient rendu son nom célèbre dans tout l'orient. Thalestris, reine des Amazones, ayant envie de voir ce prince et d'en avoir un enfant, vint elle-même le trouver, accompagnée de trois cents de ses sujettes. Quinte-Curce et Justin fixent l'époque de son arrivée après la réduction de l'Hyrcanie (4). Le premier emprunte son récit de Cli-

(1) *Quint. Curt.*, L. VII, C. V.

(2) *Strab.*, L. XI, p. 356. *Plut.* de Sera num. vind. ed. Cl. *Wyttenbach*, p. 50. *Ælian.* Frag. de providentia, ap. *Suidam* in v. Βραγχίδαι, etc.

(3) *Herod.*, L. VI, § 19. Voy. Wesseling. not. p. 446, et celle de M. Larcher, T. IV de sa trad., p. 384.

(4) *Quint. Curt.*, L. VI, C. V. *Just.*, L. XII, C. III.

tarque (1) qu'il traduit ou embellit à sa manière; Diodore la fixe au retour d'un second voyage que fit Alexandre dans cette contrée (2); Plutarque, après le passage du Jaxarte (3), et Arrien en fait mention parmi les événemens qui suivirent l'expédition des Indes (4). Les trois premiers historiens que je viens de citer, regardent le voyage de Thalestris comme certain, et prêtent les mêmes motifs à cette reine.

Le nom des écrivains qui avoient adopté cette aventure, où la galanterie, selon eux, avoit beaucoup de part, nous a été conservé par Plutarque. Les principaux de ces écrivains étoient Clitarque, Onésicrite, Polycrite, Antigènes et Ister. Les plus judicieux, tels qu'Aristobule, Charès, Ptolémée, Anticlide, Philon de Thébes, Philippe l'Isangèle, Hécatée d'Erétrie, Philippe de Chalcis et Duris de Samos, la rejetoient comme une fable (5). Alexandre même, dans une lettre qu'il écrivit à Antipater, parloit de la proposition que lui avoit faite le roi des Scythes de lui donner sa fille en mariage; mais il ne disoit rien des Amazones ni de leur reine (6). Plutarque ajoute qu'Onésicrite, récitant un jour, devant le roi Lysimaque, le quatrième livre de son histoire où il faisoit mention de l'aventure de Thalestris, ce prince, en éclatant de rire, s'écria : où étois-je donc alors (7)!

Arrien assure encore que Ptolémée, Aristobule et les auteurs les plus dignes de foi, n'avoient point consigné dans leurs écrits ce singulier événement. Pour démontrer que les Amazones n'existoient plus au siècle d'Alexandre, il s'autorise du silence de Xénophon qui, dans son ouvrage sur la retraite des

(1) Κλείταρχος φησὶ τὴν Θαληστρίαν ἀπὸ Κασπίων πυλῶν, καὶ Θερμώδοντος ὁρμηθεῖσαν ἐλθεῖν πρὸς Ἀλέξανδρον. *Strab.*, L. XI, p. 348.

(2) *Diod.*, L. XVII, § 77.

(3) *Plut.* vit. Alex., p. 64.

(4) *Arrian.*, L. VII, C. XIII.

(5) ... Πλάσμα φασὶ γεγονέναι τοῦτο. *Plut.* vit. Alex., p. 63.

(6) *Ibid.*, p. 64.

(7) *Ibidem.*

Dix-mille, parle des habitans de la Colchide et des bords du Phase, sans nommer les Amazones, qu'on croyoit avoir fixé autrefois leur demeure dans cette contrée (1). Cet argument n'est que négatif, et conséquemment ne décide point la question qu'Arrien généralise. « Il me paroît invraisemblable, » dit-il, que cette nation de femmes ait jamais existé, puis- » qu'un grand nombre d'écrivains attestent qu'Hercule fit une » expédition contre elles, et qu'il enleva à Hippolyte, leur » reine, son baudrier qu'il emporta en Grèce. Ces écrivains » ajoutent que les Athéniens, sous la conduite de Thésée, » vainquirent les Amazones qui avoient fait une invasion en » Europe, et qu'ils les repoussèrent (2). » Fêtes, monumens, tout rappeloit à Athènes cette dernière tradition (3) qu'on ne peut entièrement rejeter. Peut-être étoient-ce seulement des femmes qui accompagnoient leurs maris, en habit militaire, ou y en avoit-il quelques-unes qui commandoient les troupes des barbares de l'Asie? Quoi qu'il en soit, Hippocrate ne paroît pas douter de l'existence des Amazones, mais il ne fait d'elles ni une nation ni une armée. Selon lui, elles étoient Sauromates, et habitoient autour des Palus-Méotides. « Ces » femmes, ajoute-t-il, montent à cheval, tirent de l'arc, lan- » cent le javelot de dessus le cheval, et se battent contre les » ennemis tant qu'elles sont filles. Elles ne se marient point, » si elles n'ont tué trois ennemis, et ne vont point habiter » avec leurs maris avant que d'avoir offert ce sacrifice prescrit » par la loi. Dès qu'une fille est mariée, elle cesse d'aller à » cheval, à moins qu'une expédition générale ne l'oblige à » marcher avec tout le corps de la nation (4) ». Rien n'est

(1) *Arrian.*, L. VII, C. XIII.
(2) *Arrian.*, L. VII, C. XIII.
(3) Voyez les notes de M. Larcher sur Hérodote, nouv. édit., T. VI, p. 108-9.
(4) *Hippocr.* de Aere et Loc., § 90, trad. de M. Coraï. Voy. sa note, T. II, p. 264-65.

incroyable dans ce récit, que l'obligation de tuer trois hommes avant de se marier; car il en auroit résulté qu'un grand nombre d'entre elles seroient restées filles, et que la nation, d'abord très-affoiblie, auroit fini par disparoître entièrement. Hippocrate prétend que les Amazones brûloient à leurs filles, dans l'enfance, la mamelle droite, au moyen d'une machine de fer fortement chauffée. Je crois que ce fait n'est pas plus vrai que la manière dont ces mêmes femmes estropioient leurs enfans mâles (1). Arrien se contente de rapporter, comme une chose peu certaine, qu'elles avoient une mamelle plus petite que l'autre (2). Strabon se débarrasse de toutes ces questions, en traitant de fable l'existence des Amazones (3); et quoique porté, comme stoïcien, à justifier en tout Homère, il réfute ce poëte sur le secours que les Troyens reçurent des Amazones (4). Suivant Strabon, on vouloit, de son temps, retrouver ces femmes guerrières chez les Gargaréens, peuple du Caucase (5). Les Tscherkesses, qui habitent le même pays, sont vraisemblablement leurs descendans, comme leur nom et encore plus leurs mœurs l'indiquent assez. Encore aujourd'hui, ils vivent séparés de leurs femmes, et la plupart laissent élever leurs enfans par des étrangers. Il ne seroit donc pas étonnant, comme le conjecture un célèbre voyageur, qu'on eût pris pour une nation particulière leurs femmes, qui restent seules sur les parties les plus élevées des montagnes, tandis qu'en certaines saisons les hommes mènent une vie de Nomades et de brigands, dans les plaines qui sont au pied du Caucase. On pourroit d'après celà croire, avec assez de fondement,

(1) *Hippocr.* de Articul., § 58.

(2) *Arrian.*, L. VII, C. XIII. Voyez la raison qu'en donne Samuel Petit, de Amazon., C. XXII. Quoique ce traité soit assez long, il ne renferme pas encore tout ce que les anciens ont dit sur les Amazones.

(3) *Strab.*, L. XI, p. 348.

(4) *Id.*, L. XII, p. 380.

(5) *Id.*, L. XI, p. 347.

que ces femmes, abandonnées à elles-mêmes, ont été forcées de pourvoir à leur propre défense, et que par là elles auront contracté l'esprit guerrier (1). On a prétendu que l'idée des Amazones n'est pas particulière à l'ancien monde, et qu'elle se trouve encore répandue dans une partie du nouveau (2). Mais quand même ces femmes eussent existé, on ne peut pas dire qu'elles aient fait une nation à part; peut-être quelques-unes auront vécu parmi les sauvages, où la dureté de leur condition les aura forcé à prendre, pendant un temps, un genre de vie qui devoit tant répugner à leur cœur. Ayant besoin d'apui, et créées pour aimer, des femmes se seroient-elles isolées totalement, et n'auroient-elles ambitionné que le nom d'*aiorpates*, ou tueuses d'hommes (3)? D'ailleurs, la nature ne leur a donné que le courage passif, source en elles d'actions héroïques, et bien préférable à cette valeur meurtrière, si féconde en crimes.

En regardant comme fabuleuse l'existence de la nation des Amazones, Strabon n'a point oublié l'ambassade de Thalestris, que les historiens d'Alexandre faisoient arriver des bords du Thermodon, jusqu'aux Pyles caspiennes, quoiqu'elles en fussent éloignées de plus de six mille stades. Il montre toute la fausseté et même l'invraisemblance de cette ambassade, imaginée

(1) *Pallas*, Nouv. Voy. dans les gouv. mérid. de l'Empire de Russie, tr. fr., T. II, p. 332, 333.

(2) *La Condamine*, Voy. dans l'intérieur de l'Amérique mérid., p. 111-12. « Toutes les preuves qu'il allègue, dit le » judicieux Fréret, se réduisent à des rap» ports de sauvages qui ne parlent que » par ouï-dire, et dont on connoissoit im» parfaitement la langue; en sorte qu'on » pouvoit s'assurer ni de s'en être fait en» tendre, ni de les avoir entendus: d'ail» leurs, comme les Européens établis » dans leur voisinage depuis plus de 250 » ans, les questionnent souvent sur les » Amazones, c'est peut-être de nous que » ces sauvages tiennent l'idée qu'ils pa» roissent avoir de ces femmes guerriè» res. » (Acad. des Inscr., T. XXI, p. 113). Fréret expose, dans ce mémoire, avec sa sagacité ordinaire, les doutes qu'on doit avoir sur l'existence des Amazones.

(3) *Herod.*, L. IV, § 110.

imaginée par Atropate. Ce satrape de la Haute-Médie envoya cent Amazones à Alexandre, qui leur ordonna de retourner dans leur pays et d'annoncer à leur reine qu'il iroit bientôt l'y trouver. Arrien, qui raconte ce fait (1), conjecture, avec beaucoup de vraisemblance, que ce fut Atropate qui fit venir quelques femmes barbares habillées en Amazones, sans doute pour amuser son maître; et c'est cette espèce de comédie qui aura donné lieu à l'épisode de Thalestris.

Passons maintenant à des scènes tragiques : la première de toutes est la mort de Philotas, suivie de celle de Parménion son père. Alexandre, qui venoit de soumettre l'Arie, étoit alors dans la Drangiane (2); il fut informé que Philotas avoit tenu des propos insolens contre lui, à table, et en présence d'une courtisane qui les rapporta. N'ayant pas la force de mépriser ces propos, il se trouva disposé à écouter des délateurs qui lui ouvrirent, dit Plutarque, les oreilles par leurs discours, et les remplirent de mille calomnies contre ce général (3). Ils instruisirent Alexandre d'un complot que l'amour avoit porté deux jeunes gens à tramer contre sa vie, et ils accusèrent Philotas de n'avoir pas révélé cette conspiration, quoiqu'il en eût connoissance. Tel fut le crime que le conquérant macédonien dénonça lui-même à ses soldats. Philotas tâcha de les émouvoir. « Les personnes condamnées, dit-il, ont coutume de faire pa-
» roître leurs parens devant vous. Je viens de perdre deux frè-
» res. Je ne puis vous montrer mon père, ni le rappeler à votre
» souvenir, puisqu'on l'accuse d'être mon complice. Chef d'une
» nombreuse famille, ce n'est pas assez pour toi, Parménion,

(1) *Arrian.*, L. VII, C. XIII.

(2) *Strab.*, L. XV, p. 498. *Arrian.*, L. III, C. XXVI.

(3) Τοιούτοις λόγοις ϗ ὑπονοίαις ἀναπετάσαντες τὰ ὦτα τῦ βασιλέως, ἐπῆγον ἤδη μυρίας κατὰ τῦ Φιλώτυ διαβολάς. *Plut.* vit. Alex., p. 68.

» d'être privé du fils aujourd'hui ton unique soutien, on veut » encore t'immoler sur le même bûcher! O le plus cher des » pères! tu meurs donc avec moi et pour moi; je t'arrache la » vie; j'éteins ta vieillesse. Ah! malheureux que je suis! pour» quoi m'avois-tu donné le jour, malgré les dieux? Etoit-ce pour » en recueillir des fruits si amers? Je suis enlevé dans la vi» gueur de mon âge, et un bourreau va t'ôter une vie que la » nature alloit te redemander, si la fortune eût voulu atten» dre (1). » Quinte-Curce fait ainsi parler Philotas dans un assez long discours; et cet endroit est non-seulement le plus pathétique, mais encore le plus adroit : les Macédoniens étant irrités contre l'accusé, il ne pouvoit les toucher qu'en leur parlant du sort de son père, aimé et respecté de toute l'armée. En général, l'écrivain latin répand beaucoup d'intérêt dans le récit de cette affaire. Peut-être ne met-il pas assez de dignité dans les paroles d'Alexandre; et Philotas, dans les siennes, semble quelquefois être un élève du portique, comme je l'ai déjà observé (2). D'ailleurs, Quinte-Curce abuse toujours de son esprit et ne sait jamais s'arrêter; il cherche moins à convaincre qu'à faire illusion; enfin, on découvre à peine la vérité dans son récit, qui est au fond le même que celui de Diodore de Sicile (3). L'un et l'autre, ainsi que Plutarque (4), disent que Philotas ayant persisté à ne rien avouer, fut appliqué à la torture. Le conseil en fut donné à Alexandre par Héphæstion, Cratère et Cœnus, ses favoris, jaloux du crédit de Parménion et de Philotas; et ils eurent la lâche cruauté d'être eux-mêmes témoins de cet horrible spectacle et d'y présider en quelque sorte. Alexandre se tint caché derrière une tapisserie, et ayant ouï les cris et les supplications de ce malheureux, il s'écria : « Quoi, Phi-

(1) *Quint. Curt.*, L. VI, C. X.
(2) Dans ma première section, p. 107.
(3) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 80.
(4) *Plut.* vit. Alex., p. 68.

» lotas, si lâche, si efféminé, tu avois un si grand dessein ». On lui prêtoit celui de se faire roi, à la place d'Alexandre. Rien de plus odieux qu'un pareil mot dans la bouche de ce prince; heureusement pour lui on peut le révoquer en doute, puisque Plutarque, en le rapportant, n'ose pas l'affirmer (1). Arrien passe sous silence cette torture et toutes les autres circonstances peu honorables à la mémoire de son héros. Il se contente d'invoquer en sa faveur le témoignage de Ptolémée, suivant lequel Philotas, après s'être d'abord justifié, fut ensuite convaincu, par des preuves non équivoques, d'avoir négligé de découvrir la conspiration à Alexandre, quoiqu'il entrât deux fois par jour dans sa tente (2). Tout se réduit, dans les autres historiens, à cette négligence, sans doute criminelle, mais que le prince lui avoit pardonnée; puisqu'en signe de réconciliation il lui avoit donné la main, et l'avoit admis à sa table; si l'on peut ajouter foi à ce que Quinte-Curce fait dire à Philotas (3). Justin est le seul qui attribue la mort de ce général et celle de Parménion, uniquement au courage d'avoir reproché à Alexandre son changement de mœurs (4). La conduite de Philotas montre combien ce motif est peu fondé; il s'étoit lui-même livré à un luxe désordonné; les soldats se plaignoient de son arrogance et de ses vexations, et il affectoit surtout les manières d'un souverain; c'est pourquoi Parménion lui dit un jour avec beaucoup de sagesse : *mon fils, fais-toi plus petit* (5). Enfin, Strabon assure qu'Alexandre ayant découvert le complot de Philotas, le fit mourir, et envoya à Ecbatane des personnes

(1) ... Καὶ φασὶν... *Plut.* vit. Alex., p. 68.

(2) *Arrian*, L. III, C. XXVI.

(3) *Hoc .... Alexander, remisisti; dextram tuam amplexus reconciliari pignus animi, convivio quoque interfui; si dedisti mihi, absolutus sum; si pepercisti, dimissus; vel judicium tuum serva*, L. VI, C. X.

(4) *Justin*, L. XII, C. V.

(5) *Plut.* vit. Alex., p. 66.

pour se défaire de Parménion, comme complice de son fils (1). Mais il faudroit avoir l'ouvrage que Strabon avoit fait sur Alexandre, pour savoir ce qui résultoit de son récit, concernant cette affaire. Sans de pareils secours on ne trouve point la vérité, et on flotte sans cesse, pour ainsi dire, entre les opinions diverses.

Dans le discours que Quinte-Curce fait prononcer à Alexandre, ce prince accuse Parménion d'être le complice de son fils. Philotas n'en convient que dans les douleurs de la torture; et pour donner quelque poids à ce faux aveu, il découvre les projets criminels d'un certain Hégelochus (2), dont Diodore, Plutarque et Arrien ne disent pas un seul mot. Le premier de ces historiens rapporte que Philotas et tous ses complices, parmi lesquels se trouvoit Parménion, furent condamnés à mort par les Macédoniens (3). Mais on ne voit nulle part que ce vieux général ait été réellement mis en cause et ensuite jugé. Alexandre le sacrifia à ses soupçons, en se débarrassant de lui, avant qu'il eût connoissance du supplice de son fils. Parménion étoit à Ecbatane; il avoit des troupes et de l'argent. On ne pouvoit arriver trop tôt pour prévenir des desseins qu'une grande injustice fait toujours craindre. Aussi fit-on faire une extrême diligence à deux Arabes montés sur des dromadaires. Ils ne mirent, au moyen de ces animaux, que onze jours pour faire une route de quarante-cinq stades (4).

(1) ... *Φιλώταν ἀνεῖλε (Ἀλέξανδρος) τὸν Παρμενίωνος υἱὸν, φωράσας ἐπιβουλήν· ἔπεμψε δὲ καὶ εἰς Ἐκβάτανα τοὺς καὶ τὸν πατέρα αὐτοῦ ἀνελοῦντας, ὡς κοινωνὸν τῆς ἐπιβουλῆς. Strab.*, L. XV, p. 498. Selon moi, le mot *φωράσας* mérite d'être remarqué; il signifie qu'Alexandre avoit pris sur le fait Philotas.

(2) *Quint. Curt.*, L. VI, C. XI.

(3) *Πολλῶν δὲ ῥηθέντων λόγων, οἱ Μακεδόνες κατέγνωσαν τοῦ Φιλώτου καὶ τῶν καταιτιαθέντων θάνατον· ἐν οἷς ὑπῆρχε Παρμενίων*, etc... *Diod. Sic.*, L. XVII, § 80. Vraisemblablement cet historien ayant trouvé dans Clitarque tous les discours, prononcés de part et d'autre, les aura supprimés; au contraire, Quinte-Curce s'en sera servi au gré de son imagination.

(4) *Strab.*, L. XV, p. 498.

Polydamas les accompagnoit ; et quoiqu'ami de Parménion, il s'étoit chargé de remettre lui-même les dépêches sanguinaires d'Alexandre aux principaux chefs de l'armée de Médie, Cléandre, Ménidas et Sitacès, qui se hâtèrent d'assassiner ce Parménion aussi innocent que redouté (1) ; tant il est vrai que les princes ne manquent jamais d'hommes qui, ne redoutant pas l'infamie, sont prêts, au moindre signal, à commettre toutes sortes de crimes. Quinte-Curce fait jouer, dans cette affreuse scène, le premier rôle à Polydamas ; trahissant l'amitié, il ne pouvoit en prendre un autre : il présente des lettres d'Alexandre et de Philotas à Parménion ; et au moment où ce général les lit, Cléandre lui porte deux coups, dans le flanc et à la gorge. Etant tombé mort, son cadavre fut encore percé par d'autres, sans doute par Ménidas et Sitacès ; mais Quinte-Curce ne les nomme pas (2). Telle fut la fin du malheureux Parménion. « Peut-être, dit Arrien, ne parut-il pas » vraisemblable à Alexandre que ce général eût ignoré les pro» jets de son fils, ou regarda-t-il comme dangereux de le lais» ser vivre après lui (3). » Voilà ce qu'on n'a pas honte d'appeler une raison d'état, la seule qu'en effet Alexandre pût alléguer.

Si ce prince confessoit devoir en cette occasion la vie à la providence et à la miséricorde des dieux, comme le dit Quinte-Curce (4), pourquoi n'imitoit-il pas ces mêmes dieux par sa clémence? Il n'auroit pas dû ignorer que trop de sévérité est toujours une barbarie, et quelquefois la cause de beaucoup de crimes. La mort de Parménion fut un de ces crimes. Philotas eût-il été coupable, il falloit lui pardonner, plutôt

(1) *Arrian.*, L. III, C. XXVI.
(2) *Quint. Curt.*, L. VII, C. II.
(3) *Arrian.*, L. III, C. XXVI.
(4) *Milites, paucorum hominum scelere vobis ereptus sum : deûm providentiâ et misericordiâ vivo.* Orat. Alex. ap. *Quint. Curt.*, L. VI, C. IX.

que de s'exposer à commettre la plus noire des ingratitudes, en faisant lâchement assassiner son père, ce Parménion si illustre dans la guerre et dans la paix ! « Il avoit fait, dit » Quinte-Curce, beaucoup d'actions avec succès sans le roi, » et le roi n'avoit rien fait sans lui. Il avoit toujours contenté » un prince très-heureux, et qui mesuroit tout sur son propre » bonheur. Il étoit âgé de soixante-dix ans. Dès sa jeunesse » il avoit rempli les fonctions de capitaine, et souvent même » les devoirs de simple soldat. Pénétrant dans les conseils, » hardi dans l'exécution, il étoit chéri des grands, et encore » plus agréable aux gens de guerre (1). » Quinte-Curce parle aussi des services que Parménion rendit à Philippe, en lui ouvrant l'entrée de l'Asie. Plutarque dit seulement qu'il excita Alexandre à y pénétrer; mais il se tait sur tout le reste (2). Arrien se contente de dire que Parménion jouît d'une grande considération auprès de ce prince, dans l'armée et même chez les étrangers, et qu'il commandât souvent avec quelque gloire (3). Ces deux historiens semblent craindre qu'un plus grand éloge de Parménion ne fît tort à Alexandre, et n'augmentât contre lui l'indignation de la postérité. Mais rien ne peut diminuer cette indignation, lorsqu'on se représente un vieux et fidèle général, immolé sur la tombe de son fils, que de vains propos, tenus en présence d'une courtisane, venoient de conduire au dernier supplice (4). Quelle atrocité ! Alexandre se la seroit épargnée, s'il eut fait grace à Philotas ; et exerçant par

(1) *Quint. Curt.*, L. VII, C. II.

(2) *Plut.* vit. Alex., p. 68.

(3) .... ὃν πολλάκις καὶ ἐν μέρει, καὶ παρὰ τὸ μέρος, κατὰ πρόσταξιν τὴν Ἀλεξάνδρου, σὺν χάριτι ἐξηγεῖτο. *Arrian.*, L. III, C. XXVI. Ces mots σὺν χάριτι signifient ici *cum laude*, suivant M. Schmieder, qui explique très-bien ce passage, not., p. 210.

(4) Οὐδὲ τὴν αὐθάδειαν πρᾴως ἤνεγκε (Ἀλέξανδρος) τὴν Φιλώτα, πρὸς τὴν ἑταιρίαν σοβαρώτερον ἐκλαλήσαντος, ἀλλὰ προσαπώλεσε τῷ Φιλώτᾳ καὶ Παρμενίωνα. *Themist.*, Orat. XIX, p. 229.

là le plus beau droit de la souveraineté (1), il ne se seroit pas exposé au mécontentement général de ses soldats (2).

Pour les appaiser, il fallut avoir recours à un moyen dont les tyrans se servent fréquemment, et qui tourne pour l'ordinaire à leur honte; ce fut d'imaginer une nouvelle conspiration, ou plutôt une suite de la dernière. Mais Alexandre en prévit sans doute l'effet; il parut touché des larmes de ses amis, et finit par absoudre Amyntas et ses frères, inculpés dans l'affaire de Philotas, à cause de leur attachement pour ce général. Dans le trop long discours que Quinte-Curce met dans la bouche d'Amyntas, on trouve un fait remarquable; c'est l'enlèvement de beaucoup de jeunes gens qui, ne voulant point porter les armes, s'étoient cachés dans le palais d'Olympias (3). Peut-être que cette princesse s'étant plainte d'une pareille violation, Alexandre ne voulut pas en punir les auteurs à cause des conséquences; mais qu'il laissa dans la suite mettre en jugement Amyntas, pour satisfaire sa mère. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, observons que Quinte-Curce a l'art d'insérer dans ses discours, plusieurs faits curieux qu'Arrien néglige trop souvent. Pourquoi ce dernier historien ne parle-t-il pas de la cohorte qu'Alexandre sépara du reste de son armée, après la mort de Philotas? Cette cohorte étoit composée de tous les mécontens, surtout de ceux qui avoient blâmé la conduite d'Alexandre, dans des lettres à leurs amis (4). A cette triste et misérable ressource de la tyrannie, on ne reconnoît plus le prince qui, écoutant un délateur, met la main sur une de ses

(1) *Occidere contra legem nemo non potest: servare nemo, præter me.* Senec. de Clem., L. I, C. V.

(2) *Quint. Curt.*, L. VII, C. I. *Fremere itaque omnes universis castris cœpere, innoxii senis filiique casum miserantes; interdum se quoque non debere melius sperare dicentes.* Justin., L. V, C. V.

(3) *Quint. Curt.*, L. VII, C. I.

(4) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 79. *Quint. Curt.*, L. VII, C. II.

oreilles, en disant qu'il la réservoit pour entendre l'accusé (1). Alexandre fit néanmoins une bonne action pendant le procès de Philotas : les parens de ce prince craignant l'exécution de la loi des Macédoniens, qui condamnoit à mort les proches des criminels de lèse-majesté, les uns se tuèrent, et les autres s'enfuirent ; Alexandre dérogea sur-le-champ à cette loi barbare en faveur de ces derniers (2).

Quinte-Curce est le seul historien d'Alexandre qui s'attache à nous dévoiler son cœur ; il remarque avec soin les progrès que fit en lui la corruption. Après la bataille d'Arbèle, ce prince commença à donner la préférence aux mœurs étrangères. N'ayant pu être vaincu par les armes des Perses, il fut subjugué par leurs vices ; de longs et interminables festins, des nuits passées dans l'ivresse ou au jeu, une suite de trois ou quatre cents courtisanes accompagnées d'eunuques, tout annonça bientôt un changement qui finit par aliéner de lui les esprits et fit naître de fréquentes conspirations (3). Après la mort de Darius, rien ne s'opposoit plus aux passions d'Alexandre : il leur lâcha publiquement la bride ; la continence et la modération firent alors place à la dissolution et à l'orgueil. Il prit l'habillement des Perses et un diadème de pourpre mêlé de blanc, tel que l'avoit porté Darius. Mais ce qui révolta davantage, ce fut de souffrir que l'on se prosternât devant lui de la manière la plus humiliante (4). Rien n'étoit plus propre à mécontenter les Macédoniens, nation qui avoit toujours

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 60. *S. Basil.*, Epist. XCIV, T. III op., p. 188.

(2) *Quint. Curt.*, L. VI, C. XI, L. VIII, C. VIII.

(3) *Quint. Curt.*, L. VI, C. II.

(4) .... *Jacere humi venerabundos pati cœpit. Quint. Curt.*, L. VI, C. VI. Lucien fait dire à Lycinus : m'inclinant à la manière des Perses, je t'adore, en tournant les maios derrière le dos (*ὑποκύψας ἐς τὸ περσικὸν προσκυνῶ σε περιαγαγὼν ἐς τοὐπίσω τὼ χεῖρε... Navig.* sive vota, § 30, T. III, p. 267). Cet usage avoit été introduit par Cyrus. *Xenoph.* Cyrop., L. VIII, C. III.

joui

joui sous ses rois d'une espèce de liberté, ou plutôt de toute celle dont les hommes ont besoin pour s'estimer eux-mêmes et vivre heureux. Parménion et Philotas n'avoient péri que pour avoir trop manifesté leur opinion sur le changement de mœurs de leur roi; et Alexandre ne pardonna jamais à ce dernier, la lettre où il osoit lui dire qu'il le félicitoit d'avoir été mis au rang des dieux par l'oracle d'Ammon, mais qu'il plaignoit les hommes obligés de passer leur vie sous un prince qui se croyoit au-dessus de l'espèce humaine (1). Voilà peut-être tout le crime de Philotas. Celui de Clitus fut encore d'avoir blessé l'orgueil d'Alexandre.

Dans une de ces orgies où ce prince oublioit sa dignité, et vouloit qu'on la respectât, il ne craignit point de vanter sans retenue ses propres exploits, et de déprimer Philippe, jusqu'au point de revendiquer pour lui seul toute la gloire de la bataille de Chéronée. Il avança même que son père lui avoit dû la vie dans une émeute de soldats mercenaires, sans avoir osé depuis l'avouer. Mais un trait bien remarquable, et que le seul Quinte-Curce nous a conservé, est le reproche qu'Alexandre fit à Philippe, d'avoir passé son temps aux mystères de Samothrace, au lieu de l'employer à la conquête de l'Asie (2). Ce trait est évidemment une allusion aussi maligne qu'indécente aux premiers amours de Philippe avec sa mère Olympias (3).

Arrien et Justin (4) disent aussi qu'Alexandre entreprit lui-même de louer ses propres actions, et qu'il ne balança point à se mettre bien au-dessus de son père. Le récit de Plutarque est plus favorable à ce prince. On y lit qu'un poëte-musicien, appelé Pranique ou Pierion, chanta des vers où les anciens capi-

(1) *Quint. Curt.*, L. VI, C. X et XI.
(2) *Idem*, L. VIII, C. I.
(3) *Plut.* vit. Alex., p. 6.
(4) *Arrian.*, L. IV, C. VIII. *Justin*, L. XII, C. VI.

taines macédoniens, vaincus par les barbares, étoient bafoués et tournés en ridicule. On voulut lui imposer silence, mais Alexandre et ses courtisans lui ordonnèrent de continuer. Alors Clitus prit la parole pour défendre ces capitaines; et la dispute s'étant échauffée, il répondit à Alexandre, qui appeloit leur malheur une lâcheté : « C'est pourtant cette lâcheté qui te » sauva la vie; oui à toi, fils des dieux, lorsque tu tournois le » dos à l'épée de Spithridate.... (1). » Le propos que lui fait tenir Quinte-Curce est moins outrageant. « J'ai protégé de ma » poitrine ton dos; à présent un pareil service est oublié, et » le souvenir t'en est odieux (2). » Clitus veut-il dire qu'Alexandre avoit tourné le dos à l'ennemi, ou que l'ennemi lui porta un coup par derrière. Mais Arrien ôte cette équivoque maligne; il rapporte que Clitus, rappelant le combat du Granique, dit au prince qu'il lui devoit la vie; montrant ensuite sa main, il s'écria : « cette main, Alexandre, te sauva le jour » de ce combat (3). » Malgré la colère que ces mots lui inspirèrent, l'imprudent Clitus lui reprocha encore le meurtre d'Attalus, et se moquant de l'oracle, il ajouta : « j'ai dit au » roi des choses plus vraies que son père. » Selon Quinte-Curce, ce fut en cet instant qu'Alexandre arrachant une lance ou sarisse des mains d'un de ses gardes, s'élança pour en percer Clitus, mais Perdiccas et Ptolémée l'en empêchèrent (4). Au rapport de Plutarque, les amis de Clitus le forcèrent de sortir de la salle; mais incontinent il y rentra par une autre porte, en récitant des vers de l'Andromaque d'Euripide, où ce poëte se plaint de ce que toute la gloire d'une action rejaillit

(1) Αὕτη μέντοι σε, εἶπεν, ἡ δειλία, τὸν ἐκ θεῶν, ἤδη τῷ Σπιθριδάτου ξίφου τὸ νῶτον ἐντρέποντα περιεποίησεν. *Plut.* vit. Alex., p. 70.

(2) *Suo pectore tergum illius esse defensum; nunc postquam tanti meriti praeteriit tempus, etiam memoriam invisam esse.* L. VIII, C. I.

(3) Αὕτη σε ἡ χείρ.... ὦ Ἀλέξανδρε, ἐν τῷ τότε ἔσωσε. *Arrian*, L. IV, C. VIII.

(4) *Quint. Curt.*, L. VIII, C. I.

non sur les soldats, mais sur leur général (1). Alexandre se saisit alors d'une lance, et en frappa le malheureux Clitus, à l'instant qu'il soulevoit une portière pour s'évader (2). Quinte-Curce nous apprend qu'Alexandre ordonna de sonner la trompette pour que tout le camp prît les armes, et qu'il repoussa ses amis qui le conjuroient de ne rien précipiter. Sa frénésie lui ferma les oreilles; les lumières furent éteintes, et tout le monde s'enfuît. Seul, errant dans les ténèbres, il entend du bruit, appelle, et Clitus se nomme, en ajoutant qu'il sortoit du festin. Sur l'heure, Alexandre le perce de part en part, et couvert de son sang lui adresse ces mots: « va maintenant rejoin- » dre Philippe, Parménion et Attalus (3). » Aristobule, dans le dessein de rejeter toute la faute sur Clitus, racontoit que celui-ci avoit été conduit par Ptolémée, fils de Lagus, hors des murs et des fossés de la citadelle; mais que ne pouvant se contenir, il étoit retourné; que de nouveau s'étant présenté devant Alexandre qui l'appeloit par son nom, il avoit répondu: « me voici, Alexandre, je suis Clitus » et qu'aussitôt il étoit tombé mort d'un coup de sarisse (4).

Si des faits qui se passent tous les jours, presque sous nos yeux, étoient racontés par des témoins dignes de foi et souvent oculaires, avec moins de diversité que la mort de Clitus, nous pourrions révoquer en doute quelques détails de ce

(1) Οἴμοι, καθ' Ἑλλάδ' ὡς κακῶς νομίζεται.
Ὅταν τροπαῖα πολεμίων στήσῃ στρατός,
Οὐ τῶν πονούντων τοὔργον ἡγοῦνται τόδε,
Ἀλλ' ὁ στρατηγὸς τὴν δόκησιν ἄρνυται.
Eurip. Androm., v. 694-97.

Euripide étoit si familier aux Macédoniens que Plutarque ne met dans la bouche de Clitus que le premier vers; ce qui étoit moins injurieux à Alexandre. Quinte-Curce prétend au contraire qu'il récita tout le passage, mais de manière à n'être pas entendu par le roi. ... *Euripidis retulit carmen ita ut sonus magis, quam sermo exaudiri posset a rege. Quo significabatur,* male instituisse græcos, quod tropæis regum duntaxat nomina inscriberentur. Alieno enim sanguine partam gloriam intercipi. *Quint. Curt.*, L. VIII, C. I.

(2) *Plut.* vit. Alex., p. 71.

(3) *Quint. Curt.*, L. VIII, C. I.

(4) *Aristob.* ap. *Arrian.*, L. IV, C. VIII.

meurtre ; mais trop souvent chacun ne voit ni n'entend que ce qu'il veut voir ou entendre ; il trouve la vérité dans son intérêt, dans ses soupçons, dans ses passions, et témoin infidèle, il ne communique aux autres cette même vérité, qu'après l'avoir altérée ou travestie au gré de son cœur. Il faut donc, pour être impartial, un grand effort de raison ; pouvoit-on l'attendre des Macédoniens qui assistèrent à l'horrible scène que nous venons de rapporter ? Les uns ayant servi sous Philippe étoient portés à applaudir à Clitus ; les autres, amis d'Alexandre, lui devant en partie leur gloire et toute leur fortune, se trouvoient disposés à l'excuser ou même à l'absoudre entièrement. Il étoit d'ailleurs fort difficile que, la plupart ivres, presque tous pénétrés de crainte ou saisis d'horreur, aient pu se souvenir de toutes les circonstances, et en parler d'une manière uniforme et sans contradictions. Ils s'accordèrent cependant sur la fièvre d'ivresse dans laquelle Alexandre tomba, et sur le repentir amer qu'il eut d'une si criminelle action.

« Je blâme beaucoup Clitus, dit Arrien, de l'outrage qu'il
» fit à son roi ; je plains aussi le malheur d'Alexandre qui se
» montra, en cette occasion, subjugué par deux vices, l'ivro-
» gnerie et la colère, surtout par le premier, auquel un homme
» tempérant ne doit pas s'asservir. Mais j'applaudis au repentir
» amer que témoigna ce prince, dès qu'il eut connu sa faute. »

Quelques écrivains de sa vie assurent qu'il voulut se percer lui-même, en appuyant sa sarisse contre le mur, persuadé qu'il ne pouvoit plus vivre avec honneur, après avoir tué son ami, dans l'ivresse. La plupart des historiens ne disent rien de ce fait (1). Quinte-Curce, Plutarque et Justin ne l'ont sans doute adopté que pour rendre plus éclatant le repentir d'A-

(1) Καὶ ἐγὼ Κλεῖτον μὲν τῆς ὕβρεως τῆς ἐς τὸν βασιλέα τὸν αὑτοῦ, μεγάλως τι μέμφομαι· Ἀλέξανδρον δὲ τῆς συμφορᾶς οἰκτείρω, etc... *Arrian.*, L. IV, C. IX.

lexandre. Le premier de ces écrivains nous représente ensuite ce prince dans l'intérieur de sa tente qu'il faisoit retentir de gémissemens et de cris lamentables, se roulant à terre, se déchirant le visage avec ses ongles et conjurant ceux qui l'environnoient, de ne pas le laisser survivre davantage à une si grande honte. Il passa toute la nuit dans cet état, et le lendemain, à la pointe du jour, il se fit apporter le corps tout sanglant de Clitus. L'ayant fait placer devant lui, il s'écria, suivant Quinte-Curce : « Voilà donc la récompense que je réser-» vois à ma nourrice ! Ses deux fils ont péri devant Milet, » victimes de leur zèle pour ma gloire, et son frère, l'unique » consolation qui lui restoit, c'est moi qui l'ai tué dans un » festin ! Que deviendra cette malheureuse ? Je suis le seul » qui lui reste, et elle ne pourra m'envisager de sang froid. » Moi, le meurtrier de ceux qui m'ont sauvé la vie, retour-» nerai-je dans ma patrie, où je ne pourrai pas même pré-» senter la main à ma nourrice, sans lui rappeler le souvenir » de ses maux (1)? » Comme il ne cessoit de se désespérer, ses amis firent enlever le corps de Clitus. Le roi demeura couché et renfermé pendant trois jours, résolu de mourir de faim. Mais ses gardes étant entrés en foule dans sa tente, l'engagèrent à prendre de la nourriture. Pour diminuer la honte de son crime, les Macédoniens déclarèrent que Clitus avoit mérité la mort; et on l'auroit même privé de la sépulture, si Alexandre n'eut pas ordonné de l'inhumer. Cette bassesse les couvre de honte, au lieu que le repentir de ce prince l'honore. Il lui fut inspiré par la bonté naturelle de son cœur, que la pros-

(1) *Quint. Curt.*, L. VIII, C. II. Justin dit à peu près la même chose, en ajoutant avec beaucoup de vraisemblance : *Tunc Parmenion et Philotas, tunc Amyntas consobrinus, tunc noverca fratresque interfecti : tunc Attalus, Eurylochus, Pausanias aliique Macedoniæ exstincti principes, occurrebant.* L. XII, C. VI. Pourquoi Pausanias ? c'étoit l'assassin de son père.

périté n'avoit pas achevé de corrompre (1). Tatien le calomnie donc, lorsqu'il ose assurer qu'Alexandre n'affecta d'être triste et chagrin, que de crainte d'encourir la haine de ses amis (2).

Dans tout le récit de Quinte-Curce, concernant la mort de Clitus, on aperçoit sans peine l'écrivain qui veut faire briller ses talens dans l'art de peindre, comme dans celui de parler, et on doit convenir qu'il ne manque ni de chaleur, ni d'énergie (3). Mais dépouillons ce récit de tous ses charmes, et n'examinons que la vérité des faits. Ni Plutarque, ni Arrien ne parlent du corps de Clitus qu'Alexandre avoit donné ordre de mettre sous ses yeux. C'est une ressource de rhéteur qu'ils ont dédaignée avec raison. Il résulte au contraire de leur narration, que ce prince s'étant retiré du lieu de la scène, y laissa le corps de son ami. Il se jeta tout en pleurs sur son lit, et se contenta d'appeler Clitus, et sa sœur, Lanice, fille de Dropide, qui l'avoit élevé, en se reprochant l'ingratitude dont il étoit coupable à son égard. Voilà ce que dit simplement Arrien qui donne d'ailleurs à Alexandre les mêmes motifs de désespoir que Quinte-Curce, mais sans en faire le sujet d'un discours. A la vérité Justin nous représente Alexandre touché du meurtre d'un ami vieux et innocent, au point d'embrasser son corps, d'essuyer ses plaies, arrachant le trait qui l'avoit tué, pour s'en frapper lui-même (4); mais ce fut dans le premier instant et non le lendemain, après s'être enfermé dans sa tente, comme le suppose Quinte-Curce. Au surplus, cet historien blâme avec cou-

(1) « Quant à Clitus, dit Montaigne, la » faute en fut amendée outre son poids : » et tesmoigne cette action autant que » toute autre, la debonnaireté de sa com- » plexion, et que c'estoit de soy une com- » plexion excellemment formée à la bon- » té ; et a esté ingénieusement dict de lui » (par Quinte-Curce), *qu'il avoit de la* » *nature ses vertus, de la fortune, ses vi-* » *ces.* » Essais, L. II, C. XXXVI.

(2) *Tatian.*, Orat. ad Græc., C. III.

(3) Voyez *Mascardi*, della Arte historica, Tratt. V, C. I.

(4) .... *Arreptum telum in se vertit; peregissetque facinus, nisi amici intervenissent.* Justin, L. XII, C. VI.

rage et sans restriction le crime d'Alexandre qui, étant roi, avoit néanmoins fait l'abominable fonction de bourreau, et punissoit ainsi par un meurtre affreux, quelques propos trop libres qu'on pouvoit imputer au vin (1). Mais ce prince étoit lui-même ivre. Cicéron, Sénèque et Valère-Maxime ont eu tort d'attribuer cette action uniquement à la colère (2). Sénèque avoue néanmoins, dans une de ses lettres, que l'ivresse eut beaucoup de part au meurtre de Clitus; au reste, Cicéron et lui conviennent qu'Alexandre en eut un tel repentir, qu'il fut sur le point de se tuer (3). En effet Plutarque rapporte qu'Alexandre passa toute la nuit et le jour suivant à fondre en larmes, à crier, à se lamenter, et que succombant à la fatigue de cet état d'angoisses, il demeura sans voix, étendu à terre, et poussant par intervalles de profonds soupirs. Ses amis craignant alors les suites d'une pareille situation, entrèrent par force, et l'engagèrent à prêter l'oreille à leurs discours. Ceux d'Aristandre firent d'abord le plus d'impression sur lui. Ce devin ne manqua pas de l'entretenir de songes, de présages, et il rejeta tout sur la colère de Bacchus auquel Alexandre avoit négligé de sacrifier (4). Callisthène parut ensuite, et usa autant d'adresse que de raison pour consoler ce prince. Anaxarque s'y prit d'une autre manière, et eut l'impudence de dire à Alexandre, que les anciens sages avoient placé la justice à côté de Jupiter, pour faire entendre que toutes les actions d'un grand roi doivent être regardées comme justes. Arrien, en blâmant cet infame propos, semble le révoquer en doute (5); Plutarque le regarde comme très-certain, et prétend qu'Anaxarque ren-

(1) *Quint. Curt.*, L. VIII, C. II.

(2) *Cicer.* Tuscul., L. IV, C. XXXVII. *Senec.* de Irâ, C. XVII. *Valer. Maxim.*, L. IX, C. III.

(3) *Cicer.* Tusc., L. IV, C. XXVII. *Senec.*, Epist. LXXXIV.

(4) *Plut.* vit. Alex., p. 72. *Arrian.*, L. IV, C. IX.

(5) Εἰσὶ δὲ οἳ λέγουσιν, etc., L. IV, C. IX.

dit par là Alexandre plus orgueilleux et plus injuste qu'auparavant (1).

Quinte-Curce met dans la bouche de Clitus ces paroles adressées à Alexandre : « Il est certain que votre oncle a dit en Ita-
» lie que lui avoit à combattre des hommes, et vous des femmes (2). » Ce propos peut être vrai ; mais soit que le conquérant macédonien l'eut méprisé, soit qu'il ne s'en souvint plus, il fit prendre le deuil pendant trois jours à toute son armée, lorsqu'il apprit la nouvelle que cet oncle, Alexandre Molosse, roi d'Epire, venoit de mourir (3). Justin est le seul qui nous ait conservé ce fait; Trogue-Pompée dont il n'est que l'abréviateur, l'avoit sans doute tiré d'une bonne source. Mais y avoit-il trouvé que le vainqueur des Perses se contrefit en cette occasion, et ne fut point affligé de la mort de son oncle? Auroit-ce été par jalousie? Les succès du prince épirote, dans la Grande-Grèce, en Lucanie, etc., n'étoient pas cependant capables d'alarmer Alexandre ; d'ailleurs, il ne pouvoit oublier l'hospitalité généreuse que sa mère et lui avoient reçue de ce prince. Les historiens ne prêtent que trop souvent leurs propres sentimens aux hommes dont ils devroient nous raconter les actions, sans en approfondir trop les motifs. Il y a un point où tout dans le cœur humain est ténèbres ; vainement s'efforce-t-on de les dissiper, elles ne font que s'épaissir davantage.

La déclaration des Macédoniens sur la mort de Clitus, en faveur d'Alexandre, dont nous avons déjà parlé, n'est pas hors de vraisemblance, quoiqu'on ne tienne ce fait que de Quinte-Curce. Les Macédoniens furent dans l'origine un

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 72.

(2) *Quint. Curt.*, L. VIII, C. I. Aulu-Gelle répète ce propos d'Alexandre, roi d'Epire. *Noct. Attic.*, L. XVII, C. XXI.

(3) *Hæc quum nuntiata in Parthis Alexandro essent, simulato mœrore, propter Alexandri cognationem, exercitui suo triduum luctum induxit.* Justin, L. XII, C. III.

peuple

peuple pasteur (1); obligés de prendre les armes pour défendre leurs troupeaux, ils n'eurent d'abord que des institutions militaires (2). Ils s'étoient habitués dans les forêts à une sorte de liberté dont ils ne se départirent point, même sous leurs rois les plus absolus. Ils étoient, pour ainsi dire, leurs juges, lorsque quelque différend s'élevoit entre le souverain et des particuliers. « Selon l'ancienne coutume des Macédoniens, dit » Quinte-Curce, l'armée informoit des crimes capitaux : en » temps de paix, c'étoit le peuple; le roi n'avoit à cet égard » aucun pouvoir, avant que la nation eût exercé son droit (3). » De là il résulte que le peuple examinoit l'affaire, et qu'ensuite le roi prononçoit. Mais cet historien se trompe. Arrien assure que Philotas fut accusé par Alexandre dans l'assemblée des Macédoniens, qu'il y fut convaincu du crime dont il étoit accusé, et qu'il fut percé de traits par ces mêmes Macédoniens (4). Ils jugeoient donc et exécutoient leurs propres sentences. Le droit de faire grâce paroît avoir appartenu au roi. Diodore de Sicile est encore plus formel; il nous apprend que les Macédoniens ayant entendu les discours de part et d'autre, condamnèrent à mort Philotas et ses complices (5). On trouve des exemples de

(1) *Arrian.*, L. I, C. IX. C'est pourquoi Dion-Chrysostôme fait dire par Diogène à Alexandre : « Archelaüs, un de » vos aïeux, n'étoit-il pas chevrier ? Ne » vint-il pas en Macédoine, chassant devant lui des chèvres ? » Dion prend Archelaüs, l'hôte d'Euripide, pour Caranus, fondateur de la monarchie macédonienne, qui surprit Ædesse à la faveur d'un brouillard, et guidé par un troupeau de chèvres. Caranus comprit aussitôt le sens de cet oracle : *Ducibus capris imperium quærere.* Justin, L. VII, C. I.

(2) L'ancien usage parmi eux vouloit que tout Macédonien qui n'avoit pas tué un homme à la guerre, fût affublé d'une espèce de licou, περιεζῶσθαι τὴν φορβειάν. *Aristot.* Polit., L. VII, C. II. Cela revient au *manchicoté* ou habillement de femme que les sauvages de l'Amérique septentrionale, convaincus de lâcheté, sont forcés de porter.

(3) *De capitalibus rebus vetusto Macedonum modo inquirebat exercitus, in pace erat vulgi. Nihil potestas regum valebat, nisi prius valuisset auctoritas.* L. VI, C. VIII.

(4) *Arrian.*, L. III, C. XXVI.

(5) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 80.

pareilles condamnations sous les successeurs d'Alexandre (1). On voit même que Philippe, pénultième roi de Macédoine, ayant fait arrêter Leontius, comme coupable de conspiration, l'armée voulut en prendre connoissance, conformément à l'*Iségorie*, ou droit d'être jugé par ses pairs, usité entre les rois et le peuple de Macédoine (2). Enfin Callisthène disoit dans une assemblée de Macédoniens : « ce n'est point par la force, » mais par les lois que les ancêtres d'Alexandre ont régné (3). » Au surplus, Quinte-Curce, en avançant que les Macédoniens prononcèrent sur le meurtre de Clitus, a donné des preuves suffisantes contre lui-même, et l'instruction du procès de Callisthène en fournit encore de nouvelles. Ainsi tout confirme que les Macédoniens jouissoient de l'iségorie. Ce droit constitue essentiellement la monarchie tempérée, telle qu'elle existoit encore en Epire (4). Un écrivain célèbre a donc eu tort de soutenir que cette espèce de gouvernement, le meilleur de tous, étoit inconnu aux anciens (5).

Les motifs perfides de consolation qu'Anaxarque avoit offerts à Alexandre, ne plurent que trop à ce prince, déjà corrompu par la prospérité qui prête toujours aux passions une force irrésistible. Depuis la mort de Clitus, le crédit de Callisthène diminua, et celui d'Anaxarque s'accrut ; les disputes devinrent fréquentes entre ces deux hommes. Un jour, en

(1) *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 37. *Hic, qui deseruerant, exercitu suffragium ferente, capitis absentes damnantur. In his Eumenes.* Corn. Nepos, vit. Eumen., C. V.

(2) ... Εἶχον γὰρ ἀεὶ τὴν τοιαύτην ἰσηγορίαν Μακεδόνες πρὸς τοὺς βασιλεῖς. *Polyb.*, L. V, C. XXVII.

(3) ... Οὐδὲ βίᾳ, ἀλλὰ νόμῳ Μακεδόνων ἄρχοντες διετέλεσαν. Orat. *Callist.* ap. *Arrian.*, L. IV, C. XI.

(4) Les rois d'Epire juroient solennellement à Passarone, dans le pays des Molosses, de gouverner selon les lois, et les Epirotes promettoient, à cette condition, de maintenir et défendre l'autorité royale. *Plut.* vit. Pyrrhi, T. II, p. 437. Vid. *Aristot.* Polit., L. V, C. XI.

(5) *Montesquieu*, Esprit des Lois, L. XI, C. VIII, IX, etc.

présence d'Alexandre, il fut question de la température de l'air; Callisthène prétendit que le climat de la contrée où il se trouvoit alors, étoit plus froid que celui de la Grèce. Anaxarque soutint le contraire avec opiniâtreté. « Convenez pour- » tant, lui repartit son antagoniste, que dans la Grèce, un » mauvais manteau suffisoit pour vous couvrir, la nuit, et » qu'aujourd'hui il vous faut trois gros tapis. » C'étoit à la fois lui reprocher son ancienne pauvreté, et le luxe auquel il se livroit en ce temps-là. Le trait piqua fort Anaxarque qui se ligua contre Callisthène, avec tous les sophistes dont la Cour d'Alexandre étoit pleine (1). Ces hommes pervers, organes de la flatterie et artisans du crime, ne cherchoient qu'à faire briller leur esprit aux dépens de la vérité et de la vertu. Ils s'attachoient principalement à combattre les principes de la raison les plus évidens et les plus incontestables. Callisthène n'oublia rien pour les décrier. Ils ne lui pardonnèrent pas, et ce furent sans doute eux qui imaginèrent ses réponses à Philotas. Interrogé par ce général sur la personne que les Athéniens vénéroient le plus, il répondit aussitôt, Harmodius et Aristogiton, parce qu'ils ont tué l'*un des deux tyrans*, et qu'ils ont détruit la tyrannie. Philotas lui ayant ensuite demandé chez quel peuple de la Grèce pourroit se réfugier le meurtrier de cet autre tyran? Callisthène répliqua : « ne trouvât-il nulle » part un asile, certainement il seroit en sûreté à Athènes (2). » Arrien ne dit pas avoir tiré cela des mémoires de Ptolémée et d'Aristobule, mais simplement que des écrivains le rapportoient ainsi (3). C'étoit une calomnie que les sophistes auront répandue, pour qu'elle parvînt aux oreilles d'Alexandre. Si

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 72.

(2) *Arrian.*, L. IV, C. X. La méchanceté est surtout dans ces mots : ὅτι τοῖν ἕτερον τυράννοιν ἔκτειναν....

(3) Εἰσὶ δὲ οἳ καὶ τάδε ἀνέγραψαν..... *Ibidem.*

de pareils discours avoient eu le moindre fondement, ce prince, n'en doutons pas, n'auroit pas manqué d'en faire un chef d'accusation contre Callisthène.

Les ennemis de ce philosophe prirent un autre prétexte pour le perdre. Des Macédoniens lui ayant demandé un discours à la louange de leur nation, il parla sur ce sujet avec beaucoup d'éloquence. « Rien n'y prête davantage, lui dit Alexandre, citant Euripide (1); mais si vous voulez, ajouta-t-il, que nous admirions la supériorité de vos talens, censurez hardiment ces mêmes Macédoniens. » Callisthène n'aperçut pas le piége; et après avoir attaqué tous leurs vices, il soutint que Philippe étoit moins redevable de sa puissance à la valeur de ses troupes, qu'aux funestes divisions qui troubloient alors la Grèce; et il finît par cette réflexion, malheureusement trop vraie, d'un ancien poëte, que dans les temps de désordre, les lâches et les scélérats ont seuls part aux honneurs et aux récompenses. Ce trait et plusieurs autres du même genre indisposèrent beaucoup Alexandre (2). Au lieu de les rapporter, Arrien se contente de nous représenter Callisthène comme ayant des mœurs très-sauvages, et de montrer surtout la contradiction qu'il y avoit entre sa conduite et ses principes; ce qui n'étoit pas difficile à l'égard d'un homme aussi vain: car de toutes les passions, la vanité est celle qui nous rend le plus inconséquens. Callisthène s'imaginoit être le dispensateur de la gloire, et le seul homme capable de transmettre à la postérité les hauts faits d'Alexandre. L'amour-propre des sophistes que ce prince avoit à sa suite, fut irrité, et ils n'oublièrent rien pour desservir auprès de lui Callisthène. Ce

(1) Ὅταν λάβῃ τις τῶν λόγων ἀνὴρ σοφὸς
Καλὰς ἀφορμὰς, οὐ μέγ' ἔργον εὖ λέγειν.
Bacch., v. 266-67.
Alexandre ne récita que ce dernier vers, et changea seulement εὖ λέγειν en εὐλογεῖν, à cause de l'éloge que Callisthène venoit d'improviser.

(2) *Plut.* vit. Alex., p. 73.

philosophe perdit peu à peu son crédit ; et il paroît que se voyant disgracié, il devint le défenseur des mœurs anciennes et des usages de ses pères, en s'opposant aux honneurs divins qu'on vouloit rendre au conquérant macédonien. Il ne se souvenoit donc plus d'avoir promis d'accréditer par ses écrits l'opinion qui faisoit de ce prince un fils de Jupiter Ammon (1). Peut-être s'en repentoit-il, et croyoit-il qu'en changeant de langage et de conduite, le philosophe feroit oublier le courtisan. Mais une marche si rétrograde se pardonne rarement, et la mort en est quelquefois la punition.

Anaxarque, les sophistes grecs et les Grands de Perse, de concert avec Alexandre, avoient résolu de décerner les honneurs divins à ce prince. La proposition en ayant été faite dans un repas, Callisthène prononça sur ce sujet un discours dont Arrien nous a conservé les principales idées. Il ne paroît pas les avoir supposées ; du moins la convenance y est parfaitement gardée. Après avoir fait sentir la différence qu'on devoit mettre entre le culte des dieux et les hommages rendus aux grands hommes, Callisthène dit que comme Alexandre ne permettroit pas qu'on usurpât les honneurs attachés à sa dignité, de même les dieux s'indigneroient qu'on s'arrogeât ceux qui leur appartenoient. S'adressant ensuite à Anaxarque, il l'engage à considérer qu'une pareille proposition pouvoit convenir à Cambyse ou à Xerxès, et non au fils de Philippe qui descendoit d'Hercule et d'Eacus. « Les Grecs, ajoute Callis-
» thène, ne décernèrent point les honneurs divins à Hercule
» de son vivant, mais après sa mort, lorsque l'oracle de Del-
» phes, consulté sur ce sujet, l'eut ainsi ordonné. Faut-il donc
» aujourd'hui que quelques hommes, dans un pays barbare,

(1) Voyez la première section, p. 73.

» pensent comme des barbares. Je dois, Alexandre, rappeler » à ton souvenir la Grèce, pour laquelle tu as entrepris cette » expédition qui lui soumet l'Asie. A ton retour, exigeras-tu » des Grecs, le peuple le plus libre de l'univers, qu'ils se prosternent devant toi, ou en seront-ils dispensés, et les Macé» doniens subiront-ils seuls alors cette humiliation ; ou bien » encore les uns et les autres ne continueront-ils à t'honorer » que suivant leur usage, et comme il convient à des hommes, » tandis que les barbares le feront à leur manière (1)? » etc. Ce discours eut l'effet qu'on devoit en attendre; les Macédoniens ne voulurent point se prêter à la cérémonie de l'adoration, tandis que les Perses s'y soumirent avec d'autant plus de facilité, qu'elle étoit en usage chez eux depuis le règne de Cyrus (2). Quoique cette cérémonie ne passât pas à leurs yeux pour une marque d'idolâtrie, elle n'étoit pas moins étrangère aux mœurs des Macédoniens, et devoit nécessairement leur paroître un acte humiliant et digne de vils esclaves. Mais il n'est guère possible d'accorder les écrivains entre eux sur plusieurs détails relatifs à cet événement. Plutarque rapporte les divers témoignages, sans rien prononcer. Il semble néanmoins favorable à Callisthène. La partialité d'Arrien, en faveur d'Alexandre, n'est au contraire que trop sensible. « Je regarde, dit-il, comme » juste, la haine qu'Alexandre avoit pour Callisthène, à cause » de sa liberté inconsidérée et de son orgueil insensé. C'est » pourquoi j'ajoute foi sans peine à ceux qui disent que ce » philosophe entra dans la conjuration des jeunes gens contre » Alexandre, ou qu'il les excita à la tramer (3). » Quelle conséquence! Arrien raconte ensuite cette conjuration dont Hermolaüs, un des pages d'Alexandre, fut l'auteur. Accompa-

(1) *Arrian.*, L. IV, C. XI.
(2) *Xenoph.* Cyrop., L. VIII, p. 170.
Arrian., L. IV, C. XI.
(3) *Arrian.*, L. IV, C. XII.

gnant ce prince à la chasse, il l'avoit prévenu et avoit tué devant lui un sanglier. Battu de verges et privé de son cheval, à cause de cette étourderie, il en témoigna tout son chagrin à Sostrate, fils d'Amyntas, son amant, et le fit entrer dans ses projets de vengeance. Quinte-Curce dit la même chose; mais il ajoute plusieurs circonstances, et ne manque pas de saisir cette occasion pour mettre dans la bouche d'Hermolaüs et dans celle d'Alexandre, des discours où il cherche à faire briller son éloquence. Il fait surtout bien parler Alexandre, qui répond à l'accusé avec autant de dignité que de sagesse. Dans tout le récit de Quinte-Curce, on ne trouve pourtant rien à la charge de Callisthène. Il assure même que ce philosophe étoit innocent de l'attentat contre la personne du roi: « aussi, ajou-
» te-t-il, nulle autre mort ne rendit Alexandre plus odieux aux
» Grecs, parce qu'il fit périr, au milieu des tourmens et sans
» l'avoir entendu, un homme très-recommandable par ses
» vertus et ses talens, qui l'avoit rappelé à la vie, lorsqu'a-
» près le meurtre de Clitus il persistoit à vouloir se tuer. A
» la vérité il se repentit de cette atrocité; mais il n'étoit plus
» temps (1). »

Quoique Plutarque rapporte tous les faits, soit à la charge, soit à la décharge de Callisthène, sans en discuter aucun et sans rien prononcer, il paroît néanmoins s'intéresser beaucoup à ce philosophe. Il assure qu'Hermolaüs et ses complices appliqués à la torture, ne dirent pas un seul mot contre Callisthène. Il cite des lettres écrites par Alexandre lui-même à Cratère, à Attalus et à Alcétas, qui confirment ce fait important (2). Si Ptolémée et Aristobule avoient en connoissance de ces lettres, ils n'auroient pas sans doute donné un démenti

(1) *Quint. Curt.*, L. VIII, C. VIII. (2) *Plut.* vit. Alex., p. 75.

formel à leur héros, en avançant que les conjurés accusèrent Callisthène de les avoir engagés dans leur entreprise criminelle (1). L'envie seule de justifier Alexandre a pu leur dicter un pareil mensonge. Arrien toujours disposé à se laisser entraîner par leur autorité, ne dissimule pas qu'un grand nombre d'écrivains s'étoient contentés de remarquer que la familiarité de Callisthène avec Hermolaüs avoit fait naître des soupçons que la haine de ses ennemis érigèrent en preuves (2). Le même historien ajoute que quelques autres écrivains prétendoient qu'Hermolaüs, dans son discours, avoit reproché à Alexandre la mort injuste de Philotas, celle plus injuste encore de Parménion et de ses amis, le meurtre de Clitus, le changement de costume et l'habillement à la manière des Mèdes, la tentative de se faire adorer à laquelle il n'avoit pas renoncé, enfin ses veilles passées dans la débauche (3). Les mêmes choses se lisent dans le discours que Quinte-Curce fait prononcer à Hermolaüs ; ce qui est très-digne de remarque, puisqu'il en résulte que cet historien n'imaginoit pas toujours les harangues dont il a rempli son ouvrage, et qu'il ne les composoit pour l'ordinaire, qu'après en avoir trouvé le sujet, soit dans Clitarque, soit dans d'autres écrivains qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Peut-être verroit-on encore dans le dix-septième livre de Diodore de Sicile, ces reproches faits par Hermolaüs à Alexandre, si la grande lacune de ce livre ne tomboit pas précisément à l'endroit où il devoit être question du meurtre de Clitus, et de la conjuration qui causa la perte de Callisthène.

Ce philosophe fut-il condamné sans avoir été entendu, comme il résulte du récit de Quinte-Curce ? Cette question semble d'a-

(1) *Arrian.*, L. IV, C. XIV.

(2) Οἱ δὲ πολλοὶ οὐ ταύτῃ λέγουσιν... etc. *Ibidem.*

(3) Ἤδη δέ τινες καὶ τάδε ἀνέγραψαν..... *Ibidem.*

bord

bord être décidée par la loi macédonienne, d'après laquelle aucune peine ne pouvoit être infligée à un accusé, sans que son procès lui eût été fait dans une assemblée de Macédoniens; mais cette loi n'étoit point applicable à Callisthène. Dans le discours que Quinte-Curce met dans la bouche d'Alexandre, en présence de son armée, ce prince s'adresse à Hermolaüs : « A » l'égard de ton Callisthène, aux yeux duquel tu parois un » homme de cœur, parce que tu as l'audace d'un brigand; je » sais pourquoi tu voulois qu'on l'introduisît dans cette assem- » blée, c'étoit pour qu'il y débitât les mêmes horreurs que tu » as vomies contre moi, ou celles que tu lui as ouï dire. S'il » étoit Macédonien, j'aurois fait entrer avec toi un maître » digne de t'avoir pour disciple; mais étant Olynthien, il n'a » pas aujourd'hui un pareil droit (1). »

Ptolémée assuroit que Callisthène avoit été appliqué à la torture, ensuite mis en croix (2). Quelques-uns prétendoient qu'ayant été renfermé dans une cage de fer, on l'y laissa dévorer par les poux (3); d'autres qu'on lui avoit coupé le nez, les oreilles et d'autres membres (4), supplices usités chez les Orientaux et les nations barbares (5), qui ne comptent pour rien la plus grande peine que la société puisse infliger, s'ils n'y ajoutent la durée et l'intensité de la douleur. Aristobule disoit au contraire que Callisthène, chargé de chaînes, avoit été traîné à la suite de l'armée, et étoit mort de maladie (6). Suivant Charès, ce philosophe fut gardé sept mois aux fers, parce qu'Alexandre avoit dessein de le faire juger devant un tribunal, en présence d'A-

(1) *Quint. Curt.*, L. VIII, C. VIII. Les Macédoniens, ayant fort maltraité les Olynthiens, les regardoient comme leurs grands ennemis. *Diod. Sic.*, L. XIX, § 61.

(2) *Arrian.*, L. IV. C. XIV.

(3) *Diogen. Laert.*, L. V, C. VI.

(4) *Justin.*, L. XV, C. III. *Schol.*, Lucian. Dialog. Mort., C. XIII.

(5) *Herod.*, L. III, § 153. *Diod. Sic.*, L. XVII, § 69, etc.

(6) *Arrian.*, L. IV, C. XIV.

ristote (1) ; c'est-à-dire, lorsque ce prince auroit été de retour dans la Grèce. Selon ce même Charès, au temps où Callisthène mourut d'inanition et de la maladie pédiculaire, Alexandre étoit occupé à la guerre des Malliens et des Oxydraques (2). Enfin, Plutarque nous a conservé le fragment d'une lettre de ce prince à Antipater, dans lequel on lit : « Les jeunes » gens ont été lapidés. Je châtierai moi-même le sophiste » (Callisthène), les hommes qui me l'ont envoyé, et ceux » qui reçoivent dans leur ville des personnes qui conspirent » contre moi (3). » Ces derniers sont évidemment Démosthène et les autres démagogues d'Athènes, Aristote et les philosophes.

Au milieu de la diversité de ces opinions, il n'est pas difficile d'en reconnoître deux principales, celle de Ptolémée et celle d'Aristobule. Toutes les autres ne sont que des additions à l'une ou à l'autre. Il paroît assez vraisemblable que ce dernier historien avoit omis, de dessein prémédité, les cruelles mutilations et les supplices barbares qu'on fit souffrir à Callisthène. Sans doute Aristobule craignit qu'un pareil traitement n'excitât contre Alexandre l'indignation de la postérité. Peut-être aussi que quelques-uns de ces faits, surtout la cage qui servit de prison à Callisthène, suivant Diogène Laerce (4), sont de l'invention de quelques péripatéticiens : très-indignés, de tout temps, du traitement qu'Alexandre fit éprouver à Callisthè-

(1) ... Ὡς ἐν τῷ συνεδρίῳ κριθείη, παρόντος Ἀριστοτέλους. *Plut.* vit. Alex., p. 76. Dion Chrysostôme parle aussi du projet qu'on prêtoit à Alexandre, de faire mourir Aristote. Or. LXIV, p. 598.

(2) *Plut.* vit. Alex., p. 76. Cet auteur fait dire à Charès que Callisthène périt d'embonpoint ὑπέρπαχυν. L'erreur est évidente ; j'ai donc suivi Diogène Laerce qui dit φθειριῶν καὶ ἀκόμιστος (L. V, C VI), conformément au principe d'Hippocrate, *Aphor.*, § VII-XVI.

(3) *Ibidem.*

(4) *Diogen. Laert.*, L. V, C. VI. Strabon dit seulement qu'il fut mis en prison, à Cariate, une des villes de la Bactriane que détruisit Alexandre. L. XI, p. 356.

ne (1), ils peuvent avoir cherché à en augmenter l'atrocité. Il résulte une troisième opinion du récit de Justin, qui suppose qu'après avoir coupé les oreilles, le nez et les lèvres à Callisthène, on l'enferma dans une cage avec un chien, et que Lysimaque, son disciple, touché de compassion, lui apporta du poison, seul remède à une si longue calamité (2). Mais ceci n'est qu'un conte dont nous verrons bientôt l'invraisemblance. A l'égard des deux autres sentimens, il nous est impossible aujourd'hui de décider absolument lequel mérite la préférence. Dans cette incertitude, je penche néanmoins pour Aristobule, parce que son opinion me paroît avoir été la plus généralement adoptée. Elle seroit même confirmée par la lettre d'Alexandre à Antipater, si l'on étoit bien assuré de son authenticité.

Plutarque observe que dans cette lettre Alexandre paroissoit prendre en aversion Aristote, dont Callisthène étoit le petit neveu et le disciple chéri (3). Mais cette autorité ne seroit pas suffisante, si l'on ne trouvoit pas ailleurs qu'Alexandre étoit alors irrité contre Aristote, à cause du choix qu'il avoit fait de son neveu pour être auprès de lui; et que pour en témoigner son mécontentement, il enrichit Anaximène, et envoya des présens à Xenocrate (4), chef de l'école platonicienne : certes une pareille vengeance n'étoit pas capable d'engager Aristote à former un complot, avec Antipater, contre la vie d'Alexandre, comme Arrien le raconte, de manière pourtant à persuader qu'il n'y ajoutoit lui-même aucune foi (5). La liaison intime qui existoit entre Aristote et Antipater (6), et la crainte

(1) Πρὸς Ἀλέξανδρον δὲ ὑπὲρ Καλλισθένους, ὅτι καὶ νῦν ἀγανακτοῦμεν. *Themist.*, Or. VII, p. 94, ed. *Harduin.*

(2) *Justin*, L. XV, C. III.

(3) *Plut.* vit. Alex., p. 76.

(4) *Diogen. Laert.*, L. V, C. VI. Cicéron, qui parle du présent offert à ce philosophe, ne l'attribue qu'à la générosité d'Alexandre. Tuscul., L. V, C. XXXII.

(5) *Arrian.*, L. VII, C. XXVII.

(6) Aristote nomma dans son testament Antipater son *épitrope*, ou exécuteur tes-

qu'on supposoit qu'ils avoient d'Alexandre, peuvent leur en avoir fait naître l'idée. Du reste Aristote dut être fort chagrin de la mort de Callisthène; mais il ne paroît pas avoir trop manifesté sa douleur. Théophraste garda moins de ménagement, ou eut plus de courage. Son cœur lui dicta un traité sur l'affliction (1), « où déplorant, dit Cicéron, la mort de Callis-» thène, il s'afflige de la prospérité d'Alexandre, et plaint son » ami d'avoir vécu sous un prince qui, avec une puissance » sans bornes et un suprême bonheur, savoit si mal user de » sa fortune (2). »

Sénèque regarde le meurtre de Callisthène comme une tache éternelle à la mémoire d'Alexandre. « Quand on dira, ajoute-» t-il, que ce prince a fait périr des milliers de Perses, on ré-» pondra, et Callisthène. Quand on dira, il a tué Darius, le » souverain d'un grand empire, on répondra, il mit à mort » Callisthène (3), etc. » Aux yeux de la véritable philosophie, il n'est pas moins coupable de massacrer des milliers d'hommes et leur souverain, que de condamner injustement un innocent. Mais le plaisir de symétriser des antithèses égare Sénèque, et lui fait avancer une calomnie grossière. Alexandre ne tua point Darius, et il paroît même qu'il lui auroit conservé la vie, si elle eût été en son pouvoir. Au surplus Sénèque montre partout une haine implacable contre le conquérant macédonien; mais la haine et la fureur ne justifient pas le mensonge et la calomnie.

Ce philosophe a néanmoins raison de reprocher à Alexandre

tamentaire, suivant le langage de notre jurisprudence. ....*ἐπίτροπον μὲν εἶναι πάντων καὶ διαπαντὸς Ἀντίπατρον. Diog. Laert.*, L. v, C. I, § 9.

(1) Καλλισθένης, ἢ περὶ πένθους, α'. *Diogen. Laert.*, L. v, C. II, § 13. On y lisoit cette lâche et fausse maxime : *vitam regit fortuna, non sapientia.* Cicer. Tuscul., L. v, C. II.

(2) *Ciceron.* Tuscul., L. III, C. x.

(3) *Senec.* Natur. Quæst., L. VI, C. XXIII.

d'avoir répandu le sang de ses plus fidèles amis; Plutarque et plusieurs autres écrivains tiennent le même langage (1) : mais la malignité, qui se nourrit de calomnies, peut avoir augmenté le nombre de ceux que ce prince immola à ses soupçons ou à ses caprices. Justin prétend que Lysimaque, qui monta depuis sur le trône, fut exposé à un lion, à cause des liaisons qu'il avoit eues avec Callisthène dont il écoutoit les leçons. Ce général étouffa cette bête féroce en lui enfonçant dans la gueule sa main enveloppée de son manteau (2). L'origine de cette fable, adoptée par plusieurs écrivains (3), a été très-bien aperçue par Quinte-Curce, qui rapporte qu'Alexandre chassant dans la Sogdiane, rencontra sur ses pas un lion, et que Lysimaque accourut pour le tuer (4) : ce qui peut avoir donné lieu à la fable de son exposition, qui ne fut pourtant que volontaire et même produite par le hasard. Plutarque compte ce général parmi les accusateurs de Callisthène (5); il ne put donc avoir été la victime de son attachement pour ce philosophe. La condamnation d'Agatocle de Samos n'a pas de meilleurs fondemens. Les pleurs dont il arrosa le tombeau d'Héphæstion pouvoient-elles être un crime aux yeux d'Alexandre qui en avoit versé lui-même avec abondance à cette occasion? D'ailleurs Lucien est le seul écrivain qui nous ait transmis ce fait apocryphe (6).

Les regrets que produisit dans le cœur d'Alexandre le meurtre de Clitus, furent infructueux; ils ne purent empêcher ce

(1) *Plut.* de multit. amic., C. x, vit. Alex., p. 77, vit. Demosth., T. iv op., p. 431. *Arrian.*, L. vii, C. iv. *Quint. Curt.*, L. vi, C. i. *Justin*, L. xii, C. v. *Dio Chrysost.*, Or. xiv, p. 598. *Lucian.* Dialog. Mort. xiii et xiv. *Tit.-Liv.*, L. ix, C. xviii. *Senec.* de Irâ, L. iii, C. xvii; de Clem., L. i, C. xxv, etc.

(2) *Justin.*, L. xv, C. iii.

(3) *Plin.*, L. viii, C. xvi. *Valer. Maxim.*, L. ix, C. iii. *Senec.* de Irâ, L. iii, C. xvii. *Id.* de Clem., L. i, C. xxv. *Pausan.* Attic., C. ix.

(4) *Quint. Curt.*, L. viii, C. i.

(5) *Plut.* vit. Alex., p. 75.

(6) *Lucian.* de Calumniâ, T. iii op., p. 148, 149.

prince de s'abandonner aux passions qui ont dégradé son caractère. Il voulut être adoré; mais l'éloquence de Callisthène renversa les projets insensés de ses adulateurs. Les motifs du refus des Macédoniens, quoique très-louables en eux-mêmes, ne portoient cependant point sur des principes vrais. Les Perses rendoient à leurs rois des honneurs purement civils. Trompés par les marques extérieures de vénération qui sont encore de nos jours en usage dans l'orient, les Grecs crurent faussement qu'elles étoient les signes réels d'une adoration criminelle, et refusèrent d'imiter les nations vaincues. Les hommages excessifs que les monarques perses paroissoient recevoir de leurs sujets, n'étoient qu'un culte relatif. Ils étoient regardés comme l'image de la divinité; c'est pourquoi le feu les précédoit immédiatement dans leur marche, les jours de cérémonie (1).

Alexandre devoit être pourtant satisfait de la méprise des Grecs, dans l'espoir sans doute qu'ils se détermineroient par l'exemple des Perses à le reconnoître pour un dieu. Ce fut réellement la folie de ce prince, sur laquelle ses historiens ont gardé le silence, ou qu'ils ont cherché à excuser. Quinte-Curce lui fait dire : « Ce qu'Hermolaüs vouloit tout à l'heure exiger de » moi, n'est-il pas presque risible? que je démente l'oracle » de Jupiter qui m'a reconnu pour son fils. Les réponses des » dieux sont-elles donc en mon pouvoir? Il m'a offert lui- » même le nom de son fils; j'ai cru qu'il ne seroit pas nuisible » au succès de nos entreprises, de l'accepter. Plut au ciel! que » les Indiens me regardassent aussi comme un dieu. Dans les » guerres, la renommée décide de tout, et souvent un men-

(1) *Xenop.* Cyrop., L. VIII, p. 595, ed. Hutch. Cet usage fut adopté, non-seulement par les princes de l'Orient (*Amm. Marcell.*, L. XXIII, C. VI), mais encore par les empereurs romains. *Herodian*, L. II, C. IX. L. VIII, C. III. Suivant les livres Zends, les rois sont animés par un feu particulier, le même qui est en présence d'Ormuzd. *M. Anquetil*, précis du Zend-Avesta, T. III, p. 607.

» songe accrédité a eu l'effet de la vérité (1).» Si Alexandre a tenu un pareil discours dans l'assemblée des Macédoniens; son motif secret étant mis au jour, tout a été déconcerté. Mais ne mettons cette maladresse que sur le compte de son historien. On ne peut douter que ce prince n'ait persisté depuis à se faire reconnoître dieu, non-seulement par ses soldats et les nations qu'il avoit vaincues, mais encore par tous les peuples de la Grèce. On porta différens décrets (2) à cette occasion; le plus remarquable est celui des Lacédémoniens: *puisqu'Alexandre veut être dieu, qu'il soit* DIEU (3). Il paroît par un passage de Dinarque, que les Athéniens ne se décidèrent pas si promptement. « Tantôt, s'écrie cet orateur, Démosthène propose de ne reconnoître d'autres dieux que ceux de » nos pères, tantôt il dit que le peuple ne doit pas contester à » Alexandre les honneurs divins (4). » Le jeune Pithéas se disposant à parler dans cette affaire, quelqu'un s'empressa de lui dire: « Tu oses à ton âge donner ton avis sur des matières » aussi importantes. Il répliqua: Le prince que vous voulez » déifier est encore plus jeune que moi (5).» Quelques hommes de la faction macédonienne s'étant écriés qu'Alexandre étoit véritablement un dieu: « D'où est ce dieu, répondit l'orateur » Lycurgue, dans le temple duquel on est obligé, en sortant, » de se purifier avec de l'eau lustrale (6). » Cette répartie dut faire impression; et malgré toutes les intrigues de Démade,

(1) *Quint. Curt.*, L. VIII, C. VIII.

(2) Ἄλλοι μὲν οὖν ἄλλα ἐψηφίσαντο...... *Ælian.* Var. Hist., L. II, C. XIX.

(3) *Ibid.* Plutarque attribue ce mot au Spartiate Damis. Apopht. Lacon., T. II, p. 219.

(4) ... Τοτὲ δὲ λέγων, ὡς οὐ δεῖ τὸν δῆμον ἀμφισβητεῖν τῶν ἐν οὐρανῷ τιμῶν Ἀλεξάνδρῳ. *Dinarch.* Orat. contra Demosth., p. 65. Reiske voudroit lire τῶν ἴσων τοῖς ἐν οὐρανῷ. Il n'y est autorisé par aucun manuscrit; et ces mots ἴσων τοῖς sont une interpolation hardie qui dénature le sens.

(5) *Plutarch.* Apopth., p. 187.

(6) *Id.* vit. x Orat. Lycurg., T. II, p. 842. Ce passage, mal rendu par les interprètes, est supprimé par Photius dans l'extrait de cette vie de Lycurgue.

son projet de décret fut rejeté, et le peuple condamna cet orateur à une amende de dix talens (1), ou suivant d'autres, à cent (2); ce qui est peu vraisemblable. On lit cependant dans l'ouvrage de Diogène Laerce, que les Athéniens ayant déclaré par un décret qu'Alexandre étoit Bacchus, Diogène le Cynique dit aussitôt : Vous m'avez fait Sérapis (3). Diogène étoit de Sinope, qui honoroit ce dieu d'un culte particulier : peut-être que le philosophe cynique, qui demeuroit ordinairement à Corinthe, aura tenu ce propos, sur le simple bruit de l'apothéose d'Alexandre, ou même sur la proposition qui en avoit été faite au peuple d'Athènes. Si cela n'est pas, Diogène Laerce se sera trompé, comme il lui arrive assez souvent. Clément d'Alexandrie (4) et S. Cyrille, patriarche de cette ville (5), ont avancé qu'Alexandre avoit été reconnu le treizième des grands dieux de la Grèce. C'est encore une erreur, ou bien une pareille reconnoissance n'a eu lieu que dans quelques villes de l'Asie mineure (6), où l'adulation et la bassesse n'avoient point de bornes. Du reste le prince macédonien n'ambitionnoit pas un si haut rang; il vouloit seulement se placer à côté d'Hercule, dont il porte les attributs sur ses médailles (7).

Les Grecs se permirent néanmoins de plaisanter quelque-

(1) *Athen.* Deipnos, L. VI, p. 251.

(2) *Ælian.*, Var. Hist., L. V, C. XII. Démade disoit aux Athéniens : *videre ne dum cœlum custoditis, terram amittatis.* Valer. Maxim., L. VII, C. II, Extr. § 13.

(3) *Diogen. Laert.*, L. VI, C. II, § 6.

(4) *Clem. Alex.* Cohort. ad Gentes, T. I, p. 77.

(5) *S. Cyrill.* contra Julian., L. VI op., T. VI, p. 205. Voyez mon ouvrage, *Des anciens Gouvernemens fédératifs*, p. 77, sur l'opinion peu fondée de l'historien Socrate qui fait mettre Alexandre au rang des dieux de la Grèce, par un décret des Amphictyons. S. Jean Chrysostôme dit que ce fut par celui du Sénat de Rome (Homil. XXVI in Ep. II ad Corint.); erreur dont Spanheim a très-bien montré la cause. Not. sur les Césars de Julien, p. 127.

(6) Ἔνιοι δὲ καὶ τοῖς δώδεκα Θεοῖς προστιθέντες, etc. *Lucian.* Dial. Mort. XIII, T. I, p. 391.

(7) Vid. Ezech. *Spanh.* de Præst. et usu numism., diss. V, p. 344.

fois

fois Alexandre sur sa divinité. Aristobule racontoit (1) que l'athlète Dioxippe voyant ce prince blessé et couvert de sang, récita ce vers où Homère, parlant de la blessure de Vénus, dit : « Quelle substance coule des heureux immortels (2). » Cet endroit d'Aristobule a été supprimé par Arrien qui, vraisemblablement, nous aura fait perdre plus d'un trait de ce genre. Le héros macédonien avoit trop d'esprit pour s'en fâcher; il lui arriva même une fois d'y répondre d'une manière fort énergique. Un coup de tonnerre ayant causé de la frayeur aux personnes qui l'accompagnoient dans un voyage, Anaxarque s'écria : « Fils de Jupiter, est-ce vous qui tonnez? Non, répon- » dit Alexandre, avec un rire moqueur ; je ne veux pas me » rendre aussi formidable que vous me le conseillez, vous qui » m'exhortiez à me faire apporter, pendant mon souper, les » têtes des rois et des satrapes (3). » Quel infâme courtisan étoit donc ce prétendu philosophe Anaxarque, l'apologiste du meurtre de Clitus et le calomniateur de Callisthène! Alexandre devoit s'attendre qu'on l'épargneroit encore moins après sa mort;

(1) *Aristob.* ap. Athen., L. VI, p. 251.

(2) Ἰχώρ, οἷός πέρ τε ῥέει μακάρεσσι θεοῖσιν. Iliad., L. V, v. 340. Pour sentir la force de la plaisanterie, on se rappellera que l'*Ichor*, le sang des dieux, étoit une substance aqueuse, de couleur à peu près rougeâtre. Ὑγρασία τις διεφθαρμένης σαρκὸς ὕφαιμος. *Pseudo-Dydim.* Schol. ib., etc...

(3) *Satyr.* ap. *Athen.*, L. VI, p. 250. *Plut.* vit. Alex., p. 41. *Diogen. Laert.*, L. IX, C. X, etc. Anaxarque avoit tenu ce propos dans un festin, en présence de Nicocréon, tyran de Cypre, qu'il affecta de regarder. Ce tyran s'en vengea cruellement après la mort d'Alexandre; il fit piler dans un mortier de pierre le malheureux Anaxarque qui s'écria au milieu de cette horrible exécution : « Pile, pile, le sac » d'Anaxarque; certes tu ne le frappes » pas lui-même. » (*Diogen. Laert.*, L. IX, C. X. Vid. *Jac. Duport.* in *Theophr.* Prælect., p. 284). Ces paroles ont été aussi attribuées à Zénon d'Elée; ce qui porte le savant Brucker à révoquer en doute le fait concernant Anaxarque d'Abdère (Hist. philos., T. I, p. 1201). Cette raison n'est pas fort solide; le même acte de cruauté peut avoir été exercé sur deux personnes différentes qui auront dit la même chose. D'ailleurs, le mot d'Anaxarque étoit aussi célèbre dans l'antiquité que son supplice, dont Ovide parle en ces termes :

Aut ut Anaxarchus pilâ minuaris in altâ,
Ictaque pro solidis frugibus ossa sonent.

(Ibis, v. 571-572). Quoiqu'Anaxarque eût

aussi Théocrite de Chio dit alors : « Il faut se rassurer lors- » qu'on voit mourir les dieux avant les hommes (1). »

En se mettant au-dessus de l'espèce humaine, Alexandre annonçoit bien qu'il ne vouloit désormais garder aucun ménagement, et que tout devoit céder à sa volonté suprême. En effet, il prit l'habillement et les mœurs des Perses, au mépris des institutions et des préjugés de sa patrie. Ses historiens, après l'avoir blâmé d'un pareil changement, ont ensuite cherché à le justifier. Quinte-Curce lui fait dire : « Je suis venu en Asie, non pour » exterminer les nations, non pour changer la moitié de la » terre en une vaste solitude, mais pour que les hommes soumis » par mes armes ne s'affligent point de mes victoires. » Ayant montré la nécessité de s'attacher les vaincus, il continue en ces termes : « Pourquoi introduis-je leurs mœurs parmi les » Macédoniens ? C'est que je vois, chez plusieurs nations, des » choses que nous ne devons pas avoir honte d'imiter; et qu'il » est impossible de bien gouverner un si grand empire, sans » faire adopter aux habitans quelqu'un de nos usages, et en » prendre d'eux (2). » C'étoit l'ouvrage du temps, et un pareil échange ne se commande pas. Sans s'arrêter aux déclamations puériles du discours de Plutarque sur la vertu ou la fortune d'Alexandre, en faveur du changement de mœurs introduit par ce prince, on doit consulter sa vie, dans laquelle cet écrivain tient un autre langage. Selon lui, ce changement fut le

adopté les opinions de Démocrite, il fonda néanmoins, selon quelques-uns, la secte *Eudæmonique*, qu'on a pu confondre avec celle d'Aristippe, à cause du grand rapport qu'il y avoit entre elles. Anaxarque fut le maître de Pyrrhon (*Diogen. Laert.*, L. IX, C. XI, § 2); c'est pourquoi Galien le met dans la classe des philosophes sceptiques (Hist. philosoph., C. XXII). Clément d'Alexandrie nous a conservé un fragment du traité d'Anaxarque, *de Regno*, où il dit : que ceux qui publient aux portes leur doctrine, quelle sage qu'elle soit, méritent de passer pour fous. Stromat., L. I. *Clem.* op., T. I, p. 337.

(1) *Clem. Alex.* Cohort. op., T. I, p. 78.

(2) *Quint. Curt.*, L. VIII, C. VIII.

fruit de l'oisiveté, lorsqu'Alexandre pénétra par l'Hyrcanie dans la Parthie : il ne l'opéra que peu à peu, afin de ménager l'esprit des Macédoniens, et pour les préparer à la cérémonie de l'adoration. Au commencement, ce prince ne prit ni la robe traînante des Mèdes, ni leur tiare ; il se contenta de faire un mélange de leur habillement trop fastueux avec celui des Perses, qui étoit plus noble. Cependant il ne parut avec ce nouveau costume que dans la société de ses amis, et lorsqu'il avoit à parler aux barbares : ce fut par la suite qu'il en fit usage hors de son palais ou de sa tente et dans toutes les audiences publiques. En se rapprochant ainsi des peuples vaincus, son but étoit, dit Plutarque, de gagner leur cœur et de cimenter leur union avec les Grecs et les Macédoniens. Mais ceux-ci en murmurèrent beaucoup, et cet écrivain n'a pu le dissimuler (1). Diodore assure qu'Alexandre ne se montroit d'abord que rarement avec son nouvel habillement, qu'il sembloit même être toujours attaché aux anciens usages, de crainte de trop irriter les Macédoniens ; et que pour appaiser les plus mécontens, il leur faisoit des présens (2). Quinte-Curce commence par blâmer la conduite d'Alexandre ; et après avoir représenté ses soldats indignés de se voir vêtus comme des esclaves, et leur roi devenu en quelque sorte un satrape, il ajoute : « L'orgueil du vêtement » amenoit à sa suite l'insolence du cœur (3). » En effet, celui d'Alexandre s'enfla bientôt (4), au point d'être méconnoissable. On a cherché, sinon à le disculper, du moins à l'excuser, en rejetant sur ses flatteurs son changment de mœurs et de costume (5) ; mais Arrien nous assure qu'il s'y porta de lui-même

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 62, 63.
(2) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 77.
(3) *Quint. Curt.*, L. VI, C. VI.
(4) *Maccab.*, L. I, C. I, IX, v. 4.
(5) Τῆς δὲ κολακείας τὰ ἔργα ἀναξυρίδες περσικαὶ, καὶ λήθη τοῦ Ἡρακλέους, καὶ τοῦ Φιλίππου, καὶ Ἀργεάδων ἑστίας. *Maxim. Tyr.*, Diss. XX, § 8.

et sans y être incité par le philosophe Anaxarque, par le poëte Agis d'Argos ni par les autres sophistes ses adulateurs (1). Le même historien dit qu'Alexandre, par la suite, pour se mettre à l'abri des outrages et des violences des Macédoniens, prit l'habillement perse, et incorpora les *Homotimes* et les *Mèlophores* de la garde de Darius, dans les cohortes de Macédoniens qui composoient la sienne. Tel est le sentiment particulier d'Arrien (2) : à mon avis, il n'en résulte pas la justification de son héros, comme il paroît le croire.

Une sage politique auroit-elle donc inspiré au prince macédonien ce mépris des usages de ses pères (3) et cette envie d'imiter en tout les barbares? Osons le dire, c'étoit insulter à la gloire des vainqueurs que d'adopter si promptement les mœurs des vaincus ; et la distinction qu'il y avoit entre eux étoit encore nécessaire pour assurer ses conquêtes ou en faire de nouvelles. Cette distinction fomentoit l'enthousiasme, et les Macédoniens ne pouvoient le communiquer ni aux Mèdes ni aux Perses ; elle étoit un mobile trop puissant pour oser sitôt le détruire. On répondra sans doute que les anciens usages ne sont que des préjugés; mais les hommes ne combattent-ils pas toujours sous les étendards de ces mêmes préjugés? et la gloire militaire n'est-elle pas le plus funeste, comme le plus incurable de tous ? Alexandre avoit un trop grand intérêt au maintien de ce préjugé, pour l'affoiblir par des innovations, du moins prématurées. D'ailleurs, le luxe asiatique énervoit le courage de

(1) *Arrian.*, L. IV, C. IX.

(2) Ὡς ἔμοιγε... δοκεῖ... *Id.*, L. VII, C. XXIX.

(3) *Patrios mores disciplinam Macedonum regum salubriter temperatam....* *despiciens*, etc. Quint. Curt., L. VI, C. VI. Par *disciplina*, etc., il faut, ce me semble, entendre l'étiquette de la Cour de Macédoine. Vasque de Lucène a traduit ainsi ces paroles : « Car il desprisoit les mœurs de son pays, la discipline des roys de Macédoine sainement *attrempée* ».

ses soldats, et auroit fini par les avilir à leurs propres yeux. Son exemple les révolta, et il se vit contraint de renvoyer les uns dans leur patrie et de reléguer les autres dans des colonies lointaines. Il se fioit lui-même si peu aux Asiatiques, qu'il faisoit venir sans cesse de la Grèce et de la Macédoine de nouvelles recrues qui ne pouvoient remplacer ses vieux compagnons d'armes. Auroit-il eu à craindre ceux-ci, s'il n'eût pas choqué leurs préjugés et humilié leur amour-propre (1)? Enfin, cet abandon formel des coutumes de ses ancêtres ne fut-il pas l'origine de ces scènes d'horreur, dans lesquelles ce prince immola ses plus fidèles amis, et qui, suivant la pensée d'un ancien, lui firent perdre le fruit de ses trois plus éclatantes victoires (2)? Les excès auxquels il se livra dans la suite, et les ridicules dont il se couvrit, furent les conséquences de cette première démarche. Ephippus d'Olynthe rapportoit que ce prince, vêtu d'habit couleur pourpre, et la tête ornée des cornes de Jupiter-Ammon, la *stole* persique sur les épaules, avec l'arc et le carquois de Diane, se faisoit traîner dans un char. Une autre fois, il paroissoit dans les festins, ayant les ailes, les talonnières et le caducée de Mercure. Plus souvent il endossoit la peau de lion et portoit la massue d'Hercule (3). On brûloit devant lui de la myrrhe, de l'encens et toutes sortes d'aromates, consacrés au culte des dieux (4). En ce moment, tout le monde gardoit un

(1) *Vicerat medicam gentem, et victus est medicâ veste. Triumphalem cataphracten amolitus, in captiva sarabara decessit.* Tertull. de Pallio, C. IV, vid. not. *Salmas*, p. 321, etc.

(2) *Tres maximas victorias totidem amicorum injustis cædibus victor perdidit.* Valer. Maxim., L. IX, C. III.

(3) Doit-on ensuite être étonné, ajoute Athénée, de voir l'empereur Commode porter la massue d'Hercule, sa peau de lion, et se faire appeler de son nom, puisqu'Alexandre, nourri des préceptes d'Aristote, vouloit ressembler aux dieux et même à Diane. *Deipnos.*, L. XII, p. 356.

(4) Cet usage de brûler de l'encens devant Alexandre prévalut tellement, qu'Eumène le pratiquoit encore après sa mort, lorsqu'il vouloit représenter ce prince donnant ses audiences publiques. *Polyæn.*, L. IV, C. VIII.

silence profond et respectueux, de crainte de réveiller son humeur intraitable et sanguinaire (1).

Non contens de nous dérober ces traits et plusieurs autres de ce genre, les auteurs de la vie d'Alexandre ont cherché encore à justifier ou à pallier ses vices les plus connus. L'intempérance est de ce nombre. Loin de s'y livrer, il parut d'abord en connoître tout le danger. Ada, reine de Carie, lui ayant fait préparer beaucoup de mets délicats et somptueux par les plus habiles cuisiniers et pâtissiers, il dit : « Léonidas » m'a donné de meilleurs cuisiniers, savoir : la marche de nuit, » pour le dîner, et la sobriété, dans ce repas, pour le sou- » per (2). » Lui apportoit-on des pays étrangers ce qu'il y avoit de plus rare et de plus exquis, en fruits ou en poissons ! il l'envoyoit à ses amis, et souvent il ne s'en réservoit rien (3). Se mettoit-il en marche ! il prenoit la même nourriture que ses soldats (4), et partageoit avec eux toutes les fatigues. On ne se rappelle pas sans admiration le refus qu'il fit de l'eau que des Macédoniens, dévorés comme lui d'une soif ardente, portoient à leurs enfans, leur disant : « Si je buvois seul, vous en » seriez encore plus altérés (5). » Mais insensiblement il prit le goût de la bonne chère, et finit par devenir très-intempérant. Arrien, pour l'excuser, rapporte le témoignage d'Aristobule, qui prétendoit qu'Alexandre ne s'abandonnoit aux

(1) ...Ἀφόρητος γὰρ ἦν, ϗ φονικός· ἐδόκει γὰρ εἶναι μελαγχολικός. *Ephipp.* ap. *Athen.*, L. XII, p. 538.

(2) *Plut.* vit. Alex., p. 33. Apopht. Reg., § IX. Alexandre dînoit assis et soupoit couché; il ne se mettoit le soir à table, qu'après la nuit close (*Plut.* supra). Les Macédoniens regardoient comme un honneur d'être couchés dans les repas, et anciennement, on ne pouvoit jouir chez eux de cette prérogative qu'après avoir tué quelque bête fauve, hors des rets. *Hegesan.* ap. *Athen.*, L. I, p. 18.

(3) *Plut.* vit. Alex., p. 34.

(4) *Arrian.*, L. VI, C. V. *Quint. Curt.*, L. VI, C. VI. *Frontin* Stratag., L. IV, C. III, etc.

(5) A la lettre, *vous tomberiez en défaillance*. *Plut.* vit. Alex., p. 60. Selon Polyen et Frontin, Alexandre répandit à terre cette eau qu'on lui présentoit dans un casque. *Pol.*, L. IV, C. III, § 25.

plaisirs de la table que pour complaire à ses amis; et il ne craignoit pas d'ajouter que d'ailleurs ce prince ne buvoit pas beaucoup (1); ce qui ne peut regarder que les cinq ou six premières années de sa vie. Son intempérance, et surtout son ivrognerie furent portées dans la suite à un tel point, qu'elles avoient passé en proverbe, comme on le voit par un vers de Ménandre (2). Au rapport de Charès de Mytilène, dans les jeux publics, donnés à l'occasion de la mort de Calanus, le prince macédonien proposa des prix pour ceux qui boiroient plus que les autres. Trente-cinq de ces buveurs moururent sur le champ des efforts violens qu'ils firent, et six autres expirèrent quelques momens après dans leur tente. Promachus remporta le premier prix, qui étoit un talent (3). Nicobule assure encore qu'Alexandre soupant chez Midias, but à lui seul plus que les vingt convives, qui assistèrent à ce repas, ne bûrent entre eux tous (4). On lit dans un fragment des éphémérides ce qui suit: « Après avoir passé le cinquième jour de Dius à boire chez » Eumène, Alexandre dormit le six pour cuver son vin, et » ne donna dans toute la journée d'autre signe de vie, que de » se lever et de communiquer à ses généraux le projet qu'il » avoit de partir le lendemain, à la pointe du jour. Il dîna le » sept chez Perdiccas, où s'étant enivré, il dormit toute la » journée du huit. Il s'enivra de nouveau le quinze, et passa » le jour suivant à se reposer, selon sa coutume. Enfin, le » vingt-sept, il soupa chez Bagoas, dont la maison étoit à dix » stades du palais, et dormit le vingt-huit (5). » Diodote d'Erythres et Eumène de Cardie, rédacteurs de ces éphémérides,

Front., L. I, C. VII, § 6.

(1) *Aristob.* ap. *Arrian.*, L. VII, C. XXIX.

(2) Οὐ γὰρ πίνειν πολὺν οἶνον Ἀλέξανδρον, etc. *Menan.* fragm. Adulat. ap. *Athen.*, L. X, p. 434.

(3) *Chares* ap. *Athen.*, L. X, p. 436.

(4) *Nicobul.* ap. *Athen.*, L. X, p. 434.

(5) Ephemer. fragm. ap. *Athen.*, L. X, p. 434, et *Ælian.*, L. III, C. XXIII.

ne quittoient jamais Alexandre, et écrivoient chaque jour tout ce qui le concernoit. Leur témoignage est donc d'un grand poids, et ne démontre que trop les excès de ce prince. Ils furent portés si loin, que son ame en étoit obscurcie; état humiliant auquel la mort est préférable, selon la pensée de Clitarque (1).

Non seulement Alexandre ne se livra pas tout de suite à de pareils excès, comme je l'ai déjà dit, mais il en parut encore très-éloigné au temps de la prise de Persépolis. Ce fut dans le palais de cette ville que ses courtisans virent avec autant de plaisir que de surprise l'état des comestibles que les rois de Perse consommoient pour leurs repas. Cet état avoit été gravé, disoit-on, sur une colonne d'airain par ordre de Cyrus, et devoit servir de règle à ses successeurs. Suivant ce monument curieux, leur consommation par jour étoit de cent bœufs, de trente chevaux et autant de daims, de quatre cents moutons, de trois cents agneaux, de quatre cents oies grasses, de trois cents tourterelles, de six cents oiseaux de toute espèce, etc... La quantité de farine de blé et d'orge, celle de lait, de miel, d'huiles, de vins, d'épiceries, etc., étoit prodigieuse. Plus de quinze mille chars se trouvoient employés au transport du bois, de la paille, etc. (2) La dépense pour chaque repas se montoit à quatre cents talens,

(1) Κρεῖττον ἀποθανεῖν, ἢ δι' ἀκρασίας τὴν ψυχὴν ἀμαυρῶσαι. *Clit.* ap. *Stob.*, S. CCLXXI, p. 878. Cette pensée étoit vraisemblablement à l'endroit où Clitarque entroit dans quelques détails sur les débauches d'Alexandre.

(2) Polyen a rapporté toute la traduction de ce monument (Strategm., L. IV, C. III, § 32), qu'il paroît avoir tiré du second livre des Persiques d'Héraclide de Cumes (*Athen.*, L. IV, p. 145). Un pareil monument auroit plus mérité que tant d'autres moins curieux, d'être éclairci par quelques savans. L'évaluation des mesures perses, telles que l'Artabe, le Maris, etc., exige beaucoup de discussions; ce qui m'a empêché d'en faire mention, ainsi que des noms de denrées, sur lesquels il faudroit trop s'arrêter. Au reste, Cyrus paroît d'autant moins être l'auteur du réglement qu'on lui prête, qu'il y est question de comestibles étrangers, dont ce prince ne permettoit pas l'usage pour sa table; il ne s'introduisit que sous ses successeurs et par une loi postérieure (καὶ νόμος τις ὕστερον ἐγένετο. *Dino*, ap. *Athen.*, L. XIV, p. 652, et Animadv. *Casaub.*, p. 627), qui doit être celle que Polyen rapporte.

qu'on

qu'on peut évaluer à près de trois millions, et quinze mille personnes assistoient ou participoient à ce repas (1). Alexandre, qui n'étoit pas entièrement corrompu, ordonna d'enlever la colonne, en disant à ses amis : « Il ne convient nullement » que les rois apprennent à prendre leur repas avec tant de » prodigalité. Une grande lâcheté est la suite nécessaire du » luxe et de la débauche. Voyez aussi avec quelle facilité des » hommes gorgés de tant de mets sont mis en déroute (2). » Il se contenta d'abord, comme l'indiquent quelques vers de Ménandre, de dépenser, à chaque repas, un talent, qui valoit alors six mille francs ; ensuite cent mines, ou dix mille francs, suivant Ephippus d'Olynthe (3). Cette dépense s'accrut de plus en plus, et fut portée très-haut dans les grands festins qu'Alexandre donna en différentes occasions.

On ne peut guère douter que les généraux macédoniens n'aient été les premiers séduits par le spectacle du luxe asiatique, soit à Damas (4), soit à Persépolis, et qu'Alexandre ne s'y adonna entièrement qu'après eux. Plutarque rapporte même qu'il avoit d'abord censuré très-fortement la vie molle et luxurieuse d'Agnon et de Philotas (5). Dans la suite il les approuva, et peut-être acheva-t-il de les corrompre par son exemple, comme pensent Agatharchide et Elien, qui auroient dû néanmoins distinguer les temps (6); la corruption étant progressive, il faut toujours en remarquer les époques. Ce fut sans doute à celle où Alexandre ne rougissoit plus de son changement de mœurs, qu'il écrivit aux insulaires de Chio de lui envoyer de la

(1) *Heracl. Cuman.* ap *Athen.*, L. IV, p. 145. Vid. *Casaub.* Animad., p. 270.
(2) *Poliæn.*, L. IV, C. III, § 32.
(3) *Menand.* et *Ephipp.* ap. *Athen.*, L. IV, p. 146. *Plut.* vit. Alex., p. 34.
(4) Vid. *Quint. Curt.*, L. III, C. XIII. *Parmenion.* Epist. ap. *Athen.*, L. XIII, p. 608.
(5) *Plut.* vit. Alex., p. 57.
(6) *Agatharch.* ap. *Athen.*, L. IV, p. 155. *Ælian.* Var. Hist., L. IX, C. III.

pourpre, dont il vouloit revêtir tous ses amis (1), qui donnèrent bientôt un libre cours à tous leurs goûts. Perdiccas et Cratère, passionnés pour la gymnastique, avoient toujours, parmi leurs bagages, assez de peaux pour couvrir l'étendue d'un stade, dont ils formoient dans le camp une vaste enceinte, pour s'y livrer aux différens exercices : à leur suite marchoient des chevaux chargés de sacs d'arène, qu'on tiroit d'Egypte à dos de chameaux, suivant Plutarque, pour le combat de la lutte. Léonat et Ménélaüs, amateurs de la chasse, faisoient porter avec eux assez de toile, pour entourer un espace de cent stades (2). Loin de réprimer un pareil luxe, Alexandre l'autorisoit alors et l'excitoit même par le sien.

Phylarque, après avoir parlé du faste des anciens rois de Perse, le regarde comme moins grand que celui d'Alexandre. « La tente de ce prince, dit-il, pouvoit contenir cent lits, et » cinquante colonnes dorées soutenoient le plafond, dont le » travail étoit aussi varié que précieux. Autour de la tente on » trouvoit d'abord cinq cents Perses vêtus de robes, couleur » pourpre et jaune; on les nommoit *Mélophores :* après eux, » un corps de mille archers, vêtus de robes mi-parties couleur » de feu et d'une autre couleur tirant sur le rouge; ils étoient » précédés de cinq cents Macédoniens, portant des boucliers » argentés. Au milieu de la tente s'élevoit un trône d'or, sur » lequel le roi, environné de ses gardes, venoit s'asseoir pour » donner ses audiences. En dehors, et dans toute la circonfé» rence, on avoit disposé un espace, où étoient une troupe » d'éléphans, mille Macédoniens avec leur habit particulier, » ensuite dix mille Perses, dont cinq cents avoient eu le privilège » de porter cet habit, couleur pourpre. Les amis d'Alexandre

(1) *Athen.*, L. XII, p. 540.

(2) *Ephipp.* ap. *Athen.*, L. XII, p. 537.

» et aucune des personnes de sa maison n'osoient alors s'avan- » cer, frappés d'un appareil si imposant (1).» Ces détails ont été négligés ou supprimés exprès par les historiens d'Alexandre; ce qui nous a engagé à les rappeler, afin de faire sentir la nécessité de puiser dans d'autres sources, quand on voudra avoir une idée juste et complète des mœurs de ce prince.

Alexandre étoit-il donc fort économe, quand il s'agissoit de ses plaisirs, comme Arrien veut nous le persuader (2)? Les détails que l'on vient de voir réfutent assez cet écrivain, et détruisent les conséquences qu'on a tirées de ses expressions. « La main d'Alexandre, dit-on, se fermoit pour les dépenses » privées..... Falloit-il régler sa maison! c'étoit un Macédo- » nien (3).» Comment a-t-on encore osé avancer que ce prince trouva toujours, dans sa frugalité et dans son économie particulière, les moyens d'augmenter sa puissance? Cela n'a pu être vrai qu'avant la bataille d'Issus; car la dissolution de ses mœurs se manifesta bientôt après la mort de Darius.

Depuis cette époque, le conquérant de l'Asie méprisa les usages de sa patrie, et s'abandonna à tout le faste asiatique. Rien n'égala celui qu'il fit paroître dans la célébration du mariage de neuf mille (4), selon les uns, ou, suivant d'autres, de plus de dix mille filles perses (5) avec autant de Macédoniens, à Suse, à son retour des Indes. Il épousa lui-même Statira, fille aînée de Darius (6), et Parysatis, fille puînée d'Ochus. Celle-ci étoit donc sa troisième femme, puisqu'il avoit déjà Roxane.

(1) *Phylarch.* ap. *Athen.*, L. XII, p. 539, et *Ælian.* Var. Hist., L. IX, C. III. Je me suis servi de la traduction que M. Dacier a faite d'Elien, jusqu'au mot *espace*; le reste, que cet auteur ancien a trop abrégé, est emprunté d'Athénée. Elien pourroit y avoir lui-même puisé ce passage de Phylarque, ainsi que plusieurs choses qu'il rapporte sur Alexandre.

(2) *Χρημάτων δὲ ἐς μὲν ἡδονὰς τὰς αὑτοῦ, φειδωλότατος. Arrian.*, L. VII, C. XXVIII.

(3) *Montesquieu*, Esprit des Lois, L. X, C. XIV.

(4) *Plut.* vit. Alex., p. 91.

(5) *Arrian.*, L. VII, C. IV.

(6) Selon Diodore (L. XVII, § 107) et

Mais Aristobule est le seul qui lui donne la seconde (1). Au reste, la polygamie étoit en usage chez les rois de Macédoine (2), et Alexandre n'innova point à cet égard. Voulant qu'Héphæstion, son ami le plus tendre, devînt son beau-frère, il lui fit épouser Drypatis, autre fille de Darius, et Cratère, qu'il aimoit aussi beaucoup, épousa par ses ordres Amastris, fille d'Oxyarte, frère de ce roi Perse. Alexandre distribua les autres princesses ou filles des grands seigneurs perses ou mèdes, aux quatre-vingts principaux officiers de son armée (3). Tous réunis dans une seule tente, ils étoient couchés sur quatre-vingt-douze lits ornés de tapis de pourpre, non compris celui du conquérant Macédonien, dont les pieds étoient d'or (4). Les noces se firent entièrement à la manière des Perses : après qu'on eût bu, les fiancées entrèrent, s'assirent à côté de leurs époux, et en reçurent le premier baiser (5).

Le festin qu'Alexandre donna à cette occasion, et auquel furent invités tous les gens de sa maison et les étrangers, avoit été préparé dans une tente supportée par des colonnes de vingt coudées de haut, revêtues d'or, d'argent et de pierres précieuses : elle étoit encore décorée de tapisseries de pourpre tissues d'or. Les fêtes durèrent cinq jours consécutifs. Alexandre admit à sa table quelques étrangers qui lui étoient attachés par un droit particulier d'hospitalité, et les fit placer vis-à-vis de lui. Tous les soldats et les gens de mer eurent des tables dans le vestibule de son palais, ainsi que les Grecs qui se trou-

Plutarque (p. 91), Arrien nomme Barsine (L. VII, C. IV) cette seconde femme qui eut d'Alexandre un fils posthume, appelé Hercule, dit Diodore, L. XX, § 20. Cela est fort difficile à expliquer.

(1) *Arrian.*, L. VII, C. IV.

(2) Vide *Crophii* Antiq. Macedon., L. I, C. XVI.

(3) *Arrian.*, L. VII, C. IV. *Athen.*, L. XII, § 538. *Ælian.* Var. Hist., L. VIII, C. VII. Je tâche dans mon récit de concilier ces écrivains.

(4) *Athen.*, L. XII, p. 538.

(5) *Arrian.*, L. VII, C. IV.

voient alors à sa Cour, ou comme envoyés des villes, ou comme simples voyageurs. Les plus habiles histrions et les musiciens célèbres furent appelés. Athénée nous a conservé les noms des principaux, qu'il a tirés du dixième livre de Charès (1), ainsi que la plupart des détails qu'on vient de lire. Grecs, Barbares, Indiens même contribuèrent tous par leurs talens à cette fête. Scymnus de Tarente, Philistide de Syracuse, Héraclite de Mitylène, bateleurs; Alexis de Tarente, Rapsode, Cratinus de Methymne, Arystonyme d'Athènes, Athénodore de Téos, joueurs de cithare; Héraclite de Tarente, Aristocrate de Thèbes, qui jouoient de cet instrument, en s'accompagnant de la voix; Denys d'Héraclée, Hyperbolus de Cyzique, les premiers qui jouèrent de la flûte sur le nome pythien; Timothée, Phrynicus, Scarphisias, Diophante, et Evius de Chalcis, joueurs du même instrument dans les chœurs (2); Thessalus, Athénodore et Aristocrite, acteurs pour la tragédie; Lycon, Phormion et Ariston, acteurs pour la comédie, enfin le chanteur Phasimèle, sont les artistes qui se distinguèrent en cette occasion. Il étoit d'autant moins inutile de rapporter leurs noms, qu'ils nous font connoître les différens genres de spectacle usités à cette époque. Les couronnes dont les envoyés de différentes villes, et quelques particuliers firent alors présent à Alexandre, furent évaluées à quinze mille talens (3), quatre-vingt-dix millions de notre monnoie. Ce prince paya la dot des filles perses et donna à chaque convive une coupe d'or pour faire des libations (4).

(1) *Chares* ἐν τῇ δεκάτῃ τῶν περὶ Ἀλέξανδρον ἱστοριῶν, ap. *Athen.*, L. XII, p. 538.

(2) Tous ces bateleurs, musiciens, etc., employés ordinairement dans les fêtes de Bacchus, et de là appelés *Dionysocolaques*, reçurent alors le nom d'*Alexandrocolaques*, à cause des grands dons qu'Alexandre leur fit : διὰ τῶν δώρων ὑπερβολάς. *Athen.* supra.

(3) *Athen.* l. s. l.

(4) *Arrian.*, L. VII, C. IV.

« Les remparts élevés, dit Plutarque, sont d'un accès dif- » ficile aux ennemis; mais la hauteur et l'orgueil d'une ame » qu'enivrent son bonheur et la gloire, cèdent aisément aux » plus vils et aux plus bas des hommes (1). » En effet, Alexandre ne prêta bientôt plus l'oreille qu'à la flatterie la plus outrée, et son despotisme empêcha ses meilleurs amis de lui parler le langage de la vérité. Maxime de Tyr semble indiquer cette dernière cause des progrès rapides que l'adulation fit parmi les Macédoniens. Lorsque la crainte, suivant la pensée de ce philosophe, et la puissance d'un despote étouffent la voix de ses sujets, la flatterie est alors toute puissante et l'amitié disparoît (2). Ephippus d'Olynthe disoit que les amis d'Alexandre l'applaudissoient malgré eux, et gardoient souvent un profond silence dans le moment où ce prince s'abandonnoit à des excès qui ternissoient sa gloire, craignant toujours de réveiller en lui le penchant qu'il avoit à répandre le sang, ou d'exciter son humeur atrabilaire (3). Lucien assure que la calomnie et l'adulation eurent un libre accès (4) auprès de ce monarque, qui souffrit qu'Anaxarque prononçât en sa présence, pour le consoler du meurtre de Clitus, cette exécrable maxime : *la justice n'a d'autre règle que la volonté des rois* (5). Ce sophiste étoit sans doute un des plus distingués dans l'infâme troupe de Médius, « le coryphée et, si l'on peut parler ainsi, le chef » adroit que les adulateurs d'Alexandre s'étoient choisi. En » conséquence, il leur avoit ordonné d'attaquer hardiment,

(1) *Plut.* Quomodo adulator ab amico internoscatur, C. XXIV ; ex ed. Cl. Wyttenb... Je me sers de la traduction fidèle que M. du Theil a faite de cet excellent traité, p. 97.

(2) Littéralement, il faut que la flatterie fleurisse, et que l'amitié soit enfouie : *κολακείαν μὲν ἀνθεῖν, φιλίαν δὲ κατορωρύχθαι.* Diss. *Maxim. Tyr.* XX, C. VIII, p. 243, ed. Davis.

(3) *Ephipp.* ap. *Athen.*, L. XII, p. 538.

(4) *Lucian.* de Calum., op., T. III, p. 150.

(5) *Plut.* vit. Alex., p. 72.

» et de déchirer dans leurs propos, tout ce qu'il y avoit d'hon-
» nêtes gens à la Cour; certain, quand même la plaie se fer-
» meroit au fond du cœur d'Alexandre, que la cicatrice y res-
» teroit; et ce fut ainsi que ce cœur, en effet cicatrisé, ou plutôt
» ulcéré et empoisonné, se résolut à perdre Callisthène, Philotas
» et Parménion, pour s'abandonner aux Agnon, aux Bagoas,
» aux Agésias, aux Démétrius qui gouvernèrent aisément leur
» maître, en l'adorant, le vêtissant et le façonnant comme une
» idole des barbares; tant, continue Plutarque, la flatterie a
» de pouvoir, surtout lorsqu'elle s'adresse à de grands hommes,
» attendu qu'ils désirent et croient posséder toutes les bonnes
» qualités; disposition qui encourage le flatteur, et l'accrédite
» auprès d'eux (1). » Pour repousser les flatteurs, dira-t-on sans doute, il suffit d'avoir du caractère, et personne n'en a plus montré qu'Alexandre; mais une longue prospérité, et les jouissances qu'elle procure, détendirent souvent les ressorts de ce grand caractère; car telle est la force de la flatterie qu'Ulysse, le sage Ulysse, craignant avec raison que les Syrènes n'en empruntassent la voix (2), se fit étroitement lier, pour ne pas se précipiter lui-même dans le gouffre.

Alexandre auroit dû profiter de cette leçon qu'Homère lui donnoit; mais ce prince, préférant de beaucoup l'Iliade à l'Odyssée (3), lisoit vraisemblablement peu ce dernier poëme, où il auroit encore appris par l'allégorie de Circé, combien la volupté pouvoit nuire à sa gloire. Si nous en croyons Plutarque, il sut néanmoins opposer une courageuse résistance

(1) *Plut.* Quom. Adul. ab Amic. internosc., C. XXIV, suivant la traduction déjà citée. Cléarque de Soles avoit fait un traité ou satire sur les Adulateurs, intitulé Gergithius, un des plus fameux d'entre eux à la Cour d'Alexandre (*Athen.*, L. VI, p. 25). Cet ouvrage devoit sans doute contenir beaucoup de particularités concernant ce prince et ses courtisans.

(2) .... *Πολύαιν' Ὀδυσσεῦ, μέγα κῦδος Ἀχαιῶν.* Odyss., L. XII, v. 184.

(3) *Dio. Chrysost.*, Or. IV, p. 65.

aux sollicitations d'Agnon et de Philoxène, qui lui offroient des plaisirs illicites et proscrits par la nature (1). Ce prince étoit naturellement vertueux, et ses courtisans ne parvinrent à corrompre son cœur qu'en y soufflant de toutes parts la volupté. Leurs efforts ne furent pas vains; cette passion finît par exercer un tel empire sur lui, qu'il se plongea dans la débauche même la plus criminelle, si l'on peut ajouter foi à quelques écrivains. Dicéarque rapportoit qu'il avoit donné un baiser lascif à l'eunuque Bagoas, en plein théâtre, et devant une foule de spectateurs qui ne rougirent point d'applaudir (2). Les reproches qu'Orxines fait à Bagoas, ne montrent que trop les liaisons criminelles d'Alexandre avec cet eunuque, qui paroît d'ailleurs avoir eu le plus grand ascendant sur son esprit. Cependant Quinte-Curce, qui met ces reproches dans la bouche d'Orxines, assure que le prince macédonien n'usa d'aucun plaisir qui ne fût permis par la nature (3). Est-ce une contradiction de sa part, ou a-t-il voulu repousser par là le trait lancé contre ce prince? On ne peut le décider; mais il est encore plus difficile de se persuader qu'Alexandre souilla son amitié pour Héphæstion par le plus infâme des vices, qui ravale l'homme au-dessous de la brute. Les expressions de Lucien (4) auroient fait naître à cet égard quelques soupçons, si l'autorité de cet écrivain satirique avoit eu plus de poids. Celle de Carystius de Pergame n'est guère moins suspecte, lorsqu'il raconte qu'Alexandre se faisoit quelquefois traîner dans un char attelé d'ânes, à cause de la lascivité de ces animaux (5). Cette

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 89.

(2) *Dicæar.* ap. *Athen.*, L. XIII, p. 603.

(3) *Veneris intrà naturale desiderium hujus, nec ulla nisi ex permisso voluptas. Quint. Curt.*, L. X, C. V.

(4) Καὶ Ἡφαιστίωνα ὑπεραγαπῶν, etc. *Lucian.*, Dialog. Mort. XIV, op., T. I, p. 597. S. Cyrille aura pris cette dernière expression trop à la lettre, en disant d'Héphæstion, καὶ γυναίων αἰσχρῶν προκομιστὴν αὐτῷ γεγονότα. Adv. *Julian.*, L. VI, p. 205.

(5) *Caryst.* ap. *Athen.*, L. X, p. 434.

anecdote

anecdote et quelques autres de ce genre, ont été imaginées par ceux qui vouloient faire un roman de l'histoire d'Alexandre, et qui avoient l'esprit plus gâté que lui (1).

Du premier trait empoisonné qui blesse l'ame, coulent ensuite tous les vices. Le goût de la volupté fit tomber Alexandre dans la débauche (2), ensuite dans toutes sortes d'excès. Il cessa même d'être, pour ainsi dire, homme; et après avoir surpassé la gloire militaire de son père, il lui devint très-inférieur en bonté et en clémence (3). Depuis la mort de Parménion et de Clitus, son cœur s'exaspéra; il prêta l'oreille aux plus infames délateurs (4); et à l'instigation de ses compagnons de débauche, il condamna plusieurs personnes à mort. Plein d'injustes soupçons, il se hâtoit de punir les moindres fautes; inexorable, il faisoit exécuter ses arrêts avec rigueur (5). Enfin il tua de sa propre main des hommes distingués, soit par leur naissance, soit par leur place, entre autres Orsodates (6), qui s'étoit révolté contre lui. La dévastation du pays de Sambus et de celui des Pattaliens (7), l'incendie de la ville des Magalassiens (8), le crucifiement de Musican, prince indien (9), le supplice de plusieurs Brachmanes qui avoient excité leurs compatriotes à défendre leur liberté, enfin, le sac de plusieurs villes indiennes qui osèrent arrêter ou retarder l'exécution de ses projets, prou-

(1) *Montesquieu*, Esprit des lois, L. x, C. xiii.

(2) Diodore, après avoir dit qu'on avoit rassemblé de toutes parts les plus belles femmes de l'Asie, pour les plaisirs d'Alexandre, ajoute : Αὗται δὲ ἑκάστης νυκτὸς περιῄεσαν τὴν κλίνην τοῦ βασιλέως, ἵνα τὴν ἐκλογὴν αὐτὸς ποιήσηται τῆς μελλούσης αὐτῷ συνεῖναι. L. xvii, § 77.

(3) *Philippum quidem Macedonum regem, rebus gestis, et gloriâ superatum a filio; facilitate et humanitate video superiorem fuisse. Itaque alter semper magnus, alter sæpe turpissimus fuisse: ut rectè præcipere videantur, qui monent ut, quantò superiores simus, tantò nos geramus submissius.* Cicer. de Offic., L. i, C. xxvi.

(4) *Arrian.*, L. vii, C. iv.

(5) *Quint. Curt.*, L. x, C. i.

(6) *Plut.* vit. Alex., p. 77.

(7) *Diod. Sic.*, § 102. *Quint. Curt.*, L. ix, C. viii.

(8) *Diod. Sic.*, L. xvii, § 96.

(9) *Arrian.*, L. vi, C. xvii. *Diod. Sic.*, § 102. *Quint. Curt.*, L. ix, C. viii.

vent assez le penchant d'Alexandre à la cruauté. Après avoir accordé la paix à une ville indienne, ce prince retourne bientôt sur ses pas, entre dans cette malheureuse ville et en massacre tous les habitans. Plutarque, après avoir rapporté cette barbare expédition, ajoute : « C'est la seule tache qui ternit » les exploits d'Alexandre ; d'ailleurs il fit la guerre en roi et » conformément aux lois (1). » On reconnoît là l'historien partial et qui respecte peu la vérité. Arrien, quoique trop favorable à ce prince, avoue néanmoins son inclination pour les exécutions injustes et sanguinaires (2).

Les Perses n'eurent peut-être pas autant à se plaindre d'Alexandre que les autres nations ; la prospérité ne l'avoit point encore entièrement corrompu lorsqu'il s'empara de cette partie de l'Asie. Le vainqueur de Darius traita ses nouveaux sujets avec une douceur qui leur avoit été jusqu'alors inconnue. La condition de la nation perse n'en fut cependant pas meilleure ; elle continua d'être gouvernée par un despote, essuya encore les vexations des commandans macédoniens, et se trouva exposée au choc d'une révolution qui a dû être accompagnée et suivie, comme toutes les autres, d'une foule de calamités. D'ailleurs, les Perses supportèrent toujours avec peine un joug étranger ; c'est ce qui les engagea, par la suite, à secouer celui des Parthes et à renverser le trône des Arsacides, quoique ceux-ci les eussent laissé vivre sous un prince particulier, qu'ils se contentoient de tenir dans la dépendance.

On accuse injustement Quinte-Curce d'avoir écrit plutôt l'éloge que la vie d'Alexandre (3). Ce trop ingénieux écrivain a cependant relevé plusieurs fois avec beaucoup d'impartialité les défauts de son héros. Ce prince, dit-il, se livra, après son

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 80.

(2) *Arrian.*, L. VI, C. XVII, L. VII, C. IV.

(3) *Cleric.* Judic. de Curt. IX, etc.

changement, à la volupté; et celui que les armes des Perses n'avoient pu vaincre, fut vaincu par leurs vices. Le jeu et les festins devinrent les occupations ordinaires du conquérant de l'Asie, qui passoit les nuits entières à boire (1). Le même historien assure, dans un autre endroit, qu'Alexandre changea, dans la prospérité, la modération et la continence dont il avoit donné jusqu'alors des preuves, en orgueil et en intempérance. Son palais étoit rempli, selon lui, de trois cent soixante concubines, et la garde de ce sérail étoit confiée à des eunuques (2). De pareils détails et plusieurs autres que nous supprimons, n'ont point été rapportés pour orner un panégyrique. Diodore et Justin ne sont pas moins véridiques sur ce sujet, et confirment le récit de Quinte-Curce (3).

Au reste, tous les détails qu'on vient de lire appartiennent sans doute à différentes époques de la vie d'Alexandre; mais nous avons cru devoir les réunir, pour faire mieux sentir les changemens qu'un trop grand bonheur produisit dans les mœurs et dans le caractère de ce prince. Il faut actuellement reprendre le fil de ses expéditions. Nous l'avons laissé à Bactres, d'où il partit au commencement du printemps, pour repousser les Scythes et Spitamène qui avoient fait des incursions dans la Sogdiane. Cratère ayant défait les Scythes, ils envoyèrent la tête de Spitamène à Alexandre, qui mit ses troupes en quartier d'hiver à Mautaca. La campagne suivante est remarquable par la prise de deux places qui passoient pour inexpugnables : l'une étoit défendue par Oxyartes, et l'autre par Choriènes. Cratère remporte une victoire signalée dans la Parætacène, et Alexandre retourne à Bactres, où Callisthène est jeté dans les fers, comme nous l'avons déjà rapporté. Ale-

(1) *Quint. Curt.*, L. v, C. vii.

(2) *Quint. Curt.*, L. vi, C. vi.

(3) *Diod. Sic.*, L. xvii, § 77. *Justin*, L. xii, C. iii.

xandre traverse les montagnes du Paropamise, et entre dans l'Inde; il subjugue plusieurs petits peuples, et assiège Mazaga. Cette ville lui oppose la plus vive résistance, et ne se rend qu'après quatre attaques. Quoiqu'elles paroissent avoir été fort meurtrières, Arrien cependant n'y fait perdre aux Macédoniens que vingt-cinq hommes (1). Quinte-Curce entre dans beaucoup de détails sur le siége de cette ville. Selon lui, les habitans furent frappés d'un grand étonnement à l'aspect des tours mobiles qu'Alexandre fit avancer contre eux. Ils étoient persuadés que des masses si énormes, qui approchoient sans aucun agent visible, recevoient leur mouvement de la main même des dieux; ils croyoient encore que les beliers qui ébranloient les murs, et les redoutables javelots que lançoient les machines de guerre, surpassoient les forces humaines (2). Tout cela est très-vraisemblable et rien ne paroît exagéré. On ne doit pas même douter que la vue de ces tours et tout l'appareil militaire des Macédoniens, n'aient fait une vive impression sur les peuples de l'Asie, et qu'Alexandre ne leur ait dû une partie de ses conquêtes, surtout dans les contrées de cette partie du monde les plus éloignées (3). La terreur naît souvent de la surprise qui paralyse les bras les plus forts. Après la prise de Mazaga, les Macédoniens marchent contre les Basiriens. Ceux-ci ayant été défaits, se retirent sur le rocher Aorne qu'Hercule disoit n'avoir pu prendre. Ils se maintiennent d'abord dans ce poste et l'abandonnent ensuite. Alexan-

(1) *Arrian.*, L. IV, C. XXVI et XXVII.

(2) *Quint. Curt.*, L. VIII, C. X. Vid. *Arrian.*, L. IV, C. XXI. Ces tours furent inventées par Dyade, élève de Polyeide, qui accompagna Alexandre. *Athen.* de Machin., p. 4, in vet. Mathem.

(3) Maizeroy, en parlant du siége de Mazaga, dit : « La vue des tours qui » s'avançoient, sans qu'on s'aperçût du » principe du mouvement, faisoit sur ces » peuples la même impression que la ca- » valerie et les canons des Espagnols firent » sur ceux du Mexique et du Pérou. » Traité sur l'art des Siéges, p. 360.

dre arrive à Nysa, entre le Cophène et l'Indus, et accorde la paix à cette ville, en considération de Bacchus, son fondateur.

On ne voit pas sans quelque surprise les actions d'Hercule et de Bacchus, transportées dans des contrées où leurs noms mêmes n'avoient jamais été connus. Souvent la flatterie et la vanité conjurent ensemble contre la vérité. Ces sentimens portèrent les Macédoniens à croire aux exploits d'Hercule en Asie, et à accréditer la fable des voyages de Bacchus aux Indes. Ils vouloient par là faire naître l'idée d'un parallèle entre ces deux divinités et Alexandre dont ils partageoient la gloire. La fondation de Nysa, sa constitution aristocratique, la description du Mont-Méros et le sacrifice qu'Alexandre y fit en l'honneur de Bacchus, avec son armée couronnée de lierre, sont des choses auxquelles Arrien ne dédaigne pas de s'arrêter. « Il est libre, dit-il, à chacun d'y » ajouter foi, ou de n'y pas croire. Mais je ne suis pas de » l'avis d'Eratosthène de Cyrène, qui pense que tout ce que » les soldats d'Alexandre ont rapporté concernant quelques » divinités, a été imaginé pour flatter son orgueil. Cet écri- » vain assure que les Macédoniens ayant aperçu dans les Pa- » ropamisades une caverne, sur laquelle on leur débita beau- » coup de fables, ou s'étant plu eux-mêmes à les supposer, » osèrent dire que c'étoit l'antre où Prométhée avoit été en- » chaîné. Là, selon eux, l'aigle étoit venu déchirer ses en- » trailles; là Hercule avoit brisé les chaînes de ce malheu- » reux. Transportant le Caucase, des bords du Pont-Euxin, » vers l'Orient et aux Indes, ils donnèrent au Paropamise le » nom de cette montagne, pour attribuer à Alexandre l'hon- » neur de l'avoir franchie. Voyant des bœufs portant des mar- » ques faites avec le feu, lesquelles avoient quelque rapport à » la figure d'une massue, ils en inférèrent l'arrivée d'Hercule » dans l'Inde. Eratosthène regarde aussi comme des fables ce

» que les Macédoniens ont raconté de semblable sur les courses » de Bacchus. Il suffit, selon moi, ajoute Arrien, d'exposer » de pareilles opinions (1). » Celle de Strabon est digne de cet écrivain savant et judicieux. Il n'y a, selon lui, que Mégasthène et un petit nombre d'autres qui aient cru à ces voyages de Bacchus et d'Hercule aux Indes. « Ce sont des fictions, ajoute Strabon, que les flatteurs d'Alexandre ont imaginées. D'abord il » est évident que les historiens ne s'accordent pas entre eux sur » ces choses, que les uns en parlent différemment des autres, » et que plusieurs n'en font nulle mention. Il n'est pas vraisemblable que des événemens aussi célèbres que glorieux eussent » été oubliés; ou que s'ils ont été connus, ils n'aient pas été jugés » dignes de mémoire, et racontés par des écrivains auxquels » on puisse ajouter foi. D'ailleurs, il falloit arriver aux Indes, » et on ne trouve aucun vestige du passage de Bacchus et » d'Hercule dans cette contrée (2). » Suivant Strabon, il n'est question de l'expédition de ce dernier que fort postérieurement à la guerre de Troye, et cette expédition a été inventée par l'auteur de l'Héraclée, soit Pisandre, soit un autre (3). Les voyages de Bacchus aux extrémités de l'Asie ne sont pas non plus dus aux Macédoniens qui accompagnoient Alexandre (4), puisqu'on les retrouve dans une tragédie d'Euripide (5), qui florissoit un siècle avant l'arrivée de ce prince aux

(1) *Arrian.*, L. V, C. III. Au rapport de Mégasthène, ces bœufs avec de pareilles marques, étoient chez les Sibes, peuple de l'Inde (ap. *Arrian.*, indic., C. V). En conséquence, il est fait mention de l'arrivée d'Hercule sur les bords de l'Indus, et de la fondation d'une ville de son nom dans le pays des Sibes, sur le célèbre monument du palais Farnèze, concernant ce héros grec, v. 108 et seq. *Herculis expiatio, gesta et labores*, edit. Eduard. Corsini., p. XXXVII.

(2) *Strab.*, L. XV, p. 473.

(3) *Ibidem.*

(4) Comme Fréret l'a faussement avancé, dans ses excellentes recherches sur le culte de Bacchus. Acad. des Inscr., T. XXIII, p. 227.

(5) *Eurip. Bacch.*, v. 14, 15, 16, 17, etc.

Indes. Toutes ces histoires concernant Bacchus et Hercule, contraires à la tradition mythologique, ne sont donc pas de l'invention des soldats macédoniens; mais ils en ont faussement appliqué les détails à certains lieux de la haute Asie et de l'Inde. Voilà sans doute ce que Strabon a voulu faire entendre (1); autrement il se contrediroit.

Ayant traversé les montagnes du Paropamise et passé plusieurs rivières, entre autres le Cophène, Alexandre jette un pont sur l'Indus. Il y a bien de l'incertitude sur la manière dont il agît en cette occasion; Arrien en profite pour faire une digression, sans doute curieuse, mais déplacée, sur l'art de construire les ponts de campagne chez les Romains (2).

Après avoir passé l'Indus, Alexandre entra dans le pays de Taxile. Ce prince indien vint au devant de lui et l'exhorta à ne point porter la guerre dans ses Etats; il lui proposa un nouveau genre de combat, celui des bienfaits (3), le seul que les hommes dussent connoître. La proposition fut acceptée et Alexandre resta vainqueur. Il fit présent à Taxile de toute la contrée entre l'Hydaspe et l'Hyphase, qui renfermoit cinq mille villes, habitées par neuf nations différentes (4). Les Macédoniens, jaloux d'un pareil traitement, disoient qu'Alexandre avoit été obligé d'attendre qu'il eut passé l'Indus, pour trouver quelqu'un digne de ses libéralités (5). Mais elles étoient très-bien placées, et l'alliance de Taxile lui devint fort utile (6). Le conquérant, guidé par ce prince, se mit en marche vers l'Hydaspe, dont Porus gardoit, avec toutes ses troupes, le passage. Aussitôt Alexandre

(1) Ὅτι δ' ἐςὶ πλάσματα ταῦτα τῶν κολακευόντων Ἀλέξανδρον, etc.

(2) *Arrian.*, L. v, C. vii.

(3) *Plut.* Apopht. Reg., § xxiv.

(4) *Strab.*, L. xv, p. 472.

(5) *Ibid.*, p. 470.

(6) Il fournît à Alexandre cent trente éléphans et un corps de troupes, sur le nombre desquelles les historiens ne s'accordent point. Vid. *Diod. Sic.*, L. vii, § 87. *Quint. Curt.*, L. viii, C. xiii. *Arrian.*, L. v, C. xv.

fit ses dispositions pour l'attaquer, et divisa son armée en plusieurs corps qui firent diverses manœuvres, afin de tromper l'ennemi sur l'endroit où ils devoient passer cette rivière. Les premières tentatives ne réussirent pas; une nuit orageuse et une grosse pluie secondèrent mieux les desseins du conquérant : il profita encore avec beaucoup d'habileté (1) des avantages du local, les bords de l'Hydaspe étant très-hauts et très-escarpés, et le lit de cette rivière parsemé d'îles; une forêt couvroit le rivage opposé où les troupes macédoniennes parvinrent successivement (2). Alexandre passa le premier sur un bâtiment de trente rames, et fut suivi de six mille hommes qu'il rangea aussitôt en bataille.

Arrien nous fournit des détails aussi exacts qu'intéressans sur les dispositions et les manœuvres des deux armées. Il dit qu'Aristobule rapportoit que le fils de Porus ayant paru d'abord s'opposer au passage de l'armée ennemie, s'étoit ensuite retiré avec les soixante chars qui l'accompagnoient (3). Arrien s'attache au récit de Ptolémée, qui se signala dans cette fameuse journée. Suivant ce général, le fils de Porus fut détaché avec cent vingt chars et deux mille chevaux; mais il arriva trop tard, Alexandre venoit de passer le dernier gué. Il se mit aussitôt à la poursuite des Indiens; leur chef demeura sur la place, et une partie de ses troupes et de ses chars fut prise (4).

(1) « Le passage de l'Hydaspe, dit Folard, comme celui du Rhône, par Annibal, sont très-remarquables, tous les » deux étant d'une conduite admirable » et d'un détail surprenant. » (Comment. sur Polybe, T. IV, p. 54). Suivant un tacticien non moins habile et plus savant (Maiseroy), « le passage de l'Hydaspe » est une entreprise des plus hardies et » des mieux conduites qu'il y ait eu dans » ce genre; et la bataille qui se donna » immédiatement après, est un des chefs-» d'œuvres de tactique qui ne se trouvent » que dans l'histoire des généraux du premier ordre. » Cours de Tactique, T. I, p. 354.

(2) *Arrian.*, L. V, C. XV.

(3) *Aristob.* ap. *Arrian.*, L. V, C. XIV.

(4) *Arrian.*, L. V, C. XV.

Lorsque

Lorsque Porus eut appris la défaite de son fils et l'arrivée d'Alexandre, il résolut d'aller à la rencontre de ce dernier qui, à son approche, fit les plus sages dispositions. Il plaça sa cavalerie à l'aile droite, partie de front, partie en ligne courbe; il mit à la gauche ses éléphans, et leur donna aussi la forme de la ligne courbe (1). Le combat ayant commencé, les Indiens ne soutinrent que foiblement la charge de la cavalerie thessalienne. Ils se retirèrent en désordre vers le flanc de leur infanterie où ils se rallièrent; alors la phalange, soutenue des Argyraspides, s'avança. Porus envoya contre elle ses éléphans: ils eurent d'abord quelque succès; mais la cavalerie de ce prince ayant été rompue une seconde fois, et les éléphans percés de traits par les Macédoniens s'étant emportés, le désordre se mit bientôt dans son armée, qui fut battue complétement. Porus perdit dans cette bataille deux de ses fils, près de vingt mille hommes de pied, trois mille hommes de cavalerie, ses chars et tous ses éléphans. Nous empruntons ces détails d'Arrien, qui réduit toute la perte des Macédoniens à deux cent trente chevaux et quatre-vingts fantassins (2).

Les Indiens laissèrent, selon Diodore, douze mille hommes sur le champ de bataille, et on fit sur eux neuf mille prisonniers. Cette victoire coûta deux cent quatre-vingts cavaliers et plus de sept cents fantassins à Alexandre (3); calcul plus vrai-

(1) *Polyæn.*, Strategm., L. IV, C. IV, § 22, p. 340. On lit dans ce passage qu'Alexandre, *τὸ μὲν ἱππικὸν ἐπὶ τοῦ δεξιοῦ κέρως ἔταξεν ἐν τόπῳ· τὸ λοιπὸν ἐν ἐπικαμπίῳ*. Casaubon, avec sa sagacité ordinaire, conjecture qu'il doit y avoir *ἐν μετώπῳ* pour *ἐπὶ μετώπου*, au lieu d' *ἐν τόπῳ* qui ne forme aucun sens. En effet, cette leçon se trouve dans l'abrégé manuscrit de Polyen, conservé à la Bibliothèque nationale, Ms. gr. in-4°., coté 2522. Muiseroy prétend qu'il faut supprimer les éléphans que Polyen a mis mal à propos, parce que ceux amenés par Taxile étoient restés dans son camp. Au surplus, nous renvoyons aux observations que ce savant Tacticien a faites sur cette bataille et sur le passage de l'Hydaspe. Cours de Tactique, T. I, p. 253 et suiv.

(2) *Arrian.*, L. V, C. XVIII.

(3) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 89.

semblable que celui d'Arrien, qui mérite d'ailleurs les plus grands éloges dans la relation qu'il a donnée de cette bataille: le récit de Diodore est caractérisé par une négligence extrême, qui va même jusqu'à supprimer le passage de l'Hydaspe, circonstance la plus essentielle de cette action.

Cette redondance dans les moindres détails, cette envie de tout décrire et de répandre partout des fleurs, en un mot cet abus de talens qui caractérise Quinte-Curce, se montre encore trop dans sa relation du passage de l'Hydaspe et de la bataille qui en fut la suite. D'ailleurs, le texte de cet écrivain y est quelquefois corrompu, ce qui, en augmentant les fautes, achève de le rendre obscur et même inintelligible (1) dans les manœuvres des deux armées. Il faut nécessairement, pour s'en instruire, avoir recours à l'ouvrage d'Arrien. On lit dans celui de Quinte-Curce, que l'infanterie des Indiens portoit devant elle l'image d'Hercule, à cause de la terreur qu'il avoit autrefois inspirée à leurs ancêtres. Certes ils ne le connurent jamais. Cet historien ne raconte sans doute ici que les fables débitées par les compagnons d'Alexandre; mais ils ne lui avoient pas appris que Porus étant d'une taille fort au-dessus de l'ordinaire, sa grandeur paroissoit augmentée par celle de l'éléphant qu'il montoit (2). Cela choque les règles les plus connues de la perspective.

(1) Alexandre se disposant à attaquer l'aile gauche des Indiens, dit à Cœnus: chargez vous-même l'aile droite, *ipse in dextrum move*, qu'il faut mettre au lieu de *ipse dextrum move;* déjà Alexandre avoit rompu les rangs de l'ennemi, lorsque Cœnus se porta impétueusement avec l'aile gauche macédonienne sur lui, *quum Cœnus ingenti vi lævo cornu invehitur*, en sous-entendant *cum* avant *lævo*. L'ancienne leçon étoit, *quum Cœnus ingenti vi in lævum cornu invehitur*, ce qui est faux et contraire au sens commun. Tous les traducteurs français se sont ici trompés; Bauzée seul a bien entendu ce passage, mais il auroit dû le rendre plus littéralement. Du reste, la narration de Quinte-Curce est si fort embrouillée qu'il seroit bien difficile d'y démêler la vérité, si l'on n'avoit pas d'autres secours. *Maiseroy*, Cours de Tactique, T. 1, p. 354, 355.

(2) *Ipse Porus humanæ magnitudinis*

Justin suppose entre Alexandre et Porus un combat singulier, dans lequel le premier eut son cheval blessé, et tomba à terre, et le second reçut un grand nombre de blessures, et fut pris (1). Mais cet abréviateur de Trogue-Pompée prend Porus pour son fils, et confond le passage de l'Hydaspe avec la bataille qui en fut la suite. D'ailleurs, ce combat singulier est démenti par les mémoires de Ptolémée, et en conséquence rejeté par Arrien (2). Porus eut le malheur de recevoir jusqu'à neuf blessures qui lui firent perdre beaucoup de sang; il en fut si affoibli, que les dards lui tomboient des mains. Quinte-Curce ajoute que le frère de Taxile vint alors le trouver de la part d'Alexandre, pour l'engager à se rendre. Porus, à la voix de ce transfuge, ranima ses forces, saisît la seule flèche qui restât dans son carquois, et la décocha avec une si grande roideur, qu'elle perça de part en part l'imprudent négociateur. Ce dernier effort auroit dû sans doute l'épuiser entièrement. Malgré son extrême foiblesse, il prit encore la fuite avec plus d'ardeur qu'auparavant, et sa course ne fut ralentie que par les blessures de son éléphant (3).

Le récit d'Arrien ne présente point de semblables absurdités, ni des contradictions aussi manifestes. Porus reçut une blessure à l'épaule droite, le seul endroit de son corps qui fut exposé aux traits de l'ennemi : une forte et excellente cuirasse en défendoit le reste (4). Cet accident l'obligea de fuir; Taxile vint alors trouver ce prince, qui ne pouvant soutenir la vue de son ancien ennemi, lança contre lui une flèche qu'il n'évita qu'a-

prope modum excesserat formam; magnitudini Pori adjicere videbatur bellua quâ vehebatur, tantum inter cæteras eminens quanto ipse aliis præstabat. Quint. Curt., L. VIII, C. XIV.

(1) *Justin*, L. XII, C. VIII.
(2) *Arrian.*, L. V, C. XIV.
(3) *Quint. Curt.*, L. VIII, C. XIV.
(4) *Arrian.*, L. V, C. XVIII.

vec peine. Méroë fut plus heureux dans sa négociation, il détermina l'intrépide monarque à se rendre.

Alexandre ayant demandé à Porus comment il vouloit être traité, le prince indien répondit : *en Roi.* Ne désires-tu rien de plus, répliqua Alexandre ? « Non, dit Porus, tout est compris » en ce mot (1). » Je doute qu'Alexandre eut besoin de cette explication (2). Selon Quinte-Curce, le vainqueur consulte le vaincu sur le parti qu'il doit prendre à son égard, et Porus répond : « Celui que t'inspire cette journée, où tu viens de voir » combien la fortune est fragile (3). » Ce qui n'est qu'une réflexion triviale : elle auroit même fait peu d'impression sur Alexandre, qui regardoit comme plus honteux de se laisser surpasser en magnanimité par son ennemi que de lui céder la victoire (4) ; mais il se seroit bien démenti et n'auroit pas tenu sa parole, s'il eût laissé à Porus, comme le dit Plutarque, ses États, pour les gouverner seulement en qualité de satrape (5). Aucun autre historien ne rapporte cette circonstance qui me paroît controuvée. D'ailleurs, Plutarque ajoute qu'Alexandre donna au prince indien l'empire sur quinze nations, et la propriété de cinq mille villes considérables et d'un grand nombre de bourgs. Nous soupçonnons cet écrivain de confondre ici le don fait à Taxile par Alexandre, avec celui dont il gratifia Porus. Arrien paroît ne s'y être pas mépris, et il ne parle que de trente-sept villes et de plusieurs bourgs donnés à Porus. Les moins remarquables de ces villes avoient, selon lui, cinq mille habitans, et les plus fortes dix mille ; les bourgs étoient aussi fort peuplés (6). Cependant, quelle que fût la générosité d'Ale-

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 82, Apopht., § XXXI. *Arrian.*, L. V, C. XIX, etc.

(2) Themistius, non content d'expliquer le mot de Porus, le commente encore longuement. Orat. VII, p. 88.

(3) *Quint. Curt.*, L. VIII, C. XIV.

(4) *Greg. Naz.*, Or. IV, C. XLI.

(5) Ἀφῆκεν αὐτὸν ἄρχειν, ὧν ἐβασίλευεν, σατράπην καλούμενον. *Plut.* vit. Alex., p. 82.

(6) *Arrian.*, L. V, C. XX.

xandre à l'égard de Porus, jamais il ne se montra aussi grand qu'après sa victoire sur ce monarque, et dans aucun temps de sa vie, il ne perdit entièrement ces sentimens élevés qui partent du fond du cœur (1), unique source des belles actions.

Plutarque cite une lettre d'Alexandre, dans laquelle ce prince entroit dans beaucoup de détails sur son passage de l'Hydaspe. Ce fleuve étoit, selon lui, si enflé et si rapide, qu'il fit une grande brèche à sa rive gauche; les eaux se précipitèrent avec tant d'impétuosité dans cette brèche, qu'elles y entraînèrent Alexandre; il ne put s'y soutenir, parce que la terre se déroboit sous ses pieds. Ce fut dans ce moment qu'il s'écria : « O Athéniens, vous n'imaginerez jamais tous les dangers auxquels je m'expose pour avoir de la célébrité parmi vous ! (2) » Voilà le secret du cœur qui échappe quelquefois dans les momens de péril. Peut-être Athènes dut-elle son salut, après le sac de Thébes, à ce sentiment de vanité, de la part d'Alexandre. Au surplus, la lettre de ce prince paroît avoir été supposée par Onésicrite, qui avoit succédé à Callisthène dans l'emploi d'historiographe, dont il ne s'acquittoit pas mieux que cet infortuné philosophe.

Après le passage de l'Hydaspe, Alexandre pénétra dans l'intérieur de l'Inde, et soumit trente-sept villes, dont les moindres avoient sept mille habitans et les autres dix mille. Partout il y avoit une grande population (3). Arrivé sur les bords de l'Acesines, il ne le passa ni sans peine, ni sans danger. Il traversa avec moins de difficultés l'Hydraote. Ayant appris que les Cathéens conspiroient avec les Oxydraques et les Malliens, il marcha contre les premiers, qui étoient en armes sous les murs de Sangala. Alexandre les défit et prit leur ville où dix-

(1) Vid. *Aristotel.* de Virt. et Vit., op., T. 1, p. 294.

(2) *Plut.* vit. Alex., p. 80.

(3) *Arrian.*, L. v, C. xx.

sept mille Indiens furent tués, et soixante-dix mille faits prisonniers (1). Ce prince, ivre de ses succès, ne mettoit plus de terme aux projets de son ambition; mais il fut arrêté par les murmures de ses soldats, lorsqu'il se disposoit à passer l'Hyphase, dans l'espoir d'aller jusqu'au Gange. Plutarque indique très-bien les causes du découragement des Macédoniens. La valeur de Porus et de son armée leur faisoit craindre, de la part des autres Indiens, une résistance, à laquelle ils ne s'étoient pas d'abord attendus. La puissance des Gangarides et des Prasiens qui habitoient la contrée qu'arrosoit le Gange, leur annonçoit de nouveaux combats dans lesquels toute leur bravoure pouvoit succomber sous les efforts d'une multitude d'ennemis (2). Quelque grandes que fussent en effet les difficultés, elles s'augmentoient encore à leurs yeux, et tous désiroient ardemment de retourner dans leur patrie. Alexandre voulut en vain relever leur courage et leurs espérances par un discours noble qu'Arrien lui prête (3); il ne put y réussir. Quinte-Curce met dans la bouche de ce prince une digression sur les éléphans, et la crainte qu'ils pouvoient inspirer (4). Ce discours est aussi ridicule que déplacé. Cœnus y ayant répondu, au nom des Macédoniens, Alexandre n'osa pas entreprendre malgré eux le passage de l'Hyphase.

Ce fut donc sur la rive occidentale que s'arrêta le conquérant macédonien. On répandit néanmoins le bruit qu'il avoit encore prolongé sa course. On citoit même une lettre de Cratère à Aristopatre sa mère, où il lui mandoit que ce prince étoit parvenu jusqu'au Gange (5). Cratère, le plus habile des généraux d'Alexandre depuis la mort de Parménion, n'a-

(1) *Arrian.*, L. v, C. xx.
(2) *Plut.* vit. Alex., p. 83.
(3) *Arrian.*, L. v, C. xxv, xxvi.
(4) *Quint. Curt.*, L. ix, C. iii.
(5) *Plut.* vit. Alex., p. 83.

voit ni raison ni intérêt d'accréditer une pareille imposture. Ce n'étoit pas la seule que cette lettre renfermât, et tout prouve qu'elle a été supposée par ceux qui ont voulu étendre les conquêtes d'Alexandre au delà de leur véritable terme (1). Justin rapporte qu'Alexandre soumit les Arestes, les Prasides, les Gangarides, et qu'il porta ses armes dans le pays des Cuphites. Il fait mention de plusieurs autres peuples dont le nom est aussi inconnu que celui des Arestes ; ce qui vient peut-être de la corruption de son texte. Les manuscrits et l'ouvrage de Paul-Orose ne fournissent aucune leçon satisfaisante sur ces noms de villes et de peuples, la plupart défigurés dans l'histoire de Justin. On ne peut soupçonner aucune altération dans les expressions de Plutarque : si elles peuvent faire croire que le royaume de Porus fut la dernière région où parvint l'armée macédonienne (2), cette obscurité ne doit être attribuée qu'au désordre de la narration de cet écrivain, qui intervertit souvent la suite des faits.

L'itinéraire de Béton et de Diognète (3) faisoit mention, ainsi que tous les historiens, des autels qui furent érigés par ordre d'Alexandre au delà de l'Hyphase, sur la rive orientale (4). Ils étoient au nombre de douze, consacrés aux douze anciens et premiers dieux. Arrien remarque qu'on les avoit construits aussi hauts, mais plus larges que des tours (5). Diodore prétend qu'ils avoient cinquante coudées d'élévation (6). Philostrate raconte qu'Apollonius de Tyane découvrit ces autels à trente stades des bords d'Hyphase, et qu'on y lisoit encore

(1) *Strab.*, L. XV, p. 483.
(2) *Plut.* vit. Alex., C. 83.
(3) *Plin.*, L. VI, p. XVII.
(4) *Ad Hypasin non ignobiliorem*, XXIX *mill.* CCCXC, *qui fuit Alexandri itinerum terminus, exsuperato tamen amne, arisque in adversâ ripâ dicatis. Epistolæ quoque regis ipsius consentiunt his.* Plin., L. VI, C. XXI.
(5) *Arrian.*, L. V, C. XXIX.
(6) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 95.

ces mots : A AMMON, MON PÈRE ; A HERCULE, A MINERVE-PRONOIA, A JUPITER OLYMPIEN, AUX CABIRES DE SAMOTHRACE, AU SOLEIL DES INDES ET A MON FRÈRE APOLLON (1). Sans doute Alexandre étoit capable d'imaginer de pareilles folies; mais auroit-il voulu se rendre ridicule aux yeux d'une armée qui venoit de se mutiner à cause de ses projets trop ambitieux. Toute cette inscription paroît être de l'invention de Philostrate, et doit être mise au nombre des impostures dont son ouvrage est rempli.

Ces monumens, ainsi que ceux du même genre, élevés après la bataille d'Issus (2), ne doivent pas être pris pour des trophées, dans le sens donné littéralement par les Grecs à ce mot. Chargés d'armes et d'autres dépouilles de l'ennemi, ils ne pouvoient être construits chez eux avec de l'airain et autres matières qui les auroient rendus trop durables; et lorsque le temps les avoit détruits, on ne pouvoit plus les rétablir. En agir autrement, c'étoit se rendre odieux à tous les peuples de la Grèce et violer leur droit public (3). Les Macédoniens avoient la coutume plus sage encore, de n'attester leurs victoires par aucun trophée. On raconte que Caranus leur roi en ayant érigé un, à l'exemple des Argiens, ses alliés, un lion sorti des forêts du Mont-Olympe vint aussitôt le renverser. Depuis cet événement, ce prince et ses successeurs s'abstinrent avec soin d'élever de pareils monumens, dans la crainte de trop irriter leurs voisins. Philippe n'en érigea dans aucune occasion, même à Chéronée,

(1) *Philost.* vit. Apoll., L. II, C. XLIII. Peut-être l'inscription rapportée par Suidas étoit-elle la véritable : Ἐγὼ μέγας Ἀλέξανδρος ὁ βασιλεὺς ἔφθασα μέχρι τούτου. In voc. Βραχμᾶνες.

(2) *Tribus aris in ripâ pinari amnis, Jovi atque Herculi, Minervæque sacratis....* Quint. Curt., L. III, C. XII. Cicéron parle de ces autels (Epist. famil., L. XV), que Pococke croit avoir reconnus. *Voy.* tr. fr., T. IV, p. 26.

(3) *Eurip.* Heracl., v. 739. *Diod. Sic.*, L. XI, § 24. *Cicer.* de Invent. Rhet., L. II, C. XXIV, etc.

exemple

exemple qui fut suivi par Alexandre. Ce prince, ajoute Pausanias, n'avoit élevé de trophée ni pour ses victoires sur Darius, ni pour celles qu'il remporta dans les Indes (1). En faisant construire des autels sur le bord de l'Hyphase, Alexandre voulut rendre hommage aux dieux, et laisser, après lui, non un trophée, mais un monument historique (2). Il ne viola donc pas la coutume de ses ancêtres; et l'observation de Pausanias est conforme à la vérité.

Toutes les villes qu'Alexandre fonda dans les différentes régions qu'il parcourut, doivent néanmoins être regardées comme autant de trophées, en prenant ce mot dans un sens figuré et plus étendu. Plutarque dit que le vainqueur de l'Asie parsema cette partie du monde de colonies grecques, et que le nombre des villes qu'il y fit bâtir s'élevoit à plus de soixante-dix (3). Il paroît qu'Aristote lui écrivit sur ce sujet une lettre que nous avons malheureusement perdue (4). Diodore prétend qu'Alexandre bâtit, près du Paropamise, plusieurs villes qui n'étoient éloignées les unes des autres que d'un jour de chemin (5). Bucéphalie dut son nom au fameux cheval que ce prince montoit, et qui mourut dans ces contrées. Potamon de Lesbos racontoit que ce prince fit construire une autre ville qui portoit le nom de Périte, son chien favori (6). Etienne de Byzance parle de dix-huit Alexandries, dont une étoit située dans l'île de Cypre (7), où le conquérant macédonien n'alla jamais.

(1) Μαρτυρεῖ δέ τῷ λόγῳ καὶ Ἀλέξανδρος, οὐκ ἀναστήσας οὔτε ἐπὶ Δαρείῳ τρόπαια, οὔτε ἐπὶ ταῖς Ἰνδικαῖς νίκαις. Bœol., C. XL.

(2) En effet, des autels élevés dans des pays lointains, ou des pierres amoncelées sans art, ont été les premiers monumens de l'histoire. A l'exemple des Patriarches, Josué traversant le Jourdain, ne laissa pas d'autres traces de son passage. « Quand » vos enfans, dit-il au peuple Hébreu, » vous demanderont un jour que signi- » fient ces pierres, vous leur répondrez » que les eaux ont tari devant l'arche du » Seigneur, lorsqu'elle passoit à travers » ce fleuve. » C. IV, v. 6 et 7.

(3) *Plut.* de fort. Alex., Or. 1, S. v.

(4) *Diogen. Laert.*, L. V, C. 1, § 12.

(5) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 83.

(6) *Potam.* ap. *Plut.* vit. Alex., p. 83.

(7) *Steph.* in voce Ἀλεξάνδρεια. L'auteur

On suppose que le projet d'Alexandre étoit d'établir, depuis les bords de la mer Ionienne jusqu'aux rives de l'Hyphase, une telle suite de villes et de places fortes, que ses armées auroient pu continuer leur route en sûreté et trouver des magasins pourvus de toutes les choses nécessaires à leur subsistance, s'il eut fait une seconde invasion dans l'Inde (1). Or la plupart de ces villes étoient trop isolées et à une trop grande distance les unes des autres, pour qu'elles formassent une pareille chaîne. D'ailleurs, celles qui étoient fondées sur les rives du Jaxarte et dans la Sogdiane, ne se trouvoient pas sur la route de l'Inde. Mais la fondation de cette multitude de villes doit-elle être attribuée sans examen à Alexandre? La marche ou plutôt la course rapide de ce prince lui permettoit-elle de songer à leur construction? Son armée auroit-elle pu lui fournir un assez grand nombre de colons pour les peupler? Et on n'ignore pas que l'amour de la patrie conserva toujours des droits imprescriptibles sur l'ame des Grecs. Ceux qui composoient le fameux corps de troupes qui vint se ranger sous les drapeaux du jeune Cyrus, préférèrent de retourner dans leur patrie à travers mille périls, aux avantages qu'ils pouvoient espérer du plus grand monarque qui fût alors. Xénophon ne put les déterminer à faire une conquête facile en Asie, et à y fonder une colonie, qui eût été la plus puissante et bientôt la plus riche du Pont (2).

Alexandre connoissoit trop la force de cet amour de la patrie, qu'une tyrannie spoliatrice et barbare peut seule étouffer

de la Chronique pascale met cette ville sur le fleuve Cypris (p. 171, éd. du Cange). Quel étoit ce fleuve? nous l'ignorons.

(1) *Robertson*, Recherches histor. sur l'Inde anc., p. 40, tr. fr.

(2) Quelques-uns s'y seroient néanmoins déterminés, sans les intrigues de Silanus qui étoit pressé de retourner en Grèce, pour y jouir des 3000 dariques que le jeune Cyrus lui avoit données. Il fit courir le bruit que Xénophon vouloit retenir l'armée en Asie, afin de se faire un nom et de devenir puissant, en y fondant une ville. *Xenoph.* Exped. Cyri, L. v, C. XXVIII.

en nous, pour peupler ses colonies de soldats qui soupirassent après leurs foyers, et qui fussent dans la vigueur de l'âge. Il ne choisit, pour la plupart, que des vétérans, hors d'état de le suivre et empressés de finir leurs jours en repos. Il leur distribua les habitans des villes prises, qui avoient été réduits en esclavage(1). Ces nouveaux colons n'étoient pas tous grecs ou macédoniens; il y en avoit un assez grand nombre qui appartenoient au pays conquis. Ce prince bâtit même une ville de son nom près du Jaxarte, à laquelle il ne donna pour habitans que des prisonniers dont il avoit payé la rançon (2). Il réunit en une seule, trois villes que Cyrus avoit autrefois fondées. Enfin, Alexandre peupla, des séditieux de son armée, douze villes, selon Justin, dans la Bactriane et la Sogdiane (3). Comment toutes ces colonies, qui n'avoient ni le même esprit ni le même intérêt, purent-elles subsister au sein de l'Asie, environnées de peuples ennemis, qui voyoient d'un œil jaloux des étrangers s'emparer de leur pays, et se préparer à les dominer? Quels progrès peut faire une colonie naissante qui est toujours en armes pour repousser les attaques de ses voisins?

Seroit-ce le commerce qui eût fait fleurir ces nouveaux établissemens? Pour le faire avec succès, il falloit nécessairement qu'ils eussent une communication libre et facile avec leur métropole, dont ils auroient tiré des matières d'échange. Si les peuples chez qui ces villes venoient d'être fondées n'y avoient trouvé que des denrées de leur propre sol, ils n'auroient sans doute formé aucune liaison d'intérêt avec elles. Quel espoir d'entretenir des relations avec leur patrie, pouvoient donc avoir des colons exilés sur les bords du Jaxarte, ou aux environs du Paropamise?

(1) *Quint. Curt.*, L. VII, C. XI.
(2) *Ibid.*, C. VI.
(3) *Justin.*, L. XII, C. V.

Le nombre de ces villes doit, ce me semble, être réduit. Celles dont on ne peut révoquer en doute l'existence, étoient des espèces de trophées qui auront été renversés dans la suite par les peuples circonvoisins, ou bien elles auront été abandonnées par leurs propres habitans, comme cela ne tarda pas à arriver dans la Bactriane, qu'Alexandre avoit eu l'imprudence de peupler de soldats séditieux. Il s'éleva bientôt parmi eux des dissentions, qui furent même sanglantes, et ne finirent que par la retraite de Bicon, un de leurs chefs. Il retourna dans sa patrie avec tous ceux qui voulurent quitter les nouvelles colonies (1). Tous n'eurent pas le même bonheur. Au rapport de Diodore, les colons grecs de la Bactriane et de la Sogdiane, supportant avec peine leur séjour parmi les nations barbares, sur le bruit qui courut qu'Alexandre avoit été tué chez les Malliens, secouèrent le joug et se mirent en route, au nombre de trois mille, pour leur pays natal; mais ils furent tués par les Macédoniens, après la mort d'Alexandre. Cet événement eut d'autres suites; les Grecs des satrapies supérieures jetés, pour ainsi dire, à l'extrémité de l'empire, regrettèrent bientôt leur ancienne manière de vivre, prirent les armes, et formèrent un corps de vingt-trois mille hommes. Perdiccas fit marcher contre eux Python, avec ordre de les mettre tous à mort. Ce général les ayant défaits, vouloit les épargner, lorsque les Macédoniens, manquant à la parole qu'il leur avoit donnée, les massacrèrent pour profiter de leurs dépouilles (2). Au reste, il paroît qu'Alexandre peuploit ses colonies, surtout les plus éloignées, de Grecs proprement dits, par préférence à tous autres, ne congédiant pas sans peine les Macédoniens, sur lesquels il comptoit le plus.

(1) *Cum ceteris, qui colonias a rege attributas reliquerunt*, (Bicon) *revertit in patriam*. Quint. Curt., L. IX, C. VII.

(2) *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 7.

Vraisemblablement quelques-unes de ces colonies vaincues par les peuples circonvoisins, auront passé sous leur domination, et s'y seront abâtardies. Elles devoient être d'autant plus l'objet de leur haine, que par leur position elles paroissoient avoir été établies pour les contenir dans la soumission (1). Cette position avantageuse contribua dans la suite à en faire rebâtir plusieurs (2), et leur ancien nom aura été conservé par égard pour la mémoire d'Alexandre. Peut-être encore les successeurs d'Alexandre, soit par reconnoissance, soit même par amour-propre, donnèrent-ils le nom de ce prince à des villes qu'ils fondèrent (3).

Les hommes communiquent toujours leurs préjugés à la société dont ils sont membres. La noblesse d'extraction est un de ces préjugés; et de tout temps il a généralement séduit les nations et les cités les plus illustres. Elles se sont empressées de fouiller les fastes du monde pour y découvrir une origine qui pût flatter leur vanité. Plusieurs villes auront sans doute choisi, par ce motif, Alexandre pour leur fondateur. Smyrne ne pouvant, par la raison de son antiquité, revendiquer un semblable honneur, prétendit que ce prince avoit été son restaurateur (4); titre peu certain, puisque son authenticité n'est constatée par le témoignage d'aucun écrivain contemporain. Il n'a pas dépendu du sophiste Libanius que l'on attribuât encore à Alexandre la première idée de la fondation d'Antioche. Suivant ce

(1) *Hæc omnia oppida sita sunt in editis collibus: tum velut freni domitarum gentium; nunc originis suæ oblita, serviunt quibus imperaverunt.* Quint. Curt., L. VII, C. X.

(2) De ce nombre sont toutes les Alexandries dont parle Abulféda, d'après Ebn-Saïd.

(3) Appien dit que Séleucus Nicator fonda beaucoup de villes, et leur donna des noms ou en mémoire de ses propres actions, ou en l'honneur d'Alexandre: ὀνομάζειν, ἢ ἐπὶ ἔργοις ἑαυτοῦ τισὶν, ἢ ἐς τιμὴν τοῦ Ἀλεξάνδρου Βασιλέως. T. 1, Syr., p. 201.

(4) *Pausan.* Achaic., C. v. Aristide met ce rétablissement dans la classe des fables, Or. de Smyrnâ, op., ed. Jebb, T. 1, p. 513. Vid. *Spanh.* de usu et præst. num. T. 1, p. 566, etc.

sophiste, le prince macédonien, en traversant la Syrie après la bataille d'Issus, s'arrêta tout près des sources de la célèbre fontaine de Daphné, et y dressa sa tente : il trouva l'eau de cette fontaine si agréable, qu'elle lui rappela toute la douceur du lait qui couloit des mamelles d'Olympias sa mère. Aussitôt il conçut le projet de bâtir une ville en cet endroit, et ordonna d'en commencer la construction, qui ne put s'avancer beaucoup, à cause de la suite non interrompue de guerres, dans lesquelles il se vit engagé. Cependant le temple de Jupiter-Bottien à Antioche, et la citadelle de cette ville, appelée Emathie, sont les restes des premiers travaux faits par ordre d'Alexandre (1). Tel est en substance le récit de Libanius ; quoique confirmé par celui de Malala (2), il n'a d'autre fondement qu'une fausse tradition, imaginée pour flatter la vanité des habitans d'Antioche. Mais reprenons le fil des événemens.

Après avoir élevé des autels sur les rives de l'Hyphase, Alexandre donna des jeux gymniques et des courses de chevaux; il revint ensuite sur ses pas, traversa une seconde fois l'Hydraote et l'Acésine, et arriva à l'Hydaspe. Là il fit rassembler ou construire près de deux mille bateaux, sur lesquels il embarqua son armée, et descendit jusqu'à l'Indus (3). Diodore et Quinte-Curce se trompent, en faisant équiper la flotte sur l'Acésine et descendre les Macédoniens par cette rivière (4). Alexandre ayant fait approcher du rivage ses bâtimens pour les réparer, marcha avec ses troupes contre les Malliens, qui furent défaits, mais non soumis : voulant emporter d'assaut une de leurs villes, il fut grièvement blessé, et n'échappa à la mort que par le courage de Peuceste. Clitarque et Timagène attri-

(1) *Liban.*, Antiochic. Or. II, T. I op., p. 296-97, ed. Reiske.

(2) *Malal.* Chronogr., p. 302.

(3) *Arrian.*, L. VI, C. II.

(4) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 95. *Quint. Curt.*, L. IX, C. III. *Justin.*, L. XII, C. IX.

buoient cette action à Ptolémée, appelé à cause de cela, *Soter* ou sauveur. Ce général n'étoit pas au siége de la ville des Malliens, puisqu'il se trouvoit alors occupé à une autre expédition, comme il l'affirmoit lui-même dans ses mémoires. Arrien a donc eu raison de réfuter une pareille erreur (1). Quinte-Curce la relève aussi, et ajoute : « Tant a été grande » la négligence, ou, ce qui est encore pire, la crédulité des » écrivains qui ont rassemblé les monumens anciens de l'his- » toire (2). » Cette réflexion est assez remarquable de la part d'un auteur qui en a si peu profité, et qui a rarement cherché à faire usage des règles de la critique. Il paroît que l'erreur concernant Ptolémée, avoit été relevée avant Diodore et Quinte-Curce, qui n'ont pas osé copier Clitarque, dont le passage est tout entier dans le discours sur la fortune d'Alexandre, composé par Plutarque (3). Ce dernier historien s'est bien gardé de s'en servir dans la vie de ce prince : il n'y envie pas à Peuceste la gloire de l'avoir sauvé (4). Le héros de la Grèce, le vainqueur de l'Asie, le maître du monde fut en cette occasion sur le point de périr, sans nécessité, comme un simple soldat, ou plutôt comme un aventurier. Cependant son armée témoigna la plus vive inquiétude, et ses amis se permirent de lui faire quelques reproches sur sa témérité. La réponse de ce prince, *le souverain patron des actes hasardeux*, suivant l'expression de Montaigne (5), a paru à Quinte-Curce un sujet digne d'exercer ses talens oratoires. En conséquence, il prête à Alexandre un discours, où, après avoir remercié ces mêmes amis de leur zèle et de leur attachement, il développe avec beaucoup d'esprit cette maxime funeste de tous les conquérans,

(1) *Arrian.*, L. VI, C. XI.
(2) *Quint. Curt.*, L. IX, C. V.
(3) *Plut.* de fort. Alex. II, S. IX, T. III op., ed. Cl. *Wyttenb.*
(4) *Plut.* vit. Alex., p. 84.
(5) *Montaigne*, Essais, L. I, C. XXIII.

qu'une carrière courte et brillante est préférable à une longue vie. Alexandre se flatte de toucher presque aux bornes du monde, et désire une autre nature, un autre univers. Il assure qu'il rendra célèbres les lieux les plus inconnus, et qu'il ouvrira à toutes les nations l'entrée des pays que la nature avoit placés loin d'elles. Il se plaint de n'avoir pas encore atteint la gloire d'une femme, Sémiramis; mais il ne doute pas d'y parvenir, si ses amis le garantissent des complots et des embûches domestiques. Rappelant, à ce sujet, l'assassinat de Philippe son père, il finit par leur communiquer un dessein secret qui l'occupoit depuis long-temps. « Le fruit, dit-il, le » plus important de mes travaux et de mes actions, sera qu'O- » lympias ma mère, soit mise au rang des dieux, dès qu'elle » aura quitté la vie. J'y pourvoirai moi-même, si je le puis; » mais si le destin m'enlève avant ce temps, souvenez-vous » que je vous en ai chargés (1). » Ce projet d'apothéose est-il de l'invention de Quinte-Curce, ou dans quel auteur l'a-t-il trouvé? On ne peut répondre à ces questions; du reste, une pareille idée est bien analogue à toutes celles qu'Alexandre rouloit dans sa tête, qui chaque jour devenoit plus romanesque.

Ce prince, après avoir subjugué les Malliens et fait prisonnier Oxycan, qui s'étoit déclaré contre lui, tomba à l'improviste sur Musican, et le força à se soumettre. Mais celui-ci ayant repris bientôt les armes, fut vaincu par Python, et mis en croix par ordre d'Alexandre, avec les Brachmanes qui l'avoient engagé à se révolter (2). Le pays de Musican n'avoit de lois pénales que contre le meurtre et l'outrage. Aussi ne s'y servoit-on ni d'or, ni d'argent : on y voyoit une sorte d'Hilotes, des syssities ou repas en commun (3); et la constitution étoit toute

(1) *Quint. Curt.*, L. IX, C. VI.
(2) *Arrian.*, L. VI, C. XVI.
(3) *Strab.*, L. XV, p. 482, 483.

militaire.

militaire. Tel est du moins le témoignage des historiens d'Alexandre que Strabon paroît ne rapporter qu'avec une juste méfiance(1). Le récit de Clitarque, suivi par Diodore et par Quinte-Curce, est bien moins croyable sur la guerre d'Alexandre contre Sambus, prince indien (2), dont ces auteurs font un monarque assez puissant pour perdre jusqu'à quatre-vingt mille hommes, sans compter les captifs (3). Selon ces copistes ordinaires de Clitarque, Ptolémée fut blessé, par les barbares soldats de Sambus, d'une flèche empoisonnée, et ne put être guéri que par un miracle. Un dragon ayant apparu en songe à Alexandre, lui indiqua un remède infaillible. C'étoit une herbe qui, dès que ce prince l'eût appliquée lui-même sur la plaie, calma tout de suite la douleur; et en peu de temps la blessure fut cicatrisée(4). Ptolémée s'étoit bien gardé de rapporter cette fable dans ses mémoires; aussi Arrien n'en dit pas un seul mot. Je ne m'y suis arrêté que pour achever de démontrer le rapport que Diodore de Sicile et Quinte-Curce ont avec Clitarque; il est presque aussi évident que celui entre Justin et Paul Orose, qui adoptent l'un et l'autre la même anecdote (5). Strabon prétend que Ptolémée ne fut blessé que chez les Orites; et après quelques détails sur l'herbe dont le suc empoisonne les flèches, il raconte la vision d'Alexandre et ajoute: « Vraisemblablement une per-
» sonne qui avoit éprouvé, par sa propre expérience, le remède
» l'indiqua à ce prince; et, par flatterie, on imagina la fable(6). »

(1) *Ibidem.*

(2) Vid. *Arrian.*, L. VI, C. XVI.

(3) *Octoginta millia Indorum in ea regione cæsa*, Clitarchus est auctor, *multosque captivos sub coronâ venisse.* Quint. Curt., L. IX, C. VIII. *Diod. Sic.*, L. XVII, § 102. Quinte-Curce assure qu'Alexandre prit la plus forte place de Sambus, au moyen d'une mine qui causa une grande suprise aux Indiens; mais Arrien et les autres historiens ne parlent point de ce fait.

(4) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 102. *Quint. Curt.*, L. IX, C. VIII.

(5) *Justin.*, L. XII, C. X. *Paul. Oros.*, L. III, C. XIX.

(6) *Εἰκὸς δὲ τινα μηνῦσαι τῶν εἰδότων· τὸ δὲ μυθῶδες προσετέθη, κολακείας χάριν. Strab.*, L. XV, p. 497.

A l'arrivée des Macédoniens dans la Pattaléne, l'Océan s'offrit, pour la première fois, à leurs yeux. Leur flotte étoit encore dans l'Indus, près du rivage, lorsqu'ils sentirent les effets du flux et du reflux, qu'Arrien décrit en ces termes : « La flotte » demeura à sec, ce qui avoit été jusqu'alors inconnu aux sol» dats d'Alexandre et les étonna beaucoup ; leur surprise aug» menta encore à l'heure où le flux arrive. Les vaisseaux, » bien mouillés sur un fond de vase, s'élevèrent sans aucune » avarie qui put les empêcher de naviguer ; tandis que par » la force de la marée, les bâtimens, mal assurés sur un fond » de sable, tombant les uns sur les autres, ou se heurtant » contre la terre, se brisèrent (1). » Voilà ce qu'il suffisoit de dire ; tout est clair dans ce récit, et l'on y reconnoît sans peine les effets d'un reflux extraordinaire, appelé *Bore*, sur quelques fleuves de l'Inde (2). Selon Quinte-Curce, la mer s'enfla d'abord, entra dans le fleuve ; les vaisseaux qui étoient à sec se trouvèrent bientôt en pleine eau. Vient ensuite le détail de tout ce que la frayeur et le désordre occasionnèrent. C'est toujours un poëte qui décrit, et jamais un historien qui raconte. « Les navires commencèrent à s'entrechoquer, à s'ar» racher mutuellement leurs rames et à se serrer de trop près ; » vous auriez cru voir non une seule armée navale, mais deux » flottes qui se battoient. Les proues heurtoient les poupes ; » ceux qui avoient d'abord endommagé les autres, recevoient » à leur tour des avaries ; et au milieu des plus vifs reproches » et dans les accès de la colère, on étoit sur le point d'en venir

(1) *Arrian.*, L. VI, C. XIX.

(2) Le fond du canal dans les grands fleuves, étant de vase, tandis que les bords sont de sable, il est de la nature de la *bore*, de ne point suivre les détours du canal, mais de se précipiter par la ligne la plus courte ; la bore doit conséquemment traverser les bancs de sable qu'elle rencontre, et causer plus de dommage aux vaisseaux qui sont échoués qu'à ceux qui sont à flot. *James Rennell*, Descr. de l'Indostan, tr. fr., T. I, p. 11.

» aux mains. » Que de choses inutiles ! Mais continuons à faire parler Quinte-Curce : « Déjà la marée avoit inondé toutes » les campagnes aux environs du fleuve ; elle laissoit paroître » seulement quelques éminences, semblables à de petites îles, » où beaucoup d'hommes effrayés voulurent se sauver à la » nage, après avoir abandonné leurs vaisseaux. Une partie de » ces navires dispersés, étoit à flot au-dessus des vallées ; une » autre se trouvoit échouée sur des hauteurs couvertes par les » vagues ; lorsque soudain on fut saisi d'une frayeur nouvelle » et plus grande que la première ; les eaux retournant avec im- » pétuosité dans leur bassin, la mer laissoit à découvert les terres » qu'elle venoit de submerger. Ainsi les vaisseaux restés à sec, » tomboient ou sur la proue, ou sur le côté. Les campagnes » étoient jonchées de bagages, d'armes, de planches détachées » et de rames brisées. Les soldats n'osoient ni sauter à terre, » ni rester à bord, s'attendant à des accidens encore plus gra- » ves. A peine en croyoient-ils leurs yeux, sur ce qu'ils éprou- » voient : des naufrages hors de l'eau et la mer dans un fleuve. » Néanmoins ce n'étoit pas la fin de leurs maux ; ignorant que » bientôt la marée releveroit leurs vaisseaux, ils présageoient » la famine et d'autres extrémités. A leur vue, des monstres » affreux que la mer avoit laissés, se débattoient, etc... (1). » La nuit se passa en observations de la part d'Alexandre, et au jour on annonça le retour de la marée qui commença à soulever les vaisseaux ; et bientôt après inondant les campagnes, elle remit la flotte en mouvement. La joie fut aussi vive que la frayeur avoit été grande. Les Macédoniens allèrent mouiller au large, pour éviter désormais de pareilles crises. Les princi-

(1) *Quint. Curt.*, L. IX, C. IX. Ou cet historien s'est trompé, ou j'ai bien rendu ces derniers mots : *belluæ quoque fluctibus destitutæ terribiles vagabantur ;* des poissons monstrueux ne pouvoient nager, par le défaut d'eau, sur la plage.

paux traits de cette description ont été empruntés de Clitarque, comme quelques phrases de Pline semblent l'indiquer (1). Mais je doute qu'il fût entré dans tant de détails; le caractère ordinaire des imitateurs ou des copistes est d'amplifier et de surcharger. Quinte-Curce n'a malheureusement que trop ce défaut. On peut encore lui reprocher d'avoir été inexact, en parlant de la submersion des campagnes riveraines de l'Indus, comme d'un effet ordinaire du flux; tandis qu'il ne couvre jamais que la plage dans les plus hautes marées. Les Macédoniens devoient avoir eu connoissance en Egypte de ces marées qu'éprouve la mer Erythrée (le Golfe Arabique); pourquoi parurent-ils donc si étonnés dans l'Inde du même phénomène? Sans doute qu'ils n'en avoient que des idées très-imparfaites; d'ailleurs, ils ne s'attendoient pas à la catastrophe de leurs vaisseaux, à laquelle les effets de la marée qu'ils ressentoient depuis quelques jours (2), ne pouvoient les préparer. Ainsi Quinte-Curce n'est pas blâmable d'avoir dit que la multitude ignorant les variations de la mer, ne vit dans le reflux, ou jusant, que des prodiges ou des indices de la colère des dieux (3). Au surplus, les soldats de César ne furent pas moins troublés (4) que

(1) *Qui navigavere in Indos Alexandri milites .... tradidere...... Eodem tractu insularum silvas operit æstus, quamquam altiores platanis populisque altissimis... maximarum cacumina exstant, ad quæ naves religantur, et cum recessit æstus ad radices.* Plin. L. XIII, C. LI. Il cite Clitarque, Onésicrite et Néarque parmi les écrivains qui lui ont fourni les matériaux de ce livre. Ou Clitarque avoit composé lui-même tout son récit sur le flux et le reflux, dans l'Indus, ou il s'étoit servi du rapport de Néarque et d'Onésicrite; quoi qu'il en soit, Quinte-Curce n'aimoit pas assez les recherches, pour consulter les ouvrages de ces deux derniers, peu répandus à Rome.

(2) La marée dans l'Indus est sensible à environ soixante-cinq milles anglais de son embouchure, suivant l'observation de M. Callender. Descr. de l'Inde, T. I, p. 10.

(3) *Quint. Curt.*, L. IX, C. IX.

(4)... *Compluribus navibus fractis, reliquæ quum essent, funibus ancoris reliquisque armamentis amissis, ad navigandum inutiles, magna, id quoque necesse erat accidere, totius exercitus perturbatio facta est*, etc. Cæsar de Bell. Gallic., L. IV, C. XXIX.

ceux d'Alexandre, lorsque la flotte romaine fut très-endommagée par une *maline* (1) sur les côtes d'Angleterre. Mais César décrit avec autant de simplicité et de précision, que de clarté et d'exactitude, l'événement dont il fut lui-même témoin; au lieu que Quinte-Curce est ampoulé, diffus, obscur et peu exact dans son récit fait uniquement sur le rapport d'autrui.

Seroit-ce donc pour s'associer à la gloire des hommes célèbres, qu'on leur prête quelquefois des vues qui n'ont pu être pourtant que le fruit du temps et de l'expérience? Telle est l'idée qu'on suppose au conquérant macédonien d'avoir pénétré si avant dans l'Asie, pour unir les Indes avec l'Occident par un commerce maritime, comme il les avoit unies par des colonies qu'il avoit établies dans les terres (2). On s'est ensuite proposé de démontrer que dans le voyage de Néarque, parti des bouches de l'Indus, « Alexandre n'eut point pour but la vanité d'exé» cuter ce que personne avant lui n'avoit osé tenter encore; » mais que le plan de son voyage étoit, dans son génie, le fruit » d'un système fondé sur la présomption des avantages qu'on » pourroit en retirer, sur le désir de connoître la côte aussi» bien que l'intérieur de son empire, et sur l'espérance cer» taine d'unir le tout par les liens d'une communication mu-

(1) En anglais *Spring tide*, nom des plus hautes marées de chaque mois, ou de celles qui ont lieu aux nouvelles et pleines lunes. *Eadem nocte accidit, ut esset luna plena, qui dies maritimos æstus maximos in Oceano efficere consuevit : nostris id erat incognitum.* Cæs. l. 5. l. Trois siècles auparavant, Pythéas de Marseille avoit néanmoins parlé de ces hautes marées sur les côtes de la Britannie, ou grande Bretagne (*Plin.*, L. II, C. XCIX); comme 150 ans avant l'expédition d'Alexandre, Scylax de Caryande avoit dû faire mention des effets de la marée, aux bouches de l'Indus (*Herodot.*, L. IV, C. XLIV); mais les ouvrages de ces deux navigateurs ne furent pas assez connus pour éclairer les deux peuples que je viens de nommer. Au surplus, voyez sur l'opinion de Pythéas concernant le flux et le reflux de la mer, *Galen.* Hist. philosoph., C. XXII, *Pseudo-Plutarch.* de Placit. philosoph., L. III, C. XVII.

(2) *Montesquieu*, Esprit des Lois, L. XXI, C. VIII.

» tuelle et d'une heureuse réciprocité d'intérêts (1). » Enfin on ne craint pas de revendiquer, en faveur du héros de la Macédoine, « une gloire que les plus belles découvertes de l'Europe » moderne ne sauroient effacer, la gloire immortelle d'avoir » apprécié l'importance du commerce de l'Inde, prévu ses » conséquences et préparé la direction qu'il devoit avoir (2). » Une telle pénétration seroit d'autant plus admirable que, suivant un célèbre écrivain, elle porta Alexandre à fonder, en Egypte, la ville de son nom; et que malgré toutes ses opérations militaires, il ne renonça point au projet d'y attirer le commerce lucratif que les Tyriens avoient fait avec l'Inde (3). Si ce fut réellement le dessein de ce prince, pourquoi permit-il, pendant le cours de ces mêmes opérations, de rétablir Tyr (4) qui avoit conservé ses relations commerciales, et devenoit naturellement la rivale d'Alexandrie? Pourquoi favorisoit-il le trafic des Phœniciens qui l'accompagnèrent dans

(1) M. *William Vincent*, Voyage de Néarque, tr. fr., p. 9, 19 et 20.

(2) *Robertson*, Recherch. histor. sur l'Inde ancienne, tr. fr., p. 18. « Ce seroit peut-être exagérer, dit M. Vincent, la prévoyance dont étoit doué cet homme extraordinaire, que d'affirmer qu'il avoit prémédité un si vaste plan de commerce dès la première fondation d'Alexandrie. » (Voy. de Néarque, p. 6). Voilà cependant ce que Robertson auroit voulu nous persuader.

(3) *Robertson*, Recherch. histor. sur l'Inde ancienne, tr. fr., p. 18.

(4) *Justin*, L. XVIII, C. III. *Hoc igitur modo Tyrii, Alexandri auspiciis conditi, parcimonio et labore quærendi citò convaluere* (*Id.*, C. IV). Strabon, après avoir parlé de la prise de Tyr par Alexandre, ajoute: ἀλλὰ τῶν τοιούτων συμφορῶν κατέστη κρείττων, καὶ ἀνέλαβεν αὐτὴν, τῇ τε ναυτιλίᾳ, etc., L. XVI, p. 521. Le savant Huet semble avoir prévu l'objection que je viens de faire; il dit: « Ce fut même » pour favoriser le commerce de sa nou» velle ville, qu'Alexandre prit soin de » repeupler Tyr de gens soumis à ses vo» lontés; car il avoit eu sujet de crain» dre que les marchands accoutumés si » long-temps au trafic des Phœniciens, et » les Phœniciens mêmes, ne se servissent » du lieu et des débris de Tyr, pour y ré» tablir leur commerce. » (Hist. du Com. et de la Navig. des Anciens, C. XVIII.) Le temps justifia cette crainte; les Tyriens recouvrèrent une partie de leur commerce, Alexandrie n'eut d'abord que l'autre; mais, dans la suite, elle le posséda presqu'en entier. Du reste, je ne trouve nulle part le choix qu'Alexandre fit des nouveaux habitans de Tyr.

l'Inde (1) ? Sans avoir aucun égard à ces observations et à d'autres qu'il est inutile de rapporter, on va plus loin. Est-il question, dans la relation de Néarque, du riz, du coton, de la soie, de la canne à sucre ! on affirme aussitôt que, dans la vue d'introduire en Europe ces objets jusqu'alors inconnus, Alexandre poursuivit son expédition des Indes (2). Ainsi, on fait du vainqueur de Darius et de Porus, un marchand armé, et on donne à l'émule d'Hercule, les idées d'un chef de factorerie. Mais consultons l'histoire ; elle seule peut nous éclairer. Les Macédoniens ne voulant point suivre Alexandre au delà de l'Hyphase, ce prince, selon Arrien, leur dit : « Au moyen » de notre flotte, nous irons du Golfe Persique dans la Lybie ; » l'intérieur et l'extérieur de cette contrée nous appartiendront, » ainsi que toute l'Asie ; en un mot, notre empire n'aura d'au- » tres bornes que celles que Dieu a mises à la terre.... » Après quelques réflexions sur le danger de revenir sur ses pas, il continue en ces termes : « Croyez-vous donc que si notre aïeul » eut resté à Tirynthe, à Argos, dans le Péloponnèse ou à » Thèbes, il fût parvenu à ce haut degré de gloire qui l'a fait » d'homme devenir dieu, ou passer pour tel. Certes, les ex- » ploits de Bacchus, dieu fort supérieur à Hercule, ne sont » pas en petit nombre : ne sommes-nous pourtant pas allés au » delà de Nysa ; et le rocher d'Aorne, inexpugnable pour Her- » cule, n'est-il pas en notre pouvoir? Ajoutez donc le peu » qui nous reste de l'Asie à toutes nos possessions (3), etc.... » Quinte-Curce fait parler avec moins de dignité Alexandre, qui supplie ses soldats de continuer leur marche victorieuse : « Nous touchons, dit-il, au terme de nos travaux et de nos » fatigues : nous voici près d'arriver au point où se lève le

(1) *Arrian.*, L. VI, C. XXII.

(2) M. *William Vincent*, Voyage de Néarque, p. 16 et 17.

(3) *Arrian.*, L. V, C. XXVI.

» soleil et jusqu'à l'Océan, à moins qu'une honteuse lâcheté ne » nous arrête; et c'est de là, qu'après avoir tout soumis jus- » qu'aux extrémités de la terre, nous retournerons triomphans » dans notre patrie.... C'est moi aujourd'hui qui vous demande » cette grâce, moi qui ne vous ai jamais rien commandé sans » m'exposer le premier à tous les périls, et qui vous ai souvent » couvert de mon bouclier. Ne brisez point entre mes mains » cette palme qui me rendra l'égal d'Hercule et de Bacchus, » si je peux le dire sans les offenser (1), etc.... » Diodore de Sicile ne rapporte du discours d'Alexandre, que ses espérances, fondées sur l'épithète d'invincible que la Pythie avoit donnée à ce prince, et sur la cession de l'empire du monde entier qu'Ammon s'étoit empressé de lui faire (2). Plutarque ne parle point des motifs qu'Alexandre eut pour résister au vœu de son armée; mais il nous apprend que ce conquérant, arrivé aux bords de l'Océan, fit des sacrifices et pria les dieux, qu'après lui nul mortel ne passât les bornes de son expédition (3). Certes, une telle prière n'annonce pas le dessein qu'on suppose au conquérant macédonien d'étendre les connoissances géographiques et de multiplier les relations commerciales qui pouvoient unir les différentes parties du monde.

Dans tous les discours d'Alexandre, on reconnoît toujours l'homme qui disoit que le ciel ne pouvoit souffrir deux soleils, ni la terre deux maîtres (4); l'homme qui, interrogé par ses amis sur les larmes qu'il versoit en entendant parler de la pluralité des mondes, répond : « N'ai-je pas raison de pleurer, » s'il y a une infinité de mondes; hélas! nous ne sommes pas encore

(1) *Quint. Curt.*, L. IX, C. II. On se rappelle ces vers de Lucain sur l'ambition d'Alexandre :
Isset in occasum, mundi devexa secutus,
Ambissetque polos, Nilumque a fonte bibisset, etc.
L. X, v. 39 et 40.

(2) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 93.

(3) *Plut.* vit. Alex., p. 87.

(4) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 54.

» encore maîtres d'un seul (1). » Trahi par son cœur, il ne put dissimuler. Le langage que ses historiens lui font tenir, est donc conforme à ses véritables sentimens. Dion Chrysostôme les interprète très-bien et peint fidèlement son caractère. « Alexandre, dit-il, ne vouloit vivre que pour régner sur » l'Europe, l'Asie, la Libye, et les îles que l'Océan renferme. Il étoit affecté d'une manière différente que ne le fut » Achille, après sa mort. Ce héros auroit mieux aimé, selon » Homère, servir un pauvre laboureur que d'avoir l'empire » des morts (2). Alexandre auroit, ce me semble, préféré d'être » le monarque du tiers des enfers, à rester éternellement sur » la terre au rang des dieux, à moins qu'il n'eût été leur » souverain. Peut-être Jupiter auroit-il été le seul qu'il n'eût » pas méprisé, quoique les hommes donnent à ce dieu le » nom de roi (3). » Au rapport de Néarque, toutes les difficultés qu'offroit la route par la Gédrosie, n'étoient pas ignorées d'Alexandre; mais ce prince ayant ouï dire qu'aucun général n'avoit pu en retirer son armée, et que Sémiramis n'en étoit revenue qu'avec vingt personnes, à son retour des Indes, et Cyrus seulement avec sept, il se détermina à la prendre. Arrien, qui nous a conservé le récit de Néarque, prétend qu'il est le seul écrivain qui ait avancé ce fait (4). Cependant Strabon en parle comme d'une opinion assez répandue (5). On ne devroit pas sans doute balancer à la rejeter comme fausse, s'il s'agissoit d'Alexandre avant la bataille d'Arbèle;

(1) Οὐκ ἄξιον, ἔφη, δακρύειν, εἰ κόσμων ὄντων ἀπείρων, ἑνὸς οὐδέπω κύριοι γεγόναμεν. *Plut.* de Tranquill. animi, C. IV, ed. Cl. Wyttenb. *Ælian.* Var. Hist., L. IV, C. XXIX. *Valer. Maxim.*, L. VIII, C. XIV.
Unus Pellæo juveni non sufficit orbis :
Æstuat infelix angusto limite mundi,
Ut Gyaræ Clausus scopulis parvaque Seripho, etc. *Juven.*, Sat. X, v. 168-70.

(2) *Homer.* Odyss., L. XI, v. 488-90.

(3) *Dio Chrysost.*, Or. IV, p. 67.

(4) Τοῦτο μὲν μόνος Νέαρχος λέγει ὧδε. *Arrian.*, L. VI, C. XXIV.

(5) Φασὶ δὲ... *Strab.*, L. XV, p. 496.

mais tout est croyable de lui, lorsqu'il a passé les monts Paropamises et l'Indus. Dès-lors la tête lui tourne; il affronte tous les dangers, sans réflexion comme sans nécessité : il ne compte pour rien sa propre vie, ni le salut de son armée. Il ne se contente pas de surpasser Sémiramis et Cyrus; il veut encore, par ses exploits, égaler Bacchus et l'emporter sur Hercule. Attribuer à Alexandre, dans cette espèce de délire, de grandes vues de commerce, n'est-ce pas donner un démenti formel à l'histoire? Plus elle prête à ce prince des motifs ridicules ou extravagans, plus on doit y ajouter foi. « Il est toujours » utile, dit un sage écrivain, de les considérer, parce qu'ils font » voir la folie ou la foiblesse de l'esprit humain, la chose du » monde la plus nécessaire à savoir. » D'ailleurs, ajoute-t-il, et on ne sauroit trop le répéter, « il n'est point de motif si étrange, » qui ne puisse être trouvé raisonnable; point de circonstance » si vaine, qui ne soit capable de nous déterminer; point de » considération si absurde, qui ne puisse nous émouvoir (1). » Et pouvons-nous être incrédules sur les actions du conquérant macédonien, ou sur les motifs qui en ont été la cause, nous qui n'ayant pas vécu, comme disoit l'orateur d'Æschine, la vie d'hommes, sommes nés pour transmettre à la postérité les plus étranges événemens (2)!

Arrivé aux bouches de l'Indus, Alexandre divisa son armée en trois corps; il donna l'un à Cratère, avec ordre de retourner vers l'Hydaspe, ensuite de venir par l'Arachosie et la Drangiane le joindre dans la Carmanie. Il fit embarquer le second corps sur la flotte que Néarque conduisoit, et se mit lui-même en marche avec le troisième, à travers le pays des Orites et

(1) *S. Réal*, de l'usage de l'Histoire, Disc. 1, p. 9 et 10.

(2) ... Οὐ γὰρ βίον γε ἡμεῖς ἀνθρώπινον βεβιώκαμεν, ἀλλ᾽ εἰς παραδοξολογίαν τοῖς ἐσομένοις μεθ᾽ ἡμᾶς ἔφυμεν. *Æschin.* contr. Ctesiph., p. 415, ed. Taylor.

la Gédrosie. Il ne craignit pas de s'avancer dans une contrée déserte et aride, dans l'espoir que les puits creusés par ses ordres fourniroient suffisamment de l'eau à son armée; mais il n'observa point que les vents étésiens (la mousson), faisant pleuvoir l'été dans ces contrées, n'y souffloient pas l'hiver, et qu'alors toutes les sources, les rivières, les citernes même se desséchoient (1). Il s'exposa donc par cette faute aux plus grands dangers. Il n'eut bientôt d'autres ressources que l'eau des puits creusés à des distances plus ou moins éloignées, et le fruit de quelques palmiers, ressources auxquelles il dut néanmoins son salut. Brûlant de soif, ses soldats s'empressoient de l'éteindre par des excès qui en faisoient périr un grand nombre (2). Selon Q. Curce, la famine fut bientôt suivie d'une maladie contagieuse, qui fit tomber les Macédoniens dans un affreux désespoir (3). Mais cet historien et Diodore (4) paroissent avoir exagéré les symptômes de cette maladie. Strabon et Arrien ont adopté le récit de Néarque, sur toutes les calamités qu'éprouva l'armée d'Alexandre; et ce récit bien circonstancié n'a rien d'invraisemblable (5). Peut-être y a-t-il moins de vérité dans la description des huttes des Ichthyophages par Diodore (6). Selon Pline, Alexandre défendit à ce peuple de manger du poisson (7); c'est manquer de jugement que de rapporter un tel fait, qui n'a pas la moindre vraisemblance. Je ne crois guère plus à l'expédition des Macédoniens,

(1) *Strab.*, L. XV, p. 496.

(2) Selon Plutarque, de toute l'armée composée de 135,000 hommes, à peine en échappa-t-il le quart (Vit. Alex., p. 88); ce qui me paroit fort exagéré.

(3) *Quint. Curt.*, L. IX, C. X.

(4) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 103.

(5) *Strab.*, L. XV, p. 496-497. *Arrian.*, L. VI, C. XXIV, XXV et XXVI. Ce récit est abrégé par Strabon, qui ajoute qu'Alexandre se vit forcé de faire des marches de 200, de 400 et même de 600 stades pour trouver des puits; il n'avoit donc pas ordonné de les creuser avant son départ, comme le dit Justin, L. XII, C. X.

(6) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 105.

(7) *Ichthyophagos omnes Alexander vetuit piscibus vivere.* Plin., L. VI, C. XXV.

accablés de faim et de fatigue dans un pays désert (1), d'où, suivant Diodore, ils revinrent chargés de dépouilles, après avoir massacré plusieurs milliers d'hommes (2). Les autres historiens ne font nulle mention d'un pareil exploit.

Alexandre étoit déjà fort avancé dans la Gédrosie, lorsque des satrapes perses lui envoyèrent des vivres sur des chameaux et autres bêtes de charge; toutes celles de l'armée avoient péri (3). Avec ce secours il parvint dans la Carmanie, pays gras et fertile (4), où il crut devoir se livrer à la joie; mais non telle que plusieurs écrivains, surtout Quinte-Curce, ont pris plaisir à l'imaginer. Selon eux, tous les Macédoniens, couronnés de fleurs et de lierre, marchèrent au son de la lyre et des trompettes, pendant sept jours qu'ils passèrent dans les festins et la débauche, à l'imitation de Bacchus (5). Arrien est le seul qui ait rejeté ce fait étrange, en s'autorisant du silence de Ptolémée, d'Aristobule et d'autres écrivains contemporains (6). Quinte-Curce rapporte qu'au milieu de ces fêtes Alexandre fit mourir Aspaste, satrape de Carmanie, accusé de conspiration, « tant il est vrai, ajoute-t-il, que la cruauté n'est pas incompa- » tible avec la volupté, ni la volupté avec la cruauté (7) ».

De retour en Perse, Alexandre se rendit à Pasargade; il y reçut des dénonciations contre plusieurs gouverneurs ou satrapes, entre autres Orxines. Ce Perse, d'une naissance illustre, en faisant des présens au vainqueur de l'Asie et à tous les grands de sa Cour, omit l'eunuque Bagoas; celui-ci, pour s'en venger, l'accusa d'avoir pillé le tombeau de Cyrus, dans lequel

(1) Voyez sur ce pays, appelé aujourd'hui Mokran, *Ebn Haukal*, Géogr., p. 132, tr. ang. d'Ouseley.

(2) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 104.

(3) *Arrian.*, L. VI, C. XXV. *Quint. Curt.*, L. IX, C. X.

(4) *Kiatib-Tcheleby*, Géogr. turq., C. IX, du Kirman.

(5) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 106. *Quint. Curt.*, L. IX, C. X. *Plut.* vit. Alex., p. 88, etc.

(6) *Arrian.*, L. VI, C. XXVIII.

(7) *Quint. Curt.*, L. IX, C. X.

il assuroit qu'on avoit enfoui trois mille talens. Ce monument funèbre fut ouvert par ordre d'Alexandre, et on y trouva deux arcs scythes, un bouclier pourri et un cimeterre. L'eunuque persuada à son maître qu'Orxines en avoit enlevé toutes les richesses, et ce malheureux Perse subit aussitôt la peine de mort (1).

Ce récit de Quinte-Curce ne s'accorde point avec ceux des autres écrivains. Plutarque nous apprend que ce fut Polymaque de Pella qu'on condamna à mort pour avoir pillé le tombeau de Cyrus (2). Des brigands étoient, selon Strabon, les seuls auteurs de ce crime; et il en donne pour preuve, qu'ils avoient laissé tout ce qui ne pouvoit être facilement emporté (3). Arrien prétend que les Mages à qui on avoit confié la garde de ce monument furent appliqués à la question, mais qu'on ne tira d'eux aucun éclaircissement (4). Il parle ensuite du supplice d'Orxines, lequel, ayant eu le commandement de la Perse après la mort de Phrasaorte, fut convaincu de vexation, et d'avoir spolié les temples et les tombeaux des rois (5), à Persépolis; monumens qui n'avoient rien de commun avec le tombeau de Cyrus, à Pasargade, que ce grand prince avoit choisi pour le lieu de sa sépulture (6).

Strabon et Arrien nous ont conservé la description de ce lieu, tirée des mémoires d'Aristobule (7). Des eaux abondantes arrosoient un bois sacré et y faisoient croître une herbe épaisse. Au milieu des arbres s'élevoit une tour carrée (8), ou petit édifice à dix étages, dans lequel on entroit par une porte fort

(1) *Quint. Curt.*, L. x, C. 1.
(2) *Plut.* vit. Alex., p. 91.
(3) *Strab.*, L. xv, p. 502.
(4) *Arrian.*, L. vi, C. xxix.
(5) *Ibid.*, C. xxx.
(6) *Strab.*, L. xv, p. 502.
(7) *Strab.*, l. s. l. *Arrian.*, L. vi, C. xxix.
(8) Espèce de tour que Josephe appelle *βάρις*, en parlant de celle que Daniel construisit, selon lui, pour le même usage à Ecbatane. Antiq. Jud., L. x, C. xi, § 7.

étroite. Parvenu à l'étage supérieur, on y trouvoit le cercueil de Cyrus, et auprès étoit un lit couvert de tapis babyloniens. On y voyoit encore des habillemens en étoffes de pourpre et d'autres couleurs les plus rares, fabriquées à Babylone et dans la Médie, des colliers, des armes enrichies d'or et de pierres précieuses, etc.... L'épitaphe étoit en langue perse et signifioit à la lettre : « O homme! je suis Cyrus, fils de Cambyse; j'ai acquis l'empire » aux Perses, j'ai régné sur l'Asie; ne m'envie donc pas ce mo- » nument (1). » Plutarque paraphrase, en quelque sorte, ces paroles, et fait dire à Cyrus : *Ne m'envie pas le peu de terre qui couvre mon corps* (2). Cet écrivain auroit-il eu dans l'esprit ce que Xénophon met dans la bouche de Cyrus mourant? « Lorsque je ne serai plus, dit-il à ses enfans, n'ensevelissez » point mon corps, ni dans l'or, ni dans l'argent, ni dans » quelque matière que ce soit; rendez-le promptement à la » terre. Rien de plus satisfaisant pour moi que d'être réuni à » cette mère commune qui produit et nourrit tout ce qui existe » de bon (3). » Si ce prince a tenu un pareil langage, il faut avouer qu'on n'a eu nul égard à ses dernières volontés : mais tout son discours n'est, pour ainsi dire, qu'une fiction philosophique; et la glose dont il a fourni l'idée à Plutarque, ne peut être admise dans le texte de cette épitaphe, rapportée différemment par Onésicrite. Cet historien prétendoit qu'elle étoit concue en ces termes : « Moi, Cyrus, roi des rois, je repose

(1) *Aristob.* ap. *Strab.*, L. XV, p. 502. Le texte de cette inscription doit y être rétabli par Arrien, qui met, avec raison, ὁ Καμβύσου après εἰμι; il faut aussi lire, βασιλεύσας, au lieu de βασιλεύς, conformément à la leçon d'Eustathe, ad *Dionys.*, v. 1069.

(2) *Plut.* vit. Alex., p. 90.

(3) *Xenoph.* Cyrop., L. VIII, C. VII. Je me sers de l'excellente traduction de M. Dacier. *Voyez* sa note, T. II, p. 386, et celle de M. Schmieder, ad *Arrian.*, p. 408. A la vérité le but de Xénophon est de faire parler Cyrus, comme Socrate sur l'immortalité de l'ame; mais il ne blessoit pas en cela l'opinion des Perses, chez qui cette doctrine étoit constante et immémoriale.

» ici. » Les caractères en étoient perses, quoiqu'elle fut écrite en grec ; et une autre, exprimant la même chose, se lisoit en langue perse. Aristus de Salamine, qui paroît avoir copié Onésicrite, ne s'écartoit point en cela de son récit (1), sur lequel il est permis de former des doutes. Comment Cyrus auroit-il pris le titre de roi des rois ? lui qui dans ses édits se qualifioit simplement de roi des Perses (2), usage que son fils Cambyse suivit encore (3). Cette preuve, je l'avoue, n'est que négative, et ne suffiroit pas pour décider la question, sans l'autorité d'Aristobule. Or cet historien assure avoir été envoyé par Alexandre, au temps de son premier voyage à Pasargade, pour visiter le tombeau de Cyrus (4) ; son témoignage doit l'emporter sur celui d'Onésicrite.

Le tombeau de Cyrus n'étoit-il qu'un cénotaphe, comme un savant respectable semble le conjecturer (5), ou renfermoit-il réellement le corps du prince perse ? La question est décidée affirmativement par Aristobule et par Quinte-Curce. Le premier nous apprend qu'Alexandre, voulant réparer les outrages faits à Cyrus, ordonna que les restes de ce prince fussent remis dans son cercueil (6). Le second dit positivement :

(1) *Strab.*, L. XV, p. 502.

(2) Paralipom., C. XXXVI, v. 22. *Esdras*, C. I, v. 2.

(3) *Esdras*, C. IV, v. 11. *Joseph.*, L. XI, C. III, § 2. Quoiqu'Artaxerxe-Longuemain prenne dans un édit le nom de roi des rois (*Esdras*, C. VII, v. 12. *Joseph.*, L. XI, C. V, § 1), cependant il se qualifioit lui-même de *grand roi*, βασιλεὺς μέγας (*Esther*, C. III, v. 13, C. VIII, v. 13). Ses sujets imploroient sa justice en l'appelant *seigneur roi*, κύριε βασιλεῦ (*Esther*, C. IV, v. 17). A la vérité Daniel donne à Nabuchodonosor le titre de *Roi des rois*; mais c'est pour lui faire mieux sentir la puissance de Dieu, auquel il devoit l'empire sur les nations de l'Asie. Les paroles du prophète (C. II, v. 37) indiquent ce sens, dont Théodoret s'éloigne peu (Com. in Dan., T. II op., p. 566). D'ailleurs Cyrus ne devoit pas être fort empressé d'adopter les usages des rois d'Assyrie, qu'il venoit de détrôner.

(4) ... Δι' ὃν παρελθεῖν εἴσω φησὶν Ἀριστόβουλος κελεύσαντος τοῦ βασιλέως, καὶ κοσμῆσαι τὸν τάφον. *Strab.*, L. XV, p. 502.

(5) M. *Larcher*, not. sur Hérodote, T. I, p. 534, nouvelle édition.

(6) ... Καὶ τοῦ μὲν σώματος ὅσα περ ἔτι σῶα ἦν, καταθεῖναι ἐς τὴν πύελον, καὶ τὸ πῶμα

« Le hasard voulut qu'Alexandre fit ouvrir le tombeau dans » lequel étoit renfermé le corps de Cyrus, dans l'intention de » lui rendre des honneurs funèbres (1). » Si donc le corps de ce prince existoit encore, le récit d'Hérodote sur sa mort est de toute fausseté, ou bien les écrivains de la vie d'Alexandre nous en ont imposé sans pudeur. Observons d'abord que cet ancien historien avertit que la mort de Cyrus a été racontée diversement, et qu'il s'est contenté d'en rapporter ce qui lui a paru le plus vraisemblable (2); mais peut-être n'a-t-il choisi que la tradition qui prêtoit le plus aux charmes de son style, et lui offroit un de ces dénouemens tragiques dont il se plaît à orner son ouvrage. En effet, il nous donne les détails les plus intéressans sur la guerre de Cyrus contre les Massagètes, et fait tomber ce grand prince, jusqu'alors si fortuné, entre les mains de Tomyris, reine de ce peuple scythe, qui traita outrageusement son corps (3). Plusieurs écrivains postérieurs ont copié Hérodote sur cet événement, et ce qu'ils disent se réduit à son seul témoignage, auquel on peut opposer ceux de Ctésias et de Xénophon. Ce fut dans une guerre contre les Derbices que Cyrus reçut une blessure mortelle, suivant Ctésias, qui ajoute : « Cambyse étant parvenu à la couronne, envoya » le corps de son père en Perse par l'eunuque Bagasates, avec » ordre de lui faire rendre les honneurs funèbres (4). » Xénophon ne parle ni de la guerre des Derbices, ni de celle contre Tomyris; il fait mourir paisiblement Cyrus entouré de toute sa famille, dans la Perse (5). Ctésias est fort décrié et mérite sans doute de l'être; mais lorsque son récit n'offre point d'in-

ἐπιθῦσαι. *Arrian.*, L. VI, C. XXIX.

(1) *Quint. Curt.*, L. X, C. I.

(2) *Herod.*, L. I, C. CCXIV.

(3) *Ibidem.*

(4) *Ctes.* Persic. ap. *Phot.*, Cod. LXXI, p. 109.

(5) *Xenoph.* Cyrop., L. VIII, C. VI et VII.

vraisemblance,

vraisemblance, et on n'en trouve aucune en cet endroit (1), et principalement quand il s'accorde sur certains points avec celui de Xénophon, on doit, ce me semble, y ajouter quelque foi et penser que l'un et l'autre ont puisé dans une source commune, l'histoire des Perses, telle qu'ils la racontoient eux-mêmes, et telle qu'elle se trouvoit justifiée par les monumens du pays; c'est le cas dont il s'agit ici. De quelque manière que Cyrus soit mort, il ne sera pas moins prouvé qu'il fut enseveli en Perse; ce qu'atteste le monument de Pasargade, dont trois auteurs ont eu une connoissance certaine. Chacun forme une autorité, puisque, variant dans les détails, on ne peut supposer raisonnablement qu'ils se soient copiés. Et quels auteurs! Aristobule, témoin oculaire; Onésicrite (2), contemporain, et qui étoit à portée de vérifier, par ses propres yeux, le fait, et Clitarque (3), qui devoit l'avoir appris de Dinon son père. Celui-ci étoit dans l'armée d'Alexandre, et avoit même rapporté, dans son histoire de Perse, que Cyrus mourut sur le trône dans un âge très-avancé (4). Ainsi tout concourt à démontrer que l'autorité d'Hérodote ne sauroit infirmer le témoignage des auteurs que je viens de citer. Ce témoignage confirme le

(1) « Je ne vois rien, dit Pelloutier, » dans la narration de Ctésias, qui pêche » contre les lois de la vraisemblance, et » qui ne s'accorde avec divers morceaux » de l'histoire de Perse qu'on trouve dans » les ouvrages anciens, tant géographes » qu'historiens. Je vais le montrer. » Ce savant tâche ensuite de justifier le récit de Ctésias sur la mort de Cyrus. Disc. sur l'expédition de ce prince contre les Scythes, Mém. de l'Acad. de Berlin, T. x, p. 476, et Hist. des Celtes, édit. de M. Chiniac, T. III, p. 123.

(2) *Onesicr.* ap. *Strab.*, L. xv, p. 502. Il paroît qu'il avoit parlé de la mort de Cyrus, auquel il donnoit une vie très-longue, ap. *Pseudo-Lucian.* Macrob., S. 14, op. Luc., T. III, p. 218.

(3) Clitarque est représenté par Quinte-Curce; mais quand on ne le supposeroit pas, il n'est guère possible de douter de son opinion, puisque Pline parle du tombeau de Cyrus à Pasargade (L. VI, C. XXIX), après avoir cité Clitarque parmi les auteurs dont il a compilé les ouvrages, dans ce livre.

(4) *Dino*, ap. *Cicer.* de Divin., L. I, C. XXIII.

fond du récit de Ctésias et de Xénophon, et en emprunte une nouvelle force; d'où il résulte qu'Hérodote a adopté trop légèrement la tradition vague et contradictoire des Scythes sur Cyrus (1), en faisant mourir, dans une guerre entreprise sans motif comme sans prudence (2), ce prince que Dieu lui-même, selon l'Ecriture, prit par la main, et dont il dirigea tous les pas (3). Arrien néanmoins, en adoptant le récit d'Aristobule, sur le tombeau de Cyrus, n'en a pas senti la conséquence, puisqu'il embrasse l'opinion d'Hérodote, concernant l'expédition de ce prince chez les Scythes (4). Mais il paroît qu'Arrien n'a suivi cette opinion que pour mettre Alexandre fort au-dessus de Cyrus; ce qui l'aura empêché de s'apercevoir de la contradiction.

Cet historien rapporte encore, d'après Aristobule, que Cambyse confia la garde du tombeau de son père aux Mages, qui recevoient par jour un mouton, une certaine portion de vin et de farine, et tous les mois un cheval qu'ils sacrifioient en l'honneur de Cyrus (5). Ce dernier fait est peu vraisemblable; d'un héros mort, les Perses ne firent jamais un dieu. Mais les Grecs retrouvoient partout leurs cérémonies religieuses, et ils croyoient que les autres nations reconnoissoient leurs dieux. C'est pourquoi Arrien s'est imaginé de faire invoquer, par Darius, Jupiter (6), au lieu du soleil, comme Carystius de Per-

(1) *Strab.*, L. XI, p. 451. L'opinion de cet auteur judicieux n'est point favorable au récit d'Hérodote.

(2) Voyez les sages réflexions de Prideaux sur ce sujet. Hist des Juifs, T. I, p. 103.

(3) *Isaias*, C. XLV, ỳ. 2 et 13. Suivant l'Hébreu, *et teneo* (sustineo, firmo, apprehendo) *dextram ejus*, comme l'explique Vitringa qui ajoute dans une note: *sed Herodoti illa, ut parodoxa plane, fabulosa sunt* (*ne Xenophontem huc advocem*, L. VII, p. 181, 182)... *et de* exitu et extremis Cyri, *aliunde liquet. Mortuus est in Persiâ, et repositus in monumento a se exstructo.* Comment. in Jesaiam, T. II, p. 494.

(4) *Arrian.*, L. V, C. IV. Il prête la même opinion à Callisthène, L. IV, C. XI.

(5) *Arrian.*, L. VI, C. XXIX.

(6) *Arrian.*, L. IV, C. XX. Vid. d'Orville, Animadv. in Chariton., p. 478.

game l'avançoit avec raison (1). En la même occasion, celle de la captivité de sa famille, ce prince jure par Mithra, dans Plutarque (2), qui étoit trop bien instruit des rites perses pour les blesser en ce point. Quinte-Curce dit seulement que Darius tendit les mains au ciel et invoqua les dieux de sa patrie (3). Il est plus blâmable de le représenter sacrifiant aux divinités locales de la Cilicie (4); ce qui ne peut guère se concilier avec les idées que nous avons de la religion des Perses. Cet historien et Arrien ont été sans doute entraînés par l'exemple des plus célèbres auteurs de l'antiquité, qui se sont plu à dénaturer cette religion (5). En général, les Grecs étoient si légers, si aveuglés par leurs préjugés, que dédaignant même de s'instruire, ils nous ont laissé des détails presque toujours infidèles et souvent absurdes, sur le culte et les opinions religieuses des peuples qui vivoient, pour ainsi dire, au milieu d'eux, ou avec lesquels ils avoient des relations particulières. En un mot, on peut dire que les Grecs, ainsi que les Romains, ont répandu d'épaisses ténèbres sur la connoissance de toutes les religions du monde (6).

Le supplice d'Orxines, dont la violation du tombeau de Cyrus avoit été le prétexte, alarma vraisemblablement Harpalus. Ce général macédonien avoit eu des liaisons intimes avec Alexandre, du vivant de Philippe. Lorsque celui-ci fut mort,

(1) *Caryst.* ap. *Athen.*, L. XIII, p. 603.

(2) *Plut.* vit. Alex., p. 44.

(3) *Quint. Curt.*, L. IV, C. X.

(4) *Id.*, L. III, C. VIII.

(5) Hérodote, ne se souvenant plus d'avoir dit que les libations n'étoient pas en usage chez les Perses (L. I, C. 132), rapporte ensuite que les Mages firent cette cérémonie en l'honneur des Héros, lorsque Xerxès eut sacrifié mille bœufs à Minerve-Iliade (L. VII, C. 43). Xénophon parle d'un sacrifice fait par Cyrus aux héros tutélaires de l'Assyrie (Cyrop., L. VIII, C. III). Il donne à la fois Jupiter et le Soleil pour dieux aux Perses, etc.... On pourroit encore citer une foule d'exemples de ce genre.

(6) Lactance s'élevant à ce sujet contre les Grecs, dit : .... *quorum levitas instructa dicendi facultate et copiâ, incredibile quantas mendaciorum nebulas excitaverit.* L. I de Fals. Religion., C. XV.

Harpalus eut la garde des trésors de son fils ; mais il répondit mal à cette marque de confiance. Séduit par les conseils d'un certain Tauriscus, il s'enfuît à Mégare peu de temps avant la bataille d'Issus. Alexandre lui pardonna ; et l'ayant fait revenir, lui confia encore l'administration de ses finances, et bientôt après, le trésor royal d'Ecbatane (1). Ces faits, conservés par Arrien, répandent sur la conduite d'Harpalus une clarté, que les récits des autres historiens n'offrent point. Ils ne disent même rien du premier délit, qu'on pourroit confondre avec celui dont nous allons examiner les principales circonstances. Mais pour qu'on puisse juger de toute la confiance qu'Alexandre eut en ce général, indiquons auparavant les sommes qui se trouvoient alors dans la citadelle d'Ecbatane, où l'on venoit de réunir tous les trésors de l'empire des Perses.

Diodore et Plutarque font monter le trésor particulier de Suse à quarante mille talens d'or et d'argent non monnoyé, et à neuf mille en dariques d'or (2), somme qu'Arrien et Quinte-Curce ne portent qu'à cinquante mille talens d'argent (3). Celle qu'on conservoit à Persépolis étoit de cent vingt mille, suivant Diodore et Quinte-Curce (4). Cependant Strabon avance

(1) *Arrian.*, L. III, C. VI, C. XIX. Cet historien assure que l'ordre fut donné de transporter le trésor dans la citadelle d'Ecbatane, et de le mettre entre les mains d'Harpalus.... Εἰς τὴν ἄκραν τὴν ἐς Ἐκβάτανα καταθέσθαι καὶ Ἁρπάλῳ παραδοῦναι. Diodore se trompe donc, lorsqu'il dit que le même trésor étoit à Babylone. L. XVII, § 108.

(2) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 67. *Plut.* vit. Alex., p. 53. Le savant Barthélemy a évalué le talent attique à 5400 l., au milieu du XVe. siècle ; je l'estime 6000 l., vingt-cinq ans plus tard, à cause des trésors dont Alexandre s'empara. L'or et l'argent abondèrent alors, et la circulation les rendit encore plus communs après la mort de ce prince. Ὕστερον δὲ τοῦ μεγίστου Ἀλεξάνδρου τοὺς ἐκ τῆς Ἀσίας θησαυροὺς ἀνελομένου, ὄντως ἀνέτειλεν ὁ κατὰ Πίνδαρον, εὐρυσθενὴς πλοῦτος. *Athen.*, L. VI, p. 231.

(3) *Arrian.*, L. III, C. XVI. *Quint. Curt.*, L. V, C. II. *Justin*, L. XI, C. XIV. Mais on lit dans quelques éditions de ce dernier historien, XL *millia*, et dans d'autres, L *millia*.

(4) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 71. *Quint. Curt.*, L. V, C. VI. Celui-ci ajoute 6000 talens à Pasargade, dont il n'est pas question ailleurs. Plutarque se contente de

que toutes les richesses appartenant au roi, soit à Suse, soit dans la Perse, n'étoient évaluées qu'à quarante mille talens, et qu'avec celles de Babylone, elles furent toutes réunies à Ecbatane, et estimées à cent quatre-vingt mille talens. De ce nombre n'étoient pas, selon lui, les huit mille talens emportés par Darius dans sa fuite, et qui devinrent la proie de ses assassins (1). D'après cela, on ne peut guère douter que les deux mille cinq cent soixante talens trouvés à Damas (2), et les quatre mille pris à Arbèle (3), n'aient été compris dans ces cent quatre-vingt mille talens, dont l'évaluation la plus forte ne sauroit être de plus d'un milliard quatre-vingts millions de notre monnoie. A la vérité, la dilapidation et le pillage avoient été énormes. Lorsqu'Alexandre, après la mort de Darius, distribua pour la valeur de treize mille talens, en vases, ornemens, etc., à ses soldats, ceux-ci en avoient déjà pillé beaucoup plus, au rapport de Diodore (4). Il leur étoit encore moins difficile d'enlever les métaux monnoyés; aussi n'est-il pas hors de vraisemblance que la totalité des sommes renfermées dans les trésors des rois perses montât à deux milliards, à l'époque où Alexandre renversa le trône de Darius.

dire qu'Alexandre trouva plus d'argent qu'à Suse, et que les dépouilles des rois formèrent la charge de 10,000 mulets et de 5000 chameaux. Vit. Alex., p. 54.

(1) *Strab.*, L. XV, p. 502. Ce passage est obscur et peut-être corrompu; j'ai tâché d'en saisir le véritable sens.

(2) *Quint. Curt.*, L. III, C. XIII. Dans Quelques éditions on lit *sexaginta* pour *sexcenta*. Le Ms. de Vasque de Lucène portoit *quingenta*, leçon que j'ai suivie.

(3) *Quint. Curt.*, L. V, C. I. Diodore réduit cette somme à 3000 talens. L. XVII, § 64.

(4) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 74. Quinte-Curce fait monter la totalité de l'argent trouvé après la mort de Darius, à vingt-six mille talens, dont la moitié fut employée en gratifications; et une pareille somme, ajoute-t-il, avoit été détournée par l'infidélité des dépositaires (L. VI, C. II); ce qui revient au calcul de Diodore. Mais celui-ci dit qu'Alexandre reçut des gardes de ses trésors, *παρὰ μὲν γὰρ τῶν γαζοφυλακούντων*, les huit mille talens avec lesquels il solda et gratifia ses troupes en cette occasion. Il assure encore qu'on soupçonna que les sommes soustraites avoient été pillées ou enlévées de force : *τὰ δὲ διακλαπέντα καὶ ἁρπαχθέντα, πλείω τῶν εἰρημένων ὑπενοεῖτο.*

C'étoit plus d'un tiers de moins qu'ils n'en contenoient à la mort de Cyrus. Ce prince y avoit laissé, selon Pline, cinq cent mille talens en argent et trente-quatre mille livres pesant d'or (1), sommes qu'on doit évaluer à trois milliards quatre-vingt-huit millions quatre cent mille francs. Ces trésors étoient formés des dépouilles non-seulement des Mèdes, des Babyloniens, mais encore de celles des Assyriens de Ninive (2). On doit observer que Cambyse, Darius, fils d'Hystape, Xerxès et les autres successeurs de Cyrus, dissipèrent une partie des richesses qu'il avoit amassées; que plusieurs peuples s'étant révoltés, ne leur payoient plus d'impôts; enfin, que l'anarchie faisant chaque jour des progrès, et les satrapes devenant de plus en plus indépendans, le produit des contributions diminuoit nécessairement. Il n'est donc pas étonnant qu'Alexandre n'ait trouvé que la somme à laquelle nous venons d'estimer les trésors de la monarchie perse. Selon Justin, il y avoit dans le trésor de ce conquérant, au moment de sa mort, cinquante mille talens, c'est-à-dire, trois cents millions, et la totalité des tributs de son empire se montoit alors à trente mille talens par an (3), ou cent quatre-vingts millions. Ce dernier calcul est assez vraisemblable; mais l'autre me paroît d'autant plus exagéré, qu'Alexandre, manquant d'argent, avoit été forcé, peu de temps avant de mourir, d'avoir recours à la

(1) *Plin.*, L. XXXIII, C. XIV. Le mobilier étoit immense et inappréciable; Pline parle d'une coupe ou vase du poids de quinze talens d'argent (90,000 l.), qui avoit appartenu à Sémiramis, etc....

(2) Cyaxare, roi des Mèdes, avoit mis sa portion de la dépouille des Assyriens à Persépolis, où Cyrus la trouva. Ce butin étoit immense, comme le montrent ces paroles du prophète Nahum : *Diripite argentum; diripite aurum; et non est finis divitiarum ex omnibus vasis desiderabilibus* (C. II, ℣. 9. Vid. *Kalenski* in Vaticin. Chabac. et Nahum, p. 190, 191). Au reste, les Grecs se faisoient une telle idée des trésors du grand roi, qu'Aristophane se permet sur lui cette plaisanterie grossière :

Κἄχεζεν ὀκτὼ μῆνας ἐπὶ χρυσῶν ὀρῶν.
Acharn., v. 83.

(3) *Justin*, L. XIII, C. I.

bourse de ses amis, pour faire partir de nouveau Néarque et sa flotte (1). Ce prince se trouvoit alors appauvri non-seulement par ses libéralités, mais encore par l'infidélité de ces mêmes amis. Il demanda à Eumène de lui prêter trois cents talens; et n'en ayant obtenu avec peine que cent, il fit mettre secrètement le feu à sa tente, où l'on en trouva mille (2). Cependant Eumène avoit toute sa confiance et partageoit son amitié avec Héphæstion. Au reste, à quelque somme qu'on puisse porter l'or et l'argent renfermés dans les trésors de l'Asie, quand elle fut conquise par les Macédoniens, il sera toujours certain qu'il y avoit dans la citadelle d'Ecbatane plus d'un milliard à la disposition d'Harpalus.

Cet homme ingrat et coupable avoit d'abord cru qu'Alexandre ne reviendroit jamais de l'Inde, et en conséquence il ne mit aucune borne à ses profusions et à ses débauches. Pythionice lui ayant inspiré de la passion, il dépensa pour cette courtisane des sommes immenses, et lui fit élever, après sa mort, deux magnifiques monumens, l'un sur la voie sacrée dans l'Attique, l'autre aux environs de Babylone. Ces monumens lui avoient coûté plus de deux cents talens (3) (1,200,000 l.). Harpalus aima ensuite une autre courtisane appelée Glycére, qu'il logea à Tarse, dans le palais des rois, et à laquelle il érigea une statue de bronze, après lui avoir fait rendre tous les honneurs de reine (4). Le luxe de cet homme étoit si excessif, qu'on alloit jusqu'à la Mer Rouge chercher, pour sa table,

(1) ... Ἤτει χρήματα τοὺς φίλους· οὐ γὰρ ἦν ἐν τῷ βασιλικῷ. *Plut.* vit. Eumen., T. III, p. 338.

(2) *Ibidem.*

(3) *Athen.*, L. XIII, p. 595. *Pausan.*, Attic., C. XXXVII. M. du Theil a fort bien expliqué tout ce qui regarde la conduite d'Harpalus, dans un mémoire lu à l'Académie des Belles-Lettres, qui a pour titre : Notes historiques et critiques sur différens passages d'Auteurs anciens, concernant Harpalus. L'extrait de ce mémoire est imprimé dans le Journal des Savans, Août, 1792.

(4) *Clitarch.* ἐν ταῖς περὶ Ἀλέξανδρον ἱστορίαις, ap. *Athen.*, L. XIII, p. 586.

les poissons les plus rares. Craignant toutefois les suites d'une pareille conduite, il fit passer beaucoup d'argent à Athènes, afin d'en gagner les habitans, et de s'y assurer un asile, en cas de disgrace (1). En effet, tout lui annonçoit déjà un revers de fortune; l'Asie retentissoit de plaintes sur ses débauches et sur ses malversations, et l'historien Théopompe eut le courage d'en informer Alexandre (2). Mais sa lettre étoit moins capable d'effrayer Harpalus que la nouvelle du retour de ce prince et du châtiment qu'il venoit d'infliger aux satrapes prévaricateurs. Son infidèle trésorier résolut aussitôt de se retirer à Athènes, et se mit en route, accompagné de six mille soldats, emportant avec lui plus de cinq mille talens (3).

Selon Quinte-Curce, Alexandre irrité également contre Harpalus et contre les Athéniens, fit équiper une flotte dans l'intention de passer lui-même dans la Grèce. Pendant qu'il méditoit en secret cette entreprise, il eut avis par des lettres, que « ce général étoit entré dans la ville d'Athènes, et en avoit ga-» gné les principaux citoyens; mais que, bientôt après, ayant » été forcé de la quitter par un décret du peuple, il s'étoit retiré » vers ses soldats grecs qui l'avoient arrêté; qu'enfin, il avoit » été tué en trahison par le conseil de l'un d'entre eux (4). » Quinte-Curce ajoute qu'Alexandre, satisfait de ces nouvelles,

(1) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 108.

(2) *Theopomp.* ap. *Athen.*, L. XIII, p. 595.

(3) *Plut.* vit. Demosth., T. IV, p. 431. Diodore porte d'abord le nombre d'hommes à 6000 (L. XVII, § 108), ensuite à 8000 (L. XVIII, § 9). Vid. *Wesseling.*, not., T. II, p. 264.

(4) .... *a quibus interceptum et trucidatum a quodam viatore per insidias* (Quint. Curt., L. X, C. VI). Des Mss. portent : *a quibus non receptum, trucidatum a quodam auctore*, etc. Freinshemius propose de lire : *a quibus interceptum, Thymbrone quodam auctore per insidias.* Le mot *Thymbrone* est inséré mal à propos; et il ne se trouve dans aucun manuscrit connu, ni dans celui de Vasque de Lucène, qui traduit : « De laquelle » (Athènes) il parvint devers ses gens » d'armes, gregoys, et après estant d'eux » surprins finablement fut tué en trahi-» son. »

renonça

renonça à son dessein. Ces détails manquent d'exactitude. Harpalus, chassé d'Athènes, quelque temps avant la mort du prince macédonien, se réfugia auprès des troupes qu'il avoit laissées à Ténare, dans la Laconie; de là il partit pour se rendre en Crète, où Thimbron, son ami, le tua par trahison (1). Ce Thimbron, qui s'empara dans la suite de Cyrène (2), est sans doute le voyageur dont parle Quinte-Curce. Mais Alexandre ne put être informé de ce meurtre, puisqu'il étoit mort lui-même avant Harpalus, comme le démontrent le témoignage de Diodore et celui d'Arrien (3). Les paroles que Cicéron met dans la bouche du philosophe Diogène, qui mourut le même jour que le conquérant de l'Asie, confirment en quelque sorte le récit de ces historiens. Il avoit coutume de dire d'Harpalus, qui passoit alors pour un heureux brigand, « que la prospé-» rité constante dont il jouissoit étoit une accusation contre » les dieux (4). »

Antipater et Olympias, qui gouvernoient la Macédoine pendant l'absence d'Alexandre, avoient demandé au peuple d'Athènes de leur livrer Harpalus. Celui-ci ne se tira de ce danger qu'en gagnant les orateurs à force d'argent (5). Mais dès qu'il fut sorti de cette ville, les soupçons éclatèrent. Démosthène fit aussitôt décréter que l'Aréopage seroit chargé d'informer contre les coupables. Sur la déclaration des *Zétètes*, magistrats chargés des perquisitions, plusieurs citoyens, entre autres Démosthène lui-même, furent déclarés par ce tribunal, avoir eu, chez eux, de l'argent d'Harpalus. Il paroît que l'affaire se plaida ensuite devant le peuple, où Stratocle accusa Démosthène, qui fut défendu par Démade. Mais son plus vio-

(1) *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 19. *Arrian.* de Reb. post. Alex. ap. *Phot.* Bibl., p. 208.

(2) *Strab.*, L. XVII, p. 576.

(3) *Diod. Sic.* et *Arrian.*, l. s. l.

(4) *Cicero*, de Natur. Deor., L. III, C. XXXIV.

(5) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 108.

lent adversaire fut Dinarque qui composa plusieurs discours contre lui; le seul qui nous reste, fut prononcé en présence des Héliastes (1), qui avoient condamné à mort Socrate, et devant lesquels Démosthène avoit été renvoyé. Ce discours est plein de véhémence; Démosthène y est accusé de s'être laissé corrompre par Harpalus et d'en avoir reçu vingt talens d'or (2). Pour le prouver, Dinarque invoque l'autorité de l'Aréopage, dont il fait sentir tout le poids. Il accuse encore Démosthène d'autres délits, surtout d'avoir détourné à son profit et à celui de sa faction, trois cents talens que Darius lui avoit envoyés pour secourir Thébes (3). D'autres orateurs s'empressèrent de se réunir à Dinarque (4), afin de perdre leur ennemi commun. La loi portoit la peine de mort, ou une amende de dix fois la somme reçue, pour tout citoyen convaincu de corruption. Démosthène succomba et fut condamné à cinquante talens d'amende. On le mit en prison, où il resta dix jours (5), au bout desquels il s'évada, déguisé en femme (6). Pénétré de l'ingratitude et de l'injustice de ses concitoyens, il s'écria, en jetant les yeux sur le temple de Minerve-Poliade : « O déesse ! pourquoi » te plais-tu entre trois monstres, la chouette, le dragon et le » peuple (7) ? » Il se réfugia d'abord à Trœzène, ensuite à

(1) Καὶ πεντακόσιοι καὶ χίλιοι ὄντες, τὴν ἁπάσης τῆς πόλεως σωτηρίαν ἐν ταῖς χερσὶν ἔχετε. *Dinarch.* Or., p. 72. Le tribunal des Héliastes, présidé par le Grammatiste (*Phot.* Lex. Ms. in h. v.), étoit tantôt de 1000, tantôt de 1500 juges, en deux ou trois divisions, suivant les causes (*Petit.* Leg. Att., p. 396). Un pseudonyme prend les Héliastes pour l'Aréopage, dans le procès de Démosthène, vit. x Orat., p. 394.

(2) *Dinarch.* or. adv. Demosth., ed. Reiske, p. 40. Plutarque dit qu'Harpalus envoya à Démosthène 20 talens, avec une coupe dont il avoit admiré la forme et le travail (vit. *Demosth.*, T. IV, p. 431). Un autre auteur réduit cette somme à mille dariques (24,000 l.), vit. x Or., p. 393.

(3) *Dinarch.* or. laud., p. 14.

(4) Tels furent Hypéride, Pythéas, Menesæchme, Himerius, Patrocle, etc. *Pseudo-Plut.*, vit. x Or., T. VII op., p. 394.

(5) *Anonym.* vit. Demosth. edit. a Reiske, ad calc. *Dinarch.*, p. 158.

(6) *Schol.* Hermog. Rhet. antiq., T. II, p. 295, ex ed. Aldi.

(7) *Plut.* vit. Demosth., ed. Bryan., T. IV, p. 433.

l'île de Calaurie, d'où il écrivit aux Athéniens pour se justifier.

Cet illustre orateur fut-il condamné justement, comme Diodore de Sicile (1) et Plutarque (2) le pensent ? Observons d'abord que rien n'est plus vague que l'accusation de Dinarque, qui vouloit persuader que Démosthène avoit détourné à son profit l'argent que Darius destinoit au secours de Thébes. Ce projet étoit alors inexécutable, à cause des mesures qu'Alexandre avoit prises. Mais il paroît assez clair que cet argent de Darius, ainsi que celui d'Harpalus, fut versé dans les caisses de la république, et servit ensuite à payer les frais de la guerre lamiaque, du moins Diodore l'assure positivement à l'égard du dernier (3). D'ailleurs Démosthène ne fut point jugé sur le premier fait. Quant à l'autre, on ne peut se décider d'après la harangue de Dinarque. S'il n'étoit resté que celle d'Æschine contre Ctésiphon, ne croirions-nous pas Démosthène coupable de tous les délits dont celui-ci l'accuse. Il ne faut donc pas juger Démosthène sur le témoignage de ses plus cruels ennemis (4) et sur les assertions d'un homme tel que Dinarque, dont le but étoit de chasser tous les orateurs d'Athènes, afin d'y régner seul par son éloquence; et qui n'étant délicat sur aucun moyen de s'enrichir, et craignant de subir, à cause de sa cupidité, une peine grave, prit sagement lui-même le parti de s'exiler,

(1) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 108. A la vérité, il dit simploment que les Athéniens condamnèrent Démosthène; mais on voit par son récit qu'il lo crut coupable. Contre lo témoignage do toute l'antiquité, Appien avance que Démosthène s'enfuit, avant quo son procès fût instruit. Οἷον τι καὶ Δημοσθένην φασὶ τὸν Ἀθηναῖον οὐδ' ὑποστῆναι τὴν ἑαυτοῦ δίκην, ἀλλὰ πρὸ τοῦ ἀγῶνος φυγεῖν. De Bell. Civil., L. II, C. XV, T. II, p. 194, ed. Cl. Schweighæuser. C'est pour rapprocher davantage Cicéron de Démosthène; et voilà comme avec le goût des parallèles on parvient à altérer l'histoire.

(2) *Plut.* vit. Demosth., p. 431, etc.

(3) *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 9. L'argent d'Harpalus, qu'on ordonna de mellre en dépôt dans la citadelle, montoit, do son aveu, à 750 talens. *Philochor.* in vit. X Or., p. 393.

(4) *Lucchesini*, in Demosth. annot., p. 366.

et de se retirer à Chalcis, dans l'Eubée (1). Les poëtes comiques d'Athènes n'étoient souvent que les échos de la calomnie. Aussi ne faisons-nous mention du témoignage de Timocle que pour paroître ne pas l'ignorer (2). Suivant ce poëte, Démosthène reçut d'Harpalus cinquante talens, Metrocle encore plus; Démon, Callisthène (3) et Hypéride eurent aussi leur part (4). On ne sait pourquoi Démade est oublié (5); sans doute qu'il étoit ami de Timocle. Ce ne furent pas cependant les seuls démagogues qui, accoutumés à trafiquer de leur suffrage, accoururent auprès d'Harpalus et en obtinrent quelque argent qu'il leur jeta comme un appât (6); mais de ce nombre n'étoient ni Phocion, ni Démosthène. Nous avons malheureusement perdu la lettre du dernier au sénat et au peuple d'Athènes, laquelle renfermoit fort au long toutes les preuves de son innocence. Les arrêts de l'Aréopage et des Héliastes ne furent sans doute que des jugemens de circonstance, ainsi que l'assure l'auteur des lettres faussement attribuées à Démosthène. Les Athéniens étoient informés qu'Alexandre, irrité de l'asile ac-

(1) *Dionys. Halicarn.* Dinarc., T. II op., ed. Sylb., p. 113. *Olim in adolescentia sedulo omnem gloriam sectabar : et nunc in senectute summum me ambitionum invasit odium. Tunc facilè multis opitulabar : nunc jam me ipsum tueri vix possum. Tum mihi beatissimus videbar, si quam plurimis benignè fecissem : nunc contra vereor, ne quid mihi desit ad necessarium ætatis meæ cultum. Tunc ego ipse pro republica fortiter arma cupiebam: nunc præterquam laudare eos, qui rempublicam armati defendunt, nihil valeo* (Dinarch. ap. *Rutil. Lup.*, L. II, C. XVI). Dinarque écrivit-il de Chalcis ces paroles, ou faisoient-elles partie d'un de ses derniers discours? Nous l'ignorons; mais on y aperçoit sans peine le langage hypocrite d'un factieux déchu de toutes ses espérances et d'un démagogue tombé dans la disgrace du peuple.

(2) *Timocl.* Fragm. ap. *Athen.*, L. VIII, p. 341-42.

(3) Orateur condamné à mort par les Athéniens et dont parle Aristote. Rhetor., L. II, C. III.

(4) *Timocl.*, l. s. l.

(5) Il avoit reçu 6000 staters d'or, suivant Dinarque, adv. Demosth., p. 62.

(6) Suivant Plutarque, dont les expressions sont remarquables. ... *Καὶ τῶν εἰωθότων ἀπὸ τοῦ βήματος χρηματίζεσθαι δρόμος ἦν καὶ ἅμιλλα φθειρομένων πρὸς αὐτὸν, τούτοις μὲν ἀπὸ πολλῶν μικρὰ δελεάζων προήκατο καὶ διέῤῥιψε*, etc. Vit. Phoc., T. IV, p. 196.

cordé à Harpalus, se disposoit à leur faire une guerre (1) qu'ils n'étoient pas en état de soutenir ; ils crurent donc appaiser sa colère en condamnant Démosthène ; mais lorsque le prince macédonien fut mort, ils s'empressèrent de rappeler leur orateur, en avouant le véritable motif de sa condamnation (2), et ils le reçurent à son retour avec les plus vives démonstrations d'alégresse (3). Toutes les anecdotes, tous les jeux de mots, etc., recueillis sans examen par Plutarque, et qui paroissent lui avoir été fournis par Théopompe (4), historien méchant et satirique, ne sont que des propos calomnieux répandus par les ennemis de Démosthène. Ils ne peuvent servir de preuves contre lui ; ils n'ont pas plus d'authenticité que le discours dans lequel on lui faisoit épouser ouvertement la cause d'Harpalus (5). Philoxène, commandant de la flotte d'Alexandre, équipée pour forcer les Athéniens à lui remettre cet insigne prévaricateur, se saisît de l'esclave commis à la garde de ses trésors ; il le fit appliquer à la torture, pour savoir de lui tous ceux qui avoient reçu de l'argent d'Harpalus. Les ayant connus par ce moyen, il écrivit aux Athéniens une lettre qui contenoit les noms des coupables et la somme que chacun d'eux avoit touchée ; et dans cette lettre, il n'y avoit pas un seul mot de Démosthène, quoique haï d'Alexandre et l'ennemi personnel de Philoxène. « Les honneurs, ajoute Pausanias, rendus à Démosthène en » divers endroits de la Grèce et par les habitans de Calaurie, » sont donc mérités (6). » Athènes lui éleva une statue et accorda à ses descendans la nourriture au prytanée (7) ; mais sa con-

(1) *Aristob.* ap. *Athen.*, L. VI, p. 251. *Quint. Curt.*, L. X, C. II.

(2) ... Ἀνεκαλέσαντο διὰ ψηφίσματος οἱ Ἀθηναῖοι τὸν Δημοσθένην, ὁμολογήσαντες, ὅτι αὐτοῦ κατέγνωσαν Ἀλεξάνδρῳ φόβῳ. Anonym. vit. Demosth. supra laud., p. 158. J'ajoute avec Reiske ce dernier mot.

(3) *Plut.* vit. Demosth., p. 434.

(4) ...Ὡς ἱστορεῖ Θεόπομπος. *Ibid.*, p. 432.

(5) *Dionys. Halic.* de vi et sublim. Demosth., T. II op., p. 197.

(6) *Pausan.*, Corinth., C. XXXIII.

(7) *Plut.* vit. Demosth., p. 438, vit. X Or., p. 397. *Zosim. Ascal.*, p. 151.

duite pendant et après son exil, et à sa mort (1), dissipe encore plus tous les soupçons ; et je dirai avec Quintilien : « Quand » je lis les généreux conseils que Démosthène donna à sa pa- » trie, et la manière glorieuse dont il finît ses jours, je ne puis » croire à tout ce que ses ennemis ont publié contre les mœurs » de ce grand orateur (2), » que tout l'or de Philippe n'avoit pu éblouir (3), et à l'incorruptibilité duquel Antipater, son implacable ennemi, fut obligé de rendre justice (4).

Alexandre méditoit de vastes projets à Pasargade, lorsque Sphinès, appelé par les Grecs Calanus, y donna un spectacle nouveau, moins digne d'admiration que de pitié. C'étoit un gymnosophiste ; sous ce nom étoient compris, en général, tous les philosophes de l'Inde, partagés en plusieurs classes (5). Les Brachmanes et les Samanéens formoient les deux plus considérables. Les premiers, ambitieux et turbulens, habitoient les villes. Ils s'attirèrent la vengeance d'Alexandre. Les seconds, retirés et paisibles, vivoient à la campagne. Ce prince se plaisoit dans leur société ; il leur proposoit différentes questions, et applaudissoit à leurs réponses courageuses, quoique pleines de subtilités. A cette occasion, un élève du Portique, Strabon, dit : « Je loue beaucoup Alexandre de ce que gouvernant un » si grand empire, il ait eu l'amour de la sagesse ; il me paroît » avoir été le seul qui, au milieu des armes, se soit livré à l'étude » de la philosophie (6). » Mais c'étoit par vanité, et non dans l'intention de mettre en pratique ses préceptes. Cherchant à connoître la doctrine des gymnosophistes, il voulut s'attacher Man-

(1) ... Οὔτε τι ἀνάξιον ἐν τῷ κινδύνῳ πράξαντι τοῦ δήμου. Termes du décret proposé en mémoire de ses services, ad calc. vit. x Orat., p. 413.

(2) *Quintil.* Inst. Orat., L. XII, C. I.

(3) *Plut.* vit. Demosth., T. IV, p. 421.

(4) *Pseudo-Lucian.*, Encom. Demosth., S. 33, T. III op., p. 515, etc.

(5) Voyez les Mémoires du savant Mignot, sur les anciens philosophes de l'Inde. Acad. des Inscr., T. XXXI, p. 94, etc.

(6) *Strab.*, L. XV, p. 492.

danis ou Dandamis, le plus vieux et le plus sage de tous. Des députés allèrent le trouver, et s'annoncèrent comme chargés d'une commission de la part du fils de Jupiter. Ils dirent à Mandanis que s'il se rendoit à l'invitation de leur maître, il seroit comblé de biens, sinon qu'on le feroit mourir. Le philosophe indien répondit: « Celui qui ne commande qu'à une très-petite » portion de la terre, ne peut être le fils de Jupiter; je n'ai pas » besoin des présens d'un homme que rien ne peut satisfaire: » ses menaces ne m'intimident point. Tant que je vivrai, l'Inde » me fournira suffisamment de quoi me nourrir; et à ma mort, » délivré d'un corps déjà usé par la vieillesse, je passerai à une » vie meilleure et plus pure (1). » Cette réponse put déplaire à Alexandre, mais elle ne l'irrita point. Sur le refus de Mandanis, il engagea Calanus, moins austère que lui, à se mettre à sa suite. Les autres gymnosophistes blâmèrent ce parti que le philosophe parut n'avoir pris que pour vivre dans la mollesse et faire bonne chère. Bientôt il éprouva les effets d'un pareil changement de vie; il fut attaqué d'une dyssenterie; et n'ayant aucun espoir d'en guérir ou d'être soulagé, il résolut de se donner la mort. Alexandre n'oublia rien pour l'en détourner; mais voyant qu'il persistoit dans son dessein, il donna à Ptolémée le soin de préparer le bûcher sur lequel Calanus devoit se brûler (2). Élien nous apprend qu'il étoit de bois secs et odoriférans, tels que le cèdre, le cyprès, le myrte, le laurier, etc. « Calanus, après avoir fait son exercice ordinaire, qui consis» toit à parcourir un certain espace à la course, monta sur ce » bûcher, couronné de roseaux, et se plaça dans le centre, » puis adora le soleil dont les rayons tomboient alors sur lui:

(1) Plutarque nous a conservé toutes ces questions (vit. Alex., p. 85), qui ont servi de texte aux écrits de Palladius et de quelques autres écrivains.

(2) *Arrian.*, L. VII, C. II, et *Pseudo-Origen.* philosoph., C. XXIV.

» c'étoit le signal auquel les Macédoniens devoient allumer le » bûcher; on y mit le feu. Calanus, au milieu des flammes » dont il fut bientôt enveloppé, resta ferme sur ses pieds, et » ne tomba que réduit en cendres. On rapporte qu'Alexandre, » à la vue de ce spectacle, s'écria dans l'excès de son admira- » tion : Calanus a triomphé d'ennemis plus redoutables que les » miens (1). » Entendoit-il par là la douleur et la mort? Au premier coup d'œil, il m'a paru qu'Elien avoit emprunté son récit de Charès de Mitylène; mais un plus sérieux examen m'a fait abandonner cette idée. Ce dernier écrivain disoit que Calanus s'étant jeté lui-même dans le bûcher, mourut sur-le-champ (2). Strabon et Arrien avouent qu'on a beaucoup varié sur les circonstances de cet événement. Les uns prétendoient que Calanus avoit expiré, couché sur un lit doré et la tête voilée. Au rapport de quelques autres, on construisit une maison de bois, remplie de feuilles, et au-dessus de laquelle étoit le bûcher. Dès qu'on l'eut allumé, Calanus s'y précipita, et fut consumé par les flammes comme une pièce de bois (3). Plutarque lui fait faire une courte prière, des libations (4) et une exhortation

(1) *Ælian.* var. Hist., L. v, C. vi. Cet écrivain suppose faussement que Calanus se brûla près de Babylone.

(2) ...Ὅτι ῥίψας ἑαυτὸν εἰς πυρὰν ἐνημμένην ἀπέθανεν... *Char.* ap. *Athen.*, L. x, p. 437.

(3) *Strab.*, L. xv, p. 493.

(4) ... Καὶ κατασπείσας ἑαυτοῦ, καὶ τῶν τριχῶν ἀπαρξάμενος. Plut., p. 91, à la lettre, « ayant fait sur lui-même des effusions, » et coupé un peu de ses cheveux pour » commencer le sacrifice. » Calanus se regardoit comme déjà mort, et comme lui-même la victime; en ces cérémonies, il suivoit l'usage des Grecs. Voici une partie de la note manuscrite de Meziriac sur les derniers mots : « Aussi ἀπάρχεσθαι » τῶν τριχῶν ou τὰς τρίχας, se prend, en » matière de sacrifice, pour couper du » poil de la victime au-dessus de la tête, » et le jeter incontinent au feu, comme » on voit dans Homère au xix. livre » de l'Iliade, décrivant un sacrifice d'A- » gamemnon, et plus au xiv[e]. livre de » l'Odyssée, où parlant du sacrifice d'Eu- » mée, il dit :

Ἀλλ' ὅ γ' ἀπαρχόμενος, κεφαλῆς τρίχας ἐν πυρὶ βάλλεν. v. 422.

» Quand on coupoit du poil sur la tête de » la victime en le jetant dans le feu, on » commençoit proprement le sacrifice; » c'est ce que Virgile appelle dans le vi[e]. » livre de l'Enéide, *libamina prima*, » c'est-à-dire, la première libation, ex- » primant parfaitement ἀπάρχεσθαι. »

tation aux Macédoniens de se bien réjouir et de se livrer à la bonne chère. Selon cet historien, ou vraisemblablement selon Onésicrite qu'il paroît suivre, Calanus assura Alexandre qu'il le reverroit dans peu à Babylone (1). Cicéron, Arrien et Valère-Maxime rapportent aussi cette espèce de prophétie (2), sans néanmoins y ajouter beaucoup de foi. C'étoit un de ces bruits qu'on cherchoit à accréditer pour empêcher Alexandre d'entrer dans Babylone, comme nous le verrons dans la suite. Du reste, l'armée macédonienne, frappée du genre de mort de Calanus, raisonna fort diversement sur les motifs qui avoient pu l'y déterminer (3). Cependant il n'en eut pas d'autres que celui de se débarrasser du poids accablant d'une vie douloureuse, conformément aux principes de sa secte (4). Arrien pense que le suicide prouve que l'esprit humain est ferme et inébranlable dans ses résolutions (5). Mais cette maxime stoïcienne n'est que trop souvent démentie par l'expérience, et les philosophes l'ont rarement justifiée dans leur conduite, plus versatile que celle des autres hommes, peut-être à cause de cette paresse que l'on contracte dans une vie toute contemplative, et qui

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 91.

(2) *Cicer.* de Divin., L. v, C. 23. *Arrian.*, L. VII, C. XVIII. *Valer. Maxim.*, L. I, C. VIII.

(3) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 107.

(4) *Strab.*, L. XV, p. 493. *Quint. Curt.*, L. VII, C. IX. *Porphyr.* de Abstin., L. IV, § 17, etc....

(5) *Arrian.*, L. VII, C. III. C'est d'après ces idées qu'on a supposé la lettre suivante de Calanus à Alexandre : *Amici persuadent tibi manus et necessitatem inferre Indorum philosophis, nec in somnis videntes nostra opera. Corpora enim transferes de loco ad locum : animas non coges facere, quod nolunt, non magis quam saxa et ligna vocem emittere. Maximus ignis viventibus corporibus dolorem inurit, et gignit corruptionem. Super hunc nos sumus, viventes exurimur. Non est rex neque princeps, qui extorqueat nobis facere, quod non proposuimus. Nec similes sumus Græciæ philosophorum, qui verba pro rebus meditati sunt ad opinionis celebritatem : nobis res sociæ verbis, et verba rebus : res celeres et sermones breves : in virtute nobis libertas beata est.* S. Ambroise, qui nous a conservé cette lettre, la loue beaucoup, sans croire pourtant à son authenticité. Epist. Class. 1 op., T. I, p. 938.

affoiblit à la longue tous les ressorts de l'ame. Alexandre crut honorer la mémoire de Calanus par de magnifiques funérailles et par une espèce de combat bachique, dans lequel Promachus remporta le premier prix (1). On a comparé la mort de Calanus avec celle de Zarmonachagas, ou Zammarus, autre gymnosophiste, qui se brûla publiquement à Athènes, sous les yeux d'Auguste (2). Mais le motif de ce dernier fut tout-à-fait extravagant; heureux et plein de santé, il craignit d'être abandonné de la fortune, et voulut prévenir, par une mort volontaire, une pareille disgrace (3). Dans l'esprit de l'un et de l'autre entroit aussi l'envie ou plutôt la fureur de faire parler d'eux; sans cela ils ne se seroient pas donnés en spectacle, et auroient fini leurs jours loin des regards de la multitude.

De Pasargade, Alexandre vint à Suse, où il célébra ses noces avec Barsine, fille de Darius, et celles de dix mille Macédoniens avec des filles perses. Sur ces entrefaites, Néarque arriva, après avoir conduit sa flotte depuis l'Indus jusque dans le Golfe Persique (4). Alexandre lui décerna une couronne, ainsi qu'à Onésicrite, pilote du vaisseau royal. Il fit ensuite rassembler de toutes les parties de son empire, trente mille jeunes gens qu'il ne craignit point de nommer *Epigones* (5), c'est-à-dire, successeurs. Ils furent habillés, armés et exercés suivant le costume et la tactique des Macédoniens, dont le mécontentement ne tarda point à éclater.

Alexandre étant arrivé à Opis sur le Tigre, résolut de payer les dettes de son armée, et on en acquitta, dans un seul jour,

(1) *Athen.*, L. x, p. 437. *Ælian.*, L. II, C. XLI.

(2) *Strab.*, L. XV, p. 495. *Dio Cass.*, L. LIV, § 9.

(3) *Strab.*, L. XV, p. 495.

(4) Voyez sur cette navigation la VI[e]. section.

(5) ... Οὓς ἐπιγόνους ἐκάλει Ἀλέξανδρος. *Arrian.*, L. VII, C. VI. Vid. *Diod. Sic.*, L. XVII, § 108. *Plut.* vit. Alex., p. 92.

pour près de dix mille talens (1) ou soixante millions. Après ce grand acte de générosité, il déclara que son intention étoit de renvoyer les soldats invalides, et de ne garder auprès de lui que les gens de bonne volonté. Cette déclaration réveilla les anciens sujets de plainte contre lui; son changement de mœurs, le choix fait des Perses pour occuper des places importantes, et dernièrement la création du corps des Epigones, etc., toutes ces considérations se présentèrent à l'esprit des Macédoniens; ils murmurèrent, se permirent des propos offensans, et finirent par se soulever. L'émeute auroit eu des suites fâcheuses, sans la fermeté d'Alexandre. Ce prince chercha d'abord à les appaiser, en leur adressant ces paroles : « Je ne vous dirai rien pour » tempérer le violent désir que vous témoignez de revoir votre » patrie. Allez où vous voudrez, j'y consens; mais il faut vous » apprendre ce que vous étiez autrefois et ce que vous êtes au- » jourd'hui. Je remonterai d'abord au temps de Philippe, mon » père. Errans, pauvres, couchés sur des peaux, vous faisiez » paître de misérables troupeaux sur les montagnes; et pour » les conserver, vous livriez des combats toujours malheu- » reux aux Illyriens, aux Triballes et aux Thraces vos voi- » sins. Mon père vous donna, à la place de ces peaux, des » habillemens militaires; et vous faisant descendre de vos » montagnes, il vous mit en état de repousser tous ces bar- » bares, et vous apprit à mettre votre confiance moins en des » lieux forts et escarpés, qu'en votre propre courage. Par ses » soins vous devintes habitans des villes, et vous eûtes la » gloire d'avoir des lois sages et de bonnes mœurs. Il finit » par vous soumettre ces mêmes barbares qui enlevoient vos » personnes et dévastoient vos propriétés, et dont vous étiez

(1) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 109. *Quint. Curt.*, L. X, C. II.

» non-seulement les sujets, mais encore les esclaves (1). Il » ajouta une grande partie de la Thrace à la Macédoine; et » s'emparant des endroits les plus avantageux de la côte, il » ouvrit la porte au commerce, et assura l'exploitation des » mines. Les tyrans de Thessalie, qui vous inspiroient jadis » tant de terreur, ont été domptés par lui. Ayant affoibli et » humilié la nation des Phocéens, il rendit larges et faciles les » passages de la Grèce, d'étroits et difficiles qu'ils étoient au- » paravant. Il atterra tellement les Athéniens et les Thébains, » occupés sans cesse à vous tendre des embûches, qu'aujour- » d'hui ils partagent avec nous les travaux de la guerre; et au » lieu d'être les tributaires des premiers (2) et d'obéir aux se- » conds, nous sommes leurs maîtres, et nous veillons à leur » propre conservation. Dans le Péloponèse, il régla tout à son » gré, et fut déclaré chef absolu du reste de la Grèce, pour l'ex- » pédition contre les Perses; ce qui étoit aussi glorieux pour » les Macédoniens que pour lui-même. Telles sont les choses » que mon père a faites pour vous, à la vérité grandes en » elles-mêmes, mais petites, si on les compare avec tout ce » que vous me devez.

» N'ayant reçu de mon père que peu de vases d'or et d'ar- » gent, un trésor qui ne montoit pas à soixante talens, et une » dette de cinq cents, en ayant emprunté moi-même huit cents, » je me suis hâté de quitter un pays qui vous nourrissoit mal. » Aussitôt j'ai ouvert le passage de l'Hellespont et enlevé l'em- » pire de la mer aux Perses (3). Après avoir battu les satrapes

(1) Les Macédoniens ayant été défaits, sous Amyntas, par les Illyriens, furent forcés de leur payer tribut. *Diod. Sic.*, L. XVI, § 2. *Justin*, L. VII, C. V.

(2) L'auteur de la harangue sur l'Halonèse, dit : ἐφ' ἡμῶν γὰρ ἦν ἡ Μακεδονία, καὶ φόρους ἡμῖν ἔφερε... p. 79, ed. Dem., T. I, Reiske. Ils furent, pendant 55 ans, tributaires d'Athènes. *Ulpian.* in h. l. Rem. de Tourreil, T. II, p. 309. *Luchesini*, Annot. in *Demosth.*, p. 348.

(3) Alexandre en anticipe le temps; ce

» de Darius, dans un combat de cavalerie, j'ai réuni à votre » domaine l'Eolie entière, les deux Phrygies, la Lydie; j'ai » assiégé et pris Milet; et les nations qui se sont soumises vo- » lontairement à moi, vous payent tribut. Toutes les richesses » de l'Egypte et de Cyrène sont tombées sans effort entre vos » mains (1). La Cœle-Syrie, la Palæstine et la Mésopotamie » vous appartiennent, ainsi que Babylone, Bactres et Suse. » Les trésors de la Lydie et de la Perse, toutes les produc- » tions de l'Inde et la mer Océane sont en votre pouvoir. » Vous avez vos satrapes (2), vos généraux, vos chefs parti- » culiers. Que me reste-t-il de tout cela? cette robe de pourpre » et ce diadème. Je ne possède rien en propre. On ne peut prou- » ver que j'ai d'autres trésors que les vôtres et ceux qui vous » sont réservés. Certes, je ne garde pas pour moi seul la nour- » riture qui nous est commune à tous. Plusieurs d'entre vous » font encore meilleure chère que moi. Enfin, je veille pour » vous, tandis que rien n'interrompt votre sommeil.

» Mais n'ai-je pas partagé tous vos travaux et toutes vos » peines? Quelqu'un de vous croiroit-il en avoir plus essuyé » pour moi que je n'en ai supporté pour lui? qu'il s'avance et » montre ses blessures! je découvrirai aussi les miennes. Nulle » part, le devant de mon corps n'en est exempt; aucun trait » n'est parti d'une main ennemie, que je n'en porte les mar- » ques. Blessé de près par un coup de lance, j'ai encore été at- » teint d'une flèche et d'un dard lancé par une machine. En

ne fut qu'après la prise de Tyr qu'il se rendit maître de la mer.

(1) En effet, ces richesses contrastoient fort avec le peu de vases, laissés par Philippe. Ce prince n'eut d'abord qu'une coupe d'or du poids de 50 drachmes (*Agatharch.* ap. *Athen.*, L. IV, p. 155), qu'il gardoit précieusement sous le chevet de son lit; et Agnon, un des courtisans d'Alexandre, portoit des souliers avec des clous d'or: rapprochement singulier qui n'a point échappé à Pline. L. XXXIII, C. XIV.

(2) C'est-à-dire, plusieurs d'entre vous occupent des places de satrapes.

» plusieurs rencontres, des pierres et des morceaux de bois » m'ont frappé (1), et c'est encore pour vous. Jaloux de votre » gloire et de votre fortune, je vous ai conduit victorieux par » toute la terre, au delà des mers, à travers tous les fleuves, » les montagnes et les plaines. J'ai contracté les mêmes ma- » riages que vous, et mes enfans seront alliés aux vôtres. » N'ai-je pas acquitté les dettes dont vous étiez accablés, sans » en rechercher la véritable cause (2), et quoique vous eus- » siez joui d'une forte paye, enlevé beaucoup de butin et pro- » fité des dépouilles des villes assiégées. Des couronnes d'or » ont été distribuées à plusieurs d'entre vous, comme des » marques signalées et durables de leur valeur, et de la ré- » compense qu'ils en ont reçue de moi. Celui qui est mort, a » eu une fin glorieuse, et un monument funèbre a été élevé » en son honneur. Des statues de bronze ont été érigées à plu- » sieurs d'entre vous dans leur propre patrie, où leurs pères, » honorés de leurs concitoyens, ne payent point d'impôt, et » jouissent d'une exemption totale des charges. Sous ma con- » duite, personne n'a péri, du moins en fuyant (3). Je me pro- » posois maintenant de renvoyer chez eux tous les soldats hors » de service, en rendant leur sort digne d'envie : mais, puisque » vous voulez tous partir, partez tous ; et, de retour sur vos » foyers, ne manquez pas de publier que vous avez abandonné

(1) Il avoit reçu six blessures et trois contusions.

(2) Suivant Quinte-Curce, Alexandre voulut exiger de ses soldats un état de leurs dettes ; mais ceux-ci ayant imaginé que c'étoit un piége pour distinguer ceux qui n'étoient point obérés, d'avec ceux qui avoient fait de folles dépenses, tirèrent pendant quelque temps en longueur, et ils ne se déterminèrent même à faire leur déclaration que lorsque le roi eut établi des bureaux par tout le camp, et qu'on y eut apporté, par ses ordres, de l'argent (L. x, C. 11). Quoique Diodore n'entre pas dans tous ces détails, son récit néanmoins les confirme (L. xvii, § 109). Arrien ne dit sur ce fait que ce qu'il met ici dans la bouche d'Alexandre.

(3) Il y a ici une lacune, ou la phrase est transposée.

» votre roi, Alexandre, vainqueur des Perses, des Mèdes, » des Bactriens, des Saces, qui a subjugué les Uxiens, les » Arachosiens et les Dranges, qui s'est emparé de la Parthie, » du pays des Chorasmiens et de l'Hyrcanie jusqu'à la Mer » Caspienne; votre roi Alexandre, qui a franchi le Caucase » et au delà les Pyles Caspiennes; qui a traversé l'Oxus, le » Tanaïs, et l'Indus que personne autre, excepté Bacchus, » n'avoit tenté de franchir; Alexandre, votre roi, qui ayant » passé l'Hydaspe, l'Acésine et l'Hydraote, auroit aussi, sans » votre lâcheté, traversé l'Hyphase, qui, après être entré par » les deux bouches de l'Indus dans l'Océan, a parcouru les » déserts de la Gédrosie, où jamais armée n'avoit pénétré » avant lui, et qui a subjugué en chemin la Carmanie et le » pays des Orites; et maintenant que la flotte ayant fait le tour » de l'Inde, nous a ramenés par le Golfe Persique à Suse (1), » partez, abandonnez votre prince, et laissez-le à la garde des » barbares que vous avez vaincus (2). En un mot, abjurant » tout ce que les hommes regardent comme honorable et les » dieux comme sacré, partez (3). »

Les Mémoires de Ptolémée et ceux d'Aristobule ont sans doute fourni le fond ou la matière de ce discours à Arrien, qui y fait parler Alexandre avec une noble simplicité. De plus, cet historien nous y donne des détails curieux et nécessaires à son sujet. Les autres écrivains de la vie du prince macédonien lui ont prêté à peu près les mêmes idées, mais chacun les a rendues à sa manière. Selon Quinte-Curce, Alexandre étant

(1) Cette répétition n'est pas dans le grec, mais, en français, elle m'a paru nécessaire.

(2) Περιπλευσάντος δὲ ἤδη αὐτῷ τοῦ ναυτικοῦ τὴν ἀπ' Ἰνδῶν γῆς εἰς Πέρσας θάλασσαν· ὡς εἰς Σοῦσα ἐπανηγάγετε, ἀπολιπόντες οἴχεσθε... Cette phrase ayant fort embarrassé les éditeurs d'Arrien, et les manuscrits n'offrant à cet égard aucune lumière, j'ai consulté mon savant ami M. Larcher; il supprime avec raison le mot αὐτῷ et lit: ὡς εἰς Σοῦσα ἐπανηγμένοι ἦτε, ἀπολιπόντες οἴχεσθε, etc...

(3) *Arrian.*, L. VII, C. IX et X.

parvenu à se faire entendre, malgré les cris et les murmures de ses soldats, demanda quels étoient donc les mécontens; ayant répondu d'une voix unanime qu'ils se plaignoient tous de lui, il reprit la parole : « Non certes, dit-il, je ne puis croire » que cette plainte générale vienne du sujet que vous venez » de manifester, et auquel la majeure partie de l'armée n'a » aucun intérêt, puisque j'ai licencié plus de soldats que je ne » veux en retenir. Certes, quelque dessein perfide vous éloi- » gne tous de moi. Quand est-ce qu'une armée entière a aban- » donné son roi? Tout un troupeau d'esclaves ne s'enfuit pas » à la fois; il y a en eux une sorte de honte de quitter des maî- » tres que les autres délaissent. Mais, quoi! j'oublie que vos » alarmes vous rendent furieux, et je m'efforce de guérir des » hommes incurables. Par Hercule! je me reproche l'espé- » rance que j'avois conçue de vous; et je suis résolu de vous » traiter, non comme mes soldats, vous avez déjà cessé de » l'être, mais comme il convient d'en agir avec les plus in- » grats des hommes. Tous les succès dont vous êtes environ- » nés, vous font entrer en délire, et vous oubliez l'état d'où » ma bienfaisance vous a tirés. En vérité, vous méritiez bien » d'y vieillir, puisque vous savez mieux vous conduire dans » l'adversité que dans la prospérité.

» Voilà enfin ces hommes qui naguère payoient tribut aux » Illyriens et aux Perses; dégoûtés aujourd'hui de la posses- » sion de l'Asie et des dépouilles de tant de nations : demi- » nus sous Philippe, ils dédaignent maintenant les habits de » pourpre; leurs yeux ne peuvent supporter la vue de l'or et » de l'argent. Ils regrettent leurs ustensiles de bois, leurs » boucliers d'osier et la rouille de leurs épées. Tel est en effet » le brillant équipage où je vous trouvai, outre une dette de » cinq cents talens, quoique toutes les richesses de la cou-

» ronne

» ronne ne montassent pas à plus de soixante talens, seuls » fonds pour mes entreprises, et avec lesquels néanmoins (je » peux le dire sans reproche) j'ai mis sous le joug la plus grande » partie de la terre.

» Quoi ! vous vous ennuyez si fort de l'Asie, où la gloire » de vos exploits vous a rendus égaux aux dieux? Vous brûlez » de retourner en Europe, abandonnant votre roi, quoique » plusieurs d'entre vous, au milieu même des dépouilles de » l'Asie, eussent manqué du nécessaire pour cette route, si je » n'eusse pas payé leurs dettes. Vous ne rougissez pas de porter » partout la honte d'avoir englouti, par vos débauches, les » richesses des peuples vaincus (1), et de vouloir encore re- » tourner auprès de vos femmes et de vos enfans. Il y a peu » de vous qui puissent leur montrer les fruits de la victoire; » quant aux autres, pleins de l'espoir du retour, ils ont mis » en gage jusqu'à leurs armes. Je vais donc être privé de ces » braves soldats, si attachés aux prostituées, avec lesquelles » ils dissipent ce qui leur reste de tant de richesses (2)!

» Que les chemins soient donc ouverts à ceux qui veulent » me fuir; éloignez-vous promptement d'ici, je protégerai vos » derrières avec les Perses : je ne retiens personne; ingrats ci- » toyens, délivrez-moi de votre vue. Quelle joie pour vos » pères et vos enfans, de vous voir de retour sans votre roi !

(1) *Nec pudet profundo ventre devictarum gentium spolia circumferentes....* Ces expressions ne peuvent se rendre en français.

(2) *Bonis verò militibus cariturus sum, pellicum suarum concubinis, quibus hoc solum ex tantis opibus superest quod impenditur!* Ce n'est point ici le *concubinus amore* de Catulle (Epithalam. Juliæ et Manlii, v. 130). Quinte-Curce prend ce mot dans un sens moins malhonnête; il l'emploie seulement comme un terme de mépris, ce qui n'est pas sans exemple. L'auteur des Mémoires sur la guerre de César en Espagne, avoit déjà dit : *servum jussit, et libertum, qui fuisset ejus concubinus, alterum se jugulare, alterum pyram incendere* (C. XXXIII). Et dans Tacite : *nunc per* concubinum *Atimetum, et histrionem Paridem scenæ fabulas componit.* Annal., L. XIII, C. XXI.

» Sans doute, ils accourront au-devant de déserteurs et de
» transfuges! Certes, je triompherai de votre fuite. En quel-
» que lieu que je sois, je vous punirai, en comblant de biens,
» en vous préférant ceux avec qui vous me laissez. Mais bien-
» tôt vous saurez ce que vaut une armée sans roi, et que de
» ressources il y a en moi seul (1). »

Nous applaudirions sans peine à la manière dont Quinte-Curce fait parler Alexandre, s'il n'y avoit pas mis beaucoup trop d'ironie. La seule convenable à ce prince est celle d'Achille qu'on aperçoit, à travers même sa franchise, lorsqu'il répond à Ulysse, sollicitant son retour de la part d'Agamemnon (2). Ce bel exemple auroit dû servir de règle à Quinte-Curce, au lieu de faire d'Alexandre un héros moqueur, et de mettre dans sa bouche des antiphrases, des sarcasmes, etc. Ces ressources de rhéteur pouvoient être employées par Æschine et par Démosthène, l'un contre l'autre; mais non par Alexandre envers son armée qu'il vouloit appaiser. Voilà le but que celui-ci devoit se proposer, et il le manque, en offensant ses soldats, dans le discours que lui prête Quinte-Curce. Cet historien se rappelant sans doute du mot de *Quirites*, prononcé si à propos par César (3), dans une circonstance à peu près semblable, fait qualifier les Macédoniens de *cives* par Alexandre, au moment où, selon lui, ce prince ne les regardoit déjà plus comme partie de son armée. Tout cela blesse autant les convenances que la fidélité de l'histoire. Il harangue ensuite les soldats asiatiques, pour se justifier lui-même et pour les flatter : rien encore n'est plus mal imaginé; il falloit à ces hommes accoutumés à obéir en esclaves, des ordres et non des discours. Aussi ne trouve-t-on aucune harangue sur ce sujet

(1) *Quint. Curt.*, L. x, C. II. et seq.
(2) *Homer.*, Iliad., L. IX, v. 346
(3) *Sueton.* vit. Cæsar., C. LXX, etc.

dans Arrien, qui se contente de dire qu'Alexandre admit les Perses en sa présence (1).

Polyen assure qu'Alexandre, après avoir donné ordre aux Macédoniens de se séparer des Perses, leur parla en ces termes : « Choisissez, Macédoniens, le chef que vous voudrez, » et moi je me mettrai à la tête des Perses. Ensuite, si vous » remportez la victoire, je ferai tout ce que vous m'ordonne» rez ; si au contraire vous êtes vaincus, vous saurez par ex» périence que vous ne pouvez rien, et vous vous tiendrez en » repos (2). » On auroit dû toujours faire parler le conquérant macédonien avec cette noble précision. La franchise avec laquelle il s'exprime est accompagnée de jactance, c'étoit un de ses défauts, comme l'avoue Plutarque (3). Si le discours d'Alexandre ne consistoit pas en ces seules paroles, elles paroissent du moins en avoir fait partie; je ne sais pourquoi ses historiens les ont supprimées. Son dessein étoit d'introduire les Perses non-seulement dans son armée, mais encore dans sa garde, sur laquelle nous allons tâcher de donner quelques éclaircissemens.

Cette garde consistoit en un corps d'élite, appelée l'*Agème* des *Hétaires*, c'est-à-dire, troupe d'amis, ou plutôt de compagnons (4). Ils étoient tous Macédoniens; les uns, distingués par leur naissance (5), composoient la cavalerie; et les autres, remarquables par leur taille et par leur force (6), composoient l'infanterie. La cavalerie étoit divisée en huit *Ilées* (7) ou esca-

(1) *Arrian.*, L. VII, C. XII.

(2) *Polyæn.*, L. IV, C. III, § 7.

(3) *Plut.* vit. Alex., p. 34.

(4) Τὸ ἄγημα τῶν ἑταίρων. *Arrian.*, L. IV, C. XXIV. *Quint. Curt.*, L. IV, C. XIII. *Hesych. Suid.* Etymol. Magn. *Eudemi*, lex. Ms. (Bibl. ol. R., N°. 2635) in v. Ἄγημα, etc. Eustathe est celui qui s'exprime le plus exactement : Ἄγημα τάγμα ἱππέων καὶ πεζῶν ἐπιλέκτων παρὰ Μακέδοσι, etc.... Odyss., L. I, p. 1399.

(5) *Anaximen.* Philip., L. I, fragm. ap. *Harpocr.* in v. πεζέταιροι. *Quint. Curt.*, L. V, C. I.

(6) *Polyæn.*, L. IV, C. III, § 254.

(7) *Arrian.*, L. III, C. XI. *Diod. Sic.*, L. XVII, § 57. Ce dernier dit : ἐχώρισεν δὲ ταύτης τοὺς ἄλλους φίλους, ὃν ἐγένετο φιλότας.

drons, nombre analogue au calcul sur lequel la phalange se formoit (1). On ignore combien d'hommes avoit chaque ilée; on sait seulement qu'elle fut augmentée de deux cohortes après la bataille d'Arbèle (2) : la totalité ne paroît cependant pas s'être élevée au-dessus de douze cents (3). Ces ilées ne portoient pas le nom de leurs ilarques, ou commandans, tous choisis parmi les amis d'Alexandre, les plus distingués par leur valeur (4). La première, aux ordres de Clitus (5), s'appeloit la *Basilique* ou royale (6), parce que, sans doute, elle étoit plus particulièrement attachée à la personne du roi. Une seconde, commandée par Pantordanus, avoit pour nom la *Lagée* (7), vraisemblablement à cause de Ptolémée, fils de Lagus. On en connoît encore une troisième, nommée l'*Anthémusiade*, d'Anthémus, ville de Macédoine; elle étoit sous la conduite de Péridas (8). Enfin, Socrate, fils de Sathon, en avoit une quatrième, tirée d'Apollonie (9); ce qui montre assez que les autres ilées avoient été levées dans autant de villes principales de Macédoine. Toute l'hipparchie des Hétaires (10) reconnoissoit pour commandant Philotas; mais après sa mort, le commandement de cette troupe fut partagé entre Clitus et Héphæstion,

Le mot ἄλλους ne se rapporte à rien, et un Ms. porte ἑτέρους; ce qui indique la véritable leçon, τοὺς ἑταίρους, au lieu de τοὺς ἄλλους φίλους.

(1) *Maiseroy*, Mém. sur la Cavalerie des Grecs. Acad. des Inscr., T. XLI, p. 337.

(2) *Arrian.*, L. III, C. XVI.

(3) On ne sauroit déterminer le nombre d'hommes dont les ilées étoient composées. Au temps d'Hadrien, il étoit fixé à 64 (*Arrian.* Tactic. ed. *Blanc.*, p. 51. *Ælian.* Tact., C. XX). Mais nous en voyons de 150, immédiatement après la mort d'Alexandre. *Diod. Sic.*, L. XIX, § 27. On doit la formation des ilées aux Thessaliens, πρῶτοι ἐν ἱππικῇ πολὺ δυνηθέντες. *Asclepiod.* Tact., C. VI.

(4) Καὶ λοχαγοὺς ἐπέστησε τοὺς κατ' ἀρετὴν προκριθέντας ἐκ τῶν ἑταίρων. *Arrian.*, L. III, C. XVI.

(5) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 57. *Arrian.*, L. III, C. II.

(6) *Arrian.*, L. I, C. XVIII, L. II, C. V.

(7) *Id.*, L. II, C. IX.

(8) *Ibidem.*

(9) *Arrian.*, L. I, C. XII.

(10) Ἡ ἱππαρχία τῶν ἑταίρων. *Arrian.*, L. I, C. XXIV.

de crainte que réunie sous un seul chef, elle lui donnât trop de pouvoir (1). Néanmoins, lorsqu'Alexandre mourut, l'Agème entière obéissoit à Perdiccas, auquel succéda Séleucus (2). On voit encore dans l'armée d'Eumène, neuf cents cavaliers hétaires, et on sait que les successeurs d'Alexandre s'empressèrent d'avoir auprès d'eux un Agème (3) comme celui de ce prince.

Aux journées du Granique, d'Issus et d'Arbèle, Nicanor, second fils de Parménion, étoit à la tête des Hypaspistes (4) qui formoient une partie de l'infanterie de l'Agème des Hétaires (5). Tous les soldats de cette infanterie se nommoient *Pesétaires* (6) ou compagnons fantassius. Un très-long bouclier (7) couvroit les Hypaspistes qui étant encore armés d'une longue sarisse, différoient peu des hoplites grecs (8). Au nombre d'environ trois mille, ces Hypaspistes marchoient immédiatement après les ilées de l'Agème, et faisoient la garde à l'entrée de la tente ou du palais d'Alexandre (9). Les *Argyras-*

(1) *Arrian.*, L. III, C. XXVII.

(2) Σέλευκος δ' ἐτάχθη ἐπὶ τὴν ἱππαρχίαν τῶν ἑταίρων, ὄντων ἐπιφανεστάτων, etc. *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 3.

(3) Εὐρύλοχος μὲν γὰρ ὁ Μάγνης, ἡγεῖτο σχεδὸν ἀνδρῶν τρισχιλίων, τοῦ καλουμένου παρὰ τοῖς βασιλεῦσιν Ἀγήματος. *Polyb.*, L. V, § 65.

(4) *Arrian.*, L. I, C. XIV, L. II, C. VIII, L. III, C. XI, etc.

(5) Τὸ ἄγημα ὑπασπιστῶν... *Arrian.*, L. III, C. XI. Οἱ ὑπασπισταὶ τῶν ἑταίρων. *Id.*, L. I, C. XIV. Il y avoit d'autres Hypaspistes dans l'armée.

(6) Harpocration rapporte le passage suivant du premier livre des Philippiques d'Anaximène de Lampsaque, qui dit en parlant d'Alexandre : Ἔπειτα τοὺς μὲν ἐνδοξοτάτους ἱππεύειν συνεθίσας, ἑταίρους προσηγόρευσε· τοὺς δὲ πλείστους, καὶ τοὺς πεζοὺς, εἰς λόχους καὶ δεκάδας, καὶ τὰς ἄλλας ἀρχὰς διελὼν, πεζαιτέρους ὠνόμασεν· ὅπως ἑκάτεροι μετέχοντες τῆς βασιλικῆς ἑταιρίας, προθυμότατοι διατελῶσιν ὄντες. In v. Πεζαίτεροι. Dans le Lexique Ms. de Photius on lit le même passage, mais très-mutilé. Il avoit expliqué précédemment πεζαίτεροι par ὑπὸ στρατιωτῶν ἔργων ἑταῖροι καὶ φίλοι γεγονότες. Voyez tout ce passage dans les notes d'Alberti, in Hesych., T. II, p. 899. L'auteur anonyme du Lexique Ms. (Bibl. ol. s. Germ., N°. 345) intitulé Λέξεις ῥητορικαὶ, s'explique encore plus clairement : πεζαίτεροι οἱ περὶ τὸ σῶμα τοῦ Φιλίππου φρουροί· ἦσαν δὲ οὗτοι καὶ κράτιστοι καὶ ἰσχυροί. In h. v.

(7) *Hesych.* in v. Ὑπασπίδια. Le bouclier macédonien étoit d'airain, fort creux et avoit huit palmes (six pieds) de diamètre. *Ælian.* Tact., C. XII. *Asclep.*, C. III.

(8) *Arrian.*, Tact., p. II. *Asclepiodot.* (Ms. ol. R., N°. 522), C. I.

(9) *Arrian.* Exp. Alex., L. III, C. XI. *Diod. Sic.*, L. XVII, § 110.

pides avoient la même fonction, et n'étoient guère plus nombreux (1). On doit les classer parmi les peltastes, soldats d'infanterie légère qui portoient un petit bouclier, dont la forme ressembloit à la feuille de lierre (2). Ce bouclier paroît avoir été argenté, et non d'argent ou couvert de lames de ce métal, comme le disent Quinte-Curce et Justin (3). Cependant il seroit possible qu'Alexandre eût enrichi de cette manière l'arme défensive des Argyraspides, lorsque ce conquérant fut dans l'Inde, ainsi que l'avance Justin; mais cet écrivain a tort de supposer que ce n'est qu'alors qu'ils prirent ce nom, puisqu'ils le portoient déjà à la bataille d'Arbèle (4). Les Argyraspides, sous les ordres d'Antigène, se distinguèrent dans toutes les actions mémorables; ils passoient pour invincibles (5). Ayant vieilli dans les camps, ils étoient, pour la plupart, sexagénaires ou septuagénaires (6), lorsqu'ils flétrirent toute leur gloire, en trahissant, à la bataille de Gabène, Eumène dont ils avoient embrassé le parti (7).

On ignore si les *Dimaques* entroient dans la garde d'Alexandre. Ils étoient armés plus légèrement que les hoplites, et plus pesamment que les cavaliers (8). Suivant le lieu et l'occasion, ils combattoient à pied ou à cheval (9). Cette espèce de

(1) *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 17. *Phylarch.* ap. *Athen.*, L. XII, p. 539. *Ælian.* Var. Hist., L. IX, C. III. *Polyæn.*, L. IV, C. III, § 24.

(2) *Jul. Poll.* Onom., L. I, C. X, § 133. *Arrian.* Tactic., p. 12.

(3) *Quint. Curt.*, L. VIII, C. V. *Justin*, L. XII, C. VII.

(4) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 57. *Quint. Curt.*, L. IV, C. XIII. Je crois néanmoins qu'il faut lire dans le premier passage, τὸ τῶν ὑπασπιστῶν ἄγημα, comme le montre Arrien (L. III, C. XI), ou τὸ τῶν πεζεταίρων ἄγημα, au lieu de τὸ τῶν Ἀργυρασπίδων πεζῶν τάγμα. Dans un ancien manuscrit, ce dernier mot est changé, avec raison, en ἄγημα, qui étoit du dialecte macédonien. Vid. *Freinshem.* ad *Quint. Curt.*, p. 592.

(5) *Diod. Sic.*, L. XIX, § 28.

(6) *Id.*, L. XIX, § 41.

(7) *Id.*, L. XIX, § 43. *Plut.* vit. Eumen., T. III, p. 362, etc.

(8) *Jul. Poll.* Onom., L. I, C. X, § 132.

(9) *Quint. Curt.*, L. V, C. XII.

dragons étoit de l'invention d'Alexandre (1). Peut-être l'organisation de l'Agème lui est-elle encore due; mais son père s'étoit déjà servi des Hétaires (2), cavaliers et fantassins; quant aux Argyraspides, Iphicrate lui en avoit fourni l'idée, en imaginant les peltastes. Mais quelques services que les Hypaspistes et les Argyraspides eussent rendus à Alexandre, ce prince sembloit pourtant mettre toute sa confiance dans les ilées hétairiques. Falloit-il aller à la découverte, tenter une action hardie, ou s'exposer à quelque nouveau péril! c'étoit toujours un détachement de ces ilées qui l'accompagnoit. Ils ne pouvoient donc voir sans chagrin accorder cette même confiance aux *Homotimes*, jeunes seigneurs qui formoient la garde la plus distinguée des rois de Perse (3). Les Hypaspistes éprouvèrent le même sentiment, lorsqu'ils se virent forcés de recevoir dans leur sein mille soldats perses (4), et de partager leurs honorables fonctions avec les Mélophores (5), gardes à pied du trône de Darius (6). Enfin les Perses eurent aussi leur Agème particulier, leurs Argyraspides (7), etc.; ce qui acheva de révolter

(1) Ἀλεξάνδρου τὸ εὕρημα. *Jul. Poll.* l. s. l.

(2) Οἱ δὲ δὴ περὶ αὐτὸν (Φίλιππον) ὄντες ξένοι, ϗ πεζέταιροι, δόξαν μὲν ἔχουσιν, ὡς εἰσὶ θαυμαστοὶ ϗ συγκεκροτημένοι τὰ τοῦ πολέμου. Demosth. Olynth. 2, § 7. Ulpien, ou le compilateur des scholies qui portent son nom, remarque qu'on a donné différentes explications du mot πεζεταίροι, et en rapporte quelques-unes assez mauvaises, à l'exception de la dernière : οἱ δὲ φασι, τοὺς ἀπὸ τοῦ πλήθους τῶν πεζῶν ὧν εἶχε ξένων, ἑταίρους ϗ φίλους γενομένους αὐτῷ, οἱονεὶ τινας ἐκλελεγμένους διὰ ἀνδρείαν, ἵνα φυλάττωσιν αὐτόν. Ce scholiaste de Démosthène observe que la différence des explications est venue de celle de la leçon in Olynth., p. 15, ed. Benen. Voilà sans doute ce qui a fait confondre les πεζαίτεροι avec les πεζέταιροι, simples fantassins. Voy. sur ce dernier mot, Etym. magn., p. 658. Tourreil observe très-bien que πεζαίτεροι signifie camarades fantassins, mot fait pour encourager les soldats, et pour leur adoucir les plus rudes travaux. Philippe s'en servoit souvent. Rem. sur sa trad. de Démosth., T. II, p. 290.

(3) *Xenoph.* Cyrop., L. II, C. 1. Plurim. ap. *Brisson*, de Regno Pers., L. III, p. 171.

(4) *Phylarch.* et *Agatharch.* ap. *Athen.*, L. XII, p. 539.

(5) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 110.

(6) Vid. *Barnab. Brisson*, de Regno Pers., L. III, p. 166, ed. 2a.

(7) Ὡς δὲ τά Περσῶν τε ϗ Μήδων αὐτοῖς ἐξηγγέλλετο, αἵ τε ἡγεμονίαι Πέρσαις διδόμεναι, ϗ ἡ στρατιὰ ἡ βαρβαρικὴ ἐς λόχους τε κα-

les Macédoniens : car les mots, beaucoup plus que les choses, offensent le commun des hommes, et on n'humilie jamais sans danger une nation, encore moins une armée.

Le discours qu'Alexandre tint aux Macédoniens ameutés n'ayant pu les appaiser, il saisit lui-même les plus séditieux, en remit treize entre les mains de ses gardes (les Hypaspistes), et les fit conduire au supplice. Il força les autres au repentir; enfin, touché de leurs larmes, et cédant à leurs supplications, il leur pardonna et se réconcilia avec eux. Tel est en substance le récit de Diodore, de Quinte-Curce et de Justin (1). Mais Arrien suppose que le supplice des séditieux précéda le discours d'Alexandre (2), et Plutarque ne dit rien de ce supplice (3), qui paroît néanmoins certain. Le renvoi des vétérans fut aussitôt arrêté. Ils étoient plus de dix mille que Cratère reconduisit en Grèce et dans la Macédoine (4) : ils furent tous défrayés, reçurent leur paye d'avance, et chacun eut un talent de gratification (5). Alexandre régla que, distingués par une couronne, ils auroient la préséance dans les fêtes et les jeux publics;

καλουμένη, καὶ τὰ Μακεδονικὰ ὀνόματα ἄγημά τι Περσικὸν καλούμενον, καὶ πεζέταιροι Πέρσαι καὶ πεζέταιροι ἄλλοι καὶ Ἀργυρασπίδων τάξις Περσική, καὶ ἡ τῶν ἑταίρων ἵππος, καὶ ταύτης ἄλλο ἄγημα βασιλικὸν, οὐκέτι καρτεροὶ σφᾶν ἦσαν, etc. *Arrian.*, L. VII, C. XI. M. Schmieder veut retrancher ces mots, καὶ πεζέταιροι ἄλλοι, comme une glose qui s'est glissée dans le texte (not., p. 436). Mais trois Mss. de la Bibliothèque nationale, Nos. 1683, 1753 et 1755, portent καὶ ἀσθετέροι ἄλλοι; ce qui semble indiquer la vraie leçon, καὶ ἀσθείροι ἄλλοι.

(1) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 109. *Quint. Curt.*, L. X, C. III et IV. *Justin*, L. XII, C. XI. Celui-ci ajoute : *manu suâ ipse ad supplicia duxit ;* ce qui dit trop. On lit dans le IVe. Ch. de Quinte-Curce, que les gardes ayant hésité d'exécuter les volontés d'Alexandre, ce prince leur ordonna une seconde fois de jeter ces treize malheureux, enchaînés, dans la rivière. Mais ce chapitre n'est qu'un fragment si mutilé, qu'on ne peut guère s'en servir.

(2) *Arrian.*, L. VII, C. VIII.

(3) *Plut.* vit. Alex., p. 93.

(4) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 109, L. XVIII, § 4. *Arrian.*, L. VII, C. XII. Justin en compte 11,000, L. XII, C. XIII. Diodore se contredit lorsqu'il rapporte que Cratère étoit en Cilicie, ramenant plus de 30,000 soldats licenciés, ὄντας ὑπὲρ τρισμυρίους. L. XVIII, § 12.

(5) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 109. *Arrian.*, L. VII, C. XII. *Justin*, L. XII, C. XIII.

publics ; il assura, après eux, à leurs enfans, sans distinction d'âge, la solde dont ils devoient eux-mêmes jouir pendant toute leur vie (1). Quelles récompenses ! Justin porte à vingt mille talens (2) le payement des dettes ; à quoi si l'on joint les dix mille talens de gratification, la somme totale sera évaluée à cent quatre-vingts millions de notre monnoie. Le premier licenciement, après la mort de Darius, avoit coûté à Alexandre vingt-un mille talens, c'est-à-dire, cent vingt-six millions ; ainsi, en deux occasions seulement, il fit don à ses soldats de plus de trois cents millions ; générosité dont l'histoire n'offre, ce me semble, aucun exemple.

Non content d'être libéral, Alexandre voulut encore paroître magnifique. Il donna un repas splendide aux Macédoniens et aux Perses réunis au nombre de plus de neuf mille. Ils chantèrent ensemble le même hymne, et firent en commun des libations. Alexandre et eux burent à la même coupe, et rien ne fut oublié pour cimenter leur union (3). Plutarque paroît confondre ce festin avec le banquet qu'Alexandre donna à Suse, pour célébrer le mariage des Macédoniens avec les filles perses. Il se trompe encore en avançant qu'à cette occasion il paya les dettes de ses soldats (4). Diodore manque aussi d'exactitude, puisqu'il résulte de son récit, qu'après le licenciement des vétérans, une partie de l'armée seulement se mutina et tint des propos insolens (5). Le mécontentement fut au contraire général, quand on vit qu'Alexandre vouloit congédier les uns et retenir les autres ; persuadés alors que ce prince alloit fixer le siége de son empire en Asie,

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 93.

(2) XX *millia talentûm in hos sumptus expensa.* Justin, L. XII, C. XIII. Peut-être y a-t-il une faute dans les chiffres.

(3) *Arrian.*, L. VII, C. XII.

(4) *Plut.* vit. Alex., p. 91.

(5) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 109.

ils devinrent furieux et rompirent les liens de la subordination, comme le rapporte Quinte-Curce; mais cet historien suppose sans fondement qu'Alexandre fit choix de treize mille hommes d'infanterie et de deux mille cavaliers, qu'il croyoit pouvoir suffire avec les garnisons, pour assurer ses conquêtes (1). Loin d'avoir cette idée, il ordonna à Antipater de lui amener des Macédoniens, à la fleur de l'âge, et en assez grand nombre, pour remplacer les vétérans (2).

Cet ordre n'étoit pas facile à exécuter; la Macédoine commençoit à s'épuiser d'hommes, et elle se trouva presque dépeuplée à la mort d'Alexandre (3). La Grèce avoit aussi beaucoup souffert par les troupes qu'il ne cessa d'en tirer. Les renforts les plus considérables lui vinrent en Egypte, après la prise de Tyr, et à Babylone, après la bataille d'Arbèle. Diodore fait monter le dernier renfort, qui pénétra jusqu'aux bords de l'Indus, à trente mille hommes d'infanterie et à six mille cavaliers (4); ce qui est peut-être exagéré. Les historiens ne nous ont pas conservé des détails exacts sur tous ces différens renforts, et à peine se monteroient-ils en tout, d'après leurs calculs réunis, à soixante-quinze mille hommes; on doit les évaluer au moins au double. D'abord les enrôlemens furent forcés (5); mais il paroît que dans la suite ils se firent sans contrainte. Il arriva même de toutes parts, à l'armée macédonienne, quantité de volontaires qui ne sont pas compris dans le nombre de ceux dont je viens de parler. A la vue des premiers soldats licenciés, après la mort de Darius, la cupi-

(1) *Quint. Curt.*, L. x, C. ii.

(2) *Arrian.*, L. vii, C. xii.

(3) *Diod. Sic.*, L. xviii, § 12.

(4) *Id.*, L. xvii, § 95. Cet historien prétend qu'on distribua à chaque soldat qui voulut rester, trois talens (18,000 l.); ce qui me paroît hors de vraisemblance.

(5) Quinte-Curce fait dire à Amyntas, parlant des soldats qu'il avoit amenés de Macédoine : *quorum pars secutura me non erat, si militiam detractantibus indulgere voluissem.* L. vii, C. i.

dité dut s'enflammer. Chaque cavalier avoit eu un talent de gratification (6000 l.), et chaque fantassin dix mines (1000 l.). En outre, ils s'étoient partagés pour la valeur de treize mille talens, ou quatre-vingts millions d'effets, sans y comprendre le produit incalculable du pillage (1). On connoissoit aussi toute la générosité d'Alexandre, et il n'y avoit presque personne qui ne voulut en profiter. D'ailleurs, tout le monde se faisoit gloire d'avoir servi sous ce prince (2). En falloit-il donc plus pour faire accourir les aventuriers de tous les pays (3)? Aussi ne cessèrent-ils d'affluer en Asie, non-seulement pendant les dernières années du règne d'Alexandre, mais encore lorsqu'il fut mort. Ses successeurs, rivaux et jaloux les uns des autres, voulurent avoir chacun en particulier des armées plus nombreuses que celle qui avoit suffi pour conquérir cette partie du monde; et comptant pour rien des légions d'hommes efféminés et sans discipline, ils prodiguèrent à l'envi l'or et l'argent, pour attirer à leur service le plus de troupes grecques et européennes qu'il leur étoit possible (4). Ainsi les succès du héros macédonien furent de son vivant et après lui, une cause de dépopulation, en Europe comme en Asie; ce qui étoit d'autant

(1) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 74.

(2) *Theophrast.* Caract., C. XXIII.

(3) *Sed in Asiam hinc abii propter pauperiem : atque ibi*
Simul rem, et belli gloriam armis repperi.
dit un personnage d'une comédie de Térence. Heautont, Act. I, Scen. I, v. 58. Plaute met dans la bouche d'un Lesbien ces vers :
Ibit istac aliquo in maxumam malam crucem
Latrocinatum, aut in Asiam, aut in Ciliciam.
Trinum., Act. II, Scen. IV, v. 197, et dans le *Curculio*, ce parasite assure qu'un soldat, venu avec lui de l'Inde, projette d'élever une statue d'or, haute de sept pieds, *suis monumentum factis* (Act. III, v. 67). On sait que Plaute et Térence composèrent leurs pièces d'après celles des comiques grecs du siècle d'Alexandre, ou de ceux qui vivoient sous les premiers successeurs de ce prince.

(4) Suivant la remarque de M. Garnier, justifiée par l'histoire. Ce judicieux écrivain pense avec raison que cette émigration fut une des causes de la décadence des républiques grecques. Recherches sur les Lois milit. des Grecs. Acad. des Inscr., T. XIV, p. 286, etc.

plus irremédiable, que ces succès donnèrent une activité jusqu'alors inouie aux passions les plus effrénées, l'ambition et l'avarice.

Le rappel d'Antipater, dont la présence paroissoit si nécessaire dans la Macédoine, surprendroit sans doute, si l'on ignoroit qu'Alexandre s'y détermina, fatigué des plaintes d'Olympias contre ce vieux général. Du moins c'étoit un de ces bruits sourds que les ministres des rois paroissent d'autant plus empressés à étouffer, qu'ils désirent davantage de les répandre; car il faut plutôt croire aux mauvaises intentions dont leur méchanceté est la source, qu'à leur amour pour la vérité (1). Cette réflexion d'Arrien est surtout applicable au temps où il vivoit; et on ne peut guère douter qu'il n'ait voulu désigner quelque manœuvre perfide de la Cour des empereurs romains, tant il est difficile à un écrivain de ne rien dire qui n'ait un rapport plus ou moins direct à ce qui se passe sous ses yeux. Quoi qu'il en soit de l'intention d'Arrien, cet historien, après avoir cherché à deviner le véritable motif du rappel d'Antipater, pense qu'on doit l'attribuer non aux calomnies d'Olympias, mais à la crainte qu'inspiroit la grande autorité dont il jouissoit. Peut-être aussi Alexandre se laissa-t-il en cette occasion aller à l'envie. « Ce prince, dit Elien, haïssoit Perdiccas, parce qu'il étoit grand homme de guerre; Lysimaque, parce qu'il étoit habile général; Seleucus, parce qu'il étoit vaillant. L'élévation des vues d'Antigone, les talens d'Antipater pour le gouvernement, la souplesse d'esprit de Ptolémée, l'affligeoient sensiblement. Il se défioit d'Arrias (2), à cause de son caractère libertin, et de Pithon, à cause de son goût pour l'intrigue (3). » Cette méfiance pour-

(1) *Arrian.*, L. VII, C. XII.

(2) Ou Atharias, ou Adarchias, premier Chiliarque des troupes d'élite. *Quint. Curt.*, L. V, C. II.

(3) *Ælian.*, Var. Hist., L. XII, C. XVI, L. XIV, C. XVII. On lit Attalus dans

roit en quelque sorte être justifiée; mais l'envie n'est point excusable. Cette passion basse qui a honte d'elle-même, n'a pu d'abord entrer dans le cœur élevé d'Alexandre; elle n'y pénétra que dans la suite par les insinuations perfides des adulateurs de cet heureux conquérant.

L'état de la Grèce commençoit alors à l'inquiéter beaucoup; il avoit pourtant tenu, à l'égard de ses habitans, une conduite pleine de noblesse et de générosité. En partant pour l'Asie, il leur laissa la liberté de se gouverner par eux-mêmes; il n'avoit voulu même paroître que l'exécuteur de leur décret, lorsqu'il détruisit Thébes. Quoique touché de ce que les Lacédémoniens lui avoient refusé leur suffrage pour le généralat, il ne s'en vengea que d'une manière pleine d'esprit. Après le combat du Granique, il envoya à Athènes trois cents armures perses, pour y être consacrées dans le temple de Minerve-Poliade, en ordonnant de graver au bas cette inscription : *Alexandre, fils de Philippe, et les Grecs, excepté les Lacédémoniens, des dépouilles des barbares qui habitent l'Asie* (1). Mais le Péloponèse s'étant soulevé à l'instigation de ces mêmes Lacédémoniens, et Agis, leur roi, ayant été défait, Alexandre chercha à humilier davantage l'orgueil de Sparte; il la força d'envoyer auprès de lui des ôtages sous le nom d'ambassadeurs, de se mettre entièrement à sa merci, en un mot, de recevoir la loi du vainqueur (2). Comme les Eléens et les Achéens avoient aussi pris les armes, il n'oublia rien pour les affoiblir; et en conséquence, il fit de plus grandes levées d'hommes dans le Péloponèse que dans le reste de la Grèce (3). De

le texte; M. Dacier a bien vu que c'étoit par erreur, et j'ai adopté la conjecture de Perizonius, en expliquant τῷ ἡγεμονικῷ, par l'art de gouverner, qu'avoit surtout Antipater.

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 24. *Arrian.*, L. I, C. XVI.

(2) *Æschin.* contr. Ctesiph., p. 416.

(3) *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 65. *Arrian.*, L. II, C. XX, etc.

cette manière, il ôta à ses ennemis les moyens de lui nuire, en les faisant coopérer volontairement à l'exécution de ses vastes desseins. Alexandre avoit une sorte d'affection pour Athènes. Il lui pardonna l'intérêt qu'elle avoit pris au sort de Thèbes, et lui accorda, dans tout le cours de son expédition, ce qu'elle lui demanda. Il rendit à cette ville non-seulement les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, mais encore celles de ses dieux qui se trouvoient à Suse (1). Connoissant néanmoins toute sa légèreté et son humeur remuante, il entretint la faction macédonienne et eut à ses gages plusieurs démagogues, comme Philippe, son père, l'avoit toujours fait.

Le plus célèbre de ces démagogues étoit Démade. Cet homme, qui avoit joué un assez beau rôle à la bataille de Chéronée (2), étoit accoutumé depuis long-temps à trafiquer de son crédit auprès du peuple, et son impudence égaloit sa dépravation. On le vit payer une grosse amende pour le plaisir de violer les lois (3). Il fit condamner un marchand qui vendoit les choses nécessaires aux funérailles, par la raison qu'il devoit désirer la mort de beaucoup de monde (4). Il défendit Démosthène dans l'affaire d'Harpalus, et bientôt après il provoqua son arrêt de mort (5). Aristodème, Hégemon, Pythéas et autres, avec moins d'esprit que Démade, étoient tout aussi vils et impudens, et comme lui du parti macédonien. A l'exemple de tous les autres démagogues, ils cherchoient à s'enrichir et sacrifioient à leur intérêt celui du peuple, qu'ils maîtrisoient au gré de leurs passions. Rien ne leur coûtoit pour pouvoir alimenter

(1) *Arrian.*, L. VII, C. XIX.

(2) Vid. *Demad.* Orat., p. 268, ed. Reiske. *Diod. Sic.*, L. XVI, § 87.

(3) *Plut.* vit. Phocion., T. IV, p. 205.

(4) *Demades certè Athenis, eum qui necessaria funeribus venditabat, damnavit, cum probasset magnum lucrum optasse: quod contingere illi sine multorum morte.* Senec. de Benefic., L. VI, C. XXXVIII.

(5) *Plut.* vit. Demosth., T. IV, p. 435. *Arrian.* de Reb. post Alex., L. VI, ap. Phot., Cod. XCII.

leur luxe : Eubule avoit été jusqu'à employer aux frais de sa table tout l'argent destiné à la solde des mercenaires. Callistrate avoit plus de talens, sans être moins dissolu (1). Quoique Stratocle fut du nombre de ces orateurs mercenaires, il lui échappa cependant de dire la vérité aux Athéniens en ces termes : « Vous » cherchez une nouvelle manière d'administrer la républi- » que ; mais vous ne pouvez en trouver une meilleure que » celle que vous avez reçue de vos ancêtres. Vous cherchez, » en faisant de grandes dépenses, comment vous ne mettrez » pas des impôts ; mais vous ne pouvez augmenter l'argent de » votre trésor, dont vous avez arrêté l'emploi et que vous » convoitez. Vous cherchez à faire grâce aux gens entachés de » crimes ; mais en pardonnant aux coupables, il n'est pas en » votre pouvoir de sauver l'innocence (2). » Tel étoit l'état d'impuissance où les progrès de la corruption (3), et surtout le crédit éternel des méchans (4) avoient réduit Athènes. Les moyens qu'Alexandre employa pour la réduire au silence, durent

(1) *Athen.*, L. IV, p. 166. Cet auteur cite le Xe. livre de Théopompe, à la fin duquel on lisoit sur le Gouvernement et les Orateurs d'Athènes des détails qu'on ne sauroit trop regretter.

(2) *Quæritis novam rationem administrandæ reipublicæ ? at reperire meliorem quam a majoribus accepistis, non potestis. Quæritis maximis sumptibus faciendis, quomodo ne tributa conferatis ? at consiliis captas ærarii opes, quas cupitis, augere non potestis. Quæritis, quemadmodum scelere contaminatis hominibus parcatis ? at ignoscendo nocentibus, innocentium salutem custodire non potestis.* Fragment précieux que P. Rutilius Lupus nous a conservé dans sa traduction, de Fig. sent. et Eloc., L. I, C. IX. Les Athéniens auroient dû quelquefois mettre en pratique un de leurs proverbes, plein de sens : *Μὴ κινεῖν κακὸν εὖ κείμενον*, ne touchez point au mal bien établi.

(3) Euripide s'est élevé plusieurs fois sur ce crédit des méchans, dans les démocraties, qu'il dépeint avec les plus vives couleurs. Le tableau qu'il en fait, surtout dans sa tragédie des Suppliantes, mérite d'être remarqué ; il finit par ces vers :

Ἦ δὴ νοσῶδες τοῦτο τοῖς ἀμείνοσιν,
Ὅταν πονηρὸς ἀξίωμ' ἀνὴρ ἔχῃ,
Γλώσσῃ κατασχὼν δῆμον, οὐδὲν ὢν τὸ πρίν.

Supplic., v. 423-25.

(4) Cette corruption existoit déjà au temps de Solon, comme on le voit par ces vers de sa belle élégie sur les maux de l'anarchie :

Οὔθ' ἱερῶν κτεάνων, οὔτε τι δημοσίων
Φειδόμενοι, κλέπτουσιν ἐφ' ἁρπαγῇ ἄλλοθεν ἄλλος, etc.

v. 12 et 13.

donc être aussi efficaces que ceux dont il s'étoit servi pour contraindre Sparte à l'obéissance (1). Les Athéniens entretinrent même des vaisseaux au service d'Alexandre. A la vérité, ce ne fut pas sans peine, Démosthène et Hypéride s'y opposant; et il n'auroit point obtenu ce secours sans l'adresse de Démade (2).

La conduite opposée qu'avoient tenue Sparte, sous un régime oligarchique, et Athènes sous la démocratie, fit aisément sentir à Alexandre que ce dernier gouvernement étoit le plus favorable à ses vues. En conséquence, après la bataille du Granique, il s'empressa de le faire rétablir partout où on l'avoit aboli. Les villes de la Grèce et de l'Asie mineure reçurent cet ordre comme un bienfait de sa part (3). Cette politique du conquérant macédonien lui réussît, tant qu'on se conforma à ses intentions et jusqu'au moment où son grand éloignement enhardît les orateurs. Démosthène ne put lui-même se contenir (4), et Lycurgue fit porter un décret qui assuroit un asile à tous les ennemis d'Alexandre (5). Enfin l'arrivée d'Harpalus pouvoit fournir les moyens aux Grecs de se soulever. Dans cette conjoncture, non content d'envoyer beaucoup d'argent en Macédoine, Alexandre voulut encore se faire un grand nombre de partisans, en obligeant toutes les villes à rappeler leurs bannis (6).

(1) *Lacædemona servire jubet, Athenas tacere.* Senec., Epist. XCIV.

(2) *Plut.* Præcept. ger. Reip., C. XXV.

(3) *Arrian.*, L. I, C. XVII et XVIII.

(4) *Æschin.* contr. Ctesiph., p. 456.

(5) Cette résolution fut prise, Ἀλεξάνδρου τε τοῦ βασιλέως ἅπασαν μὲν τὴν Ἀσίαν κατεστραμμένου, et Lycurgue mourut avant l'arrivée d'Harpalus, ou peu de temps après, comme le prouve la lettre que Démosthène écrivit aux Athéniens, en faveur des enfans de cet orateur (*Pseudo-Plut.* vit. Lycurg., ed. *Wyttenb.*, T. VII op. Plut., p. 380). Parmi les titres que Lycurgue avoit à la reconnoissance publique, les Athéniens n'oublièrent pas le décret dont je viens de parler (*Atheniens.* Decret. in honor. Lyc. ad calc. vit. X Orat., p. 417), et que les historians d'Alexandre n'auroient pas dû négliger.

(6) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 109. *Quint. Curt.*, L. X, C. II. *Justin.*, L. XIII, C. V. L'intention d'Alexandre ne peut être douteuse, βουλόμενος ἔχειν ἐν ἑκάστῃ πόλει πολλοὺς ἰδίους ταῖς εὐνοίαις, πρὸς τοὺς νεωτερισμοὺς καὶ τὰς ἀποστάσεις τῶν Ἑλλήνων. *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 8.

Sans

Sans cesse déchirées par des factions toujours cnnemies, ces villes offroient, dès leur origine, le spectacle d'une lutte souvent sanglante des riches contre les pauvres qui leur envioient tout, maisons, biens, même les tombeaux (1). Les uns préféroient l'oligarchie, les autres la démocratic. Sparte se déclaroit pour la première, et Athèncs pour la seconde, dans toutes les guerres que la haine et l'ambition de ces deux républiques suscitèrent. Par l'effet de ces malheureuses dissentions, les Grecs se virent forcés de reconnoître le roi de Perse pour arbitre et de se soumettre aux conditions du traité d'Antalcidas, qu'ils appeloient non une paix, mais un outrage et une trahison (2). Il devint une nouvelle source de calamités ; chaque ville ayant recouvré par ce traité toute son indépendance, les citoyens n'eurent la liberté que de s'entre-détruire, et ils ne tardèrent pas à en profiter. Les scènes d'horreur se succédèrent de toutes parts. Dans le Péloponèse, l'oligarchie étant remplacée par la démocratie, le bannissement fut une mesure générale. A Phliase, à Corinthe, à Sicyone, etc., cette lutte fit couler beaucoup de sang (3); mais la plus épouvantable exécution dont les fastes de l'histoire aient été souillés, et qui est connue sous le nom de scytalisme, arriva à Argos ; tant de personnes y périrent, que la Grèce entière, dit Diodore de Sicile, n'avoit pas encore offert l'exemple d'un pareil événement. Les démagogues ne cessèrent de faire égorger que lorsqu'ils craignirent une réaction de la part du peuple, instrument de leurs fureurs (4). Dans ces temps calamiteux, le parti le plus fort chassoit toujours le parti le plus foible ; et bientôt celui-ci re-

(1) *Μηδὲ γεωργεῖν τὴν μὲν πολλὴν, τῷ δ' εἶναι ταφῆναι.* Aristoph. Ecclesiaz., v. 588.

(2) *Plut.* vit. Artax., T. v, p. 99. Vid. *Polyb.* Exc., L. vi, § 48.

(3) *Diod. Sic.*, L. xv, § 40, 57, etc.

(4) *Ibid.*, § 57. *Hellad.* Chrestom. ap. *Phot.* Bibl., p. 1593.

prenant le dessus, se vengeoit de la même manière. Les proscriptions se multiplièrent, et il se forma partout une classe nombreuse de bannis, qui s'accrut encore par la troisième guerre sacrée. Le droit d'asile que les villes s'assuroient respectivement, ne fut établi dans l'origine que par un sentiment d'humanité, à l'égard de ces mêmes bannis. Plusieurs devenoient habitans de ces mêmes villes; mais rangés parmi les *metœques* ou étrangers domiciliés, quand même ils n'eussent été ni opprimés, ni méprisés, ils n'avoient, comme eux, d'autre droit à réclamer que celui des femmes et des enfans (1). Ceux des bannis qui eurent plus d'énergie, se mirent à la solde des princes étrangers. On ne peut guère douter qu'il n'y en eût quantité dans les Dix-mille, et parmi les mercenaires qui furent si fidèles à Darius. Ces derniers s'étant enrôlés sous les drapeaux d'Alexandre, une grande partie dut être du nombre des vétérans renvoyés dans leur patrie.

Conformément aux ordres de ce prince, Nicanor de Stagire fit publier par un héraut, dans l'assemblée des jeux olympiques, la lettre suivante : « Alexandre, aux bannis des villes » grecques. Nous n'avons pas été la cause de votre bannisse- » ment, et nous voulons l'être de votre retour dans vos pa- » tries, en exceptant toutefois les homicides et les sacriléges. » Nous avons écrit sur ce sujet à Antipater, afin qu'il contrai- » gne, par la force, les villes qui se refuseroient à cette me- » sure (2). » Quoiqu'il ne soit pas question, dans cette lettre, des Thébains, ils furent néanmoins exceptés, comme nous

(1) Μάλιστα δὲ διεγείρει εἰς ὀργὴν καὶ τὸ τὰς γυναῖκας τὰς ἀστικὰς καὶ κόρας καὶ παῖδας ἐν ἁπάσαις ταῖς πολιτικαῖς κοινωνίαις, καθάπερ μετοίκους διατρίβειν καὶ προσηλύτους. Schol. Apollon. Argon., L. I, ℣ 833. Je suis entré dans les plus grands détails sur les *Metœques*, dans un mémoire, lu à l'Acad. des Inscr., le 15 Mars, 1785.

(2) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 109, L. XVIII, § 8, et *Wesseling.*, not., p. 263.

l'apprenons de Plutarque (1). S'ils eussent été compris parmi les autres bannis, ils auroient pu rétablir leur ville : or l'aspect seul de ses ruines étoit capable de détourner les Grecs d'un nouveau soulèvement. Démosthène n'assista point à cette proclamation, quoiqu'il fût *Archithéore* (2) ou député aux jeux olympiques. Il paroît qu'il s'en retourna pendant leur célébration. On l'accusa néanmoins d'avoir brigué cet emploi pour s'aboucher avec Nicanor, et pour le prouver, sans doute, on ajouta que depuis long-temps il s'étoit réconcilié avec Alexandre, par l'entremise d'Héphæstion, auprès duquel il avoit un émissaire (3). La calomnie dénature les choses les plus simples; Démosthène, ayant pénétré les vues de Nicanor, ne voulut pas y concourir et revint aussitôt à Athènes. Plus de vingt mille bannis entendirent la lecture de la lettre d'Alexandre; ce qui ne doit pas étonner. Suivant un usage des Grecs, reste précieux de leurs anciennes vertus hospitalières, lequel faisoit encore partie de leur droit des gens, le bannissement n'emportoit pas la peine d'être exclus des jeux solennels et des grandes fêtes, comme celles des Mystères à Eleusis, et des Dionysies à Argos (4). Le nombre des bannis devoit être d'autant plus considérable, que le gouvernement de presque toutes les villes étoit alors passé entre les mains de la faction oligarchique (5). Ainsi on doit présumer que ceux qui assistèrent à la proclamation de Nicanor, ne formoient pas la moitié des personnes qui avoient été obligées d'abandonner leur patrie.

(1) *Plut.*, Apophtegm. Lacon., C. IX.

(2) En cette occasion, et après la bataille de Chéronée; voilà les deux seules fois que Démosthène sortit d'Athènes, selon Dinarque, qui ajoute ensuite ἐπειδὴ δὲ τοὺς φυγάδας Ἀλέξανδρον ἔφασαν κατάγειν, καὶ Νικάνωρ εἰς Ὀλυμπίαν ἧκεν, ἀρχιθέωρον αὐτὸν ἐπίδωκε. *Dinarch.* contr. Demosth., p. 57.

(3) *Æschin.* contr. Ctesiph., p. 427, ed. Tayl. *Hyperid.* ap. Suid. in v. Ἀρισταῖος. *Marsyas*, ἐν πέμπτῳ τῶν περὶ Ἀλέξανδρον. Ap. *Harpocr.* in v. Ἀριστίων.

(4) *Plut.* de Exilio, C. XII, ed. Cl. *Wyttenb.*

(5) *Justin.*, L. XIII, C. V.

Les Grecs n'osèrent pourtant pas résister à l'ordre d'Alexandre, quoiqu'ils le regardassent comme subversif de leurs lois. Ils restituèrent même aux bannis tous leurs immeubles. « Les seuls Athéniens, ajoute Quinte-Curce, vengeurs de » la liberté générale, autant que de la leur propre, accoutu» més d'ailleurs à être gouvernés non par des rois, mais par » leurs lois et usages, défendirent l'entrée de leur pays à ce vil » ramas d'hommes, et ils se résolurent à tout endurer plutôt » que de recevoir cette canaille, autrefois la sentine de leur » ville, et alors la lie même des exilés (1). » Quel étrange langage! C'est insulter lâchement à l'infortune. De tout temps, parmi les bannis d'Athènes, on compta les hommes les plus illustres. Pourquoi outrager ainsi les malheureuses victimes d'une faction dominante? Au nombre de ces citoyens si injustement privés de leurs droits, même de la consolation d'être ensevelis dans le tombeau de leurs pères (2), se trouva bientôt après ce Démosthène, qui seul avoit dans la tête et dans le cœur toutes les idées sur la liberté, dont Quinte-Curce fait honneur aux Athéniens. Du reste, si, au sein des dissentions civiles, il arrive que des gens auparavant honnêtes s'avilissent, la honte en doit rejaillir sur leurs ennemis, qui ne s'estiment pas assez eux-mêmes pour user de générosité.

Alexandre obligea encore les Athéniens à restituer aux Samiens la partie du territoire qu'ils leur avoient enlevée, et les Etoliens, à rendre les Œniades aux anciens habitans de ces îles (3); ce qui irrita tellement ces deux peuples, qu'ils réunirent leurs forces dans la guerre Lamiaque, dont la pro-

(1) *Quint. Curt.*, L. x, C. II.

(2) Les bannis étoient privés de la sépulture, comme traîtres à leur patrie (*Xenoph.* Hellen., L. I, C. IV); et s'ils mouroient par hasard dans l'Attique, on transportoit leur corps dans le territoire de Mégare. *Teletis* Fragm. de Exilio, ap. *Stob.*, Serm. CLVIII, p. 555.

(3) *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 8.

EXPLICATI

Le Bûcher d'Héphæstion étoit d'u
considérable pour avoir pu être
entier. Les sujets qui entroient d
des différentes zônes seroient de
bles. On a préféré, dans la restitu
n'en faire voir qu'un angle; et co
quadrangle, une partie suffit pour

A. Étage inférieur garni de proues
montées d'hommes armés et de sa

B. Second rang chargé de torches ay
d'or dans leur milieu, un aigle à
un dragon dans le bas.

C. Troisième rang représentant des
sortes d'animaux.

D. Quatrième rang sur lequel étoit
des Centaures.

E. Cinquième rang orné de lions et d
nativement placés.

F. Sixième rang sur lequel étoient d
posés de manière à indiquer les vi
cédoniens et les défaites des Barb

G. Couronnement au-dessus duquel ét
creuses, dans l'intérieur desquelles
musiciens.



clamation de Nicanor fut la cause principale. La mort d'Alexandre n'étoit pas même bien connue en Grèce, lorsque se manifesta le soulèvement de presque tous les peuples de cette contrée. L'argent d'Harpalus servit d'aliment à cette révolte que secondèrent beaucoup huit mille soldats licenciés par les satrapes de l'Asie. Les orateurs ou démagogues pour qui, disoit Philippe, la paix est la guerre, et la guerre la paix, précipitèrent Athènes dans cette guerre (1), dont l'issue ne lui fut pas favorable. Courbée depuis sous le joug macédonien, elle se trouva plus d'une fois obligée d'ouvrir ses portes aux bannis, et admit dans son sein tous ceux des autres villes qui vinrent y chercher un asile. Sous le gouvernement pacifique de Démétrius de Phalère, le nombre de ces derniers, compris pour la plupart dans les metœques, devint si considérable, que cette classe d'étrangers domiciliés formoit plus du tiers de la population de l'Attique (2).

Quinte-Curce auroit été plus exact dans son récit, s'il eut mieux connu les événemens dont je viens de parler. Il réunit encore dans le même temps, deux faits qui sont arrivés à deux époques différentes; l'un est l'ordre donné à Antipater, concernant les bannis, lequel précéda le départ des vétérans; l'autre, l'exécution de ce même ordre, qui n'eut lieu qu'environ deux ans après, puisque la célébration des jeux olympiques tombe en ce temps-là. Quoique la narration de Diodore de Sicile ne soit pas exempte d'obscurité et même de quelque contradiction, ces deux époques y sont pourtant bien distinguées (3). Cet historien ne parle point du rappel d'Antipater, auquel contribua beaucoup la tendresse qu'Alexandre avoit

(1) *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 9 et 10.

(2) *Athen.*, L. VI, p. 272, *ut emendat Casaubonus*, p. 468.

(3) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 109, L. XVIII, § 8.

pour Olympias. Lisant un jour de longues dépêches de la part d'Antipater, où elle étoit peu ménagée, ce prince s'écria : « Une » larme de ma mère efface des milliers de lettres (1) ; » paroles mémorables qui ne peuvent sortir que du cœur. Néanmoins connoissant bien son mauvais caractère, il disoit quelquefois : « Elle me fait payer fort cher les dix mois que j'ai habité dans » son sein (2). » Peut-être que la présence d'Alexandre auroit été nécessaire pour tarir la source des troubles que la conduite d'Olympias étoit sur le point de faire naître ; mais il ne pensoit point alors à retourner en Macédoine ; projet que Quinte-Curce et Justin lui ont prêté (3) sur un faux bruit répandu dans son armée (4).

Alexandre pleuroit alors la perte d'Héphæstion (5), son plus tendre et son meilleur ami. Tous les historiens s'accordoient sur son extrême douleur ; mais ils différoient entre eux sur les marques qu'il en donna, et dont ils parloient suivant leur affection ou leur inimitié pour ce prince et pour Héphæstion. D'après cette observation, Arrien n'admet pour véritables que deux faits ; l'un est les trois jours dans lesquels Alexandre s'abstint de toute nourriture et ne prit aucun soin de lui-même ; l'autre, son ordre de préparer, à Babylone, de magnifiques obsèques pour Héphæstion. Il rejette toutes les autres marques d'affliction, parce que, dit-il, elles ne conviennent pas à un roi, encore moins à Alexandre, d'autant qu'elles sont dignes d'un barbare (6). Les princes font-ils donc toujours ce que leur dignité exige d'eux ? D'ailleurs, un homme aussi passionné qu'Alexandre, jouissant d'une prospérité inouie, de-

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 57.

(2) *Arrian.*, L. VII, C. XII.

(3) *Quint. Curt.*, L. X, C. II. *Justin.*, L. XIII, C. V.

(4) *Ephipp.* ap. *Athen.*, XII, p. 538.

(5) Fils d'Amyntor et natif de Pella. *Arrian.*, L. VI, C. XXVIII, etc.

(6) *Arrian.*, L. VII, C. XIV.

voit, au premier malheur, se livrer plus qu'un autre à une douleur violente et la manifester d'une manière extraordinaire. « Quand Héphæstion fut mort, dit Elien, Alexandre fit jeter » des armes dans le bûcher qui lui étoit préparé; il y joignit de » l'or et de l'argent, et une robe estimée d'un grand prix chez » les Perses, pour être livrés aux flammes avec le cadavre. A » l'exemple de l'Achille d'Homère, et suivant ce que le poëte » raconte de son héros, Alexandre fit couper les cheveux des » plus vaillans de ses capitaines, et coupa même les siens. Sa » douleur plus violente et plus impétueuse que celle du fils de » Pélée, l'emporta encore plus loin : il fit raser la citadelle et » les murs d'Ecbatane. Tout ce qu'Alexandre avoit fait jus- » que-là, sans excepter le sacrifice de sa chevelure, est » bien dans les mœurs grecques; mais une douleur qui porte » à renverser des murailles, appartient aux mœurs barbares. » Dans l'excès de son affliction et de sa tendresse pour son » ami, ce prince quitta ses habits royaux; il croyoit tout per- » mis à son désespoir (1). » Selon quelques auteurs, Alexandre fit mettre en croix Glaucias, médecin d'Héphæstion (2), pour lui avoir donné mal à propos un remède. Il conduisit lui-même le char funèbre de son ami; il ordonna de raser le temple d'Esculape à Ecbatane; ce qui, suivant la remarque judicieuse d'Arrien, ne convient point à Alexandre, mais plutôt à Xerxès qui fit jeter des chaînes dans l'Hellespont pour le punir (3). On assure encore qu'Alexandre ordonna qu'on abattît tous les créneaux des villes circonvoisines et

(1) *Ælian.* var. Hist., L. VII, C. VIII.

(2) *Plut.* vit. Alex., p. 64. *Arrian.*, L. VII, C. XIV.

(3) *Arrian.* l. s. l. Vraisemblablement ce temple d'Esculape avoit été reconstruit par les Grecs, depuis la prise d'Ecbatane; ou ils avoient consacré quelque pyrée au culte de ce héros apothéosé, inconnu aux Perses. Alexandre dit aux députés d'Epidaure : « votre dieu en a très-mal agi avec » moi, car il n'a point sauvé l'ami que j'ai» mois comme moi-même. » *Ibid.*

qu'on coupât le poil aux chevaux et aux mulets, etc. Ce dernier signe de deuil étoit non-seulement en usage chez les Perses (1), mais aussi chez les Thessaliens (2), dont les mœurs ressembloient beaucoup à celles des Macédoniens. En rappelant quelques-uns des faits qu'on vient de lire, Plutarque ajoute dans une vie qui n'est pas toutefois celle d'Alexandre : « Tous ces ordres émanés des despotes, exécutés par nécessité, excitent contre eux l'envie et la haine ; ce ne sont pas » des marques de respect et d'amour, mais plutôt celles d'un » orgueil digne des barbares et d'un faste insolent, en des » choses vaines ou méprisables (3). » Diodore rapporte qu'Alexandre ordonna aux peuples de l'Asie d'éteindre partout le feu sacré, jusqu'à ce que les funérailles d'Héphæstion fussent achevées, comme on le pratiquoit à la mort des rois de Perse (4). Cet historien assure avec raison qu'Héphæstion mourut des suites de son intempérance à Ecbatane, et non à Babylone, ainsi que le disent Justin et Polyen qui se sont trompés (5).

Ce fut néanmoins dans cette dernière ville où l'on transporta le corps d'Héphæstion, et où on lui éleva un bûcher dont rien n'a jamais égalé la magnificence. « Alexandre ayant » rassemblé, dit Diodore, des architectes et un grand nombre » d'artistes, fit abattre dix stades des murs de Babylone. » Après avoir choisi de la brique cuite et applani le terrein sur » lequel le bûcher devoit être placé, il bâtit ce bûcher carré ; » chaque côté étant d'un stade. Ensuite il partagea l'aire en » cent trente maisons, et couvrit les toits de troncs de palmiers, en conservant toujours la forme tetragone. Après » cela, il orna toute l'enceinte, et le rez de chaussée fut rem-

(1) *Herodot.*, L. IX, C. 24.
(2) *Euripid.* Alcest., v. 429.
(3) *Plut.* vit. Pelopid., T. II, p. 238.
(4) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 110.
(5) *Justin*, L. XII, C. XII. *Polyæn.*, L. IV, C. III.

» pli

» pli de proues d'or, de quinquérèmes, au nombre de deux » cent quarante, garnies des épotides, chacune de deux ar- » chers hauts de quatre coudées, un genou en terre, et de » soldats avec toutes leurs armes; des tapis de pourpre rem- » plissoient les intervalles L'étage au-dessus de ce premier » rang, étoit chargé de torches de quinze coudées de haut, » garnies à la poignée de couronnes d'or; près de la mèche, » d'aigles éployées qui sembloient prendre leur vol en bas; » et vers le pied, de dragons attentifs au vol de ces oiseaux. » Au troisième rang (en montant toujours), étoient repré- » sentées des chasses de toutes sortes d'animaux; au qua- » trième, un combat de centaures, en figures d'or; au cin- » quième, des lions et des taureaux d'or, posés alternati- » vement; et au sixième, des armes de Macédoniens et de » barbares, disposées de manière que leur arrangement dé- » signoit les hauts faits des premiers et les défaites des se- » conds. Le tout étoit surmonté par des sirènes creuses, ca- » pables de cacher les musiciens qui devoient faire l'éloge » du mort en chants funèbres. La hauteur passoit cent trente » coudées: on dit qu'il y fut dépensé plus de douze mille ta- » lens (1), » c'est-à-dire, au delà de soixante-douze millions de notre monnoie, somme énorme qu'Arrien et Plutarque réduisent à dix talens (2). Ce dernier nous apprend qu'Alexandre passoit son temps avec les artistes, pour imaginer et faire exé-

(1) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 115. Je me suis servi de la traduction de ce passage, insérée dans l'Hist. de l'Acad. des Inscr., T. XXXI, pag. 76, 77, en y faisant quelques légers changemens pour la rendre plus littérale. Le comte de Caylus a accompagné le même passage d'observations, pour montrer que Diodore n'y a blessé ni la vraisemblance, ni les règles de l'art. Au surplus, le récit de cet historien s'accorde avec celui de Justin sur les frais du bûcher. *Tumulum ei XII millium talentorum fecit; eumque post mortem coli ut deum jussit.* L. XII, C. XII.

(2) *Arrian.*, L. VII, C. XIV. *Plut.* vit. Alex., p. 94. Le premier ajoute néanmoins: εἰ δὲ καὶ πλείονα ἀνέγραψαν. etc.

cuter les dessins les plus étranges et les plus dispendieux (1). A l'exception de Diodore, aucun écrivain ne nous a laissé de description de ce fastueux bûcher, et nous n'en aurions pas la moindre idée sans cet historien, qui paroît avoir emprunté son récit de l'ouvrage d'Ephippus d'Olynthe, sur la mort d'Alexandre et d'Héphæstion (2). Mais quel bizarre assemblage d'hommes armés, de trophées, de proues de navire, de centaures, de lions, de sirènes, etc. On n'aperçoit en tout cela que les conceptions mélancoliques et déréglées d'un monarque puissant, dont le goût avoit été corrompu par le luxe asiatique. Ce monument auroit été mieux placé dans la plaine de Babylone ; et ce fut sans doute le besoin de matériaux qui engagea à démolir dix stades, ou cinq cent dix toises (3) du mur de cette grande ville, lequel avoit cinquante coudées d'épaisseur sur deux cents en hauteur (4). Tant il est vrai que les moyens les plus destructifs et les plus extraordinaires se présentent souvent à l'esprit de ces hommes, qui, enivrés de leur fortune et jouets de leur propre orgueil, n'ont d'autre règle qu'une volonté absolue.

Après avoir rendu des honneurs funèbres à Héphæstion, comme homme, Alexandre voulut lui en décerner comme dieu du premier rang (5). En conséquence, il consulta l'oracle d'Ammon ; et se croyant autorisé par lui, il immola dix mille victimes à sa nouvelle divinité. Arrien prétend que ce

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 94.

(2) *Athen.*, L. IV, p. 146.

(3) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 115. Je donne au stade 51 toises (voyez not. 2 et 3, p. 319) ; le comte de Caylus l'évalue à un tiers en sus.

(4) *Herod.*, L. I, C. CLXXVIII. Le savant M. Larcher concilie fort bien les anciens sur la valeur de la coudée (Not., T. I, p. 460, 461) ; et il résulte de son calcul que les 200 coudées de haut font 337 pieds et 8 pouces, et les 50 d'épaisseur, 75 pieds.

(5) ... Τὸ τελευταῖον προσέταξεν ἅπασιν θύειν Ἡφαιστίωνι θεῷ προέδρῳ. *Diod. Sic.*, L. XVII, § 115. Vesseling change ce dernier mot en παρέδρῳ ; ce qu'aucun manuscrit n'autorise. Il faut nécessairement conserver l'ancienne leçon.

prince se contenta d'honorer Héphæstion comme un héros, et il s'autorise du sentiment de quelques écrivains qui assuroient que l'oracle avoit refusé de reconnoître Héphæstion pour dieu (1). Pour concilier ces deux opinions, on peut croire qu'Alexandre, avant d'avoir reçu la réponse de l'oracle, rendit à son favori mort, un culte réservé aux grands dieux de la Grèce; et que quand cette réponse fut arrivée, il n'osa lui rendre que les honneurs particuliers aux héros ou demi-dieux. Diodore aura interverti l'ordre des faits et se sera trompé sur la décision de l'oracle, qui n'étoit négative que relativement au rang de dieu *provèdre*, ou de la première classe, qu'Alexandre avoit trop tôt décerné à Héphæstion. Ce que j'avance est confirmé par Plutarque. Selon lui, Ammon ordonna de sacrifier à Héphæstion, ainsi qu'on avoit coutume de le faire à l'égard des héros apothéosés (2). L'étrange lettre qu'Alexandre écrivit à Cléomène, achève de décider la question. « Si je » trouve, y dit ce prince, en Egypte des cérémonies bien or- » données en l'honneur d'Héphæstion, et des temples qui lui » soient consacrés comme à un héros; quelques fautes que » vous ayez déjà commises ou que vous puissiez commettre à » l'avenir, vous ne recevrez de moi aucune punition. » Quel criminel délire! Aussi Arrien qui rapporte cette lettre, est forcé d'ajouter : « Je ne puis applaudir à une pareille lettre, » adressée à un homme qui gouvernoit un pays vaste et très- » peuplé, et de plus à un méchant homme (3). » Enfin, Lucien, qui avoit sous les yeux des ouvrages que nous avons perdus, ou qui parloit d'après l'opinion générale, avance

(1) *Arrian.*, L. VII, C. XIV.

(2) *Plut.* vit. Alex., p. 94.

(3) *Arrian.*, L. VII, C. XXIII. Dans la lettre d'Alexandre on lit : τὰ ἡρῷα τοῦ Ἡφαιστίωνος, temples particuliers aux héros, qui étoient bâtis hors des villes. *Jul. Pollux*, L. IX, C. IV, § 15.

qu'Alexandre donna ordre à toutes les villes d'élever des temples et des autels à Héphæstion, de célébrer en son honneur des fêtes, et de lui offrir des sacrifices. Suivant cet écrivain, Alexandre voulut encore qu'on jurât par le nom de son favori, et que ce serment fût un des plus redoutables : il prononça même la peine de mort contre toute personne qui ne seroit pas zélée pour ce nouveau culte, ou paroîtroit s'en moquer (1). Quelque idée qu'on ait de l'extravagance d'Alexandre, on aura cependant peine à se persuader que cette dernière circonstance ne soit pas de l'invention de Lucien, un des auteurs satiriques qui aimoit le plus à charger ses tableaux.

Plutarque prétend qu'Alexandre chercha dans la guerre une consolation à la douleur que lui causoit la mort d'Héphæstion; et qu'en conséquence, il partit d'Ecbatane, pour faire la chasse aux hommes. Ayant vaincu les Cosséens, il les massacra tous impitoyablement, sans épargner l'âge le plus tendre, et appela cette expédition *énagisme*, c'est-à-dire, libation funéraire en l'honneur d'Héphæstion (2). On ne pouvoit rien imaginer de plus injurieux à la mémoire d'Alexandre (3) : mais ce fait est démenti par les autres écrivains. Au rapport de Diodore, les Cosséens furent subjugués dans quarante jours; Alexandre leur tua beaucoup de monde, et leur fit encore plus de prisonniers. Après qu'ils eurent promis de lui obéir, il leur accorda la paix (4). Suivant Arrien, cette nation, réfugiée sur de hautes montagnes, exerçoit impunément le métier de bri-

(1) ... Καὶ τέλος ἔθυον παρέδρῳ καὶ ἀλεξικάκῳ θεῷ, etc. Lucian. de Calumn., C. XVII, T. III op., p. 148, 149.

(2) *Plut.* vit. Alex., p. 94.

(3) « On m'apprit que lorsque les chefs » Chipiouyans avoient versé des larmes, » une de leurs coutumes étoit d'aller à la » guerre pour effacer la honte attachée à » cette foiblesse féminine. » *Mackenzie*, Voyage dans l'intér. de l'Amér. Sept., T. II, tr. fr., p. 123. Voilà ce qu'auroit fait Alexandre, si l'on ajoutoit foi au récit de Plutarque.

(4) *Diod. Sic.*, L. XVII, § III.

gands, et s'étoit même rendue rédoutable aux anciens rois de Perse (1). Alexandre la trouvant en quelque sorte sur son chemin, et en ayant éprouvé des outrages, résolut de la subjuguer; et malgré les neiges, il en vint à bout (2). Il paroît même qu'il força les Cosséens à s'adonner à l'agriculture, pour leur faire oublier le brigandage dont ils avoient fait jusqu'alors profession (3). Ils servirent même dans son armée en qualité d'auxiliaires (4). Ce récit d'Arrien pourroit être encore confirmé par Polyen qui raconte par quel stratagème Alexandre s'empara du pays des Cosséens, sans dire un seul mot du massacre de ce peuple. Il ajoute seulement, comme un simple bruit, que cette guerre fut un adoucissement au chagrin d'Alexandre sur la mort d'Héphæstion (5).

Alexandre s'avança ensuite vers Babylone; et à son approche les députés de toutes les nations vinrent pour le féliciter de ses succès. Les Ethiopiens, les Libyens, les Carthaginois, les Bruttiens, les Lucaniens, les Toscans, les Scythes, les Celtes, les Ibériens, etc...., peuples qui, pour la plupart, connoissant à peine le nom macédonien, s'empressèrent de rendre hommage au vainqueur de l'Asie. On ajoutoit que plusieurs soumirent leurs différens à la décision de ce prince, comme maître de toute la terre et des mers qui la baignent (6).

(1) *Strab.*, L. XI, p. 461.

(2) *Arrian.*, Exped. Alex., L. VII, C. XV.

(3) *Arrian.* Indic., C. XL.

(4) *Ejusd.* Exped. Alex., L. VII, C. XXIII. Sous les successeurs de ce prince, les Cosséens se révoltèrent; et Antigone ayant voulu traverser leur pays, y courut les plus grands dangers (*Diod. Sic.*, L. XIX, § 19). Les Parthes domptèrent ce peuple (*Strab.*, L. XV, p. 502), qu'on voit par la suite, sous le nom de Lores, commettre encore beaucoup de brigandages. Ayant osé inquiéter Tamerlan dans sa marche, ils furent massacrés en grand nombre par ordre de ce conquérant sanguinaire. *Cherefeddin*, Hist. de Timur, L. III, C. XXII.

(5) *Τοῦτο τὸ ἔργον τῆς ἐπὶ Ἡφαιστίωνι λύπης παρηγόρημα φασὶν Ἀλεξάνδρῳ γενέσθαι.* Strategm., L. IV, C. III, § 31.

(6) *Arrian.*, L. VII, C. XV. *Adeò universum terrarum orbem nominis ejus invaserat; ut cunctæ gentes, velut destinato*

Diodore dit en général que tous ceux qui habitoient entre les côtes septentrionales du Golfe Adriatique et les Colonnes d'Hercule, envoyèrent des ambassadeurs à Alexandre (1). Aristus et Asclépiade rapportoient même qu'il avoit donné audience aux députés des Romains; et que s'étant informé des mœurs et de la politique de ce peuple, il en avoit prédit la grandeur future (2). Clitarque admettoit cette députation (3) qu'Arrien rejette avec beaucoup de raison (4). Mais, à cette époque, Alexandre étoit-il aussi inconnu des Romains que Tite-Live le suppose (5); c'est ce que je crois devoir examiner.

On ne peut douter que non-seulement les Romains, à la mort d'Alexandre, l'an 430 de la fondation de leur ville, ne connussent plusieurs colonies grecques dans leur voisinage, mais encore ne fréquentassent beaucoup la grande Grèce. Or, le nom du conquérant macédonien avoit fait grand bruit dans cette dernière contrée; ce prince s'étoit même empressé d'envoyer aux Crotoniates une part de la dépouille des Perses, après la bataille d'Arbèle (6). Alexandre Molosse, roi d'Epire, son cousin, faisoit alors la guerre en Italie, et conclut un traité avec les Romains (7). Comment lui ou ses envoyés auroient-ils pu taire les victoires du héros de Macédoine? Cela est d'autant moins probable, qu'elles n'étoient pas entièrement inutiles au succès de leurs négociations. Peut-être que ces négociations ont fait naître l'idée d'une ambassade des Romains à Alexandre qu'on aura confondu avec son cousin

sibi regi adularentur. Justin, L. XII, C. XIV.

(1) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 112.

(2) *Arrian.*, L. VII, C. XV.

(3) *Clitarch.* ap. *Plin.*, L. III, C. IX.

(4) *Arrian.*, L. VII, C. XV.

(5) ... *Quem* (Alexandrum) *ne famâ quidem illi* (populo romano) *notum arbitror fuisse.* Tit. Liv., L. IX, C. XVII.

(6) *Plut.* vit. Alex., p. 51.

(7) *Tit. Liv.*, L. IX, C. XVII.

du même nom ; rien de plus vraisemblable. C'est également à l'expédition du prince épirote que les Grecs durent la première connoissance des Romains (1). Bientôt après, ceux-ci commencèrent à triompher des Samnites, leurs plus redoutables ennemis; et à cette occasion Tite-Live fait une longue digression, dans laquelle il compare les forces de Rome avec celles d'Alexandre, et les généraux de la République avec ce prince. Il calcule les probabilités du succès, s'il eut tenté de passer en Italie, et ne manque pas de lui opposer Papirius Cursor, vainqueur de ces mêmes Samnites. Ce fut néanmoins quatre ans après la mort d'Alexandre, qu'arriva la honteuse journée des Fourches Caudines (2). Les Romains n'étoient donc pas encore aussi invincibles que nous les représente Tite-Live. Sa digression est très-déplacée et surtout pleine de partialité (3) contre Alexandre, le seul d'entre les capitaines étrangers auquel ces mêmes Romains aient donné le nom de Grand, selon la remarque de l'empereur Julien (4). Au reste, Tite-Live a voulu flatter la vanité des Romains, comme Memnon, celle des Grecs. Ce dernier écrivain rapporte qu'Alexandre passant en Asie écrivit aux Romains, qu'ils n'avoient qu'à se rendre les maîtres du monde, s'ils savoient commander, ou qu'autrement ils se soumissent au plus fort; espèce de défi auquel ils répondirent en lui envoyant une couronne de quelques talens (5); conte ridicule qui ne mérite pas d'être réfuté. Il n'appartenoit qu'aux Carthaginois de reconnoître de cette manière la supériorité d'un

(1) Théopompe, Jérôme de Cardio et Théophraste, contemporains d'Alexandre, furent les premiers historiens qui donnèrent aux Grecs des notions plus ou moins exactes sur les Romains, *Dionys. Halic.* Antiq. Rom., L. I, p. 5. *Plin.*, L. III, C. IX.

(2) *Sigon.* Fast. Consul., ed. Oxon., p. 120.

(3) *Tit. Liv.*, L. IX, C. XVII.

(4) *Julian.* Cæsar., p. 316. Voyez la remarque de Spanheim, sur sa traduction française de cet ouvrage, p. 126.

(5) *Memnon*, C. XXVII, ap. *Phot.* Bibl., Cod. CCXXIV, p. 726.

autre peuple, comme ils le firent à l'égard des Romains, après la seconde guerre Punique (1). Ne soyons donc pas étonnés de leur ambassade à Alexandre.

Les Carthaginois, instruits du sort de Tyr, leur métropole, et redoutant la concurrence de la ville qu'Alexandre venoit de fonder en Egypte, étoient fort intéressés à pénétrer la politique de ce prince. En conséquence, ils avoient profité de l'occasion de son voyage à Ammon, pour entretenir auprès de lui un espion adroit et intelligent qui les avertissoit de ses desseins. Cet espion s'appeloit Hamilcar Rhodinus; il se dît exilé de sa patrie, gagna la confiance d'Alexandre par la faveur de Parménion, et eut une correspondance secrète avec ses concitoyens, au moyen de tablettes enduites de cire (2). Il continua de jouer ce rôle sans être découvert, jusqu'à la mort d'Alexandre, où de retour à Carthage il fut condamné au dernier supplice (3); récompense trop ordinaire des services les plus signalés, chez un peuple qui poussa souvent l'ingratitude jusqu'à l'atrocité. Peut-être les Carthaginois avoient-ils dû à Hamilcar la liberté d'Héraclide, leur envoyé à la Cour de Darius, qui étoit tombé au pouvoir d'Alexandre après la bataille d'Arbèle (4). Il semble du moins par là que ce prince n'étoit pas en guerre avec les Carthaginois, et qu'il ne la leur avoit pas déclarée, lorsqu'il se rendit maître de Tyr, comme Quinte-Curce l'avance (5). Rien n'a donc pu empêcher que leurs ambassadeurs n'arrivassent à Babylone avec ceux des autres nations, parmi lesquels Diodore compte mal à propos les Libyphéniciens (6). Ce peuple de la Byzacène étoit,

(1) *Cornel. Nepos*, vit. Hannib., C. VII.

(2) *Atque ita consiliis ejus* (Alexandri) *exploratis, in tabellis ligneis, vacuâ desuper cerâ inductâ, civibus omnia perscribebat.* Justin., L. XXI, C. VI.

(3) *Justin.*, ibid. *Frontin*, Strateg., L. I, C. II.

(4) *Arrian.*, L. III, C. XXIV.

(5) *Quint. Curt.*, L. IV, C. IV.

(6) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 113.

en

en ce temps-là, sous le joug pesant de Carthage (1), qui ne lui auroit pas sans doute permis un pareil acte d'indépendance.

Il n'étoit guère possible qu'Alexandre, de retour à Babylone, y restât oisif. A peine le soin de son vaste empire étoit-il pour lui une occupation. Une foule de projets se présenta alors à son esprit, et il voulut tous les exécuter. Les moyens ne l'embarrassoient pas, il n'avoit besoin que de vivre; et heureusement pour le repos du genre humain, il touchoit à la fin de sa brillante carrière. On ne put douter de ces projets, puisqu'ils se trouvèrent consignés dans ses propres mémoires. Ephippus d'Olynthe devoit en avoir eu connoissance, et c'est vraisemblablement dans son ouvrage que Diodore de Sicile les a puisés. Perdiccas fit lecture aux Macédoniens assemblés, des principaux articles de ces mémoires (2), après en avoir retranché ce qui concernoit encore Héphæstion. D'abord, il s'agissoit de faire construire, en Phénicie, dans la Syrie, en Cilicie et dans l'île de Cypre, mille navires longs, plus forts que les trirèmes, destinés à porter la guerre chez les Carthaginois et les autres peuples voisins de la Libye et de l'Ibérie, sur les côtes de Sicile. A l'usage de cette flotte, des ports devoient être creusés et des arsenaux construits dans les endroits les plus opportuns, sur la route, jusqu'aux Colonnes d'Hercule. Il étoit ensuite question des colonies fondées en Asie, des moyens d'assurer et de multiplier leurs relations, soit entre elles, soit avec l'Europe. Alexandre faisoit encore mention de

(1) *Sallust.* Jugurt., C. XIX. *Tit. Liv.*, L. XXI, C. XXII. *Voyez* de l'État et du sort des Colonies des anciens peuples, p. 32, etc. Cf. *Heeren*, des Relations polit. et comm. de l'Afrique, tr. fr., p. 66, etc. Suivant d'anciens Rabins, ces Libyphéniciens étoient les descendans des Chananéens, chassés par Josué, qui demandèrent à Alexandre d'être rétablis dans leur ancienne patrie. *Selden*, de Jure nat. et gent., L. VII, C. VIII.

(2) Ἦν δὲ τῶν ὑπομνημάτων τὰ μέγιστα καὶ μνήμης ἄξια τάδε, etc. *Diod. Sic.*, L. XVII, § 4.

six temples, à la construction de chacun desquels il destinoit la somme de quinze cents talens, ou neuf millions (1). Il plaçoit les deux premiers à Delphes, et à Dodone; trois autres en Macédoine; l'un de Jupiter à Dium, l'autre de Diane Tauropole à Amphipolis, et le troisième à Cirrha; le dernier et le plus magnifique de tous, étoit celui de Minerve à Ilium, dans la Troade. Enfin, il vouloit qu'on élevât une pyramide aussi haute que les autres et tout près d'elles, pour renfermer les cendres de Philippe, son père. Les Macédoniens applaudirent beaucoup à ses dispositions; mais ils jugèrent qu'il leur étoit impossible de remplir à cet égard les vues d'Alexandre (2). La plupart des historiens de ce prince se sont plu à commenter ses projets ou à y faire différens changemens. Les uns lui prêtent l'idée de traverser les déserts de Numidie, et par là d'arriver aux Colonnes d'Hercule. Après la conquête de Carthage et de l'Ibérie, ils lui supposent l'envie de franchir les Alpes, de parcourir l'Italie, et d'aller ensuite gagner l'Epire (3). D'autres lui attribuent le dessein de côtoyer l'Arabie, de faire tout le tour de l'Afrique et d'arriver à Gades, laissant derrière lui le Mont Atlas. On crut encore qu'il se proposoit de pénétrer par le Pont Euxin et les Palus Méotides, au nord de l'Europe, et de tomber sur l'Italie et sur la Sicile; qu'enfin, s'il eut pu joindre l'Europe à l'Asie, et les îles Britanniques à l'Europe, il auroit encore cherché à faire de nouvelles découvertes (4). Arrien assure qu'il ne peut rien dire de certain, ni former aucune conjecture sur de semblables projets; mais il pense que

(1) Plutarque suppose, avec moins de vraisemblance, qu'Alexandre envoya pendant sa vie, en Grèce, dix mille talens (soixante millions) pour élever des temples aux Dieux. (De fort. Alex., Orat. II, § XIII). Il fit aussi présent de statues d'or à l'Apollon de Delphes et au Jupiter d'Elis. *Solin*, C. XV.

(2) *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 4. Vid. *Wesseling.* not.

(3) *Quint. Curt.*, L. X, C. I.

(4) *Arrian.*, L. VII, C. XVI.

rien de petit n'entroit dans la tête d'Alexandre, et qu'il ne seroit pas resté tranquille, tant qu'il auroit ambitionné la possession de quelque contrée.

Cependant Arrien se rappelle quelquefois des leçons d'Epictète; et en parlant des projets d'Alexandre, il dit : « Tout » cela est inutile au bonheur de l'homme; fît-il les plus grandes » actions, sans la sagesse il ne peut être heureux (1). » Cet écrivain loue encore beaucoup ces philosophes indiens qui ne faisoient autre chose que de fouler aux pieds la terre sur laquelle ils marchoient, en présence d'Alexandre et de son armée. Ce prince leur ayant demandé l'explication de ce langage d'action, ils lui répondirent : « Chaque homme possède autant » de terre qu'il y en a en l'endroit où nous marchons. Etant » un homme semblable en tout aux autres, tu ne t'en distin- » gues que par ton ambition et par ta méchanceté; tu n'es venu » de ta patrie sur cette même terre, que pour avoir et donner » des inquiétudes. Tu mourras dans peu, et tu ne posséderas » pas plus de terre qu'il en faut pour t'ensevelir (2). » Quoique cette vérité fût triviale, elle humilioit pourtant l'orgueil excessif d'Alexandre, et il y avoit du courage à la lui rappeler d'une manière frappante. Philippe, son père, aussi ambitieux, mais quelquefois philosophe dans ses discours, étant tombé dans une palæstre, et considérant l'empreinte de son corps sur la poussière, s'écria : « Ah! nous envions la possession de » l'univers, tandis que nous n'avons de la nature que ce peu » de terre (3). »

Ces réflexions sont infructueuses, et l'orgueil, comme le dit Bossuet, qui monte toujours, pousse ses desseins jusqu'à l'extravagance. Alexandre a pu changer quelquefois les siens. La

(1) *Arrian.*, L. IV, C. VII.
(2) *Id.*, L. VII, C. I.
(3) *Plut.* de Exilio, C. VIII.

découverte des côtes de la Mer Caspienne étoit un de ceux qu'il avoit le plus à cœur. Il ordonna à Héraclide de faire couper des bois dans les forêts d'Hyrcanie, pour construire des navires longs, les uns pontés, les autres sans pont, destinés à cette première découverte (1). Les préparatifs pour la seconde, se firent à Thapsaque; on devoit y transporter tous les bois coupés sur le Mont Liban, afin d'y bâtir neuf cents septirèmes (2); et les rois de Cypre avoient ordre de les fournir de fer, de voiles et de cordages. Tous ces détails que nous devons à Quinte-Curce, ont été vivement critiqués (3), et cet historien a été assez mal défendu (4). Il a paru inconcevable qu'on ait imaginé de faire descendre à des septirèmes l'Euphrate qui est une rivière tortueuse, ordinairement peu profonde et chariant beaucoup de sable (5). Elle avoit trois cents toises de large à Thapsaque (6), et si peu de profondeur, que les Dix-mille la passèrent en cet endroit n'ayant de l'eau que sous les bras (7): Alexandre même la trouva guéable au milieu, lorsqu'il la traversa pour entrer dans la Mésopotamie (8). Au-dessus, vers l'Arménie, on n'y naviguoit qu'avec des canots d'écorce (9); et au-dessous, avec

(1) *Arrian.*, L. VII, C. XVI.

(2) *Materia in Libano monte cæsa, devectaque ad urbem Syriæ Thapsacum, ingentium carinas navium ponere: septiremes omnes esse, deducique Babylonem.* Quint. Curt., L. X, C. I. On lisoit dans quelques manuscrits, *octogintarum*, au lieu d'*ingentium*. Cette leçon, rejetée sans raison par les éditeurs, se trouve confirmée ou rectifiée par l'ancienne traduction française de Vasque de Lucène. « Par » quoy il commanda aux gouveneurs de » Mésopotamie faire abattre foison de bois » au mont de Liban et l'apporter à Tas- » pagnes Cité de Surie, en laquelle il fit » asseoir neuf cents quilles de gallées dont » il vouloit que chascune fut de sept or- » dres de remmes, etc... » Certainement Vasque avoit sous les yeux un ancien manuscrit de Quinte-Curce que nous avons perdu; il faut donc lire en cet endroit *nongintarum*, à la place d'*ingentium*. Nicolas Heinsius proposoit de lire *quingentarumque*.

(3) *Joan. Cleric.* Ars critic., C. VIII.

(4) *Perizon.* Curt. vindic., p. 106, etc.

(5) *Deslandes*, Essai sur la marine des anciens, p. 86.

(6) *D'Anville*, l'Euphrate et le Tigre, p. 44.

(7) *Xenoph.* Exp. Cyri, L. I, C. XXII.

(8) *Arrian.*, L. III, C. VII.

(9) ... *Ad id naves codicariæ occultò per hyemem fabricatæ aderant.* Sallust.

des bateaux de troncs de saule, couverts extérieurement de peaux (1). Enfin, le cours de l'Euphrate ayant plus de trois cents grandes lieués, depuis Thapsaque jusqu'à son embouchure qu'Alexandre venoit de rouvrir, ne passa jamais pour être facilement navigable (2). Comment donc ce prince auroit-il pu concevoir le dessein d'établir le chantier de sa marine sur un pareil fleuve et à une si grande distance de la mer. Il avoit sans doute compté sur les crues d'eau qui arrivoient à la fonte des neiges et faisoient déborder l'Euphrate (3). Si de gros bâtimens pouvoient être alors mis à flot, il étoit bien hasardeux de les faire naviguer sur ce fleuve pendant un si long trajet. D'ailleurs, quelque idée qu'on se fasse des septirèmes, elles tiroient trop d'eau pour descendre de Thapsaque à Babylone (4). Suivant Aristobule, ce fut en cette dernière ville que se rendit la flotte de Néarque, où se trouvoient deux pentirèmes, trois quatrirèmes, douze trirèmes et trente bâtimens à trente rames. Ils avoient été transportés en pièces et à dos de chameaux, de Phénicie à Thapsaque, d'où, après avoir été assemblés, ils naviguèrent jusqu'à Babylone (5). Cette petite flotte, sans aucun chargement, et à la faveur des crues périodiques d'eau, a pu arriver à sa destination, mais non sans des peines infi-

Hist. fragm., L. IV, p. 282, typ. Barbou.

(1) *Herod.*, L. I, C. 194. On se sert aujourd'hui des radeaux, auxquels on attache au milieu des outres remplies de vent. Le Géographe turc décrit assez exactement ces radeaux, sur lesquels on trouve de grands détails dans le Voyage de Jean Thevenot, L. I, C. XII et XIII.

(2) Οἱ (ποταμοὶ) *μὲν ἐπὶ πολὺ βάθος ἔχουσι καθάπερ Ἴστρος, οἱ δὲ ἐπίπλατοι καθάπερ Εὐφράτης. Anonym.* de Œconom. belli, Ms. Bibl. ol. R., N°. 2522, in-8°. L'auteur assure ensuite que les fleuves les plus profonds sont les plus faciles à traverser pour les armées, et entre dans d'assez longs détails sur le passage des rivières.

(3) *Polyb.*, T. II, p. 195. *Strab.*, L. XV, p. 509. *Arrian.*, L. VII, C. XXI.

(4) Les trirèmes, selon Deslandes, avoient au moins 15 pieds de creux, qui donnent 17 pieds d'eau (*Essai* sur la marine des Anciens, p. 105). Mais les trirèmes, les septirèmes, etc., sont pour nous une véritable énigme. (Vid. *Scheffer.* de Milit. naval. veter., L. I, C. IV, etc.) On attribue à Alexandre l'invention des décemrèmes. *Plin.*, L. VII, C. LVII.

(5) *Aristob.* ap. *Arrian.*, L. VII, C. XIX.

nies et sans beacoup d'avaries. C'est vraisemblablement ce qui engagea Alexandre d'en construire une autre avec des cyprès, dont il y avoit une quantité considérable en Assyrie. Il fit bâtir, non loin de Babylone, un arsenal maritime, et creuser un port capable de contenir mille navires longs. Tous les ouvriers, matelots et pêcheurs de la contrée furent rassemblés, et il envoya Miccale de Clazomène en Phénicie et en Syrie avec cinq cents talens (trois millions tournois), pour y enrôler tous les gens de mer qu'il pourroit engager à le suivre (1). Le premier objet d'Alexandre étoit de subjuguer l'Arabie, sous prétexte qu'elle avoit négligé de lui envoyer, comme les autres pays, des députés; mais le véritable motif, dit Arrien, étoit son amour insatiable de conquêtes (2). Il convoitoit les aromates et les autres richesses de l'Arabie; il croyoit cette presqu'île plus grande que l'Inde, et se flattoit d'y trouver partout des ports commodes pour y recevoir ses vaisseaux. Le bruit se répandit qu'il avoit encore un autre dessein. Ayant appris que les Arabes n'adoroient que deux dieux, le Ciel et Bacchus, il vouloit les forcer à le reconnoître pour le troisième; ce qui lui paroissoit d'autant plus raisonnable qu'il avoit surpassé ce même Bacchus par ses exploits (3). Alexandre avoit donné lieu, par sa conduite, à ce bruit qui pouvoit être faux, mais qui ne manquoit pas de vraisemblance. Ce prince détacha un bâtiment à trente rames, commandé par Hiéron de Soles, pour faire le tour de l'Arabie. Archias et Androsthène mirent

(1) *Arrian.*, L. VII, C. XIX.

(2) *Ibidem.*

(3) *Arrian.*, L. VII, C. XX. Cet écrivain suit ici Hérodote, qui dit que les Arabes avoient pour dieux *Ourotal*, Bacchus, et *Alilat*, Vénus Uranie (L. I, C. 131, L. III, C. 8). Il est évident même, par l'étymologie grecque, que le premier mot désigne le ciel, et le second la lune. Les grecs travestissant toujours à leur manière les divinités étrangères, n'ont pas épargné celles des Arabes. Voyez *George Sale*, Observ. sur le Mahométisme, S. I, C. XXVI.

également à la voile par son ordre, et firent quelques découvertes (1). Ainsi tout annonçoit les véritables desseins d'Alexandre que Quinte-Curce a méconnus ou mal exposés ; ce qu'il raconte de ses préparatifs, manque d'exactitude ou de vraisemblance, et on doit lui préférer le témoignage d'Aristobule, quoiqu'on puisse reprocher à ce dernier un peu d'exagération.

Mais ces funestes et trop longs rêves de l'ambition alloient bientôt s'évanouir : le rôle éclatant et terrible qu'Alexandre avoit joué sur la scène du monde, étoit sur le point de finir. La mort de ce prince fut annoncée par plusieurs prédictions et beaucoup de présages, suivant ses historiens, qui ont cherché à nous présenter ses derniers momens avec des couleurs tristes et sombres, pour donner à sa mort, dit Plutarque, le dénouement d'une véritable tragédie (2). Peut-être méritent-ils à cet égard quelque indulgence ; car on ne vit jamais un si grand coup de théâtre. D'ailleurs, dans les événemens subits et inattendus qui changent la face de l'univers, l'homme suppose toujours du surnaturel, tant est gravée profondément dans son esprit, l'idée d'une providence générale. « Lorsqu'Alexan-» dre, dit Diodore, parut être parvenu au comble du bonheur » et de la puissance, le destin coupa le fil des jours que la » nature lui accordoit encore. La Divinité annonça aussitôt » sa mort par plusieurs présages et signes extraordinaires (3). »

Ces différens présages n'ont pas certainement été inventés par les historiens d'Alexandre. Ces bruits, que la superstition accrédita par la suite, ne furent, dans l'origine, qu'un artifice des satrapes ou gouverneurs de province. Frappés du châtiment de ceux qui avoient malversé, ou commis des vexa-

(1) *Arrian.*, L. VII, C. XX.
(2) *Plut.* vit. Alex., p. 97.
(3) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 116.

tions pendant l'absence du roi, ils craignoient son retour, et conséquemment ils avoient intérêt à l'éloigner de la capitale de son empire, où il auroit joui d'un loisir qui auroit pu leur être funeste. C'est pourquoi Apollodore d'Amphipolis, qui commandoit à Babylone, engagea son frère, le devin Pythagore, à certifier qu'il avoit trouvé dans les entrailles des victimes, l'annonce du malheur dont Alexandre étoit menacé, s'il rentroit dans cette ville (1). Les prêtres chaldéens secondèrent aussi les vues des gouverneurs macédoniens ou perses, mais par des motifs particuliers qu'il est nécessaire d'exposer.

Ces prêtres formoient une classe nombreuse et accréditée (2); de tout temps la cupidité fut leur passion dominante. Baruch les représente dépouillant de leurs habits les dieux qu'ils adoroient pour en revêtir leurs femmes et leurs enfans. Selon ce prophète, ils enlevoient pareillement les couronnes qui brilloient sur la tête de ces dieux, et en fondoient l'or dont ils faisoient part à leurs concubines (3). Le temple de Bélus qu'ils desservoient autrefois, avoit de vastes domaines et un trésor, fruits de la libéralité des anciens rois d'Assyrie (4) : ce temple ayant été détruit par Xerxès (5), les Chaldéens jouissoient de ces richesses, sans être obligés à aucune dépense; celle des sa-

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 97. *Arrian.*, L. VII, C. XVIII.

(2) Πλεῖστοι τινὲς ἦσαν παρὰ τοῖς Χαλδαίοις οἱ μάγοι, οὓς δὴ καὶ σοφοὺς ὠνόμαζον, ἐν ταῖς ὑποθήκαις, καὶ ψευδηγόροις μαντείαις πάντα ἴδρων οἱ Βαβυλώνιοι, etc. S. Cyrill. in Esai., p. 635.

(3) *Baruch*, C. VI, Epist. ad Judæos, ℣ 9, 10, 27.

(4) *Arrian.*, L. VII, C. XVII.

(5) Strabon (L. XV, p. 508) confirme ce fait rapporté par Arrien. L'un et l'autre l'ont tiré d'Aristobule, qui l'avoit appris à Babylone. On peut d'antant moins soupçonner Arrien d'avoir suivi en cela Ctésias, qu'il témoigne une grande méfiance pour les opinions de cet auteur (*Arrian.*, L. V, C. IV); il s'en écarte même beaucoup sur la mort de Cyrus, comme je l'ai déjà remarqué. Du reste, j'ai discuté avec soin ce qui concerne cette démolition du temple de Bélus, ordonnée par Xerxès, dans un mémoire sur la ruine de Babylone, lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 4 septembre, 1789.

crifices étoit considérable. Mais Alexandre, pour plaire aux Babyloniens, ordonna, lorsqu'il fit sa première entrée dans leur ville, de rebâtir ce vaste et superbe édifice (1). L'avarice des prêtres en fut alarmée; ils craignirent de perdre une partie de leurs revenus, et ce fut vraisemblablement par leurs intrigues, que l'ouvrage fut négligé pendant l'absence du conquérant macédonien. Ils avoient espéré sans doute qu'il ne reviendroit jamais des Indes; quand ils le virent s'approcher, leur crainte augmenta, et ils ne doutèrent plus que ce prince ne hâtât lui-même l'exécution de ses desseins. En conséquence, secondant les vues des satrapes prévaricateurs, ils firent parler à leur gré l'oracle de Bélus et multiplièrent les présages; en un mot, ils n'oublièrent rien pour qu'Alexandre ne rentrât point dans Babylone. Les motifs de leur conduite ne sont pas de simples conjectures, puisqu'Arrien les rapporte d'après Aristobule, témoin de toutes ces machinations. Alexandre même en eut quelque soupçon (2); mais le trouble s'étoit répandu dans son ame; et ce héros qui avoit affronté tant de périls, ne put s'armer de courage contre des devins et des astrologues.

Au parti qu'Alexandre prit d'abord d'errer aux environs de Babylone, et aux nouvelles anxiétés que lui causoient toujours de nouveaux présages, on ne reconnoît plus l'homme de génie qui avoit su employer si habilement le pouvoir de la superstition. Veut-il se défaire d'un sujet dont il soupçonne la fidélité! Le devin Aristandre interprète un songe de ce prince, et le fils d'Ærope est déposé de sa charge (3). L'appa-

(1) *Arrian.*, L. III, C. XVI.

(2) Ἦν δέ τι καὶ ὕποπτον αὐτῷ ἐς τοὺς Χαλδαίους, ὡς οὐ κατὰ μαντείαν τινα μᾶλλον, ἢ ἐς ὠφέλειαν τὴν αὐτῶν φέροι αὐτοῖς ἡ κώλυσις τῆς Ἀλεξάνδρου ἐς Βαβυλῶνα ἐν τῷ τότε ἐλάσεως, etc. *Arrian.*, L. VII, C. XVII.

(3) *Arrian.*, L. I, C. XXV.

rition d'un aigle suffit à Alexandre pour rejeter le sentiment de Parménion (1), vieux capitaine, qui avoit beaucoup de crédit sur l'esprit des soldats. Sous les murs de Thèbes, au siége de Tyr, sur les bords du Jaxarte, etc., partout il s'étoit montré supérieur aux foiblesses de la superstition, et en avoit tiré le parti que les circonstances exigeoient : mais s'imagine-t-il que tout lui annonce une mort prochaine ! aussitôt il devient le plus superstitieux des Grecs ; son palais est plein de gens qui offrent des sacrifices : les uns y font des cérémonies expiatoires ou des purifications ; d'autres prophétisent. L'incrédulité, ajoute le sage Plutarque, et le mépris du culte religieux sont sans doute des maux fort grands ; mais la superstition n'en est-elle pas un très-grave ? Elle gagne toujours, comme l'eau, les parties basses, et nous remplit de folie ou de terreur sur les événemens de la vie (2). A peine Alexandre, encouragé par Anaxarque et quelques autres philosophes, est-il rentré dans Babylone (3), qu'il s'en repent, blâme ceux qui le lui ont conseillé, et admire, suivant Diodore, l'art et la pénétration des Chaldéens (4). Toute la conduite du héros macédonien n'est plus désormais que l'effet d'une étrange et déplorable pusillanimité.

Sur ces entrefaites arrivent les députés de la Grèce ; c'étoient des théores, dont les fonctions avoient du rapport à la religion (5). Ils venoient mettre sur la tête d'Alexandre des couronnes d'or, au nom de leurs patries, qui lui décernoient

(1) *Arrian.*, L. I, C. XVIII.

(2) *Plut.* vit. Alex., p. 97. Le texte de cet écrivain est ici fort embarrassé ; et j'ai suivi la correction que Petau propose dans ses notes sur Themistius.

(3) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 112. *Justin*, L. XII, C. XIII.

(4) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 116.

(5) Θεωροὶ δὲ εἰσὶν οἱ τὴν θεωρίαν φέροντες τοῖς θεοῖς εἰς τοὺς ἑλληνικοὺς ἀγῶνας καὶ ὑπὲρ τῶν πατρίων θύοντες. Lexic. Rhet. Ms. ol. Bibl. S. Germ., N°. 345, IX, Etymol. Magn. in v. Θεωρὸς. Vid. *Henr. Vales.* ad *Harpocr.*, p. 92. Van-Dale, Diss. antiq., p. 472, etc.

ainsi les honneurs divins (1). Arrien, en nous apprenant ce fait remarquable, auroit dû ne pas trop le généraliser (2). Il paroît que ces députés n'appartenoient pas tous aux principales villes; sans doute qu'on n'y vit ni ceux de Sparte qui s'étoit moquée des prétentions d'Alexandre à la divinité, ni ceux d'Athènes qui avoit rejeté le décret de son apothéose. Du moins j'ai peine à croire que cette dernière ville, cherchant alors à soulever toutes les autres contre lui, eût voulu rendre sa personne sacrée, et donner un pareil exemple d'adulation. D'ailleurs, quel contraste! Alexandre reconnu pour dieu, au moment même où implorant toutes les divinités de l'Europe et de l'Asie, il alloit descendre dans le tombeau.

Pour juger des derniers momens de ce prince, et connoître la véritable cause de sa mort, il faut jeter les yeux sur un fragment précieux de ses Ephémérides. Nous croyons devoir le rapporter, en combinant Plutarque et Arrien qui nous l'ont conservé, et en les suppléant l'un par l'autre.

Le 17 du mois Dæsius (3), Alexandre assista à un repas chez Médius. S'étant ensuite baigné, il soupa et but fort avant dans la nuit.

Le 18, il prit encore un bain, mangea peu, et dormit, ayant la fièvre.

Le 19, après s'être baigné, il vint dans son appartement, et passa la journée à jouer aux dés avec Médius. Le soir du même jour, s'étant encore baigné et ayant sacrifié aux dieux, il soupa, et pendant la nuit il eut la fièvre.

(1) ... *Αὐτοί τε ἐστεφανωμένοι Ἀλεξάνδρῳ προσῆλθον, καὶ ἐστεφάνουν αὐτὸν στεφάνοις χρυσοῖς, ὡς θεωροὶ δῆθεν ἐς τιμὴν θεοῦ ἀφιγμένοι.* *Arrian.*, L. VII, C. XXIII.

(2) *Arrian.*, L. III, C. XVI, L. VII, C. VII. Pour concilier ces deux passages qui offrent une sorte de contradiction sur la restitution de ces statues, gardées à Suse, il me paroît nécessaire de supprimer, dans le second, le mot *ἐπίω*, qui s'y est glissé par une méprise du copiste.

(3) *Voyez* la Ve. section.

Le 20, il se baigna, et porté sur son lit, il sacrifia comme à l'ordinaire, et resta couché jusqu'au soir dans sa chambre de bains, où il entendit la relation que Néarque lui fit de son voyage sur l'Océan. En conséquence, il donna ordre aux troupes de terre de se tenir prêtes à partir dans quatre jours, et aux gens de mer, dans cinq.

Le 21, il fit la même chose que la veille, la fièvre augmenta et il eut une fort mauvaise nuit.

Le 22, la fièvre fut encore plus violente; il voulut être porté jusqu'au fleuve, qu'il traversa en bateau. Il passa la journée dans un beau jardin, près du grand étang, s'entretint avec ses capitaines sur les places vacantes dans son armée, et leur dit qu'on ne devoit les donner qu'à des officiers expérimentés. Ensuite, s'étant baigné, il se reposa.

Le 23, après le bain et le sacrifice, sa fièvre augmenta; il donna encore des ordres aux officiers de sa flotte. Sur le soir, s'étant baigné, le mal empira beaucoup.

Le 24, on eut bien de la peine à le porter au lieu du sacrifice. Il n'en renouvela pas moins ses ordres concernant l'expédition maritime qu'il projetoit.

Le 25, quoiqu'il fut plus malade, il prit un bain et fit les sacrifices accoutumés. Il entra dans sa chambre de lit, et s'entretint avec Médius. Il fixa le départ de sa flotte, qui devoit être dans trois jours. Il enjoignit aux principaux capitaines de faire la garde, le jour, dans la cour du palais, et aux Taxiarques et Pentacosiarques, de veiller la nuit, aux portes. Il soupa peu et eut la fièvre toute la nuit.

Le 26, il se fit transporter aux jardins du palais, situés au-delà de l'étang. Il y dormit un peu, mais la fièvre ne diminua point. Ses capitaines étant entrés, il les reconnut tous, sans

pouvoir néanmoins leur parler. La fièvre augmenta encore pendant la nuit.

Le 27 ; son état fit croire aux Macédoniens qu'il n'étoit déjà plus, et qu'on leur cachoit sa mort. Ils vinrent en tumulte, en poussant de grands cris, aux portes du palais, et forcèrent par leurs menaces à les ouvrir. Ils entrèrent tous, en passant l'un après l'autre près du lit. Mais Alexandre avoit perdu la parole. Levant avec peine la tête (1), et faisant signe des yeux, il tendoit la main à chaque soldat. Ce même jour, Python, Attalus, Démophon et Peuceste avoient passé la nuit dans le temple de Sérapis (2); ils y furent joints par Cléomène, Ménidas et Séleucus. Ils demandèrent tous ensemble à ce dieu, de leur apprendre s'il ne conviendroit pas qu'Alexandre fût transporté dans son temple, pour y être traité comme son suppliant. Il répondit qu'il valoit *mieux* qu'il restât où il étoit.

Le 28, les amis d'Alexandre rapportèrent la réponse de Sérapis, et quelques instans après ce prince expira. C'étoit-là le *mieux* qu'entendoit l'oracle (3).

L'autorité des Ephémérides est sans doute d'un grand poids; cependant Arrien nous assure encore que Ptolémée et Aristobule s'en écartoient un peu dans leur récit sur la mort d'Ale-

(1) Valère Maxime suppose avec moins de raison qu'Alexandre resta appuyé sur son coude. ... *In cubitum tamen erectus, dextram omnibus, qui eam contingere vellent, porrexit*. L. v, C. I, Ext., § 2.

(2) Sérapis, que les Grecs prenoient pour Pluton (*Plut.* de Isi et Osir., § 28), n'étoit alors honoré qu'à Sinope, d'où son culte fut par la suite transporté à Alexandrie (*Macrob.* Saturn., L. I, C. VII). Seroit-ce l'ancien Sérapis Egyptien, qui avoit quelques rapports dans ses attributs avec Bélus (vid. *Baruch*, C. VI, ℣ 13 et 14), ou bien étoit-ce une des divinités adoptives des Babyloniens, qui en avoient un essaim, suivant l'expression de S. Cyrille? Ἀριθμῷ δὲ κρείττονα τὸν τῶν εἰδώλων ἑσμόν· καὶ νῦν γῇ τῶν γλωττῶν κατεσπάρασι, etc.... Comment. in Esaiam, T. II op., p. 216.

(3) *Plut.* vit. Alex., p. 97, 98. *Arrian.*, L. VII, C. XXV et XXVI. D'après Arrien, j'ajoute le premier jour, supprimé par Plutarque, et je remplis le 23 et le 27, sur lesquels il n'avoit rien rapporté. Toute la finesse de l'oracle de Sérapis consiste dans le mot ἄμεινον, qu'Arrien fait suffisamment sentir.

xandre. Les uns ont écrit que ce prince interrogé par ses amis à qui il laissoit ses Etats, répondit : *au plus puissant.* D'autres affirment qu'il ajouta : « Je prévois les grands jeux funèbres qui » seront donnés après moi. » Arrien ne rapporte toutefois ces dernières paroles d'Alexandre que comme des bruits vagues et incertains (1). Plutarque a dédaigné d'en parler ; mais Diodore de Sicile paroît y ajouter foi (2), et Quinte-Curce les regarde comme indubitables. Après une grande lacune dans la partie de l'ouvrage de ce dernier, qui précède immédiatement le jour où les Macédoniens furent admis en la présence d'Alexandre mourant, on lit ce qui suit : « Les larmes qu'ils répandirent en le » voyant, offroient le spectacle d'une armée, non sous les » yeux de son roi, mais témoin de ses funérailles. La douleur » de ceux qui environnoient le lit, étoit encore plus marquée. » Alexandre, en les regardant, s'écria : Trouvera-t-on, après » ma mort, un roi digne de commander à de pareils hommes ? » Ce qui est difficile à dire et à entendre ; pendant tout le » temps que ce prince reçut ses soldats et jusqu'à ce que tous » l'eussent salué, il demeura immobile dans la même situa- » tion. Lorsque la foule fut sortie, se croyant débarrassé de » tous les devoirs de la vie, il s'enfonça dans son lit, accablé » de fatigues. Il fit ensuite approcher ses amis, parce que la » voix commençoit déjà à lui manquer. Il tira l'anneau de » son doigt pour le donner à Perdiccas, en lui ordonnant de » faire transporter son corps au temple d'Ammon. On lui » demanda à qui il laissoit l'empire ; il répondit : *au plus* » *capable*, et que du reste, il prévoyoit déjà, qu'en se le » disputant, on lui préparoit de grands jeux funèbres. Per- » diccas l'ayant encore interrogé sur le temps où il vouloit » qu'on lui rendît les honneurs divins, il dit : *quand vous*

(1) *Arrian.*, L. VII, C. XXVI.

(2) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 117.

» *serez tous heureux.* Ce fut sa dernière parole, et un instant » après, il expira (1). » Comment peut-on supposer qu'Alexandre ait fait toutes ces réponses, puisque, suivant les Ephémérides, dès la veille, il étoit sans voix (2), et qu'il ne la recouvra plus jusqu'à sa mort. Ptolémée et Aristobule, qui en étoient les témoins oculaires, avoient gardé le silence sur ces mêmes réponses que leur importance ne permettoit pourtant pas de taire. C'étoient évidemment des faux bruits imaginés par les principaux capitaines d'Alexandre, surtout par Perdiccas, qui vouloit montrer que ce prince, loin de le haïr, comme on en étoit persuadé (3), avoit eu en lui, jusqu'au dernier soupir, la plus grande confiance. Quoique Justin paroisse avoir puisé dans la même source que Diodore et Quinte-Curce, son récit offre pourtant quelques différences remarquables. On y voit d'abord qu'Alexandre, le quatrième jour de sa maladie, sentant les approches de la mort, dit qu'il reconnoissoit bien la destinée de ses ancêtres, que la plupart des Eacides n'avoient pas vécu au-delà de leur trentième année. Ce jour-là même, ses soldats craignant qu'il n'eût péri par quelque trahison, vinrent en foule pour le voir. Il se fit transporter en un endroit fort élevé de la ville, leur donna sa main à baiser et tâcha de les consoler. Les ayant ensuite renvoyés, il tint à ses capitaines à peu près le même discours que Diodore et Quinte-Curce lui prêtent. Moins inconséquent qu'eux, Justin ajoute que le sixième jour, Alexandre ayant perdu la parole, remit son anneau à Perdiccas, ce qui appaisa les dissentions qui se manifestoient déjà parmi les amis du roi. Ainsi ce général parut avoir été choisi pour son héritier, quoiqu'il ne l'eut pas

(1) *Quint. Curt.*, L. x, C. v.

(2) Le 26, τὸν δὲ ἄφωνον μὲν εἶναι λέγουσι (αἱ ἐφημερίδες), *Arrian.*, L. VII, C. XXVI. Le 27, φωνῆσαι δὲ μηδὲν ἔτι, ἀλλ' εἶναι ἄναυδον. Ephem. ap. Arrian., L. VII, C. XXV.

(3) *Ælian.* Var. Hist., L. XII, C. XVI.

nommé de vive voix (1). L'extrait fidèle des Ephémérides qu'on vient de lire, montre trop évidemment les erreurs de Justin, pour être obligé de s'y arrêter. Le deuil universel, le désespoir, la consternation que causa la mort d'Alexandre, les larmes de ses soldats, celles de Sisygambis, mère de Darius, etc., offrent un tableau sombre et pathétique. Quinte-Curce le trace avec son esprit ordinaire, c'est-à-dire, plus en poëte qu'en historien, et sans s'apercevoir qu'il en affoiblit beaucoup l'effet par des détails superflus.

D'étranges bruits se répandirent sur la mort d'Alexandre, comme il arrive ordinairement à celle des hommes puissans, qu'on veut toujours faire périr d'une manière tragique (2), malgré les témoignages les plus authentiques. Seroit-ce par un sentiment naturel et secret de vengeance? On supposa que le prince macédonien ayant envoyé Cratère pour se défaire d'Antipater, celui-ci prévint le coup, et fit passer un poison violent à Iolas, son fils, qui le versa dans la coupe du roi dont il étoit l'échanson. Ce poison (3) avoit été indiqué par Aristote, qui craignoit beaucoup Alexandre, depuis le supplice de Callisthène. Suivant quelques-uns, Iolas se porta de lui-même à commettre ce crime, pour se venger d'un outrage qu'il avoit reçu d'Alexandre; et Médius, chez qui ce prince mangeoit

(1) *Justin*, L. XII, C. XV.

(2) *Atrociore semper famâ erga dominatium exitus.* Tacit. Annal., L. IV, C. XI.

(3) C'étoit une eau plus froide que la glace, qui couloit d'un rocher dans le territoire de Nooacris, en Arcadie. On recueilloit cette eau comme une tendre rosée et oo la gardoit dans un sabot de mulet, parce que rieo autre ne pouvoit la contenir, taot elle étoit pénétraote. Voilà ce que Plutarque rapporte, sans y ajouter la moindre foi (vit. Alex., p. 99). Arrien n'y croit pas davantage (L. VII, C. XXVII). Vitruve (L. VIII, C. III), Plioe (L. XXX, C. LIII), Quinte-Curce (L. X, C. X), Justio (L. XII, C. XIV), Pausanias (Arcad., C. XVIII), et quelques autres auteurs ont rapporté encore cette fable, qui paroît avoir sa source dans un ouvrage de Théophraste, que nous avons perdu (vid. *Antigon.* Hist. Mirab., § 174). Du reste, on voyoit au temple de Delphes le prétendu sabot dont je vieos de parler, avec uoe inscription rapportée par M. *Brunck*, Analect. græc., T. III, p. 182.

ce

ce jour-là, fut le complice d'Iolas, son amant. Ils ajoutoient qu'Alexandre ayant vidé sa coupe, ressentit à l'instant une vive douleur, et fut obligé de se retirer. Arrien nous dit qu'il rapporte cette conspiration, plutôt pour ne pas paroître l'ignorer, que parce qu'il la jugeoit digne de la moindre croyance (1). Pline la croit imaginée dans l'intention de calomnier Aristote (2). Quinte-Curce, en terminant son récit, dit : « quoi » qu'il en soit de ces bruits, ils furent bientôt étouffés par la » puissance de ceux qu'ils désignoient; car Antipater s'em- » para de la Macédoine et de la Grèce, et sa postérité lui suc- » céda, après avoir fait périr tous les parens d'Alexandre, » au degré même le plus éloigné (3). » Justin est plus affirmatif et paroît croire à la réalité du complot (4). Au contraire, Plutarque en fait sentir le peu de fondement. Un certain Agnothémis assuroit avoir souvent ouï parler de cet empoisonnement au roi Antigone. Quelle autorité ! Aussi Plutarque la rejette-t-il. Le fait qu'on lit dans la vie d'Hypéride mérite plus d'attention. Cet orateur fit décerner, par un décret, des honneurs à Iolas, pour avoir empoisonné Alexandre (5). Ou ce décret est absolument controuvé, comme je le pense, ou il n'aura été porté que sur de faux bruits, ce qui n'étoit pas sans exemple chez les Athéniens. Olympias, ennemie implacable d'Antipater, n'oublia rien afin d'accréditer ces bruits. Par son ordre on ouvrit le tombeau d'Iolas dont les cendres furent jetées au vent, et on mit à mort cent Macédoniens, amis de Cassandre (6), autre fils d'Antipater, qui étoit sup-

(1) *Arrian.*, L. VII, C. XXVII.

(2) ... *Magnâ Aristotelis infamiâ excogitatum.* Plin., L. XXX, C. LIII.

(3) *Quint. Curt.*, L. X, C. X.

(4) *Justin*, L. XII, C. XIV.

(5) *Pseudo-Plut.* vit. Hyper. in op. *Plut.* ex ed. *Witt.*, T. VII, p. 407.

(6) *Diod. Sic.*, L. XIX, § 11. Antipater, avant de mourir, avoit exhorté les Macédoniens à ne pas se laisser gouverner par une femme; voilà ce qu'Olympias ne lui pardonna jamais. *Diod.* supra.

posé avoir remis de sa part le poison à Iolas. Mais ces lâches vengeances n'empêchèrent pas qu'on ne connût bientôt la vérité, démontrée par l'observation de Plutarque. Selon lui, le corps d'Alexandre n'offrit aucun indice de poison, quoiqu'il eût été en quelque sorte abandonné pendant plusieurs jours et dans un climat fort chaud (1). C'est donc uniquement à l'intempérance de ce prince qu'on doit attribuer sa mort.

Toutes les difficultés qu'on pourroit encore élever sur ce sujet, sont dissipées par le fragment des Ephémérides, qui remonte au 27 Dæsius, jour où Alexandre passa une grande partie de la nuit à boire chez Médius; le lendemain il eut la fièvre, qui ne le quitta plus et le conduisit au tombeau. Ainsi on suit, pendant onze jours, les progrès de sa maladie. Ephippus d'Olynthe, qui en avoit recueilli toutes les circonstances, dit que ce prince ayant avalé deux *choës* ou conges de vin, Protée (2) lui riposta deux fois de suite. Alexandre ayant voulu l'imiter, but hardiment; mais il ne soutint pas cette seconde épreuve; et la coupe lui échappant des mains, il se laissa aller sur son chevet. De là vint la maladie dont il mourut, par un effet de la vengeance de Bacchus, dont il avoit assiégé la ville chérie, Thébes (3). Diodore qui connoissoit l'ouvrage d'Ephippus, s'en écarte peu, quant au fond : « Alexandre, dit » l'écrivain de Sicile, fut invité par le Thessalien Médius, un

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 99. Pourquoi Plutarque avance-t-il donc dans un de ses traités de morale qu'Alexandre, ayant beaucoup d'ennemis, finit par périr dans leurs embûches : ὑφ' ὧν τέλος ἐπιβουλευθεὶς ἀπέθανεν (de invid. et odio, C. v). Cette contradiction vient, ce me semble, de ce qu'il avoit composé ce traité avant son histoire d'Alexandre, dans laquelle il examina avec plus de soin les faits concernant ce prince.

(2) Fils de Lacine, appelée la nourrice d'Alexandre parce qu'elle eut soin de son enfance. Protée avoit été élevé avec ce prince, Ἀλεξάνδρῳ ... σύντροφος (*Ælian.* Var. Hist., L. XII, C. XXVI), usage assez remarquable.

(3) *Ephipp.* ap. *Athen.*, L. X, p. 434.

» de ses amis, à un festin, où déjà surchargé de vin, il vida » jusqu'à la dernière goutte, l'énorme coupe d'Hercule. Frappé » soudain d'un coup violent, il jeta un grand cri et tomba en- » tre les bras de ses amis qui l'emportèrent. Ses gens de ser- » vice l'ayant reçu d'eux, le mirent au lit, et en eurent grand » soin. Comme le mal augmentoit beaucoup, les médecins » furent appelés; mais ils ne purent le secourir dans cette crise » pénible et douloureuse. Désespérant lui-même de sa vie, il » tira l'anneau de son doigt et le donna à Perdiccas (1), etc... » Les faits sont ici trop resserrés, et il en résulteroit que tout se passa dans deux jours. Mais le récit de Diodore, malgré cette inexactitude, ne prouve pas moins qu'Alexandre ne fut point empoisonné. C'est aussi le sentiment d'Aristobule, qui assuroit que ce prince étant fort altéré dans un violent accès de fièvre, et ayant bu du vin, entra en délire et mourut (2). Plutarque prouve par l'autorité de cet historien et par celle des Ephémérides, qu'Alexandre ne fut attaqué de la fièvre ni pour avoir bu la coupe entière d'Hercule (3), ni pour avoir senti soudain une vive douleur entre les deux épaules, comme si on l'eût frappé d'un coup de lance. Toutes ces choses là, ajoute-t-il, n'ont été écrites, qu'afin de rendre l'issue de cette grande tragédie plus lamentable (4). Voilà sans doute ce qui a porté plusieurs auteurs grecs et romains (5) à adopter l'opinion de l'empoisonnement du conquérant macédonien, quoiqu'elle ait fini par être reléguée

(1) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 117.

(2) *Aristob.* ap. *Plut.* vit. Alex., p. 97.

(3) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 117. Ces coupes, appelées *Héracléotiques* (Cicer. in Verr. IV, § 18. *Athen.*, L. XI, p. 500), étoient à deux anses et fort grandes. C'est sans doute par cette raison qu'Hercule étoit supposé avoir traversé l'Océan dans une de ces coupes. *Macrob.* Saturn., L. V, C. XXI, etc.

(4) *Plut.* vit. Alex., p. 97.

(5) *Vitruv.*, L. VIII, C. III. *Plin.*, L. XXX, C. LIII. *Tacit.* Annal., L. II, C. LXXIII. *Justin*, L. XII, C. XIV. *Ælian.* Hist. Anim., L. V, C. XXIX. *Pausan.* Arcad., C. XVIII, etc... Ce dernier paroît toutefois douter de cet empoisonnement. *Σαφῶς μὲν ἐν οἶδα.*

dans la classe des fables que les mimes et les histrions débitoient sur le théâtre (1).

La cause prématurée de la mort d'Alexandre est beaucoup moins importante à connoître quc son caractère : pour le tracer avec autant de force que de vérité, il faudroit avoir les talens de Salluste et de Tacite. Heureusement renfermé dans mon sujet, je n'ai que des observations à faire sur la manière dont les historiens ont cherché à peindre ce princc. Avant d'entamer la discussion, il est nécessaire de rappeler que l'usage des portraits fut inconnu aux premiers maîtres de l'art d'écrire l'histoire, et que par leur récit dramatique, ils établissoient pour juges leurs propres lecteurs, sur lesquels ils ne pouvoient ainsi avoir d'autre influence que celle de la narration. Les successeurs de ces grands maîtres, en s'écartant de leur méthode, auroient pu n'être pas approuvés, sans néanmoins mériter de grands reproches, s'ils eussent rassemblé avec autant d'impartialité que d'exactitude, les traits de caractère, les variations, les contrastes, les qualités diverses ou opposées quc les événemens avoient fait ressortir dans l'homme dont ils venoient de rapporter les actions. Mais dans ces épilogues difficiles, ils se sont permis trop souvent de prononcer des jugemens passionnés, peu réfléchis, contraires aux faits, et qu'en conséquence la postérité s'est empressée de rejeter. D'ailleurs, quelques-uns se sont étudiés à nuancer avec tant de fincsse leurs portraits, qu'ils manquent de vérité et même de vraisemblance.

Ce n'est pas le défaut de Plutarque dans ses parallèles, où il rassemble tous les rapports capables de faire apprécier les hommes qu'il comparc. Nous avons perdu celui d'Alcxandre

(1) *Sext. Empiric.* adv. grammat., L. I, C. XII.

et de César, mais il nous reste leurs vies, et celle du héros de Macédoine est moins une narration suivie de faits militaires qu'une réunion de faits caractéristiques. Il faut donc lire cette vie en entier, pour bien connoître son opinion sur Alexandre. Quoiqu'il lui soit presque toujours favorable, cependant on n'y trouve point cet enthousiasme ridicule et insensé qui a dirigé sa plume dans les deux discours sur la fortune de ce prince; peut-être Plutarque en eut-il lui-même honte, puisqu'après avoir soutenu dans ces discours, qu'Alexandre ne dut rien à la fortune, et qu'il sut en quelque sorte la vaincre, ce philosophe se permet de dire dans un autre écrit, que le même prince auroit eu besoin d'un ferme appui et d'un habile pilote contre la grande fortune (1) qui l'entraînoit. Les différens traités de morale et de politique, composés par Plutarque, renferment des paroles et des traits remarquables qui peignent assez au naturel Alexandre, dont il ne dissimule ni l'ivrognerie, ni la violence, ni la colère (2), effets d'un changement de mœurs que l'âge produit plus aisément chez les rois que chez les autres hommes (3).

Arrien auroit dû remarquer ce changement que la prospérité hâta encore dans le cœur de son héros, dont il fait le portrait en ces termes : « Alexandre étoit d'une superbe figure,
» infatigable, très-actif, doué d'une grande force d'esprit,
» passionné pour la gloire; il affrontoit tous les périls, et étoit
» fort attaché au culte des dieux. Très-sobre dans les plaisirs
» du corps, il paroissoit insatiable de toutes les jouissances
» de l'esprit, principalement de la louange. Aussi habile à

(1) ... Ὡς πρὸς τύχην μεγάλην πολὺ πνεῦμα ϗ σάλον ἔχουσαν, ἕρματος πολλῦ ϗ κυβερνήτυ μεγάλυ δεόμενον. *Plut.* ad princ. inerud., C. v.

(2) *Plut.* Sympos., L. I, Quæst. VI, de Alexandri bibacitate.

(3) *Multum in commutandis moribus hominum medius annus valet, in principum plus.* Plin. Panegyr. Trajan., C. LIX.

» prendre le parti le plus sûr dans les choses incertaines, » qu'heureux à prévoir ce qui devoit résulter des événemens, » il possédoit au suprême degré l'art de ranger ses soldats en » bataille, de les armer convenablement et de les bien ordon- » ner. Il connoissoit parfaitement les moyens d'exciter leur » courage, de les remplir d'espérances et de calmer, par sa » propre sécurité dans le péril, toutes leurs alarmes. Dans » une affaire obscure ou douteuse, personne ne montroit plus » que lui de l'audace. Prévenant l'ennemi avec beaucoup d'ha- » bileté, il déroboit ses marches et tomboit sur lui, avant » même qu'on en eût le moindre soupçon. Religieux observa- » teur de ses promesses et de toutes les conventions, il n'en » étoit pas moins en garde contre ceux qui cherchoient à le » tromper. Parcimonieux pour tout ce qui concernoit ses pro- » pres plaisirs, il devenoit libéral, quand il s'agissoit d'obli- » ger ses parens ou ses amis (1). »

On conviendra difficilement de la sobriété et de la parcimonie d'Alexandre, surtout dans les dernières années de sa vie. A l'égard de ses accès de colère, de son faste asiatique et de ses débauches de table, Arrien cherche à l'excuser par de mauvaises raisons, aussi faciles à imaginer qu'inutiles à rapporter. Selon lui, ce prince ne voulut passer pour fils de Jupiter, qu'afin d'inspirer un plus grand respect aux peuples qu'il avoit soumis par ses armes (2). Nous croyons qu'un fol orgueil y eut encore plus de part. On attribue trop souvent à la politique ce qui est pour l'ordinaire l'effet des passions qui exaltent notre esprit, après avoir enflé notre cœur. Au surplus, les exemples de Rhadamanthe, de Thésée et d'Ion qu'Arrien cite pour justifier Alexandre, ne prouvent rien en

(1) *Arrian.*, L. VII, C. XXVIII. Que de superlatifs n'y a-t-il pas dans ce chapitre! Je n'ai pu les rendre tous en français.

(2) *Ibidem*, C. XXIX.

sa faveur. Cet historien finit par inviter les détracteurs du conquérant macédonien, fussent-ils les hommes les moins capables, soit par leur rang, soit par leur profession, de le juger, à considérer à quel degré de prospérité il arriva, et quelle fut sa prodigieuse renommée. « Je pense, ajoute-t-il, qu'il n'y a » point de peuple, de ville, ou même de personne qui n'ait » entendu parler d'Alexandre. Aussi nous paroît-il que cet » homme, auquel nul autre n'est comparable, n'a pu exister » sans un dessein formel de la providence divine. » A l'appui de cette vérité incontestable, Arrien ne craint pas de faire mention des oracles et des prodiges relatifs à la mort d'Alexandre, enfin de la gloire plus qu'humaine dont ce prince n'a cessé de jouir pendant toute sa carrière (1).

Quinte-Curce, après avoir censuré fortement les vices d'Alexandre dans plusieurs occasions, paroît d'abord plus panégyriste qu'historien, en traçant son portrait. « Et certes, dit-il, » ceux qui voudront apprécier avec justice ce prince, sont » forcés d'avouer que ses bonnes qualités lui venoient de la » nature, et ses vices, de l'âge ou de la fortune. Une force incroyable d'esprit dans les travaux, une patience poussée » presque à l'excès, une valeur rare non-seulement parmi les » rois, mais encore parmi les hommes dont elle est l'unique » vertu; une libéralité qui donne souvent plus qu'on ne demande aux dieux; une grande clémence envers les vaincus; combien de royaumes ne furent pas donnés ou rendus » par lui ? un mépris constant de la mort qui saisit d'effroi » les autres hommes; une passion démesurée pour la gloire et » la louange, mais pardonnable à son âge et dans des circonstances si brillantes. D'un côté, sa piété filiale envers les au-

(1) *Arrian.*, L. VII, C. XXX.

» teurs de ses jours, justifiée par la résolution de décerner les
» honneurs divins à Olympias, et de venger la mort de Philippe; de l'autre, sa bonté pour presque tous ses amis, et son
» affection pour ses soldats; un jugement égal à sa grandeur
» d'ame, et un esprit de ressource presque au-dessus de son
» âge; n'usant des plaisirs que conformément au vœu de la
» nature, et d'aucune volupté qui ne fut permise : voilà sans
» doute des qualités éminentes. »

A l'exception du dernier trait, qui peut-être n'est pas fidèle, tout le reste est vrai. Mais point de tableau sans ombres; et le portrait d'Alexandre en a beaucoup; elles n'échappent point aux regards de Quinte-Curce : « Voici, continue-t-il, ce que
» ce prince tenoit de la fortune : de s'égaler aux dieux, d'ambitionner les honneurs divins, de croire là-dessus les oracles, d'entrer dans de furieux accès de colère contre ceux
» qui refusoient de l'adorer, de changer son costume et de prendre des vêtemens étrangers, d'adopter les mœurs des peuples
» vaincus qu'il avoit méprisées; quant à la colère et à la passion
» du vin, comme la jeunesse en avoit augmenté l'ardeur,
» la vieillesse auroit pu la calmer. Avouons pourtant que s'il
» dut beaucoup aux qualités de son ame, il eut encore plus
» d'obligation à la fortune, qu'il eut seul de tous les mortels en
» son pouvoir. Combien de fois l'a-t-elle rappelé à la vie?
» Combien de fois l'a-t-elle protégé dans les périls où il s'étoit
» engagé témérairement? Elle a mis les mêmes bornes à sa
» gloire et à sa vie. Les destins l'ont attendu jusqu'à ce qu'ayant
» subjugué l'Orient et atteint le rivage de l'Océan, il eut exécuté tout ce dont l'homme pouvoit être capable (1). »

Il faut pardonner à Quinte-Curce d'avoir adouci tout ce qu'il

(1) *Quint. Curt.*, L. x, C. v.

y avoit de blâmable dans un homme extraordinaire, dont le génie, la valeur, l'audace, la constance dans les travaux, en un mot, cette force d'ame qui justifie en quelque sorte l'ambition de dominer, ont dû nécessairement produire l'admiration et même l'enthousiasme chez les hommes doués d'une imagination vive. Ne soyons donc pas étonnés que Quinte-Curce n'exerce pas une censure plus sévère sur plusieurs actions blâmables ou criminelles de son héros, telles que la mort et le supplice de ses plus fidèles serviteurs, ses cruautés, ses débauches outrées et toutes les extravagances de son orgueil. D'ailleurs, il est faux que l'âge, comme l'avance cet écrivain, puisse corriger de l'ivrognerie et de la colère; car l'une tient à l'habitude, et l'autre à la foiblesse. Cependant il distingue très-bien les bonnes qualités qu'Alexandre devoit à la nature, des vices qu'il avoit contractés dans une prospérité sans exemple. Quoique la modération soit la plus salutaire des vertus pour l'homme puissant, rarement elle entre dans son cœur orageux, et elle y est bientôt étouffée; c'est ce qui arriva au prince macédonien, surtout dans les dernières années de sa vie. Pour l'excuser, les anciens nous le représentent quelquefois comme entraîné par sa fortune. Quinte-Curce avoue qu'il lui devoit beaucoup, et Dion Chrysostôme suppose qu'en mourant il la reconnut pour une grande et invincible déesse (1). Disons mieux, en empruntant les expressions d'un illustre orateur; Alexandre, par un instinct dont les hommes ne connoissent pas le secret, sembloit né pour entraîner la fortune dans ses desseins et forcer les destinées (2). Voilà le plus grand

(1) *Dio Chrysost.*, Or. LXIV, de Fort., p. 598. *Solus sine æmulo clarus; adeo ut nemo ejus audeat vel sperare virtutem, vel optare fortunam.* Apul. Florid. VII. Cette pensée m'a paru mériter d'être rappelée.

(2) *Bossuet*, Oraison funèbre du prince de Condé.

éloge de son génie, et c'est le seul que je puisse faire de lui sans restriction. Justin étoit moins capable que Quinte-Curce et Arrien de peindre le conquérant macédonien ; mais il auroit pu emprunter quelques traits heureux de Trogue-Pompée. On n'en trouve pourtant aucun dans l'esquisse qu'il nous a laissée et qu'on a louée trop légèrement (1); elle n'ajoute qu'une erreur de plus à son histoire. On y lit qu'Alexandre à peine monté sur le trône, voulut être appelé le roi de l'univers (2). Rien ne prouve qu'il eût jamais cette prétention, qui n'auroit été alors que risible.

Toutes les statues et tous les tableaux qui représentoient Alexandre ont péri (3). Nous n'avons aucune médaille authentique de son temps qui nous ait conservé ses traits (4). Il faut donc rassembler sur ce sujet quelques détails épars, incomplets et, pour la plupart, peu certains. Ce prince avoit les traits réguliers, le teint beau et vermeil, le nez aquilin, les yeux grands et pleins de feu, les cheveux blonds et bouclés, la tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche; la taille moyenne, fine et dégagée; le corps bien proportionné et fortifié par un exercice continuel (5). On remarquoit encore qu'il avoit l'ouïe

(1) *Mascardi*, della Arte Histeric., Tratt. v, C. III.

(2) *Accepto deinde imperio, regem se terrarum omnium et mundi appellari jussit.* Justin., L. XII, C. XVI.

(3) La barbarie des empereurs romains est une des causes de cette perte; Claude faisoit effacer des tableaux la figure d'Alexandre, pour y mettre celle d'Auguste. *Plin.*, L. XXXV, C. XXXVII.

(4) Vid. *Joseph. Eckhel*, Doctrin. nummar. veter., T. II, p. 99, 108.

(5) *Plut.* vit. Alex., p. 8, Or. II, de Fort. Alex., C. II. *Arrian.*, L. VII, C. XXVIII. *Quint. Curt.*, L. VI, C. V. *Ælian.* Var. Hist., L. XII, C. XIV, etc. *Barthélemy*, d'après ces auteurs, Voy. d'Anacharsis, T. VII, p. 58, 59. *Winkelmann*, Hist. de l'Art, L. IV, C. IV, L. V, C. III. Plutarque remarque deux traits principaux que Lysippe seul avoit le talent de bien exprimer, le port de la tête d'Alexandre, et τὴν ὑγρότητα τῶν ὀμμάτων. Les interprètes ont fort varié sur la signification de ces mots. A la lettre c'est l'humidité des yeux; et on voit, par le portrait de la Vénus de Cnide (*Lucian.* Imag., § 6, T. II, p. 463), que ce dernier trait étoit regardé par les Grecs comme une marque de beauté. Mais elle ne convenoit

fine, la voix forte (1), l'haleine douce, la peau très-blanche; et il sortoit, disoit-on, de toute sa personne une odeur suave (2). On lui supposoit un clignotement, ou mouvement très-irrégulier dans les yeux; ce qui désignoit son amour démesuré de la gloire (3). Rien de plus incertain que de pareils signes; les observations des physionomistes sont pour la plupart vaines et puériles. L'usage de la vie efface les empreintes de la nature, et les grandes passions changent ou détruisent son ouvrage : si l'on peut le reconnoître encore, c'est sur les hommes qui ont vécu loin des foyers de la corruption, et dont l'ame n'a jamais été agitée par les fureurs de l'ambition. Alexandre vouloit qu'on aperçût en lui le guerrier redoutable, le héros et l'homme supérieur, avec toutes les grâces de la jeunesse (4). Lysippe réussît si bien à exprimer son air terrible (5), que Cassandre ayant regardé à Delphes une statue qui représentoit ce prince, il en frissonna, et éprouva une telle sensation qu'il eut peine à se remettre des vertiges et de l'étonnement que cette vue lui avoit causés. Elle lui rappela le mauvais traitement et les menaces qu'il avoit reçus

guère à Alexandre; et je serois assez porté à adopter la correction de Méziriac. « Sans recourir aux métaphores, dit-il, » j'aimerois mieux lire *γοργότητα* au lieu » d'*ὑγρότητα*, qui signifieroit son regard » vif, pénétrant et un peu trouble; ce » qui convient bien à un grand guerrier » tel qu'Alexandre; et Elien (Var. Hist., » L. XII, C. XIV) assure qu'au visage » d'Alexandre il y avoit je ne sais quoi » de terrible. » Note msn. sur Plutarque. Solin fait le portrait d'Alexandre en ces termes : *Forma supra hominem augustiore, cervice celsa, lætis oculis et illustribus, malis ad gratiam rubescentibus, reliquis corporis non sine majestate quadam decoris.* C. XV.

(1) *Themist.* Orat. XIII, p. 175.

(2) *Plut.* vit. Alex., p. 8.

(3) Ὀφθαλμοὶ μικροὶ (forte μικρῶς) παλλόμενοι..... κλέος δὲ ἔχειν ὀρέγονται μεῖζον, ἢ κατ' ἀνθρώπους, ὥσπερ ὁ Μακεδὼν Ἀλέξανδρος. *Adamant.* de Physiognom., L. I, C. X.

(4) *Eo igitur omnium metu factum, solus Alexander ut ubique imaginum summus esset: utque omnibus statuis et tabulis et toreumatis idem vigor acerrimi bellatoris, idem ingenium maximi herois, eadem forma viridis juventæ, eadem gratia relicinæ frontis cerneretur.* Apul. Florid., C. VIII.

(5) *Plut.* vit. Alex., p. 8, etc.

de la part d'Alexandre, pour s'être moqué, en sa présence, de ceux qui l'adoroient (1).

Diodore de Sicile, Quinte-Curce et Justin racontent tous les troubles qui suivirent la mort d'Alexandre, et la manière dont Méléagre fut tué par Perdiccas, funeste prélude des longues et sanglantes divisions dont l'Asie et le reste du monde alloient être le théâtre. Les deux derniers historiens nous offrent un tableau fort animé de ces premiers troubles ; Justin me paroît celui qui les peint avec le plus de clarté et de vérité. Les peuples si souvent vaincus par Alexandre, ne crurent pas d'abord la nouvelle de sa mort; parce que l'ayant vu échapper si souvent à de grands dangers, ils imaginoient qu'il étoit immortel. Quand cette mort eût été confirmée, ils le regrettèrent comme leur père. Au contraire, les Macédoniens se réjouirent d'en être débarrassés, à cause de sa trop grande sévérité et des périls continuels auxquels il les exposoit. Leurs chefs partageoient ce sentiment, mais par des motifs différens, la cupidité et l'ambition (2). Ces observations judicieuses de Justin peuvent servir de réponse aux questions d'un écrivain célèbre, enthousiaste d'Alexandre. « Qu'est-ce que ce conquérant qui est » pleuré de tous les peuples qu'il a soumis ? Qu'est-ce que cet » usurpateur, sur la mort duquel la famille qu'il a renversée » verse des larmes ? C'est un trait de cette vie dont les histo- » riens ne nous disent pas que quelque autre conquérant puisse » se vanter (3). » On ne peint pas toujours les hommes par les

(1) Les artistes, à l'exception de Lysippe, ne pouvoient exprimer cet air mâle et terrible. ὁ διαφύλαττει αὐτοῦ τὸ ἀῤῥενωπὸν καὶ λεοντῶδες. Or. II de Fort. Alex., C. II. On lisoit au bas d'une statue de bronze de ce prince, ces vers :

Αὐτὸν Ἀλέξανδρον τεκμαίρεο· ὧδε τὰ κείνου
Ὄμματα καὶ ζωὸν θάρσος ὁ χαλκὸς ἔχει,
Ὃς μόνος, ἣν ἐφορᾶσιν ἀπ' αἰθέρος αἱ Διὸς αὐγαί,
Πᾶσαν Πελλαίῳ γῆν ὑπέταξε θρόνῳ.

in Cl. *Brunck*, Analect. græc., T. III, p. 217.

(2) *Justin.*, L. XIII, C. I. Voyez sur cette statue, *Plut.* vit. Alex., p. 58.

(3) *Montesquieu*, Esprit des Lois, L. X, C. XIV.

effets que produit leur mort. Celle d'Alexandre jeta d'abord tout dans une si étrange confusion, que Léosthène disoit que son armée ressembloit au Cyclope qui, après avoir perdu son œil, portoit çà et là ses mains, sans savoir où il alloit (1). Il ne pouvoit résulter de cet état de choses que beaucoup de calamités : on les prévoyoit sans peine, et des torrens de larmes couloient de tous les yeux : car l'homme s'affecte plus de l'avenir que du passé ; et ce qu'il croit lui-même être l'effet de l'amour, n'est souvent alors que celui de la crainte. Aussi aveugles et cruels que le Cyclope, les successeurs d'Alexandre errèrent long-temps avant de saisir leur proie, et n'en furent assurés qu'après avoir abreuvé la terre de sang.

Les premiers troubles furent si forts qu'on laissa, pendant trente jours, le corps d'Alexandre sans en prendre aucun soin ; ainsi que le dit Elien (2), dont le récit est cependant moins vraisemblable que ceux de Quinte-Curce et de Lucien. L'un réduit ce nombre de jours à sept (3) et l'autre à trois (4) ; ce qui seroit encore trop, s'il étoit vrai, comme l'avance Quinte-Curce, que lorsque les amis d'Alexandre purent s'occuper de son corps, ils le trouvèrent intact, sans la moindre marque de corruption, et avec cette figure vermeille qui annonce la vie. Les Egyptiens et les Chaldéens, chargés de l'embaumer à leur manière, n'osèrent d'abord y mettre la main, comme s'il eût encore respiré ; puis l'ayant supplié de permettre à des mortels de le toucher, ils le nettoyèrent, l'embaumèrent et le mirent sur un trône d'or, avec les ornemens de sa dignité sur la tête (5). Si cette opération a été faite peu d'heures après la mort d'Ale-

(1) *Plut.* or. I de Fort. Alex., C. IV.

(2) *Ælian.* Var. Histor., L. XII, C. LXIV.

(3) *Quint. Curt.*, L. X, C. X.

(4) *Lucian.* Dialog. mort. XIII, § 3, T. I op., p. 392. Cet écrivain suppose que le corps d'Alexandre étoit déjà en putréfaction. Dial. XIV, § V, p. 398.

(5) *Quint. Curt.*, L. X, C. X.

xandre, il n'y a point de difficultés; mais si elle n'a eu lieu que le septième jour, ainsi que Quinte-Curce paroît le supposer, la conservation de son corps est un insigne mensonge, débité par les amis ou les serviteurs d'Alexandre, pour répandre du merveilleux sur sa personne et inspirer plus de vénération pour lui. Quinte-Curce a donc manqué de jugement, en rapportant un fait qui lui a fait reprocher, avec raison, par les critiques d'avoir ignoré quels sont les rapides progrès de la putréfaction dans un climat aussi chaud que celui de Babylone (1). Il est très-probable qu'aussitôt après la mort d'Alexandre, on eut recours à des moyens courts et efficaces pour empêcher son corps de tomber en pourriture; ou on l'enduisit de cire, comme le pratiquoient les Perses (2); ou bien on le mit dans l'huile, suivant l'usage des Assyriens (3), ce qui me paroît avoir plus de vraisemblance. Dans la suite, son cercueil fut rempli de toutes sortes d'aromates (4). Mais je doute que ce prince ait été mis en état de momie; ce qui n'auroit pu bien s'exécuter qu'en Egypte, où, long-temps après lui, cette manière d'embaumer se conservoit encore (5). Quoi qu'il en soit, il est toujours certain que les Macédoniens s'inquiétèrent d'abord peu de rendre à Alexandre les honneurs de la sépulture. Olympias en étant infor-

(1) *Joan. Cleric.* Ars crit., L. III, C. X.

(2) *Cicer.* Tuscul., L. I, C. XLV.

(3) *Ælian.*, L. XIII, C. III.

(4) Καὶ τοῦτ' ἀνὰ μέσον ἐπλήρωσαν ἀρωμάτων τῶν ἅμα δυναμένων τὴν εὐωδίαν καὶ τὴν διαμονὴν παρέχεσθαι τῷ σώματι. *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 26, d'après Ephippus d'Olynthe.

(5) Le corps de Cléopatre et celui d'Antoine furent embaumés à la manière égyptienne (*Dio. Cass.*, L. II, § 11 et 15. *Malala*, Chron., p. 284). Nous citerons encore l'exemple de Saint-Antoine, mort l'an 356 de J.-C. Il exhorta ses moines à ne pas laisser transporter son corps dans la basse Egypte, de crainte qu'on ne le gardât dans les maisons: μὴ ἀφῆτέ τινας τὸ σῶμά μου λαβεῖν εἰς Αἴγυπτον, μή πως ἐν τοῖς οἴκοις ἀπόθωνται, ce que l'auteur de sa vie, attribuée à S. Athanase, explique en ces termes: μὴ κρύπτειν δὲ ὑπὸ γῆν, ἀλλ' ἐπὶ σκιμποδίων τιθέναι, καὶ φυλάττειν ἔνδον παρ' ἑαυτοῖς. In S. Athan. ep., T. II, p. 502., ed. penultim. Le P. Kircher a donc tort de soutenir que l'usage des embaumemens avoit cessé avec l'art des hiéroglyphes, aussitôt après la conquête de l'Egypte par Cambyse. Œdyp. Ægypt. synt. VI, C. VI, T. III, p. 434.



O N.

e dimension, placée
le son comble sur un

le pierres précieuses

e chaque côté et à

rotère, portant des

le comble, et orné
gélaphes).

e sépulcrale; leurs
eu de leur fût étoit
aux chapitaux.

mbre sépulcrale en

forme de treillis ou
doigt d'épaisseur, et
cercueil placé dans

hage, laquelle étoit
du roi.

lcrale, auquel on a
r pu compléter cet
porté sur le vide, et
s.

eux d'or étoient des

e d'or et des colliers.
au nombre de seize
r deux.



del. et Sculp.

Char funèbre

mée, répandit beaucoup de larmes, et s'écria : « O mon fils, » tu aspires à être mis au rang des dieux ; c'étoit l'objet de tes » plus ardens désirs ! Maintenant, tu ne peux obtenir ce qu'on » accorde à tous les hommes, et à quoi ils ont un droit égal, » un peu de terre et un tombeau (1). »

Conformément aux dernières volontés d'Alexandre, son corps devoit être transporté au temple de Jupiter-Ammon ; mais cette disposition fut changée par Ptolémée, qui sentoit toute l'importance d'être en possession d'un pareil dépôt. Le devin Aristandre avoit assuré l'armée macédonienne, que les dieux lui avoient révélé qu'Alexandre ayant été, pendant sa vie et après sa mort, le plus heureux des rois qui eussent existé, la terre qui recevroit le corps où avoit habité son ame, seroit parfaitement heureuse et n'auroit jamais à craindre d'être dévastée (2). Certes, jamais prédiction n'a été plus fausse ; mais elle étoit trop favorable aux vues de Ptolémée, pour ne pas l'accréditer et chercher lui-même à la croire.

Rien n'a égalé la magnificence du char sur lequel fut transporté le corps d'Alexandre ; la description que nous en a conservée Diodore de Sicile, paroît avoir été tirée de l'ouvrage d'Ephippus d'Olynthe, sur la mort et les funérailles d'Héphæstion et d'Alexandre (3). Hiéronyme fut chargé de la construction de ce char et de l'édifice qu'il portoit (4). Diodore décrit l'un et l'autre en ces termes : « D'abord on fit sur la me- » sure du corps un cercueil d'or (5), battu au marteau, que » l'on remplit à moitié d'aromates propres à conserver ce

(1) *Ælian.*, L. XIII, C. XXX.

(2) *Id.*, L. XII, C. LXIV.

(3) *Wesseling.* not. ad *Diod.*, T. II, p. 277.

(4) *Athen.*, L. V, p. 206. Je suis l'interprétation que le savant Wesseling a donnée de ce passage. Not. ad *Diod.*, T. II, p. 177.

(5) Suivant le calcul du C. de Caylus, ce cercueil n'avoit que cinq pieds six pouces de long. Acad. des Inscr., T. XXXI, p. 73.

» corps. Au-dessus du cercueil il y avoit une couverture aussi » d'or, qui enveloppoit exactement la partie supérieure; plus » haut, on avoit étendu un tapis de pourpre, broché en or, » auprès duquel on avoit posé les armes d'Alexandre, afin » que toute la représentation eût rapport à ses actions passées. » Ayant ensuite fait avancer le char, on y construisit une » voûte d'or, ornée d'écailles formées de pierres précieuses. » La largeur de la voûte étoit de huit coudées, et sa longueur » de douze (1). Au-dessous du toit et dans toute son étendue, » il y avoit un trône d'or carré avec des tragélaphes (2) en » relief, auxquels étoient suspendus des anneaux d'or de deux » palæstes (3), et ces anneaux portoient une couronne de » pompe (4) resplendissante et brillante de toutes les couleurs. » Au haut du char, on avoit placé une frange formée en ré- » seaux et qui portoit de grosses sonnettes pour avertir de » l'approche du char. A chaque angle de la voûte il y avoit » une victoire d'or portant un trophée. Le péristyle qui pré- » cédoit cette voûte étoit d'or avec des chapiteaux ïoniques; » et au-dedans on voyoit un réseau d'or, de l'épaisseur d'un » doigt, et quatre tableaux parallèles chargés de figures de » la hauteur des murs.

» Dans le premier tableau, il y avoit un char très-bien tra- » vaillé, sur lequel étoit monté Alexandre, tenant un sceptre » resplendissant. Autour de lui étoit une garde de Macédoniens » avec leurs armes, et une autre de Perses, nommés Mélo-

(1) Quinze pieds onze pouces de long sur dix pieds sept pouces et quatre lignes de large.

(2) Espèce d'animal fantastique, moitié cerf, moitié bouc. Vid. *Salmas.* in Solin., p. 162. *Wesseling.* ad *Diod.*, T. II, p. 278.

(3) Mesure de quatre doigts. *Polluc.* Onom., L. II, C. IV, § 157.

(4) Couronne qu'on décernoit aux dieux par des décrets publics (*Carol. Paschal.* de Coronis, L. IV, C. IX et X). C'étoit vraisemblablement une de celles que les théores de la Grèce avoient apportées à Alexandre, peu de temps avant sa mort.

phores;

» phores ; les premiers avoient le pas. Le second tableau re-
» présentoit des éléphans équipés en guerre, portant sur le
» devant leurs Indiens (1), et sur le derrière, des Macédo-
» niens avec leurs armures ordinaires. Le troisième offroit des
» troupes de cavalerie qui imitoient les évolutions d'un com-
» bat ; et le quatrième, des vaisseaux en ordre de bataille.
» A l'entrée de la voûte, il y avoit des lions d'or regardant
» les personnes qui entroient. Entre chaque couple de co-
» lonnes on avoit placé une acanthe d'or qui serpentoit insen-
» siblement jusqu'aux chapiteaux. Au-dessus de la voûte et
» du milieu du toit s'étendoit un tapis de Phénicie, exposé à
» l'air, surmonté d'une couronne en forme de feuille d'olivier.
» Cette couronne étoit très-grande, et quand elle étoit frappée
» des rayons du soleil, elle produisoit un éclat vif et tremblo-
» tant, en sorte que de loin, on croyoit en voir partir des éclairs.
» Le train sur lequel cet édifice étoit posé, avoit deux es-
» sieux et quatre roues persiques ; les moyeux et les rais
» étoient dorés, et la partie qui portoit à terre, étoit de fer.
» L'extrémité des essieux étoit d'or et représentoit une tête
» de lion, portant entre ses dents une sybêne (2) ; de plus,
» tout le char étoit suspendu avec un artifice si merveilleux,
» que tenant tout entier à un seul point comme à son centre
» d'équilibre, il n'y avoit point d'inégalité de terrain qui pût
» lui faire perdre le niveau. Il y avoit quatre timons, à cha-
» cun desquels étoient attachés quatre jougs l'un derrière l'au-
» tre, et à chaque joug étoient attelés quatre mulets. On avoit
» choisi les plus forts et les plus grands ; chacun d'eux avoit

(1) C'est le nom que les anciens donnoient aux conducteurs des éléphans. *Veget.* de re milit., L. III, C. XXIV, etc.

(2) Gros et long javelot, armé d'un fer aigu et très-fort. On faisoit usage de cette arme à la chasse. Vid. *Wessel.* not. ad *Diod.*, T. II, p. 279. Alexandre la portoit fréquemment. *Ephipp.* ap. *Athen.*, L. XII, p. 537.

» sur la tête une couronne dorée, à gauche et à droite de la » mâchoire une sonnette d'or, et au cou un collier chargé de » différentes pierres précieuses (1). »

La construction de ce monument funèbre est une nouvelle preuve des grandes connoissances que les anciens avoient de la mécanique, qu'ils ont poussée beaucoup plus loin que nous dans la pratique. Le plan du char d'Alexandre paroît avoir eu vingt-sept pieds de long, sur près de onze pieds de large; et l'espèce de petit temple qu'il portoit, avoit environ trente pieds de haut. En évitant le désert et passant par Damas, ce char a fait, pour se rendre à Alexandrie, plus de trois cent cinquante lieues. Des ouvriers l'accompagnoient pour réparer les accidens, et d'autres le précédoient pour aplanir les chemins. Que de difficultés n'offroit pas une pareille route? « Plus » elles paroissent insurmontables dans la spéculation, plus leur » exécution semble tenir du prodige, plus il faut admirer les » anciens, car on ne peut aller contre ce fait: le char parti » de Babylone est arrivé à Alexandrie. » D'ailleurs, pour ce qui concerne la construction de tout cet ouvrage, « Arrhidée » paroît avoir été servi par des artistes plus entendus et plus » conséquens dans leurs idées, que son frère dans la construc- » tion du bûcher d'Héphæstion. Il semble qu'on a eu plus d'at- » tention pour satisfaire le coup d'œil dans la composition de » ce char, et qu'on s'est moins écarté des proportions géné- » rales (2). » Cette dernière observation d'un écrivain célè-

(1) *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 26 et 27. Je me suis encore servi, dans ce morceau précieux de Diodore, de la traduction qu'une main habile avoit fournie au C. de Caylus et qui se trouve dans le XXXIe. vol. des Mém. de l'Acad. des Inscr., Hist., p. 86-87. J'ai cru cependant y devoir faire quelques changemens, en la conférant avec le texte. Celle de l'abbé Terrasson est pleine de contre-sens et de termes impropres.

(2) Acad. des Inscr., T. XXXI, p. 94 et 97. On y trouve plusieurs autres remarques pour expliquer ce monument et justifier le dessin que le C. de Caylus en a publié.

bre peut n'être pas fort exacte. Pour prononcer un jugement sûr, il auroit fallu avoir sous les yeux ces deux monumens, ou des copies fidelles, et non s'en faire une idée plus ou moins approximative ; d'après le simple récit d'un historien. Quoi qu'il en soit, rien ne fit plus d'honneur à Hiéronyme que l'invention du char funèbre d'Alexandre, qu'on mit au nombre des chefs-d'œuvres de la mécanique, tels que le bûcher de Denys l'ancien à Syracuse, exécuté par Timée ; l'Hélepole de Démétrius-Poliorcète, par Dioclide d'Abdère ; le fanal de Persée, par Polyclète, et même le grand navire d'Hiéron, construit sous la direction d'Archimède (1), le premier des mécaniciens de l'antiquité.

Les travaux relatifs au char d'Alexandre durèrent près de deux ans (2) ; et pendant ce temps-là, on plaçoit le corps de ce prince au milieu de ses généraux, lorsqu'ils délibéroient sur quelque affaire importante (3). Arrhidée se détermina enfin à partir et à conduire lui-même le corps de son frère au temple d'Ammon. Ce fut une marche triomphale, et Alexandre mort devint l'objet d'un concours universel. Ptolémée alla au-devant de son corps en Syrie ; et l'ayant reçu des mains d'Arrhidée, il s'en retourna en Egypte (4). Après la mort de Cratère, tué dans une bataille contre Eumène, partisan de Perdiccas, celui-ci résolut de porter la guerre en Egypte, pour en chasser Ptolémée et pour se rendre maître de la famille d'Alexandre ; ce qui mettoit à sa disposition le corps de ce conquérant. Tel est en substance le récit de Diodore (5), qui diffère en plusieurs points de celui qu'avoit adopté Arrien, si nous pouvons en juger par l'extrait qui nous en reste. Selon

(1) *Athen.*, L. v, p. 206.
(2) *Diod. Sic.*, L. xviii, § 28.
(3) *Justin.*, L. xiii, C. iv.
(4) *Diod. Sic.*, L. xvii, § 23.
(5) *Ibid.*, § 35 et 36.

lui, Arrhidée ayant à sa garde le corps d'Alexandre, s'avança, malgré l'avis de Perdiccas, vers Ptolémée qui conduisit ce corps de Babylone par Damas, en Egypte, après avoir surmonté tous les obstacles que Polémon, ami de Perdiccas, ne cessa de mettre à sa marche (1). Cratère étant mort, Perdiccas partit de Damas avec les rois, c'est-à-dire, Arrhidée et les enfans d'Alexandre, porta la guerre en Egypte et fut tué par les siens, sur les bords du Nil (2); ce qui est confirmé par d'autres écrivains (3). Arrien paroît donc avoir cru qu'Arrhidée céda volontairement le corps d'Alexandre à Ptolémée, et que ce général n'avoit pas auprès de lui la famille royale, qu'il combla de présens et d'honneurs après la défection de l'armée de Perdiccas (4). Strabon embrasse encore un autre sentiment; il dit que Ptolémée enleva le corps d'Alexandre à Perdiccas lui-même qui l'apportoit de Babylone, et qui avoit pris la route d'Alexandrie, dans le dessein de s'emparer de l'Egypte. Il y fut tué, ajoute cet écrivain, par ses soldats, à coups de sarisses, dans une île déserte, où Ptolémée l'avoit enfermé. Les rois, Arrhidée, les enfans d'Alexandre et sa femme Roxane s'en retournèrent en Macédoine (5). Strabon confond deux faits très-distincts et arrivés à des époques différentes, l'enlèvement du corps d'Alexandre et l'invasion d'une partie de l'Egypte par Perdiccas, qui pénétra jusque près de Memphis. Elien prétend que cet enlèvement fut secret, et que les Macédoniens le virent avec assez d'indifférence; mais que Perdiccas, moins animé par l'attachement qu'il avoit pour la mémoire d'Alexandre, qu'enchauffé par la prédiction d'Aristan-

(1) *Arrian.* de Reb. post Alex. ap. Phot., Cod. XCII, p. 219. Rien de plus obscur que ce passage : j'ai été réduit à en deviner le sens.

(2) *Arrian.* ap. *Phot.* l. s. l.

(3) *Corn. Nep.* vit. Eumen., C. V. *Plut.* vit. Eumen., T. III, p. 347.

(4) *Arrian.* ap. *Phot.*, Cod. XCII, p. 219.

(5) *Strab.*, L. XVII, p. 546.

dre, se mit aussitôt à la poursuite de Ptolémée. « Lorsqu'il » eut atteint ce général, ils se livrèrent un combat sanglant, » semblable en quelque façon à celui que Troie vit jadis sous » ses murs, pour le simulacre d'Enée; simulacre chanté par » Homère, qui dit qu'Apollon l'avoit envoyé à la place d'E- » née, au milieu des héros. Ptolémée, après avoir repoussé » Perdiccas, fit faire un simulacre qui représentoit Alexan- » dre, le revêtit des habits royaux, et l'entoura des ornemens » funèbres les plus précieux; puis le plaça sur un chariot » persique, dans un magnifique cercueil enrichi d'or, d'ar- » gent et d'ivoire. En même temps il envoya le véritable » corps, sans pompe et sans éclat, par des routes secrètes et » peu fréquentées. Lorsque Perdiccas se fut rendu maître de » la représentation d'Alexandre et du chariot qui la portoit, » il crut avoir en son pouvoir le prix du combat. Dès lors il » cessa toute poursuite, et ne s'aperçut qu'il avoit été trompé, » que quand il ne fut plus possible d'atteindre Ptolémée (1). » Ce récit d'Elien est une fable qui n'a d'autre origine que l'habileté de Ptolémée à profiter de la foiblesse d'Arrhidée et vraisemblablement de l'infériorité de son escorte, pour s'emparer, en Syrie, du corps d'Alexandre. Il obtint alors par la négociation, ce qu'il auroit obtenu par la force. D'ailleurs, il avoit des droits sur un pareil dépôt; puisque, pendant la vie du roi, c'étoit lui qui avoit veillé plus particulièrement que tout autre, à la conservation de sa vie (2). Pausanias assure que ce général ayant rencontré des Macédoniens qui portoient le corps

(1) *Ælian.*, L. XII, C. LXIV, traduction de M. Dacier, ancien secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

(2) Non-seulement en qualité de garde du corps, mais encore par sa fonction d'*éléatre* ou *progeuste*, qui l'obligeoit à goûter de tous les mets qu'Alexandre devoit manger : suivant Charès : Πτολεμαῖον φησὶ τὸν Σωτῆρα ἐδέατρον ἀποδειχθῆναι Ἀλεξάνδρου, ap. *Athen.*, L. IV, p. 171. Peut-être est-ce la vraie origine

d'Alexandre à Æges, en Macédoine, leur persuada de le lui remettre, et que, conformément au décret des Macédoniens, il l'ensevelît à Memphis (1). On aperçoit sans peine les deux erreurs que renferment ces mots; elles en font commettre bientôt après une troisième au même écrivain, lorsqu'il avance que ce fut Ptolémée Philadelphe qui transporta de Memphis le cercueil d'Alexandre (2). Quinte-Curce remarque très-bien que peu d'années après la mort de ce prince, Ptolémée Soter, qui s'étoit rendu maître de l'Egypte, porta son corps de Memphis à Alexandrie (3). Strabon fixe cette translation au départ d'Arrhidée pour la Macédoine, immédiatement après la mort de Perdiccas. On mit ce corps dans un endroit de la dernière ville, appelé *Séma* (4), c'est-à-dire, le sépulcre, où il fut enfermé dans un cercueil d'or. Par la suite, Ptolémée Coccus ou Parisactus qui venoit de Syrie, l'enleva; mais il ne tira aucun profit de son vol, ayant été obligé de l'abandonner sur-le-champ (5).

Un nouveau cercueil remplaça l'ancien, mais il ne fut plus que de verre (6). Jules-César le vit en cet état, et néanmoins aucun des monumens dont Alexandrie étoit remplie, ne l'in-

de son surnom de *Soter*.

(1) *Pausan*. Attic., C. VI. Æges, c'est-à-dire, la ville des chèvres, fondée par Caranus, en mémoire de l'événement dont j'ai parlé, p. 355, not. (*Solin.*, C. XV), étoit le lieu de la sépulture des anciens rois de Macédoine (*Plin.*, L. IV, C. XVIII). Cassandre y fit ensevelir Philippe-Arrhidée et le reste de la famille d'Alexandre (*Diylli* hist. IX ap. *Athen.*, L. IV, p. 155, et *Diod. Sic.*, L. XIX, § 52). Les Gaulois, par l'attrait invincible qu'ils eurent de tout temps pour le pillage, violèrent cette sépulture et jetèrent au vent les cendres des rois. *Plut.* vit Pyrrh., T. II, p. 470.

(2) *Ibid.*, C. VII.

(3) *Quint. Curt.*, L. X, C. X.

(4) Je lis Σῆμα, conformément aux manuscrits, au lieu de Σῶμα qui est dans les éditions de Strabon, L. XVII, p. 546.

(5) *Strab.*, L. XVII, p. 546. *Eustath.* ad Dionys. Perieg., v. 251.

(6) *Strab.*, L. XVII, p. 546. Le faux Callisthène dit que le corps d'Alexandre fut mis dans une caisse de plomb et apporté à Memphis, où l'archiprophète engagea Ptolémée à le déposer à Rhacotis, ἐν τῷ ἱερῷ καλουμένῳ σῶμα Ἀλεξάνδρου. Cette caisse étoit d'or, selon Abulféda, qui la fait remettre à la mère d'Alexandre.

téressa davantage. Il descendit avec empressement dans le tombeau du héros macédonien (1). Cette vue put lui arracher quelques soupirs ; mais il n'avoit plus à gémir comme autrefois, en apercevant la statue de ce prince (2), car il étoit déjà son rival de gloire. Auguste voulut aussi contempler les restes d'Alexandre ; il fit tirer son corps du cercueil, lui mit une couronne d'or et le couvrit de fleurs (3). Dion-Cassius rapporte qu'il lui arracha un morceau du nez, anecdote qu'il ne donne que comme un bruit (4), et on doit le croire peu fondé. Cet historien nous apprend encore que l'empereur Sévère, ayant fait enlever de toutes parts, du sanctuaire même des temples, beaucoup de livres mystérieux, ordonna de les renfermer dans le tombeau d'Alexandre, et défendit qu'on le montrât davantage, de crainte qu'on n'y lût ces livres (5). Depuis cette époque, on ignore ce qu'est devenu ce tombeau ;

(1) ..... *et nulla captus dulcedine rerum,*
Non auro, cultuque deûm, non mœnibus urbis,
Effossum tumulis cupide descendit in antrum.
Illic Pellæi proles vesana Philippi
Felix prædo jacet, etc. Lucan., L. x, v. 19-23. Ce fait me paroît indubitable, quoiqu'il ne soit rapporté que par Lucain. Mais au lieu de prendre ensuite lui-même la parole pour déclamer contre Alexandre, ce poëte auroit dû faire parler César, conformément à sa façon de penser et au désir qu'il lui prête. A cette tirade de trente vers, qui ne manque pourtant ni d'énergie, ni de vérité, on reconnoît tout le mauvais goût et le peu de jugement de l'auteur de la Pharsale.

(2) *Animadversa apud Herculis templum magni Alexandri imagine, ingemuit : et quasi pertæsus ignaviam suam, quod nihil dum a se memorabile actum esset in ætate* (annorum XXXIII), *qua jam Alexander orbem terrarum subegisset.* Suet. vit. Cæsar., C. VII. *Dio Cass.*, L. XXXVII, § 52. Selon Plutarque, César pleura en lisant la vie d'Alexandre (vit. Cæsar., T. IV, p. 112) ; quoique la cause fût la même, les actions peuvent être différentes. De quelque espèce que soient les larmes des ambitieux, elles sont d'un moins sinistre présage que leur morne silence ; aussi César a-t-il été le plus humain et le plus généreux de tous.

(3) *Sueton.* vit. Aug., C. XVIII.

(4) *Dio Cass.*, L. LI, § 16. Si le fait étoit vrai, il confirmeroit que le corps d'Alexandre ne fut jamais en *momie*, terme que nous avons emprunté des Arabes.

(5) *Dio Cass.*, L. LXXV, § 15, et *Suid.* in v. Σιδῆρος, vid. *Kuster*, not., T. III, p. 294. Ces livres étoient vraisemblablement des rouleaux de papyrus, chargés d'hiéroglyphiques, tels qu'on en a trouvé avec quelques momies.

peut-être fut-il démoli, et le corps qu'il renfermoit, mis en pièces et pulvérisé dans une de ces émeutes auxquelles le peuple d'Alexandrie se portoit si fréquemment et avec tant de fureur. D'ailleurs, les chrétiens n'auront pas laissé subsister un pareil monument, situé au centre du quartier du Bruchium (1), où ils venoient de changer en église le temple de Bacchus, et lorsque le Serapéon et les autres édifices de ce genre eurent été démolis (2). Aussi S. Jean Chrysostôme qui vivoit alors, parle du tombeau d'Alexandre, comme ignoré de tout le monde, c'est-à-dire, comme n'existant plus (3) à la fin du quatrième siècle (4).

Cependant le paganisme n'étoit pas éteint, et le héros de Macédoine jouissoit encore des honneurs de l'apothéose. Après sa mort, on lui avoit consacré des jeux publics, des bois sacrés et des temples (5). Les peuples de l'Orient et de l'Occident l'avoient regardé comme un dieu (6) et il eut des autels à Rome, dans le palais même des empereurs (7). Il n'y eut pas jusqu'aux femmes qui ne lui décernassent une espèce de culte, en portant à la tête et aux pieds son effigie, comme un phylactère.

(1) *Achil. Tatius*, de Clitoph. et Leucipp. Amor., L. v, C. I. Ce quartier avoit même été détruit un siècle auparavant, selon Eusèbe, Chronic., p. 176.

(2) *Sozom.* Hist. Eccles., L. VII, C. XV. L'édit pour la démolition des temples, *ὡς αἰτίους πάντως τῷ δήμῳ*, est de l'an 391.

(3) *Ποῦ γάρ, εἰπέ μοι, τὸ σῆμα Ἀλεξάνδρου; δεῖξόν μοι, καὶ εἰπέ, τὴν ἡμέραν καθ' ἣν ἐτελεύτησε· τῶν δὲ δούλων τοῦ Χριστοῦ καὶ τὰ σήματα λαμπρὰ τὴν βασιλικωτάτην καταλαβόντα πόλιν, καὶ ἡμέραι καταφανεῖς, ἑορτὴν τῇ οἰκουμένῃ ποιοῦσαι.* S. Joan. Chrysost. in Epist. II ad Corinth., Homel. XXVI, C. XII, T. X, ed. ultim., p. 625.

(4) Léon l'Africain dit que de son temps, le XVI[e]. siècle, on voyoit encore à Alexandrie, une petite masure que les Mahométans prenoient pour le tombeau d'Alexandre; ils y alloient en pélerinage et y déposoient leurs offrandes. Ap. *Ramus.*, p. 89 et vers. lat. ed. Elzev., p. 677.

(5) Voyez *Belley*, Dissert. sur l'Ere de Césarée du Liban, Acad. des Inscr., T. XXXII, p. 690, etc., et *Pellerin*, Mélang. de Médailles, T. I, p. 120, etc.

(6) Aux Indes même Andracotte, ou Sandracotte, lui fit rendre les honneurs divins. *Plut.* de Laude suâ, C. X.

(7) *Lamprid.* vit. Alex. Sever. Hist. Aug., ed. var., T. I, p. 936.

tère (1). Certes, si l'idolâtrie est homicide, suivant la pensée de Tertullien (2), c'est surtout lorsqu'honorant de cette manière un conquérant, elle fait naître le désir toujours funeste de lui ressembler. Lucien met dans la bouche d'Alexandre ces paroles: « Ptolémée, mon garde, m'a promis qu'au premier moment » de repos il me transporteroit en Egypte pour y être enseveli et mis au rang des Dieux du pays (3). » Les honneurs de cette apothéose n'ont pu être décernés aussitôt que Lucien le pensoit. Diodore dit que Ptolémée ayant reçu des mains d'Arrhidée le corps d'Alexandre, fit élever un temple digne de ce prince, par sa grandeur et par sa magnificence, et dans lequel il l'ensevelit, après lui avoir fait les sacrifices usités pour les héros, et avoir célébré, avec beaucoup de pompe, des jeux en son honneur (4). Ce n'a donc été que dans la suite, que Ptolémée ayant fait un mélange d'Egyptianisme et d'Hellénisme, aura forcé les prêtres égyptiens d'adopter le culte d'Alexandre. Un d'eux exerçoit son sacerdoce, réuni avec celui des Ptolémées (5), qui tous, malgré leurs vices, avoient

(1) Τί ἄν τις εἴποι περὶ τῶν ἐπῳδαῖς καὶ περιάπτοις κεχρημένων, καὶ νομίσματα χαλκᾶ Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνος ταῖς κεφαλαῖς, καὶ τοῖς ποσὶ περιδεσμούντων. S. Joan. Chrysost. ad Illumin. Cateches. II, T. II, p. 243. La famille des Macriens, à Rome, avoit encore enchéri sur le peuple d'Antioche et de Constantinople; voici ce qu'en dit Trebellius Pollion: *Alexandrum magnum viri in annulis et argento, mulieres in reticulis et dextrocheriis, et in annulis, et in omni ornamentorum genere, exsculptum semper habuerunt : eo usque ut tunicæ et limbi et penulæ matronales in familia ejus hodieque sint quæ Alexandri effigiem variantibus deliciis monstrent.* L'auteur parle d'un Cornelius Macrus qui se servoit d'une patère, *quæ in medio vultum Alexandri haberet, et in circuitu omnem historiam contineret signis brevibus et minutulis.* Vit. trig. Tyran. Hist. Aug., T. II, p. 296, 297.

(2) *Idolatres, idem homicida est, etc...* Tertull. de Idolatr., C. I.

(3) *Lucian.*, Dialog. Mort. XIII, S. 3, T. I, p. 392. Pour sentir toute la plaisanterie de cet auteur, il faut remarquer qu'au lieu de qualifier Ptolémée de σωματοφύλαξ, il l'eppelle seulement ὑπασπιστήν, mot dont les Grecs se servoient alors pour rendre celui de licteur, etc.

(4) *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 28.

(5) Εφ ιερεως Αετου του δε του Αλεξανδρου και θεων σωτηρων και θεων αδελφων, etc. Inscr. de Rosette, lign. 4. Théocrite fait d'Alexandre et de Ptolémée Lagide deux

été mis au rang des dieux. Le trône de ces rois pervers et dégénérés ayant été renversé, ils n'eurent plus d'adorateurs, tandis qu'Alexandre en conserva dans la Libye. C'étoit à Augila où existoient deux temples anciens; l'un étoit dédié à ce prince, et l'autre à Jupiter-Ammon. Il y avoit un grand nombre d'*hiérodules* ou personnes attachées à ces temples; et on ne cessa d'y faire des sacrifices, jusqu'au règne de Justinien. Lorsque les habitans de cette contrée eurent embrassé le christianisme, ces temples changèrent de destination et le culte d'Alexandre (1) fut aboli vers le milieu du VIe. siècle: mais l'idolâtrie dont il étoit l'objet, s'est perpétuée dans le cœur impie de l'ambitieux qui, plein d'espérances, dit en lui-même, avec l'orgueil de Satan: « L'Eternel est le Dieu du » bien, soyons le Dieu du mal; l'empire sera ainsi partagé » entre nous: j'aurai, comme lui, mes autels dans le monde; » l'homme sera ma victime (2). »

dieux *parèdres*, ou assesseurs de Jupiter. Idyll. XVII, v. 15-18.

(1) *Procop.* de Ædific., L. V, C. II.

(2) *Milton's*, Paradise Lost, L. IV, v. 109-112. Je me sers de la traduction de Dupré de S. Maur (T. I, p. 178). Cette traduction, plus élégante que fidelle, ne rend pas ici toute la force de l'original, où Satan dit: *Evil, be thou my good ... will reigner*, Mal soit mon bien .... je veux régner. Quelles terribles paroles!

QUATRIÈME SECTION.

Du témoignage de l'Écriture et des Écrivains Juifs sur Alexandre.

Aucune Société ne peut exister sans religion ; et aucune religion, sans la croyance d'une Providence universelle et spéciale. Ces deux propositions sont étroitement liées, et leur évidence a frappé les législateurs anciens de toutes les nations (1). C'est sur cette base qu'ils ont établi l'édifice social ; et par là seulement ils ont pu donner de la force à leurs institutions civiles. Platon paroît avoir été bien convaincu de ces importantes vérités ; lorsqu'après avoir exposé ses idées sur les lois les plus propres à faire le bonheur d'un peuple, il développe fort au long les preuves d'une Providence non-seulement universelle, mais encore spéciale, sur laquelle il n'importe pas moins d'insister. « Il est facile, » dit-il, de montrer que les Dieux veillent avec un soin égal » sur les petites comme sur les grandes choses : l'excellence » de leur nature fait qu'ils ont en partage toute sorte de per» fections, et un de leurs principaux attributs est d'étendre » leur providence sur l'universalité des choses (2). » Platon

(1) *Warburton*, the Divin. Legat. of Moses, T. I, § II, p. 71, etc.

(2) *Platon*, de Legib., L. X, T. IX, p. 98, 99. Théodoret, après avoir rapporté comme très-orthodoxe ce que Platon dit de la Providence, ajoute avec raison que non-seulement Plotin a emprunté de lui ses principaux argumens sur ce sujet (Ennead., L. VI, p. 254, etc.), mais encore qu'il a profité beaucoup de l'Écriture sainte. De Providen., L. VI, p. 273.

ensuite n'oublie rien pour fortifier ses preuves, qui sont sentimentales et rationelles; et c'est sans contredit un des meilleurs endroits de ses ouvrages. Aristote qui croyoit fermement à la nécessité d'une religion, sans être pénétré des mêmes sentimens religieux, semble pourtant avoir eu quelque doute sur la Providence (1). D'ailleurs son opinion à cet égard est un problème qu'on n'a pu encore résoudre d'une manière satisfaisante. Cicéron, malgré son incertitude, se détermine pour la doctrine de Platon, dont il emploie les principaux argumens (2). Les Stoïciens auroient été fort orthodoxes, sans leurs idées sur le Destin (3). Quoique Plutarque les ait combattus, il n'est pas moins l'ennemi des Épicuriens qui, en niant la Providence, renversoient l'ouvrage des plus sages législateurs, et plongeoient la Société dans l'abyme de l'Athéisme.

Dès le temps de Socrate, l'idée de cette Providence (4) s'étoit fort affoiblie dans l'esprit des Grecs (5); et Platon se plaignoit déjà des progrès de l'incrédulité (6), que les poëtes

(1) Εἰ γάρ τις ἐπιμέλεια τῶν ἀνθρωπίνων ὑπὸ Θεῶν γίνεται, ὥσπερ δοκεῖ... De Mor. ad Nicom., L. x, C. ix. Vainement l'auteur de la paraphrase, faussement attribuée à Andronique de Rhodes, et qui est d'Héliodore de Pruse (ut Ms. ol. Reg., N°. 1879), cherche à donner un bon sens à ces paroles, celles au moins d'un homme qui doute. Aristote dit encore : Ὅ, τε Θεὸς δοκεῖ τὸ αἴτιον πᾶσιν εἶναι ϗ ἀρχή τις. Metaphys., L. i, C. ii. *Neque satis definitus est, neque librum tam suspectum in partes voco*, remarque M. Valer, Theolog. Aristot. Vindic., p. 50, 51. Au reste, ce sujet pourroit être l'objet d'une grande discussion; mais elle seroit ici déplacée.

(2) *Ciceron.* de Nat. Deor., L. ii, C. xxix, xxx, etc.

(3) Théodoret discute bien les opinions des Stoïciens sur la Providence et le Destin (de Provid., Serm. vi, T. iv, p. 562, etc.). Par leur manière de raisonner, ces philosophes se voyoient entraînés à combattre la toute-puissance de Dieu, en voulant défendre sa providence; comme on le voit par ce passage de Sénèque : *Quia non poteram vos istis* (malis) *subducere, animos vestros adversus omnia armavi.* de Provid., C. vi.

(4) Plutarque distingue trois Providences : ἡ μὲν ἀνωτάτω ϗ πρώτη, τοῦ πρώτου Θεοῦ νοήσις, etc., de Fato, C. ix. Cette pensée est due au Christianisme.

(5) *Xenoph.* Memor. Socr., L. i, C. i, § 19.

(6) Νῦν δὲ δὴ ὅτι μόνον τι φαμὲν ἀνθρώπων οἱ τοπαράπαν οὐκ ἡγοῦνται Θεοὺς, οἱ δὲ οὐ φροντίζειν ἡμῶν διανοοῦνται. De Legib., L. xii, T. ix, p. 191.

Critias, Aristophane et Euripide même propagèrent par le charme de leurs vers (1). Ces progrès devinrent encore plus sensibles après les conquêtes d'Alexandre. Le sentiment religieux s'affoiblit alors beaucoup, et parut presque s'éteindre dans les longues guerres dont l'Europe et l'Asie furent le théâtre. Il se forma une nation de soldats, qui n'eut d'autre patrie que les camps, et d'autres principes que le meurtre et le brigandage. L'impiété triompha et l'immoralité régna de toutes parts. Non-seulement les autels furent renversés, et les temples démolis, actions de furieux, suivant Polybe (2); mais encore Dicéarque, général étolien, poussa l'impudence jusqu'à diviniser l'impiété et l'injustice, et à leur faire publiquement des sacrifices (3).

Les anciens Romains s'applaudissoient de surpasser les autres peuples en piété, et d'être assez sages pour reconnoître que tout dans l'univers étoit gouverné par la Divinité (4). Un philosophe anglais avoue que la croyance d'une Providence particulière fut une des causes principales de la prospérité de ces mêmes Romains (5). En effet, tant que le sentiment religieux les anima, ils eurent des vertus dont l'empire de l'univers fut la récompense. Mais les efforts qu'ils firent pour se saisir de ce fantôme de gloire auquel ils devoient tant de grands hommes, les avoient déjà corrompus, et dans la suite une con-

(1) Qu'on se rappelle la manière dont Euripide s'exprime (Troas, v. 886, Helen., v. 151, etc., Ion., v. 443, Hercul. fur., v. 1314, etc., v. 1346, Hecub., v. 784). Il ne pouvoit sans doute faire parler Sisyphe qu'en impie; mais falloit-il pour cela mettre dans sa bouche une belle tirade de 40 vers, où se trouve toute l'affreuse doctrine des athées? Quel danger pour le peuple, qui retient facilement tout ce qui est mal pour le pratiquer dans l'occasion!

(2) *Polyb.*, L. v, C. xi, T. i, p. 574.

(3) *Polyb.* Excerpt., L. xvii, C. xxxv, T. ii, p. 506.

(4) ... *Sed pietate ac religione, atque hac unâ sapientiâ, quod Deorum immortalium numine omnia regi, gubernarique perspeximus, omnes gentes, nationesque superavimus.* Cicer., Orat. de Harasp. Resp., C. ix.

(5) *Bolingbroke's* Works, T. iv, p. 421.

tinuité de succès éclatans et jusqu'alors inouis, une immense étendue de conquêtes, et surtout l'atrocité des guerres civiles, achevèrent leur dépravation. L'épicurisme eut bientôt à Rome de nombreux sectateurs, qui contribuèrent beaucoup à gâter l'esprit et le cœur de ses habitans (1). La Providence devint un problème; le poëte Ennius se déclara contre elle (2); Lucrèce la combattit; Pline le naturaliste osa en regarder la croyance comme une opinion ridicule (3); enfin, Tacite lui-même, le profond et judicieux Tacite, non content de douter de la Providence, semble pencher vers le sentiment de plusieurs philosophes, qui pensoient que les Dieux ne prenoient aucun soin ni de notre naissance, ni de notre mort, ni des hommes en général (4). La main divine ne s'étoit-elle donc pas assez montrée dans la fin de Tibère, de Caligula, de Néron, etc.; ou, pour parler le langage d'un païen (5), les Dieux ne se trouvoient-ils pas suffisamment absous par de pareilles catastrophes? Certes, dans ce siècle, comme dans les autres, tout fut plein de la Providence, suivant l'expression de Marc-Aurèle (6). Mais Tacite n'auroit-il pas dû suivre l'exemple de Tite-Live, qui étoit persuadé de la justice des Dieux et de leur providence (7)? La plupart des anciens historiens de la Grèce avoient eu cette doctrine salutaire; et, selon Théopompe, quoique Dieu ne soit pas l'auteur du mal, il ne nous arrive

(1) *Montesquieu*, Grand. et Décad. des Romains, C. x.

(2) *Cicer.* de Divin., L. II, C. L, de Nat. Deor., L. III, C. XXXII.

(3) *Plin.*, Hist. Nat., L. II, C. VII.

(4) *Tacit.*, Annal., L. VI, C. XXII.

(5) *Claudian.* in Rufin., L. I, v. 21.

(6) Τὰ τῶν θεῶν προνοίας μεστὰ... L. II, C. III. Voyez sur la Providence spéciale, L. VIII, C. XXIII.

(7) *Tit. Liv.*, L. IX, C. I, L. XXVII, C. XVII, etc. Ce qu'il dit du crime et de la punition d'Appius, ravisseur de Virginie, mérite surtout d'être remarqué: *Et, dum pro se quisque, Deos tandem esse, et non negligere humana fremunt, et superbiæ crudelitatique, etsi seras, non leves tamen venire pœnas*, etc. L. III, C. LVI.

cependant aucune adversité sans sa permission (1). Voilà la véritable moralité de l'histoire, qui doit ramener sans cesse à l'idée d'une Providence spéciale; et il n'appartient qu'aux hommes enflés d'orgueil, « de mesurer les conseils de Dieu à » leurs pensées, en ne le faisant auteur que d'un certain ordre » général, d'où le reste se développe comme il peut! comme » s'il avoit, à notre manière, des vues générales et confuses, » et comme si la Souveraine Intelligence ne pouvoit compren- » dre dans ses desseins les choses particulières qui seules sub- » sistent particulièrement (2). » Soyons donc convaincus « que » ce long enchaînement des causes particulières qui font et » défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine » Providence. Dieu tient, du plus haut des cieux, les rênes » de tous les royaumes; il a tous les cœurs en sa main : tantôt » il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par » là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conqué- » rans! Il fait marcher l'épouvante devant eux, et il ins- » pire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut- » il faire des législateurs! Il leur envoie son esprit de sagesse » et de prévoyance; il leur fait prévenir les maux qui me- » nacent les Etats, et poser les fondemens de la tranquillité » publique. Il connoît la sagesse humaine toujours courte par » quelque endroit; il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il » l'abandonne à ses ignorances : il l'aveugle, il la précipite, » il la confond par elle-même : elle s'enveloppe, elle s'embar- » rasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont » un piége. Dieu exerce par ce moyen ses redoutables juge- » mens, selon les règles de sa justice toujours infaillible. C'est

(1) Μήτε αἴτιον κακῶν τὸ θεῖον ὑπολάμβανε, μήτε χωρὶς αὐτοῦ δυστυχεῖν ἡμᾶς νόμιζε. *Theopomp.*, Fragm. ap. Stob., Serm. CCLXXXV, p. 911.

(2) *Bossuet*, Orais. fun. de Marie-Thérèse d'Autriche.

» lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, » et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si » loin (1), etc. » La religion chrétienne a pu seule inspirer à Bossuet de pareilles idées, qu'il faut toujours rappeler quand on parle de la Providence. Sans ces idées salutaires, la chaîne des événemens ne s'attacheroit plus à rien, et flotteroit au gré de notre imagination; le désespoir finiroit par s'emparer de nos ames, et le fatalisme, la foi des tyrans et des usurpateurs, deviendroit une doctrine universelle qui renverseroit tôt ou tard la Société, après l'avoir plongée dans un abyme de calamités. Combien donc n'importe-t-il pas au genre humain d'être persuadé que l'univers est régi par une Providence éternelle, et que les actions humaines, quelque extravagantes qu'elles nous paroissent, sont conduites par une sagesse infinie fort au-dessus de notre foible raison (2).

Jamais cette Providence ne se manifesta d'une manière plus éclatante que dans le soin tout particulier qu'elle prit des enfans d'Israël. Au milieu d'eux, et avant de mourir, Moïse leur rappela cette protection spéciale. Il en prend à témoins le ciel et la terre; il fait adresser dans son magnifique cantique, par Dieu lui-même, à ce peuple chéri, ces paroles: « Ressouviens-toi des jours anciens, pense aux générations

(1) *Bossuet*, Disc. sur l'Hist. univ., p. 557, 558.

(2) La courte scène de la vie se rapporte à un plan infiniment vaste; mais ce que nous pouvons en connoître est évidemment lié avec des choses présentes, passées et futures, qui sont hors de notre portée. D'ailleurs, le gouvernement du monde consiste en ce que l'homme est destiné à vivre dans un état futur; que dans cette autre économie chacun sera récompensé ou puni, suivant sa conduite vertueuse ou vicieuse ici bas; que la vie présente est une épreuve et une discipline pour la vie à venir, etc. Voyez l'excellent ouvrage sur *l'Analogie de la Religion naturelle et révélée*, par M. Joseph Butler. Cet écrivain profond et judicieux distingue le gouvernement *naturel* de Dieu qui vient de la notion d'une Intelligence créatrice et conservatrice, d'avec son gouvernement *moral*, qui ne sera amené à sa perfection, que dans un état futur, où chacun recevra selon ses œuvres.

» qui

» qui se sont écoulées, interroge tes pères, et ils t'apprendront que lorsque le Très-haut partagea les nations, sépara les enfans d'Adam, et posa des limites, suivant leur nombre, Israël fut sa portion et lui échut en héritage. Il le trouva dans un désert brûlant et sans eau, l'investit de toutes parts et en prit soin comme de la prunelle de l'œil. Il l'éleva, semblable à l'aigle, qui, après avoir couvé ses petits, les excite à voler, plane sur eux et les met dessus son dos, en étendant ses ailes. Le Seigneur seul conduisit Israël, et il n'y avoit pas d'autre dieu avec lui (1). » Ainsi Moïse confirme par les merveilles opérées en faveur des Hébreux, la tradition dont ils étoient les dépositaires. Afin qu'elle fût toujours présente à leurs yeux, et qu'elle ne s'altérât point, il l'avoit déjà lui-même consignée dans la Genèse, le plus beau comme le plus ancien des livres historiques. Quelle narration simple et dramatique ! quelle peinture naïve et touchante des mœurs patriarchales ! quelles idées sublimes de la puissance divine ! Enfin, quel art admirable de renfermer dans l'histoire d'une seule famille, l'origine de tous les peuples, et d'y répandre un si grand intérêt ! Mais un pareil ouvrage n'a pu se faire sans inspiration ; et il n'est pas permis d'en douter, puisqu'on y trouve des faits antérieurs à l'existence de l'homme. Certes, le récit de la création de l'univers n'a pu être dicté que par Dieu, à Moïse qui « nous donne les vraies idées de sa puissance, et nous fait voir que s'il a astreint la nature à certaines lois, il ne s'y astreint lui-même qu'autant qu'il lui plaît; se réservant le pouvoir suprême de détacher les effets des causes qu'il leur a données dans l'ordre commun, et de produire ces ouvrages extraordinaires que nous appelons miracles, selon qu'il plaira à sa sagesse éternelle de

(1) Deuteron., ℣ 7-12. Suivant l'Hébreu.

» les dispenser (1). » Et, « quel témoignage n'est-ce pas de » la vérité de *notre Croyance* de voir que dans les temps où » les historiens profanes n'ont à nous conter que des fables, » ou tout au plus des faits confus et à demi-oubliés, l'Ecri- » ture, c'est-à-dire, sans contestation, le plus ancien livre » qui soit au monde, nous ramène par tant d'événemens pré- » cis, et par la suite même des choses, à leur véritable prin- » cipe, c'est-à-dire, Dieu qui a tout fait; et nous marque si » distinctement la création de l'univers, celle de l'homme en » particulier, le bonheur de son premier état, les causes de » ses misères et de ses foiblesses, la corruption du monde et » le déluge, l'origine des arts et celle des nations, la distribu- » tion des terres, enfin la propagation du genre humain, et d'au- » tres faits de même importance dont les histoires humaines ne » parlent qu'en confusion, et nous obligent à chercher ailleurs » les sources certaines (2). » Elles ne sont que dans les livres de Moïse, qui nous apprend « à considérer l'univers et le » genre humain toujours sous la main du Créateur, tiré du » néant par sa parole, conservé par sa bonté, gouverné par » sa sagesse, puni par sa justice, délivré par sa miséricorde » et toujours assujetti à sa puissance (3). » D'ailleurs, ne re- garderoit-on « Moïse que comme un simple historien, dit le » savant Fréret, en faisant abstraction du respect que la re- » ligion inspire pour lui, ses livres sont très-certainement ce » que nous avons de plus authentique et de plus suivi pour » l'ancienne histoire. Ils doivent être la règle par laquelle nous » jugerons de la vérité ou de la fausseté des traditions histori- » ques de toutes les nations (4). » En effet, sans ces livres,

(1) *Bossuet*, Élévations à Dieu sur les Mystères, T. 1, p. 134, 135.

(2) *Bossuet*, Discours sur l'Hist. univ., p. 157-158.

(3) *Ibid.*, p. 175.

(4) « Et lorsque ces traditions, continue

remplis de beautés (1), l'histoire ancienne n'est plus qu'une énigme ; et on ne peut soulever le voile obscur qui couvre l'origine des premiers peuples.

Le but de l'Ecriture, dit S. Jean Chrysostôme, est non de raconter tous les faits, mais de nous instruire avec vérité. En conséquence, les auteurs des livres qui la composent, n'écoutant aucune passion, n'ont ni par envie tû aucune bonne action, ni par affection cherché à en diminuer le mérite (2). Ils ont été plus loin encore ; ne consultant pas même la gloire ou l'intérêt de leur nation, ils se sont fait un devoir de rapporter toutes ses prévarications et les crimes de ses plus grands princes, tels que ceux de David, de Salomon, etc., sans en dissimuler la moindre circonstance. Voilà ce qui les élève fort au-dessus des historiens grecs et latins, continuellement tourmentés par leur propre vanité et possédés de l'orgueil na-

» Fréret, s'accorderont avec ces livres, » je ne vois pas qu'on puisse raisonnablement s'en écarter. Ce principe, que je » crois indubitable, renverse totalement » les prétendues découvertes du chevalier » Newton et le nouveau système chronologique, par lequel il met l'arrivée des » colonies orientales dans la Grèce, et la » formation des différens peuples qui l'habitoient, au temps de David, c'est-à-» dire, près de 500 ans après Moïse. » Observ. génér. sur l'origine des premiers habitans de la Grèce, Art. VI. Cet ouvrage, lu à l'Acad. des Inscr. en 1746 et 1747, est encore manuscrit; mais il paroîtra dans quelque temps. D'ailleurs, Fréret pensoit que rien ne remontoit, dans les écrivains grecs et latins, jusqu'au temps vers lequel la chronologie du texte samaritain et celle de la version des Septante placent le repeuplement de la terre par la famille de Noé; c'est une conséquence de ses mémoires sur l'histoire des Assyriens, sur la chronologie des Chaldéens, des Egyptiens, et sur l'origine des peuples de la Grèce. Le résultat du système de Newton est encore plus favorable à l'Écriture ; mais indépendamment de ce système, qu'on ne peut admettre, ce grand homme reconnoît la certitude de l'origine de la religion prescrite par Moïse, et avoue que les hommes ne sauroient être plus anciens que ne le dit la Bible. Chron. Corrig., C. I.

(1) Suivant Fleury, pour les faire connoître toutes, il faudroit rapporter presque tous les versets. Disc. sur l'Écriture Sainte, dans le rec. de ses disc., p. 359.

(2) *Εἷς γάρ ἐστι σκοπὸς καὶ εἷς ὅρος τῆς θείας γραφῆς, τὸ μηδὲν παραλιπεῖν τῶν γεγονότων, ἀλλὰ μετὰ ἀληθείας ἡμᾶς διδάσκειν*, etc... S. Chrys. in Genes., Hom. XXIX, ed. penultim., p. 410.

tional. Les auteurs sacrés ne mettent point leurs noms à la tête de leurs ouvrages; et quand ils parlent d'eux-mêmes, ils ne dissimulent rien et disent les choses qui leur sont les plus défavorables. « Ils ne font ni préface ni transition; ce ne sont » que des faits racontés le plus clairement possible, sans » aucun mélange de raisonnement ni de réflexion. Mais quand » on l'examine bien, on trouve qu'ils ont choisi, avec un ju- » gement merveilleux, les faits qui servent à leur dessein, » ce qui rend les histoires très-courtes; quoiqu'aux endroits » importans, ils entrent dans le dernier détail, et mettent » l'action devant les yeux du lecteur par une narration très- » vive (1). » Les livres de Job, de Ruth, de Tobie, d'Esther, etc., offrent des exemples particuliers de cette narration dramatique, dans laquelle si peu d'historiens grecs ont réussi. Mais que les plus belles harangues, imaginées par ces historiens, et toutes celles des plus grands orateurs d'Athènes et de Rome, nous paroissent, j'ose le dire, misérables auprès des sublimes discours adressés par les Prophètes au peuple d'Israël! Ils font une partie essentielle de son histoire, et répandent d'ailleurs beaucoup de jour sur celle de ses voisins ou de ses ennemis.

Les prophéties ne sont que l'histoire écrite par *avance*,

(1) *Fleury*, Mœurs des Israélites, p. 78. Après avoir justifié la manière dont la Bible est écrite, ce sage écrivain ajoute: « Mais pour montrer que la simplicité du » style des historiens sacrés ne vient pas » d'ignorance, il n'en faut pas d'autre preu- » ve que cette simplicité même. Ceux qui » ont écrit sans art ont marqué tous les » mouvemens de leur cœur, comme Ville- » Hardouin et Joinville; et Philippe de » Commines qui avoit beaucoup d'esprit » et de bon sens, mais point d'étude, est » plein de raisonnement. Il faut donc sa- » voir écrire pour ne pas suivre les écarts » que fait faire naturellement l'esprit ou » la passion. » p. 361. Réflexions judicieuses qu'on ne sauroit trop répéter. Au reste, tous les livres de l'ancien testament n'ont pas un mérite égal du côté de la narration; surtout ceux des Rois et les Paralipomènes, simples abrégés qui renvoient sans cesse le lecteur à des chroniques plus anciennes et plus étendues.

suivant l'expression de Bossuet; elles suppléent même au récit des écrivains grecs. Mais cette histoire, pleine de beautés poétiques, n'a point le caractère et la marche des autres (1). Un saint enthousiasme anime ses auteurs, appelés *Voyans*, parce que le futur est à leurs yeux, comme le passé et le présent. Tout est image chez eux, et ils ne narrent que pour peindre et émouvoir. Ainsi l'ordre et la liaison des faits les occupent peu, et ils ne choisissent que ceux propres à influer plus ou moins sur le sort des Hébreux. Or, ce qui regarde Babylone, le lieu de la captivité de ce peuple, l'Egypte, son ancienne ennemie, Tyr, sa rivale, Nabuchodonosor, le vengeur de ses iniquités, Cyrus, son libérateur, etc., revient souvent dans ces prophéties, tandis que les villes et les nations d'Occident, avec lesquelles ni Juda ni Israël n'eurent rien à démêler, y sont oubliées. C'est uniquement pour annoncer la nouvelle révolution qui doit préparer la venue du Messie et faciliter la publication de sa doctrine, que Daniel fait mention du conquérant destiné à préparer de loin cette révolution, en renversant le trône des Perses. Jamais prédiction n'a été plus claire et accompagnée de tant de circonstances qui ne permettent pas de s'y méprendre. Dans le songe mystérieux de Nabuchodonosor, Daniel explique le ventre et les cuisses d'airain de la statue (2), à la tête et aux

(1) *Aliud est enim historiam, aliud prophetiam scribere*, etc... S. Hieronym. in Jerem., C. xx, T. III op., p. 623. En parlant de la manière dont Daniel passe de Cyrus à Alexandre, S. Jérôme ajoute: *Non enim curæ fuit spiritui prophetali historiæ ordinem sequi; sed præclara quæque perstringere*. In Dan., T. III, p. 1121.

(2) *Daniel*, C. II, ✝ 32, 45, etc. *Et regnum tertium aliud æneum, quod imperabit universæ terræ*. Alexandrum significat et regnum Macedonum, successorumque Alexandri. Quod reclè æneum dicitur: inter omnia etiam metalla æs vocalius est, et tinnit clarius, et sonitus ejus longè lateque diffunditur, ut non solum famam et potentiam regni, sed eloquentiam græci sermonis ostenderet. *S. Hieronym.* in Dan., T. III op., p. 1081. Quoique cette explication soit peut-être plus ingénieuse que solide, je n'ai pas cru cependant devoir l'oublier. Mais je ne pense

pieds d'argile, par l'empire auquel toute la terre devoit être soumise, celui d'Alexandre. On reconnoît aussi ce prince dans la troisième bête que le prophète vit lui-même en songe. Elle ressembloit au léopard, avoit quatre ailes et quatre têtes. On lui donna la puissance dont les deux autres bêtes avoient été dépouillées (1). Ces quatre ailes désignent assez clairement la rapidité du conquérant macédonien (2). Mais c'est dans la troisième année de Balthasar que Dieu fait connoître au prophète, dans une vision particulière, les événemens futurs d'une manière plus étendue. Il lui sembla qu'il se promenoit sur les bords du fleuve Ulaï, dans le pays d'Elam; et il crut voir sur la rive opposée, un belier qui frappoit de ses cornes tous les animaux qui se présentoient sur son passage. Ils ne purent lui résister, et étant demeuré maître de toute la plaine, il se glorifioit de sa puissance, « lorsqu'un jeune » bouc parut tout à coup du côté de l'Occident, accourant » avec tant de vélocité que ses pieds ne touchoient pas la » terre. Il avoit une grande corne entre les deux yeux. A » la vue du belier, il fut transporté de colère (3), et vint » droit à lui. Dès qu'il l'eut atteint, il fondit sur lui avec impétuosité, et l'attaqua avec tant de furie qu'il brisa ses deux » cornes, le terrassa et le foula aux pieds. Personne ne se » présenta pour secourir le belier (4); et après cette vic-

pas que le mot *æs* offre la moindre allusion à l'éloquence des Grecs.

(1) *Daniel*, C. VII, ℣ 6.

(2) Καὶ μάλα προσφόρως παρδάλει τὸν Ἀλέξανδρον ἀπείκασε, διὰ τὸ ταχὺ καὶ ὀξὺ, καὶ ποικίλον. *Theodor.* in Dan., T. II op., p. 629.

(3) Suivant la version des Septante et celle de Théodotion. Le prophète désigne, selon Menochius, par cette corne entre les deux yeux, que la puissance d'Alexandre *concilio et prudentiâ rectam fuisse.*

(4) Καὶ οὐκ ἦν ὁ ἐξαιρούμενος ἐκ χειρὸς αὐτοῦ, comme traduit Théodotion. Sa version de Daniel étoit autrefois lue de préférence à celle des Septante. *Danielem non juxta* LXX *interpretes, sed juxta Theodotionem ecclesias legere.* S. Hieron. in Dan., p. 1074. Cette dernière ne nous est même connue que depuis qu'elle a été publiée d'après un Ms. de la Bibl. du prince Chigi, à Rome, en

» toire, le bouc s'enorgueillît et devint très-puissant (1). » Mais sa corne se rompit, et il s'en forma au-dessous » d'elle quatre autres, situées vers les quatre principaux » vents (2), etc. » Le reste de la vision concerne l'histoire des successeurs d'Alexandre. Viennent ensuite la prophétie des soixante-dix semaines et l'apparition d'un Ange qui explique à Daniel le sens de la précédente. « Je vais, dit-il, vous » instruire de la vérité des choses (3). Trois rois gouverne» ront la Perse après Cyrus, et un quatrième les surpassera » tous par son opulence. Après que sa puissance aura été » affermie par ses richesses, il excitera tous les peuples à » marcher contre les Etats de la Grèce (4). Mais du sein de » cette contrée s'élevera un roi puissant qui soumettra tout » à son empire, et dont les volontés ne trouveront point » d'obstacles (5). Lorsque ce prince sera parvenu au comble » de la gloire, son royaume sera *déraciné* (6) et divisé sui» vant les quatre vents du ciel; il ne passera point à sa pos» térité. Il ne conservera ni la force, ni l'étendue qu'il avoit » de son vivant, car il sera encore partagé, outre les quatre » principaux successeurs, entre plusieurs étrangers (7), etc. »

1772. En général elle me paroît inférieure à celle de Théodotion.

(1) ... Ἐμεγαλύνθη ἕως σφόδρα... Theodot. Ce mot a le même sens dans les versets 9, 10 et 25 du même chapitre, et les 36 et 37 du XI[e].; souvent dans les Septante il est pris en bonne part.

(2) *Daniel*, C. VIII, ℣ 4, 5, 6, 7 et 8.

(3) *Et nunc veritatem annuntiabo tibi.* Estque sensus : quia vis nosse de Persarum regibus quid futurum sit, audi ordinem rerum, et ausculta quod quæris. *S. Hieron.*, p. 1121.

(4) ... Ἐπαναστήσεται πάσαις βασιλείαις Ἑλλήνων. Theodot. Le mot βασιλεία n'est ici qu'un terme générique.

(5) Suivant Josephe : ὃς τῷ Πέρσῃ συμβαλὼν δὶς κρατήσει τῇ μάχῃ, ϗ παραλήψεται τὴν ἡγεμονίαν ἅπασαν. Antiq., L. X, C. XI, § 7. Le premier membre de cette phrase est une interpolation, pour expliquer les deux cornes du bouc. Théodoret prétend qu'elles désignent les Perses et les Mèdes. In Dan., p. 642.

(6) *exstirpabitur*, suivant le texte Hébreu. S. Jérôme ayant en vue la suite des événemens a traduit *lacerabitur*.

(7) *Daniel*, C. XI, ℣ 2, 3 et 4. Rappelons ici le passage de Bossuet sur cette prophétie de Daniel : « Quel autre a pu

L'Ange fait, après cela, le récit circonstancié de tout ce qui doit arriver aux rois d'Egypte et de Syrie, jusqu'à la persécution des Juifs par Antiochus : jamais prophétie n'a été moins énigmatique ; et pour être tout-à-fait historique, il n'y manque que le nom de ces rois, désignés seulement par la situation de leurs Etats, à l'égard de la Judée. Aussi Josephe ayant rapporté la prophétie de Daniel sur Alexandre et ses successeurs, ajoute qu'elle ne sera pas sans doute crue par les Épicuriens qui n'admettent point la Providence (1). En effet, c'étoit une conséquence naturelle du pernicieux système de ces philosophes. Quoique les Eclectiques ou nouveaux platoniciens fussent très-éloignés de penser comme eux, sur le dogme de la providence générale et spéciale, ils rejetoient cependant les prophéties de l'Ecriture, parce que leur accomplissement étoit une des preuves du christianisme dont ils étoient les ennemis déclarés. Croyant aux oracles, ils ne pouvoient nier que Dieu ne révélât quelquefois aux hommes l'avenir ; et pour n'être pas inconséquens, ils voulurent convaincre Daniel d'erreur ; mais ce moyen ne leur réussît pas, ils furent réfutés victorieusement par Methodius, Apollinaire et Eusèbe de Césarée. Alors Porphyre imagina de trancher la difficulté, en avançant que le livre de Daniel n'avoit jamais existé en hébreu, et que c'étoit une supposition de quelque

» former un Alexandre, si ce n'est ce » même Dieu, qui en a fait voir de si » loin, et par des figures si vives, l'ardeur » indomptable, à son prophète Daniel. » Le voyez-vous, dit-il, ce conquérant, » avec quelle rapidité il s'élève de l'Oc» cident comme par bonds, et ne touche » pas à la terre. Semblable, dans ses faits » hardis et dans sa légère démarche, à ces » animaux vigoureux et bondissans, il ne » s'avance que par vives et impétueuses » saillies, et n'est arrêté ni par montagnes » ni par précipices. Déjà le roi de Perse » est entre ses mains. A sa vue, il s'est » animé : *efferatus est in eum*, dit le pro» phète : il l'abat, il le foule aux pieds ; » nul ne le peut défendre des coups qu'il » lui porte, ni lui arracher sa proie ! » Orais. fun. du grand Condé.

(1) *Joseph.* Antiq., L. x, C. xi, § 7.

Grec

Grec (1). Si rien n'est plus révoltant que cette assertion, du moins prouve-t-elle que Porphyre étoit dans l'impuissance de contredire le récit prophétique de Daniel. Au reste, ce philosophe, et tous ceux de sa secte, ne nioient pas que les Hébreux ne pussent avoir des prophètes, comme les Grecs et les Barbares avoient des oracles; car l'art de prédire l'avenir étoit, selon eux, un don de Dieu en faveur du genre humain (2); opinion ancienne et universelle qui est une des preuves sentimentales et traditionnelles de la Providence.

Le peuple hébreu, « tantôt châtié et tantôt consolé dans ses » disgrâces par les différens traitemens qu'il reçoit, selon ses » mérites, rend un témoignage public à la Providence qui » régit le monde (3). » Auroit-elle pu être indifférente au sort des autres peuples? Non : quel que fut leur culte, elle s'est étendue sur chacun d'eux. L'autorité de Daniel suffiroit pour le prouver (4), si nous n'avions pas le témoignage des autres prophètes. Les menaces qu'ils font à Ninive, à Babylone, à Damas, etc., sont l'effet de cette Providence spéciale, et on voit que ces menaces furent d'abord salutaires à la première de ces villes. Mais c'est aux nations voisines, les plus connues des Hébreux, que s'adressent les prophètes, afin de mettre sans cesse sous les yeux de ces derniers, des exemples frappans de la justice divine, et de les convaincre par là que

(1) *S. Hieronym.* Præf. in Daniel, T. III op., p. 1074.

(2) Μαντεῖα ϗ χρηστήρια πανταχόσε γῆς Ἕλληνες ϗ βάρβαροι μνημονεύουσι συστῆναι. Ταῦτα δὲ φασὶν, ἐκ προνοίας τοῦ δημιουργοῦ ἐπὶ χρήσει ϗ ὠφελείᾳ τῶν ἀνθρώπων καταδειχθῆναι, etc. *Euseb.* Demonstr. Evang., L. v, Proœm., p. 202. Dans cet article, Eusèbe répond très-bien aux objections sur les rapports apparens des prophéties et des oracles, et en fait sentir toute la différence. Il remarque surtout que les oracles du Paganisme ne regardoient que de petites choses et des faits particuliers, au lieu que les prophètes hébreux, inspirés de Dieu, parloient pour les grands intérêts de toute l'espèce humaine. Μεγάλων ἕνεκεν πραγμάτων οἰκουμένης ἁπάσης ἀνθρώπων, etc., p. 210.

(3) *Bossuet*, Disc. sur l'Hist. univ., p. 251.

(4) *Daniel*, C. x, ỷ 20 et 21.

nul effort humain ne pouvoit les y soustraire eux-mêmes. Aussi le Seigneur dit aux enfans d'Edom, par la bouche de Jérémie : « Peuple perfide, . . . aveuglé par ton orgueil, tu te » crois à l'abri de tous les dangers, dans le creux des rochers » escarpés que tu habites : mais quand, prenant ton essor » comme l'aigle, tu placerois ton nid parmi les astres, ma » main t'en arracheroit (1). » Ezéchiel n'emploie pas de moins belles figures pour annoncer à Tyr le châtiment que lui a mérité un autre orgueil, celui des richesses, acquises par le commerce. « Je ferai, dit le Seigneur, fondre sur toi la mer » en courroux qui te couvrira de ses flots. Je t'arracherai » de dessus tes fondemens, et tu disparoîtras comme un » homme précipité dans le tombeau, qui va se réunir à la » foule des morts que la terre cache dans son sein depuis » le commencement des siècles (2), etc. » La prosopopée des rois, alliés de Tyr, qui précède ce passage, et le cantique funèbre sur la destruction de cette ville, qui le suit, sont d'une grande beauté. Mais ni cette prophétie d'Ezéchiel, ni celle d'Isaïe, concernant Tyr, ne sont de mon sujet; il ne doit être question ici que de sa prise par Alexandre, qui est prédite dans Zacharie en ces termes : « Tyr s'est fortifiée de toutes parts » contre les attaques de ses ennemis (3); Tyr regorge de ri- » chesses, l'argent y est aussi commun que la poussière, et

(1) *Jerem.*, C. XLIX, ỷ 16.

(2) *Ezech.*, C. XXVI, ỷ 20, suivant l'Hébreu.

(3) S'agit-il, dans ces deux prophéties, de Palætyr ou de Tyr? Marsham (Chron. can., p. 538) et Perizonius (Babyl., p. 82, etc.) se sont déclarés pour la première ville (Chron. can., p. 578). Vitringa, après avoir examiné fort au long ce sentiment et exposé avec soin toutes les raisons qu'on pouvoit alléguer pour et contre, est de l'avis que ces prophéties regardent Tyr-l'insulaire, *in corde marium sunt limites ejus*, comme dit Ezechiel (Comment. in Jesaiam, T. I, p. 664-71). Le savant Desvignoles (Chron. de l'Hist. Sainte, T. II, p. 41, 74), et après lui l'abbé de Fontenu, en réfutant Marsham et Perizonius, ont répandu sur ce sujet une nouvelle lumière. Acad. des Inscr., Hist., T. XVIII, p. 17, etc.

» l'or que la boue des rues. Mais le Seigneur se rendra maître » de cette ville et jettera dans la mer ses richesses (1); il la » livrera aux flammes. A cette vue, Ascalon tremblera; Gaza » sera plongée dans la douleur et Accaron perdra tout espoir. » Le roi de Gaza sera mis à mort et Ascalon n'aura plus » d'habitans (2). » Toutes ces prophéties furent accomplies à la lettre. Un grand nombre de navires chargés de richesses, périrent dans le port de Tyr; Alexandre ordonna de mettre le feu aux maisons de cette ville (3), et il n'entra dans Gaza qu'après avoir condamné au dernier supplice Bétis, appelé par Josephe, Babémèse, gouverneur ou roi de cette ville.

Zacharie étoit contemporain d'Aggée; ils excitèrent tous deux les Juifs à rétablir le temple de Jérusalem, après le retour de leur captivité (4). Le dernier finit sa prophétie par ces termes : « Voici ce que dit le Seigneur tout-puissant : J'é» branlerai le ciel et la terre, je renverserai les trônes et j'a» néantirai la force des empires (5); je culbuterai les chars et » leurs conducteurs, les chevaux et leurs cavaliers; le frère » tombera sous les coups de son frère. En ce jour-là même, » Zorobabel, fils de Salathiel, mon serviteur, dit le Seigneur

(1) Le mot hébreu employé ici signifie à la lettre *virtus;* mais il peut encore être rendu par *divitiæ*, comme l'ont fait le paraphraste chaldéen, les Septante, la Vulgate, les interprètes Syrien et Arabe. Au reste, il n'est point étonnant que les habitans de Tyr eussent amassé beaucoup de richesses, car ils étoient extrêmement cupides. On les voyoit suivre les armées qui alloient se battre, achetant du vainqueur les prisonniers de guerre (*Amos*, C. I, ℣ 9, *Joel*, C. III, ℣ 6). Les Tyriens qui accompagnoient Alexandre faisoient sans doute cet infâme métier.

(2) *Zachar.*, C. IX, ℣ 3, 4 et 5. Ce ne fut qu'au temps des Maccabées qu'Ascalon fut détruite, comme l'avoit prédit Sophonie, C. II, ℣ 7.

(3) .... *Ignemque tectis injici jubet.* Quint. Curt., L. IV, C. V.

(4) *Esdras*, L. I, C. V, ℣ I. Suivant S. Jérôme, l'un et l'autre prophétisèrent la même année. Op., T. III, p. 1707.

(5) Le manuscrit Alexandrin des Septante ajoute : καὶ καταβαλῶ τὰ ὅρια αὐτῶν, *j'abattrai leurs limites;* ce qui peint bien l'état politique de l'Asie, effet des conquêtes d'Alexandre.

» des armées, je te prendrai et te mettrai à mon doigt comme » une bague, parce que j'ai fait choix de toi (1). » Il est presque inutile de remarquer que Zorobabel représente ici tout le peuple d'Israël, sauvé par une providence spéciale, au milieu des guerres d'Alexandre et de ses successeurs. Si Aggée s'arrête en cet endroit et ne découvre pas le moyen dont elle devoit se servir, n'attribuons-le qu'à des raisons particulières de Dieu qui ne lui permettoient pas de donner des connoissances plus étendues sur l'avenir, comme de porter à un plus haut degré d'évidence le sens de toutes les prophéties. Il suffit que ces oracles fournissent assez de lumière pour nous laisser apercevoir qu'ils répondent parfaitement aux fins que Dieu s'étoit proposées (2). Celles annoncées par Aggée, se manifestèrent dans la conduite qu'Alexandre tint à l'égard de Jérusalem, comme nous l'apprend Josephe. Mais avant d'en parler, il est nécessaire de faire connoître cet historien.

Prêtre, de race sacerdotale, et descendant, par femmes, des Asmonéens, Josephe étoit fort considéré parmi les Juifs, ses compatriotes, lorsqu'ils se révoltèrent contre les Romains. Sa conduite en Galilée, et surtout le courage qu'il montra au siége de Jotapata, attirèrent sur lui les regards de Vespasien, dont il obtint un pardon généreux. Tite, fils de cet empereur, eut une telle confiance en Josephe, qu'il le députa à Jérusalem, pour engager les habitans à se rendre. Dans cette conjoncture délicate, Josephe se comporta avec beaucoup de prudence, et prononça deux discours très-éloquens, dans lesquels il n'oublie pas de rappeler aux Juifs, qu'en vain, de tout temps, ils ont eu recours à la force; que Dieu seul les a sauvés d'une manière miraculeuse. Déchirée par

(1) *Aggæus*, Proph., C. II, ỷ 22, 23 et 24.

(2) Voyez *Sherlock*, de l'usage et des fins de la Prophétie, Disc. III.

les factions et en proie à toutes leurs fureurs, cette malheureuse ville étoit d'autant moins disposée à écouter la voix de Josephe qu'elle le regardoit comme un traître. Il s'est servi des connoissances que lui procura cette négociation infructueuse et de celles qu'il tira des transfuges, pour faire un tableau de ce siége mémorable; c'est un vrai chef-d'œuvre, et on ne trouve rien de comparable dans aucun historien. A l'exception de quelques hyperboles (1), tout y est peint au naturel. Quelle énergie! quel pathétique! et quel que soit le long spectacle de tant de calamités et de forfaits, jamais il n'est ni dégoûtant, ni monotone; l'intérêt croît de scène en scène, jusqu'au dénouement qu'on attend avec impatience et effroi, comme celui d'une sanglante tragédie. Josephe a eu l'art d'y mettre en contraste la douceur et la modération de Titus avec la cruauté et la fureur de Jean et de Simon, chefs de ces frénétiques qui osoient prendre le nom de zélateurs. Sans ce contraste, la teinte auroit été trop forte, et on seroit moins ému que troublé de l'état affreux de Jérusalem, « image, dit Bossuet, de l'enfer, où les damnés ne se haïssent pas moins les uns et les autres, qu'ils haïssent les démons qui sont leurs ennemis communs, et où tout est plein d'orgueil, de confusion et de rage (2). » En effet, telle fut alors la ville de Jérusalem, mise à feu et à sang par ses propres habitans, divisés en factions, implacables ennemies les unes des autres. Josephe étoit seul capable d'exposer à nos yeux un pareil tableau. Jamais il n'est au-dessous de son sujet, et partout il se montre grand historien (3). Nous voudrions pouvoir lui

(1) Par exemple, quand il dit qu'une partie de l'incendie de la ville étoit éteinte par le sang qu'on y répandoit, ὡς πολλὰ τῶν φλεγομένων σϐεσθῆναι τῷ φόνῳ. L. VI, C. VIII, § 4.

(2) Disc. sur l'Hist. univ., p. 320.

(3) Il n'est pas de mon sujet de m'arrêter ici sur l'importance du récit du siége de Jérusalem, par rapport à la religion chrétienne; je rapporterai seulement la

donner le même éloge, en parlant de ses antiquités judaïques; mais animé par d'autres motifs, il n'y mérite que trop souvent la censure.

Après avoir fini l'histoire de la guerre des Juifs, Josephe entreprit d'écrire en grec celle de ce peuple, depuis l'origine du monde, jusqu'au temps de Gessius Florus, procurateur de Judée, dont les vexations furent la cause prochaine des malheurs de ce pays, sous Vespasien. Le but de cet historien étoit de faire connoître sa nation aux Grecs et aux Romains, et de les faire revenir des préjugés qu'ils avoient conçus contre elle. En conséquence, il n'oublie rien pour rendre son récit agréable et digne de foi. Mais il n'a jamais le naturel, la noble simplicité et le pathétique qu'on trouve dans les livres saints. Les mœurs patriarchales n'ont pas à beaucoup près chez lui le même charme que dans la Genèse. Le mariage d'Isaac, qui nous les représente si bien, n'est presque pas reconnoissable (1). Le discours qu'il met à cette occasion dans la bouche du serviteur d'Abraham, manque de vérité et de convenance.

réflexion de Bayle. « On diroit, dit-il, que
» la Providence avoit choisi Josephe pour
» montrer à la terre jusqu'où peuvent s'é-
» tendre les forces d'un instrument hu-
» main, lorsque le temps des révolutions
» les plus surprenantes est arrivé. » Dict.
crit., Art. Macédoine.

(1) « Josephe avoue, dit le judicieux
» Michaëlis, qu'il ne connoît de l'histoire
» de l'ancien peuple juif que ce qu'il en
» a lu dans le vieux testament; mais
» comme il se piquoit d'atticisme et qu'il
» vouloit se faire lire en Grèce, il lui fal-
» lut suivre le même goût. Aussi n'y man-
» que-t-il pas : là où le texte original n'ex-
» cède pas une ligne, il brode de longues
» déclamations : et là où ce texte, quoi-
» que plus étendu, ne renferme que des
» expressions simples et naïves, il substi-
» tue des fleurs de rhétorique et des or-
» nemens apprêtés. Que l'on compare le
» discours qu'il met dans la bouche de
» Juda, parlant à Joseph, avec celui
» qu'au rapport de Moïse Juda tint en
» effet dans cette occasion. Celui-ci est
» plein de sentimens affectueux, et ne
» sort point de la vraisemblance : l'autre
» est languissant, et l'on y reconnoît l'ou-
» vrage de l'art : enfin, comme il est im-
» possible que Juda ait eu le loisir d'étu-
» dier d'avance une pareille harangue,
» c'est une des fictions les plus imperti-
» nentes dont un écrivain puisse bercer
» son lecteur et mettre sa patience à toute
» épreuve. » De l'Influence de l'Opinion
sur le langage, § 6, tr. fr., p. 130, 131.

L'histoire si touchante de Joseph est encore plus défigurée; cet écrivain la traite en rhéteur, et y fait parler Judas, frère de ce patriarche, en philosophe. Tout ce que la mort de Jacob a de pathétique, disparoît dans l'ouvrage de Josephe, qui tantôt abrège, tantôt paraphrase la Genèse; quelquefois même il y ajoute, d'après des traditions accréditées de son temps parmi les Pharisiens, dont il avoit embrassé la secte. C'est surtout à l'égard de l'histoire de Moïse qu'il se permet de pareilles additions, et quelques-unes sont des fables ridicules. Du moins auroit-il dû, comme Philon, supprimer le sublime discours que Moïse prononça avant de mourir, au lieu de l'altérer et de l'amplifier à sa manière. Josephe dissimule plusieurs faits, entre autres, l'adoration du veau d'or et la punition qu'elle attira aux Hébreux. Mais le plus grand défaut de cet historien est de gâter souvent les plus belles choses : on peut mettre de ce nombre l'évocation de l'ame de Samuel; et à ce sujet il s'avise de faire l'éloge de la ventriloque ou magicienne d'Endor qui veut bien se prêter aux désirs de Saül, quoique ce prince lui eût autrefois défendu d'exercer son métier (1). Enfin, pour donner une haute idée de toutes les connoissances de Salomon, Josephe lui fait accorder l'art de guérir les maladies par enchantement, et le pouvoir de chasser les démons au moyen d'une plante, dont il nous assure s'être lui-même servi en présence de Vespasien (2). On pourroit faire beaucoup d'autres observations de ce genre sur les antiquités judaïques; mais celles qu'on vient de lire nous paroissent suffisantes pour donner une idée de l'esprit dont l'auteur étoit animé en les composant. Malheureusement il mérite encore deux autres reproches sur lesquels il n'est

(1) *Joseph.*, Antiq. Jud., L. VI, C. XIV, § 4.

(2) *Id.*, L. VIII, C. V, § 3.

guère possible de le disculper. Le premier consiste à avoir, de dessein prémédité, tâché d'appliquer les prophéties concernant le Messie, à l'empereur Vespasien : « Aveugle, s'écrie Bossuet, qui transportoit aux étrangers l'espérance » de Jacob et de Juda, qui cherchoit en Vespasien le fils d'A» braham et de David, et attribuoit à un prince idolâtre le » titre de celui dont les lumières devoient retirer les Gentils » de l'idolâtrie (1). » C'étoit à l'exemple de la secte des Hérodiens que Josephe avoit formé ce dessein d'autant plus criminel, qu'il lui fut inspiré par une excessive flatterie; il osa même jouer le rôle d'inspiré (2), pour accréditer les rêveries qu'il a débitées avec tant d'assurance dans son histoire de la guerre des Juifs. Le second reproche est plus particulier à son ouvrage sur les antiquités de ce peuple. Il y affoiblit la plupart des miracles que Dieu fit en sa faveur, en diminue le nombre et veut sans cesse les expliquer d'une manière naturelle. Quand il ne peut y réussir, il s'écarte moins de l'Ecriture, et ajoute seulement : Je rapporte ce que j'ai lu; chacun en pensera comme il le jugera à propos. « Cette manière de parler n'ex» prime pas toujours l'incertitude d'un historien; quelquefois » elle sert à gagner l'esprit du lecteur, en le portant à croire » comme de lui-même ce qu'on a solidement prouvé, et ce » qu'on semble, par une sorte de modestie, ne vouloir pas af» firmer positivement. D'ailleurs, Josephe écrivoit pour les » païens; et il savoit que n'étant point obligés à recevoir » la loi de Moïse, il ne pouvoit exiger d'eux qu'ils crussent » à ses miracles (3). » Voilà sans doute tout ce qu'on peut dire pour la justification de Josephe. En général, l'envie qu'il

(1) Disc. sur l'Hist. univ., p. 346.

(2) *Joseph.* de Bell. Jud., L. III, C. VIII, § 9.

(3) M. *Duvoisin*, l'Autorité des Livres de Moïse, établie et défendue, etc., p. 281, 282.

a d'être cru, le fait souvent paroître incrédule. Peut-être s'en aperçut-il lui-même, lorsqu'il écrivit ses deux livres contre Apion, où il le réfute avec autant de franchise que de force. Les Grecs n'y sont point ménagés ; l'ignorance de l'ancienne histoire des nations et le goût des fables leur attirent une vive censure de la part de Josephe, qui les accuse encore d'avoir préféré les qualités du style aux intérêts de la vérité. Certes, s'il eût eu ce courage dans ses Antiquités judaïques, il y auroit parlé un autre langage et ne s'y seroit pas permis tant de choses, uniquement pour plaire à ces mêmes Grecs (1). Mais je ne dois m'arrêter ici que sur ses réflexions concernant le passage de la Mer-Rouge par les Israélites.

Après avoir fait mention du cantique composé en action de grâces par Moïse, il ajoute à cette occasion : « C'est ainsi que » j'ai transmis tout ce qui se trouvoit dans les livres sacrés. Per-» sonne ne doit regarder comme un fait inoui, qu'un peuple » ancien et simple ait trouvé, à travers les eaux de la mer, » une voie de salut, soit qu'elle se présentât fortuitement à » lui, soit que ce fût par une volonté expresse de Dieu, puis-» que la mer de Pamphylie se retira peu à peu pendant deux » jours (2), et ouvrit un passage aux soldats macédoniens

(1) Une des plus remarquables est la manière dont il explique et interpole celle des Hébreux. *Deo aut diis* (elohim) *non maledices :* Θεοὺς οὐ κακολογήσεις, suivant les LXX (Exod., C. XXII, ✝ 28), qu'il rend en ces termes : Βλασφημείτω δὲ μηδεὶς θεοὺς, οὓς πόλεις ἄλλαι νομίζουσι. Μὴ συλᾶν ἱερὰ ξενικὰ, etc. Antiq. Jud., L. IV, C. VIII, § 10. Il est évident qu'il ne s'agit que du respect dû aux magistrats, et que toute la glose de Josephe est contraire à ce commandement de Dieu, *non adorabis deos eorum, nec coles eos : non facies opera eorum, sed destrues eos, et confringes statuas eorum.* Exod., C. XXIII, ✝ 24. Voyez, sur le verset 28 du Chapitre précédent, *Michaëlis*, Droit mosaïque, § 251.

(2) ... Ὑπεχώρησε τὸ Παμφύλιον πέλαγος ; selon lui, lorsque Moïse eût frappé de sa verge, la Mer-Rouge εἰς ἑαυτὴν ὑποχωρήσασα, etc. L'emploi du même verbe ὑποχωρέω, *sensim recedo*, pour exprimer ces deux événemens différens, est remarquable. Philon n'affoiblit point ainsi les paroles de l'Écriture ; Ῥῆξις θαλάσσης, ἀναχώρησις ἑκατέρω τμήματος, etc. De vit. Mosis, p. 55.

» d'Alexandre qui n'avoient pas d'autre chemin ; ce qui arriva par la permission de Dieu, dans le dessein de renverser l'empire des Perses. Tous les écrivains qui ont parlé des actions d'Alexandre, s'accordent sur cet événement. Au reste, que chacun pense de ces choses ce qu'il voudra (1). » Observons d'abord que ce rapprochement du passage de la Mer-Rouge avec celui de la plage, près du Mont-Climax, n'étoit pas nécessaire. Le doute et l'incertitude qui règnent dans son récit, lui convenoient comme Pharisien, moins qu'à tout autre. Au premier coup d'œil on trouve quelque chose d'extraordinaire dans le passage d'Alexandre ; mais l'illusion est bientôt dissipée (2). Rien n'étonne plus que la comparaison qu'ose en faire Josephe avec celui des Israélites, dont toutes les circonstances sont autant de miracles (3). « Mais Josephe, dit-on, persuadé que le premier tenoit du prodige, » a pu le comparer au second, sans se rendre suspect d'incrédulité, à l'égard du miracle de Moïse (4). » Certainement son incrédulité n'étoit pas réelle ; mais voulant être cru, il ne paroît pas plus persuadé du passage miraculeux de la Mer-Rouge que de celui du Jourdain, par Josué, dont il réduit tout le miracle à une simple diminution des eaux (5). S'il eût

(1) *Joseph.*, Antiq. Jud., L. II, C. XVI, § 5.

(2) Voyez ci-dessus, p. 244, et *Desvignoles*, Chron. de l'Hist. Sainte, T. I, p. 647. Ce savant remarque très-bien qu'une aventure à peu près semblable arriva à Scipion, près de Carthage. Les sages réflexions de Tite-Live (L. XXVI, C. XLIII), sur ce sujet, s'appliquent naturellement au passage d'Alexandre.

(3) *Niebuhr*, Descr. de l'Arabie, p. 359, 360. Voyez la remarque de M. Clayton, sur sa traduction anglaise de mon ouvrage, p. 82, 83.

(4) M. *Duvoisin*, l'Aut. des Livres de Moise, etc., p. 280. Voyez, sur la dernière phrase de Josephe, les remarques de Reland, not., p. 115.

(5) ... Ὁ Θεὸς ... *μειώσας αὐτῷ τὸ πλῆθος*. L. V, C. I, § 3. *Steterunt aquæ descendentes in loco uno, et ad instar montis intumescentes apparebant procul*, etc. ... Josué, C. III, ℣ 16. Les détails de ce passage sont très-intéressans, mais ils ont paru à Josephe trop miraculeux pour être rapportés.

voulu rendre sa nation respectable aux yeux des étrangers, il falloit toujours la représenter sous la protection visible et immédiate de la Providence, car point de peuple de Dieu sans miracles.

Les huit derniers livres des Antiquités judaïques sont consacrés au récit des événemens qui se sont passés depuis le retour de la captivité. Josephe s'étend trop sur Hérode, sur ses amours avec Mariamne, et autres détails peu dignes de l'histoire. Il ne pardonne pas à ce prince de s'être déclaré en faveur des Esseniens contre les Pharisiens qui avoient refusé de lui prêter serment. Il en fit massacrer plusieurs et persécuta cette secte aussi haincuse que pleine d'orgueil. Ne soyons donc pas étonnés de la partialité de Josephe à l'égard d'Hérode, qu'il peint sous des couleurs trop noires, mais vives et fortes, comme celles que Tacite a employées, en parlant de Tibère. L'esprit de secte peut donc avoir égaré Josephe. Voyons à présent si l'amour de sa patrie l'auroit porté à n'être pas vrai, au sujet du voyage d'Alexandre, par lequel il termine son XIe. livre. Les critiques ont été fort partagés; les uns ont regardé ce fait comme apocryphe (1), d'autres en ont défendu l'authenticité (2). Avant de se décider, il faut suivre attentivement la narration de Josephe.

Occupé au siége de Tyr, Alexandre écrivit (3) au grand

(1) *Collins*, Scheme of lil. prophec., p. 452. *Van-Dale*, Dissert. super Aristeam, C. x. *Moyle's* Works, T. II, p. 26, elc.

(2) *Chandler's*, Vindical. of Daniel, p. 76. *Prideaux*, Hist. des Juifs, T. I, p. 307; Lettre à M. Moyle, T. II, p. 413. *Cast. Innoc. Ansaldi*, de Profectione Alexandri Hierosolyma. Petau, Usserius, Reland, les savans anleurs anglais de l'Histoire universelle, etc... ont tous adoplé le récil de Josephe, ainsi que l'illustre Bossuel, donl l'autorité seule est toujours d'un grand poids.

(3) ...Ἀποστείλας γράμματα... *Joseph.*, L. XI, C. VIII, § 3, el dans le livre suivant, C. I, il est dil que les Juifs répondirent à Alexandre, πρεσβευσαμένῳ πρὸς αὐτοὺς... après sa victoire sur Derius, c'est-à-dire, après le combal d'Issus. Le fail est le même, mais il y a quelque différence pour le temps; ou peut-être s'agit-il d'une

prêtre Jaddus, qui venoit de succéder à Jonathan, son père, pour demander des provisions et des troupes auxiliaires. Jaddus répondit par un refus, motivé sur le serment que les Juifs avoient fait à Darius de ne point porter les armes contre lui. Alexandre menaça de marcher à Jérusalem, aussitôt qu'il auroit pris Tyr. En effet, maître de cette ville et de Gaza, il se mit en marche vers la capitale de la Judée, avec l'intention de faire éprouver à ses habitans les terribles effets de sa colère, comme les Phéniciens et les Chaldéens qui étoient avec lui le croyoient. A cette nouvelle, le grand prêtre offre des sacrifices dans le temple et ordonne des prières publiques. Dieu lui apparoît en songe et lui donne l'ordre de faire ouvrir toutes les portes de la ville, et d'aller sans crainte revêtu de ses habits pontificaux avec tout l'ordre sacerdotal, au-devant d'Alexandre. En conséquence, Jaddus, accompagné des prêtres et du peuple, sort de Jérusalem et va jusqu'à l'endroit appelé Sapha, d'où l'on voyoit le temple et la ville. La vue de tout ce peuple vêtu de blanc, de cette troupe de sacrificateurs habillés de lin, et du grand prêtre, avec son éphod et sa tiare, où le nom de Dieu étoit écrit sur une lame d'or; cette vue, dis-je, fit une telle impression sur le prince macédonien, que s'étant avancé seul, il adora ce nom et salua le grand prêtre. Tous les Juifs lui rendirent, par un cri, ce salut et l'entourèrent. Les princes de Syrie et ceux qui étoient à leur suite, crurent qu'Alexandre avoit perdu l'esprit; il n'y eut que Parménion qui s'approchant de ce prince, osa lui demander, comment il pouvoit se faire qu'étant adoré de

première sommation faite aux Juifs, dont Josephe aura oublié de parler dans sa relation de l'entrée du héros macédonien à Jérusalem. Au reste, la leçon du second passage est parfaitement conforme à celle des Ms. C. 418, 420, 422, B. ol. R., et à l'ancienne version de Rufin; ainsi on ne peut rien changer dans ce passage, ni y insérer le nom de Jaddus, comme quelques savans l'ont imaginé.

tout le monde, il se prosternât devant le grand pontife des Juifs. Alexandre répondit : « Ce n'est pas lui que j'ai adoré, » mais le Dieu dont il exerce la grande prêtrise. Etant à Dium, » en Macédoine, je l'ai vu en songe avec ses ornemens. Je » méditois alors sur les moyens de me rendre maître de l'Asie. » Il m'exhorta à ne point différer mon entreprise et à passer » avec confiance (l'Hellespont), parce qu'il conduiroit lui- » même mon armée et me livreroit l'empire des Perses. » N'ayant vu ailleurs personne avec cet habillement, je me » suis rappelé ma vision et l'exhortation qui m'avoit été faite. » Je crois donc que, sous la conduite de Dieu, je vaincrai » l'armée de Darius et détruirai la puissance des Perses, enfin » que tout me réussira suivant mes désirs. » Alexandre ayant donné sa main au pontife et aux prêtres qui l'accompagnoient, marche à Jérusalem ; et arrivé dans cette ville, il monte au temple, et y fait les sacrifices que lui prescrit le pontife. Jaddus lui montre ensuite le livre de Daniel, où il étoit marqué qu'un Grec renverseroit l'empire des Perses (1). Alexandre persuadé que cette prophétie le regardoit, en fut réjoui et congédia l'assemblée. Le lendemain il fit assembler le peuple et lui demanda quelles grâces il désiroit obtenir. Le grand prêtre le supplia de permettre aux Juifs de se gouverner conformément aux lois de leurs pères, et de les exempter de tribut la septième année ; tout leur fut accordé. Il le pria encore de conserver aux familles juives qui étoient à Babylone et en Médie, les mêmes priviléges ; ce que le prince macédonien promit sans peine (2). Ayant assuré que les Juifs qui vou-

(1) Suivant Josephe, on avoit aussi lu ou expliqué à Cyrus la prophétie d'Isaïe qui le concernoit (Antiq. Jud., L. XI, C. 1, § 2) ; opinion assez vraisemblable qu'adopte S. Cyrille, in Esai., p. 602.

(2) Sulpice Sévère, écrivain plus élégant qu'exact, dit : *Edixitque* (Alexander) *per omne imperium, quod sui juris effecerat, ut Judæis ibidem degentibus liberum esset in patriam reverti.* Sacr. Hist.,

droient le suivre, auroient la liberté de vivre selon leurs lois rituelles, plusieurs s'enrôlèrent avec plaisir dans son armée. Alexandre la conduisit bientôt après dans les villes voisines qui se soumirent à lui. Les Samaritains de Sichem vinrent à sa rencontre, non loin de Jérusalem, et le sollicitèrent de venir dans leur ville et d'entrer dans leur temple. Il leur en donna l'espoir à son retour. Alors ils lui firent la demande de ne point payer de tribut, la septième année, dans laquelle ils ne devoient pas ensemencer leurs terres; et comme ils se disoient Hébreux, ce prince interrogea là-dessus les Sidoniens, qui le nièrent; sur quoi il dit aux Samaritains: « Je n'ai accordé cette » grâce qu'aux Juifs; lorsque je reviendrai, mieux informé » de la chose, je ferai ce qu'il me plaira (1). » Tel est le récit de Josephe que nous comparerons d'abord avec celui de la chronique samaritaine.

« Du temps du pontife Ezéchias, dit l'auteur de cette chro- » nique, Alexandre sortit de Macédoine pour aller faire la » guerre à Darius, roi de Perse : il lui sembla voir en songe » un Ange qui descendoit du ciel, vêtu des mêmes habits que » portoient les souverains pontifes, et qui lui adressoit ces pa- » roles : *Ne crains rien, car Dieu a soumis à ton obéissance* » *tous les peuples de la terre*. Alexandre marcha donc contre » Darius, lui fit la guerre et le tua. Ensuite, il vint à Tyr. » Tous les villages voisins de cette ville étoient habités par » des Samaritains : Alexandre les requit de lui prêter secours » contre Tyr; mais ils le refusèrent, parce qu'ils étoient liés » par des sermens avec les habitans de cette ville. Ce refus » ayant fort irrité ce prince, il marcha contre Naplouse

p. 84, ed. Elzev. Les Juifs n'avoient pas besoin alors d'un édit pour retourner dans leur patrie; ce fait est donc apocryphe.

(1) *Joseph.*, Ant. Jud., L. XI, C. VIII, § 4, 5 et 6.

» (Sichem), dans l'intention d'exterminer les Samaritains.
» Ceux-ci, instruits de son approche, sortirent à sa rencontre, portant avec eux les livres saints et les exemplaires de la loi, et précédés du souverain pontife. A peine Alexandre eut-il aperçu le souverain pontife, qu'il s'empressa de descendre de cheval et de baiser la terre devant lui, en lui disant : *Mon Seigneur et mon maître, donnez-moi, je vous prie, votre bénédiction.* Ses généraux et les officiers de ses troupes, le voyant agir de la sorte, en firent autant, quoique surpris, au dernier point, d'une conduite dont ils ignoroient le motif. Lorsque le roi fut seul avec eux, ils lui témoignèrent leur surprise de ce que les Samaritains l'avoient ainsi vaincu par une puissance secrète qu'ils attribuoient à des enchantemens et à la magie. Mais le roi leur apprit que lorsqu'il étoit en présence de Darius, il avoit vu ce même homme (il parloit du grand prêtre) qui, descendant du ciel, lui avoit dit : *Ne crains rien, Dieu est avec toi; tous les peuples de la terre te sont soumis; tu triompheras de ton ennemi :* paroles qui avoient eu leur accomplissement exact. Alors Alexandre fit des riches présens au grand prêtre et à tous les Samaritains, et reconnut que leur Dieu étoit le plus grand de tous les dieux.» Ici l'auteur samaritain raconte plusieurs fables absurdes qu'il a empruntées des écrivains arabes et persans; puis il continue ainsi :

« Après qu'Alexandre eut fondé Alexandrie, il revint à Naplouse, et monta, accompagné du grand prêtre, sur la montagne sainte. Le roi dit alors au grand prêtre qu'il vouloit qu'on lui élevât en ce lieu un temple, et qu'on y plaçât sa statue, comme avoient fait tous les autres peuples; qu'il exigeoit que les Samaritains lui dressassent pareillement un monument et une statue dans chacun des

» lieux qu'ils habitoient, et que son intention étoit de trouver le tout exécuté à son retour d'Egypte. Ces ordres jetèrent l'alarme dans l'ame des Samaritains ; ils montèrent sur la montagne sainte, jeûnèrent et prièrent, demandant à Dieu qu'il leur suggérât un moyen d'éluder les ordres du roi. Dieu leur inspira en effet la pensée de donner le nom d'Alexandre à tous les enfans de l'un et de l'autre sexe qui naîtroient parmi eux.

» Alexandre de retour à Naplouse, ne voyant rien de ce qu'il avoit demandé, entra en fureur, et témoigna son mécontentement au grand prêtre et aux chefs de la nation ; mais le grand prêtre lui dit qu'il lui avoit élevé des statues raisonnables et douées de l'usage de la parole. Alexandre ayant demandé à les voir, on fit comparoître tous ceux qui étoient nés dans cet intervalle; et le grand prêtre ayant crié le nom d'*Alexandre*, ils y répondirent tous à la fois. Le roi en fut très-satisfait; il révoqua l'ordre qu'il avoit donné, et adora Dieu sur la montagne de Garizim. Il témoigna aussi au grand prêtre le désir de faire bâtir un temple dans ce saint lieu ; mais le pontife lui ayant fait des remontrances sur ce projet, il y renonça, dans la crainte que les Samaritains, mécontens de sa conduite, n'attirassent sur lui, par leurs prières, quelques revers de fortune. Alexandre consulta ensuite le grand prêtre sur la conduite qu'il devoit tenir pour triompher de ses ennemis ; il en reçut de sages conseils (1) ; après quoi il partit pour faire la guerre à Dara ou Darius, roi très-puissant qui avoit soumis tous les rois de Perse et de la Grèce, et auquel Philippe même, père d'Alexandre, payoit tribut (2). »

(1) On a cru devoir les supprimer.

(2) *Aboul'lfatah*, Chronique écrite en Arabe, et dont M. Schnurrer avoit donné des extraits ; mais le morceau qu'on vient

Tous

Tous ces derniers détails sont controuvés; Alexandre ne retourna pas chez les Samaritains; et loin de leur accorder quelques grâces, il les punit sévèrement pour avoir brûlé vif Andromaque qu'il avoit laissé commandant en Syrie, avant son départ pour l'Egypte (1). D'ailleurs, il est évident que l'auteur de cette chronique n'a fait en général qu'appliquer aux Samaritains ce que Josephe raconte des Juifs, à l'occasion du voyage d'Alexandre à Jérusalem. Mais pour déguiser le fait, cet auteur adopte des fables qui, de son temps, étoient sans doute accréditées à Naplouse, où l'on avoit dû conserver la mémoire de l'expédition du prince macédonien en Syrie. Le faux Josephe Ben ou fils de Gorion, dont l'ouvrage écrit en hébreu, au plutôt dans le xe. siècle (2), n'a pas manqué de parler de l'entrevue d'Alexandre avec le grand prêtre, qu'il appelle Ananias. Il abrège le récit du véritable Josephe, en ajoutant toutefois quelques détails. Entre autres, il rapporte qu'Alexandre pria le grand prêtre de consulter Dieu par l'*Urim* et le *Tuhmmin*, pour savoir s'il entreprendroit la guerre contre les Perses (3): mais on sait que cette manière d'interroger la Divinité, n'étoit plus en usage dans le second temple. Le prince macédonien demanda encore, suivant Ben-Gorion, qu'on lui fît élever une statue entre le temple et le Saint des Saints; ce que le grand prêtre ne put éviter qu'en propo-

lire ne s'y trouve point et a été traduit sur un Ms. de la Bibl. nat. par M. de Sacy, dans sa Chrestomathie arabe, T. II, N°. VI, p. 209-12.

(1) *Quint. Curt.*, L. IV, C. VIII. Abulfarage, ou autrement Gregorius Bar-Hebræus, dans la seconde partie non imprimée de sa chronique syriaque, fait d'Andromaque un grand prêtre, et prétend que les Samaritains le tuèrent, parce qu'il avoit reconnu Alexandre pour roi et l'avoit traité avec honneur, etc. Quelle fable!

(2) Salomon Jarchi et Aben Esra, célèbres rabbins du XIIe. siècle, furent les premiers qui mirent au jour cet ouvrage, trop vanté par Breithaupt, son dernier éditeur. Voyez sa préface et la réponse que lui a faite le savant Gagnier, dans la Bibl. choisie de Le Clerc, T. XXV, p. 40.

(3) *Joseph. Hebraic.* sive Gorion., L. II, C. VII.

sant à Alexandre de faire porter son nom à tous les enfans qui naîtroient, cette année-là, parmi les Juifs. Est-ce chez les Samaritains que Ben-Gorion avoit puisé ce conte, ou ceux-ci le devoient-ils aux Juifs, nous l'ignorons. Au reste, le même écrivain, ou son interpolateur, se permet ensuite sur Alexandre une longue digression, pleine de toutes les fables qu'en ont débité le faux Callisthène, les auteurs arabes et persans (1), etc. Ben-Gorion ou Josippon, comme on l'appelle encore, avoit sans doute tiré aussi beaucoup de choses des écrits des Rabbins, qui n'ont pas manqué de parler du voyage d'Alexandre. Ils prétendent que les Cuthéens ou Samaritains avoient sollicité ce prince de détruire le temple de Jérusalem, et que le grand prêtre Siméon le Juste, alarmé de cette demande, alla à sa rencontre avec les principaux de la nation, portant des flambeaux. Ils passèrent ainsi toute la nuit; Alexandre ne les aperçut qu'à l'aurore, et aussitôt descendant de son char, il se jeta aux genoux du grand prêtre et l'adora (2). Les Rabbins ajoutent quelques autres circonstances; la plus remarquable est le don que les Juifs firent à Alexandre de la bibliothèque de Salomon, dans laquelle Aristote puisa toute sa philosophie. Ils finissent même par

(1) On trouve cependant dans cet ouvrage des détails fabuleux et des choses absurdes, qu'on ne lit pas chez les écrivains Arabes et Persans, concernant Alexandre. L'article de ce prince est dans le second livre de Joseph Ben-Gorion, et y remplit seize chapitres, depuis le VIe. jusqu'au XXIIe. Ce faussaire prétend avoir consulté Strabon, Nicolas de Damas, Tite, écrivain romain, et le livre de la naissance d'Alexandre, composé par les Mages d'Egypte (L. II, C. IX). Voici le portrait qu'il fait de ce prince : « Alexandre étoit vigoureux; ses cheveux ressembloient à la crinière d'un cheval; il avoit un œil noir, et l'autre bleu; ses dents étoient très-aiguës; sa voix retentissoit comme le tonnerre, et sa force étoit comparable à celle du lion. » Basnage a donné un assez bon extrait de cet article d'Alexandre (Hist. des Juifs, L. II, C. VI, § 11, 12, 13 et 14), sur lequel il ne m'est pas permis de m'arrêter davantage.

(2) Vid. *Bartolocci*, Bibl. Rabbin., T. III, p. 435.

faire de ce grand homme, un prosélyte de leur religion, et lui prêtent à ce sujet une lettre qu'eux seuls ont pu imaginer (1). Il est probable que les Rabbins ont eu connoissance des ouvrages de Josephe ; mais ils paroissent n'en avoir fait aucun usage, et je crois qu'ils n'ont parlé d'Alexandre que d'après une tradition conservée parmi eux. Elle étoit répandue dans tout l'Orient, puisqu'Abulféda assure que ce prince, avant de combattre Darius et d'entrer en Perse, passa à Jérusalem et honora les enfans d'Israël (2).

Ce n'est pas d'après cette tradition que plusieurs Pères de l'Eglise et écrivains du moyen âge, ont fait mention de l'hommage rendu par Alexandre au Dieu des Juifs ; ils ont tous emprunté ce fait de Josephe ou des auteurs qui avoient lu son ouvrage ; ainsi leur autorité ne peut être ici d'un grand poids, et on a eu tort de la faire valoir à cet égard (3). Origène pourroit néanmoins être excepté, parce que réfutant Celse (4), il n'aura pas dû emprunter du seul Josephe une chose si remarquable. Les Juifs s'en glorifioient trop, pour qu'elle n'eût pas été rapportée par d'autres écrivains, et de ce nombre étoit sans doute Juste de Tibériade, dont nous avons malheureusement perdu l'histoire.

Les Grecs et les Romains avoient tant de haine et de mépris pour le peuple Juif, qu'ils affectoient de n'en pas parler

(1) Cette lettre a été publiée par Bartolocci, qui en donne la traduction. Aristote y exhorte Alexandre à brûler tous les livres de philosophie, et particulièrement les siens, comme étant pleins de mensonges. Il dit avoir été converti par un sage Juif, qui *attraxit cor meum in verba legis, cum ostendisset mihi signa et prodigia in omnibus sanctitatis, vera et sensui manifesta.* Bibl. Rabb., T. I, p. 475, etc. Voyez encore *Basnage*, Hist. des Juifs, L. III, C. VII, § 14.

(2) Dans la partie inédite de son histoire, que M. de Sacy a bien voulu me traduire, d'après les Mss. de la Bibl. nat., N°. 101 et 615.

(3) Ce reproche s'adresse surtout au P. Ansaldi, de Profect. Alex., C. IV.

(4) *Origen.* contr. Cels., L. V, p. 265, ed. *Spencer.*

dans leurs écrits, ou ils les y représentoient sous les couleurs les plus noires et d'une manière très-infidelle. Josephe témoigne avec raison son étonnement du silence absolu qu'a gardé sur ce peuple Jérôme de Cardie, procurateur de Syrie, qui vécut, pour ainsi dire, avec lui (1), et écrivit l'histoire des premiers successeurs d'Alexandre. Hécatée d'Abdère, contemporain de Jérôme, fut moins aveuglé par la passion ; il rend justice aux Juifs sur l'attachement invincible qu'ils avoient pour leurs lois, et dit qu'au temps de la bataille de Gaza, onze ans après le règne d'Alexandre, sous le gouvernement du grand pontife Onias (2), cette nation possédoit plusieurs forteresses et bourgs dans la contrée, et que Jérusalem, fortifiée par l'art et la nature, renfermoit seule environ cent vingt mille habitans (3), malgré une émigration considérable que des troubles arrivés en Syrie avoient occasionnée, après la mort d'Alexandre. Une telle ville devoit naturellement attirer les regards de ce prince, et il ne pouvoit la laisser derrière lui, en marchant de Tyr à Gaza. Arrien est donc fondé à placer la soumission de la Palestine, avant le siége de cette dernière ville, et Josephe se trompe en la rapportant après (4). Mais cette erreur n'infirme pas tout son témoignage qui s'accorde avec celui d'Hécatée sur les Juifs enrôlés au service d'Alexandre. D'ailleurs, la Palestine n'étoit pas si ignorée et si méprisable aux yeux des Macédoniens qui l'avoient visitée, puisque ce conquérant la compte parmi les provinces qu'il a subjuguées, dans un discours qu'Arrien lui

(1) *Joseph.* contr. Apion, L. I, § 23.

(2) On lit Ezechias dans le texte; mais si ce n'étoit pas une faute de copiste, Josephe en auroit averti en relevant Hécatée.

(3) *Hecat.* ap. *Joseph.* contr. Apion., L. I, § 22. Ce calcul n'est point exagéré : Hécatée ne comptoit que 1500 prêtres, et il y en avoit plus de 20,000 qui desservoient le temple, suivant Josephe, contr. Apion., L. II, § 7.

(4) *Joseph.*, Antiq. Jud., L. XI, C. III, § 3.

fait tenir, en présence de ses soldats (1). Justin nous offre encore une circonstance digne de quelque attention; selon cet abréviateur, Alexandre étant parti pour la Syrie, plusieurs princes, la tête ornée de bandelettes, vinrent au-devant de lui (2); peut-être Trogue-Pompée en disoit-il davantage. On sait que ces bandelettes, particulières aux prêtres et aux sacrificateurs, étoient aussi la marque des supplians. Jaddus étant l'un et l'autre, il est possible qu'il fût ici désigné, et que lui ou sa nation eût été nommé par Trogue. Enfin, pour ne pas négliger la moindre trace de la vérité, ajoutons que Quinte-Curce rapporte qu'Alexandre, après la prise de Tyr, parcourut les villes qui refusoient de se soumettre (3). Il n'avoit qu'une partie de son armée; Héphæstion conduisoit l'autre par mer à Gaza.

Nous ne dissimulerons pas que le récit de Josephe offre plusieurs difficultés; la première est la question de Parménion à Alexandre, sur ce qu'il se prosternoit devant le pontife, lui que tout le monde adoroit (4). Sans doute, ce ne fut qu'après le meurtre de Clitus, que des Macédoniens, les vils flatteurs de leur roi, se soumirent envers lui à l'espèce d'adoration usitée chez les Perses. Mais on ne peut douter qu'après la bataille d'Issus, Alexandre ne reçût de toutes parts, sur son chemin, les mêmes honneurs qu'on rendoit auparavant au monarque qu'il venoit de vaincre (5). Voilà indubitablement la pensée de Parménion. Mais comment Alexandre put-il savoir que le nom de Dieu étoit écrit sur la

(1) *Arrian.*, L. VII, C. IX.

(2) *Tunc in Syriam proficiscitur; ubi obvios cum infulis multos Orientis reges habuit.* Justin., L. XI, C. X.

(3) *Ceterum non ipse modo rex obibat urbes, imperii jugum adhuc recusantes*, etc. L. IV, C. V.

(4) *Van-Dale*, sup. Aristeam, C. X.

(5) Voyez surtout la manière dont Alexandre fut reçu à Babylone, par le peuple de cette ville et par les prêtres chaldéens. *Quint. Curt*, L. V, C. I.

lame d'or du grand pontife (1)? Ou il le présuma, d'après l'usage des prêtres de quelques divinités helléniques, ou il l'apprit des Samaritains et des Phéniciens qui l'accompagnoient (2). Cyrus, Darius, fils d'Hystape et Artaxerxe Longuemain avoient rendu des hommages au Dieu d'Israël dans son temple; mais Alexandre fut le premier qui y entra. Il fit lui-même des sacrifices, en l'endroit et suivant les rites prescrits par le grand prêtre. Une vanité impie, comme le pense S. Augustin (3), ne lui inspira pas une pareille démarche; un sentiment de respect et de reconnoissance pour le Dieu qui lui promettoit, par la voix de son prophète, l'empire de Darius; la force des circonstances et cet esprit de curiosité qui le portoit à voir de ses propres yeux, un temple qui renfermoit tant d'objets mystérieux, et dont l'entrée étoit si sévèrement interdite aux nations étrangères, suffirent pour l'y déterminer. L'historien Hécatée décrit si bien ce temple et différentes choses qui s'y trouvoient (4), ce que per-

(1) Un ancien commentateur de Daniel prétend qu'Alexandre, voyant le livre des prophéties qui le concernoit, adora le dieu de Jérusalem : διὰ τοῦτο καὶ Ἀλέξανδρος προσκύνησε τὸν ναὸν, ὥς φασι, τὸ βιβλίον τοῦτο ἰδών· καὶ Ἕλληνες ἐθαύμασαν αὐτοῦ τὴν ἰσχὺν τῆς προφητείας. Περὶ τούτου οὐδεὶς εἶπεν, ἀλλ' οὗτος μόνος. *Pseudo-Chrysost.* in Dan. Op., T. VI, p. 242. Ce commentateur veut appliquer à la conduite d'Alexandre, à l'égard des Juifs, une partie du verset 44, du second chapitre de Daniel, *non pertransibit, neque genti alteri tradetur;* ce qui est peu fondé. Le P. de Montfaucon lit, dans ce passage, θεὸν au lieu de ναὸν, mais peut-être n'y faut-il rien changer; l'auteur aura voulu dire qu'Alexandre se prosterna à la vue du temple de ce Dieu qui paroissoit l'avoir protégé jusqu'alors, action assez naturelle de sa part.

(2) Vid. plurim. ap. *Ansaldi,* de Profect. Alex., C. XIV.

(3) .... *Sed impia vanitas cum Diis cum falsis colendum putans.* S. Aug. de Civit. Dei, L. XVIII, C. XLV.

(4) *Hecat.* ap. *Joseph.* contr. Apion., L. I, § XXII. *Euseb.* Præp. Evang., L. IX, C. IV. Hécatée auroit été payé par les Juifs pour parler d'eux, ou l'ouvrage qu'on cite Josephe ne seroit pas de lui, si l'on en croyoit au témoignage d'Herennius (ap. *Origen.* contr. Celsum, L. I, p. 13), lui-même un des plus hardis faussaires de l'antiquité. Scaliger (Epist. ad Casaub., p. 415), et Hodi (contra Aristeam, p. 217), s'appuyant de l'autorité d'Herennius, ont voulu faire regarder l'ouvrage d'Hécatée comme apocryphe;

sonne n'avoit fait avant lui, qu'on ne peut presque pas douter qu'il ne fût à la suite d'Alexandre en cette occasion. Ptolémée-Evergète sacrifia aussi dans le temple de Jérusalem (1); et Auguste y fit immoler, tous les ans, et à ses frais, des victimes (2). Ces princes suivirent donc l'exemple d'Alexandre, que les prêtres juifs n'auront pas manqué de leur rappeler. Philon et Josephe regardant ces faits comme glorieux à leur nation, se sont empressés d'en parler; l'un et l'autre rapportent les privilèges dont elle jouissoit à Alexandrie : le dernier assure qu'Alexandre lui donna le terrain qu'elle occupoit dans cette ville, et cite, pour le prouver, les lettres mêmes de ce prince (3). Enfin Hécatée nous apprend qu'il lui fit encore présent du pays de Samarie, sans en exiger aucun impôt (4). Il ne pouvoit mieux punir les Samaritains du meurtre d'Andromaque. Ainsi tout concourt à prouver qu'Alexandre connut et protégea les Juifs, qu'il visita Jérusalem et entra dans son temple. Il alla même à Jéricho, et ce fut devant lui qu'on fit l'expérience sur l'arbre à baume dont parle Pline (5).

Le nom du grand prêtre qui reçut ce prince, offre quelques difficultés, et on a opposé au récit de Josephe (6) deux écrivains du moyen âge, qui ont fait vivre Jaddus sous Artaxerxe-Mnémon (7). L'illustre Newton adopte cette opinion erronée; et

mais leur opinion a été très-bien réfutée par Guill. Spencer, not. ad *Origen.*, p. 14-15.

(1) *Joseph.* contr. Apion., L. I, § V.

(2) *Philon.* Legat. ad Caium, p. 785.

(3) *Joseph.* contr. Apion., L. II, § 4.

(4) *Hecat.* ap. *Joseph.* contr. Apion., L. II, § IV.

(5) *Alexandro magno res ibi gerente, toto die æstivo unam concham impleri justum erat.* Plin., L. XII, C. LXIV.

(6) *Moyle*, Lettre au docteur Prideaux, Hist. des Juifs, T. II, p. 415.

(7) *Nicephor.* Chronograph., p. 407, Chronic. Paschal. sive Alexandr., p. 169. L'auteur de cette dernière chronique bouleverse la suite des grands prêtres. Au surplus, il prétend que Nectanébo se réfugia à Pella, en Macédoine (p. 170), et qu'Alexandre fit transporter en Egypte le corps du prophète Jérémie, et autres fables sur ce sujet (p. 156, 157), rapportées éga-

s'appuyant d'une tradition rabbinique, conjecture que Siméon le Juste étoit à la place de Jaddus, lorsqu'Alexandre vint en Judée (1). Mais la saine critique ne nous permet que deux moyens pour connoître la succession et la chronologie des grands prêtres après la captivité ; l'un est le texte même de Josephe, et l'autre, l'addition canonique faite au second livre d'Esdras et postérieure à Néhémie, véritable auteur de ce livre (2). Or ils placent tous deux Jaddua ou Jaddus, sous Darius, et font entrer en charge Siméon, petit-fils de ce pontife, plusieurs années après la mort d'Alexandre (3). Les plus savans commentateurs de l'Ecriture ont été de cet avis, que l'esprit de système peut seul faire rejeter.

On objecte encore contre Josephe ce qu'il dit des Chaldéens qui accompagnèrent, selon lui, Alexandre à Jérusalem. Quelques savans ont voulu corriger le texte de cet écrivain, en y mettant au lieu des Chaldéens, le nom des Cuthéens ; mais

lement par quelques autres écrivains grecs du moyen âge.

(1) Chron. corrig., p. 397.

(2) *Jojada genuit Jonathan, et Jonathan genuit Jeddoa*, Nehem., C. XII, ℣ 11. *Levitæ in diebus Eliasib, et Jojada et Johanan et Jeddoa, scripti principes familiarum et sacerdotes in regno Darii Persæ*, ibid., ℣ 22.

(3) Vid. *Selden*, de Successione in Pontific. Ebræor., L. I, C. VI et VII. L'auteur y traite, plus en érudit qu'en chronologiste, cette matière qu'éclaircira la suite des premiers grands prêtres après la captivité.

Jésus, fils de Josedec.
Joachim, fils de Jésus.
Eliasib, fils de Joachim.
Judas ou Joiada, fils d'Eliasib.
Jonathan ou Johanan, fils de Judas.
Jaddus ou Jeddoa, fils de Jonathan.
Onias I, fils de Jaddus.
Simon ou Siméon, dit le Juste, fils d'Onias.
Eléazar, frère d'Onias.

La mort de Jaddus précéda ou suivit de près celle d'Alexandre, *καθ' ἐκεῖνον τὸν καιρὸν, Joseph.*, Antiq. Jud., L. XI, C. VIII, § 7. Simon le Juste succéda à Onias; et à Simon, Eléazar, auquel Ptolémée-Philadelphe écrivit pour faire traduire la bible (*ibid.*, L. XII, C. II, § 4). S. Jérôme suit le même ordre, excepté à l'égard de Simon qu'il met après Onias II, successeur d'Eléazar, parce qu'il a confondu Simon le Juste avec un autre Simon, fils d'Onias II, petit-fils de ce premier Simon, tous grands pontifes. Mais il ne se trompe pas sur Jaddus, *qui sub Alexandro templo præfuit.* Com. in Dan., T. III op., p. 1113. Eusèbe pense de même et suit Josephe, Demonst. Evang., L. VIII, p. 393.

dans

dans toute la narration, les Samaritains ne portent point ce nom; ainsi on ne peut l'admettre sans blesser les règles de la critique. Il seroit encore possible d'imaginer que Josephe ait voulu parler des Chaldéens septentrionaux ou Chalybes de l'Asie mineure (1). Mais ce peuple étant alors presque sauvage, devoit être fort peu connu d'Alexandre. Il faut donc avoir recours à une explication plus plausible. Ces Chaldéens qui se trouvoient auprès de lui, étoient indubitablement les satrapes et les commandans des provinces de la partie de l'empire perse qu'il venoit de soumettre : peut-être y en avoit-il plusieurs de ceux pris à la bataille d'Issus. Pourquoi Alexandre n'ayant pas encore passé l'Euphrate et n'étant pas maître de Babylone, le grand prêtre le supplie-t-il d'accorder aux Juifs, établis dans cette ville, l'exemption de tribut pendant l'année sabbatique? La réponse me paroît facile et naturelle; ce pontife voyant dans Alexandre le conquérant grec, désigné par Daniel pour renverser le trône de Darius, n'a point douté qu'il ne s'emparât de Babylone; et en conséquence, il lui a fait cette demande, qui n'est d'ailleurs que conditionnelle.

Le motif d'une pareille demande n'étoit cependant pas fondé, puisque la belle loi du Lévitique sur l'année sabbatique ne s'observoit plus (2) : peut-être même étoit-elle tombée en désuétude, long-temps avant la captivité (3). Mais le grand prêtre ne cherchant qu'à faire alléger les Juifs de Jérusalem et de Babylone du poids des impôts dont on les accabloit, cette loi lui offroit un prétexte très-plausible, et il suffit à Alexandre

(1) Vid. *Michaelis*, Geogr. Hebr. exter., T. II, p. 77. Ajoutons aux recherches de ce savant que la Cheldée, dont Trapezus étoit la capitale, formoit le huitième Thème, dans le moyen âge. *Constant. Porphyr.* de Themat., L. I, C. VIII.

(2) *Joseph.* Antiq., L. XI, C. XI, § 8.

(3) *Michaelis*, de Anno Sabbat., § XI.

qui étoit déjà bien disposé en faveur de cette nation. Nous ignorons en quoi consistoit le tribut qu'elle payoit aux Perses; suivant Sulpice-Sévère, il ne montoit qu'à trois cents talens, immédiatement après la mort du conquérant macédonien (1). Cet écrivain paroît confondre les temps; car, sous les Ptolémées, la Phénicie, la Cœlé-Syrie, la Judée et le pays de Samarie payoient ensemble plus de huit mille talens (2). Antiochus-Epiphane, l'oppresseur des Juifs, dut ensuite les surcharger beaucoup; et en effet, nous voyons que, sous Démétrius-Soter, ils donnoient aux rois de Syrie la troisième partie de leur récolte en grains, la seconde de celle en fruits et un certain nombre de couronnes. A la prière de Jonathas, toutes les contributions pour la Galilée, la Judée et les pays de Joppé et de Samarie, furent réduites à trois cents talens (3). Voilà sans doute la taxe dont Sulpice-Sévère a voulu parler; d'ailleurs, rien ne prouve qu'elle ait été perçue au temps d'Alexandre.

Toutes les objections que le récit de Josephe a pu faire naître sur le voyage de ce prince à Jérusalem et sur sa conduite à l'égard des habitans de cette ville, doivent donc disparoître aux yeux d'un critique sage et impartial. Si toutefois on trouvoit encore dans le récit de cet historien quelques erreurs ou inexactitudes dans les circonstances, le fond n'en seroit pas moins vrai; et c'est le sentiment de Bayle (4),

(1) *Sulpit. Sever.*, Sacr. Hist., p. 85.

(2) *Joseph.* Antiq., L. XII, C. IV, § 4.

(3) *Maccab.*, L. I, C. XI, ℣ 28. *Joseph.* Antiq., L. XIII, C. IV, § 9. Cette réduction est de l'an 155 de l'ère des Séleucides, 158 ans avant J.-C.

(4) *Bayle*, Dict. histor. et crit., Art. Macédoine, not. O, Le traducteur anglais de mon ouvrage, M. Richard Clayton, adopte le sentiment de ce critique, et rejette avec raison celui que j'avois d'abord hasardé (Critic. inquir. into the life of. Alex., not., p. 115, 116, 117). Le P. Ansaldi, dans une dissertation posthume (de Profect. Alex. Hieros.), publiée à Turin en 1780, a bien traité ce sujet; il a donné un grand développement à ses preu-

qu'on n'accusera certainement ni de prévention ni de trop de crédulité. Qu'on regarde comme une fable le songe d'Alexandre, à Dium; qu'on révoque en doute son entrée dans le temple de Jérusalem, et les marques de respect qu'il témoigna au grand prêtre, etc.; il sera toujours certain, qu'au sein de l'orage, lorsque le conquérant macédonien vint fondre sur la Syrie, les Juifs furent sauvés par une Providence spéciale. Ainsi s'accomplit la prophétie d'Aggée, qui confirme implicitement le fond du récit de Josephe. L'auteur du premier livre des Maccabées ne lui est guère moins favorable. A la vérité, il ne parle d'Alexandre que relativement aux nations étrangères; mais s'il eût troublé le repos dont la Judée jouissoit alors, cet auteur ne l'auroit-il pas marqué? Cet argument négatif acquiert même quelque force, par le narré, qu'il fait aussitôt après, des maux que Jérusalem éprouva sous les successeurs du conquérant macédonien, et de la profanation de son temple, par Antiochus, dit le grand, le premier des rois grecs qui, selon lui, persécuta la nation juive. Au reste, Josephe avoit non-seulement lu tous les livres composés par les Juifs sur l'histoire de leur nation, depuis le règne d'Artaxerxès (1); mais encore il avoit consulté les éphémérides sacerdotales et les archives du temple, monumens qui ont servi à la rédaction du premier et du second livre des Maccabées (2).

Ces deux livres sont-ils canoniques? L'examen approfondi de cette question m'écarteroit trop de mon sujet; et sans réclamer ici l'autorité de plusieurs Pères de l'Eglise et

ves; mais toutes ne sont pas d'une égale force.

(1) Ἀπὸ δὲ Ἀρταξέρξου μέχρι τοῦ καθ' ἡμᾶς χρόνου γέγραπται μὲν ἕκαστα, etc. Joseph. contr. Apion., L. I, § 8.

(2) *Ecce hæc scripta sunt in libro dierum sacerdotii ejus* (Hyrcani), etc. Maccab., L. I, C. XVI, ℣ 24. Vid. L. II, C. II, ℣ 13.

des Conciles de Carthage et de Trente qui les ont mis dans le Canon de l'Ecriture, je me contenterai de l'aveu des auteurs protestans qui respectent ces deux livres, « comme » contenant une histoire véritable et digne de tout respect, » où Dieu a étalé magnifiquement la puissance de son bras » et les conseils de sa Providence pour la conservation de » son peuple élu. » Cependant j'ajouterai que je reconnois la canonicité de ces deux livres, en rappelant l'observation de Bossuet, « qu'il ne faut pas s'étonner que Josephe en ait » supprimé une partie, puisqu'on sait qu'il dissimuloit ou » qu'il déguisoit les miracles les plus certains, de peur d'é» pouvanter les Gentils pour qui il écrivoit (1). » Le témoignage du premier livre des Maccabées sur Alexandre, est donc à mes yeux d'un grand poids ; ce qui m'engage à le rapporter en entier et à faire mes efforts pour l'expliquer. On sait que ce livre a été écrit originairement en hébreu. Ce texte, qu'Origène et S. Jérôme avoient eu sous les yeux, s'est perdu depuis long-temps, et nous n'en avons que deux anciennes versions, l'une en grec et l'autre en syriaque (2). La latine a été faite sur le grec, sans qu'on puisse en déterminer l'époque. En conséquence, nous nous attacherons principalement aux deux premières dans la traduction suivante.

« Après qu'Alexandre, le Macédonien, fils de Philippe,

(1) *Bossuet*, cinquième avertissement aux Protestans, C. XXIV.

(2) Le savant Michaëlis montre que cette version a été faite sur l'hébreu, dans la préface de sa traduction allemande du livre des Maccabées, p. XV, et dans sa Bibl. Orientale, T. XXI, p. 112, etc. M. Trendelenburg veut, au contraire, prouver que l'auteur Syrien a traduit d'après le grec (Primi libri Maccab. græc. text. cum vers. Syr. collat. in Repert. Morgent. litter., T. XV, p. 58, etc.) Mais il ne me peroît pas avoir fait assez attention à la quantité de mots grecs qui s'étoient glissés dans le syriaque. D'ailleurs, le traducteur auroit pu avoir à la fois sous les yeux le texte hébreu et la version grecque ; ce qui n'empêcheroit pas que sa version ne fût très-ancienne et ne méritât d'être consultée.

» qui sortit de la terre de Cethim, eut vaincu Darius, roi » des Perses et des Mèdes, et lui eut succédé, ayant pré- » cédemment régné en Grèce (1), il entreprit encore plu- » sieurs guerres, s'empara d'un grand nombre de places for- » tes, et égorgea les rois de la terre. Il pénétra jusqu'aux » extrémités du monde et s'enrichit de la dépouille des na- » tions. La terre se tut devant lui (2). Son cœur s'éleva et » s'enfla *d'orgueil*. Il rassembla une armée formidable et » régna sur les contrées, sur les rois et les tyrans, qui de- » vinrent ses tributaires. Ensuite il tomba malade et connut » qu'il alloit mourir. Il appela alors ses esclaves nobles qui » avoient été nourris avec lui dès leur enfance, et leur par- » tagea son empire, lorsqu'il vivoit encore. Alexandre ré- » gna douze ans et mourut. Ses esclaves se rendirent les » maîtres, chacun dans le lieu de sa résidence. Tous cei-

(1) ... *Καὶ ἐβασίλευσεν ἀντ' αὐτοῦ πρότερος ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα*. Alexandre n'a pu régner le premier, à la place de Darius, en Grèce; il faut donc rejeter cette leçon de l'édition de Rome, et adopter celle des éditions d'Alde et d'Alcala, confirmée par le Ms. Alexandrin, et ceux cotés 1, 2 et 3, Bibl. ol. R. *Καὶ ἐβασίλευσεν ἀντ' αὐτοῦ, πρότερον ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα*, en ajoutant la virgule après *αὐτοῦ*, pour la clarté. Ce sens est justifié par la version syriaque, dont les expressions signifient à la lettre, *et regnavit in locum ejus* (Darii), *antea in Græciâ*, etc. A la vérité, on lit encore dans un passage du même livre que des voiles d'or, des cuirasses et autres armes avoient été déposées à Elymais par Alexandre, fils de Philippe, roi Macédonien, *ὃς ἐβασίλευσε πρῶτος ἐν τοῖς Ἕλλησι*. C. VI, ℣ 2. Mais la version syriaque, plus fidelle, doit se rendre à la lettre : *ille qui fuerat antea rex Græcorum*. Ainsi s'évanouit la difficulté qui naissoit de la leçon fautive *πρότερος*, et de la transposition des mots, *qui primus regnavit in Græciâ*, dans le premier verset de la vulgate, ou version italique de ce livre des Maccabées. Au surplus, Alexandre avoit été nommé le prince des Grecs par Daniel, et en expliquant ce prophète, S. Jérôme dit très-bien : *Nullique oriatur scrupulus quare pro principe Macedonum, principem Græcorum dixerit, hoc est, Ἑλλήνων. Alexander enim rex Macedonum primùm subversa Græcia, et subjecta potestati suæ, in Persas arma corripuit*. In Dan., T. III op., p. 1120.

(2) Le grec porte *ἡσύχασεν* : le syriaque signifie, *siluit et quievit*, mais il supprime *et interfecit reges terræ et pertransivit usque ad fines terræ et accepit spolia multitudinis gentium*. Sur ces mots *et interfecit reges terræ*, Grotius remarque fort bien *reges vocat more Hebræo præfectos magnarum nationum*. Com. in vet. Test., T. III, p. 327.

» gnirent le diadème, après la mort de ce prince, et leurs » enfans, après eux, pendant nombre d'années; et ils mul- » tiplièrent les maux sur la terre (1). »

Le style de l'original est conservé dans les versions grecque et syriaque, et nous avons cru devoir les suivre avec une scrupuleuse fidélité, afin qu'on puisse se faire une juste idée des difficultés qu'offre ce passage. La première, sur laquelle plusieurs critiques se sont exercés, est le règne d'Alexandre en Grèce; on en a même cherché la solution dans les médailles (2); cependant elle se présente naturellement. L'auteur hébreu nomme, dit Michaëlis, la chose par son vrai nom; Alexandre étoit, dans le fait, roi de la Grèce, quoiqu'il n'en ait jamais porté le titre (3). Certes, Philippe, après la bataille de Chæronée, et Alexandre, après la prise de Thébes, furent réellement les maîtres absolus de la Grèce; ils ne laissèrent aux peuples de cette contrée que la forme de leur gouvernement. Elu général *Autocrate*, suivant l'expression de Diodore (4), par tous les Grecs, d'une manière extraordinaire, surtout à l'égard d'un jeune homme (5), son armée étant composée en grande partie de soldats grecs, les nations de l'Orient, qui ne les distinguoient point des Macédoniens, ne devoient regarder Alexandre que comme le roi de tous les Grecs. Pour suivre trop à la lettre la version latine, un commentateur a prétendu qu'il s'agissoit seulement de la monar-

(1) *Maccab.*, L. I, C. I, ℣ 1-10.

(2) *Frœlich*, Annal. Syriæ, Proleg., C. VI. Ce savant antiquaire, après avoir dit que les prédécesseurs d'Alexandre ne prirent pas le nom de Roi sur les monumens publics, ajoute : *Alia similium nominum numismata cum* ΒΑΣΙΛΕΩΣ *titulo, post Alexandrum M. cusa videntur.* p. 31.

(3) *Michaëlis*, Not. sur sa traduction allemande du premier livre des Maccabées.

(4) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 4.

(5) Καὶ πάντες μὲν οἱ τὴν Ἑλλάδα κατοικοῦντες, τὸν Ἀλέξανδρον ἐπὶ τὴν ἡγεμονίαν ἀνεβίβαζον, καὶ τοῖς ψηφίσμασιν ἀναπλάττοντες φρόνημα, μεῖζον τοῦ δέοντος ἀνδρὶ νέῳ καὶ φιλοδόξῳ περιέθηκαν. Demad. Orat., ed. Reiske, p. 270, T. IV, Orat. græc.

chie que ce conquérant transféra le premier, des Perses aux Grecs (1); mais cette explication, plus ingénieuse que solide, n'est pas conforme à la pensée de l'auteur du livre des Maccabées.

Cet auteur s'exprime très-exactement, lorsqu'il appelle esclaves, les Grands de la Cour, suivant l'usage des peuples de l'Orient anciens et modernes. Mais devoit-il se servir de ce terme pour désigner les seigneurs macédoniens qu'Alexandre appela avant de mourir (2)? On en a tiré un argument contre la vérité de son récit (3). Rien n'est plus injuste; outre qu'il parloit conformément aux idées reçues dans son pays, lesquelles pourroient être justifiées sans peine, il pouvoit encore qualifier de la sorte ces jeunes seigneurs, voués dès l'enfance à plusieurs fonctions serviles auprès des rois de Macédoine, et qui ne différoient en cela des véritables esclaves, que par le privilége de prendre leur repas, assis avec le roi, et de n'être fustigés que par lui seul (4). Quelques-

(1) Primus regnavit in Græcia, id est: *Primus monarchiam ad Græcos a Persis transtulisse*, etc. Evard Fullon., Comment. in 1 libr. Macc., p. 48. Drusius et Grotius ont avancé des explications beaucoup moins raisonnables, que réfute très-bien le savant Michaëlis.

(2) Καὶ ἐκάλεσε τοὺς παῖδας αὐτοῦ τοὺς ἐνδόξους, etc. *Et vocavit pueros suos nobiles*, etc.; et d'après les expressions du traducteur Syrien, *et vocavit servos suos illustres*, ℣ 7. Le mot d'*abdo*, dont se sert cet écrivain, répond à celui de παῖς, pris dans l'acception de *servus*, fort fréquente surtout dans les Septante, comme on peut le voir par la concordance de Tromius.

(3) Gottl. *Wernsdorff*. Comm. de Fide histor. libr. Maccabæorum, S. XXI. Ce livre est plein de sophismes.

(4) *Mos erat, ut supra dictum est, principibus Macedonum adultos liberos regibus tradere, ad munia haud multum servilibus ministeriis abhorrentia*, etc... Quint. Curt., L. VIII, C. VI. *Idem Amyntas adduxerat L principum Macedoniæ liberos adultos ad custodiam corporis. Quippe inter epulas hi sunt regis ministri: iidemque equos ineunti prælium admovent, venantemque comitantur; et vigiliarum vices ante cubiculi fores servant: magnorumque præfectorum et ducum hæc incrementa sunt et rudimenta.* Quint. Curt., L. V, C. I. Vid. *Diod. Sic.*, L. XVII, § 65. Valère Maxime dit encore: *Vetusto Macedoniæ more regi Alexandro nobilissimi pueri præsto erant sacrificanti.* L. III, C. III, Ext., S. I. Ils étoient donc à la fois pages, écuyers, gardes du corps et assistans aux sacrifices; en falloit-il davantage pour être traités d'esclaves par les Orien-

uns ayant pris le parti de Méléagre, à la mort d'Alexandre, Perdiccas en fit châtier seize sur le seuil de sa porte, les appelant de vils esclaves de son ennemi (1). D'ailleurs, ces jeunes gens, tous d'une naissance distinguée, veilloient particulièrement à la conservation du roi, couchoient auprès de lui, étoient ses écuyers et l'accompagnoient à la chasse, suivant l'usage établi par Philippe, et qui étoit d'origine perse (2). De pareilles fonctions devoient nécessairement leur procurer les moyens d'avoir beaucoup de crédit; aussi leur corps devint une pépinière de généraux et de commandans de province, selon Quinte-Curce, qui ajoute : « De là sont sortis ensuite » ces rois, dont les descendans, plusieurs siècles après, fu- » rent dépouillés de leurs Etats par les Romains (3). » Ces paroles sont d'abord une présomption en faveur du partage qu'Alexandre fit de ses Etats, pendant sa maladie et selon toute apparence, le 22 du mois de Dæsius, jour où, d'après les Ephémérides, il s'entretint avec ses capitaines, des places vacantes dans son armée.

Dans ce partage, Alexandre entendoit-il donner aux jeunes Macédoniens élevés à son service, le droit de souveraineté? Il me semble que l'auteur du livre des Maccabées répond à cette question, lorsqu'il nous apprend que ces mêmes Macédoniens s'étant fortifiés ou bien établis dans les pays dont ils s'étoient rendus maîtres, après la mort de leur roi, se mirent ensuite la couronne sur la tête. Ils n'étoient donc au-

taux. Nos préjugés sont fort différens, sans être mieux fondés.

(1) *Quint. Curt.*, L. x, C. VIII.

(2) Ἐκ Φιλίππου ἦν ἤδη καθεστηκὸς, τῶν ἐν τέλει Μακεδόνων τοὺς παῖδας, ὅσοι ἡλικίαν ἐμειρακίσαντο, καταλέγεσθαι ἐς θεραπείαν τοῦ βασιλέως. Τά τε περὶ τὴν ἄλλην δίαιταν τοῦ σώματος διακονεῖσθαι βασιλεῖ, καὶ κοιμώμενον φυλάσσειν τούτοις ἐπετέτραπτο· καὶ ὁπότε ἐξελαύνοι βασιλεὺς, τοὺς ἵππους παρὰ τῶν ἱπποκόμων δεχόμενοι ἐκεῖνοι προσῆγον, καὶ ἀνέβαλλον οὗτοι βασιλέα τὸν περσικὸν τρόπον, καὶ τῆς ἐπὶ θήρᾳ φιλοτιμίας βασιλεῖ κοινωνοὶ ἦσαν. *Arrian.*, L. IV, C. XIII.

(3) *Quint. Curt.*, L. VIII, C. VI.

paravant

paravant que de simples satrapes. Cette qualité les investissoit d'une grande autorité, puisque Xénophon appelle roi le jeune Cyrus, qui n'avoit que la satrapie de l'Asie mineure (1), et qu'ailleurs il donne le nom de satrape au plus jeune des fils du grand Cyrus (2), auquel ce prince avoit accordé un pouvoir absolu sur les Bactriens et les Caramaniens (3). Hystape, fils d'Artaxerxès, posséda la Bactriane sous ce nom (4), etc. Nous choisissons ces exemples parmi beaucoup d'autres. Alexandre n'avoit pas sans doute intention de priver de sa succession, son frère Arrhidée-Philippe et ses propres enfans, et on ne le crut jamais : aussi voyons-nous que cet Arrhidée monta sur le trône et qu'il régna six ans et quatre mois, selon Diodore de Sicile (5). L'époque même de son avénement à la couronne, commence une Ère qui porte son nom (6). Les généraux macédoniens affectèrent de le reconnoître, et n'osèrent se déclarer rois, qu'après sa mort et celle des enfans de Roxane et de Barsine, les derniers rejetons de la famille d'Alexandre (7). L'armée osa elle-même proclamer roi, le fils posthume d'Alexandre, dont Roxane venoit d'accoucher (8). Antigone, dans la Macédoine, et Théodote, dans la Bactriane, levèrent les premiers le masque, en prenant le titre et les ornemens de roi (9); exemple que leurs rivaux se hâtèrent d'imiter. « Auparavant, simples ministres du roi, dit Quinte-» Curce, sous prétexte de gouverner un empire qui n'étoit

(1) *Xenoph.* Œcon., C. IV.
(2) *Ejusdem*, Cyrop., L. VIII, C. VII.
(3) *Ctesias*, ap. Phot., Cod. LXXI.
(4) *Diod. Sic.*, L. XI, § 69.
(5) *Id.*, L. XIX, § 11.
(6) Voyez à la fin de la Section suivante.
(7) *Diod. Sic.*, L. XIX, § 105, L. XX, § 28.
(8) ... Καὶ εἰς βασιλέα τὸ τεχθὲν ἀνεῖπε τὸ πλῆθος. *Arrian.* de Reb. post Alex. ap. *Phot.*, Cod. XCII.
(9) *Diod. Sic.*, L. XX, § 53. *Plut* vit. Demetr., T. V, p. 22, 23. *Justin.*, L. XLI, C. IV.

» pas à eux, ils avoient, chacun de son côté, envahi de » grands Etats (1). » Seleucus, qui dissimuloit avec plus de peine son ambition, avoit cependant toujours évité de paroître devant les Macédoniens, revêtu des marques de la royauté; il se contentoit de les prendre, lorsqu'il donnoit audience aux peuples étrangers ou barbares (2).

Suivant Justin, « jamais la Macédoine ni aucun pays ne » produisit cette quantité de grands hommes que Philippe, et » après lui Alexandre, avoient choisis avec tant de soin, » qu'ils paroissent moins destinés à les accompagner à la » guerre, qu'élus pour leur succéder (3). » Il n'est donc pas étonnant qu'ils fussent rivaux ou même jaloux les uns des autres; c'est pourquoi Alexandre, prévoyant toutes leurs dissentions, dit, avant de mourir, qu'on lui préparoit de grands jeux funèbres. Quelqu'un lui ayant demandé à qui il laissoit l'empire, il répondit, au *meilleur*, ou au plus digne. Peut-être vouloit-il par là désigner la prééminence qu'il accordoit à Perdiccas, son parent (4), auquel il venoit de remettre son anneau (5); ou espéroit-il que ce général acquerroit ainsi sur les autres une autorité, qui pourroit les contenir, du moins pendant quelque temps. Mais il falloit un autre bras pour tenir les rênes. Du reste, le partage fait par Alexandre fut respecté jusqu'à un certain point, surtout dans la première distribution (6), puisqu'on n'y oublia point les principaux gardes, élevés avec lui, et sur lesquels son choix dut

(1) *Quint. Curt.*, L. VIII, C. X.

(2) *Plut.* vit. Demetr., p. 231.

(3) *Justin.*, L. XIII, C. I.

(4) Fils d'Oronte, et natif d'Orestis. *Arrian.*, L. I, C. XIV, L. VI, C. XXVIII.

(5) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 117. *Quint. Curt.*, L. X, C. V. *Arrian.*, L. VII, C. XXVI. *Justin.*, L. XII, C. XV.

(6) Il y en eut une seconde à l'arrivée d'Antipater en Asie, cinq ans après la mort d'Alexandre. *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 39. *Arrian.* de Reb. post Alex. ap. *Phot.*, Cod. XCII.

naturellement tomber. Les quatre premiers étoient de Pella, et avoient sans doute vécu, dès leur plus tendre enfance, avec ce prince. Arrien nous a conservé le nom de ces gardes qui étoient au nombre de sept, savoir, Léonnat, Héphæstion, Lysimaque, Ariston, Perdiccas, Ptolémée et Python (1). Peuceste leur fut adjoint dans la suite, à cause du service qu'il avoit rendu à Alexandre, en le couvrant de son bouclier, dans la ville des Malliens (2). Après sa mort, Léonnat eut la Phrygie; Lysimaque, la Thrace; Ptolémée, l'Egypte; Python, la Médie, et Peuceste, la Perse (3). Perdiccas se réserva la tutelle des Rois, c'est-à-dire, le frère et les enfans d'Alexandre (4) : tutelle qui, dans la suite, passa à Antipater, et après lui à Polysperchon (5). Héphæstion étant mort avant son maître, ne put avoir part à ces dispositions, qui furent vraisemblablement changées à l'égard de Python, en punition de ce qu'il s'étoit déclaré trop ouvertement en faveur de Perdiccas (6). Les autres seigneurs macédoniens ne durent leur place qu'au crédit ou à la force. Tous néanmoins ne parvinrent pas au trône; et même des sept premiers gardes, il n'y eut que Ptolémée et Lysimaque. Enfin, il résulte de ce

(1) *Arrian.*, L. VI, C. XXVIII. Il ne faut pas confondre ce Python, fils de Cratère, avec un autre macédonien de ce nom, fils d'Agénor, et Satrape du pays situé entre les monts Paropamises et la mer des Indes. *Arrian.* de Rebus post Alex., Cod. XCII. *Justin.*, L. XIII, C. IV.

(2) Avant d'aller gouverner la Perse en qualité de Satrape, Peuceste fut nommé un des sept gardes; Alexandre, dit Arrien, ne voulant pas le priver de cet honneur, récompense due à sa fidélité. L. VI, C. XXVIII.

(3) *Arrian.* ap. *Phot.*, Cod. XCII. *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 3. *Quint. Curt.*, L. X, C. X. *Justin.*, L. XIII, C. IV. *Dexipp.* ap. *Phot.*, Cod. LXXII. Justin dit que la Babylonie échut en partage à Peuceste; d'autres assurent qu'il conserva la Perse.

(4) Vid. *Dodwell*, de Dicæarcho, § 13.

(5) *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 39, 48.

(6) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 7. *Quint. Curt.*, L. X, C. VI. Au second partage des Satrapies, Autolyque, fils d'Agathocle, Amyntas, fils d'Alexandre et frère de Peuceste, Ptolémée, fils de Ptolémée, Alexandre, fils de Polysperchon, furent choisis pour gardes d'Arrhidée. *Arrian.*, l. s. l.

que je viens de dire, que le partage fait par Alexandre, *lorsqu'il vivoit encore*, est très-réel, et qu'on se conforma, après lui, plus ou moins à ses volontés (1), même par rapport à Perdiccas. Celui-ci fut Chiliarque, emploi resté vacant par les ordres de ce prince, depuis la mort d'Héphæstion (2), et auquel étoit attaché la régence, suivant quelques écrivains (3). Cependant elle ne fut décernée à Perdiccas qu'en vertu de l'anneau qu'Alexandre mourant lui avoit remis (4); et on distribua aussitôt les satrapies aux principaux amis et gardes du héros macédonien, selon Diodore (5). Au reste, cette distribution des Etats d'Alexandre diffère peu de celle que Cyrus fit aussi des siens, peu de temps avant sa mort, à ses enfans les plus capables de gouverner (6). Peut-être les suites en auroient été les mêmes, si, comme Alexandre, Cy-

(1) *Ea autem, quantum ex eorum omnium inter se collatione intelligere possumus, fuit ejus modi.* Usser., Annal., p. 213.

(2) *Arrian.*, L. VII, C. XIV. Cet écrivain dit : χιλίαρχον ἐπὶ τῇ ἵππῳ τῇ ἑταιρικῇ. Mais, selon lui, ce commandement avoit été partagé (L. III, C. XXVII), et toute l'hipparchie des Hétaires ne montoit pas à 2000 hommes. D'ailleurs, le mot de chiliarchie désignoit particulièrement une troupe de soldats d'élite, créée par Alexandre. *Novem, qui fortissimi judicati essent, singulis militum millibus præfuturi erant*, chiliarchas *vocabant* (Quint. Curt., L. V, C. II). Dexippe ne parle que de la chiliarchie d'Héphæstion : Περδίκκας δὲ τὴν Ἡφαιστίωνος χιλιαρχίαν (ap. Phot., Cod. LXXXII); et Séleucus, qu'Isidore appelle, *unus ex pueris Alexandri* (Origio., L. XV, C. I), étoit alors à la tête de l'Agème. Voyez *Appian.*, Syriac., T. I op., p. 198, et ci-dessus, p. 453.

(3) Τὸ δὲ ἦν ἐπιτροπὴ τῆς ὅλης βασιλείας. Arrian. de Reb. post Alex. ap. *Phot.*, Cod. XCII, p. 216. On lit la même chose dans l'extrait de Dexippe (ap. *Phot.*, Cod. LXXXII, p. 201); mais la phrase est tellement bouleversée, qu'on ne peut la rétablir qu'au moyen d'un bon manuscrit. Ajoutons que l'un et l'autre de ces passages ne sont tirés que d'extraits dont l'autorité ne suffit pas pour décider une question de ce genre.

(4) Vid. plur. in *Freinshem.*, not., p. 780, 781.

(5) *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 2. *Alexandro Babylone mortuo, cum regna singulis familiaribus dispartirentur, et summa rerum tradita esset tuenda eidem, cui Alexander moriens annulum suum dederat : ex quo omnes conjecerant eum regnum ei commendasse* (al. commisisse), *quoad liberi ejus in suam tutelam pervenissent.* Corn. Nepos, vit. Eumen., C. II.

(6) *Xenoph*, Cyrop., L. VIII, C. VII.

rus n'eut laissé de sa race qu'un frère imbécille et des enfans à naître ou en bas âge.

Mais un fait aussi important que le partage ordonné par Alexandre au lit de la mort, a-t-il pu être tellement enseveli dans l'oubli, qu'il n'en restât aucune trace dans les écrivains grecs, latins et orientaux, à l'exception de l'auteur hébreu du livre des Maccabées? Cette question est d'abord résolue par un passage de Quinte-Curce. « On a cru, dit cet historien, » qu'Alexandre avoit fait par son testament ce partage des » provinces; mais nous avons vérifié que c'est une tradition » fausse, quoique rapportée par quelques auteurs (1). » Au contraire elle étoit très-fondée; et Quinte-Curce en seroit convenu lui-même, s'il eut réfléchi sur l'intérêt qu'eurent les successeurs d'Alexandre à l'étouffer. Ils devoient naturellement gêner la plume des écrivains contemporains; peut-être même parvinrent-ils à supprimer quelques ouvrages qui n'étoient pas assez favorables à leurs prétentions. Ils craignoient d'y trouver la preuve de leur usurpation, et que les peuples tôt ou tard désabusés, ne vinssent à secouer leur joug tyrannique. Diodore nous assure encore qu'Alexandre avoit mis en dépôt, chez les Rhodiens, un testament où il disposoit de son empire (2). Ammien-Marcellin parle aussi de ce testament, dans lequel ce prince s'étoit choisi un successeur (3). Moïse de Chorène confirme le témoignage de ces deux écrivains, et dit positivement qu'Alexandre partagea ses Etats avant de mourir (4). Jornandès indique encore quelques dis-

(1) *Quint. Curt.*, L. x, C. x.

(2) ... Καὶ τὴν ὑπὲρ ὅλης τῆς βασιλείας διαθήκην ἐκεῖ θέσθαι, etc. *Diod. Sic.*, L. xx, § 81.

(3) ... *Ut bella prætereamus Alexandri, et testamento nationem omnem in successoris unius jura translatam.* Ammian. Marcell., L. xxiii, C. vi.

(4) *Totius orbis imperio potitus* (Alexander), *cum regnum suum inter plures testamento partitus est, ita tamen ut Macedonum imperium generatim universeque*

positions testamentaires de la part de ce prince (1). Malala, qui avoit recueilli à Antioche, sa patrie, différentes traditions concernant Alexandre, rapporte qu'il ordonna que ses capitaines régneroient, chacun dans son gouvernement (2). On trouve la même chose dans l'ancienne chronique dont Joseph Scaliger a publié l'extrait (3). Plusieurs auteurs arabes et persans ont eu la même opinion (4). Je me contenterai de faire mention d'Elmacin et de Mirkhond. Le premier ayant dit qu'Alexandre avoit divisé de son vivant ses Etats entre quatre de ses serviteurs, ajoute : « Pendant la vie de ce prince, » ils se conduisoient dans leurs gouvernemens, comme ses » lieutenans, et aucun d'eux ne prenoit le titre de roi; mais » après sa mort, chacun d'eux garda les provinces où il com» mandoit et en conserva la possession (5). » Mirkhond, en parlant de la dynastie des Aschkaniens, ajoute « qu'ils por» toient aussi le nom de *Molouc-Tawaïf*, c'est-à-dire, rois des » provinces, parce qu'Alexandre avoit donné à chacun d'eux » la souveraineté d'une province, sans qu'ils payassent les » uns aux autres, aucune contribution, ni aucun tribut (6). » Sans doute tous ces témoignages et quelques autres semblables, ne sont qu'une simple tradition; mais quand cette tradition vient à l'appui d'un auteur grave et ancien, tel que

appellaretur, ipse è vita excessit. Mos. Chor. Hisl. Arm. e vers. *Wisthon.*, L. II, C. I.

(1) *Adversus Perdiccam Macedoniæ regem, quem Alexander.... Atheniensium principatui hereditario jure reliquerat successorem.* Jorn. de Reb. getic., C. X.

(2) *Joan. Antioch.* aut *Malala*, Chronic., L. VIII, p. 249. Il njoute : Καὶ ἐβασίλευσαν αὐτῶν οἱ Μακεδόνες, οἱ συστρατιῶται τοῦ αὐτοῦ Ἀλεξάνδρου, καθὼς διετάξατο.

(3) *Scalig.* Chron. excerpt., p. 72.

(4) *Herbelot*, Bibl. Orient., p. 318.

(5) *Elmacin*, Hist. Arab., dans la partie inédile donl M. de Sacy m'a communiqué la traduction, ainsi que le passage suivant de Mirkhond.

(6) « La souveraineté de ces provinces, » continue Mirkhond, leur resta el passa » d'eux à leurs enfans, jusqu'au temps » où s'éleva Ardeschir-Bahécan. »

celui du premier livre des Maccabées, elle démontre la vérité de son récit.

Cependant, de satrapes, les généraux d'Alexandre ne devinrent rois (1) que vingt ans après sa mort, suivant le canon chronologique de Ptolémée (2). En induiroit-on que l'auteur des Maccabées se trompe, en rapportant ce fait immédiatement après la mort du conquérant macédonien? Dans un tableau de l'état politique de l'Asie pendant cent cinquante-quatre ans, depuis la bataille d'Arbèle jusqu'à la profanation du temple de Jérusalem par Antiochus-Epiphane, tableau dont Alexandre occupe la plus grande partie, le temps de l'anarchie sanglante qui la suivit, devoit être compté presque pour rien, et l'auteur, suivant la méthode de l'Ecriture, passe sur tous les événemens particuliers, pour arriver au principal (3), l'acte d'usurpation que firent les généraux de ce prince, en se mettant eux-mêmes la couronne sur la tête. Il imite encore la rapidité de Daniel qui, après avoir dit qu'Alexandre représenté sous la figure du bouc, étant devenu extrêmement puissant, sa grande corne se rompit, ajoute tout de suite : et il poussa quatre cornes au-dessous, aux quatre vents du ciel, lesquelles désignoient les grandes monarchies, formées de celle d'Alexandre, qu'aucune n'égala en puissance (4). Au surplus, le premier chapitre des Maccabées paroît n'avoir été composé que pour nous montrer l'accomplissement littéral de la prophétie de Daniel (5). Aux

(1) Βασιλεῖς ἅπαντες ἐκ σατραπῶν ἐγίγνοντο. *Appian.* Syriac., T. I, ed. Var., p. 197. *Sic reges ex præfectis facti*, etc. Justin, L. XIII, C. IV.

(2) Voyez à la fin de la Section suivante.

(3) *Et hanc esse scripturæ sanctæ consuetudinem, non universa narrare; sed ea quæ majora videantur exponere.* S. Hieronym. in Daniel, C. XI, p. 1127. Et comme le remarque ce saint docteur : *Et scripturæ sanctæ propositum est non externam absque judæis historiam texere; sed eam quæ Israeli populo copulata est.* Id., p. 1122.

(4) *Daniel*, C. VIII, ℣ 8.

(5) Théodoret remarque très-bien que

traits dont le prophète et l'historien dépeignent toutes les révolutions de l'Asie, on reconnoît le Dieu qui renverse à son gré les trônes, et devant lequel les princes les plus redoutables sont des arbres sans racines, que d'un souffle il arrache du sein de la terre, comme un tourbillon enlève les pailles légères (1); à sa voix, disparoissent même les peuples conquérans, qui fondent sur les autres avec un bruit semblable à celui d'un torrent qui rompt ses digues et se répand dans la campagne. Terribles le soir, le matin ils ne sont plus (2).

les livres des Maccabées répandent beaucoup de clarté sur les prophéties de Daniel (in Dan., T. II, p. 643). Ajoutons que sans ces livres et l'ouvrage de Josephe, une partie de ces prophéties seroit même inexplicable.

(1) *Isaias*, C. XL, ℣ 23 et 24.

(2) *Id.*, C. XVII, ℣ 13 et 14.

CINQUIÈME

CINQUIÈME SECTION.

De la Chronologie des Historiens d'Alexandre.

L'UTILITÉ de la chronologie ne se borne point à nombrer les années et à classer les faits ; par elle le mensonge et l'erreur sont confondus, et la vérité triomphe ; avec son secours, on remonte des effets aux causes, et on parvient à suivre les progrès de l'esprit humain. Mais cette science n'a de fondemens solides que depuis certaines époques ; au delà tout est obscurité ou nuit profonde. Les historiens profânes ne peuvent nous guider dans ces ténèbres, où eux-mêmes s'égarent sans cesse. Il faut donc se contenter, sur ces temps reculés, des connoissances que l'Ecriture sainte nous offre ; de plus étendues sont réservées à celui qui, dès l'origine du monde appelant en maître les générations, a été avant elles et sera toujours (1).

Cessons enfin d'imaginer tous ces systèmes qui se détruisent les uns par les autres ; pourquoi, loin d'étendre les limites de l'histoire, ne tâcherions-nous pas de les resserrer, pour établir mieux la vérité et rendre ses leçons plus frappantes? Avant l'institution des Olympiades, les Grecs avoient sans doute des traditions plus ou moins vraies et quelques monumens historiques, mais ils n'avoient pas encore d'annales ; ils n'eurent même des historiens que deux siècles après.

(1) *Isaias*, C. XLI, ℣ 4.

Les premiers marchèrent tous à l'aide du calcul des générations; Hellanicus de Lesbos seul prit pour base du sien la suite des prêtresses de Junon, à Argos, et rapporta la date des événemens aux années de leur sacerdoce. On sait combien Hérodote profita de son ouvrage, et quels efforts il fit pour ne pas laisser égarer ses lecteurs dans le vaste champ qu'il offre à leurs yeux. Celui de Thucydide est beaucoup moins étendu; aussi adopta-t-il une autre méthode : il fut en quelque sorte annaliste. Quoique le vaste plan d'Ephore s'opposât à une pareille exactitude, si son histoire étoit parvenue jusqu'à nous, elle auroit été fort utile à la chronologie. Mais aucun écrivain ne mérite, à cet égard, plus d'éloges que Timée; il marquoit avec soin le règne des rois de Lacédémone; il joignoit à leurs années celles des Ephores éponymes, depuis l'établissement de ces magistrats. Il comparoit les années des Archontes d'Athènes et des prêtresses de Junon, à Argos, avec celles des Olympiades, et rapportoit exactement le nom des vainqueurs aux jeux olympiques; en un mot, personne avant lui n'avoit porté si loin la précision chronologique, ainsi que je l'ai déjà remarqué (1).

La conquête de l'Asie par Alexandre répandit beaucoup de connoissances; et au temps de Timée, les livres s'étoient multipliés (2). Leur nombre augmenta encore par la fonda-

(1) Section 1re., p. 16. « On peut regarder l'ouvrage de Timée comme le premier du genre chronologique, parmi les Grecs, puisqu'avant l'invention des Ères il étoit impossible de rien faire qui valût sur ce sujet. » *Stuart*, Apologie de Newton, p. 113. Cette dernière assertion est fausse, mais elle n'étonne pas dans la bouche d'un partisan du système de Newton.

(2) Les anciens auroient dû même reparoître, si le fait rapporté par Aulu-Gelle étoit certain. Ce grammairien prétend que Xerxès ayant enlevé et transporté en Asie la bibliothèque de Pisistrate, elle fut rendue aux Athéniens par Seleucus-Nicator (Noct. Attic., L. VI, C. XXVII). Mais ce fait, copié sans examen par Isidore de Seville (Origin., L. V, C. III), me paroît apocryphe. Mardonius brûla Athènes et tous ses monumens (*Herod.*, L. IX, § 13), parmi lesquels

tion de la bibliothèque d'Alexandrie, qui fournit aux savans les moyens de cultiver les sciences. La chronologie ne fut pas oubliée, et Eratosthène rédigea un Canon célèbre dont nous devons regretter la perte. D'autres, après lui, lièrent les faits aux observations astronomiques; et ils s'appliquèrent à la chronologie, en la considérant comme une partie de l'astronomie. Eusèbe, le Syncelle et quelques autres compilateurs du Bas-Empire puisèrent dans leurs écrits; mais malheureusement ils manquoient d'instruction et de critique, et ils ne nous ont laissé que des généalogies inexactes, des catalogues doubles ou incomplets de rois, des fragmens mutilés, des dates peu sûres; en un mot, des matériaux indigestes.

A la renaissance des lettres en Occident, la chronologie fut négligée, et ne sortit, en quelque sorte, de l'oubli que vers le milieu du XVIe. siècle. Joseph Scaliger posa alors les bases de cette science, mais avec trop de hardiesse, et souvent au mépris des anciens monumens (1). Celui qu'il avoit tâché d'édifier, fut élevé par Denys Pétau qui en corrigea le plan, sans néanmoins le rendre parfait. On ne pouvoit l'exiger de lui; le temps avoit consumé beaucoup de matériaux, et il s'est servi avec une grande habileté de ceux qui nous restent (2). Calvisius et Riccioli ont travaillé au même édifice; mais ils ne sauroient être comparés ni à Pétau, ni à Usher ou Usserius, ni

se trouvoit cette bibliothèque, que Xerxès n'auroit pu emporter dans sa fuite. D'ailleurs, les Perses faisoient trop peu de cas de la littérature grecque, pour mettre une grande importance aux livres rassemblés par Pisistrate.

(1) *Tanta audacia* (Scaligeri) *in mutandis temporibus, contra fidem veterum monumentorum profecto ferenda non est.* Conring. Adversar., C. XII.

(2) On reproche, avec raison, à Pétau de s'être plus souvent occupé de la réfutation de Scaliger, que de la recherche de la vérité en elle-même. Peut-être n'a-t-il pas apporté assez de soins dans sa grande table chronologique; et les faits sont mieux rédigés dans son *Rationarium temporum*. Néanmoins, son autorité sera toujours d'un très-grand poids, et ses ouvrages, qu'on ne sauroit trop lire et trop consulter, dureront autant que la science.

même à Simson. La chronologie doit encore une partie de ses progrès à Dodwell; l'ingénieux et savant Marsham y auroit aussi coopéré, s'il n'eût pas été animé de l'esprit de paradoxe (1). D'ailleurs, il se déclare pour le calcul abrégé, imaginé d'abord par Génébrard (2), et que dans la suite Usserius adopta. En général, les chronologistes anglais se sont plu à raccourcir tous les anciens temps connus. Décidés d'avance pour cette hypothèse, ils semblent n'avoir songé qu'à l'établir; et trop souvent ils n'ont vu dans l'antiquité que ce qu'ils ont eu intérêt d'y voir. C'est le défaut ordinaire des savans appliqués à l'étude de la chronologie; de là tant de systèmes élevés avec art sur des monumens peu solides et presque inutiles de l'érudition et du génie de leurs auteurs. Tel est surtout l'ouvrage de l'immortel Newton, qui diminue d'environ cinq cents ans la durée des temps historiques, idée bien plus étrange que toutes celles de Marsham. Le système de Newton roule sur deux points fondamentaux, l'évaluation nouvelle des générations, et l'époque de Chiron, rapprochée du siècle des Ptolémées par une méthode astronomique. Ce rêve d'un grand homme fixa d'abord l'attention des gens de lettres qui, livrés aux recherches sur l'antiquité, « furent flattés que les objets de leurs études, si souvent taxés » d'inutiles, eussent de l'attrait pour Newton, comme pour

(1) Ceux de Dodwell sont moins dangereux; et quoiqu'il manque souvent de logique et de clarté, ses travaux sont inappréciables; et on ne peut étudier la chronologie sans avoir recours à ses écrits, surtout à ses excellentes tables.

(2) Ce savant du XVIe. siècle ne voit même que ténèbres, avant la captivité : *denique ante hanc babylonicam captivitatem res gentium fere omnium jacent in obscuritate et tenebris*, p. 177, et rien de certain avant la seconde guerre sacrée : *ante hunc nihil certi de temporibus habent Græci, unde vix duos apud reperias, qui in idem tempus Cyrum, Pythagoram*, etc., *conferant*, Chronogr., p. 259, édit. de 1585. Le zèle de Génébrard pour la chronologie de l'Ecriture l'a fait tomber, par rapport à l'histoire profane, dans un pyrrhonisme dont il n'a pas senti toutes les conséquences, même pour sa propre cause.

» eux, et qu'un si grand nom pût être désormais toute leur » réponse aux traits vagues des littérateurs frivoles, et des » philosophes superficiels; espèce dédaigneuse que l'abus de » l'esprit multiplioit alors de jour en jour (1). » Cependant Fréret osa élever la voix, combattit le mathématicien anglais et fut le plus redoutable de ses adversaires (2). D'ailleurs, fort versé dans la lecture des anciens, il a passé lui-même avec raison pour un des plus habiles chronologistes. Conringius, Pezron, Samuel Petit, Tournemine, Longuerue, Desvignoles, Pontédera, La Nauze, Edouard Corsini, etc. (3), ont joui aussi d'une juste réputation. Le dernier a mérité, par ses Fastes Attiques, la reconnoissance de la postérité. La chronologie d'Hérodote doit donner à M. Larcher le même droit. Malheureusement, ses utiles travaux ne seront pas bien appréciés; car on ne connoît déjà plus le prix de la science des temps. « Il est sûr qu'elle suppose dans celui qui la possède, » une littérature universelle et profonde, parce qu'elle tient » à toutes les branches de l'érudition, parce qu'elle dépend » de la science des faits, de l'examen critique des monu» mens, de la combinaison d'une infinité de passages épars » dans tous les écrivains : en un mot, il est sûr qu'un chro-

(1) *Bougainville*, Préf. de la défense de la Chronol. ancien., etc., par Fréret, p. VI.

(2) Les plus connus, après lui, sont Shuckford, Whiston, Souciet, Desvignoles. L'écrit posthume de ce dernier se trouve dans la Bibliothèque germanique, T. XIX, XXI et XXII. Il mérite d'être lu, comme tout ce qui est sorti de sa plume. Les défenseurs de Newton ont été Edmond Halley, La Nauze et le chevalier Stuart. « L'idée » de régler la chronologie, dit M. Bailly, » par la détermination ancienne des points » équinoxiaux et solsticiaux, étoit belle, » grande, et digne d'un homme de génie; » mais Newton s'est trompé dans l'application qu'il en a faite, et le système » qui en résulte est tombé, parce qu'il » est contraire aux faits, etc. » Hist. de l'Astronom. anc., p. 509, etc. M. d'Alembert n'a pas parlé de ce système avec la même franchise, dans l'Encyclopédie, Article *Chronologie*, lequel est très-incomplet et peu digne de la réputation de son auteur.

(3) Le P. Pagi et D. Clément, pour les temps postérieurs à l'ère chrétienne.

» nologiste doit embrasser dans ses recherches l'antiquité » toute entière (1). » Désespérons donc de voir naître encore un savant qui, ayant cette vaste connoissance, veuille se dévouer généreusement à la solution des difficultés chronologiques qu'on trouve encore dans l'histoire des anciens peuples. Celle d'Alexandre a les siennes, sur lesquelles je vais me permettre quelques observations.

On ne peut révoquer en doute qu'Alexandre, du côté paternel, ne descendît d'Hercule, par Caranus, et du côté maternel, d'Achille, par Néoptolème, ou Pyrrhus, fils d'Achille, petit-fils d'Eacus. Du moins Plutarque parle de cette double généalogie comme d'une chose certaine (2). On convient en général que Caranus, fondateur de la monarchie macédonienne, étoit fils de Témenus d'Argos, descendant d'Hercule; mais on ne s'accorde pas sur le nombre de générations écoulées depuis ce héros, jusqu'à Témenus (3). Il est encore plus difficile de concilier les auteurs anciens sur le nombre des successeurs de Caranus. Hérodote ne nomme pas même ce prince, et ne commence qu'à Perdiccas 1er. (4), arrière-petit-fils de son frère. Peut-être ne le suppose-t-il ainsi, que parce que Perdiccas fut plus illustre et le premier qui prit le titre de roi (5). Justin fait Alexandre le douzième prince régnant depuis Caranus; Velleius Paterculus le

(1) Préface de Bougainville, déjà citée, p. LI.

(2) *Plut.* vit. Alex., p. 1.

(3) *Euseb.* aut *S. Hieronym.*, Chron. *Georg. Sync.*, p. 264-65, d'après Théopompe et Diodore.

(4) *Herod.*, L. VIII, C. 139. M. *Larcher*, not., T. V de sa traduction, p. 534. Voyez sur la généalogie des Héraclides, sa Chron., C. XI.

(5) *Post hunc* (Caranum) *Perdicca regnavit, cujus et vita illustris, et mortis postrema, velut ex oraculo præcepta, memorabilia fuere*: etc. Justin, L. VII, C. II. George le Syncelle, après avoir fait mention de Tyrimas, ancien roi de Macédoine, ajoute tout de suite : καὶ τὴν λοιπὴν τῆς Μακεδονίας προσεκτήσατο χώραν, καὶ καθ' ὅλην τῆς βασιλείας ηὔξησεν. Chron., p. 262. Dans l'ancienne version latine on lit après cela : *deinde Perdiccas annis* 48; et à la marge se voit un catalogue des rois de

compte le dix-septième (1), Castor le vingt-troisième (2), etc. Cette différence vient de ce que l'ordre successif fut extrêmement dérangé, surtout depuis Archélaüs, fils d'Alexandre, et sur un pareil sujet il n'est guère possible de proposer que des conjectures. Sans supposer, comme le fait ordinairement Newton, qu'on a confondu les règnes avec les générations, et avancer ensuite que Caranus étoit contemporain de Solon (3), contre toute vérité, nous croyons avec Fréret, que Caranus commença à régner dans la Haute-Macédoine, au plus tard, vers l'an 772 avant J.-C. (4). Il précéda donc d'environ quatre siècles et demi l'avénement d'Alexandre-le-Grand. L'extraction maternelle de ce prince offre encore beaucoup de difficultés ; la solution en seroit aussi longue que pénible. Il faut donc se contenter de rappeler qu'Olympias, sa mère, étoit fille d'un Néoptolème, roi d'Epire, parent de Pyrrhus, qui fit la guerre aux Romains, et que l'un et l'autre descendoient, en droite ligne, d'Achille (5). Voilà sans doute une belle généalogie ; si ce fut de tout temps un titre à la gloire, personne n'y eut plus de droit qu'Alexandre, avant même de conquérir le monde.

Plutarque, après avoir rapporté que ce prince naquit le six du mois Attique Hécatombæon, appelé Lous par les Ma-

Macédeiee, où, après Tyrimas, sont ces mets : *ὁ Περδίκκας ἔτη μη'*. Il est évident qu'ils doivent précéder le premier passage que je viens de citer, lequel est tiré de Théopompe, comme le Syncelle ce avertit. Ainsi c'est Perdiccas qui fut réellement le premier rei de toute la Macédoine, ou le premier déclaré cemme tel, *primus rex neminatus*. Solin, C. XV.

(1) *Vell. Paterc.*, L. I, C. I.

(2) *Castor.* ap. *Euseb.*, Chroe., p. 33. Pétau et plusieurs autres Chronologistes ont adepté cette opinien.

(3) *Newton*, Chronol. cerrigée, p. 126. Cet illustre auteur, et avant lui Marsham, ont imaginé des synchrouismes, dont Warburton a fait sentir tout le ridicule, par le parallèle ideetifique de Guillaume le cooquérant et du roi Arthur.

(4) *Fréret*, Défense de la Chronologie, p. 98.

(5) *Justin.*, L. XVII, C. III. Voyez Méziriac, Comment. sur les Epîtres d'Ovide, T. II, p. 312.

cédoniens, le même jour que le temple de Diane, à Ephèse, fut brûlé, ajoute que Philippe reçut en même temps et après la prise de Potidée, trois courriers : le premier lui annonçoit la victoire remportée par Parménion sur les Illyriens; le second, qu'on lui avoit adjugé aux jeux olympiques le prix de la course des chevaux; enfin le troisième lui apprit la naissance d'Alexandre (1). Le savant Usserius a attaqué ces synchronismes (2), sur lesquels nous ferons quelques observations. Nous tâcherons de montrer d'abord qu'après la prise de Potidée Philippe a pu apprendre, dans un court intervalle, la nouvelle de la victoire de Parménion et celle du prix qui venoit de lui être décerné aux jeux olympiques.

Diodore de Sicile est l'auteur qui paroît le plus favorable à l'opinion d'Usserius. Cet historien rapporte que sous l'archontat de Céphisodote, la troisième année de la cent cinquième olympiade, Philippe, après s'être emparé d'Amphipolis et de Pydna, fit alliance avec les Olynthiens, à qui il promit de donner Potidée. Cette ville s'étant rendue à lui, il en chassa la garnison athénienne (3), et livra Pydna à ses nouveaux alliés. Ce prince s'avança ensuite dans la Thessalie jusqu'à Crénidas, qui fut considérablement augmenté, et prit le nom de son restaurateur. Les mines d'or voisines de cette ville, furent exploitées par ses ordres. Philippe s'en servit pour faire frapper, à son coin, des monnoies, appelées Philippiques; et par ce moyen il amassa, en peu de temps, beaucoup d'argent

(1) Φιλίππῳ δὲ ἄρτι Ποτίδαιαν ᾑρηκότι τρεῖς ἧκον ἀγγελίαι κατὰ τὸν αὐτὸν χρόνον. Ἡ μὲν, Ἰλλυριοὺς ἡττῆσθαι μάχῃ μεγάλῃ διὰ Παρμενίωνος· ἡ δὲ, Ὀλυμπιάσιν ἵππῳ κέλητι νενικηκέναι· τρίτη δὲ, περὶ τῆς Ἀλεξάνδρου γενέσεως. *Plut.* vit. Alex., p. 7 et 8.

(2) *Usser.*, Annal., p. 144-145.

(3) Diodore (L. XVI, § 8) dit φρουράν, et Démosthène (Philip. II, S. IV) ἀποικοῦς. Le témoignage de cet orateur est confirmé par celui de Thucydide, qui nous apprend que les Athéniens envoyèrent, la seconde année de la guerre du Péloponnèse, une colonie à Potidée, L. II, § 70.

qui

qui fut employé à lever des troupes, et à corrompre les principaux citoyens des villes de la Grèce. Diodore finit ainsi le récit des faits que je viens de rapporter : *reprenons maintenant la suite des événemens* (1). Ces expressions prouvent que cet historien a réuni, dans une même année, pour ne point interrompre le fil de sa narration, plusieurs événemens qui appartiennent aux années suivantes.

L'ordre des faits ne peut être rétabli que par Démosthène. Cet orateur montre les progrès de la puissance du roi de Macédoine par ses entreprises, dont il expose le commencement et les suites aux yeux de ses concitoyens, en ces termes : ... « Quelqu'un de vous pense-t-il, ô Athéniens ! quelqu'un de » vous considère-t-il par quels degrés Philippe, foible dans son » origine, est devenu si puissant? Il s'empare d'abord d'Amphipolis; quelque temps après, de Pydna; ensuite, de Potidée; puis, de Méthone, et enfin il entre dans la Thessalie; » et lorsqu'il a tout disposé suivant ses volontés, dans Phères, » dans Pagases, dans Magnésie, il s'avance dans la Thrace. Là, » quand il a fait et défait les rois, il tombe malade. A peine » est-il relevé de sa maladie, que sans se livrer à la mollesse, » il marche droit contre les Olynthiens (2). »

Démosthène retrace ainsi, en peu de mots, les événemens qui se sont passés durant l'espace de dix ans, depuis la prise d'Amphipolis, sous Céphisodote, qui étoit archonte à Athè-

(1) ... Ἡμεῖς δὲ ἐπὶ τὰς συνεχεῖς πράξεις μεταβιβάσομεν τὸν λόγον. *Diod. Sic.*, L. XVI, § 8.

(2) ... Τὸ πρῶτον Ἀμφίπολιν λαβὼν, μετὰ ταῦτα Πύδναν, πάλιν Ποτίδαιαν, Μεθώνην αὖθις, εἶτα Θετταλίας ἐπέβη. Μετὰ ταῦτα Φερὰς, Παγασὰς, Μαγνησίαν, πάνθ' ὃν ἐβούλετο εὐτρεπίσας τρόπον, ᾤχετ' εἰς Θρᾴκην· εἶτ' ἐκεῖ, τοὺς μὲν ἐκβαλὼν, τοὺς δὲ καταστήσας τῶν βασιλέων, ἠσθένησε· πάλιν ῥαΐσας, οὐκ ἐπὶ τὸ ῥαθυμεῖν ἀπέκλινεν, ἀλλ' εὐθὺς Ὀλυνθίοις ἐπεχείρησε. *Demosth.*, Olynth. III, vulgo I, § 6. Auparavant il dit : Καὶ πάλιν ἡνίκα Πύδνα, Ποτίδαια, Μεθώνη, Παγασαὶ, τ' ἄλλα (ἵνα μὴ καθ' ἕκαστα λέγων διατρίβω) πολιορκούμενα ἀπηγγέλλετο, etc., § IV. Dans sa première Philippique (§ III), il suit le même ordre chronologique.

nes, comme je l'ai déjà dit, la troisième année de la cent cinquième olympiade, jusqu'à la magistrature de Callimaque, la quatrième année de la cent septième olympiade; et ce fut cette année dans laquelle, selon Denys d'Halicarnasse (1), l'orateur athénien prononça la harangue où se trouve le passage que je viens de traduire. En lisant ce discours avec quelque attention, on s'aperçoit que les Olynthiens étoient déjà vivement pressés par les armes macédoniennes, et le témoignage de Philochore ne laisse aucun lieu d'en douter.

Les deux mille peltastes et les trente trirèmes envoyés d'Athènes sous les ordres de Charès pour secourir les habitans d'Olynthe, devinrent inutiles, ainsi que la diversion que Charidème, général des Athéniens, avoit faite dans la Thrace. Les Olynthiens furent vaincus dans trois différens combats, et se trouvèrent réduits à demander au peuple d'Athènes de nouveaux secours. Démosthène prononça à cette occasion les trois harangues connues sous le nom d'olynthiennes, et persuada aux Athéniens de faire partir un nouveau renfort, consistant en deux mille hommes de pied, trois cents cavaliers et dix-sept galères. Charès prit encore le commandement de ces troupes, destinées à s'opposer aux entreprises de Philippe (2). Malgré ces dispositions, Olynthe tomba par trahison au pouvoir de ce prince, l'année suivante, sous l'archonte Théophile (3).

Diodore ne parle de la guerre d'Olynthe que sous cet archonte, et réunit dans cette même année tous les faits qui y ont rapport, sans cependant faire mention des secours que fournirent les Athéniens aux habitans d'Olynthe, une des

(1) *Dionys. Halic.*, Epist. ad Amm., p. 121.

(2) *Philochor.* ap. *Dionys. Halicarn.*, Epist. ad Amm., p. 122.

(3) *Dionys. Halic.*, Epist. ad Amm., p. 123. *Plut.* vit. Dec. Orat., T. II Op., p. 845.

principales circonstances de cette guerre. C'est ainsi que tantôt il transporte les événemens, tantôt il en omet d'essentiels, entraîné par les choses qu'il raconte. Quelquefois il entasse dans une même année des faits souvent assez éloignés, et il anticipe ou retarde ses récits, suivant qu'il s'y trouve engagé par le fil de sa narration; défaut presque inévitable dans une histoire générale, mais contre lequel cet écrivain ne paroît pas avoir assez songé à se précautionner. Son usage de la double date des années archontiques qui commençoient en été, et des années consulaires qui commençoient en hiver, est encore en lui une nouvelle source d'erreurs, parce qu'il n'a pas suivi une méthode constante pour faire concourir ces deux différentes formes d'années dans les points contestés (1). Ce n'est donc que par les détails mêmes de la narration de Diodore que l'on peut vérifier sa chronologie, et s'assurer si les dates en sont exactes. Le récit des premières entreprises de Philippe justifie ces observations, et Diodore semble en convenir lui-même, comme nous l'avons déjà remarqué. Démosthène suit, au contraire, l'ordre des faits, qu'il présente d'une manière rapide, mais exacte, afin que ses auditeurs puissent juger des progrès de la puissance de Philippe (2),

(1) Fréret reproche encore à Diodore d'avoir omis des Archontes et des Consuls; mais on doit l'attribuer souvent à la négligence de ses copistes, et aux lacunes qui se trouvent quelquefois dans son ouvrage. Fréret ajoute : « Enfin nous trouvons, lorsque nous pouvons comparer avec ses extraits les originaux qu'il abrégeoit, qu'il a défiguré et quelquefois altéré leurs récits, et que ses extraits sont faits avec très-peu d'exactitude. » Il seroit difficile de le justifier sur cet article. Toutefois, « ces fautes, comme le dit Fréret, sont excusables dans un ouvrage d'une étendue aussi immense que celui de Diodore; mais elles ne sont pas moins des fautes. Ceux qui aiment l'antiquité sont heureux de ce qu'il nous est resté du moins une partie de son histoire: ils ne peuvent trop la consulter; mais ils ne doivent le faire qu'avec précaution, et qu'avec un examen qui les assure qu'il ne s'est point trompé. » Acad. des Inscr., T. XXVII, p. 149.

(2) *Ulpian.* Schol. ad Olynth. I, p. 5, ed. *Lambin.*

qui commença les hostilités contre les Athéniens par la prise d'Amphipolis (1), sous l'archontat de Céphisodote.

Cette ville de la Thrace, située sur les bords du Strymon, étoit sans doute, comme le remarque Isocrate, plus nécessaire aux rois de Macédoine qu'aux Athéniens (2). Ces républicains étoient cependant obstinés à recouvrer cette place qu'ils avoient déjà perdue quatre ou cinq fois, comme on doit l'inférer du texte de l'orateur que je viens de citer. Le roi de Perse et la Grèce avoient reconnu la souveraineté d'Athènes sur Amphipolis (3), en échange de laquelle Philippe avoit promis de lui donner l'Eubée entière; proposition captieuse de la part de Philippe, mais qui montre toute l'importance de la possession d'Amphipolis pour les Athéniens. Démosthène débute en leur rappelant la prise de cette ville, la première et la principale cause de la guerre.

Cet orateur fait très-bien sentir la distance qu'il y eut de cet événement à la réduction de Potidée; *après ces choses-là* (4), dit-il. En effet, la prise de cette place fut encore précédée des négociations de Philippe avec les Olynthiens, qui se prêtoient avec peine à ses vues insidieuses (5). Ce prince, pour les attirer entièrement dans son parti, leur sacrifia d'abord la possession d'Athamonte, dont ses prédécesseurs avoient été fort jaloux, puisque, selon le rhéteur Aristide, il étoit auparavant défendu aux Olynthiens de mettre le pied dans le territoire de cette ville (6).

Pydna subit ensuite le joug de Philippe, et fut punie de

(1) Vid. *Lucchesini*, in *Demosth.* Orat. Annot. histor., p 303, etc. *Tourreil*, Rem. sur la 1ère. Philippique, p. 266, 267.

(2) *Isocrat.*, Orat. ad Philipp., C. I.

(3) *Demosth.* de fals. Legat., ed. Taylori, T. I, p. 202.

(4) Μετὰ ταῦτα....

(5) *Demosth.*, Philipp. II, § IV, de Cherson., § XV.

(6) *Aristid.* Oper., ed. Jebb., T. I, p. 478.

sa révolte; événement qui doit être rapporté sous l'archontat d'Agathocle, ou du moins aux derniers jours de la magistrature de Céphisodote, son prédécesseur. On ne sauroit croire que la prise de cette ville ait été bientôt suivie de celle de Potidée qui étoit située au milieu de l'isthme qui joignoit la presqu'île de Pallène à la Chalcidice (1). Cet éloignement rendoit les moyens que les Athéniens pouvoient prendre pour secourir cette place, tardifs et difficiles; cependant Démosthène leur reprochoit de n'y avoir pas jeté un puissant secours (2) : il faut donc que le siége de Potidée ait été long, et la défense de ses habitans opiniâtre.

Usérius n'est donc point fondé à mettre deux ans d'intervalle entre la naissance d'Alexandre et la prise de Potidée, qui n'arriva que deux ou trois mois auparavant et fut la dernière conquête de Philippe dans l'année de la magistrature d'Agathocle. C'est pour cela que Plutarque rapporte cette prise comme l'événement le plus remarquable qui ait précédé l'accouchement d'Olympias. Cet historien ne dit point précisément que ce fut immédiatement après la conquête de Potidée que Philippe reçut la nouvelle de la naissance d'Alexandre ; ses expressions semblent au contraire prouver que ce prince étoit déjà maître de cette ville depuis quelque temps (3).

Le savant chronologiste veut encore appuyer le récit de Diodore de l'autorité de Démosthène dans son discours contre Leptinés. Cet orateur y parle une seule fois de Pydna et de Potidée (4), en rappelant à ses concitoyens la trahison de

(1) *Scylac.*, Peripl., p. 25.

(2) *Demosth.*, Olynth. I, § 11.

(3) Ἄρτι Ποτίδαιαν ᾑρηκότι, p. 8, littéralement, *ayant pris un peu auparavant Potidée*. *Plut.* vit. Alex., p. 8.

(4) *Demosth.*, Orat. contr. Leptin., ed. Tayl., T. II, p. 27 et 28.

ceux qui avoient livré ces places au monarque macédonien. Il n'est fait mention dans cette harangue, prononcée sous l'archonte Callistrate (1), d'aucune date, ni d'aucun événement qui puisse fixer la prise de Potidée; elle doit être placée dans les derniers mois de la magistrature d'Agathocle. L'expédition de Philippe dans la Thessalie, les mines de cette province exploitées, l'augmentation que reçut Crénidas en prenant le nom de ce prince, seront alors rapportées au temps d'Elpinés, qui étoit archonte à Athènes l'année de la naissance d'Alexandre.

Le second synchronisme dont Plutarque fait mention, offre moins de difficultés. Diodore rapporte que trois rois des Illyriens et des Pæoniens s'étant révoltés contre Philippe, furent défaits et soumis (2). Cet historien met cet événement dans l'année d'Elpinés; Plutarque et Justin le placent avant la naissance d'Alexandre (3). La victoire que Parménion remporta sur ces rois doit donc être arrivée dans le premier mois de l'archontat d'Elpinés.

Plutarque n'a point été aussi exact dans le troisième synchronisme; il est nécessaire de prendre les choses de plus haut. Les jeux olympiques avoient été vraisemblablement établis, dans leur origine, pour célébrer le retour de chaque tetraétéride (4) ou révolution de quatre années lunaires, qui cadroient avec les années solaires, au moyen de deux mois intercalaires. On doit présumer que les Eléens adoptèrent dans la suite l'octaétéride, inventée par Cléostrate de Ténédos, et attribuée ordinairement à Eudoxe de Cnide (5). Cette seconde

(1) *Dion. Hal.*, Epist. ad Amm., p. 121.

(2) *Diod. Sic.*, L. XVI, § 22.

(3) *Plut.* vit. Alex., p. 8. *Justin.*, L. XII, C. XVI.

(4) *Censorin.* de Die natal., C. XVIII. C'est pourquoi Pindare dit que le Temps et les Parques avoient présidé à l'institution des jeux olympiques. Olymp. X, ỷ 65, etc.

(5) *Censorin.*, C. XVIII. Sous la dé-

période paroît avoir été fort en usage parmi les Grecs (1), et elle sert à expliquer comment les jeux olympiques pouvoient autrefois arriver alternativement au quarante-neuvième et au cinquantième mois (2). Dodwell a traité ce sujet avec beaucoup de sagacité (3). Si ses conjectures offrent quelques difficultés, très-bien aperçues par Corsini, on ne sauroit les attribuer qu'à l'extrême obscurité de cette matière, et au défaut de monumens propres à l'éclaircir (4). Si toutefois l'on suppose, avec assez de vraisemblance, que la célébration des jeux olympiques arrivoit alternativement après le quarante-neuvième mois et après le cinquantième révolus, et qu'Elaphius, mois embolimique de l'année olympique, étoit placé à l'équinoxe du printemps; si nous admettons encore, avec le judicieux Corsini, que les mois Parthénius et Apollonius n'appartenoient pas à l'année olympique, mais plutôt à celle de quelque peuple voisin d'Olympie (5); alors les difficultés qui naissent de l'opinion de Dodwell disparoîtront, du moins en partie : car un sujet aussi obscur sera toujours très-difficile à traiter d'une manière lumineuse.

Tous les peuples de la Grèce, excepté les Lacédémoniens, paroissent avoir adopté le cycle de Méton. Les Eléens ne furent pas les derniers qui le mirent en usage. On peut assurer qu'à cette époque l'année olympique commença à la néoménie qui suivoit le solstice d'été, et que le premier mois de cette année répondoit à celui d'Hécatombæon, qui devint le

nomination générale d'Eléens, j'entends principalement les habitans de Pise.

(1) *Censorin.*, C. XVIII. *Plut.* de Placit. Philos., L. II, C. XXXII, ed. Corsin.

(2) *Schol. Pind.* in Olymp. III, ℣ 34.

(3) *Dodwell*, de Cyclis Græc., Diss. IV, Sect. 4. Suivant le système de ce savant chronologiste, les mois embolimiques étoient dans la troisième année, la cinquième et la huitième; les quatre premières années n'étoient donc composées que de 49 mois, et les quatre suivantes en avoient cinquante.

(4) *Edouard Corsini*, Dissert. Agonistic., Diss. I, Sect. V.

(5) *Ibid.*, Sect. VI.

premier mois de l'année attique, après la quatre-vingt-septième olympiade ; temps auquel les Athéniens ne commencèrent plus leur année civile au mois de Gamélion (1).

On ne peut douter que la célébration des jeux olympiques n'arrivât dans la pleine lune : les expressions de Pindare sur cet objet ne sont point équivoques (2). Cette pleine lune ne pouvoit être, du temps d'Alexandre (3), que celle qui suivoit la néoménie d'après le solstice d'été. Le scholiaste de Pindare nous apprend que les jeux olympiques commençoient le dixième du mois, et duroient jusqu'au seizième (4). Philippe n'auroit donc pu recevoir la nouvelle du prix qui lui avoit été adjugé, que plusieurs jours après la naissance de son fils, arrivée le 6 du mois, en supposant même que le mois attique Hécatombæon répondit à Lous, mois des Macédoniens. Mais, à cet égard, Plutarque se trompe évidemment.

L'envie de faire des rapprochemens a fait tomber cet écrivain dans l'erreur, peut-être d'après quelques auteurs, fort postérieurs au temps d'Alexandre, qu'il aura suivis sans examen. Une lettre de Philippe aux Athéniens, écrite dix ans après la naissance d'Alexandre, nous apprend que c'étoit avec le mois Boédromion, le troisième de l'année attique, que concouroit celui de Lous (5). Conséquemment il y avoit plus de deux mois d'intervalle entre la victoire olympique de

(1) Vid. *Corsini.* Fast. Attic., diss. II.

(2) *Pind.*, Olymp. III, ℣ 35, 36. ...ἀλλὰ πρότερον ἡ ἡμέρα τῆς πανσελήνου παρεγίνετο, εἶτα οὕτως αἱ θυσίαι καὶ τὰ λοιπὰ τοῦ ἀγῶνος ἐτελοῦντο. Schol. ed. Cl. *Heyne*, p. 251.

(3) On sait que, sous le gouvernement Romain, la célébration des jeux olympiques fut fixée au 15 de juillet.

(4) *Schol.* Pind. ad Olymp. III, ℣ 13.

(5) ... τοῦ ἐνεστῶτος μηνὸς Λώου, ὡς ἡμεῖς ἄγομεν· ὡς δὲ Ἀθηναῖοι, Βοηδρομιῶνος, etc. *Philipp.*, Epist. ap. *Demosth.* pro Ctesiph., p. 530, ed. Tayl. Corsini a fait de vains efforts pour affoiblir la force de ce témoignage, et pour défendre Plutarque (Fast. Attic., Diss. III, § XXI, Diss. XIV, § XXI) contre la critique de Dodwell (de Cyclis Græc., Diss. IX, § III et V) et contre celle d'Ussérius, Annal., p. 144, et de Anno solari Maced., C. I.

Philippe

Philippe et la naissance de son fils. Plutarque, qui est en général un mauvais chronologiste, a cru que la forme de l'année macédonienne, en usage de son temps, avoit été suivie au règne de Philippe; mais nous savons par Galien et quelques autres écrivains du même siècle (1) qu'alors le solstice d'été tomboit au mois Lous dans l'année macédonienne. Or, cette année étoit solaire, et très-différente de l'ancienne année lunaire des Grecs, sous Philippe.

Au reste, les expressions de Plutarque ne doivent point être prises à la lettre, comme Pétau l'observe (2). Il a voulu dire simplement que Philippe reçut les trois courriers dont j'ai déjà parlé, vers ce temps (3), et non pas dans le même jour, ainsi que l'assure Justin (4), toujours inexact dans ses récits. Quoi qu'il en soit de cette explication, il paroîtra toujours démontré que la célébration des jeux olympiques fixe irrévocablement (5) la naissance d'Alexandre à la première année de la cent sixième olympiade; année dans laquelle la chronique d'Eusèbe, restituée sur un ancien manuscrit, met cet événement (6).

Aulu-Gelle, après avoir dit que Philippe monta sur le trône vers l'an 400 de la fondation de Rome, ajoute que ce fut dans ce temps que naquit Alexandre (7); manière de s'exprimer

(1) Galieo (Comment. io L. I Epidem. *Hippocr.*, p. 7, T. IX op., ed. *Chartel.*) met le lever de Sirius au mois Lous, qui répondoit de soo temps au mois solsticial Hécatombæon, chez les Athéniens. Plutarque a donc suivi cet usage.

(2) *Sed hæc ἀκριβολογίας nihil attinet. Nam eodem tempore dixerit Plutarchus, quod est eodem mense, non die.* Doctr. temp., T. II, p. 208.

(3) Κατὰ τὸν αὐτὸν χρόνον, forte leg. τοῦτον.

(4) *Eadem quoque die nuntium pater ejus duarum victoriarum accepit; alterius, belli Illyrici; alterius, certaminis Olympici, in quod quadrigarum currus miserat: quod omen universarum terrarum victoriam infanti portendebat.* Justin., L. XII, C. XVI. Les temps auroot été rapprochés par les astrologues ou par le vulgaire, qui, dans tous les pays et dans tous les siècles, a été passionné pour les présages.

(5) *Corsini*, Fast. Attic., T. IV, p. 22-24.

(6) Vid. *Usser.*, Annal., p. 144.

(7) *Circa annum deinde urbis conditæ*

aussi vague qu'erronée. Ce grammairien n'est ici qu'un copiste inexact de la chronique de Cornélius Népos, comme le prouve le texte de Solin, qui rapporte, d'après cet ouvrage, la naissance du conquérant de l'Asie, sous le consulat de M. Fabius Ambustus, et de T. Quintius Capitolinus, l'an 399 de la fondation de Rome (1). Le temps où ces consuls étoient en charge, répond à l'année de la magistrature de Callistrate, suivant la manière de compter des fastes capitolins, ou à celle de l'archontat d'Elpinés, conformément au calcul de Varron (2). Cornélius Népos adaptant les fastes attiques aux années de Rome selon le calcul des fastes capitolins, a dû nécessairement raprocher d'un an la naissance d'Alexandre; ce qui ne sauroit former aucune difficulté contre le sentiment adopté par tous les chronologistes, d'après le récit de Plutarque et de Justin.

On ne sauroit tirer aucune lumière du témoignage d'Elien. Cet écrivain dit que la mort et la naissance d'Alexandre étoient du même quantième du même mois, du 6 Thargélion. Il faudroit donc un nombre complet d'années entières à la durée de la vie de ce prince; ce qui est formellement opposé au témoignage des Ephémérides qui marquoient sa mort au 28 Dæsius, et à celui de Plutarque qui fixoit sa naissance au 6 Lous. Mais Elien parlant dans un autre endroit de la mort d'Alexandre, rapporte un extrait de ces mêmes Ephé-

quadringentesimum, Philippus Amyntæ filius, Alexandri pater, regnum Macedoniæ adeptus est : in eo tempore, Alexander natus est. Aul. Gell., Noct. Attic., L. XVII, C. XXI. Ce qui réduiroit à 20 ans le règne de Philippe, comme Génébrard l'a bien observé, Chronogr., p. 264.

(1) *Alexander magnus Pellæ natus est, qui oritur (ut Nepos edidit) Marco Fabio Ambusto, T. Quinctio Capitolino, Consulibus post Romam conditam anno trecentesimo nonagesimo nono.* Solin., C. XLIII.

(2) Le calcul de Varron fait remonter la fondation de Rome à la fin de la troisième année de la sixième Olympiade; et, suivant celui des Fastes Capitolins, cette fondation ne peut être placée qu'à la quatrième année de la même Olympiade.

mérides, d'où il résulte que cet événement est postérieur de plus de trois jours au 24 d'un mois dont le nom est corrompu (1), et par conséquent il ne peut être du 6 de ce mois ou de quelque autre que ce soit. D'ailleurs, si la mort et la naissance du conquérant macédonien étoient du même quantième, les années de sa vie auroient été complètes sans aucune fraction. Or, quoiqu'il puisse y avoir quelques difficultés sur la quantité de cette fraction, il est certain qu'il y en avoit une, comme nous le verrons dans la suite.

Après avoir discuté tous les faits rapportés par les historiens, qui peuvent servir à déterminer le temps où Alexandre vint au monde, il me reste à examiner les époques 77 et 78 de la chronique de Paros, où l'on a cru qu'il étoit question de cet événement. Lydyat et Prideaux ont cru que l'auteur de ce monument parloit de la fondation de la ville de Philippes dans la première de ces époques. Prideaux a inséré dans la seconde, sous l'archontat de Callistrate, la naissance d'Alexandre. Ces restitutions sont-elles bien sûres? sont-elles appuyées sur le témoignage des anciens historiens, et conformes aux principes de la critique grammaticale (2)? Le lecteur en jugera par les observations suivantes, dans lesquelles je ferai usage de la collation que le savant Maffei a faite de ces épo-

(1) *Ælian.*, L. III, C. XXIII. Les Manuscrits portent δι' ὁ μηνὸς, que les éditeurs ont changé en Δίου μηνὸς; Scheffer propose de lire Δαισίου. Mais la méprise vient peut-être d'Elien lui-même, qui aura pris le mois Dius pour celui de Dæsius.

(2) Voici le jugement du Marquis Maffei sur ces restitutions conjecturales: *Ma non si può negare, che que, supplementi, talvolta assai lunghi, non sieno per lo più arbitrarii, ed incerti, onde a più dispute, e controversie dieder motivo.* Trad. Ital. d'Antichi Scrittori, p. 133. Avant lui, Bentley avoit vérifié que la copie des marbres avoit été faite avec beaucoup de négligence, qu'il y avoit des omissions, des fautes, des transpositions de mots et de lettres, etc. (*Diss. upon Phalaris*, p. 207, 208, 231, 240, etc.). Malheureusement M. Chandler est venu trop tard; depuis la copie de Selden jusqu'à la sienne, plus de cent trente ans se sont écoulés; et dans cet intervalle le temps a beaucoup effacé.

ques sur les originaux en 1736 : elle m'a été communiquée par le savant Séguier, son ami et le compagnon de ses travaux.

On lit, dans la 77e. époque, que Timothée, après avoir vécu 90 ans, mourut, βιώσας ἔτη ΓΔΔΔΔΔ ἐτελεύτησεν ET. Le dernier mot et les deux lettres qui le suivent, ne se trouvoient plus sur les marbres au temps de la collation du marquis de Maffei ; Selden y avoit cependant lu ces lettres : elles indiquent suffisamment le mot ἔτη (1) qu'il falloit suppléer avec les sigles numériques, destinés à marquer l'espace de temps qui séparoit cet événement de l'époque où l'auteur de cette chronique écrivoit. Prideaux a fait, sans aucun fondement, du T un N, et a mis dans le texte ἐν Ἀθήναις ; conjecture qui n'est autorisée par le témoignage d'aucun ancien, et qui, au contraire, est formellement contredite par Etienne de Bysance, lequel nous assure que ce Timothée, natif de Milet, fameux musicien et poëte dithyrambique, mourut en Macédoine (2). M. Chandler a cru également devoir effacer les lettres ET, et mettre immédiatement après le mot ἐτελεύτησεν, son supplément [ὁ δὲ Φίλιππος, etc.]

Selden paroît avoir mieux suppléé cette lacune, en la remplissant par le commencement d'une autre époque, dans laquelle l'auteur sembloit avoir parlé du règne de Philippe, et ensuite d'Artaxerxès. Malgré les difficultés que proposent Lydyat et Prideaux (3), difficultés que l'esprit de système leur a dictées (4), on ne sauroit effacer des marbres le mot ΑΡΤΟΞΕΡΞΗΣ, qui subsistoit encore en 1736, sans altéra-

(1) Vid. *Corsini*, not. Græc., p. 22.

(2) Θνήσκει δ' ἐν Μακεδονίᾳ. *Steph. Bysant.* in voc. Μίλητος.

(3) *Lydyat*, redintegr. annotat. ad Chronic., p. 72. *Prideaux*, not. hist. ad Chronic., p. 229.

(4) Voyez les observations de M. Fréret sur plusieurs époques de la Chronique de Paros, Acad. des Inscr., T. XXVI, p. 195 et suiv.

tion, pour y substituer des conjectures arbitraires. M. Chandler a conservé, avec raison, dans sa nouvelle édition de la chronique de Paros, le nom d'Artaxerxès, et a admis les conjectures de Selden, sans cependant adopter la division qu'il fait de l'époque de 77. Le marquis Maffei s'étant fait un devoir de rendre, dans sa traduction italienne de la chronique, tous les mots du texte, n'a point omis le nom d'Artaxerxès.

Lydyat et Prideaux (1) ont ensuite trouvé plus commode de changer le mot βασιλεύει en celui de βασιλεὺς, et de remplir la lacune de façon qu'il ne s'agisse plus du règne de Philippe, mais de la ville de ce nom : cependant on ne peut placer la fondation de cette ville à cette époque, sans renverser l'ordre chronologique, tel que je l'ai établi, d'après celui que le texte de la troisième olynthienne semble naturellement indiquer.

Les rois des Illyriens et des Pæoniens ayant conspiré contre Philippe, comme nous l'avons déjà dit, furent défaits, selon Diodore de Sicile, sous l'archonte Agathocle. Ils avoient, au rapport de cet historien, pour confédérés les Thraces (2), qui firent une invasion dans les Etats du monarque macédodonien. Ce fut sans doute alors qu'ils attaquèrent, suivant le témoignage d'Artémidore, la ville de Crénides, qui fut secourue par Philippe. Cette ville de Macédoine porta, depuis cette époque, le nom de Philippes, son défenseur et son restaurateur (3).

Les conjectures des savans commentateurs de la chronique de Paros, ne peuvent être adoptées qu'en mutilant ou effaçant les caractères tracés sur les marbres; d'ailleurs elles ne

(1) *Lydyat*, redintegr. annotat., p. 73. *Prideaux*, not., p. 229.

(2) *Diod. Sic.*, L. XXVI, § 22.

(3) *Artemidor.* ap. *Steph. Bysant.* in voc. Φίλιπποι.

s'accordent point avec le récit des anciens historiens. Lydyat a osé insérer dans le texte de cette chronique, à la place de ce qui y concernoit Artaxerxès, l'assassinat d'Alexandre de Phères par sa femme (1). Le supplément de Prideaux fait simplement mention de la mort de ce tyran, qui ne peut cependant être rapportée à cette époque, c'est-à-dire, sous l'archontat d'Agathocle.

Xénophon nous donne, dans son sixième livre des Helléniques, les détails du complot formé contre la vie d'Alexandre de Phères et de son exécution (2). Cet historien mourut, selon Stésiclide d'Athènes (3), la première année de la cent cinquième olympiade, sous l'archonte Callimède, c'est-à-dire, trois ans avant la magistrature d'Agathocle. Conséquemment la mort d'Alexandre de Phères ne sauroit, sans choquer toute vraisemblance, être rapportée dans l'année de ce dernier archonte, quoique Diodore l'y ait placée (4).

Tisiphonus succéda à Alexandre de Phères; et ce nouveau tyran paroissoit jouir, depuis quelque temps, du fruit des crimes de son prédécesseur, lorsque Xénophon écrivoit l'histoire de la Grèce (5). Je crois donc qu'il faut mettre l'assassinat d'Alexandre sous l'archonte Molon, la troisième année de la cent quatrième olympiade, immédiatement après l'année dans laquelle se donna la célèbre bataille de Mantinée, Charíclide étant archonte à Athènes.

(1) *Lydyat*, redintegr. annotat., p. 73. *Lucchesini*, in Demosth. Annot., p. 246.

(2) *Xenoph.* Hellen., L. VI, C. IV.

(3) *Stesicl.* archont. et olympionic. Chronol. ap. *Diogen. Laert.*, L. II, C. VI, § 11.

(4) *Diod. Sic.*, L. XVI, § 14. Diodore avoit sans doute oublié qu'en rapportant sous Lysistrate, archonte la quatrième année de la cent deuxième Olympiade, le commencement de la tyrannie d'Alexandre de Phères, il en avoit fixé la durée à onze ans (L. XV, § 61). Conséquemment ce tyran auroit dû, selon lui, mourir sous Eucharisté, la seconde année de la cent cinquième Olympiade; ou au plus tard sous Céphisodote, prédécesseur d'Agathocle.

(5) *Xenoph.* Hellen., L. VI, C. IV.

Plutarque n'est pas moins favorable que Xénophon à l'opinion que je crois devoir soutenir. Cet historien nous dit qu'après la mort de Pélopidas, arrivée pendant la magistrature de Timocrate, la première année de la cent quatrième olympiade, les Thessaliens se révoltèrent contre Alexandre de Phères, vengèrent la mort du héros Thébain, et délivrèrent les Phithiotes et les Magnètes (1) du joug d'Alexandre qui, peu de temps après (2), fut tué par sa femme. Ce récit sembleroit encore reculer d'une année la mort de ce tyran. Mais Xénophon nous apprend qu'Epaminondas reçut, avant de commencer la campagne qui se termina par la bataille de Mantinée, des troupes auxiliaires, tant de la part d'Alexandre de Phères, que de celle de ses ennemis (3). Ce tyran n'étoit donc point encore mort; il étoit alors occupé à repousser les attaques des Thessaliens. Ce fait paroît fixer incontestablement l'assassinat d'Alexandre à l'année suivante; ainsi, cette mort précéda d'environ cinq ans le temps auquel il a plu à Lydyat et à Prideaux de la rapporter.

Ces savans finissent en remplissant la 78[e]. époque par la victoire que Dion remporta sur les généraux de Denys le jeune. Mais Diodore, dont ils réclament si souvent l'autorité, leur est ici peu favorable : cet historien rapporte cette victoire sous l'archontat d'Elpinés, et non point sous celui d'Agathocle, son prédécesseur (4). Ajoutons enfin que cette

(1) Plutarque joint à ces deux peuples les Achéens : mais ce mot n'est qu'un surnom que prenoit en général la nation des Phthiotes, Ἀχαιοὶ δ' ἐκαλοῦντο οἱ Φθιῶται πάντες (*Strab.*, L. IX, p. 298). Scylax dit seulement que les Achéens étoient un peuple Phthiote, εἰσὶ δ' Ἀχαιοὶ, Φθιῶται ἔθνος (Peripl., p. 23). *Sunt Achæi gens Phthiotarum*; et non point, *est in Achæis gens Phthiotarum*, comme l'a traduit Vossius.

(2) Ἦν δὲ ὀλίγον ὕστερον τοῖς θεοῖς ὑπὲρ Πελοπίδα δίκην ἔδωκεν, etc. *Plut.* vit. Pelopid., T. II, p. 240.

(3) *Xenoph.* Hellen., L. VII, C. V.

(4) *Diod. Sic.*, L. XVI, § 15-16-17-18-19-20.

époque devient d'une excessive longueur par ces différens supplémens, qui paroissent contenir un plus grand nombre de mots que la lacune qu'on trouve sur les marbres ne semble pouvoir en admettre. Je reviens à la division que Selden a faite de cette même époque.

Il est très-probable non-seulement qu'on voyoit autrefois sur le marbre deux époques différentes, mais encore que les lignes 88, 89, 90 en formoient trois; les dates et le nom des archontes des deux premières étoient effacés. Lydyat, Paulmier et Prideaux, trompés par la ressemblance du nom de Céphisodore (1), archonte à Athènes, la troisième année de la cent troisième olympiade, avec celui de Céphisodote (2), archonte dans la même ville, la troisième année de la cent cinquième olympiade, et prédécesseur d'Agathocle, ont imaginé que, puisque le nom de ce dernier se trouvoit à la fin de la 90e. ligne des marbres, tout ce qui étoit après le nom de Céphisodore, dans la 88e. ligne et jusqu'à la 91e., devoit ne faire qu'une même époque. Ces savans n'ont point voulu faire attention au nom de Nausigène, archonte la première année de la cent troisième olympiade, lequel se lit dans la 87e. ligne. Ce nom indiquoit suffisamment que celui de Céphisodote de la ligne précédente, n'étoit point le nom de l'archonte qui avoit eu Agathocle pour successeur. La différence de l'époque HIIII (104 ans), rapportée dans la 87e. ligne, 𐅄ΔΔΔIII (83 ans), marqués à la 90e. ligne, sembloit désigner que l'auteur de la chronique avoit voulu parler de l'archonte le plus voisin de

(1) ΚΗΦΙΣΟΔΩΡΟΥ. Lin. Marm. Oxon. 88. Leçon confirmée par le texte de Diodore (L. XV, C. 76), par celui de Démosthène (adv. Onetor., ed. *Lambin.*, p. 523), et par le témoignage de Denys d'Halicarnasse, *Isæus*, p. 105, edit. *Sylburg.* Ἐπὶ Κηφισοδώρου ἄρχοντος, Lin. 15-16.

(2) Ἐπ' ἄρχοντος γὰρ Ἀθήνησι Κηφισοδότου, etc. *Diod. Sic.*, L. XVI, § 6, et *Wessel.*, not. *Dionys. Halic.*, Dinarch., p. 115. Vid. *Corsini*, Fast. Attic., T. IV, p. 15.

de la première de ces deux époques, de laquelle Céphisodore n'étoit séparé que par l'archontat de Polyzèle, et non point d'un autre archonte postérieur de dix ans à Nausigène. Cette dernière difficulté a engagé Prideaux à mettre dans la 76ᵉ. époque les sigles numériques ΓΔΙΔΔΔΔΙΙΙΙ, au lieu de ceux que l'ordre des temps devoit y faire insérer. Enfin ce savant, sans consulter les marbres, a changé le nom de Céphisodore en celui de Céphisodote (1). Entraînés par leurs systèmes, ces savans commentateurs de la chronique, Prideaux et Lydyat, ayant aperçu sur les marbres le nom des Phocéens et celui de Delphes, n'ont point hésité à placer à la 76ᵉ. époque le pillage du fameux temple de cette ville, quoique Pausanias ait rapporté cet événement sous Agathocle (2), et Diodore sous Callistrate (3). Mais ces deux anciens écrivains manquent d'exactitude, pour avoir confondu deux faits très-différens; le premier est la prise de Delphes par Philomèle, laquelle arriva la première année de la cent sixième olympiade, sous Elpinés; et le second, le pillage du temple d'Apollon, par Onomarque et Phayllus, sous l'archontat d'Aristodème, la première année de la cent septième olympiade (4). Du reste, cette singulière chronologie, imaginée par Prideaux et par Lydyat, est le résultat d'une foule de conjectures arbitraires et de plusieurs hypothèses dénuées de vraisemblance. Elle peut être regardée comme l'origine et la cause des opinions que les éditeurs de la chronique de Paros ont adoptées, et même insérées dans les dernières époques de cette chronique (5).

(1) *Prideaux*, Not. hist., p. 229.

(2) *Pausan.*, Phoc., C. II.

(3) *Diod. Sic.*, L. XVI, § 23-24, etc.

(4) Voyez mon ouvrage sur les anciens Gouvernemens Fédératifs, p. 293 et suiv., dans lequel je crois avoir démontré la certitude de ces deux époques.

(5) Consultez les observations de Fréret sur la cause de ces opinions erronées, Acad. des Inscr., p. 197. Ce savant, en terminant son mémoire, dit avec raison que l'ouvrage de Prideaux, sur la Chro-

Selden et Paulmier n'ont point osé suppléer les grandes lacunes des lignes 91, 92 des marbres. Lydyat a prétendu qu'il devoit être question, dans la première de ces lignes, des conférences secrètes que Philomèle, général des Phocéens, eut avec Archidame, roi de Sparte, pour rendre inutiles les décrets des Amphictyons, ou de la violence que fit ce général à la Pythie, pour l'obliger de monter sur le trépied et de rendre ses oracles (1). Prideaux a placé, dans cette époque, la naissance d'Alexandre; et, après le nom de l'archonte Callistrate, dont les six premières lettres s'apercevoient encore en 1736, ce second éditeur de la chronique a cru que l'auteur y avoit parlé d'Aristote. En admettant cette restitution, Alexandre seroit donc né, suivant cette chronique, la seconde année de la cent sixième olympiade, pendant la magistrature de Callistrate; ce qui est absolument contraire au récit de Plutarque. Cette conjecture de Prideaux, adoptée avec quelque changement par M. Chandler, n'est d'ailleurs appuyée du témoignage formel d'aucun écrivain de l'antiquité. A toutes ces diverses conjectures, j'avois osé moi-même en ajouter une, qui, après un sérieux examen, ne m'a pas paru mieux fondée que les autres. Il s'agissoit d'insérer le nom de Démosthène dans la chronique, où rien ne désigne qu'il ait été. En abandonnant volontiers mon ancienne opinion, je suis néanmoins tenté de croire qu'à une de ces époques presqu'entièrement oblitérées, il étoit question de Calippe de Cyzique, dont les deux premières lettres du nom s'aperçoivent encore. Cet astronome s'immortalisa par l'invention de sa période de 76 an-

nique de Paros, a une célébrité que l'examen détruit; qu'il n'y explique ni ne développe même pas les difficultés; et qu'enfin il n'a fait que verser ses collections dans ses notes, p. 199.

(1) *Lydyat*, Not. redintegr. ad Chron., p. 73.

nées solaires ; et elle commençoit au solstice de la sixième année du règne d'Alexandre.

Suivant la chronique d'Apollodore (1), ce fut sous l'archonte Pythodote, la seconde année de l'olympiade cent neuf, qu'Aristote arriva à la Cour de Macédoine, pour diriger l'éducation d'Alexandre. Il quitta cette Cour et se retira à Athènes dans la seconde année de la cent onzième olympiade, Evænète étant archonte. L'intervalle est de huit ans ; ainsi Justin se trompe en le réduisant à cinq (2). Le témoignage de Denys d'Halicarnasse confirme celui d'Apollodore (3). Mais Diogène de Laërce qui rapporte ce dernier, n'auroit pas dû ajouter qu'Alexandre étoit dans sa quinzième année, lorsqu'il passa sous la direction d'Aristote ; il n'avoit réellement que treize ans révolus, puisque sa naissance est du troisième mois de la première année de la cent sixième olympiade. L'erreur ne peut venir d'Apollodore, qui assuroit qu'Aristote, après son retour à Athènes, où il enseigna au Lycée pendant treize ans, se réfugia à Chalcis et y mourut la troisième année de la cent quatorzième olympiade, sous l'archontat de Philoclès (4). Ces treize années, jointes aux précédentes, remontent précisément à la quatorzième de la vie d'Alexandre.

Justin manque encore d'exactitude, quand il rapporte que ce prince avoit dix-huit ans au siége de Byzance, pendant lequel il accompagna son père dans l'expédition de la Chersonèse (5). Byzance fut assiégée par Philippe, sous l'archontat de Théophraste, la première année de la cent dixième olympiade, comme le prouve la harangue de Démosthène, à l'occa-

(1) *Apollod.* ap. *Diogen. Laert.*, L. v, C. 1, § 7.
(2) *Justin.*, L. xi, C. xvi.
(3) *Dionys. Halic.*, Epist. ad Amm., Op., T. ii, p. 121.
(4) *Diogen. Laert.*, L. v, C. 1, § 7.
(5) *Justin.*, L. ix, C. i.

sion de la lettre que Philippe écrivit aux Athéniens. Or, cette harangue fut prononcée l'année de ce même archontat, suivant Denys d'Halicarnasse (1), et Alexandre avoit alors seize ans révolus, selon Plutarque (2). Ce prince étoit dans sa dix-neuvième année, au temps de la bataille de Chæronée, où il se distingua beaucoup, et à l'issue de laquelle il fut envoyé avec Antipater à Athènes (3), la troisième année de la cent dixième olympiade, Charondas étant archonte dans cette ville. Dans l'hiver de la même année archontique, Philippe célébra son mariage avec Cléopatre, sœur d'Attalus. Celui-ci eut une rixe avec Alexandre qui, mécontent de son père, se retira d'abord en Epire, et ensuite chez les Illyriens. Philippe vint au printemps à Corinthe, et s'y fit déclarer général de la Grèce contre les Perses. Il s'étoit logé chez Démarate qui, par la sagesse de ses discours, l'engagea à rappeler son fils en Macédoine (4). Aussitôt après, il fit partir un corps de troupes pour l'Asie, sous la conduite d'Attalus et de Parménion (5). L'été, au commencement de l'archontat de Phrynicus, se passa en préparatifs de la part de Philippe; ces préparatifs devoient encore continuer l'hiver, lorsqu'à l'entrée de cette saison, du moins elle n'étoit pas fort avancée, ce prince fut poignardé par Pausanias, après avoir fait le mariage de sa fille avec Alexandre-Molosse, roi d'Epire.

Tous ces événemens paroîtront trop reculés à ceux qui, à l'exemple de Pétau, de Simson et de quelques autres chronologistes, voudront suivre le récit de Diodore. Mais avant de montrer les contradictions de cet historien, prouvons

(1) *Dionys. Halic.*, Epist. ad Amm., p. 124.
(2) *Plut.* vit. Alex., p. 14.
(3) *Justin.*, L. IX, C. V.
(4) *Plut.* vit. Alex., p. 15.
(5) *Initio veris, tres duces, in Asiam Persarum juris, præmittit.* Justin., L. IX, C. V.

qu'Arrien et lui ont rapporté trop tard la mort de Philippe. La première preuve se trouve dans un fragment ou extrait du canon chronologique d'Eratosthène (1). Nous voyons que ce savant écrivain comptoit cent quarante-quatre ans complets depuis et compris l'année olympique du passage de Xerxès dans la Grèce, jusques et compris la dernière année de Philippe, roi de Macédoine. Or l'année du passage de Xerxès fut la quatrième année de la soixante-quatorzième olympiade, puisque la célébration des jeux olympiques se fit lorsqu'il se trouvoit déjà au passage des Thermopyles (2). Les cent quarante-quatre ans doivent donc commencer à la quatrième année olympique, au printemps de laquelle Xerxès entra dans la Macédoine; et comme ils font trente-six olympiades, ils finissent avec la troisième année de la cent dixième olympiade, celle de l'archontat de Charondas. Les calculs subséquens confirment cette date; je ne parlerai que du dernier. Eratosthène compte trente-cinq ans depuis la bataille de Leuctres, jusqu'à la mort de Philippe. Cette bataille s'étant donnée sous Phrasiclide (3), la seconde année de la cent deuxième olympiade, Philippe a dû mourir après Charondas, pendant la magistrature de Phrynicus, son successeur, archonte la quatrième année de la cent dixième olympiade, ce qui est encore confirmé par la chronique de Cornélius Népos (4).

Cette date de la dernière année, différente de toutes celles que les chronologistes modernes ont cherché à établir, est conforme au récit de Denys d'Halicarnasse. Cet écrivain nous

(1) *Eratosth.* Fragm. ap. *Clem. Alex.*, Strom. I, Op., T. I, p. 402.

(2) *Herod.*, L. VII, § 206.

(3) *Demosth.* adv. Neær., p. 576, T. II op., Marm. Oxon., Ep. 73.

(4) Immédiatement après avoir parlé de la bataille de Chæronée, Aulu-Gelle, adoptant le récit de Cornélius Népos, ajoute : *Postea Philippus ex insidiis occiditur, et Alexander regnum adeptus, etc.* Noct. Attic., L. XVII, C. XXI.

apprend que les deux harangues d'Æschine et de Démosthène, sur la Couronne, furent prononcées la huitième année après la mort de Philippe, l'année même de la bataille d'Arbèle (1). Cette année, la seconde de la cent douzième olympiade, étoit la huitième révolue depuis l'archontat de Charondas; Philippe mourut donc dans le cours de l'archontat de Phrynicus. Comment Diodore a-t-il pu supposer cette mort à la première année de la cent onzième olympiade, sous Pythodème, et mettre à la suivante, sous Evænète, l'avénement d'Alexandre au trône? Cet historien ne se rappeloit donc plus d'avoir donné à Philippe vingt-quatre ans de règne, l'ayant fait monter sur le trône la première année de la cent cinquième olympiade, Callimède étant archonte (2). Or il s'étoit écoulé, depuis cet archonte jusqu'à Evænète, vingt-cinq ans et non vingt-quatre (3). D'ailleurs, si l'on fait commencer le règne d'Alexandre à la magistrature de ce dernier, le fils de Philippe, qui mourut sous Hégésias la première année de l'olympiade cent quatorze, suivant le même Diodore, n'auroit régné que onze ans, et non douze ans et sept mois, comme l'assure cet écrivain (4) : seconde contradiction moins excusable que la précédente. Enfin, pour qu'Alexandre ait régné douze ans et quelques mois, il faut non-seulement qu'il soit parvenu au trône à la fin de l'archontat de Phrynicus, mais encore qu'il n'ait été que dans sa vingtième année, lorsqu'il succéda à son père, comme le dit Arrien (5), et non dans sa vingt-unième,

(1) *Dionys. Halic.*, Epist. ad Amm., p. 124.

(2) *Diod. Sic.*, L. XVI, § 2.

(3) *Ibid.*, § 95. Justin donne à Philippe 25 ans de règne (L. IX, C. VIII) et Eusèbe 26 (Chron., p. 33), que Satyrus réduisoit à 20 (ap. *Athen.*, L. XIII, p. 557); mais la fausseté du dernier calcul est démontrée par l'ordre des faits antérieurs.

(4) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 117.

(5) Ἀμφὶ τὰ εἴκοσι ἔτη. *Arrian.*, L. I, C. I.

comme Plutarque, Justin et Dexippe paroissent l'avoir cru (1). Alexandre étant né le troisième mois de la première année de l'olympiade cent six, ne pouvoit entrer qu'au même mois de la quatrième année de l'olympiade cent dix, dans la vingtième année qui fut révolue sous Pythodème. Ainsi je pense que ce jeune prince hérita du royaume de ses pères, au plus tard, le huitième ou neuvième mois de l'archontat de Phrynicus, ce qui fournit le moyen de donner quelques mois de plus à son règne, au delà de douze ans.

Cette époque de l'avénement d'Alexandre est très-importante; et malgré tout ce qu'ont dit à ce sujet les chronologistes, on ne voit pas qu'ils aient fait cesser la difficulté où l'on étoit de placer les événemens qui ont suivi la mort de Philippe et précédé le passage d'Alexandre en Asie, dans le court espace de temps qu'on met communément entre ces deux époques; ils sont néanmoins en assez grand nombre. D'ailleurs, les factions ne s'appaisent pas en un jour, et elles partageoient la Cour de Macédoine. Cléopatre, la dernière femme que Philippe avoit épousée, venoit d'accoucher d'un fils; et ses partisans, inspirés par Attalus, frère de cette reine, se plaisoient à répandre des bruits sur la légitimité d'Alexandre. Olympias, revenue de son exil, ne chercha qu'à se venger de sa rivale: elle la fit massacrer avec son fils, de la manière la plus atroce (2). Ainsi le commencement du règne d'Alexandre fut plein de troubles; il paroît que ce ne fut qu'après les avoir dissipés, et s'être assuré de la couronne, qu'il se fit reconnoître non-seulement par les Macédoniens,

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 17. *Justin.*, L. XI, C. I. *Dexipp.* ap. *Syncell.*, p. 263. Il n'en avoit que 18, selon Suidas (in voc. Ἀλέξανδρος), dont le témoignage ne mérite pas d'être discuté.

(2) *Justin.*, L. IX, C. VII. Cet écrivain fait tuer l'enfant, Caranus, par Alexandre lui-même, L. XI, C. II.

mais encore par les ambassadeurs étrangers, auxquels il donna, à cette occasion, une audience publique, selon Diodore (1). Il est donc vraisemblable qu'Arrien a pris le jour de cette reconnoissance pour celui de l'avénement d'Alexandre, qu'il rapporte, d'après cela, au commencement de la magistrature de Pythodème (2).

Si l'on en croit Æschine, ces troubles n'étoient pas encore dissipés, lorsqu'Alexandre passa en Asie (3); mais cet orateur n'avance ce fait que pour accuser Démosthène de n'avoir pas su profiter des circonstances, à la mort de Philippe; et il est certain que le nouveau roi n'avoit plus rien à craindre de ses ennemis domestiques, lorsqu'il vint dans la Thessalie, où il fut déclaré *Tage*, ou chef des peuples de cette contrée. Il se rendit ensuite à l'assemblée des Amphictyons, qui se réunissoient au temple de Cérès, près des Thermopyles, deux fois par an, l'une au printemps et l'autre en automne (4). Il ne peut être question que de celle-ci, puisque ce prince étoit encore en Macédoine, quand la première avoit été convoquée. Aussitôt après, il entra dans la Béotie, rafraîchit la garnison macédonienne de la citadelle de Thébes, et marcha vers Corinthe, où il fut élu, comme son père, général des Grecs, pour faire la guerre aux Perses. Quelques expressions de Diodore et de Plutarque sembleroient indiquer que les jeux isthmiques se tenoient alors (5). La célébration de ces jeux

(1) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 2.

(2) *Arrian.*, L. I, C. I.

(3) *Æschin.*, Or. contr. Ctesiphon., p. 427.

(4) *Voyez* des anciens Gouvernemens Fédératifs, p. 21, etc.

(5) Εἰς δὲ τὸν Ἰσθμὸν τῶν Ἑλλήνων συλλεγέντων, etc. *Plut.* vit. Alex., p. 20. Ἐπειδὴ συνῆλθον οἱ συνεδρεύειν εἰωθότες. *Diod. Sic.*, L. XVII, § 4. Peut-être cette assemblée fut-elle composée des membres de l'Amphictyonie particulière de l'isthme, qui avoient coutume de siéger dans le temple de Neptune (*voy.* des anc. Gouvern. Fédér., p. 123), et auxquels se réunoient des députés extraordinaires du Péloponèse et du reste de la Grèce.

tomboit

tomboit à la première et à la troisième année des olympiades; et elle se faisoit de deux en deux ans, la première en été et la seconde au printemps, c'est-à-dire, à la fin de cette troisième année (1). Il n'est donc pas possible qu'Alexandre se soit trouvé aux jeux de l'Isthme. Il dut pourtant être à Corinthe à la fin de l'automne ou au commencement de l'hiver de la première année de la cent onzième olympiade, puisqu'alors la chaleur du soleil étoit agréable, comme on le voit par la réponse que Diogène fit à Alexandre (2).

Le temps que ce prince passa à Corinthe et son éloignement, inspirèrent aux barbares voisins du nord de la Macédoine le dessein de se révolter. Dès qu'il en fut informé, il retourna dans son royaume, et marcha contre eux. Quoique la campagne ne commençât, selon Arrien, qu'au printemps (3), celui de l'an trois cent trente-six, la saison étoit pourtant déjà avancée, puisque les blés se trouvèrent assez grands, pour pouvoir cacher à ces barbares, le passage de l'Ister par les troupes macédoniennes (4). Alexandre, après avoir emporté les retranchemens des Gètes, au delà de ce fleuve, et détruit leur ville, revint dans ses Etats, d'où, avec la même rapidité, il alla attaquer les Taulantiens, les Pæoniens et les Agrianiens, nations illyriennes. Sur ces entrefaites, les bannis de Thébes étant rentrés dans cette ville, y firent prendre les armes, et mîrent le siége devant la citadelle. A cette nouvelle, Alexandre accorde la paix à ses ennemis, disposés à la recevoir, franchit les montagnes de l'Epire et de la Thessalie avec une diligence extrême, et arrive aux portes de Thébes qui

(1) *Dodwell*, de Cyclis, Diss. VI, p. 283. *Corsini*, Diss. Agonist. IV, § VI-X. Le sentiment de ce dernier écrivain m'a paru préférable.

(2) *Plut.* vit. Alex., p. 20. *Diogen. Laert.*, L. VI, C. II, § 6. C'est par anachronisme que Plutarque fait arriver Alexandre à Corinthe après la prise de Thébes.

(3) Ἅμα δὲ τῷ ἦρι. *Arrian.*, L. I, C. I.

(4) *Arrian.*, L. I, C. IV.

est prise et rasée. Les Athéniens, consternés de cette catastrophe, interrompent sur-le-champ la célébration des grands mystères (1); et un rhéteur leur fait dire : « Lorsque les Thé» bains furent défaits, nous fimes cesser la fête, de crainte » qu'on ouït l'hymne d'Iacchus, au milieu des pleurs et des » lamentations de ces malheureux (2). » On sait que ces mystères se célébroient toujours à Eleusis, dans le mois Boëdromion, dont le premier jour répondoit en cette année, la seconde de la cent onzième olympiade, au vingt-quatre août, 336 ans avant J.-C. Les mystères commençoient le quinze Boëdromion ; la prise de Thébes arriva donc entre le quinze et le vingt Boëdromion (12 septembre), jour de la pompe d'Iacchus, la seconde année de la cent onzième olympiade, Evænète étant archonte (3). Du reste, tous les prodiges qu'on suppose avoir annoncé la ruine de Thébes, montrent que la révolte de ses habitans précéda au moins de trois mois cet événement, et que la guerre d'Illyrie dut par conséquent être finie vers le solstice d'été de cette année.

Après avoir décidé du sort de la malheureuse Thébes, reçu la députation des Athéniens, rassuré la tranquillité de la Grèce et consulté l'oracle de Delphes, Alexandre retourna en Macédoine où il passa l'hiver, pendant lequel il n'y eut d'autre événement remarquable que la mort d'Attalus. Ce général, comptant sur les troubles de la Grèce, se préparoit à la révolte; mais déchu de ses espérances, il chercha à se réconcilier avec Alexandre, en lui sacrifiant les lettres de Démosthène (4). Il fut puni de cette trahison; car ayant vou-

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 19. *Arrian.*, L. I, C. X.

(2) *Himer.*, Declam. ap. *Phot.*, Cod. CCXLIII, p. 1078, in edit. *Wernsdorf*, p. 44.

(3) *Plut.* vit. Camill., T. I, p. 305. Voyez sur l'ordre des jours de cette fête, mes recherches concernant les mystères du paganisme, § V, Art. III.

(4) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 3.

lu encore faire révolter son armée, Hécatée le fit assassiner par ordre d'Alexandre. Plutarque et Arrien ont eu tort de ne point parler de cet événement, qui ne put interrompre les grands préparatifs dont Alexandre étoit occupé pour sa grande expédition contre les Perses.

Ce fut sur la fin de l'archontat d'Evænète et de la seconde année de la cent onzième olympiade, au printemps, l'an 335 avant J.-C., qu'Alexandre passa en Asie. Toute l'antiquité est d'accord sur ce point, et cet événement étoit une époque à laquelle plusieurs chronologistes terminoient leurs calculs. Duris de Samos comptoit, depuis la prise de Troye, jusqu'au passage d'Alexandre, mille ans; Ephore, depuis le retour des Héraclides jusqu'au même passage, sept cent trente-cinq; Clitarque et Timée, huit cent vingt; Eratosthène, sept cent soixante-treize, et Phanias, sept cent quinze (1). Diodore seul marque ce passage sous l'archontat suivant de Ctésiclès (2). Il n'a commis cette erreur, que pour avoir rapporté dans la seule et même année d'Evænète, tous les faits postérieurs à la mort de Philippe, quoiqu'ils aient rempli près de trois ans, qui se trouvent entre la mort de ce prince et le passage d'Alexandre. Pétau (3) et Simson (4) ont suivi Diodore de Sicile, parce qu'ils n'ont pas fait cette observation, que prouvent les détails dans lesquels je suis entré précédemment. Au surplus, Arrien assure qu'Alexandre partit au commencement du printemps, et qu'après vingt jours de marche, il arriva à Seste (5); ce qui démontre, selon Ussérius, que l'armée macédonienne tra-

(1) *Clement. Alex.*, Strom., L. I, op., T. I, p. 403.

(2) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 17.

(3) *Petav.*, Doctr. temp., T. II, p. 195.

(4) *Simson*, Chron. Catholic., p. 940. Quoique ce Chronologiste suive principalement Diodore, il ne s'accorde pas toujours avec Pétau. D'ailleurs, celui-ci n'a fait qu'une table chronologique, et Simson a rédigé des annales; mais la théorie de l'art appartient exclusivement à Pétau.

(5) *Arrian.*, L. I, C. XI.

versa l'Hellespont, trois mois avant que Ctésiclès entrât en charge (1) : opinion qui a été adoptée par Corsini (2).

Quoique la bataille du Granique se soit donnée peu de temps après le passage d'Alexandre, elle ne peut cependant être rapportée qu'à l'année archontique suivante, puisque, selon Plutarque, ce combat fut livré dans le mois Dæsius (3). Ce mois de l'année lunaire des anciens Macédoniens, répondoit à celui d'Hécatombæon, c'est-à-dire, au mois solsticial de l'année archontique. Elien qui met, comme nous l'avons vu, le jour de la naissance d'Alexandre et celui de sa mort, au six de Thargélion, marque aussi ce même jour pour l'époque d'une bataille dans laquelle ce prince défit entièrement Darius, et où périrent plusieurs myriades de barbares (4). Il est évident qu'il s'agit de la bataille d'Arbèle, car Darius n'étoit pas à celle du Granique. Malgré cela, Ussérius prétend que cet endroit d'Elien concerne cette dernière action. Dissimulant toutes les méprises de cet auteur, et ne rapportant qu'une partie de son passage, Ussérius n'allègue l'autre qu'en preuve de son système sur l'année solaire des Macédoniens, dont il fait commencer l'usage à cette époque (5). D'ailleurs, le six Thargélion de l'année du passage d'Alexandre en Asie, répond au onze mai de l'année julienne trois cent trente-quatre. Il faudroit donc qu'Alexandre fût parti de Macédoine au milieu de l'hiver, lorsque la mer n'étoit pas ouverte, et dans un temps où ses troupes n'auroient pu traverser la Thrace qu'avec des fatigues qui les auroient mises hors d'état d'entrer en campagne.

La conquête de l'Asie mineure fut le fruit du combat du

(1) *Usser.* Annal., p. 151.
(2) *Corsini*, Fast. Att., T. IV, p. 41, 42.
(3) *Plut.* vit. Alex., p. 22.
(4) *Ælian.* var. Hist., L. II, C. XXV.
(5) *Usser.*, de Maced. et Asian. anno sol., C. I.

Granique; et après le siége d'Halicarnasse, Alexandre ne trouvant plus de résistance pénétra dans la Cilicie, où fut donnée la bataille d'Issus, sous l'archontat de Nicocrate (1), la quatrième année de l'olympiade cent onze, 333 avant J.-C. Arrien suppose qu'on étoit alors dans le mois de Mæmactérion (2), par une fausse réduction de celui de l'année macédonienne. Mæmactérion, qui répondoit à Gorpiæus de cette année, étant non le cinquième, mais le quatrième de l'année athénienne, la bataille auroit été livrée le 30 septembre, au lieu du 29 octobre; et on ne peut douter que cet événement ne soit arrivé en automne.

Ce n'est pas là seule erreur de ce genre que commet Arrien, comme Fréret l'a très-bien observé. « Nous trouvons, » dit-il, dans Plutarque, dans Elien et dans Arrien plusieurs » dates des événemens de l'histoire d'Alexandre, où le mois » macédonien est rapporté au mois athénien de l'année ar- » chontique; mais ce mois athénien est toujours celui qui, » dans l'année de *Calippus*, répondoit en tout ou en partie » au mois solaire de la nouvelle année macédonienne expli- » quée par Galien. Ils ont suivi dans leur réduction à l'année » athénienne, le lieu que les mois macédoniens occupoient » de leur temps dans l'année solaire moderne, et de là leur » évaluation devient du moins très-suspecte d'erreur (3). » A l'appui de ces observations, Fréret cite la méprise d'Arrien, sur le mois où se donna la bataille d'Arbèle, et dont nous parlerons bientôt. D'ailleurs, Arrien avoue lui-même

(1) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 29.

(2) *Arrian.*, L. II, C. XI.

(3) *Fréret*, Rem. sur le Canon chronol. de Ptolémée, Acad. des Inscr., T. XXVII, p. 140. Avant lui, Samuel Petit avoit aperçu cette vérité, et s'en étoit servi pour concilier les différentes opinions sur la durée du règne d'Alexandre (Eclog. Chron., L. IV, p. 269, 270). Mais il ne me paroît pas fondé à croire que Diodore ait eu la même méthode qu'Arrien et Plutarque ont par la suite adoptée.

avoir fait ces sortes de réduction (1) qui demandent une extrême attention et doivent être fondées sur un calcul astronomique, dont les anciens historiens étoient rarement capables : les jours des lunaisons changeant d'une année à l'autre dans l'année solaire, on ne peut établir de règle générale qui soit exacte (2).

Depuis la journée d'Issus, Alexandre ne forma aucune entreprise remarquable, jusqu'au siége de Tyr. Quoique ce prince, pour sauver la réputation de son ami le devin Aristandre, eût ordonné une intercalation dans cette année, elle ne fit pas plus de changement dans le calendrier, que le nouveau nom qu'il donna momentanément au mois Dæsius, avant le combat du Granique (3). La prise de Tyr ne doit pas moins être fixée au mois Hécatombæon, premier mois de l'année archontique, la première de la cent douzième olympiade, sous Nicétas ou Nicérate (4), 332 ans avant J.-C. Ussérius avance que Plutarque met cette prise au trente Lous (5), qui correspondoit à Boëdromion. Cet historien ne nomme point ce mois macédonien ; mais c'est une conséquence du système d'Ussérius, qui l'engage à faire une pareille supposition, ensuite à se servir de l'intercalation imaginaire dont je viens de parler.

De Tyr, Alexandre vint à Jérusalem, et y sacrifia au Dieu d'Israël, dans le même temple qu'Antiochus Epiphane prophana cent soixante-quatre ans après (6). Un auteur arabe dit

(1) *Arrian.*, Indic., C. XXI. Voyez ci-après.

(2) *Fréret*, Rem. cit., p. 142.

(3) Fréret a très-bien éclairci cette matière, Acad. des Inscr., T. XXVII, p. 142, 143.

(4) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 40. *Arrian.*, L. II, C. VIII.

(5) *Usserii* Annal., p. 167.

(6) Vid. *Petav.*, Doctr. temp., T. II, p. 633. Sulpice-Sévère, en parlant de cette profanation, dit : *Id gestum est ab excessu Alexandri anno centesimo uno et quinquagesimo, Paulo* (*ut diximus*), *Crasso Consulibus*. L. II, p. 86. C'est une erreur de cinq ans.

qu'Alexandre força les habitans de cette ville à abandonner l'ère de Moïse ou de David, et à y substituer la sienne (1). C'est évidemment celle des Séleucides dont en effet les Juifs se servirent. Le fait rapporté par l'auteur arabe, quelque erroné qu'il soit, n'en est pas moins favorable au récit de Josephe. Selon celui-ci, Alexandre fut arrêté deux mois devant Gaza, d'où, après l'avoir prise, il se rendit en sept jours à Peluse. Mazaces lui ouvrit les portes de Memphis, et toute l'Egypte s'empressa de le reconnoître pour maître. C'est à cette année, la sixième du cycle de Méton (VIe. ennéadécatéride), que le canon astronomique de Ptolémée cesse de marquer le règne de Darius, et commence celui d'Alexandre, auquel les Egyptiens d'Alexandrie donnoient le surnom de *Fondateur* (2). La première année de ce dernier règne est la quatre cent dix-septième depuis Nabonassar, laquelle commenca en Egypte le quatorze novembre de l'an julien trois cent trente-deux, et dans le courant de la première année de la cent douzième olympiade. Les Grecs et les Macédoniens s'accordoient,

(1) « Quand Alexandre, dit Macrizi, » fut venu à Jérusalem, il ordonoa aux » Juifs d'abandonner l'ère de Moïse et de » David, et de lui substituer son ère. Ils » lui obéirent; ils adoptèrent son ère et » s'en servirent dans toutes les occasions » où ils en eurent besoin, après en avoir fi- » xé le commencement à la 26e. année de » sa vie, qui étoit la première de son ex- » pédition; et cela pour avoir un nombre » complet de mille années depuis Moïse. » Ils ont continué, depuis ce temps-là, à » faire usage de cette ère, comma les grecs » qui auparavant se servoient d'une ère » qui commençoit à l'époque où Younan, » fils de Fonrès, sortit de Babylone pour » aller à l'Occident. L'ère d'Alexandre » commence au lundi, 1er. de Tischrin, » qui répond au 4e. du mois égyptien » Paopi. Les jours commencent chez eux » au lever du soleil, et de là ils conti- » nuent jusqu'à son coucher, puis jus- » qu'au lever de l'aurore et jusqu'à l'appa- » rition du soleil sur l'horizon : alors il y » a un jour et une nuit complète. » Ms. Arab. ol. R., N°. 682, F°. 82, traduction de M. de Sacy. Les Juifs donnoient le nom d'Années d'Alexandre à l'ère des Séleucides, comme l'ont fait depuis les Arabes. *Golii*, Not. in *Alfragan*, p. 57. Vid. *Longuerue* de Æris duabus ab Alex., S. II, III, etc.

(2) ... *Μεθ' Ἀλέξανδρον τὸν κτίστην, κατ' Αἰγυπτίους. Theon.*, Fragm. ad Calc. S. Cypr., ed. Dodwell., p. 169, etc.

selon George le Syncelle, à faire régner sept ans Alexandre sur l'Asie (1); ce qui confirme le calcul précédent.

Alexandre partit d'Egypte au commencement du printemps; et comme ce fut avant d'aller consulter l'oracle d'Ammon qu'il jeta les premiers fondemens d'Alexandrie, il est sûr que cette fondation tombe dans l'année archontique de Nicérate, et non dans celle d'Aristophane, son successeur, ainsi que l'avance Diodore de Sicile (2). Son erreur vient d'avoir fait commencer le règne d'Alexandre sous l'archontat d'Evænète; par là, la sixième année de ce règne ne devient chez lui que la cinquième, et il se trouve ensuite forcé de rapporter un an plus tard l'événement dont je viens de parler. Pétau et Simson ont adopté cette erreur, très-bien relevée par Fréret (3). Elle a été la source de celle d'Eusèbe (4) et de S. Cyrille (5), qui fixent la fondation d'Alexandrie à la septième année d'Alexandre, au lieu de la cinquième qu'indique encore la suite des opérations de ce prince.

Après avoir quitté l'Egypte, Alexandre traversa la Syrie, et sa marche fut si rapide qu'il parvint à Thapsaque dans le mois Hécatombæon, le premier de l'archontat d'Aristophane (6), la seconde année de la cent douzième olympiade. Ayant traversé le Tigre, il se rendit dans la plaine d'Arbèle. Il campoit depuis deux jours en ce lieu, lorsqu'à la première veille de la nuit, la lune s'éclipsant perdit d'abord l'éclat de sa lumière, puis elle s'éteignit entièrement, comme si elle étoit souillée et teinte de sang (7). A ces traits on reconnoît

(1) *Georg. Syncel.*, p. 260. Abulféda a suivi cette opinion, Annal., T. I, p. 7.

(2) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 52.

(3) *Fréret*, Rem. sur le Canon astronomique, etc., Acad. des Inscr., T. XXVII, p. 150.

(4) *Euseb.* aut *S. Hieron.*, Chron., p. 57.

(5) *S. Cyrill. Alex.* adv. Julian., L. I, p. 13.

(6) *Arrian.*, L. III, C. VII. Cet auteur peut s'être encore trompé sur le mois.

(7) *Quint. Curt.*, L. IV, C. XIII.

sans

sans peine Quinte-Curce. Heureusement le récit de Plutarque est plus simple et plus instructif. « Au mois de Boëdromion, » dit-il, vers le commencement des Mystères, à Athènes, il » y eut une éclipse de lune; et la onzième nuit après cette » éclipse, les armées étoient en présence. Darius tint ses trou- » pes sous les armes, et visita les rangs à la clarté des flam- » beaux (1). » Parménion conseilla à Alexandre d'attaquer cette même nuit les Perses; mais ce prince s'y refusa, et la bataille ne se donna que le jour suivant, au vingt-six Boëdromion, selon Plutarque (2). Or nous savons avec certitude que cette éclipse totale arriva le vingt septembre de l'année julienne, 331 ans avant J.-C., à sept heures et demie du soir (3). Le mois Boëdromion commençoit, en cette année, le huit septembre, le vingt étoit donc le treize Boëdromion; l'*Agyrme*, ou rassemblement des initiés, se trouvoit fixé au quinze du même mois attique, et le lendemain ils alloient en procession sur les bords de la mer. Ainsi on peut prendre l'un ou l'autre de ces jours pour le commencement de la fête des grands Mystères de Cérès et de Proserpine, à Eleusis. Mais Plutarque ne s'expliquant pas à cet égard d'une manière précise, il faut s'en tenir à son calcul des onze nuits révolues, après celle de l'éclipse; ce qui détermine l'action générale au vingt-cinq Boëdromion, deux octobre. L'erreur de cet écrivain n'est donc que d'un jour, et rarement il est d'une aussi grande exactitude.

Arrien ne mérite pas le même éloge. Les expressions dont il se sert pour parler de l'éclipse de lune, feroient croire qu'elle fut partiale et non totale (4). Ensuite il en met le temps à

(1) *Plut.* vit. Alex., p. 46.

(2) *Id.*, vit. Camill., T. II, p. 305.

(3) *Pingré*, Chronologie des éclipses, etc., Acad. des Inscr., T. XLII, Hist., p. 131. Vid. *Scaliger*, Emend. Temp., p. 422. *Petav.*, Doctr. Temp., T. II, p. 211, etc.

(4) *Arrian.*, L. III, C. VII. *At Arrianus imperitè scribit*, τῆς σελήνης τὸ πολὺ ἐκλειπὲς ἐγένετο, *magna pars lunæ defecit r*

un mois où elle n'arriva point. « Telle fut, dit-il, l'issue » de cette bataille, sous Aristophane, archonte à Athènes, » dans le mois de Pyanepsion (1), etc. » Ce mois, le cinquième de l'année athénienne, commençoit alors le dix-sept novembre; ainsi la bataille d'Arbèle auroit eu lieu pendant l'hiver. Arrien ayant lu dans les mémoires d'Aristobule que l'éclipse de lune arriva pendant la célébration des Mystères à Athènes, et cette fête tombant dans le mois Hyperbéretus, selon les Grecs d'Asie (2), aura pris mal à propos ce mois pour Pyanepsion (3), sans faire attention que les Athéniens ne célébroient jamais les grands Mystères à Eleusis, qu'en Boëdromion, troisième mois de leur année (4). Arrien suppose encore par son récit, que l'éclipse de lune précéda de neuf jours la bataille d'Arbèle (5); ce qui est faux. Justin se trompe d'une manière plus évidente, en rapportant cette bataille à la cinquième année du règne d'Alexandre (6). Denys d'Halicarnasse et Théophraste font mention de cette journée mémorable, sous

quasi non tota defecerit. In quo Thucydideum (lib. IV, p. 287) *loquendi modum, quo solis deliquium exprimit, κακο-ζῆλος, et pueriliter est imitatus.* Petav., Ration. Temp., Pars II, L. III, C. XII.

(1) *Arrian.*, L. III, C. XV.

(2) Ὅτις καιρὸς ἐν Ῥώμῃ μετὰ ὁ καλούμενος μὲν Σεπτέμβριος ἐστι, ἐν Περγάμῳ δὲ παρ' ἡμῖν Ὑπερβερεταῖος, Ἀθήνῃσι δὲ Μυστήρια. Galen. de Sanit. tuenda, L. IV, C. VIII. On se rappellera qu'Arrien étoit non-seulement contemporain de Galien, mais encore son compatriote.

(3) *Arrian.*, L. III, C. VII-XV.

(4) Selon le rapport des mois Athéniens avec ceux des Macédoniens, marqués dans la lettre de Philippe, Boëdromion répondoit à Lous, et Pyanepsion à Gorpiæus; suivant le rapport de l'année des Macédoniens postérieurs à Alexandre, Boëdromion répond à Hyperbéretus et Pyanepsion à Dius. Mais comme l'on ignore le nom macédonien qui se trouvoit dans les mémoires consultés par Arrien, on ne peut donc proposer qu'une conjecture sur le passage de cet auteur, qui n'en offre pas moins un exemple de son inexactitude et même de son peu d'intelligence en matière de Chronologie.

(5) L'ordre des mois étoit invariable, et la fête des mystères tomboit, en tout temps, au 3e. mois de l'année athénienne; parmi plusieurs preuves qu'on en trouve, je ne citerai que ce passage remarquable de Démosthène : Καὶ μετὰ ταῦτα διελθόντος τοῦ ἐνιαυτοῦ τούτου, Ἑκατομβαιὼν, Μεταγειτνιὼν, Βοηδρομιών· τούτου τοῦ μηνὸς, μόγις, μετὰ τὰ Μυστήρια, δέκα ναῦς ἀπεστείλατε.... etc. Olynth. II, § III.

(6) *Justin.*, L. XI, C. XIV.

Aristophon (1), où la nouvelle en vint, selon Diodore, à Athènes (2); ce qui a trompé ces deux écrivains. Mais quelque soit la cause de leur erreur, la certitude de l'époque de la bataille d'Arbèle, le deux octobre trois cent trente-un, n'est pas moins démontrée par l'éclipse de lune dont je viens de parler, et qui fut visible à Arbèle, à Athènes, à Syracuse et à Carthage (3), etc.

Plutarque dit qu'aussitôt après la bataille d'Arbèle, Alexandre fut proclamé roi de l'Asie, qu'il en prit le titre, offrit des sacrifices en cette qualité, et distribua les charges et les gouvernemens (4). Tout cela n'a pu avoir lieu qu'après l'entrée de ce prince à Babylone, où il reçut les honneurs civils et religieux de Souverain, et distribua les satrapies du pays conquis (5). Il alla ensuite à Suse; et après avoir forcé le défilé des Uxiens, il se rendit à Persépolis. Ensuite il marcha

(1) *Theophr.*, Caract., C. VIII. *Dionys. Halic.*, Epist. ad Amm., § II. Vid. *Corsini*, Fast. Attic., T. IV, p. 45.

(2) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 62.

(3) *Quale scriptum illud videmus; si luna paulo ante solis ortum defecisset in signo leonis, fore, ut armis Darius, et Persæ ab Alexandro et Macedonibus prœlio vincerentur, Dariusque moreretur.* Cicer. de Divin., L. I, C. 53. Il a tiré ces détails de l'ouvrage de quelque astrologue, qui avoit altéré le fait pour accréditer sa vaine science. L'éclipse arriva le soir et non le matin; et on étoit alors sous le signe des poissons, et non sous celui du lion. *Nobili apud Arabiam* (Arbelam) *magni Alexandri victoriâ, luna defecisse noctis secundâ horâ prodita est: eademque in Siciliâ exoriens.* Plin., L. II, C. LXXII. Ὡς τὴν μὲν Ἀρβήλοις πέμπτης ὥρας φανεῖσαν, ἐν δὲ Καρχηδόνι δευτέρας· ἀναγραφῆς ἠξιῶσθαι, ἐξ ὧν ἐφαίνετ' ἂν πόσους ἀπέχουσιν ἀλλήλων οἱ τόποι χρόνους ἰσημερινοὺς πρὸς ἀνατολὰς ἢ δυσμάς. *Ptolem.*, Geogr., L. I, C. IV. Ces écrivains rapportent mal cette éclipse; car si d'un côté on dit qu'il y avoit, par cette observation, une différence de trois heures ou de 45 degrés entre Arbèle et Syracuse, et de l'autre on ne met que deux heures ou 30 degrés, il en résulteroit la différence de 15 degrés, entre Syracuse et Carthage; ce qui est absurde. Enfin, la manière dont Quinte-Curce explique cette éclipse est remarquable : *Lunamque deficere quum aut terram subiret aut sole premeretur, etc.* « La lune s'éclipse quand elle est cachée par la terre ou privée du soleil, etc. » L. IV, C. X. C'est ainsi que traduit Beauzée, comme s'il y avoit *privaretur*. L'explication de Quinte-Curce est moins ridicule, sans être fort exacte.

(4) *Plut.* vit. Alex., p. 50.

(5) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 64. *Arrian.*, L. III, C. XVI.

avec un corps de troupes dans l'intérieur de la Perse. Son expédition fut de trente jours, et se fit, suivant les expressions de Quinte-Curce, sous la constellation des Pléiades (1). Rien n'est plus vague que ces expressions, comme je l'ai déjà observé (2). Mais supposons que cet auteur ait voulu parler du coucher de cette constellation, ce qui est très-vraisemblable, et tâchons de tirer quelques lumières de son récit. Calippe, astronome célèbre du temps d'Alexandre, et dont la période commençoit à cette même année, trois cent trente avant l'ère chrétienne, marquoit le coucher des Pléiades au seizième degré du Sagittaire (3), c'est-à-dire, au quarante-septième jour après l'équinoxe d'automne. Or cet équinoxe tombe cette année, d'après les tables de la Hire, le vingt-sept septembre de l'année julienne (4); ce qui donne pour le coucher, le onze ou le douze novembre. Ainsi l'expédition de Perse et le séjour d'Alexandre à Persépolis, devroient être fixés à la mi-novembre. Mais Quinte-Curce dit que la marche de ce prince fut contrariée par d'abondantes pluies et par une saison insoutenable, qu'il pénétra dans un pays couvert de neiges éternelles, et que ses soldats, excédés de fatigues et se croyant au bout du monde, demandoient avec instance à retourner, avant que le ciel et la lumière vinssent à leur manquer. Le roi descendit alors de cheval, et se mit à marcher à travers la neige la plus dure (5). Quoique ce récit soit plein d'exagérations, suivant l'usage de Quinte-Curce, et qu'il regarde une contrée éloignée de la Perse, il indique pourtant que l'expédition fut vers le milieu de l'hiver, au moins un mois

(1) *Interiorem Persidis regionem, sub ipsum vergiliarum sidus, petiit.* Quint. Curt., L. v, C. vi.

(2) Sect. 1, p. 110, not.

(3) *Gemini* Elem. Astr., p. 67.

(4) Au méridien d'Ispahan, le même que celui de Persépolis, et en comptant le commencement du jour, à la manière des Grecs.

(5) *Quint. Curt.*, L. v, C. vi.

après le coucher des Pléiades. Cet exemple prouve le peu d'exactitude de cet historien : parle-t-il de l'éclipse de lune qui précéda la bataille d'Arbèle ! c'est de manière qu'on ne peut s'en servir pour fixer la date de cette action. Il paroît que Clitarque n'avoit pas absolument négligé la chronologie (1), et que Quinte-Curce, en le suivant, aura retranché tout ce qui auroit été utile à cette science.

Alexandre de retour à Persépolis, se mit en marche vers la Médie au commencement du printemps, et passa avec toute son armée les Pyles caspiennes, étant à la poursuite de Darius qu'il trouva assassiné par Bessus. Cet événement est de l'archontat d'Aristophon, et par conséquent de la troisième année de l'olympiade cent douze, selon Diodore et Arrien (2). Ce dernier ajoute qu'il arriva dans le cours d'Hécatombæon qui commençoit cette année, trois cent trente, le premier juillet ; mais ce dernier paroît s'être encore trompé sur la réduction du mois macédonien. Bessus ayant été livré au supplice, et Oxyarte, frère de Darius, étant entré dans la garde d'Alexandre, rien n'empêchoit plus qu'on ne reconnût ce prince comme légitime souverain. Il prit alors les ornemens royaux, suivant l'usage des Perses (3), qui fixent l'époque de son règne (4) à la quatrième année de la cent douzième olympiade, sous l'archonte Céphisophon.

Plutarque dit qu'après le départ d'Alexandre pour l'Asie, les adversaires de Démosthène jouirent d'un grand crédit, et que cet orateur perdit entièrement le sien. Cependant il se releva un peu, lorsqu'Agis, à la tête des Lacédémoniens, se souleva.

(1) *Clitarch.* ap. *Clem. Alex.* Strom., L. I op., T. I, p. 403.

(2) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 83. *Arrian.*, L. III, C. XXII.

(3) Περσικὸν διάδημα περιέθετο, etc. *Diod. Sic.*, L. XVII, § 77.

(4) Fréret a très-bien discuté ce sujet, dans son mémoire sur l'année des Perses, Acad. des Inscr., T. XVI, p. 241, etc.

Mais la mort de ce prince, les revers qu'éprouva Sparte et la neutralité que garda alors Athènes, firent retomber Démosthène dans le même discrédit. Sur ces entrefaites, l'action d'Æschine contre Ctésiphon, sur la Couronne, qui avoit été intentée sous l'archonte Charondas, peu de temps avant la bataille de Chæronée, fut jugée, dix ans après, sous l'archontat d'Aristophon (1). Il nous faut une date plus précise, et on la trouve dans la péroraison du discours même d'Æschine. « Dans peu de jours, dit-il, les jeux pythiques vont com- » mencer (2). » Il est certain que la célébration de ces jeux tomboit alors dans la troisième année de l'olympiade; mais il y a quelque difficulté sur le mois où ils commençoient. C'étoit au plutôt en Elaphobolion (3), neuvième mois de l'année athénienne. L'archontat d'Aristophon avoit donc assez duré, pour qu'il s'y fût passé beaucoup d'événemens. Æschine va nous les apprendre. Après avoir parlé de la conduite que Démosthène avoit tenue autrefois, il continue en ces termes: « Je vais passer à l'état présent des affaires (4); les Lacédé- » moniens et les mercenaires avoient combattu avec succès » et défait les troupes de Corrhage; les Eléens s'étoient dé- » clarés pour eux, ainsi que les Achéens, hormis les Pel- » laniens, et l'Arcadie entière avoit embrassé la même cause, » excepté Mégalopolis; cette ville étoit assiégée, et chaque » jour elle paroissoit devoir être prise. Alexandre s'étoit en- » foncé jusqu'au delà de l'Ourse, et peu s'en faut, oserai-je » le dire, de toute la terre habitée; Antipater ne rassem-

(1) *Plut.* vit. Demosth., T. IV, p. 430, 431. Il y a une erreur de deux ans dans le calcul de Plutarque.

(2) ... Ἡμερῶν μὲν ὀλίγων μέλλει τὰ Πύθια γίνεσθαι. *Æschin.* contr. Ctesiph., p. 462.

(3) *Corsini*, Diss. Agonost. II, C. XII. Le savant M. du Theil voudroit que ce fut Scirrophorion, le dernier mois, dans son mémoire sur Harpalus, cité p. 431, not.

(4) Ὑπερβὰς τοίνυν ἅπαντα ταῦτα, ὑπὲρ τῶν νυνὶ καθεστηκότων λέξω.

» bloit qu'avec lenteur son armée, et l'événement étoit fort » incertain (1). » Dinarque ne tient pas un autre langage; selon lui, les peuples du Péloponèse se trouvoient en armes, et toute la Grèce étoit prête à se soulever, lorsque le bruit couroit qu'Alexandre avoit pénétré jusqu'aux Indes (2). Ainsi les desseins d'Agis, conçus avant la bataille d'Issus (3), ne peuvent avoir éclaté qu'après celle d'Arbèle. Ils finirent par être si funestes aux Lacédémoniens, qu'Æschine nous les représente sur le point de députer vers Alexandre, pour implorer sa clémence, et disposés à subir l'arrêt qu'il porteroit dans sa modération (4). Antipater avoit exigé d'eux cette démarche humiliante, après sa victoire sur Agis (5). Conséquemment cette victoire étoit récente, et aura été postérieure, au moins d'un an, à celle d'Arbèle; elle ne l'a point suivie immédiatement, comme Diodore l'imagine, quand même on la placeroit sous l'archontat d'Aristophane (6). Le récit de Quinte-Curce est encore plus erroné, puisqu'il prétend que la guerre des Lacédémoniens fut terminée par Antipater, avant la défaite de Darius à Arbèle (7). Ce n'est qu'après la mort de ce malheureux prince que Justin parle des lettres qu'Alexandre reçut d'Antipater, sur la guerre d'Agis, et de la mort de ce prince, tué dans la bataille que les Lacédémoniens perdirent (8). Rien ne blesse la vérité dans le récit de Justin; et il est remarquable qu'en cette occasion il n'ait pas manqué d'exactitude.

Alexandre n'entra dans l'Hyrcanie, et ne parcourut en vainqueur l'Arie et la Drangiane, que la quatrième année de

(1) *Æschin.* contr. Ctesiph., p. 428.

(2) Ἀλέξανδρος δὲ, ὡς ἐλέγετο (*ut Wolf.*) ἐν Ἰνδοῖς ἦν. *Dinarch.* adv. Demosth., p. 27.

(3) *Arrian.*, L. II, C. XIII.

(4) *Æschin.* contr. Ctesiph., p. 416.

(5) *Quint. Curt.*, L. VI, C. I.

(6) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 63.

(7) *Quint. Curt.*, L. VI, C. I.

(8) *Justin.*, L. XII, C. I.

la cent douzième olympiade, sous Céphisophon, année encore remarquable par le supplice de Philotas et par l'assassinat de Parménion (1). Le passage du Paropamise paroît être de la même année archontique; les expressions hyperboliques de Diodore, sur ce qu'Alexandre eut à souffrir en passant cette montagne (2), indiquent que ce fut vers la fin de l'hiver ou le commencement du printemps. S'élançant ensuite au nord, ce prince conquit la Bactriane et la Sogdiane; il traversa le Jaxarte et battit les Scythes. De retour à Maracanda, il y célébra la fête de Bacchus, dans laquelle arriva le meurtre de Clitus (3), la première année de la cent treizième olympiade, sous Euthycrite. Cette fête ne peut être que les grandes Dionysies, qui se célébroient le onze, le douze et le treize d'Anthestérion (4), c'est-à-dire, avant le commencement de la campagne, qui fut prématurée (5). Alexandre y débuta par la prise de deux places importantes; et c'est encore à la fin de cette année archontique qu'on doit rapporter le procès de Callisthènes, qu'Arrien fait suivre de trop près la mort de Clitus.

L'archontat d'Hégemon, la seconde année de la cent treizième olympiade, est mémorable par l'expédition des Indes, dont je ne puis suivre tous les événemens; le plus important fut la défaite de Porus. L'époque de cette action est fixée par Arrien, en Munychion, sous Hégemon (6), au printemps et deux mois avant qu'il quittât sa charge, 327 ans avant J.-C. Diodore de Sicile rapporte cet événement sous Chrèmes, son successeur (7). Mais Denys d'Halicarnasse confirme l'opinion

(1) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 79, 80.

(2) *Ibid.*, § 82.

(3) *Arrian.*, L. IV, C. VIII.

(4) Ἀνθεστήρια et ἐπὶ Λίμναις. *Thucyd.*, L. II, § 15. *Demosth.* contra Meid., p. 90, not. *Tayl.*, p. 173, etc. *Jac. Palmer.*, Exerc., p. 617, etc.

(5) Ἅμα δὲ τῷ ἦρι ὑποφαίνοντι.... *Arrian.*, L. IV, C. XVIII.

(6) *Arrian.*, L. V, C. XIV.

(7) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 87.

d'Arrien,

d'Arrien, comme le montre le judicieux Corsini (1) qui, en rétablissant l'ordre des archontes, fait disparoître les erreurs dans lesquelles étoient tombés Pétau, Simson et quelques autres chronologistes.

Alexandre employa plus de neuf mois à descendre l'Hydaspe et l'Indus. Il avoit traversé le premier fleuve après le solstice d'été, la seconde année de la cent treizième olympiade, et il arriva à Pattala avant l'équinoxe d'automne, l'année suivante. Sa flotte étant prête, il ordonna à Néarque, qui la commandoit, de mettre à la voile. En effet, elle partit la onzième année du règne de ce prince, sous l'archonte Céphisodore (2), suivant Arrien, qu'on ne peut accorder en cela avec Diodore de Sicile et Denys d'Halicarnasse; l'un et l'autre nomment Céphisodore, archonte éponyme de la seconde année de la cent quatorzième olympiade (3), après la mort d'Alexandre. Corsini embarrassé de cette difficulté, croit la résoudre, en supposant que Céphisodore avoit été subrogé à Anticlès, qui étoit mort dans le courant de l'année (4). Mais Anticlès étoit archonte la quatrième année de l'olympiade cent treize, la douzième année du règne d'Alexandre; et Arrien dit positivement que le départ de sa flotte est de la onzième. Ainsi, sans avoir recours à de vaines conjectures, il faut reconnoître qu'Arrien, ou quelqu'un de ses copistes, s'est trompé, et a mis Céphisodore à la place de Chrèmes qui fut archonte à Athènes, la troisième année de la cent treizième olympiade, 326 ans avant J.-C., époque certaine de la navigation de Néarque, comme la suite des événemens le démontre. Diodore nomme également Chrèmes, le magistrat éponyme, sous lequel

(1) *Corsini*, Fast. Att., T. IV, p. 47, 48.
(2) *Arrian.*, Indic., C. XXI.
(3) *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 2. *Dionys. Halic.*, Epist. ad Amm., p. 121.
(4) *Corsini*, Fast. Attic., Diss. IX, T. II, p. 31, T. IV, p. 49.

eut lieu cette navigation (1); mais il le place à la seconde année de la même olympiade, et lui fait succéder Sosiclès qui ne fut, selon moi, qu'un archonte subrogé. Cette méprise de Diodore est la cause de toute la confusion de son récit. Pétau, qui adopte trop légèrement le sentiment de cet historien, se trompe avec lui sur le départ de Néarque.

Pour fixer le temps précis de ce départ, nous n'avons que deux moyens; l'un est l'observation du coucher des Pléiades par Néarque, et l'autre la date rapportée par Arrien. Entrons d'abord dans quelques détails sur le premier. A l'âge d'Hésiode, on observoit déjà avec assez d'exactitude le lever et le coucher des Pléiades (2), et on s'en servoit pour régler le temps des labours et celui des semences. Par ces deux constellations, on partageoit l'année en quatre saisons, comme l'explique Hippocrate (3). Au siècle même d'Alexandre, le peuple ne la divisoit qu'en deux parties, au moyen de ces mêmes Pléiades (4). Leur coucher, en arrivant à la fin de l'automne (5), annonçoit non-seulement l'hiver (6), mais encore le temps où les anciens ne se permettoient plus de tenir la mer (7); ce qui n'étoit que l'effet de la routine : car on ne se guidoit que par les calendriers rustiques, copiés d'après celui

(1) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 104.

(2) *Hesiod.*, Oper. et Dies, ỷ 383, 572, etc.

(3) *Hippocr.* de Diætâ, L. III, p. 34, ed. *Fœsii.*

(4) *Theophrast.* de signif. plur. et vent., p. 110, ed. Wechel. Au temps de Galiee et dans l'Asie mineure, le lever des Pléiades annoeçoit la fin du printemps et le commencement de l'été; et leur coucher, la fin de l'automne et le commencement de l'hiver. *Galen.* in Epid. *Hippocr.*, T. IX op., ed. *Chartel*, p. 7.

(5) .... Καὶ λήγοντος μετοπώρου, ϗ περὶ Πλειάδος δύσιν ἀνάλογον. *Theophrast.* de ventis, p. 58. Quelques natiens commençoient même leur année, les unes au lever des Pléiades, et les autres au coucher de cette censtellatien (*Censorin.*, C. XXI). Le commencement de l'aenée civile des Achéens étoit au lever des Pléiades. *Polyb.*, L. IV, C. XXXVII, L. V, C. I.

(6) *Arati* Diesema, ỷ 1085.

(7) *Plin.*, L. II, C. XLVII. *Veget.*, L. V, C. I, etc.

d'Hésiode (1), avec plus ou moins de variété (2), empruntées de différens siècles et de divers pays, et sans avoir beaucoup d'égard aux observations d'Euctémon, de Démocrite, d'Eudoxe, de Calippe et d'autres habiles astronomes. Quoique les navigateurs ne manquassent pas, dans le cours de leur voyage, d'observer la position des Pléiades, ils parloient néanmoins de leur départ, de leur arrivée, etc., suivant les idées du vulgaire, c'est-à-dire, d'une manière vague et peu exacte. Parmi plusieurs exemples de cet usage, Néarque en offroit un remarquable dans sa relation. « A l'entrée de l'hiver, dit Arrien d'après lui (3), depuis le coucher des Pléiades jusqu'au solstice, l'océan est navigable dans ce pays (l'Inde), » et c'étoit le moment que la flotte d'Alexandre attendoit pour appareiller. Cet écrivain ne s'exprime pas avec plus de précision, lorsqu'en parlant de la baisse annuelle des eaux de l'Euphrate, à la suite de la fonte des neiges, il nous assure qu'elle avoit lieu ordinairement vers le coucher des Pléiades (4). Strabon paroît nous avoir transmis avec plus de fidélité le passage de Néarque. Celui-ci dit « que le roi continuant sa route, il commença lui-même de naviguer en automne, au coucher des Pléiades, et avant que les vents favorables soufflassent (5). » M. Vincent a cru trouver dans

(1) *Plin.*, L. XVIII, C. VII. Voyez *Fréret*, Défense de la Chronologie, p. 461, et *Bailly*, Hist. de l'Astonom. ancienne, Eclairc. XIII et XIV. Ce qui concerne les calendriers rustiques des Grecs et des Romains a été parfaitement traité par Fréret, ouvrage cité, 3°. partie, Sect. II, Art. IV.

(2) Vid. *Petav.* in Uranol. Dissert., L. II, C. IX.

(3) *Nearch.* ap. *Arrian.*, L. VI, C. XXI.

(4) *Arrian.*, L. VII, C. XXI.

(5) Καὶ δὴ καὶ φησὶν ὁ Νέαρχος ἤδη τοῦ βασιλέως τελοῦντος τὴν ὁδὸν, αὐτὸς μετοπώρου κατὰ Πλειάδος ἐπιτολὴν ἑσπερίαν ἄρξασθαι τοῦ πλοῦ, μήπω μὲν τῶν πνευμάτων οἰκείων ὄντων, etc. *Strab.*, L. XV, p. 496. Quoique les anciens distinguassent plusieurs espèces de lever et de coucher (*Gemin.*, C. II); ἑῴα ἐπιτολὴ, le lever cosmique, lorsque l'étoile se lève avec le soleil, ἑσπερία ἐπιτολὴ, le coucher acronique, lorsque son lever arrive au moment où cet astre se couche; cependant ils désignoient en gé-

ce passage, le moyen de fixer le jour du départ de Néarque; en conséquence il va chercher dans le calendrier rustique de Columelle (1), l'instant où se couchent les Pléiades (2), sans réfléchir à la nature et à l'origine de ce calendrier, et sans avoir égard à la différence des siècles et à celle des latitudes. Mais soupçonnant son erreur, il a consulté un savant astronome, M. Wales, qui, après avoir discuté avec soin le témoignage de Strabon, ajoute : « Nous sommes donc conduits » à supposer, ou que Strabon a parlé en termes généraux » (comme effectivement cela paroît être), n'entendant qu'in- » diquer la saison de l'année, et non le jour où Néarque partit » pour son expédition, tandis qu'Arrien a exprimé avec pré- » cision le jour de ce même départ, ou bien que quelque er- » reur s'est glissée dans l'ouvrage de l'un des deux écrivains. » Quant à moi, la première supposition me semble la plus » naturelle (3). » Nous le regardons comme une vérité, démontrée par les détails qu'on vient de lire.

Maintenant il faut examiner la date rapportée par Arrien : « Lorsque, dit-il, furent appaisés les vents étésiens, qui souf- » flant tout l'été, de la mer sur la terre, empêchent la navi- » gation, les vaisseaux mirent à la voile, sous Céphisodore, » archonte à Athènes, le 20 Boëdromion, suivant le calcul des

néral le lever héliaque de cette constellation, au printemps, ἀνατολὴ, par ἐπιτολὴ, comme on le voit dans Polybe (L. IV, C. XXXVII, et L. V, C. I), et simplement par δύσις, son coucher en automne, ainsi que le montre Galien : Καὶ μὲν γε ἡ δύσις τῆς Πλειάδος, ἀρχὴ μὲν τοῦ χειμῶνος ἐστι, τελευτὴ δὲ φθινοπώρου (in Epid. Hipp., p. 7). Théon nous offre un exemple de l'emploi d'ἀνατολὴ, pour le coucher, *occasus matutinus*, comme pour le lever, *exortus matutinus*. Ἰσίον δὲ ἡ ἑῴα ἀνατολὴ τῶν πλειάδων γίνεται ἀπὸ Μαΐου ιγ΄, ἕως εἴκοσι τέσσαρα τοῦ Ἰουνίου μηνὸς· ἑσπέρια ἀνατολὴ ἀπὸ Ὀκτωβρίου μέχρι Δεκεμβρίου ιϛ΄. Ad *Arat.* Phœnom., ℣ 268.

(1) *Columell.* de Re rusticâ, L. XI, C. II.

(2) *William Vincent*, Voyage de Néarque, tr. fr., p. 39 et suiv.

(3) *William Wales*, Dissert. sur le lever des Constellations, à la suite de l'ouvrage précédent, p. 577.

» Athéniens, ou, comme les Macédoniens et les Grecs d'Asie » le comptent..... la 11e. année du règne d'Alexandre (1). » Certainement dans cette phrase il y a une lacune que tous les éditeurs ont aperçue, et qu'aucun des huits manuscrits, consultés à la bibliothèque nationale, ne peut servir à remplir (2). C'est d'autant plus fâcheux, qu'elle nous prive du seul moyen que nous pussions avoir pour connoître le rapport qu'Arrien supposoit entre l'année athénienne et celle des Syro-Macédoniens. Ussérius a hasardé sur ce passage des conjectures (3) qu'on ne peut guères admettre. Quoi qu'il en soit, on lisoit

(1) .... Ἐπὶ ἄρχοντος Ἀθήνησι Κηφισοδώρου, εἰκάδι τοῦ Βοηδρομιῶνος μηνὸς, καθότι Ἀθηναῖοι ἄγουσιν· ὡς δὲ Μακεδόνες τε καὶ Ἀσιανοὶ ἦγον.... τὸ ἑνδέκα βασιλεύοντος Ἀλεξάνδρου. *Arrian.* Indic., C. XXI. M. Horsley, pour n'avoir pas remarqué cette lacune, fait dire mal à propos à Arrien que c'étoit la onzième année du règne d'Alexandre, suivant le calcul des Macédoniens, 11e. Diss. sur le lover des Constellations, p. 579.

(2) Manuscrits cotés 456, 1407, 1438, 1684, 1753, 1754, 1755. Le Ms. No. 1603 ne renferme qu'une partie des indiques et ne va pas jusqu'à la navigation de Néarque. Dans le 1684e., les mots, καθότι Ἀθηναῖοι ἄγουσιν· ὡς δὲ Μακεδόνες, manquent. Ou ceux qui indiquent cette lacune ne se trouvoient pas dans le manuscrit de Ramusio, ou cet écrivain les a retranchés en traduisant : *il giorno secondo il conto de gli Atheniesi di* XX *di Augusto, ma secondo i Macedoni et quelli di Asia, l'undecimo del Regno di Alessandro.* 1er. vol. de son recueil, p. 269. Tous ces manuscrits viennent du même apographe, où la lacune se trouvoit. Peut-être lisoit-on dans cet apographe le nom de Gorpiæus, mois des Syro-Macédoniens, qui répondoit à celui de Novembre; les copistes n'entendant pas la signification de ce nom, auront mis ἦγον, qui certainement ne peut être dans le texte d'Arrien. Cet écrivain auroit-il réuni les Macédoniens et les Asianiens? j'ai peine à me le persuader; ce n'est pas l'usage de Galien son contemporain. D'ailleurs, on désignoit par Macédoniens et Syro-Macédoniens tous les Grecs de la grande Asie (*Malala*, Chron. Antioch., p. 256); et par *Asianiens*, ceux de l'Asie mineure. Mais sous cette dernière dénomination étoient compris, plus particulièrement, les Grecs d'Asie, qui réunis sous un magistrat, appelé *Asiarque*, faisoient des sacrifices en commun, près de Smyrne. Ils avoient leurs mois particuliers, comme on le voit par l'inscription de Séleucus Callinicus et par la chronique d'Alexandrie, p. 271. Je ne crois pas néanmoins qu'Arrien se soit servi de ces mois, dont le nom nous a été conservé dans l'Hémérologe du manuscrit de Théon de la Bibliothèque de Florence, Art. IX. Il est étonnant que cet Hémérologe n'ait été connu ni de Norris ni de Corsini. Le premier surtout auroit pu en profiter beaucoup dans son savant ouvrage sur la chronologie des Syro-Macédoniens.

(3) *Usser.* de Anno sol. Maced., C. I.

dans la relation de Néarque, que ce général attendit les vents de terre pour appareiller. Or ces vents, que nous appelons moussons, se font sentir dans les parages en deçà de l'Indus, entre les derniers jours d'octobre et la mi-novembre; et ce n'est que dans la première quinzaine de ce dernier mois, et à la fin de laquelle les anciens calendriers grecs plaçoient le commencement du coucher des Pléiades, que le départ de Néarque aura eu lieu.

L'armée macédonienne étoit encore dans la Carmanie, lorsqu'Alexandre ayant appris les brigandages et les vexations de plusieurs satrapes, les punit de mort, entre autres Sitalces et Cléandre (1) dont il s'étoit servi pour assassiner Parménion. Cette nouvelle vint bientôt aux oreilles d'Harpalus, dont la fuite doit être dans l'hiver, ou au plus tard, à la fin d'Anthestérion, sous le même archonte, mais dans l'année 327 avant l'ère chrétienne. Alexandre étoit alors à Suse, et y prit, selon Diodore, la résolution de faire rappeler par les villes grecques leurs bannis (2). Le licenciement des vétérans peut être encore de l'année archontique de 326 à 325; mais la mort d'Héphæstion et ses funérailles sont de la magistrature d'Anticlès, la quatrième et non la troisième, comme le dit Diodore, de l'olympiade cent treize, puisqu'Alexandre fit son expédition contre les Cosséens, au milieu de l'hiver (3); ainsi elle tombe en l'année trois cent vingt-quatre.

On ne sauroit assigner avec la même précision l'époque du désastre de l'armée commandée par Zopyrion, ou Sopyrion, en Thrace. Quinte-Curce, Justin et Paul Orose son copiste, sont les seuls écrivains qui en parlent. Le premier assure que dans une expédition contre les Gètes Zopyrion, surpris par

(1) *Arrian.*, L. VI, C. XXVII.
(2) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 109.
(3) *Arrian.*, L. VII, C. XV, Indic., C. XLI.

une violente tempête, périt avec toutes ses troupes (1), que Justin fait monter à trente mille hommes. Ce dernier prétend que Zopyrion commandoit dans le Pont; et qu'ayant porté sans nécessité la guerre chez les Scythes, il périt dans une bataille, avec tous les siens, victime de son injustice et de sa témérité (2). Ces deux historiens ne s'accordent donc que sur la perte de l'armée macédonienne, le seul échec considérable qu'Alexandre ait éprouvé dans la personne de ses lieutenans. Il n'est guères possible de révoquer en doute cet événement, dont la nouvelle fut apportée à ce prince, selon Justin, lorsqu'il étoit dans la Parthiène. Quinte-Curce dit, au contraire, que cette nouvelle ne parvint à Alexandre qu'à son retour de l'Inde; et il ajoute qu'aussitôt après Seuthès fit révolter les Odryses, peuple de Thrace, contre lequel on fut obligé d'envoyer Lysimaque, qui leur livra bataille l'année même de la mort d'Alexandre (3). La perte de l'armée de Zopyrion, quelle qu'en soit la cause, ne peut donc être rapportée que peu de temps avant la fuite d'Harpalus.

Ce coupable général ne tarda point à être chassé par les Athéniens : effrayés des menaces d'Alexandre, ils allèrent jusqu'à mettre en jugement les personnes soupçonnées de s'être laissé corrompre par l'argent d'Harpalus. Il paroît même, par les expressions de Dinarque, que l'enquête et la procédure de l'Aréopage, au sujet de cet argent, étoient déjà achevées, lorsqu'on célébra les jeux olympiques (4), la première année de

(1) *Zopyrio Thraciæ præpositus dum expeditionem in Getas faceret, tempestatibus procellisque subito coortis, cum toto exercitu oppressus erat. Qua cognita clade Seuthes Odrysas populares suos ad defectionem compulerat. Amissa propre modum Thracia, ne Græcia quidem.....* Il y a ici une lacune; le texte recommence ensuite par les menaces d'Alexandre aux Athéniens, à cause de la réception d'Harpalus. L. x, C. 1.

(2) *Justin.*, L. xii, C. ii. *Paul Oros.*, L. iii, C. xviii.

(3) *Diod. Sic.*, L. xviii, § 14. *Arrian.* de Reb. post Alex. ap. *Phot.*, Cod. xcii.

(4) ... Καὶ νῦν εἰς Ὀλυμπίαν, ἐπεὶ Νικάνορ...

la cent quatorzième olympiade. Ce fut dans cette assemblée que Nicanor fit proclamer, de la part d'Alexandre, l'ordre du rappel des bannis. Plusieurs villes avoient envoyé auparavant des députés pour faire des représentations au roi; et ces députés le trouvèrent à Babylone (1), où il finit bientôt après sa carrière.

Tout le monde s'accorde, dit Josephe, à faire mourir Alexandre dans la cent quatorzième olympiade (2). Diodore de Sicile, Duris de Samos et Arrien mettent cette mort sous Hégésias (3), archonte, dans la quatre cent cinquante-troisième année olympique, et la première de la cent quatorzième olympiade; l'année archontique et l'année athénienne commençoient alors en même temps, à la lune solsticiale. La mort d'Alexandre est donc arrivée entre le solstice d'été de l'an 424 avant l'ère chrétienne, et celui de l'an 423. Ce prince avoit régné douze ans et huit mois, au rapport d'Aristobule (4); douze ans et sept mois, suivant Diodore de Sicile et Castor de Rhodes (5); seulement douze ans accomplis, selon l'auteur du 1er. livre des Maccabées (6), Josephe (7), Duris de Samos, Eratosthène (8), etc.; treize ans, d'après Cornélius Népos (9) et Tite-

διὰ ἀρχιθεωρίας ἐντυχεῖν ἐβούλετο, dit Dinarque, en parlant de Démosthène. Orat. cont. Demosth., p. 57, *idem*, p. 70.

(1) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 113. *Arrian.*, L. VII, C. XIX.

(2) Ἀλέξανδρον δὲ τεθνάναι πάντες ὁμολογοῦσιν ἐπὶ τῆς ἑκατοστῆς τεσσαρεσκαιδεκάτης Ὀλυμπιάδος. *Joseph.* contr. Apion., L. I, § 22. Τελευτᾷ δὲ τὸν βίον Ἀλέξανδρος ἐν ἀρχῇ τῆς ἑκατοστῆς καὶ τεσσαρεσκαιδεκάτης Ὀλυμπιάδος. *Euseb.*, Demonstr. Evang., L. VIII, p. 393.

(3) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 113 et 117. *Duris* ap. Clem. Alex., Strom., L. I op., T. I, p. 403, où je lis, avec tous les éditeurs, Ἡγησίαν au lieu d'Εὐαίνετον. *Arrian.*, L. VII, C. XXVIII.

(4) *Aristob.* ap. *Arrian.*, L. VII, C. XLVIII.

(5) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 117. *Castor.* ap. *Euseb.*, p. 33.

(6) *Maccab.*, L. I, C. I.

(7) *Joseph.*, Antiq. Jud., L. XII, C. II, § 1.

(8) *Eratosth.* et *Duris* ap. *Clem. Alex.*, Strom., L. I op., T. I, p. 403, 404.

(9) *Cornel. Nep.* in Eumen., C. I. Cet auteur dit qu'après l'assassinat de Philippe : *eodem gradu fuit* (Eumenes) *apud Alexandrum annos tredecim*; et dans l'extrait de sa chronique, par Aulugelle, *cum annos undecim regnavisset* (Alexan-

Live;

Live (1); Justin lui donne même trente-trois ans et un mois (2); mais comme cet abréviateur paroît n'avoir pas toujours bien pris le sens de son auteur, il suppose le contraire dans le discours qu'il fait tenir à Alexandre mourant : « Je sens, dit ce » prince, que je vais subir l'arrêt prononcé contre les Eacides, » que les dieux ont condamné à mourir avant leur trentième » année (3). » Je ne fais mention ni de Tertullien, de S. Jérôme, de Théodoret, de Sulpice-Sévère et de quelques autres écrivains ecclésiastiques, ni de George le Syncelle, de l'auteur de la chronique d'Alexandrie et autres chronologistes du moyen âge, parce qu'ils se sont contentés d'adopter, souvent avec peu d'exactitude et sans examen, le sentiment de quelqu'un des écrivains anciens que je viens de citer. La différence qui se trouve entre ces mêmes écrivains, vient vraisemblablement de ce que les uns auront négligé une fraction que les autres auront exprimée d'une manière plus ou moins exacte.

Mais toutes les difficultés doivent disparoître en déterminant le jour et le mois où Alexandre est mort. Les Ephémérides dont l'autorité est ici d'un grand poids, et qu'on ne peut soupçonner ni Plutarque, ni Arrien, d'avoir falsifiées, marquent ce jour au vingt-huit du mois macédonien Dæsius, et Aristobule fixoit cet événement au trente du même mois (4). Cette différence n'est peut-être qu'apparente; car, comme il y avoit dans l'année grecque six mois de 29 jours, et que le dernier de ces mois portoit le nom de 30, quoiqu'il ne fût réellement que de 29, il est possible que la différence des deux dates ne fût que du vingt-huit finissant au vingt-neuf commençant (5), et

der), *obiit mortis diem.* Cette contradiction peut venir de l'inexactitude de l'abréviateur.

(1) *Tit. Liv.*, L. XLV, C. IX.

(2) *Justin.*, L. XII, C. XVI.

(3) *Ibid.*, C. XV.

(4) *Plut.* vit. Alex., p. 97.

(5) *Fréret*, Acad. des Inscr., T. XXVII, p. 140.

comme chez les Grecs le jour commençoit le soir, ainsi que chez presque tous les peuples qui avoient des mois lunaires (1), ces dates pouvoient ne différer en tout que de quelques heures au plus. Longuerue (2) et M. Larcher (3) proposent d'autres moyens de conciliation sur lesquels je ne prononcerai pas, mais qui ne tendent pas moins à résoudre la difficulté. Une plus importante, sans doute, est celle relative à Dæsius, mois des Macédoniens.

Ce peuple se servit d'abord d'une tétraétéride, ou période de quatre ans, que Philippe réforma en adoptant le cycle de Méton (4). Son fils introduisit-il une autre période composée d'années solaires, ainsi qu'Ussérius veut le prouver (5)? Quoique Dodwell et Norris aient combattu cette opinion avec beaucoup de force (6), Longuerue l'a cru démontrée presque comme une proposition d'Euclide (7) et n'a rien oublié pour la défendre. Sans doute, si Alexandre, dès son entrée en Asie, ou après le combat du Granique, eût adopté l'usage des années solaires, beaucoup de difficultés sur le temps de sa mort seroient facilement levées ; mais l'extrême embarras où l'on se trouve de résoudre ces difficultés, n'est pas une raison suffisante pour être obligé de recevoir des systèmes qui ne les lèvent que par des suppositions qui en font naître souvent de plus fortes. Il est sûr que sous les empereurs romains, les villes macédoniennes de l'Asie employèrent une forme d'année solaire, dans laquelle les noms des mois ne répondoient plus aux mois de l'année athénienne, auxquels ils

(1) *Censorin.*, C. XXIII. *Plin.*, L. II, C. LXXIX.

(2) *Longuerue*, de Epoch. et Ann. vet. Orient., C. I.

(3) M. *Larcher*, trad. d'Hérodote, T. VII, p. 709.

(4) *Petav.*, Doctr. Temp., L. I, C. XXV.

(5) *Usser.* de Maced. et Asian. anno solari, C. I, etc.

(6) *Dodwell*, de Cyclis, Diss. IX, p. 364. *Norris*, Ann. et Epoch. Syro-Mac., Diss. I, C. II-III.

(7) *Longuerue*, de variis Epochis et Ann. orient., S. VII, p. 8.

avoient répondu autrefois. Il est encore certain que la disposition de cette année n'étoit pas la même partout, et que les mêmes mois de l'année solaire ne portoient pas les mêmes noms macédoniens dans tous les pays. Dans quel temps se sont faits ces changemens? Celui des mois macédoniens paroît remonter à Séleucus-Nicator (1); mais se servit-on à cette époque de l'année solaire? Rien de plus difficile que de répondre à cette seconde question. Tout indique néanmoins qu'on adopta bientôt après le cycle de Calippe (2): mais ce n'a pu être qu'avec l'année vague, dont on trouve un exemple remarquable dans l'inscription de Rosette (3). L'année fixe n'aura été admise qu'après la réformation à jamais mémorable du calendrier, faite par Jules-César avec le secours de Sosigène; ce qui revient en partie à l'opinion de Norris. D'ailleurs celle de La Nauze, qui voudroit faire honneur au conquérant macédonien de la première idée de cette réformation, à Alexandrie (4), n'est qu'une conjecture sans preuve. Cherchons donc un autre moyen pour fixer l'année et le mois de la mort d'Alexandre.

Nous avons vu, d'après la lettre de Philippe aux Athéniens, que le mois *Lous*, troisième mois de l'année macédonienne, répondoit au mois Boédromion, le troisième de l'année Athénienne. Ces mois étoient lunaires et commençoient en même temps; ainsi le mois Dæsius, le premier de l'année macédo-

(1) Ἐκέλευσε δὲ ὁ αὐτὸς καὶ τοὺς μῆνας τῆς Συρίας, κατὰ Μακεδόνας ὀνομάζεσθαι, *Malala*, Chron. Antioch., p. 257. Les livres des Maccabées et Josephe offrent plusieurs preuves de l'adoption générale de ces mois, sous les Séleucides.

(2) Voyez *Fréret*, Réflex. sur la réformation de l'année romaine par Jules-César, Acad. des Inscr., T. XVI, p. 327, etc.

(3) C'est un décret, en l'honneur de Ptolémée Epiphane, daté de la 9e. année de son règne, μηνὸς Ξανδικοῦ τετράδι, Αἰγυπτίων δὲ Μεχὶρ ὀκτωκαιδεκάτῃ. Cette année ayant commencé le 1er. Thoth (11 octobre), 197 av. J.-C., le 18 Méchir et le 4 Xanthicus répondent donc au 27 mars de l'année suivante 196, la 4e. de l'Olympiade CXLV, 552 de l'ère de Nabonassar.

(4) *La Nauze*, Hist. du Calendrier égyptien, Acad. des Inscr., T. XVI, p. 176.

nienne, concouroit avec le mois Hécatombæon, le premier de l'année athénienne. Cette année commençoit à la lune solsticiale; le mois Dæsius se trouva donc au temps du solstice de l'année 324 avant J.-C. Selon les tables des plus habiles chronologistes, le premier d'Hécatombæon tomba alors le vingt-trois juillet; conséquemment le 28 Dæsius fut le dix-neuf août, jour de la mort d'Alexandre (1). La saison étoit très-chaude et on respiroit un air étouffant, suivant les expressions de Plutarque (2), confirmées par le récit de Quinte-Cure (3); cette saison ne pouvoit donc être que le fort de l'été, et non le printemps, dans lequel seroit arrivé cet événement, si on le fixoit, avec Elien (4), au six Thargélion, ou si Dæsius se rapportoit à ce mois, d'après le calcul erroné de Plutarque (5).

Suivant cet écrivain, on se rappeloit de son temps qu'Alexandre-le-Grand et Diogène le Cynique étoient morts le même jour (6); ce qui se trouvoit encore dans l'ouvrage de Démétrius de Magnésie sur les Homonymes, cité fréquemment par Diogène de Laërce (7). Cette opinion, qui paroit avoir été générale (8), manque un peu d'exactitude, si l'on adopte le récit de Satyrus. Ce philosophe péripatéticien avoit écrit avec beaucoup de soin la vie de plusieurs hommes célèbres (9), parmi lesquels étoit

(1) *Hoc si non absurde ex illa Philippi epistola suspicamur; facile erit obitum Alexandri in Dæsii, hoc est Hecatombæonis, adeoque primi mensis Olympici, vel Elidensis exitum conjicere.* Petav., Doctr. Temp., T. II, p. 860.

(2) ... Τὸ σῶμα (Ἀλεξάνδρου) κείμενον ἐν τόποις θερμοῖς καὶ πνιγώδεσιν. vit. Alex., p. 99.

(3) Il dit relativement au temps de cette mort: *Tantus est* (in Mesopotamia) *vapor solis et cœli, quo cuncta torrentur,* etc... L. X, C. X.

(4) *Ælian.* Var. Hist., L. II, C. XXV,

(5) *Plut.* vit. Camill., T. II, p. 305.

(6) *Plut.*, Sympos., L. VIII, C. I.

(7) *Diogen. Laert.*, L. VI, C. II, § II. Cet auteur ajoute tout de suite: ἦν δὲ γέρων κατὰ τὴν τρίτην καὶ δέκατον καὶ ἑκατοστὴν Ὀλυμπιάδα. Ces mots ἦν δὲ γέρων n'offrent aucun sens raisonnable, et doivent, selon moi, être supprimés. Le reste appartient à la phrase précédente; d'où il résulte que Démétrius ou Diogène de Laërce aura cru que Diogène le Cynique et Alexandre étoient morts à la fin de la CXIIIe. Olympiade.

(8) *Suid.*, in v. Διογένης.

(9) *Athen.*, L. VI, p. 248, 250, L. XIII,

Diogène. Il racontoit que cet homme singulier s'étant mis en route pour assister aux jeux olympiques, fut attaqué de la fièvre et mourut. Le discours qu'il prononça avant d'expirer est digne de lui, et ne peut être controuvé (1). Il est vraisemblable que la nouvelle de la mort de Diogène étant parvenue à Babylone, à peu près dans le temps de celle d'Alexandre, quelque écrivain de la vie de ce prince aura dit que l'un et l'autre étoient décédés le même jour. Quoi qu'il en soit, il n'est pas moins certain que le conquérant et le philosophe se suivirent de près au tombeau, et que du récit de Satyrus il résulte que la mort d'Alexandre n'a pu être fort éloignée de la célébration des jeux olympiques. Cette preuve, négligée de tous les chronologistes, mérite, ce me semble, une attention particulière. Enfin, Denys d'Halicarnasse nous apprend que Démosthène prononça son apologie sur les présens qu'on l'accusoit d'avoir reçus d'Harpalus, sous l'archonte Anticlès, vers le temps de la mort d'Alexandre (2). Par conséquent cet écrivain a regardé cette mort, comme peu éloignée de l'olympiade cent quatorze, qui commença sous l'archontat d'Hégésias, successeur immédiat d'Anticlès. Denys adopte l'opinion de Philochore, dans son ouvrage intitulé *Atthis*, qui

p. 584, etc. *Diogen. Laert.*, L. II, C. V, § 10, L. VIII, C. II, § 4, 6, etc. Vid. *Voss.* de Hist. Græc., L. IV, p. 410, 411. La seule vie de Sophocle qui nous reste, est tirée en grande partie de l'ouvrage de Satyrus.

(1) *Nam quum ad agonem Olympiacum, qui magna frequentia Græciæ celebrabatur, jam senex* (Diogenes) *pergeret, febri in itinere dicitur apprehensus, accubuisse in crepidine viæ: volentibusque eum amicis, aut in jumentum, aut in vehiculum tollere, non acquievit: sed transiens ad arboris umbram, loquutus est:* abite quæso, et spectatum pergite: hæc me nox aut victorem probabit, aut victum. Si febrem vicero ad agonem veniam: si me vicerit, ad inferna descendam. *Ibique per noctem eliso gutture*, non tam mori se ait, quam febrem morte excludere. *S. Hieronym.* adv. Jovian., L. II Op., T. IV, p. 207. Il dit plus haut: *Refert Satyrus, qui illustrium virorum scribit historias.*

(2) Εἰ δέ τις ἐρεῖ ὅτι περὶ τῆς (δίκης) τῶν δώρων, ἣν ἐπ' Ἀντικλέους ἄρχοντος ἀπελογήσατο, περὶ τὴν Ἀλεξάνδρου τελευτὴν, etc. *Dionys. Halic.*, Epist ad Amm., p. 125.

renfermoit les Fastes attiques, et dont la chronologie auroit tiré de grands secours, s'il nous fut parvenu en entier. Mais revenons au jour de la naissance d'Alexandre.

Cette naissance étant du six Lous (Boédromion), troisième mois de la première année de l'olympiade cent six, jour qui répond au vingt septembre, 356 avant J.-C., et sa mort du vingt-huit Dæsius (Hécatombæon), premier mois de la première année de l'olympiade cent quatorze, jour qui se rapporte au dix-neuf août 324, ce prince n'aura donc vécu que trente-deux ans, moins un mois (1). Aristobule lui donnoit trente-deux ans et huit mois de vie (2); et c'est sans doute d'après cet écrivain ou quelqu'un de ses copistes, que Cicéron fait mourir Alexandre dans sa trente-troisième année (3). Si ce prince eut poussé sa carrière aussi loin qu'Aristobule l'avance, beaucoup d'événemens qui se sont passés dans l'année même de sa mort, n'auroient pu y avoir place; quand même on imagineroit de rejeter cette mort au printemps, contre les témoignages de Plutarque et de Quinte-Cure, qui démontrent par leur récit (4), qu'elle arriva pendant l'été précédent.

La différence des auteurs anciens sur la durée du règne d'A-

(1) Eusèbe et l'auteur de la Chronique Paschale, ou d'Alexandrie, s'expriment donc exactement, le premier en disant : *Alexander* XXXII *ætatis suæ moritur apud Babylonem* (Chron., p. 138 ex edit. 1658); et le second : Ἀλέξανδρος λβ' ἔτος ἄγων.... τελευτᾷ ἐν Βαβυλῶνι, p. 171.

(2) Ἐτελεύτα μὲν δὴ Ἀλέξανδρος τῇ τετάρτῃ καὶ δεκάτῃ καὶ ἑκατοστῇ Ὀλυμπιάδι, ἐπὶ Ἡγησίου ἄρχοντος Ἀθήνησιν· ἐβίω δὴ δύο καὶ τριάκοντα ἔτη, καὶ τοῦ τρίτου μῆνας ἐπέλαβεν ὀκτώ, ὡς λέγει Ἀριστόβουλος· ἐβασίλευσε δὲ δώδεκα ἔτη, καὶ τοὺς ὀκτὼ μῆνας τούτους. Arrian., L. VII, C. XXVIII.

(3) *Quid Macedo Alexander? cum ab ineunte ætate res maximas gerere cœpisset, nonne tertio et tricesimo anno mortem obiit?* Cicer., Philipp. V, C. VII. Mais cet écrivain s'embarrasse peu en cet endroit de la précision chronologique, et on ne doit pas l'exiger d'un orateur; (Vid. *Petav.*, Doctr. temp., T. II, p. 860). Du reste les écrivains Romains ne sont pas toujours fort exacts sur la chronologie de l'histoire grecque, et on ne voit guère avant le docte Varron, qu'aucun d'eux se soit appliqué sérieusement à cette science.

(4) Voyez ci-dessus, p. 646, et notes 2, 3.

lexandre, vient de ce que les uns ayant cru qu'il avoit vingt ans accomplis lorsqu'il monta sur le trône, et les autres, qu'il étoit dans sa vingtième année, n'ont parlé que par approximation, comme Arrien (1). Ainsi leurs calculs ne peuvent nous servir à fixer la date précise de la mort d'Alexandre; et il est évident, par tout ce que je viens de dire, qu'elle est de la première année de la cent quatorzième olympiade, 324 ans avant J.-C. (2), au commencement de la magistrature d'Hégésias, le trois cent soixantième archonte éponyme, et le trente-troisième depuis la naissance d'Alexandre. Cette année répondoit à la quatre cent vingt-quatrième de l'ère de Nabonassar (3), à la quatre cent trentième de la fondation de Rome, à la septième de la période de Calippe (4); elle précéda de douze ans l'ère de Syrie ou des Séleucides (5), de deux cent quatre-vingt-quatorze le règne d'Auguste en Egypte, après la mort de Cléopatre, et de quatre cent soixante-trois, la troisième année d'Antonin-Pie, suivant le calcul de Ptolémée (6).

(1) Voyez ci-dessus, p. 606-7.

(2) *Itaque certissima est epocha mortis Alexandri. Nec audiendi sunt Chronologi plerique, qui in annum exeuntem Olympiadis* CXIV *conferunt, hoc est periodi Julianæ* 4391, etc. Petav., Doctr. temp., T. II, p. 859. Ces Chronologistes sont néanmoins en très-petit nombre. Quelques autres ont eu des opinions encore moins fondées, mais la plus étrange de toutes est celle du P. Hardouin, qui fait régner Alexandre 22 ans, et mourir à la CXX[e]. Olymp., 312 avant J.-C. (Chronol. veter. Testam., p. 160, 161). Le P. Panel a poussé plus loin ce rêve, en donnant 34 ans de règne à Alexandre, d'après des médailles mal expliquées, où Pellerin a cru trouver l'ère de l'apothéose de ce prince. Mélang. de diverses médailles, T. I, p. 117, 120. *Ipsi sibi somnia fingunt.*

(3) *Theon.* in *Ptolem.* Magn. Synt., L. VI, p. 282, etc.

(4) La période de Calippe ayant commencé au solstice de la sixième année du règne d'Alexandre, ce prince ne peut être mort qu'au commencement de la septième de cette période, d'après ce que je viens de dire; mais Ptolémée n'aura compté que l'année révolue, en mettant cet événement à la sixième. Magn. Synt., L. III, C. II.

(5) Un mois et quelques jours de plus, l'ère des Séleucides commençant à l'équinoxe d'automne, qui arriva le 26 septembre de cette année, au méridien d'Antioche.

(6) *Ptolem.* Magn. Synt., L. III, C. II et VIII. Vid. *Vander Hagen*, in Fastos græcos, p. 160. Fréret met un an de plus, entre la mort d'Alexandre et le règne d'Auguste, Acad. des Inscr., T. XXVII, p. 134.

Après beaucoup d'agitations, les Macédoniens reconnurent pour roi Arrhidée, frère d'Alexandre, et qui prit le nom de Philippe son père. Son avénement est marqué dans le Canon chronologique de Ptolémée, au premier de Thoth, le premier mois de l'année égyptienne, en l'an quatre cent vingt-cinq de Nabonassar, c'est-à-dire, le douze novembre, 324 ans avant J.-C. Ptolémée suppose donc qu'Alexandre étoit mort antérieurement; ce qui confirme encore la date que nous venons de donner à la mort de ce prince. On est par là dispensé d'avoir recours à une hypothèse, adoptée par quelques chronologistes, sur la manière de calculer le commencement des règnes, en Orient (1), et qui ne peut être employée qu'en faisant vivre Alexandre au delà de trente-deux ans, contre toute vraisemblance. Au surplus, Ptolémée évalue la durée du règne d'Arrhidée à sept ans complets, sans aucune fraction (2); conséquemment, la vie de ce fantôme de roi aura été prolongée jusqu'au mois Mæmactérion de la quatrième année de la cent quinzième olympiade, sous l'archontat de Démogène, mois dans lequel il fut mis à mort, avec Eurydice sa femme, par ordre d'Olympias (3).

Les Grecs n'attendirent pas jusqu'alors pour secouer le joug macédonien; ils se préparoient déjà à prendre les armes lorsqu'Alexandre mourut. A peine la nouvelle en fut arrivée à Athènes,

(1) En comptant pour une année entière la portion de l'année civile qui s'étoit écoulée depuis qu'un prince étoit monté sur le trône, jusqu'au commencement de l'année suivante; de sorte que l'on commençoit à compter la seconde année, quoiqu'il n'eût encore régné que quelques mois. Le célèbre Kepler observa le premier, en 1606, que les Juifs suivoient cette méthode au temps de Josepha (Silva Chronol., p. 9 et 10). Pétau confirma, en 1622, ce sentiment (Animad. ad S. Epiphan., T. II, p. 49), adopté par Samuel Petit (Eclog. Chron., C. XII, p. 47), par Fréret (Acad. des Inscr., T. XXVII, p. 133, etc.), et quelques autres chronologistes.

(2) Diodore donne à ce règne six ans et quatre mois (L. XIX, § 11), Dexippe, près de sept ans (ap. Sync., p. 264), et Justin, six seulement. L. XIV, C. V.

(3) *Diod. Sic.* l. s. l. Vid. *Corsini*, Fast. Attic., T. IV, p. 59.

Athènes, que les orateurs excitèrent le peuple à la guerre. Hypéride se chargea de faire soulever le Péloponèse, et fut puissamment secondé dans cette mission par Démosthène. Les esprits se trouvèrent si bien disposés, que presque toute la Grèce se déclara promptement et courut aux armes. Ainsi, quelque temps que l'on suppose à ces négociations et aux préparatifs qui en furent la suite, ils ne purent durer plus de sept ou huit mois; et la campagne dut s'ouvrir d'autant plus facilement à l'entrée du printemps, que Léosthène avoit sur pied un corps considérable de soldats mercenaires, revenus de l'Asie, auxquels les Grecs se réunirent. Après plusieurs succès, ce général renferma Antipater dans Lamia en Thessalie, et fut tué dans une sortie; ce qui n'a pu se passer que dans les trois derniers mois de l'archontat d'Hégésias. Antiphile eut ensuite le commandement de l'armée grecque; il battit Léonnat, qui étant venu au secours d'Antipater, périt dans l'action (1): mais ce dernier général sut profiter du temps où le siége étoit levé, pour s'échapper. Ainsi finit la campagne, sous Céphisodore, la seconde année de la cent quatorzième olympiade. Antipater passa l'hiver en Macédoine (2); et on ne peut douter que les hostilités n'aient recommencé qu'au printemps suivant. Ce vieux général s'étant réuni à Cratère qu'il avoit appelé à son secours, aussitôt après la mort d'Alexandre (3), remporta une victoire signalée à Cranon, en Thessalie, au mois Métageitnion (4), second mois de l'année athénienne, qui tomboit

(1) *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 15. *Justin.*, L. XIII, C. V. Strabon, parlant de la guerre lamiaque, dit: Ἐν ᾧ Λεωσθένης ἔπεσε τῶν Ἀθηναίων στρατηγὸς, Ἀλεξάνδρου τοῦ βασιλέως ἑταῖρος. L. IX, p. 298. Cet écrivain étoit trop instruit de l'histoire pour ne pas savoir que Léosthène combattit sous les drapeaux de Darius, et fut toujours l'ennemi d'Alexandre. Il y a donc ici une lacune, après στρατηγὸς, qu'il faut remplir par καὶ Λεοννάτος, etc.

(2) *Solutus obsidione, in Macedoniam concessit.* Justin., L. XIII, C. V.

(3) *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 12.

(4) *Plut.* vit. Demosth., p. 435.

nécessairement dans l'archontat de Philoclès, la troisième année de l'olympiade cent quatorze. Cette date est confirmée par celle de la garnison qu'Antipater mit au Pirée, d'après le perfide conseil de Démade (1), le vingt Boëdromion suivant, et par la mort de Démosthène, le seize Pyanepsion de la même année archontique (2). De là il résulte que la guerre Lamiaque, qui porta un coup fatal à la liberté des républiques grecques (3), fut terminée en deux campagnes, mais sous trois archontes successifs. Quoique Diodore dise que cette guerre commença peu de temps après la mort d'Alexandre (4), il n'en raconte cependant les événemens que dans la seconde année de la cent quatorzième olympiade, pendant la magistrature de Philoclès, sous laquelle il les réunit tous, comme s'ils s'étoient passés dans une seule et même campagne (5). Arrien paroît en avoir distingué deux, dont la première suivoit de près la mort du conquérant macédonien (6). Il est très-fâcheux que nous ayons perdu son histoire du partage de l'empire de ce prince, elle auroit sans doute répandu beaucoup de lumières sur un sujet difficile que Diodore a rempli d'obscurité par sa manière de le traiter.

Le commencement du règne d'Arrhidée a formé une ère parmi les astronomes (7). Alexandre, fils de Roxane, neveu de ce

(1) *Pausan.*, Achaic., C. x.

(2) *Plut.*, T. I, vit. Demosth., p. 435, T. IV, vit. Camill., p. 306.

(3) *Polyb.*, L. IX exc., C. XXIII.

(4) Μετ' ὀλίγον γὰρ τελευτήσαντος Ἀλεξάνδρου, etc. *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 9.

(5) *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 8-15.

(6) *Arrian.* de Reb. post. Alex. ap. *Phot.*, Cod. XCII.

(7) Cette ère commençoit le 12 novembre, 324 av. J.-C., ἀπὸ τοῦ πρώτου ἔτους Φιλίππου τοῦ μετ' Ἀλέξανδρον τὸν κτίστην κατ' Αἰγυπτίους, etc. *Theon.* in canon. Præf. ap. Dodwell, in Append. ad Cyprian., p. 169. *Censorin.*, de Die natal., C. XXI. *Georg. Sync.*, Chron., p. 264, 326, etc. Vid. *Van der Hagen*, Observ. in Fast. græc., p. 116, etc. Dodwell a prétendu que l'ère d'Arrhidée, du canon attribué à Ptolémée et continué par Théon, etc., avoit été dans l'usage civil. Mais il a été très-bien réfuté par le savant et modeste Vander Hagen (op. s. l., p. 158). Fréret pense que ce canon étoit l'ouvrage des astronomes grecs d'Alexan-

prince, lui succéda, ou plutôt fut mis sur le catalogue des rois, où il resta même après sa mort (1). Elle arriva la seconde année de la cent dix-septième olympiade, sous l'archonte Simonide (2), et la durée de son prétendu règne est portée jusqu'à douze ans, dans le Canon de Ptolémée; ce qui feroit mourir ce jeune prince pendant la magistrature d'Euxénippe, archonte à Athènes, la quatrième année de l'olympiade cent dix-huit. Ce Canon n'ayant été fait que par rapport à l'Egypte, il est naturel de croire que l'auteur s'est servi de quelques catalogues de rois, dressés suivant les vues des Ptolémées qui y régnoient autrefois; or, ces princes voulant passer pour les successeurs immédiats d'Alexandre, tout interrègne devoit disparoître entre son dernier rejeton et Ptolémée-Soter, qui ne se déclara roi que la troisième année de la cent dix-huitième olympiade, à la fin de l'archontat de Corœbus (3), prédécesseur d'Euxé-

drie, qui avoient converti les années lunaires de Babylone en années vagues du cycle caniculaire des Egyptiens, et qui avoient dressé ce canon pour leur usage, en rassemblant toutes les observations datées par les années du règne des successeurs d'Alexandre en Egypte, des archontes Athéniens, etc... soit que ces observations eussent été faites dans la Chaldée, dans l'Egypte ou dans la Grèce (Acad. des Inscr., T. XXVII, p. 128). La proposition de Fréret me paroît trop générale.

(1) Cet enfant étoit posthume, et suivant Justin : *Servata est portio regni Alexandri filio, si natus esset.* L. XIII, C. IV. Pétau a lu dans le canon de Ptolémée : Ἀλεξάνδρου Αἰγου; mais c'est une méprise de sa part; on y voit clairement : Ἀλέξανδρος ἕτερος. Tous les noms suivans sont au nominatif, et Pétau les met au génitif. C'est le Ms. 2497 de la Bibliothèque nationale, marqué 3213 dans le catalogue imprimé, que Pétau avoit eu entre les mains, comme le remarque le savant Claude Capperonier dans une note manuscrite conçue en ces termes : *Codicem hunc vidit, laudavit et ex parte excerpsit eruditissimus Petavius* (Rationar. Temp., Part. 2, L. 4), *ubi et vetustum vocat, nec sane immerito. Nam duodecim fere sæculi scripturam refert: Accentus uno eodemque cum spiritibus, ductu delineatos exhibet; nullum in eo ἰῶτα προσγεγραμμένον adscriptum neque ὑπογεγραμμένον subcriptum apparet.* La leçon des manuscrits de Savile et de Leyde s'écarte peu de celle du Ms. 2497 (Bib. ol. R.); et tous s'accordent sur les années d'Alexandre II, désignées par les lettres ιβ; et ces années réunies avec celles d'Arrhidée y sont marquées ιθ.

(2) *Diod. Sic.*, L. XIX, § 105.

(3) *Diod. Sic.*, L. XX, § 53. *Plut.* vit. Demetr., T. V, p. 22 et 23.

nippe. Mais Ptolémée peut n'avoir pris le titre de roi, dans les actes publics, que sous ce dernier archonte, comme le remarque Ussérius (1); ou bien, il ne fut reconnu en cette qualité, qu'après son inauguration religieuse par les prêtres égyptiens, dans le temple de Phta; et cette ancienne cérémonie (2), qui fut aussi pratiquée par ses successeurs (3), n'aura eu lieu que sous Euxénippe, la quatrième année de l'olympiade cent dix-huit, dix-neuf ans révolus après la mort d'Alexandre, suivant le Canon que je viens de citer.

Le meurtre d'Alexandre, fils de Roxane, avoit été précédé par celui d'Hercule, fils de Barsine, autre femme du conquérant macédonien (4). Sa sœur du même lit, et veuve d'Alexandre Molosse, roi d'Epire, fut assassinée par ordre d'Antigone, quatre ans avant l'avénement de Ptolémée-Soter, sous l'archontat de Charinus (5). Depuis huit ans, Olympias n'étoit plus au monde. Après bien des vicissitudes, jouet de sa propre ambition, cette princesse devint la victime de celle de Cassandre. Abandonnée de tous ses partisans, excepté d'Aristonoüs et de Monime, elle se réfugia à Pydna : réduite à une famine dont les détails font horreur, elle rendit cette place et chercha à se sauver au moyen d'un vaisseau; mais ayant été arrêtée, cette malheureuse princesse fut condamnée à mort dans une assemblée de Macédoniens, qui oublièrent en cette occasion ce qu'ils devoient à eux-mêmes et à la mémoire d'Alexandre (6). Personne ne se présenta pour la défendre : elle vint au-devant de ses assassins, et mourut avec un courage digne d'Achille son aïeul, et d'Alexandre son fils (7). Cette mort est rapportée

(1) *Usser.*, Annal., p. 240.

(2) Vid. *Germanic.* Comment. in Arati Phænom., ed. Cl. *Buhle*, p. 71.

(3) Inscription de Rosette, lignes 7 et 8.

(4) *Diod. Sic.*, L. xx, § 37. *Justin.*, L. xv, C. ii. *Georg. Sync.*, p. 265.

(5) *Diod. Sic.*, L. xx, § 28.

(6) *Id.*, L. xix, § 49 et 50.

(7) *Justin.*, L. xiv, C. vi. Pausanias dit qu'Olympias fut lapidée. Bœotic., C. vii.

par Diodore, à la première année de la cent seizième olympiade; mais ayant accumulé beaucoup d'événemens, pour en suivre le fil, comme il le dit lui-même, et le siége de Pydna s'étant passé dans le cours de l'hiver (1), on doit fixer, au plus tard, la mort d'Olympias au commencement du printemps (2) de l'année précédente, quatre cent trente-deux de l'ère de Nabonassar (3), la quatrième de la cent quinzième olympiade, sous l'archonte Démogène, au plus sept mois après qu'Arrhidée et Eurydice eurent été égorgés par ordre de cette princesse. Ces deux événemens se suivirent de près, et on ne peut guères les éloigner l'un de l'autre (4). Du reste, Arrhidée et sa femme furent inhumés avec honneur à Æges (ou Ædesse), dans le tombeau des rois (5), et Olympias resta sans sépulture, livrée aux outrages d'une vile populace (6). Cassandre, fils d'Antipater, l'ancien ami d'Ale-

(1) *Diod. Sic.*, L. XIX, § 49.

(2) ... Τοῦ δ' ἔαρος ἀρχομένου. *Diod. Sic.*, L. XIX, § 49.

(3) D'après le canon astronemique de Ptolémée, qui remonte à la première année du règne de Nabonassar à Babylene. Cette année égyptienne commençoit à midi du 26 février de l'année julienne proléptique, 747 av. J.-C. Ce jour put être celui d'une nouvelle lune; mais on ignore s'il fut le premier de l'année chaldéenne, et on sait encore moins si le règne de Nabonassar commença avant ou après le même jour.

(4) Justin, après avoir rapporté l'assassinat d'Arrhidée, ajoute : *Sed nec Olympias diu regnavit.* L. XIV, C. VI. George le Syncelle, parlant du même prince, dit : Τοῦτον μὲν οὖν ἀνελοῦσα (Ὀλυμπιὰς) σὺν τῇ γαμετῇ, ἑβδόμῳ ἔτει τῆς μετὰ Ἀλέξανδρον βασιλείας αὐτοῦ, καὶ αὐτὴ μετὰ βραχὺ (ut Ms.) χρόνον ἀναιρεῖται ὑπὸ Κασσάνδρου τοῦ Ἀντιπάτρου. Chron., p. 264. Ce passage me paroît tiré de Dexippe. Au reste, je me suis servi d'un exemplaire de l'ouvrage du Syncelle, déposé à la Bibliothèque nationale, et dont les marges sent chargées de toutes les variantes qu'offrent les manuscrits de cette bibliothèque. Elles ont été recueillies avec beaucoup de soin par M. Parquoi, premier employé des Mss., savant modeste qui prépare depuis longtemps une édition de cet ouvrage, si important pour la chronologie.

(5) *Diylli* Fragm. ap. *Athen.*, L. IV, p. 155. *Diod. Sic.*, L. XIX, § 52.

(6) Ἀντιπάτρου δὲ ἀποθανόντος, Ὀλυμπιὰς διαβᾶσα ἐξ Ἠπείρου, χρόνον μέν τινα ἦρξεν, ἀποκτείνασα Ἀριδαῖον· οὐ πολλῷ δὲ ὕστερον ἐκπολιορκηθεῖσα ὑπὸ Κασσάνδρου, παρεδόθη τῷ πλήθει. *Pausan.*, Attic., C. XXV. Ce passage, expliqué par les précédens, confirme ce que je viens de rapporter.

xandre, fut l'auteur de cette atrocité. On l'accusa encore d'avoir fait empoisonner les deux enfans de ce prince. Il en poursuivit avec rage toute la famille, et mérita par là l'exécration de la postérité. Les Anciens remarquent avec raison que Cassandre expia ses forfaits par une horrible maladie dont il mourut, et par l'extinction de sa propre race (1); tant il est vrai, suivant Plutarque, et on ne sauroit trop le répéter, que la Providence, après s'être servi de quelques méchans, comme de bourreaux, pour punir leurs semblables, brise à leur tour ces instrumens de sa justice, ainsi qu'elle a fait de la plupart des tyrans (2), ces grands criminels, dont le châtiment est si nécessaire au gouvernement moral de l'univers.

(1) *Plut.* de serâ Numin. vindict., C. VII. *Pausan.*, Bœot., C. VII. *Justin.*, L. XVI, C. II.

(2) Ἐνίοις γὰρ ἀμέλει καὶ κολασταῖς ἑτέρων πονηρῶν, οἷον δημοκοίνοις, ἀπεχρήσατο τὸ δαιμόνιον, εἶτ' ἐπέτριψε, καθάπερ, οἶμαι, τοὺς πλείστους τυράννους. *Plut.* de serâ Numin. vindict., C. VII, ed. Cl. Wyttenb., T. V, op. Mor.

CANON CHRONOLOGIQUE

Depuis l'avénement de Philippe au trône de Macédoine, jusqu'à la mort d'Olympias.

Olympiad. de Corœbus.	Années et Archontes.	PHILIPPE.	Ère de Nabonassar.	Avant J.-C.
CV.	1. Callimède.	Philippe, fils d'Amyntas, succède à son frère Perdiccas. Il fait la paix avec les Pæoniens. Huitième tentative des Athéniens pour s'assurer d'Amphipolis. Ochus, roi de Perse, fait égorger ses frères. Mort de Xénophon. Commencement de l'histoire de Théopompe.	389.	360.
	2. Eucharìste.	Défaite des Illyriens par Philippe. Ce prince cède et garantit Amphipolis aux Athéniens. Quatrième irruption des Gaulois en Italie.	390.	359.
	3. Céphisodote.	Guerre sociale contre les Athéniens. Premières hostilités de Philippe contre ce peuple. Il prend Amphipolis. Son alliance avec les Olynthiens. Éclipse de soleil, prédite par Hélicon de Cyzique, le 29 février à 11 h. $\frac{1}{2}$. Prise de Pydna. (*Voyez* p. 589).	391.	358.

Olympiad. de Corœbus.	Années et Archontes.	PHILIPPE.	Ère de Nabonassar.	Avant J.-C.
	4. Agathocle.	Siége de Potidée. Éclipse partiale de lune, 9 août, à 6 h. ¼ s. gr. 2 d. ½. Expédition de Dion en Sicile. Mariage de Philippe avec Olympias, fille de Néoptolème, roi d'Épire. Prise de Potidée.	392.	357.
CVI.	1. Elpinès.	Victoire de Parménion sur les Illyriens et les Pæoniens. Philippe couronné aux jeux Olympiques. (*Voyez* p. 590, etc.) Naissance d'Alexandre. Incendie du temple de Diane à Éphèse. Artabaze se révolte contre le roi de Perse et défait l'armée de ses Satrapes. Iphicrate, accusé de trahison, prononce son apologie; il est absous par les Athéniens. Fin de la guerre sociale. Exploitation des mines d'or du mont Pangée. Prise de Delphes par les Phocéens. Commencement de la troisième guerre sacrée.	393.	356.
	2. Callistrate.	Victoire de Philomèle, général des Phocéens, sur les Locriens. Décret des Amphictyons contre les Phocéens.	394.	355.

Meurtre

Olympiad. de Corœbus.	Années et Archontes.	PHILIPPE.	Ère de Nabonassar.	Avant J.-C.
	3. Diotime.	Meurtre de Dion, par Calippus. Philomèle, battu par les Béotiens, meurt tragiquement. Onomarque lui succède dans le généralat.	395.	354.
	4. Eudème.	Les Argiens défaits par les Lacédémoniens, près d'Ornées. Cersoblepte, roi de Thrace, détrôné par Philippe. Ce dernier perd un œil à la prise de Méthone. Il s'empare de Larisse et devient maître de la Thessalie. Mort de Mausole, roi de Carie.	396.	353.
CVII.	1. Aristodème.	Pillage total du temple de Delphes par Onomarque. Ce général est battu près de Chæronée par les Thébains. Il est entièrement défait par Philippe et périt misérablement. Les Athéniens envoient une colonie à Samos. Démosthène, âgé de 30 ans, prononce sa première harangue contre Philippe.	397.	352.
	2. Thessalus.	Révolte de l'Égypte, de la Phénicie, de la Syrie et de l'Asie mineure contre Ochus, roi de Perse. Incendie de Sidon, où périssent 40,000 de ses habitans.	398.	351.

Olympiad. de Corœbus.	Années et Archontes.	PHILIPPE.	Ère de Nabonassar.	Avant J.-C.
	3. Apollodore.	Guerre d'Égypte, soutenue de part et d'autre, au moyen des mercenaires grecs. Les Perses triomphent et Nectanébo se réfugie en Éthiopie.	399.	350.
	4. Callimaque.	Les Olynthiens implorent, contre Philippe, le secours d'Athènes. Première Olynthienne, prononcée par Démosthène.	400.	349.
CVIII.	1. Théophile.	Mort de Platon. Aristote, son disciple, se retire auprès d'Hermias, tyran d'Atarné. Les Athéniens secourent Olynthe. Cette ville est livrée par trahison à Philippe.	401.	348.
	2. Thémistocle.	Les Phocéens ayant dissipé tous les trésors de Delphes et étant réduits à l'extrémité, se soumettent à Philippe. Fin de la troisième guerre sacrée. Paix de Philippe avec les Athéniens. Mentor achève de soumettre aux Perses l'Asie mineure.	402.	347.
	3. Archias.	Philippe et ses successeurs sont mis au rang des Amphictyons. En cette qualité il préside, par ses envoyés, aux jeux Pythiques.	403.	346.

Olympiad. de Corœbus.	Années et Archontes.	Philippe.	Ère de Nabonassar.	Avant J.-C.
	4. Eubule.	Arrivée de Timoléon en Sicile. Aristote s'établit à Mitylène. Maladie pestilentielle, à Rome.	404.	345.
CIX.	1. Lysiscus.	Timoléon se rend maître de Syracuse. Philippe ravage l'Illyrie. Il délivre la Thessalie de ses tyrans. Il s'empare de l'Eubée et la fortifie.	405.	344.
	2. Pythodote.	Le jeune Denys, chassé de Syracuse, est envoyé à Corinthe. Aristote, appelé à la Cour de Macédoine, se charge de l'éducation d'Alexandre. Commencement de la guerre des Romains contre les Samnites.	406.	343.
	3. Sosigène.	Défaite des Thraces par Philippe. Harangue sur la Chersonèse, 9e. discours de Démosthène contre ce prince. Alexandre Molosse, fils de Néoptolème, âgé de 20 ans, monte sur le trône d'Épire.	407.	342.
	4. Nicomaque.	Quatrième Philippique, ou 11e. discours de Démosthène contre Philippe. En conséquence de ce discours, Athènes se déclare pour les Byzantins.	408.	341.

Olympiad. de Corœbus.	Années et Archontes.	PHILIPPE.	Ère de Nabonassar.	Avant J.-C.
		Apparition d'une comète vers le cercle équinoxial.		
CX.	1. Théophraste.	Siéges de Périnthe et de Byzance. Victoire signalée de Timoléon sur les Carthaginois. Lettre de Philippe aux Athéniens. Démosthène prononce à ce sujet sa 12ᵉ. et dernière harangue contre ce prince. Phocion fait lever à Philippe les siéges de Périnthe et de Byzance. Décret des Byzantins en l'honneur d'Athènes.	409.	340.
	2. Lysimachide.	Xénocrate succède à Speusippe, chef de l'École Platonicienne. Paix conclue entre les Carthaginois et les Grecs de la Sicile. Défaite des Scythes par Philippe.	410.	339.
	3. Charondas.	Bataille de Chæronée. Mort d'Isocrate. Archidame III périt dans une action contre les Lucaniens. Répudiation d'Olympias. Mariage de Philippe avec Cléopatre, sœur d'Attalus. Exil d'Alexandre.	411.	338.
	4. Phrynicus.	Mort de Timoléon et honneurs rendus à sa mémoire.	412.	337.

Olympiad. de Corœbus.	Années et Archontes.	PHILIPPE.	Ère de Nabonassar.	Avant J.-C.
		Philippe est déclaré général des Grecs contre les Perses. Rappel d'Alexandre. Mariage de Cléopatre, fille de Philippe, avec Alexandre Molosse, roi d'Épire. Philippe est assassiné. Alexandre lui succède. (*Voyez* p. 605-7). Il obtient le généralat de la Grèce. Meurtre de Cléopatre, dernière femme de Philippe.		
CXI.	1. Pythodême.	Passage du mont Æmus. Défaite des Thraces. Victoire sur les Triballes. Alexandre traverse l'Ister et bat les Gètes. Avénement de Darius Codoman au trône des Perses. Meurtre d'Attalus.	413.	336.
	2. Evænète.	Défaite de Glaucias, roi des Taulantiens. Paix d'Alexandre avec les Illyriens. Prise et sac de Thébes. Toute la Grèce se soumet. Aristote revient à Athènes et y fonde l'École Péripatéticienne. Passage de l'Hellespont. Honneurs rendus aux mânes d'Achille.	414.	335.

Olympiad. de Corœbus.	Années et Archontes.	ALEXANDRE.	Ère de Nabonassar.	Avant J.-C.
	3. Ctésiclès.	Combat du Granique. (*Voyez* p. 612). Prises de Sardes, de Milet, etc. Memnon défend Halicarnasse. Cette ville est prise. Conquête de la Phrygie, de la Lycie, de la Cappadoce, etc. Alexandre Molosse passe en Italie pour secourir les Tarentins.	415.	334.
	4. Nicocrate.	Bataille d'Issus. Prise de Damas. Conquête de la Syrie. Siége de Tyr. Paix d'Alexandre Molosse avec les Romains.	416.	333.
CXII.	1. Nicétas.	Prise de Tyr. Entrée à Jérusalem. Prise de Gaza. Soumission de l'Égypte. Fondation d'Alexandrie. Voyage au temple d'Ammon.	417.	332.
	2. Aristophane.	Passage de l'Euphrate. Éclipse totale de lune, le 20 septembre, à 7 h. ½ s. Bataille d'Arbèle. Entrée et séjour à Babylone. Prise de Suse. Défaite des Uxiens. Incendie d'une partie du Palais de Persépolis.	418.	331.

Olympiad, de Corœbus.	Années et Archontes.	ALEXANDRE.	Ère de Nabonassar.	Avant J.-C.
	3. Aristophon.	Alexandre Molosse est tué par un banni de Lucanie. Passage des Pyles Caspiennes. Mort de Darius. Conquête de l'Hyrcanie. Prise et supplice de Bessus. Alexandre est proclamé Roi de l'Asie. Commencement de la période de Calippe, au solstice d'été. Défaite des Lacédémoniens par Antipater. (*Voyez* p. 622). Harangues d'Æschine et de Démosthène, sur la couronne.	419.	330.
	4. Céphisophon.	Conquête de l'Arie, de la Bactriane, etc. Supplice de Philotas. Assassinat de Parménion.	420.	329.
CXIII.	1. Euthycrite.	Passage de l'Oxus. Conquête de la Sogdiane. Défaite des Scythes au delà du Jaxarte. Déroute et mort de Spitamène. Meurtre de Clitus. Mort de l'orateur Lycurgue. Prises des places défendues par Oxyarte et par Chorième. Procès de Callisthène.	421.	328.
	2. Hégémon.	Mariage d'Alexandre avec Roxane.	422.	327.

Olympiad. de Corœbus.	Années et Archontes.	ALEXANDRE.	Ère de Nabonassar.	Avant J.-C.
		Victoire de Cratère dans le Parætacène.		
		Prise de Mazaga, de Bazira, d'Aorne, etc.		
		Passage de l'Indus.		
		Alliance avec Taxile.		
		Alexandre traverse l'Hydaspe, et défait Porus.		
		Les Cathéens, les Oxydraques et autres peuples sont subjugués.		
		Sangala est prise et détruite.		
		Douze autels sont élevés sur les bords de l'Hyphase.		
	3. Chrèmes.	Alexandre revient sur ses pas, et descend l'Indus.	423.	326.
		Il est sauvé par Peuceste, au siége de la capitale des Malliens.		
		Arrivée de ce prince à la mer.		
		Départ de sa flotte, commandée par Néarque. (*Voyez* p. 625).		
		Marche des Macédoniens dans la Gédrosie et dans la Carmanie.		
		Violation du tombeau de Cyrus.		
		Perte d'une armée Macédonienne aux ordres de Zopyrion, en Thrace.		
		Châtiment des Satrapes prévaricateurs.		
	4. Anticlès.	Fuite d'Harpalus.	424.	325.
		Sédition de l'armée d'Alexandre.		
		Renvoi des Vétérans.		

Mort

Olympiad. de Corœbus.	Années et Archontes.	Alexandre.	Ère de Nabonassar.	Avant J.-C.
		Mort d'Héphæstion.		
		Expédition contre les Cosséens.		
		Retour d'Alexandre à Babylone.		
		Ambassade des Nations.		
CXIV.	1. Hégésias.	Mort de Diogène de Sinope.	425.	324.
		Proclamation en faveur des bannis de la Grèce.		
		Jeux funèbres en l'honneur d'Héphæstion.		
		Mort d'Alexandre. (*Voy.* p. 632).		
		Discours de Dinarque contre Démosthène.		
		Condamnation et fuite de ce dernier.		
		Mort de Sisygambis, mère de Darius.		
		Dissentions parmi les capitaines d'Alexandre.		
		Meurtre de Méléagre.		
		Arrhidée est couronné, et on déclare Perdiccas tuteur des Rois.		
		Soulèvement des colons grecs dans la Haute-Asie.		
		Meurtre d'Harpalus.		
		La Grèce secoue le joug macédonien.		
		Commencement de la guerre Lamiaque.		
		Succès des Grecs commandés par Léosthène.		
		Antipater est assiégé dans Lamia. (*Voyez* p. 641).		

Olympiad. de Corœbus.	Années et Archontes.	Arrhidée.	Ère de Nabonassar.	Avant J.-C.
	2. Céphisodore.	Mort de Léosthène.	426.	523.
		Hypéride prononce l'éloge funèbre de ce général.		
		Les Athéniens rappellent Démosthène de son exil.		
		Aristote, accusé de profanation, sort d'Athènes et se réfugie à Chalcis, dans l'Eubée.		
		Combat naval d'Amorgos, où les Athéniens sont défaits par Clitus, général Macédonien.		
		Antiphile, successeur de Léosthène, bat Léonnat qui étoit venu au secours d'Antipater.		
		Ce dernier général s'échappe de Lamia.		
		Défaite de Lysimaque en Thrace.		
		Expédition heureuse de Perdiccas en Cappadoce.		
		Épicure sort d'Athènes, et se retire à Colophon.		
	3. Philoclès.	Cratère se réunit à Antipater : ils battent ensemble les Grecs à Cranon. (*Voyez* p. 642).	427.	322.
		Athènes reçoit garnison Macédonienne.		
		Abolition de la démocratie dans cette ville.		
		Hypéride, après avoir eu la langue coupée, est égorgé.		
		Démosthène se donne la mort dans le temple de Neptune, à Calaurie.		

Olympiad. de Corœbus.	Années et Archontes.	ARRHIDÉE.	Ère de Nabonassar.	Avant J.-C.
		Aristote meurt à Chalcis.		
		Théophraste lui succède dans son École.		
	4. Archippe.	Ptolémée, maître de l'Égypte, s'empare de la Cyrénaïque.	428.	321.
		Cratère est défait et tué dans une bataille contre Eumène.		
		Transport du corps d'Alexandre en Égypte.		
		Anaxarque est pilé dans un mortier, par ordre de Nicocréon.		
CXV.	1. Neæchme.	Journée des Fourches Caudines, entre les Romains et les Samnites.	429.	320.
		Défaite et mort de Perdiccas, en Égypte.		
		Paix d'Eumène avec Antigone.		
		Antipater, nommé tuteur des Rois, arrive en Asie.		
		Nouveau partage de l'empire Macédonien.		
		Antipater retourne en Macédoine.		
		Démade est égorgé avec son fils Démée, par ordre d'Antipater.		
		Ce vieux général meurt.		
		Polysperchon lui succède dans la tutelle des Rois.		
	2. Apollodore.	Ordre de Polysperchon pour rétablir la démocratie dans les villes de la Grèce.	430.	319.

Olympiad. de Corœbus.	Années et Archontes.	Arrhidée.	Ère de Nabonassar.	Avant J.-C.
		Olympias, réfugiée en Épire, revient dans la Macédoine.		
		Le peuple d'Athènes condamne à mort les partisans de l'oligarchie.		
		Phocion est contraint à boire la ciguë.		
	3. Archippe.	Polysperchon lève le siége de Mégalopolis.	431.	318.
		Cassandre, son ennemi, rétablit partout l'oligarchie.		
		Gouvernement de Démétrius de Phalère, à Athènes.		
		Dicæarque mesure la hauteur des montagnes du Péloponèse.		
	4. Démogène.	Commencement de la tyrannie d'Agathocle à Syracuse.	432.	317.
		Meurtre d'Arrhidée et d'Eurydice, commis par les ordres d'Olympias.		
		Bataille de Gabène, dans laquelle Eumène est livré par les Argyraspides à Antigone.		
		Siége de Pydna, soutenu par Olympias.		
		L'arrêt des Macédoniens, qui condamnent à mort cette princesse, est exécuté par Cassandre.		

SIXIÈME SECTION.

De la Géographie des Historiens d'Alexandre.

La première idée des cartes géographiques est due aux peuples chasseurs, dont la mémoire représente avec fidélité les vastes forêts et tous les pays incultes ou déserts qu'ils sont obligés sans cesse de parcourir (1). Mais rassembler les traditions, les récits des voyageurs, et disposer sur un plan les différentes contrées de l'univers, c'est une science qui n'a pu naître que chez une nation éclairée; aussi fait-on l'honneur de son invention aux Egyptiens (2). Les Grecs qui profitèrent le plus de leurs lumières, furent ceux de l'Ionie, le véritable

(1) « Presque tous les Indiens connoissent à merveille la géographie de leur » pays. Qu'on leur fasse quelque question » relative à la situation particulière d'un » lieu et de ses environs, ils en traceront » la carte avec la plus grande facilité sur » la terre; ils indiqueront le cours des ri- » vières et tous les différens gisemens, » etc. » *Weld*, Voy. au Canada, tr. fr., T. III, p. 92. M. Mackenzie ayant prié un sauvage de tracer sur un grand morceau d'écorce d'arbre une esquisse du pays, celui-ci se mit aussitôt à l'ouvrage. « Il pei- » gnit la rivière (le Tacoutché-Tessé) » courant vers le Sud-Est, recevant un » très-grand nombre d'affluens, et ayant » toutes les cinq à six lieues des cascades » et des écueils, quelques-uns très-dange- » reux, et six absolument impraticables. » Il marqua les portages comme très-longs; » et passant sur des collines et des mon- » tagnes, il traça ensuite le territoire des » trois tribus voisines, mais parlant cha- » cune une langue différente. » Voyage dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, tr. fr., T. III, p. 10, 11. Consultez encore *Lafiteau*, Mœurs des Sauvages, T. II, p. 225.

(2) Apollonius de Rhodes, désignant l'expédition de Sésostris de la Colchide, assure qu'on grava alors sur des colonnes ou pierres triangulaires, les limites de la terre et de la mer, etc.

Κύρβιας οἷς ἔνι πᾶσαι ὁδοὶ ϗ πείρατ' ἔασιν
Ὑγρῆς τε τραφερῆς τε πέριξ ἐπινισσομένοισιν.

Argon., L. IV, v. 280, 281. Le Scholiaste dit : Κύρβεις δὲ, τριγώνους.

berceau des lettres chez ce peuple qu'elles ont immortalisé. Anaximandre, disciple et successeur de Thalès, fondateur de la secte ionienne et de l'École de Milet, passe pour le premier qui ait imaginé de développer la surface de la terre, pour l'exposer aux yeux de ses contemporains (1). Il construisit encore un globe, sur lequel il avoit représenté la portion du monde connue de son temps, et où étoient marquées avec soin la mesure et la distance des différens pays. Il paroît avoir appris de Thalès leur division en cinq zones (2), qu'on a faussement attribuée à Parménide (3). Hécatée de Milet fit une carte à projection plate sur des tables d'airain, d'après laquelle, sans doute, Aristagoras, tyran de cette ville, donna aux Spartiates ignorans, les premières notions de géographie (4). Dicæarque, élève d'Aristote, tâcha de rectifier cette carte (5), dont la connoissance doit être parvenue aux savans de l'École d'Alexandrie. Le plus distingué de tous, Eratosthène de Cyrène, réduisit la description du globe en système, et créa, pour ainsi dire, la science géographique, qui fut cultivée avec succès, jusqu'à Marin de Tyr, dont Ptolémée s'appropria les travaux et les observations (6).

Les premiers savans modernes qui s'appliquèrent à la science du globe, et parmi lesquels on distinguera surtout Ortélius, et après lui Cluvier, étoient plus nomenclateurs que géographes. Ce reproche ne s'adresse point à Mercator, dont les cartes furent effacées par celles de Nicolas Sanson qui fit renaître cette

(1) *Diogen. Laert.*, L. II, C. IV, § 2. Πρῶτος ἐτόλμησε τὴν οἰκουμένην ἐν πίνακι γράψαι. *Agathem.*, C. I.

(2) *Pseudo-Plut.* de Plac. Philos., L. II, C. X.

(3) *Posidon.* ap. *Strab.*, L. I, p. 65.

(4) Δεικνὺς δὲ ἔλεγε ταῦτα ἐς τὴν τῆς γῆς περίοδον, τὴν ἐφέρετο ἐν τῷ πίνακι ἐντετμημένην. *Herod.*, L. V, C. 49.

(5) Vid. *Dodwell*, de Dicæarch. et ejus fragm., § 6.

(6) Voyez les recherches de M. Gossellin sur le système géographique de Marin de Tyr, p. 32, 68, etc.

science. Cependant celui-ci n'avoit ni assez recherché, ni assez approfondi : d'ailleurs, le temps seul pouvoit amener de nouvelles connoissances. En effet, il arriva bientôt, et tout sembla annoncer que la géographie alloit changer de face. « Le zèle de » la religion et l'amour des richesses, principes bien opposés, » dit un écrivain philosophe, s'accordoient à augmenter tous » les jours le nombre des découvertes dans les climats loin- » tains, et l'astronomie, beaucoup plus parfaite que jamais, » fournissoit de nouveau les longitudes par les satellites de » Jupiter, d'autant plus sûrement que les lieux étoient plus » éloignés (1). » Guillaume Delisle ne négligea aucun de ces moyens; et aidé de la vaste érudition de Fréret (2), il réforma, en quelque sorte, la géographie ancienne et moderne. Mais elle étoit loin de sa perfection; car d'Anville n'avoit pas encore paru, et il eut raison de dire de cette science ce qu'Auguste disoit de Rome : Je l'ai trouvée de brique et je la laisse d'or (3). Jamais homme n'a plus reculé que lui les bornes de nos connoissances géographiques; et il a deviné souvent avec une sagacité presque miraculeuse, ce qu'il ne pouvoit savoir. La partie qu'il avoit le moins étudiée, est celle qui concerne les systèmes des anciens géographes. A la vérité, le souvenir en étoit assez confus; et il ne falloit pas moins que le savoir et l'habileté de M. Gossellin, pour nous faire connoître ces systèmes, élémens de l'étude et de l'histoire de la géographie.

(1) *Fontenelle*, Eloge de M. Delisle, Acad. des Sciences, 1726, p. 78. Par le zèle de la religion il faut entendre surtout celui des missionnaires Jésuites, dont les travaux ont été presque aussi utiles aux sciences et aux lettres qu'à la Religion et à l'humanité.

(2) Cet homme universel fournit à Delisle une grande partie des matériaux de ses cartes, et après la mort de ce géographe, il en prit la défense contre les héritiers de Nicolas Sanson. Voyez sa lettre, dans le xe. vol. des Mém. du P. Niceron, et une autre de lui sur les ouvrages de M. Delisle, Mercure de France, Mars, 1726.

(3) Eloge de M. d'Anville par M. Dacier, Acad. des Inscr., Hist., p. 174.

Les matériaux manquèrent long-temps aux géographes grecs; et le globe d'Anaximandre devoit être fort imparfait, puisqu'il ne connoissoit la terre que par le rapport des navigateurs phéniciens et de quelques marchands étrangers. Homère en avoit beaucoup profité; mais ses connoissances, très-bornées en géographie, n'étoient exactes que sur une petite portion de l'Europe et de l'Asie. Une admiration outrée a pu seule inspirer à Cratès, à quelques autres grammairiens et aux philosophes du Portique, le dessein de chercher dans les ouvrages de ce grand poëte, par des interprétations forcées, un système de cosmographie et même de sphère dont on n'avoit pas encore de son temps la moindre idée dans la Grèce (1). Tout ce qui étoit au delà de la Sicile étoit presque inconnu à Homère, et les Grecs n'en eurent des notions vraies, qu'après s'être établis dans cette île, au huitième siècle avant J.-C. Les Phocéens, qui fondèrent dans la suite Massilie ou Marseille, poussèrent leurs colonies jusqu'aux Colonnes d'Hercule; et devenus rivaux des Carthaginois, ils tentèrent de faire des découvertes au nord de l'Europe et dans l'Océan atlantique (2). On doit donc

(1) « Si l'une et l'autre de ces sciences » eussent été alors connues, dit Fréret, » ce poëte nous eut donné une représentation de l'univers moins absurde que » celle de son inintelligible bouclier d'A-» chille. » Ce savant ajoute bientôt après: « L'admiration excessive des ouvrages » d'Homère a été dans tous les temps la » maladie commune de ceux qui n'étoient » que grammairiens; et cette admiration » étoit même tournée en une espèce de » culte religieux qui faisoit regarder Ho-» mère non-seulement comme un écri-» vain infaillible, mais encore comme » une espèce d'homme inspiré, auquel » rien n'avoit été caché, et dans les poë-» mes duquel on devoit trouver le germe » de tous les arts et même de toutes les » découvertes des siècles postérieurs. » Observ. manuscrites sur la géogr. des Anciens, voyez ci-après, p. 668, not.

(2) Je veux parler des voyages de Pythéas et d'Euthymène, sur lesquels on peut consulter le mémoire de M. de Bougainville, Acad. des Inscr., T. XIX, p. 148, 160, etc. Sans doute les fautes que M. Gossellin reproche à Pythéas sont graves; mais elles peuvent être attribuées à ses premiers éditeurs ou à ses abréviateurs. Pourquoi le juger d'après le témoignage de Strabon ou sur un seul passage diversement rapporté de son ouvrage (ap. *Gemin.*, C. V, et *Cosmas*, *Indopl.*, L. II, p. 149). J'ai d'ailleurs peine à me per-

donc les regarder comme le seul peuple navigateur que la Grèce ait produit. Il est même très-vraisemblable que ces découvertes furent faites lorsqu'Alexandre forçoit les barrières de l'Orient, ou peu d'années après cette expédition (1).

Il ne paroît pas que, du temps d'Homère, on eût aucune idée du voyage de Jason dans le Pont-Euxin et jusqu'à Colchos, et encore moins de son retour en Grèce par l'Océan, en remontant soit le Phase, soit l'Ister, soit le Tanaïs. Tous ces détails géographiques, rapportés par les poëtes qui ont célébré l'expédition des Argonautes et imaginé la toison d'or, ne peuvent être que le fruit d'anciennes traditions, lesquelles démontrent l'ignorance des premiers Grecs sur les contrées septentrionales de l'Europe. Ils les connurent assez tard, après l'établissement de leurs colonies sur les bords du Pont-Euxin, et surtout par les relations qu'ils eurent avec les Scythes.

Hérodote dut à ces mêmes Scythes une grande partie des connoissances qu'il nous a transmises avec une grande exactitude, non-seulement sur le nord de l'Europe, mais encore sur la haute Asie. La division que Darius, fils d'Hystape, fit de son vaste empire, en vingt grandes satrapies, donna beaucoup de lumières à cet historien. Nous sommes persuadés que les Grecs n'ajoutèrent rien d'important aux principaux détails qui se trouvent sur l'Orient dans son ouvrage, jusqu'au règne d'Alexandre. Suivant Eratosthène, ce prince leur découvrit,

suader que Pythéas ait été un impudent faussaire, qui ayant découvert d'anciens mémoires, les avoit défigurés pour faire méconnoître leur origine (*Gossell.*, Géogr. des Grecs, analysée, p. 50). M. Forster en porte un jugement plus favorable et l'appuie de bonnes observations, qu'il termine par ces paroles : « Tel est le précis » du voyage de Pythéas, dont on reconnoît l'importance et l'exactitude, malgré les fautes de ceux qui l'ont copié. » Hist. des Découv. et des Voyag. dans le Nord, tr. fr., T. I, p. 37.

(1) Voyez sur l'âge de Pythéas, *Gassendi*, Op., T. V, p. 427, T. VI, p. 483. *Bougainville*, Mém. de l'Acad. des Inscr., T. XIX, p. 147. *Kéralio*, idem, T. XLV, p. 33, etc.

par ses conquêtes, l'Asie presque entière et toutes les contrées boréales de l'Europe, jusqu'au delà de l'Ister (1). Il y a sans doute un peu d'exagération dans ces paroles, qu'il ne faut pas prendre trop à la lettre : quoi qu'il en soit, la porte d'un monde tout nouveau pour les Grecs ne leur fut pas moins ouverte à cette époque mémorable.

« Mais loin que cette découverte, dit un savant et judicieux » écrivain, servît à perfectionner le système général, en » même temps qu'elle étendoit les connoissances géographi- » ques, elle introduisit un grand nombre de fausses opinions, » desquelles on eut beaucoup de peine à revenir dans la suite. » Les soldats et les capitaines d'Alexandre avoient décrit les » pays, plutôt comme ils les avoient imaginés que comme ils » les avoient vus. Ils avoient la tête remplie des fables de leurs » poëtes, qui étoient la seule chose qu'on étudiât dans la Grèce ; » et c'étoit sur ce modèle qu'ils réglèrent leurs relations. On » sait avec quelle hardiesse ils imaginèrent une nation et un » royaume des Amazones, établis sur les bords du Pont-Euxin, » et avec quelle impudence ils osèrent supposer un voyage de » Thalestris, reine de ces Amazones, à la Cour d'Alexandre. A » chaque pas qu'ils faisoient dans la Bactriane et dans l'Inde, » ils prétendoient trouver les traces de Bacchus et d'Hercule » dans ces pays, et ils avoient même vu dans les montagnes » de l'Inde, le sommet du Caucase et la caverne où Vulcain » avoit jadis enchaîné Prométhée. Ceux des écrivains posté- » rieurs qui auroient eu un peu moins d'amour pour le mer- » veilleux, ne pouvoient trouver, dans les mémoires des com- » pagnons d'Alexandre, tous les secours dont ils auroient eu » besoin, parce que les auteurs de ces mémoires avoient le

(1) Ὁ μὲν γὰρ τῆς Ἀσίας πολλὴν ἀνεκάλυψεν ἡμῖν, καὶ τῶν βορείων τῆς Εὐρώπης ἅπαντα μέχρι πέραν (ut Ms.) τοῦ Ἴστρου.... *Eratosth.* ap. *Strab.*, L. I, p. 10.

» plus souvent entrepris de décrire des pays qu'ils n'avoient » fait que traverser, comme le remarque Strabon; et cela, » avec cette rapidité qui accompagnoit ordinairement les mar- » ches d'Alexandre.

» Patrocle, qui avoit commandé les flottes des rois Séleucus » et Antiochus sur la Mer Caspienne (1) et sur les côtes de » l'Inde, assuroit, suivant Strabon (2), qu'Alexandre avoit » été beaucoup mieux informé que ses capitaines, parce qu'il » avoit eu soin de faire réunir en un seul corps toutes les des- » criptions différentes que lui remettoient les gens habiles qu'il » envoyoit de tous côtés, pour examiner les pays de son empire. » Patrocle avoit eu communication d'une de ces descriptions » combinées que lui avoit fait avoir Xénoclès, garde du trésor » des Rois (le frère et les enfans d'Alexandre). On peut cepen- » dant soupçonner que, contre l'intention de ce prince, ces » descriptions n'ont servi qu'à rendre douteuses les choses » dont on avoit été le mieux instruit, et cela à cause des pré- » jugés populaires dont ceux qui étoient employés à ces dé- » tails, ne pouvoient revenir. Par exemple, quoiqu'Hérodote » eût assuré, de la manière la plus formelle, que la Mer Cas- » pienne n'avoit aucune communication avec les autres mers, » on croyoit, au temps d'Aristote, sur la foi de je ne sais » quels Périodes ou voyages, qu'il y avoit un canal qui con- » duisoit de cette mer dans le Palus Mæotide (3). Ce canal » étoit, disoit-on, un bras de l'Araxe qui, sortant du mont » Parnissus, où le Bactrus, le Choaspe et l'Indus prennent » leurs sources, se divisoit en deux branches, dont l'une se » jetoit dans la Mer Caspienne à son extrémité orientale, tan- » dis que l'autre passant au nord de cette mer, alloit tomber

(1) *Plin.*, L. VI, C. XXI.

(2) *Strab.*, L. II, p. 47.

(3) *Aristot.* Meteorol., L. I, C. XIII. Cet écrivain rejette cette opinion.

» dans le Palus Mæotide. Cet Araxe d'Aristote est celui que
» les géographes suivans ont appelé Jaxarte, et celui-là même
» que les soldats d'Alexandre appelèrent Tanaïs.

» On aimoit alors à supposer que la nature avoit facilité par
» des canaux naturels, le commerce entre les pays les plus
» éloignés. Elle avoit séparé, assuroit-on, les grands fleuves
» en plusieurs branches qui alloient se rendre dans des mers
» différentes. On a vu ce que j'ai dit plus haut de l'Ister ou du
» Danube qui avoit une de ses embouchures dans le Golfe
» Adriatique, selon les uns, et dans la mer des Celtes, selon
» les autres. Au temps d'Hécatée de Milet, on avoit cru que
» le Nil avoit une communication avec l'Océan oriental; et
» lorsqu'Alexandre eut appris que l'on trouvoit des crocodiles
» dans l'Indus, et que sur ses bords il croissoit des féves sem-
» blables à celles d'Egypte, il ne douta plus que les sources
» de ce fleuve ne fussent celles du Nil, et il le manda à la reine
» Olympias sa mère. Il est vrai qu'il changea d'avis dans la
» suite; mais cet exemple nous montre dans quelle ignorance
» étoient les hommes les mieux élevés; car il suffisoit d'avoir
» lu Hérodote et ce qu'il disoit du voyage de Scylax, pour ne
» pas tomber dans une erreur si grossière. Le système d'Eu-
» thymène de Marseille, sur la communication du Nil avec
» l'Océan occidental, avoit été embrassé par Aristote, qui
» parle de ce bras du Nil comme d'une chose certaine. Je ne
» veux pas, ajoute Fréret, grossir ici la liste des erreurs géo-
» graphiques des Anciens, je n'en parle que pour montrer
» qu'elle fut la cause du peu de profit que tira la géographie
» des expéditions d'Alexandre (1). »

Ces reproches ne sont malheureusement que trop fondés;

(1) *Fréret*, Observations générales sur la Géographie ancienne; traité composé en 1735 et qui est resté manuscrit.

mais on ne peut se dissimuler que les Grecs, malgré tous leurs préjugés, surent faire tourner à l'avantage de la géographie les courses rapides d'Alexandre, beaucoup plus que nos ancêtres ne le firent, dans les guerres réitérées qu'ils entreprirent en Orient, sous prétexte de religion. « On ne s'avisoit point alors » de consulter les habitans du pays pour savoir les vrais noms » des lieux et leur véritable situation; et cela dans des pays où » l'on faisoit la guerre, pour laquelle on a besoin non-seule- » ment de la géographie, mais de la topographie la plus exacte. » Aussi avez-vous vu combien de fois les armées des Croisés » périrent, pour s'être engagés, sur la foi de mauvais guides, » dans des montagnes, des déserts, ou d'autres pays impra- » ticables (1). » Jamais Alexandre ne s'exposa à un pareil danger; il étoit ordinairement précédé de guides expérimentés, et accompagné d'habiles arpenteurs qui mesuroient avec soin les routes et les contrées que parcouroit son armée (2). Si le résultat de leurs opérations fût parvenu jusqu'à nous, on auroit sans doute des connoissances topographiques plus exactes sur une grande partie de l'Asie (3).

Que d'erreurs les historiens d'Alexandre se seroient épargnées, s'ils eussent toujours consulté de pareils mémoires ! Ils sont néanmoins tombés dans celles qu'il leur étoit le plus facile d'éviter. Par exemple, Quinte-Curce rétrécit beaucoup trop l'es-

(1) *Fleury*, v^e. discours sur l'Histoire Ecclésiastique, C. VII.

(2) Il est très-probable que ces arpenteurs se servirent d'une machine usitée chez les anciens pour mesurer les distances itinéraires, laquelle ressembloit fort à notre odomètre ou compte-pas. Vitruve dit : *Transferatur nunc cogitatus scripturæ, ad rationem non inutilem, sed summâ solertiâ a majoribus traditam : qua in viâ rheda sedentes vel mari navigantes, scire possumus quot millia numero itineris fecerimus*, etc..... L. X, C. XIV.

(3) Pline a rapporté quelques-unes de ces mesures (L. VI, C. XXI); mais comme il a confondu toutes les espèces de stades en une seule, et qu'il les a évalués toujours à huit pour un mille romain, on ne peut faire presque aucun usage de son témoignage.

pèce d'isthme qui joignoit l'Asie mineure à la grande Asie (1). Cette faute vient de l'excessive profondeur, donnée par les Anciens au golfe d'Amisus. Pline dit qu'il s'enfonce tellement au midi, qu'il ne s'en faut guères que les deux mers ne se joignent, et que l'Asie mineure ne soit une île (2). Quinte-Curce tient à peu près le même langage; mais le naturaliste romain réduit bientôt ses expressions hyperboliques à leur véritable valeur, en donnant deux cent mille pas à la largeur de ce prétendu isthme. Artémidore le faisoit encore plus étroit, puisqu'il n'en estimoit l'étendue qu'à quinze cents stades, ou cent quatre-vingt-sept milles. Strabon regarde comme une suite de l'ignorance et de l'erreur cette opinion, qui ôtoit à cette espèce d'isthme la moitié de sa largeur (3) : c'en est au moins le tiers, puisque la différence entre Limiso, l'ancienne Amisus et Alexandrette, se trouve de trois degrés. Ces villes sont situées, la première, au nord, sur le golfe qui porte son nom, dans le Pont-Euxin, et la seconde, au midi, dans l'endroit du golfe de Cilicie le plus enfoncé dans les terres, et sur la méditerranée, toutes les deux par le cinquante-quatrième degré de longitude, suivant l'observation de Chazelles. Nous n'avons d'ailleurs aucun renseignement positif sur le fond du golfe d'Amisus, nommé dans nos Portulans, *Sansoun.* Ils s'accordent cependant, avec les Périples anciens, à ne point donner à l'Asie mineure le rétrécissement que supposent Pline et Quinte-Curce.

D'autres erreurs moins considérables sur cette partie du monde, s'aperçoivent encore dans le récit des historiens d'A-

(1) *Inter hæc maria angustissimum Asiæ spatium esse comperimus, utroque in arctas fauces compellente terram.... Ac nisi tenue discrimen objiceret, maria, quæ nunc dividit, committeret.* Quint. Curt., L. III, C. I.

(2) *Ejusdem nominis sinus tanti recessûs, ut Asiam pæne insulam faciat,* CC *mill. passuum aut ampliùs per continentem ad Issicum Ciliciæ sinum.* Plin., L. VI, C. II.

(3) *Strab.*, L. XIV, p. 465, 466.

lexandre. Quinte-Curce confond le Marsyas, qui traversoit l'ancienne Celæne, avec le Lycus, qui baignoit les murs de Laodicée (1). Arrien ne distingue point la grande Phrygie de la petite (2); et en général il nous représente l'Asie mineure comme elle étoit de son temps, sans avoir égard aux révolutions qu'elle avoit éprouvées auparavant. « Après la guerre » de Troye, dit Strabon, l'émigration des Grecs et des Trères, » les incursions des Cimmériens et des Lydiens, enfin les con» quêtes des Perses, des Macédoniens et des Galates répan» dirent partout le trouble et la confusion. L'obscurité vint » non-seulement de ces révolutions, mais encore de la diver» sité d'opinions des auteurs qui ne s'accordoient en rien. Ils » appeloient les Phrygiens, Troyens; comme les poëtes tra» giques nommoient les Lyciens, Cariens (3), etc... »

Quoique la Syrie fut très-fréquentée par les Grecs, on pourroit néanmoins soupçonner Diodore de Sicile de s'être trompé sur les limites de ce pays, en les étendant jusqu'au Nil : mais je pense qu'il faut lire dans le texte de cet écrivain, l'*Arabie* au lieu de la *Syrie* (4). Sa faute ne seroit plus alors que d'avoir adopté l'opinion des Ioniens qui réduisoient toute l'Egypte au Delta, et prétendoient que le pays situé à l'Orient de la bouche Pélusiaque, faisoit partie de l'Arabie, comme celui au delà de la bouche Canopique appartenoit à la Libye. Hérodote a très-bien réfuté cette opinion (5) qu'Arrien s'est gardé d'adopter : au contraire, il a trop resserré au midi la Syrie, en disant que Gaza étoit la dernière ville habitée sur le chemin d'Egypte (6). Il y en avoit cinq autres assez remarquables.

(1) *Quint. Curt.*, L. III, C. I. Vid. *Salmas.* Exerc. Plin., p. 582.
(2) *Arrian.*, L. I, C. XXIX.
(3) *Strab.*, L. XII, p. 394, etc.
(4) *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 6.
(5) *Herod.*, L. II, C. 15.
(6) *Arrian.*, L. II, C. XXVI.

Rhinocolura, limitrophe de cette contrée (1), étoit éloignée de Gaza d'environ quatre cents stades olympiques.

Lorsqu'on se rappelle que les Samiens de la tribu Æschrionière allèrent s'établir au sein de la Libye, dans une Oase, à sept journées de Thébes (2), on ne doit pas être étonné que d'autres Grecs eussent fixé leur séjour dans une troisième Oase voisine de l'Egypte, à laquelle l'*Ammonéion*, ou temple de Jupiter-Ammon donna son nom, et où ils se mêlèrent avec les Egyptiens et les Ethiopiens qui l'habitoient déjà. Cette Oase étoit à dix journées de Thébes (3) et à trois mille stades de la mer (4). « Il n'est guères probable, dit Strabon, que l'oracle » d'Ammon eût acquis une si haute renommée, s'il avoit tou- » jours été aussi éloigné de la mer qu'il l'est aujourd'hui (5). » En conséquence cet écrivain embrasse l'opinion d'Eratosthène et la défend contre la critique d'Hipparque. Suivant cette opinion, le temple d'Ammon aura été anciennement sur les bords de la mer; et les eaux s'étant éloignées, il se sera trouvé au milieu des terres. Mais les sables de l'Ammonide sont de la même nature que ceux du reste de la Libye, et la disposition des lieux ne permet pas de croire qu'elles aient une origine différente, le déluge uiversel. Aristote suppose que l'Ammonide étoit creuse et plus basse que le pays d'alentour. De là ce philosophe conjecture qu'elle étoit anciennement un lac, qui s'étant desséché, avoit formé toute cette contrée (6). Rien ne me paroît moins fondé. Les vents d'Ouest qui bouleversent l'Afrique et emportent avec eux une quantité prodigieuse de sables, auroient bientôt comblé ce prétendu bassin, et il faut nécessairement que l'Oase d'Ammon ait été sur un terrain fort

(1) *Plin.*, L. v, C. xiii.
(2) *Herod.*, L. ii, C. 26.
(3) *Herod.*, L. iv, C. 180.
(4) *Strab.*, L. i, p. 33.
(5) *Ibidem.*
(6) *Aristot.* Meteorol., L. ii, C. xiv.

élevé,

élevé, pour n'avoir pas été elle-même totalement engloutie. Sans chercher à rapprocher cette Oase des bords de la mer, n'est-il pas plus naturel de penser que la réputation de son oracle fut due, soit aux Grecs qui étoient venus habiter la grande Oase, soit aux marchands libyens qui voyageoient dans tout l'intérieur de l'Afrique, et qui pénétrèrent même par la suite jusqu'aux contrées voisines de l'Inde (1). Lorsqu'ils partoient de Thébes, Ammon servoit de seconde station à leurs caravanes, et les Grecs y arrivoient en débarquant à Paretonium, qui leur offroit un chemin plus court que celui de l'armée d'Alexandre.

Faute de notions exactes, Diodore de Sicile et Quinte-Curce ont répandu beaucoup d'obscurité sur la topographie d'Ammon (2), et se sont trompés sur les pays limitrophes de cette espèce d'île, au sein des sables d'Afrique (3). Cependant cette

(1) *Hi* (Barcæi) *sunt qui pro locorum qualitatibus, diversis nominibus appellantur : et a Mauritaniâ, per Aphricam et Ægyptum, Palæstinamque et Phœnicem, Cœle-Syriam et Osrhohenem, Mesopotamiam, atque Persidem tendunt ad Indiam*. S. Hieronym., Epist. ad Dardan., T. II op., p. 609.

(2) Voyez sur les environs d'Ammon, *Herod.*, L. IV, C. 180, 182, etc. *Strab.*, L. XVII, p. 549. *Plin.*, L. V, C. V. *Ptolem.*, L. IV, C. V. *Anton. Aug.*, Itiner., p. 70, 71, 72. *Hierocl.* Synecdem., p. 733-34, ed. Wessel. *Leon.*, Descr. Afric., p. 634, etc., ed. Elzev.... Nous devons remarquer ici que non-seulement cette contrée, mais encore toute la Libye, porta le nom d'Ammonie (*Steph. Byz.* in v. Ἀμμωνία); ce qui peut avoir été la source de beaucoup d'erreurs.

(3) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 50. *Quint. Curt.*, L. IV, C. VII, etc. Hécatée appeloit les Oases, les îles de la Libye (ap. *Steph. Byzant.* in voc. Ὄασις), qui doivent être en grand nombre; la plus grande que nous connoissions est le Fezzan, pays des anciens Garamantes, comme le montrent les deux expéditions dans l'intérieur de l'Afrique, dont Ptolémée parle, d'après Marin de Tyr (L. I, C. VIII). Mais les trois Oases, la grande, la petite, et celle d'Ammon, ont fixé davantage l'attention des savans; voyez sur ce sujet *d'Anville*, Mém. sur l'Egypte, p. 185, etc. *Michaëlis* ad *Abufed.*, p. 25. *Hartmann* ad *Edrisi* Afric., p. 491, etc. *Rennell*, Geogr. system. of. Herod., § 20 et 21. M. *Langlès*, Mém. sur les Oasis, d'après les auteurs arabes, à la suite de sa traduction du voyage d'Hornemann, p. 341. Ce dernier (voy. dans l'Afrique septentrionale, p. 48), et avant lui M. Browne (voy. de la basse et haute Egypte, T. I, C. II), ont cru retrouver Ammon et son temple dans le Showiah; ce que M. William Young a tâché de prouver dans une dis-

partie du monde étoit très-bien connue. Hérodote nous la représente comme une grande péninsule qui n'est attachée au continent de l'Asie que par un isthme de mille stades (1); vérité que lui avoit démontrée le voyage des Phéniciens, entrepris sur l'Océan autour de l'Afrique, par ordre de Nechos, roi d'Egypte. Cet historien décrit deux autres voyages, mais par terre, l'un, d'Orient en Occident, depuis la ville de Thébes jusqu'au mont Atlas; l'autre fait par des jeunes gens de la nation libyenne des Nasamons, qui dirigèrent leur route au midi, déclinant vers le couchant, et qui, après plusieurs jours de marche, arrivèrent chez un peuple très-policé et dans un pays arrosé par un grand fleuve (2) qui ne peut être que le Niger. Au moyen de ces deux relations et de tous les détails que nous devons à Hérodote, il est facile de rectifier Diodore et Quinte-Curce, dont les erreurs ne sont pas assez importantes pour nous y arrêter plus long-temps.

Au retour d'Ammon, Alexandre s'empressa de quitter l'Egypte; et sa victoire à Arbèle lui ayant ouvert les portes de Babylone, il partit de cette ville pour se rendre à Suse, ville très-ancienne, remarquable par sa citadelle, que les Grecs appeloient Memnonie (3), et par ses murs comparables, en élévation, à ceux de Babylone (4). Diodore et Quinte-Curce nous apprenent qu'Alexandre, au sortir de Suse, fit quatre campemens pour arriver sur les bords du Pasitigris (5); et tous les autres historiens s'accordent à dire, qu'après avoir passé ce fleuve il entra dans le pays des Uxiens; ce qui est confirmé par la marche de Xénophile. Ce général s'étant emparé

sertation particulière, Append. 1 au voy. d'Hornemann.

(1) *Herod.*, L. IV, C. 42.

(2) *Herod.*, L. II, C. 32, 33, etc.

(3) *Herod.*, L. V, C. 52, L. VII, C. 151. *Strab.*, L. XV, p. 501, etc. Vid. *Pseudo-Aristot.* de Mundo, C. V.

(4) *Pausan.*, Messen., C. XXXI.

(5) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 67. *Quint. Curt.*, L. V, C. III.

des trésors de Suse, vint au-devant d'Antigone qu'il rencontra revenant de la Perse, au passage du Pasitigris (1). La situation de ce fleuve, à l'orient de Suse, est d'autant moins douteuse, qu'elle se trouve encore déterminée par l'expédition de Tamerlan dans cette contrée (2). Cependant le Pasitigris a été confondu avec d'autres rivières ; et quelques savans, en voulant éclaircir ce sujet, n'ont fait que l'embrouiller (3). M. d'Anville, égaré par eux, a supposé même, pour se tirer d'embarras, deux rivières de ce nom (4). Il n'y en avoit certainement qu'une seule, comme l'ont démontré MM. Vincent et Gossellin (5), surtout d'après la relation de Néarque (6). Il s'ensuit évidemment des observations de M. Gossellin, que l'Eulæus, le Choaspe et le Copratas venoient perdre leurs eaux dans le Pasitigris, qui portoit le tribut des siennes à la mer. Ce savant géographe ajoute, avec raison, que la diversité des dénominations à un même fleuve ou à ses différentes parties, ne paroîtra point extraordinaire, si l'on observe que c'est un usage presque universel dans l'Orient, et que le Pasitigris porte encore aujourd'hui trois noms distincts ; il est appelé Ab-zal, dans les deux tiers de son cours, Karun, dans sa partie inférieure, et Khor-Mouza, à son embouchure. Il n'est donc pas étonnant que les Anciens se soient trompés, ou qu'ils nous aient induits en erreur sur cette rivière ; mais ils sont peu excusables, lorsqu'ils s'expriment d'une manière fautive sur des fleuves qu'ils devoient beaucoup mieux connoître. Quinte-Curce nous en fournit un exemple remarquable, lors-

(1) *Diod. Sic.*, L. XIX, § 48.

(2) *Cherefeddin*, Histoire de Timur, L. III, C. XXXII.

(3) *Salmas.*, Exercit. Plin., p. 493, *Cellar.* Geogr. Antiq., L. III, C. XIX.

(4) *D'Anville*, Rech. sur le Golfe Persique, Acad. des Inscr., T. XXX, p. 181.

(5) M. *Vincent*, Voyage de Néarque, p. 520, etc. M. *Gossellin*, Recherch. manuscrites sur les connoissances géographiques des Anciens dans le Golfe Persique.

(6) *Arrian.*, Indic., C. XLII.

qu'il fait écrire par Darius à Alexandre « qu'il sera obligé de » passer l'Euphrate, le Tigre, l'Araxe et l'Hydaspe, ces grands » remparts de l'Empire perse (1). » D'après cela, on pourroit croire que le siége de cet empire étoit au delà de l'Hydaspe, et que l'Araxe se trouvoit à l'orient du Tigre. Auroit-il voulu parler de l'Araxe, petite rivière qui passoit près de Persépolis? On ne doit pas même le soupçonner, puisqu'il le met au nombre des grands fleuves de l'Asie. Ce seroit donc l'Araxe, à l'occident de la Mer Caspienne, où Alexandre ne pénétra jamais.

Ce prince partit de Suse dans le dessein de surprendre les Uxiens (2), dont une partie, qui habitoit la plaine, obéissoit à un satrape perse, et l'autre, réfugiée dans les montagnes, n'avoit pas encore subi le joug. Ces montagnards avoient eu l'audace de signifier au conquérant macédonien qu'ils l'empêcheroient de continuer sa route, s'il ne s'acquittoit de l'espèce de tribut que le roi de Perse avoit coutume de leur payer, lorsqu'il se rendoit dans l'ancienne capitale de son empire. Alexandre, pour toute réponse, marcha contre les Uxiens, les surprit; et après en avoir tué un grand nombre, il épargna les autres, à la prière de la mère de Darius. Ce peuple pasteur, qui ignoroit l'usage de la monnoie, fut obligé seulement de lui fournir par an cinq mille bêtes de charge et trente mille bêtes à laine (3). Il élevoit ses bestiaux sur les montagnes qui séparoient la Perse d'avec la Susiane, et dans lesquelles le Pasitigris prenoit sa source (4). On ne pouvoit franchir ces montagnes qu'en passant par une gorge qu'Ariobarzane gardoit avec un nombreux corps de troupes. Heu-

(1) *Transeundum esse Alexandro Euphraten, Tigrinque et Araxen, et Hydaspen, magna munimenta regni sui.* Quint. Curt., L. IV, C. V.

(2) Leur pays est appelé *Ascion*, par l'anonyme de Ravenne, p. 46, et *Asciat* par les géographes orientaux.

(3) *Arrian.*, L. III, C. XVII.

(4) *Strab.*, L. XV, p. 501.

reusement un guide indiqua à Alexandre un chemin par lequel il vint surprendre ses ennemis, postés à cette gorge, que Strabon et Arrien appellent les Pyles Persides (1), et Diodore, Quinte-Curce, Polyen, etc., les Pyles Susides (2). Aux obstacles qu'elles présentoient se joignoit le passage d'un fleuve qu'Arrien ne nomme point, mais qu'on reconnoît être l'Oroatis, ou Arosis (3), le premier à traverser avant d'entrer dans la Perse (4).

Après la défaite d'Ariobarzane, rien n'arrêta plus Alexandre dans sa marche, et il arriva saus obstacle à Persépolis, dont le nom ne se trouve dans la Bible qu'au second livre des Maccabées (5), et sur laquelle Hérodote, Ctésias et Xénophon ont gardé le silence. Ce n'est pas un oubli de leur part, dit M. de Héeren; car ils indiquent les saisons de l'année que les rois passoient dans chacune de ces villes, et il n'en reste point pour Persépolis. De toute la discussion de ce savant sur ce sujet, il resulte, selon lui, que Pasargade ou plutôt Persagad et Persépolis sont originairement la même chose (6). Ce nom désigne le canton où étoient renfermés les anciens monumens de la Perse que l'on voit encore à Tchéhel-Minar et dans les environs. Par un usage plus récent, les Grecs affectèrent de donner le nom de Pasargade au lieu où se trouvoit le tombeau de Cyrus, et celui de Persépolis au palais et aux monumens de Tchéhel-Minar (7). Mais cette conjecture n'est appuyée que par des argumens négatifs dont l'esprit de système ne cesse d'abuser, au mépris des règles

(1) *Strab.*, L. xv, p. 501. *Arrian.*, L. III, C. XVIII.

(2) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 68. *Quint. Curt.*, L. V, C. III. *Polyæn.*, L. IV, C. III, § 27.

(3) Suivant Néarque, ap. *Arrian.*, Indic., C. XXXIX.

(4) *Strab.*, L. XV, p. 500. *Plin*, L. VI, C. XXVI. *Ptolem.*, L. VI, C. III.

(5) *Maccab.*, L. II, C. IX, ♈ 2.

(6) Longuerue avoit eu cette opinion paradoxale. *Longuerana*, p. 121.

(7) M. *de Héeren*, Idées sur la politique, les relations et le commerce des principaux peuples de l'antiquité, en Allem., T. I, p. 210-17.

d'une saine critique. Pasargade étoit le nom d'une des quatre tribus perses et la plus considérée, parce qu'elle renfermoit la famille des Achæménides (1) dont sortoit Cyrus. Ce prince donna le nom de sa tribu à la ville qu'il fonda, en mémoire de sa victoire sur Astyage (2) ; et il choisit sa sépulture dans cette ville, où les rois, ses successeurs, étoient inaugurés par les mages (3). La première tribu avoit donné son nom à toute la nation et à sa ville capitale que les Grecs appelèrent par cette raison Persépolis. S'ils n'en ont pas fait mention avant Alexandre, c'est qu'ils la connoissoient peu, ne fréquentant que Babylone, Suse et Ecbatane où les rois de Perse passoient les trois quarts de l'année. Peut-être que Persépolis n'avoit encore joué aucun rôle dans l'histoire, ou que son nom n'étoit devenu célèbre en Grèce que par l'incendie de son palais, bâti long-temps avant Cyrus. Au retour des Indes, Alexandre vint de Pasargade à Persépolis (4), villes qu'ont formellement distingué les historiens, et dont les anciens géographes ont déterminé la position respective (5). Strabon dit positivement que Pasargade est situé près du fleuve Bagrada, qui coule dans la Cœlé-Perside, et qu'Alexandre traversa l'Araxe, avant d'entrer à Persépolis (6).

De cette ville Alexandre se rendit à Ecbatane ; et de cette ancienne capitale de la Médie, à Rhages, d'où il fit grande diligence pour arriver aux Pyles Caspiennes. Les Anciens ont souvent confondu ces défilés avec les Pyles Caucasiennes, soit à cause du voisinage des unes et des autres avec la Mer Caspienne, soit parce qu'ils ont eu des idées confuses, incomplètes

(1) *Herod.*, L. I, C. 125.

(2) *Anaxim.*, ap. *Steph. Byzant.* in v. Πασαργάδαι. *Strab.*, L. XV, p. 502. *Quint. Curt.*, L. V, C. VI.

(3) *Plut.*, vit. Artax., T. V, p. 278.

(4) *Arrian.*, L. VII, C. I.

(5) *Strab.*, L. XV, p. 501. *Plin.*, L. VI, C. XXIX. *Ptolem.*, L. VI, C. IV.

(6) *Strab.*, L. XV, p. 501. Ce passage est corrompu, et au lieu d'Agradate, j'y lis Bagrada, leçon qu'indique Ptolémée.

et inexactes sur les principales chaînes de montagnes qui traversent l'Asie : celles que s'en formèrent les historiens d'Alexandre, ont été surtout une source d'erreurs ; c'est ce qui m'engage à entrer ici dans quelques détails sur ce sujet (1).

Strabon (2) et Pline (3) n'ont considéré les différentes chaînes de montagnes de l'Asie que comme les bras ou rameaux d'une seule, connue en général sous le nom de Caucase. Cependant les Anciens distinguoient deux chaînes principales ; celle du nord formoit la partie la plus élevée, et fut appelée d'abord monts Riphéens, ensuite Caucase. Après avoir fait le tour des côtes occidentales et méridionales de la Mer Caspienne (4), à plus ou moins de distance, elle venoit se joindre par des rameaux intermédiaires à la seconde chaîne, composée des monts Emodus, Imaus, Paropamises, etc...... Le Taurus et le Niphates n'en étoient qu'une prolongation, vers l'occident. Une troisième chaîne, l'Ouralique (5), et une quatrième, l'Altaïque (6), situées dans les contrées septentrionales et orientales (7), étoient presque ignorées des Anciens ; et nous n'en devons la connoissance certaine qu'aux observateurs modernes.

(1) Cette digression entroit dans les recherches que j'avois faites, en 1787, sur la haute Asie, pour servir d'éclaircissement à la géographie des historiens d'Alexandre. Elles s'étendoient depuis le Pont-Euxin jusqu'à l'Inde exclusivement. Ce qui concernoit le cours de l'Araxe et du Cyrus formoit un mémoire particulier qui fut lu à l'Académie des Belles-Lettres, en 1789, et imprimé en 1797, à la suite d'une description des pays situés entre la Mer Noire et la Mer Caspienne. Je joignis à ce mémoire les observations suivantes, auxquelles j'ai fait les retranchemens et les additions que mon sujet exige. Quant au reste de mon travail, il tiendroit ici trop de place; et j'en ferai un autre usage.

(2) *Strab.*, L. XI, p. 348.

(3) *Plin.*, L. V, C. 27.

(4) *Gmelin*, dans l'Histoire des découvertes dans plusieurs contrées de la Russie et de la Perse, T. I, p. 459.

(5) Ou *Oula-Tag*, la grande montagne.

(6) Ou *Altaiks-Tag*, la montagne des neiges.

(7) Voyez *Pallas*, Observations sur la formation des montagnes, etc., lues à l'Académie de Saint-Pétersbourg, le 23 Juin 1777, p. 10, 18, etc. Consultez aussi son

Un grand nombre de rameaux ou chaînes intermédiaires joignent ensemble les quatre principales dont je viens de parler ; elles resserrent plus ou moins les contrées interjacentes, dans lesquelles on ne pénètre que par des passages étroits. L'Ibérie seule en avoit quatre, tous assez difficiles (1) ; mais aucun n'est comparable aux défilés de la première et de la seconde des grandes chaînes. On remarquoit plusieurs de ces gorges ou défilés dans la seconde chaîne, entre autres, les pyles de Cilicie, les pyles amaniques au mont Taurus, les pyles arméniennes au mont Niphates, les pyles médiques au mont Zagre, enfin les pyles susides dans la partie de l'Imaus, qui sépare la Susiane de la Médie (2).

Le plus remarquable de ces cols ou passages, dans l'histoire d'Alexandre, est le premier dans le bras du Taurus qui, s'éloignant un peu de la mer, laissoit au midi une plaine, connue sous le nom de Cilicie campestre ou basse Cilicie. Cette plaine est tellement enfermée par le mont Taurus, qu'on la prendroit, suivant l'expression d'un voyageur, pour un *enclos de murailles.* Du côté de l'Occident, cette montagne est absolument impraticable ; et il ne paroît pas qu'on ait jamais tenté de la traverser par la Pamphylie. A l'Orient, il y a un autre bras du Taurus, sous le nom d'Amanus, où l'on trouve deux passages, l'un au nord et l'autre au sud, par lesquels on entre dans la Syrie. Il n'est donc pas étonnant que, ces trois passages ayant été fortifiés de murs par ordre de Séleucus, l'aventureux Démétrius s'y soit trouvé enfermé de toutes parts, comme

premier voyage, tr. fr., T. III, p. 8, T. IV, p. 232, etc.

(1) *Strab.*, L. XI, p. 345.

(2) Il y a sans doute quelques autres défilés moins considérables et sur lesquels nous avons peu de détails. Celui de Tachi-Catun, par lequel les Curdes pénètrent dans l'Irak, mérite surtout d'être remarqué. C'est une voûte de plus de six cents pas, faite à coups de marteau. *Petis de la Croix*, Notes sur Cherefeddin, T. II, p. 236.

une

une bête fauve, dit Plutarque (1). Arrien distingue fort bien ces défilés, dont Strabon (2) et Ptolémée (3) ne nous ont pas donné des idées suffisantes ni bien claires. Cependant il importe de les connoître exactement pour entendre la marche et les manœuvres d'Alexandre avant la bataille d'Issus. Ce prince venant de la Cappadoce, s'avança vers les pyles de Cilicie, situées au nord de cette contrée; et après avoir surpris, à l'entrée de la nuit, le château qui les défendoit, il y passa avec toute son armée. Au point du jour, il descendit dans la plaine de Cilicie (4), avouant, dit Quinte-Curce, que rien n'auroit été plus aisé que de l'écraser sous les pierres. « Ce chemin, ajoute cet écrivain, pouvoit » à peine contenir quatre hommes de front; le sommet de » la montagne dominoit sur le passage qui étoit non-seulement » étroit, mais encore rompu en plusieurs endroits par une » infinité de ruisseaux qui s'y répandent de tous côtés (5). » En effet ce défilé, qu'un voyageur compare à une rue étroite, se rétrécit encore dans un endroit où s'élèvent des rochers à pic et d'une hauteur prodigieuse (6). On est obligé de suivre une espèce de vallon où coule un ruisseau rapide et dangereux, sur les bords duquel on a ménagé une banquette taillée dans le roc, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre (7). Les murs que Niger avoit élevés dans ce vallon, furent emportés par le torrent qui ouvrit ainsi le passage aux troupes de l'empereur Sévère (8). Un ancien itinéraire donne au défilé douze milles (9)

(1) *Plut.* vit. Demetr., T. v, p. 58. Vid. *Ducange*, aut *Car. Dufresne*, Comment. in *Niceph. Bryen.*, p. 206.

(2) *Strab.*, L. xiv, p. 465, L. xv, p. 517. Il y a une lacune dans le premier passage, qui devoit renfermer des détails sur les pyles amaniques.

(3) *Ptolem.*, L. v, C. viii, C. xv.

(4) *Arrian.*, L. ii, C. iv.

(5) *Quint. Curt.*, L. iii, C. iv.

(6) *Monconnys*, Voy. en Syrie, p. 145.

(7) *Des Mouceaux*, Voy. fait en Asie vers l'an 1660, manuscrit, et dont l'extrait est imprimé dans le vᵉ. vol. du voyage de Le Bruyn, édit. de Bannier, p. 435.

(8) *Herodian.*, L. iii, C. xii.

(9) Itiner. Hierosolym., ed. Wesseling., p. 578.

de longueur, que de plus exactes observations réduisent à deux lieues (1). Aux deux tiers du chemin, en venant de Cilicie, se trouve une montagne isolée sur laquelle est bâti le château. On passe ensuite le torrent sur un pont qui conduit au passage le plus étroit. Ce passage n'a que quarante toises de long et neuf pieds de largeur, et Xénophon dit avec raison qu'il ne pouvoit y passer qu'un chariot de front (2). A vingt pas de ce défilé, ou pyle, comme les Anciens le nommoient, on en trouve un autre de cinq cents pas de longueur, mais un peu moins étroit que le premier (3). Diodore de Sicile ne donne que vingt stades de long à tout le défilé (4), parce qu'il en prend le commencement à l'endroit le plus rétréci. Les pyles amaniques, ainsi appelées du mont Amanus qui séparoit la Cilicie de la Syrie, avoient également un passage assez étroit pour y mettre des portes (5). Ces pyles étoient fort escarpées, surtout du côté de la Syrie (6), en venant par Rhosos (7); cependant on les préféroit quelquefois aux pyles syriennes, parce que celles-ci offrent encore plus de difficultés. A quinze lieues au sud des précédentes, ces pyles suivent les différens contours de la montagne (8), et

(1) *Des Mouceaux*, Voy. cité.

(2) *Xenoph.* Exped. Cyri, L. I, C. III.

(3) *Des Mouceaux*, Voy. cité.

(4) *Diod. Sic.*, L. XIV, § 21. Une leçon du Ms. de la B. ol. R. porte 40 stades.

(5) *Dio Cass.*, L. XLVIII, § 41. Vid. *Cicer.* ad Famil., L. XV, Ep. IV.

(6) « Il nous fallut monter, dit Belon » venant de Syrie, la montagne moult » droicte et précipiteuse et plus facheuse » que nul autre nous eussions trouvé. La » descente ne fut si facheuse que la mon- » tée, etc. » Observ., C. CVII, p. 162.

(7) *Plin.*, L. V, C. XVIII. *D'Anville*, Géogr. anc., T. II, p. 96.

(8) *Des Mouceaux*, Extr. de son voy., p. 428. « Au sortir de ce village, dit Poullet, nous commençames à monter au » milieu des replis d'un défilé, cavé pres- » que partout dans des rochers, qui s'é- » lèvent les uns au-dessus des autres avec » une hauteur incroyable, et qui font en » cet endroit la séparation de la Syrie » avec la Cilicie.... » Relat. du Levant, p. 406. Ce voyageur et quelques autres, ont pris les pyles de Syrie pour les pyles amaniques. Un écrivain plus ancien avoit déjà commis cette erreur. Ἀπὸ Ἀμινοῦ εἰς τὰς Ἀμμανιακὰς (leg. Ἀμανικὰς) πύλας ἐντὸς κοιλοτάτου τοῦ κόλπου σταδ. ς′. L'auteur de ce périple décrit ensuite la côte de Syrie. Magni Maris stadiasm. in Bibl. Matrit., p. 489.

l'on parvient à un passage très-scabreux et qui, suivant Diodore, a trois stades de longueur (1). La description qu'il en fait d'ailleurs, n'est point aussi claire ni aussi exacte que celle de Xénophon, qui passa lui-même ces défilés avec les Dix-mille. « Il y avoit deux murs, dit-il; l'un en deçà et au-devant de » la Cilicie, étoit occupé par Syennésis qui y avoit mis une » garnison de Ciliciens; l'autre qui étoit au delà et du côté de » la Syrie, étoit, à ce qu'on assure, défendu par les troupes » du roi. Le Karsus, dont la largeur est d'un plèthre, traverse » par le milieu l'espace qui est entre ces deux murs, et qui » est de trois stades. Il n'y avoit pas moyen de s'ouvrir par » force un passage; car le chemin étoit étroit : les murs s'é» tendoient jusqu'à la mer, et au-dessus étoient des rochers, » uniquement accessibles aux rayons du soleil. On avoit pra» tiqué des portes dans ces murs. Pour s'emparer de ces dé» filés, Cyrus fit venir ses vaisseaux, afin de débarquer des » troupes entre ces deux murs et au delà, et de forcer le pas » de Syrie, s'il étoit défendu par les ennemis (2). » Il paroît qu'on a eu soin dans tous les temps de fortifier ce passage important (3).

Le Taurus, qui forme ces trois défilés, est aux yeux de Pline la seule montagne de l'Asie, et les autres n'en sont que des rameaux (4). Cet écrivain n'a donc pas su distinguer les grandes

(1) *Diod. Sic.*, L. XIV, § 21. Cet historien fait du Liban une suite du mont Amanus (vid. *Wessel.*, not. 656). Par ce qu'il rapporte à l'avantage de Cléarque, il paroît avoir puisé son récit dans Ctésias; peut-être avoit-il encore profité de l'ouvrage de Dinon (vid. *Plut.*, vit. Artax., T. v, p. 282, etc...). Mais il a fort négligé celui de Xénophon sur cette expédition du jeune Cyrus.

(2) *Xenoph.* de Exped. Cyri, L. I, C. IV. Je me sers ici de la fidèle traduction de M. Larcher.

(3) « Je vis, dit Pococke, les ruines » de quelques murailles, qui étoient sans » doute celles d'une tour ou d'une porte. » Nous trouvâmes près de Bailan un che» min pratiqué dans le roc, etc... » Descript. de l'Orient, L. II, C. XIX.

(4) *Immensus ipse* (Taurus), *et innumerarum gentium arbiter, dextro latere septentrionalis, ubi primum ab indico*

chaînes qui partagent cette partie du monde. La seconde, qu'on peut appeler Imaïque, est moins élevée, moins escarpée que celle du Caucase, surtout dans l'espace qu'occupe cette montagne à l'orient du Pont-Euxin. Celle-ci, la Caucasienne, a trois principaux passages que les écrivains de l'antiquité ont souvent confondus; ce qui devient chez eux la source de beaucoup d'erreurs.

Ptolémée est le seul géographe ancien qui ait bien distingué ces trois passages : il appelle le premier, les pyles sarmatiques; le second, les pyles albaniennes; et le troisième, les pyles caspiennes (1). La position qu'il donne à ces défilés, soit en longitude, soit en latitude, ne mérite pas grande attention, à cause de l'incertitude des lettres numériques qui les expriment et du défaut d'observations. Strabon parle avec assez d'exactitude des pyles caspiennes (2); mais il paroît n'avoir eu qu'une notion fort obscure des pyles caucasiennes ou sarmatiques. Pline relève l'erreur que la vanité des soldats de Corbulon avoit répandue en donnant aux portes de l'Ibérie le nom de pyles caspiennes (3). Mais on ne voit pas que cet écrivain ait eu connoissance de celles d'Albanie, situées un peu au-dessus du quarante-deuxième degré de latitude, et par environ quarante-six degrés de longitude.

Le naturaliste romain décrit avec plus de soin que les autres, le pas ou défilé du Caucase. Selon lui, c'étoit un grand ouvrage de la nature, et on le fermoit au moyen de poutres

mari exsurgit, lævo meridianus, et ad occasum tendens : mediamque distrahens Asiam, nisi opprimenti terras occurrerent maria. Il continue cette description animée, où il veut montrer non-seulement l'identité du Taurus avec le Caucase, principale montagne de l'Asie, mais avec les monts Cérauniens de la Grèce. L. v, C. xxvii.

(1) *Ptolem.*, L. vi, C. ii. Voyez sur les noms donnés aux gorges de montagnes, *Du Cange*, Not. in Annam Comnen., p. 301.

(2) *Strab.*, L. xi, p. 360.

(3) *Plin.*, L. vi, C. xv.

ferrées. Vers le milieu couloit une rivière dont les eaux exhaloient une odeur fétide. A l'extrémité méridionale étoit un château, appelé Cumania (1), bâti sur un rocher, pour en interdire le passage aux peuples septentrionaux. La ville la plus voisine se nommoit Harmastis, et étoit habitée par les Ibériens (2). Dans cette description on reconnoît la rivière de Terki, ou Terek, qui, après avoir passé aux pyles caucasiennes, se rend dans la Mer Caspienne, au nord de Derbend, par les quarante-quatre degrés de latitude. On pourroit encore reconnoître, dans ce défilé, le détroit que Strabon appelle *gorge de rivière*, et que fermoit un mur ou retranchement de difficile abord (3).

Suivant Procope, au delà des montagnes de l'Ibérie est un passage fort étroit, de cinquante stades en longueur. A l'aspect des rochers escarpés qui le terminent, et semblent se resserrer, on croiroit qu'il n'y a point d'issue, lorsque tout à coup se présente une porte qu'on prendroit pour un ouvrage de l'art, mais qui est celui de la nature. Après l'avoir passée, on découvre une vaste plaine, bien arrosée et propre à nourrir des chevaux. Les Huns l'occupoient et s'étendoient jusqu'au Palus Méotide (4). Une horde de ce peuple, appelé Sien-Pi, et plus communément Topa (5), donna dans la suite son nom à une partie de ce défilé, qui est encore connu sous celui de Tatar-Toup ou Topa (6); mais l'autre partie, qui ressemble à une porte, est au

(1) *Plin.*, L. VI, C. XII. Du nom d'un grand peuple tartare qui habitoit autrefois au nord du Caucase. Voyage de Carpin, C. VI. Voy. de Rubruquis, C. XIV.

(2) Aussi ce passage fut-il encore appelé les pyles ibériennes. *Theophan.*, Chron., p. 296.

(3) *Strab.*, Geogr., L. XI, p. 345.

(4) *Procop.*, Bell. Pers., p. 28. Voyez la description que le savant Stritter donne de ce passage, d'après les écrivains Byzantins, Memor. populor. olim ad Danubium, Pontum Euxinum, etc.... Incolentium, T. I, p. 600.

(5) M. *De Guignes*, Hist. des Huns, T. II, p. 143.

(6) C'est le nom de Tzoup que Procope donne à ce défilé; il le distingue très-bien

sud presqu'à la source du Terek, et on y voit les restes du château dont parle Pline. On le nomme actuellement Wladi-Caucas, suivant Guldenstædt. Il se trouve par les quarante-trois degrés et quelques minutes de latitude, et quarante-deux et demie de longitude.

La garde des pyles caucasiennes étoit donc de la plus grande importance; mais elle étoit fort coûteuse par le nombre des troupes qu'il falloit y entretenir. C'est pourquoi Léon Ier., empereur de Constantinople, refusa d'en faire les frais, et Anastase ne voulut pas la retirer des mains d'Ambazouc, chef des Huns, qui demandoit une somme assez considérable d'argent (1). Enfin, par un traité conclu entre Justinien et Cabade, roi de Perse, en 563, il fut stipulé que ce passage seroit gardé en commun, ou que le premier payeroit à l'autre le poids de 1,100,000 livres d'or (2).

Le second défilé se trouve entre le pied du Caucase et la Mer Caspienne; il est mieux connu des géographes orientaux que des écrivains de l'antiquité. Hérodote dit que les Scythes, étant à la poursuite des Cimmériens, entrèrent en Médie, laissant le mont Caucase à leur droite (3). Il ajoute, dans un autre endroit: « Les Cimmériens, dans leur fuite, côtoyèrent tou- » jours la mer; les Scythes, au contraire, avoient le Caucase » à leur droite, jusqu'à ce que s'étant détournés de leur che- » min, et ayant pris par le milieu des terres, ils pénétrèrent » en Médie (4). » De ce récit, le savant Bayer conclut, sans le moindre fondement, que les Cimmériens qui furent s'établir dans l'Asie mineure, du côté de Sinope, passèrent par les portes

en cet endroit des pyles caspiennes qu'occupoient les Alains (de Bello Gott., L. IV, C. III). Mais il confond ailleurs celles-ci, les portes albaniennes, avec les véritables caspiennes, Bell. Pers., p. 28.

(1) *Procop.*, Bell. Pers., p. 46.
(2) *Ibid.*, p. 112.
(3) *Herod.*, L. I, C. 104.
(4) *Id.*, L. IV, C. 12.

caucasiennes (1), situées dans le sein des terres. Mais il confond ce peuple avec les Scythes nomades, qui, dans le temps de Darius, fils d'Hystape, projetèrent d'arriver sur les frontières de Médie, en pénétrant du côté du Phase (2); ils devoient sans doute traverser le Caucase, au pas voisin de la Mer Noire, lequel fut fermé, à une époque fort postérieure, par une muraille de soixante milles de long (3). Les Scythes dont parle Hérodote, franchirent, au contraire, le défilé que baigne la Mer Caspienne, se répandirent dans le pays appelé depuis l'Albanie, passèrent l'Araxe, et vinrent envahir le royaume des Médes. Strabon, dans sa description de l'Ibérie (4), semble indiquer les pyles albaniennes, mais d'une manière assez obscure. Priscus désigne mieux ce dernier passage, lorsqu'il raconte que les Huns Cidarites ayant trouvé les pyles caspiennes gardées par les Perses, firent une irruption dans l'Ibérie (5), en l'an 457. Il me reste à consulter les auteurs arabes et persans.

Les premiers appellent les pyles ou portes dont je parle, la *Porte des Portes*, ou le Grand Passage : il est connu, en général, sous le nom de Derbend, dont les Persans se servent pour exprimer une porte étroite. Ce même endroit est appelé encore, par les Turcs, Demir-Capi, porte de fer, et les Orientaux l'attribuent à Alexandre (6), quoiqu'il ne soit jamais venu dans cette contrée. Ils racontent à ce sujet bien des fables, entre autres, que les montagnes, par la permission de Dieu, se rapprochèrent de cent vingt-cinq pas, lorsque le conquérant macédonien entreprit cet ouvrage (7). On sait seulement qu'il

(1) *Bayer*, Chron. scythic. in Opusc., p. 155.

(2) *Herod.*, L. VI, C. 84.

(3) *Lamberti*, Relat. de la Mingrélie, dans le Rec. des Voyag. au Nord, T. VII, p. 136, 137.

(4) *Strab.*, Geogr., L. XI, p. 345.

(5) *Prisci* Excerpt. in *Labbe* Script. Byzant., p. 43 et 44.

(6) *Herbelot*, Bibl. orient., au mot Bal-al-Abuab.

(7) *Bacon*, dans le recueil de Purchass,

existoit au septième siècle (1), et il paroît certain que les rois persans de la race des Sassanides, en furent les auteurs, ainsi que de la muraille (2), dont la longueur est de trois ou quatre cents pas (3). Ce passage, qui donna tant de facilité aux peuples septentrionaux, surtout aux Lesguis, d'envahir l'Adherbigian ou l'ancienne Médie (4), est, comme nous l'avons déjà dit, un peu au-dessus du quarante-deuxième degré de latitude, et par environ quarante-six degrés de longitude à l'orient du méridien de Paris.

Les montagnes caucasiennes, après s'être étendues, en différentes ramifications, de l'occident au midi de la Mer Caspienne, séparent vers le sud-est la grande Médie de l'Hyrcanie. Cette branche prenoit son nom des Tapyres, peuple contre lequel Alexandre fit marcher Cratère (5). Une autre branche qui s'appeloit Zagre, se détachoit vers le midi, et séparoit la Médie de la Babylonie (6). C'est dans la première branche, courant de l'ouest à l'est, que se trouve le défilé que Diodore de Sicile met dans la Caspiane, qu'il semble confondre avec la Parthienne. D'ailleurs, il nous donne une idée à peu près juste de ce défilé (7), que Pline décrit assez au long. Selon lui, pendant huit milles, il y a un chemin taillé dans le roc, mais si étroit qu'à

et dans celui de Bergeron, T. II, p. 14.

(1) *Pseudo-Mos. Chor.*, Geogr., p. 356.

(2) *Bacoui*, trad. de M. De Guignes, Notice des Mss., T. II, p. 507.

(3) *Petis de la Croix*, Hist. de Genghis-Khan, p. 445. Voyez aussi les notes sur l'Hist. des Tatars, d'Abulgasi-Khan, p. 308. Vers l'endroit sans doute le plus étroit, puisque le Czar Pierre mit une partie du jour et de la nuit à passer ce défilé qui retarda beaucoup la marche de son armée. *D'Antermony*, Voyag., tr. fr., T. III, p. 133.

(4) Haiton dit que c'est le plus commode des trois passages que les peuples au nord du Caucase peuvent prendre pour arriver en Médie. Hist. orient., C. XLVII.

(5) *Arrian.*, L. III, C. XXIII. Le nom des Tapyres subsiste encore dans celui de Tabaristan, pays que ce peuple habitoit depuis qu'il avoit été vaincu par les rois d'Assyrie. *Diod. Sic.*, L. II, § 2.

(6) *Polyb.*, L. V, C. XLIV. *Strab.*, L. XI, p. 354, 359.

(7) ... Εἰς ἣν (Κασπιανὴν) εἰσὶν εἰσβολαὶ στεναὶ παντελῶς, διὸ καὶ προσαγορεύονται Κάσπιαι πύλαι. *Diod. Sic.*, L. II, § 2. Cet auteur parle d'après Ctésias.

peine

peine un chameau peut y passer. Dans un trajet de vingt-huit milles, des rochers sont suspendus à droite et à gauche, et on y est absolument privé d'eau douce; car celle qui découle de toute part de ces rochers se trouve imprégnée de sel. Durant l'année, à l'exception de l'hiver, ce passage est infesté d'une multitude considérable de serpens, qui le rendent fort dangereux (1). Solin copie le récit de Pline, en y ajoutant que les eaux condensées par la grande chaleur forment, si l'on ose le dire, des glaces de sel (2). Telles sont les véritables portes caspiennes que Denys le Periégète appelle les clefs de l'Asie (3), les seules qu'Alexandre traversa, en s'avançant dans les contrées septentrionales de cette partie du monde.

Ce prince étant, selon Arrien, à la poursuite de Darius, partit de Rhagès et arriva dans une journée aux Pyles Caspiennes. Le lendemain, il s'y engagea, les franchit et entra dans la Parthie (4). Au rapport de Strabon, Apollodore d'Artémite, qui avoit écrit l'histoire des Parthes, plaçoit Rhagès au midi de ces pyles, et en évaluoit la distance respective à cinq cents stades (5); ce qui fait dix lieues communes, en estimant cette mesure itinéraire à cinquante-une toises, suivant le calcul des arpenteurs d'Alexandre. Isidore compte de Rhagès à Charax, qui en est fort près, sept schœnes (6), qui, valant chacun trois mille toises, donneroient ensemble neuf de ces lieues. Les Anciens s'accordent donc sur la position des portes caspiennes, que le témoignage des Orientaux achève d'éclaircir.

Ils appellent Raï, cette ancienne ville de Rhagès, dont fait mention le livre de Tobie, et ils lui donnent plusieurs surnoms

(1) *Plin.*, L. VI, C. XVII.

(2) *Solin*, C. L.

(3) Κληῖδας γαίης Ἀσιήτιδος... *Dionys. Perieg.*, v. 1036.

(4) *Arrian.*, Exp. Alex., L. III, C. XX.

(5) *Strab.*, Geogr., L. XI, p. 354.

(6) *Isidor.*, Mans. Parth., p. 6, ed. *Hudson.*

et épithètes, entre autres, la Porte des Portes, et le Marché de l'Univers (1). Il est évident que le premier ne peut lui être appliqué qu'à cause du voisinage des pyles caspiennes; et le second, que parce qu'au moyen de ce passage elle étoit devenue l'entrepôt d'un grand commerce (2), qui se faisoit par caravanes, entre le nord et le midi de l'Asie. Les tables de Nassir-Eddin mettent Raï par les trente-cinq degrés et trente-cinq minutes de latitude; et le texte arabe de celles d'Ulug-Beg, la place aux trente-cinq degrés juste, en quoi il diffère de la version latine. Ces princes tartares connoissoient cette ville, leurs demeures n'en étant pas fort éloignées : leurs observations doivent donc être de quelque poids; aussi paroissent-elles avoir engagé un astronome moderne (3), après une assez longue discussion relative à ces portes, à les placer sur sa carte, au trente-cinquième degré de latitude (4), et au soixante-dixième degré de longitude à l'orient du méridien de l'île de Fer.

Cet astronome pense avec raison que les portes caspiennes sont le passage de Firouz-Couh (5), reconnu par Pietro Della-Valle et quelques autres voyageurs (6), et décrit fort exactement par Oléarius. Il est défendu par un château fort, et se di-

(1) *Golii*, Not. in Alfergan., p. 210, 211. *Schultens*, Ind. geogr. ad Calc. *Bohadini*, Géogr. Turc, dans le Voyage d'Otter, T. I, p. 201.

(2) *Schultens*, Ind. supra laud.

(3) *Christ. Kirchii*, Comm. infra laud.

(4) Ptolémée les met au trente-septième (L. VI, C. II); aberration assez considérable, cependant moindre qu'on ne devoit l'attendre du défaut d'observations astronomiques.

(5) *Christ. Kirchii*, Comment. de Portis Caspiis, in Miscell. Berolin., T. IV, p. 84, etc. Je pense que ce défilé ne diffère pas de celui de Kawar, que Bacoui (tr. cit., p. 482) met au trente-cinquième degré et 40 minutes de latitude. Kawar, ou Khouar, ville du Conhestan, me paroît être sur l'emplacement de Charax. Au delà sont de vastes bruyères, ou plaines incultes et désertes. On les appelle Deschti-Khawar, c'est-à-dire, désert de Khawar ou Kawar. *Witsen*, Tartar., T. II, p. 206.

(6) Voyag. de Pietro Della-Valle, trad. fr., T. II, p. 218. Voyag. d'Herbert, tr. fr., p. 268.

vise vers le milieu en deux branches, l'une à droite, conduisant de la Médie dans la Parthie, et l'autre à gauche, allant de la Médie dans l'Hyrcanie. Alexandre passa la première de ces branches, qui est la plus praticable; et Antiochus, poursuivant les Parthes, franchit la seconde, qui offre les plus grandes difficultés. Kirch, et après lui M. Anquetil (1), pensent que ce sont deux passages absolument différens; mais je me suis persuadé du contraire, en comparant surtout la relation d'Oléarius, avec le récit de Polybe, sur la marche d'Antiochus (2). Au reste, on connoît encore deux autres défilés au couchant des pyles caspiennes, tous deux ignorés des Anciens; l'un, près de Lengheur-Kunan, sur les bords de la Mer Caspienne, et l'autre à Pyle-Rudbar. Ce dernier est dans la province de Couhestan, ou pays de la montagne, à six milles au nord de Kaswin, par les trente-six degrés de latitude, suivant le géographe persan, Hamdullah, natif de cette dernière ville (3). Il ne se trouve donc pas fort éloigné de celui de Firouz-Couh; ce qui l'a fait ou-

(1) *Kirch.*, Comm. supra laud. M. *Anquetil du Perron*, Mém. sur le Mardes, Acad. des Inscr., T. XLV, p. 129.

(2) On montoit cette branche du défilé pendant 300 stades, dont la plus grande partie avoit été fort escarpée par un torrent, etc... Ἦν γὰρ τὸ μὲν ὅλον μῆκος τῆς ἀναβάσεως περὶ τριακοσίους σταδίους· ταύτης δὲ τὸ πλεῖστον μέρος ἔδει ποιεῖσθαι τῆς πορείας διὰ χαράδρας χειμάῤῥου καὶ βαθείας, etc.... Antiochus continua sa marche lentement et avec peine; et ce ne fut qu'au bout de huit jours qu'il parvint au haut de la montagne: βραδέως δὲ δυσχερῶς· μόλις γὰρ ὀγδοαῖοι πρὸς τὰς κατὰ τὸν λόφον ὑπεροχὰς ἀφίκοντο, etc. *Polyb.*, L. X, § 27, 28. Ce prince faisoit donc 36 ou 37 stades par jour, c'est-à-dire, à peine 2000 toises de chemin; encore falloit-il marcher la nuit; car son armée ne pouvoit s'arrêter que pour prendre quelque repos. Oléarius, après avoir parlé de la séparation des deux routes, nous apprend que la seconde, qui mène au Guilan, est très-escarpée, taillée en partie dans le roc et si étroite, que les chameaux et les chevaux n'y passent que l'un après l'autre. « A gauche, ajoute-t-il, » le roc sembloit pousser son sommet jus- » qu'aux nues et se dérober à nos yeux; » à droite, il s'ouvroit un abyme horrible, » dans lequel la rivière d'Isperuth se fai- » soit un passage qui n'étonnoit pas moins » l'oreille que ces précipices éblouissoient » et faisoient tourner la tête, etc... » Voy. en Moscovie, trad. par Vicquefort, p. 997.

(3) Suivant lui, ce défilé est praticable au moyen d'un chemin taillé dans le flanc de la montagne, dans l'espace de quatre milles. *Hamdull.* ap. *Witsen*, Tartar., T. II, p. 290, etc.

blier, ou peut-être confondre par les Anciens avec le précédent.

On vient de voir que la grande chaîne du Caucase, la première qui traverse l'Asie, avoit trois gorges ou issues principales : les Pyles Caucasiennes, les Albaniennes et les Caspiennes. On a tâché de déterminer la position de chacune, afin qu'on puisse s'en former une idée bien distincte ; ce que n'ont pas fait plusieurs auteurs de l'Antiquité (1). Nous ne parlerons cependant que d'Eratosthène. Ce géographe divisoit les nations de l'Asie en septentrionales et en méridionales, comptant au nombre de celles-ci les Médes et les Arméniens, et supposant qu'elles étoient séparées les unes des autres par les portes caspiennes. Ces dernières sont évidemment prises ici pour les albaniennes. Cette remarque a échappé à Strabon, qui est surpris de la méprise d'Eratosthène, aucune portion de la Médie n'étant au midi du Taurus (2); mais c'est la position de cette contrée et de l'Arménie, à l'égard des pyles albaniennes placées au nord, qu'il paroît n'avoir pas connue.

La discussion qu'on vient de lire fournit une preuve de l'utilité qu'on peut retirer de la connoissance des chaînes de montagnes et du cours des rivières, pour parvenir à une topographie exacte du globe. L'histoire des migrations et des guerres des différens peuples anciens et modernes est non-seulement insuffisante, mais encore propre quelquefois à induire en erreur : le résultat en est toujours plus affligeant qu'utile. D'ailleurs les nations entières disparoissent ; les ruines même des villes périssent. La nature ayant ses crises, et l'homme ses passions, tout seroit bientôt bouleversé et méconnoissable,

(1) Vid. *Tacit.*, Annal., L. VI, C. XXXIII. Histor., L. I, C. VI. *Joseph.*, de Bell. Jud., L. VII, C. VII, § 2. *Jornandes*, de Rebus geticis, C. VII, etc. Les exemples que j'ai donnés de leurs méprises m'ont paru trop déplacés ici ; voy. mon Mémoire sur l'Araxe et le Cyrus, p. 35, 36 et 37.

(2) *Strab.*, Geogr., L. XI, p. 360.

sans ces grands fleuves et ces hautes montagnes, que distribua si merveilleusement sur la surface de la terre celui qui en établit les fondemens et en régla toutes les proportions et les mesures (1).

C'est en ne distinguant point assez les chaînes principales des montagnes de l'Asie, d'avec leurs rameaux ou chaînes intermédiaires, que les Anciens ont commis tant d'erreurs géographiques. Cependant Aristote avoit quelque idée de ces chaînes. « On convient, dit-il, que le Paropamise est la plus grande » des montagnes qui vont au Levant d'Hiver. Au delà est la » mer extérieure, dont les habitans du pays ne connoissent » pas les bornes. De cette montagne sortent plusieurs fleuves, » le Bactre, le Choaspe, l'Araxe, dont le Tanaïs, qui se jette » dans le Palus Mæotide, est une branche. L'Indus vient encore » du Paropamise (2), etc. » On ne peut soupçonner Aristote d'avoir pris cette montagne pour le Caucase, qu'il place au Levant d'Été; mais tout le reste est plein d'erreurs et de confusion. Les historiens semblent aussi avoir voulu nous égarer. Eratosthène et Arrien donnent à toute la chaîne principale le nom de Taurus (3), quoiqu'elle en change, selon les différentes contrées. Celui de Caucase a été transporté au Paropamise, parce que les Macédoniens ont voulu faire de leur roi un nouvel Hercule; et en conséquence, Diodore de Sicile et Quinte-Curce se sont permis de mettre sur cette dernière montagne la scène tragique de Prométhée (4), que la fable avoit mise au vrai Caucase (5). Néanmoins Diodore ne l'a point con-

(1) *Job*, C. XXXVIII, ỷ 4 et 5.

(2) *Aristot.* Meteorol., L. I, C. XIII.

(3) *Arrian.*, L. V, C. III. *Taur* signifie, en Chaldéen et en Syriaque, montagne. Voyez *Huet*, Hist. du Comm. et de la Navig. de Anciens, C. LVI.

(4) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 83. *Quint. Curt.*, L. VII, C. III.

(5) Les montagnes au nord de l'Inde, connues des Anciens sous les noms d'Imaüs et de Paropamise, sont appelées par les Persans *Koh-Kafir*, mont impie ou

fondu avec le Paropamise (1), et Arrien ne s'y est point trompé; aussi la narration de ce dernier ne ressemble en rien à celle de Quinte-Curce.

Cet historien, après avoir parlé des fatigues que l'armée d'Alexandre essuya en traversant le pays des Paropamises, qui, selon lui, est à l'Occident, limitrophe de celui des Bactriens, et dont la partie méridionale tourne du côté de la mer des Indes (2), ajoute que les troupes de ce prince s'étant un peu refaites de ces marches pénibles, s'avancèrent vers le Caucase..... « qui partage l'Asie en deux, et laisse la mer de Cilicie d'un » côté, et de l'autre la Mer Caspienne, le fleuve Araxe, et le » reste des déserts de la Scythie. Le mont Taurus, qui tient le » second rang en grandeur, se joint au Caucase; et s'élevant » de la Cappadoce, il traverse la Cilicie et se réunit aux mon- » tagnes de l'Arménie. C'est comme une chaîne continuelle de » montagnes élevées, d'où sortent presque tous les fleuves de » l'Asie, dont les uns se déchargent dans la Mer Rouge, les » autres dans la Mer Caspienne, d'autres enfin dans celle » d'Hyrcanie ou dans le Pont-Euxin. L'armée passa, en dix- » sept jours, le Caucase : c'est là qu'est ce rocher de dix stades » de circuit et de plus de quatre de hauteur, sur lequel l'Anti- » quité a cru que Prométhée avoit été attaché (3). » Il seroit difficile de trouver un historien qui ait commis autant d'erreurs dans un si court espace. Quinte-Curce a voulu sans doute parler du Caucase, proprement dit, puisqu'il joint cette montagne au

infidèle, ou *Khoo-Kaser*, la perte des hommes, à cause de son climat rigoureux (*Bayer*, de Regno Bactrian., p. 8). Peut-être ces montagnes avoient autrefois quelque dénomination semblable; ce qui aura trompé les Macédoniens ou servi de prétexte à leur erreur, inspirée d'ailleurs par leur propre vanité ou par la flatterie envers Alexandre.

(1) *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 5.

(2) ... *Bactrianis ad Occidentem conjuncti sunt: meridiana regio ad mare Indicum vergit.* Quint. Curt., L. VII, C. III.

(3) *Quint. Curt.*, *ibidem*.

Taurus, et met à sa gauche la Mer Caspienne : c'est la moindre de ses fautes. Après avoir tracé la marche d'Alexandre dans le pays des Paropamisades, il fait arriver ce prince au Caucase qui, pour lors, est placé entre cette contrée et l'Océan Indien. Mais comment accorder cette position avec celle qu'il donne ensuite à cette montagne. Le Caucase a, selon lui, d'un côté, la Mer Caspienne, l'Araxe et la Scythie, et de l'autre, la mer qui baigne les côtes de la Cilicie, mise sous le même parallèle que la Mer Caspienne : conséquemment toute l'Asie mineure et le Pont-Euxin sont poussés bien avant dans le nord. Cet historien donne à la Mer Caspienne une latitude trop méridionale ; il la rapproche de sept degrés de l'équateur. Si l'on admet l'idée que les Anciens avoient de l'étendue en longitude de cette mer, elle devient alors parallèle à celle de Cilicie et à l'Asie mineure. On peut tirer toutes ces inductions du texte de Quinte-Curce, accoutumé aux plus étranges contradictions, et croire encore qu'il a fait courir le Caucase du nord au sud. L'Arachosie se trouve par là au couchant de cette montagne et voisine du Pont-Euxin : il n'est donc point étonnant que la position des habitans de cette province soit fixée près de cette mer (1). Enfin cet écrivain semble distinguer la mer d'Hyrcanie, de la Mer Caspienne. Que d'obscurités et d'erreurs ! Quel bouleversement !

Quinte-Curce parle du climat des Paropamisades, ou pays du Paropamise, en ces termes : « Du reste, la terre y est surchargée de tant de neiges, perpétuellement glacées, qu'on » n'y aperçoit pas le moindre vestige d'oiseaux et de bêtes. » C'est plus véritablement une ombre obscure qu'une lumière ; semblable à la nuit, elle couvre la terre, de sorte

(1) ... *Arachosios, quorum Regio ad Ponticum mare pertinet, subegit.* Quint. Curt., L. VII, C. III.

» qu'à peine peut-on distinguer les objets les plus proches (1). » Cette description hyperbolique diffère peu de celle de Diodore, qui voulant parler du froid de cette région dit, sans doute d'après Clitarque, qu'elle est située sous l'Ourse (2). Quinte-Curce y transporte en conséquence les Paropamisades, ou plutôt il paroît ignorer que plus on approche de l'Equateur, plus les nuits sont égales au jour. Rien n'est donc plus absurde que d'imaginer qu'un pays éloigné seulement d'environ dix degrés du Tropique du Cancer, soit plongé dans une nuit perpétuelle pendant l'hiver.

Nonobstant cette erreur grossière, Quinte-Curce ne méritoit pas d'être censuré pour avoir parlé du climat rigoureux du Paropamise (3). On auroit dû se rappeler que les frimats de l'hiver se trouvent souvent sur les montagnes, dans les contrées les plus méridionales. Sans rappeler des faits que l'homme le moins instruit connoît, nous dirons seulement que les voyageurs s'accordent tous sur le froid des montagnes du Cachemire (4), dont la latitude est même plus méridionale, en certains endroits, que celle du Paropamise; elles en sont un rameau, ainsi que le Ketuer. Tamerlan traversa celui-ci; et malgré la saison (le soleil étoit alors dans les Gémeaux), l'armée

(1) *Quint. Curt.*, L. VII, C. III.

(2) Ἡ δὲ τούτων χώρα κεῖται μὲν ὑπ' αὐτὰς τὰς ἄρκτους, etc... *Diod. Sic.*, L. XVII, § 82.

(3) *Bonami*, Observations sur les erreurs géographiques des historiens d'Alexandre, Acad. des Inscr., T. XXV, Hist., p. 51, 52.

(4) Bernier parle d'un lac dans ces montagnes, « où il y a de la glace en été, dont » les vents font et défont des monceaux » comme une petite mer glaciale. » Voy., T. II, p. 270. Le P. Desidéri, missionnaire Jésuite, après avoir fait mention du froid extrême qu'il éprouva dans cette contrée, ajoute : « Ces montagnes sont une » vraie image de la tristesse, de l'horreur » et de la mort même. » Lettr. édif., T. XV, p. 185, 186, etc. Suivant M. Forster : « La hauteur du sol, jointe aux montagnes environnantes de toutes parts, » dont le sommet est continuellement couvert de neiges, rendent le climat du » Kachmyr beaucoup plus froid que la » latitude semble le comporter. » Voyag. du Bengale à Saint-Pétersbourg, trad. de M. Langlès, T. I, p. 271.

de

de ce conquérant trouva sur cette montagne une quantité de neige ; tout y étoit couvert de verglas. On ne parvint qu'après beaucoup de fatigues, jusqu'au sommet de la montagne, où étoient les Siapousch (1). Le pays qu'habitoit ce peuple de brigands, n'étoit que d'environ trois degrés plus nord que celui de Cachemire, et leurs montagnes faisoient partie de la chaîne qui traverse le centre de l'Asie. On peut conclure de tous ces témoignages, que les historiens d'Alexandre ne nous en ont point imposé, lorsqu'ils ont parlé du froid que les troupes de ce prince eurent à souffrir en passant les montagnes du Paropamise, quoiqu'elles fussent situées dans un pays assez méridional. Strabon, qui sans doute n'étoit point prévenu en faveur de ces historiens, fait aussi mention du climat rigoureux de cette région (2). Quinte-Curce n'est donc répréhensible que sur ce qu'il dit de la durée des nuits dans ce pays, où le plus court jour de l'année est de dix heures et demie.

L'idée que les historiens d'Alexandre se sont faite de la situation et de la figure de la Mer Caspienne n'a pas moins influé sur la géographie, que la fausse direction qu'ils ont donnée aux montagnes de l'Asie, et la manière dont ils en ont confondu les différentes parties. Les Perses auroient dû avoir une connoissance exacte de la Mer Caspienne ; mais outre qu'ils abhorroient les expéditions maritimes, par principe de reli-

(1) *Cherefeddin*, Histoire de Timûr, L. VI, C. III. Le récit de cet écrivain est fort hyperbolique, et je l'ai réduit à la vraisemblance. Celui de Bakoui n'est pas moins exagéré et même erroné ; selon cet écrivain, « il n'y a qu'un seul passage pour entrer dans le Cachemire ; » tout le reste est environné de montagnes » si élevées, qu'elles sont inaccessibles » même aux animaux. Cette entrée est » fortifiée de portes de fer de la Chine, » sur lequel le temps n'agit point. » Notice des Mss., T. II, p. 415. « La partie la » plus escarpée des montagnes, dit avec » plus de vérité le P. Tieffenthaler, est » fréquentée par différens animaux doux » ou féroces. Autour de ces montagnes il » y en a d'autres plus hautes que couvre » une neige éternelle et qui portent leur » cime dans les nues. » Descr. de l'Inde, T. I, p. 80.

(2) *Strab.*, L. XV, p. 498.

gion, ils étoient encore persuadés que les mauvais génies fréquentoient les côtes de cette mer (1). Les Grecs, qui leur succédèrent dans l'empire de l'Asie, ne naviguoient ordinairement que dans la partie méridionale. Les vents d'Est et ceux d'ouest, qui soufflent sans cesse dans ces parages, et le défaut de ports (2), les empêchoient de prolonger leur navigation et de séjourner sur ces côtes orageuses. Ils s'en rapportèrent aux peuples circonvoisins, dont le récit fut la source de plusieurs erreurs, comme nous le verrons bientôt. Ces erreurs n'ont commencé à être dissipées que par le voyage de Jenkinson, qui parcourut la côte septentrionale de cette mer, et une partie de l'orientale, en 1558 (3), et par Oléarius qui, quatre-vingts ans après, descendit le Volga, et navigua sur la même mer (4). Enfin, les observations des Russes ont démontré, 1°. que la plus grande étendue de la Mer Caspienne, en longueur, est du nord au midi : 2°. qu'elle n'a aucune communication avec l'Océan, ni avec les mers voisines (5). J'examinerai les opinions des Anciens sur ces deux articles, et les fautes des historiens d'Alexandre sur tout ce qui concerne cette mer.

(1) Voyez les mémoires de M. Anquetil sur les anciennes langues des Perses, Acad. des Inscr., T. XXXI, p. 373. Suivant la tradition (ἔχει δὲ ἡ παράδοσις), Cyrus, après la prise de Babylone, relégua les Grands de cette ville dans les déserts, au delà de la Mer Caspienne. *S. Cyrill.* in Esai., p. 566.

(2) ... *Sine portubus, procellis undiquè expositum.* Pomp.-Mela., L. III, C. V. Cette mer n'a de port que celui de Mankischlak, et deux ou trois rades, dont la meilleure est celle d'Asterabad.

(3) « La Mer Caspienne, dit-il, a environ 200 lieues de long et 150 de large. » La côte orientale de cette mer est habitée par des Tartares nommés Turkemens; à l'ouest, elle a les Circasses, » le mont Caucase et le Pont-Euxin, qui » en est éloigné de quelques cents lieues; » au sud, la Médie et la Perse; au nord, » le Volga et les Nagaïs, etc. » *Jenkinson*, Voyag., p. 22, dans le tome 1er. du Recueil de Thévenot. Suivant la carte de M. d'Anville, cette mer a 240 lieues de 2500 toises dans toute sa longueur, et 75 lieues dans sa plus grande largeur.

(4) *Olearius*, Voyage en Moscovie, etc., T. I, p. 511.

(5) Voyez le Mém. de Delisle, Acad. des Sciences, 1721, p. 245.

Les anciens géographes étoient partagés sur la figure de la Mer Caspienne, que les uns faisoient ronde et les autres oblongue (1). Il est étonnant que le sentiment d'Hérodote n'eût point entièrement prévalu. Cet historien nous dit que cette mer avoit, en longueur, quinze jours de navigation pour un bâtiment à rames, et huit en largeur (2). Si l'on évalue, d'après son propre témoignage (3), la route de ce bâtiment, à sept cents stades par jour, lesquels doivent être de huit au mille, la longueur de la Mer Caspienne différera peu de celle que nous connoissons ; mais sa largeur de cinq mille six cents stades que donnent les huit jours de navigation rapportés par cet historien, ne sauroit se concilier avec les cartes les plus exactes. Nous lisons dans l'ouvrage d'Agathémère un calcul plus modéré ; il réduit cette même étendue à deux mille cinq cents stades (4) : c'est à peu près celle que cette mer a dans une partie vers le midi.

Eratosthène avoit recueilli avec soin les observations de différens voyageurs sur les distances et l'étendue des côtes de la Mer Caspienne, qui bornoit l'Albanie et le pays des Caduséens pendant l'espace de cinq mille quatre cents stades, la région des Mardes jusqu'aux bouches de l'Oxus, pendant celui de quatre mille huit cents stades ; delà jusqu'à celles du Jaxarte, il y avoit deux mille quatre cents stades (5) : total, douze mille six cents stades, qu'Artémidore évaluoit à quinze cent cinquante milles, et Pline à quinze cent soixante-quinze (6) ; ce qui n'est pas fort éloigné des notions actuelles, qui ne sont pas cependant

(1) Ἡ δὲ Ὑρκανία, ἤτοι Κασπία θάλασσα, μηνοειδής, κατὰ δέ τινας καὶ προμήκης, etc... Agathem., L. I, C. III.

(2) *Herod.*, L. I, C. 203.

(3) *Herod.*, L. IV, C. 86. Voyez la note de M. Larcher, T. III, p. 501.

(4) *Agathem.*, L. II, C. XIV. Ce géographe s'est servi du grand stade, de huit au mille, puisqu'il évalue ces 2500 stades à 334 milles, etc.

(5) *Eratosth.* ap. *Strab.*, L. XI, p. 349.

(6) *Plin.*, L. VI, C. XII.

aussi parfaites qu'on pourroit le désirer. Strabon nous assure que la Mer Caspienne étoit peu connue au delà du Jaxarte, et qu'on ne pouvoit trop se défier des relations qui parloient de cette partie septentrionale (1), sur laquelle les Anciens n'avoient que des connoissances très-incertaines. Le nom de Caspienne, qu'ils donnoient à cette mer, ne s'étendoit même pas, selon Pline, au delà du Cyrus (2).

Par les différens calculs que je viens de rapporter, il paroît que plusieurs auteurs de l'Antiquité ont su, quoique d'une manière très-imparfaite, que la plus grande étendue de la Mer Caspienne étoit du nord au sud. Ptolémée a négligé ces notions: il donne à cette mer vingt-trois degrés et demi d'occident en orient, ce qui est le quadruple de sa largeur (3).

De cette étendue excessive en longitude, il résulte que les terres de l'Asie, contenues entre les vingtième et quarantième degrés de latitude septentrionale, ont été prolongées jusqu'au cent quatre-vingt-dixième degré de longitude; de sorte que la Chine s'est trouvée plus orientale qu'elle n'est d'environ six cents lieues, et que la position de différens peuples a été fort reculée du côté de l'Est. Les régions situées à l'occident n'ont pas été moins déplacées; une partie de l'Albanie, le pays des Caspiens, celui des Caduséens et des Gèles, au lieu d'occuper la côte occidentale de la Mer Caspienne, ont été transportés à la côte méridionale (4).

(1) *Strab.*, L. XI, p. 349.

(2) *A Cyro caspium mare vocari incipit.* Plin., L. VI, C. XII.

(3) Voyez *Delisle*, Rem. sur la carte de la Mer Caspienne, Acad. des Sciences, 1721, p. 247. L'autorité de Ptolémée, qui n'a pas moins été grande parmi les Orientaux que parmi les peuples de l'Occident, ne peut avoir le moindre poids sur les longitudes. Celles même qui sont exprimées en temps dans le VIIIe. livre de sa géographie, sont absolument différentes des observations d'éclipses qu'il rapporte dans son Almageste, publié avant cet ouvrage. Magn. Synt., L. II, C. XIV, L. IV, C. VI, etc.

(4) *Ptolem.*, L. VI, C. II. Vid. tab.

Abulféda, prince arabe, qui écrivoit au commencement du quatorzième siècle, rapporte l'opinion de Kottiddin, qui fixoit l'étendue en longitude de cette mer à deux cent soixante-dix parasanges (1). Ali-Kohsgi, astronome célèbre chez les Orientaux, dans le quinzième siècle, fait entrer dans un degré vingt-deux parasanges, avec une fraction de deux tiers de mille, dont trois composent cette mesure itinéraire (2). Suivant ce calcul, Kottiddin auroit donné onze degrés, un tiers de degré et deux milles en longitude à la Mer Caspienne; diminution de plus de la moitié de l'estime de Ptolémée.

Probablement la Mer Caspienne n'a pas toujours eu une étendue bien déterminée, soit du côté de l'orient, soit de celui de l'occident et du midi, et ses bords ont éprouvé bien des changemens. Il est très-vraisemblable que cette mer a occupé autrefois une partie de la plaine de sable qui la sépare du lac Arall; car la masse de ses eaux devoit être anciennement plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui, puisque plusieurs grands fleuves, dont le cours a été détourné, ne s'y déchargent plus comme auparavant. D'un autre côté, Hanway remarqua, en entrant dans la baie d'Asterabad, située sur les côtes méridionales, que cette mer avoit rongé ses bords et beaucoup gagné dans les terres. Suivant ce voyageur anglais, lorsque les Russes naviguèrent, vers l'an 1556, pour la première fois, sur cette mer, ils ne trouvèrent que cinq pieds d'eau pendant près de neuf lieues au sud et au sud-est de Tschetirié-Bogorié; mais, depuis trente ans, l'eau a monté si considérablement, qu'on ne peut trouver, à quelque distance de la côte, le fond avec une ligne de quatre cent cinquante brasses (3).

(1) *Tradit Kottiddinus ejus longitudinem ab oriente ad occidentem 270, Parasangas.* Abulf. e vers. *Askari.*

(2) *D'Anville*, Traité des mes. itinér., p. 96.

(3) *Hanway*, Journ. d'un voyage par

Peut-être ce changement a-t-il produit l'incertitude où l'on a été long-temps sur la vraie figure de cette mer, que les Orientaux n'ont guère plus connue que les Anciens. Les premiers la font tantôt ronde ou ovale, tantôt triangulaire, comme la voile d'un bâtiment à rames (1). Les observations envoyées par le czar Pierre I[er]. ont enfin déterminé la figure de la Mer Caspienne, non toutefois avec une précision géométrique. La carte que M. d'Anville en publia, en 1754 (2), est différente en plusieurs points de celle du czar rédigée par Delisle. Toute la côte, depuis l'embouchure du Jaik jusqu'à celle du Volga, est changée. Le golfe d'Iemba, qui s'enfonçoit dans les terres, et dont les bords formoient la partie la plus septentrionale de cette mer, a une autre configuration dans la carte de M. d'Anville, qui l'a avancé de plus d'un degré et demi au midi. La pointe qu'il sembloit faire, nommée Mertovit Kultuk, est prolongée en longitude beaucoup plus qu'aucune partie de la carte de Delisle. La figure de la baie de Balkan n'a pas moins éprouvé de changemens, ainsi que la côte orientale entre les quarante et quarante-cinq degrés de latitude. Le gisement de la côte occidentale n'est plus le même; et au midi Esterabad a changé de position. Enfin M. d'Anville assure que la carte, faite d'après les observations communiquées par le czar Pierre, n'est qu'une espèce d'ébauche, un premier trait hasardé (3).

la Russie, en Perse, etc., T. I, C. XXIV. « Les Persans, dit Antermony, ont observé que depuis quelques années la » Mer Caspienne s'est considérablement » éloignée du rivage; ce qu'ils regardent » comme un présage de quelque grand » malheur. » Voy. dans différentes contrées de l'Asie, etc., T. III, p. 72.

(1) ..... *Esseque ovale, aut alii dicunt formæ triangularis ad instar veli navis*, Abulf. e vers. *Askari*.

(2) Il en donna en 1777 une seconde édition, avec un Mémoire, lu à l'Académie des Sciences de Paris. Cependant la figure de la Mer Caspienne y diffère beaucoup de celle qu'on voit sur la carte de l'Empire de Russie, publiée en 1787 par l'Académie de Saint-Pétersbourg.

(3) *D'Anville*, Mém. sur la Mer Caspienne, p. 18.

Qu'auroit-il dit de plus, s'il avoit observé lui-même sur les lieux?

Hérodote assure que la Mer Caspienne n'a aucune communication avec l'Océan, bien différente en cela de la Méditerranée, qui se joint à l'Océan atlantique par le détroit des Colonnes d'Hercule (1). Aristote ne s'écarte pas de cette opinion, en représentant la Mer Caspienne comme entourée d'habitations (2). Loin de confirmer cette vérité, les conquêtes d'Alexandre en ont fait, pour ainsi dire, perdre long-temps la trace. Diodore est le seul des historiens de ce prince qui ait suivi Hérodote (3). Quoique Plutarque avoue que le prince macédonien ne put rien apprendre de certain sur cette mer, il avance néanmoins qu'elle est un golfe de l'Océan septentrional (4); et ce sentiment erroné a été adopté par la plupart des écrivains grecs et latins (5). Strabon critique même Polyclète, pour avoir dit que la Mer Caspienne étoit un lac (6). Guillaume Delisle conjecture que les Anciens ont été trompés par la grande ressemblance qu'il paroissoit y avoir entre le détroit par lequel, selon eux, les eaux de cette mer se déchargeoient dans l'Océan septentrional et l'embouchure du Volga. Ce fleuve coule du nord au midi, et s'élargit en entrant dans la Mer Caspienne, qui re-

(1) *Herod.*, L. I, C. 203.

(2) Ἡ δ᾽ Ὑρκανία καὶ Κασπία κεχωρισμέναι τε ταύτης καὶ περιοικούμεναι κύκλῳ.... Aristot. Meteor., L. II, C. I. Ce traité a été composé postérieurement à l'archontat de Nicomaque, la 4e. année de la CIXe. Olympiade, car le nom de ce magistrat éponyme s'y trouve; mais antérieurement au temps où les Grecs eurent des connoissances plus étendues sur l'Inde, par l'expédition d'Alexandre, puisqu'Aristote ne fait pas mention du Gange, parmi les grands fleuves du monde. Du reste, je ne rapporte pas l'opinion sur la Mer Caspienne, qu'on lit dans le traité *de Mundo*, faussement attribué à ce philosophe; elle suffiroit presque seule pour montrer que cet écrit n'est pas de lui, si nous n'en avions pas d'autres preuves.

(3) *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 5.

(4) *Plut.* vit. Alex., p. 62.

(5) *Strab.*, L. XI, p. 349. *Plin.*, L. VI, C. XIII. *Pomp.-Mela*, L. I, C. II. *Dionys. Perieg.*, v. 49-722, et *Eustath.*, Comment. *Solin*, C. XXI, etc., etc.

(6) *Strab.*, L. XI, p. 351.

çoit plusieurs rivières considérables, et pourtant ne se déborde jamais (1).

Une conjecture qui n'est guères moins probable, nous est indiquée par la route que tenoient autrefois les Scythes, lorsqu'ils venoient commercer dans la mer du nord : ils remontoient le Volga et la Kama, et faisoient ensuite, pour joindre le Petzora qui se jette dans cette mer, un portage d'une demi-lieue, dont ils ne faisoient pas mention par rapport à la longueur du chemin qu'ils étoient obligés de faire par eau (2). On peut voir un exemple de cette manière de concevoir un long voyage exécuté, en grande partie, sur des rivières, dans la carte japonoise, apportée en Europe par Kæmpfer, déposée dans le cabinet de Hans Sloane, et publiée par M. de Guignes (3). Le Saghalien y est représenté comme uni, par le lac Baikal, au Lena, quoique ceux qui ont pris cette route aient dû faire deux portages.

Les sauvages de l'Amérique septentrionale ne diffèrent point des Japonois dans l'idée qu'ils se forment de la jonction des lacs et des rivières : il est facile de s'en convaincre par la comparaison de la carte tracée par le sauvage Ochagach devant les officiers français du Canada, envoyés pour tenter des découvertes

(1) *Delisle*, Remarq. sur la carte de la Mer Caspienne, Acad. des Scienc., 1721, p. 47. Ce phénomène peut s'expliquer par l'évaporation, qui enlève une quantité d'eau égale à celle que reçoit cette mer. Voyez le Mém. d'Halley, Trans. philosoph., 1687, p. 186, 202. Perry avoit calculé l'eau que la Mer Caspienne reçoit du Volga par minute (Etat de la Russie, p. 125 et suiv.). Oléarius prétend que les eaux de cette mer sont pompées par beaucoup de brouillards (Voyag., p. 510). Ils règnent aussi sur le lac Baikal (Voy. de Pallas, T. VI, p. 111), et doivent y produire le même effet; ce lac, quoique moins étendu que la Mer Caspienne, reçoit comme elle de grandes rivières. Au reste, je crois que la Mer Caspienne est un réservoir dont les eaux vont former les sources des fleuves qui sortent des montagnes du Cachemire.

(2) *Buache*, Considér. Géogr., p. 147. *Strahlenberg*, Descr. de l'Empire Russe, T. I, p. 301 et suiv.

(3) Acad. des Inscr., T. XXVIII, p. 503.

vertes à l'ouest du lac Supérieur, avec celle qui résulte des observations faites, sur les mêmes lieux, par ces officiers (1). Champlain, fondateur de la colonie française dans cette vaste contrée, rapporte que les sauvages lui dirent qu'en remontant le Saguenai il parviendroit en quarante ou cinquante jours à la mer du Nord (2). En effet, cette rivière reçoit celle de Chessoumatau, par laquelle on arrive aux lacs des Mistassins en faisant un seul portage; et de ces lacs on descend par le Kiché-Kupitan ou la grande décharge, dans la baie d'Hudson.

Les objets se présentent sous la même face aux peuples qui n'ont que des connoissances fort imparfaites. Les Scythes étoient les sauvages de l'ancien continent: c'est sans doute d'après leur récit qu'Ephore rapportoit que le Tanaïs prend sa source dans l'Araxe, qui est le Rha ou Volga. Araxe est un terme appellatif donné dans l'Antiquité à plusieurs fleuves (3). Hérodote désigne principalement par ce nom le Volga (4), qui s'approche, près de Twia, à la distance de huit lieues du Tanaïs (5), qui en est une branche, selon Aristote (6). Les Scythes, qui naviguoient sur ces deux fleuves, auront répandu le bruit qu'ils communiquoient l'un à l'autre, par la même raison qu'ils assuroient que la Mer Caspienne avoit une communication avec l'Océan. Un fragment d'Artémidore confirme encore cette explication. On y lit que le Tanaïs a deux embouchures, l'une qui décharge ses eaux dans le Palus Mæotide, et l'autre dans la Scythie (7). Par cette dernière rivière, il faut entendre le Rha ou Volga

(1) *Buache*, Considér. Géogr., Carte VIII.

(2) *Champlain*, Voyag., L. III, C. IV.

(3) *Ephor.* ap. Scymn., v. 128, 129. Vid. *Reland*, Diss. I, § 17.

(4) *Herod.*, L. I, C. 201. Voy. *Bouhier*, Diss. sur Hérod., C. XVIII.

(5) Not. sur Abulgasi-Khan, p. 45. Ces notes exactes et curieuses sont l'ouvrage de quelques officiers Suédois, relégués en Sibérie après la bataille de Pultawa.

(6) *Aristot.* Meteorol., L. I, C. XIII. *Ptolem.*, L. V, C. IX. *Idem.*

(7) *Artemid.*, Fragm. in not. *Van-Goens* ad *Porphyr.* de Antro Nymph., p. 87.

qui traverse la Scythie Asiatique avant de se jeter dans la Mer Caspienne, et dont Artémidore fait une branche du Tanaïs, conformément à l'opinion d'Aristote, adoptée par Ptolémée.

Ce n'est point le seul exemple que l'on puisse donner de ces communications introduites dans la Géographie par le rapport des Scythes. Cette nation occupoit l'espace qui est entre le Pont-Euxin et la Mer Caspienne; le Phase, l'Araxe et les rivières qui viennent perdre leur nom dans ces fleuves, servoient à entretenir les liaisons qui étoient entre les différentes tribus ou peuplades Scythes de cette région; et, avec un court portage dont ils ne faisoient pas mention, ils alloient toujours par eau. Leur récit peut donc avoir accrédité la jonction du Phase et de l'Araxe par le Lycus, dont parle Apollonius de Rhodes (1). Celle de l'Ister avec la mer d'Ionie (le Golfe Adriatique) et le Pont-Euxin, rapportée par le même auteur, n'a point d'autre origine. Ce poëte a suivi l'opinion de Timosthène (2), qui assuroit que les Argonautes, en remontant l'Ister, étoient parvenus dans la mer qui baigne les côtes de l'Italie et de la Grèce. On sait que le Danube s'approche, à quelque distance de sa source, du Golfe Adriatique, avec lequel il communiqueroit, si on pouvoit le joindre à la rivière qui a son embouchure près d'Aquilée. Le Danube n'est séparé de cette rivière que par un espace de terre peu considérable, auquel Diodore de Sicile ne donne que 40 stades d'étendue (3). Cet historien ajoute que cette erreur sur la communication de l'Ister et du Golfe Ionique ne fut dissipée que par les conquêtes des Romains. Timée et plusieurs autres écrivains assuroient encore que les Argonautes ayant appris qu'Æetès les

(1) *Apollon. Rhod.*, L. IV, v. 131-135, in v. 132, L. IV.

(2) *Ibid.*, L. IV, v. 289-290, Schol. in v. 258.

(3) *Diod. Sic.*, L. IV, § 56. Vid. *Wessel.*, not.

attendoit avec une flotte à l'embouchure du Pont-Euxin, remontèrent le Tanaïs jusqu'à sa source; et ayant traîné leur navire pendant un certain espace (1), ils rencontrèrent un autre fleuve, par lequel ils arrivèrent à l'Océan (2). L'usage des portages n'étoit donc point inconnu des Anciens; ils l'avoient appris des Scythes; mais ceux-ci ne tenoient quelquefois aucun compte de ces espaces de terre, et n'en regardoient pas moins les fleuves qui se rapprochoient ainsi, comme ayant communication entre eux.

Ce ne peut être que sur le rapport de quelques Scythes, que Patrocle ait assuré que la Mer Caspienne communiquoit avec l'Océan septentrional; car ce général de Séleucus et d'Antiochus ne navigua point au nord de la première mer. Il s'embarqua à l'embouchure du Jaxarte; et descendant vers le midi, il suivit les côtes de l'Hyrcanie, et ne remonta pas plus de 3400 stades, au nord du Cyrus (3), c'est-à-dire, à la hauteur de Terki. Cependant Strabon adopte sans scrupule l'opinion de Patrocle, qui fut si long-temps celle des anciens géographes sur la Mer Caspienne.

Pomponius-Mela nous représente le détroit qui servoit de communication entre cette mer et celle du nord, comme long, fort resserré, et semblable à un fleuve : ce détroit séparoit, selon lui, les terres, et dirigeoit son cours en ligne droite lorsqu'il s'approchoit de son embouchure (4). On ne sauroit mécon-

(1) ... *Κατὰ τόπους τινὰ τὴν ναῦν διελκύσαντας. Diod.*, L. IV, § 56.

(2) Zosime assure que les Argonautes transportèrent leur vaisseau jusqu'à la mer, (*ἄχρι θαλάσσης ἑλκύσαντες*), la distance de 400 stades. L. V, C. XXIX.

(3) *Strab.*, L. XI, p. 357. *Plin.*, L. VI, C. XV. Ces deux écrivains ayant tiré la mesure de ces côtes d'Eratosthène, qui la tenoit de Patrocle, il en résulte que ce général n'avoit visité que cette partie de la Mer Caspienne.

(4) *Mare Caspium, ut angusto, ita longo etiam freto, primum terras quasi fluvius, irrumpit, etc.* Pomp.-Mela, L. III, C. V. Strabon nous dit que ce détroit, assez étroit au commencement, s'élargit ensuite en s'approchant de la Mer Cas-

noître le Volga dans cette description. Ptolémée, éclairé sans doute par les écrits de Marin de Tyr, a abandonné les fausses idées d'Hipparque (1), adoptées par Strabon, et est revenu au sentiment d'Hérodote et d'Aristote : il dit, dans sa Géographie, que la Mer Caspienne est environnée de tous côtés par la terre, et qu'elle ressemble, par opposition, à une île (2).

Cependant Alexandre s'étoit bien aperçu que les rapports qu'on lui avoit faits sur la Mer Caspienne étoient insuffisans et peu exacts : c'est pourquoi il ordonna, peu de temps avant sa mort, de construire une flotte pour vérifier si cette mer communiquoit avec le Pont-Euxin ou avec l'Océan indien (3). Genghizkhan s'y prit d'une autre manière; il fit, avec une armée tartare, le tour de la même mer (4). C'est, peut-être, le souvenir de cette expédition hardie, qui a empêché les géographes orientaux de tomber dans les erreurs commises, à ce sujet, par les Grecs postérieurs à Alexandre (5) ; et rien n'est plus positif à cet égard que leur témoignage (6). D'ailleurs, les

pienne. L. XI, p. 349.

(1) Voy. M. *Gossellin*, Recherch. sur le système géographique d'Hipparque, T. I, p. 42 de ses rech. géogr.

(2) Ἡ δὲ Ὑρκανία, ἡ καὶ Κασπία θάλασσα πάντοθεν ὑπὸ τῆς γῆς περικέκλεισται, νήσῳ κατὰ τὸ ἀντικείμενον παραπλησίως. *Ptolem.*, L. VII, C. V.

(3) *Arrian.*, L. VII, C. XVI.

(4) *Abulgasi-Khan*, Hist. des Tatars, C. XVII. Voyez la note p. 314.

(5) Dans un ouvrage écrit avec une élégance rare, mais plein d'erreurs populaires sur l'Histoire naturelle, S. Basile n'ose ajouter foi à ceux qui assuroient que la Mer Caspienne n'avoit aucune communication avec les autres mers (Hexam., Homil. IV, T. I op., p. 36). Trois siècles après, Cosmas Indicopleuste écrivoit encore que la Mer Caspienne communiquoit avec l'Océan (Topogr. Christ., L. II, p. 138). Enfin Eustathe, qui vivoit dans le XIIe. siècle, cherche à concilier le sentiment de Denys le Periégète (ỳ 49) avec celui d'Hérodote et de Ptolémée, sans oser se déclarer pour ce dernier. Au reste, le témoignage de Denys prouve que, de son temps, on croyoit généralement que la Mer Caspienne avoit une communication avec l'Océan. Ce temps ne peut être que le premier siècle de l'ère chrétienne, malgré quelques interpolations évidentes qui le feroit croire moins ancien. En effet, on lit dans une notice manuscrite sur la vie et les ouvrages de cet auteur, ces paroles: Γέγονε δὲ ἐπὶ τῶν Ῥωμαϊκῶν χρόνων, μετὰ Αὐγοῦστον Καίσαρα, ἢ ἐπὶ αὐτοῦ. Ms. ol. R., N°. 2854.

(6) Ebn Haukal dit qu'on peut faire le tour de la Mer Caspienne (Geogr. Orient.,

contrées septentrionales de l'Asie furent fort fréquentées sous les khalifes, comme l'indiquent leurs médailles, qui se trouvent souvent dans tous les anciens tombeaux répandus sur les bords du Petzora (1).

Quinte-Curce rapporte l'opinion de ceux qui faisoient communiquer la Mer Caspienne, par un détroit, avec celle des Indes (2); opinion fausse, qui rétrécit prodigieusement les pays situés entre ces deux mers. Artémidore a cru que la Mer Caspienne étoit voisine de l'Océan, et que les Caspiens, habitans de ses bords, étoient limitrophes de la Perse (3). Si on adoptoit cette idée, la partie de l'Asie, située entre la Mer Caspienne et celle des Indes, seroit diminuée de cinq degrés en latitude, et les nations qui occupoient cet espace de terre disparoîtroient. Marcien d'Héraclée, ou plutôt Artémidore d'Ephèse, s'est néanmoins cru par là autorisé à appeler cet espace le plus grand isthme de l'Asie (4).

Les eaux de la Mer Caspienne étoient saumâtres, selon Polyclète (5), ou tout à fait douces, suivant Plutarque et Quinte-Curce (6); cette dernière opinion paroît avoir été générale dans l'Antiquité (7), et elle est, en partie, vraie. Abulféda

ed. Ouseley, p. 184). Edrisi pensoit de même (Geogr. Nub., p. 243), et Abulféda, qui avoit recueilli les opinions des Géographes Arabes et Persans, assure : *Nec conjungitur cum mari ambiente, nec cum alio ex maribus de quibus sermo præcessit.* E vers. Mss. *Askari.* Suivant Ebn-Al-Ouardi, qui vivoit dans le XIIIe. siècle, la mer de Khozar (Caspienne) ne tient point à la grande mer, ni à aucune autre; il la représente de cette manière sur sa carte. *De Guignes,* Notice des Mss., T. I, p. 53.

(1) *Strahlenberg,* Descripl. de l'Empire Russe, T. I, p. 310.

(2) *Quint. Curt.*, L. VI, C. IV.

(3) *Artemid.* ap Schol. *Apollon.*, L. III, v. 858.

(4) *Marcian.*, p. 14, in Geogr. min., T. I.

(5) ... Ὑπογλυκὺ εἶναι τὸ ὕδωρ. *Policl.* ap. *Strab.*, L. XI, p. 351.

(6) *Plut.* vit. Alex., p. 62. *Quint. Curt.*, L. VI, C. IV.

(7) *Haustum ipsius maris dulcem esse et Alexander magnus prodidit : et M. Varro, talem perlatum Pompeio, juxtà res gerenti Mithridatico bello, magnitudine haud dubie influentium amnium victo sale.* Plin., L. VI, C. XIX.

rapporte, d'après un voyageur, que les eaux de cette mer changent de couleur près du rivage septentrional, et qu'elles sont adoucies jusqu'au point d'être potables, par le fleuve Atalque ou Atal (le Volga) l'espace de près d'un jour de navigation (1); ce qui s'éloigne peu du récit d'Antermony (2). Le P. Avril assure que cette douceur ne s'étend qu'à deux lieues des côtes (3). Son témoignage se trouve confirmé par plusieurs voyageurs (4). Les Anciens, qui perdoient rarement de vue la terre dans leurs navigations, auront jugé que le reste des eaux de la Mer Caspienne n'étoit pas d'une nature différente de celles qu'ils avoient sous les yeux. M. de Buffon observe que la masse entière des eaux de la Mer Caspienne a dû être, dans l'Antiquité la plus reculée, totalement douce, et qu'elle sera ensuite devenue salée. La raison qu'il en donne est évidente. Selon lui, les fleuves qui se jettent dans cette mer, y ont amené successivement tous les sels qu'ils ont détachés des terres, et ces sels n'ont pu se dissiper par l'évaporation (5). Au reste, la douceur de l'eau ne peut pas être partout la même à une distance

(1) *Mercator, qui in hoc mari navigavit, ita dicens, cum ad finem illius maris ad septentrionem pervenimus, illam aquam salsam ac limpidam colore mutatam comperi; tunc dictum fuit mihi illam aquam esse fluminis Atalci maris aquis mixtam, cumque ex illa bibissem eam dulcem esse deprehendi, et ita propè diem per mare dulce navigavimus.* Abulfeda e vers. laud.

(2) *Antermony*, Voy., T. III, p. 72.

(3) *Avril*, Voyag. en divers Etats d'Europe et d'Asie, p. 86.

(4) *Olearius*, Voy., p. 513. *Le Bruyn*, Voyag., T. III, p. 459, etc. « Les eaux » de la Mer Caspienne sont extrêmement » salées vers le milieu, mais vers les côtes » elles ne le sont pas tant, à cause de la » grande quantité de rivières qui viennent » de tous côtés y porter leurs eaux, en » sorte qu'on trouve des endroits vers les » côtes du Gilan et du Masanderan où » elles sont plutôt douces que salées. » C'est pourquoi on y voit beaucoup de carpes, d'esturgeons, etc. Not. sur Abulgasi-Khan, p. 645.

(5) *Buffon*, Hist. Nat., T. II, in-12, p. 176. *Prœterea apud Bactros amnes Ochus et Oxus ex adpositis montibus deferunt salis ramenta.* Plin., L. XXXI, C. VII. Mais la plus grande quantité de sel est entraînée par le Volga et par le Jaik. Entre ces deux fleuves il y a la plaine de Samara, où la superficie de la terre desséchée est remplie de veines de sel; et lorsqu'on fouille plus avant on trouve de l'eau salée, etc. *Pallas*, Voy., T. I, p. 385, etc.

égale des côtes ; elle varie suivant les rivières affluentes qui conservent la qualité de leurs eaux, dans un éloignement plus ou moins considérable, en raison de la rapidité et de la masse de ces mêmes eaux. Quinte-Curce dit encore que cette mer pousse, vers le nord, ses vagues au loin; que dans les marées elle inonde une grande plage, et qu'ensuite, rentrant dans ses limites avec la même impétuosité, elle rend à la terre son état naturel (1). Mais la Mer Caspienne n'a ni flux ni reflux, et les vents seuls la font monter ou baisser sur les côtes, suivant l'impulsion qu'ils donnent à ses eaux, comme on l'observe dans la Baltique (2), dans la Mer-Noire, dans la Méditerranée, etc.

Strabon reproche aux compagnons d'Alexandre, d'avoir débité beaucoup de mensonges sur la Mer Caspienne, et à Polyclète (3) d'avoir confondu le Palus Mæotide avec cette mer. En effet, Plutarque dit, vraisemblablement d'après Clitarque (4), « qu'Alexandre descendit avec un corps d'élite dans l'Hyrcanie, et que voyant un golfe de mer qui paroissoit aussi grand » que le Pont-Euxin, mais dont les eaux étoient plus douces » que celles des autres mers, et ne pouvant en rien apprendre » de certain, il conjectura avec beaucoup de vraisemblance » que c'étoit un regorgement du Palus Mæotide. Toutefois, la » vérité fut connue des physiciens; car, plusieurs années avant » l'expédition d'Alexandre, ils ont écrit que des quatre principaux golfes qui viennent de l'Océan, le plus septentrional est » la mer Hyrcanienne, qu'ils appellent aussi Caspienne (5). » Quels sont ces anciens physiciens ? Plutarque auroit dû nous l'apprendre ; mais je crois qu'il a confondu les temps.

(1) *Quint. Curt.*, L. VI, C. IV.
(2) Not. sur Abulgasi-Khan, p. 646.
(3) *Strab.*, L. XI, p. 351.
(4) Comme on le voit encore par Pline, L. VI, C. XV, et par Quinte-Curce, L. VII, C. III.
(5) *Plut.* vit. Alex., p. 62.

Certes, si les Anciens eussent tenu un pareil langage, Aristote ne se seroit pas exprimé comme il l'a fait sur la Mer Caspienne. Suivant Quinte-Curce, « les uns nomment cette mer » Caspienne, les autres Hyrcanienne : quelques-uns croient » que le Palus Mæotide s'y décharge; et la preuve qu'ils en » donnent, c'est que l'eau y est plus douce étant corrigée par » le mélange de ce même Palus (1). » Cet historien commet lui-même une erreur plus forte en décrivant les déserts de la Bactriane, il ajoute : « Quand les vents de la mer du Pont » viennent à souffler, ils bouleversent tout le sable des » plaines (2), etc. » Conséquemment, ou il suppose la Bactriane à l'ouest de la Mer Caspienne, ou il prend cette mer pour le Pont-Euxin. Les voyageurs et les géographes modernes ne se sont pas trompés si grossièrement; mais ils ont eu recours aux systèmes, pour expliquer la situation isolée de la Mer Caspienne : celui de M. Pallas mérite surtout d'être remarqué. Cet habile observateur a cru retrouver les anciennes bornes de la Mer Caspienne; et après les avoir étendues fort au loin, il ajoute: « Il s'ensuivroit de cette ancienne suréminence du terrain, que » les steppes de la Crimée, du Kouman, du Volga, du Jaïk, » et le plateau de la grande Tartarie jusqu'au lac Arall inclu- » sivement, ne formoient qu'une mer qui, au moyen d'un » petit canal peu profond dont le Manytsch nous offre encore » des traces, arrosoit la pointe septentrionale du Caucase, et » avoit deux golfes énormes, l'un dans la Mer Caspienne, et » l'autre dans la Mer-Noire (3). » Mais les montagnes qui sont entre ces deux mers s'opposent à une pareille communication, ainsi que Tournefort l'a remarqué (4). En conséquence, le système

(1) *Quint. Curt.*, L. VI, C. IV.

(2) *Quint. Curt.*, *Ibidem.*

(3) *Pallas*, Voy., T. VII, p. 212.

(4) *Tournefort*, Voy., T. II, p. 124. On pourroit apporter quelques autres raisons, l'escarpement des côtes occidentales

tème de M. Pallas ne me paroît guères mieux fondé que l'opinion de M. Gossellin, aux yeux duquel « il est démontré que » la Mer Caspienne a communiqué autrefois à l'Océan septen- » trional, mais dans des siècles que notre histoire n'a pas en- » core atteints (1) » : j'ose ajouter, et qu'elle n'atteindra jamais, malgré tous nos efforts; car mille conjectures ne peuvent faire un seul fait historique; et les faits géologiques ne prouvent point que le monde soit aussi ancien qu'on voudroit nous le persuader (2), en cherchant à étendre les bornes de l'Histoire. On a poussé l'esprit de système, jusqu'à supposer l'existence d'un peuple savant et éclairé, par les 50 degrés de latitude septentrionale (3), c'est-à-dire, au nord de la Mer Caspienne, dans la contrée même traversée par la chaîne ouralique, appelée le ceintre de la terre, par les barbares circonvoisins; chaîne qui a dû opposer de tout temps une barrière insurmontable aux eaux de cette mer et de l'Océan.

Il nous reste à chercher ce qui peut avoir engagé les Anciens à supposer une si grande étendue en longitude à la Mer Caspienne. Hérodote rapporte que le pays habité par les Chorasmiens, les Hyrcaniens et quelques autres peuples, étoit arrosé par les eaux d'un fleuve qu'il nomme Akès. L'endroit où elles se dégorgeoient entre deux montagnes ayant été fermé par les ordres d'un roi de Perse, qui y fit mettre des portes (4), le cours en fut alors intercepté; et il se forma de

de la Mer Caspienne, la pente qui détermine l'écoulement du Palus Mæotide dans le Pont-Euxin, vers le midi, etc. D'ailleurs, la portion de l'Asie qui est entre l'Océan septentrional et la Mer Caspienne est si élevée, que le Volga y a de hauteur absolue, seulement à Niz-Nowogorod, 127 toises trois pouces et six lignes au-dessus de cet Océan, suivant l'observation de Chappe. Voy. en Sibérie, T. 1, p. 496.

(1) *Gossellin*, Géogr. des Grecs analisée, p. 103.

(2) *Saussure*, Voyage dans les Alpes, T. 1, p. 625. *De Luc*, Lettres sur l'hist. phys. de la terre, p. 223, etc.

(3) *Bailly*, Lettres sur l'origine des Sciences, etc., p. 258.

(4) L'endroit où ces portes furent mises

ces eaux un grand lac dans la plaine située entre ces mêmes montagnes (1). Le monarque Perse, touché ensuite du malheur des habitans de cette région, laissa reprendre au fleuve Akès son ancien lit, et ordonna qu'on ouvrît les portes qui retenoient des eaux nécessaires pour faire fructifier les terres voisines, et dont l'écoulement étoit toujours payé par un tribut considérable (2). On ne sauroit méconnoître, dans ce récit, l'Oxus, et le lieu où ce fleuve est fort rétréci, les gorges de Dehani-Chir. Il n'est point étonnant qu'Hérodote, qui ne parle que d'après des ouï-dire, confonde ici cet endroit avec le lac formé par les eaux de l'Oxus, lequel n'est autre chose que le lac Arall. Les montagnes ou côtes très-élevées qui l'environnoient auront donné lieu à cette méprise, qui n'empêche point que cet historien n'ait eu des notions certaines, quoique imparfaites, de ce lac, connu dans la suite sous le nom d'Oxien. Le fleuve Oxus, dans l'Antiquité la plus reculée, a dû s'y jeter en partie et en augmenter les eaux.

Kiatib-Chélebi, auteur d'une Géographie turque, nous apprend que le Dgeihoun (l'Oxus), en sortant des sables où il va s'engouffrer, se divise en plusieurs bras ; ceux de Kiahvaré, d'Hezar-Asb, de Kierdan, de Kierbé et de Haré, donnent de l'eau à tout ce pays, et sont navigables (3). Quelques-uns de ces bras du Dgeihoun se jettent dans le lac de Khowarezm ou Arall, c'est-à-dire, *des Aigles*, tandis que ce fleuve

est appelé, par Chorefeddin, *Coluga*, c'est-à-dire, porte de fer. Hist. de Timur, L. III, C. II, L. VI, C. XXIII.

(1)... Τὸ πεδίον τὸ ἐντὸς τῶν ὀρέων, πέλαγος γίνεται, etc... *Herod.*, L. III, C. 117. La plaine que décrit Hérodote au commencement de ce chapitre, et qui est habitée, selon lui, par les Chorasmiens, ne peut être que celle de Kapjek située à l'Orient de la Mer Caspienne et arrosée par l'Oxus.

(2) *Herod.*, ibid. Voyez la table géogr. de M. Larcher, sur Hérodote, nouvelle édit., T. VIII, p. 484, etc.

(3) Voy. le Géogr. Turc, p. 884-895, et ce qu'il dit sur les différens canaux du Dgeihoun qui traversent le Khowarezm, p. 821-822. Ce Géographe donne trois cents lieues de cours à ce fleuve.

passe par la vallée de Kierlavé avec un bruit qui s'entend de deux lieues, et va décharger ses eaux dans la Mer Caspienne, auprès de Kahl-kahl, à six journées du chemin de Khowarezm. Ces détails servent d'éclaircissement au texte de Ptolémée, qui nous dit que plusieurs rivières prennent leur source dans les montagnes Sogdiennes, situées entre deux fleuves : ces fleuves ne peuvent être que l'Oxus et le Jaxarte; ils reçoivent les eaux de ces rivières, dont une forme le lac Oxien (1). Ammien-Marcellin, qui traduit souvent la Géographie de Ptolémée, et quelquefois semble y ajouter, nous parle de l'étendue du lac Oxien (2), d'une manière qui ne peut convenir qu'au lac Arall. Pline en fait aussi une mention expresse; mais il se trompe en y mettant les sources de l'Oxus (3), que Ptolémée fixe au trente-neuvième degré de latitude septentrionale, en même temps qu'il place ce lac au quarante-cinquième (4); ce qui se rapporte avec les observations modernes. Il est vrai que ce géographe donne cette latitude au milieu du lac Oxien, tandis qu'elle doit être celle de ses bords septentrionaux. Cette erreur est le résultat du système de Ptolémée, qui recule toute la partie de l'Asie au delà du Paropamise, beaucoup plus au nord qu'elle n'y est effectivement. Delisle a très-bien remarqué que l'embouchure du Volga, qui devoit être à quarante-six degrés, est à quarante-neuf dans cet ancien géographe, et la côte méridionale de la Mer Caspienne

(1) .... Ὧν εἷς ποιεῖ τὴν Ὀξειανὴν λίμνην. L. VI, C. XII, p. 160. Le traducteur latin de Ptolémée a obscurci ce passage qui n'étoit pas déjà fort clair.

(2) *Oxiam nomine paludem efficiunt* (amnes), *longe lateque diffusam*. Ammian-Marcell., L. XXIII, C. VI. Cet auteur a rendu le mot λίμνην du texte de Ptolémée par *paludem*. Le terme grec signifiant également marais et étang, Ammien a choisi le sens qui convient le moins au local actuel et au texte de ce Géographe.

(3) ... *Ortus in lacu Oxo*. L. VI, C. XVI.

(4) *Ptolem.*, L. VI, C. XII. Bayer avoit soupçonné l'identité des deux lacs, Arall et Oxien. Hist. Rego. Bactr., p. 11, 12.

à quarante degrés, au lieu de trente-sept (1). Il est donc étonnant que Ptolémée, malgré son inexactitude, ait autant approché de la vraie latitude du lac Arall ou de Kharezm, appelé encore *Ogouz* par les Tartares (2). Le nom d'Oxien, qu'il porte dans l'Antiquité, est dérivé de celui du fleuve Oxus. On aperçoit aisément qu'il y a une affinité singulière entre *Ogouz* et ὄξος (3), dont l'Akès Ἄκης ne peut être qu'une corruption.

Il ne faut pas néanmoins se dissimuler que ces notions des Anciens sur le lac Arall, ne soient foibles, incomplètes et même confuses. Ils ne les eurent qu'après l'établissement du royaume de la Bactriane; et par la suite elles furent négligées. Les Arabes connurent mieux ce lac, décrit avec assez d'exactitude par Ebn-Haukal, qui vivoit au commencement du xe. siècle (4). Edrisi, qui écrivoit au milieu du xiie., en fait aussi mention (5), et, après lui, Abulféda. Mais l'Europe n'en fut pas plus instruite, jusqu'au règne du czar Pierre. Si on connoissoit

(1) *Delisle*, Mémoire sur la Mer Caspienne, Acad. des Scienc., 1721, p. 248.

(2) *Kiatib-Chélebi*, trad. manuscrite à la Bibl. nationale, p. 822.

(3) En ayant soin de prononcer ὄξος comme ογος. L'ortographe d'*Ogouz* varie : ce mot entre dans la composition du nom d'Ogus-Khan, qui signifie prince du pays de l'Oxus.

(4) « Le lac de Khowarezm, dit-il, a » cent parasanges de circonférence. Les » eaux en sont salées ou amères. Le Djihoun, la rivière de Schasch et beaucoup » d'autres y déchargent leurs eaux, sans » que celles du lac en reçoivent un accroissement sensible. On suppose généralement qu'il y a une communication » entre ce lac et la Mer Caspienne qui en » est éloignée de vingt journées de marche. » Traduction de M. de Sacy, qui met le temps où Ebn Haukal écrivoit, entre les années 303 et 309 de l'Hégire, 915 et 921 de notre ère. Notice de la géographie d'Ebn Haukal, p. 13 et 97. Ce que Kiatib-Chélebi rapporte d'après Massoudi, sur ce lac, n'ajoute presque rien au récit d'Ebn Haukal. Les auteurs des remarques sur Abulgasi-Khan disent que le lac Arall ou de Khowarezm a plus de 30 lieues d'Allemagne du Sud au Nord, et la moitié de l'Est à l'Ouest, et en tout plus de 80 lieues de tour. Ses eaux sont extrêmement salées et nourrissent une fort grande quantité de poissons, de la même espèce que ceux de la Mer Caspienne. Il paroît n'avoir aucune communication avec cette mer, et malgré tous les fleuves qui s'y déchargent, il ne se déborde jamais, etc., p. 766 et 767.

(5) *Edrisi*, Clim. VIII, p. 138.

quelqu'une des côtes du lac Arall, on croyoit que c'étoit une partie de la Mer Caspienne, comme l'observe M. de Buffon. Ainsi cet illustre écrivain a raison de conclure que la trop grande étendue en longitude, donnée anciennement à la Mer Caspienne, est une suite de cette opinion erronée (1).

Les erreurs des compagnons d'Alexandre, sur la Mer Caspienne et le Pont-Euxin, viennent encore du nom de Tanaïs, qu'ils donnèrent au Jaxarte, ainsi appelé par corruption du mot *Iksœrte*, employé dans la langue Mungale pour signifier un grand fleuve (2). Diodore, Justin et Quinte-Curce ont confondu ces deux fleuves (3), que Plutarque et Arrien ont su distinguer (4), quoique la flatterie ou la vanité des Macédoniens se plût à les réunir (5). Ptolémée a connu cette différence : mais, entraîné par l'autorité des historiens du conquérant macédonien, sur les autels que ce Prince éleva aux bords du Jaxarte, en mémoire de son expédition, ce géographe les a transportés près des rives du Tanaïs, dans l'endroit où ce fleuve, après avoir couru depuis sa source au sud-est, s'approche du Rha, et, delà, tournant au sud-ouest, dirige son cours vers le Palus Mæotide, qui reçoit ses eaux (6).

Quinte-Curce, trompé par la fausse dénomination de Tanaïs donnée au Jaxarte, fait disparoître de la surface de la terre toute la partie de l'Asie située entre ces deux fleuves. Suivant

(1) *Buffon*, Hist. Nat., T. II, in-12, p. 160, 161.

(2) *Ik* signifie grand, et *Sœrte*, fleuve. Arrien écrit ὀρξάντης (L. III, C. XXX), et ἰξυάρτης (L. VII, C. XVI). Plutarque ὀρεξάρτης (p. 63). Je crois que ces mots doivent être rétablis par celui d'ὀρξάρτης qui approche le plus du ἰαξάρτης. *Strab.*, L. XI, p. 351, et alib.

(3) *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 5. *Justin.*, L. XII, C. V. *Quint. Curt.*, L. VII, C. VI-VII.

(4) *Plut.* vit. Alex., p. 63. *Arrian.*, L. III, C. XXX.

(5) *Strab.*, L. XI, p. 351.

(6) *Ptolem.*, L. III, C. V. L'ancien interprète de Ptolémée n'a point entendu le texte de cet auteur (vid. tab.). Il fait placer à ce géographe les autels, dont je viens de parler, au pied des Monts Riphées.

ces principes erronés, il parle de la Bactriane comme de la dernière contrée de l'Asie, et comme n'étant séparée de l'Europe que par le Tanaïs, qu'il reconnoît être la limite de ces deux parties du monde (1). Malgré cet aveu, il ose pourtant nous dire, dans un autre endroit de son ouvrage, que les Scythes qui habitent au-dessus du Bosphore-Cimmérien, appartiennent à l'Asie (2). La région qui s'étend au-dessus de ce Bosphore et du Palus Mæotide, est cependant à l'occident du Tanaïs, et conséquemment située en Europe; elle est habitée par les Roxolanes et les Jazyges, peuples de la Scythie Européenne (3). Quinte-Curce est tombé dans cette erreur pour avoir changé la situation des bouches et du cours du Tanaïs, et en avoir avancé la longitude de cinq degrés. Il ajoute ensuite que les Scythes, dont les Parthes sont sortis, ne venoient point du Bosphore, mais de l'Europe (4). Ainsi cet Historien transporte entièrement le Bosphore-Cimmérien dans l'Asie, tandis que le détroit par lequel le Palus Mæotide se décharge dans le Pont-Euxin, forme la séparation de ces deux parties du monde, dont les limites se trouvent placées, dans son récit, d'une manière aussi bizarre que presque inconcevable; ce qui n'est pas chez lui sans exemple.

Le déplacement de plusieurs peuples est une suite nécessaire des erreurs que je viens de remarquer. Les Cercètes, les Mosynœciens et les Chalybes sont transportés par Quinte-Curce à la gauche de la Mer Caspienne; les Leucosyriens et les Ama-

(1) *Bactrianos Tanaïs ab Scythis quos Europæos vocant, dividit. Idem Asiam et Europam finis interfluit.....* (Quint. Curt., L. VII, C. VII) ..... *Quis dubitabit patere etiam Europam victoribus..... unus amnis interfluit quem si trajicimus, in Europam arma proferimus.* Alex. Orat. ad milit. *Ibidem.*

(2) *Qui super Bosphorum colunt adscribuntur Asiæ.* Quint. Curt., L. VI, C. II.

(3) *Ptolem.*, L. III, C. V. Vid. *d'Anville*, tabul., *Orbis veteribus notus.*

(4) ... *Quin Scythæ, qui Parthos condidère, non à Bosphoro, sed ex regione Europæ penetraverint.* Quint. Curt., L. VI, C. II.

zones, à l'autre côté de cette mer (1). Les anciens géographes s'accordent tous sur la position des Mosynœciens, des Chalybes et de leurs voisins, les Cercètes, appelés depuis Apaites, et qui habitoient les montagnes du Pont-Euxin (2). Les Leucosyriens étoient les habitans de la Cappadoce (3), dont la situation est connue, ainsi que celle du pays des fabuleuses Amazones, que l'on prétend avoir fixé leur demeure dans les champs de Themiscyre, sur les bords du Thermodon (4).

Pharasmane, roi des Chorasmiens, vint, selon Arrien, trouver Alexandre, et assura ce prince qu'il étoit voisin de la Colchide et des Amazones; erreur grossière, qui dérive toujours de la même source que celle de Quint-Curce. Les Chorasmiens habitoient à l'orient de la Mer Caspienne, sur les rives de l'Oxus, position que Ptolémée a très-bien observée (5). Le nom de Kharesm ou Khowarezm, que ce pays conserve depuis long-temps (6), indique assez qu'il fut autrefois la demeure du peuple Scythe dont je viens de parler.

Le nord de l'Europe et de l'Asie fut peuplé d'une multitude de sauvages, connus sous le nom de Scythes; ils se rendirent redoutables par leurs incursions, et ils bouleversèrent ces deux parties du monde. Le prophète Joel les désigna en ces termes: « Un peuple nombreux et puissant va tout à coup se répan- » dre, comme la lumière de l'aurore se répand sur les mon-

(1) *Cercetæ, Mosini et Chalybes à læva sunt : ab altera parte Leucosyri et Amazonum campi; et illos qua vergit ad septentrionem, hos ad occasum conversa prospectat.* Quint. Curt., L. VI, C. IV.

(2) *Scylac.* Per., p. 33, in Geogr. min., T. I. *Xenoph.* Exped., L. V, C. V. *Strab.*, L. XII, p. 378. *Eustath.* in *Dionys.*, v. 768, etc.

(3) *Herod.*, L. I, C. 72. *Strab.*, L. XII, p. 380. *Plin.*, L. VI, C. III.

(4) *Strab.*, L. XII, p. 377. *Pomp.-Mela*, L. I, C. XX, etc.

(5) *Ptolem.*, L. VI, C. XII.

(6) *Abulf.*, Descr. Chorasm. Geogr. min., T. III, p. 20. *Edrisi*, Geogr. nub., p. 138. Cutbbeddin Mohammed fonda, dans le Khowarezm, un assez grand empire auquel Genghizkan porta des coups funestes. Voyez *Petis de la Croix*, Hist. de Genghizkan, L. II, C. VII, etc. *De Guignes*, Hist. des Huns, T. I, p. 261.

» tagnes ; il n'y en a point de comparable à lui et il n'y en » aura jamais : il trouvera la terre comme un jardin de dé- » lices, et il la laissera comme un désert affreux. Ces hommes, » montés sur des chevaux, courront avec beaucoup de vîtesse. » Ils iront sur le haut des montagnes, où l'on entendra le » bruit de leurs chariots, semblable à celui du feu qui dévore » la paille (1), etc. » On reconnoît ici les Scythes Hamaxobiens (2), dont l'usage de se transplanter avec toute leur famille, sur des chars, est restée aux habitans de la grande Tartarie. Ils étoient nomades ou pasteurs, et se nourrissoient, comme les Tartares actuels, de lait de jument (3). On les distinguoit des *Georgiens* ou cultivateurs (4), qui étoient les moins nombreux. L'Europe et l'Asie n'auroient pu leur résister, si, divisés en une infinité de hordes, ils se fussent réunis, selon la remarque de Thucydide (5). Ce furent les Scythes nomades, appelés par Homère *Abiens* (6), c'est-à-dire, sans propriété territoriale, contre lesquels Alexandre eut à combattre. Ils formoient plusieurs peuples, entre autres, les Massagètes et les Saces (7), dont la réunion des hordes étoit la plus consi-

(1) *Joel*, C. II, ℣ 2, 3, 4 et 5. Le P. Pezron explique très-bien ce qui concerne, dans ce prophète et dans Amos, les trois premières invasions des Scythes. Voyez son Essai de comm. littér. et hist. sur les prophètes, p. 132, 210, etc.

(2) Σκύθας δ' ἀφίξῃ νομάδας, οἳ πλεκτὰς στέγας
Πεδάρσιοι ναίουσ' ἐπ' εὐκύκλοις ὄχοις.

Æschyl. Prom. vinct., v. 716, 717. Dacier soupçonnoit qu'Æschyle avoit pu dire πλαγκτὰς au lieu de πλεκτὰς, d'après cette imitation d'Horace :

Quorum plaustra vagas rite trahunt domos.

Od., L. III, O. XXIV, v. 10, etc.

(3) *Ephor.* ap. Scymn., ℣ 115, etc.

(4) *Pompon.-Mela*, L. II, C. I.

(5) *Thucyd.*, L. II, § 97.

(6) *Homer.*, Il. XIII, v. 6. *Eustath.* in h. v. *Strab.*, L. VII, p. 205. *Hesych.* in v. Ἀβίων, etc. Aristarque prenoit les Abiens pour une nation particulière, qui avoit femmes, enfans, tout en commun, excepté leurs armes et leurs vases à boire. Il ajoutoit que ces Scythes ne se soumirent point à Alexandre. In *Schol.* Hom., Venet., p. 307. Édition publiée par le savant M. de Villoison, et qui doit lui mériter la reconnoissance des Gens de Lettres.

(7) *Strab.*, L. XI, p. 353.

dérable

dérable en Asie. Les premiers, qui avoient secouru Spitamène, furent défaits par Cratère (1), et les seconds se virent obligés de demander la paix à Alexandre (2). Il paroît que ces derniers furent ceux qui lui disputèrent le passage du Jaxarte (3), et que leur pays étoit limitrophe de la Sogdiane, et conséquemment voisin des Massagètes (4).

La plupart des peuples répandus dans les montagnes de l'Asie étoient Scythes d'origine. Hérodote prétend que les Mardes descendoient des Perses (5) : cela peut être ; mais ils eurent, comme les autres, l'humeur belliqueuse, le goût du brigandage, et changèrent plusieurs fois de pays. On connoît même six émigrations assez remarquables de ce peuple (6), un des plus puissans de l'Asie. Presque tous furent obligés, les uns par le défaut de subsistance, les autres par la force des armes, de se transplanter dans des contrées plus ou moins éloignées. Strabon, en parlant de la partie septentrionale de la Médie, dit : « Elle se trouve habitée par les Caduséens montagnards, » par les Amardes, par les Tapyres et autres peuples. Ils s'y » sont transportés d'ailleurs, et y exercent le métier de bri- » gands (7). Le Zagre et le Niphates renferment ces mêmes » nations éparses. Les Cardiens en Perse, et les Amardes, ainsi » s'appellent les Mardes dans l'Arménie, ont conservé jus- » qu'aujourd'hui leurs noms et leurs usages (8). » Toutes ces transmigrations totales ou partielles, ces changemens ou altérations de noms, le grand nombre des tribus et des hordes scythes,

(1) *Arrian.*, L. III, C. XVII.
(2) *Quint. Curt.*, L. VII, C. VI.
(3) *Arrian.*, L. III, C. IV.
(4) *Strab.*, L. XI, p. 352. *Ptolem.*, L. VI, C. XIII. *Marcian. Heracl.*, p. 25. *Agathem.*, L. II, C. VI.
(5) *Herod.*, L. I, C. 125.
(6) Comme le savant M. Anquetil l'a montré dans trois Mémoires fort curieux sur les Mardes, lus à l'Académie des Belles-Lettres, et dont les deux premiers sont imprimés, T. XLV de son Recueil, p. 87, etc.
(7) ... Οἱ μετανάσται εἰσὶ ϗ λῃστρικοὶ, etc. Vid. *Quint. Curt.*, L. VI, C. V.
(8) *Strab.*, L. XI, p. 350.

ont répandu tant d'obscurité et de contradictions dans le récit des Anciens sur ces peuples errans (1), qu'il est extrêmement difficile de connoître tous les pays où ils ont habité, et d'en fixer avec quelque exactitude la position respective. Une pareille discussion m'entraîneroit dans des recherches trop étrangères à mon sujet, qui me ramène aux erreurs commises par les historiens d'Alexandre sur la géographie de la Haute-Asie, et à celles dont leurs narrations infidèles ont été la cause.

Le cours de l'Oxus séparoit la Bactriane de la Sogdiane. Polybe dit que ce fleuve, après avoir pris sa source dans le Caucase (Paropamise), coule dans la Bactriane, où il est fort augmenté par plusieurs rivières qui s'y déchargent (2). Il est certain que l'Oxus recevoit presqu'autant de rivières du côté de la Sogdiane que de celui de la Bactriane. Les expressions de ce judicieux historien induiroient donc à croire qu'il met ce fleuve dans le centre de la Bactriane, puisque c'est dans cette contrée qu'il prétend que son cours est accru par les rivières qui y viennent perdre leur nom. Denys le Periégète adopte un sentiment qui n'est pas moins erroné; il fait traverser la Sogdiane par l'Oxus (3), tandis que ce fleuve, depuis sa source, servoit de limite aux deux provinces que je viens de nommer (4).

Polybe assure encore que les Scythes Aspasiaques (5), qui demeuroient entre le Tanaïs, qui se jette dans les Palus Mæotides, et l'Oxus, dont les eaux vont se perdre dans la Mer Caspienne, faisoient, en passant ce dernier fleuve, des incursions

(1) *Nec in aliâ parte major auctorum inconstantia: credo propter innumeras vagasque gentes.* Plin., L. VI, C. XIX.

(2) *Polyb.*, T. II, p. 262.

(3) *Dion. Perieg.*, v. 747.

(4) *Strab.*, L. IX, p. 356, etc., etc.

(5) *Polyb.*, ex Lib. X, T. II, p. 269. *Strab.*, L. XI, p. 354. J'ai suivi la leçon du passage de ce dernier géographe, qui m'avoit été indiquée par M. de Brequigny, d'après un Ms. du XIII[e]. siècle, B. ol. R., N°. 1393.

dans l'Hyrcanie. Cet historien a été trompé par la fausse dénomination donnée au Jaxarte, et par le récit des écrivains de la vie d'Alexandre. La suite de sa narration prouve évidemment que le peuple scythe, dont il a voulu parler sous le nom d'Aspasiaques, n'étoit qu'une tribu particulière des Saces. Les Scythes Aspasiaques n'avoient d'autre rivière à passer, pour faire des incursions dans l'Hyrcanie, que l'Oxus. Si leur pays eût été situé entre ce fleuve et le vrai Tanaïs, il auroit embrassé une région immense, que nous savons avoir été habitée par d'autres nations scythes; et plusieurs rivières auroient opposé de nombreuses barrières à leurs courses.

L'Oxus rouloit ses eaux parmi des rochers qui formant, selon quelques-uns, comme un pont d'un stade de longueur, donnoient un passage libre aux Scythes; ou, suivant d'autres, ce peuple profitoit de l'espace que laissoit l'Oxus depuis l'endroit où il s'engloutissoit dans la terre, jusqu'à celui où il reparoissoit (1). La première de ces opinions, quoique fausse, peut avoir eu quelque apparence de vérité. Le Dgeihoun, ou l'Amu, qui est l'Oxus des Anciens, se sépare d'abord en plusieurs branches dans les cantons de Balk et de Termed; il réunit ensuite ses eaux et passe entre deux montagnes dans un endroit qui peut avoir à peine cent coudées de largeur, et qui est appelé, vraisemblablement par cette raison, *Dehani-Chir*, c'est-à-dire, Gueule de Lion (2). On reconnoît aisément dans cette description le prétendu pont naturel de l'Oxus. La seconde opinion que Polybe paroît adopter, n'est pas

(1) *Polyb.*, T. II, p. 269-270. Les Scythes traversoient, pendant l'hiver, l'Oxus sur la glace, car les eaux de cette rivière gèlent si fort, que les caravanes passent dessus, suivant le Géographe Turc.

(2) *Otter*, Voyag., T. I, p. 236. Le Géographe Turc dit « que le Dehani-Chir » est un vallon ou passage étroit entre deux » montagnes, par lequel le Dgeihoun passe » et fait un si grand bruit qu'il donne de » la terreur à ceux qui l'entendent, » p. 826.

sans fondement. Le Dgeihoun trouve, au delà de Dehani-Chir, une plaine de sable de deux lieues d'étendue, où il se perd. Cette plaine pouvoit être autrefois très-praticable, mais un voyageur courroit aujourd'hui de grands risques s'il tentoit de la traverser. Au sortir de ces sables, le fleuve reprend son cours par le Khowarezm (1).

Il est assez ordinaire de voir, en ces contrées, des rivières s'engloutir et se perdre dans des plaines de sable. Strabon n'est donc point fondé à répandre des doutes sur la relation d'Aristobule, qui assuroit que la rivière de Polytimète, la Sogd des Orientaux, après avoir arrosé la vallée où l'ancienne ville de Maracanda étoit située, alloit perdre ses eaux dans les sables (2), et non point les décharger dans la Mer Caspienne, comme l'avance Ptolémée (3), ce qui est physiquement impossible. Le cours de cette rivière auroit été alors intercepté par celui de l'Oxus, qui se prolongeoit du midi au nord-ouest.

Strabon rapporte l'opinion de ceux qui joignoient l'Ochus à l'Oxus (4) : elle a induit Quinte-Curce en erreur. Alexandre, selon cet historien, passa ces deux fleuves pour arriver à la ville de Marginie, près de laquelle il choisit un emplacement pour y bâtir six villes (5). Si le héros macédonien, partant de Bactra pour se rendre dans la Margiane, a trouvé sur son chemin l'Ochus, il faut que ce fleuve ait eu son embouchure dans l'Oxus, ou que son cours ait été prolongé de l'Est

(1) Le Géographe Turc prétend que le Dgeihoun, ou Oxus, a 300 lieues de cours; voyez ce qu'il dit sur le cours de ce fleuve, p. 882-885. Edrisi nous a donné aussi une description très-circonstanciée du cours du Dgeihoun; il parle du passage de Dehani-Chir, suivant les Savans Maronites ses interprètes, en ces termes : .... *Ubi abscondit se sub magno quodam monte, super quem transeundi est quasi super pontem.* Geogr. Nub., Clim. III, par. VIII, p. 138.

(2) *Strab.*, L. XI, p. 357.

(3) *Ptolem.*, L. VI, C. XIV.

(4) *Strab.*, L. XI, p. 351.

(5) *Superatis deindè amnibus Ocho et Oxo, ad urbem Marginiam pervenit....* Quint. Curt., L. VII, C. X.

à l'ouest, suppositions également fausses. Cette rivière, à laquelle Quinte-Curce donne le nom d'Ochus, est le Margus, qui couloit parallélement avec l'Arius, et est encore appelé par les Persans *Marg-Ab* (1). Pline nous apprend qu'Antiochus, fils de Seleucus, rétablit sur les bords du Margus une des villes qu'Alexandre y avoit fondées, laquelle avoit été détruite par les barbares : ce roi de Syrie lui donna le nom d'Antiochie (2) ; récit qui prouve la méprise de Quinte-Curce.

Quoique la Sogdiane joue un rôle considérable dans l'histoire des expéditions d'Alexandre, cependant Quinte-Curce n'en parle que comme d'une contrée en grande partie déserte (3), qui étoit située, selon ses principes erronés, près du vrai Tanaïs et du Caucase. Etienne de Byzance semble donner à la Sogdiane la place que doit occuper la Bactriane, près du Paropamise ; mais je crois qu'il faut attribuer cette erreur à la négligence des copistes de ce lexicographe, ou d'Hermolaüs, son abréviateur (4). Golius a prétendu excuser par la même raison Ptolémée (5), de la faute qu'il commet, en transportant Maracanda, capitale de la Sogdiane, dans la Bactriane ; mais comme cette ville se trouve encore déplacée dans sa latitude, on ne sauroit supposer l'altération du texte de ce géographe (6). M. d'Anville a très-bien observé que cette erreur venoit d'une fausse estimation des mesures itinéraires, « auxquelles attribuant trop d'étendue, il devoit s'ensuivre que » (Ptolémée) donna en général plus d'espace au pays qu'il

(1) *D'Anville*, Géographie ancienne, T. II, p. 297.

(2) *Plin.*, L. VI, C. XVI. Cette ville avoit soixante-dix stades de tour. Orode y fit conduire les prisonniers Romains, après la défaite de Crassus. *Ibid.*

(3) *Quint. Curt.*, L. X, C. I.

(4) Mettez après πόλεις les mots ἐν τῇ Σογδιανῇ, qui sont transposés. In v. Ἀλεξάνδρεια.

(5) *Gol.*, not. in Alferg., p. 171.

(6) *Ptolem.*, L. VI, C. XI, L. VIII, Tabl. VII, p. 208.

» n'en occupe, et que la Sogdiane en particulier fût poussée » beaucoup trop loin (1). »

La Bactriane formoit, selon Quinte-Curce, la troisième partie de l'Asie (2). Cet historien paroît avoir confondu l'étendue de la province de la Bactriane, telle qu'elle étoit au temps d'Alexandre, avec celle du royaume de la Bactriane, fondé par les successeurs de ce monarque l'an 255 avant J.-C. Ménandre, un des plus illustres de ces princes, passa l'Hypanis, et subjugua un beaucoup plus grand nombre de nations que le conquérant macédonien. Démétrius, fils d'Euthydème, s'empara non-seulement du Patalène, mais encore de plusieurs autres contrées maritimes de l'Inde et des Etats de Sigertide (3) : Quinte-Curce n'a donc connu d'autres limites à cette province, que celles qui lui furent données dans la suite par les rois de la Bactriane, qui y réunirent l'Arie et une partie de l'Inde.

C'est sous les monts Paropamises que Quinte-Curce met Bactra (4), appelée anciennement Zariaspe, capitale de la Bactriane. La position actuelle de Balk (5), dont le nom dérivé de Bactra démontre l'erreur de cet historien. Balk, située au milieu du Khorassan, est bâtie sur un sol égal dans une plaine, à quatre parasanges (environ quatre lieues) d'une montagne (6). De là est venue la méprise de Quinte-Curce, qui aura pris cette montagne pour une partie du Paropamise.

(1) *D'Anville*, Eclairciss. Géogr. sur la carte de l'Inde, p. 23.

(2) ..*Tertiam partem Asiæ tenet.* Quint. Curt., L. v, C. x.

(3) *Strab.*, L. xi, p. 355-356. *Justin.*, L. xli, C. iv. Vid. *Bayer*, Hist. regni Græc. Bactrian., p. 75, etc. *De Guignes*, Recherch. sur l'hist. des Rois grecs de la Bactriane, Acad. des Inscr., T. xxv, p. 18, etc.

(4) *Quint. Curt.*, L. vii, C. iv.

(5) Balk est une des plus célèbres villes de l'Orient. Les Géographes mahométans l'appellent encore *Koubbet-alislam*, c'est-à-dire, le Dôme ou la Métropole de l'Islamisme. Géogr. Turc, p. 695.

(6) *Ebn Haukal*, Géogr. Orient., p. 204. *Acmet*, ap. Abulf. Géogr. Turc, p. 698. Cette ville est éloignée de huit lieues du Dgeihoun (l'Oxus), selon Cherefeddin, Hist. de Timur, L. i, C. ii.

D'ailleurs la situation de Balk sur la rivière de Dahas, qui baigne ses murs, montre l'identité de cette ville avec la Zariaspe ou Bactra des Anciens (1).

Lorsque l'armée macédonienne revenoit de l'Inde par la Gédrosie, Alexandre ordonna à Cratère de conduire un corps de troupes dans l'intérieur des terres et de soumettre l'Ariane (2). Cette contrée étoit-elle la même que l'Arie, située au midi de l'Hyrcanie et de la Margiane, et au nord des Dranges et d'une partie de la Médie? Strabon éclaircit ces difficultés et dissipe l'obscurité répandue là-dessus dans les marches d'Alexandre. Ce géographe ne donne à l'Arie proprement dite que deux mille stades de longueur et trois cents de largeur (3); et il étend les limites de l'Ariane depuis les frontières de la Sogdiane et de la Bactriane jusqu'à celles de la Médie et de la Perse : l'Arachosie, la Carmanie et tout le pays jusqu'aux bouches de l'Indus, étoient renfermés dans ces mêmes limites (4). Denys le Periégète suppose à l'Ariane une extension qui n'est pas moins considérable; il comprend tous les peuples placés aux environs du Paropamise, et ceux qui habitoient les côtes de la mer Erythrée, tels que les Arbites, les Orites, etc. (5), sous le nom général d'Arianiens; nom par lequel il semble les distinguer des Ariens proprement dits.

Les anciens Mèdes portoient, selon Hérodote, le nom d'*Arii*, Ἄριοι (6), qu'il ne faut pas confondre, ce me semble, avec les Ariens Ἄρειοι dont parle cet historien dans la division des satrapies (7). Ce dernier peuple, qui ressembloit fort par son

(1) Vid. plurim. in Not. *Golii*, ad Alfergan, p. 175-176-177.
(2) *Strab.*, L. XV, p. 499.
(3) *Strab.*, L. XI, p. 355.
(4) *Id.*, L. II, p. 89, L. XV, p. 495-498.
(5) *Dionys.*, v. 1095-96-97-98. Isidore de Charax ne donne que trente schœnes d'étendue à l'Arie et cinquante-cinq à l'Anabon, qui en dépendoit. Mans. Parth., p. 8, in Geogr. min., T. II.
(6) *Herod.*, L. VII, C. 62.
(7) *Id.*, L. III, C. 93.

langage et ses mœurs aux Assyriens (1), paroît avoir été autrefois très-puissant. Il est assez vraisemblable que tous les pays soumis à son Empire, furent connus sous le nom général d'Ariane (2). Peut-être encore l'Arie et plusieurs contrées voisines, ayant été conquises par les Perses, se trouvèrent-elles dans la suite réunies dans une même satrapie, qui porta la dénomination d'Ariane. Dans cette hypothèse, Pomponius-Mela se sera trompé, en avançant que l'Ariane est voisine des côtes de la Mer Caspienne, et qu'ensuite vient l'Arie (3). Pline est encore moins exact, lorsqu'il met les Ariens au levant de la Parthie, et les Arianiens et la Carmanie au midi (4). Solin qui, pour l'ordinaire, ne fait qu'abréger cet écrivain, réunit les Ariens et les Arianiens, et les place à l'orient du pays des Parthes (5); ce qui doit servir à corriger le texte de Pline, dont l'erreur paroît avoir été augmentée par l'ignorance des copistes de son ouvrage (6).

Strabon parle des marches d'Alexandre dans la Haute-Asie, et de son arrivée dans la partie de l'Inde, connue aujourd'hui sous le nom de Pen-Jab, en ces termes : « Il vint par l'A-» riane près de l'Inde; et laissant à sa droite cette contrée, il » pénétra par le Paropamise dans les pays septentrionaux et

(1) *Strab.*, L. I, p. 28.

(2) Vid. plur. in *Cellar.* Geogr. antiq., T. II, p. 515-516. *Is. Voss.* in *Mel.*, L. I, C. II. Géogr. anc. de M. d'Anville, T. II, p. 285 et suiv.

(3) ... *Usquè ad Caspium sinum.... Indè proxima est Ariane, deindè Aria.* Pomp.-Mela, L. I, C. II. Le nom d'Arie subsiste encore dans celui d'Hérat, capitale du Khorassan. « Le Monde ressemble, » dit un poëte persan, à une mer, dans » laquelle le Khorassan est la nacre, et » la ville d'Hérat la perle de cette nacre. » Géogr. Turc, p. 676.

(4) *Habet* (Parthia) *ab ortu Arios, à meridie Carmaniam et Arianos.* Plin., L. VI, C. XXV.

(5) ... *Ab ortu Arios Arianosque, Carmaniam à medio die.* Solin, C. LIX.

(6) Il faut, ce me semble, lire dans le texte de Pline, *ab ortu Arios Arianosque, à meridie Carmaniam.* La partie géographique de cet auteur a été la plus maltraitée par ses copistes. Elle est pleine d'altérations et surtout de transpositions, que les éditeurs n'ont pas même cherché à rectifier.

dans

» dans la Bactriane ; et après avoir soumis tout ce qui obéis-
» soit aux Perses, il désira ardemment de connoître l'Inde,
» dont on avoit parlé jusqu'alors d'une manière aussi obscure
» qu'incertaine. Il repassa donc les montagnes par la voie la
» plus courte, ayant l'Inde à sa gauche, et revint ensuite di-
» rigeant sa marche par les parties occidentales de ce pays,
» et traversant la Cophène, le Choaspe, etc. (1). » Ni dans ce résultat, ni dans les détails qu'Arrien et les autres historiens d'Alexandre nous offrent sur les marches de son armée, on ne trouve aucun indice du Cachemire, que ce prince laissa évidemment au nord-est en entrant dans le Pen-Jab. Cependant M. d'Anville, après avoir avoué « qu'on ne voit rien,
» dans ces mêmes marches, qui distingue ce pays par sa si-
» tuation, » voudroit revendiquer en faveur de l'Antiquité, une contrée si célèbre par ses agrémens (2). Ensuite, au moyen de foibles rapports de dénominations, surtout entre Caspire et Cachemire, il cherche à appuyer ses conjectures que le local semble en quelque sorte repousser. Le Cachemire est enclavé dans de hautes montagnes, entre l'Inde, le Thibet et la Grande-Tartarie, et on n'y pénètre que par trois passages si difficiles qu'Oguz Khan fut arrêté un an entier aux avenues de ces montagnes (3). On ne voit point qu'Alexandre ait été arrêté dans ses courses par de pareils obstacles; et bien loin d'avoir visité le Cachemire, comme on l'a supposé, il ne paroît pas même en avoir eu connoissance (4) : celle d'une partie de l'Inde lui est due à plus juste titre.

(1) *Strab.*, L. XV, p. 479.

(2) *D'Anville*, Eclairc. sur la carte de l'Inde, p. 34, Géogr. anc., T. III, p. 338, etc. Antiquité géogr. de l'Inde, p. 21.

(3) *Abulgasi-Khan*, Hist. des Tatars, p. 52, et not., p. 53. Voyez sur les montagnes du Cachemire, *Bernier*, Voyag., T. II, p. 302; *Forster*, Voyag., T. I, p. 232, 243, 270, etc., et sur leurs passages, *Cherefeddin*, Hist. de Timur, L. IV, C. XXXI. Géogr. Turc, trad. manuscrite d'Armain, p. 404, 405, etc....

(4) M. *Rennell*, Descr. de l'Indostan, tr. fr., T. II, p. 142.

On ne peut douter que les Phéniciens ne tirassent des marchandises de l'Inde (1) par les colonies qu'ils avoient établies dans quelques îles du Golfe Persique (2). Ils doivent donc avoir eu des notions plus ou moins étendues sur cette vaste contrée; et il est très-vraisemblable qu'Alexandre les reçut d'eux, ayant emmené avec lui plusieurs marchands de Tyr ou de Sidon (3). Avant Darius, fils d'Hystape, les Grecs connoissoient peu l'Asie, au delà du Tigre; c'est ce qui fait dire à Hérodote que la plus grande partie en fut découverte par ce même Darius. « Voulant savoir, ajoute Hérodote, en quel endroit » de la mer se jetoit l'Indus, qui, après le Nil, est le seul » fleuve dans lequel on trouve des crocodiles, Darius envoya » sur des vaisseaux, des hommes sûrs et véridiques, et entre » autres Scylax de Caryande. Ils s'embarquèrent à Caspatyre » dans la Pactyice, descendirent ce fleuve à l'Est jusqu'à la » mer : delà naviguant vers l'occident, ils arrivèrent enfin, » le trentième mois après leur départ, au même port où les » Phéniciens dont j'ai parlé ci-dessus, s'étoient autrefois em- » barqués par l'ordre du roi d'Egypte, pour faire le tour de la » Libye (4). » Une pareille relation auroit dû frapper les Grecs et exciter leur curiosité. « Mais ils faisoient peu d'at-

(1) *Ezech.*, C. XXVII, ℣ 15, 16, etc.

(2) *Strab.*, L. XVI, p. 527. Vid. *Bochart*, Chanaan, L. I, C. XLV. Il paroît que le commerce des Phéniciens en Orient fut non-seulement interrompu, mais encore détruit par les conquêtes d'Alexandre. Vid. *Huet*, de Navig. Salomon., S. VII.

(3) *Arrian.*, L. VI, C. XXVII.

(4) *Herod.*, L. IV, C. 44. Ce Scylax est le même que l'auteur du périple qui porte son nom, comme je crois l'avoir prouvé (Acad. des Inscr., T. XLII, p. 350, etc.) S'il restoit à cet égard quelques difficultés, elles ne pourroient venir que des interpolations et des transpositions manifestes dont est rempli le texte de ce périple, le plus ancien ouvrage de géographie qui nous soit parvenu. Je me sers ici de la traduction d'Hérodote, qu'on doit à M. Larcher, qui remarque judicieusement que cet historien, en faisant descendre par Scylax l'Indus à l'Est, doit s'être exprimé, non d'après la relation de ce navigateur, mais suivant l'opinion de son siècle. Not., T. III, p. 466.

» tention aux démarches des peuples qu'ils regardoient comme » barbares, surtout dans des pays très-éloignés du leur ; et » Scylax avoit embelli le récit de son voyage de tant de cir- » constances évidemment fabuleuses, qu'il semble avoir été » frappé de la juste punition qui s'attache aux personnes dont » le goût pour le merveilleux est connu, de n'être écouté » qu'avec la plus grande défiance dans leurs récits même les » plus vrais (1). » Cette réflexion de M. Robertson, doit être sans doute appliquée à Scylax, si, comme nous le croyons, Hérodote a puisé dans son ouvrage le peu de détails qu'il a laissés de l'Inde (2). Ctésias enchérit encore sur ces deux écrivains. Sa martichore, animal à face d'homme ; ses cynocéphales, ou hommes à tête de chien ; sa fontaine qui s'emplit d'un or limpide, et d'autres contes pareils (3), l'ont justement décrié. Il est néanmoins probable que toutes ces fables, répandues dans la Grèce les premières années de la vie d'Alexandre, firent assez d'impression sur son esprit, pour lui donner l'envie de vérifier un jour par lui-même les choses que rapportoit Ctésias (4). Il y a aussi beaucoup de vraisemblance que ce prince, avide de s'instruire, avoit eu connoissance de la relation de Scylax, puisqu'elle est citée par Aristote (5). Au moins, celui-ci dut-il mettre entre les mains de son élève, les livres d'Hérodote où il est question de cet ancien voyageur. Le rapport que firent à Alexandre les nations qu'il venoit de subjuguer au nord de cette contrée, renouvelèrent ses premières idées, en confirmant le récit de Scylax. Un puissant motif animoit encore le prince macédonien ; il étoit persuadé

(1) *Robertson*, Recherch. sur l'Inde, p. 17.

(2) *Herod.*, L. III, C. 102, 104, etc.

(3) *Ctesias* ap. *Phot.*, Cod. LXII.

(4) Aristote avoit lu cette relation des Indes, de Ctésias, οὐκ ὢν ἀξιόπιστος. Hist. Anim., L. VIII, C. XXVIII.

(5) *Aristot.* Polit., L. VII, C. XIV.

que les Indiens étant soumis, il seroit bientôt le maître de toute l'Asie (1). En effet, « ces peuples courageux, féroces, innombrables savoient combattre et combattoient d'une façon différente de la sienne, avec d'autres armes, avec des éléphans, avec une méthode qu'il n'avoit pas encore acquis le droit de mépriser (2). »

Contre toute apparence, l'entreprise réussit; mais il ne poussa pas ses conquêtes au delà de l'Hyphase et de l'Indus; ce fut un de ses capitaines, Seleucus Nicator, qui eut la gloire d'ariver jusqu'aux bords du Gange (3). Le voile qui avoit couvert cette partie du monde, fut alors levé, et les Grecs s'empressèrent de publier leurs découvertes. La première relation paroît être celle d'Onésicrite, où parmi beaucoup de fables, on trouvoit quelques détails géographiques véritables. C'est l'auteur le plus ancien qui ait parlé de la Tabropane, aujour-

(1) Αὐτῷ δὲ τὰ Ἰνδῶν ἔφη (Ἀλέξανδρος) ἐν τῷ τότε μέλειν, τούτους γὰρ καταστρεψάμενος, πᾶσαν δὴ ἔχειν τὴν Ἀσίαν. *Arrian.*, L. IV, C. XV. Alexandre étoit alors dans la Bactriane et n'avoit pas encore passé l'Oxus.

(2) *Bougainville*, Parallèle d'Alexandre et de Tahmas-Kouli-Khan, p. 111. Cet écrivain ajoute : « Le succès de cette » entreprise fut inutile, puisqu'Alexandre » abandonna volontairement ses conquêtes. C'étoit donc compromettre sans nécessité, sans fruit, cette réputation achetée par tant de travaux et de combats; » c'étoit hasarder avec une folle présomption le titre singulier d'invincible, qui » faisoit en même temps sa gloire et sa » sûreté. » Il avoit déjà observé que cette entreprise étoit d'autant plus téméraire, « qu'elle faisoit abandonner à Alexandre » les rênes de son nouvel empire, élevé » sur les débris d'un trône, dont les cendres encore fumantes pouvoient, en son » absence, rallumer un feu dangereux. » L'auteur ne montre pas toujours la même impartialité dans cet écrit, espèce de jeu d'esprit, lu à une séance publique (le 12 novembre 1751) de l'Académie des Belles-Lettres, mais qui ne se trouve point dans le recueil de ses Mémoires.

(3) *Plin.*, L. VI, C. XXI. *Justin.*, L. XV, C. IV. Appien dit seulement que Séleucus passa l'Indus et fit la guerre à Sandracotte (Syriac., T. I, p. 198). M. Robertson révoque en doute l'étendue des conquêtes de ce prince (Rech. sur l'Inde, p. 282); mais ses argumens ne sont que négatifs. M. de Héeren reconnoît au contraire la vérité du récit de Pline sur ce sujet, et l'explique très-bien (de Græcor. de Indiâ Notitiâ, Comment. Gottens., T. X, p. 136-140). Du reste, les Anciens avoient des notions peu exactes du Gange, et nous ne connoissons bien son cours que depuis la description que le P. Tieffenthaler nous en a donnée. Voyez les observ. de M. Anquetil, dans les Rech.

d'hui Ceylan (1). Néarque, général macédonien, publia une seconde relation. La troisième est de Patrocle qui commandoit la flotte de Seleucus; il avoit eu communication des mémoires originaux d'Alexandre (2). Mégasthène, envoyé par Seleucus vers Sandracotte, roi des Prasiens qui habitoient les bords du Gange, écrivit en quatre livres une description générale des Indes. Daimaque, ambassadeur des rois de Syrie auprès d'Allitrochade, fils de Sandracotte, mit au jour une quatrième relation (3). Aristobule n'en fit pas une particulière; mais son histoire renfermoit de grands détails sur l'Inde (4). Clitarque tira vraisemblablement les siens (5) des mémoires de Dinon son père. Telles sont les premières sources dans lesquelles les Grecs puisèrent leurs connoissances, et dont les historiens d'Alexandre ont tiré ce qu'ils en disent.

Strabon, après avoir lu tous ces ouvrages, en a composé sa description de l'Inde, faite avec beaucoup de soin, et très-curieuse par rapport aux mœurs et aux usages des anciens habitans de cette contrée; il s'est servi principalement de Néarque, d'Aristobule et de Mégasthène. Il les supplée les uns par les autres et compare quelquefois leurs récits. Il demande néanmoins l'indulgence de ses lecteurs sur cette description (6), soit à cause du grand éloignement des lieux et du petit nombre de voyageurs qui les avoient examinés, soit à cause de la légèreté et de la négligence de leurs relations. Quoique souvent ils n'eussent rien vu par eux-mêmes, ni connu que par des

hist. et géogr. sur l'Inde, T. II, p. 262, etc....

(1) *Strab.*, L. XV, p. 473. *Plin.*, L. VI, C. XXIV.

(2) *Strab.*, L. II, p. 47.

(3) *Arrian.*, Indic., C. IX. Vid. *Strab.*, L. XV, p. 484 et seq.

(4) *Strab.*, L. II, p. 48, 52.

(5) Vid. *Strab.*, L. XV, p. 484, etc. Clitarque parloit de Nisa et des fables relatives à Bacchus (ap. *Schol.* Apollon., L. II, ỳ 906), copiées par Quinte-Curce, L. VIII, C. X.

(6) Δεῖ δ᾽ εὐγνωμόνως ἀκούειν περὶ αὐτῆς, etc... *Strab.*, L. XV, init., p. 471.

ouï-dire, ils ne racontoient pas moins les choses, comme s'ils les eussent examinées de leurs propres yeux, et avec la plus scrupuleuse exactitude. Les compagnons d'Alexandre se contredisoient mutuellement; et ceux qui du temps de Strabon, au siècle d'Auguste, étoient parvenus en petit nombre jusqu'aux bords du Gange, se trouvèrent être des gens ignorans et incapables de donner aucun renseignement utile sur cette partie de l'Asie. Tout ce qui la concernoit avant l'expédition d'Alexandre, étoit absolument couvert de ténèbres; et ce prince ne chercha vraisemblablement à croire ce qu'on en disoit, que parce qu'il étoit aveuglé par la prospérité. Strabon en cite pour exemple les fables débitées sur Bacchus, Sémiramis, Cyrus, etc. Il en reproche à Mégasthène beaucoup d'autres, mais il adopte, avec raison, ce que cet auteur disoit sur les castes des Indiens. Il auroit cependant dû se dispenser de rapporter tout ce que dit le même Mégasthène sur les fourmis, qui, grosses comme des renards et ayant la peau de panthère, s'occupoient à exploiter les mines. Ce sont des termites que ce voyageur avoit considérés avec l'étrange microscope de son imagination. Ces insectes si redoutables par la manière étonnante dont ils pullulent, n'ont pas l'art d'extraire l'or pour enrichir les hommes, comme l'assuroit Mégasthène (1) : ils travaillent, au contraire, à les appauvrir, en dévastant leurs habitations, au point quelquefois de les en chasser. Du reste, l'ouvrage de Mégasthène étoit précieux pour la connoissance des lieux et des mœurs de l'Inde. On lui doit l'évaluation de l'étendue de cette vaste contrée qu'adopta Eratosthène, et à peu près telle que nous la croyions, il y a cinquante ans. Les notions que Mégasthène donna des rivières de l'Inde, sont encore les plus exactes de celles qu'on trouve chez les Anciens sur ce pays.

(1) *Megasthen.* ap. *Strab.*, L. XV, p. 485.

Enfin Strabon et Arrien ont su bien profiter de cet ouvrage; mais Pline paroît n'en avoir tiré que des fables. Suivant lui, » Mégasthène met, parmi les Indiens nomades, une espèce » d'hommes qu'il appelle Scyrites, qui n'ont que deux trous » à la place des narines, et dont les pieds flexibles se replient » comme les serpens. Selon cet auteur, à l'extrémité orien- » tale de l'Inde, vers la source du Gange, sont les Astomes, » qui n'ont point de bouche; tout leur corps est couvert de » poil; ils s'habillent du duvet des feuilles. Ils ne vivent que » par la respiration et l'odorat. Ils ne mangent et ne boivent » jamais; seulement ils respirent l'odeur des plantes, des » fleurs et des pommes sauvages; ce sont là leurs provisions » de voyage: une odeur un peu forte est mortelle pour eux (1).» Mégasthène faisoit encore mention des Cynocéphales, qui jappoient au lieu de parler, et d'une race de pygmées qui, selon Eudoxe, n'avoient qu'une coudée de haut, etc. Strabon raconte des faits à peu près semblables, mais pour en montrer l'absurdité. Moins sage que lui, le naturaliste romain y ajoute foi, les considérant comme des jeux de la nature, qui a voulu par là manifester la plénitude de sa puissance. Ce point de vue philosophique ne dirigea pas les écrivains qui copièrent les premières relations de l'Inde. Le goût du merveilleux a pu seul engager Duris à avancer que quelques Indiens s'accouplent avec les animaux, et qu'il en provient des êtres mi-partis. Il ajoutoit: « Que, chez les Calinges, autre peuple de l'Inde, » les femmes conçoivent à cinq ans, et ne passent pas la hui- » tième année: qu'ailleurs il naît des hommes avec une queue » garnie de poil, et qui sont extrêmement légers; que d'autres » ont des oreilles qui leur couvrent tout le corps (2). »

(1) *Plin.*, L. VII, C. I. Je me sers de l'élégante et fidèle traduction de M. Gueroult.

(2) *Plin.*, ibid.

On a donc eu raison de reprocher à Mégasthène, à Daimaque, à Onésicrite, à Patrocle même, d'avoir souvent pris à tâche de travestir les vérités qu'ils pouvoient recueillir, et de les rendre méconnoissables par les fables dont ils les ont enveloppées. « Les observations, dit un judicieux écrivain, » leur échappoient, et l'on pouvoit même douter qu'ils eussent » jamais vu les pays dont ils décrivent les apparences astro- » nomiques. Onésicrite soutenoit, par exemple, que ceux » qui confinoient au fleuve Hypanis étoient sous le Tropique, » quoiqu'ils en soient éloignés de plus de cent vingt lieues au » nord ; qu'à Pattala, les ombres se projetoient au midi, » quoique cette position fut aussi plus septentrionale que le » Tropique. D'un autre côté, Mégasthène et Daimaque pré- » tendoient qu'aucune partie de l'Inde n'étoit assez méridio- » nale, pour que les ombres y tombassent en sens contraire ; » ce qui n'est pas vrai non plus, puisque toute la presqu'île » occidentale, et même l'embouchure du Gange, sont au midi » du Tropique (1). » D'après toutes ces fausses idées, dont quelques-unes remontent jusqu'à Ctésias, on n'est pas surpris que Diodore de Sicile ait avancé que le gnomon étoit sans ombre dans l'extrémité septentrionale de l'Inde, et qu'on ne pouvoit y apercevoir ni la grande, ni la petite Ourse (2). Arrien fait lui-même commettre une erreur de cette espèce à Néarque sur la projection de l'ombre au sud (3), phénomène qui ne peut appartenir au climat de la côte des Orites, au delà du Tropique et en automne (4).

(1) M. *Gossellin*, Géogr. des Grecs analysée, p. 52.

(2) *Diod. Sic.*, L. II, § 35.

(3) *Arrian.*, Indic., C. XXV. Voyez M. *Vincent*, Voyag. de Néarque, p. 225, et la préface de Ramusio sur sa traduction du périple de Néarque. Vainement M. Schmieder a tâché de justifier Néarque (Not. in Indic., p. 141) ; le texte d'Arrien ne peut s'expliquer comme le veut M. Schmieder.

(4) Pline dit en parlant du mont Ma-

Quinte-Curce

Quinte-Curce ne parle pas de cette projection imaginaire; mais il ne craint pas de dire que « l'Inde, *plus étendue* en » longueur qu'en largeur, est presqu'entièrement tournée vers » l'Orient; que sa partie méridionale est la plus élevée, et que » tout le reste est plaine, etc... » Et néanmoins il parle des grands fleuves qui prennent leur source dans le Caucase, et coulent au midi. Enfin il ajoute que les pays voisins de la mer sont stériles, à cause des fréquens orages (1). Quelle ignorance! quel défaut de jugement! Arrien, mieux instruit sans doute, paroît cependant adopter quelques fables qu'il a tirées d'Onésicrite et de Mégasthène (2): mais, en général, il ne manque point de critique, et on ne peut qu'applaudir surtout au choix judicieux des faits dans sa description de l'Inde; les mœurs et les usages de ses habitans y sont rapportés avec beaucoup de vérité. « Il nous montre combien peu de changemens » ont eu lieu chez les Indous, dans l'espace d'environ vingt-un » siècles, et ces changemens sont l'effet des conquêtes étran- » gères, qui cependant ont produit ici moins d'altération que » partout ailleurs; car les usages qui, dans chaque pays, ac- » quièrent un degré de vénération par leur ancienneté, de-

lée : *In quo umbræ ad semptemtrionem cadunt hieme, æstate in austrum, per senos menses. Septemtriones eo tractu semel in anno apparere, nec nisi* XV *diebus, Bœton auctor est : hoc idem pluribus locis Indiæ fieri, Megasthenes.* L. VI, C. XXII. Quelles absurdités!

(1) *Quint. Curt.*, L. VIII, C. IX.

(2) *Arrian.*, Indic., C. VIII et XV. Toutes ces fables sur l'Inde furent reproduites, commentées et augmentées par plusieurs autres écrivains, dans différens périples. De ce nombre étoient Isigone de Nicée (*Plin.*, L. VII, C. III. *Aulugell.*, L. IX), Clitophon de Rhodes (*Pseudo-Plut.*, de Flum., p. 50), etc. La relation la plus étonnante est celle d'Iambule, dont Diodore nous a conservé l'extrait (L. II, § 55-60). Peut-être seroit-il possible de l'expliquer. Cependant Lucien met cet auteur à côté de Ctésias (ver. Hist., L. I, C. IV), et c'est en partie pour tourner en ridicule ces deux écrivains qu'il a composé ses Histoires Véritables. Eudoxe de Cyzique ne mérite point d'être confondu avec eux; et M. Ameilhon l'a très-bien défendu contre la critique de Strabon. Voyez son Hist. du Commerce et de la Navigation des Egyptiens, sous le règne des Ptolémées, p. 120, etc.

» viennent sacrés dans l'Inde, par leur union intime avec la » religion, dont les rites se mêlent à tous les actes de la vie (1). » Heureux ce peuple par cette immutabilité de mœurs et par sa douceur inaltérable (2), « s'il fut resté inconnu à une classe » d'hommes ennemis du bonheur de l'humanité (3) ! » Ces expressions d'un auteur anglais ne sont que trop vraies ; et Le Camoëns, au lieu de se contenter de faire prédire à son géant des tempêtes et des naufrages, auroit dû, pénétrant dans l'avenir, annoncer cette longue suite de calamités morales et politiques dont les Portugais alloient être la cause, en doublant le Cap de Bonne-Espérance.

Avant cette époque, les navigateurs n'avoient pas reconnu les côtes de l'Inde, au delà de Cattigara (4), qui paroît être Quêda, port de la presqu'île de Malaca ; et les courses des marchands pour arriver au pays des Sères, dont il est assez difficile d'assigner la véritable position, ajoutèrent peu aux connoissances qu'Alexandre et ses premiers successeurs avoient données de la partie orientale de l'Asie (5). Ce prince se mit en marche d'Alexandrie, ville qu'il venoit de fonder, et

(1) M. *Rennell*, Descr. de l'Indostan, Introd., p. 18. Voyez l'appendice de M. Robertson, à ses Recherch. sur l'Inde.

(2) On lit dans l'Ezour-Vedam : « ceux » qui, les armes à la main, auront tué » un autre homme, seront eux-mêmes » broyés dans l'enfer (le *patalam*, c'est-» à-dire, l'abyme) ; et on les fera passer » par des trous aussi petits que celui d'une » aiguille. » L. III, C. III. Le Bagavadam, le VIe. des Pouranams, condamne aussi les homicides à être jetés dans un lieu particulier pour y souffrir des tourmens horribles (L. VI, p. 106, Ms.). Néanmoins ce peuple si doux permet les sacrifices humains ; et sa liturgie en prescrit les abominables cérémonies aux rois et à leurs ministres, dans les périls imminens d'une guerre, comme on le voit dans le Karinaga, abrégé des dix-huit Pouranams, livres sacrés et canoniques de la seconde classe : chez les Indiens, les quatre Vedam forment la première ; voyez mes observ. prélimin. sur l'Ezour-Vedam, p. 123, 124, etc...

(3) *Rennell*, Descr. de l'Indost., p. 5.

(4) *Ptolem.*, L. I, C. XIII. Cet écrivain cite Marin de Tyr, qui paroissoit avoir consulté plusieurs anciennes relations. *Φαίνεται γὰρ καὶ πλειόνων ἱστορίαις περιπεπτωκὼς, παρὰ τὰς ἔτι ἄνωθεν εἰς γνῶσιν ἐλθούσας.* L. I, C. VI.

(5) Voyez *Huet*, Hist. du Commerce des Anciens, C. LVI, etc.

qu'on croit être Candahar (1), passa le Cophène, le Choës, ensuite l'Indus à Attock. Taxile s'étant soumis à lui, il entra dans le pays nommé par les Persans Pen-Jab, contrée qui par la nature de ses rivières et par la disposition de leurs confluens, se prêtoit facilement à la description des marches du conquérant macédonien : aussi Arrien les a fort bien décrites. *Pen-Jab* signifie en persan les cinq rivières. Effectivement Alexandre en traversa encore quatre après l'Indus, savoir : l'Hydaspe, l'Acésine, l'Hydraote et l'Hyphase. On reconnoît, selon M. d'Anville, le premier, dans le Schantrou, le second, dans le Ravée, le troisième, dans le Biah, et le quatrième, dans le Caul (2). M. Rennell prend le Behut ou l'Hylum pour l'Hydaspe, le Chunaub pour l'Acésine, le Rauvée pour l'Hydraote, et le Beyah pour l'Hyphase (3). Le P. Tieffenthaler croit que ce dernier est le Tatludji ; que l'Hydraote est le Beya ; l'Acésine, le Ravi ; et l'Hydaspe, le Schinab : enfin il parle d'une cinquième rivière, le Zélamus ou Béhatis (4), dont M. d'Anville fait une de celles qui vient de l'ouest se jeter dans l'Indus. Dans cette diversité d'opinions, il est bien difficile de prendre un parti ; car « ces fleuves, comme l'observe » très-bien Thevenot, ont reçu tant de noms particuliers des » modernes qui en ont parlé, qu'on a actuellement de la peine

(1) Cette ville est, selon Abulféda, l'Alexandrie des Indiens ; opinion adoptée par M. d'Anville, mais sur laquelle M. Rennell a proposé quelques doutes. Descr. de l'Indostan, T. II, p. 217, etc.

(2) *D'Anville*, Antiq. géogr. de l'Inde, p. 23.

(3) *Rennell*, Descript. de l'Indostan, T. II, p. 147.

(4) *Tieffenthaler*, Dissert. et Recherches sur l'Inde, p. 54-60. J'ai conservé à chaque auteur son orthographe. Le Biah et le Beya sont sans doute le même, ainsi que le Ravi et le Rauvée, qu'on retrouve dans le Rhuadis de Ptolémée (L. VII, C. I, etc.), lequel est évidemment l'Hydraote et non l'Hydaspe, comme le croit le P. Tieffenthaler. Voyez sur toutes ces rivières le Voyage de Néarque par M. Vincent, p. 90, etc., qui a traité ce sujet avec beaucoup de soin et d'étendue, et les notes de M. Schmieder, ad *Arrian.*, Indic., p. 28, etc.

» à les discerner les uns d'avec les autres, et même la plupart » de ces noms sont confondus (1). »

Le Choës est indubitablement, selon M. d'Anville, le Cow moderne, et le Cophène, le Méhram-hir qui sort des environs de Candahar (2). Strabon dit pourtant que le Choaspe se jette dans le Cophène (3); il prend donc pour la première rivière, le Choës, nom que lui conserve Arrien (4); ce qui est confirmé par celui de Coa qu'on lit dans le texte de Ptolémée (5), légère altération de Choës. D'ailleurs le nom de Choaspe peut induire en erreur, et faire confondre le Choës avec le Choaspe de la Susiane; faute que Denys le Periégète n'a pas su éviter, puisqu'il nous assure que le Choaspe roulant ses eaux indiennes, arrose les environs de Suse (6). Eustathe, en expliquant ce géographe, augmente son erreur; il prétend que, par *ses eaux indiennes*, Denys a voulu dire que le Choaspe, qui couloit près de Suse, étoit une branche de l'Indus (7). On doit plutôt penser que ce poëte géographe, entraîné par l'autorité d'Aristote, qui a mis la source du Choaspe dans le Paropamise (8), ne veut cependant parler que de celui de la Susiane, dont il prolonge le cours depuis les extrémités de l'Inde jusque dans cette contrée : il appelle donc les eaux du Choaspe *indiennes*, désignant ainsi le pays où cette rivière prend sa source. Cette manière de concevoir la situation et le cours des fleuves des pays lointains, n'étoit point sans exemple chez les Grecs, accoutumés à bouleverser la géographie de l'univers. Strabon rapporte que Diotime, chef d'une députation des Athé-

(1) *Jean Thevenot*, Voyage au Levant, etc., T. v, p. 180.

(2) *D'Anville*, Antiq. de l'Inde, p. 6.

(3) *Strab.*, L. xv, p. 479.

(4) *Arrian.*, Exped. Alex., L. iv, C. xxiii.

(5) *Ptolem.*, L. vii, C. i, p. 169.

(6) *Dionys. Perieg.*, v. 1074.

(7) Ὡς ἐκ τοῦ Ἰνδοῦ σχιζόμενος ποταμοῦ, etc. *Eust.* in *Dionys.*, l. s. l.

(8) *Aristot.*, Meteor., L. i, C. xiii.

niens, assuroit avoir remonté le Cydnus de la Cilicie, jusque dans le Choaspe, qui le conduisit à Suse (1). Ce fleuve a donc été le sujet des plus étranges méprises. Remarquons encore que Delisle n'est point fondé à faire tomber le Choës dans l'Indus, et à lui donner un cours qui ne se concilie point avec la position actuelle des lieux. Le prétendu Choaspe, comme Strabon l'assure avec raison, va décharger ses eaux dans le Cophène (2). La marche de l'armée macédonienne, telle qu'Arrien nous l'a décrite (3), confirme le sentiment de cet ancien géographe.

Quinte-Curce nous assure d'abord que l'Acésine augmente les eaux du Gange, qui le reçoit près de son embouchure : ces deux fleuves en se rencontrant, s'entrechoquent avec impétuosité, etc..... (4). Dans la suite, il nous dit que l'Acésine perd son nom lorsqu'il se réunit à l'Hydaspe, et que la flotte macédonienne souffrit beaucoup au confluent de ces deux rivières (5). Il se trompe encore pour avoir suivi Clitarque, dont Diodore a emprunté la même erreur (6) : l'Acésine, appelé faussement par quelques-uns Tanaïs (7), mêle ses eaux à celles de l'Indus (8). Justin commet une faute qui n'est pas moins grossière, lorsqu'il fait descendre Alexandre jusqu'à l'Océan, par l'Acésine (9). L'anonyme de Ravenne a copié cette erreur (10), que l'abréviateur de Trogue-Pompée semble

(1) *Strab.*, L. I, p. 32.

(2) *Strab.*, L. XV, p. 169.

(3) *Arrian.*, L. V, C. VIII.

(4) ... *Acesines eum auget*. Quint. Curt., L. VIII, C. IX.

(5) *Quint. Curt.*, L. IX, C. IV. Cet Historien dit, dans ce Chapitre, que l'Hydaspe mêle ses eaux à celles de l'Acésine, *Hydaspes amnis Acesini committitur*; et quelques lignes après, que l'Acésine se confond avec l'Hydaspe, *Acesines Hydaspi confunditur.*

(6) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 95.

(7) *Steph. Byzant.*, p. 633. Ce lexicographe nous apprend que plusieurs écrivains croyoient que le Tanaïs étoit le même que l'Acésine et le Jaxarte.

(8) *Strab.*, L. XV, p. 486. *Arrian.*, L. VI, C. XIV, Indic., C. IV, id.

(9) ... *Per hunc in Oceanum devehitur.* Justin., L. XII, C. IX.

(10) *Anonym. Rav.*, L. II, C. III.

rétracter dans le chapitre suivant, où, rapportant l'arrivée du conquérant macédonien à l'Océan, il ajoute qu'il parvint heureusement jusqu'aux bouches de l'Indus (1).

« L'Erannoboas, dit Arrien d'après Mégasthène, est le troi- » sième fleuve de l'Inde, et plus grand que les autres (le Nil » et l'Ister); mais il le cède au Gange, lorsqu'il y jette ses » eaux (2). » Pline et Ptolémée disent aussi que ce dernier fleuve reçoit l'Erannoboas, appelé Sarabis par Ptolémée (3), altération de *Sanpoo*, un des noms que porte encore aujourd'hui le Burrampooter. Mais un simple rapport de dénomination n'est pas toujours une preuve en géographie : il faut avoir recours, autant qu'il est possible, à d'autres moyens. Celui que nous offre Arrien me paroît décider la question. Quelle est la plus grande rivière après l'Indus et le Gange? C'est évidemment le Burrampooter, qui va se perdre dans celui-ci, non loin de la plus orientale de ses embouchures, vers les 23 degrés de latitude et les 91 de longitude, à l'orient du méridien de Londres : le Gange à l'ouest, et le Burrampooter à l'Est, arrosent, avec leurs nombreuses branches et les rivières qui y affluent, une grande partie des plaines de l'Indostan (4). La célèbre ville de Palibothra étoit située au confluent de ces deux fleuves, selon Mégasthène que suit Arrien, et dont Strabon ne paroît pas s'être écarté (5). Pourquoi donc chercher les ruines de cette ville, près de Patna, comme l'imagine M. Rennell, à l'Est du confluent du Jomanes, aujourd'hui le Goumati, et du Gange. Pour appuyer cette hypothèse, il suppose

(1) ... *Secundo æstu ostio fluminis Indi invehitur.* Justin., L. XII, C. X.

(2) *Arrian.*, Indic., C. X.

(3) *Plin.*, L. VI, C. XXI. *Ptolem.*, L. VII, C. I.

(4) Voy. *Rennell*, Notice sur le Gange et le Burrampooter, IIIe. vol. de sa Descript. de l'Indostan, p. 160, etc.

(5) Ἐπιστρέψας (ὁ Γάγγης) πρὸς ἕω, καὶ ῥυεὶς παρὰ τὰ Παλίβοθρα μεγίστην πόλιν, πρόεισιν ἐπὶ τὴν ταύτῃ θάλατταν, καὶ μίαν ἐκβολὴν ποιεῖται. *Strab.*, L. XV, p. 474, 475.

que le Jomanes est la Soane, et confond celle-ci avec l'Erannoboas, quoiqu'Arrien les distingue expressément (1). M. d'Anville et le P. Tieffenthaler prennent aussi, sans en donner aucune preuve satisfaisante (2), le Goumati, qui baigne les murs de Lacnau et de Djonpour, pour le même Erannoboas, l'Erimanthe de Quinte-Curce, qui lui fait perdre son nom avant d'arriver à la mer (3). Avec la masse d'eaux que le Burrampooter fournit au Gange, il auroit été assez extraordinaire que ce dernier n'eût qu'une seule embouchure, ainsi que l'assure Strabon. C'est une erreur dans laquelle n'est point tombé Ptolémée, qui lui en donne cinq (4). On en compte à présent six principales ; et elles devoient être autrefois plus nombreuses : ce qui arrive à presque tous les grands fleuves, à cause de la diminution de leurs eaux (5). Le P. Tieffenthaler conjecture encore trop légèrement que le Dierdène de Quinte-Curce, ou Diadumène de Ptolémée, est le Ghagra, dont le cours étoit ignoré, avant que ce missionnaire nous le fit connoître. Du reste, à l'occasion des rapports plus ou moins certains des rivières de l'Inde, entre elles, il observe très-bien que Quinte-Curce s'est souvent trompé dans la description des

(1) *Arrian.*, Indic., C. IV.

(2) M. *d'Anville*, Antiquit. géogr. de l'Inde, p. 52, 54. *Tieffenthaler*, Diss. et Rech. prélim. de sa Descr. de l'Inde, publiée par M. Bernoulli, T. I, p. 54. M. d'Anville voudroit que Palibothra fut Helabas, et en s'appuyant d'un passage de Pline, il suppose que cette ville étoit au confluent du Jomanes et du Gange. Voici ce passage : *Amnis Jomanes in Gangem per Palibothros decurrit in oppida Methora et Clisobora* ; mais *Palibothros* n'est qu'un nom des Prasiens, qui s'étendoient en deçà et au delà du Gange ; *Potentiam claritatemque antecedunt Prasii : unde quidam ipsam gentem Palibothros vocant, immo vero tractum universum à Gange*. L. VI, C. XXII.

(3) *Quint. Curt.*, L. VIII, C. IX.

(4) *Ptolem.*, L. VII, C. I.

(5) Cette diminution est l'effet des défrichemens et des progrès de la culture. D'ailleurs, si les fleuves charient beaucoup de vases ou de sables, et s'ils sont sujets à des crues périodiques, comme le Gange, le nombre de leurs embouchures doit nécessairement varier. Voyez mon Mémoire sur le cours de l'Araxe et du Cyrus, p. 28 et 29.

contrées et des fleuves, et qu'il est impossible d'accorder, « d'a- » près lui, l'Inde ancienne avec la moderne. Il finit par » avouer l'extrême difficulté qu'il y a de reconnoître cette Inde » ancienne au milieu des opinions et des récits qui divisent » les écrivains, de l'ignorance des gens du pays, de leur né- » gligence à conserver la mémoire des faits, de changement » de temps et de la vicissitude des choses (1). »

De l'embouchure de l'Indus partit la flotte qu'Alexandre avoit fait construire et équiper sur les bords de l'Hydaspe. Il rassembla tout ce qu'il put de Phéniciens, de Cypriotes et d'Egyptiens, exercés à la navigation des mers de l'Orient. Il en remplit ses vaisseaux, dont les équipages furent composés de matelots et de rameurs les plus expérimentés. Il choisit pour triérarques ou capitaines, les hommes en qui il avoit le plus de confiance (2). La plupart étoient Macédoniens, et huit de Pella, sa patrie, ville pour laquelle il montra toujours beaucoup de prédilection. Cependant il nomma Néarque, crétois de naissance, et habitant d'Amphipolis, dans la Thrace, *Navarque* ou commandant de cette flotte. Alexandre lui ayant fait part de son projet, et personne n'ayant voulu l'exécuter, ce général s'en chargea, l'assurant qu'il ramencroit ses vaisseaux et ses troupes en bon état (3). Il tint parole; mais l'expédition fut assez longue pour qu'Alexandre eût de vives inquiétudes sur son sort; et il pleura de joie, lorsque Néarque, son ancien et fidèle

(1) *Tieffenthaler*, Diss. et Rech., p. 60. Il est fâcheux que cet écrivain, relégué au fond de l'Inde, n'ait eu entre les mains que Quinte-Curce. S'il avoit eu Strabon et Arrien, il auroit pu mieux éclaircir la géographie ancienne de cette contrée.

(2) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 104. Les auteurs varient beaucoup sur le nombre de bâtimens dont la flotte étoit composée. Vid. Cl. *Schmieder* ad *Arrian.*, Indic., p. 103. L'édition que ce savant a donnée des Indiques est faite avec beaucoup de soin. Il l'a accompagnée de notes et d'éclaircissemens pleins d'érudition et d'une sage critique.

(3) *Arrian.*, Indic., C. XX.

fidèle ami (1), vint lui-même annoncer l'entrée de la flotte dans le Golfe Persique (2).

A peine Diodore de Sicile, Plutarque et Quinte-Curce ont-ils parlé de cette expédition maritime; et nous en ignorerions tous les détails, si Pline et Arrien ne nous eussent pas fait connoître les journaux d'Onésicrite et de Néarque. Strabon, qui les avoit sous les yeux, n'en a tiré presque aucun parti pour la géographie. A la vérité, Pline ne s'est servi que de l'extrait incomplet et peu fidèle que Juba avoit donné de la relation d'Onésicrite, premier pilote de la flotte, en retranchant les mesures itinéraires (3). Mais nous sommes dédommagés de cette négligence, par le soin qu'Arrien a eu de nous transmettre tout ce que le journal de Néarque renfermoit d'utile et de curieux. Il forme la seconde partie des *Indiques* (4), qu'on peut regarder comme le complément ou le huitième livre (5) de l'ouvrage d'Arrien sur les campagnes d'Alexandre, auquel

(1) Philippe avoit exilé Néarque, à cause de son attachement pour Alexandre. *Plut.* vit. Alex., p. 16.

(2) *Arrian.*, Indic., C. XXXIII.

(3) *Plin.*, L. VI, C. XXVI. Strabon dit d'Onésicrite : Ὃν οὐκ Ἀλεξάνδρου μᾶλλον ἢ τῶν παραδόξων ἀρχικυβερνήτην προσείποι τις ἄν. L. XV, p. 480. Plutarque lui donne aussi le titre d'*Archigubernète* (vit. Alex., p. 88). Mais Arrien l'appelle simplement pilote, et lui reproche de s'être qualifié faussement de Navarque dans son histoire d'Alexandre (de Exped. Alex., L. VI, C. II), *classis ejus* (Alexandri) *præfectus*, Plin., L. VI, C. XXIV. Quinte-Curce a donc tort de partager le commandement de la flotte entre Néarque et Onésicrite (*Nearcho atque Onesicrito nauticæ rei peritis imperavit.* L. IX, C. X, *idem*, L. X, C. I). Onésicrite ne fut pas toujours d'accord avec Néarque (*Arrian.*, Indic., C. XXXII). Il vouloit pousser plus loin les découvertes; mission dont Hiéron de Soles fut ensuite chargé (*Arrian.*, Exped. Alex., L. VII, C. XX). Néanmoins Néarque et Onésicrite eurent également part aux couronnes qu'Alexandre décerna à ses officiers, et le dernier comme τὸν κυβερνήτην τῆς νεὼς τῆς βασιλικῆς. *Arrian.*, L. VII, C. V.

(4) Le titre de cet écrit est, dans toutes les éditions, Ἰνδική, en sous-entendant ξυγγραφή; mais dans le Ms. de la Bibl. impériale de Vienne, on lit Ἰνδικὰ, et à la fin, τέλος τῶν Ἰνδικῶν (vid. *Kollarii* Suplem. ad *Lambec.* Comment. de Bibl. Cæs. Vindob., p. 588) : ce qui me paroît plus conforme à l'usage des Anciens.

(5) Comme portent les Mss. cotés 456, 1407 et 1684, B. ol. R.

cet auteur renvoie lui-même (1); et il suit fidèlement Néarque dans son *Paraple*, ou Journal de traversée (2). Les îles, les promontoires, les golfes, les ports, les rivières, etc., rien n'y est oublié, conformément aux instructions données par Alexandre; et d'après les mémoires de Néarque, son abréviateur, Arrien, décrit tout avec autant de clarté que de précision. Certes, aucun écrit des Anciens n'offre un tel caractère de véracité, de la part de son premier auteur. Pourquoi donc quelques savans ont-ils révoqué en doute l'authenticité de la relation de Néarque? Dodwell a osé même avancer que c'étoit l'ouvrage d'un faussaire, au temps des Ptolémées (3). Mais ce laborieux écrivain ne cherche à le prouver que par induction; et ses argumens toujours négatifs sont aussi foibles et insuffisans (4) que

(1) *Arrian.*, Exped. Alex., L. v, C. vi, L. vi, C. xvi.

(2) Ce mot est la traduction littérale de παράπλους, dont se sert Arrien (Indic., C. xix). Ceux de période et de périple me paroissent avoir été employés dans une signification plus étendue. Peut-être que, dans l'origine, on n'entendoit par *périodes* que les routes de terre. Les chorographies particulières s'appeloient Ὧροι; et on disoit les Hores Samiaques, les Hores Ephésiennes, les Hores Colophoniennes, etc. (*Athen.*, L. vii, p. 297, L. xii, p. 847. *Antigon. Caryst.*, C. cxxii, etc.). Ces Hores avoient quelque rapport à ce que les Romains désignoient par *Mensuræ limitum et terminorum*, ordonnées et conservées par les Empereurs. Le plus remarquable de ces ouvrages est celui de Balbus: *Balbi mensoris, qui temporibus Augusti omnium provinciarum formas, et civitatum mensuras compertas in commentarios contulit, etc.* Frontin. de Coloniis, p. 364.

(3) *Arrian.*, Indic., C. xxxii.

(4) *Dodwell*, de Arriani Nearcho, in Geogr. Minor., T. i, Diss. vi, § iii-viii. J'avois eu la patience, dans ma première édition, de réfuter les paradoxes de cet auteur; mais depuis que M^rs. Rennell, Robertson, Vincent, etc., ont fixé l'opinion sur la fidélité d'Arrien, je crois fort inutile de reproduire mes observations. Il est pourtant juste de dire, non-seulement que ces écrivains anglais n'ont fait que marcher sur les traces de M. d'Anville, mais encore que ce géographe français a été devancé par M. de La Barre, qui, sans approfondir comme lui la matière, tâche de justifier le récit de Néarque, au moyen de la relation de Linscot et de la carte de la Perse, dressée par Delisle (Essai sur les mesures itinéraires des Anciens, Acad. des Inscr., T. xix, p. 536, etc.). Ce savant tire de la narration de Néarque une preuve de l'usage du petit stade, et assure avec raison que l'histoire d'Alexandre seroit un roman sans vraisemblance, s'il y étoit question du grand stade. M. Vincent auroit dû être plus persuadé de cette vérité qu'il ne le paroît dans plusieurs endroits de son ouvrage.

la plupart de ceux employés, de nos jours, avec une sorte de scandale, j'ose le dire, pour arracher à Homère, à Cicéron, etc., leurs écrits immortels. Le fameux P. Hardouin n'avoit pas d'autre logique, et un de ses rêves étoit aussi la supposition du journal de Néarque (1); sans doute, parce que Pline ne l'avoit pas lu, et qu'il s'étoit servi de l'extrait de celui d'Onésicrite. Toutes ces assertions vagues, irréfléchies ou dictées par la prévention, disparoissent bientôt devant la lumière d'une discussion approfondie. L'illustre d'Anville s'y est livré le premier, au sujet du Périple de Néarque; et il démontre que « l'application des circonstances que ce Journal renferme, » au local actuel, le rapport que des dénominations de lieu » qui ne se rencontrent point ailleurs, ont aveo celles qui sub- » sistent, ne souffrent aucun soupçon de supposition; et il y » a, ajoute cet habile géographe, peu d'autres mémoires de » l'Antiquité, qui soutiennent mieux la comparaison avec la » connoissance positive du local (2). » Le succès de M. d'Anville ne pouvoit être plus complet; et d'après les rapports anciens et modernes les moins incertains, « il s'est vu en état » d'indiquer la plupart des lieux dont parle Néarque, avec » un degré de certitude qui ne fait pas moins d'honneur à la » véracité du navigateur grec, qu'au talent, au savoir et à » la pénétration du géographe français (3). »

Cette justice rendue par M. Robertson à M. d'Anville, n'a point découragé M. Vincent qui a publié, sur le même sujet, de nouvelles recherches très-étendues et dignes d'être consultées. Mais, en donnant à ce dernier le tribut d'éloges qu'il mérite, nous ne prétendons point approuver toutes ses opinions,

(1) *Harduini* Not. ad Plin., p. 326.

(2) *D'Anville*, Recherch. géogr. sur le Golfe Persique, Acad. des Inscript., T. xxx, p. 133.

(3) *Robertson*, Recherch. histor. sur l'Inde, p. 277.

dont quelques-unes nous paroissent au moins fort hasardées. La plus répréhensible est de croire « qu'il n'est pas possible d'é» tablir une juste proportion de calcul pour chaque partie de la » route de Néarque, ni peut-être de mesurer, avec une exacti» tude satisfaisante, seulement cinq cents stades, dans aucune » portion de la navigation, prise séparément (1). » L'auteur détruit presque tout ce qu'il a voulu établir dans son ouvrage, par cette phrase qui renverse une des bases fondamentales sur lesquelles repose l'authenticité du Périple de Néarque. Cette base est l'exactitude des mesures que rien ne peut suppléer. Se trouvent-elles la plupart fausses? ce Journal a été supposé, ou du moins fort altéré; « si, au contraire, elles sont justes, et » de plus, si le module qui a servi pour leur évaluation, se » trouve être une mesure étrangère, entièrement inconnue à » tous les géographes grecs et latins qui ont entrepris de cons» truire des cartes, ce sera une preuve incontestable, que les » témoignages de Néarque et d'Arrien sont irrécusables, que » les distances qu'ils rapportent n'ont pu être prises que sur le » terrain; et que personne, dans les siècles postérieurs à l'ex» pédition de Néarque, n'auroit été en état d'interpoler ces dis» tances dans le texte de son Journal, comme Dodwell et » Hardouin ont hasardé de le dire. » Voilà ce que démontre le savant et judicieux Gossellin, dans un mémoire manuscrit (2) auquel est annexé le tableau ci-joint qu'il m'a permis

(1) *William Vincent*, Voyag. de Néarque, tr. fr., p. 58 et 59. Il dit auparavant : « Le sujet examiné sous une infinité » de rapports différens, et les mesures » soumises à une multitude incalculable » de combinaisons, nous n'avons encore, » après cela, qu'un résultat qui approche » jusqu'à un certain point de la vérité, » mais qui ne suffit pas pour satisfaire » un esprit accoutumé aux recherches, » ni pour contenter la curiosité de ces » lecteurs qui portent un œil aussi atten» tif sur la marge de leur carte géogra» phique que sur le pays qu'elle repré» sente. » p. 55.

(2) Recherches sur les connoissances géographiques des Anciens, sur le Golfe Persique, Ms.

...scrit de M. Gossellin.

Positio... on Néarque.
Les dis... 111 ½ au degré.

Dénom...	Distance particul.	Distance totale.
C...		
Le Port d'Alexand . . .	0	0
Un rivage sablonnée. . .	800	800
Saranga	700	1500
Sacala (la distance . . .	100	1600
Le port *Morontab*. . .	400	2000
Une île.	300	2300
Embouchure du fl. . .	200	2500
. . .	200	2700
C. . .	400	3100
. . .	400	3500
Embouchure du fl. . .		
Pagala.	300	3800
Cabana.		
Cocala.	300	4100
Tomerus, torrent .		
Malana		
Côte des Ich...	0	0
. . .	400	400
Malana		
Bagisara; *Pasira*	300	700
Colta.		
Calama village; l'î...	450	1150
Carbis rivage; *Cys*...	400	1550
Un promontoire d...	600	2150
Balomus, rivage.	800	2950
Barna, village. .	750	3700
Dendrobosa. . . ...gus.	500	4200
Le port *Cophanta*	200	4400
Cyiza	200	4600
Une petite ville et... le	400	5000
Le port *Talmena*		
Canasida, ville .		
Un rivage désert, ...		
Carnates	0	0
Trœsus, village.	500	500
Dagasira	600	1100
Un grand promon...	900	2000

Positions modernes correspondantes.
Les distances comptées en stades de 1111 ½ au degré.

Dénomination des lieux.	Distance particul.	Distance totale.
Côte du Kerman.		
Le Cap et le port de Jask.	6	0
Kuhestek, vis-à-vis le cap Maçandon	800	800
. . . .	700	1500
La rivière de Mina et la plaine nommée Hormuz	100	1600
L'île de Gérun ou d'Ormus.	400	2000
L'île de Vroct ou de Kismis.	300	2300
Baie de Karuez dans l'île de Vroct.	200	2500
La petite île Angan.	200	2700
Surplus de la longueur de Vroct	400	3100
L'île Maloro.	400	3500
L'île Peloro		
. . . .	350	3850
Le cap Gherd.		
L'île de Keish	300	4150
Côte du Fars.		
Le rivage vis-à-vis l'île de Keish.	0	0
Gilla, ville, vis-à-vis l'île Andarvia	400	400
L'île Schitwer		
Le cap Darabin.	300	700
Le port de Nechêlo		
Bender Tibben	450	1150
Le golfe d'Aslo	400	1550
La ville de Congon à l'embouchure d'un fleuve .	650	2200
Le fleuve Sita.	750	2950
Le fleuve et la ville de Kiérazin.	800	3750
La presqu'île d'Abu Schaar jusqu'au fleuve . . .	500	4250
La ville de Taiig sur le fleuve de Grân.	200	4450
Le fleuve de Regh.	200	4650
Embouchure de l'Ab Chirin	400	5050
Côte de Khosistan.		
Embouchure de l'Ab Chirin.	0	0
Le golfe de Délem	500	500
Une mer vaseuse pendant	600	1100
Ancienne embouchure de l'Euphrate	900	2000

de publier. En y jetant un coup d'œil attentif, on sera, je pense, convaincu de la fidélité d'Arrien, et les doutes qu'on pourroit encore avoir sur le récit de Néarque seront dissipés. Il étoit d'autant plus nécessaire d'en prouver la vérité, que les découvertes de ce général font époque dans l'histoire de la navigation des Anciens.

Le voyage de Néarque fut regardé avec raison comme une entreprise aussi périlleuse qu'importante. Alexandre lui-même en parla comme d'un des événemens les plus extraordinaires qui eussent signalé son règne. « Quelque facile que fût aujour- » d'hui une pareille expédition, on ne peut nier qu'elle n'offrit » alors des difficultés et des périls; et les circonstances dont » elle fut accompagnée, fournissent des exemples du peu de » progrès que les Grecs avoient faits dans la science de la na- » vigation.... Pendant toute leur route, il paroît qu'ils n'a- » voient jamais perdu de vue la terre, mais qu'ils longeoient » les côtes de si près, qu'ils ne pouvoient guère profiter de » ces vents périodiques qui facilitent la navigation dans l'O- » céan Indien; aussi leur fallut-il sept mois pour parcourir » l'espace qui, de l'embouchure de l'Indus à l'entrée du Golfe » Persique, ne comprend pas plus de vingt degrés (1), » comme l'assure M. Robertson. Mais il se trompe sur la durée de la navigation de Néarque, qui ne fut en mer au plus que soixante-un jours, et dont tout le voyage peut être réduit à environ quatre mois (2). D'ailleurs, nous avouons sans peine que les Grecs

(1) *Robertson*, Hist. de l'Amérique, T. I, p. 32-33, Rech. sur l'Inde, p. 28.

(2) Voici les paroles de Pline sur lesquelles M. Robertson s'appuie : *Festos dies ibi* (in Susa) *agentem Alexandrum invenerunt septimo mense, postquam digressus ab iis fuerat Patalis; tertio navigationis*. L. VI, C. XXVI. Il est évident que sur ces sept mois de voyage, Pline n'en compte que trois de navigation : mais le Journal de Néarque et la suite des événemens ne permettent pas de croire que ce voyage dura sept mois. Au surplus, je suppose, dans mon calcul, qu'il ne commença qu'à la mi-novembre, et que Diridotis fut le terme de la navigation.

connurent peu l'art de naviguer. Les Phéniciens le possédoient presque seuls dans l'Antiquité ; et certainement ils auroient poussé fort loin leurs découvertes, s'ils eussent connu la boussole, qui a ouvert à l'homme l'empire de la mer et lui a assuré la possession du globe, en le mettant à portée d'en parcourir toutes les parties accessibles. C'est ce qu'ont fait quelques peuples modernes, avec autant de succès et d'utilité que d'ardeur et de courage, surtout à la fin du dernier siècle (1), où, suivant l'idée d'un célèbre voyageur anglais, George Vancouver, « un pont s'est établi, à l'aide duquel nous pouvons porter » jusqu'aux plages les plus ignorées, aux moindres enfans de » la nature, les bienfaits de la Société civile. » Heureux, sans doute, s'ils ne reçoivent pas en même temps le germe pestilentiel de nos vices, et s'ils peuvent se soustraire à la tyrannie de nos besoins factices, fléau non moins redoutable pour eux que notre cupidité mercantille, l'ennemie du peu d'innocence et de bonheur qui reste encore sur la terre, dans quelques déserts, ou au milieu de l'Océan Pacifique.

(1) *Vancouver*, Voy. de Décoovertes à l'Océan Pacifique du Nord, etc., tr. fr., T. III, p. 508, 509. Ce voyageur, qui a marché snr les traces de l'illustre Cook, dit : « Jamnis dans un si petit oombre » d'années, on n'a assuré au genre hu- » main de si grands avantages, oi autant » perfectionné ln géographie que depuis » que l'Aogleterre s'est occupée de la re- » connoissance des terres oouvelles et des » parties de l'Océan qui étoient inconooes. » Les infatigables travaux de ses nnviga- » teurs ont toujours terminé ces entrepri- » ses avec succès. Ils ont principalement » dirigé leurs recherches vers tout ce qui » pouvoit être ntile. Ils ont exposé avec » simplicité les faits qu'ils ont recueillis; » et n'ayaot que la vérité pour but, ils ont » dédaigné de répandre et d'encourager » des opinions spécieuses, ou de se livrer » à des hypothèses ingénieuses et sédui- » santes : en se tenant fidèlemeot à ce prin- » cipe, ils ont placé la géographie au-des- » sus des conjectures. » Un sage écrivain, M. de Fleurieu, avoit déjà remarqué que les Argonautes de notre âge, parmi lesquels il compte quelques français, « n'ont » eu pour but que d'ncquérir de la célé- » brité, de perfectiooner la connoissance » du globe, d'étudier la nature et les hom- » mes, et n'ont regardé que comme un » nvantage accessoire, une extension de » commerce, qui pouvoit accroître nos ri- » chesses et multiplier nos jouissances. » Découv. des français en 1768 et 1769, dans le Sod-Est de la oouvelle Guinée, p. 2.

APPENDICE.

ADDITION

ADDITION

A LA PREMIÈRE SECTION

Sur les Historiens Grecs du Moyen-Age.

Des ames énervées par la mollesse et flétries par la servitude n'ont point assez d'énergie pour cultiver avec éclat les Lettres, les Sciences et les Arts. D'ailleurs l'esprit humain s'engourdit dès qu'il cesse de faire des progrès, et ses entreprises les plus hardies ne sont plus alors que des monumens de sa foiblesse. Il faut néanmoins excepter de ce nombre le temple de Sainte-Sophie, qui mérita d'immortaliser le génie d'Anthémius : mais on doit regarder ce monument comme le dernier, et encore y aperçoit-on presque partout la décadence de l'art. Depuis cette époque, la Grèce ne produisit rien de grand, et se couvrit, comme le reste du monde, des ténèbres de la barbarie. Semblables à d'arides déserts, parsemés de loin en loin de quelques foibles palmiers sur lesquels se repose l'œil fatigué du voyageur, les siècles postérieurs à Justinien n'offrent que peu d'hommes qui puissent soulager nos regards contristés de tant de stérilité. S. Jean Damascène, qui mourut au milieu du huitième siècle, est presque le seul écrivain du moyen-âge dans lequel on trouve de l'ordre, de la méthode et du jugement. Cent ans après, parut Photius, critique habile, savant profond et universel, dont quelques écrits respirent la vertu et la sagesse (1), l'homme le plus capable de coopérer au rétablissement des lettres, et de donner une impulsion salutaire aux esprits.

(1) Entre autres, sa lettre à Michel, prince de Bulgarie, dont la première partie concerne les sept premiers Conciles généraux, et la seconde traite des devoirs d'un prince. Celle-ci commence à la 24e. section, dont Lambecius a rempli une lacune importante, au moyen d'un Ms. de la Bibliothèque impériale de Vienne (in Bibl. Vindeb., L. III, T. III, p. 402). Dans ce traité trop peu connu, Photius parle de la religion et de la vertu comme un Père de l'Église.

Mais, ambitieux, méchant, hypocrite (1) et persécuteur, il occupa le trône patriarchal au mépris de toutes les règles; et pour s'y maintenir, il jeta les semences d'un trop long schisme, qui a propagé l'ignorance et allumé le fanatisme. De tous les ouvrages que Photius composa en assez grand nombre, le plus précieux est sa Bibliothèque : fruit d'une immense lecture, elle contient des extraits plus ou moins étendus de deux cent quatre-vingts volumes. Philologues et grammairiens, orateurs et sophistes, philosophes, théologiens, médecins, historiens sacrés et profanes y sont analysés et jugés. Quoique l'auteur s'arrête avec plus de complaisance aux théologiens et aux écrivains ecclésiastiques, il fait cependant assez bien connoître les autres. Il examine environ trente historiens de la haute Antiquité ou du Bas-Empire : mais il ne parle pas de tous avec la même étendue; les uns, tels que Ctésias, Agatharchide, Memnon, Théophilacte-Simocatte, etc., ont des articles qui en donnent une idée suffisante et instructive; les autres, comme Hérodote, Denys d'Halicarnasse, Juste de Tibériade, Pamphile d'Isaurie, etc., occupent à peine quelques lignes. Photius ne parle de ces derniers que pour juger leur style; ses observations ne concernent point les qualités encore plus essentielles qu'on exige d'un historien. Le mérite de la diction est ce qui le frappe davantage, et la critique historique paroît lui être inconnue. Mais les jugemens de Photius sur le style des anciens écrivains sont-ils sans appel? Je crois qu'il est permis quelquefois de ne pas les adopter aveuglément; car ils ne peuvent jamais avoir le même poids que ceux de Denys d'Halicarnasse, d'Hermogène, de Longin et des autres grands maîtres de l'Antiquité. D'ailleurs, le goût du siècle de Photius étoit fort corrompu; et quelques efforts qu'il fit pour éviter la contagion, on s'aperçoit que le sien avoit été gâté par la lecture d'Himérius, de Choricius et de plusieurs rhéteurs ou écrivains de ce genre, auxquels il donne trop d'éloges. Au surplus, nous devons à Photius la connoissance de beaucoup de faits et d'ouvrages qui, sans lui, seroient perdus. Si quelques-uns de ses extraits sont trop courts ou peu exacts, c'est parce qu'il en a fait plusieurs de mémoire, comme il l'avoue lui-même (2). Jamais personne n'aima plus l'étude que cet homme célèbre,

(1) Une des preuves de cette hypocrisie est sa lettre au patricien Bardas, dans laquelle il déplore la violence qu'on lui a faite pour être Patriarche. Epist. VI, p. 69-70.

(2) Præf. Bibl. aut Epist. ad Tarasium.

et il se plaint avec raison de ceux qui le privèrent, dans son exil, de la société de ses livres (1), supplice étrange, nouveau et imaginé pour lui seul (2).

L'empereur Bardas, qui protégeoit Photius, aimoit les lettres, et fit ses efforts pour que la dernière étincelle de la philosophie ne s'éteignît pas tout-à-fait (3). Léon le Philosophe, un de ses successeurs, les cultiva lui-même, et nous a laissé quelques écrits estimables. Mais aucun prince, dans le Bas-Empire, n'eut autant de zèle pour sauver les connoissances humaines du naufrage universel, que Constantin VII, dit Porphyrogénète, fils de ce même Léon. Zonare parle de Constantin en ces termes: « Il étoit fort religieux et avoit beaucoup de goût pour les Lettres, comme » on le voit par ses écrits. Quoiqu'ils ne soient ni élégans, ni corrects, ils » sont néanmoins pleins de figures et d'ornemens oratoires. Il s'appliqua à » la poésie et à tous les genres de versification, et on en peut citer pour » exemple, la pièce où il déplore la mort de sa femme. Par ses soins, l'é- » tude de la philosophie fut ressuscitée. Il fit renaître également les au- » tres sciences, en établissant des maîtres capables de les enseigner (4). » Cedrenus dit à peu près la même chose de ce prince. Il ajoute seulement, qu'en peu d'années il dissipa la barbarie qui, depuis long-temps, avoit fait de rapides progrès par l'incurie et l'ignorance des empereurs (5). Constantin effrayé des ravages que le temps faisoit sur les livres, imagina, pour conserver ceux qui restoient (6), de les abréger, moyen en général très-dangereux, mais auquel nous devons cependant des fragmens très-précieux. Par ses ordres et sous sa direction, on forma plusieurs recueils, entre autres, celui de l'Histoire, qui fut divisé en cinquante grands articles. Deux seuls, le vingt-septième et le dernier, nous sont parvenus. L'un est composé d'extraits relatifs aux ambassades et aux négociations, et l'autre renferme un grand nombre d'exemples de vices et de vertus. Le premier offre d'assez longs fragmens; et le second, des faits

(1) .... Μηδὲ βιβλίοις ἐνομιλεῖν ἔχει... Ep. 174, p. 248.

(2) ... Καινὸν τοῦτο καὶ παράδοξον, καὶ νέα καθ' ἡμῶν ἐπινενοημένη τιμωρία. Ep. 97, p. 137.

(3) ... Ὡς μηδ' ἐναυσμά τι περιλειφθῆναι αὐτῆς. *Zonar.*, L. XVI, C. IV, p. 160.

(4) *Zonar.*, Annal., L. XVI, C. XXI, p. 193.

(5) *Cedren.*, Histor. comp., p. 635.

(6) *Constant. Porphyr.*, sive Editor. Procem. exc. de Legat.

plus isolés encore, et accompagnés de beaucoup moins de détails. Les compilateurs, en morcelant ainsi les textes originaux, en ont pourtant conservé le style; sans eux, il ne nous resteroit presque rien de Dexippe, d'Eunapius, de Patricius, de Priscus, de Malchus, de Nicolas de Damas et de Jean d'Antioche; et nous aurions perdu une foule de morceaux de Polybe, de Diodore de Sicile, de Denys d'Halicarnasse, d'Appien et de Dion Cassius. Enfin, ces deux portions du recueil de Constantin Porphyrogénète remplissent des lacunes entières de l'histoire; et si elles ne nous consolent pas de toutes nos pertes, du moins en diminuent-elles un peu l'étendue. La disette des livres, dans ce siècle, étoit telle que Constantin se plaint d'en avoir manqué (1) pour écrire la vie de Basile le Macédonien, son aïeul. Cette vie est d'un écrivain instruit, mais crédule, partial, minutieux et montrant quelquefois peu de jugement. Ses autres ouvrages sur l'administration de l'Empire et sa division par Thêmes, lui font plus d'honneur; ils sont fort utiles, surtout pour la géographie.

Malgré les efforts de Constantin, les ténèbres, loin de se dissiper, devinrent plus épaisses après sa mort. Son exécrable fils, qui l'empoisonna, ne s'occupa point des Lettres, dont la lumière est toujours redoutée des tyrans. Michel Ducas n'eut que la prétention de paroître savant, sans pouvoir le devenir. Vainement s'occupa-t-il de grammaire, de poésie, d'histoire, de dialectique et de géométrie; il étoit trop inepte pour profiter des leçons de Michel Psellus (2), écrivain au-dessous du médiocre, quoiqu'il jouît d'une grande réputation dans ce siècle d'ignorance. Il avoit composé une histoire qui est restée manuscrite, ainsi que celle de Léon Diacre (3). Ducas finit par se faire moine; et Botoniate, son successeur,

(1) *Constant.*, vit. Basil. Maced., C. I.

(2) *Zonar.*, L. VI, C. XVI, p. 286.

(3) Cette dernière mérite surtout d'être publiée. Divisée en dix livres, elle renferme les trois règnes de Romain II, de Nicéphore-Phocas et de Jean Zimiscès, depuis l'an 959 jusqu'à 975. Dans les VIIIe. et IXe. livres se trouve la guerre des Russes, qui, encore païens, offroient des sacrifices humains; preuve qu'ils n'y renoncèrent qu'en embrassant la religion chrétienne. Le passage de Léon est remarquable; je vais le rapporter.

Ἤδη δὲ νυκτὸς καταρραγείσης, καὶ τῆς σελήνης πλησιφαοῦς οὔσης, κατὰ τὸ πεδίον ἐξελθόντες τοὺς σφετέρους ἀνεψηλάφων νεκρούς, οὓς καὶ συναλίσαντες πρὸ τοῦ περιβόλου καὶ πυρὰς θαμινὰς διανάψαντες κατέκαυσαν, πλείστους τῶν αἰχμαλώτων, ἄνδρας καὶ γύναια, ἐπ' αὐτοῖς κατὰ τὸν πάτριον νόμον ἐναποσφάξαντες. Ἐναγισμούς τε πεποιηκότες ἐπὶ τὸν Ἴστρον ὑπομάζια βρέφη καὶ ἀλεκτρυόνας ἀπέπνιξαν τῷ

s'empressa d'imiter cet exemple, à l'approche d'Alexis Comnène, qui s'empara du trône. Un écrivain moderne observe avec raison, à l'égard d'Alexis : « que s'il eût été possible de relever les ruines de l'Empire, peu » de princes en eussent été plus capables. » Et après avoir parlé de ses bonnes et de ses mauvaises qualités, il ajoute : « Tel fut le déplorable » état de l'Empire, qu'on eut souvent à le regretter (1). » Alexis méritoit donc d'avoir un historien digne de lui, et ce fut Anne, sa fille. Elle avoit reçu une éducation soignée, et s'étoit livrée de bonne heure à l'étude de Platon et d'Aristote. Elle s'appliqua beaucoup à l'art d'écrire, si négligé depuis long-temps, et voulut atteindre à la pureté de l'atticisme (2). Quoique ses efforts n'aient pas été entièrement vains, elle n'eut cependant pas un succès aussi complet que l'imagine Zonare (3). Anne Comnène étoit douée de véritables talens, mais elle a fait trop d'usage des figures de rhétorique, et a employé quelquefois des mots particuliers au moyen-âge, ou leur a donné une acception inusitée chez les grands écrivains de la Grèce. Elle a de l'élégance et même des grâces; ses portraits sont bien dessinés; ses descriptions sont animées; sa narration manque rarement d'intérêt : mais son ouvrage est surchargé de détails minutieux (4) : elle ne sait point s'arrêter; et l'envie d'étaler son érudition lui fait employer des métaphores peu justes et des comparaisons tirées des anciens poëtes, qui sont pour la plupart déplacées ou ridicules. Anne, comme toutes les personnes de son sexe, plus inspirée par le sentiment que guidée par la raison, paroît avoir moins de jugement que de péné-

ῥοθίῳ τοῦ ποταμοῦ ταῦτα καταποντώσαντες. Λέγεται γὰρ Ἑλληνικοῖς ὀργίοις κατόχους ὄντας, τὸν Ἑλληνικὸν τρόπον θυσίας καὶ χοὰς τοῖς ἀποιχομένοις τελεῖν, εἴ τι πρὸς Ἀναχάρσεως ταῦτα καὶ Ζαμόλξιδος, τῶν σφετέρων φιλοσόφων, μυηθέντες, εἴ τι καὶ πρὸς τῶν τοῦ Ἀχιλλέως ἑταίρων. *Leo Diaconus, Lib.* IX *historiæ*. Ms. ol. R., coté 1712.

Uo jeune savant, M. Charlos Hase, de Weimar, s'occupe de l'édition de l'histoire de Léon Diacre, auquel il compte joindre Michel Psellus; ce qui formera uo supplément importaot et nécessaire à la Byzantioe.

(1) *Le Beau*, Histoire du Bas-Empire, T. XVII, p. 470, T. XVIII, p. 480.

(2) ...Ἀλλὰ καὶ τὸ Ἑλληνίζειν ἐς ἄκρον ἐσπουδακυῖα, etc. Ann. Comn. Præf., p. 1.

(3) ... Καὶ τὴν γλῶτταν εἶχεν ἀκριβῶς ἀττικίζουσαν. *Zonar.*, L. XVIII, C. XXVI, p. 305.

(4) Tels sont ceux sur sa propre naissance. Anoe raconte, entre autres choses, que sa mère, se seotant prête d'accoucher, fit un sigoe de croix sur son veotre et s'écria : *Mon enfant, attend encore l'arrivée de ton père;* il étoit absent et peu éloigné (*Alex.*, L. VI, p. 18). Il y a là néanmoins du naturel et une naïveté touchante.

tration (1). Elle saisit parfaitement l'esprit des Croisés; et tous les traits du caractère des Français sont, chez elle, d'une grande vérité (2). Aussi, avouons-le, jamais nation n'a moins caché ses défauts et ses vices. Cette princesse montre, pour l'ordinaire, du discernement dans le choix des anecdotes. Nous n'en rapporterons qu'une, celle de Tancrède (3), qui, voulant donner une haute idée de son courage et de sa puissance aux envoyés d'Alexis, leur dit: « Je placerai mon trône au-dessus des astres, et je » percerai de ma lance les murs de Babylone (4). » Extravagance très-croyable de la part de ce héros de l'ancienne chevalerie. Le portrait de Robert Guischard est encore plus remarquable (5); mais ses qualités corporelles y sont mieux peintes que celles de son esprit. Les premières frappent davantage les femmes; ce qui est toujours, chez elles, une source de prévention, dont Anne ne fut point exempte. D'ailleurs, elle ne consulte presque jamais que son cœur, surtout lorsqu'elle parle de son père. Elle semble même n'avoir donné à son ouvrage le titre d'*Alexiade*, que pour avertir ses lecteurs qu'il étoit principalement consacré à la gloire de cet empereur. Ne soyons donc pas étonnés qu'elle y paroisse si attentive à le disculper des crimes de trahison et de perfidie dont les historiens latins s'efforcent de le noircir (6). Mais Anne Comnène ne se contente pas d'écarter de lui jusqu'au moindre soupçon et de présenter toutes ses actions sous un jour favorable, elle lui donne encore quelquefois les éloges les plus outrés. Après avoir raconté ses premiers exploits, elle vient à la victoire qu'il remporta sur Basilacius. « Ce fut, dit-elle, le troisième travail de » cette espèce d'Hercule, le grand Alexis, avant de parvenir à l'Empire. » Si l'on appeloit ce Basilacius, le sanglier d'Erymanthe; pourquoi, sans » s'écarter de la vérité, ne donneroit-on pas le nom d'Hercule à mon » très-généreux père, Alexis (7)? » Cependant tout généreux qu'il étoit, il fit crever les yeux à Basilacius. Avec quelle complaisance Anne ne dé-

(1) ... *Quos* (libros) *quidem acri profecto supra sexum judicio ac singulari elegantia conscripsit.* Ducange, Præf. *Cinnam.* Sans doute que ce savant n'entend par *acri judicio* que la *sagacité;* car la partialité fait toujours manquer de jugement.

(2) *Ann. Comn.*, Alex., L. x, p. 287.

(3) Régent de la principauté d'Antioche, après la mort de Boëmond I[er]., son oncle, dont Anne parle beaucoup.

(4) *Ann. Comn.*, Alex., L. xiv, p. 423.

(5) *Id.*, L. i, p. 24.

(6) *Le Beau*, Histoire du Bas-Empire, T. xvii, p. 470.

(7) *Ann. Comn.*, Alex., L. i, p. 22.

peint-elle pas la figure de son père! elle fait remarquer ses belles formes, dignes d'un héros, ses sourcils noirs, le vif éclat de ses yeux, sa blonde chevelure; en un mot, toute la majesté de sa personne. Suivant elle, aucun peintre, aucun statuaire, après avoir vu une fois Alexis et Irène, sa femme, n'auroit pu choisir d'autres modèles, quand même ces artistes eussent déjà fixé leurs regards sur les chefs-d'œuvres de Polyclète. On retrouvoit dans Irène tout ce que les poëtes disent de Minerve; et on pouvoit assurer, sans crainte de se tromper, que la figure de cette princesse étoit vraiment céleste. Une éloquence véhémente et rapide, semblable à celle de Démosthène, sortoit de la bouche d'Alexis (1), comparable encore par ses actions, à Thémistocle, à Alexandre (2), etc. Pardonnons l'exagération et l'enthousiasme à la piété filiale; ce sentiment est trop respectable pour le blâmer, même dans ses écarts. Anne Comnène a bien senti tous les reproches qu'il pourroit lui attirer; aussi a-t-elle grand soin de protester de son amour pour la vérité, et de rendre compte des moyens qu'il lui a suggérés; acteurs principaux, témoins oculaires, mémoires particuliers (3), etc., elle n'a rien négligé. Ces précautions sont sans doute dignes d'éloges; mais le cœur ayant trop dirigé la plume d'Anne, soyons en garde, quoiqu'à regret, contre ses récits; et tout en les soumettant néanmoins à un examen sévère et impartial, reconnoissons que la gloire peu commune d'avoir rallumé le flambeau de l'histoire dans les ténèbres du douzième siècle, appartient à cette femme illustre.

Anne Comnène eut un époux digne d'elle, et qui sut lui inspirer un amour, dont elle a tâché de rendre toute la vivacité dans sa préface de l'Alexiade. Elle y exhale en trop de mots sa douleur sur la perte de Nicéphore Bryenne : c'est le nom de cet époux chéri qu'Anne Comnène ne cessa de regretter. Si elle l'aimoit encore avec ardeur (4), pourquoi tant de figures et de paroles pour nous l'apprendre? On seroit tenté de croire que le goût de la rhétorique l'emportoit en elle sur le sentiment qui, fixé dans l'ame, n'a pas besoin, pour se manifester, de toutes ces ressources de l'i-

(1) *Ann. Comnen.*, Alexiad., L. III, p. 76.

(2) *Id.*, L. VI, p. 175, L. VII, p. 201.

(3) *Id.*, L. XIV, p. 446-448, etc.... Malheureusement on trouve plusieurs lacunes dans cet ouvrage. Le Ms. du Vatican, N°. 1438, apporté à la Bibliothèque nationale, ne les supplée pas; mais il peut servir à rétablir quelques passages.

(4) ... Πυρὸς ἐν ἀπειρίτοις δεδυχωμένου etc. Procem., p. 7. Métaphore ingénieuse et hardie que je n'ai pas cherché à rendre.

magination. Nicéphore avoit les mêmes goûts que sa femme, et peut-être avoit-il autant de talens pour écrire. Il partageoit encore avec elle son admiration pour Alexis, qu'il regardoit comme le restaurateur de l'Empire. Sa reconnoissance envers lui fut le motif qui le détermina à composer ses mémoires. Il avoue que son dessein est moins de donner une histoire que d'en fournir les matériaux (1) à ceux qui auroient le temps de l'écrire. Employé à l'armée, occupé des affaires de l'Etat, il ne parle que des choses dont il a été témoin, ou dont il étoit bien informé. Quoique ces mémoires ne soient pas exempts de partialité, ils méritent cependant notre estime, et le moyen-âge n'en a pas produit de meilleurs. Au surplus, l'ouvrage de Nicéphore Bryenne est inséparable de celui d'Anne Comnène : l'un et l'autre se suppléent ou s'éclaircissent mutuellement.

Cinq ans avant la mort d'Anne Comnène, arrivée en 1148, naquit Jean Cinnamus. Cet écrivain n'étoit pas sans talens, il raconte assez bien ; mais on a eu tort de le comparer à Xénophon, dont il n'a ni la facilité, ni les grâces. D'autres ont avancé qu'il ressembloit par le style à Procope ; ce qui est encore moins juste. Cinnamus est plus clair et ne manque pas toujours, comme lui, d'élégance. Il raconte fort succinctement l'histoire de Jean Comnène, et s'étend beaucoup sur celle de Manuel son successeur. Il n'est pas exempt de partialité ; et son injustice à l'égard de Roger, roi de Sicile, qu'il nous représente comme un tyran souillé de crimes, est surtout très-blâmable (2). On peut encore reprocher à Cinnamus d'avoir été quelquefois trop crédule, mais les Grecs l'ont été de tout temps ; et cet historien, en rapportant une espèce de miracle auquel tous ses compatriotes ajoutoient foi, laisse néanmoins échapper des réflexions qui font honneur à son jugement (3). Au reste, la comparaison d'Anne Comnène, de Nicéphore Bryenne et de Cinnamus avec les écrivains occidentaux, jette un grand jour sur l'histoire d'un siècle fécond en événemens extraordinaires, et que l'entreprise des Croisades rend à jamais célèbre. Presque tous les matériaux de cet examen ont été rassemblés par un illustre savant (4) ; mais il faudroit avoir

(1) *Niceph. Bryen.*, p. 13.

(2) *Cinnam.*, L. III, C. XIII.

(3) *Id.*, L. VI, C. VIII, p. 168.

(4) Charles du Fresne, seigneur du Cange, dans ses notes sur Anne Comnène, sur Nicéphore Bryenne et sur Cinnamus. Il dit dans la préface de son édition de ce dernier auteur : *Hanc comparationem institui, ut rerum quæ describuntur veritas eluceat, et eorum infirmetur fides*, si-

ses vastes et inappréciables connoissances, pour l'étendre sur toutes les parties de l'histoire byzantine. Un pareil travail mériteroit sans doute au critique qui auroit assez de courage pour l'entreprendre, et assez de loisir pour l'achever, la reconnoissance de la Postérité.

Les démêlés d'Alexis Comnène avec les Croisés, eurent des suites fâcheuses pour l'Empire d'Orient. Sa capitale, forte par une position avantageuse, et peuplée de quatre cent mille habitans, tomba, en 1204, entre les mains de vingt mille aventuriers Français qui y commirent toute sorte d'excès. Ils violèrent l'*Héroum* ou sépulcre des empereurs, et ne respectèrent pas même le corps du grand Constantin. Ils épargnèrent encore moins les monumens de l'art, et les plus belles statues furent fondues pour faire de la monnoie (1). On les accusa encore d'avoir causé le plus affreux incendie que Constantinople ait éprouvé (2). Il détruisit beaucoup de richesses, et vraisemblablement consuma un grand nombre de livres. Les Français ne pouvoient pas alors être fort sensibles à cette dernière perte; ignorans et barbares, ils n'aimoient que le pillage et la dévastation. Pour se satisfaire, ils affrontoient tous les périls et n'étoient arrêtés par aucun obstacle, ainsi que l'avoit auparavant observé Anne Comnène (3). Le souvenir de leur conduite ne s'effaça point de l'esprit des Grecs qui, profitant de la foiblesse des successeurs de Baudouin Ier., remirent, en 1261, des princes de leur nation sur le trône. Jean Lascaris y monta le premier, et après lui, Michel Paléologue. Celui-ci s'étant fait associer à l'Empire, se débarrassa bientôt de son jeune pupille et s'empara de toute l'autorité. Il avoit de grands talens et beaucoup d'énergie; mais perfide et cruel, il devint le bourreau de son collègue, le persécuteur de ses parens et le tyran de ses sujets. Cependant l'Etat lui dut sa restauration et, pour ainsi dire, une nouvelle vie. Ses premiers soins eurent pour objet l'éducation publique et le rétablissement des Lettres. Il fit rouvrir les écoles et en donna la direction à Holobole, savant qui vivoit dans l'obscurité d'un monastère. L'ancienne maison des Orphelins reçut par ses ordres des élèves auxquels on enseignoit la grammaire, et dont la subsistance, ainsi que

quando socero gener, parenti filia, et principi subditus, plusculum etiam quam concedit veritas, indulserint.

(1) *Nicet. Choniat.* ap. *Banduri* Imp. Orient., T. 1, p. 107-109. Annal., p. 308.

(2) *Nicet.*, Annal., p. 366. *Ville-Hardouin*, p. 81.

(3) *Ann. Comn.*, Alex., L. x, p. 287.

celle de leur maître, fut assurée par la munificence de Paléologue (1).

Sous les derniers empereurs grecs qui, par leur mauvaise conduite, avoient fait tomber Constantinople entre les mains des Français, florissoit Nicétas Acominatus, natif de Chones en Phrygie. Il occupa plusieurs places à la Cour de ces princes, et fut ainsi à portée de connoître la vérité; ce qui l'engagea à écrire l'histoire depuis la mort d'Alexis Comnène jusqu'au règne d'Henri, second empereur français. Nicétas avoit du savoir, des talens, et même un goût éclairé pour les arts (2). Il reconnoît que le style d'un historien doit être simple et naturel; cependant le sien ne l'est pas toujours, et il se livre trop fréquemment à des déclamations oiseuses. Il compare la voix de l'histoire à la trompette retentissante qui ressuscite les morts, pour les exposer aux yeux des spectateurs (3); et certes Nicétas s'est cru au Jugement dernier; il n'a épargné personne. Peut-être inspireroit-il plus de confiance s'il ne prenoit pas si souvent le ton de la satire. D'ailleurs trop de réflexions et de maximes accompagnent ses récits; et quelques-unes sont assez triviales. Il est crédule et superstitieux; et sa haine contre les Latins est si forte qu'il ne craint pas de dire que les Grecs peuvent bien partager leur habitation avec eux, mais qu'ils n'auront jamais les mêmes sentimens (4). Quel plaisir ne prend-il pas à raconter les désordres que les Français commirent à la prise de Constantinople (5)? Il n'oublie rien; car la haine est la plus mémorative de toutes les passions : aussi peu d'ouvrages ont été mieux accueillis des Grecs modernes que celui de Nicétas Choniate; et ils se sont empressés de le tra-

(1) *Pachymer.*, L. IV, C. XIV.

(2) Dans la description des monumens détruits par les Latins à la prise de Constantinople. Son goût brille surtout dans l'endroit où il parle des statues d'Hercule et d'Hélène, comme le savant Harris l'a très-bien remarqué. Philol. inquir., C. IV.

(3) Καὶ σάλπιγξ περίτρανος τὰ γραφόμενα, τοὺς πάλαι τεθνεῶτας οἷον τῶν σημάτων ἐξανιστᾶσα, καὶ ὑπ' ὄψιν τιθεῖσα τοῖς βουλομένοις. *Nicet.*, Annal., p. 2.

(4) *Nicet.*, p. 194.

(5) Ces hommes portant la croix sur leurs épaules, armés pour défendre la religion contre les infidèles et pour recouvrer les Lieux saints, brisèrent à Constantinople, suivant Nicétas, les autels, pillèrent les vases sacrés, répandirent le sang de Jésus-Christ, et jetèrent à terre son corps; τὸ δὲ φρικῶδες καὶ ἀκουόμενον ἦν ὁρᾶν τὸ θεῖον αἷμα καὶ σῶμα Χριστοῦ κατὰ γῆς χεόμενον, καὶ ῥιπτόμενον, etc... Annal., p. 368. Il peut y avoir là quelque exagération; mais nous n'avons eu que trop d'exemples de cette affreuse licence pour croire le fait absolument faux; quant à l'inconséquence, plus elle est révoltante, plus elle est croyable de la part du soldat indiscipliné et avide de rapine.

duire dans leur idiome barbare. Malheureux, qui, depuis si long-temps courbés sous le poids de la servitude, nourrissent encore dans leur cœur des sentimens haineux que tout devroit les porter à oublier! Mais rien ne peut absoudre l'écrivain qui, sous le vain prétexte d'amour de la patrie, fomente et perpétue de pareils sentimens : son crime est d'autant plus irrémissible aux yeux de l'humanité, que ni le temps, ni la raison, ni même l'intérêt, ne peuvent en arrêter les suites funestes.

Sans avoir les talens de Nicétas, son successeur dans la carrière de l'histoire, Pachymère, eut plus de modération que lui; et quoique favorable à sa nation, il n'en adopta point les préjugés aussi frivoles que pernicieux sur le Schisme. Il aime la vérité, et n'est dépourvu ni de jugement, ni de sagacité. Les événemens de son siècle, le treizième, paroissent lui être bien connus; mais il en surcharge le récit de trop de détails minutieux. Pachymère avoit de l'érudition; on désireroit qu'il eût plus de critique, et de goût. Son style est obscur et difficile. Si l'histoire plaît toujours de quelque manière qu'elle soit écrite, suivant la pensée d'un Ancien (1), la lecture de Pachymère et des autres historiens byzantins auroit sans doute de l'agrément; mais la matière qu'ils traitent est souvent si dégoûtante, que pour n'être pas fastidieux, il auroit fallu avoir des talens presque surnaturels : plusieurs de ces historiens en sont totalement dépourvus, et les autres n'en ont que de très-médiocres. D'ailleurs, cette maxime fondée sur la curiosité humaine a été trop répétée, et n'est propre qu'à encourager et à multiplier les mauvais historiens.

L'histoire du quatorzième siècle n'étoit pas moins difficile à écrire que celle du précédent. Une si pénible tâche n'effraya point Nicéphore Grégoras qui, versé dans l'histoire Ancienne, choisit pour modèle Thucydide. Aucun écrivain n'a eu, chez les Grecs, plus d'imitateurs que ce grand historien; et tous, sans en excepter le rhéteur Aristide, ont assez mal réussi (2) dans leur imitation, quoiqu'il soit beaucoup plus aisé d'emprunter la force

(1) *Historia quoquo modo scripta delectat. Sunt enim homines naturâ curiosi, et quamlibet nudâ rerum cognitione capiuntur, ut qui sermunculis etiam fabellisque ducuntur.* C. Plin., Epist., L. V, Ep. VIII.

(2) *Hujus* (Thucydidis) *tamen nemo neque verborum, neque sententiarum gravitatem imitatur : sed, cum mutila quædam et hiantia locuti sunt, quæ sine magistro facere potuerunt, germanos putant esse Thucydidas.* Cicer., Orator, C. IX. On n'avoit pas fait autre chose depuis Cicéron.

que les grâces de l'expression. Grégoras ne prit de Thucydide que des mots et quelques phrases. Il vola de même Démosthène, et n'en fut pas meilleur orateur. Ses harangues, qui interrompent trop souvent la narration, ne sont pour la plupart que d'ennuyeuses déclamations; telle est, entre autres, celle sur la mort de Théodore Métochite. Son style a quelquefois de l'énergie; mais en général il est incorrect, peu naturel, plein de répétitions fatigantes, trop poétique et quelquefois même dithyrambique (1). Grégoras se promet de pénétrer les motifs de chaque action, et d'y démêler ce qu'il y a de vicieux ou de louable, voulant montrer par là combien l'œil vigilant de la Justice fait pencher la balance (2). Il tient mal sa promesse; il trempe sa plume dans le fiel, et ses portraits sont presque toujours trop chargés; ceux de Joseph de Crète, de George de Trébisonde, le sont au point de faire horreur (3). Grégoras auroit dû d'autant plus s'abstenir de ces détails qu'il savoit très-bien que l'histoire est souvent une école de perversité pour les méchans. Ils ne sont pas dirigés par les bons exemples, et ils imitent les mauvais, s'embarrassant peu du blâme ou de l'ignominie que leur infligera la postérité. Les réflexions que Grégoras fait sur ce sujet, sont dignes d'un véritable philosophe (4); mais il auroit dû ajouter que les gens de bien ne tirent pas de l'étude de l'histoire tout le fruit qu'on devroit en attendre pour le repos de la société, parce qu'ils n'y cherchent que ce qu'ils trouvent dans leur propre cœur, ayant de la peine à croire aux machinations

(1) Vid. *Boivin*, Not. ad *Gregor.*, p. 256, 409, 554, etc. Le jugement qu'il porte de Grégoras et la comparaison qu'il en fait avec Cantacuzène (in Niceph. Greg. vitâ) sont d'un critique judicieux et impartial.

(2) ... *Καὶ δεῖξαι παρεξετάσας, οἵαν ἐπιφέρει τὴν στάθμην τῆς δίκης ὁ ἀκοίμητος ὀφθαλμός.* *Nic. Greg.*, L. XII, C. I, p. 354. Il dit auparavant que les faits qu'il va raconter sont plus utiles que les préceptes du Portique et de l'Académie.

(3) *Niceph. Greg.*, L. XIV, C. VIII, p. 450.

(4) *Ἐγὼ δὲ τῶν εἰρημένων πλεῖα καὶ μείζω συντείρειν ἔχων τῇ ἱστορίᾳ τοιαῦτα πρὸς ἐνίων οὐ καλῶς ἀκούειν ἴσασι διόρθωσιν, ἰατρὸν γὰρ τὴν ἱστορίαν τοῖς ὀψιγόνοις πεπείσμεθα γενέσθαι, ἐπαινοῦσαν μὲν ὁπόσοι τἀγαθὸν ἐπαινοῦσι τε καὶ προσίενται, λοιδοροῦσαν δ' ὅσοι τὸ κακὸν οὐ βούλονται λοιδορεῖν, δέδια μὴ λάθω τοὐναντίον οὗ βούλομαι δρᾶν· ἐγχωρεῖ γὰρ ὡς ἐν ἀπείρῳ πελάγει τῷ χρόνῳ πολυτρόπως καὶ ἀγχιστρόφως καὶ ὡς εἰπεῖν ἑλικοειδῶς ἀεὶ ῥεούσης τῆς φύσεως, καὶ ἄλλοτ' ἄλλως περιπετοῦς ἑαυτῇ γινομένης διὰ τὴν ἀτέκμαρτον ἰδιοτροπίαν τῶν ἑκάστοτε φυομένων καὶ ἐπιφυομένων πολυειδῶς προσώπων καὶ πραγμάτων, ἐξελίττειν καὶ ἀνελίττειν ἔστιν οὗ καὶ ἔστιν ὅτε συγγενείας ὁμοιότητας τινὰς περιαγομένην τε καὶ περαινομένην εἰς παράδοξόν τινα τὴν ταυτότητα· ὡς εἶναι δέος ἐντεῦθεν μὴ οὐ πάντων εἰς μίμησιν τοῦ βελτίονος παραθήσειν ἑαυτοὺς δυναμένων, δι' ἔμφυτον ἔνιοι κακοτροπίαν ἐπὶ τοὐναντίον τῇ μιμήσει χρήσωνται· καὶ τὴν ἐν ἱστορίᾳ διαβολὴν τῶν κακῶν, ἐπὶ σφετέρᾳ μιμήσωνται βλάβῃ· τὴν τῶν φθασάντων αἰτι-*

du crime. L'histoire leur seroit donc moins utile qu'aux méchans ; une triste expérience semble le prouver, surtout dans les temps de révolution. Celle qui mit Constantinople au pouvoir des Turcs, se préparoit depuis long-temps, et paroissoit inévitable. Les empereurs grecs, qui auroient dû ne s'occuper que du salut de l'Etat, sembloient au contraire chercher à le troubler, en s'immisçant dans des querelles théologiques qui divisoient alors tous les esprits. La plus fameuse de ce siècle, comme la plus humiliante pour l'esprit humain, fut celle de Palamas, qui soutenoit que la lumière de Jésus-Christ sur le Thabor étoit increée, incorruptible et l'essence même de Dieu ; ensuite, tirant de cette question oiseuse des conséquences absurdes, il tomboit dans un quiétisme dangereux. Nicéphore Grégoras prit beaucoup de part à une controverse si déplorable, et défendit courageusement la raison contre ses ennemis, parmi lesquels se trouvoit l'empereur lui-même, Jean Cantacuzène. Des vingt-quatre premiers livres imprimés de son histoire, Grégoras en a consacré deux entiers à réfuter l'opinion de Palamas, et ses discussions à ce sujet remplissent presque totalement les quatorze autres, qui sont restés manuscrits (1). Défenseur ardent et fougueux de la vérité, il fut persécuté comme chef de parti ; ce qui pourroit excuser tant de divagation, si elle étoit moins longue et moins ennuyeuse. D'ailleurs, il vivoit dans un temps où l'on ne pensoit qu'à la théologie, comme de nos jours on ne rêve que philosophie. Cette manie de raisonner n'a certainement pas fait notre bonheur, et elle fut très-funeste aux Grecs : chez eux, l'esprit humain y perdit tout ; peut-être chez nous finira-t-il par n'y rien gagner : elle aura seulement produit un grand

σχοντίαν καὶ τόλμαν οἷόν τι παράδειγμα προβαλλόμενοι· ὅθεν ἑνός τινος ἔτι μνησθεὶς, ἀπαλλάξομαι. Init. Libri XXXVIII, e cod. B. ol. R., N°. 3075. Afin qu'on puisse connoître toute la pensée de l'auteur, j'ai cru devoir rapporter ce passage en entier.

(1) La Bibliothèque nationale les possède tous, à l'exception d'un ou peut-être de deux, le 25e. et le 26e., suivant la division du copiste. Je n'ai examiné avec soin que la copie des cinq derniers, faite sur un Ms. du Vatican en 1699, à la prière de Boivin, pour continuer son édition. Les 34, 37 et 38 renferment des faits, surtout les deux derniers. On lit dans le 34e. une censure amère de la conduite de Cantacuzène en Thrace. Au 38e. se trouvent des détails assez curieux sur la nouvelle Phocée, espèce de république de pirates, qui payoit un tribut aux Turcs, et recevoit un chef de la main des empereurs de Constantinople. Grégoras montre dans ce livre, non-seulement sa haine contre les Palamites, mais encore son aversion pour les Pontifes romains, dont il cherche à tourner en ridicule le costume, selon lui, persique et médique, etc.

nombre d'hommes d'autant plus remplis de suffisance et d'orgueil qu'ils n'ont qu'une teinture légère de la science : « ceux-là, dit Pascal, trou-» blent le monde, et jugent plus mal de tout que les autres (1). »

Nicéphore Grégoras, chargé de l'éducation des enfans du grand Logothète, Théodore Métochite, vécut dans sa jeunesse à la Cour du vieux Andronic, et fut même aimé et protégé par ce prince (2) dur et haineux. Aussi, quoiqu'il ne dissimule pas ses mauvaises actions, prend-il le soin de les présenter sous les couleurs les moins défavorables, et s'efforce-t-il de donner une idée avantageuse des qualités de son esprit. C'est par cette raison qu'il met dans la bouche d'Andronic un discours qui mérite d'être rapporté, parce qu'il nous fait connoître l'esprit des historiens de ce temps-là, et les sentimens haineux qu'alimentoient sans cesse les disputes de religion; sentimens qu'on vit toujours croître en raison des malheurs de l'Empire et du despotisme ou de la foiblesse de ceux qui le gouvernoient.

« Je suis étonné, dit Andronic, que des hommes qui peuvent vivre » en paix, aiment si fort à médire, qu'ils soient méchans sans motifs, et » qu'ils publient, avec tant d'effronterie, des calomnies sur le compte de » l'empereur et du patriarche. Mais ma surprise est bien plus grande, » lorsque je vois des hommes répandre par écrit de pareils bruits, qui se » dissiperoient bientôt, s'ils ne les consignoient pas dans leurs ouvrages, » et ne leur donnoient par là une autorité, en quelque sorte, tyrannique, » pendant une longue suite d'années. Pourquoi se précipitent-ils ainsi » dans l'abyme? Quel intérêt les y pousse? La honte les attend, et tout » finit par retomber sur leur propre tête. En outrageant sans cesse l'in-» nocence, ils ne laissent qu'un monument de leur propre perversité aux » générations futures, auprès desquelles ils auroient pu se rendre recom-» mandables par l'amour de la vérité, et jouir d'une bonne réputation. » Ils ressemblent à ceux qui s'exposent volontairement aux orages de la » mer Atlantique. Que de funestes et contagieux exemples n'offrent pas » à la postérité ces écrivains corrupteurs? Ils mériteroient d'être exclus » de la société, et de subir la même punition qu'on infligeoit à ceux qui » se faisoient faussement inscrire au nombre des citoyens d'Athènes. Tous » les temps se ressemblent à leurs yeux; et marchant dans la voie du » crime, ils s'autorisent du passé, pour se répandre en invectives contre

(1) *Pascal*, Pensées, C. XXIX. (2) *Niceph. Greg.*, L. VIII, C. VII.

» tout homme qui ose leur faire de justes reproches. Ils se persuadent » qu'ils passeront ainsi à la postérité ; mais leurs impostures et leurs diffamations n'ayant aucune vraisemblance, ils manquent leur but. La multitude, il est vrai, écoute plus volontiers la satire que la louange, et » lit avec plus d'empressement les récits licencieux que les choses honnêtes ; et c'est d'après ces dispositions connues que nos écrivains vont » chercher le mensonge dans des lieux infâmes, lui donnent l'apparence » de la vérité, et en composent leur histoire, qu'ils croient par là rendre » agréable aux siècles à venir. Mais c'est avoir peu de jugement que de » ne faire nul cas de l'approbation des gens de bien, et de ne pas s'apercevoir qu'on nuit de cette manière moins aux autres qu'à soi-même. » Mis pour toujours par les hommes dans la classe des méchans, on subit » encore les peines que Dieu inflige aux calomniateurs. Ces insensés ramassent tous les bruits et les adoptent sans le moindre examen. Le fait » est-il incroyable, hors de toute vraisemblance et même absurde ! peu » leur importe, ils se hâtent de l'insérer dans leurs ouvrages. Des crimes » supposés et de leur invention, des choses impossibles, ou qui n'ont » jamais été, des êtres aussi fantastiques que les Tragélaphes des Indes, » y trouvent également place, afin d'exciter la surprise ou l'admiration .... (1). Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils imitassent les anciens » peintres, qui supprimoient une partie des difformités de leur original, » et n'en laissoient subsister que ce qui étoit nécessaire à la ressemblance, » de crainte de blesser les yeux des spectateurs, et de rendre leur propre » ouvrage un objet de dérision. Combien ne diffèrent pas d'eux, ces graves » personnages de nos jours, si haineux, si ignorans, qui, loin de passer » sous silence la plus légère des fautes, en imaginent une foule qu'eux seuls » ont controuvées et dont personne n'a ouï parler. Ces hommes méchans, » ennemis implacables de la vérité, s'empressent de raconter non-seulement des faits faux et sans exemple, mais encore toutes les inepties et les » extravagances qu'on se permet à peine dans l'ivresse, et que des vieilles » ou des courtisanes n'oseroient débiter. Cependant ils ne se sont pas » déchaînés contre ma personne ; ils n'ont pas blâmé mon administration (2) ; j'en ai même reçu des éloges : le ressentiment ne peut donc

(1) Je supprime ici quelques réflexions sur les Gens de Lettres, assez triviales et fort étrangères au sujet de cet entretien.

(2) Andronic ne dit point ici la vérité;

» m'avoir dicté ce que je viens d'en dire; prendre la défense de l'innocence calomniée, voilà mon unique motif. Je suis indigné de voir la » vérité bannie de l'Histoire; et l'injustice de ceux qui l'écrivent aujourd'hui me révolte. Puissent-ils être réfutés et convaincus de mensonge » par des gens instruits et qui aient le loisir de le faire. On ne parvient » sans doute qu'avec peine à détruire les fables que font les voyageurs » sur les sources du Nil et sur les Antipodes; mais il est aisé de réfuter » les impostures de nos historiens, puisqu'il existe encore quantité de » témoins des événemens qu'ils racontent (2). »

Jean Cantacuzène, qui survécut de quelques années à Nicéphore Grégoras, fait à peu près les mêmes reproches aux écrivains de son temps. Il les accuse d'ignorance et de mensonge. Selon lui, n'ayant jamais été dans les armées, ni assisté au conseil des princes, ils ne faisoient que répéter les propos du bas peuple (3). Certes, il est exempt lui-même d'un pareil reproche, n'ayant écrit que ce qu'il a vu, ou ce qui lui a été raconté par des témoins oculaires. « Qu'on ne soit pas étonné, ajoute-t-il, si j'ai rapporté les » délibérations les plus secrètes de mes ennemis; plusieurs personnes qui » y avoient assisté, ayant reçu de moi des bienfaits, lorsque je fus parvenu » à l'Empire, elles m'en ont révélé jusqu'aux moindres circonstances (4). » Cantacuzène avoit été nommé tuteur du jeune Paléologue; il fut forcé, pour sa propre sûreté, de prendre les armes. Après beaucoup de vicissitudes, il parvint à se faire couronner à Constantinople; mais il n'en chassa pas son pupille, et partagea avec lui un trône chancelant qui, sans ses

voyez le tableau fidèle que M. Ameilhon trace de sa mauvaise administration (Hist. du Bas-Empire, T. XXIV, p. 436, etc.). Elle fit naître beaucoup de mécontens, et devint l'objet de la censure publique. On prédit même la submersion prochaine du navire de l'Etat..... Καὶ τὸ μὲν σκάφος ἄνω καὶ κάτω κυμαίνεται ταῖς ἐμβολαῖς· σφίσι δὲ δεινὸν ἀπειλοῦντι ὡς καταδύεσθαι μεθ' ὀλίγον, οὐκ ἔχουσι μὲν οὐδὲν ἄν τι πρᾶξαι πρὸς τὴν τοσαύτην δὲ φοράν. *Theodul.* sive *Thomæ Magist.*, Orat. ad philos. Josephum de Bellis in Italia et in Perside, Ms. ol. Reg., in-f°., N°. 831. Ce discours mériteroit d'être imprimé; on y trouve des faits qui ne sont pas inutiles à la connoissance de l'état de l'Empire dans le XIVe. siècle, et des détails assez curieux sur les courses des chevaliers de Rhodes.

(1) *Niceph. Greg.*, L. I, C. II, § II. Toutes les idées principales d'Andronic se retrouvent dans ma traduction; mais j'ai abrégé les raisonnemens que Nicéphore lui prête, et je me suis permis de retrancher des choses de trop mauvais goût pour être conservées.

(2) ... Ὅσα ὁ ὄχλος δημώδης διεθρύλλει. *Joan. Cantacuz.*, L. III, C. I.

(3) *Cantacuz.*, L. IV, C. I.

efforts,

efforts, n'auroit pas tardé à être renversé par les Serves, les Bulgares et les Turcs (1). Quoique sa conduite ne soit pas en tout irréprochable, on ne peut néanmoins lui refuser de la générosité, de l'habileté et du courage, surtout dans l'adversité. La protection qu'il accorda aux Palamites, est la plus grande tache de son règne. Il soutint encore la cause de ces visionnaires, quand il eut abdiqué la couronne, et se fut retiré dans un monastère. La haine et la calomnie l'y poursuivirent; ce qui l'engagea d'écrire son histoire. On lui pardonneroit de s'être trop loué lui-même, s'il étoit toujours juste et impartial envers ses ennemis. Il cherche à réfuter Nicéphore Grégoras, et parmi ses griefs contre lui, il comptoit sans doute le portrait énergique que cet écrivain avoit tracé des moines du Mont-Athos (2), dont Cantacuzène venoit de prendre l'habit. C'est en comparant le récit de ce prince avec celui de Grégoras, qu'on découvrira la vérité; d'ailleurs, ils se suppléent l'un par l'autre. Cantacuzène est cependant mieux instruit, plus modéré; et son style a de l'élégance et de la noblesse, qualités que Grégoras n'eut jamais. La plume de Cantacuzène n'est point souillée par l'usage des termes de l'idiome vulgaire, qu'on trouve si fréquemment dans les écrits historiques de Michel Glycas, de Jean Ducas, de George Phranzes et de Nicolas Chalcondyle. La diction de ces deux derniers est barbare, ou pleine d'expressions triviales; mais leurs ouvrages, surtout celui de Phranzes, qui a plus de jugement, sont importans pour l'histoire du quinzième siècle.

Ce fut postérieurement à la prise de Constantinople par les Turcs, le 29 mai 1453, que Phranzes et Chalcondyle écrivirent. Tout préparoit et annonçoit depuis long-temps cet événement désastreux. Il avoit même été prévu au moment de l'expulsion des empereurs français; et les raisons qu'en

(1) Ces derniers menaçoient Constantinople, et l'avoient presque réduite aux abois. Des Français de la Cour de Charles V ayant demandé à Livon V, de Lusignan, si cette ville étoit au pouvoir des Turcs, ce prince, contemporain de Cantacuzène et dernier roi de la petite Arménie, leur répondit, selon Froissard : « Nenny; mais... les officiers du Tacon » sont jà à Constantinople : et ne vivent » les Grecs, qui là demourent, fors que » par eux et par treu : et, se le roy et les » princes de la marche du Ponent ne re» médient, les choses iront si mal, que les » Turcs et les Tartres conquerront toute » Grèce et la convertiront à leur foy et » loy : et jà s'en vantent, etc. » Chron., II[e]. partie, C. XXII.

(2) *Niceph.*, L. VI, C. V, p. 112. Ce portrait est trop chargé, peut-être même très-infidèle. Vid. *Philoth.* in not. *Boivin*, p. 786.

donnoit Tornices, font honneur à son impartialité et à sa pénétration (1). L'homme de génie soulève quelquefois le voile de l'avenir, mais ses contemporains n'en profitent jamais. L'ennemi avoit passé le Bosphore, et Constantinople étoit réduite à ses propres forces. Les Grecs, au lieu de penser à sa défense, se déchiroient entre eux. Vainement l'empereur voulut-il réunir l'Eglise grecque avec l'Eglise latine, dans l'espérance d'obtenir plus facilement du secours des princes d'Occident; ses sujets, gouvernés par les moines, résistèrent à ses volontés, et il fut menacé d'être excommunié. Ils regardoient comme une impiété d'hésiter entre la perte de l'Etat et la séparation d'avec l'Eglise romaine; tant il est vrai que le schisme et le fanatisme comptent pour rien la destruction des Empires (2). D'un autre côté, l'Europe étoit encore dans le trouble et la confusion; et les papes firent d'inutiles efforts pour sauver le trône de Constantin : les princes chrétiens n'écoutèrent point leur voix, et fermèrent les yeux sur les dangers qui les menaçoient eux et leur postérité. Mahomet II, politique aussi habile qu'intrépide guerrier, vit bien que son empire ne pouvoit être ni établi, ni affermi, qu'en s'emparant de Constantinople; ce qu'il exécuta avec autant de célérité que de courage. Malheureusement rien ne put arrêter la fureur de ses soldats fanatiques, et leurs excès surpassèrent encore tous ceux que Nicétas reproche aux Croisés. On voudroit pouvoir effacer de ses larmes les détails que les écrivains grecs nous ont laissés de cette journée cruelle (3):

Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.

Comme le dit Racine, en parlant du sac de Troye.

Parmi les motifs que les papes donnèrent aux princes chrétiens pour

(1) Théodore Tornices, au milieu de la joie publique, parut triste, et en soupirant dit : « que les Grecs qui avoient établi le siége de cet Empire dans l'Asie, » et par ce moyen avoient servi comme » de rempart et de digue aux invasions » et aux courses des Turcs, étant passés » dans l'Europe, abandonneroient les provinces et les laisseroient exposées aux » nations barbares, qui ne manqueroient » pas de profiter de leur absence et à la » fin viendroient dans la Thrace et se rendroient maîtres de tout l'Empire. » *Du Cange*, Hist. de Constantinople sous les empereurs français, p. 160.

(2) *Pluquet*, Disc. prélim. du Diction. des Hérésies, T. I, p. 181.

(3) *Joan. Ducas*, C. XXXIX-XLII. *Nicol. Chalcond.*, L. VIII, C. VI. *Georg. Phranza*, L. III, C. IX, p. 64, ed. Cl. *Alter.* Ce dernier paroît avoir eu sous les yeux la prise de Constantinople, au temps des croisades, décrite par Nicétas Choniate, dont il emprunte plusieurs expres-

les engager à secourir Constantinople et la Grèce, ils n'oublièrent pas l'intérêt des lettres qui, de tout temps, leur fut cher. Nicolas V et Pie II disoient à ces princes qu'ils ne devoient pas être indifférens sur le sort d'une ville et d'une contrée, l'asile des sciences et des beaux arts, qui renfermoient tant de livres précieux, et où alloit encore s'instruire tout homme jaloux de quelque réputation littéraire (1). Cependant la langue d'Homère et de Platon avoit cessé, depuis long-temps, d'être parlée dans la Grèce; elle ne s'étoit conservée que dans les foibles écrits d'un petit nombre d'imitateurs, ou plutôt de copistes des Anciens. La conquête de l'Asie par Alexandre, celle de la Grèce par les Romains, et la translation du siége de l'Empire par Constantin, sont les premières époques de l'altération de cette belle langue et de la perte du goût. En se répandant depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux rives de l'Indus, le grec perdit insensiblement sa pureté; des mots nouveaux furent introduits, des anciens changèrent d'acception; des idiomes particuliers, tels que l'alexandrin, le syro-macédonien, etc., se formèrent; enfin la barbarie auroit fini par tout envahir, et les lettres se seroient éclipsées, sans l'établissement de différentes écoles destinées à les conserver. Ptolémée, successeur d'Alexandre en Egypte, eut la gloire de fonder celle d'Alexandrie, qui s'immortalisa par neuf siècles de travaux, également utiles aux sciences et aux lettres: Gaza, Tyr, Bérite, Antioche, Tarse, Césarée de Cappadoce, Smyrne, Pergame et quelques autres villes, eurent aussi leur école. Athènes conserva long-temps la sienne, où il falloit avoir étudié pour entrer dans la carrière de l'éloquence, et jouir dans sa patrie de la considération attachée à la qualité d'homme de lettres. Sous

sions : mais il est moins outré, moins déclamateur.

(1) *Toceamus de litteris et bonarum artium studiis, quæ velut domicilium proprium ex totâ Græciâ Constantinopolim habuere, quibus modo cum civitate cadentibus, nullum profecto credimus esse christiano nomine insignitum, qui de tantæ urbis ruinâ supra modum non angeat et doleat.* Epist. *Nicol.* ad Freder. imp. in *Roynald.* Annal. Eccles., T. XXVIII, p. 615. *Itaque mansit apud Constontinopolim, usque ad nostrum tempus, vetustæ sapientiæ monumentum, ac velut ibi domicilium litterarum esset, et arx summæ philosophiæ. Nemo Latinorum satis doctus videri poterat; nisi Constantinopoli aliquandiu studuisset, quodque florente Româ doctrinarum nomen habuere Athenæ, hoc tempestate nostrâ Constantinopolis obtinebat, unde et multa veterum sapientum volumina susceperamus, et in futurum suscipere sperabamus. At nunc Turcis, omnia possidentibus quæ græca potentia tenuit, et vereor de litteris græcis omnino sit actum.* Orat. Pii II (Æneas Sylvius) de Constant. Clade et de Bello contra Turcos, in Op., p. 678.

le règne de Justinien, cette dernière école déchut entièrement et fut, pour ainsi dire, transférée à Constantinople, qui devint alors la principale dépositaire de toutes les connoissances. Alexandrie ne l'étoit déjà plus; sa célèbre bibliothèque avoit été dissipée plus de deux siècles auparavant (1); et cette ville ne tarda pas long-temps à devenir la proie des Arabes.

Toutes ces écoles ne pouvoient se passer d'une collection de livres; aussi en eurent-elles de plus ou moins nombreuses. Constantinople paroît avoir recueilli les débris de ces collections, lorsque l'Egypte, la Syrie et l'Asie-Mineure tombèrent successivement au pouvoir des Arabes et des Turcs. Cependant on est surpris que cette ville ait eu un si petit nombre de bibliothèques publiques, tandis que Rome, quelques années après sa dévastation par Alaric, en avoit encore vingt-neuf, dont la Palatine et l'Ulpienne étoient les plus remarquables (2). Constantinople avoit eu d'abord une vaste bibliothèque, contenant cent vingt mille volumes, qui fut brûlée sous Basilisque (3), et rétablie ensuite par Zénon (4). L'iconoclaste Léon l'Isaurien, n'étoit pas moins l'ennemi des lettres que celui des beaux arts; il détruisit encore ce précieux monument (5); et on ne voit pas que, depuis lui, il ait été relevé. Mais les empereurs eurent toujours dans leurs palais des bibliothèques particulières (6), de même que les patriarches (7). Quoique les livres fussent

(1) Paul Orose, qui vivoit à la fin du IVe., dit en parlant de cette bibliothèque: *Unde quamlibet hodieque in templis extent, quæ et nos* (mox Ms. 4882) *vidimus, armaria librorum: quibus direptis* (derelictis, omn. Mss. B. ol. R.) *exinanita ea à nostris hominibus, nostris temporibus* (recte Ms. 4878, a nostri temporis hominibus) *memorent* (memorentur, omn. Mss.), *quod quidem verum est, etc.* L. VI, C. XV. Une partie de ces livres dut être transportée à Constantinople. Au reste, je crois avoir démontré la fausseté de l'opinion vulgaire sur l'incendie de la bibliothèque des Ptolémées, à Alexandrie, par les ordres du khalife Omar. Voyez mes Observat. dans le Magasin Encyclop., Ann. 3e., No. XVI. J'ignorois alors que le savant M. Beck avoit écrit sur le même sujet. Il est du même sentiment que moi, et s'appuie encore de quelques argumens négatifs, tirés d'un passage de Philoponus. Mais, au temps de la prise d'Alexandrie, il pouvoit y avoir encore quelque autre bibliothèque considérable; Anastase le Sinaïte, qui mourut en 599, parle d'un Isidore, garde de celle du Patriarchat. Hodeg., p. 200.

(2) *P. Victor*, de Region. urbis Romæ, et *Anonym.* Descript. Rom., etc., sub fin.

(3) *Zonar.*, Annal., L. XIV, T. II, p. 52. *Cedren.*, p. 351.

(4) *Antholog.*, L. IV, Epigr. IV.

(5) Vid. *Du Cange*, Constant. Christian., L. II, p. 151.

(6) *Theophan.*, Contin., L. I, C. XX, L. III, C. XLIII, etc. *Zonar.*, L. XV, T. II, p. 133.

(7) *Zonar.*, L. XV, T. II, p. 117.

moins rares à Constantinople, qu'ils ne le devinrent par la suite dans le reste de l'Empire (1); ils ne devoient cependant pas y être en aussi grand nombre dans les douzième, treizième, quatorzième et quinzième siècles, qu'on pourroit le croire, d'après les écrits d'Eustathe et d'autres commentateurs ou scholiastes; car ils ne citent pour l'ordinaire les ouvrages anciens que sur la foi de quelques grammairiens, la plupart de l'école d'Alexandrie.

La perte des livres, depuis Héraclius jusqu'à Alexis Comnène, fut en raison de l'ignorance et de la barbarie, c'est-à-dire, très-considérable; et presque tous auroient disparu, si les moines ne se fussent pas appliqués à les copier. Ils multiplièrent beaucoup les exemplaires des Pères de l'Eglise, surtout ceux de S. Basile et de S. Jean Chrysostôme; et c'est à la lecture assidue de ces deux illustres écrivains qu'on doit attribuer la conservation de la langue grecque dans les monastères, où d'ailleurs se retiroient fréquemment des hommes distingués, soit à la Cour, soit dans les armées (2), et même des empereurs qui s'y livroient à l'étude et à la composition de différens ouvrages. On étudioit encore assidument Platon (3), et Homère continua d'être un des premiers objets de l'enseignement (4); ainsi la langue de ce grand poëte ne put être totalement étouffée par le grec vulgaire. Celui-ci, enfant de l'ignorance et de la barbarie, remonte au temps de Justinien; et il devint la langue des successeurs de ce prince (5): mais le grec ancien, ou littéral, ne cessa d'être plus ou moins cultivé par les sophistes, les rhéteurs et les autres gens de lettres, jusqu'après la prise de Constantinople. Sous Alexis Comnène, la littérature parut renaître; cet empereur avoit des connoissances assez étendues: il voulut rétablir les études qui se réduisoient à de vains jeux d'esprit; il établit dans l'*Orphanotrophium*, ou maison des orphelins, une école gratuite, où le romain et le scythe se familiarisoient avec l'ancienne langue, et le grec apprenoit à l'écrire correctement (6), suivant Anne, fille de ce prince, qui excita

(1) Vid. *Nicephor. Chumni*, Epistol. ap. *Boivin*, not. ad *Gregor.*, p. 755.

(2) *Ann. Comnen.*, L. XIV, p. 448.

(3) ... Καὶ τὸν παρ' ὑμῖν θρυλλούμενον Πλάτωνα... *Philoth.* Antirrhet., L. M. ol. R., colé 1996, et ap. *Boivin* s. l., p. 792.

(4) La métaphrase manuscrite de l'Iliade (Bibl. R., Cod. 2766), qui remonte au XII ou XIIIe. siècle, avoit été faite pour les écoles publiques.

(5) Comme on le voit par l'ouvrage de Constantin Porphyrogénète, *de administrando Imperio*, et par les lettres rapportées par Du Cange, Rec. de pièces pour l'hist. de Constant., p. 50, 51.

(6) *Ann. Comn.*, L. XV, p. 485.

elle-même l'émulation par son exemple. Le patriarche Xiphilin se distingua par son savoir ; cependant il ne nous a laissé que des extraits de Dion Cassius. Quelques autres moins connus s'acquirent aussi la réputation de bons écrivains. Manuel Comnène la mérita par un style pur, facile, élégant et naturel ; du moins c'est le jugement qu'en porte Cinnamus, qui a écrit la vie de cet empereur (1). Les princes français qui montèrent sur le trône de Byzance vingt-cinq ans après lui, étoient trop occupés de s'y maintenir pour s'intéresser beaucoup aux lettres, et Nicétas ne craint pas de dire que de leur temps la Grèce redevint entièrement barbare (2).

Cependant l'étude de l'ancienne langue ne se perdit pas tout-à-fait ; le partial et haineux Nicétas le prouve lui-même par son ouvrage. Elle parut même se ranimer depuis le rétablissement des écoles par Michel Paléologue. Les lettres furent cultivées à la Cour du vieux Andronic (3), qui choisit pour grand Logothète, ou chancelier, Théodore Métochite. Cet homme jouissoit d'une telle réputation de savoir, qu'on l'appela une bibliothèque vivante (4), et qu'on ne craignit pas de lui dire : « Vous avez » toute la science dans votre ame (5). » La flatterie dicta sans doute ces éloges outrés. Théodore avoit beaucoup d'érudition ; mais les ouvrages qu'on a publiés de lui, ne méritent pas d'être comparés pour le style à ceux de Nicéphore Bryenne, d'Anne Comnène, de Jean Cinnamus, de Nicétas Choniate, de George le Logothète, de Nicéphore Grégoras, etc. Il paroît même que le patriarche Athanase, contemporain de Théodore Métochite, avoit plus que ce savant Logothète, le talent d'écrire. Tous les écrivains qui viennent d'être nommés, firent, en différens temps, des efforts plus ou moins heureux pour parler la langue des anciens Grecs. Mais tout ayant changé, les mots avec les choses, il fallut bien se faire entendre ; c'est pourquoi ces mêmes écrivains emploient tant de locutions et de termes inusités ou barbares (6). D'ailleurs, la manière de

(1) *Cinnam.*, L. VI, p. 170.

(2) ... Καὶ βαρβαρωθείσης τέλεον. *Nicet.*, Annal., p. 372.

(3) *Niceph. Greg.*, L. VIII, C. VIII.

(4) *Id.*, L. VII, C. XI, p. 168. Aussi avoit-il fait beaucoup d'ouvrages, entre autres des mélanges philosophiques, encore manuscrits, qui mériteroient de voir le jour, du moins si l'on en peut juger par la table des matières. In *Fabric.*, Bibl. Græc., T. IX, p. 218, et *Lambec.*, Bibl. Vind., T. VII, p. 322.

(5) Ἅπαντα γὰρ λόγον δὴ καὶ πᾶσαν ἐπιστήμην φέρεις ἐν τῇ ψυχῇ. *Theodul.*, Orat. ad Metochit., Ms. ol. R., coté 831.

(6) ... *Qui etsi sermonis munditiam*

s'exprimer tient trop à la société dans laquelle nous vivons, pour qu'on puisse la perdre entièrement par la lecture des bons livres. Avec ce seul secours, des littérateurs voulurent néanmoins passer pour écrire le grec avec pureté; ils ne dérobèrent aux Anciens qu'un certain nombre de mots et de phrases dont ils composèrent péniblement quelques lettres ou discours souvent vides de pensées, et qui pour la plupart ne nous apprennent rien d'important. La vanité semble les avoir frappés de stérilité: cette passion des gens médiocres, toujours plus avides de renommée que de gloire, a fait beaucoup d'imitateurs et encore plus de plagiaires. Du reste, les écrits des derniers Grecs sont à ceux des Anciens, ce que les tours de singes sont aux efforts du lion : c'est du moins la comparaison d'un auteur (1) qui s'étoit lui-même exercé à ce genre d'imitation servile. Ayons cependant de l'indulgence pour ces hommes qui vivoient dans des siècles si malheureux, et sachons leur rendre justice : en se livrant à l'étude des grands modèles, ils en ont perpétué le goût et veillé à leur conservation. Parmi les littérateurs dont je veux parler, et qui vécurent depuis le règne d'Alexis Comnène, on remarque Théodore l'Hyrtacénien, Théodore Prodrome, George ou Grégoire de Cypre, Nicéphore ou Nathanaël Chumne, Thomas Magister, moine sous le nom de Théodule; Démétrius de Cydonie, Jean Eugénique (2), moins connu que son frère Marc, archevêque d'Ephèse, qui assista avec lui au Concile de Florence, etc...

Cette célèbre assemblée ne précéda que de quatorze ans le sac de Constantinople, qui fut si funeste aux lettres. Plus de cent vingt mille volumes y furent brûlés ou mis en pièces (3); et ce qui n'avoit pas été totalement détruit fut transporté une partie en Orient, et l'autre, la plus considérable,

coluerint, voces tamen corruptas vel barbaras, cum id aliter fieri non putarent, subinde inseruerunt. Du Cange, Præf. Glossar. Mediæ et infimæ græcit., § VI.

(1) Ψυχαῖς ἀνθρώπων ἐπαφιείσαις ταῦτα δὴ καὶ ὥς τινες ἀποτριπτόμεθα, πιθήκων τινῶν νομίζοντες εἶναι μιμήματα πρὸς λεόντων ὁρμήματα· καὶ ἡμεῖς μὲν ὄντας, etc. *Nicephor. Chumn.*, Epist. ad Gabram, Ms. ol. R., coté 2105. Chumne venoit de faire l'éloge de la langue des anciens Grecs et de leurs successeurs immédiats..... Πάλαι τῶν Ἑλλήνων ἢ τῶν μετ' ἐκείνους.

(2) Le savant et laborieux M. du Theil nous a fait connoître le premier de ces écrivains, dont il a publié un assez grand nombre de lettres, dans les VIe. et VIIe. vol. des Notices des Mss. de la Bibl. nat. Il a donné aussi plusieurs pièces anecdotes de Théodore Prodrome dans le VIIe. Un des suivans contiendra des lettres et opuscules inédites de Jean Eugénique.

(3) *Humphr. Hody*, de Græcis illustribus, p. 192.

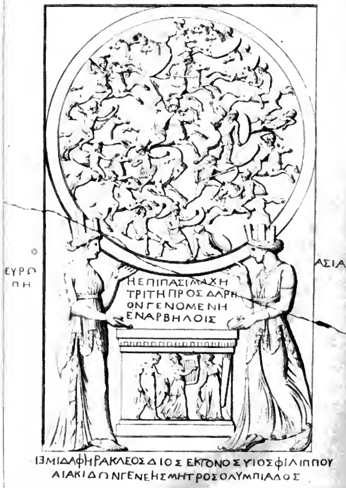
en Occident (1). Peut-être les calculs sont-ils exagérés, ou y a-t-on fait entrer les livres liturgiques et tous ceux en usage dans les écoles publiques, où l'on enseignoit non-seulement la grammaire, la logique, la rhétorique, mais encore la théologie, l'astronomie, la géométrie (2), etc. Plusieurs savans qui professoient ces sciences, et des littérateurs distingués se réfugièrent en Italie. Quelques-uns même n'avoient pas attendu que leur patrie tombât au pouvoir des Turcs pour la quitter: Léonce Pilate, Manuel Chrysoloras, Théodore Gaza, George de Trébisonde, Bessarion, depuis cardinal, et Jean Argyropyle, vinrent les premiers transporter les Muses grecques en Occident. Démétrius Chalcondyle, Jean Andronic, Constantin et Jean Lascaris, Marullus, Musurus, Arsénius, etc., suivirent leur exemple, lorsque Constantinople eut subi le joug de son farouche vainqueur. Ces noms, qu'une éternelle reconnoissance doit faire souvent répéter, sont la dernière preuve que j'avois à rapporter, du nombre considérable de gens de lettres que renfermoit encore la Grèce à cette époque. La belle langue de ce nombre prodigieux d'écrivains qui illustrèrent cette malheureuse contrée, n'a donc péri tout-à-fait qu'après avoir subsisté pendant vingt-quatre siècles, à compter seulement depuis Homère; elle a enfin disparu comme tant de superbes monumens des arts, dévorés par le temps, ou renversés par la barbarie.

(1) Τὰς δὲ βίβλους ἁπάσας, ὑπὲρ ἀριθμὸν ὑπερβαινούσας, ταῖς ἁμάξαις φορτηγήσαντες ἁπανταχοῦ ἐν τῇ ἀνατολῇ ϗ δύσει διέσπειραν. *Joan. Ducæ*, Hist., C. XLII.

(2) Ποῦ δὲ τὸ τῶν λόγων κράτος, ὅπερ ἦν ἀκμάζον ἐν σοί! Ποῦ τῆς γραμματικῆς ἡ τέχνη, ἣ τὴν γλῶτταν ἐξελληνίζειν καὶ πάσης ἀηδίας καθίστησι καθαράν! Ποῦ δὲ τῆς ῥητορικῆς τὸ πυρίπνουν, οὐδὲν ἧττον ἄπλετον, τοῦ τῆς χιμαίρας πυρός! Ποῦ δὲ τὸ τῆς διαλεκτικῆς κράτος, σόφισμα μὲν πᾶν ἀποῤῥίπτον, μόνης δὲ ἐχόμενον ἀληθείας ϗ τῆς εὐθύτητος! Ποῦ δὲ φυσικὰ προβλήματα ϗ ζητήσεις ϗ λύσεις τὴν ἕξιν ὑπερβαίνοντα ϗ διαιρέσεις· ϗ μουσικῆς ἀναλογίαι ϗ φθόγγοι, ϗ γεωμετρίας σχηματισμοὶ ϗ λόγοι, ϗ ἀστέρων αἰτίαι ϗ δρόμοι· ὡς πολλὰ μὲν τῶν παλαιῶν τοὺς ἐν τῇ πόλει χρόνῳ φθαρέντα ἀνηργηκέναι· οὐκ ὀλίγα δὲ, ϗ προστεθεικέναι, ϗ μέχρι νῦν ὁρᾶσθαι σωζόμενα! Ποῦ δὲ τὸ τῆς θεολογίας κράτος, ϗ τῆς πρώτης φιλοσοφίας· ὡς εἶναι στήλην ὀρθοδοξίας τοὺς λόγους ἐκείνων, ϗ δογμάτων ὀρθότητα ϗ πηγήν! *Joan. Andronici Callisti*, Monodia in infelicem Constantinopolim, Ms. B. ol. R., Cod. 1774. La Monodie, espèce d'élégie en prose, étoit fort en vogue dans les trois derniers siècles du Bas-Empire. L'impuissance de faire de bons vers fit sans doute naître ce mauvais genre de déclamation. Les Grecs en composèrent plusieurs sur la prise de Constantinople. Elles sont restées dans l'oubli; et je n'en ai tiré le fragment de celle d'Andronic, fils de Callistus, qu'à cause de ce qu'on y lit sur les sciences, dont on enseignoit les élémens dans cette ville, suivant les principes d'Aristote. Voyez sur Jean Andronic, *Hody*, de Græc. illustr., p. 227, et *Boivin*, Acad. des Inscr., T. II, p. 719.

EXPLICATION




ΕΠΤΑΞΑΝΒΑΣΙΛΗΕΣ ΕΜΟΝΔΟΡΥΕΘΟΝΕΑΤΕΑΥΤΩΝ
ΟΣΣΑΠΕΡΙΞ ΓΑΙΗΣΩΚΕΑΝΟΣ ΝΕΜΕΤΑΙ
ΕΥΡΩ
ΠΗ
ΑΣΙΑ
Η ΕΠΙΠΑΣΙΜΑΧΗ
ΤΡΙΤΗ ΠΡΟΣ ΔΑΡΗ
ΟΝ ΓΕΝΟΜΕΝΗ
ΕΝΑΡΒΗΛΟΙΣ
ΙΞΜΙΔΑΦΗΡΑΚΛΕΟΣ ΔΙΟΣ ΕΚΓΟΝΟΣ ΥΙΟΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ
ΑΙΑΚΙΔΩΝ ΓΕΝΕΗΣ ΜΗΤΡΟΣ ΟΛΥΜΠΙΑΔΟΣ

EXPLICATION D'UN BAS-RELIEF

en l'honneur d'Alexandre-le-Grand,

par *E. Q. Visconti*, de l'Institut National.

LA fouille qui fit découvrir ce rare monument, en 1780, près du rivage de *Laurentum*, avoit été entreprise par le feu prince Sigismond Chigi, protecteur éclairé des Lettres et des Arts (1). Plusieurs morceaux intéressans d'Antiquité revirent le jour par cette fouille, et les plus curieux peut-être après ce bas-relief, étoient des plastiques grecques, ou bas-reliefs en terre cuite, d'un style très-ancien et digne d'admiration (2). Ces terres cuites enrichissent aujourd'hui le cabinet du prince Stanislas Poniatowski, amateur instruit de l'Antiquité. Quant au bas-relief d'Alexandre, il est actuellement dans la riche bibliothèque du prince Augustin Chigi, littérateur distingué, et fils de celui qui en fit la découverte.

Ce bas-relief, que je fus un des premiers à voir et à apprécier (3), est précisément de la grandeur du dessin; il a été gravé sur du marbre de

(1) L'endroit de la fouille est la ferme de *Porcigliano*, appartenant à la famille del Nero, de Florence; cette ferme est à six lieues de Rome sur la voie *Laurentina*, vers la mer. On a conjecturé que le nom de *Porcigliano* dérive de *Procilianum*, c'est-à-dire, fond de la famille romaine *Procilia*, assez connue par l'histoire et par les médailles. C'étoit vraisemblablement la maison de plaisance de cette famille, dont les ruines cachoient tous les Antiques dont je viens de parler. La ville de *Laurentum* étoit près delà, sur les bords de la mer; et la tour qui porte le nom de *Tor-Paterno* marque à peu près son emplacement.

(2) On peut s'en former une idée sur les croquis, gravés dans les *Monumenti inediti* de M. Guattani, an 1784, février.

(3) J'en communiquai, en 1784, la notice et une partie des inscriptions à M. Féa, qui en fit usage dans son édition italienne de *l'Histoire de l'Art* par Winckelmann, T. III, p. 441.

Numidie (jaune antique) tout uni; son style, quoique un peu négligé, est beau et facile, et sa composition, simple et symétrique. Le sujet qu'il représente frappe au premier coup d'œil. Deux femmes, la tête ceinte de couronnes tourelées, sont près d'un autel qui s'élève au milieu d'elles. Des *Patères* sont dans leurs mains, de manière que les deux figures paroissent verser des libations sur cet autel; mais comme elles sont vues de profil, la main qui tient la patère n'est pas la droite à toutes les deux; c'est précisément cette main qui reste du côté extérieur du bas-relief: de l'autre, qui touche au fond, elles soulèvent un grand bouclier circulaire, sur lequel on voit sculptée une bataille.

Les deux femmes, quoique parfaitement uniformes dans leur posture et, à peu près, dans leur habillement, ont cependant quelque légère différence dans leur parure. La femme à droite a une tunique sans manches et des bracelets aux bras: ses pieds sont renfermés dans une chaussure à sandale. L'autre n'a point de bracelets; ses manches descendent jusqu'à l'avant-bras, et ses pieds sont nus. Les noms des deux femmes, qu'on lit sur les bords du bas-relief, expliquent assez cette différence. Celle des deux dont le costume est plus simple est l'EUROPE, ΕΥΡΩΠΗ; l'autre, qui étale un peu plus d'élégance et de richesse (χλιδή), est l'ASIE, ΑΣΙΑ.

Voilà la première fois que ces deux personnages allégoriques paroissent dans des ouvrages de l'Art; au moins nous n'en connoissons pas d'exemple plus ancien. Mais la poésie avoit déjà devancé la sculpture; et l'Europe et l'Asie avoient été personnifiées par les poètes avant cette époque, comme elles l'ont été depuis. Æschyle les avoit introduites dans le songe d'Atossa. Cette reine perse y est supposée voir deux femmes d'une beauté majestueuse, qui avoient l'air d'être deux sœurs: l'une habitoit la terre hellénique, et l'autre le rivage des Barbares: elles ne différoient que dans leur habillement, et paroissoient être en querelle. Darius, son fils, sembloit vouloir les appaiser et les atteler toutes les deux à son char (1). Dans une Idylle de Moschus, Eu-

(1) *Æschyl.*, Persæ, v. 179 et suiv.
Εδοξάτην μοι δύο γυναῖκ᾽ εὐείμονε,
Η μὲν πέπλοισι Περσικοῖς ἠσκημένη,
Η δ᾽ αὖτε Δωρικοῖσιν, εἰς ὄψιν μολεῖν,
Μεγέθει τε τῶν νῦν ἐκπρεπεστάτα πολὺ,
Κάλλει τ᾽ ἀμώμῳ, καὶ κασιγνήτα γένους
Ταυτοῦ. Πάτραν δ᾽ ἔναιον, ἡ μὲν Ἑλλάδα
Κλήρῳ λαχοῦσα γαῖαν, ἡ δὲ Βάρβαρον. κ. τ. λ.

rope, la fille d'Agénor, fait nn songe pareil : elle voit les deux continens, l'Asie et celui à l'opposite, sous la forme de deux femmes qui se la disputent (1).

Les deux demi-déesses, dans notre bas-relief, ne sont plus en contestation : Alexandre a rénssi dans ses desseins ; l'Europe et l'Asie honorent également son autel. Un poëte de l'Anthologie, Addéus de Macédoine, avoit peut-être sous les yeux une composition pareille à celle-ci, quand il écrivoit dans une de ses épigrammes, que l'Europe et l'Asie étoient la seule décoration digne du monument d'Alexandre (2).

L'habile artiste qui a conçu cet ouvrage, a employé le style que quelques écrivains ont appelé *monumental* (3), comme on le voit non-seulement par la disposition de son bas-relief, mais encore parce qu'il se sert d'inscriptions pour en exprimer le sujet ; usage ancien et souvent pratiqué à Athènes, à Delphes, à Olympie, etc... L'inscription qui remplit le vide entre l'autel et le bouclier, indique le sujet représenté sur ce dernier par les mots suivans :

Η ἐπὶ πᾶσι μάχη τρίτη πρὸς Δαρεῖον γενομένη ἐν Ἀρβήλοις.

La troisième et dernière bataille donnée contre Darius dans les Arbèles (4).

On conçoit aisément que le bouclier sur lequel la bataille d'Arbèles est sculptée, n'est pas une armure de l'ennemi vaincu. A la vérité, ce ne fut d'abord que des boucliers enlevés à l'ennemi qu'on suspendit, après une victoire, dans les temples, où ils étoient consacrés aux dieux

(1) *Moschus*, Idyll. II, v. 8 et suiv.
Οἴεσθ' ἠπείρους δοιὰς περὶ εἷο μάχεσθαι,
Ἀσιάδ' ἀντιπέρην τε· φυὴν δ' ἔχον οἷα γυναῖκες. κ. τ. λ.

(2) *Addæus*, Analecta Brunck., Epigram. x.
Τύμβον Ἀλεξάνδροιο Μακηδόνος ἤν τις ἀείδῃ,
Ἠπείρους κείνου σῆμα λέγ' ἀμφοτέρας.

(3) Oo trouve des observations ingénieuses et justes sur le style qu'on peut appeler *monumental*, dans les discours de M. Fusely, prononcés à l'Académie de Peinture à Londres, ensuite imprimés sous le titre d'*Henri Fusely's Lectures on painting*, London 1801, in-4°., p. 14, 15, et 149.

(4) J'ai traduit ἐν Ἀρβήλοις, *dans les Arbèles*, supposant que ce nom désignoit ici le district dont la ville d'Arbèles étoit la capitale. Dans ce cas oo pourroit faire usage de la remarque de Duker, sur Thucydide (L. 1, § 100), qui prouve que les bons écrivains ont souvent iodiqué par cette phrase les environs d'une ville : *ἐν nominibus urbium additum sæpe notat τὴν περίχωρον.* C'est aiosi qu'on trouve ἐν Δραβήσκῳ, ἐν Ἰσσῷ, ἐν Ευρώπῳ.

en action de grâces : mais bientôt on fit exprès des boucliers ciselés et de riche métal, pour en orner ces édifices. Loin de ressembler aux armes des vaincus, ces boucliers représentèrent les exploits et même les portraits des vainqueurs. Tout cela est assez connu (1). Ce qui l'est moins généralement, c'est l'usage qu'on a fait quelquefois de ces mêmes boucliers, pour tenir lieu de la divinité à laquelle le temple ou l'autel appartenoit, et pour en remplacer la statue. Cet usage, quoique ignoré, ce me semble, jusqu'à présent de tous les Antiquaires, n'en est pas moins certain; puisqu'il est constaté par plusieurs monumens. La Victoire, dans un tableau d'Herculanum, fait un sacrifice à Minerve (2) : et il n'y a près de l'autel d'autre image de la déesse, que celle peinte sur un grand bouclier qui la représente terrassant un géant.

Un médaillon inédit de Marc-Aurèle, jadis dans le cabinet de la reine Christine, aujourd'hui dans celui de la Bibliothèque nationale, a pour type une composition tout-à-fait pareille à celle de notre monument. Les deux Génies (du Sénat et du Peuple romain) s'apprêtent à faire un sacrifice sur un autel rond, au-dessus duquel ils soutiennent un grand bouclier dont les bas-reliefs sont effacés. Quel qu'en ait été le sujet, il est toujours évident que ce bouclier tient dans le type la place de la divinité ou de sa statue à qui l'on sacrifie (3).

Notre bas-relief fournit un troisième exemple de ce culte rendu aux boucliers tenant lieu de statues; puisque, selon moi, l'Europe et l'Asie y adorent l'image d'Alexandre, représenté au moment de l'action de la bataille d'Arbèles. La simple dédicace de ce bouclier, à quelque divinité tutélaire que l'on puisse le supposer, ne me paroît nullement faire le sujet de ce bas-relief : car aucune inscription, aucune figure, aucun emblème, n'offrent ici d'autre divinité que celle d'Alexandre lui-même. On sait qu'il fut adoré comme un dieu pendant sa vie, et que son culte fut généralement répandu partout après sa mort, soit durant les

(1) *Plin.*, L. XXXV, C. III et IV. *Pausanias*, Phocica, C. VIII.

(2) *Pitture d'Ercolano*, T. II, Tav. XLI.

(3) La légende du côté de la tête est : IMP. CÆS. M. AVREL. ANTONINVS AVG. P. M. Comme elle n'offre aucune date fixe, on peut croire que ce médaillon a été frappé à l'occasion des victoires de L. Verus en Arménie, et que le bouclier contenoit les images des deux Empereurs couronnés par la Victoire.

dynasties de ses successeurs (1), soit sous la domination romaine. Ce culte que l'Asie et l'Europe rendent à la mémoire d'Alexandre, a été dicté autant par leur reconnoissance que par leur admiration. S'il avoit étendu et assuré la puissance de la première, il avoit aussi amélioré le sort de la seconde, au moyen de la culture, de la discipline, des connoissances et du goût qu'elle emprunta de la Grèce. Celle-ci dut à l'Asie les commodités de la vie et les jouissances du luxe. Enfin Alexandre s'étoit efforcé de réconcilier ces deux sœurs et d'en étouffer à jamais les haines, par une sorte d'échange réciproque de mœurs et de costume. En un mot, il avoit résolu de ne faire de tout le Genre humain policé qu'une seule et même famille. Connoissant, à cet égard, les préjugés de ses compatriotes, il recommanda, jusque dans son testament, l'exécution de ce grand dessein et en fournit les moyens par des idées lumineuses (2).

Alexandre, à cheval, se distingue au milieu du bouclier uniquement par sa place. La disposition de ce tableau est admirable. La variété et le mouvement des groupes n'y gênent point la composition générale. Tout y est disposé supérieurement pour ne former qu'une seule action, sans que les figures s'embarrassent et sans que les objets se confondent. Cette composition n'est pas même inférieure à celle des bas-reliefs de Trajan, qui ont servi de modèle à Raphaël pour la bataille de Constantin, chef-d'œuvre du génie pittoresque. Je pense aussi, à cause de l'excellence de notre bas-relief, qu'il n'est probablement qu'une imitation en raccourci du tableau de Philoxénus d'Erétrie, représentant la défaite de Darius, le plus beau tableau de toute l'Antiquité (3).

La mêlée ne se réduit presque ici qu'à un choc de cavalerie. On n'y compte que vingt-une figures d'hommes sur dix-huit de chevaux. Ceux qui ont lu dans l'histoire les différens récits de ce combat à jamais mémorable, pourront aisément se convaincre que l'artiste a été très-fidèle à la vérité; car on sait que la cavalerie décida la bataille, qui ne fut, en

(1) L'inscription de Rosette fait mention d'Aëtus, fils d'Aëtus, prêtre d'Alexandre en Egypte, peut-être dans la ville d'Alexandrie. Son nom qui marque l'année est le premier rangé dans la suite des prêtrises *Eponymes*.

(2) *Arrian.*, L. VII. *Plut.* vit. Alex, Voyez sur ce sujet un passage très-remarquable de *Diodore de Sicile*, L. XVIII, § 4.

(3) *Plin.*, L. XXXV, C. XXXVI. *Philoxenum Eretrium, cujus tabula* NULLI POSTFERENDA, *Cassandro regi picta, continuit Alexandri prælium cum Dario.*

grande partie, suivant Arrien, qu'une action engagée entre les cavaliers des deux partis (1).

Avant de parler des inscriptions qui accompagnent le bas-relief, il faut remarquer qu'on voit encore sur ce monument un chœur ou danse sacrée; elle est sculptée tout autour de l'autel. On y distingue trois figures, dont l'une, qui précède les autres, soutient un grand flambeau; la seconde joue d'une lyre; la troisième les suit en dansant. Quoique ce détail puisse paroître minutieux, on verra par la suite qu'il n'est pas superflu.

Deux distiques en vers élégiaques sont tracés en haut, et en bas du cadre. L'un et l'autre ne forment qu'une seule épigramme en quatre vers, en l'honneur du prince macédonien, qui lui-même est supposé parler. On apercevra sans peine dans ces vers la noblesse, la simplicité, l'élégance de la poésie grecque monumentale.

Επτηξαν βασιλῆες ἐμὸν δορὺ, ἔθνεά τ' αὐτῶν,
Οσσα περὶξ γαίης Ωκέανος νέμεται·
Εἰμὶ δ' ἀφ' Ηρακλέος Διὸς ἔκγονος, υἱὸς Φιλίππου·
Αἰακιδῶν γενεῆς μητρὸς Ολυμπιάδος.

En voici la traduction littérale :

« Les Rois et leurs nations, tant que l'Océan environnant la terre en
» fait vivre, ont été épouvantés de ma lance. Fils de Philippe, je des-
» cends de Jupiter par Hercule, et je suis de la race des Æacides par
» ma mère Olympias. »

Ces vers pourroient fournir le sujet d'un long commentaire; mais je me contenterai d'y faire seulement quelques remarques en suivant l'ordre des mots.

V. 1. Επτηξαν. Cette épouvante des rois et des peuples rappelle ce passage du premier livre des Maccabées, où l'auteur en parlant d'Alexandre, et après avoir fait mention des peuples, des rois et des extrémités du monde, finit par ces mots énergiques : *et la terre se tût en sa présence* (2).

Id. Εμὸν δορὺ (*de ma lance*). Cette expression est très-juste : Plutarque nous apprend que Lysippe, le célèbre statuaire de Sicyone, ayant

(1) *Arrian.*, L. III, p. 192 de l'édition de Blancard. Ιπποµαχία αὕτη καρτερωτάτη τοῦ παντὸς ἔργου ξυνέστη.

(2) *Maccab.*, L. I, ℣ 2.

donné une lance à la statue qu'il avoit faite d'Alexandre, blâmoit Apelles de ce qu'il avoit mieux aimé peindre le conquérant la foudre à la main. Il croyoit, avec raison, que la vérité, belle par elle-même, pouvoit se passer d'être exagérée par une image mythologique (1).

Ce début de l'épigramme grecque offre encore un rapport très-remarquable avec une autre en latin, fort belle, qu'on trouve parmi les *Catalecta* attribués à Virgile. Quoiqu'on en ignore le sujet, il paroit cependant qu'elle a été composée à l'occasion de la défaite de Pompée, ou de celle de Mithridate. En voici quelques traits (2):

Terrarum hic bello magnus concusserat orbem
Hic reges Asiæ fregerat et populos
. . . .
Cuncta namque viri cuspide conciderant.

Peut-être que l'épigramme grecque du bas-relief se lisoit jadis sous la statue d'Alexandre faite par Lysippe, et que le poëte latin l'avoit sous les yeux en écrivant la sienne. En vérité, le sens de ces trois vers ne paroit convenir à personne autant qu'à Alexandre lui-même; et il est difficile à concevoir que le poëte latin ait pu les écrire sans avoir une réminiscence des vers grecs que nous venons de rapporter.

V. 2. Οσσα περὶξ γαίης Ωκέανος νέμεται.
Tant que l'Océan environnant la terre en fait vivre.

L'opinion de la secte ïonienne, qui reconnoissoit dans l'eau le principe et l'aliment de tout ce qui existe, étoit aussi celle d'Homère et des plus anciens poëtes, comme Aristote le remarque au premier livre des *Méthaphysiques*, c. III. La discussion dans laquelle il entre à ce sujet peut servir de commentaire aux expressions que je viens de rapporter. J'ai traduit νέμεται, comme si l'inscription portoit νέμει, parce que les écrivains postérieurs à Alexandre, et surtout les poëtes, substituent à leur gré la forme moyenne à la forme active. Cependant, si cet usage paroissoit s'éloigner trop, dans ce verbe, de celui des bons écrivains, il ne seroit pas invraisemblable de supposer, en cet endroit, une faute

(1) *Plutarch.*, de Iside et Osiride, T. VII, p. 422, ed. de Reiske.
(2) *Virgil.*, Catalecta, Epigr. XII, édition de M. Heyne. J'ai suivi la correction de Burmann.

de l'ancien graveur; soit qu'il eût substitué, par mégarde, ΝΕΜΕΤΑΙ à ΝΕΜΕΘΕΙ, soit qu'il eût pris ΩΚΕΑΝΟΣ pour ΩΚΕΑΝΟΝ.

V. 3. Εἰμὶ δ' ἀφ' Ηρακλέος Διὸς ἔκγονος. . . . .

. . . . Αἰακιδᾶν γενεῆς, *fils de Philippe, je descends de Jupiter par Hercule, et je suis de la race des Æacides par Olympias ma mère.* Personne ne doutoit, dans l'Antiquité, qu'Alexandre-le-Grand ne fût issu de ces deux familles, d'une noblesse héroïque, savoir: des Héraclides d'Argos, par son père Philippe, et des Æacides d'Epire, par sa mère Olympias; et ce fait peut passer, même aujourd'hui, pour une vérité historique incontestable. La flatterie n'avoit pas imaginé cette origine, puisque la Grèce entière l'avoit reconnue à une époque où les rois de Macédoine n'avoient pas la moindre influence; et quoiqu'ils fussent regardés comme des Barbares (1), on convenoit néanmoins qu'ils étoient Téménides, issus de Téménus, prince héraclide dont Hercule lui-même étoit le trisaïeul (2); ce qui par la suite porta les députés d'Argos à se retirer de l'assemblée des Achéens, lorsque leur ligue déclara la guerre au dernier Philippe (3). La descendance des Æacides étoit prouvée par la succession non interrompue des rois d'Epire depuis Pyrrhus fils d'Achille. Ce fut précisément à cause de cette descendance par sa mère, qu'Alexandre, passant à Ilion, se crut obligé d'appaiser par des cérémonies religieuses les mânes de Priam, sans doute indignés contre le rejeton de son meurtrier (4). Du reste, plusieurs auteurs grecs rappellent l'extraction de leur héros, non-seulement du côté paternel, mais encore du côté maternel. On en peut citer pour exemple, entre autres, Pindare à l'égard de Diagoras le Rhodien, qui descendoit, par son père, d'Hercule, et par sa mère, d'Amyntor (5). L'inscription d'Adulis, dont l'authenticité a été trop légèrement révoquée en doute, fait aussi descendre Ptolémée Evergète en ligne directe d'Hercule, et du côté de sa mère, de Bacchus (6).

La fin du troisième vers est remarquable par une singularité de pro-

(1) *Hérodot.*, L. II, C. 22.

(2) *Hérodot.*, L. VIII, C. 137. *Thucydid.*, L. I, § 99, L. V, § 80.

(3) *Tit.-Liv.*, L. XXXII, § 22.

(4) *Arrian.*, Exped. Alex., L. I, p. 32. Voyez le discours de Callisthène, qui fait descendre Alexandre d'Hercule et d'Achille. *Ibid.*, L. IV, p. 263.

(5) *Pind.*, Olymp. VII, v. 39 et suiv.

(6) Ap. *Chishull*, Antiq. Asiat., p. 76.

sodie

sodie sur laquelle il faut nous arrêter : dans les deux mots qui terminent l'hexamètre, ΥΙΟΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ, la dernière d'υἱὸς ne devient pas longue par la position du ς avant le φ du mot suivant. Des grammairiens ont appelé cette prosodie *ancienne* (1) : elle l'est sûrement dans la langue latine, où nous voyons que l'*s* final ne fait souvent pas position, ou, ce qui revient au même, elle est élidée avant une autre consonne, comme nous le montrent évidemment des exemples très-fréquens dans Plaute et Térence, et pour les vers héroïques, dans Ennius, Lucrèce et Cicéron lui-même. Sans doute, cet usage des Latins devoit être tiré des anciens Grecs; mais, il faut l'avouer, les exemples en sont extrêmement rares chez ces derniers; et, grâces à nos critiques modernes, le peu qui en existoit a disparu entièrement. Le célèbre vers d'Homère :

Ὡς ἀπόλοιτο καὶ ἄλλος ΟΣΤΙΣ τοιαῦτά γε ῥέζοι

ne se lit plus ainsi au premier livre de l'Odyssée, v. 47, quoiqu'il se trouve dans les éditions les plus anciennes, et dans plusieurs manuscrits. L'autre vers des *Diosemeia* d'Aratus (2) :

Ὥρῃ ἑσπερίῃ κρώζει πολύφωνος κορώνη

paroit avec πολύφωνα, qui écarte toutes difficultés, dans la dernière édition du poëte cilicien par M. Buhle, quoique les critiques qui l'ont précédé aient retenu πολύφωνος dans le texte, sur la foi de tous les manuscrits, et malgré l'exemple contraire de Henri Etienne. Les critiques latins auroient-ils pu supporter une pareille licence dans ce beau vers des Géorgiques (3),

Aut ovium fœtus, aut urentes culta capellas ?

En vain la plupart des manuscrits, et surtout celui de Florence, le présentoient ainsi : la transposition *fœtus ovium* étoit trop facile à supposer ou à trouver, et on l'a admise sans peine.

Quoi qu'il en soit, notre inscription devient par là même plus intéressante; car je crois qu'on ne voudra pas imputer à la maladresse du

(1) *Maittaire*, Græcæ linguæ Dialecti, p. 392, edit. *Reitzii* Hagæ Comitum, 1738.

(2) *Arati* Diosemeia, v. 1002, ou 270.

(3) *Virgil.*, Georg., L. II, v. 196.

poëte cet écart des règles. Il étoit aisé de substituer αἷμα Φιλίππου à la leçon du marbre, et la concilier ainsi avec les règles de la prosodie ordinaire. Au surplus, il me paroît encore qu'on ne doit pas chercher des exemples de cette licence dans quelques inscriptions en vers gravées sur le marbre, où ces règles sont très-souvent négligées. Ni la nature, ni l'âge de notre monument ne permettent pas de supposer une pareille négligence; il est donc plus naturel de croire que cette particularité dans l'épigramme est une simple affectation d'*Archaïsme;* et cette affectation, qu'on peut quelquefois reprocher aux poëtes alexandrins, a beaucoup d'analogie avec le style étrusque employé dans l'exécution des figures des deux femmes, style qui, comme nous le remarquerons bientôt, n'est ici qu'une affectation pittoresque.

Qu'il me soit permis d'ajouter encore deux remarques sur le même sujet : 1°. l'élision du Σ devoit être plus permise avant le Φ qu'avant toute autre consonne, puisque le Σ avant le Φ étoit souvent supprimé dans les mots (1). 2°. Si cette licence étoit, comme cela paroît très-probable, assez autorisée dans la poésie la plus ancienne, je ne vois pas quelle raison le savant et illustre M. Heyne a eue de révoquer en doute l'authenticité de tous les vers d'Homère qui finissent par la formule,

λευκώλενος Ηρη.

et qui, suivant lui, devroient être écrits avec un *digamma :* λευκώλενος Fήρη. Du moins, s'il est vrai que le Σ final, placé avant une consonne, n'allongeoit pas nécessairement une syllabe brève; on conçoit aisément qu'il pouvoit ne la pas allonger lorsqu'il étoit placé devant une simple aspiration. Ajoûtons que l'aspiration du digamme a une affinité très-marquée avec la muette Φ, avant laquelle on vient d'observer que la suppression du Σ étoit encore plus commune.

Revenons au sens de ce passage, dont on n'a que trop discuté la mesure; on y découvre une grande analogie avec un trait du livre V des *Oracles des Sibylles.* Je le cite d'autant plus volontiers que je crois pouvoir y corriger une leçon fautive (2).

Τὸν Πέλλης πολιήτορα, τῷ ὕπο πᾶσα

(1) *Hesychius*, v. Φαιρίδδειν, et v. Φίγα. Consultez les remarques d'*Alberti*, à l'article Βρύα.

(2) L. v, v. 9 et suiv.

Αντολίη δεδάμαστο, καὶ Εσπερίη πολύολβος,
Ον Βαβυλὼν ἤλεγξε ΝΑΙΕΙΝ δ᾽ ὤρεξε Φιλίππῳ,
Οὐ Διὸς, οὐχ Αμμωνος ἀληθῆ φημιχθέντα.

Opsopœus avoit remarqué qu'au troisième vers, au lieu de ναίειν, qui étoit la leçon du manuscrit du Roi, les éditions portoient νέον. Je crois que cette dernière leçon est la moins fautive, et je lis avec le changement d'une seule lettre,

Ον Βαβυλὼν ἤλεγξεν ἐὸν δ᾽ ὤρεξε Φιλίππῳ.

quem Babylon redarguit et Philippo tanquam suum porrexit.

« Ce conquérant que Babylone démentit et rendit à Philippe comme le » sien (ἐὸν), et non pas comme le véritable fils de Jupiter ou d'Ammon. »

Il ne me reste qu'à proposer quelques conjectures sur l'époque de ce monument et sur son ancienne destination. Les figures sculptées autour de l'autel vont m'être pour cela de quelque secours. Elles sont tout-à-fait les mêmes que celles d'un autre bas-relief, autour d'un autel parfaitement semblable, sur lequel Amphitryon consacre un trépied, à l'occasion des fonctions de *Daphnéphore*, remplies par Hercule son fils, aux fêtes d'Apollon Isménien (1). Ce bas-relief, anciennement au palais Farnèse, est connu aujourd'hui sous le nom de l'apothéose ou du repos d'Hercule : célèbre par la singularité de ses inscriptions et de son sujet, ce précieux monument l'est devenu encore davantage par les travaux du P. Corsini, de Barthélemy, de M. l'abbé Marini (2) et d'autres savans. Il auroit été à souhaiter qu'avant de le sceller de nouveau dans les murs d'un cabinet à *la villa Albani*, on l'eût confié à quelque habile helléniste, pour en vérifier les inscriptions, que le P. Corsini a trop souvent suppléées par conjecture. Or, comme je viens de l'observer, l'autel rond qui s'y voit, ne diffère point de celui de notre bas-relief : mêmes figures,

(1) Ceux qui ne possèdent pas la rare dissertation du P. Corsini pourront consulter l'estampe de ce monument dans le grand ouvrage de Montfaucon (T. I, p. II, pl. 141), quoiqu'elle ne soit pas parfaitement exacte dans les petits détails. Ce que j'avance de la fonction de *Daphnéphore*, exercée par Hercule et désignée dans ce monument, est tiré de la véritable leçon de cette partie des inscriptions que j'ai rétablie sur des preuves irrécusables, dans mes explications du *Museo Pio-Clementino*. T. IV, Tav. 38, p. 78.

(2) *Marini* Iscrizioni Albane, p. 151.

même forme; mêmes moulures, mêmes denticules sous la cimaise. Ces deux Antiques ont aussi d'autres ressemblances : les dimensions des figures y sont à peu près égales, des inscriptions grecques en vers et en prose se lisent sur tous les deux. L'un et l'autre présentent dans le dessin une certaine imitation de ce style roide et maigre qui étoit le grec le plus ancien, et qu'on connoît vulgairement sous le nom d'Etrusque.

Dans un siècle plus raffiné les Grecs se sont plû à affecter ce style dans leurs ouvrages; peut-être croyoient-ils par là leur imprimer un caractère plus *monumental*. Notre bas-relief, qui est postérieur certainement à l'époque d'Alexandre, époque de la plus grande perfection des Arts, est une preuve de ce que j'avance; même sans cela, la seule comparaison du style dans lequel on a ébauché la bataille représentée sur le bouclier avec le style des deux grandes figures, formeroit, par le contraste frappant des deux manières, une preuve incontestable, que ce que l'on voit ici de style étrusque n'est qu'une simple imitation (1).

Le P. Corsini a remarqué dans le bas-relief du palais Farnèse, des vers sur les travaux d'Hercule, qu'on attribue à Quintus de Smyrne, l'auteur des *Paralipomènes homériques*. Outre que l'âge de ce poëte n'est pas assez déterminé, son droit sur ces vers n'est fondé que sur le témoignage de Tzetzès; car l'*Anthologie*, tant manuscrite qu'imprimée, les donne à un anonyme. A mes yeux, tous les bas-reliefs à peu près du même genre, qui nous sont parvenus, la *Table iliaque* du Capitole, expliquée par Fabretti, les fragmens d'autres tables mythologiques dans le cabinet de M. le cardinal Borgia, et ailleurs (2), sont plus anciens

(1) Cette affectation de style plus ancien s'observe particulièrement sur les vases, en marbre, imités de ceux en terre cuite qu'on appelle Etrusques. Tel est un beau vase chez le prince Chigi à Rome, trouvé dans la même fouille que notre bas-relief. Il est gravé dans les *Monumenti inediti* de M. Guattani, 1784, mars. Les masques des Silènes, qu'on y voit sculptés à la naissance des anses, sont d'un style large et moelleux qui contraste avec la manière étrusque du reste des bas-reliefs. Un précieux vase en marbre du Musée *Napoléon* offre des bas-reliefs du même style, mais le goût des autres ornemens et les caractères grecs de l'inscription

ΣΩΣΙΒΙΟΣ
ΑΘΗΝΑΙΟΣ ΕΠΟΙΕΙ

font voir qu'on n'a fait usage de ce style que par imitation. J'ai fait des observations semblables sur la sculpture des superbes candelabres Barberini, maintenant au Musée du Vatican. *Museo Pio-Clementino*, T. IV, p. 6.

(2) Ce rare fragment du cabinet Borgia à Velletri, a été expliqué par une savante

qu'Auguste, dont on a cru contemporain le poëte Quintus. Je pense avec M. l'abbé Marini (1), qu'ils ont tous été sculptés aux temps des successeurs d'Alexandre, et même avant leur décadence.

L'époque que je viens d'indiquer est réellement celle du plus grand luxe pour la littérature, pour les arts, pour les spectacles chez les Grecs: ce qui est le fondement d'une opinion qui me fait envisager ces morceaux de sculpture comme des prix proposés pour la gymnastique dans des jeux publics, ou même dans des gymnases, où la fleur de la jeunesse grecque et asiatique s'exerçoit et se formoit. Au surplus, le fragment de l'épigramme inscrite sur la table iliaque montre clairement que ce bas-relief étoit destiné pour des jeunes gens (2).

Parmi les marbres d'Oxford, on remarque une inscription grecque gravée au bas d'un petit bas-relief, et portant que cet ouvrage avoit été adjugé comme un prix de gymnastique (3). Ce petit bas-relief représente, ainsi que celui du palais Farnèse, le repos d'Hercule; mais il ne lui est pas comparable, ni par la beauté, ni par ce qui s'y trouve représenté. Probablement il est d'une époque où la Grèce gémissoit sous le joug des proconsuls de Rome.

Notre bas-relief paroît appuyer par son sujet mes conjectures sur l'âge et sur la destination de pareils monumens, avec lesquels il a tant de conformité. Il pourroit bien avoir servi de prix aux athlètes vainqueurs dans les jeux donnés à l'occasion des fêtes et du culte du conquérant macédonien. Strabon parle de ces fêtes et de ces jeux (4), et les médailles en fournissent de nouvelles preuves (5).

dissertation de M. Héeren de Brème, imprimée à Rome. Le fragment de Vérone se trouve dans Montfaucon et ailleurs, celui de l'Odyssée, du palais Rondanini, publié par Rid. Venuti dans une dissertation particulière, a été gravé de nouveau parmi les *Monumenti inediti* de M. Guattani, An 1788, février.

(1) *Loc. cit.*, p. 155. Il porte ce jugement sur le bas-relief du Repos d'Hercule.

(2) ... Ωρῆον μαθὲ τάξιν Ὁμήρου,
Ὄφρα δαεὶς πάσης μέτρον ἔχῃς σοφίης.

Apprends de bonne heure la composition d'Homère, afin qu'instruit par là tu puisses concevoir l'étendue de toute la science.

(3) *Marm. Oxon.*, N°. XV. C'est un athlète qui se nomme Athénée, fils de Spendon d'Eleusis; il consacre ce bas-relief d'Hercule, qu'il avoit eu à Eleusis pour prix de la victoire. ΑΠΟ ΤΗΣ ΕΝ ΕΛΕΥΣΙΝΙ ΝΙΚΗΣ.

(4) *Strabo*, L. XIV. Dans la ville de Clazomènes.

(5) *Eckhel*, Doctr. Num., T. II, p. 103, et T. IV, p. 433.

J'ai pensé autrefois que ces petits ouvrages de l'art, connus sous le nom de *Sigilla*, qu'on exposoit à Rome au marché dans les fêtes des *Sigillaires* (*Sigillaria*), à la suite des *Saturnales*, pouvoient rendre raison de ces monumens; mais ces bas-reliefs n'offrent rien, soit dans les types, soit dans les inscriptions, qui se rapporte aux usages, à la langue, à l'histoire romaine; ce qui me fait pencher pour l'opinion que j'ai exposée plus haut. Ajoutez que les fêtes sigillaires ne paroissent pas avoir eu une origine assez ancienne pour qu'elles puissent s'accorder avec la nature et le style de ces ouvrages. Au reste, j'avoue que tout cela n'est qu'un vaste champ aux conjectures; et en matière d'Antiquité, j'ai toujours cru qu'il étoit bon de les indiquer; mais qu'il étoit ennuyeux, et même préjudiciable aux progrès de la science, de trop s'y arrêter.

NOTE

Sur quelques monumens concernant Alexandre.

Au frontispice de cet ouvrage, on voit la gravure d'un bas-relief conservé autrefois dans la villa Albani et publié par Winckelmann, dans ses *Monumenti inediti* (p. 174), où cet habile antiquaire parle du sujet de ce monument avec une sorte de doute. Il s'exprime d'une manière plus affirmative dans son Histoire de l'Art : « Le cynique Diogène, dit-il, » couché dans son tonneau de terre cuite, reçoit le héros de la Grèce » sous les murs de Corinthe (L. VI, C. III). » Cependant il auroit été d'autant plus sage de s'en tenir à une simple conjecture, que la figure d'Alexandre a été entièrement restaurée, à l'exception du bout de la main droite, suivant l'observation de M. Visconti. Ce savant croit que l'artiste avoit représenté par cette figure, non Alexandre, mais un philosophe, s'entretenant avec Diogène. Quoique cette opinion ne soit pas invraisemblable, j'ai préféré néanmoins celle de Winckelmann, non-seulement parce qu'elle s'accorde avec le récit des anciens historiens, mais encore parce que le bas-relief offre par là un contraste singulier entre le jeune héros et le philosophe; ce qui est très-propre à inspirer des réflexions sur l'orgueil et la vaine gloire. Ce bas-relief peut d'ailleurs être regardé comme une espèce d'épigraphe; j'y ai seulement ajouté le mot si connu de Diogène en cette occasion : *ne me fais pas ombre.* (*Diogen. Laert.*, L. VI, C. II).

Le musée du Louvre renferme deux têtes que Winckelmann croit être celle d'Alexandre (*Monum. ined.*, N°. 189, et p. 230). Mais les trous qu'on aperçoit autour de l'une et qui paroissent destinés à mettre des rayons, indiquent suffisamment la tête du soleil, comme le remarque fort bien M. Visconti. L'autre, qui étoit sur une statue colossale, est trop mutilée pour qu'on puisse y reconnoître les véritables traits de la figure d'Alexandre. Un Hermès, venu dernièrement du cabinet de

M. Azara dans ce musée, offre encore la tête du prince macédonien; son nom s'y trouve, et l'on ne peut guères douter que ce ne soit une copie ancienne, plus fidèle que toutes celles dont nous avons eu connoissance jusqu'à ce jour. Je doute pourtant que l'artiste ait travaillé d'après l'ouvrage de Lysippe : mais celui-ci peut avoir fourni l'idée d'une petite statue appartenante au prince Borghèse et placée dans sa villa Pinciana, à Rome. Alexandre nu a une pique dans la main droite et une épée dans la gauche; à ses pieds est une cuirasse qui sert de soutien à la statue : le héros semble regarder le ciel, et on voit sur son casque la figure d'un cheval marin; allusion à Thétis, mère d'Achille, dont il descendoit par Olympias. (Vid. Cl. *Visconti*, Monument. Gabini, pl. 23, etc....)

Si les généraux d'Alexandre avoient exécuté ses dernières volontés (voyez ci-dessus, p. 482), il est vraisemblable que nous aurions eu connoissance de plusieurs monumens concernant ce prince. Il avoit pris du goût pour l'architecture égyptienne, comme semblent le prouver son projet de faire élever une pyramide en l'honneur de Philippe son père, et la forme pyramidale qu'il donna au bûcher d'Héphæstion. Tous les détails sur ce bûcher et sur son char funèbre ont été heureusement conservés par Diodore de Sicile. Mais le texte de cet auteur ne peut être intelligible qu'au moyen de la gravure ; c'est ce qui engagea le comte de Caylus à publier, dans le XXXIe. vol. des Mémoires de l'Académie des Inscriptions (Hist., p. 76-86), deux dessins pour expliquer le texte de cet historien. L'un et l'autre manquent d'exactitude, et on peut affirmer que le dessinateur n'a rien compris à la description de Diodore. J'ai donc eu recours aux lumières de M. Quatremère de Quincy, qui, après un mûr examen, a fait deux nouveaux dessins, dans lesquels il me paroît avoir réussi à restituer, avec la plus grande fidélité, le bûcher d'Héphæstion et le char d'Alexandre. S'il m'eut communiqué plutôt ces dessins, peut-être me serois-je permis encore quelques changemens à la traduction des passages de Diodore, qu'ils expliquent. Du reste, ces légères inexactitudes seront aisément rectifiées par les deux dessins qui, accompagnés de courtes notes explicatives, ont été placés aux endroits de l'ouvrage (p. 472 et 511), où ils servent d'éclaircissement au récit de Diodore de Sicile.

ANALYSE

DE LA CARTE DES MARCHÉS ET DE L'EMPIRE

D'ALEXANDRE-LE-GRAND,

PAR M. BARBIÉ DU BOCAGE.

De toutes les expéditions militaires des Anciens, il n'en est aucune sur laquelle les géographes se soient plus exercés que celles d'ALEXANDRE-LE-GRAND. Les uns se sont contentés de tracer, sur leurs cartes, les marches de ce conquérant; d'autres ont voulu présenter un tableau général de son empire, et d'autres encore ont réuni ces deux sujets. Néanmoins, malgré ces travaux multipliés, on n'a pas encore une carte parfaite des conquêtes de ce prince, et l'on ne peut pas même en espérer, que l'on n'ait une connoissance plus exacte des pays qui ont été le théâtre de ses exploits.

Auparavant que de parler de celle que je présente aujourd'hui au Public, je vais exposer rapidement les principaux efforts qui ont été faits en géographie sur cet objet; mais sans m'assujettir à faire mention des petites cartes qui se trouvent dans différentes éditions ou traductions d'Arrien, de Quinte-Curce, et d'autres auteurs, lesquelles ne méritent aucune attention.

La première carte, si je ne me trompe, qui a paru sur cette matière, est celle qui a été dressée en 1598 par Ortélius, et qu'il a publiée dans son *Parergon*. Elle ne donne ni les marches, ni la trace des limites de l'empire d'Alexandre. L'auteur même ne paroit avoir eu aucune connoissance moderne du pays qu'il avoit à représenter. Néanmoins cette carte, comme tous les ouvrages de ce savant géographe, annonce un homme parfaitement versé dans l'étude des auteurs anciens; et par cette raison même,

elle est encore aujourd'hui plus utile que beaucoup d'autres qui l'ont suivie.

Celle que P. Duval d'Abbeville, parent et élève des Sanson, a publiée en 1654, dans son grand Atlas, annonce quelque étude de la part de son auteur. Il a cherché à y tracer les limites des différentes provinces de l'empire d'Alexandre; mais la connoissance du local ne s'y faisant pas plus remarquer qu'auparavant, on n'en peut tirer aucun parti.

Une autre petite, que le même auteur a publiée dans son petit Atlas, est plus parfaite. Déjà la Mer Caspienne y change de forme; la route d'Alexandre y est tracée, quoique fort vaguement: mais en général, elle est trop petite pour pouvoir servir.

La première qui mérite un peu d'attention, est celle que Pierre Moullart Sanson, le dernier de cette famille de géographes, publia en une grande feuille, en 1712. L'auteur y a non-seulement tracé les marches d'Alexandre, qui sont quelquefois assez bien dirigées, mais encore on y voit les limites des provinces de l'empire de ce conquérant. On y remarque même des notions nouvelles sur la figure du terrain, et l'on peut dire, en général, qu'elle est bonne à consulter.

La carte qui vient après, est celle dressée par Guillaume Delisle, pour l'usage du roi, et qui n'a été gravée qu'en 1731, en une feuille et demie, après la mort de l'auteur. Cette carte, comme toutes celles de cet habile géographe, annonce une connoissance infiniment plus parfaite du local qu'auparavant. Elle représente les limites des provinces de l'empire d'Alexandre, ainsi que les routes de ce prince; mais ces marches n'y sont pas toujours très-bien tracées, et d'ailleurs elle ne donne point tous les détails nécessaires à l'intelligence de ses expéditions. L'auteur a cherché à la rendre intéressante, en y indiquant le rapport des noms anciens du pays avec les modernes.

En 1743, Auguste Gottlob Boehmius publia à Nuremberg, d'après et pour l'intelligence des leçons d'histoire du professeur Hasius, un petit Atlas in-4°., très-bien fait, qui renferme des tables chronologiques abrégées, et de petites cartes de toutes les époques intéressantes de l'histoire. Parmi ces cartes s'en trouve une qui représente l'empire d'Alexandre, et tous les Etats voisins qui existoient concurremment. Cette carte est

faite avec beaucoup de soin et d'érudition; et quoiqu'elle soit à très-petite échelle, et qu'elle ne donne pas les marches du conquérant macédonien, elle est néanmoins aussi utile que celles qui l'ont précédée, parce qu'on peut compter sur l'exactitude des détails qu'elle renferme.

La carte qui suit celle de Boehmius, ou plutôt de Hasius, est celle que M. d'Anville a dressée en 1740, pour l'Histoire ancienne de M. Rollin. Cette carte comprend seulement les expéditions d'Alexandre en Asie et en Afrique, et l'auteur paroît avoir consulté particulièrement les relations d'Arrien et de Quinte-Curce. Il n'y a point marqué les limites de l'empire de ce prince; mais ses marches y sont, en général, tracées avec tant de soin, que cette carte peut être réputée la première avec laquelle on a pu suivre ses expéditions d'une manière satisfaisante. M. d'Anville a également dressé, pour la même Histoire ancienne, une petite carte, à plus grande échelle, des environs d'Issus, qui ne porte point son nom, mais dont les détails sont précieux à consulter.

En 1753, Robert de Vaugondy publia dans son grand Atlas pour Boudet, une carte intitulée : *Antiquorum imperiorum tabula, in quâ, præ cæteris, Macedonicum seu Alexandri magni imperium et expeditiones exarantur;* dans laquelle, en effet, il a tracé les marches et les limites de l'empire d'Alexandre; mais cette carte est faite avec trop peu de soin pour être utile.

Enfin, en 1788, le major Rennell publia en Angleterre, dans un Mémoire sur la carte de l'Indostan qu'il avoit dressée, une carte des pays situés entre la source du Gange et la Mer Caspienne, sur laquelle il a tracé les marches d'Alexandre dans cette partie. Il l'a refaite entièrement dans sa dernière édition, et c'est en cet état, que cette carte a paru dans la traduction française qui a été faite de son Mémoire, en l'an 1800. Le major Rennel a manifesté deux opinions différentes dans ces deux éditions; et toutes deux prouvent la sagacité et les talens supérieurs de cet excellent géographe, au mérite duquel j'aurai souvent occasion de rendre justice dans cette analyse. On y verra que je me suis beaucoup servi de ses travaux. Je me suis toujours applaudi lorsque j'ai pu me trouver d'accord avec lui; et ce n'est qu'avec infiniment de peine que je m'écarte quelquefois de son sentiment.

J'ai aussi beaucoup fait usage d'un ouvrage postérieur du même auteur, intitulé : *The geographical System of Herodotus examined and explained*, etc., qui n'a point été traduit en français, et dans lequel il discute très-savamment plusieurs points géographiques, relatifs aux expéditions d'Alexandre.

En 1793, M. de la Rochette, géographe anglais, publia à Londres une carte des pays situés entre l'Euphrate et l'Indus, qui devoit accompagner la Dissertation du docteur Vincent, dont il sera question tout à l'heure; et sur laquelle il a tracé non-seulement les marches d'Alexandre, mais encore celles de ses généraux. Cette carte, très-agréablement gravée, est faite avec soin, et annonce du travail de la part de son auteur. Mais ce travail s'étendant plus sur la géographie moderne que sur la géographie ancienne, beaucoup de routes du conquérant macédonien et de ses généraux y sont mal tracées. Néanmoins cette carte est bonne à consulter, et est infiniment préférable à la carte générale que le docteur Vincent a adoptée dans sa Dissertation.

Cette Dissertation a paru à Londres, en 1797, sous le titre de *Travels of Nearchus*; et elle a été traduite en français, en l'an VIII (1800), sous celui de *Voyage de Néarque*. Elle est accompagnée de cinq cartes : la première est une copie de la partie orientale de celle de M. d'Anville, à laquelle le docteur Vincent a fait quelques corrections, particulièrement sur les côtes de la Mer Erythrée ; mais ces corrections sont si légères, et les autres parties de cette carte sont si négligées, qu'elle ne peut être d'aucune utilité ; la deuxième est une carte du cours de l'Indus, copiée, je crois, de la carte de l'Inde du major Rennell ; la troisième et la quatrième sont des cartes hydrographiques de la côte méridionale de la Perse et du Golfe Persique, qui lui ont été communiquées par Alexandre Dalrymple ; et la cinquième, une petite carte du cours inférieur de l'Euphrate et du Tigre, copiée, pour la plus grande partie, de M. d'Anville, et sur laquelle le docteur Vincent a encore fait quelques changemens. Toutes ces cartes sont en général de peu de valeur, à l'exception de celles d'Alexandre Dalrymple, que j'ai copiées et réduites dans la mienne, en les assujettissant, comme je le dirai, aux observations de longitude faites sur ces côtes, par un officier général de la marine française, qui en a visité une partie.

L'ouvrage du docteur Vincent ne traite spécialement que de la navigation de Néarque, amiral de la flotte d'Alexandre dans la Mer Erythrée, et du retour d'Alexandre depuis le haut de l'Indus jusqu'à Babylone. Cette Dissertation annonce dans son auteur beaucoup d'érudition; mais elle est en général confuse et prolixe, et ne sert qu'à décider très-peu de faits. L'auteur y parle plus en savant qu'en géographe; et il se plaît tant dans les conjectures, qu'après avoir lu de très-grandes parties de sa Dissertation, on n'en est pas plus instruit, et l'on ne sait à quoi s'en tenir. Néanmoins, il faut avouer qu'on y trouve par fois des idées lumineuses dont j'ai profité.

La dernière carte qui ait été faite des expéditions d'Alexandre, est celle qui se trouve dans l'Atlas pour la nouvelle traduction française d'Arrien, et qui a été dressée en l'an X (1802) par J.-B. Poirson, d'après celles de d'Anville, de la Rochette, du major Rennell, et le texte d'Arrien. Cette carte, qui a été faite à la hâte, et d'après des matériaux assez différens les uns des autres, ne laisse cependant pas que de présenter quelques marches beaucoup mieux tracées que sur celles qui l'ont précédée, et par cette raison elle n'est point à négliger. Cet Atlas, pour la traduction d'Arrien, renferme aussi plusieurs plans qui sont assez utiles pour l'explication des marches et des mouvemens de l'armée d'Alexandre.

Enfin, si la *Carte des marches et de l'empire d'Alexandre-le-Grand*, que je publie aujourd'hui, n'est pas elle-même exempte de défauts, on doit l'attribuer, comme je l'ai déjà dit, à ce que nous n'avons pas encore une connoissance suffisante des pays qui ont été soumis par ce conquérant. Il en est quelques-uns qui n'ont encore été visités par aucun voyageur européen; et les autres sont si vaguement décrits, qu'il est bien difficile de porter son jugement, et de savoir par où l'on doit faire passer le prince macédonien. D'ailleurs, les auteurs qui nous ont transmis l'histoire d'Alexandre, sont bien postérieurs à son époque. Ils ont souvent dénaturé les faits; ils les ont transposés, omis; les mêmes villes, chez plusieurs, portent des noms différens; et, par dessus tout, ils ont mêlé les opinions géographiques de leur temps avec celles du siècle d'Alexandre. Il est résulté de ce désordre, des contradictions sans nombre, et des difficultés presque insurmontables. J'ai essayé d'en lever quelques-unes, mais j'au-

rois désiré qu'il m'eût été possible d'en éclaircir un plus grand nombre. J'avoue même n'avoir pas eu assez de temps pour étudier les détails de la navigation de Néarque, avec tout le soin qu'elle mérite. C'est pourquoi j'ai été obligé de m'en rapporter, à cet égard, à M. d'Anville et au docteur Vincent.

Cependant, s'il ne m'a pas été possible de rendre cette carte aussi parfaite que je l'aurois désiré, du moins je puis dire que les principaux points en ont été établis avec soin, que je les ai discutés scrupuleusement, et que je n'ai épargné aucune peine pour les placer dans leur véritable position. J'ai ensuite tâché de donner à cette carte tout l'intérêt dont elle est susceptible, en y traçant non-seulement les limites des différentes provinces qui formoient l'empire d'Alexandre, mais encore en y plaçant les différens peuples ou États qui étoient indépendans les uns des autres et ne reconnoissoient point son empire. De cette manière j'en ai fait un tableau qui représente du moins, aussi exactement que j'ai pu le faire, l'état historique de cette partie du globe, à cette époque. On trouvera peut-être qu'elle est trop petite pour un aussi grand sujet; mais si l'on considère que la géographie ancienne fournit beaucoup moins de détails sur l'Orient que sur la partie occidentale du monde alors connu, on verra qu'elle peut suffire; d'ailleurs, si elle eût été sur un plus grand point d'échelle, elle m'auroit demandé un travail que le temps ne me permettoit point de faire. J'y ai distingué les pays cultivés d'avec ceux qui ne pouvoient pas l'être.

Je vais actuellement entrer dans le détail de sa construction, mais je ne ferai, pour ainsi dire, qu'indiquer les points qui m'ont demandé quelque discussion, parce que les bornes de cet ouvrage ne me permettent pas de développer ici mes idées. On verra même que pour plusieurs objets trop longs, j'ai été obligé de renvoyer à des mémoires particuliers. Il en est ainsi des deux plans, ceux de Thèbes et de Tyr, qui accompagnent cet ouvrage. Ils ont été, comme la carte générale, dressés avec le plus de soin possible; mais le détail des autorités sur lesquelles je me suis fondé dans leur construction, est trop étendu pour pouvoir entrer dans cette analyse.

Cette carte a été dressée dans le rapport de $\frac{1}{10000000}$ d'échelle de lon;

gueur avec le terrain. Sa projection est la projection *conique pure sécante.* Les degrés n'ont pu y être tracés que de 5 en 5, à cause de la petitesse d'échelle. Ceux de longitude ont été établis sur les tangentes des parallèles 30 et 40, en raison de leur évaluation en toises, marquée dans la table de Schulze, qui se trouve à la fin des Supplémens pour l'Astronomie de M. de la Lande (1); et la courbure des parallèles a été formée d'après la différence des sécantes aux rayons, sur la tangente du parallèle 30e. La somme des degrés de latitude, compris entre le 30e. et le 40e. parallèle, selon cette même table, ayant donné pour le degré moyen 56957 toises, ou 111011 mètres; c'est sur cette dernière somme que j'ai établi la longueur des différentes verges d'échelle.

Ce seroit ici le lieu de parler des différentes mesures qui m'ont servi pour la composition de ma carte; mais comme cet objet demande une longue discussion, je me vois forcé de le renvoyer à un mémoire particulier. Je vais donc entrer dans le détail de ce que représente la carte.

La partie occidentale, ou celle de l'ancienne Grèce, est réduite de la carte générale du voyage du jeune Anacharsis, qui n'a point encore vu le jour, et le Pont-Euxin est encore pris de ce voyage.

Dans cette partie j'ai fait passer Alexandre, allant porter la guerre chez les Triballes, auprès de *Philippopolis*, et non de *Philippi*, contre le sentiment de Gronovius, parce que sa note (2) ne m'a pas paru suffisamment fondée en raisons. Arrien dit (3) *qu'Alexandre, en partant d'Amphipolis, fit une irruption dans la Thrace, qu'il surprit plusieurs des peuples de cette contrée, qui vivoient libres; qu'il laissa sur sa gauche la ville de Philippopolis et le mont Orbelus, et qu'après avoir passé le Nessus, ou Nestus, il arriva le dixième jour au mont Hæmus.* Des manuscrits d'Arrien portent Φιλιππούπολιν, et d'autres Φιλίππους πόλιν. C'est cette dernière leçon que préfère Gronovius; et il s'appuie sur ce que le Nestus étant beaucoup plus éloigné de Philippopolis que le Philippi, c'est de cette dernière ville dont il doit être question; d'autant plus, dit-il, que si

(1) M. *de la Lande*, Astronomie, T. IV, p. 770 et suiv.

(2) *Gronov.* ad *Arrian.*, de Exped. Alex., L. I, C. I.

(3) *Arrian.*, ibid.

Alexandre avoit passé près de Philippopolis, Arrien auroit dû plutôt faire mention de l'Hèbre que du Nestus. Mais il ne prend pas garde qu'en faisant passer Alexandre auprès de Philippi, et ensuite sur le bord de la mer, pour arriver au Nestus, ce prince n'auroit plus eu sur sa gauche le mont Orbelus, qui est fort loin de là dans les terres (1), mais le Pangée qui est mentionné par Arrien lui-même (2), sur la route de ce conquérant vers l'Hellespont; qu'Alexandre, pour parvenir au mont Hæmus, n'auroit pas moins été obligé de passer l'Hèbre dont Arrien ne parle pas en cet endroit, et qu'en traversant ce fleuve vers le bas ou le milieu de son cours, il auroit employé beaucoup plus de dix jours pour aller d'Amphipolis au mont Hæmus.

Je pense donc qu'il faut lire avec Vulcanius, traducteur latin d'Arrien, *Philippopolis*, qui étoit une ville fondée par le père d'Alexandre (3); que ce dernier prince, en partant d'Amphipolis, remonta le long du Strymon; qu'il passa le Nestus vers le haut de son cours; qu'il eut alors le mont Orbelus et la ville de Philippopolis à sa gauche, et qu'il arriva au mont Hæmus, à peu près au défilé qui est appelé *Montemno*, c'est-à-dire, *in monte Hæmo*, dans la table de Peutinger (4).

Le but d'Alexandre étoit de se rendre, le plus promptement possible, chez les Triballes, nation puissante, qui avoit déjà eu des démêlés avec Philippe son père (5), et qu'il vouloit soumettre entièrement. Lorsqu'il fut parvenu sur le revers septentrional du mont Hæmus, il arriva au fleuve *Lyginus*, sur le bord duquel il livra un combat à ces peuples; et de là il fit trois journées de chemin pour atteindre l'Ister (6). Ce fleuve *Lyginus* étoit donc au nord du mont Hæmus; ainsi il ne peut être, comme on l'a pensé (7), le même que l'Erginus, qui se rendoit dans l'Hèbre, et je crois qu'il faut le chercher aux environs de Silistrie sur le Danube.

(1) *Herodot.*, L. V, C. 16. *Pomp. Mel.*, L. II, C. 2. *Strab.*, L. VII, p. 329.

(2) *Arrian.*, ibid., C. II.

(3) *Plin.*, Hist. Nat., L. IV, C. II. *Steph.*, verb. Φιλιππόπολις.

(4) Tab. *Peuting.*, édit. *Scheyb*, Segm. 7.

(5) *Justin.*, L. IX, C. III. *Olivier*, Hist. de *Philippe*, T. II, p. 296.

(6) *Arrian*, de Exped. *Alex.*, L. I, C. II et III.

(7) M. *Larcher*, trad. d'*Hérodote*, nouvelle édit. T. VIII, p. 600.

A

Il me paroît qu'Alexandre arriva à l'Ister, à peu près à l'endroit où commençoit l'île *Peuce*, dans laquelle Syrmus, roi des Triballes, s'étoit enfermé avec tout son peuple (1). *Cette île*, au rapport de Strabon (2), *étoit grande; elle étoit située vers les bouches de l'Ister, et il y en avoit de plus petites, tant au-dessus qu'au-dessous. Il falloit remonter ce fleuve pendant l'espace de* 120 *stades, à partir de son embouchure, pour y arriver; et c'étoit au-dessous de cette île que Darius avoit jeté son pont.* On peut croire que Darius avoit jeté son pont à peu près à l'endroit où est aujourd'hui Isaktchi; ainsi l'île *Peuce* étoit encore au-dessus. On ne sauroit se servir de la distance de 120 stades que Strabon indique à l'égard de l'embouchure du Danube, parce que les atterrissemens considérables qui se sont formés dans cette partie, ont changé totalement la face du terrain. J'avois placé, dans mes premières cartes pour le Voyage du jeune Anacharsis, ainsi que d'autres géographes, l'île *Peuce* entre les bouches du Danube, d'après plusieurs autorités (3); mais dans la nouvelle édition de ce Voyage, j'ai cru devoir l'omettre; et actuellement je pense que cette île étoit formée par le canal appelé aujourd'hui de *Borza*, qui se détache du Danube en face de Silistrie, et rejoint ce fleuve vers Galatz.

D'autres géographes ont étendu le nom des Triballes jusqu'au Pont-Euxin, mais ils ont apparemment ignoré que ces peuples en étoient séparés par un autre peuple assez puissant, les Istriens (4), qui occupoient ce que l'on a appelé depuis les *Marais de la petite Scythie* (5). Les Triballes, au contraire, s'étendoient l'espace de quinze jours de chemin, le long de l'Ister ou Danube (6), et cette étendue paroît être à peu près celle que leur donne Ptolémée dans sa géographie: c'est pourquoi je n'ai pas fait difficulté de leur attribuer la ville d'*Œscus*, située à l'embouchure de l'*Isker*, et qui fut dans la suite leur capitale (7). Ces peuples

(1) *Strab.*, L. VII, p. 301. *Arrian.*, de Exped. Alex., C. III.
(2) *Strab.*, ibid., p. 305.
(3) *Apollonius Rhod.* Argon., L. IV, v. 309. *Pomp. Mel.*, L. II, C. VII. Peripl. Pont. Euxin., p. 12, ap. geogr. min. Græc., T. I.
(4) *Justin.*, L. IX, C. II.
(5) *Strab.*, L. VII, p. 311 et 318.
(6) *Idem*, ibid., p. 318.
(7) *Ptolem.*, Geogr., L. III, C. X.

étoient Thraces, et parloient la langue thrace; et, selon quelques auteurs, les Gètes qui habitoient au delà du Danube, avoient la même origine (1). La ville des Gètes, qu'Alexandre rasa, doit avoir été aux environs du bourg ou village de *Kornizel*, et j'ai placé les autels qu'il éleva à Jupiter-Sauveur, à Hercule et à l'Ister, sur le bord du Danube (2), un peu auparavant l'ouverture du canal de *Borza*.

Dans une description faite pour le temps d'Alexandre, Arrien a eu tort de placer sur l'Ister les Quades, les Marcomans, et même les Sauromates (3). On sait que les Marcomans ne vinrent s'établir sur le Danube, que sous le règne d'Auguste (4). Les Quades sont à peu près du même temps, et je parlerai des Sauromates dans la suite de cette Analyse. Je crois avec Paulmier de Grentemesnil (5), que les Celtes qui envoyèrent des ambassadeurs à Alexandre, étoient les Scordisques, nation Celtique, voisine des Triballes.

Quelques géographes, en se fondant sur l'identité des noms, ont placé les Agrianiens dans la Thrace, sur le fleuve *Erginus* ou *Agrianes;* mais nous savons par Hérodote, Thucydide, et d'autres auteurs, que ces peuples faisoient partie des Péoniens, qu'ils touchoient aux Triballes, que le Strymon prenoit sa source chez eux (6); et nous voyons par Arrien, qu'il y avoit du voisinage avec les Autariates, peuples d'Illyrie, puisque leur roi Langarus dit qu'il connoît très-bien ces derniers peuples, et qu'il s'offre de faire une expédition chez eux (7). Ces peuples n'étoient donc point dans la Thrace, mais dans les montagnes au nord de la Macédoine?

On ne connoît les Etats de Clitus, fils de Bardylis, que par la position de *Pellium*, ville qu'Alexandre assiégea, et à laquelle Clitus mit bientôt le feu en l'abandonnant (8); car Arrien ne nomme en aucune façon le

(1) *Strab.*, L. VII, p. 303, 305 et 315.
(2) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. I, C. IV.
(3) *Idem*, ibid., C. III.
(4) *Vellei. Paterc.*, L. II, C. CVIII et CIX.
(5) *Palmerii* Exerc. in auct. Græc., p. 235.
(6) *Herodot.*, L. V, C. XVI, L. VII, C. CXIII. *Thucyd.*, L. II, C. XCVI. *Strab.*, ibid., p. 318, 331.
(7) *Arrian.*, ibid., C. V.
(8) *Idem*, ibid., C. V et VI.

peuple qu'il gouvernoit. Bardylis ou Bardyllis, son père, qui de charbonnier étoit devenu chef de sa nation, n'est pas appelé autrement par les autres auteurs (1), que *Roi des Illyriens*. On ne tire pas de grands éclaircissemens de cette dénomination générale. On sait que ce prince étoit très-puissant, qu'il avoit autrefois réduit les Macédoniens à lui payer tribut; mais Philippe, père d'Alexandre, les avoit affranchis de ce joug. Il avoit tué Bardylis dans un combat, et avoit forcé ces Illyriens à rentrer dans leurs anciennes limites, du côté du lac Lychnitide (2). Clitus son fils, à ce qu'il paroît, n'étoit chef que de la nation particulière qui l'avoit vu naître; car les Taulantiens, qui étoient également Illyriens, avoient Glaucias pour roi; les Autariates étoient indépendans (3), ainsi que plusieurs autres nations Illyriennes à l'occident. Or, quelle étoit la nation qu'il gouvernoit? c'est ce que va nous apprendre Tite-Live. Cet auteur dit (4) que *Pellium* ou *Pelium* (comme il l'appelle), est une ville des Dassarétiens. Donc on doit croire que la nation que Bardylis avoit élevée à un si haut degré de gloire, et que gouvernoit Clitus, du temps d'Alexandre, étoit les Dassarétiens; d'autant plus que cette nation habitoit les environs du lac Lychnitide (5).

La *Basse-Asie*, que nous appelons autrement l'Asie-Mineure, a été réduite, en grande partie, dans ma carte, d'après une autre pour la retraite des Dix-Mille que j'ai dressée en 1796, et qui n'a point vu le jour. Seulement je l'ai rectifiée par le moyen des latitudes que M. Niébuhr a observées dans son retour à Constantinople, et qu'il a eu la bonté de m'envoyer, sur la demande de M. Sylvestre de Sacy, son ami. Ce savant voyageur m'a également envoyé celles qu'il a observées sur la côte de la Syrie, dans l'intention d'aider au travail de la grande carte d'Égypte et d'une partie de la Syrie, qui se dresse au Dépôt de la Guerre, sous la direction de M. Jacotin, chef des ingénieurs d'Égypte; et j'ai la satis-

(1) *Diod. Sic.*, L. XVI, § 4. *Hellad.* Chrest. ap. Phot. Bibl., col. 1579. *Cicer.* de Offic., L. II, C. XI.

(2) *Olivier*, Hist. de Philippe, T. I, p. 10, 25, 45, 59 et 64. *Diod. Sic.*, ibid., § 8.

(3) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. I, C. V et VI.

(4) *Tit. Liv.*, L. XXXI, C. XL.

(5) *Polyb.*, Hist., L. V, p. 445. *Tit. Liv.*, L. XLIII, C. IX.

faction d'annoncer qu'en raison de leur exactitude, elles ont été fort utiles.

Dans cette presqu'île, les Barbares, qu'Arrien dit être descendus de leurs montagnes pour se rendre à Alexandre, après le passage du Granique, et auxquels ce prince ordonna de retourner chez eux (1), apparemment pour lui préparer le chemin, me paroissent être les Mysiens, qui étoient un peuple indompté, vivant libre au milieu des États du grand roi, et qui faisoient continuellement la guerre à ses satrapes (2). Ce peuple habitoit des villes grandes et riches (3); mais quelques-unes, cependant, étoient dans une certaine dépendance à l'égard des Perses, qui y entretenoient de petits tyrans qui leur répondoient d'elles (4).

Je n'ai point tracé la route d'Alexandre à Smyrne et à Clazomènes, quoique plusieurs auteurs assurent que ce prince ait été visiter ces deux villes (5); parce que ceux qui nous ont laissé son histoire, ne l'ont point dit. Néanmoins, comme ces marches méritent attention, je compte les examiner dans des Mémoires particuliers.

Pour l'intelligence des siéges de Milet et d'Halicarnasse, on peut consulter, relativement au premier, un plan des environs de Milet, qui se trouve dans le Voyage pittoresque de la Grèce de M. de Choiseul-Gouffier (6); et relativement au second, un plan d'Halicarnasse que j'ai dressé pour Arrien, et qui se trouve dans la nouvelle traduction française de cet auteur (7).

Les Pisidiens ou Pisides, au travers du pays desquels Alexandre passa (8), étoient, comme les Mysiens, des peuples indomptés, qui faisoient toujours la guerre au grand roi; et il en étoit de même des Lycaoniens leurs voisins (9).

(1) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. I, C. XVIII.

(2) *Xenoph.*, Exped. Cyr., L. I, C. VI, IX, L. III, C. II.

(3) *Idem*, ibid., L. I, C. VI, L. III, C. II.

(4) *Id.*, ibid., L. I, C. II, L. VII, C. VIII. Hist. Græc., L. III, C. I. *Diod. Sic.*, L. XX, § III.

(5) *Pausan.*, L. VII, C. III, et V. *Aristid.*, fol. 65, in aversâ parte. *Strab.*, L. XIV, p. 644 et 646. *Plin.*, L. V, C. XXIX.

(6) Voyage pittoresque de la Grèce, T. I, pl. III, p. 171.

(7) Traduct. d'Arrien, Atlas.

(8) *Arrian.*, ibid., C. XXVIII.

(9) *Xenoph.*, Exped. Cyr., L. I, C. I, II, L. II, C. V, L. III, C. II.

M. de Ste.-Croix a très-bien remarqué (1) que Quinte-Curce a confondu le Marsyas et le Lycus, qui sont deux fleuves fort différens; mais la ville de Célènes, au bas de laquelle fut depuis construite Apamée (2), n'est point représentée aujourd'hui par celle d'Afiom-Karahissar, comme on l'a cru jusqu'à cette heure. On voit les ruines de ces deux anciennes villes dans un endroit appelé *Dinglar*, sur le haut du cours du Méandre, comme je crois l'avoir démontré dans une note qui accompagne une traduction française des Voyages de M. Chandler (3), qui est sous presse; note que je ne répéterai pas ici.

C'est encore avec raison que M. de Ste.-Croix a remarqué (4) qu'Arrien avoit eu tort de dire *qu'Alexandre arriva à Ancyre, ville de Galatie;* car la contrée dans laquelle étoit cette ville, ne prit le nom de Galatie que plus de quatre-vingts ans après le passage de ce conquérant.

La bataille d'Issus a été livrée dans un défilé très-étroit, et dont les détails demandent des recherches. C'est pourquoi il me suffira de dire ici que j'ai reconnu, ainsi que le major Rennell (5), la ville d'*Issus* dans le village de *Oseler*, marqué sur la carte de M. Niébuhr (6); et que c'est d'après cette opinion que j'ai placé cette ville dans ma carte pour la retraite des Dix-Mille. M. d'Anville plaçoit (7) Issus à l'*Aïasse;* mais il s'est trompé, car l'*Aïasse* représente l'ancienne *Ægæ* de Cilicie.

Après avoir passé les Pyles-Syriennes, Alexandre campa près de *Myriandrus*, ville maritime (8). Xénophon, qui accompagnoit le jeune Cyrus, en fit autant; et cet auteur compte (9) dans cet espace cinq parasanges. La parasange, comme l'a évaluée M. d'Anville, est égale à trois milles romains anciens, et le mille étant de 756 toises (10), elle revient

(1) *M. de Ste.-Croix*, Examen des Hist. d'Alex., p. 170.

(2) *Tit. Liv.*, L. XXXVIII, C. XIII. *Plin.*, L. V, C. XXIX. *Strab.*, L. XII, p. 577. *Steph.*, verb. Ἀπάμεια.

(3) Voyage de M. Chandler dans l'Asie-Mineure, C. LXXI.

(4) *M. de Ste.-Croix*, ibid., p. 172.

(5) *Le major Rennell*, the Geographical System of Herodotus, p. 22.

(6) *M. Niébuhr*, Voyage, T. II, pl. 52, p. 336.

(7) *D'Anville*, Géogr. anc. abrég., T. II, p. 95.

(8) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. II, C. VI et VII.

(9) *Xenoph.*, Exped. Cyr., L. I, C. IV.

(10) *D'Anville*, Traité des Mes. itin., p. 44, 78 et 79.

à 2268 toises. Or cinq parasanges font 11,340 toises, et c'est, à peu de chose près, la mesure que l'on trouve sur la carte de M. Niébuhr, et sur celles du Voyage de Drummond (1), entre un château appelé *Merkes*, qui paroît être à l'endroit même des Pyles-Syriennes, et la position d'Alexandrette. On doit donc croire que la ville d'Alexandrette est sur l'emplacement même du camp d'Alexandre et de Cyrus, et que c'est l'endroit qu'avoit désigné Alexandre (2) pour construire la ville qui depuis fut appelée *Alexandria-cata-Isson* (3), à cause de sa situation.

Dans ce cas, cette ville, par sa position, devoit se trouver fort près de celle de *Myriandrus*; et ces deux villes devoient, en quelque façon, former le faubourg l'une de l'autre. Aussi Ptolémée les place-t-il (4) dans la même longitude, mais il met un peu d'écart dans leur latitude. Néanmoins, ces deux villes existèrent pendant quelque temps concurremment (5), jusqu'à ce qu'enfin celle de *Myriandrus* céda à sa rivale; car il n'est plus question que de la ville d'*Alexandria* dans les Notices Ecclésiastiques (6). Peut-être même cette ville d'Alexandria, aujourd'hui Alexandrette, occupa-t-elle par suite l'emplacement de celle de *Myriandrus*. Alexandrette est par 33° 35′ de longitude, à l'orient du méridien de Paris, et par 36° 35′ 27″ de latitude nord (7); et c'est un des points essentiels dans la construction de ma carte.

Dans cette carte, la Syrie est réduite en partie de la carte que j'ai dressée pour la retraite des Dix-Mille, et en partie de celles de M. d'Anville.

Tous les pays qui avoient été soumis à la domination des Assyriens, étoient appelés en général Assyrie (8); mais ce nom appartenoit particulièrement au gouvernement de la Syrie (9); et c'est sans doute ce qui

(1) M. *Niébuhr*, Voyage, T. II, pl. 52, p. 336. *Drummond*, travels, pl. II, p. 205.

(2) *Scymn.*, p. 54, ap. Geogr. min. Græc., T. II. *Herodian.*, Hist., L. III, C. XII.

(3) *Vaillant*, Num. Græc., p. 27 et 97. *Ptolem.*, Geogr., L. V, C. XV.

(4) *Ptolem.*, ibid.

(5) *Strab.*, L. XIV, p. 676. *Plin.*, L. V, C. XXII, XXVII. *Ptol.*, ibid. *Vaillant*, ibid., p. 27, 44, 54 et 97.

(6) *Hierocl.*, Synecdem., p. 705. Oriens Christ., T. II, col. 903 et 904.

(7) Connoissance des temps pour l'an XIII, p. 204.

(8) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. II, C. VI, L. III, C. VII, L. VII, C. VII, XIX, XXI.

(9) *Xenoph.*, Exped. Cyr., L. VII, C. VIII. *Arrian.*, ibid., L. II, C. VI, L. VII, C. VIII.

a fait dire à Hérodote que les Assyriens étoient appelés par les Grecs, *Syriens* (1). Ce gouvernement étoit composé de deux parties : la *Syrie-Creuse*, dont les Grecs ont rendu le nom par celui de *Cœle-Syrie*, et la *Syrie des Rivières*, ou *d'entre les Rivières* (2), qui faisoit partie de ce qui fut appelé depuis Mésopotamie ; car ce dernier terme est grec, et ne fut point employé dans le pays, avant la conquête des Macédoniens.

L'Égypte est réduite, pour la partie inférieure, de la carte qui se trouve dans l'ouvrage du général Reynier (3), et qui a été dressée par M. Jacotin, chef des ingénieurs d'Égypte ; et pour la partie d'en haut, d'après celle de M. d'Anville, assujettie aux observations astronomiques de M. Nouet. La partie du Golfe Arabique, ou Mer Rouge, est réduite de la grande et belle carte de cette mer, dressée par M. Rosili, vice-amiral, directeur du dépôt de la marine, en l'assujettissant à la détermination astronomique de Suez, de M. Nouet, pour la partie jusqu'à l'île Sheduan ; le reste est dans sa vraie position. La suite de la côte d'Afrique jusqu'à Cyrène, ainsi que l'emplacement des Oasis, et particulièrement celle d'Hammon, sont pris de la carte du major Rennell, pour la relation du voyage de M. Hornemann (4).

Dans l'Égypte inférieure, j'ai rétabli la branche du Nil qui conduisoit à Peluse, et qui est aujourd'hui presque entièrement desséchée. Arrien dit (5) que de Gaza Alexandre arriva en sept jours à Peluse, où il mit garnison, et que de là il ordonna à sa flotte de remonter le Nil, pendant que lui-même, avec son armée, se rendroit par terre à Memphis, en traversant *Héliopolis*. Quinte-Curce veut (6) qu'il n'ait point été à Peluse, et que néanmoins il se soit embarqué sur le Nil, pendant que ses troupes marchoient par terre. J'ai préféré suivre Arrien ; mais comme le nom d'*Heliopolis* est purement grec, j'ai ajouté à cette ville celui de *On*, qu'elle devoit porter alors (7).

(1) *Herodot.*, L. VII, C. LXIII.

(2) *Arrian.*, L. II, C. XIII, L. III, C. VIII, XI, L. V, C. XXV, L. VII, C. VII, IX. *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 6.

(3) De l'Égypte après la bataille d'Héliopolis, par le général Reynier.

(4) Voyage de M. Hornemann, traduit de l'anglais par M. Langlès.

(5) *Arrian.*, ibid., L. III, C. 1.

(6) *Quint. Curt.*, L. IV, C. VII.

(7) *D'Anville*, Mém. sur l'Egypte, p. 114.

Il en a été de même d'*Heroo-polis*, qui est appelée *Pithom* dans les livres saints (1), et qui est la même que la *Patumos* d'Hérodote (2). Il est vrai que j'ai placé cette ville à quelque distance du Golfe Arabique, tandis que plusieurs auteurs, et Arrien lui-même (3), semblent la mettre immédiatement sur le bord de ce Golfe. Hérodote paroît également donner la même position à *Patumos*, lorsqu'il dit (4) que *le canal que Nécos dériva du Nil, aboutit à la Mer Erythrée, près de cette ville.* Mais les distances que l'Itinéraire d'Antonin (5) donne à l'égard d'*Heroo-polis*, ne permettent pas de la placer si près de la mer. M. d'Anville a déjà démontré (6) qu'elle devoit être plus au nord dans l'Arabie, et Ptolémée la met (7) dans les terres, à l'extrémité d'un canal qu'il appelle *Trajanus amnis*. D'où vient cette différence? Elle vient de ce que, dans les plus anciens temps, le Golfe Arabique portoit ses eaux jusque dans des marais salins, qui sont près de l'emplacement que prend cette ville, et que ces marais sont encore aujourd'hui d'un niveau plus bas que celui de cette mer. Lorsque cette partie du Golfe se sera comblée, elle aura exigé les travaux attribués aux Ptolémées et à Trajan (8).

On retrouve encore les ruines de cette ville d'*Heroo-polis*, dans un endroit appelé *Aboukecheid* sur la carte de M. Jacotin. Le *Clysma* m'a paru être l'endroit nommé *Kolsum*, sur la carte des environs de Suez, de M. Niébuhr (9).

Je n'ai pu savoir le nom égyptien de plusieurs autres villes de l'Egypte; c'est pourquoi j'ai été obligé d'en admettre de grecs dans ma carte, pour ne point faire paroître déserte cette contrée. Je ne dirai rien d'Alexandrie d'Egypte, parce que M. de Ste.-Croix a suffisamment traité cet article. La route que tint Alexandre, en allant au temple de Jupiter-Hammon, demande un peu plus d'explication.

(1) *D'Anville*, Mém. sur l'Egypte, p. 123. *M. Larcher*, trad. d'Hérodote, T. VIII, p. 427.
(2) *Herodot.*, L. II, C. CLVIII.
(3) *Plin.*, L. VI, C. XXIX. *Strab.*, L. XVII, p. 804. *Arrian.*, de Exped. Alex., L. VII, C. XX.
(4) *Herodot.*, ibid.
(5) Itin. Anton., p. 170.
(6) *D'Anville*, ibid., p. 122.
(7) *Ptolem.*, Geogr., L. IV, C. V.
(8) *D'Anville*, ibid., p. 108.
(9) *M. Niébuhr*, Descript. de l'Arabie, T. II, pl. 24. p. 294.

Arrien

Arrien dit (1) qu'*Alexandre, en partant d'Alexandrie, marcha le long des côtes de la mer, pendant l'espace de 1600 stades par le désert, jusqu'à Parætonium, et que cette route n'étoit pas tout-à-fait dépourvue d'eau.* Il ajoute ensuite qu'*il tourna dans les terres vers le temple de Jupiter Hammon, à travers des sables arides et sans eau;* et Quinte-Curce rapporte (2) que l'*on fut quatre jours pour arriver du bord de la mer au temple.* La partie la plus aride du désert étoit donc celle qui de Parætonium conduisoit au temple? Pour le retour, tous les auteurs s'accordent à le faire revenir par le même chemin (3); et Arrien nous dit (4) qu'Aristobule étoit de ce sentiment, mais que Ptolémée prétendoit qu'il étoit revenu droit à Memphis. Comment se peut-il que ces deux généraux, qui accompagnoient également Alexandre, différassent autant sur un fait qui ne devoit pas souffrir le moindre doute? De Memphis au temple de Jupiter Hammon, Pline compte (5), par la route la plus directe, douze jours de chemin par le désert. Or, peut-on croire que les Macédoniens, qui avoient déjà trouvé très-fatigantes quatre journées de marche dans un désert aride, eussent préféré, pour s'en retourner, faire douze journées dans le même désert, à recommencer les quatre qu'ils avoient déjà faites? Pour moi, je pense qu'Arrien n'a point entendu les Mémoires de Ptolémée, en cet endroit; que ces Mémoires ne faisant aucune mention de ce qu'avoit fait Alexandre depuis son départ du temple de Jupiter Hammon, jusqu'à son retour à Memphis, Arrien en a conclu que ces Mémoires disoient qu'il étoit revenu tout droit à Memphis. Je n'ai donc point tracé, comme l'ont fait plusieurs cartes, la route qui, du temple de Jupiter Hammon, conduisoit droit à Memphis.

Eratosthène comptoit (6) 5000 stades (apparemment en droite ligne) du Nil à l'Euphrate; et cette mesure lui étoit sans doute donnée par les marches d'Alexandre. Ce prince passa l'Euphrate à Thapsaque (7), que

(1) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. III, C. III.

(2) *Quint. Curt.*, L. IV, C. VII.

(3) *Idem*, ibid., C. VIII. *Diod. Sic.*, L. XVII, § 51. *Justin.*, L. XI, C. XI.

(4) *Arrian.*, ibid., C. IV.

(5) *Plin.*, L. V, C. IX.

(6) *Eratosthenes* ap. Strab., L. I, p. 64.

(7) *Arrian.*, ibid., L. III, C. VII

M. d'Anville croit être aujourd'hui l'endroit appelé *El-Der* (1); mais il se trompe. Thapsaque, suivant la marche des Dix-Mille (2), étoit à 65 parasanges de *Myriandrus;* et cette mesure, à partir de la ville d'Alexandrette, tombe assez bien sur *Racca,* qui est encore un grand passage de l'Euphrate.

De cet endroit à celui où Alexandre passa le Tigre, Eratosthène compte (3) 2400 stades; et ce qui revient à peu près au même, Quinte-Curce dit (4) que *l'Euphrate et le Tigre, dans l'endroit où ils sont le plus éloignés, sont distans, au rapport de ceux qui ont donné la mesure des marches d'Alexandre, de* 2500 *stades.* Alexandre, en faisant cette traversée d'un fleuve à l'autre, avoit à sa gauche les montagnes d'Arménie (5), qui ne peuvent être que le *Masius,* qui séparoit en effet l'Arménie du gouvernement de la Syrie.

Il paroit qu'Alexandre passa le Tigre aux environs de *Mossoul;* et c'est en effet là qu'on le passe encore à gué (6). Après avoir traversé ce fleuve, Alexandre conduisoit son armée par l'ancienne Assyrie, et il avoit le Tigre à sa droite, et les montagnes des Gordyens à sa gauche (7). Le texte d'Arrien porte *des Sogdiens*, et M. de Ste.-Croix, ainsi que Paulmier de Grentemesnil, ont très-bien corrigé *des Gordyens* (8). Ces peuples, les mêmes que les Carduques, étoient très-belliqueux, et ne reconnoissoient point l'autorité du grand roi (9).

Après avoir passé le Tigre, Alexandre dut se trouver sur les ruines de Ninive; mais aucun auteur n'en dit rien. Le pays dans lequel avoit été cette ville, portoit-il encore le nom d'Assyrie, du temps d'Alexandre? On seroit tenté de le croire, d'après le rapport d'Arrien que nous venons de citer. Ptolémée même viendroit à l'appui (10); mais néanmoins je pense que ce n'étoit que par souvenir que l'on donnoit ce

(1) *D'Anville*, Euphrate et Tigre, p. 45.
(2) *Xenoph.*, Exped. Cyr., L. I, C. IV.
(3) *Eratosthenes*, ap. Strab., L. XVI, p. 746.
(4) *Quint. Curt.*, L. V, C. I.
(5) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. III, C. VII.
(6) *Quint. Curt.*, L. IV, C. IX.
(7) *Arrian.*, ibid. *Quint. Curt.*, ibid., C. X.
(8) *M. de Ste.-Croix*, Exam. des Hist. d'Alex., p. 177. *Palmer.*, ad Græcos, p. 238.
(9) *Xenoph.*, ibid., L. III, C. V.
(10) *Ptolem.* Geogr., L. VI, C. I.

nom à ce pays; car Xénophon dit positivement qu'il faisoit partie de la Médie, en parlant de la route que prirent le Dix-Mille après la journée de Cunaxa (1).

Le champ de bataille sur lequel il fut enfin décidé du sort de l'empire de Perse, étoit éloigné de la ville d'Arbèle de 500 ou 600 stades (2). Les détails de cette bataille demandent quelques éclaircissemens qu'il seroit trop long de donner ici ; c'est pourquoi je les réserve pour des Mémoires particuliers.

Après la perte de la bataille, Darius se retira à Arbèle, puis à travers les montagnes des Arméniens, dans la Médie (3). Ne faudroit-il pas lire *les montagnes des Mèdes ou des Assyriens,* car l'Arménie est déjà loin de là ?

En partant d'Arbèle, et allant vers Babylone, Alexandre, au rapport de Quinte-Curce (4), passa par des plaines, laissant l'Arabie à main gauche. M. de S[te].-Croix a très-bien relevé ce passage (5), et il a fait voir que Quinte-Curce a pris maladroitement sa droite pour sa gauche. Cette Arabie étoit sans doute celle que Xénophon rencontra sur sa route, après avoir passé l'Araxes ou Chaboras, jusque sur les confins de la Babylonie (6), qui faisoit partie de ce que l'on a appelé depuis Mésopotamie, et qui étoit habitée par des Arabes-scénites (7).

J'ai placé la ville de *Memnis*, à laquelle se rendit Alexandre en quatre jours, à partir de celle d'Arbèle, à un endroit appelé aujourd'hui *Kerkouk*, parce que M. Olivier m'a instruit qu'il y avoit en cet endroit une source de bitume, comme le dit Quinte-Curce (8).

Je n'entrerai point ici dans le détail de la construction de la Babylonie dans ma carte, parce qu'elle demanderoit trop de discussion. Il me suffira de dire que la Dissertation du docteur Vincent, sur *Opis* (9),

(1) *Xenoph.*, Exped. Cyr., L. II, C. IV, L. III, C. IV, L. VII, C. VIII.

(2) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. III, C. VIII, XV, L. VI, C. XI.

(3) *Idem*, ibid., L. III, C. XV et XVI.

(4) *Quint. Curt.*, L. V, C. I.

(5) *M. de S[te].-Croix*, Exam. des Hist. d'Alex., p. 178.

(6) *Xenoph.*, ibid., L. I, C. IV.

(7) *Strab.*, L. XVI, p. 747, 765.

(8) *Quint. Curt.*, ibid.

(9) *Le Dr. Vincent*, Voyage de Néarque, p. 531 de la trad. franç. in-4°.

ne m'a point paru satisfaisante; que j'ai reconnu, avec lé major Rennell (1), le *Gyndes* dans la *Diala;* que ce géographe place très-bien (2) le *Celonæ* de Diodore de Sicile, près des Pyles-Médiques, à l'endroit où les autres historiens de l'antiquité marquent la Chalonitide; que les tombeaux des rois Assyriens sont placés dans les marais, d'après leur distance indiquée par la table de Peutinger (3), à l'égard de Séleucie; que le major Rennell a encore eu raison de placer (4) *Borsippa* à *Brouss*, près de Babylone; que *Cunaxa*, dans ma carte, est placé à 360 stades de cette même ville, comme l'indique le manuscrit que M. Larcher a consulté (5); que je ne reconnois point la ville de *Sitace* dans les ruines d'*Akkerkouf* (6), parce que les Grecs, après la bataille de Cunaxa, ne pénétrèrent point plus avant dans les Etats du grand roi, comme l'indiquent faussement toutes les cartes, et comme le leur reproche Voltaire (7), apparemment d'après l'inspection de ces mêmes cartes; que bien loin d'aller vers l'orient, ces Grecs marchèrent vers le nord (8); qu'ils suivirent apparemment la rive occidentale du *Didgeil* ou *Petit-Tigre;* qu'ils passèrent le mur de Médie qui séparoit les bonnes terres d'avec l'Arabie, et qu'ils entrèrent dans la grande île où étoit *Sitace* (9), et qui étoit apparemment formée par ce Didgeil et le Tigre. C'est encore dans cette grande île que j'ai placé, d'après le témoignage de Diodore de Sicile (10), les bourgs des Cariens, dont les habitans sont les mêmes, je crois, que les *Cariens-anaspastes*, ou *Cariens exilés*, qu'Arrien range (11) au nombre des troupes de Darius.

M. d'Anville plaçoit (12) *Borsippa* à *Semawat*, parce que le nom de cette ville, indiquant quelque chose de *céleste*, sembloit convenir à l'habitation d'une des principales sectes des Chaldéens, sorte de phi-

(1) *Le major Rennell*, the Geographical System of Herodotus, p. 201, 327.
(2) *Idem*, ibid., p. 268.
(3) Tab. Peuting., Segm. 11.
(4) *Le major Rennell*, ibid., p. 370.
(5) *M. Larcher*, trad. de l'Expéd. de Cyr., T. 1, p. 118.
(6) *D'Anville*, Euphrate et Tigre, p. 100.
(7) *Voltaire*, Questions sur l'Encyclopédie, art. Xénophon.
(8) *Xenoph.*, Exped. Cyr., L. II, C. II.
(9) *Idem*, ibid., C. IV.
(10) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 110, L. XIX, § 12, 91.
(11) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. III, C. VIII, XI.
(12) *D'Anville*, Géogr. anc., T. II, p. 260. Euphrate et Tigre, p. 128.

losophes établis dans la Babylonie. Par cette raison même, j'y ai placé celle d'*Orchoë*, autre secte de ces mêmes philosophes, d'autant plus que les Chaldéens étoient répandus entre Babylone et le Golfe Persique (1), que la ville d'Orchoë étoit bâtie près des marais (2), et que c'étoit aux habitans de cette ville, que l'on attribuoit le desséchement de la branche de l'Euphrate qui portoit autrefois les eaux de ce fleuve jusqu'à la mer, en le dérivant sur leurs terres (3). M. d'Anville a placé cette ville (4) près de la branche desséchée, mais cette position ne peut lui convenir; car le but que se proposoient les habitans, en dérivant le fleuve, n'auroit point été atteint, puisque leurs terres n'auroient point été arrosées: ainsi il faut que cette ville ait été située au-dessus du desséchement.

Toute la Babylonie, la Mésopotamie, et une partie de l'Arménie, dans ma carte, sont appuyées sur les déterminations astronomiques d'Alep en Syrie, de Bagdad sur le Tigre, de Bassra vers les embouchures de ce fleuve, et de Diarbekir, autrefois *Carcathiocerta*, vers ses sources. La position d'Alep est indiquée, dans la Connoissance des Temps (5), à 36° 11′ 25″ de latitude nord, et à 34° 50′ de longitude à l'orient du méridien de Paris. Celle de Bagdad, observée par Beauchamp, est indiquée (6) à 33° 19′ 40″ de latitude nord, et sa longitude à 42° 4′ 30″. Celle de Bassra est tirée d'un Mémoire manuscrit de Beauchamp lui-même, qui nous donne pour cette position 30° 30′ de latitude nord, et 45° 8′ de longitude; mais il ajoute qu'il n'est pas bien sûr de ces observations, parce qu'elles ont été faites avec un cercle plus petit que celui qu'il a employé à Bagdad. Celle de Diarbekir est indiquée, par la Connoissance des Temps (7), à 37° 54′ de latitude nord, et à 37° juste de longitude; mais comme cette dernière longitude ne peut se prêter aux différentes distances que j'ai employées, j'ai préféré celle de ce point, qui a été calculée de nouveau par M. Méchain,

(1) *Strab.*, L. XVI, p. 739.
(2) *Ptolem.* Geogr., L. V, C. XX.
(3) *Plin.*, L. VI, C. XXVII.
(4) *D'Anville*, Géogr. anc., T. II, p. 263.
(5) Connoiss. des Temps pour l'an XIII, p. 204.
(6) *Idem*, ibid.
(7) *Idem*, ibid., p. 205.

comme je l'apprends par le Mémoire de Beauchamp, et qui le fixe à 37° 44' 48". Les Anglais, dans les Transactions Philosophiques, donnent la longitude de Diarbekir à 37° 50' du méridien de Paris.

Tous ces détails sont pris des cartes de M. Niébuhr, qui sont en général très-exactes, de celle qui se trouve dans le Voyage de Ives, en retour de l'Inde, qui n'a point été traduit en français; de la carte manuscrite qui a été dressée pour les Voyages de Beauchamp, et de plusieurs renseignemens qui m'ont été fournis par M. Olivier, membre de l'Institut National, qui a voyagé en Perse.

Alexandre arriva de Babylone à Suses, en vingt jours de marche (1). M. d'Anville plaçoit (2) Suses à *Tuster*, aujourd'hui la ville capitale du Chozistan; mais le major Rennel ayant élevé quelque doute sur cette position, j'ai examiné toutes les autorités sur lesquelles il avoit pu se fonder, quoiqu'il ne les ait pas données, et j'ai reconnu qu'il avoit entièrement raison. Je n'ai donc pas fait difficulté de placer, comme lui (3), Suses, non pas à Tuster, mais à *Sus*, ou *Sous*, ville qui est aujourd'hui en ruines, et dont il est question dans le Géographe Turc (4). Il seroit trop long d'exposer ici les preuves de cette opinion, dont dépendent tous les détails de la Susiane; c'est pourquoi je les réserve pour un Mémoire particulier.

Pline nous dit (5) que *de Séleucie sur le Tigre,* qui étoit à peu près à la même hauteur que Babylone, *on comptoit* 450 *milles jusqu'à Suses, et qu'il y en avoit autant de Suses à Ecbatane.* La mesure est fausse; mais il n'en résulte pas moins que ces deux distances étoient à peu près égales. Or, si l'on comptoit vingt journées de chemin pour une armée, de Babylone à Suses, il devoit y en avoir environ autant de Suses à Ecbatane. Cette dernière ville m'a paru être la même que celle de *Hamadan* d'aujourd'hui; en conséquence, d'après sa distance de Suses, et celle de *Casbin*, qui est un point déterminé astronomiquement, je l'ai placée à

(1) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. III, C. XVI.

(2) *D'Anville*, Géogr. anc., T. II, p. 272.

(3) *Le major Rennell*, the Geographical System of Herodotus, p. 203 et 334.

(4) Géographe Turc, C. XI.

(5) *Plin.*, L. VI, C. XXVII.

la hauteur de 35° 10', comme les Tables de Nassir-Eddin et d'Ulug-Beg indiquent Hamadan (1), et comme M. d'Anville a placé cette dernière ville dans ses cartes. Cependant, peut-être ai-je eu tort; car Beauchamp dit dans son Mémoire, qu'il a pris la latitude de tous les principaux points de sa route, et il place Hamadan environ un degré plus au sud, dans sa carte. Cette dernière latitude se trouveroit même confirmée par celle de Kirmancha, lieu sur la route de Bagdad à Hamadan, au passage de l'*Eulæus*, que Beauchamp, dans une lettre qu'il écrivoit de cet endroit même à M. de Choiseul-Gouffier, alors ambassadeur de France, qui ne me l'a communiquée que depuis, dit avoir observé à 34° 14'.

Quoi qu'il en soit, Ecbatane étoit toujours censée aussi éloignée de Suses, que cette dernière l'étoit de Séleucie, ou de Babylone. Il y avoit deux chemins pour aller de la Susiane dans la Médie : « *l'un qui prenoit » par les hauteurs*, dit Diodore de Sicile (2), *étoit beau, et faisoit un » chemin royal; mais il étoit exposé à toutes les ardeurs du soleil, » et étoit d'environ* 40 *jours de marche* (cette mesure me paroît un » peu forte); *l'autre, qui passoit par le pays de Cosséens, étoit inégal, » étroit, bordé de précipices, environné de nations ennemies, mal » fourni de vivres; mais il étoit court, et plus exposé au froid qu'au » chaud.* » Antigone, un des successeurs d'Alexandre, à la tête d'une armée de Macédoniens, crut pouvoir passer par ce dernier, malgré les peuples qui l'occupoient. Il trouvoit indigne de lui de traiter avec des barbares, et il ne voulut point déférer à l'avis de Pithon, qui lui conseilloit d'acheter le passage. Il passa en effet; mais son armée essuya tant de pertes et de fatigues, qu'elle faillit se révolter. Enfin il arriva, le neuvième jour de sa marche, dans la partie habitable de la Médie. Donc les Cosséens, auxquels Alexandre fit la guerre en revenant d'Ecbatane à Babylone (3), occupoient les montagnes immédiatement au-dessus de Suses (car le chemin partoit de cette ville), et

(1) *Nassir-Eddin* et *Ulug-Beg*, p. 105 et 137, ap. Geogr. min. Græc., T. III.
(2) *Diod. Sic.*, L. XIX, § 19.
(3) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. VII, C. XV.

ils s'étendoient pendant un espace de neuf journées sur ce même chemin. C'étoient des peuples indomptés, et qui faisoient sans doute payer à Antigone les pertes que leur avoient causées Alexandre. L'autre chemin étoit vraisemblablement celui par lequel Alexandre retourna à Babylone (1), à moins qu'il ne revînt par Suses, car l'histoire ne donne aucun détail à cet égard.

Dans tous les cas, il y avoit plusieurs passages dans le Mont-Zagros; outre celui des Pyles-Zagriennes ou Médiques, dont la montée, au rapport de Polybe (2), étoit d'environ 100 stades. Strabon fait mention (3) de trois qui, traversant l'Elymaïde, conduisoient de la Médie dans la Susiane et dans la Perse. Le premier passoit par la Messabatique ou Messabatène, et c'étoit sans doute le chemin royal mentionné par Diodore de Sicile; le second conduisoit de la Gabiène à Suses, et ce doit être celui qui traversoit le pays des Cosséens; et le troisième conduisoit directement de la Médie dans la Perse. Donc, en prenant le chemin le plus court pour aller de Suses à Ecbatane, après avoir passé par le pays des Cosséens, on se trouvoit dans la Gabiène. C'étoit une contrée assez fertile, défendue par des gouffres et des torrens (4), et que l'on a placée jusqu'aujourd'hui, dans les cartes, assez loin de là. De cette contrée, pour arriver dans une autre de la Médie, appelée Gadamales, il falloit faire neuf jours de chemin à travers un désert sans eau (5).

La Gabiène avoit pour le moins six journées de longueur, apparemment le long des montagnes. Elle touchoit à la Parétacène, et ses frontières étoient à trois journées du chemin qui conduisoit directement de la Perse dans la Médie (6). Toutes ces circonstances me font croire que ce dernier chemin ne passoit pas, comme aujourd'hui, par la ville d'Ispahan, mais qu'il prenoit vers le haut du cours du *Zindeh-roud*, rivière qui traverse Ispahan. En effet, pour sortir de la Perse et entrer dans la Médie, il falloit passer par un endroit que Pline appelle (7) *la Grande-Échelle*, parce que, dit-il, il est taillé en forme de gradins, et

(1) *Idem*, ibid., C. XIV et XV.
(2) *Polyb.* Hist., L. V, p. 389.
(3) *Strab.*, L. XVI, p. 744.
(4) *Diod. Sic.*, L. XIX, § 26.
(5) *Idem*, ibid., § 34, 37.
(6) *Idem*, ibid., § 25, 34, 37.
(7) *Plin.*, L. VI, C. XXVI.

on

on ne trouve rien de semblable sur la route qui de Chiraz conduit à Ispahan. Je crois qu'Alexandre a pris ce chemin de *la Grande-Echelle* pour se rendre de Persépolis à Ecbatane. Cette route traversoit la Parétacène (1), qui n'étoit, à proprement parler, qu'un canton de la Médie (2), et franchissoit la montagne que j'ai appelée *Parachoatras*, d'après Ptolémée, quoique Strabon la place plus au nord, et en fasse la ceinture de la Mer Caspienne au midi (3).

Polybe nous a donné une très-belle description de cette dernière contrée, et qui peint parfaitement le terrain. *La Médie*, dit-il (4), *est située au milieu de l'Asie, et semble faite pour en être la maîtresse; elle est presque partout entourée de hautes montagnes, et elle domine sur toutes les régions qui l'environnent. Du côté de l'orient, une grande plaine déserte la sépare de la Perse et du pays des Parthes. Le détroit appelé les Pyles-Caspiennes est en sa possession. Du côté du nord, elle a au-dessous d'elle les pays des Tapyres et des Cadusiens; au couchant, elle tourne vers la Mésopotamie et la Matiane, qui s'étend du côté du Pont-Euxin; et de celui du midi, elle est séparée de la Perse par le Mont Zagros, qui la cerne jusqu'au pays des Cosséens.* Dans cette contrée, la ville de *Gaza* m'a paru, comme à M. d'Anville (5), être représentée par Tauris; *Thamneria*, qui étoit une place près des Cadusiens (6), est aujourd'hui Tarmin, et *Chaona* (7) Komm. *Rhagæ* est aujourd'hui détruite (8), et porte le nom de Raï.

Toute cette contrée est appuyée, dans ma carte, sur les déterminations astronomiques d'Ispahan, autrefois *Aspadana*, dans la Parétacène, qui est indiquée dans la Connoissance des Temps, à 32° 24' 34" de latitude nord, et à 89° 25' de longitude, à l'orient du méridien de Paris, et de Casbin, ville moderne, qui est à 36° 11' de latitude, et à 47° 13' de longitude (9). Ces deux endroits ont été observés par Beau-

(1) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. III, C. XIX. *Quint. Curt.*, L. V, C. XIII. *Diod. Sic.*, L. XIX, § 34.

(2) *Herodot.*, L. I, C. CI.

(3) *Strab.*, L. XI, p. 511, 522 et 527. *Ptolem.* Geogr., L. VI, C. II.

(4) *Polyb.* Hist., L. V, p. 388.

(5) *D'Anville*, Géo. anc., T. II, p. 234.

(6) *Xenoph.*, Hist. Græc., L. II, C. I.

(7) *Diod. Sic.*, L. II, § 12. *Steph.*, verb. Χαών.

(8) *D'Anville*, ibid., p. 238.

(9) Connoiss. des Temps pour l'an XII, p. 204 et 205.

champ. La partie de ma carte qui est comprise entre le Pont-Euxin et la Mer Caspienne, est réduite avec quelques changemens, d'après celle que j'ai dressée en 1793, pour un Mémoire de M. de Ste.-Croix, sur le cours de l'Araxe et du Cyrus, imprimé dans les *Mémoires historiques et géographiques sur les pays situés entre la Mer Noire et la Mer Caspienne*, à Paris, en un vol. in-4°., l'an V (1797).

Au nord de la Médie étoient les Mardes (1), peuple libre, appelé autrement *Amardes*, c'est-à-dire, les *grands Mardes* (2), auxquels Alexandre fit la guerre, et qu'il réduisit (3). Ces peuples donnoient le nom d'*Amardus* à une rivière (4) qui est aujourd'hui appelée *Kizil-ozein*, ou *Isperud*, et qui se jette dans la Mer Caspienne. On peut voir, sur les Mardes, un Mémoire de M. Anquetil, dans le Recueil de l'Académie des Belles-Lettres (5).

Ces peuples, avec les Tapyres, ou Tapures, comme les appelle Arrien, leurs voisins, formoient, du temps d'Alexandre, un gouvernement particulier qui étoit distinct de celui de l'Hyrcanie, auquel il touchoit (6). Mais leur satrape ayant été soupçonné de vouloir se faire roi, Alexandre le fit mettre à mort, et il réunit sa satrapie à celle de Phratapherne, qui étoit déjà satrape de l'Hyrcanie et des Parthes (7). Depuis ce temps, l'Hyrcanie et le pays des Tapyres ne firent plus qu'un gouvernement, et c'est sans doute la raison pour laquelle plusieurs auteurs attribuent à l'Hyrcanie (8) des villes qui paroissent appartenir au pays des Tapyres en particulier.

Du temps d'Alexandre, *Zadra*, ou *Zeudra-carta*, étoit la plus grande ville de l'Hyrcanie proprement dite. C'étoit là le siége du gouverne-

(1) *Dionys. Perieg.*, v. 1019. *Eustath.*, ibid.

(2) *Pomp. Mel.*, L. III, C. V. *Strab.*, L. XI, p. 508, 510, 514, 523. *Plin.*, L. VI, C. XVII. *Steph.*, verb. Ἄμαρδοι. *M. de Ste.-Croix*, Exam. des Hist. d'Alexandre, p. 214.

(3) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. III, C. XXIV. *Quint. Curt.*, L. VI, C. V.

(4) *Ptolem.* Geogr., L. VI, C. II.

(5) Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, T. XLV, p. 87.

(6) *Arrian.*, ibid., L. III, C. XXIII, XXIV, L. IV, C. XVIII, L. V, C. XX, L. VI, C. XXVII. *Quint. Curt.*, L. VI, C. IV et V.

(7) *Arrian.*, ibid., L. IV, C. XVIII. *Quint. Curt.*, L. VIII, C. III, L. X, C. I.

(8) *Polyb.* Hist., L. X, p. 601. *Strab.*, ibid., p. 508.

ment, et il y avoit un palais pour le roi (1). M. d'Anville a cru retrouver cette ville dans celle de *Sari* du Tabéristan (2). M. Anquetil en fait *Asterabad* (3), et il pourroit avoir raison; cependant, je crois que cette ville étoit la même que celle qui est nommée *Hyrcania* dans Ptolémée (4), et que l'on appelle aujourd'hui *Jorjan*, ou *Korkan*. Strabon fait mention d'une ville de *Carta* dans l'Hyrcanie, qui doit être la même que *Zeudracarta*; mais en même temps il dit (5) *que la ville royale, la capitale de l'Hyrcanie*, de son temps, *étoit Tape, ville heureusement située, à peu de distance de la Mer Caspienne, et à 1400 stades des Pyles-Caspiennes.* Cette ville n'auroit-elle pas été d'abord la capitale du pays des Tapyres, comme son nom paroît l'indiquer, et ensuite, à cause de son heureuse situation, elle le seroit devenue de toute l'Hyrcanie, lorsque les gouvernemens auroient été réunis? Dans cette idée, et d'après les indications de Strabon, j'ai placé cette ville de *Tape* à *Amol*. Peut-être *Tape* est-elle encore la même ville que celle qui est appelée *Tambracé* dans Polybe (6), et celle de *Syderis* la même que *Zeudra-carta?*

Les Pyles-Caspiennes sont placées naturellement dans ma carte, d'après leurs distances à l'égard de Casbin; et sans entrer dans la discussion de ces distances, il suffira de dire ici que ce détroit est tombé assez juste au 49° 30' de longitude à l'orient de Paris, à peu près comme le major Rennell le place dans sa *Carte des pays situés entre la source du Gange et la Mer Caspienne* (7). La latitude de ce défilé est fixée par celle du fort de *Khawar*, ou *Chowar*, qui est indiquée par les Tables de Nassir-Eddin, d'Ulug-Beg, et d'autres écrivains Orientaux (8), de 35° 40'.

Flatté de m'être rencontré en cet endroit avec le major Rennell, je profite de nouveau de cette occasion pour rendre justice à ses talens et

(1) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. III, C. XXIII, XXV. *Quint. Curt.*, L. VI, C. V.
(2) *D'Anville*, Géogr. anc., T. II, p. 240.
(3) Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, ibid., p. 119.
(4) *Ptolem.* Geogr., L. VI, C. IX.
(5) *Strab.*, L. XI, p. 508.
(6) *Polyb.* Hist., L. X, p. 601.
(7) *Le major Rennell*, Atlas pour la description de l'Indostan, pl. 6.
(8) *Nassir-Eddin* et *Ulug-Beg*, p. 105, 137, ap. Geogr. min. Græc., T. III. *Bakoui*, Notices des Manuscrits, T. II, p. 482.

à son mérite. L'hommage le plus digne de lui, est l'usage que j'ai fait de sa Carte en l'insérant en grande partie dans la mienne. Je n'ai eu, pour ainsi dire, qu'à l'assujettir à ce point des Pyles-Caspiennes, et à la corriger dans quelques détails. La route de M. Forster y est très-bien tracée; et pour les positions qui sont à l'écart, on voit que l'auteur n'a cessé de consulter les géographes et les astronomes orientaux.

Ce défilé, au rapport de Pline (1), a 28 milles romains de longueur; mais dans un espace de 8 milles il est si étroit, qu'à peine un chariot peut-il y passer. M. de Ste.-Croix a prouvé (2) que vers le milieu il se divise en deux branches, et que celle de droite, en venant de la Médie, donnoit autrefois entrée dans le pays des Parthes. Cette branche est celle qui passe au-dessous de *Khawar*, et que suivit Alexandre en poursuivant Darius et Bessus (3). M. d'Anville a très-bien vu que (4) le nom de *Khawar* répond à celui de *Choara*, canton très-agréable de la Parthie, suivant Pline (5), et qui est appelé, par les autres auteurs, *Choarène* (6).

Des Pyles-Caspiennes, Alexandre fit 500 stades pour arriver à la bourgade où Bessus avoit arrêté Darius (7), et que Justin appelle (8) *Thara*. De là il continua son chemin, recueillit le corps de Darius, qui étoit déjà mort; et, après avoir combattu les rebelles, il arriva, au rapport de Quinte-Curce et de Diodore de Sicile (9), à la ville d'*Hecatom-pylos*. M. de Ste.-Croix a eu raison de relever (10) Quinte-Curce, sur ce que cet auteur dit que cette ville avoit été bâtie par les Grecs, avant l'arrivée d'Alexandre. Il prouve même, par le témoignage d'Appien (11), que les Grecs n'en attribuoient la fondation qu'à Séleucus

(1) *Plin.*, L. VI, C. XVII.

(2) *M. de Ste.-Croix*, Mém. hist. et géogr. sur les pays entre la Mer Noire et la Mer Caspienne, p. 138.

(3) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. III, C. XX.

(4) *D'Anville*, Géogr. anc., T. II, p. 240.

(5) *Plin.*, ibid., C. XV.

(6) *Strab.*, L. XI, p. 514. *Isidor. Char.*, de Stathm. Parth., p. 2 et 6, ap. Geogr. min. Græc., T. II. *Ptolem.* Geogr., L. VI, C. V.

(7) *Quint. Curt.*, L. V, C. XIII.

(8) *Justin.* Hist., L. XI, C. XV.

(9) *Quint. Curt.*, L. VI, C. II. *Diod. Sic.*, L. XVII, § 75.

(10) *M. de Ste.-Croix*, Exam. des Hist. d'Alex., p. 90.

(11) *Appian.*, de Bell. Syr., T. I, p. 201.

Nicator, l'un des successeurs d'Alexandre; mais comme cette ville est mentionnée dans le fragment du Journal des ingénieurs Diognète et Beton qui nous est parvenu (1), je pense que cette fondation par Séleucus n'est, comme tant d'autres, qu'un rétablissement, et que cette ville, du temps d'Alexandre, portoit un nom, dans la langue du pays, correspondant à celui d'*Hecatom-pylos*, en grec. J'ai donc conservé le nom d'*Hecatom-pylos* dans ma carte, en le mettant entre deux parenthèses, comme n'étant pas du temps; et je pense que cette ville est aujourd'hui celle de *Damegan*. Polybe nous donne une description (2) d'*Hecatom-pylos* et de ses environs, qui est intéressante, parce qu'elle indique la manière d'arroser les terres arides de la Perse, à cette époque.

Ceux qui prêtent à Alexandre des vues de commerce et de politique très-étendues, pensent que ce prince, dès en sortant de la Macédoine, avoit pourvu à tout ce qui étoit nécessaire pour établir son empire. Cependant Pline nous dit (3) que les mesures qu'il fit prendre, partoient toutes des Pyles-Caspiennes; ce qui me fait croire que ce ne fut que lorsqu'il se vit entièrement débarrassé de Darius, qu'il songea à établir solidement son pouvoir, et à faire faire des descriptions détaillées des pays qu'il avoit conquis.

Alexandre étant à *Hecatom-pylos*, se trouvoit sur la route de la Bactriane (4), aussi-bien que sur celle de l'Inde (5); mais ne voulant point laisser en arrière des provinces qui n'étoient point soumises, il résolut de descendre dans l'Hyrcanie, qu'il avoit sur sa gauche (6). D'*Hecatom-pylos* il fit trois journées de marche, au rapport de Quinte-Curce, 150 stades, selon Diodore de Sicile (7), pour arriver aux frontières de cette province. Là, il divisa son armée en trois corps, dont il envoya l'un, sous la conduite de Cratère, par le pays des Tapyres; le second, il le conduisit lui-même par le défilé qu'il avoit devant lui; et le troisième, qui étoit composé de la cavalerie et des bagages, il l'envoya,

(1) *Plin.*, L. VI, C. XVII. *Strab.*, L. XI, p. 514.
(2) *Polyb.* Hist., L. X, p. 598.
(3) *Plin.*, L. VI, C. XV.
(4) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. III, C. XXIII.
(5) *Strab.*, L. XI, p. 514. *Plin.*, L. VI, C. XVII.
(6) *Arrian.*, ibid.
(7) *Quint. Curt.*, L. VI, C. IV. *Diod. Sic.*, L. XVII, § 75.

sous les ordres d'Erigyus, par la plaine d'en haut, parce que le chemin étoit plus facile, quoiqu'il fût plus long (1). Il me semble qu'Alexandre fit rebrousser chemin à Cratère qui dut passer par les Pyles-Caspiennes pour entrer chez les Tapyres; qu'Erigyus prit par les hauts pour arriver à *Korkan*, et que lui-même il descendit par le défilé par lequel M. Forster est entré dans le Mazandéran (2). Ce défilé me paroît être encore celui que prit Antiochus III, pour pénétrer dans la même province, en poursuivant Arsace qui fonda le royaume des Parthes (3).

De *Zeudra-carta*, capitale de l'Hyrcanie, Alexandre traversa de nouveau le pays des Parthes, pour arriver dans l'Arie; et ayant passé par la ville de *Susia*, aujourd'hui *Sauzan*, il continuoit son chemin vers Bactra, lorsqu'il apprit la révolte de Satibarzanes, satrape des Ariens, auquel il venoit de rendre son gouvernement, et qui s'étoit enfermé dans la ville d'*Artacoana* (4). Aussitôt il quitte le chemin de la Bactriane, et avec une partie de son armée, ayant fait 600 stades en deux jours, il arrive devant *Artacoana*, qui étoit alors la capitale de l'Arie (5). Quinte-Curce appelle cette ville *Artacacna*, Diodore de Sicile, *Chortacana;* Strabon (6), *Arctacana;* mais Pline s'accorde (7) à l'appeler, comme Arrien, *Artacoana.*

J'avois d'abord pensé, avec presque tous les géographes modernes, que cette ville étoit représentée par celle de *Hérat*, aujourd'hui la capitale du Korasan; mais tous les historiens persans s'accordant à dire (8) que cette dernière ville doit sa fondation à Alexandre, qui lui a donné son nom, j'ai examiné si celle-ci ne répondroit pas plutôt à l'Alexandrie des Ariens. M. d'Anville a fait correspondre (9) cette Alexandrie à un lieu appelé aujourd'hui *Corra*, à l'ouest du lac Zéré, sur ce que Ptolémée place Alexandrie près du lac Arien (10); mais cette position ne lui con-

(1) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. III, C. XXIII. *Quint. Curt.*, L. VI, C. IV.

(2) Voyage de M. Forster, du Bengale à Pétersbourg, T. II, p. 274. 3 vol. *in*-8°. Chez Delance et Lesueur, à Paris.

(3) *Polyb.* Hist., L. X, p. 599.

(4) *Arrian.*, ibid., C. XXV. *Quint. Curt.*, ibid. *Diod. Sic.*, L. XVII, § 78.

(5) *Arrian.*, ibid. *Quint. Curt.*, ibid.

(6) *Strab.*, L. XI, p. 516.

(7) *Plin.*, L. VI, C. XXIII.

(8) *D'Herbelot*, Bibl. Or., p. 449. *Golius* ad Alfergan, p. 180. Manuscr. de la Bibl., T. II, p. 501.

(9) *D'Anville*, Géo. anc., T. II, p. 288.

(10) *Ptolem.* Geogr., L. VI, C. XVII.

vient point du tout. Alexandrie des Ariens, au rapport de Pline (1), étoit baignée par les eaux du fleuve *Arius*, qui est, à n'en pas douter, le fleuve de Hérat, appelé aujourd'hui *Heri-roud* (2). Cette ville étoit à 3870 stades de *Bactra*, ou *Zariaspa*, selon Eratosthène cité par Strabon (3), ce qui ne peut convenir qu'à la ville de Hérat, en partant de Balk; et elle étoit encore à 6400 stades, ou simplement 5592, selon le Journal de Diognète et Béton, des Pyles-Caspiennes (4). D'un autre côté, Strabon nous rapporte, d'après Eratosthène (5), que *la route, en partant des Pyles-Caspiennes, alloit droit à Alexandrie des Ariens, et que de là elle continuoit par Ortospanum jusque dans la Bactriane et dans l'Inde; mais qu'il y en avoit une autre qui se divisant à Alexandrie des Ariens, et allant ensuite vers le midi, passoit par chez les Dranges et les Arachotes; que, par cette dernière route, la distance des Pyles-Caspiennes à l'Indus, étoit de* 15300 *stades; mais que si l'on en ôtoit* 1300, *on auroit* 14000 *stades pour la distance directe entre les Pyles-Caspiennes et l'Indus.* Toutes ces distances sont fausses; mais on voit clairement que la seconde route, celle qui se séparoit de l'autre vers le midi, est celle qu'a suivie Alexandre (6), et qu'elle s'écartoit de la ligne droite, précisément à Alexandrie des Ariens. Ainsi cette Alexandrie étoit sur la route directe qui conduisoit des Pyles-Caspiennes à l'Indus; et par conséquent sa position convient très-bien à celle de *Hérat*.

Si *Hérat* représente *Alexandrie des Ariens*, elle ne peut représenter, en même temps, *Artacoana*, parce que ces deux villes existoient concurremment, ou du moins que plusieurs auteurs les nomment ensemble (7). En partant de *Zeudra-carta*, l'intention d'Alexandre étoit de se rendre dans la Bactriane; ainsi il devoit longer, le plus près possible, le désert qu'il avoit au nord. En s'écartant de cette route, il ne pouvoit aller qu'au midi; et comme il y a plus de 600 stades entre cette route et Hérat, il faut que la ville d'*Artacoana* ait été située dans cet

(1) *Plin.*, L. VI, C. XXIII.
(2) *D'Anville*, ibid., p. 286.
(3) *Strab.*, L. XI, p. 514.
(4) *Strab.*, ibid. *Plin*, ibid., C. XVII.
(5) *Strab.*, L. XV, p. 723.
(6) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. III, C. XXV. *Quint. Curt.*, L. VI, C. VI. *Diod. Sic.*, L. XVII, § 78. *Justin.*, L. XII, C. V.
(7) *Strab.*, L. XI, p. 516. *Plin.*, ibid., C. XXIII.

espace. Je l'ai donc placée à *Fushendg*, qui, au rapport des auteurs Orientaux (1), est une très-ancienne ville dans ce canton.

J'ai également placé près du désert, et sur la route qui conduisoit dans la Bactriane, un lieu appelé *Taguria*, qui ne devoit pas être fort éloigné du fleuve Arius, vers le levant, et entre lequel et ce fleuve, s'est livré un rude combat entre l'armée d'Antiochus III, dit le Grand, et celle d'Euthydème, qui s'étoit fait souverain de la Bactriane (2). M. d'Anville a cru pouvoir changer ce nom en celui de *Guria*, en prenant *ta* pour l'article grec pluriel neutre, et il en a fait (3) celui d'un pays appelé aujourd'hui *Gour* ou *Gaur*. Cette correction est ingénieuse; mais, si j'en juge par nos connoissances actuelles, elle ne peut être admise, parce que le pays de Gaur est trop éloigné du fleuve Arius, dont les rives étoient gardées par les avant-postes d'Euthydème. C'est pourquoi j'ai rapproché *Taguria* de ce fleuve, d'autant plus que ce même pays de *Gaur* m'a paru, comme au major Rennell (4), avoir été occupé alors par une tribu de Mardes, qui étoit indépendante (5).

D'*Artacoana*, Alexandre vint à la capitale des Zarangéens ou Dranges (6), apparemment après avoir jeté les fondemens de la ville d'*Alexandrie des Ariens*, sur l'emplacement de laquelle il dut passer. Cette capitale des Zarangéens s'appeloit *Prophthasia*, comme nous l'apprenons par le fragment du Journal des ingénieurs Diognète et Béton (7); et elle étoit éloignée de 15 ou 1600 stades d'Alexandrie des Ariens. Cette ville s'appelle aujourd'hui *Zarang*, et je l'ai placée par la latitude de 32° 30', comme l'indiquent les tables de Nassir-Eddin et d'Ulug-beg (8).

Ce fut dans cet endroit qu'Alexandre sacrifia, sur un assez léger soupçon, Philotas, fils de Parménion, accusé du crime de trahison, dont il ne fut jamais bien convaincu, et que par suite la mort du fils

(1) Géographe Turc, C. XIII.

(2) *Polyb.* Hist., L. X, p. 620.

(3) *D'Anville*, Géogr. anc., T. II, p. 300.

(4) *Le major Rennell*, the Geographical System of Herodotus, p. 298.

(5) *Plin.*, L. VI, C. XVI.

(6) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. III, C. XXV. *Quint. Curt.*, L. VI, C. VI.

(7) *Strab.*, L. XI, p. 514. *Plin.*, ibid., C. XVII.

(8) *Nassir-Eddin* et *Ulug-Beg*, p. 115 et 147, ap. Geogr. min. Græc., T. III.

entraîna

entraina celle du père (1). Parménion étoit resté à Ecbatane, où il commandoit les troupes que le roi y avoit laissées, et dont il étoit fort aimé. De là il devoit rejoindre Alexandre, en passant par le pays des Cadusiens et l'Hyrcanie (2); il s'agissoit de l'atteindre auparavant qu'il eût appris la mort de son fils. Alexandre ordonna donc à Polydamas, un des hétaires, de traverser le désert qui séparoit les Zarangéens de la Médie, et qui étoit la route la plus courte. On lui donna des chameaux, et deux Arabes pour l'accompagner, et à lui-même on lui fit prendre l'habit de ce peuple; ce qui prouve que, dès ce temps, les Arabes étoient les chameliers de la Perse, à peu près comme ils le sont encore aujourd'hui. Il arriva le onzième jour à Ecbatane (3). M. de la Rochette a donc eu tort de dire, dans sa carte, que les anciens n'ont point connu ce désert; nous avons déjà vu qu'il en est question dans la description que Polybe fait de la Médie.

De chez les Zarangéens ou Dranges, Alexandre alla chez les Arachotes, en passant par le pays des *Agriaspes*, surnommés *Evergètes* (4). Ce surnom signifie *bienfaiteurs;* mais, comme il est grec, il y a apparence qu'il n'est que la traduction d'un mot perse que nous ne connoissons pas. Ce nom leur avoit été donné par le grand Cyrus, au rapport d'Arrien (5), parce qu'ils l'avoient secouru dans son expédition contre les Scythes. Diodore de Sicile appelle ces peuples *Arimaspes*, et il dit (6) que Cyrus leur donna le nom d'*Evergètes*, à cause d'un secours de 30,000 chariots chargés de vivres, qu'ils lui amenèrent dans un pays désert, où il manquoit de tout. Ce désert ne seroit-il point le même que ceux de la Gédrosie, dans lesquels Cyrus, et avant lui Sémiramis, perdirent presque toute leur armée, par la disette et les fatigues (7).

Le territoire de ces peuples étoit traversé par une rivière appelée *Etymandrus*, qui, quoique plus forte que le Pénée dans la Thessalie, se perdoit dans les terres, au rapport d'Arrien (8). Ptolémée semble

(1) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. III, C. XXVI. *Quint. Curt.*, L. VI, C. VII.

(2) *Arrian.*, ibid., C. XIX, XXVI. *Quint. Curt.*, L. VII, C. II.

(3) *Quint. Curt.*, ibid.

(4) *Arrian.*, ibid., C. XXVII. *Quint. Curt.*, ibid., C. III.

(5) *Arrian.*, ibid.

(6) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 81.

(7) *Strab.*, L. XV, p. 686, 722.

(8) *Arrian.*, ibid., L. IV, C. VI.

décrire cette rivière, quoiqu'il ne la nomme pas; mais il place sur ses bords un peuple appelé *Ætymandri* (1). Ortelius et Saumaise prétendent (2) que cette rivière est la même que celle d'*Erymanthus*, qui, au rapport de Pline (3), baignoit un canton des Arachotes, et qui, selon Polybe (4), séparoit l'Arachosie du pays des Dranges; mais le P. Hardouin dit (5) qu'il faut bien se donner de garde de les confondre. Cependant, si la description que Quinte-Curce fait d'une rivière appelée *Erymanthus*, et qu'il place dans l'Inde, où aucun autre auteur que lui n'en reconnoit de ce nom, peut convenir à celle-ci, on ne doit guère douter que l'*Etymandrus* et l'*Erymanthus* ne soient le même fleuve. Cet *Erymanthus*, au rapport de Quinte-Curce (6), se perd dans les terres, à force d'être saigné par les habitans. Pour moi, j'ai appliqué ces deux noms à la rivière de *Hind-mind*, qui, à la vérité, se rend dans un lac, mais qui autrefois pouvoit être tellement coupée, qu'elle n'arrivât pas jusque-là.

De *Prophthasia*, capitale des Dranges, le fragment du Journal de Diognète et Béton fait compter (7) 4120 stades jusqu'à la ville des Arachotes; et de cette ville à *Ortospanum*, qui étoit sur la grande route qui des Pyles-Caspiennes conduisoit à l'Indus, 2000 stades. Mais quelle est cette ville des Arachotes? Je crois que c'est celle d'*Arachotus* ou *Arachosia*, qui étoit située sur un fleuve de même nom (8); et que celle d'*Alexandria* ou *Alexandropolis* (9) étoit un peu plus haut. La géographie de ces cantons est très-obscure, et elle étoit en quelque façon plus connue des anciens que de nous.

De chez les Arachotes, Alexandre arriva chez les Paropamisades, en traversant des montagnes couvertes de neige (10), et qui doivent être les monts appelés *Parueti*, ou *Parsueti*, par Ptolémée (11). Arrien ap-

(1) *Ptolem.* Geogr., L. VI, C. XVII.
(2) *Ortel.*, Thesaur. Geogr. verb. Hermandus. *Salmas.* ad Solin., T. II, p. 1175.
(3) *Plin.*, L. VI, C. XXIII.
(4) *Polyb.* Hist., L. XI, p. 652.
(5) *Harduin.*, notæ in Plin. ubi supra.
(6) *Quint. Curt.*, L. VIII, C. IX.
(7) *Strab.*, L. XI, p. 514. *Plin.*, ibid., C. XVII.
(8) *Plin.*, ibid., C. XXIII. *Ptolem.*, ibid., C. XX.
(9) *Ptolem.*, ibid., *Isidor. Charac.* Stathm. Parth., p. 8, ap. Geogr. min. Græc., T. II.
(10) *Quint. Curt.*, L. VII, C. III. *Diod. Sic.*, L. XVII, § 82.
(11) *Ptolem.*, ibid., C. XVIII.

pelle d'abord ces peuples, *Indiens voisins des Arachotes* (1); mais ensuite il leur donne constamment le nom de *Parapamisades* (2).

C'est chez ces peuples qu'Alexandre fonda la fameuse ville d'*Alexandrie*, appelée *du Caucase* (3). Je l'ai placée à *Candahar*, avec M. d'Anville (4) et plusieurs autres géographes, parce que c'est l'opinion de quelques auteurs orientaux (5). Le major Rennell prétend (6) qu'elle doit être située beaucoup plus au nord, et il la place près du défilé de Bamian; mais elle ne m'a pas paru devoir être si éloignée de la route qui conduisoit des Pyles-Caspiennes dans l'Inde. Suivant le fragment du Journal de Diognète et Béton (7), elle n'étoit qu'à 50 milles romains, selon Pline, c'est-à-dire 400 stades, suivant la manière de compter de cet auteur, d'*Ortospanum*, qui se trouvoit sur la route directe des Pyles-Caspiennes à l'Indus, dans un endroit où il se détachoit une autre route qui conduisoit dans la Bactriane (8). La route ancienne devoit être à peu près la même que celle d'aujourd'hui; ainsi *Ortospanum* devoit se trouver aux environs de *Candahar*; et si Alexandrie n'étoit pas sur l'emplacement même de cette ville, elle ne devoit pas en être fort éloignée. En effet, une note de M. Langlès, insérée dans la traduction française du Voyage de M. Forster (9), nous apprend qu'au-dessus de Candahar, suivant les Orientaux, se trouvent les ruines d'une grande ville, et dans la montagne voisine, une roche et un antre célèbres, qui peuvent être ce que les compagnons d'Alexandre appelèrent *la roche* et l'*antre de Prométhée* (10). Je reviendrai sur cette position en conduisant Alexandre dans l'Inde.

Je dirai peu de choses des marches d'Alexandre dans la Bactriane et

(1) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. III, C. XXVIII.

(2) *Idem*, ibid., L. IV, C. XXII, L. V, C. XI, L. VI, C. XV, XXVI.

(3) *Idem*, ibid., L. III, C. XXVIII, L. IV, C. XXII, L. V, C. I. *Quint. Curt.*, L. VII, C. III. *Diod. Sic.*, L. XVII, § 83.

(4) *D'Anville*, Géogr. Anc., T. II, p. 334.

(5) *D'Herbelot*, Bibl. Or., p. 248. Géographe Turc, C. VII.

(6) *Le major Rennell*, Descript. de l'Indostan, traduct., T. II, p. 217.

(7) *Plin.*, L. VI, C. XVII.

(8) *Strab.*, L. XI, p. 514, L. XV, p. 723.

(9) Voyage de M. Forster, T. II, p. 123.

(10) *Arrian.*, ibid., L. V, C. III. *Quint. Curt.*, ibid. *Diod. Sic.*, ibid., § 23.

la Sogdiane, parce que nous ne connoissons pas assez ces contrées, non plus que le défilé par lequel il y entra en sortant de chez les Paropamisades. Je remarquerai cependant que la ville de *Bactra*, ou *Zariaspa*, dont Ptolémée fait (1) mal à propos deux positions, quoique ce ne soit qu'une seule et même ville, étoit censée éloignée de 3870 stades de celle d'Alexandrie des Ariens, et de 5000 du Jaxarte (2), apparemment au point où Alexandre arriva sur le bord de cette rivière.

J'ai placé, dans ma carte, la ville d'*Aornos* de la Bactriane, à *Talkan*, comme l'avoit fait M. d'Anville (3). J'y ai fait paroitre *Cariata* près de Bactra, quoique je n'en sache pas la position précise, parce que c'est l'endroit où fut arrêté Callisthènes (4); j'ai fait de la rivière d'*Inderab*, l'*Icarus*, par lequel les marchandises de l'Inde étoient convoyées, autrefois, dans la Mer Caspienne, et de là dans le Pont-Euxin (5). Dans la Sogdiane, j'ai placé la *ville des Branchides* sur la gauche de la route d'Alexandre, allant de Bactra à Maracanda, d'après le rapport de Quinte-Curce (6). J'ai reconnu, comme M. d'Anville (7), la Roche Sogdienne ou Oxienne dans la forteresse de *Shadman*; *Nautaca* dans *Kesh*; *Basistis*, qui étoit la capitale de la contrée appelée *Bazarie*, dans *Bashda*; et *Marginia*, dont Quinte-Curce fait mention (8), dans *Meimarg*. Relativement à cette dernière position, je sais bien que quelques personnes (9) ont pensé qu'il étoit question de la contrée appelée *Marginie*, dans la Bactriane, dans laquelle Alexandre, dit-on, bâtit une ville d'Alexandrie, qu'Antiochus Soter, en la rétablissant, nomma Antioche (10). Mais cette ville d'Alexandrie étoit sur un fleuve appelé *Margus*, qui donnoit son nom à la contrée (11); et Quinte-Curce dit qu'Alexandre, en partant de Bactra, fut obligé de passer l'Oxus et l'Ochus pour arriver à la ville de *Marginia*; ce qui la place dans la Sog-

(1) *Ptolem.* Geogr., L. VI, C. XI.
(2) *Strab.*, L. XI, p. 514. *Plin.*, L. VI, C. XV.
(3) *D'Anville*, Géogr. anc., T. II, p. 301.
(4) *Strab.*, ibid., p. 517.
(5) *Plin.*, ibid., C. XVII.
(6) *Quint. Curt.*, L. VII, C. V. *Strab.*, ibid.
(7) *D'Anville*, ibid., p. 304.
(8) *Quint. Curt.*, ibid., C. X.
(9) *M. de Ste.-Croix*, Examen des Hist. d'Alex., p. 210.
(10) *Plin.*, ibid., C. XVI.
(11) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. IV, C. VI.

diane. Cet Ochus étoit sans doute différent de celui qui se rendoit dans la Mer Caspienne, conjointement avec l'Oxus (1).

Cogend est une ville actuelle sur le *Sihon* ou *Jaxarte*, que l'on croit représenter *Cyreschata*, ou *Alexandreschata* (2). La rivière sur laquelle se trouve cette ville, est le terme des courses d'Alexandre de ce côté. J'ai appelé cette rivière *Araxe*, ou *Jaxarte*, parce qu'elle m'a paru répondre à l'Araxe, qui, selon Hérodote, séparoit l'empire de Cyrus de celui des Massagètes, et en même temps, à cette époque, divisoit l'Europe de l'Asie (3). J'avois dressé un Mémoire au sujet de cette division, et à l'occasion du nom de cette rivière, dès 1797, qui a été lu dans le temps par M. Larcher et par M. de S[te].-Croix, et qui est resté manuscrit; et j'ai eu la satisfaction de voir l'opinion que j'y annonçois, confirmée par celle du major Rennell, dans son excellent ouvrage sur la géographie d'Hérodote (4). Je ne dirai rien de plus sur ce Mémoire, parce que mon projet est de le donner quelque jour au public.

Dans l'intérieur de la Sogdiane, la contrée de *Parétacène*, différente de la Parétacène de Médie, m'a paru être composée des cantons de *Naura*, *Xenippa*, *Gabaza* et *Bubacène* (5). Les *Aspasiaces* sont placés d'après le rapport de Polybe (6), et la plaine *Amyrgium*, dont fait mention Etienne de Byzance (7), est celle qui donnoit son nom aux Scythes-Amyrgiens, et d'où vinrent les Scythes qui s'établirent en Europe, sur les bords du Pont-Euxin (8). Les Chorasmiens occupoient le *Chowaresm*, ou *Kharasm*; et j'ai placé à *Urghenz* la ville de *Chorasmia*, qui est mentionnée par Etienne de Byzance (9).

M. de S[te].-Croix me paroit avoir très-bien reconnu le lac Oxien dans le lac Arall (10), et je suis tenté de reconnoitre encore avec lui l'*Aces*

(1) *Strab.*, L. XI, p. 509, 518.

(2) *D'Anville*, Géogr. anc., T. II, p. 305.

(3) *Herodot.*, L. I, C. CCV, CCIX, CCX, CCXI, L. III, C. XXXVI, L. IV, C. XI, XL.

(4) *Le major Rennell*, the Geographical System of Herodotus, p. 34, 204, etc.

(5) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. IV, C. XXII. *Quint. Curt.*, L. VIII, C. II, IV, V.

(6) *Polyb.* Hist., L. X, p. 619.

(7) *Steph.*, verb. Ἀμύργιον.

(8) *Herodot.*, L. IV, C. XI, L. VII, C. LXIV.

(9) *Steph.*, verb. Χορασμία.

(10) *M. de S[te].-Croix*, Exam. des Hist. d'Alex., p. 196, 310.

d'Hérodote, dans l'*Oxus* (1), aujourd'hui le fleuve *Gihon*. Cette rivière est actuellement tellement saignée, qu'elle s'écoule à peine dans le lac Arall (2); mais autrefois elle se rendoit directement dans la Mer Caspienne, et auparavant que d'y entrer, elle mêloit ses eaux avec celles de l'*Ochus*, rivière qui vient du pays des Parthes (3).

Ces deux rivières, en se réunissant, formoient la limite de l'Hyrcanie de ce côté; et entre eux, au midi, et le fleuve *Sarneus*, aujourd'hui la rivière d'*Ashoor*, étoit un désert (4), que l'on nomme actuellement le *Dahistan*. Ce nom vient des *Dahes*, peuple d'origine scythe, qui ont occupé cette partie de l'Hyrcanie (5); mais du temps d'Alexandre, ils n'y étoient point encore. Ils habitoient en deçà du Tanaïs, ou Jaxarte, au rapport d'Arrien, et ils étoient voisins de la Bactriane et de la Sogdiane (6). Ils touchoient à l'Ochus, et occupoient les déserts au nord de l'Hyrcanie, du pays des Parthes et de l'Arie, qu'ils pilloient souvent (7). Darius en avoit dans ses troupes, apparemment comme auxiliaires, et Bessus s'en servoit également (8); néanmoins, c'étoient des peuples libres (9), et ils ne purent être réduits, dit-on, que par Alexandre, qui en fit un corps d'archers dans son armée (10). Ils montoient deux tout armés sur un cheval, et dans la mêlée ils descendoient tour à tour, et rompoient les plus forts bataillons par leur impétuosité (11). Il paroît que ce fut Arsace qui, en reconnoissance des secours qu'il en reçut, pour établir l'empire des Parthes, leur donna cette partie de l'Hyrcanie, à laquelle ils ont laissé leur nom (12).

Cette partie étoit alors occupée par les *Derbices*, dont le pays étoit même traversé par l'Oxus, apparemment vers le bas de son cours (13).

(1) *M. de S^te.-Croix*, Exam. des Hist. d'Alex., p. 193, 196.
(2) *M. Langlès*, Collection portative de Voyag., T. I, p. 56.
(3) *Strab.*, L. XI, p. 509, 518.
(4) *Idem*, ibid., p. 509, 510.
(5) *D'Anville*, Géogr. anc., T. II, p. 295.
(6) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. III, C. XXVIII. *Quint. Curt.*, L. VII, C. VII, L. VIII, C. I, III.
(7) *Strab.*, ibid., p. 511.
(8) *Arrian.*, ibid., C. XI, XXVIII. *Quint. Curt.*, L. IV, C. XII, L. VII, C. IV.
(9) *Quint. Curt.*, L. VI, C. III.
(10) *Arrian.*, ibid., L. V, C. XII. *Q. Curt.*, L. VIII, C. III, XIV, L. IX, C. II.
(11) *Quint. Curt.*, L. VII, C. VII.
(12) *Strab.*, ibid., p. 515.
(13) *Idem*, ibid., p. 514, 520. *Plin.*, L. VI, C. XVI.

Ces peuples, ainsi que les *Barcaniens*, leurs voisins, faisoient partie des troupes de Darius, à la bataille d'Arbèles (1). Ils avoient été réunis à l'empire de Perse par le grand Cyrus qui en avoit fait deux satrapies particulières (2); mais alors ces peuples étoient bien déchus, car à peine trouve-t-on leur nom dans les historiens d'Alexandre.

Le Jaxarte avoit son embouchure dans la Mer Caspienne, au rapport de Patrocle, qui avoit été amiral des flottes de Séleucus Nicator et d'Antiochus Soter, dans ces parages, à 2400 stades, ou 80 parasanges, de celle de l'Oxus (3); ce qui prouve que M. d'Anville a eu tort de conduire l'ancien cours de ce fleuve dans la partie septentrionale de cette mer. J'ai ajouté une seconde embouchure à l'Oxus, parce qu'on en retrouve les traces sur les lieux.

Alexandre étant revenu à Alexandrie du Caucase, marche vers l'Inde, et après avoir passé par la ville de *Nicée*, aujourd'hui *Naggur*, il arrive au fleuve *Cophes* qui séparoit le gouvernement des Paropamisades d'avec l'Inde (4). Je reconnois, avec le major Rennell, ce fleuve dans celui qui est appelé aujourd'hui *Cow*, et qui passe à *Ghizni* et à *Nughz* (5), l'ancienne *Nyssa*. De cette rivière jusqu'à l'Indus, il y a une assez grande distance, et tout cet espace étoit alors occupé par plusieurs peuples, gouvernés chacun par des Hyparques ou des Nomarques, au rapport d'Arrien (6), c'est-à-dire par de petits princes. Alexandre comprit tous ces peuples sous un même gouvernement qu'Arrien appelle *Inde*, ou *Indiens en deçà de l'Indus* (7), ce que j'ai rendu, dans ma carte, par le terme plus court d'*Indiens-citérieurs*.

Alexandre traversa l'Indus à *Taxila* (8), ville que je reconnois, avec le major Rennell, dans celle d'*Attock* (9); mais je ne saurois reconnoitre avec lui *Peucela*, ville de la Peucéliotide, dans *Puckholi* (10);

(1) *Quint. Curt.*, L. III, C. II.

(2) *Ctesias* ap. Phot. Bibl., col. 110.

(3) *Strab.*, L. XI, p. 507, 518. *Plin.*, L. VI, C. XII.

(4) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. IV, C. XXII. Indic., C. I.

(5) *Le major Rennell*, Descript. de l'Indostan, T. II, p. 219.

(6) *Arrian.*, de Exped. Alex., ibid., C. XXII, XXIV, XXVIII, L. V, C. XI.

(7) *Idem*, ibid., L. III, C. VIII, L. IV, C. XXVIII.

(8) *Idem*, ibid., L. V, C. III, VIII.

(9) *Le major Rennell*, Descript. de l'Indostan, ibid., p. 135.

(10) *Idem*, ibid., p. 178.

parce que ce dernier lieu est à l'orient de l'Indus, et que *Peucela* étoit à l'occident. Alexandre étant arrivé au Cophes, divise son armée en deux, et il en met une partie sous la conduite d'Héphestion et de Perdiccas, qu'il envoie directement à l'Indus et dans la Peucéliotide, où Héphestion s'empare d'une ville qui résiste pendant 30 jours; ensuite Héphestion s'occupe du pont qu'il devoit jeter sur l'Indus, devant la ville de *Taxila* (1). Alexandre, en partant de chez les Assacènes, pour aller assiéger le rocher *Aornos*, rencontre la ville de *Peucela* sur son chemin (2), au couchant de l'Indus. Arrien rapporte (3) que le *Cophes* conduit avec lui le *Malamantus*, le *Soastus* et le *Gurée*, dans la Peucéliotide, et que de là il se jette dans l'Indus. Cet auteur a eu tort de dire que le Cophes est joint par le Malamantus et le Gurée, et qu'il les porte dans l'Indus, car il a son embouchure particulière dans ce fleuve; mais ce sont des notions que nous devons à la géographie moderne. Il n'en est pas moins vrai que le Malamantus et le Gurée passoient par la Peucéliotide, et que par conséquent cette contrée étoit au couchant de l'Indus. Enfin le fragment du Journal de Diognète et Béton (4) place *Peucela* à 60 milles romains, c'est-à-dire à 480 stades de la ville de Taxila et de l'Indus, auparavant que d'y arriver, vers l'ouest. Donc *Peucela* étoit à l'occident de l'Indus; et en raison de sa distance de Taxila, j'ai cru pouvoir la placer à *Paishawur*.

A la vérité, le même Journal n'indique (5) que 227 milles romains, c'est-à-dire 1816 stades, *entre Alexandrie du Caucase et le fleuve Cophes, et la ville de Peucela*, comme s'exprime Pline; ce qui paroîtroit autoriser, en partant de *Peucela*, à placer Alexandrie beaucoup plus à l'orient que je ne l'ai fait; mais je crois qu'il y a une lacune en cet endroit, et que la distance du fleuve *Cophes* à *Peucela* manque. Je pense donc que celle qui est indiquée, doit partir du passage du *Cophes*, qui est près de *Ghizni*, et en conséquence elle placera *Alexandrie* à *Candahar*, ou aux environs.

(1) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. IV, C. XXII, XXVIII, XXX, L. V, C. III. *Quint. Curt.*, L. VIII, C. XII.
(2) *Arrian.*, ibid., L. IV, C. XXVIII.
(3) *Idem*, Indic., C. IV.
(4) *Plin.*, L. VI, C. XVII.
(5) *Idem*, ibid.

Je

Je ne m'étendrai pas beaucoup sur tout le bassin septentrional de l'Indus, parce qu'il est en grande partie réduit des cartes du major Rennell, avec peu de changemens. Je ferai remarquer seulement que le rocher *Aornos* qu'Alexandre assiégea dans l'Inde, ne peut pas avoir été dans les terres, au nord de Massaga et de Bazira, comme le placent le major Rennell et M. de la Rochette, dans leurs cartes, parce que ce rocher étoit sur le bord de l'Indus même, qui en baignoit le pied (1). Strabon semble le placer (2) vers les sources de cette rivière ; mais Alexandre, pour y arriver, en partant de chez les Assacènes, fut obligé de passer par la Peucéliotide, et ensuite par une ville appelée *Embolima* (3), que Ptolémée met (4) sur le cours inférieur du Coes ou Cophes; ainsi ce rocher étoit encore au midi. M. d'Anville l'a assez bien placé dans sa carte, et je crois qu'il peut répondre à la position de *Pentagramma*, dans Ptolémée (5).

Dans le gouvernement qui étoit au delà de l'Indus, et que j'ai appelé des *Indiens-ultérieurs*, j'ai placé *Nicée* sur l'Hydaspes, en face de l'île *Jamad*, comme le docteur Vincent (6). J'ai confondu les royaumes des deux Porus, parce qu'il m'a paru que ces royaumes n'étoient qu'un démembrement l'un de l'autre; et j'ai étendu celui d'Abyssare jusque dans le Cachemire, d'après la conjecture du même docteur Vincent (7), qui m'a paru très-probable. Dans les Etats des deux Porus, j'ai placé *Lahora* comme capitale, parce que cette ville est très-ancienne, qu'elle est mentionnée dans la table de Peutinger (8), et que, par le nom de *Lo-pore*, qu'elle portoit autrefois, selon le docteur Vincent (9), elle retrace assez bien celui de Porus. La ville qu'Alexandre fit bâtir sur l'Acésines (10), est sans doute celle qui est appelée *Spatura* dans la Table de Peutinger (11).

(1) *Strab.*, L. XV, p. 688. *Quint. Curt.*, L. VIII, C. XI. *Diod. Sic.*, L. XVII, § 85.
(2) *Strab.*, ibid.
(3) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. IV, C. XXVIII.
(4) *Ptolem.* Geogr., L. VII, C. I.
(5) *Ptolem.*, ibid.
(6) *Le docteur Vincent*, Voyage de Néarque, trad. in-4., p. 107.
(7) *Idem*, ibid., p. 85.
(8) Tab. Peuting., Segm. 12.
(9) *Le Dr. Vincent*, ibid., p. 96.
(10) *Arrian.*, ibid., L. V, C. XXIX.
(11) Tab. Peuting., ibid.

J'ai également peu de choses à dire sur la partie inférieure du cours de l'Indus, que j'ai appelée *Inde-maritime*, et qui faisoit un gouvernement particulier (1). Cette partie du cours de l'Indus est, en grande partie, réduite de la carte de l'Inde du major Rennell, en redressant un peu le cours de ce fleuve, surtout vers ses embouchures, d'après la longitude que prend le *Mont Eirus*, aujourd'hui le *Cap Monze*. Les embouchures de cette rivière sont également un peu plus resserrées que dans les cartes anglaises, et elles sont figurées d'après une carte manuscrite de M. Rosili, vice-amiral de France, comparée à la carte du major Rennell et à celles de M. Dalrymple, qui se trouvent dans l'ouvrage du D^r^. Vincent. Néanmoins j'ai un peu diminué l'étendue qu'elles prennent aujourd'hui dans la mer, parce que je suis persuadé que le terrain s'est beaucoup augmenté depuis le temps d'Alexandre, comme cela est arrivé à toutes les grandes rivières.

Dans cette partie, j'ai placé le pays de *Sambus*, comme l'a fait le docteur Vincent (2), et *Pattala* a pris la place de *Bramin-abad;* mais le docteur Vincent ne paroît avoir rien compris aux navigations d'Alexandre dans les bouches de l'Indus. Il est vrai que le texte d'Arrien offre quelques difficultés; cependant, avec un peu de critique et l'inspection des cartes, il me semble qu'il auroit dû bientôt les lever.

Le docteur Vincent prétend (3), d'après cet auteur, qu'Alexandre a navigué sur les deux grandes branches de l'Indus, à partir de Pattala; et il le fait même courir, l'espace de trois journées, sur la côte, à l'orient de ce fleuve, où il lui fait creuser des puits pour sa flotte qui ne devoit point passer par là. Je sais bien qu'Arrien fait dire (4) à Alexandre qu'il a navigué dans la grande mer, par les deux embouchures de l'Indus; et il y a apparence que cet auteur entendoit les deux bouches les plus éloignées l'une de l'autre, puisqu'il dit ailleurs (5) qu'elles étoient distantes entre elles de 1800 stades; mais cette opinion étoit celle d'Ar-

(1) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. VI, C. XV.

(2) *Le Dr. Vincent*, Voyag. de Néarque, p. 151, 160.

(3) *Idem*, ibid., p. 166, 172, 175, 177.

(4) *Arrian.*, ibid., L. VII, C. X.

(5) *Idem*, ibid., L. VI, C. XX.

rien, et les détails de la navigation d'Alexandre prouvent qu'il prit une tout autre marche.

De Pattala, dans l'intention d'aller voir la mer, Alexandre navigue par la branche droite de l'Indus; et suivant toujours le lit principal de cette branche, il arrive à la mer (1), où il s'avançe même l'espace de 400 stades, au rapport de Quinte-Curce (2). De retour à Pattala, il va visiter une autre bouche qui lui paroît beaucoup plus commode pour la navigation de ses vaisseaux (3), et qui apparemment étoit formée par un canal qui sortoit de la branche qu'il avoit déjà visitée. Sur ce canal il rencontre un lac auprès duquel il fait construire des chantiers et des arsenaux (4); et ce fut sans doute ce qui forma la ville que Pline appelle *Xylenopolis*, ou *la Ville de bois*, et d'où partit bientôt sa flotte sous la conduite de Néarque (5). Arrivé à l'embouchure de ce canal dans la mer, il se fait descendre à terre avec quelques cavaliers, et marche pendant trois jours le long de la côte du continent, pendant lesquels il fait creuser des puits pour sa flotte qui devoit la serrer de près (6).

Toutes ces circonstances ne peuvent appartenir qu'à la branche la plus occidentale de l'Indus; et dans tout ce récit il n'est nullement fait mention de la branche orientale. J'ai donc fait naviguer Alexandre dans ma carte, par les deux bouches les plus occidentales de l'Indus, et je lui ai fait parcourir un espace de trois journées sur la côte du continent, au couchant de ces bouches; ce qui rend toutes ses marches vraisemblables. Le major Rennell avoit entrevu (7) la difficulté qu'il y avoit d'accorder, en cet endroit, Arrien avec lui-même. Le docteur Vincent, en relevant le major, a rendu, par son explication (8), cet auteur encore plus inintelligible qu'il n'étoit auparavant; et je dois dire ici que la première idée de la manière d'interpréter Arrien sur cette navigation, m'a été donnée par M. Schweighæuser le fils, dont j'ai entre les mains une tra-

(1) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. VI, C. XVIII et XIX.
(2) *Quint. Curt.*, L. IX, C. IX.
(3) *Arrian.*, ibid., C. XX.
(4) *Idem*, ibid.
(5) *Plin.*, L. VI, C. XXIII.
(6) *Arrian.*, ibid.
(7) *Le major Rennell*, Descript. de l'Indostan, T. II, p. 249.
(8) *Le Dr. Vincent*, Voyag. de Néarque, p. 177.

duction française, très-bien faite, des Indiques de cet auteur, avec des notes, qu'il compte donner incessamment au public.

Il ne me reste plus à parler que des côtes de la Gédrosie, et de celles du Golfe Persique. Elles ont été réduites, comme je l'ai déjà dit, pour la plus grande partie, des cartes de M. Dalrymple qui se trouvent dans l'ouvrage du docteur Vincent; mais comme la longitude qui y est tracée n'est pas exacte, je les ai assujetties à celle du *Mont Eirus*, ou *Cap Monze*, qui a été déterminée par le moyen de la montre marine, en 1785, par M. Rosili. Cette longitude place le Cap Monze à 64° 17′ 30″ à l'orient du méridien de Paris, et par ce moyen le fond du Golfe Persique s'est trouvé dans un rapport assez juste avec la longitude de Bassra, donnée par Beauchamp, et que j'ai indiquée plus haut. J'ai corrigé plusieurs parties de la côte de la Gédrosie, surtout depuis le *Cap Alambateir*, aujourd'hui le *Cap Goadel*, en allant à l'orient, jusqu'aux confins de ma carte, d'après la carte manuscrite des découvertes de M. Rosili, qui a reconnu cette côte en 1785, et qu'il a eu la bonté de me confier.

Les détails de la navigation de Néarque sont pris de l'ouvrage du docteur Vincent, comme je l'ai dit, comparés avec ceux que M. d'Anville a donnés dans son Mémoire sur le Golfe Persique (1). La rivière de *Zoromba*, qui, suivant ma carte, se jette à la mer près du bourg nommé *Calama* dans la navigation de Néarque (2), prend un cours beaucoup plus long que celui que lui donne Ptolémée (3), parce que cette rivière m'a paru être la même que celle qui est appelée aujourd'hui *Nehenk*, et que les habitans, au rapport du Géographe Turc (4), disent être aussi grande que le Nil. Les déserts de la Gédrosie étoient, d'espace en espace, entrecoupés de rivières, comme on le voit par le rapport d'Arrien (5), en sorte que ce pays ne seroit peut-être pas aussi impraticable qu'on le croit.

Diodore de Sicile appelle (6) la ville de *Salmonte*, dans laquelle Néarque rejoignit Alexandre, une ville maritime; mais on voit par les

(1) Mém. de l'Acad. des Belles-Lettr., T. XXX, p. 132.
(2) *Arrian.*, Indic., C. XXVI.
(3) *Ptolem.* Geogr., L. VI, C. VIII.
(4) Géographe Turc, C. IV.
(5) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. VI, C. XXV.
(6) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 106.

détails de la marche de cet amiral, dans Arrien (1), qu'elle devoit être à quelque distance de la mer. Je l'ai placée, comme le docteur Vincent (2), à *Memaun* des cartes de M. d'Anville, sauf à examiner, dans une autre circonstance, si c'est bien son emplacement; dans tous les cas, elle n'étoit pas fort éloignée de la mer, relativement à la grande profondeur de la province dans laquelle elle se trouvoit. J'ai confondu, avec M. d'Anville (3), le *Bagradas* de Ptolémée (4), avec le fleuve *Cyrus* qui arrosoit la *Cœle-Perside*, ou la *Perse-Creuse*, parce que, au rapport de Strabon (5), ce fleuve avoit autrefois porté le nom d'*Agradatus*, d'un roi qui avoit régné dans le pays; nom que je crois altéré de celui de *Bagradas*. M. d'Anville fait perdre cette rivière dans les terres; pour moi, je l'ai conduite jusqu'à la mer, en me fondant sur ce que Ptolémée n'a pas pu se tromper sur cette côte, au point de faire aller à la mer une rivière qui se seroit perdue bien loin de là dans les terres. J'aime mieux croire que nous sommes beaucoup moins instruits sur ce pays, que ne l'étoient les anciens.

La position de *Persepolis*, aujourd'hui *Tchehel-minar*, est prise de la carte du voyage de M. Niébuhr (6), en l'assujettissant, sur celle de M. Dalrymple, au point de *Bender-Abousher*, lieu de son départ. Le nom de *Persepolis* est grec, c'est pourquoi j'ai cherché quel pouvoit être celui que cette ville avoit porté autrefois dans la langue du pays. Il m'a paru, d'après le Mémoire de M. Langlès sur Persépolis (7), que dès les plus anciens temps on l'avoit appelée *Isthakhar*; c'est par cette raison que l'on voit ce nom à côté de celui de *Persepolis*, dans ma carte. A l'orient, ou à peu près, de cette ville, étoit une montagne escarpée que l'on nommoit le *Mont-Royal*, et où étoient les tombeaux des rois de Perse (8), à l'exception de celui de Cyrus qui se trouvoit

(1) *Arrian.*, Indic., C. XXXIII, XXXIV et XXXV.

(2) *Le Dr. Vincent*, Voyag. de Néarque, p. 349.

(3) *D'Anville*, Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, T. XXX, p. 159.

(4) *Ptolem.* Geogr., L. VI, C. IV, XVI.

(5) *Strab.*, L. XV, p. 729.

(6) *M. Niébuhr*, Voyag., T. II, p. 97, pl. 17.

(7) *M. Langlès*, Collection portative de Voyages, T. III, p. 204.

(8) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 71. *Ctesias* ap. Phot. Bibl., col. 114.

à *Pasagarde* (1). Cette montagne est sans doute celle que l'on appelle aujourd'hui de *Nakchi-Rustan* (2).

Au nord-ouest de Persépolis, entre cette ville et le passage de l'Araxe, j'ai placé une bourgade, que j'ai appelée le *Bourg des Grecs*, en me fondant sur ce que Alexandre, auparavant que d'arriver à cette ville, rencontra, au rapport de Diodore de Sicile et de Quinte-Curce (3), des Grecs, prisonniers de guerre, que les Perses avoient tous mutilés dans quelque partie du corps, et qu'ils avoient placés en cet endroit.

Pour entrer dans la Perse, Alexandre, en venant de Suses, avoit été obligé de forcer un défilé qui est appelé par Arrien (4) les *Pyles-Persides*, et par Quinte-Curce et Diodore de Sicile (5), les *Pyles-Susides*. Ce défilé n'est point connu aujourd'hui, parce qu'aucun voyageur européen, que je sache, n'y a passé; mais il paroît qu'il étoit très-escarpé, car Diodore de Sicile, dans un autre endroit, l'appelle (6) l'*Echelle*; et il étoit si facile à défendre, que c'étoit là où tous les gouverneurs de la Perse se postoient pour empêcher l'entrée de cette province. Un peu au-dessus de ce défilé étoient les Mardes et les Uxiens, peuples indomptés comme les Cosséens, et qu'Alexandre réduisit (7).

Après avoir donné une analyse succincte de la construction de ma carte, je n'ai plus qu'à jeter un coup-d'œil rapide sur les différentes provinces qui formoient l'empire d'Alexandre, et sur les pays qui l'avoisinoient.

Ce prince, en partant pour la Perse, avoit laissé à Antipater le gouvernement de la *Macédoine* et des *Grecs* (8), et ce gouverneur faisoit son séjour à *Pella*, capitale du royaume de Macédoine. Les Grecs, à la vérité, n'étoient point censés soumis, le gouverneur devoit seulement protéger leur liberté (9); mais les rois de Macédoine, depuis Philippe,

(1) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. VI, C. XXIX. *Quint. Curt.*, L. X, C. I.

(2) *M. Niébuhr*, Voyag., T. II, p. 97, pl. 17. Voyage de Chardin, T. III, p. 121, in-4.

(3) *Diod. Sic.*, L. XVII, § 69. *Quint. Curt.*, L. V, C. V.

(4) *Arrian.*, ibid., L. III, C. XVIII.

(5) *Quint. Curt.*, ibid., C. III, IV. *Diod. Sic.*, ibid., § 68.

(6) *Diod. Sic.*, L. XIX, § 21.

(7) *Arrian.*, ibid., C. XVII. Indic., C. XL. *Quint. Curt.*, ibid., C. III, VI.

(8) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. I, C. XI.

(9) *Idem*, ibid., L. VII, C. XII.

avoient acquis une telle influence sur eux, qu'ils ne pouvoient faire, en général, que ce qui plaisoit au roi. La *Thrace* étoit une province particulière qui avoit son gouverneur particulier, mais qui dépendoit de celui de la Macédoine (1); il faisoit, à ce qu'il paroit, son séjour à *Byzance*. Dans cette dernière province, les *Odryses* n'étoient pas trop soumis; ils étoient tributaires, et étoient gouvernés par leur prince particulier, de même que les *Triballes*, les *Istriens*, les *Agrianiens*, les *Taulantiens*, et d'autres peuples (2). L'*Epire* faisoit un royaume particulier (3).

Toute la *Basse-Asie* étoit alors sous la domination du roi de Perse, à l'exception des îles, comme je l'ai dit dans l'Analyse des cartes pour le Voyage du jeune Anacharsis; mais cette presqu'île étoit peuplée de quantité de nations indomptées, qu'Alexandre soumit. Il ne paroît pas que ce conquérant ait fait beaucoup de changemens à la distribution des provinces de l'empire de Perse; en général il se contenta de nommer de nouveaux gouverneurs à la place de ceux que le grand roi y avoit établis.

La première province dans laquelle il mit le pied, fut celle de la *Phrygie sur l'Hellespont* (4), que j'ai appelée *Petite-Phrygie* (5), par opposition à la *Grande*, dont il sera question tout à l'heure. Cette province s'étendoit fort loin, car *Gordium* y étoit comprise, et *Dascylium* en étoit la capitale (6). Dans cette province, les *Thraces-Bithyniens* commençoient à former un État particulier, mais qui n'étoit pas encore très-indépendant, non plus que la *république d'Héraclée* (7); et les *Mysiens* qui étoient, pour la plus grande partie, libres, me paroissent être les montagnards qui vinrent se rendre à Alexandre, après le passage du Granique (8).

(1) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. VII, C. XII. *Quint. Curt.*, L. X, C. I, III.
(2) *Arrian.*, ibid., L. I, C. II, IV, V, VI. *Quint. Curt.*, ibid., C. I.
(3) *Justin.*, L. XVII, C. III.
(4) *Arrian.*, ibid., C. XIII, XVIII, L. II, C. IV.
(5) *Justin.*, L. XIII, C. IV.
(6) *Xenoph.*, Hist. Græc., L. IV, C. I. *Arrian.*, ibid., L. I, C. XVIII, XXX.
(7) *Memnon* ap. Phot. Bibl., col. 704 et seq. Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, T XII, p. 337.
(8) *Xenoph.*, de Exped. Cyr., L. I, C. IX, L. III, C. II. *Arrian.*, ibid., C. XVIII.

La *Lydie* étoit un gouvernement particulier, dont la capitale étoit *Sardes* (1), et la *Carie* formoit un royaume dont le souverain étoit vassal du roi de Perse (2). Lorsqu'Alexandre entra dans cette dernière province, elle étoit gouvernée par un seigneur Perse qui étoit gendre du dernier roi, et qui s'étoit emparé de l'autorité; il faisoit son séjour dans la ville d'*Halicarnasse* (3). La *Lycie* formoit également un gouvernement particulier (4); je ne sais pas quelle étoit sa capitale, mais j'ai lieu de croire que c'étoit *Patara*. La *Pamphylie* semble également former un gouvernement particulier (5), dont *Perge*, selon toute apparence, étoit la capitale. Suivant Justin (6), ces deux derniers gouvernemens réunis auroient été donnés, après la mort d'Alexandre, à Néarque, qui avoit été amiral de sa flotte sur la Mer Erythrée; mais tous les autres auteurs s'accordent à dire (7) qu'à cette époque, ces deux provinces, avec la grande Phrygie, échurent à Antigonus. Du vivant d'Alexandre, et dès le commencement même de son expédition, ce prince, au rapport d'Arrien (8), avoit donné le gouvernement de la Lycie, avec tout ce qui en dépendoit, à Néarque. Seroit-ce cette première distribution que Justin auroit eue en vue? Alors la *Lycie* et la *Pamphylie* n'auroient fait qu'un seul gouvernement; et ce qui donneroit lieu de le croire, c'est qu'Arrien ne nomme jamais le gouverneur particulier de la Pamphylie (9).

Les *Pisidiens* qu'Alexandre soumit, étoient des peuples indomptés qui, comme les *Lycaoniens* leurs voisins, faisoient continuellement la guerre au grand roi (10). Il paroit qu'Alexandre, après les avoir vaincus, réunit tout leur pays au gouvernement de la *Grande Phrygie* (11),

(1) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. I, C. XVIII.

(2) Mém. de l'Acad. des Belles-Lettr., T. IX, p. 160.

(3) *Arrian.*, ibid., C. XXIV.

(4) *Idem*, ibid., C. XXV, L. III, C. VI.

(5) *Idem*, ibid., L. I, C. XXVIII. L. V, C. XXV.

(6) *Justin.*, L. XIII, C. IV.

(7) *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 3. *Arrian.* ap. Phot. Bibl., col. 216. *Quint. Curt.*, L. X, C. X.

(8) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. III, C. VI.

(9) *Idem*, ibid., L. I, C. XXVIII, L. V, C. XXV.

(10) *Xenoph.*, de Exped. Cyr., L. I, C. I, II, L. III, C. II. *Arrian.*, ibid., L. I, C. XXVIII, XXIX.

(11) *Freinshem.* in Quint. Curt., L. II, C. XII.

province

province très-étendue, dont le gouverneur siégeoit à *Célènes* (1).

Lorsqu'Alexandre fut arrivé à Ancyre, les Paphlagoniens lui envoyèrent des députés pour lui remettre leur province. Ils ne payoient point de tribut, au rapport de Quinte-Curce; mais ils étoient néanmoins dans la dépendance du roi de Perse. La *Paphlagonie* étoit sans doute alors, comme du temps de Xénophon, gouvernée par un roi, et Alexandre la mit sous l'inspection du gouverneur de la *Petite-Phrygie* (2). Sur les côtes de la Paphlagonie, se trouvoit la petite *république* grecque de *Sinope*, qui étoit dans la dépendance du roi de Perse (3), mais qui ne devoit guère être plus soumise que celle d'Héraclée. La *Cappadoce* faisoit également une province de l'empire Perse. Outre son satrape particulier, elle avoit encore un roi qui prétendoit descendre d'un des sept Perses conjurés contre le mage Smerdis (4). Pendant longtemps la *Cilicie* avoit aussi été gouvernée par un roi qui étoit vassal de celui de Perse; mais, du temps d'Alexandre, elle étoit sous le gouvernement d'un satrape qui résidoit à *Tarse*, sa capitale (5).

Dans la *Basse-Asie*, Alexandre avoit substitué des satrapes grecs aux satrapes perses établis par le grand roi; mais dans la *Haute-Asie*, il usa d'une tout autre politique : il conserva, dans presque toutes les provinces, les gouverneurs que Darius y avoit nommés, en leur adjoignant seulement un commandant pour les troupes qu'il y laissoit.

La *Syrie* étoit une grande province qui se divisoit, comme nous avons vu plus haut, en deux parties : la *Cœle-Syrie*, ou *Syrie-Creuse*, et la *Syrie-des-Rivières*, ou *entre les rivières*. Sa capitale étoit *Damas* (6). Mais il paroît que son satrape avoit une inspection particulière sur la *Phénicie*, qui étoit gouvernée par quantité de petits rois, comme ceux

(1) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. I, C. XXX.

(2) *Xenoph.*, Hist. Græc., L. IV, C. I, de Exped. Cyr., L. V, C. VI, L. VII, C. VIII. *Arrian.*, ibid., L. II, C. IV. *Quint. Curt.*, L. III, C. I.

(3) *Arrian.*, ibid., L. III, C. XXIV.

(4) *Idem*, ibid., L. I, C. XVII, L. II, C. IV. Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, T. XIX, p. 62.

(5) *Xenoph.*, de Exped. Cyr., L. I, C. II, L. VII, C. VIII. *Arrian.*, ibid., L. II, C. IV, XII. *Quint. Curt.*, L. IV, C. V.

(6) *Arrian.*, ibid., L. II, C. XV, L. III, C. VIII, XI, L. V, C. XXV, L. VII, C. IX. *Quint. Curt.*, L. III, C. XIII, L. IV, C. I.

d'*Aradus*, de *Byblos*, de *Sydon* et de *Tyr*, qui étoient vassaux de celui de Perse (1). Les Perses possédoient néanmoins, sur la côte de Phénicie, la ville de *Tripolis*, qui étoit vraisemblablement le siége d'un sous-gouverneur, ou préfet maritime (2). *L'île de Cypre* étoit également gouvernée par quantité de petits rois, vassaux de celui de Perse (3), et elle étoit sans doute pareillement sous l'inspection du satrape de Syrie. Ce satrape avoit encore, sous sa surveillance, la *Palestine* (4), qui étoit alors gouvernée par les grands prêtres des Juifs.

L'*Egypte* faisoit un grand gouvernement, dont *Memphis* étoit la capitale (5). A cette province étoient jointes deux autres plus petites qui en étoient en quelque façon des annexes, quoiqu'elles eussent leurs gouverneurs particuliers. C'étoit, d'un côté, la *Libye voisine de l'Egypte*, appelée autrement *Libye-Grecque*, dont la capitale étoit sans doute *Paratonium*, et de l'autre l'*Arabie en face d'Héroopolis* (6); dont cette ville étoit vraisemblablement le chef-lieu. Les *Cyrénéens* s'étoient soumis à Alexandre (7), mais comme Grecs, ils ne reçurent point de gouverneurs, et ce prince étoit seulement censé protecteur de leur liberté. Les *Hammoniens* étoient libres (8), ainsi que tous les autres peuples de la Libye ou Afrique.

L'*Arménie* étoit une province située vers les sources de l'Euphrate et du Tigre. Du temps de Xénophon, elle étoit divisée en deux gouvernemens, et j'ai lieu de croire qu'il en étoit de même du temps d'Alexandre (9). Au nord on trouvoit plusieurs peuples indomptés, et au couchant, les *Mosynœques*, qui, au temps de Xénophon, étoient divisés en deux factions que je crois représenter les deux familles des rois de Cappadoce,

(1) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. II, C. XIII, XV, XX, L. III, C. XVI. *Quint. Curt.*, L. IV, C. I.

(2) *Arrian.*, ibid., L. II, C. XIII. *Quint. Curt.*, ibid.

(3) *Arrian.*, ibid.

(4) *Idem*, ibid., L. II, C. XXV, L. VII, C. IX. *Quint. Curt.*, ibid., C. VIII.

(5) *Arrian.*, ibid., L. II, C. XI, L. III, C. I.

(6) *Idem*, ibid., L. III, C. V, L. V, C. XXV. *Quint. Curt.*, L. IV, C. VIII.

(7) *Arrian.*, ibid., L. VII, C. IX. *Quint. Curt.*, ibid., C. VII.

(8) *Arrian.*, ibid., L. III, C. IV. *Quint. Curt.*, ibid.

(9) *Xenoph.*, de Exped. Cyr., L. III, C. V, L. IV, C. III, IV, L. VII, C. VIII. *Arrian.*, ibid., C. VIII. *Quint. Curt.*, ibid., C. XII.

dont une donna dans la suite le jour au grand Mithridate (1). Au nord de ces peuples étoit la *Colchide*, qui formoit un royaume particulier (2); à l'orient, les *Sapires* ou *Ibères*, peuple indépendant (3), et encore à l'orient de ceux-ci, sur les bords de la Mer Caspienne, les *Albaniens*, gouvernés par un roi (4), mais qui étoit apparemment dans une espèce de dépendance de la Perse, puisque ses sujets faisoient partie des troupes de Darius, à la bataille d'Arbèles (5). Les *Sacésiniens*, qui occupoient ce que l'on appelle aujourd'hui la *Sicasénie*, et qui étoient d'origine scythique (6), faisoient également partie de ces troupes (7). Au midi de l'Arménie, étoient les *Gordyens* que Xénophon appelle *Carduques*, et qui étoient des peuples indépendans (8).

Au midi, et à l'orient de tous ces pays, se trouvoit la *Médie*, qui étoit la plus grande de toutes les provinces de la Perse, et dont j'ai donné la description d'après Polybe (9). On voit, par cette description, que ce pays étoit naturellement borné par le Mont Zagros, mais quelquefois on a pu y annexer quelque canton voisin; et c'est sans doute ce qui a fait dire à Xénophon, qu'en longeant le Tigre, il se trouvoit dans la Médie (10). *Ecbatane* étoit la capitale de la Médie (11). Au nord étoient les *Cadusiens*, alors indépendans; car Parménion étant resté à Ecbatane, devoit les soumettre, avant que de rejoindre Alexandre dans l'Hyrcanie (12).

La *Babylonie* comprenoit la *Babylonie proprement dite*, la *Sitacène*, et le pays des *Cariens-anaspastes*, ou *exilés* (13). La *Susiane*, autrement

(1) *Xenoph.*, de Exped. Cyr., L. IV, C. VI, VII, L. V, C. IV, L. VII, C. VIII. Mém. de l'Acad. des Belles-Lettr., T. XIX, p. 56.
(2) *Reinecius*, Hist. Jul., T. III, p. 308.
(3) *Herodot.*, L. I, C. CIV, L. IV, C. XXXVII.
(4) *Plin.*, L. VIII, C. XL.
(5) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. III, C. VIII, XI.
(6) *Strab.*, L. XI, p. 511.
(7) *Arrian.*, ibid.
(8) *Xenoph.*, ibid., L. III, C. V, L. VII, C. VIII. *Arrian.*, ibid., L. III, C. VII. *Quint. Curt.*, L. IV, C. X.
(9) *Polyb.*, Hist., L. V, p. 389.
(10) *Xenoph.*, ibid., L. II, C. IV, L. III, C. IV.
(11) *Polyb.*, ibid., L. X, p. 597. *Strab.*, ibid., p. 522. *Quint. Curt.*, L. V, C. VIII.
(12) *Arrian.*, ibid., L. III, C. VIII, XI, XIX. *Quint. Curt.*, L. IV, C. XII.
(13) *Arrian.*, ibid., L. III, C. VIII, XI, XVI, L. VII, C. XVIII. *Quint. Curt.*, L. V, C. I.

Cissie, étoit située près des embouchures de l'Euphrate et du Tigre, le long du Golfe Persique (1). Elle comprenoit une partie de l'Elymaïde; l'autre étoit dans la Médie (2). Au nord de la Susiane étoient les *Cosséens*, les *Uxiens* et les *Mardes*, peuples indomptés, et qui menaçoient continuellement d'incursion les provinces au dessus desquelles ils se trouvoient. Le roi de Perse étoit obligé d'acheter d'eux le passage, lorsqu'il vouloit traverser leur pays; mais Alexandre les réduisit (3). A côté de la Susiane, étoit la *Perse proprement dite*, grande province dont *Persepolis* étoit la capitale (4); et au delà encore, à l'orient, la *Carmanie*, dont plusieurs parties étoient désertes (5). Au nord de la Perse se trouvoit la *Parétacène*, canton dont Alexandre fit une province particulière, en faveur d'Oxathre fils d'Abulite, mais dont il n'est bientôt plus question, parce que ce n'étoit, à proprement parler, qu'une partie de la Médie (6).

Au nord de cette dernière province, étoit encore le pays des *Tapyres* (7), qui faisoit une satrapie particulière, à laquelle Alexandre joignit celui des *Amardes*, lorsqu'il eut vaincu ces peuples (8); et l'*Hyrcanie* qui, avec le pays des *Parthes* qui étoit à l'orient, faisoit une autre satrapie (9). Alexandre ayant fait mourir le satrape du pays des Tapyres, parce qu'il avoit aspiré à l'empire, réunit cette satrapie à celle de l'Hyrcanie et du pays des Parthes, et dès lors ces deux satrapies n'en firent qu'une (10). La capitale du pays des Tapyres devoit être *Tape*;

(1) *Herodot.*, L. v, C. XLIX, LII. *Arrian.*, de Exped. Alex., L. III, C. XVI, L. VII, C. IV. *Quint. Curt.*, L. V, C. II.

(2) *Strab.*, L. XI, p. 522, 524. *Plin.*, L. VI, C. XXVII.

(3) *Arrian.*, ibid., L. III, C. XVII, L. VII, C. XV, Indic., C. XL. *Quint. Curt.*, ibid., C. III. *Diod. Sic.*, L. XVII, § 67, III, L. XIX, § 19.

(4) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. III, C. XVIII, L. VI, C. XXX. *Quint. Curt.*, ibid., C. IV, VII.

(5) *Arrian.*, ibid., L. VI, C. XXVII, XXVIII. *Quint. Curt.*, L. IX, C. X. *Ptolem.* Geogr., L. VI, C. VI.

(6) *Herodot.*, L. I, C. CI. *Arrian.*, ibid., L. III, C. XIX.

(7) *Polyb.*, Hist., L. V, p. 389.

(8) *Arrian.*, ibid., L. III, C. XXIII, XXIV. *Quint. Curt.*, L. VI, C. IV et V.

(9) *Arrian.*, ibid., L. III, C. XXII, XXIII, L. V, C. XX, L. VI, C. XXVII, L. VII, C. VI.

(10) *Idem*, ibid., L. IV, C. XVIII. *Quint. Curt.*, L. VIII, C. III, L. X, C. I.

celle de l'Hyrcanie étoit *Zeudra-carta* ou *Syderis*, ensuite appelée *Hyrcania*, et celle du pays des Parthes, *Hecatom-pylos* (1).

L'*Arie* avoit pour capitale *Artacoana* (2); mais il paroît que la ville d'*Alexandrie-des-Ariens*, fondée par Alexandre, et appelée aujourd'hui *Hérat*, l'emporta bientôt sur sa rivale, et devint la ville la plus puissante dans cette contrée (3). Le pays des *Zarangéens* ou *Dranges* faisoit une satrapie avec celui des *Arachotes* (4); mais Alexandre joignit celui des *Zarangéens* avec l'*Arie*, ainsi que celui des *Arachotes* avec celui des *Gédrosiens* (5). La capitale des Zarangéens étoit *Prophthasia* (6). Le pays des Arachotes consistoit dans une ou deux vallées particulières, dont la ville d'*Arachotus* étoit la capitale (7); et celui des Gédrosiens étoit en grande partie désert. Sa capitale étoit *Pura*, et sa côte étoit habitée par un peuple très-peu nombreux, appelé les *Ichthyophages*, parce qu'il ne se nourrissoit que de poisson (8). Au nord du pays des Arachotes, étoit celui des *Paropamisades* (9), province dans laquelle Alexandre bâtit la fameuse ville d'*Alexandrie du Caucase*, qui en devint bientôt la capitale (10). Il en confia le gouvernement à son beau-père Oxyarte, qui le conserva long-temps (11).

Au nord du mont Paropamise, étoient la *Bactriane* et la *Sogdiane*, deux contrées immenses, et qui, ne faisant qu'un gouvernement (12),

(1) *Polyb.* Hist., L. x, p. 598. Voyez aussi plus haut, p. 819 et 821.

(2) *Diod. Sic.*, L. xvii, § 78. *Arrian.*, de Exped. Alex., L. iii, C. xxv, xxix. *Quint. Curt.*, L. vi, C. vi, L. vii, C. iii.

(3) *Strab.*, L. xi, p. 514, L. xv, p. 723. *Plin.*, L. vi, C. xvii, xxiii. *Ptolem.* Geogr., L. vi, C. xvii.

(4) *Arrian.*, ibid., L. iii, C. xxi.

(5) *Idem*, ibid., L. vi, C. xxvii, *Diod. Sic.*, L. xviii, § 3.

(6) *Strab.*, L. xi, p. 514. *Plin.*, L. vi, C. xvii.

(7) *Strab.*, ibid. *Plin.*, ibid., C. xvii, xxiii. *Ptolem.* Geogr., ibid., C. xx.

(8) *Arrian.*, ibid., L. vi, C. xxii, xxiii, xxiv, xxvii, xxviii. *Quint. Curt.*, L. ix, C. x.

(9) *Diod. Sic.*, L. xvii, § 82. *Arrian.*, ibid., L. iii, C. xxviii, L. iv, C. xxii. *Quint. Curt.*, L. vii, C. iii, L. ix, C. viii.

(10) *Diod. Sic.*, ibid., § 83. *Arrian.*, ibid., L. iii, C. xxviii, L. iv, C. xxii, L. v, C. i. *Quint. Curt.*, L. vii, C. iii. *Plin.*, L. vi, C. xvii.

(11) *Diod. Sic.*, L. xviii, § 14. *Arrian.*, ibid., L. vi, C. xv, ap. Phot. Bibl., col. 224.

(12) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. iii, C. viii, xxix, L. iv, C. xv, xvii, ap. Phot. Bibl., ibid. *Quint. Curt.*, L. vii, C. v, L. viii, C. i. *Diod. Sic.*, L. xviii, § 3.

avoient néanmoins chacune leur capitale particulière. Celle de la première s'appeloit *Zariaspa*, ensuite elle fut nommée *Bactra* (1); et l'autre étoit *Maracanda* (2), aujourd'hui *Samarcande*. Ces deux contrées étoient entourées de déserts, et le grand roi avoit placé dans plusieurs cantons particuliers de petits satrapes avancés qui étoient chargés de défendre la frontière (3), comme le sont aujourd'hui les pachas de Kotchim, de Bender et d'autres, dans l'empire Ottoman. A l'orient de la Sogdiane, étoient les *Saces*, peuple libre (4); au couchant les *Chorasmiens* qui avoient un roi (5); les *Dahes* qui étoient libres (6), et au nord les *Scythes* (7). Entre la Bactriane et le pays des Paropamisades, étoit une tribu de *Mardes*, indépendante, ainsi que les *Comans* (8) qui habitoient les déserts. Telle étoit à peu près l'étendue de l'empire Perse, lorsqu'Alexandre s'en rendit maître; voici ce qu'il y ajouta.

J'ai dit que la province des Paropamisades étoit bornée à l'Est par le fleuve *Cophes*, qui la séparoit de l'Inde. Depuis ce fleuve jusqu'à l'Indus, tout le pays étoit habité par plusieurs peuples, qui, au rapport d'Arrien (9), avoient d'abord été soumis aux Assyriens, ensuite avoient payé tribut à Cyrus, et se trouvoient peut-être dans une certaine dépendance à l'égard de Darius, puisqu'ils lui envoyèrent des troupes à la bataille d'Arbèles (10); mais il ne paroît pas néanmoins qu'ils fissent partie des provinces de l'empire de Perse, lorsqu'Alexandre entra dans leur pays. Ils se défendirent même long-temps contre ce conquérant, qui enfin les subjugua, et plaça chez eux des colonies (11), dont la mémoire, suivant plusieurs auteurs orientaux (12), se conserve encore dans la contrée.

(1) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. III, C. XXIX, L. IV, C. II, XVI, XXII. *Quint. Curt.*, L. VII, C. IV. *Plin.*, L. VI, C. XV et XVI.

(2) *Arrian.*, ibid., L. III, C. XXX. *Quint. Curt.*, ibid., C. VI.

(3) *Arrian.*, ibid., L. IV, C. XXI. *Quint. Curt.*, L. VIII, C. II, IV.

(4) *Arrian.*, ibid., L. III, C. VIII. *Quint. Curt.*, L. VI, C. III.

(5) *Arrian.*, ibid., L. IV, C. XV. *Quint. Curt.*, L. VIII, C. I.

(6) *Quint. Curt.*, L. VI, C. III.

(7) *Arrian.*, ibid., L. IV, C. I. *Quint. Curt.*, L. VII, C. VII.

(8) *Plin.*, L. VI, C. XVI.

(9) *Arrian.*, Indic., C. I.

(10) *Idem*, de Exped. Alex., L. III, C. VIII.

(11) *Idem*, ibid., L. IV, C. XXVIII. *Quint. Curt.*, L. VIII, C. X.

(12) *Le major Rennell*, Descript. de l'Indostan, T. II, p 205 et suiv.

Alexandre fit de tout ce pays un gouvernement auquel Arrien donne le nom d'*Inde*, ou *Indiens en deçà de l'Indus*, et que j'ai rendu, dans ma carte, par celui d'*Indiens-citérieurs*. Ce gouvernement fut confié au satrape des Paropamisades, comme en étant voisin (1).

De toute la partie au delà de l'Indus, qui étoit composée d'un grand nombre d'États particuliers, Alexandre fit une satrapie particulière (2), que j'ai appelée des *Indiens-ultérieurs*. Cette satrapie finissoit à peu près à l'embouchure de l'Acesines dans l'Indus, et il la confia à Porus, sous le titre de *roi*, en mettant auprès de lui Philippe fils de Machate, comme commandant des troupes (3). Dans la suite, ayant appris que Philippe avoit été assassiné par les troupes étrangères, il nomma provisoirement, pour avoir soin de la contrée, Taxile et Eudème, qui en conservèrent le gouvernement après sa mort (4).

Toute la partie méridionale de l'Indus, qui étoit également composée de plusieurs États particuliers, et que j'ai appelée *Inde-maritime*, forma une autre satrapie qui fut confiée à Python fils d'Agenor, et sur laquelle Alexandre donna encore à son beau-père Oxyarte un léger droit de surveillance (5). Cette satrapie comprenoit toutes les côtes de l'Inde, et j'ai lieu de croire qu'elle renfermoit encore le pays des *Arabites* (6). Celui des *Orites* que j'ai appelés *Horites* avec Quinte-Curce, en conformité du nom de *Haûr* que porte encore ce canton, étoit un pays libre (7). Mais Alexandre vainquit ces peuples; il fonda même une colonie chez eux, et les soumit au satrape des Arachotes et des Gédrosiens (8).

Voilà quelle étoit l'étendue de l'empire d'Alexandre; je vais actuellement parler de quelques États ou peuples qui l'environnoient, et qui se trouvent renfermés dans l'étendue de ma carte.

(1) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. IV, C. XXII, XXVIII, L. V, C. XX.

(2) *Idem*, ibid., L. VI, C. II.

(3) *Idem*, ibid., L. V, C. VIII, L. VI, C. II, XV.

(4) *Idem*, ibid., L. VI, C. XXVII, ap. Phot. Bibl., col. 224. *Diod. Sic.*, L. XVIII, § 3, 39, L. XIX, § 14.

(5) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. VI, C. XV, XVII. *Quint. Curt.*, L. IX, C. VIII.

(6) *Arrian.*, ibid., L. VI, C. XV, XXI.

(7) *Idem*, ibid., C. XXI. *Quint. Curt.*, ibid., C. IX. *D'Anville*, Géogr. anc., T. II, p. 283. *Le docteur Vincent*, Voyage de Néarque, p. 220.

(8) *Arrian.*, ibid., C. XXI, XXII, XXVII. *Quint. Curt.*, ibid.

En Afrique les *Ethiopiens*, et dans la *grande Arabie* les Arabes étoient libres (1). A l'orient de l'Indus il y avoit un désert de onze jours de chemin, et ensuite venoient divers Etats très-florissans, parmi lesquels on distinguoit celui des *Gangarides* (2). Au nord étoient les *Scythes*, qui étoient gouvernés par un roi (3), et dont les *Massagètes* faisoient une très-grande tribu (4). M. de Ste.-Croix a très-bien prouvé que les *Scythes-Abiens* qui envoyèrent une députation à Alexandre, n'étoient pas autre chose que les *Scythes-Nomades* (5), et j'ai entièrement adopté son opinion. J'ai placé les *Sauromates* ou *Sarmates* au midi du Tanaïs et du Palus-Méotide, suivant l'indication d'Hérodote (6), parce qu'il m'a paru que ces peuples n'avoient pas encore pris plus d'extension au temps des expéditions d'Alexandre ; et j'ai marqué dans la *Chersonnèse-Taurique* et sur le continent voisin, le petit *royaume du Bosphore*, qui étoit alors très-florissant (7), et qui est sans doute ce que Quinte-Curce désigne sous le nom de *Scythes au-dessus du Bosphore* (8). Les *Gètes*, les *Scordisques* et les *Autariates* étoient des peuples libres (9).

(1) *Arrian.*, de Exped. Alex., L. VII, C. XV, XIX, XX.

(2) *Quint. Curt.*, L. IX, C. II.

(3) *Arrian.*, ibid., L. IV, C. V, XV. *Quint. Curt.*, L. VII, C. VII, L. VIII, C. I.

(4) *Arrian.*, ibid., C. XVI, XVII. *Quint. Curt.*, L. VI, C. III, L. VIII, C. I.

(5) *Arrian.*, ibid., L. IV, C. I. *Quint. Curt.*, L. VII, C. VI. *M. de Ste.-Croix*, Examen des Hist. d'Alex., p. 202. Il est nécessaire d'avertir que je cite toujours la première édition de cet ouvrage, n'ayant pas eu communication de celle-ci qui étoit sous presse, quand j'ai écrit mon analyse.

(6) *Herodot.*, L. IV, C. LVII. *Quint. Curt.*, ibid., C. VII.

(7) Mém. de l'Acad. des Belles-Lettr., T. VI, p. 559.

(8) *Quint. Curt.*, ibid., C. VI, L. VIII, C. I.

(9) *Arrian.*, ibid., L. I, C. III, IV, V. *Strab.*, L. VII, p. 315, 318.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Page 11, *l.* 13, *note à ajouter après le mot* ouvrage (3).

(3) Plutarque dit très-bien en parlant de la bataille de Cunaxa : « Cette bataille, » racontée par plusieurs historiens, a été décrite si vivement par Xénophon, qu'il la » met sous les yeux des lecteurs non comme un événement passé, mais comme une » action à laquelle ils prennent part et dont ils partagent même tout le péril, tant son » récit est animé et pittoresque. » Vit. Artax., T. V, p. 283, 284.

Page 34, *note* 2, *ajoutez :* On attribuoit à Anaximène des vers contre Alexandre; mais Pausanias ne les croit pas de ce rhéteur-historien, qui passoit encore pour avoir le premier enseigné l'art d'improviser. *Paus.* l. s. l.

Ibidem, *note* 3, *ajoutez :* Cependant M. Garnier a lu à l'Institut National, le 26 août 1803, un savant mémoire sur *l'Art oratoire de Corax*, dans lequel il montre que le Traité, *Rhetorica ad Alexandrum*, faussement attribué à Aristote, est l'ouvrage même de Corax, l'inventeur de la rhétorique. La nature des preuves de l'auteur de ce mémoire, et la manière dont il les expose, sont très-propres à accréditer son opinion et à la faire regarder comme une découverte littéraire.

Page 75, *l.* 17, *note à ajouter après* jugement (4).

(4) On doit aussi blâmer Plutarque d'approuver le suicide, quoiqu'il fût d'ailleurs partisan de la doctrine de Socrate et des sentimens de l'Académie; mais c'est encore son républicanisme qui l'égare sur ces actes de démence que les tyrans ont fait souvent naître, et qu'ils devroient néanmoins craindre.

Page 104, *note* 7, *ajoutez :* Ce que dit Quinte-Curce sur le séjour des rois Parthes à Ecbatane est confirmé par Strabon qui, en parlant de Ctésiphon, s'exprime en ces termes : *Εἰώθασι γὰρ ἐνταῦθα τοῦ χειμῶνος διάγειν οἱ βασιλεῖς (τῶν Παρθυαίων) διὰ τὸ εὐάερον· θέρους δὲ ἐν Ἐκβατάνοις, καὶ τῇ Ὑρκανίᾳ διὰ τὴν ἐπικράτειαν τῆς παλαιᾶς δόξης.* L. XVI, p. 512. Athénée avoit fait aussi mention de cet usage dans un endroit de son XII[e]. livre : *Καὶ οἱ Πάρθων δὲ βασιλεῖς ἐαρίζουσι μὲν ἐν Ῥάγαις, χειμάζουσι δ' ἐν Βαβυλῶνι ... τὸ λοιπὸν τοῦ ἐνιαυτοῦ.* P. 513. Casaubon, en cherchant à remplir cette lacune qui se trouve dans le plus ancien manuscrit de cet auteur, N°. 547 de la Bibliothèque nationale, n'a point fait assez d'attention à ce qui précède, relativement au même usage que les rois de Perse avoient introduit, ni aux paroles de Strabon que je viens de rapporter. Avec ce double secours, je crois qu'on doit lire ainsi la fin de cette phrase : *θερίζουσι δ' ἐν Ἐκβατάνοις, διάγουσι δ' ἐν τῇ Ὑρκανίᾳ, τὸ λοιπὸν τοῦ ἐνιαυτοῦ.* D'ailleurs Athénée se trompe; les rois Parthes ne fai-

soient aucun séjour à Babylone, ville, de leur temps, presque déserte, et qui tomboit en ruines. On lit encore, dans Quinte-Curce, trois passages qui confirment le premier que nous avons rapporté de lui sur ce sujet. Il parle d'abord des Parthes que Darius avoit dans son armée : *Parthorum deinde gens, incolentium terras, quas nunc Parthi Scythiâ profecti tenent, claudebant agmen.* L. IV, C. XII. En effet les Parthes étoient Scythes d'origine, et leur berceau étoit la Parthiène, contrée à l'orient de la Mer Caspienne, comme il le dit ailleurs : *Hinc in Parthienen perventum est, tunc ignobilem gentem; nunc caput omnium qui post, Euphraten et Tigrim amnes siti, rubro mari terminantur* (L. VI, C. II). L'Empire Parthe n'eut cette étendue qu'au premier siècle de l'ère vulgaire; c'est donc à ce siècle qu'il faut rapporter l'âge de Quinte-Curce. Cet écrivain, après avoir parlé de l'incendie de Persépolis, qu'il prétend faussement avoir été détruite de fond en comble, ajoute : *Alias urbes habuere Macedonum reges, quas nunc habent Parthi* (L. V, C. VII). Certainement à cette époque les Perses avoient leurs princes particuliers, mais qui reconnoissoient la suzeraineté des Arsacides, rois des Parthes (*Strab.*, L. XV, p. 506, etc.); c'est pourquoi ceux-ci passoient l'automne en Hyrcanie, et non à Persépolis, comme le pratiquoient les anciens monarques Perses (*Athen.*, L. XII, p. 513). Cette dernière ville étoit alors la résidence des princes, soumis d'abord aux Macédoniens, ensuite aux Parthes (Βασιλέας ἔχουσι ὑπηκόους ἑτέροις βασιλεῦσι, πρότερον μὲν Μακεδόσι, νῦν δὲ Παρθυαίοις, *Strab.* l. s. l.). Ainsi, la puissance des Parthes étoit donc en son entier; elle ne fut réellement affoiblie que par Trajan, l'an 117 après J.-C., et abattue que sous Marc-Aurèle, l'an 165, suivant la chronique d'Edesse (in *Asseman.* Bibl. Or., T. I, p. 390). Enfin je citerai un dernier passage auquel les critiques ont fait peu d'attention : sans être aussi clair, aussi décisif que le premier, il est cependant digne de remarque. Il s'agit de Tyr : *Multis ergo casibus defuncta, et post excidium renata, nunc tamen longa pace cuncta refovente,* sub tutelâ *romanæ mansuetudinis aequiescit* (L. IV, C. IV). Les Tyriens se gouvernèrent par leurs propres lois sous les successeurs d'Alexandre; et Marc-Antoine reconnut cette autonomie (*Joseph.*, Antiq., L. XV, C. IV), que confirmèrent les Romains, βεβαιωσάντων τὴν ἐκείνων γνώμην, dit Strabon (L. XVI, p. 521). En ce temps là Tyr étoit donc véritablement *sub tutelâ Romanæ mansuetudinis*, selon les expressions de Quinte-Curce. Cette ville ne changea d'état qu'au règne de Sévère, où elle fut mise au nombre des colonies romaines, qui non *sui arbitrii habent* (Aulu-Gell., L. XVI, C. XIII), et passa sous le joug consulaire (vid. *Spanheim.* de usu et præst. Numism., T. II, p. 610, 611). C'est donc avant ce changement qu'écrivoit Quinte-Curce; ce qui achève de montrer l'invraisemblance des conjectures qui le font vivre postérieurement au second siècle de l'ère chrétienne, à la fin duquel Sévère étoit maître de l'Empire. On pourroit encore inférer de ce que Tyr obtint d'Hadrien le privilége de métropole (*Suidas* in voc. Ταῦρος), que dès lors elle préféra l'honneur d'être la capitale d'une province romaine à l'avantage de jouir de son ancienne liberté. Quoique je ne veuille pas insister beaucoup sur cette dernière preuve, toutefois elle me paroît indiquer assez que Quinte-Curce a publié son ouvrage avant le règne d'Hadrien. Ainsi rien ne s'op-

pose à ce que cet historien ait vécu sous Claude, comme je le pense avec les critiques les plus éclairés.

Page 121, *l.* 5, *ajoutez après* Trogue-Pompée (1).

(1) Dans un Mémoire qui a pour titre : *de Trogi Pompeii ejusque Epitomatoris Justini fontibus et auctoritate*, et publié, en 1804, dans le XV[e]. vol. du recueil de l'Académie de Gottingue, M. de Héeren, après avoir dit que Justin s'accorde en plusieurs choses avec Quinte-Curce, se contente d'ajouter : *quocum eosdem interdum fontes odisse videtur Trogus*, p. 219. Ce Mémoire est divisé en deux parties; dans la première le savant auteur applaudit au plan de Trogue, suivi par Justin, qu'il développe fort bien; dans la seconde, il confirme ce que j'ai avancé sur l'usage que Trogue avoit fait des Philippiques de Théopompe, § 11, 12, 13, etc... Au surplus, M. de Héeren apprécie parfaitement Justin et avoue sans peine qu'il est inférieur, dans les XI[e]. et XII[e]. livres, aux autres historiens d'Alexandre : *Quæ enim tradit fere omnia clarius et copiosius apud alios scriptores, qui nobis supersunt, Diodorum, Arrianum et reliquos exposita reperies*, § 14. Je regrette de n'avoir pu profiter des lumières de M. de Héeren sur ce sujet, avant l'impression de la première partie de mon ouvrage.

Page 121, *note* 1[bis], *ajoutez :* L'histoire de Trogue n'avoit pas même disparu au commencement du VI[e]. siècle, puisque Priscien, qui vivoit alors, rapporte deux passages des livres VI[e]. et XXII[e]. de cet ouvrage; in Gramm. veter., ed. *Putsch.*, p. 645, 706.

Page 131, *l.* 16, *au lieu de* l'an 409, *mettez* l'an 410 (2[bis]).

(2[bis]) A la vérité la date de cet événement offre des difficultés (vid. *Pagi* ad Annal. Baron. Hist. crit., T. II, p. 93, etc.); et Idace, écrivain du V[e]. siècle, la rapporte sous le VIII[e]. consulat d'Honorius (Chron., p. 23, ed. *Scalig.*), c'est-à-dire, l'an 409 de J.-C. Mais Théophane, auteur du VIII[e]. siècle, fait tomber Rome au pouvoir d'Alaric l'année suivante (Chronogr., p. 70); opinion justifiée par l'ordre des faits, le récit de Zosime, et l'intervalle d'un an que Philostorge (L. I, C. XII) met entre le commencement du siége et la prise de cette ville.

Page 154, *l.* 16, *ajoutez note* (1).

(1) A cet égard, Théophane mérite la première place. Né en 748, il nous a laissé une chronographie aussi utile pour la connoissance des faits que pour la science des temps, surtout depuis le règne de Constantin.

Page 162, *après* Alexandriade (2), *ajoutez :* Après lui, Nestor de Laranda traita également ce sujet (2[bis]).

(2[bis]) *Stephan. Byz.*, in Ὑτάνναι. Nestor vivoit à la fin du siècle d'Hadrien.

Page 180, *note* 2, *ajoutez :* On peut avoir une idée de ce que renferme le poëme de Ferdoussi par l'usage qu'en a fait M. M*** d'Ohsson, dans sa *Description histo-*

rique de l'Orient qui vient de paroître. Il regarde ce poëme comme *l'ouvrage le plus parfait en ce genre*. Seroit-ce par les fables dont il est rempli? Seroit-ce encore par des hyperboles les plus étranges? Celle-ci mérite d'être citée : « Le sang des ennemis » égorgés créa tout à coup un fleuve si impétueux, que l'on pouvoit y établir des » moulins immenses, etc.... » On en remarquera sans doute quantité d'autres non moins absurdes et qui ne peuvent entrer que dans la tête d'un homme en délire. Mais, au lieu de vouloir composer une histoire des anciens Perses d'après Ferdoussi, il suffisoit de nous donner une notice exacte de tout son poëme, et d'en traduire seulement quelques morceaux; ce qui nous auroit fait beaucoup mieux connoître la littérature persanne.

Page 192, *note* 1, *ajoutez :* Dans l'ouvrage de M. d'Ohsson, dont j'ai parlé, on trouve une histoire d'Alexandre d'après Ferdoussi, qui a été copiée par les écrivains orientaux; ils donnent tous le héros macédonien pour un grand homme. « Ils relèvent » beaucoup son courage, sa valeur, ses talens militaires; ils lui attribuent de grands » sentimens de justice, de clémence et de générosité. Ils parlent aussi de ses connois- » sances philosophiques, de sa piété exemplaire, de son attention à tous les devoirs » du culte public. Selon eux, il n'adoroit que l'Être suprême; et dans toutes ses som- » mations, il ne s'agissoit que de la destruction des Idoles, et des hommages à rendre » à un seul Dieu, au créateur de l'univers, etc.... Tous ces auteurs ne paroissent » voir en lui qu'un homme surnaturel, un être visiblement protégé du ciel: aussi font- » ils la description de ses conquêtes avec une sorte d'enthousiasme, etc.... Il paroit » que l'amour du merveilleux et les principes du fatalisme ont dirigé leur jugement » sur Alexandre...» (Descript. hist. de l'Orient, T. II, p. 64, 66, etc.) Après avoir raconté les actions de ce prince, suivant la tradition orientale, M. d'Ohsson ajoute: « Telles sont les fables mêlées de vérités historiques, sur tout ce qui a trait à Alexan- » dre... » Et ensuite : « Nous nous dispensons de remarquer ici toutes les variantes qui » existent sur l'histoire d'Alexandre entre Firdewsy et les auteurs grecs et latins. » Ces variantes sont telles qu'on reconnoît à peine qu'il s'agit du même homme. Mais qu'entend-on d'ailleurs par *fables historiques?* Quoiqu'on en dise, ces deux mots ne peuvent aller ensemble; d'ailleurs l'erreur finit toujours par rendre la vérité méconnoissable. Aussi toute l'histoire ancienne, rapportée par les écrivains orientaux, mérite fort peu d'attention; et M. d'Ohsson s'y arrête trop, en avouant toutefois, « que c'est une » mythologie qui peut, en quelque sorte, être comparée à celle des anciens grecs. » (T. I, p. 5). On lui pardonnera encore moins d'avoir rapporté une chronologie orientale qui n'a ni fondement ni vraisemblance.

Page 200, *l.* 18, *note à ajouter après* Nelée (4).

(4) Athénée, ou plutôt son abréviateur, avance que Ptolémée Philadelphe acheta de Nelée tous les ouvrages d'Aristote, et les plaça dans la bibliothèque d'Alexandrie (Deipnos., L. I, p. 3). Ce fait, s'il est vrai, détruit le récit de Strabon et de Plu-

tarque : mais il faut que l'abréviateur ait mal rendu le texte d'Athénée, puisque cet écrivain dit ailleurs qu'Apellicon fit l'acquisition de la bibliothèque d'Aristote (L. v, p. 214) ; ce qui confirme le rapport de Strabon. Peut-être Ptolémée acheta-t-il les écrits d'Aristote, de Nelée qui en avoit hérité, ainsi que de ceux de Théophraste. *Diogen. Laert.*, L. v, C. II, § 14.

Page 206, *l.* 16, *au lieu de* dans les provinces septentrionales de la Grèce, *lisez :* dans la haute Asie, où il se trouvoit alors ; *et à la note* (2), *ajoutez :* ἐν τοῖς ἄνω τόποις ; ce qui ne peut s'entendre que de la haute Asie ; car il paroît qu'Harpalus commandoit alors à Ecbatane.

Ibid., *l.* 25, *note à ajouter après* les autres hommes (6).

(6) Alexandre composa même diverses poésies ; Ptolémée, fils d'Héphæstion, parle d'un épicède ou poëme funèbre qui étoit certainement l'ouvrage de ce prince ; ap. *Phot.* Bibl., Cod. CXC, p. 476.

Page 210, *note* 3, *ajoutez :* La libéralité d'Alexandre à l'égard de Phocion, et le désintéressement de celui-ci ne sont pas moins remarquables. Le prince se fâcha d'être refusé, et pour l'appaiser, Phocion lui demande la liberté de quelques prisonniers détenus à Sardes ; ce qui lui fut accordé. *Plut.*, vit. Phoc., T. IV, p. 193. S. *Isidor. Pelus.*, L. II, Epist. 146.

Page 222, *l.* 26 *et* 27 ; *au lieu de* qui étoient les Boïens et les Sénones, *mettez :* qui étoient vraisemblablement les Carnes ou les Japydes ; *et dans la note* 6, *à la place des citations*, *lisez :* Οἷα γὰρ πόῤῥω τι ᾠκισμένοι Ἀλεξάνδρῳ, καὶ χωρία δύσπορα οἰκοῦντες.... La réponse des Celtes à Alexandre indiqueroit qu'ils étoient loin du théâtre de la guerre, si ces expressions d'Arrien (L. I, C. IV) ne le démontroient pas. J'avois d'abord cru que ces Celtes étoient les Boïens et les Sénones, mais ce sentiment offre trop de difficultés, et je l'abandonne sans peine. L'opinion de Paulmier (Exerc. in Auct. Græc., p. 235), adoptée par M. Barbié (Analyse de sa carte, p. 802), est encore moins soutenable ; elle fait des mêmes Celtes les Scordisques. Or on sait que ceux-ci ne sortirent de la Gaule qu'en 278 av. J.-C., au temps de l'expédition de Brennus (*Justin.*, L. XXXII, C. II. *Athen.*, L. VI, p. 234), c'est-à-dire, 57 après celle d'Alexandre en Illyrie. La déroute de Brennus força les Scordisques à s'établir au confluent de l'Ister ou Danube, et du Noarus (*Strab.*, L. VII, p. 220), aujourd'hui la Save ; et par la suite ils se mêlèrent aux Illyriens et aux Thraces. Les Celtes qui vinrent voir Alexandre habitoient, selon Arrien, au-dessus du Golfe Ionique (ἐπὶ τῷ Ἰονίῳ Κόλπῳ) ou Adriatique ; ils doivent donc être les Carnes ou les Japydes, qui ayant suivi Sigovèse, sous le règne de Tarquin l'ancien (*Tit. Liv.*, L. v, C. XXXIV), avoient ensuite fixé leur demeure dans la contrée dont parle Arrien (vid. *Schœpflin*, Vind. Celtic., § 78 et 79). *En conséquence, lisez à la page suivante, l.* 4, par quelque peuple voisin de l'Illyrie, *au lieu de* par les Illyriens, leurs voisins.

Page 227, *l.* 3 *et* 4, *au lieu de* sans en supposer de nouvelles pour faire briller son esprit, *lisez :* sans en augmenter le nombre, etc.; *et à la place de la phrase suivante, mettez :* Les Achéens donnèrent par la suite un exemple de ce genre, en lapidant près de la tombe de Philopœmen les prisonniers Messéniens; et Plutarque semble applaudir à cette action (1bis), non moins barbare que le sac de Thèbes.

(1bis) *Plut.*, T. II, vit. Philopœm., p. 399. Polybe a voulu sans doute la cacher, en disant seulement que Lycortas son père, qui commandoit les Achéens, fit mettre à mort les complices du meurtre de Philopœmen. Exc. Legat., C. LII.

Page 247, *note* 3, *ajoutez :* Sardanapale étant mort et enseveli à Ninive, pourquoi suppose-t-on que son tombeau étoit à Anchiale? Je crois que les habitans de cette ville lui élevèrent par reconnoissance un cénotaphe, sur lequel fut gravée l'épitaphe qu'on lisoit à Ninive et dont il étoit l'auteur, en y ajoutant seulement la fondation de Tarse et celle d'Anchiale, dues à ce prince. Arrien rapporte cette épitaphe d'après Aristobule (*Strab.*, L. XIV, p. 462), et se sert des mêmes termes que Callisthène (Persic. ap. *Suid.* in voc. Σαρδανάπαλος). Mais tant de variantes et de gloses se trouvent dans les autres écrivains qui l'ont copiée, qu'on a attribué à Sardanapale deux inscriptions au lieu d'une. Cette diversité de leçons ne me paroît venir que de quelques mots empruntés, par eux, du poëte Chœrile, qui nous a laissé une imitation de ce singulier monument (*Strab.* l. s. l. *Athen.*, L. XII, p. 529, etc.) Voyez au surplus *Fréret*, Mém. sur les Assyriens, Acad. des Inscr., T. II, p. 529; *Bouhier*, Diss. sur Sardanapale, § VI, VII, 3ᵉ. vol. de la trad. des Tusculanes.

Page 270, *au commencement de la note* 1, *mettez :* La Syrie étant menacée d'une irruption des Huns, au Vᵉ. siècle, les Tyriens tentèrent en vain de rompre cette chaussée, comme nous l'indiquent ces paroles de S. Jérôme : *Tyrus se volens a terra abrumpere, insulam quærebat antiquam* (Epist. LXXXIV, T. V op., p. 661). Il paroît etc....

Page 295, *à la fin de la note* 2, *au lieu de, Samuel Petit,* Miscellan., L. IV, C. XII, *lisez :* suivant Samuel Petit (Miscellan., L. IV, C. XII). Mais je pense que ce livre a été composé dans une des quatre années de l'Olympiade précédente.

Page 296, *l.* 8, *note à ajouter après* récit (2bis).

(2bis) Etienne de Byzance adopte ce récit (in voc. Ζεῦγμα), sans parler des chaînes du pont, qui, selon Pline, ayant été refaites, existoient encore de son temps. Ces chaînes pouvoient être l'ouvrage des Parthes, qui passoient ordinairement l'Euphrate en cet endroit (*Dio Cass.*, L. XLIX, § 19), près duquel on conservoit, au XVIᵉ. siècle, un reste de chaîne qu'on assuroit remonter à des temps fort anciens. Vid. *Petr. Gilles*, de Bosphoro Thracio, L. II, C. XII.

Page 306, *note* 2, *ajoutez :* Théopompe, Ephore et Anaximène sont les historiens

grecs qui avoient fait l'usage le plus inconsidéré des harangues dans de pareilles circonstances; et Plutarque leur applique avec raison ce vers d'un ancien poëte :

Οὐδεὶς σιδήρου ταῦτα μαραίνει πέλας.

Præc. gerend. Reipubl., § VI, ed. Cl. *Wyttenbach*.

Page 345, *note* 3, *ajoutez :* Himérius dit qu'Olympias ayant vu Philippe, pendant la célébration de la fête des Cabires, dans l'île de Samothrace, ce prince, qui étoit encore sans barbe, devint amoureux d'elle et lui fit une promesse de mariage. Epithalam. ad Sever. ap. *Phot.*, Cod. CCXLIII, p. 1114.

Page 347, *note* 1, *ajoutez :* Julien ne fait prononcer à Silène que les deux premiers vers (Cæsar., T. 1, p. 331). « Sur quoi, ajoute-t-il, Bacchus dit à Silène : cesse de » lui parler sur ce ton, de peur qu'il t'en fasse autant qu'à Clitus. Alexandre rougit : » les larmes lui vinrent aux yeux et il se tut. » Ce qui me paroît exprimer fort bien les sentimens que ce prince devoit avoir, au souvenir du meurtre de son ami.

Page 353, *note* 1, *l.* 6, *au lieu de* Dion prend Archelaüs, l'hôte d'Euripide, pour Caranus, fondateur de la monarchie macédonienne, qui surprit, etc., *lisez :* Il s'agit en cet endroit de Caranus, fondateur de la monarchie macédonienne, qui porta encore le nom d'Archelaüs (vid. *Hygin*, Fab. CCXIX); il surprit etc.

Page 388, *l.* 21, *après* les bras les plus forts, *ajoutez :* et cette même terreur faisoit paroître, aux yeux des Indiens, les armes de ce prince éblouissantes par le feu qui en sortoit (2*bis*). Après la prise etc...

(2*bis*) *Eustath.* in Homer. Iliad., L. V, p. 512.

Page 395, *note* 3, *ajoutez :* Rooke, dans des notes sur sa traduction anglaise d'Arrien, fait une assez longue critique du récit de Quinte-Curce; il y montre toutes les bévues et les contradictions dans lesquelles cet historien est tombé; peut-être en presse-t-il trop les expressions; il prétend même que Freinshemius a changé et altéré son texte au mépris des manuscrits, pour le rendre moins absurde; mais c'est, ajoute Rooke, vouloir blanchir un Maure. Du reste, les Grecs, aimant toujours le merveilleux, parloient d'un autre éléphant de Porus, qui, ayant monté sur une montagne, y prédisit la défaite de ce prince et expira aussitôt après. Tel étoit du moins le conte ridicule que rapportoit Dercylle, *Pseudo Plut.* de Flum., p. 3, ed. *Hudson*.

Page 415, *note* 1, *ajoutez :* Des Phéniciens qui suivoient l'armée ramassoient la myrrhe et le nard : καὶ τοὺς Φοίνικας τοὺς κατ' ἐμπορίαν τῇ στρατιᾷ ξυνεπομένους, ξυλλέγοντας τὸ δάκρυον τῆς σμύρνης. L'arbuste d'où découle la myrrhe étoit fort répandu dans les déserts de la Gédrosie, ainsi que la plante ou racine de nard : καὶ νάρδου ῥίζαν πολλήν τε καὶ εὔοσμον, καὶ ταύτην συλλέγειν τοὺς Φοίνικας (*Arrian.*, ibid.) Je ne sais d'après quel auteur Eustathe avance que les soldats d'Alexandre se servirent de cette plante et des

branches de myrrhe pour couvrir leurs tentes et faire leurs lits : Ὁ στρατὸς τοίνυν Ἀλεξάνδρου, ἐδίνων ἐπὶ στρωτοὺς ἐχρῆτο ἀντὶ ὀρόφου τε καὶ στρωμνῆς ; ad Dionys., ✠ 1086.

Page 426, *note* 1, *ajoutez :* Pour justifier Hérodote, le savant P. Tournemine infère de deux passages de cet historien, que ce ne fut pas le grand Cyrus, mais un de ses ancêtres du même nom, qui fut défait et pris par Tomyris (Dissert. in novum system. Chron. ad calc. *Menoch.* Comm., T. II, p. 464). Ce moyen de conciliation est trop foible; d'ailleurs il est, pour ainsi dire, usé par l'abus qu'en ont fait les critiques, et surtout les chronologistes.

Page 436, *note* 3, *au lieu de ces mots :* Orateur condamné à mort par les Athéniens dont parle Aristote (Rhetor., L. II, C. III), *mettez :* Orateur qu'on ne doit pas confondre, non-seulement avec le philosophe de ce nom, mais encore avec un autre Callisthène, général accusé de trahison et mis à mort par les Athéniens. Æschine (de falsâ Legat., p. 250, ed. *Taylor*) et Aristote (Rhetor., L. II, C. III) parlent de la condamnation de ce dernier.

Page 450, l. 16, *note à ajouter après* l'un et l'autre (2 *bis*).

(2 *bis*) A la vérité, Démosthène, dans les causes judiciaires, s'est permis beaucoup de plaisanteries, plus encore de sarcasmes; mais ses Philippiques en sont purgés, comme le dit très-bien Plutarque. Præc. ger. Reip., § XIV.

Page 453, *note* 3, *ajoutez :* Dans la célèbre bataille du Mont Sipyle, en 190 avant J.-C., laquelle décida de l'Empire de l'Asie, et où L. C. Scipion défit Antiochus le Grand, ce prince avoit aussi une cavalerie d'élite appelée Agème (καὶ τὸ λεγόμενον ἄγημα τῶν Μακεδόνων· εἰσὶ δὲ καὶ οἵδε ἱππεῖς ἐπίλεκτοι. Appian. Syr., p. 172. Les mots suivans, καὶ παρ' αὐτὸ ἄγημα λέγεται, doivent, selon moi, être retranchés). Tite-Live dit : *Addita his ala mille ferme equitum : agema eam vocabant* (L. XXXVII, C. XL). On voyoit encore dans l'armée d'Antiochus un corps de cavalerie légère, appelée Hétairique. ...Ἐπὶ τοῖς δ[illegible]α, καὶ ἦν ἐκάλουν ἑταιρικήν, ὡπλισμένη κούφως. App. s. l., p. 173, *et mille alii equites, regia ala, levirioribus tegumentis suis equorumque, etc.* Tit. Liv. l. s. l.

Page 454, *note* 9, *ajoutez :* Cet écrivain est, je crois, le seul des historiens d'Alexandre qui ait parlé des *Dimaques*, lorsque ce prince envoya un détachement de cavalerie à la poursuite de Bessus : *Itaque delectis equitum sex millibus, trecentos, quos Dimachas appellant, adjungit : dorso hi graviora arma portabant, ceterum equis vehebantur; cum res locusque posceret, pedestris acies erat* (L. V, C. XIII). Les Celtibériens avoient aussi l'usage de combattre à pied et à cheval, (διμάχαι δ' ὄντες *Diod. Sic.*, L. V, § 33). Polybe rapporte la véritable origine de cet usage dans un fragment conservé par Suidas, in v. Ἰδίων et Κελτίβηρες.

Page 485, *note* 2, *ajoutez :* Disons encore que l'Euphrate est peu navigable, même pour

pour les petits vaisseaux, au-dessous des ruines de Babylone; car le flux et le reflux ne se font sentir que jusqu'à Ardsje, qui est à 30 milles du Golfe Persique; et de cette ville à Hella, vis-à-vis ces ruines, il y a encore 40 milles. Entre Ardsje et Semave, lorsque le vent et la marée sont contraires, les mêmes bâtimens touchent souvent au fond, et on est obligé de les faire touer (Voyage de *Niébuhr* en Arabie, etc., T. II, p. 198 et 205, et ses deux cartes itinéraires, XL et XLI); c'est pourquoi les Gerrhéiens ne se servoient que de radeaux pour cette navigation. *Strab.*, L. XVI, p. 527.

Ibid., *note* 4, *ajoutez :* Au surplus, nous n'avons point de notions exactes sur les dimensions des vaisseaux des Anciens. Ces dimensions changèrent sans doute à mesure que la construction navale fit des progrès. Héron, mathématicien d'Alexandrie, qui écrivoit à la fin du VIe. siècle, est le seul qui nous ait laissé des détails précis sur ce sujet; encore se trouvent-ils dans un ouvrage inédit, ayant pour titre Ἥρωνος στερεομετρικά (in B. ol. R., Cod. 1642), et qui n'a rien de commun avec l'écrit du même auteur, περὶ τῶν τῆς γεωμετρίας καὶ στερεομετρίας ὀνομάτων, publié à la suite du premier livre des élémens d'Euclide, édition de Conrad Dasypodius, 1571. L'ouvrage inédit de Héron est tout relatif à la pratique des arts : on y lit deux articles sur les dimensions du navire. Dans le premier il résout ce problème : ὅτι πλοῖον ἔχον τὸ μῆκος πήχ. μ· πλάτος πήχ. ιβ. τὸ βάθος, πήχ. δ. εὑρεῖν, πόσων μοδίων ἐστὶ τὸ πλοῖον? Selon lui, ce navire peut contenir 19,200 muids romains de blé : εὑρήσεις χωροῦν τὸ πλοῖον σίτου μόδ. αθσ ἰταλικούς. L'article suivant renferme une description plus détaillée, Ἑτέρα μέτρησις πλοίου ἀκριβεστέρα, en ces termes :

Πλοῖον μέτρησον οὕτως· ἐὰν ἔχῃ πήχ. μ τὸ μῆκος· ἡ δὲ διάμετρος τῆς πρώρας πήχ. ς· τῆς πρύμνης πήχ. ς· κοιλίας πήχ. η· ὕψος πόδ. δ. πολυπλασίασον τῆς πρώρας καὶ τοὺς τῆς πρύμνης, γίνονται λς· σύνθες τοὺς ς καὶ τοὺς η, γίνονται ιδ· ὧν τὸ ἥμισυ γίνεται ζ· τούτους ἐπὶ τὸ βάθος, γίνονται πόδ. κη. τούτους ἐπὶ τὸ μῆκος, γίνονται πήχ. ͵αρκ· Ὁ πήχ. χωρεῖ ἀρτάβας γ· γίνονται ἀρτάβαι ͵γτξ. Ἔχει ἡ ἀρτάβα μόδ. β· ὁ πήχ. χωρεῖ μόδ. ι· ἰταλικοὺς μοδ. ιγ.

Page 487, *l.* 7, *note à ajouter après* exagération (1 bis).

(1 bis) C'est d'après le récit d'Aristobule, ou d'après celui de Néarque, qu'Arrien parle du Pallacopas, canal de dérivation de l'Euphrate, rouvert par ordre d'Alexandre, et auquel plusieurs milliers d'hommes furent employés pendant trois mois (*Arrian.*, L. VII, C. XXI. Voyez *Huet*, Situat. du Paradis terrestre, § III, IV, V et VI). Rien n'étoit plus utile que cette entreprise, mais tous les détails n'en sont pas faciles à éclaircir. Gronovius l'a tenté en vain. M. Vincent, guidé par les observations de M. Niébuhr (Voyage en Arabie, T. II, p. 183, 184, not.), est parvenu à des résultats moins incertains (Voyage de Néarque, p. 537, etc.) Cependant il reste encore de grandes difficultés; et pour les résoudre, on auroit besoin d'une carte topographique, où seroient marqués avec une scrupuleuse exactitude tous les vestiges des anciens canaux, dont plusieurs existoient encore, du temps d'Abulféda, au-dessus et au-dessous de Babylone.

Page 510, *note* 5, *l.* 16, *après ces mots*, ed. penultim., *ajoutez :* On pourroit même croire qu'on embaumoit encore en Egypte vers la fin du VIe. siècle de l'ère chrétienne, puisque Olympiodore d'Alexandrie, qui vivoit alors, parle de cette coutume dans un passage, d'ailleurs remarquable par l'idée qu'il renferme. Suivant ce philosophe éclectique, *ἡ ψυχὴ ἄρα πολυχρονιωτέρα τοῦ σώματος, τὸ πολυχρονιώτερον ἐπιμένει καὶ μετὰ τὸν χωρισμόν. Εἴγε οὐδὲ αὐτὰ τὰ σώματα εὐθέως φθείρεται, ἀλλ' ἐπιδιαμένει καὶ μάλιστα εἰ τύχοι ταριχευθέντα ὡς παρ' Αἰγυπτίοις σώματα.* In Phædon. *Platon.* Comment., Ms. ol. R., Cod. 1824.

Page 511, *note* 4, *ajoutez :* Le titre de l'ouvrage d'Ephippus est rapporté diversement par Athénée : *Περὶ τῆς Ἀλεξάνδρου καὶ Ἡφαιστίωνος ταφῆς*, L. III, p. 120, L. X, p. 432; *περὶ τῆς Ἀλεξάνδρου καὶ Ἡφαιστίωνος μεταλλαγῆς*, L. IV, p. 146; et *περὶ τῆς Ἡφαιστίωνος καὶ Ἀλεξάνδρου τελευτῆς*, L. XII, p. 537.

Page 518, *note* 6, *ajoutez :* D'autres écrivains orientaux supposent que « l'on voyoit » hors de ce cercueil les deux mains du Héros; disposition symbolique qu'il avoit » lui-même exigée dans son testament, pour montrer à l'univers le néant des choses » humaines, puisque le conquérant de tant de royaumes finissoit par quitter le monde » les mains vides. » (*D'Ohsson*, Descr. hist. de l'Orient, T. II, p. 61.) Saladin eut cette idée, mais il l'exprima d'une manière plus noble et plus capable de faire impression sur les esprits.

Page 520, *note* 3, *ajoutez :* Théodoret, disciple de S. Jean Chrysostôme, après avoir fait mention de plusieurs princes célèbres, continue en ces termes : « Après leur » mort ils ne diffèrent point de la multitude; ils n'ont aucuns monumens funèbres » dignes de remarque; ils ne sont point honorés chaque année par des repas publics. » Quelqu'un a-t-il vu les tombeaux de Xerxès et de Darius, celui même d'Alexandre » (*Τίς γὰρ δὴ οἶδε τὸν Ξέρξου γε τάφον, ἢ τὸν Δαρείου; τίς δὲ τὸν Ἀλεξάνδρου*, etc.) qui sub» jugua, en si peu de temps, les nations? Mais pourquoi parler des Anciens? Certes » la tombe d'Auguste n'est pas fort apparente... tandis que celles des pieux empe» reurs (Constantin et Théodose) sont connues et célèbres, etc. » Théodoret parle ensuite des temples des plus illustres martyrs, dont la grandeur et la magnificence étoient admirées de tout le monde, et dans lesquels on se rendoit non une ou cinq fois par an, mais tous les jours, pour y célébrer des fêtes et chanter des hymnes en l'honneur du maître de ces mêmes martyrs (Therap., Serm. VIII, de Martyr., T. IV op., p. 605). Il est évident qu'en imitant ici S. Jean Chrysostôme, Théodoret ne compare les honneurs rendus aux princes et aux grands de la terre avec la gloire des martyrs et des héros du Christianisme, que pour mieux faire sentir combien celle-ci l'emporte et est plus durable. Ainsi le témoignage de cet auteur et celui de S. Jean Chrysostôme ne sont, en dernière analyse, qu'une figure de rhétorique, qui ne nous apprend rien de certain sur le tombeau d'Alexandre.

Page 538, *note* 2, *ajoutez* : Dans un discours plein de raison et de gout, M. Ravius a très-bien prouvé que la supériorité de la poésie des Hébreux sur celle des autres nations, vient uniquement des notions qu'ils avoient sur la Divinité, et de ce que leurs prophètes étoient inspirés par elle. . . . . *a vera notione ortum, cœleste adeo divinumque merito habetur, in que Dei vocem audias, Deum spirare sentias et agnoscas, etc.* De Poëseos Hebraicæ præstantiâ, etc., p. VII.

Page 540, *note* 2, *ajoutez* : Je crois qu'il s'agit encore d'Alexandre dans cette prophétie de Jérémie : « Je briserai l'arc qui fait la force d'Elam; je rassemblerai sur cette » contrée tous les vents qui soufflent des différens points du ciel.... je répandrai moi- » même la terreur dans le cœur des Elamites : ils trembleront à la vue de leurs enne- » mis. Je chasserai au loin le roi (*ἐξαποστελῶ ἐκεῖθεν βασιλέα*..... ut LXX) de cette » contrée et les grands de sa Cour, etc. » (C. LXIX, ℣ 35-38); ce qui ne peut se rapporter qu'à la défaite de Darius et à la conquête de la Perse par Alexandre. La suite de la prophétie me paroît confirmer cette explicatien; on y lit : « Mais dans les der- » niers temps, je délivrerai Elam de sa captivité. » (C. XLIX, ℣ 39). En effet, Artaxerxès, premier roi Perse de la dynastie des Sassanides, affranchit sa nation du joug des Parthes. Au reste, S. Jérôme paroît n'avoir pas douté qu'il ne fût question, dans la prophétie de Jérémie concernant les Elamites ou Perses, du triomphe d'Alexandre sur eux : *Et ipsi enim meracum calicem Alexandro rege Macedonum propinante potarunt.* In Jerem., C. XXV, T. II op., p. 649.

Page 547, *l.* 4, *note à ajouter après* miracles (1).

(1) Cependant Josephe insiste beaucoup sur les prophéties pour établir une providence divine; qu'on lise à ce sujet ses réflexions sur l'histoire de Daniel, sur les prodiges avant-coureurs de la ruine de Jérusalem, etc.... Mais il savoit qu'en cela les Grecs étoient plus disposés à le croire, d'après leurs propres idées religieuses. Bayle n'a donc pas eu raison de conclure de la manière dont s'exprime Josephe, que, de son temps, l'inspiration des livres saints n'étoit pas une vérité généralement reconnue parmi les Juifs (Dict. crit., art. *Abimelech*). Josephe croyoit encore, comme pharisien, à la tradition; et il paroit même avoir adopté les fables des Hellénistes d'Egypte (*Richard Simon*, Lettr. chois., T. II, p. 8 et 9). En blâmant sa crédulité à cet égard, on ne doit pas néanmoins approuver la critique violente et injuste que s'est permise contre lui Vandale, qui récuse en tout son témoignage et va jusqu'à dire : *Sacerdotem se fuisse, vero an falso, nescimus, perhibet* (de Idolatr., C. VII). Jamais écrivain n'a montré plus de véracité que Josephe dans son histoire de la guerre des Juifs. Il y témoigne une grande horreur pour le crime, et rend toujours hommage à la vertu. Il ne dissimule point les fautes des deux partis et ne rabaisse jamais leurs avantages, donnant à chacun, ami ou ennemi, le tribut d'éloges qui lui est dû. Un amour sincère de la patrie l'anime et lui inspire des traits d'éloquence qui partent du cœur. Il donne partout des preuves de sa capacité et de ses lumières. D'ailleurs, sa fidélité ne peut être douteuse, puisqu'il obtint l'approbation de Vespasien et de Tite, pour une histoire publiée de leur

vivant, que Josephe adressa ensuite au roi Agrippa; et ce prince lui rendit, dans soixante-six lettres, le témoignage le plus honorable. Au contraire, Juste de Tibériade attendit la mort des principaux témoins pour mettre au jour un ouvrage (*Joseph.*, de vita suâ, § 65) plein d'impostures sur la prise de Jérusalem, et les événemens qui la précédèrent (*Phot.*, Cod. XXXIII). Enfin, malgré tout ce que la flatterie et l'envie de plaire aux Grecs et aux Romains a pu inspirer à Josephe, on ne peut douter que cet illustre historien n'ait été sincèrement attaché à la foi de ses pères; et S. Jean Chrysostôme a raison de dire de lui : Καὶ γὰρ Ἰουδαῖος ἦν, καὶ σφόδρα Ἰουδαῖος, καὶ ζηλωτὴς, καὶ τῶν μετὰ τὴν Χριστοῦ παρουσίαν. In Matt., Hom. LXXVII, p. 805.

Page 557, *l.* 13, *après* se soumettre (3), *ajoutez :* et Arrien, que toutes celles de la Palæstine s'empressèrent de se rendre à lui (3*bis*).

(3*bis*) ... Καὶ ἦν αὐτῷ τὰ μὲν ἄλλα τῆς Παλαιστίνης καλουμένης Συρίας προσκεχωρηκότα ἤδη. *Arrian.*, L. II, C. XXV.

Page 584, *note* 1, *ajoutez :* Φίλιππος δὲ ὁ τῶν Μακεδόνων βασιλεὺς, τριῶν αὐτῷ προσαγγελθέντων εὐτυχημάτων ὑφ' ἕνα καιρὸν· πρώτου μὲν, ὅτι τεθρίππῳ νενίκηκεν Ὀλύμπια· δευτέρου δὲ, ὅτι Παρμενίων ὁ στρατηγὸς μάχῃ Δαρδανεῖς ἐνίκησε· τρίτου δὲ, ὅτι ἄῤῥεν αὐτῷ παιδίον ἐκύησεν Ὀλυμπιάς, etc. Id., Consol. ad Apollon., § VI, T. II, Moral. ed. *Wittenb.* Ce passage et le précédent n'en faisoient qu'un dans l'histoire de Timée, d'où Plutarque me paroît l'avoir tiré; la différence de ces deux passages ne vient que de sa négligence.

Page 606, *l.* 25, comme le dit Arrien (5), et non, *lisez :* comme le disent Arrien (5) et Quinte-Curce (6), non etc.

(6) Cet historien fait dire à Alexandre, après la guerre des Malliens (l'an 326 avant J.-C.) : *Victor utriusque regionis post nonum regni mei, post vigesimum atque octavum ætatis annum; etc.* L. IX, C. VI.

Page 638, *note* 1, *ajoutez :* George Harmatolius dit aussi, en parlant du retour d'Alexandre à Babylone, ἐν ᾗ καὶ τελευτᾷ ὑπάρχων ἐτῶν λβ· βασιλεύσας ἔτη ιβ. Chronic. Ms. B. ol. R., Cod. 1705 et 1707. Du calcul de Quinte-Curce (L. IX, C. VI), il résulteroit même qu'Alexandre auroit à peine vécu 30 ans.

Page 665, *note* 1, *ajoutez :* Dans le VIe. siècle avant J.-C., les Milésiens s'adonnèrent aussi à la navigation; mais ce ne fut que pendant environ 60 ans, et ils ne fondèrent presque toutes leurs colonies que sur les bords de la Propontide et du Pont-Euxin (*Ephor.* sive *Scymn.*, ℣ 731, etc. Vid. *Rambach*, de Mileto ejusque coloniis, p. 8, 39, 45, etc.); la ville de Tanaïs, aujourd'hui Asoff, sur le rivage asiatique des Palus-Mæotides (*Strab.*, L. VII, p. 214), étoit le plus éloigné de leurs établissemens.

Page 670, *l.* 24, *note à ajouter après* Quinte-Curce (4).

(4) M. D'Anville a examiné avec soin, dans une dissertation particulière qui est encore manuscrite, l'opinion de Pline sur le rétrécissement de l'Asie-mineure. Après

avoir observé que la distance supposée par cet auteur, d'une mer à l'autre, pourroit n'avoir pas été prise en droite ligne, et que peut-être elle a été évaluée sur le chemin d'un voyageur, à travers un pays montueux et difficile, il compare cette distance avec celle de 1800 stades, qui résulte des mesures de Strabon. Trouvant la dernière trop forte, et l'autre trop foible, il prend un milieu, qui tend néanmoins à justifier Pline, en ne donnant que deux degrés et 40 minutes à cette espèce d'isthme. Dans cette hypothèse, il estime le fond du golfe d'Amisus, à l'endroit appelé *Ancon* dans le périple d'Arrien, par les 39 d. et 40 minutes de latitude. Une connoissance plus exacte de l'intérieur de ce golfe et des observations astropomiques peuvent seules nous apprendre la vérité, que M. D'Anville a devinée plus d'une fois.

Page 673, *note* 3, *l.* 7, *après la citation, ajoutez :* Ces Oases sont surtout du côté de l'Est, dans cette partie de l'Afrique dont Strabon veut parler, quand il dit, d'après Cneius Pison, que l'Afrique peut être comparée à une peau de léopard (*Rennell*, Observ. sur la Géographie de l'Afrique, C. VII). Mais les trois Oases etc.

Page 678, *l.* 16, *note à ajouter après* Cyrus (3*bis*).

(3*bis*) Ce prince, selon Justin, convoqua l'assemblée des Perses à Persépolis avant de monter sur le trône (L. I, C. VI). Mais cet historien n'auroit pas vraisemblablement nommé cette ville, si les conquêtes d'Alexandre ne l'eussent pas fait connoitre aux Grecs. Au reste, je crois que c'est la seule fois qu'il est question de Persépolis, avant ces mêmes conquêtes, dans les écrivains grecs et latins.

Page 687, *note* 6, *ajoutez :* Cette opinion erronée est néanmoins ancienne; Ptolémée place des colonnes d'Alexandre près des Pyles Albaniennes (Geogr., L. V, C. IX). S. Jérôme dit aussi : *Oriens totus intremuit ab ultima Mæotide inter glacialem Tanaïn, et Massagetorum immanes populos, ubi Caucasi rupibus feras gentes* Alexandri claustra cohibent, *erupisse Hunnorum examina, etc.* (Epist. LXXXIV, T. IV op., p. 661). Ce savant Père paroît, dans ce passage, ne pas distinguer les Pyles Albaniennes d'avec les Pyles Sarmatiques.

Page 688, *l.* 2, 3 et 4, *au lieu de ces mots*, ainsi que de la muraille (2) dont la longueur est de trois ou quatre cents pas, *mettez :* ainsi que de la double muraille construite en cet endroit, et dont la longueur est d'un quart de lieue.

Même page, note 2, *ajoutez :* Kiatib-Tchélébi met entre ces deux murs un espace de 550 coudées; et il donne sur ce passage d'autres détails assez curieux, dont quelques-uns sont empruntés d'Abulféda. Il croit qu'un Chosroës, sans dire lequel, fut l'auteur de cette double muraille (C. XIX). Une autre, dont il reste encore des traces, partoit de Derbend et alloit jusqu'à la Mer Noire. Voyez ce que disent de cet ouvrage étonnant les rédacteurs des notes sur Abulgasi, p. 120.

Page 691, *note* 2, *ajoutez :* Ce sujet demande encore quelques éclaircissemens. Ale-

xandre s'étant mis en marche pour arriver chez les Parthes, campa le premier jour auprès des Pyles Caspiennes, et le second il y pénétra et arriva dans le pays habité : *Αὐτὸς δὲ ὡς ἐπὶ Παρθυαίους ἦγε· καὶ τῇ μὲν πρώτῃ πρὸς ταῖς Κασπίαις πύλαις ἐστρατοπέδευσε· τῇ δευτέρᾳ δὲ εἴσω παρῆλθε τῶν πυλῶν, ἔς τε οἰκούμενα ἦν* (*Arrian.*, L. III, C. XX). Ce passage démontre que ce prince ne parcourut pas toute la longueur des Pyles Caspiennes, et qu'il se hâta d'en sortir, puisqu'en descendant de la montagne de Khawar ou Chowar il entra aussitôt dans la Choarène, dont cette montagne a conservé le nom. Après l'avoir franchie, on entroit dans une vallée, suivant Isidore de Cherax (*Ἐντεῦθεν ὑπερβάντι τὰς Κασπίας πύλας ἐστὶν αὐλών.* Mans. Parth., p. 6); et c'étoit le chemin le plus court pour arriver dans la Parthienne, proprement dite, car la Choarène, contrée très-fertile (*Plin.*, L. VI, C. XVII), en dépendoit. Ainsi Alexandre quitta les Pyles à l'endroit que Guillaume Delisle appelle le village de Sel, et prit la route qui va aujourd'hui de Seminan à Nisapour. Au contraire, Antiochus continuant sa marche dans les mêmes Pyles se vit obligé de passer la gorge la plus étroite et la plus escarpée, qu'on nomme Firouz-Coub, ou mont des Turquoises; c'est pourquoi la durée de cette marche fut de huit jours; au lieu qu'Alexandre n'en mit qu'un seul avant de descendre dans la plaine. Antiochus gagna ensuite celle du pays des Tapyres, qui le conduisit, en s'éloignant peu des bords de la Mer Caspienne, à Syringe, capitale de l'Hyrcanie (*Polyb.* Exc., L. X, § 28). Les Pyles Caspiennes, qui commençoient au mont Khawar et finissoient à celui de Firouz-Couh, se partageoient donc en deux branches au delà du premier mont, ou avoient ensuite deux sorties, l'une au Nord et l'autre à l'Est; ce qui deviendra sensible en jetant un coup-d'œil sur la carte de la Perse, publiée en 1724 par Guillaume Delisle, la meilleure, peut-être, de toutes celles que nous devons à cet habile géographe. On doit encore consulter sa carte des pays voisins de la Mer Caspienne, pour connoître la position de Pyle-Rubar et de Languer-Kunan, dont j'ai parlé. Au surplus, quoique Denys le Périégète dise dans son poëme géographique, en parlant des Pyles Caspiennes,

> *Κλῇδες γαίης Ἀσιήτιδος. ἦχι κέλευθος*
> *Ἐκτέταθ' ἔς Βορέην τε καὶ ἐς νότον ἐρχομένοισιν·* v. 1036, 37.

il seroit toutefois possible que, depuis le village de Sel jusqu'à Firouz-Couh, les Anciens n'eussent pas donné assez de courbure N. O. aux Pyles Caspiennes, comme la narration d'Oléarius semble l'indiquer.

Page 712, *l.* 13, *note à ajouter après* Pont-Euxin (2 *bis*).

(2 *bis*) Cette erreur en fait commettre plusieurs autres à Quinte-Curce; par exemple, en parlant des Arachosiens, situés au Sud-Est de la Drangiane et limitrophes de l'Inde, il dit : *Quorum regio ad Ponticum mare pertinet* (L. VII, C. III). Longuerue proposoit de lire *ad Hyrcanum mare* (Longueruana, T. I, p. 207); ce qui est inutile, d'après la fausse idée de Quinte-Curce; d'ailleurs l'erreur seroit encore d'environ 15 degrés en longitude, et de dix en latitude. La conjecture de ce savant sur un autre passage mérite plus d'attention. Il s'agit de la marche des Macédoniens allant d'Arbèle

à Babylone, *euntibus a parte lævo, Arabia*, odorum *fertilitate nobilis* (L. v, C. 1). Rien sans doute de plus absurde; aussi les commentateurs n'ont pu y trouver un sens raisonnable. Suivant Longuerue, il faudroit lire, *Arabia* Oreorum, *fertilitate nobilis* (voy. *Michault*, Mélang. hist. et philol., T. 1, p. 208). Cette correction ingénieuse, que le compilateur du *Longueruana* a mal rapportée (T. 1, p. 99), est autorisée par Pline qui, parlant du pays occupé par les Arabes montagnards dans l'Assyrie, ajoute: *quod iter est ibi, tenent Arab[illegible] Orei* (L. vi, C. ix). Quinte-Curce commence sa narration par l'entrée de l'armée d'Alexandre en Médie: *Mediæ fines ingressus est.* Ce prince étoit alors en deçà du mont Zagre, qu'il auroit fallu passer pour pénétrer dans la Médie (*Polyb.*, L. v, § 44. *Strab.*, L. xi, p. 359. *Plin.*, L. vi, C. x. *Ptolem.*, L. vi, C. 1 et 11, etc.) Il laissa ce mont à gauche et dirigea sa route, au Midi, vers Babylone; c'est-à-dire qu'il traversa du Nord au Sud l'Assyrie. Mais Quinte-Curce adopte l'opinion particulière de Xénophon, qui donne le nom de Médie à tout le pays situé au delà du Tigre (Exped. Cyri, L. ii, C. iv). La correction proposée par Longuerue n'est cependant qu'une conjecture ingénieuse, et pour rectifier Quinte-Curce il faudroit en faire beaucoup d'autres, qui bouleverseroient une partie de son texte. Il vaut donc mieux lui laisser ses fautes de géographie, quelque évidentes qu'elles soient; d'ailleurs on ne finiroit point si on vouloit les relever toutes et en déduire les conséquences. Cet écrivain a été égaré, en géographie comme en histoire, par Clitarque; du moins on doit le penser, lorsqu'on lit que celui-ci avoit avancé que l'isthme, entre le Pont-Euxin et la Mer Caspienne, étoit couvert des flots de ces deux mers: *ἐπικλύσαι... ἐξ ἑκατέρου τοῦ πελάγους* (ap. *Strab.*, L. xi, p. 339). Voilà sans doute la source d'une foule d'erreurs commises par Quinte-Curce.

Page 731, *note* 5, *ajoutez*: Le savant Fréret pense que les ouvrages de Ctésias furent publiés à la 3e. année de l'olympiade xcv, 398 av. J.-C., époque où, selon Diodore de Sicile, il terminoit son histoire des Perses (*Diod.*, L. xiv, § 46). « Outre » cette histoire, ajoute Fréret, il avoit composé un période ou voyage par terre, et » une description des Indes. S'il faut juger de ce dernier ouvrage par l'extrait qu'en » a fait Photius, il ne paroît pas que Ctésias connût une plus grande partie des Indes » qu'Hérodote. A la vérité il y a des manuscrits de Photius où l'on trouve le nom » des Sères, peuples situés à l'orient des Indes. Mais il n'est pas sûr que ce ne soit » pas une scholie de quelque copiste; car il n'y a rien dans le récit de Ctésias qui » caractérise les Sères. » Observ. génér. sur la Géogr. ancienne, Ms.

Page 737, *note* 1, *ajoutez*: A l'occasion de ce passage, Rooke, dans ses notes sur Arrien, dit que Quinte-Curce est le plus aveugle des auteurs qui ait jamais écrit l'histoire, et que sa géographie de l'Inde est la plus fautive qu'on ait encore vue; ce qu'il prouve par diverses remarques. Mais, en général, la critique de cet écrivain anglais est trop outrée; et l'envie de faire valoir Arrien le rend souvent injuste à l'égard de Quinte-Curce.

Page 755, *note* 4, *ajoutez :* Constantin avoit été lui-même élevé par un maître habile, Théodore le grammairien, dont il nous reste quelques discours inédits. Lambecius a donné la notice de ces discours (in Bibl. Cæsar. Vind., L. IV, p. 22-27), qui paroissent mériter l'impression.

Page 772, *note* 1, *ajoutez :* Des particuliers eurent encore à Alexandrie des collections plus ou moins nombreuses de livres, comme le prouve l'exemple remarquable de Cosma le scholastique : Οὐ μόνον θεωρούμενος ϗ διδάσκων, ἀλλὰ ϗ διὰ τὸ εἶναι αὐτὸν πολύβιβλος ὑπὲρ πάντας τὰς ἐν Ἀλεξανδρείᾳ ὄντας, ϗ προθύμως παρέχειν τοῖς θέλουσιν. Ἦν δὲ ϗ ἀκτήμων· ἐν ὅλῳ γὰρ τῷ οἴκῳ αὐτοῦ, ἕτερον οὐδὲν θεωρῆσαι, εἰ μὴ βιβλία, ϗ κλίνην, ϗ τράπεζαν. (Ex Johan. Moschi Prat. spirit. in *Cotel.* Eccles. græc. Monum., T. II, p. 432.) Ainsi, quoique l'ancienne bibliothèque du Sérapeon, composée en grande partie de celle des rois de Bithynie, eût été dispersée ou détruite long-temps avant la prise d'Alexandrie par les Arabes, il est néanmoins presque certain que ces barbares brûlèrent dans cette ville un dépôt considérable de livres, qu'Amrou, leur chef, y avoit fait sans doute rassembler de toutes parts.

Page 776, *note* 2, *ajoutez :* Parmi les connoissances *encycliques* ou générales, Andronic met, avec raison, au premier rang la grammaire, à laquelle on s'empressoit d'initier même les esclaves, quand leurs maîtres avoient assez de raison et d'humanité pour chercher à en adoucir les mœurs. Cet usage remarquable des Grecs nous a été conservé dans des vers de Théophile d'Epidaure, ancien poëte comique. Ces vers, qu'on ne lit point dans les collections d'Hertelius et de Grotius, se trouvent dans un scholiaste inédit sur l'écrit de Denys de Thrace, περὶ τέχνης, que Fabricius a inséré dans sa bibliothèque grecque (T. VII, p. 24), sous le titre περὶ γραμματικῆς. Ce scholiaste est dans un Ms. du Vatican, qui se voit aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale; et nous allons en transcrire tout le passage où sont les vers précieux de Théophile. Leur coupe offre quelques difficultés, que résoudront facilement Mrs. Hermann, Wolf, et autres savans dans l'art métrique des Grecs, etc. Contentons-nous donc de rapporter les vers de Théophile tels qu'ils sont dans le Ms. Fo. 30. Après différentes réflexions sur l'utilité de la grammaire, le scholiaste continue en ces termes :

Μουσικὴν μὲν γάρ τις ἀγνοῶν, ἢ ἀστρονομίαν, ἤ τινα τῶν ἄλλων λογικῶν τεχνῶν, οὐκ ἂν αἰσχύνοιτο, ὡς ὢν οὐ μεγάλα πρὸς τὰς χρείας τοῦ βίου βλαπτόμενος. Ἐὰν δὲ γραμμάτων τις ἐστερημένος εὑρεθῇ, ἀμαθὴς ὑπάρχει. Ὅθεν οὐδὲ τοὺς οἰκέτας ἀπεστέρουν οἱ χαρίεντες τῆς τοιαύτης παιδεύσεως. Ὁ γοῦν τις παρὰ τῷ Θεοφίλῳ τῷ κωμικῷ θεράπων, ἐν τοῖς Ἀποδήμοις, λέγει· — Καὶ τί φημι, καὶ τί δρᾶν βούλομαι; προδοὺς ἀπιέναι τὸν ἀγαπητὸν δεσπότην, τὸν τροφέα, τὸν σωτῆρα, δι' ὃν εἶδον νόμους, Ἕλληνας· ἔμαθον γράμματα, ὑφ' οὗ ἐμυήθην θεοῖς. — Ὥσπερ γὰρ τῶν ἱερῶν μεταδιδόασι τοῖς οἰκέταις καὶ τῶν νόμων, οὕτως μαθήσεως γραμμάτων μεταδιδόασιν αὐτοῖς· ἵνα τοῖς γράμμασιν ἠμοιροῖντο, καὶ πρὸς τὰς τοῦ βίου χρήσεις ὦσι πεπαιδευμένοι. Ἔχει δὲ ἡ γραμματικὴ καὶ ψυχαγωγίαν ἐμμελῆ, διδάσκουσα κάλλος ποιημάτων, κ. τ. λ.

TABLE DES AUTEURS,

CORRIGÉS, EXPLIQUÉS ET INEDITS.

Dans cette table, sont indiqués non-seulement tous les passages que j'ai tenté de corriger ou d'expliquer, mais encore quelques autres sur lesquels il m'a paru nécessaire de réveiller l'attention des éditeurs. Du reste, j'ai évité d'entrer dans des discussions grammaticales, sur ces passages et sur plusieurs autres, de crainte de m'écarter trop de l'objet essentiel de mon ouvrage.

P. S. Loin de blâmer les Savans qui font imprimer à la fin de leurs ouvrages le catalogue de tous les livres, ou du moins des principaux, dont ils se sont servis, je reconnois que cet usage n'est pas sans utilité; mais je suis forcé, soit par le nombre de ceux que j'ai cités, soit par la grosseur de ce volume, d'indiquer seulement les éditions des historiens d'Alexandre que j'ai ordinairement suivies. Ce sont celles de Diodore, par Wesseling, de Plutarque, par Bryan, d'Arrien, par M. Schemieder, de Quinte-Curce, par Snakemburg, et de Justin, par Abraham Gronovius. Pour Plutarque, j'ai encore consulté souvent l'édition des vies de cet auteur que Reiske a donnée, et pour Arrien, celles qu'ont publiées Jacques Gronovius et Raphelius. Quant aux autres écrivains de l'Antiquité, l'édition que je cite la première est la seule dont je fais ordinairement usage. Lorsque le texte de ces écrivains a été divisé par Sections ou Chapitres, ou que ce sont des Poëtes, il m'a paru inutile d'en désigner les éditions. Mais j'ai rarement négligé de les conférer ensemble dans les endroits obscurs ou difficiles.

TABLE

DES MATIÈRES.

A.

Vice

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

U.

V.

W.

X.

Z.

ERRATA.

Page 3, *ligne* 8, servi, *lisez :* servis.

P. 4, *not.* 5, Ἄδων τὰς ἱστορίας, *lisez :* ᾄδων τὰς ἱστορίας, καὶ κηλῶν τοὺς παρόντας. *l.* 2, 835, *lisez :* 833.

P. 11, *l.* 17, Bysance, *lisez :* Byzance.

P. 16, *not.* 4, *l.* 3, . Il, *lisez :* , qui.

P. 32, *l.* 29, en matière de traditions, y ayant, *lisez :* car en matière de fait, il y a.

P. 34, *l.* 10, ainsi que nous dirons, *lisez :* ainsi que nous le dirons.

P. 49, *l.* 28, *supprimez :* il.

P. 54, *mettez* (1) *après* siècle, *l.* 2.

P. 59, *not.* 1, *l.* 11, *supprimez :* il.

P. 69, *l.* 15, d'Arbèles, *lisez :* d'Arbèle.

Ibid., *not.* 1, et quelques, *lisez :* on peut en dire autant de quelques.

P. 70, *l.* 8, ces, *lisez :* ses.

P. 72, *l.* 15, Montagne, *lisez :* Montaigne, *et alibi.*

P. 73, *l.* 4, des, *lisez :* de.

P. 82, *l.* 23 et 24, les deux héros plaidant, *lisez :* car les deux héros plaident.

P. 95, *l.* 10 et 11, la termina, *lisez :* termina la sienne.

P. 99, *not.* 4, ζυγγραφὴν, *lisez :* ξυγγραφὴν.

P. 110, *l.* 14, bien des, *lisez :* beaucoup de.

P. 163, *l.* 3, sept, *lisez :* six.

P. 165, *not.*, *l.* 8 et 9, τὴν Πλολιμαιν, *lisez :* Πτολεμαιν.

P. 168, *l.* 15, orignairement, *lisez :* originairement.

P. 175, *not.* 7, il y a, *lisez :* il a.

P. 199, *not.* 3, *l.* 16, acroamatiques, *lisez :* acroatiques.

P. 200, *l.* 9 et 10, cet ami, *ajoutez :* du philosophe.

P. 202, *l.* 24, et ne portent, *lisez :* car elles ne portent.

P. 206, *l.* 15, Thélestis, *lisez :* Téleste; *not.* 5, φιλαγνώστης, *lisez :* φιλαναγνώστης.

P. 221, *l.* 16, Taulentiens, *lisez :* Taulantiens, *et al.*

Ibid., *l.* 26, les Thraces autonomes, *lisez :* les Triballes, Thraces autonomes.

P. 232, *l.* 7, Licurgue, *lisez :* Lycurgue.

P. 241, *l.* 14, ses, *lisez :* ces.

P. 244, *l.* 1, Pamphilie, *lisez :* Pamphylie, *et al.*

P. 249, *not.* 2, *l.* 4, *legeret*, lisez : *legere.*

P. 250, *l.* 1, *supprimez :* ou de Cilicie.

P. 272, *l.* 11, nord ouest, *lisez :* ouest-nord-ouest.

P. 280, *not.* 3, *l.* 3, ἴσοι, *lisez :* ἴσως.

P. 296, *not.* 2, T. II, p. 128, *lisez :* § 17.

P. 306, *l.* 1, Caduséens. *lisez :* Cadusiens.

P. 312, *not.* 1, Κλιίταρχος, *lisez :* Κλιίταρχος.

P. 313, *not.* 6, *l.* 10, expolié, *lisez :* spolié.

P. 314, *not.*, *l.* 4 *et* 5, et la langue des Perses, *lisez :* et parlé la langue des Perses; *et l.* 9, Ὡς δὶ, *lisez :* Ὡς δὶ ἐς.

P. 332, *not.* 2, Βραγκίδαι, *lisez :* Βραγχίδαι.

P. 345, *l.* 26, bien, *lisez :* fort.

P. 346, *not.* 1, ξίφον, *lisez :* ξίφει.

P. 348, *not.* 1, μένφομαι, *lisez :* μέμφομαι.

P. 355, *not.* 2, ὅτι τοῖς ἕτερον τυράννοις ἐκτεινας, *lisez :* ὅτι τὸν ἕτερον τοῖν τυράννοιν ἔκτεινας.

P. 368, *l.* 4, Diogène Laërce, *lisez :* Diogène de Laërce, *et al.*

Ibid., *l.* 21, sur ses, *lisez :* sur les.

P. 375, *not.* 2, *au lieu de*, οὐ γὰρ πίνειν πολὺν οἶνον Ἀλέξανδρον, *lisez :* Ἀλεξάνδρου πλέον πέπωκας.

P. 377, *not.* 2, Poliæn, *lisez :* Polyæn.

P. 417, *l.* 20, *supprimez :* il.

P. 429, *not.*, *l.* 1, trouva plus d'argent, *lisez :* trouva en Perse autant d'argent.

P. 433, *l.* 11, qui mourut, *aj.* dit-on.

P. 435, *not.* 1, *l.* 4, crut, *lisez :* croyoit.

P. 447, *transportez* (1) à la ligue 8, *après* votre roi.

P. 459, *not.* 4, T. XIV, *lisez :* T. XLV.

P. 466, *l.* 4, asile, *lisez :* asyle.

P. 481, *l.* 10, se trouvèrent, *ajoutez :* après sa mort.

P. 496, *not.* 2, *dominatium*, lisez : *dominantium.*

P. 506, *l.* 11, *après* statues, *ajoutez :* originales.

P. 521, *not.* 5, Αιτου του δε του, *lisez :* Αιτου του Αιτου (*ut nup. lect.*).

P. 524, *not.* 4, *après* distingue, *ajoutez :* comme Platon; *et l.* 3, cette pensée, *lisez :* cette dernière pensée.

P. 538, *transportez* (3) *à la l.* 19, *après* Tyr.

P. 560, *l.* 1, *après* rabbinique, *ajoutez :* (1), *et au bas de la page*, répétez-le, avec ces mots: *Abr. Levita* in Cabbala, p. 3, libellus *Taanith*, C. IX.

P. 607, *l.* 4, dans la, *lisez :* dans sa.

P. 621, *l.* 17, ce dernier, *lisez :* il.

P. 629, *not.* 2, *l.* 33, *après* magistrat, *ajoutez :* ou pontife.

P. 638, Quinte-Cure, *lisez :* Quinte-Curce.

P. 645, *not.* 6, διαῦαρα, *lisez :* διαῦαρα.

P. 647, *l.* 9, de l'histoire, *lisez :* de la seconde histoire (les Philippiques).

P. 672, *l.* 21, uiversel, *lisez :* universel.

Ibid., *l.* 26, l'Afrique, *lisez :* cette partie de l'Afrique.

P. 683, *l.* 4, res défilés, *lisez :* ce défilé.

P. 688, *l.* 16, de la Babylonie, *lisez :* d'avec l'Assyrie.

P. 689, *l.* 16, d'Atrémite, *lisez :* d'Adramyte.

P. 690, *not.* 5, je pense que ce défilé, *lisez :* ce défilé.

Ibid., *not.* 6, T. II, p. 218, *lisez :* T. III, p. 201 et 208.

P. 691, *l.* 21, Guilan, *lisez :* Ghilan.

N. B. Des accens circonflexes ont été arrachés de dessus quelques lettres grecques par l'effet de la presse.

FIN.



